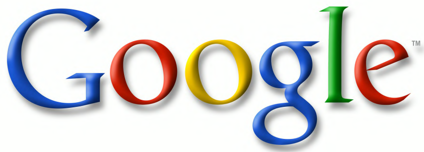



WIDENER
HN Z8TW F


VE RI
TAS

LA
REVUE DES REVUES

DIRECTEUR : JEAN FINOT

VOLUME XXIX

1899

(DEUXIÈME TRIMESTRE)

PARIS

12, Avenue de l'Opéra, 12

INDEX GÉNÉRAL

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES ARTICLES

ANNÉE 1899. — 2e TRIMESTRE

A

B

C

D

E

F

G

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

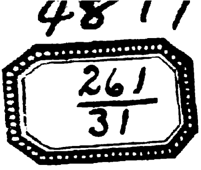
V

W

ANALYSE DES REVUES
FRANÇAISES ET ÉTRANGERES

Table des auteurs

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



REVUE
des
REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

N° 7. — 1er Avril.— IIIe série. 1899 Xe Année. — Vol. XXIX.

Directeur : JEAN FINOT

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

SOMMAIRE-INDEX

AVIS

Certains de nos confrères croyant possible d'emprunter des pages entières de la *Revue des Revues* sans en indiquer la source, nous rappelons :

Que tous les travaux de la *Revue des Revues*, y compris les analyses et les résumés des études françaises et étrangères, de même que les analyses des revues (petit texte), livres, etc., etc., etc., sont *inédits* et *spécialement écrits pour nous*.

Il en est de même de nos *feuilletons* qui, signés par des auteurs français, n'ont encore jamais paru ; ceux des écrivains étrangers sont *souvent* traduits pour nous sur des manuscrits, mais en tout cas *toujours* inédits en France.

Les emprunts à la Revue des Revues *sont autorisés à la condition expresse d'en citer la source.*

La **Revue des Revues** publiera dans ses prochains fascicules :

Parmi les milliardaires : IV *Les excentricités des milliardaires* (illustré), par L. de Norvins.

La sœur de Marie-Antoinette d'après des documents inédits, par E. Muntz, de l'Institut.

Lettres inédites du général Kosciuszko.

Les Fabricants de littérature populaire, par Frédéric Loliée.

Une enquête sur le même sujet.

La France à l'Etranger : I. *La France et la Suisse*, par G. Renard, prof. à l'Université de Lausanne.

L'adolescence de Leconte de Lisle (documents et vers inédits).

Les maisons de correction, par E. Fournière, député.

Les prolétaires dans le clergé français, par Paul Pottier.

La maladie des peuples, par le prof. G. Brinton.

Auteurs et Editeurs en France, par Albert Cim.

La psychologie des grimoires (illustré), par Jules Bois.

Etc., etc., etc., etc.

LA CONTAGION PAR LES INSECTES

UN NOUVEAU CHAPITRE DE PATHOLOGIE ANIMÉE

Le mécanisme de la transmission des maladies contagieuses est loin d'être connu dans tous ses modes.

En admettant que la contagion peut se faire soit par le contact immédiat du malade, soit, médiatement, par le transport, dans l'eau ou dans l'air, de germes issus du malade, et contenus principalement dans ses sécrétions, on est en mesure, il est vrai, de répondre à toutes les questions que soulève la filiation des cas observés au cours des endémies et des épidémies.

Mais ces réponses ne sont faites que dans des termes très généraux, par suite un peu vagues, et qui sont loin de satisfaire l'esprit dans les enquêtes relatives à des cas particuliers, dont beaucoup restent en somme sans explication suffisante.

Considéré d'aussi loin et d'aussi haut, le mécanisme de la contagion ne peut comporter, d'autre part, au point de vue des mesures précises de prophylaxie à lui opposer, que des indications banales, et, par suite, inapplicables ou insuffisantes.

Depuis quelques années, une notion a été introduite dans la science, qui ouvre, sur la question des origines de la contagion, un chapitre tout nouveau dont le titre seul est bien suggestif.

Il s'agit du rôle, non soupçonné jusqu'à ces derniers temps, que jouent les insectes dans le transport et l'inoculation des microbes pathogènes.

De divers côtés, des observateurs ont eu leur attention éveillée sur des faits extrêmement curieux qui mettaient ce rôle en évidence; et leurs relations, confirmées par un certain nombre d'expériences démonstratives, constituent dès maintenant un faisceau de documents qui permettent d'ébaucher tout un chapitre de pathologie et d'épidémiologie, aussi intéressant pour les savants et pous les médecins, que pour le public.

*
* *

C'est à propos des dernières épidémies de choléra que les mouches ont été tout d'abord soupçonnées de jouer un rôle dans la dissémination des germes infectieux.

Pour comprendre l'origine de certains cas inexplicables par l'infection de l'eau de boisson, on remarqua que le transport

du contage aurait très bien pu s'effectuer par l'intermédiaire de mouches qui, après s'être posées sur des déjections de cholériques, auraient contaminé les aliments de personnes habitant dans le voisinage.

L'hypothèse était ingénieuse ; et, de suite, elle fut vérifiée par une expérience de laboratoire. On enferma sous une même cloche : des mouches, une soucoupe contenant un bouillon de culture de bacilles du choléra, et des plaques de gélatine cultivable. Deux jours après, comme résultat de cette cohabitation, l'on pouvait constater que les mouches, après s'être alimentées successivement du bouillon cholérique et de la gélatine en plaques, avaient ensemencé ces dernières avec leurs pattes mouillées du liquide de culture virulent.

Alors on pensa à la contagion de la tuberculose, contagion si redoutable dans les familles ; et l'on comprit comment les mouches pouvaient favoriser, dans un appartement, le transport des bacilles que l'expectoration des phtisiques renferme en quantité innombrable. Une expérience analogue à la précédente vint encore confirmer le bien fondé de cette hypothèse ; et ainsi se peuvent maintenant expliquer bien des faits obscurs. Ainsi apparaît en outre une grosse lacune dans les mesures hygiéniques que l'on croyait suffisantes pour rendre la contagion impossible dans l'entourage des malades.

Tout récemment enfin, une épidémie très grave de fièvre typhoïde éclata, que l'on attribua également aux mouches. Il s'agit de l'épidémie qui décima les troupes américaines rassemblées en vue de l'expédition de Cuba.

Une commission médicale ayant été chargée de rechercher les causes du mal, la conclusion fut que les mouches, qui pullulaient sur les excréta et les ingesta des hommes, avaient été les agents les plus actifs et les plus immédiats de la diffusion des germes de la maladie, apportés tout d'abord par quelques volontaires arrivés de tous les points des Etats-Unis.

Enfin le même rôle d'agent vecteur a été attribué aux mouches dans la transmission du microbe de l'ophtalmie purulente.

Ces premiers faits sont assurément déjà forts dignes d'intérêt, surtout au point de vue pratique des mesures de prophylaxie à opposer aux maladies en question. D'autant plus qu'il est permis d'étendre les considérations qui s'y attachent à d'autres maladies encore, à la contagion de la diphtérie, par exemple, et aussi à la contagion des fièvres éruptives, de la variole ou de la rougeole, dont la filiation des cas échappe parfois aux enquêtes les plus rigoureuses.

Mais, en réalité, le rôle des mouches, dans ces diverses circonstances, n'est qu'un rôle banal, doublant, en quelque sorte, celui du vent qui transporte les poussières dangereuses, les excrétions virulentes desséchées ; et il n'y a rien là de spécial à la constitution de l'insecte lui-même, et à ses conditions biologiques.

Bien autrement curieux sont les faits que nous allons maintenant rapporter avec quelque détail ; car, nous y surprendrons les insectes en flagrant délit d'inoculation meurtrière, insérant dans l'organisme des êtres dont ils percent la peau pour en sucer le sang, les microbes dont leur dard est contaminé.

Il y a là une véritable opération chirurgicale analogue à celle du médecin qui transporte le vaccin au bout de sa lancette. L'insecte n'est plus un agent passif de dissémination de germes qui, sans lui, eussent encore pu être absorbés sous forme de poussière; il n'est plus le véhicule dont le rôle est seulement d'amener ces germes dans le voisinage des individus.

Mais il devient l'instrument nécessaire de la contagion, sans lequel cette contagion serait impossible. C'est lui qui pratique l'unique porte d'entrée par où nombre de microbes pénètrent dans l'organisme, et sans laquelle ces microbes ne pourraient pas l'envahir. Il n'est pas un agent banal, susceptible seulement de multiplier dans une certaine mesure les cas de contagion. Il est l'agent spécial, sinon unique de cette contagion, la cause efficace réelle de la maladie, puisque, sans lui, cette maladie ne pourrait sans doute pas exister.

Comme certains insectes transportent, attachés aux poils de leurs pattes ou de leur abdomen, le pollen qui va au loin féconder des fleurs qui, sans leur visite, fussent restées stériles; ainsi, par une complicité inconsciente, les insectes *contagifères* vont ensemencer des organismes avec des germes qui, sans eux, n'eussent jamais été pathogènes.

Dans plusieurs espèces, en effet, il s'agit de microbes qui ont besoin d'une véritable effraction pour pénétrer dans le milieu organique, et qui, sans cette effraction réalisée par l'insecte, n'eussent jamais trouvé de porte d'entrée suffisante.

*
* *

Le charbon est certainement la maladie dont la transmission a été le plus anciennement attribuée à un insecte.

Avant que le microbe de cette infection — la bactéridie charbonneuse — fût connu, et que Pasteur en eût démontré l'action, on admettait que les piqûres de certaines mouches, nourries du

sang de cadavres d'animaux en putréfaction, pouvaient causer cette maladie.

On sait aujourd'hui que ces animaux, pour être l'origine de l'infection charbonneuse, doivent être morts eux-même du charbon, et que les mouches dangereuses doivent avoir puisé dans le sang de ces animaux la bactéridie spécifique.

On sait aussi que les piqûres de ces mauvaises mouches sont beaucoup plus rares qu'on le pensait, et que la pustule maligne, loin d'être toujours une piqûre d'insecte *microbifère*, est le plus souvent le résultat de l'infection d'une petite plaie, d'une petite éraillure de téguments préexistante, et contaminée par les mains, souillées de sang, des ouvriers qui manient les peaux de certains animaux, comme le mouton, sensibles à la maladie.

Quoi qu'il en soit, il faut tenir le charbon pour une maladie inoculable par les insectes piqueurs.

Bientôt, d'ailleurs, on allait être amené à formuler des accusations précises contre d'autres insectes que la mouche, et le moustique était à son tour vigoureusement dénoncé.

Des observations très curieuses, relativement à la transmission d'une maladie dont l'origine était bien longtemps restée très mystérieuse, étaient d'abord publiées.

Il s'agissait de la filariose, qui détermine chez l'homme la maladie connue sous le nom d'éléphantiasis des Arabes.

La filaire de Médine est une sorte de ver blanc long de 50 à 80 centimètres, que l'on rencontre en Arabie, sur la côte de Guinée, en Abyssinie, en Egypte, en Nubie, etc.

Chez l'homme, le parasite se localise dans le tissu conjonctif sous-cutané, aux jambes, aux pieds, parfois aussi à la tête, au cou, au tronc, aux mains et même dans des organes plus profonds. Roulé en spirale, il détermine la formation de tumeurs superficielles, parfois très douloureuses.

De nombreuses hypothèses avaient été émises pour expliquer la pénétration de ce ver dans le corps de l'homme et des animaux, chien, cheval et bœuf, qui y sont fréquemment exposés.

On sait maintenant que les embryons de ce ver se développent dans l'eau. Mais, tandis que certains auteurs pensent que les moustiques y vont puiser ces embryons pour les inoculer dans leurs piqûres, d'autres soutiennent, avec M. Manson, que les moustiques les prennent d'abord dans le sang de l'homme malade, en le piquant, et ensemencent ensuite l'eau où ils vont mourir, et où les susdits embryons, mis alors en liberté, subissent une certaine phase de leur évolution, après laquelle ils deviennent aptes à acccomplir leur complet développement dans

le corps des animaux, où ils pénètrent avec l'eau de boisson.

Ainsi il y aurait un cycle à trois éléments, constitué par les animaux, les insectes et l'eau, et correspondant à des phases distinctes de l'évolution du parasite. La notion de ce développement circulaire était importante à dégager, et d'autres faits analogues semblent indiquer qu'un tel cercle n'est pas unique en pathologie animée.

L'infection malarique, qui se traduit, comme on sait, par les accès de fièvre, de formes très variées, dont l'ensemble constitue l'impaludisme, — fièvre des marais, fièvre des forêts, fièvres intermittentes, accès pernicieux, etc., toutes justiciables du sulfate de quinine, — nous en offre un autre exemple.

Depuis quelque vingt ans M. Laveran nous a montré l'agent pathogène de cette infection, une oscillaire polymorphe, sorte d'animalcule monocellulaire, parasite des globules sanguins dans lesquels il se développe, et qu'il détruit. Mais la connaissance de cet hématozoaire, dont on trouve les analogues dans quelques maladies auxquelles sont sujettes certaines espèces d'oiseaux, n'avait en rien éclairé le mécanisme de l'infection paludéenne.

Etait-ce par l'eau que s'introduisait l'hématozoaire dans l'organisme? Le fait était bien difficile à décider, étant donné que, dans le milieu extérieur, on ne retrouvait aucune forme semblable à celles qu'on observait dans le sang des paludiques.

En outre, l'insuccès constant des essais de culture de l'hématozaire du paludisme dans l'eau, dans la terre humide et dans un grand nombre d'autres milieux, semblait bien prouver que ce microbe ne doit pas être recherché dans le milieu extérieur sous les mêmes formes que dans le sang, et alors on devait se demander s'il n'existait pas pour lui, comme pour d'autres parasites, un hôte intermédiaire.

Suggéré par le rôle attribué aux moustiques dans la transmission de la filaire, M. Laveran porta son attention sur ces insectes.

Un grand nombre de circonstances semblaient, en effet, désigner l'action spéciale du moustique.

Tout d'abord les moustiques, très fréquents dans les localités palustres, disparaissent sur les hauteurs, là où cesse l'endémie paludéenne.

A Constantine, les moustiques, extrêmement nombreux dans la vallée du Rummel, qui est insalubre, n'existent pas dans la partie haute de la ville, qui est salubre. De même à Bône. A Rome, les quartiers centraux, indemnes de moustiques, sont également salubres.

A Madagascar, nos soldats, si éprouvés par les fièvres lors de la dernière expédition, avaient été assaillis par des légions de moustiques.

D'autre part, le drainage du sol, qui supprime les fièvres, fait disparaître aussi les moustiques.

Les fièvres de première invasion ne règnent qu'à l'époque où les moustiques abondent; car, pendant le reste de l'année, on n'observe que des rechutes.

Et puis on sait qu'il est dangereux, dans les pays palustres, de coucher les fenêtres ouvertes. Or la meilleure précaution à prendre contre l'invasion des moustiques consiste à fermer les fenêtres le soir.

C'est pendant la nuit qu'on est le plus exposé à contracter le paludisme, et c'est pendant la nuit que les moustiques s'acharnent le plus après leur proie.

Dans les localités palustres, il est dangereux de coucher sur le sol, et l'on a remarqué que, dans les maisons, les étages supérieurs étaient plus sains que le rez de-chaussée et le premier étage : or les moustiques abondent surtout au niveau du sol.

Puis encore, tout le monde a pu observer que la prédisposition aux fièvres est d'autant plus marquée que la peau est plus fine, plus délicate; or les enfants, qui ont tant à souffrir des moustiques, sont plus éprouvés par les fièvres palustres que les adultes.

Les nègres, dont la peau est épaisse, résistante, et qui sont peu sujets aux piqûres des moustiques, jouissent précisément d'une immunité remarquable pour le paludisme.

Il est bien possible — disons-le maintenant pour n'y plus revenir — que l'immunité des nègres pour la fièvre jaune s'explique de la même manière; car la fièvre jaune ne s'observe que sur les côtes maritimes et le long des cours d'eau, et, d'après M. Finlay, les moustiques joueraient aussi un rôle prépondérant dans la transmission de cette maladie, comme nous verrons plus loin.

Enfin l'air est assaini dans les régions où il existe des soufrières, et il est recommandé d'allumer de grands feux lorsqu'on est obligé de passer la nuit dans les localités palustres; or les moustiques sont détruits par les vapeurs d'acide sulfureux, et ils viennent se brûler aux feux de nuit, si la fumée ne suffit pas pour les en écarter.

A la vérité, les moustiques abondent dans les localités qui ne sont pas fébrigènes. Mais le moustique n'est pas dangereux par lui-même; il ne le devient que s'il porte le germe parasite du

paludisme, de même qu'il n'est susceptible de propager la filariose que s'il existe des individus atteints de cette maladie, et capables d'infecter les insectes, qui, à leur tour, infectent l'eau.

Dans ces deux maladies, la filariose et le paludisme, le moustique ne serait pas en effet seulement un agent de transport et d'inoculation du microbe, mais il jouerait encore un troisième rôle, en constituant pour le parasite un milieu de transition, nécessaire à l'une de ses transformations.

Ainsi M. Manson a démontré que les filaires embryonnaires qui se trouvent dans le sang de l'homme, ne sont pas aptes à se reproduire directement dans le milieu extérieur, et qu'il est indispensable qu'elles subissent une phase de leur évolution dans le corps des moustiques. Les filaires embryonnaires, puisées par le moustique dans la lymphe humaine, et introduites dans leur estomac, traversent les parois de celui-ci et vont se loger dans les muscles thoraciques de l'insecte.

Lorsque les moustiques meurent et tombent dans l'eau, les filaires s'échappent, et l'infection se produit alors par l'eau potable ainsi contaminée.

Eh bien, quelque chose d'analogue se passerait avec l'hématozoaire du paludisme, lequel ne pourrait directement infecter l'homme par l'eau de boisson ou par les poussières émanées d'un sol infecté, mais devrait, avant d'être apte à se multiplier dans le sang de l'homme, subir une transformation préalable dans l'organisme de l'insecte.

Pour M. Koch, les moustiques absorbent d'abord les parasites dans l'eau, les transmettent à leurs œufs et aux jeunes larves, et ce serait seulement la génération suivante qui porterait à l'homme l'infection malarique.

Le même auteur cite le cas de cinq voyageurs qui, ayant à traverser une contrée fortement palustre, se munirent de moustiquaires, et ne prirent pas les fièvres, alors que d'autres voyageurs, traversant les mêmes régions quelque temps auparavant, mais sans prendre les mêmes précautions, avaient été infectés.

A toutes ces observations qui n'ont, à la rigueur, que la valeur de fortes présomptions en faveur de la *théorie des moustiques*, on peut aujourd'hui ajouter des expériences qui ont apporté à cette théorie l'appoint autrement valable d'une preuve directe.

Ces expériences ont été faites par MM. Grassi, Bastianelli et Bignami, pendant la dernière saison des fièvres, à l'Hôpital du Saint-Esprit, à Rome.

Elles ont consisté à soumettre quatre individus, indemnes de tout antécédent malarique, aux piqûres réitérées du moustique

vulgaire, le *Culex pipiens*, en faisant dormir les sujets en expérience dans une chambre où l'on avait introduit un grand nombre de ces insectes capturés en des régions palustres.

Ce premier essai ayant donné un résultat négatif, on en institua un autre sur un des quatre individus précédents, lequel fut exposé cette fois aux piqûres de l'*Anopheles claviger*, du *Culex penicillaris* et du *Culex malariæ*, espèces de moustiques propres aux localités palustres, et que M. Grassi considère comme particulièrement suspectes au point de vue de la propagation de la malaria.

Or cet individu contracta des fièvres, qui furent précisément du même type que les fièvres régnant dans la région d'où provenaient les insectes.

Par surcroît, le garçon de laboratoire, qui s'était occupé de la capture des moustiques, fut également pris d'accès de fièvre caractéristiques.

Dans ces expériences, l'innocuité du *Culex pipiens* est d'autant plus remarquable, qu'un observateur, M. Ross, avait constaté directement que les hématozoaires de la fièvre estivo-automnale des environs de Rome ne se développent pas dans l'organisme de ce moustique.

***

Nous avons cité plus haut, en passant, l'opinion de M. Finlay, de la Havane, sur le rôle joué par les moustiques dans la transmission de la fièvre jaune. Voici bientôt quinze ans que M. Finlay a formulé cette théorie.

Un confrère américain de M. Finlay, M. Hammond, confirmait ses vues dès 1887. Il rappelait qu'en 1839 il y eut une épidémie de fièvre jaune à Augusta (Géorgie), où abondaient les moustiques, mais qu'aucun cas ne se produisit à Summerville, localité voisine, située dans les dunes, et entièrement dépourvue de ces insectes. Quelques années plus tard, une route ayant été construite à travers des marais, et des citernes ayant été creusées, les moustiques firent leur première apparition à Summerville, et, lors de l'épidémie de 1854, cette ville fut atteinte comme les villes voisines.

Lors de la grande épidémie de 1853, M. La Roche rapporte qu'à Natchez et à Clinton, les moustiques furent plus abondants que jamais, et presque aussi insupportables que la maladie même.

Béranger-Féraud, cherchant à limiter le foyer primitif du *vomito negro*, le localise dans une région qu'on nomme encore la *Côte des moustiques*.

Notons, avant de quitter ce sujet, que M. Finlay a cru pouvoir se servir des moustiques eux-mêmes pour pratiquer des vaccinations contre la fièvre jaune; car il dit avoir observé qu'en tenant enfermés des moustiques, gorgés de sang d'individus atteints de la maladie, pendant 4 à 5 jours, il se fait une digestion de ce sang et en même temps une atténuation des germes pathogènes qu'il contient, atténuation telle, que leur inoculation par la piqûre de ces moustiques à des individus sains ne leur communique plus qu'une infection légère dont ils guérissent promptement, et qui leur confère, dès lors, l'immunité.

Voilà certes une domestication du moustique assez imprévue, et une ingénieuse façon de forcer nos ennemis à travailler honnêtement pour nous, en pratiquant l'art d'atténuer les virus.

Malheureusement, ce procédé très original de vaccination ne paraît pas avoir fait fortune.

***

C'est le moment de parler de deux maladies qui sont, il est vrai, jusqu'à présent au moins, spéciales aux animaux, précisément parce qu'elles sont inoculées par des insectes qui ne s'attaquent en général qu'aux animaux.

Mais il faudrait se garder de croire qu'à un moment donné l'homme n'en pourrait pas être victime à son tour. Ce sont d'ailleurs des *histoires* de médecine si intéressantes et si instructives que nous ne pouvons résister au plaisir de les conter.

Au surplus, il s'agit de maladies qui, par la nature de leurs parasites, sont à rapprocher de la malaria, et dont la place est bien ici.

La première de ces maladies est la fièvre du Texas, qui frappe les troupeaux de bovidés des Etats du Nord-Amérique, et aussi ceux des côtes orientales d'Afrique, où M. Robert Koch l'a étudiée tout récemment.

Pour qu'un troupeau soit atteint, il n'est pas nécessaire qu'il y ait contact direct des bêtes malades avec les bêtes saines. Le passage d'un troupeau sain dans une prairie traversée peu auparavant par un troupeau malade suffit pour qu'il y ait contagion.

Les éleveurs et les marchands avaient, depuis longtemps, présumé que cette étrange contagion était due aux tiques, espèce d'acariens qui accompagnent presque toujours les bestiaux du Texas; mais la lumière ne put être faite sur ce point qu'après que M. Smith eut trouvé que le sang des animaux atteints de la fièvre du Texas contenait un parasite — le *Pirosoma bigeminum*, — siégeant dans les globules rouges, comme l'hématozoaire du paludisme.

M. Smith fit alors des expériences sur le rôle que jouent les tiques dans la transmission de la maladie. Il fit venir du Texas des animaux porteurs de ces acariens et les mit en contact avec les bestiaux de l'Amérique du Nord. La contagion se produisit. Par contre, quand il avait eu soin de débarrasser complètement les bœufs du Texas de leurs tiques avant de les mettre en relation avec ceux du Nord, ces derniers ne contractaient pas la maladie.

Dans une troisième expérience, M. Smith répandit les tiques seules dans une prairie où il mit paître des bœufs appartenant aux Etats du Nord. Ces animaux prirent la fièvre du Texas, ce qui démontrait à l'évidence que ce sont bien les tiques qui transmettent l'infection.

A ces expériences, M. Koch en a ajouté une autre, d'un intérêt spécial. Il prit, dans un troupeau infecté, des tiques provenant, d'une part d'animaux bien portants, et d'autre part d'un animal gravement atteint. Ces tiques furent placées dans des bocaux séparés. Elles y déposèrent leurs œufs, et les jeunes acariens se développèrent bientôt après. L'expérimentateur transporta ces derniers dans une localité distante de dix journées de marche de celle où ils avaient été récoltés, et indemne de toute atteinte de fièvre.

Les jeunes tiques ayant alors été en contact avec des animaux neufs, quelques-uns de ceux-ci présentèrent tous les signes de la fièvre du Texas après 22 jours, et l'on put trouver dans leur sang les parasites caractéristiques. Mais les animaux malades furent exclusivement ceux qui avaient été piqués par des tiques provenant de celles recueillies sur des animaux également malades.

Ainsi était démontrée la possibilité du transport du parasite par les descendants des tiques infectées; et ce fait est très important, parce qu'il confirme des observations analogues, que nous avons mentionnées à propos de la transmission de la malaria par les moustiques.

*
* *

La seconde maladie, spéciale à quelques espèces animales, dont nous avons aussi à parler, c'est la maladie de la mouche Tsé-Tsé, qui sévit dans le Zoulouland.

Les récits des voyageurs sont remplis d'anecdotes relatives à cette terrible mouche Tsé-Tsé, qui rend inhabitables ou dangereuses à traverser certaines régions, et qui est, dit-on, tellement redoutée des animaux, que son bourdonnement seul les rend furieux ou les met en fuite,

D'après M. David Bruce, qui a fait une étude complète de cette maladie, le *Nagana*, la vérité serait beaucoup moins dramatique. La mouche Tsé-Tsé est une petite mouche de la grandeur de celle qui, dans nos régions, vit sur le bétail, et dont la piqûre seule est assez douloureuse; car, soit qu'elle ait été tuée sur place, soit qu'elle ait pu se remplir l'abdomen du sang de sa victime, la rougeur et la douleur qui suivent la blessure ne sont pas plus accentuées que celles produites par la piqûre du vulgaire cousin. Quant aux suites, elles sont nulles, et M. Bruce a eu beau aller chercher des Tsés-Tsés dans les régions les plus dangereuses et leur faire piquer des animaux très sensibles à leurs morsures, aucun n'a été malade, sauf un dont il sera parlé tout à l'heure.

Il existe pourtant une *maladie de la mouche*, invariablement mortelle pour le cheval et le chien, mais dont la vache et le porc se relèvent quelquefois. Elle est caractérisée par la fièvre, une infiltration de lymphe dans les tissus du cou, de l'abdomen ou des extrémités, une émaciation extrême, une destruction plus ou moins rapide des globules rouges du sang, et la présence constante dans la circulation d'un hématozoaire identique, ou du moins très analogue, au *Trypanosoma Evansi*, trouvé dans une maladie qui ressemble au nagana, et qui sévit dans l'Inde.

Cet hématozoaire a la forme d'un corps transparent et allongé, très mobile, glissant à le façon d'un serpent entre les globules du sang, et semblant vivre d'eux ou avoir, au moins, la faculté de les disloquer.

Or M. Bruce semble avoir rigoureusement démontré le rôle de la mouche Tsé-Tsé dans la propagation de cette maladie. La morsure de ces mouches, avons-nous dit, est parfaitement inoffensive; mais si l'un de ces insectes a sucé auparavant le sang d'un animal atteint de nagana et infecté d'hématozoaires, son dard proboscidien en reste couvert, et il inocule le parasite et la maladie à l'animal sain qu'il a piqué.

C'est ce qui résulte d'expériences très nettes faites sur les chiens, animaux très sensibles à la maladie. On enferme des mouches dans un sac de gaze; on place celui-ci d'abord sur un animal malade, puis on le rapporte sur un animal sain. Quelques jours après, ce dernier présente les symptômes habituels de la maladie, et des parasites apparaissent dans son sang. On peut aussi inoculer directement le sang d'un animal malade à un animal sain : le résultat est le même.

Ainsi voilà encore une maladie qui, très certainement, est transmise par l'intermédiaire d'une mouche, convoyeuse de

germes dangereux qu'elle inocule dans ses piqûres, et qui, bien vraisemblablement, est uniquement transmise par ce procédé.

*
* *

Mais voici que nous arrivons à un sujet d'un intérêt plus général; car l'insecte dont nous allons démasquer les méfaits est la puce, insupportable parasite de tous les temps et de tous les lieux, et la maladie dont elle nous menace n'est autre que la peste.

Grâce à de courageux observateurs, qui nous ont donné d'excellentes études de la peste qui règne actuellement aux Indes et qui semble faire effort pour franchir les régions où l'on voudrait pouvoir l'enserrer, et pour se répandre sur d'autres continents, on sait maintenant, de façon indiscutable que les rats jouent un rôle capital dans la propagation de cette maladie.

Toutes les épidémies locales sont précédées par une mortalité inaccoutumée de ces animaux, au point que dans certains villages, antérieurement éprouvés, les habitants se hâtent d'émigrer dès qu'ils voient les cadavres des rats se multiplier dans les rues et les maisons d'une façon inaccoutumée.

Les rats sont-ils les premiers atteints, et transmettent-ils ensuite le mal à l'homme, ou bien l'homme donne-t-il d'abord aux rats la maladie que ceux-ci vont ensuite propager? On n'est pas fixé sur ce point. Mais ce qui est certain, c'est que les rats sont très sensibles à la peste, et que, le plus souvent, dans une localité jusqu'alors indemne, la première victime est l'individu qui a été chargé de débarrasser une habitation des cadavres de rats qui l'infectaient.

C'est au moment où le rat, agonisant, sort en plein jour de sa cachette, et se montre dans les rues et les maisons à moitié paralysé déjà, traînant les pattes de derrière, sans se soucier de la présence des hommes, des chats ou des chiens, se renversant bientôt sur le dos dans une dernière convulsion, que cet animal est surtout redoutable pour l'homme. Celui-ci le ramasse, et prend la peste.

Mais la maladie se transmet-elle vraiment par ce simple contact?

Non certainement; car, dans de certaines circonstances, il est manifeste qu'il ne suffit pas de toucher un cadavre de rat pour prendre la peste, non plus qu'il ne suffit de manier un pestiféré. Des expériences ont même prouvé que l'inhalation du microbe de la peste avec des poussières, que son absorption dans de l'eau de boisson, que même le dépôt de cultures virulentes sur une plaie

saignante, étaient des conditions le plus souvent inoffensives.

Il restait donc une inconnue à dégager.

En observant attentivement, un de nos médecins de marine, M. Simond, à qui nous devons une des plus complètes études sur ce sujet, constata que les cadavres des rats pouvaient être en réalité maniés sans danger, à la condition qu'ils fussent refroidis. Au contraire, la contagion était certaine, si ces cadavres étaient ramassés encore chauds, dans les quelques heures qui suivent la mort.

Cette simple observation devait lui permettre de dépister l'intermédiaire, méconnu jusqu'à ce jour, qui assurait la transmission du mal du rat à l'homme.

Il s'agit d'un insecte qui passe de l'un à l'autre, et qui, ayant puisé le virus sur le rat, l'inocule à l'homme; et cet insecte, c'est la puce.

Si l'on examine un rat depuis longtemps captif, dans un laboratoire, par exemple, il est rare qu'on puisse découvrir sur lui des puces; car les laboratoires sont généralement exempts de ces insectes, par cette raison très simple que leur sol est fréquemment lavé, et que l'eau est leur grand ennemi.

Mais il n'en est pas de même du rat en liberté, qui fréquente volontiers leurs repaires préférés : pièces obscures, greniers, magasins à paille et à fourrage. Aussi est-il incommodé par ces parasites au même titre que le chien et le chat. Soigneux de sa personne, il ne les tolère pas longtemps sur lui, et s'en débarrasse d'ordinaire très aisément. Mais vienne la maladie, il néglige sa toilette et cesse de se défendre. Alors c'est par milliers que les puces envahissent sa fourrure, et se gorgent à l'aise de son sang.

M. Simond a constaté que le microbe de la peste se cultivait dans l'intestin de la puce — comme dans celui de la mouche, d'ailleurs —, et qu'il était possible de transmettre la peste à des rats sains, uniquement en les livrant aux piqûres de puces prises sur des rats pestiférés. Expérience simple, mais élégante qui mettait hors de doute le mécanisme de la contagion pesteuse, encore si mystérieux.

Suivons maintenant de près les début de la peste chez l'homme. Dans le plus grand nombre de cas, le mal commence par un petit bouton, présentant en son centre une vésicule — une phlyctène — contenant un liquide d'abord transparent, puis sanguinolent et purulent.

Cette petite lésion locale apparaît avant tout autre symptôme, et dure jusqu'à la fin de la maladie. Les engorgements gan-

glionnaires, les *bubons* caractéristiques, considérés autrefois comme le symptôme primitif, ne sont en réalité que consécutifs à cette première lésion, et sont toujours en rapport avec son siège. Ils marquent la première étape du virus, depuis son lieu de pénétration; ce sont les engorgements ganglionnaires que l'on a coutume de voir succéder aux plaies infectieuses en général.

Les phlyctènes initiales se montrent de préférence sur les points du corps où la peau est fine et délicate, et dans tous les cas où il en a examiné le contenu, M. Simond y a constaté la présence du bacille pesteux.

Or, comme il est démontré que ni le contact du microbe cultivé, ni celui du sang d'un animal pestiféré ou de ses sécrétions avec la peau saine, ne peuvent réaliser la transmission de la maladie, il faut bien admettre que le virus a dû être introduit d'une manière active, par un agent extérieur, et précisément aux points où les phyctènes se sont développées.

Seule une intervention parasitaire, celle de la puce du rat sur l'homme, peut-être aussi celle de la punaise de l'homme sur l'homme, peut dès lors expliquer la pénétration du bacille au travers de la peau. De fait, la phyctène initiale de la peste est une simple piqûre de puce, qui devient infectieuse par la suite et change alors d'aspect.

Nos ancêtres qui avaient étudié la peste de très près, au cours des épidémies du Moyen-Age déjà, et jusqu'à la fin du siècle dernier — et qui étaient de merveilleux observateurs —, avaient bien noté certains faits qu'aujourd'hui nous trouvons en concordance parfaite avec cette notion de l'intervention d'un parasite cutané comme agent de la contagion. Ainsi ils avaient remarqué expressément qu'il n'était nullement dangereux de manier, pour les ensevelir, les cadavres refroidis. C'était aussi l'opinion de Desgenettes, qui avait soigné les pestiférés de Jaffa. Or nous savons bien que les puces ne restent pas sur les cadavres, dont elles s'éloignent en même temps que la chaleur les abandonne.

D'autres observateurs avaient encore constaté que les vieillards jouissaient d'une immunité relative contre la peste, qui semblait, au contraire, marquer de la préférence pour les jeunes gens, les femmes et les enfants. Mais nous savons bien aussi que, dans une réunion de personnes d'âge et de sexes différents, les puces choisissent précisément, pour exercer leurs méfaits, et avec un instinct très sûr, les personnes dont la peau est le plus facilement attaquable.

Voilà certes des enseignements que nous ne devrons pas

négliger, à l'occasion. Rien ne vaut, pour se défendre, que bien connaître son ennemi ; et quelque agile et menu que soit celui dont nous aurions à nous préserver, la lutte serait toujours plus facile, contre lui, que contre des miasmes mystérieux et intangibles.

Contre les puces et autres parasites, nous pourrions en effet nous protéger de deux façons différentes : directement et indirectement.

Directement, par le lavage des planchers des habitations; car, ainsi que nous le disions tout à l'heure, l'eau est le plus grand ennemi de la puce ; et aussi peut-être, s'il s'agissait de personnes vivant dans un milieu particulièrement dangereux, en s'enduisant la peau d'une huile parfumée de quelque substance désagréable aux insectes, comme est la nicotine ; de la même façon que, pour se soustraire aux piqûres de moustiques, il suffit de prendre un bain dans une décoction de *Quassia amara*.

Indirectement, par la destruction des animaux porteurs des parasites dangereux ; la moindre menace d'une invasion de la peste devrait être alors le signal de la déclaration d'une guerre d'extermination à toute la gent ratière, depuis les égouts jusqu'aux greniers.

Et ainsi ce serait sans doute chose très simple que de circonscrire les premiers cas, par la suppression des principaux, sinon des seuls agents de la dissémination du mal.

***

Après la puce, la punaise ; car il est dit que tous nos ennemis intimes y passeront. Nous les tenions pour simplement gênants, et les plaisantions volontiers : en réalité ce sont des meurtriers redoutables, auxquels il faut décidément, et sans plus attendre, déclarer une guerre impitoyable.

C'est un médecin russe, M. Tikine, qui a le premier accusé lss punaises d'être des agents de contagion ; et cela, à l'occasion d'une épidémie de typhus récurrent qui sévissait à Odessa, et qui, en deux années, devait atteindre dix mille personnes.

Un fait avait frappé cet observateur : c'est que la plupart des malades étaient des habitués des asiles de nuit, et surtout, du moins au début, des asiles situés aux environs du port. Il s'agissait donc de trouver la cause de la propagation de l'infection dans ces asiles. Etant donné, d'une part, que la transmission de la fièvre récurrente se fait par le sang chargé des microbes — spirilles ou spirochètes — et que, d'autre part, dans les asiles les mieux tenus, on trouve un nombre considérable

de parasites de toutes espèces, l'auteur pensa que ces derniers pouvaient servir d'agents de transmission.

Or, dans les asiles infectés, les punaises, envahissant un sujet malade, se gorgaient de sang chargé de spirochètes; puis elles émigraient sur un autre malade, quand celui-ci avait été envoyé à l'hôpital; et il est alors très vraisemblable qu'en piquant leur nouvelle victime, elles contaminaient la petite blessure qu'elles venaient d'ouvrir en y déversant un peu de sang resté sur leur trompe à la suite des opérations précédentes. Ou bien encore elles étaient écrasées par le sujet qui se grattait et qui s'inoculait ainsi le sang de la punaise.

Pour vérifier cette hypothèse, l'auteur a recherché les spirochètes dans les parasites provenant des asiles : chez les poux, les résultats furent négatifs; mais chez les punaises prises gorgées de sang, toujours le parasite microbien fut découvert, et en abondance, même deux jours après la dernière piqûre.

Restait à savoir si les microbes avaient conservé leur virulence. A cet effet, l'auteur appliqua des punaises à jeun sur la peau de singes atteints de fièvre récurrente, recueillit ensuite le sang de ces punaises, et l'inocula à un singe bien portant. Trois jours après ce singe tombait malade, et son sang contenait le parasite caractéristique. Ainsi le rôle des punaises comme agent de contagion était bien et dûment prouvé.

*
* *

Que le cancer soit une maladie parasitaire, la chose est aujourd'hui, sinon démontrée, du moins rendue bien vraisemblable par l'examen du contenu des cellules dont sont formées les tumeurs, contenu qui a toutes les apparences d'un sporozoaire, analogue aux coccidies ou aux psorospermies qui sont pathogènes pour diverses espèces animales.

D'ailleurs, si le cancer est une maladie parasitaire, il est contagieux, et réciproquement; et si l'on démontrait qu'il est contagieux, sa nature parasitaire serait du même coup démontrée.

Or il arrive maintenant pour le cancer ce qui s'est passé, il y a quelque trente ans, pour la tuberculose, lorsque Villemin s'est avisé de déclarer qu'elle était contagieuse, avant qu'on ne connût son microbe : on est encore sceptique, mais des observations commencent à se faire connaître, qui apportent de très fortes présomptions en faveur de cette contagion.

On parle de villes, on nomme des villages où le cancer est plus fréquent qu'aillleurs; on parle même de *maisons à cancer*,

où les habitants se succèdent, et meurent de cancer les uns après les autres.

Enfin, si l'impossibilité de réaliser des expériences sur l'homme a jusqu'à présent retardé la solution d'une question très simple en elle-même, des recherches expérimentales faites sur les animaux paraissent avoir répondu, dès maintenant, d'une façon suffisamment nette, pour donner aux partisans de la nature microbienne et de la contagiosité du cancer le droit d'affirmer leur opinion.

Beaucoup d'animaux, en effet, sont, comme l'homme, sujets au cancer. Tels le chien et le chat, par exemple. Il est vrai que leur cancer n'est pas celui de l'homme, et paraît causé par des parasites de race ou d'espèce différentes du parasite humain, différentes par leurs formes, et aussi par ce fait que le cancer de l'homme ne leur est pas inoculable. Mais du moins est-il possible d'étudier la contagion du cancer d'animal à animal, et d'en déterminer les conditions.

Or, il y a quelques années, en 1895, M. Henry Morau, étudiant le cancer chez la souris blanche, a réussi à transmettre la maladie à cet animal, par des inoculations en série.

Mais, — et c'est ici le point qui nous intéresse particulièrement, — les cages où il tenait ses souris ayant été envahies par les punaises, M. Morau eut l'heureuse curiosité de vouloir déterminer expérimentalement le rôle que pouvaient jouer ces parasites dans les résultats qu'il obtenait.

Pour cela, dans des cages neuves, isolées sur des pieds plongeant dans des cuves remplies d'essence de térébenthine camphrée, il plaça une série de couples de souris saines. Les unes furent laissées seules, tandis qu'aux autres il adjoignit un grand nombre de punaises prises dans des cages déjà infectées. Quelques mois après les résultats de l'expérience ne laissaient aucun doute sur le rôle de ces parasites dans la propagation de la maladie. Toutes les souris des cages aux punaises étaient devenues cancéreuses, tandis que les autres étaient absolument saines.

Aussi, dans la suite de ses recherches, M. Morau substituait-il souvent la piqûre de la punaise à celle de l'aiguille, comme moyen d'inoculation.

On voit, sans qu'il soit besoin d'insister, toutes les déductions que suggère cette expérience, si on en transporte l'enseignement du laboratoire dans nos habitations; et comment le rôle ignoré de la punaise, et peut-être celui de quelques autres parasites encore, éclaireraient l'origine de cas de cancer pour lesquels, un peu imprudemment, on croit pouvoir éloigner toute vraisemblance de contagion.

Ajoutons à ces considérations qu'on connaît depuis longtemps une affection cutanée à laquelle sont sujets les dindons, les poules, les pigeons et les oies, affection très comparable au cancer, et à laquelle on a donné les noms de psorospermose cutanée, d'*Epithelioma contagiosum*, de *Molluscum contagiosum*, toutes dénominations qui rappellent bien sa nature, son aspect et sa contagiosité.

Or cette maladie est facilement inoculable à l'aide de simples piqures faites à la peau des oiseaux en question, et, si l'on veut bien remarquer que ces animaux sont généralement couverts de parasites, on admettra, comme au moins vraisemblable, que ces parasites puissent être les véhicules ordinaires de la contagion.

***

Nous voici arrivé au terme de notre enquête ; et les nombreux documents que nous avons apportés nous paraissent légitimer ce que nous disions au début, du rôle considérable joué par les insectes dans la transmission des maladies contagieuses.

A une époque où s'organise de tous cotés une défense raisonnée contre les maladies évitables, il était opportun de dénoncer à l'attention et à la suspicion des intéressés, c'est-à-dire de tout le monde, toute une catégorie d'agents méconnus de la contagion.

La propreté du corps et la propreté de l'habitation sont deux facteurs primordiaux de l'hygiène individuelle ; mais, sur ce terrain de l'hygiène, la solidarité sociale apparaît d'une façon éclatante, et dicte à chacun ses devoirs.

Non seulement il faut, dans les milieux aisés, déclarer à tous les insectes familiers, une guerre impitoyable ; mais il faut les poursuivre jusque dans les humbles demeures de l'ouvrier et du pauvre. A défaut de considération humanitaire d'ordre plus élevé, l'intérêt personnel commande ce souci, car nul ne peut prévoir le sort d'un microbe attaché aux pattes ou recelé dans les flancs d'un insecte.

Cette chasse aux insectes est d'ailleurs facile. L'eau, le feu, le poison trouveront leur indication selon les espèces et les circonstances.

Mais méfiez-vous des mouches autour des phtisiques ; redoutez les moustiques dans les pays à fièvre ; craignez les puces... comme la peste, en temps d'épidémie ; et ne tolérez les punaises sous aucun prétexte !

D[r] J. Héricourt.

DANS LE MONDE DES MILLIARDAIRES [1]

III. — LA NAISSANCE DES MILLIARDS



Rockefeller, l'homme le plus riche du monde

Les économistes qui ont étudié la formation de la propriété individuelle en Europe seraient singulièrement déçus s'ils essayaient d'appliquer aux énormes capitaux américains les règles qu'ils ont édictées. Les gros industriels, les Rois de la Banque, les spéculateurs à la fois hardis et heureux qui édifient des fortunes princières sur le vieux continent, procèdent à peu près tous de la même manière. Ils s'efforcent de ramener le prix de revient de la marchandise qu'ils débitent à son minimum, tout en maintenant le prix de vente au taux le plus élevé possible. La majoration de ce prix, si elle se produit, doit malgré tout demeurer légère ou, en tout cas, suivre une ascension assez lente, la loi de la concurrence et celle de l'offre et de la demande continuant à réglementer, d'une façon en quelque sorte mécanique, les échanges des produits.

Aussi, ce qu'on pourrait appeler la génération spontanée du milliard est-elle un phénomène à peu près exclusivement américain. Si l'Europe et particulièrement la France nous ont fourni, dans ces dernières années, quelques rares exemples de fortunes formidables, constituées en des délais exceptionnellement brefs, cela tient à ce que les méthodes américaines ont commencé déjà à franchir les mers. Certes, elles ne sont là que d'une application plus restreinte, la vieille organisation économique des sociétés de l'Europe centralisatrice et étatiste ne favorisant pas leur développement. Mais nul ne pourrait prétendre

(1) Voir la *Revue des Revues* du 1er décembre 1898 et des 1er et 15 janvier 1899.

qu'il en sera toujours ainsi et que vous n'aurez point à connaître, un jour où l'autre, ces instruments de richesse subite, qui font merveille à l'abri du drapeau étoilé de l'Union.

Le plus puissant de ces instruments est le *Trust*, vieux mot qui signifiait autrefois *confiance* et *espérance* et qui ne veut plus dire aujourd'hui que *syndicat*. La coalition de spéculateurs qui organisa en France, il y a une douzaine d'annés, la hausse factice des cuivres, opération terminée, on ne l'a pas oublié, par des ruines sans nombre, était un *Trust*. Je vais essayer de le définir clairement et d'en faire ressortir en même temps le mécanisme et le danger. Danger pour la collectivité, bien entendu; car les membres du *Trust*, les syndicataires, n'opèrent qu'à coup sûr dans la presque unanimité des cas; et si, par hasard, ils se trompent et se ruinent, c'est toujours, inévitablement, parce qu'ils ont rencontré, en face d'eux, un autre *Trust* plus riche, plus puissant, plus appuyé que le leur.

En fait, on peut dire que le *Trust* est un accaparement, non seulement des produits, mais aussi des moyens de production. C'est la dérivation, le drainage, dans une caisse unique, des profits réalisés par une multitude de producteurs et de travailleurs. C'est la mainmise absolue sur toute une partie de la richesse nationale. C'est le développement du monopole de fait à une puissance inconnue.

Aucune lutte n'est possible. Dans sa course irrésistible, le *Trust* arrache, broie, emporte, entraîne, comme un fleuve qui a rompu ses digues, tout ce qu'il rencontre sur son passage. Ce ne sont pas seulement les adversaires importants, les spéculateurs déjà classés, les usiniers considérables; ce sont également les petits, les humbles, les travailleurs, les modestes que dévore l'insatiable appétit du monstre. Pour cela, il foule aux pieds, non seulement les sentiments de l'humanité la plus élémentaire, mais aussi la résistance des lois, qu'il fait abroger quand elles le gênent, qu'il viole effrontément et impunément quand il n'a pu réussir à les détruire. Un fait tout récent fera comprendre, mieux du reste que toutes les définitions abstraites, le véritable caractère du *Trust* et les dangers qu'il porte en lui.

Le Roi du Pétrole

Cela date de quelques mois à peine. Le mercredi 12 octobre 1898, le plus terrible peut-être des directeurs de *Trust*, le Roi du Pétrole, John D. Rockefeller, était appelé à s'expliquer devant la Cour Suprême de l'Ohio sur les nombreuses violations de la loi qu'il avait sur la conscience. A maintes reprises déjà, la Cour de l'Ohio et quantités d'autres Cours de Justice avaient eu à s'occuper du *Standard Oil Trust* et de ses directeurs. Des jugements avaient été rendus, condamnant les *Trusts* en général et le *Trust* Rockefeller en particulier à disparaître, mais on ne s'était même pas donné la peine d'éluder a loi et tout avait continué comme par le passé.

Un soir, après avoir passé la journée entière à la Cour, le richis-

sime Rockefeller rentrait au salon du *New-Netherland Hôtel*, où il était descendu, quand il se trouva face à face avec un homme à cheveux gris, de haute taille et de carrure athlétique. Vivement ému, le milliardaire tendit la main à l'arrivant et, de sa voix la plus douce :

— Comment cela va-t-il, George? lui demanda-t-il. Voici que nous vieillissons tous les deux, n'est-il pas vrai? Ne regrettez-vous pas de n'avoir pas suivi mes conseils, dans le temps jadis?



La maison où Rockefeller a passé les premières années de sa vie.

— Peut-être aurais-je mieux fait de les suivre, répondit l'inconnu d'une voix vibrante, car vous m'avez en effet ruiné, comme vous m'aviez promis de le faire. Oui, vous m'avez ruiné, par la force de votre argent et de votre malhonnêteté, vous m'avez ruiné et vous ne le nierez pas!

John D. Rockefeller ne discuta pas. Il ouvrit la porte du salon et sortit. Mais le scandale avait été public. Tous les assistants avaient reconnu, dans l'énergique vieillard qui avait si clairement dit son fait au Roi du Pétrole, une des plus notoires victimes de la tyrannie des *Trusts*, George Rice, de Marietta (Ohio). Une des plus notoires, oui, mais non la seule. Ils sont innombrables, les pauvres êtres que l'égoïsme et l'ambition des Rockefeller et de leurs semblables ont broyés dans leur lutte pour les millions. Ecoutons l'histoire de celui-ci; elle sera, à quelques variantes près, l'histoire de tous les autres :



M. Rice, l'adversaire ruiné de Rockefeller.

En 1876, George Rice, ingénieur de grand mérite, fondait dans la Virginie une raffinerie de pétrole. Sa probité bien connue lui avait assuré une clientèle nombreuse et, dès le début, son usine dénommée *The Ohio Works*, traitait plus de 100.000 barils de pétrole brut par an. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie de John D. Rockefeller, qui dirigeait déjà le *Trust* des pétroles, connu sous le nom de *Standard Oil Company*, et la guerre commença sans plus attendre.

Tout d'abord, la Compagnie offrit aux clients habituels de George

Rice, le pétrole raffiné à 0 fr. 15 de moins par gallon que George Rice lui-même ne le vendait. L'ingénieur voulut savoir la raison de cette dépréciation et fit une enquête. Elle lui révéla des faits monstrueux. Les Compagnies de chemins de fer qui transportaient le pétrole obligeaient les raffineurs à charger leurs fûts dans des wagons de marchandises ordinaires; seul, le *Trust* était autorisé à faire circuler sur le réseau des wagons-réservoirs, pour lesquels il n'avait pas à payer de voyage de retour. En outre, le poids des barils constituait un fret très lourd à la charge des raffineurs indépendants en général, et de George Rice en particulier, pendant que le *Trust* ne payait que pour le poids net du pétrole. Cela faisait au *Trust* un avantage sur ses rivaux de plus de 500 francs par wagon. Sur ces entrefaites, John D. Rockefeller, croyant George Rice complètement découragé, lui fit offrir de lui acheter sa raffinerie. George Rice préféra interrompre momentanément ses affaires et refusa. Il savait que la loi interdit formellement les *Trusts* et, décidé à aller jusqu'au bout, il ne voulut pas se livrer pieds et poings liés à ses redoutables antagonistes,

Les tribunaux furent saisis, et de l'enquête à laquelle ils procédèrent résulta ce fait que la *Standard Oil Company* et la Compagnie des Chemins de fer étaient dans la même main. Les président et administrateurs du *Trust* étaient en même temps les président et administrateurs d'un cinquième du réseau total de la voie ferrée aux Etats-Unis. Les sacrifices qu'ils faisaient pour transporter à prix minimes les pétroles du *Trust* étaient supportés par les actionnaires du chemin de fer, ce qui fait que ceux du *Trust* touchaient annuellement des dividendes de 30 à 40 p. 100.

Mais pendant que les tribunaux poursuivaient leur enquête, Rockefeller et les siens continuaient leurs opérations. Successivement, tous les raffineurs américains, attaqués les uns après les autres, étaient obligés de fermer leurs usines. Le procédé employé était partout le même. Dans la ville fournie par un raffineur indépendant, le pétrole était vendu par la *Standard Oil* à 10 ou 12 p. 100 meilleur marché que par lui. Naturellement, les épiciers et autres détaillants changeaient de fournisseur et s'adressaient à Rockefeller. Si, par hasard, sachant quel renchérissement les attendait pour le jour où les raffineurs indépendants seraient étranglés, ils faisaient mine de ne point vouloir changer, le syndicat installait lui-même des boutiques de détail dans la ville et ruinait les détaillants, en vendant même à perte au consommateur. Une fois seul maître du marché, il avait vite fait de rentrer dans ses débours. M. George Rice a donné ce détail extraordinaire, dont l'authenticité, non seulement m'a été affirmée par lui, mais en outre a été constatée de la façon la plus formelle au cours de l'enquête judiciaire. En 1885, le chemin de fer lui faisait payer 1 fr. 75 pour le transport d'un baril de Macksburg à Marietta, distant de 25 milles, pendant que, pour le même parcours, la même Compagnie ne réclamait au *Standard Oil* que 0 fr. 50; et, ce qu'il y a de plus invraisemblable, la Compagnie *reversait* au *Standard Oil* 1 fr. 25 sur

les 1 fr. 75 qu'elle recevait, de sorte que le *Trust*, concurrent de M. George Rice, empochait les deux tiers de l'argent que ce dernier dépensait pour le transport de ses denrées.

L'enquête une fois terminée, l'Attorney général formula ses réquisitions. Elles tendaient à ce que la Cour suprême de l'Ohio prononçât la déchéance des Compagnies de chemins de fer et la dissolution du *Standard Oil*. Cela se passait en 1887, voilà bientôt douze ans. La Cour, dans son arrêt, adopta ces conclusions. Il semblait que, cette fois, tout fût fini et que M. George Rice eût gain de cause. En réalité, rien de semblable n'eut lieu. Les Compagnies de chemins de fer et le *Trust*, ne pouvant avoir raison du pouvoir judiciaire, gagnèrent le pouvoir exécutif. Les tarifs différentiels continuèrent à être appliqués.

Le 21 mars 1892, la Cour suprême de l'Ohio rendit un nouveau jugement contre le *Standard Oil* et ordonna sa dissolution immédiate. Cette fois, Rockefeller annonça qu'il allait se soumettre. Il se contenta de changer le nom des certificats du *Trust*, sorte de warrants, qu'il remplaça par des titres d'une autre espèce, mais négociables comme les premiers, et, malgré l'opposition de la Cour, qui ne se déclara pas satisfaite de ce subterfuge, il continua ses errements d'autrefois, qu'il n'a jamais cessés jusqu'à ce jour. On imagine quels bénéfices scandaleux résultent de ces opérations illicites. De mars 1892 à septembre 1898, le *Trust* a payé à ses actionnaires 26 dividendes trimestriels de 3 p. 100, plus 59 p. 100 de dividendes spéciaux, soit au total 137 p. 100 du capital. Ce capital étant de 102.230.700 dollars, le *Trust* a donc rapporté, depuis sa prétendue dissolution, la somme fantastique de 140.000.000 dollars ou 700 millions de francs, qui ont passé, pour la presque totalité, dans la poche de John D. Rockefeller. La fortune du Roi du Pétrole dépasse aujourd'hui 1.500 millions. La seule *Standard Oil Company* lui assure un revenu de 60 millions par an, et ces sommes énormes représentent des ruines accumulées, des violations de la loi, des actes d'accaparement en quantité suffisante pour faire pourrir un homme en prison pendant des années. En effet, la loi punit les infractions dont John D. Rockefeller s'est rendu tant de fois coupable, d'une amende 2.500 francs et d'un emprisonnement de deux ans pour chaque récidive. Et qui comptera jamais les récidives de John D. Rockefeller et de ses associés de la *Standard Oil Company ?*

L'argument que le Roi du Pétrole emploie pour sa défense, mérite d'être signalé et réfuté tout à la fois. Il prétend que le consommateur, c'est-à-dire la population tout entière des Etats-Unis, a bénéficié de ses accaparements. C'est là une chose absolument inexacte, comme il est facile de le prouver. Pour raffiner un gallon (4 litres) de pétrole, la dépense est de 0 fr. 02 environ. Or, le prix du pétrole raffiné est de 100 à 300 p. 100 plus élevé que celui du pétrole brut. Cela suffit à faire justice des allégations du *Trust* et de ses porte-parole autorisés. La *Standard Oil Company* a commencé par ruiner les raffineurs de pétrole. Elle a asservi ensuite les propriétaires de puits, qu'elle a

de même successivement évincés, en refusant de leur acheter le pétrole brut au-dessus d'un certain « prix de famine » arrêté d'avance et auquel ils étaient bien obligés de se soumettre, puisque les raffineurs, qui auraient pu payer des prix plus rénumérateurs, n'existaient plus. Elle a fait des administrations publiques comme les chemins de fer, de purs et simples instruments à son service. Elle a prélevé sur toute une population, producteurs d'abord, consommateurs ensuite, l'énorme dîme qui est venue emplir ses coffres. Et, grâce à cela, elle a fait de son président, John D. Rockefeller, l'homme le plus riche des Etats-Unis, le spéculateur hardi qui se rit des lois, le terrible, l'insensible *business man* qui a tout sacrifié au monstrueux accroissement de sa fortune.

Veut-on le suivre, cet accroissement? En 1855, John D. Rockefeller possédait 5.000 dollars; en 1870, 50.000; en 1875, un million; en 1885, 50 millions; en 1890, 100 millions. Il « *est valeur* » aujourd'hui, en 1899, 256 millions de dollars ou un milliard trois cent millions de francs, sans compter la plus value de ses immeubles et des parts d'intérêt dans un grand nombre de banques d'Etat, ce qui dépasse légèrement 200 millions, soit au total quinze cent millions de francs. Tel est l'homme tout puissant que George Rice n'a pas craint de combattre et de flétrir, au moment où, pour la vingtième fois impuni, il sortait la tête haute du Tribunal suprême de l'Ohio, désarmé devant lui.

Cependant, cette énergique protestation de l'homme qu'il avait ruiné inquiéta le Roi du Pétrole ; et, craignant que peut-être force ne finît par rester à la loi, il prit ses précautions en conséquence. Grave imprudence, car voici que tout vient de se découvrir et que John D. Rockefeller est, aujourd'hui, en très fâcheuse posture.

Le 4 mars dernier, l'Attorney Général Monnett, qui avait requis contre la *Standard Oil*, déclarait hautement et publiquement que John D. Rockefeller *lui avait fait offrir deux millions de francs* pour modifier ses conclusions dans l'affaire. Il avait tout d'abord hésité, mais le courage de George Rice eut raison de ses incertitudes.

— Oui, dit-il, une offre de deux millions de francs m'a été faite par la *Standard Oil*. Elle m'a été faite dans mon cabinet, en présence de mon beau-frère, Smith W. Bennett, qui m'avait assisté dans cette affaire. C'est dans les premiers jours de février, comme je revenais de Washington, après avoir requis dans le procès de la Banque d'Etat. L'homme qui s'est chargé d'une pareille proposition est un ami, que je serais navré de voir impliqué dans une pareille poursuite. Il ne se rendait pas compte, j'en suis sûr, du crime dont on le faisait complice. Du reste, il me félicita chaleureusement de mon refus. Quant à moi, j'aurais gardé le silence, mais M. George Rice a été mis au courant. Il a parlé et je lui dois, comme je me le dois à moi-même, de certifier l'exactitude du fait invoqué par lui.

Comment tout cela finira-t-il? John D. Rockefeller sortira-t-il encore indemne de cette criminelle tentative de corruption? La chose, à tout prendre, n'est pas impossible. Au refus de l'honorable M. Mon-

nett, il achètera quelque autre personne moins scrupuleuse qu'il paiera peut-être quatre millions au lieu de deux. Et il en sera quitte pour pressurer davantage ses compatriotes. On ne rencontre pas aux Etats-Unis quantité d'hommes aussi intègres que l'Attorney Général de l'Ohio.

L'ACCROISSEMENT AUTOMATIQUE DES MILLIONS

A peine les chiffres d'une fortune comme celle de Rockefeller ont-ils été écrits sur le papier qu'ils cessent d'être exacts. Chaque journée, on pourrait dire chaque heure qui s'écoule, les modifie sûrement d'un lent, mais formidable accroissement. Tous les matins, par le seul fait de son existence, John D. Rockefeller se réveille plus riche de 220.000 francs qu'il ne s'était couché la veille. Si, quand il sort de chez lui, chaque jour, et descend la Cinquième Avenue pour se rendre au siège de la *Standard Oil Company*, il donnait à chaque homme, à chaque femme, à chaque enfant qu'il rencontre une coupure d'un dollar, il ne pourrait dépenser que le sixième de l'augmentation journalière de ses millions. Dans deux ans, trois au plus, il aura réalisé son deuxième milliard.

Imagine-t-on quelle puissance une pareille agglomération de capitaux peut mettre entre les mains d'un homme? Je l'ai déjà montré se riant des lois, à l'obéissance desquelles nul ne saurait le contraindre. Mais combien d'existences humaines dépendent de son bon plaisir! En sa seule qualité de maître de *Trust* du pétrole, il possède 200 steamers et 70.000 wagons de marchandises pour effectuer ses transports, c'est-à-dire que les 25.000 ouvriers qui travaillent dans ses raffineries, les équipages de ses 200 navires, les employés des chemins de fer aux conseils desquels il appartient, peuvent se voir demain privés d'une bouchée de pain pour peu que le potentat trouve la chose agréable. Jamais tyran antique n'a joui d'un pouvoir aussi discrétionnaire. Et ce n'est pas tout. Ecoutez!

Par la seule terreur qu'inspirent à la fois ses millions et sa volonté implacable, John D. Rockefeller est parvenu à imposer à la Compagnie des chemins de fer de Pensylvanie un traité aux termes duquel cette compagnie s'engage à faire payer aux raffineurs, pour le transport de leur pétrole, un prix *double* de celui qu'elle reçoit de la *Standard Oil Company*. Les directeurs de la compagnie, qui s'y étaient d'abord refusés, furent prévenus que, s'ils persistaient, ils seraient chassés de leur poste. Déja possesseur d'un grand nombre d'actions du chemin de fer de Pensylvanie, John Rockefeller se décida à en acquérir encore ce qui lui fallait pour être le seul maître des délibérations et peupler le conseil d'administration de ses créatures. C'est du reste ce qu'il avait fait avec la compagnie des chemins *New-York Central*, qui pourtant appartenait à Vanderbilt. Là, des traités avaient été passés avec certains propriétaires de hauts-fourneaux pour le transport du fer. Le Roi du Pétrole fit déchirer les con-

trats. Il en profita même pour en conclure à son bénéfice, concernant ses pétroles. Le vieux Vanderbilt, qui n'était cependant ni un naïf, ni un débonnaire, ne revenait pas de la façon dont John Rockefeller l'avait joué et en concevait pour lui une admiration sans bornes.

Tout récemment, on remarqua qu'une compagnie de transports de New-York, le *New-York Transit Company*, qui n'avait jamais voulu se plier aux exigences de la *Standard Oil*, avait un personnel entièrement nouveau. Directeurs et administrateurs, à une assemblée générale d'actionnaires, avaient été congédiés et remplacés par d'autres personnes connues pour appartenir déjà aux innombrables sociétés sur lesquelles John Rockefeller avait la haute main. Dans les premiers jours de sa réorganisation, la *New-York Transit Company* ne transporta guère que les pétroles de la *Standard Oil*. Mais, dès la fin de la première quinzaine, elle acceptait du frêt de toute espèce pour l'Amérique et pour l'étranger et prenait une formidable extension. Aujourd'hui, elle commande aux autres entreprises de transport et menace de *boycotter* celles qui ne se soumettraient pas aveuglément à ses volontés. Le sort de ces compagnies est d'ores et déjà si bien prévu, que les actionnaires, parfaitement au fait de ce qui les attend, vendent en ce moment leurs titres, que John Rockefeller rachète au plus bas et qui auront, avant la fin de l'année, regagné les cours auxquels ils étaient inscrits. Dans Wall Street, on n'estime pas à moins de 50 millions le bénéfice que le Roi du Pétrole va réaliser sur cette opération.

C'est dans ces conditions qu'il a acheté, à moins d'un dixième de leur valeur, les mines de fer du Lac Supérieur et celles de Cuba. Il en a fait autant des mines de plomb et des actions de certaines banques, qui sont aujourd'hui à sa merci.

Cinq millions d'appointements

Il paraît cependant qu'on se lasse de tout, car le Roi du Pétrole manifeste enfin des velléités de repos. Il est fatigué de cet accaparement continuel de millions, fatigué de l'incessanté contention d'esprit à laquelle le condamnent ses innombrables entreprises, fatigué peut-être aussi des haines soulevées autour de lui par ses cruautés et sa rapacité. Aussi, comme Tircis, songe-t-il à la retraite et cherche-il, le plus sérieusement du monde, un homme sur qui se décharger du fardeau de ses affaires. Mais il ne se dissimule pas qu'un homme comme lui est d'un remplacement difficile. Et il vient d'annoncer qu'il offrait un *salaire annuel de cinq millions* au phénix incomparable qui voudra bien consentir, dans l'avenir, à penser et à agir pour lui.

Cette nouvelle fit grand bruit, comme bien on pense. La plupart de ceux qui connaissaient John Rockefeller refusaient d'y ajouter foi. Cependant, cette lassitude perça dans un discours adressé par le Roi

du Pétrole aux jeunes gens de l'église baptiste de la Cinquième Avenue :

— Qu'appelle-t-on réussir? leur disait-il. Gagner de l'argent? Mais est-ce bien là un succès? L'homme le plus pauvre que je connaisse est celui qui n'a que de l'argent. Si j'avais à choisir aujourd'hui, je préfèrerais ne rien posséder ou peu de chose et avoir un but dans la vie.

Le soir du même jour, on fut frappé au Club de l'expression de fatigue et de tristesse de John Rockefeller. En un instant, il fut entouré. Etait-ce vrai? Cherchait-il vraiment à quitter les affaires, à débarrasser son cerveau des mille et une préoccupations absorbantes auxquelles il était en proie depuis si longtemps? Il répondit affirmativement et avec la plus grande énergie.

— Oui, je cherche un homme pour me remplacer. Le trouverai-je? Cinq millions, c'est une grosse somme et faite pour tenter bien des énergies. Et pourtant, je ne sais si celui que je cherche se présentera, bien que je ne demande pas l'impossible! Il suffirait de connaître à fond la production du pétrole et les moyens de le raffiner. Bien entendu, il faudrait avoir également une connaissance approfondie des chemins de fer et de leur administration, être au courant du fer employé industriellement et des mines de fer, savoir la valeur de la propriété immobilière...

— Est-ce tout? hasarda un de mes amis.

— A peu près! Pourtant, je demanderais encore des notions précises et complètes sur la navigation à vapeur, la direction et l'exploitation d'une compagnie de transports maritimes. La Banque me préoccupe moins. Il suffirait de n'y être pas tout à fait novice. Mais j'exigerai qu'on sache sur le bout du doigt les mystères de la Bourse et du marché des valeurs. Vous voyez qu'après tout, ce n'est pas la mer à boire. Je voudrais en outre que l'homme choisi fût d'une probité exemplaire, d'une probité telle que je la comprends et n'eût pas l'ombre de ce qu'on appelle des scrupules.

— Qu'entendez-vous par des scrupules? demanda son interlocuteur.

— Je m'explique! Il me faudrait une nature si noble que les intérêts de son patron fussent, pour cet homme, comme les siens propres, et en même temps un caractère si froid et si inflexible que la ruine d'une douzaine d'industries faisant vivre des milliers de familles, lui fût chose absolument indifférente. L'homme de mon choix sera sobre, industrieux, énergique : il sera en même temps audacieux. Il connaîtra les hommes et s'en fera haïr. Il saura rogner les salaires et faire monter les prix. Jamais de repos, jamais de délassement, le travail obstiné d'un bout de l'année à l'autre. Pas de vacances! En un mot, ce que je cherche, c'est un autre moi-même. Celui qui voudra gagner les cinq millions par an, n'aura qu'à prendre modèle sur moi.... Savez-vous, ajouta-t-il en terminant, qu'en dehors de la *Standard Oil* et de toutes mes autres affaires, j'ai en ce mo-

ment 38.000 milles de chemins de fer à surveiller?... Ah! si je trouvais ce que je cherche!... Je donnerais bien 500.000 francs à celui qui me procurerait cet homme là!

Et, après avoir salué, d'un regard circulaire, les membres du Club qui l'entouraient, John D. Rockefeller descendit l'escalier de son pas lourd et regagna pédestrement son hôtel de la Cinquième Avenue.

La marche des Rois.

Le portrait tracé par le Roi du Pétrole de l'homme d'affaires tel qu'il le comprend, énumère bien les qualités nécessaires — si cet égoïsme monstrueux peut être pris pour uu ensemble de qualités — à ceux qui entendent réussir dans les *Trusts*. Sans avoir atteint peut-être le point culminant où elles se manifestent chez John D. Rockefeller, elles se montrent à un très haut degré dans la plupart des milliardaires actuels de New-York. Les procédés employés par les autres Rois ne diffèrent en rien — ou en bien peu de chose — de ceux que nous venons de passer en revue. Ce que Rockefeller a fait pour les pétroles, Vanderbilt et Jay Gould l'ont fait pour les chemins de fer, Henri O. Havemeyer pour les sucres, Andrew Carnegie pour l'acier, Robert Knight pour le coton, W. A. Clark pour le cuivre, etc.

Au nombre des plus rapaces parmi ces oiseaux de proie, il nous faut ranger les Rois du Sucre, les frères Henri et Théodore Havemeyer, ou du moins Henri, car son frère Théodore est mort en 1897, non sans avoir joué un rôle de premier plan dans les opérations souvent contestables qui ont édifié la fortune de la famille. Aidés de quelques capitalistes, qu'ils ont religieusement évincés depuis, les frères Havemeyer fondèrent, en 1888, le *Sugar Trust*. Ce ne fut d'abord qu'une spéculation sur les cours. Au moyen de sucres accaparés, soit dans les Antilles, soit sur les marchés d'Europe, le *Trust* parvint à faire monter ou baisser les cours à sa fantaisie, et les premiers millions de dollars furent réalisés de cette façon. Mais, dès qu'il furent en caisse, le cercle des opérations s'élargit. En 1890, la raffinerie sucrière la plus considérable de l'Amérique, la *North River Refining Company*, fut purement et simplement invitée par le *Trust* à fermer ses portes. Il va sans dire qu'elle refusa. Les opérations furent alors dirigées contre elle. Ses clients furent avertis que le sucre leur serait livré par le *Trust* à 20 0/0 meilleur marché que par elle. Sans prévoir quelles conséquences pourraient en résulter pour eux et n'envisageant que le bénéfice immédiat, les clients abandonnèrent immédiatement la *North River Refining Company*, dont les actions dégringolèrent avec une rapidité vertigieuse. Puis, un beau jour, le *Trust* avisa ceux qu'il fournissait que le prix du sucre, à l'avenir, serait ce qu'il avait été antérieurement, plus 25 0/0. Immédiatement, les gens qui avaient quitté la *North River Refining Company* lui revinrent en foule et retrouvèrent les anciens prix qu'on

leur faisait payer jadis augmentés d'une légère majoration. Seulement ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que la *North River Refining Company* était devenue la propriété du *Trust* pour une somme de 350.000 dollars, grâce à la quelle les frères Havemeyer avaient acheté toutes les actions. Un mois plus tard, le *Trust* remettait son acquisition en actions au prix de 700.000 dollars. C'étaient là 1.750.000 fr. que les Rois du Sucre empochaient, sans parler de leurs bénéfices antérieurs.

L'année suivante, ils faisaient avec la *Sugar Refining Company* une opération identique. Deux autres établissements qui, se croyant les reins plus solides, avaient essayé de résister, durent capituler à leur tour. Le *Trust* finit par les payer 7 millions et demi de francs et les mit en actions au capital de 20 millions. Dès lors, Henri Havemeyer fut le maître incontesté du marché du sucre en Amérique. Sa fortune dépasse aujourd'hui *douze cents millions*. Sur les 1.500.000 tonnes de sucre annuellement consommé aux Etats-Unis, 1.200.000 tonnes sont fournies par lui. Il établit les cours à son gré, balaie les récalcitrants et en retire un bénéfice annuel de 105 à 115 millions de francs.

Du reste, avec le *Sugar Trust*, nous retrouvons des chiffres absolument fantastiques. Le royaume d'Henri O. Havemeyer se compose de vingt-deux raffineries de sucre sur les vingt-quatre qui existent aux Etats-Unis. Ces raffineries sont éparses dans neuf grandes villes. Brooklyn, Philadelphie, Boston, Jersey City, San Francisco, Portland, Baltimore, Saint-Louis et la Nouvelle-Orléans. Chaque raffinerie compte en moyenne un millier d'ouvriers, 20.000 en tout.

Conformément aux habitudes des *Trusts*, le *Sugar Trust* fabrique lui-même tout ce qui lui est nécessaire. Dans chacune des neuf villes où sont ses raffineries, il possède une tonnellerie monstre, où sont confectionnés les tonneaux qui servent au transport du sucre. Il possède également ses chantiers de charbons, neuf usines pour la fabrication du noir animal, employé, comme on sait, dans le raffinage du sucre ; sans compter des magasins, des docks, des réserves de toute nature. 5.000 hommes sont employés simplement à débiter le bois et à préparer les douves qui feront les barils. Il y en a 5.000 autres à la manipulation du charbon, aux fabriques de noir animal, etc. C'est donc une armée de 30.000 travailleurs qu'Henri O. Havemeyer a sous ses ordres, et qui, par conséquent, meurent consciencieusement de faim, le Roi du sucre étant considéré comme un des plus féroces parmi les plus impitoyables de ses congénères.

Devant la commission sénatoriale chargée de l'enquête sur les *Trusts*, Henri O. Havemeyer a donné, avec une audace qu'explique seule la certitude de l'impunité, des chiffres qu'on ne saurait trop méditer. La fortune du *Sugar Trust* s'élève à 750 millions, rapportant annuellement 150 millions, c'est-à-dire 20 0/0. Les dépenses annuelles d'exploitation sont de 165 millions, dont la moitié, 82 millions, pour les salaires du personnel. Les machines du *Sugar Trust* sont au

nombre de 275 développant collectivement 84.000 chevaux et toujours en mouvement. Chaque jour, on emploie 2.800 tonnes de charbon, et 17.000 mètres cubes d'eau. Le seul empaquetage du sucre consomme chaque année 220 millions de douves, 16 millions de paires de fonds, 100 millions de cercles et 20.000 barils de clous. La production journalière du sucre est de 45.000 barils. Ajoutons que le siège social du *Sugar Trust* est dans une maison d'assez simple apparence, située 117, Wall Street, et que le Roi du sucre y occupe au second étage, sur la cour, un cabinet des plus modestes. C'est de là qu'il gouverne son empire et qu'il décide de la vie et de la mort de ses 30.000 sujets Il est âgé aujourd'hui de cinquante et un ans, et voit le chiffre formidable de ses millions grossir d'heure en heure.

On pourrait croire que Heury O. Havemeyer a le droit de se tenir pour satisfait et que douze cents millions constituent un chiffre auquel tout homme peut se borner.

Pourtant, cela ne suffit pas encore à son ambition. La vente en gros lui appartenait sans conteste; il veut qu'il en soit de même de la vente au détail, et, dans ce but, il vient d'ouvrir le *Trust* à la *General Grocery Association*, ou Syndicat des épiciers. Enrégimentés de gré ou de force dans le *Trust*, les épiciers en gros ont dû prendre l'engagement de ne pas vendre leur sucre aux détaillants à d'autres prix que ceux fixés par le tout puissant potentat Havemeyer. Le seul bénéfice qui leur soit permis est celui de la remise de 18 p. 100 qui leur est faite par le *Trust*. Par suite, tous les détaillants paient le même prix et revendent le même prix au consommateur. Eux aussi perçoivent leur bénéfice sous forme d'escompte de la part des marchands en gros. Il en résulte que marchands en gros et marchands au détail ne sont plus que des courtiers du *Trust*, courtiers sans appointements. ne gagnant que proportionnellement au chiffre d'affaires réalisé par eux. Dans dix ans, non seulement l'Amérique, mais le monde entier sera tributaire, pour le sucre de canne, de la maison Havemeyer, dont la formidable fortune aura été au moins doublée d'ici là. Le *Trust* attaquera alors le sucre de betterave sur les marchés d'Europe et fera de vous, Français, Anglais, Allemands, ce qu'il a déjà fait de nous, de purs et simples contribuables venant acquitter entre ses mains un véritable impôt de consommation, perçu au nom de particuliers au lieu de l'être au nom de l'Etat.

Les Rois des Chemins de Fer

Pendant des années, le réseau des chemins de fer américains, presque tout entier, fut aux mains de deux hommes représentant et dirigeant des syndicats formidables, faisant à leur gré la hausse et la baisse des tarifs et agissant ainsi par répercussion, non plus seulement sur le prix courant de tel ou tel article de consommation, mais sur l'ensemble même des denrées et, par conséquent, sur la vie économique tout entière du pays.

Ces deux hommes, dont l'un aujourd'hui est mort, et dont l'autre, paralysé, gît inerte, soit dans son palais de la Cinquième Avenue, soit derrière les glaces de son somptueux cottage de Newport, s'appellent Jay Gould et Cornélius Vanderbilt. Leur histoire à tous deux a été trop de fois racontée, elle est trop connue pour que nous en reprenions ici le détail. Bien que différents par leurs origines, puisque Jay Gould était le type du *self-made man*, tandis que Vanderbilt avait déjà trouvé dans son berceau les millions de son aïeul le Commodore, ils employèrent cependant tous deux, pour échafauder leurs incalculables fortunes, le tout puissant outil du *Trust*. Mais ils eurent, en quelque sorte, chacun leur procédé, et là ils reviennent dans notre cadre.

Roi des chemins de fer, Jay Gould n'avait pourtant, en ce qui concerne les voies ferrées et leurs exploitations, que des connaissances générales. Aussi avait-il établi son champ de bataille ailleurs que sur leur réseau. Pour lui, une compagnie de chemins de fer était représentée, non par des voies, des gares, des locomotives et des wagons, mais par un certain nombre de papiers de couleurs différentes, appelés actions, qui en symbolisaient la propriété. C'était, avant tout, un homme de Bourse. Il opérait exclusivement sur les titres, actions et obligations, dont il causait la hausse ou la baisse, achetant, revendant et emmagasinant dans son portefeuille un stock chaque jour grandissant. Il eût pu joindre à son titre de Roi des Chemins de fer celui de Roi de la Bourse. Il était chez lui à Wall Street, dont il personnifiait le génie spéculateur. Avec cela, les scrupules ne l'embarrassaient guère. Le choix des moyens lui importait peu, et sa réputation de financier n'était pas à l'abri de tout reproche.

Lors de mon arrivée à New-York, l'ami qui me servait de cicérone dans la grande ville américaine me conduisit un jour à la Bourse, spectacle toujours curieux, même pour celui qui connaît les Bourses de Paris ou de Londres. Au milieu du vacarme, un homme adossé à la muraille donnait des ordres à toute une armée de courtiers, humblement groupés autour de lui.


Gould, fondateur de la dynastie.

— Ah! s'écria tout à coup mon ami, vous avez de la chance et vous allez pouvoir contempler un spectacle qui ne se voit pas souvent!

— Vraiment? lui dis-je, déjà fort alléché. Qu'y a-t-il donc?

— Vous voyez ce gros monsieur en chapeau gris? C'est le Roi des Chemins de fer, c'est Jay Gould!

— Et qu'a-t-il de si extraordinaire?

— Ah! Regardez-le bien! Vous ne le reverrez peut-être jamais comme aujourd'hui. Il a ses mains dans ses poches! Jusqu'à présent, il les avait toujours eues dans celles des autres!

Vanderbilt, au contraire, dans sa chasse aux millions, employait

les procédés traditionnels du *Trust*. Quand il avait jeté son dévolu sur une Compagnie qu'il rêvait de s'annexer, il n'avait point de repos qu'elle ne fût à sa merci. Il créait ou menaçait de créer des compagnies rivales, pesait sur les tarifs de transport, suscitait des grèves d'ouvriers, achetait des créances et poursuivait à boulet rouge. Successivement, la *New-York Central*, la ligne de Philadelphie, celle de Chicago furent englobées par le *Trust*. Jusqu'alors, pourtant, il n'avait eu raison que de lignes d'importance secondaire ou de fortune médiocre et les grandes compagnies lui résistaient. Il s'y prit d'autre façon. Grâce à la toute puissance de ses millions, les assemblées locales l'aidèrent contre les Compagnies récalcitrantes. Des procès insensés en apparence, intentés par lui sous les prétextes souvent les plus futiles, tournèrent à son avantage. Juges, magistrats, sénateurs, étaient devenus ses dociles instruments. Sous cette perpétuelle menace, les compagnies prenaient peur. Dès la première sommation, elles capitulaient, comme cette ligne de Boston, qui lui fut cédée à 25 0/0 du prix des actions au cours de la Bourse du jour. Il est vrai que les admiuistrateurs furent conservés par lui, avec des traitements supérieurs à ceux qu'ils tenaient de la munificence des actionnaires. Vanderbilt avait signé avec eux un traité de cinq ans, qu'il exécuta scrupuleusement, mais, le dernier jour de la cinquème année, il les prévint tous, directeurs, administrateurs, ingénieurs, d'avoir à se pourvoir dès le lendemain ; et ceux par lesquels il les remplaça durent payer leur part des sacrifices qu'il avait été obligé de consentir envers les premiers.

Quand Jay Gould fut devenu propriétaire de la ligne *New-York Erié*, c'est-à-dire concurrent de la ligne *New-York Central*, qui appartenait à Vanderbilt, les spéculateurs américains attendirent, non sans anxiété, ce qui allait résulter du choc de ces deux puissances rivales. Jay Gould allait-il manger Vanderbilt ou Vanderbilt dévorer Jay Gould? A la surprise générale, aucune compétition ne se produisit. Les deux adversaires avaient conscience de leur valeur réciproque et chacun d'eux comprenait que, dans une lutte de cette nature, le risque à courir n'était pas moins que la ruine totale pour le vaincu. En apparence, au moins, les deux Rois des Chemins de fer consentaient à partager le sceptre. Cela dura des années. Mais un jour, au Club, une discussion éclata, sans qu'on en sût bien nettement le motif, entre Jay Gould et Cornélius Vanderbilt. Les uns prétendaient que la cause première était une jolie ballerine récemment débarquée d'Italie; les autres donnaient pour point de départ à la querelle certaines paroles imprudentes prononcées par Vanderbilt sur le compte de Jay Gould. Toujours est-il que les invectives allèrent leur train et que la guerre fut dès lors déclarée.

Le lendemain, elle se manifestait par des actes. La ligne *New-York Erié* de Jay Gould et la ligne *New-York Central* de Vanderbilt avaient toutes deux pour principal trafic le transport des bestiaux par wagons complets entre la frontière canadienne et New-York. Les ta-

rifs, jusqu'à ce jour, avaient été les mêmes : 125 francs par wagon. Vanderbilt ouvrit les hostilités en abaissant son tarif à 100 francs. Jay Gould descendit à 75, Vanderbilt riposta par 50; et, de semaine en semaine, les prix baissaient sur les deux lignes concurrentes. Ce fut Vanderbilt qui l'emporta au prix de 5 francs le wagon complet. Jay Gould n'insista pas.

Seulement, la victoire de Vanderbilt était une victoire à la Pyrrhus. Plus il amenait à New-York de wagons complets de bestiaux et plus il perdait. La *New-York Érié* ne transportait plus rien et Jay Gould ne demandait pas grâce. Fortement intrigué par ce mutisme auquel il ne comprenait rien, Vanderbilt fit faire une enquête et il eut ainsi le mot de l'énigme. Au lieu de se ruiner à transporter des bestiaux au prix dérisoire de 5 francs le wagon, Jay Gould achetait au Canada tous les bestiaux disponibles et les faisait voyager sur la ligne de son ennemi; après quoi, il les vendait aux bouchers de New-York à gros bénéfice, s'enrichissant ainsi de la plus grande partie de ce que perdait son rival.

Le Roi du Coton.

Un des plus impitoyables tyrans parmi ceux qui pressurent la classe ouvrière américaine est sans contredit le Roi du Coton, Robert Knight. Nul n'a soulevé plus de haines, nul aussi n'a fait autant souffrir le peuple d'ouvriers attachés à ses usines. Et pourtant, le souvenir de ses jeunes années aurait dû suffire à le rendre miséricordieux et bon.



Robert Knight.

A l'âge de huit ans, Robert Knight travaillait quatorze heures par jour dans une filature. Il était rattacheur et gagnait 6 fr. 25 par semaine. Extrêmement intelligent et laborieux, il fut bientôt distingué par le directeur de la filature, qui s'intéressa à lui et le fit nommer employé aux écritures. Il avait alors 80 dollars (400 fr.) par mois. La sévérité avec laquelle il usait de la portion d'autorité qui lui était concédée, son exigence envers ses inférieurs, son acharnement au travail et aussi la rare compréhension des affaires qu'il montrait, décidèrent le propriétaire de l'usine à lui concéder la moitié de l'affaire à crédit pour une somme de 700.000 francs. Dès la fin de la première année, il réalisait 40.000 francs de bénéfices nets. A vingt-six ans,

Robert Knight parvenait à évincer, moyennant une indemnité des plus minces, celui qui avait été l'auteur de sa fortune et s'associait son propre frère, B. E. Knight.

L'industrie du coton en Amérique était presque tout entière à cette époque entre les mains de la Société Sprague, à laquelle avait appartenu autrefois la filature dont Robert Knight était devenu propriétaire. Quelques opérations malheureuses avaient amoindri la puissance de cette Société. Robert Knight s'attaqua à elle avec acharnement. Soutenu par des capitalistes qu'il avait su intéresser à sa fortune, il mena la guerre sans trêve ni merci. En deux ans, il avait acculé à la faillite la Société Sprague, dont l'écroulement ruina plus de 3.000 familles et dont il acquérait les usines pour un morceau de pain. Il était arrivé à ses fins. Toute l'industrie du coton en Amérique devait désormais subir ses lois. Et Dieu sait si elles furent draconiennes! Aujourd'hui, Robert Knight a soixante-treize ans et sa fortune est faite. Examinons-la d'un coup d'œil.

Le royaume du Coton, sur lequel règne Robert Knight, souverain plus absolu que les tyrans de l'antiquité, est situé dans la vallée de Pawtuxet, au sud-ouest de l'Etat de Providence. Il y a là quinze villages qui appartiennent, sol et constructions, à ce potentat économique. Ces villages se ressemblent tous. C'est toujours l'usine monstrueuse, avec sa haute cheminée, image de l'ancien donjon féodal et son sifflet déchirant qui marque l'ouverture des portes et le commencement du travail. Les habitations ouvrières, toutes identiques, sont alignées sur deux rangs, et l'air misérable qu'elles montrent suffit à nous édifier sur la condition sociale de leurs habitants. Ils sont là-dedans plus de 7.000 de tout sexe et de tout âge, représentant, avec leurs familles, plus de 20.000 personnes, dont Robert Knight tient entre ses mains le pain de tous les jours. C'est lui, en effet, qui pourvoit à tout. Les ouvriers ne peuvent rien acheter qu'à lui. Le sifflet de l'usine marque là tous les actes de la vie. Le prêtre, le médecin, le maître d'école sont les employés salariés de Robert Knight, qui les chasse s'ils n'ont pas l'échine assez souple et ne se font pas assez volontiers les instruments de sa tyrannie. Quant aux ouvriers, leurs opinions politiques ou économiques leurs sont fournies, en même temps que leur sucre, leur blé, leur viande ou leur pain, par les magasins de l'usine. Ce sont des esclaves, plus misérables que les esclaves antiques, dont l'existence au moins avait une valeur pour leurs maîtres, qui les ménageaient en conséquence. Les esclaves de Robert Knight peuvent mourir; ce sont des citoyens libres, dont d'autres citoyens libres prendront la place à première réquisition.

Depuis le 1er janvier de cette année, la mort de son frère a rendu Robert Knight seul propriétaire des filatures; de l'inventaire dressé à cette occasion, il résulte que le Roi du Coton possède vingt-et-une usines, renfermant 525.000 broches, 120.000 métiers, employant 7.300 ouvriers et fournissant directement ou indirectement la subsistance à près de 30.000 personnes.

Chose bizarre, cet implacable entasseur d'argent a des sentiments bucoliques. La nature l'enchante et les beaux arbres le ravissent. Son usine de *White Rock* est ombragée d'ormes et de hêtres de toute beauté, qui empêchent même la lumière de pénétrer dans les salles de travail. Plutôt que de les abattre, il a fait, à grands frais, installer la lumière électrique, qui fonctionne sans interruption depuis le matin jusqu'au soir. Les ouvriers y ont contracté des ophtalmies, mais cela importe peu. Robert Knight préfère les voir souffrir et garder ses arbres. Quant au supplément de dépense, occasionné par cet éclairage artificiel permanent, il est habilement compensé par une réduction sur les salaires.

Le Roi de l'Acier.



La maison où est né Andrew Carnegie, à Dunfernline (Ecosse).

Celui-là s'appelle Andrew Carnegie. Le 26 novembre dernier, à l'occasion de son soixante-et-unième anniversaire, il s'offrit à lui-même, en guise de souvenir, un terrain long de deux blocs dans la Cinquième Avenue. Ce terrain lui coûtait la bagatelle de 5.375.000 fr. Il y a mis immédiatement les ouvriers, car il veut dépenser six autres millions à construire une maison « simple, spacieuse et confortable », dont il se propose de faire présent à sa fille quand la construction sera terminée, c'est-à-dire dans deux ans.

Andrew Carnegie n'a, ce semble, pas la féroce rapacité des Knight ou des Rockefeller. Les ouvriers qu'il occupe, ne sont point aussi misérables que ceux de la plupart des « Rois » américains. Peut-être cela tient-il, au moins en partie, à ce que Carnegie n'est pas un Américain pur sang et à qu'il a apporté avec lui, en débarquant dans la Nouvelle Angleterre, quelques restes des préjugés de la vieille Europe. Il est né en Ecosse, à Dunfernline, et il avait une douzaine d'années, quand sa famille vint se fixer à Alleghany. C'étaient de fort pauvres gens. Aussi, tout le monde dût-il se mettre à travailler, et le jeune

Andrew, *Andy*, comme on l'appelait, entra dans une filature de coton, avec une paie de 6 francs par semaine. Ses débuts sont donc identiques à ceux du Roi du Coton. Seulement, au lieu de faire son chemin dans les bureaux et par la spéculation, Andrew Carnegie le chercha d'un autre côté. Il était fort travailleur, d'une intelligence très éveillée. Quand il eût treize ans, on le mit aux machines. Il avait pour mission d'allumer tous les jours la chaudière du générateur, et de conduire la machine qui faisait mouvoir les métiers. Il s'en tira à son honneur et s'acquit bientôt la réputation d'un garçon attentif à sa besogne. Il gagnait à ce moment 12 fr. 50 par semaine, bientôt portés à 15 francs. A l'âge de quinze ans, il quitta Alleghany avec sa famille, pour se rendre à Pittsburg, où il se fit porteur de dépêches. Il n'avait pas dit qu'il était étranger à la ville, et avait grand'peur de perdre sa place, parce qu'il ne connaissait ni les noms, ni les adresses des personnes auxquelles il avait à remettre des télégrammes. Aussi employa-t-il ses loisirs, et souvent une partie de ses nuits, à parcourir la ville, se gravant dans la tête les noms et les adresses des maisons de commerce, dont les panneaux s'étalaient de chaque côté de la rue. Quand il rentrait au bureau, pendant que les autres porteurs bavardaient entre eux, *Andy* écoutait avec attention le cliquetis de l'appareil télégraphique qu'un employé faisait fonctionner près de lui. Intéressé par cette attitude, l'employé consentit à lui apprendre l'alphabet Morse, et bientôt Andrew Carnegie fut une des rares personnes aux Etats-Unis capables de « lire au son », ce qui ne s'acquiert, paraît-il, que par une longue pratique. Il en fut récompensé par l'emploi de télégraphiste, avec 125 francs par mois.



Andrew Carnegie.

Un soir, il lut dans un journal une annonce, par laquelle on offrait « un gain supplémentaire pour un travail supplémentaire ». Les six journaux alors existant à Pittsburg recevaient leurs dépêches télégraphiques en commun, et un employé, pour en faire six exemplaires, touchait six dollars par semaine. Malheureusement, la place était donnée. Andrew Carnegie alla trouver le fortuné titulaire et lui offrit de faire les six copies pour un dollar par semaine. Il va sans dire que l'autre accepta, et que 20 francs de plus par semaine vinrent grossir l'épargne d'Andrew Carnegie. Mais un autre événement devait le mettre définitivement sur la voie de la fortune.

Un jour, le premier train du chemin de fer de Pensylvanie entra dans la gare de Pittsburg. La ligne nouvelle venait d'être ouverte au trafic. Le surintendant se précipita au bureau du télégraphe et donna à Carnegie une dépêche à transmettre au directeur général, à Altoona. Le jeune télégraphiste, qui n'avait guère que seize ans, télégraphiait aussi vite que le surintendant parlait. Aussi, ce dernier, dès que la

Compagnie posséda sa propre ligne télégraphique, s'empressa-t-il d'engager Andrew Carnegie aux appointements de 175 francs par mois. Cela dura pendant treize ans, les économies grossissant sans cesse, mais ne constituant encore qu'une bien faible somme. Les choses en étaient là quand un homme ayant l'aspect d'un fermier montra au jeune employé du chemin de fer de Pensylvanie le modèle du premier *Sleeping-car*. Cet homme était M. Woodruff. Andrew Carnegie présenta à son surintendant le modèle de son invention et un contrat d'association fut passé entre lui et M. Woodruff, pour la fabrication des wagons nouveaux. Dès lors, la fortune d'Andrew Carnegie s'éleva rapidement. Ses 5.000 francs d'économies, avec lesquels il s'était associé, firent la boule de neige. A quarante-cinq ans, l'ancien télégraphiste constituait son premier *Trust*.

Quelques sommes habilement distribuées écartèrent ses rivaux de la fourniture des grosses compagnies de chemin de fer. Il eut également la chance d'engager les plus dangereux d'entre eux dans une commande à laquelle il avait feint de tenir beaucoup et dont la livraison ne fut jamais payée, la Compagnie acheteuse ayant fait banqueroute dans l'intervalle sous les assauts répétés des autres, associées au *Trust* d'Andrew Carnegie. Quand il eut réalisé son premier million de dollars, Carnegie abandonna à Woodruff la fabrique de wagons et se lança dans l'accaparement de l'acier. Là, le *Trust* était d'un fonctionnement difficile, eu égard au nombre presque illimité des concurrents. Le chemin de fer de Pensylvanie, où il avait fait ses premières armes, ne l'abandonna pas. Il commença par lui concéder la fourniture exclusive de ses rails et de tout l'acier employé. Les autorités de Pittsburg, adroitement intéressées, apportèrent la clientèle de la ville d'abord, de l'Etat ensuite. Des conditions particulières de transport furent accordées à la *Steel and Iron Company*, pendant que les maisons concurrentes voyaient les tarifs se majorer à leur détriment. Il y eut bien, çà et là, quelques ruines retentissantes; les tribunaux, de leur côté, firent mine de vouloir sévir. Mais tous les dangers furent heureusement conjurés et aujourd'hui Andrew Carnegie est arrivé au sommet. Sa fortune dépasse 300 millions. Il possède, dans le seul district de Connellsville, 20.000 hectares de charbonnages. Ses aciéries emploient 15.000 ouvriers, ses mines en occupent 10.000 autres. Chaque mois, sa feuille de paie dépasse 8 millions de francs, plus de 2 millions par semaine.

Aussi Andrew Carnegie a-t-il pu s'offrir le luxe de la philanthropie, au moins sous une certaine forme. Il a donné 5 millions à la Bibliothèque de Pittsburg et s'est engagé à dépenser encore 20 millions dans la ville où il a fait sa fortune. Il a donné en outre 5 autres millions aux Bibliothèques des autres villes de Pensylvanie et 2 millions et demi à l'Ecosse, son pays natal. Ajoutons qu'Andrew Carnegie parle avec facilité, qu'il fait des conférences politiques et religieuses et qu'il a publié trois volumes, auxquels la réclame n'a naturellement pas manqué.

Le Roi du Blé

A vrai dire, celui-là est presque un enfant. Il est né d'une famille de multimillionnaires dont la place est déjà faite depuis longtemps parmi les potentats de la Cinquième Avenue. Quand il inaugura sa formidable spéculation sur les blés, il n'avait pas vingt ans.

C'est le 2 avril 1897 que commença à fonctionner le *Trust* du Blé (*Wheat Trust*) constitué par Joseph Leiter et quelques spéculateurs du marché des grains. Le premier achat de blé fut fait à cette date au prix de 3 fr. 77 le boisseau (*bushel*). Le *Trust* continua ses opérations, râflant les réserves de blé en Amérique et en Europe, poussant les prix qui, le 10 mai, atteignaient déjà 9 fr. 25. Les variations causées par la spéculation étaient telles que, moins de six semaines après cette date, Joseph Leiter achetait à 3 fr. 22. A ce moment, il avait accumulé 14 millions de boisseaux. Plus tard, il devait en posséder jusqu'à 35 millions. En même temps, des sinistres inexpliqués se produisaient dans les pays essentiellement producteurs du blé, en Géorgie et en Floride. Des greniers pleins étaient détruits par l'incendie et les prix montaient toujours. Ils atteignaient 9 fr. 87, et Joseph Leiter parvint à en vendre en Europe 25 millions de boisseaux. Il avait déjà réalisé un bénéfice net de 25 millions de francs pour sa part dans le syndicat, pendant les quatorze premiers mois qui suivirent la constitution du *Trust*.

Mais là devait s'arrêter cette surprenante fortune. Les spéculateurs en grains, dont plusieurs avaient été ruinés par le *Wheat Trust* et dont les autres se voyaient, à brève échéance, menacés d'un sort semblable, se coalisèrent à leur tour contre Joseph Leiter et ses amis. Une formidable campagne de baisse fut engagée, soutenue, prétend-on, par un des vieux ennemis de la famille Leiter, le vice-président Hobart. Le *Wheat Trust* avait encore en réserve plus de 15 millions de bushels quand les cours commencèrent à s'effondrer. La superbe récolte de 1898 aux Etats-Unis acheva la débâcle. En moins de six semaines, Joseph Leiter avait reperdu tous ses bénéfices antérieurs, plus un million de dollars environ. Ses co-associés du *Trust*, qui avaient, par prudence, réalisé leurs positions, s'en retirèrent à temps pour lui laisser supporter la presque totalité des pertes. Au mois de septembre, les blés avaient repris leur cours normal, et Joseph Leiter rentrait chez son père avec la réputation, malgré son insuccès final, d'un des premiers « matches » des Etats-Unis.

La preuve, du reste, que son crédit personnel n'avait en rien été entamé, c'est que, dès la fin de novembre, il se mettait en devoir de constituer un nouveau *Trust*, destiné, celui-là, à l'accaparement du lait. Les opérations ont commencé avec l'année courante. Déjà, les petits fermiers de New-Jersey, qui approvisionnent New-York, sont balayés. Les marchands en gros, menacés à leur tour, sont entrés en composition. Seule, la *General Dairy Company* résiste encore, mais elle a dû augmenter le prix de son lait au détail de plus de 25 cen-

times par gallon. Les capitaux arrivent en foule à Joseph Leiter et le Roi du Blé, roi détrôné, aura fait place au Roi du Lait.

Avant d'abandonner Joseph Leiter, disons quelques mots de sa famille. Il est le fils de Levi Z. Leiter, qui fut un des Rois de l'Argent et qui compte parmi les plus riches habitants de la Cinquième Avenue. Quant à sa mère, elle jouit dans tout le continent américain d'une notoriété particulière. On l'a surnommée « Mme Malaprop », ce qui équivaut à peu près au personnage imaginaire que les journaux humoristiques français ont baptisé « La Dame aux sept petites chaises ». Ses naïvetés sont proverbiales.



Mme Leiter.

Avant d'épouser M. Lévi Z. Leiter, elle s'appelait miss Mary Remington et habitait l'Etat d'Ohio. Elle a marié sa fille aînée, miss Mary Leiter, à l'honorable William Curzon, le brillant homme politique anglais, dont la rapide fortune a causé un si vif étonnement et que la Reine d'Angleterre vient d'appeler au poste de Vice-Roi des Indes. Dans un de ses derniers voyages en France, elle avait fait faire le portrait de sa fille par Meissonnier. Quand le portrait fut terminé, elle dit au grand peintre :

— Ne pouvez-vous m'indiquer un bon sculpteur? Mary a un bras délicieux et je voudrais en faire faire un *buste !*

Meissonnier dut donner le renseignement demandé, car Mme Leiter montre orgueilleusement à ses visiteurs « le buste du bras » de sa fille.

Au retour d'un voyage en Orient, une amie à qui elle en racontait les splendeurs lui disait :

— Avez-vous vu les Dardanelles ?

— Les Dardanelles? répondit Mme Leiter avec indignation. Si nous avons vu les Dardanelles? Ce sont des gens charmants. Nous avons dîné deux fois avec eux.

Mme Leiter est pleine d'admiration pour les vieux maîtres hollandais dont elle a pu admirer des tableaux, soit au Musée, soit chez Vanderbilt, qui en possède une collection inestimable. Elle proclamait dernièrement cette préférence à un dîner chez M. Chauncey M. Depew.

— Il n'y a que ces gens-là qui sachent peindre, dit-elle, et si jamais je me décide à faire faire mon portrait, c'est à l'un d'eux que je m'adresserai.

Ajoutons que le cœur de Mme Leiter est à la hauteur de son intelligence artistique et que jamais elle n'a accordé un dollar à une œuvre charitable quelconque.

(*La fin au prochain numéro.*) L. DE NORVINS.

POÈMES

D'après de vieilles Chansons de France

I. — LA FILLE CHANGÉE EN CANE

Connaissez-vous la demoiselle
Qui chante au retour du printemps ?
Connaissez-vous la demoiselle
Qui va chantant,
Soir et matin, de sa voix la plus belle ?

Un jour, allant chasser le daim,
Le fils du roi l'entend soudain.

« Page, petit page, qui chante ?
Est-ce un oiseau du Paradis ?
Page, petit page, qui chante ? »
L'autre lui dit :
« J'ai vu, seigneur : c'est la beauté charmante ! »

« Ah ! dit le prince, attends un peu :
Je veux le voir, cet oiseau bleu ! »

Sitôt qu'elle ouvre sa fenêtre,
Galamment il lui dit bonjour.
Sitôt qu'elle ouvre sa fenêtre,
Lui, fou d'amour,
S'écrie : « O ciel ! l'aurore vient de naître ! »

La pauvre enfant, pâle d'effroi,
Ne sait que dire au fils du roi.

« Belle, mon amour vous réclame :
Venez, dit-il, dans mon château.
Belle, mon amour vous réclame.
Là, tout est beau :
Venez, dit-il, vous m'avez ravi l'âme ! »

Les yeux levés, la plume au vent,
Il regarde la pauvre enfant.

« Sire, merci, lui répond-elle,
Mais votre amour n'est point pour moi ;
Sire, merci, lui répond-elle.
Un fils de roi
Ne peut aimer que nobles demoiselles ;

« Dames aux merveilleux atours,
Qui portent robes de velours,

« Qui portent chapeaux de fleurettes
Tout bordés de feuillage vert,
Qui portent chapeaux de fleurettes,
Même l'hiver,
Et fins souliers pour courir les chambrettes. »

Le fils du roi ne dit plus rien :
Ce qu'il veut faire, il le sait bien.

Par trois et par quatre gendarmes,
Qui n'ont pour loi que son plaisir,
Par trois et par quatre gendarmes
Il fait saisir
Brutalement la douce fille en larmes.

On l'enferme dans une tour;
Triste, elle y pleure nuit et jour.

Pour voir les oiseaux du bocage
Elle s'approche des barreaux;
Pour voir les oiseaux du bocage,
Le cœur bien gros,
Elle se penche et dit : « Je suis en cage ! »

Elle voit passer daus les airs
Les blancs oiseaux, les gris, les verts.

En voyant les canes gentilles
Qui font route vers le Midi,
En voyant les canes gentilles,
Elle se dit :
« Ah ! si j'étais cane, au lieu d'être fille !

« Mais, Seigneur Jésus, s'il vous plaît,
Je peux devenir oiselet. »

Elle se sent tout allégée
Lorsqu'elle a fait cette oraison ;
Elle se sent tout allégée,
Non sans raison,
Car en oiseau, soudain, elle est changée.

Entre les durs barreaux de fer
Elle s'échappe et fuit dans l'air.

Elle est changée en cane blanche,
En petite cane au long col;
Elle est changée en cane blanche
Et prend son vol
Au son joyeux des cloches du dimanche.

Elle chante comme autrefois
Et dit de sa plus belle voix :

« Tant que le monde sera monde,
Loin des méchants je volerai !
Tant que le monde sera monde,
Je chanterai,
Je volerai pour y faire ma ronde ! »

II. — L'ANNEAU

C'est la fille du roi d'Espagne
Qui va songeant par la campagne,
Qui toute seule va songeant,
Falirette,
Dans la prairie en fleur, au bord des flots d'argent.

La princesse au regard si tendre
Se dit : « Quel métier vais-je prendre ?
Serai-je meunière au moulin,
Falirette ?
Dois-je coudre ou filer la quenouille de lin ? »

« Je ferai plutôt la lessive,
Dit la belle fille pensive.
Agenouillée au bord des eaux,
Falirette,
Je laverai le linge entre les verts roseaux ».

Pour laver elle s'agenouille :
L'eau, qui jaillit sur elle, mouille
Son beau corsage de satin,
Falirette,
Son beau corsage bleu, frais comme le matin.

Là-bas, par les prés, qui chemine ?
Un cavalier de bonne mine.
« Eh ! bien s'il passe par ici,
Falirette,
Il verra que mes mains travaillent, Dieu merci ! »

« Mais, dit la belle, à quoi pensais-je ?
Pour qu'il soit blanc comme la neige,
Battons ce linge maintenant,
Falirette,
Battons, au clair soleil, ce linge rayonnant. »

Dès le premier coup qu'elle frappe,
De ses mains le battoir échappe.
Au second coup c'est un anneau,
Falirette,
Qui glisse de son doigt et va tomber dans l'eau.

La belle se désole et pleure.
Celui qu'elle a vu tout à l'heure
S'approche et descend de cheval,
Falirette,
S'approche curieux, mais sans penser à mal.

« Qu'avez-vous à pleurer, la belle ? »
« Je pleure une bague, dit-elle.
C'était la bague de mon doigt,
Falirette :
Elle est tombée à l'eau, tenez, vers cet endroit. »

« Que me donnerez-vous, la blonde,
Si je plonge dans l'eau profonde
Et si j'en rapporte l'anneau,
Falirette,
L'anneau malicieux qui se cache dans l'eau ? »

« Je vous donnerai, lui dit-elle,
Ma fine coiffe de dentelle,
Ou bien, si cela vous plaît mieux,
Falirette,
Un baiser de ma bouche, un doux baiser ou deux. »

Une première fois il plonge :
Il a disparu comme un songe.
Bonne Vierge, ah ! s'il était mort,
Falirette !
Et le cœur de la belle en palpite bien fort.

Voilà qu'il sort de la rivière.
« Au fond de l'eau, contre une pierre,
J'ai touché, dit-il, votre anneau,
Falirette ;
La bague a ferliné, ma mie, au fond de l'eau. »

Une seconde fois il plonge :
Il a disparu comme un songe.
Mais, cette fois, c'est grand pitié,
Falirette,
Car, en cherchant l'anneau, le galant s'est noyé...

Elle pleure et se désespère ;
Dans le grand château de son père
Plus jamais elle ne rira,
Falirette ;
Jamais son pauvre cœur ne se consolera...

MAURICE BOUCHOR

HISTOIRE & DÉMOGRAPHIE

LE POISON ET L'ADULTÈRE

I

L'EMPOISONNEMENT DU MARI PAR LA FEMME ADULTÈRE (1)

Pour se débarrasser de son mari, la jeune adultère choisit le plus souvent le poison; le poison a toujours été son arme préférée : *adultera ergo venefica*, disaient les Romains. Lorsque Médée passe en revue les différents modes de vengeance, c'est au poison qu'elle s'arrête : « Bien des moyens, dit-elle, s'offrent à moi de leur donner la mort... Dois-je mettre le feu à leur palais nuptial ou leur plonger dans le cœur un glaive acéré?... Mieux vaut aller droit à eux par le chemin que nous excellons à suivre et les faire périr par le poison. »

Les femmes romaines, comme les femmes grecques, employaient le poison. S'il faut en croire Tite-Live (L. VIII), pendant longtemps on n'eut à juger à Rome aucun crime d'empoisonnement. Mais, après la soumission des Latins, le nombre des empoisonnements commis par les femmes fut si considérable, qu'on attribua la mortalité des maris à une épidémie. Les premiers citoyens de Rome mouraient tous de maladie semblable et presque toujours avec les mêmes symptômes. Une esclave vint alors révéler aux Consuls que la ville était décimée par la perfidie des femmes, que des matrones préparaient les poisons. Sur ses indications, on surprit des femmes préparant des drogues et on trouva dans plusieurs endroits des poisons cachés; on en saisit chez vingt matrones, dont deux patriciennes. 170 matrones furent arrêtées.

L'empoisonnement, fréquent en Italie au XVI[e] siècle, se répandit en France au XVII[e]. Ce n'était pas seulement pour ouvrir des successions que la Brinvilliers et la Voisin tenaient boutique ouverte de poisons; c'était aussi pour rompre des mariages et en préparer d'autres. Elles débitaient des poudres d'amour en même temps que des poudres de succession. En juillet 1682, Louis XIV rendit un édit pour la punition des empoisonnements, poussant la sévérité jusqu'à considérer comme complices ceux qui, ayant eu connaissance « qu'il aura,

(1) Le procès de Mme Bianchini, jugée et condamnée, ces jours derniers, pour tentative d'empoisonnement sur son mari, a profondément ému toutes les âmes sensibles de notre capitale. Tandis que les femmes s'apitoyaient sur l'infortunée victime de « l'expertise médicale », il nous a paru intéressant de rechercher dans le passé les détails des procès presque analogues. Les curieux de la psychologie passionnelle à travers les âges y trouveront sans doute la confirmation de quelques vérités affligeantes sur l'invariabilité de notre vie sentimentale. (*Note de la Rédaction.*)

été travaillé à faire du poison, qu'il en aura été demandé ou donné », n'auront pas dénoncé ce qu'ils savaient à la justice. On créa une Chambre de justice pour extirper les hommes et les femmes qui faisaient le commerce des poisons. Lorsque Mme Tiquet, femme d'un conseiller au Parlement, fut condamnée en 1699 à avoir la tête tranchée pour avoir fait périr son mari, sa famille implora sa grâce, « mais M. l'Archevêque de Paris représenta au Roi que l'impunité du crime l'allait rendre extrêmement fréquent; que la sûreté de la vie des maris dépendait de la punition de Mme Tiquet; que déjà il était commun et que le Grand Pénitencier avait les oreilles rebattues des confessions de femmes qui s'accusaient d'avoir attenté à la vie de leur époux. Cette remontrance détermina le Roi à laisser faire un grand exemple de justice. » Lorsqu'on exécuta Mme Tiquet, on laissa sa tête tranchée quelque temps sur l'échafaud, « sans doute afin que ce spectacle s'imprimât profondément dans l'esprit des femmes mariées présentes à cette exécution ».

Une très grosse affaire d'empoisonnement, qui comprenait plusieurs accusées et qui fut jugée en 1868 par la Cour d'assises des Bouches-du-Rhône, révéla l'existence à Marseille d'officines de poisons à l'usage des femmes adultères. Une tireuse de cartes et un herboriste nommé Joye tenaient ces officines. Ils étaient consultés par des femmes sur la fidélité de leurs amants et sur les moyens propres à assurer cette fidélité, par des maris sur la fidélité de leurs femmes et sur les moyens de se faire aimer; par des mères qui étaient à la recherche d'un gendre; par des propriétaires d'animaux malades sur les moyens de les guérir par quelque sortilège. Ces escrocs commençaient par proposer aux jeunes mariées de les débarrasser de leurs maris en jetant un sort sur eux : « Il vous faudra aller au cimetière, disait Joye, vous y prendrez un clou de la caisse d'un mort et vous invoquerez ce clou en ces termes : « Clou, je t'invoque dans le but de faire mourir mon mari. » Vous me donnerez ensuite les nom et prénoms, l'âge de celui-ci, et moi je vous remettrai quelque chose qui fera le reste. » La femme hésitait à la première proposition, mais bientôt elle revenait voir l'herboriste et acceptait le poison qu'il lui remettait. Quand le poison avait bien opéré et débarrassé la femme de son mari, Joye allait réclamer à la veuve « le prix de son travail ». La tireuse de cartes, de son côté, pour éprouver la femme qui venait la consulter, lui disait : « Il résulte des cartes que quelqu'un qui vous touche de près doit bientôt mourir et que sa mort vous arrangerait. » Lorsqu'elle constatait que cette idée était accueillie avec satisfaction, elle la fortifiait par d'autres propos et glissait le poison. Elle en débita beaucoup. Pour s'en procurer, des femmes du peuple allaient jusqu'à sacrifier tout leur petit avoir.

Ce fut la rivalité professionnelle existant entre l'herboriste et la tireuse de cartes qui fit éclater la vérité. L'herboriste, ayant plus de clients que la tireuse de cartes, celle-ci, jalouse, furieuse de cette concurrence, le dénonça à une femme Marino, qui était menacée

d'empoisonnement par une femme Ville, maîtresse de son mari. Cette femme Ville, qui avait déjà empoisonné son mari, songeait à empoisonner la femme de son amant, Marino, afin de pouvoir épouser celui-ci; elle était en outre bien décidée à empoisonner son amant s'il refusait de l'épouser. Marino, ayant été informé par sa femme de la communication que lui avait faite la tireuse de cartes, voulut la vérifier. Il alla trouver l'herboriste en lui laissant croire qu'il connaissait les projets de sa maîtresse et qu'il s'y associait: « Je suis l'amant de la femme Ville, lui dit-il, et je sais tout ce qui s'est passé. Mais vous n'avez fait que la moitié de la besogne. Je veux vivre librement avec Mme Ville; pouvez-vous me débarrasser de ma femme? » A ces mots, Joye regarda fixement son interlocuteur pour s'assurer s'il parlait s'incèrement, puis, après avoir jeté les yeux autour de lui, s'approchant de son oreille, il lui dit: « Etes-vous un homme? » — « Si je n'étais pas un homme, répondit Marino, je ne serais pas ici. Mais je vous préviens que je ne veux pas que ma femme souffre aussi longtemps que M. Ville. » Ces paroles rassurèrent l'herboriste qui, prenant un air souriant, ajouta: « Ce n'est pas moi qui ai soigné M. Ville, c'est cette tripoteuse de Louise qui est à peine bonne pour tirer les cartes et qui veut se mêler de ce qu'elle ne sait pas. Elle ne pouvait venir à bout de faire mourir M. Ville. Mais moi je suis intervenu et, avec ma poudre blanche, je l'ai expédié en quelques jours. Laissez-moi faire, suivez exactement les indications que je vous donnerai, et votre femme ne traînera pas longtemps. »

Parmi les accusés de cette affaire, dont j'ai suivi les débats de près, se trouvaient une jeune femme qui avait eu un prix de vertu étant jeune fille et une mère qui avait poussé sa fille à empoisonner son mari par haine de son gendre; pour l'encourager, elle lui disait qu'elle était aussi décidée à empoisonner son mari et elle lui représentait combien ce double veuvage les rendrait heureuses: « Quand ton mari sera mort, lui disait-elle, je ferai aussi mourir le mien et nous irons demeurer ensemble. » Quelques jours après, elle vint s'informer si sa fille avait commencé à administrer du poison à son mari. Comme celle-ci lui disait: « Je n'ose pas, car si cela venait à le savoir, je serais perdue. » — « Tu es une imbécile, lui répondit sa mère pour la tranquilliser; on ne le saura pas, pourquoi crains-tu? » Quelque temps après, revenant voir sa fille, elle lui dit pour vaincre ses hésitations: « Tu es bien bête pour n'avoir encore rien donné à ton mari, j'en suis certaine. Eh bien! si tu ne commences pas, moi je commencerai. » Aiguillonnée par ces reproches, la fille alla acheter du poison et en donna à son mari. Pendant plusieurs jours, la mère vint régulièrement prendre des nouvelles du malade et s'informer des progrès de l'empoisonnement; elle trouvait que sa fille donnait le poison à trop petites doses, que le malade traînait; elle s'impatientait de la lenteur que son gendre mettait à mourir, elle disait à sa fille: « Quand donc te verrai-je en deuil? » Elle l'encourageait à augmenter les doses, elle l'engageait à ne pas se laisser émouvoir par

les souffrances de son mari; enfin, quand l'agonie fut proche, elle n'oublia pas de faire appeler le notaire et de faire faire à son gendre un testament en faveur de sa fille.

Pour ne pas éveiller les soupçons, la femme qui veut se débarrasser de son mari par le poison, lui donne de petites doses; elle lui verse la mort goutte à goutte, en souriant. Lorsque le mari, brûlé par le poison, demande à boire, elle lui verse encore du poison en guise de tisane, sans pitié pour ses horribles souffrances. Pour déjouer la science du médecin, elle emploie quelquefois alternativement des substances qui produisent des effets contradictoires. Si par un traitement approprié, le médecin parvient à rétablir la santé du malade, la femme reprend ses tentatives en augmentant les doses.

Tantôt, c'est en pleine santé que le mari est saisi d'un mal subit, inexplicable; tantôt c'est pendant une maladie naturelle que sa femme lui donne le poison, dans l'espoir qu'on attribuera ses effets à cette maladie. On a constaté que les empoisonnements sont plus fréquents pendant les épidémies de choléra, parce que les femmes en profitent pour essayer de mettre les symptômes de l'empoisonnement sur le compte du choléra; elles ont aussi un prétexte pour faire disparaître les déjections, afin qu'on ne puisse les analyser.

Le plus souvent le mari ne soupçonne pas sa femme. Quelquefois cependant il comprend que sa maladie n'est pas naturelle, il sent qu'il n'est pas soigné avec affection, qu'il est à charge et qu'on désire sa mort. Si la femme remarque ces soupçons, elle cherche à les dissiper en jouant la comédie de la tendresse et de l'indignation; elle prodigue à son mari les témoignages d'affection et se plaint d'être injustement soupçonnée, en criant si fort que la pauvre victime finit par s'excuser et lui demander pardon de ses soupçons. Mais les parents, les enfants, les amis du mari, frappés de l'attitude de la femme, sont plus clairvoyants et ont des doutes; ils surveillent la femme et l'éloignent du lit du malade qui aussitôt revient à la santé. C'est à la clairvoyance de ses amis, qui l'enlevèrent et le firent transporter dans un hôtel, que, dans une affaire récente, le mari a dû son salut. Un enfant, dont le père fut empoisonné par sa mère, disait à son oncle « qu'il avait remarqué que sa mère n'était plus la même pour son père, qu'elle ne paraissait pas bien le soigner ». Frappé de son indifférence, l'enfant observa sa mère avec effroi et la surprit mettant quelque chose de suspect dans la tisane de son père. N'osant rien dire, il se promit de veiller toute la nuit sur son père, mais il se laissa gagner par le sommeil et fut réveillé par les reproches que son père adressait à sa mère au sujet de la tisane qu'elle venait de lui donner et qu'il trouvait mauvaise.

Dans quelques cas, le mari qui ne se sent pas aimé, a le pressentiment du sort qui l'attend : « Je mourrai empoisonné, dit-il à ses parents, à ses amis; si je meurs, qu'on fasse faire mon autopsie. » Alors, il évite de prendre des boissons et des remèdes de la main de

sa femme. On le voit se dresser sur son lit pour examiner les flacons placés sur la table de nuit.

Lorsque le poison agit trop lentement au gré de ses désirs et que la santé du mari résiste, la femme adultère, impatiente de devenir veuve, oublie quelquefois toute prudence, et hâte la mort par de fortes doses: « Il faut en finir », dit-elle. Le désir de la mort de son mari, devient chez elle une idée fixe, une sorte d'obsession, qui ne la quitte plus et qui se traduit par des paroles compromettantes qu'elle ne peut retenir; telles que celles-ci : « Il ne crèvera donc pas, le monstre! » Mais ces cris d'impatience sont rares; le plus souvent, la femme qui empoisonne son mari dissumule son crime avec une hypocrisie consommée. Pour préparer l'entourage à la mort de son mari, elle se désole, elle dit qu'il est perdu, que la science est impuissante à le guérir. Dans son impatience de le voir mort, elle affirme que la guérison est impossible, alors que son état n'est pas encore désespéré. Aussi, lorsque le pauvre malade succombe, l'empoisonneuse donne les signes de la plus grande douleur, elle crie, se lamente et fait semblant de pleurer.

Les deux principaux mobiles qui poussent la femme adultère à empoisonner son mari sont: la haine qu'elle a contre son mari et le désir de briser son mariage pour vivre librement avec son amant. Pour la femme adultère, le mari véritable c'est l'amant, elle se dit « sa femme »; le mari c'est l'étranger, c'est l'ennemi, c'est l'obstacle. Or, l'obstacle, on veut le supprimer; l'ennemi, on le hait. Elle commence par désirer la mort de son mari, sans songer encore à la donner. Si son mari disparaissait, emporté par un accident ou par une bonne maladie, elle serait libre. Libre! Veuve! Quel bonheur! Lorsque la justice saisit les lettres que la femme adultère a écrites à son amant, elle trouve souvent ce souhait homicide : « Oh! que je voudrais être libre! Oh! que je voudrais être débarrassée de lui! » Elle espère qu'une maladie viendra lui rendre sa liberté. Après avoir souhaité la mort, elle la prépare. Sa haine contre son mari augmente, à mesure que s'accroît son amour pour son amant; plus son mari est doux, bon, affectueux, plus sa femme le déteste et le prend en horreur. — Dans quelques cas exceptionnels, la femme adultère peut empoisonner son mari sans avoir de la haine contre lui, uniquement pour conquérir sa liberté et pouvoir se remarier.

La femme commet seule le crime, lorsque son amant refuse de s'y associer, mais, le plus souvent, l'empoisonnement du mari a lieu avec la complicité de l'amant. Les yeux fixés sur le bonheur qui les attend après la mort du mari, la femme adultère et son complice font des projets d'avenir, pendant que le poison produit lentement, mais sûrement son effet. Au moment où elle empoisonnait son mari, Mme Weiss songeait à l'ameublement de l'appartement qu'elle occuperait avec son amant après la mort de son mari. L'amant, de son côté, avant que sa maîtresse fût devenue veuve, lui envoyait d'Es-

pagne un billet de chemin de fer, afin qu'elle vint le rejoindre aussitôt après. Bien plus, avant que les premières doses de poison fussent administrées, il avait commandé les billets par lesquels il devait annoncer son mariage avec la veuve; il avait déjà réuni tous les actes de l'état civil nécessaires pour le mariage.

Quand la femme pousse son amant à tuer son mari, elle emploie toutes sortes de ruses pour lui souffler l'idée du crime, pour l'exciter à l'accomplir, pour vaincre ses dernières hésitations. S'il s'agit d'abattre le mari à coups de fusil, c'est elle qui va étudier la situation topographique, qui place l'amant en embuscade au bon endroit, et qui y attire le mari pour le faire tomber sous ses coups. Au jour fixé pour l'exécution, elle prodigue ses caresses au mari pour endormir sa défiance, et à l'amant pour exciter son audace, elle encourage son complice par ses paroles, par ses baisers, par l'image du bonheur qui l'attend après la mort de son mari; s'il faiblit, elle le ranime par ses promesses. Dans une affaire jugée par la Cour d'assises des Bouches-du-Rhône, et qui a été mise en roman, comme tant d'autres drames judiciaires, l'instruction établit que la femme adultère avait posté son amant, armé d'un fusil, à l'endroit où il pouvait commodément ajuster son mari, et qu'en le voyant hésiter, elle l'embrassa passionnément pour le décider. Un accusé, qui, sur les instigations de sa maîtresse, avait tué son mari, disait au juge d'instruction: « Oui, c'est moi qui l'ai fait, mais c'est elle qui m'y a poussé... Nous lui avons donné du poison, non pas une fois, mais dix fois; cet homme avait l'âme chevillée au corps; alors, elle m'a tourmenté pour que je l'étrangle, pour que je le noie, pour que je le jette sous la roue d'une charrette, et à la fin, elle m'a donné de la poudre pour que je le brûle. » Que de fois, dans les confrontations qui ont lieu à l'instruction entre la femme adultère et son complice, on entend celui-ci dire à sa maîtresse: « C'est par amour pour toi, pour t'obéir, que je me suis déshonoré; tu as fait de moi un assassin! »

C'est aussi parce qu'il est jaloux du mari que l'amant se fait le complice de la femme adultère. Le partage le fait souffrir dans son cœur, dans sa chair, dans son amour propre. L'image matérielle du partage le torture, l'obsède, l'exaspère. Il voudrait que cette femme ne fût qu'à lui, et, pour faire cesser ce partage odieux, insupportable, il cède aux instigations de sa maîtresse ou conçoit le premier la pensée de l'empoisonnement: « Sois à moi, lui dit-il, rien qu'à moi et pour cela deviens veuve. » Une femme qui avait empoisonné son mari, sur les instigations de son amant, disait à l'instruction : « Un soir que je me promenais avec mon amant, il me tint le langage suivant : « En « nous aimant comme nous nous aimons, si nous n'avions pas à « craindre de nous compromettre, nous nous débarrasserions de ces « deux corps (1), moi de ma femme et vous de votre mari. » Ces paroles ne sont plus sorties de mon esprit, et, ayant eu l'occasion de commettre

(1) Expression provençale, synonyme de deux personnes.

le crime, je l'ai commis pour être à lui, pour vivre avec lui, parce que je l'aimais plus que moi-même. »

Parmi les crimes d'empoisonnement commis par des femmes adultères, je dois en citer un particulièrement grave, que j'ai observé, il y a trente ans, à mes débuts dans la magistrature ; le complice de la femme adultère était un prêtre, curé à R..., petite ville de Provence. Il y a de mauvais prêtres, comme il y a de mauvais magistrats et de mauvais soldats : il y eu un traître parmi les douze apôtres. Fléchier, racontant dans *Les Grands Jours d'Auvergne* les crimes commis par quelques mauvais prêtres, disait avec raison que la religion n'est pas atteinte par l'indignité de quelques-uns de ses ministres. Voici dans quels termes la femme fit à l'instruction l'aveu de l'empoisonnement qu'elle avait commis : « J'ai commis le crime qui m'est reproché, ce sont mes relations adultères avec le curé D... qui en sont la cause... Lorqu'il me proposa de me livrer à lui, je repoussai d'abord ses sollicitations, mais je finis par y céder. J'eus bientôt de l'aversion pour mon mari... Lorsqu'il reçut son changement, le curé me dit : « Que deviendras-tu? Ton mari est incapable de te nourrir, « débarrasse-toi de cela. » Je lui répondis : « Ce n'est pas facile. » Voyant que je l'écoutais, il ajouta : « Si on lui donnait du poison, ce « ne serait rien de trop. » « Mais, lui répondis-je, les pharmaciens n'en « donnent pas. » Le curé répliqua : « Tu es une bête, tous les épiciers « vendent du vitriol, et de la mort aux rats. » Comme j'alléguais que je n'oserais jamais me confesser d'un pareil crime, il me répondit : « Je te donnerai l'absolution. » Je ne pouvais cependant me décider à commettre le crime et je lui répétais que je n'oserais jamais me confesser; il me promit encore une bonne absolution. Dès lors, la mort de mon mari fut résolue. Le curé me recommanda de ne pas mettre trop de poison, pour éviter qu'une mort subite n'excitât les soupçons. Sur ses conseils, je parfumai le breuvage avec de l'eau de fleur d'oranger. Le 6 février, je donnai à mon pauvre mari une première dose de poison. Mon mari se plaignit de gonflements, de douleurs d'estomac et de coliques; il se coucha et dormit. Le lendemain j'allai rendre compte au curé de ce que j'avais fait; je lui dis que mon mari s'était couché et n'allait pas mal ; il me dit : « Ce « gueux-là a un estomac de fer... » Lorsque mon mari mourut, le curé me dit que, si on exhumait son cadavre, il fallait me livrer à de grandes démonstrations de douleur pour détourner les soupçons. »

La confrontation de cette femme adultère avec son complice fut fertile en incidents; Molière y aurait pu puiser de nouveaux traits pour compléter le portrait de Tartufe. L'accusée s'adressant à son ancien amant, lui dit : « C'est vous qui êtes cause que je suis ici. » — *L'abbé D...* : « Malheureuse ! comment osez-vous dire cela?... Jésus-Christ... » — *L'accusée* : « Vous en parlez maintenant de Jésus-Christ, mais vous n'y songiez pas le jour où .... » — *L'abbé D...* : « C'est faux ! Je n'ai pas à me reprocher avec vous la moindre immodestie. Voyez dans quelle position vous avez mis un

ministre de Dieu. » (Il lui montre ses vêtements de prisonnier). — *L'accusée* : « Ne parlez pas de Dieu ! Vous êtes indigne de porter la robe, après ce que vous m'avez fait faire de mon pauvre mari. Il n'était pas mauvais : sans vous je n'aurais jamais songé à le détruire. » — L'abbé se tournant vers le Christ : « Dieu est toujours mon maître et je l'adore ; il connaît mon innocence et ma pureté. » — *L'accusée* : « Innocent, vous !... Vous savez bien que c'est pour avoir suivi vos conseils que j'ai empoisonné mon mari ; vous m'aimiez, je vous aimais et vous vouliez m'emmener avec vous ; je voulais vous suivre ; c'est ce qui nous a perdus..... Vous niez, parce que vous m'avez toujours dit qu'il fallait nier couramment, quelque preuve qu'on pût donner contre nous. Nous sommes coupables tous les deux ; la seule différence entre vous et moi, c'est que j'avoue mon crime et que vous le niez effrontément. » — *L'abbé* : « Je prie Dieu pour votre mari et pour vous, Madame. » — Pendant l'instruction et à l'audience de la Cour d'assises, l'accusée persista dans ses aveux et donna les détails les plus précis sur la complicité de l'abbé ; puis, à la fin des débats, elle demanda la parole et, à la stupéfaction générale, elle déclara qu'elle seule était coupable. L'avocat-général, qui soutenait l'accusation, étant allé lui demander à la prison l'explication de ce revirement subit, elle répondit qu'elle aimait toujours l'abbé et qu'elle avait voulu le faire acquitter.

Lorsque le complice de la femme adultère est lui-même marié, un double crime est nécessaire pour qu'il puisse épouser sa maîtresse : le meurtre du mari de sa maîtresse et le meurtre de sa propre femme. Pour recouvrer leur liberté, les amants font disparaître par un double crime les conjoints qui s'opposent à leur mariage ; l'amant tue sa femme et la maîtresse son mari, ou bien l'amant se charge seul des deux crimes. Il y a quelques années, à Saint-Nazaire, près de Toulon, un homme marié, âgé de 67 ans, afin de pouvoir épouser sa maîtrese, qui était une femme mariée âgée de 40 ans, commença par supprimer sa femme. Une fois ce meurtre accompli, sa maîtresse, impatiente d'avoir aussi sa liberté, lui disait : « Toi, tu t'es débarrassé !... Quand me débarrasserai-je à mon tour de mon mari ? » Quelques jours après elle « s'en débarrassa ».

Si l'amant, après avoir tué le mari de sa maîtresse, hésite à tuer sa propre femme, sa maîtresse est trop jalouse pour la laisser vivre. Lorsque Marie Stuart forma avec son amant Bothwell le projet d'assassiner le roi Darnley, son mari, elle réclama à son amant pour prix de sa complicité « pour ce mien fascheux labeur », le droit de prendre la place de la femme légitime, « les feinctes larmes de lady Gordon (femme de Bothwell) ne vous doivent estre de si grand prix, lui écrit-elle, que les fidèles travaux que je souffre, afin que je puisse mériter de parvenir en son lieu ».

Ce sont souvent les meilleurs maris qui sont pris en aversion et empoisonnés. Le mari qui a toutes les qualités quand il est aimé, a tous les défauts quand il ne l'est plus. De même que l'amour trans-

forme les défauts en qualités, la haine change les qualités en défauts. Si le mari est doux et patient, la femme adultère le traite d'imbécile ; est-il économe, elle le trouve avare. Dans la plupart des affaires d'empoisonnement du mari par sa femme, j'ai constaté que le mari était bon, laborieux, dévoué à sa famille, tandis que la femme était paresseuse, gourmande, dépensière, profondément égoïste. Je trouve dans un dossier cette déclaration d'une jeune fille, dont le père avait été empoisonné par la mère : « Mon père disait toujours que lorsqu'on avait des enfants il fallait faire des économies et ma mère répondait : « Je m'aime mieux moi, que mes enfants. »

La haine que la femme adultère éprouve contre son mari se trouve exactement exprimée dans le récit que la Clytemnestre d'Eschyle fait du meurtre d'Agamemnon ; elle rappelle que « les convulsions de la mort font jaillir le sang des blessures ; et la rosée du meurtre, dit-elle, tombe en noires gouttes sur moi, rosée aussi douce à mon cœur que l'est pour les guérets la pluie de Jupiter ». Le meurtre de Cassandre, qui a suivi celui d'Agamemnon, a été aussi pour la femme adultère une « douce volupté qui assaisonne encore les voluptés de son amour ».

La femme se corrompt très vite ; si elle perd la pudeur, elle devient rapidement capable de tout : *amissa pudicitia, mulier nihil abnuerit.* Le désordre des mœurs la conduit promptement au crime. Une jeune fille, citée pour sa piété à sa pension, peut quelques années après son mariage devenir une femme adultère et empoisonneuse. La femme Fenayrou avait été citée comme un modèle dans le pensionnat où elle avait été élevée.

Il est impossible de savoir exactement le nombre des empoisonnements commis par les femmes adultères ; il est beaucoup plus élevé que le chiffre donné par les statistiques criminelles. Un grand nombre de ces crimes restent ignorés de la justice. Des maris, qui ont acquis la preuve que leur femme leur a versé du poison, s'abstiennent de la dénoncer, pour éviter un scandale, qui retomberait sur eux et leurs enfants ; ils s'inspirent du conseil que l'évêque Camus donnait à un mari qui le consultait : « Croyez-moi, mon ami, il vaut mieux s'appeler Cornelius Tacitus que Publius Cornelius. » J'ai même vu le cas d'un mari, qui, se sentant empoisonné par sa femme, avait refusé de la dénoncer, aimant mieux mourir en silence que provoquer un scandale. D'autres maris, qui ont survécu à une tentative d'empoisonnement, la pardonnent encore, non point par égard pour leurs enfants, mais par faiblesse, parce qu'ils sont épris de la beauté de leur femme, esclaves de leurs sens. Dans plusieurs affaires, j'ai constaté que le mari avait pardonné une première fois : une femme surprise par son mari au moment où elle venait de lui donner un breuvage empoisonné, lui disait : « Tu m'as pardonné si souvent, pardonne moi encore un coup. » Souvent aussi le mari est d'une crédulité sans bornes ; tant qu'il n'a pas surpris sa femme en flagrant délit, il doute de sa culpabilité, même après qu'elle a été reconnue par la justice ;

il croit facilement à ses protestations d'innocence, et se laisse volontiers attendrir par ses larmes.

LOUIS PROAL.

II. — UN PENDANT AU PROCÈS BIANCHINI AU XVII[e] SIÈCLE

Angélique Carlier naquit à Metz en 1657. Elle était fille d'un riche libraire de cette ville, qui mourut, en laissant à ses deux enfants un million de fortune.

Angélique était d'une rare beauté, d'un esprit délicat et d'une ambition peu commune. Estimant que Metz était un théâtre trop restreint pour la mise en valeur de telles quatités, elle quitta sa ville natale avec une de ses tantes, et vint demeurer à Paris. Sa présence y fut promptement remarquée ; et bientôt Angélique Carlier traînait derrière soi tout un cortège d'adorateurs.

M. Tiquet, conseiller au Parlement, sortit heureux vainqueur de cette course à la riche héritière. Il est vrai qu'il avait eu soin de mettre tous les atouts dans son jeu. Il avait fait un cadeau de quarante mille livres à la tante qui savait influencer adroitement les volontés de sa nièce ; et, le jour de la fête d'Angélique, il avait offert à sa fiancée un bouquet dont chaque fleur était constellée de diamants. Cette galanterie lui avait coûté quinze mille livres ; et notre magistrat, qui était pauvre, avait dû s'endetter pour se permettre de telles largesses.

Mais pouvait-il les regretter puisqu'il avait atteint le but?

Pendant les trois premières années de leur mariage, les nouveaux époux goûtèrent une félicité parfaite; et la naissance d'un fils et d'une fille vint consacrer leur bonheur. Malheureusement des questions d'intérêt allaient troubler un ciel jusqu'alors sans nuages. Mme Tiquet, très coquette, aimant le luxe et la grande vie, avait toujours cru que son mari lui avait apporté une fortune égale à la sienne et qu'elle pouvait, en conséquence, tabler sur un revenu annuel de cinquante mille livres. Il lui fallut en rabattre. Les créanciers, qui avaient tout d'abord patienté, pour laisser leur débiteur réaliser tranquillement sa petite opération, le harcelaient, maintenant qu'il semblait les ignorer; et bientôt le mari ne tarda pas à paraître ce qu'il était en réalité, un personnage cupide qui avait dissimulé la médiocrité de sa fortune et qui, de plus, était un avare doublé d'un bourru.

Les relations se tendirent entre les deux époux. Chez Mme Tiquet l'indifférence devint peu à peu du mépris et du dégoût, surtout le jour où l'amour coupable se rendit maître de ce jeune cœur.

Le frère de Mme Tiquet, capitaine aux gardes, avait amené chez le conseiller au Parlement un de ses camarades, M. de Mongeorge, fort beau garçon, et cavalier accompli, qui sut plaire à la maîtresse de la maison et devint son amant. Dès lors, M. Tiquet n'en parut que plus odieux à sa femme, d'autant qu'impuissant à dissimuler sa jalousie, il s'exhalait en grotesques emportements. D'autre part, ses créanciers ne lui laissaient plus ni trêve, ni merci. Angélique, à qui son mari

rognait de plus en plus les revenus et dont son amour pour Mongeorge avait exagéré les goûts de luxe et de dépense, introduisit à la Chambre des requêtes une demande en séparation de biens.

La légende veut que Mme Tiquet, devenue rapidement une Messaline, ait donné à Mongeorge des collaborateurs aussi nombreux que peu décoratifs, son portier entr'autres. Le problème est difficile à résoudre. Toujours est-il que le mari, s'autorisant de l'inconduite de sa femme, obtint une lettre de cachet, pour la faire enfermer dans un couvent. Mme Tiquet, dès qu'elle la reçut, la jeta au feu.

Cependant la séparation de biens fut prononcée. Mais les deux époux vivaient encore sous le même toit; et, chaque jour, les querelles de ménage étaient plus vives, les récriminations plus violentes. Enfin, Mme Tiquet, exaspérée, résolut de se débarrasser de son mari. Elle s'ouvrit de son projet à son portier Moura, qui consentit à la seconder. Cet homme s'assura le concours d'une bande de malandrins qui manquèrent leur coup. Mme Tiquet voulut alors recourir au poison ; mais, le poison ne lui ayant pas mieux réussi, elle revint à son projet primitif.

Une nuit que le magistrat rentrait à son hôtel, il fut assailli d'une salve de mousqueterie qui le jeta sur le carreau. Transporté dans une maison voisine, il refusa de recevoir sa femme qui était accourue pour le voir et pour le soigner. Et quand le commissaire du quartier, assis au chevet du blessé, pour recueillir sa déposition, lui demanda s'il ne se connaissait point d'ennemi.

— Je n'en ai pas d'autres que ma femme, répondit M. Tiquet.

Atteint de cinq blessures, dont aucune n'était mortelle, il guérit rapidement et ne tarda pas à reprendre le cours de ses travaux.

Quant à Mme Tiquet, elle resta plus de huit jours sans être inquiétée. Ses amis la pressaient de fuir. L'un d'eux lui avait même apporté une robe de moine pour qu'elle pût s'échapper à la faveur de ce déguisement. Mais elle s'y refusa avec la dernière énergie.

— C'est un piège que me tend mon mari, disait-elle ; fuir, c'est m'avouer coupable et je suis innocente.

Elle fut enfin arrêtée et son procès instruit avec la dernière rigueur. Si les juges ne purent la convaincre de l'assassinat dont son mari avait été victime, ils retinrent comme suffisamment établie la preuve du premier crime dénoncée par ses complices. En conséquence, Angélique Cartier fut condamnée à la décapitation et son portier Moura à la potence.

Tiquet révéla dans ce procès toute la vilenie de son âme et toute la bassesse de ses instincts. L'arrêt du Parlement lui avait attribué sur les biens de sa femme l'usufruit de cent mille livres : le magistrat trouva que ses confrères n'avaient pas été suffisamment généreux ; il réclama quinze mille livres d'argent comptant ; et cette fois, le Parlement, se piquant d'honneur, lui en octroya vingt mille.

Soit qu'il obéit à une pression de l'opinion publique, soit qu'il eût enfin conscience d'avoir été le premier instigateur des crimes de sa

femme, Tiquet partit, un jour, pour Versailles, avec son fils et sa fille, pour solliciter du Roi la grâce de la condamnée.

Le prince la refusa ; et Tiquet, qui tenait absolument à ne pas rentrer à Paris les mains vides, demanda à son profit la confiscation des biens de sa femme.

— Ah ! fit Louis XIV, voilà qui me gâte le mérite de cette démarche !

Le frère de Mme Tiquet et Mongeorge implorèrent à leur tour la clémence du Roi. Leurs éloquentes prières, soutenues par la pitié publique, qui s'intéressait à l'infortune de cette belle et charmante femme, allaient obtenir gain de cause, quand l'intervention de l'archevêque de Paris, Noailles, fit échouer ce généreux projet.

Elle fut amenée devant le lieutenant criminel Deffita, qui lui enjoignit de se mettre à genoux pour entendre la lecture de la fatale sentence.

Et voyez les rigueurs du destin ! Ce Deffita avait été un des prétendants à la main d'Angélique Carlier et l'avait passionnément aimée. Quand il la retrouva dans cet état d'abjection et de misère, ses yeux se remplirent de larmes et sa voix s'étrangla de sanglots. Il dut néanmoins l'exhorter à faire l'aveu de son crime pour s'épargner les horreurs de la torture.

— Ah ! lui dit-elle, dans un mélancolique sourire, comme les rôles sont changés aujourd'hui ! Jadis, c'était vous qui étiez suppliant à mes genoux; et me voici maintenant à vos pieds; mais vous me trouverez aussi ferme et aussi résolue que j'étais hier sur la sellette, ce siège d'infamie ; et les plus cruels tourments ne parviendront jamais à m'arracher l'aveu d'un crime que je n'ai pas commis.

Mais que pouvait la pauvre créature contre l'affreux supplice de la question? Les femmes, à cette époque, ne devaient subir que celle « de l'eau »; et une telle torture était assez atroce, pour qu'au « second pot » Angélique Carlier s'avouât vaincue. Elle reconnut et signa la confession de son crime.

Il ne lui restait plus qu'à partir pour la place de l'Hôtel-de-Ville, où l'attendait le supplice. Nous empruntons aux mémoires d'un témoin oculaire le récit de l'exécution :

« Tout Paris avait l'attention fixée sur cette affaire; et quand on sut qu'elle devait se terminer à la Grève, tout le monde voulut louer des fenêtres aux maisons qui entourent cette place.

« L'affluence fut si grande dans les rues par où Mme Tiquet passa, qu'il y eut des personnes étouffées. Elle était, ce jour-là, vêtue de blanc; et cet habillement rehaussait l'éclat de sa beauté. Elle avait baissé sa coiffe sur son visage, pour s'épargner la confusion que lui auraient causée tous les regards fixés sur elle. Le curé de Saint-Sulpice, par une exhortation touchante et pathétique, lui rendit le courage qui l'avait abandonnée. Elle releva sa coiffe et regarda le peuple d'un œil modeste, mais ferme et assuré. Le portier était dans le même tombereau : elle lui demanda pardon de l'avoir engagé dans le crime horrible qui le conduisait au supplice.

« Elle arriva à la Grève à cinq heures du soir. Il pleuvait si fort, dans ce moment, qu'il fallut attendre, pour l'exécution, que l'orage fût dissipé. Elle resta dans son tombereau, ayant toujours devant elle l'appareil de son supplice, et un carrosse noir, attelé de ses propres chevaux, qui attendait son corps. Tout cela ne l'ébranla point. Elle vit, avec la même fermeté, le supplice de son portier. Quand il fallut monter à l'échafaud, elle tendit la main au bourreau, afin qu'il lui aidât, et par signe de politesse, la porta à sa bouche avant de la lui donner.

« Sur l'échafaud, elle baisa le billot, accommoda ses cheveux, sa coiffure avec une adresse et une célérité surprenantes, et présenta le cou elle-même. Le bourreau fut ébloui de ses charmes, et si troublé qu'il la manqua, et revint cinq fois à la charge, avant de pouvoir séparer la tête de son corps.

« Son mari fit porter le corps à Saint-Sulpice et lui rendit tous les honneurs funèbres. La confiscation qu'il avait obtenue le consola bientôt. »

Quel joli et suggestif tableau que ces menus détails de coquetterie féminine sous la hache même du bourreau!

A cette heure, dit l'auteur de la relation, Mongeorge promenait sa tristesse et sa douleur dans le parc de Versailles. Le Roi l'aperçut et le fit mander près de lui. Il lui déclara qu'en dépit d'insinuations perfides, il n'avait jamais cru à sa complicité dans l'assassinat que Mme Tiquet payait de sa tête. Mais Mongeorge l'adorait toujours : il fondit en larmes et supplia le Roi de lui accorder un congé qui lui permît de quitter pendant un an la France. Il l'obtint, et quand il revint, il n'y eut pas de main qui ne pressât la sienne.

« Il conserva l'estime de tout le monde, et tout le monde le plaignit. Tout le monde aussi méprisa M. Tiquet; et jamais on ne lui a pardonné la circonstance qu'il choisit pour demander le bien de sa femme ».

La fin tragique d'Angélique Carlier avait produit une émotion des plus vives dans toutes les couches de la société parisienne. Des écrivains, restés inconnus, profitèrent de ce courant de l'opinion publique pour l'exploiter à leur profit. L'un d'eux, entr'autres, publia une prétendue *Oraison funèbre de Mme T...*, que toutes les dames voulurent avoir comme livre de chevet, et qui leur fit passer de délicieux frissons de terreur.

Et que reste-t-il aujourd'hui de ce pauvre petit corps qui fut si passionnément admiré de ses contemporains, et que la main du bourreau frappa si cruellement? Voilà, si je ne m'abuse, une occasion pour les amateurs d'exhumations séculaires, de satisfaire leurs goûts macabres. Angélique Carlier fut enterrée à Saint-Sulpice; et retrouver la trace de ses cendres, ce serait célébrer, en quelque sorte, le bicentenaire de son exécution, puisqu'elle fut décapitée en 1699.

PAUL D'ESTRÉE.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

LE DRAME ESPAGNOL ACTUEL

En prenant la plume, je songe au volume de M. Boris de Tannenberg, publié par l'éditeur Perrin et ayant pour titre *Un dramaturge espagnol, M. Tamayo y Baus.* Le sujet ne manque pas d'actualité : Tamayo, à qui l'opinion avait décerné le poste d'honneur parmi les auteurs dramatiques de l'Espagne toute contemporaine, a succombé récemment à Madrid à la terrible et étrange névrose qui le torturait depuis six ou sept ans ; et, peu de temps avant sa mort, le public parisien avait écouté avec froideur l'œuvre maîtresse de cet écrivain interprétée par Ermete Novelli : *Un drama nuevo* (Un drame nouveau).

La tournée de la troupe espagnole de Mme Guerrero, qui a donné des représentations à Paris, m'offre encore une actualité dont je profite.

Ces événements m'autorisent à imprimer le nom de Tamayo dans cet article, où je ne puis parler que de ce qu'il y a de très nouveau : je saisis en même temps l'occasion de redresser quelques erreurs commises, à mon sens, par M. Boris de Tannenberg. S'il n'y a rien de plus flatteur pour une littérature que de mériter l'attention des critiques étrangers, il n'y a non plus rien de plus difficile pour un critique que de porter un jugement exact sur une littérature qui n'est pas la sienne, ni peut-être celle de sa race. M. de Tannenberg nous regarde avec sympathie, mais il lui manque quelque chose d'indispensable pour comprendre la littérature dramatique espagnole : c'est d'avoir vécu deux ou trois ans en Espagne et d'y avoir suivi le théâtre assidûment.

M. de Tannenberg estime que notre théâtre moderne est de beaucoup inférieur au théâtre classique du XVIIe siècle, et cette infériorité consiste, suivant lui, en ce que les drames espagnols actuels, tout en offrant une intrigue ingénieuse et une versification brillante, manquent par contre de psychologie et ne servent qu'à *fournir de médiocres livrets d'opéra.* Je puis répondre à M. de Tannenberg que justement l'ingéniosité de l'intrigue et l'éclat de la versification sont les qualités distinctives de ce théâtre classique du XVIIe siècle dont il proclame la supériorité, et que si l'on y peut rencontrer quelques drames d'une philosophie profonde comme *La vie est un songe*, de Calderon, ils ne font pas du tout défaut dans le théâtre moderne : l'un d'eux est sans aucun doute *La fuerza del sino* (La force de la destinée), que M. de Tannenberg réduit à « fournir un médiocre livret d'opéra » de Verdi.

Mais là où il est dans le vrai, c'est lorsqu'il signale l'indifférence de l'Europe pour la littérature espagnole, indifférence dont il voit la cause dans l'impuissance politique et financière de l'Espagne contemporaine. Je dois bien le reconnaitre, hélas ! et les Espagnols les plus patriotes l'avouent, comme l'a exposé et démontré éloquemment Jean Valera dans une de ses *Etudes critiques* : l'heure que traverse en ce moment l'Espagne, est peut-être plus funeste que celle du Guadelete, quand le comte Julien, traitre et félon, ouvrit la porte aux Sarrasins. Mais cette situation si amère résulte de la même impuissance politique et financière qui condamne les fruits les plus piquants du génie espagnol à pourrir en quelque sorte sans être connus, si bien que l'on a pu écrire cette phrase : « Le castillan n'est plus considéré comme une langue qui mérite d'être étudiée au point de vue littéraire. » (Boris de Tannenberg, ouvr. cité.) Tant il est vrai que les divers éléments d'activité d'un peuple sont solidaires, que les destinées de sa gloire littéraire sont intimement liées à celles de son crédit international.

Pour en revenir au théâtre espagnol moderne ou plutôt actuel, il est certain qu'on n'y voit pas dominer la psychologie morbide du théâtre d'Ibsen ni de certains drames de Tolstoï et qu'on n'y découvre pas non plus les traces de la déliquescence, ni celle de l'idéalisme à la manière de d'Annunzio. Mais la psychologie normale espagnole, les traits de notre caractère, les symptômes de notre façon de sentir n'en sont pas bannis. Pour moi, la psychologie (mot dont on abuse tant) ne consiste pas à rechercher des phénomènes pathologiques et des aberrations morales. Racine est un dramaturge pour le moins aussi psychologique qu'Ibsen ; mais sa psychologie est latine, claire, noble, naturelle et profonde à la fois. Le « cas psychologique », dans les littératures du Nord, c'est la *démence et l'insanité*; dans celles du Midi, le « cas psychologique », c'est la *passion* ! Et il y a tout un monde dans cette différence.

I

Le drame de psychologie passionnelle domine dans le théâtre moderne espagnol dont M. de Tannenberg parle avec tant de dédain qu'il ne nomme même pas les deux auteurs à qui l'on doit deux perles dans ce genre : José Feliu y Codina, qui a écrit la *Dolorès*, et Joaquin Dicenta, qui a donné à la scène *Juan José*. Feliu y Codina, né à Catalogne, mort il y a peu de temps, a su, après plusieurs essais et quand il avait déjà atteint l'âge mûr, enlever le public avec la *Dolorès*. C'est un drame populaire et réaliste. L'héroïne, une fille d'auberge ; les personnages, un séminariste, apprenti en théologie, un barbier, des muletiers, des soldats, n'appartiennent pas à la haute classe ; mais la peinture du milieu rural et provincial est frappante, et, par l'interprétation du caractère aragonais, tenace et loyal, ce drame fait revivre les traditions les plus pures de notre vieille littérature. L'étude

d'un cœur bien féminin fait de la *Dolorès* une œuvre de psychologie où respire en outre cette énergie vraiment altière et presque sauvage qui s'observe dans un récit célèbre de l'Italien Verga : *Cavalleria rusticana*.

La belle Dolorès, servante de l'auberge de Calatayud, a été séduite dans ses premières années par un galantin de village, Melchior, qui, non content de l'avoir abandonnée, compose sur cet épisode un couplet infâme, allusif à Dolorès ; la chanson, grâce à l'accompagnement de guitare, se propage dans tout l'Aragon. Frappée dans son honneur, Dolorès, en vraie Espagnole, nourrit une haine implacable contre le lâche : « Je ne dors pas, Melchior, quoique tu me croies dépourvue de moyens de vengeance ! L'homme qui m'aimera réellement et te châtiera, aura ma vie et mon âme ! »

Autour de la jolie servante tournent divers rôdeurs d'amour : l'un, riche marchand, croit l'acheter par des présents ; l'autre, sergent fanfaron, se vante de ses exploits, mais quand arrive le moment de faire front à Melchior, qui vient chanter ironiquement son couplet à la porte de Dolorès, le bravache se dérobe, et la jeune fille resterait sans défense, si tout à coup ne surgissait le jeune Lazare, neveu de la maîtresse d'auberge, qui fait ses études au séminaire de Taragone pour devenir curé. Dans l'auberge, Lazare passe pour un pauvre simplet, humble et devôt, mais, sous l'influence de l'amour secret et violent qu'il ressent pour Dolorès, il se révèle lion. « Respect à cette femme ! s'écrie-t-il, ou je me charge de prendre entre les feuillets de mon bréviaire la langue du drôle qui dira du mal d'elle ! » Et, en effet, quand Melchior veut pénétrer la nuit dans la chambre de Dolorès pour la compromettre encore plus, Lazare, qui l'attend, se dresse, lutte avec lui et lui plante un couteau dans le cœur. Telle est la fabulation de cette belle œuvre que je ne puis analyser ici qu'imparfaitement.

La *Dolorès* incarne le caractère espagnol ou, pour mieux dire, le caractère celtibérien. Lazare et Dolorès sont toute la race, constante en sa volonté, pointilleuse sur le chapitre de l'honneur, exaltée en sa foi, ardente en la passion, la race qui s'est défendue à Saragosse et qui vient de se laisser entraîner à une guerre folle, sans calculer les conséquences. Et c'est là le mérite de la *Dolorès* : les sentiments qu'elle exprime cessent d'avoir une portée générale ; les personnages sont purement espagnols ; ils traduisent, ils font comprendre l'histoire d'une nation héroïque et le sens qu'elle a de la vie.

Encouragé par l'enthousiasme qu'éveilla la *Dolorès*, Feliu y Codina voulut au moyen d'autres drames (*Maria del Carmen*, *Miel de la Alcarria*) fonder une école qui eût pour programme le *théâtre régional*. Le genre, quoique intéressant et sympathique, courait le risque de se transformer uniquement en une ostentation pittoresque et un prétexte pour les actrices d'aborer de jolis costumes et de chercher dans les décors le *caractère* local. Le drame populaire ou le

drame bourgeois triompheront également, s'ils savent joindre la vérité à la passion comme dans la *Dolorès*.

Très espagnol aussi est *Juan José*, de Dicenta, mais espagnol de Madrid — atmosphère bien distincte de celle de l'Aragon, atmosphère moins saine, avec des effluves de fièvre et un souffle de misère. Le pauvre ouvrier maçon Juan José vit avec une belle *chula* madrilène dont il est éperdûment amoureux et qu'il soutient de son travail. Arrive le chômage, et en voyant sa bien-aimée souffrir la faim et le froid et l'accabler de reproches amers, le malheureux perd la tête, vole, est condamné au bagne. Pendant qu'il fait sa peine, la femme qui a causé son malheur s'en va vivre avec un maître de travaux, riche et opulent. Juan José le sait, s'évade de la prison, court à Madrid, poignarde son rival et étouffe la traîtresse. Ce drame de passion sensuelle et de jalousie arabe, parut à quelques personnes enfermer une thèse socialiste et plusieurs évêques interdirent dans leurs diocèses la représentation et la lecture de *Juan Jose*, ce qui ne fit que contribuer à exciter la curiosité et à accroître le succès. Le peuple de Madrid, en ces scènes de *Juan José*, se voyait si fidèlement dépeint dans ses qualités, ses mouvements impétueux, ses défauts et ses vices, il y entendait parler si exactement sa langue hardie, crue, expressive et familière, poétique parfois, qu'il s'enflamma pour l'œuvre de Joaquin Dicenta et en fit son drame favori. Dicenta est encore jeune. Quoiqu'il ne soit pas issu de la classe populaire, il s'est plu à la fréquenter, à l'étudier de près. Très exalté dans ses idées politiques et pénétré de sympathie pour ses modèles, en même temps qu'animé d'un certain esprit bohème qui va disparaissant des mœurs littéraires, Dicenta s'est attaché à faire représenter son drame sur les théâtres fréquentés par le peuple, comme les *Novedades*, où se rencontrent les bouchers, les forgerons, les vendeurs de l'abattoir, les chulas, public digne du pinceau de Goya ; et quelquefois, quand la représentation a un but charitable, soit pour racheter un conscrit, soit pour venir en aide aux enfants de quelque maçon qui s'est brisé le crâne en tombant de son échafaudage, Dicenta se charge en personne du rôle principal et s'en acquitte à merveille, en acteur consommé.

Les tendances socialistes, évidemment subordonnées à la crise passionnelle dans le drame de Dicenta, ont inspiré en ces dernières années quelques œuvres comme « Le pain du pauvre » (*El pan del pobre*) de Franco y Llana, et *El Rento* de Vicente Medina, qui est aussi un beau drame *régionaliste*. La préoccupation du problème social se trahit également dans « Les dompteurs » (*Los domadores*), d'Eugénio Selles, drame en un acte, magistralement joué en italien par Novelli et en castillan par Antonio Vico. Un dangereux réfractaire revient dans son foyer, cachant sous sa blouse la bombe qui doit être l'instrument de sa haine et de sa vengeance. Le hasard fait que le fils du réfractaire s'est endormi sur la bombe, et la terreur du père, qui craint de réveiller son enfant, le ramène au sentiment de la légalité

et à la résignation. Le tableau est d'une grande force dramatique.

Parmi les œuvres inspirées par les idées les plus modernes, il faut placer de préférence le drame de Enrique Gaspar, *Huelga de hijos* (Grève de fils). Je ne sais si l'on a jamais porté au théâtre d'une manière plus radicale les revendications féministes et la théorie de l'égalité des sexes devant la responsabilité morale. L'œuvre de Gaspar n'a pas creusé de sillon, parce que le terrain n'était pas préparé; mais la thèse est aussi forte et aussi serrée que celle d'Ibsen, et elle a l'avantage d'être formulée avec une clarté et une précision toutes latines. Bien que *Huelga de hijos* ne soit plus aujourd'hui un drame populaire, il a été assurément un signe des temps.

II

Comme on le voit, nous voilà bien loin de ce *théâtre d'intrigue et de verbiage*, qui, selon M. Boris de Tannenberg, est tout le théâtre espagnol moderne, depuis la mort de Tamayo. Nous aussi, nous avons notre *théâtre d'idées*, bien que le public, moins avancé que les auteurs, ne s'empresse pas de dépouiller ses vieux attachements pour la phrase brillante et la sonorité déclamatoire. Je rappellerai, en parlant d'Eugenio Selles, qui compte parmi les écrivains les plus célèbres de l'Espagne, qu'il est surtout moraliste et qu'il présente certaines affinités avec Dumas fils. Ses drames enferment toujours une thèse, tantôt morale, comme dans « Les vengeresses » (*Las vengadoras*) et « Les statues de chair » (*Las estatuas de carne*), tantôt philosophique-religieuse, comme dans *Le ciel ou la terre*, tantôt juridique-sociale, comme dans « Le nœud gordien » (*El nudo gordiano*). Rien de moins semblable à une comédie d'intrigue qu'une œuvre de Selles. Sobre par la forme et intentionnel par le fond, concis dans la phrase, qui a toujours le relief vigoureux d'une médaille, Selles a enrichi la langue usuelle de quelques mots heureux qui se répètent comme le *Tue-la* de Dumas. Sa plus récente composition a été une adaptation de la *Cléopâtre* de Shakespeare et un petit acte philosophique, *Los caballos* (Les chevaux). Le personnage principal du drame shakespearien (Cléopâtre), devait avoir pour interprète la jeune et éminente actrice Maria Guerrero. On avait commandé les cóstumes à Paris, on avait annoncé pompeusement l'événement, mais, le soir de la première, le public s'impatienta et alla jusqu'à couvrir de railleries et de quolibets les scènes les plus remarquables de l'œuvre; le lendemain, la presse voulut défendre les droits de Shakespeare, le public réclama les siens et avant tout celui de manifester sa désapprobation et son ennui; les acteurs, mécontents, déclinèrent leur responsabilité; le traducteur crut au contraire qu'il fallait imputer l'échec aux interprètes et à la mise en scène : finalement on retira la *Cléopâtre*, après avoir provoqué le petit scandale théâtral qu'il faut pour pouvoir ranimer l'intérêt du public madrilène.

III

Non moins concis et vaillant que Selles, mais plutôt poète que moraliste, Angel Guimera s'est fait un nom au théâtre castillan. Je dis castillan, parce que Guimera écrivit aussi beaucoup de drames pour le théâtre catalan (si riche et qui mériterait une étude spéciale), dans cette langue catalane vibrante, virile, colorée et expressive, comme il y en a peu. Guimera, né aux Canaries, a la Catalogne pour patrie adoptive, et, bien que fervent régionaliste et l'un des plus ardents ennemis de la *Castille castillane*, il a senti le désir d'affronter le public de Madrid qui consacre les réputations ou les défait. Ses premières œuvres, représentées à Barcelone, furent des drames d'un romantisme moyen-âgeux, d'une belle facture, mais plutôt des poèmes que des compositions scéniques; celle qu'il a intitulée *Mer et Ciel* et qui fut traduite en castillan par Echegaray, se donna pour la première fois à Madrid; elle est pleinement conforme à la formule romantique, mais la vie et la passion courent dans ses veines, le dénouement est prompt et brillant. Une création comme *Mer et Ciel* ne pouvait qu'enthousiasmer un auditoire espagnol, et l'enthousiasmer jusqu'au délire en le secouant d'émotion et en lui arrachant des larmes. Avec *Mer et Ciel* reparut une fois de plus à l'horizon de notre art le groupe immortel du *Tenorio*, aussi espagnol que celui de *Faust et Marguerite* est allemand; ce groupe où le païen s'enlace à la vierge sainte, le païen cherchant dans l'amour pur de la sainte sa rédemption, la sainte s'éprenant du païen pour le racheter au prix de sa propre vie et de son propre salut. Saïd le corsaire et Blanca la novice ressuscitèrent l'époque des Zorrilla et Garcia Gutierrez.

Depuis ce moment, Guimera s'est emparé en vainqueur de la scène castillane. Son drame historique *Judith de Welp* n'a pas plu; mais il a pris sa revanche avec une œuvre d'un style tout différent, réaliste, populaire, sombre, qui se déroule au milieu des ouvriers et des humbles campagnards, *Marie-Rose*, où il y a des beautés de premier ordre. Il a fait applaudir également *La tierra baja*, où il y a un rôle de pasteur d'une beauté et d'une force surprenantes; et, cet hiver, il a fait les délices du public avec une création ravissante, *El padre Juanico*, idylle dramatique, délicate, gracieuse et pure, baignée dans ce milieu traditionnel et champêtre que Guimera sait rendre si admirablement. Le premier acte de *Padre Juanico* est, dans son genre, la perfection même.

IV

Quand l'illustre romancier Benito Perez Galdos s'adonna à la scène, on parla beaucoup des formules inconnues, des nouveaux moules qu'il allait apporter. Au vrai, ces moules se réduisirent à appliquer au théâtre, dans la mesure du possible, certains procédés du roman, et

du roman selon Galdos. On ne peut pas dire que la tentative n'a pas réussi, puisque, parmi les drames de Galdos, il y en a quelques-uns qui intéressent au plus haut degré et qui ont donné lieu aux plus vives discussions. Galdos cultive deux genres au théâtre : le drame *historique-pittoresque* (*Gerona*, *La fiera*) et le drame que j'appellerai *réaliste-idéal*, dans lequel, d'un côté, le milieu ambiant révèle la préoccupation dominante de l'observation et les caractères celle de l'analyse, tandis que, d'autre part, dans la trame de l'action, la fantaisie reprend ses droits. Les drames historiques de Galdos, malgré leur parenté avec les *Episodes nationaux* les plus lus et les plus admirés, et quoiqu'ils fassent vibrer la corde patriotique, n'ont pas été accueillis avec faveur; le public a répudié au théâtre ce qu'il avait goûté si fort dans le livre. Les autres drames de Galdos en général ont été écoutés avec curiosité, et quelques-uns franchement applaudis. *Réalité* est une œuvre géniale ; la *Folle du logis*, *La de San Quintin*, *Volonté*, dénotent une plus grande habileté et plus d'art pour combiner les scènes ; on y reconnaît déjà l'auteur dramatique qui abrège et va droit à l'action et à l'effet, au lieu du romancier qui s'attarde et s'amuse à la description et à l'étude. Quoi qu'il en soit, Galdos, qui peut compter au nombre de nos meilleurs dramaturges actuels, est, avant tout, un dramaturge de *pensée* ; avec plus ou moins de réussite, c'est toujours une thèse qui se développe dans chacune de ses œuvres. Dans *Réalité*, cette thèse, le pardon inconditionnel de l'époux offensé, renie complètement le caractère sanguinaire et cruel de notre ancien théâtre, et à valu à Galdos pas mal de lazzi et d'attaques ironiques. Dans *La loca de la casa* (La folle du logis) et *Volonté*, la thèse a été à peine comprise : nous prêcher l'activité, l'application, la modestie, le travail comme les sources du bonheur, c'est prêcher dans le désert. La thèse la mieux accueillie fut celle qui s'affirme dans *La de San Quintin*, thèse démocratique et quelque peu romanesque à la George Sand : la disparition du vieux monde de préjugés et d'apparences, en même temps que la fusion et le nivellement des classes sociales par l'amour.

V

J'en arrive à José Echegaray, et je dois dire que, depuis un quart de siècle, on ne peut lui refuser le premier rang parmi les auteurs dramatiques espagnols. Exalter Tamayo y Baus pour rabaisser le mérite d'Echegaray est une puérilité, puisque Tamayo se tut quand Echegaray commença sa carrière. En réalité, Tamayo était mort pour les lettres le jour même où tomba à plat — fort justement à mon avis — son drame *Les hommes de bien* ; et je crois que, jusqu'à un an ou deux après ce désastre, les trompettes de la renommée ne firent point retentir le nom d'Echegaray. Il faut considérer en outre que durant la longue période qui va de la révolution de 1868 à la mort de Tamayo, toute récente, Echegaray a rempli et

dominé la scène espagnole sans faiblir un seul instant et que si, à côté de lui, il s'est montré, dès le premier moment, d'autres dramaturges, parmi lesquels il convient de citer avec éloge Léopold Cano, Cavestany, Palencia, il a, dès la première heure, pris place à la tête de tous. Quand les autres se sont retirés ou évanouis, il a continué à marcher avec vigueur et éclat, modifiant ses procédés, renouvelant son esthétique, ouvrant des chemins, infatigable dans la bataille. Qu'on ne croie pas que je recommande dans Echegaray la constance et la fermeté, faute de pouvoir recommander autre chose : s'il en était ainsi, il vaudrait mieux garder le silence. Chez Echegaray la persévérance et la diversité sont des conditions qui accompagnent ses aptitudes géniales pour le théâtre. Echegaray n'est pas habile et expert comme Sardou à nouer des intrigues et à préparer des situations, mais il possède l'art de subjuguer le spectateur en l'obligeant à le suivre par les sentiers les plus abrupts, les plus scabreux, les plus éloignés de la réalité ; on peut discuter Echegaray, une fois la représentation finie, mais on le subit bon gré mal gré, tant que le rideau est levé, et on le subit en l'admirant. Echegaray peut soulever des protestations, jamais il n'ennuie ; avec lui l'indifférence n'est pas permise.

Je ne prétends pas nier les défauts que l'on a signalés dans Echegaray, je veux dire seulement que ces défauts peuvent être imputés tout aussi bien à un très grand nombre d'œuvres de nos dramaturges du XVI[e] siècle, pourtant si justement célèbres, et dont, à mon avis, descend en ligne directe Echegaray avec son néo-romantisme, son conceptisme et son exaltation de sentiments. Je reconnais également que beaucoup de drames d'Echegaray ont été mal accueillis du public et de la critique, mais je soutiens que cela arrive à tout auteur dramatique de talent et à beaucoup qui n'ont pas la surprenante fécondité d'Echegaray. Ce qui n'est pas donné à tous, c'est d'être traduit en France, en Allemagne, en Autriche, en Danemark, en Norvège, et d'avoir produit, parmi des œuvres nombreuses, quelques pièces qui peuvent se dire magistrales.

Je ne veux pas faire ici une étude approfondie du théâtre d'Echegaray, et d'ailleurs les drames de sa première manière ont déjà été jugés et censurés par le temps ; je me borne à rappeler ses dernières productions. Voici longtemps qu'Echegaray, à moitié du chemin nouveau, luttait contre l'indifférence que témoigne, en général, pour la littérature dramatique le public qui va passer des heures dans les petits théâtres où l'on joue les petites pièces et les zarzuelas ou saynettes ; une espèce d'arrangement des *Revenants* d'Ibsen, reçu froidement, l'a préservé à jamais du mal d'ibsénisme ; par contre, ses drames originaux furent des triomphes : *Un critique débutant* (Un critico incipiente), comédie satirique de valeur ; *Sic vos non vobis*, idylle printanière ; *Tache qui purifie* (Mancha que limpia), exemple extraordinaire d'habileté dramatique à préparer un denouement invraisemblable ; et *Mariane*, magnifique drame de caractère,

couronné par l'Académie et acclamé encore plus par l'opinion, qui s'est déclarée cette fois vaincue, comme elle s'était inclinée jadis devant le succès du *Grand Galeoto*. *Mariane* est une perle, et, quand bien même Echegaray n'aurait à invoquer que cette seule œuvre, il serait un auteur dramatique de grande portée.

Le cas d'Echegaray, rabaissé par les admirateurs de Tamayo, est pour ainsi dire un cas habituel dans notre littérature, et M. de Tannenberg ne fait, en cette occasion, que se laisser influencer par une forme curieuse de notre critique. Chez nous, un auteur est acclamé et consacré lorsqu'on voit s'élever à l'horizon son rival qui cultive le même genre et qui alarme par ses tendances. Chez nous, les seuls écrivains acclamés à l'unanimité sont les traditionnalistes.

L'Espagne a eu des révolutions politiques, mais sa façon de penser et de sentir ne s'est pas encore écartée du sentier battu de la tradition. Un écrivain réactionnaire comme Tamayo peut compter d'avance non-seulement sur les éloges francs et durables de la presse réactionnaire, mais aussi sur les louanges des journaux libéraux et exaltés en politique. Cela pourrait être de l'impartialité louable quand il s'agit d'un auteur de la valeur de Tamayo. Mais on remarque qu'au lieu d'impartialité, c'est un jugement dicté par l'esprit général et par les idées ambiantes, si l'on constate que les auteurs qui passent pour libéraux sont flagellés sans miséricorde par la presse réactionnaire et à peine soutenus ou même démolis par la presse libérale. Les excès et les grandes erreurs politiques de la Révolution de 1868 ont déterminé en Espagne un mouvement réactionnaire qui s'est accentué progressivement sous la Restauration et la Régence. Echegaray a eu une attitude politique bien marquée ; il a été ministre du gouvernement révolutionnaire ; il a prononcé dans le Congrès un discours célèbre où il était question d'hérétiques brûlés au *Quemadero de la cruz* et où il condamnait les auto-da-fé de l'Inquisition. Mais cette attitude et cette profession de foi d'Echegaray sont démenties par certaines de ses œuvres, où il subit pleinement le sentiment catholique du XVII[e] siècle et le goût caldéronien, patent cependant dans *Comment on commence et comment on finit* (Como empieza y como acaba) et dans *Le sein de la mort* (El seno de la muerte), pour ne citer que ces deux pièces. — Après la chute du théâtre officiellement néo-catholique de Sanchez de Castro, c'est toujours Tamayo que l'on nomma quand on voulait s'en prendre à Echegaray et condamner son école. Tamayo, éloigné de la scène par sa propre volonté, voyait néanmoins de mauvais œil les nouvelles directions. Son attitude et sa sévère réprobation à cet égard rendirent vraisemblable l'anecdote passablement raide qui courut le lendemain de la première d'une pièce d'Echegaray rejetée par le public : suivant certains malicieux, Tamayo aurait, au théâtre même, appliqué à voix haute au nouveau genre le mot célèbre et apocryphe de Cambronne, à Waterloo.

Et puisque je viens de rappeler une anecdote douteuse, j'en citerai, pour terminer, une autre dont je puis garantir l'authenticité. Un pré-

dicateur religieux, né en Italie mais très fameux en Espagne, où il habite, me parlait d'Echegaray dans les termes les plus durs, en condamnant « l'apologie de l'amour libre » contenu dans tous ses drames. Etonnée de cette accusation, je répondis que, dans ce théâtre, au contraire, on malmène terriblement, comme dans celui de Calderon, les faiblesses de l'amour. Je le suppliai alors de me dire d'une manière précise dans quelle pièce d'Echegaray il avait vu cette apologie pestilentielle de l'amour libre. Et le religieux repartit avec dédain qu'il n'avait pas de temps à perdre pour lire les œuvres d'Echegaray, et qu'au surplus il n'avait pas à aller les voir au théâtre. Il ne m'en fallut pas davantage pour me convaincre du procédé sommaire en usage chez nous pour démolir un drame, un roman ou toute autre œuvre — voire même l'ensemble des œuvres d'un écrivain, qui pourtant relève de la tradition.

EMILIA PARDO BAZAN.

PSYCHOLOGIE DES DÉDICACES LITTERAIRES

Lorsqu'un écrivain consciencieux a terminé son livre, qu'il s'est, après maintes nuits de réflexion, décidé pour un titre bien raccrocheur, qu'il a, entassant Pélion sur Ossa, signé un traité avec l'éditeur, par deux fois, corrigé les épreuves et fait lire la tierce par des amis sûrs, il n'a pas encore terminé sa tâche. Le plus difficile n'est peut-être pas fait. L'auteur se trouve devant une pile de livres habillés par le brocheur de jaune, de bleu ou de vert, et il s'agit d'écrire les dédicaces sur les premiers exemplaires. L'importance de ce travail est considérable; le succès du volume en dépend souvent. On raconte, dans le pays des bonnes langues, que M. Lajeunesse dut la vogue de son premier livre, au chic, à la délicatesse, aux courtisaneries charmantes et au nombre des dédicaces qu'il écrivit et à... son talent.

Cet exemple prouve que les jeunes auteurs surtout, qui essayent d'attirer l'attention des rois, princes et valets de la critique, doivent longuement peser leurs formules. Une dédicace bien faite peut attirer l'attention et, du coup, la fortune. Mais quel art malaisé ! Il exige la connaissance parfaite des tics, défauts et petits orgueils de celui auquel on s'adresse. Il faut flatter, mais délicatement, selon les caractères, ni trop, ni trop peu. Je puis écrire sans crainte sur la couverture de mon livre : « A Ferdinand Brunetière, au philosophe, au grand penseur de cette fin de siècle », mais ce texte serait bien mal choisi pour un envoi à M. Charles Richet ou à M. Alfred Fouillée, par exemple.

Outre l'habileté, le nombre des ouvrages dédicacés a son utilité incontestable. « Envoyez-moi, quand vous l'aurez écrit et imprimé,

dit l'auteur du *Monde où l'on imprime* — dans une « consultation pour un apprenti romancier » —, votre premier roman dûment dédicacé; je serai touché du souvenir. Mais il est un hommage plus utile, n'oubliez pas alors de le rendre. Allez à la gare Saint-Lazare, montez droit au pavillon des journaux. Demandez son nom à la préposée, et achetez-lui un exemplaire de votre roman. Ecrivez alors de votre plus distinguée anglaise : *A Madame Machut*, *respectueusement*, et signez. Vous pensez si la bonne femme chauffera le débit. Ne vous arrêtez pas à Mme Machut, recensez libraires et gérantes, poursuivez votre gracieuse tournée de gare en gare, semez les envois d'auteur; vous m'en direz des nouvelles. L'idée n'est pas de moi, elle est d'Etienne Lechevin, qui s'en trouve à merveille. »

La dédicace est un excellent moyen de spéculer sur la vanité des hommes.

« Il faut que celui à qui s'adresse l'épître dédicatoire paye ou protège », a dit Fontenelle.

*
* *

La dédicace a été rarement étudiée en elle-même et pour elle-même. Nous entendons ici par dédicace les quelques lignes d'hommage *manuscrits* que les auteurs ont coutume d'écrire en tête de quelques exemplaires pour leurs amis et pour leurs confrères, c'est-à-dire aussi pour leurs ennemis.

Littré n'a pas enregistré ce sens du mot dédicace qui, pour lui, se limite à l'hommage *imprimé;* mais des besoins nouveaux ont étendu le terme. Il vaut certainement mieux que : envoi d'auteur ou *ex-dono*.

Les dédicaces des grandes bibliothèques particulières seraient utiles à collectionner. On y trouverait des documents littéraires et psychologiques du plus grand intérêt sur nos écrivains et sur leurs œuvres. Si Séverine voulait entr'ouvrir la bibliothèque de Jules Vallès! Si notre vénérable oncle, M. Francisque Sarcey, voulait nous permettre d'examiner, sous ce rapport, sa collection de livres dédicacés ! Que d'enseignements nous y puiserions pour nos romanciers de demain !...

*
* *

Mais voici en attendant un petit livre amusant : « Envois d'auteurs » qui permet de mesurer combien un ouvrage de ce genre, plus important, plus général et plus complet pourrait être curieux.

Un collectionneur célèbre, jadis homme et Mécène de lettres à Paris, où, dans un petit hôtel en face du « Chat Noir », il traitait toute la gent écrivaillant, Paul Eudel vient de réunir en un volume toutes les dédicaces que les auteurs écrivirent pour lui en marge de leurs livres. L'ouvrage n'a pas été mis en vente et n'a été distribué qu'à quelques amis de M. Paul Eudel. L'indiscrétion étant une vertu du journalisme, nous nous permettons de réimprimer quelques-unes de

ces dédicaces et de les classer, ce qui est une façon d'en extraire la morale.

Le recueil contient des noms assez connus : Ernest Ameline, Philibert Audebrand, Germain Bapst, Beraldi, Henri de Bornier, Aristide Bruant, Edouard Cadol, Théodore Cahu, Champfleury, Ch. Chincholle, Albert Cim, Jules Claretie, Ed. Drumont, Louis Enault, Paul Ginisty, Jules de Goncourt, J. Grand-Carteret, Ch. Grandmougin, Grenet-Dancourt, Gyp, Henry Havard, Ed. Haraucourt, Abel Hermant, Frantz Jourdain, Marie Krysinska, Lorédan Larchey, Hugues le Roux, Charles Leroy, Paul Margueritte, Guy de Maupassant, Ch. Monselet, Ch. Nauroy, Ch. Nodier, Prévost Paradol, Félix Regamey, Maurice Rollinat, Roger Marx, Rodolphe Salis, Charles Samson, Armand Silvestre, André Theuriet, Gustave Toudouze, Octave Uzanne, Léon Xanrof, Emile Zola, pour ne citer que les plus notoires, ont écrit des envois affectueux sur les livres de M. Eudel.

Quelques-unes des dédicaces sont spirituelles, bien tournées ou intéressantes par les événements qu'elles racontent ou les pensées qu'elles expriment. La plupart cependant sont d'une sécheresse, d'une pauvreté d'imagination étonnantes. Lorsqu'elles sont courtes et sans grandes phrases, elles se limitent à quelques mots éternellements les mêmes. Le musée des formules d'envoi est piteux. Pas une trouvaille, pas une expression originale ! Cela va de « l'hommage amical », au « souvenir affectueux ou cordial ou respectueux ou dévoué », sans une recherche d'épithète neuve. Faut-il donc croire qu'il est difficile d'être spirituel en quelques mots ? Paul Lheureux le prétend et il écrit en tête de sa brochure *La Clef* : « *Hommage d'un auteur qui, pour faire une bonne dédicace, n'a pas encore trouvé la clef.* »

Dans leur énumération fastidieuse, voici les envois dus à la verve créatrice de nos littérateurs. — Côté souvenirs : *Souvenir de l'auteur*; *Avec les meilleurs souvenirs de l'auteur*; *Souvenir amical de l'auteur*; *Souvenir amical; Souvenir d'amitié*; *Souvenir bien cordial*; *Souvenir reconnaissant de l'auteur; Souvenir affectueux.* — Côté hommage : *Hommage amical; Hommage de l'auteur*; *Respectueux hommage*; *Hommage respectueux*; *Hommage tout dévoué; Très respectueusement et en hommage d'admiration; Affectueux hommage; Hommage reconnaissant; Hommage et sympathie*; *Hommage confraternel.* — Si l'on ajoute quelques : *A mon excellent confrère*, quelques : *A mon vieux camarade, son ami*, quelques : *A mon confrère et ami*, on aura la liste complète des clichés dédicatoires. Dès que l'auteur cherche une originalité, il se lance dans des phrases, voire dans des dissertations. Il ne sait pas découvrir une formule personnelle et concise à la fois pour exprimer sa sympathie.

Les dédicaces un peu plus longues, en dehors de celles qui se limitent à l'envoi d'une page du manuscrit du livre (Gyp, Alphonse Daudet, Drumont), offrent plus d'intérêt. On peut, d'après le livre de Paul Eudel, classer les envois d'auteurs par genres et catégories :

1. Les envois d'un collaborateur, généralement empreints d'un certain laisser aller :

Paul Jego, « Poèmes symphoniques » : *Hommage de sympathie à son collabo.*

2. Les envois de l'ami sincère :

Frantz Jourdain, « Beaumignon » : *A l'artiste délicat, à l'excellent cœur, à l'ami dévoué, au véritable père de ce livre;*

Avec ma grande reconnaissance et ma vive affection;

Mon cher ami,

... Si je n'avais ni ma mère, ni ma femme, ni mes enfants, c'est à vous et à vous SEUL, *mon cher Eudel, que j'aurais dédié ce pauvre livre; si humble et si modeste, qui est tout étonné d'être au monde et dont vous êtes le parrain, l'unique parrain.*

3. Les envois de l'ami pas sincère ou indifférent... On nous permettra de ne pas imprimer d'exemples; les auteurs, dont l'hypocrisie est flagrante, vivent encore.

4. Les envois « Académie de province » :

A mon savant confrère, Hommage de haute considération.

5. Les envois « autogobeurs :

Philibert Audebrand, « Souvenirs de la Tribune des Journalistes, 1848-1852 » : *De tous mes livres, le recueil de souvenirs sur la Révolution de* 1848 *est celui que j'aurai le plus vécu. Presque tous les hommes dont il est fait mention dans ces récits ont été ou mes amis, ou mes patrons, ou mes confrères. Je ne parle donc d'eux que de visu et avec la plus grande sincérité. Plusieurs historiens du jour m'ont fait l'honneur, du reste, de considérer cet ouvrage comme une pièce à mettre dans le dossier de* 1848.

6. Les envois du méconnu ou du désenchanté :

Edouard Cadol, « Les inutiles » : *Par ce temps d'esthétique « nouvelle » (?), je devrais peut-être rougir d'avoir fait une pièce telle que celle-ci; car — je le confesse ingénûment — ce n'est pas du tout une chose à lire d'une main.*

Mais (les « nouveaux » en témoignent plus qu'ils ne pensent) on ne fait, en somme, que ce que l'on sait faire. Et puisqu'aussi bien je n'ai pas le « talent » d'écrire « pour Messieurs » seulement, je m'en tiens à ma guitare. Si elle ne donne plus que de l'eau à boire, du moins c'est de l'eau claire. A défaut d'autre originalité, Cadol possédait évidemment une guitare curieuse. Cet instrument, source d'eau claire, que Moïse, frappant sur son rocher, ignorait sans doute, devait être précieux à une époque où la question de l'eau contaminée était à l'ordre du jour dans toutes les municipalités.

Sur un exemplaire de « Charles Cernol », comédie en 3 actes, qui sans doute ne réussit pas, Edouard Cadol accentue ses rageuses récriminations. Il s'en prend à la critique.

Pour y avoir réfléchi de bonne foi, écrit-il, *il me semble que la critique est sans utilité à notre usage.*

Eût-elle qualité pour émettre des observations sur la valeur de nos productions, à quoi servent-elles, à l'heure où elle les produit?

Si elle n'a pour unique objet que de renseigner l'abonné sur le genre et la nature des ouvrages représentés, je ne lui vois pas de but pratique. Et le cours des choses confirme cette opinion, puisque le critique n'est plus rien qu'un reporter.

Quant à nous faire la leçon, de qui la critique tiendrait-elle son mandat? — J'ai dit ailleurs: « C'est la profession de qui est incapable d'en exercer une autre » — et la nôtre en premier lieu. Sarcey, Fouquier, Vitu, en témoignent surabondamment. Aussi, ne faut-il jamais se piquer, ni surtout s'affliger de ce qu'ils disent.

La dédicace de Charles Chinchollle, écrite sur un exemplaire de *Paula* n'appartiendrait-elle pas un peu à la classe dont Edouard Cadol nous offre le meilleur spécimen? *Vous avez, mon cher, le brouillon du* CRIME DU GARÇON COIFFEUR. *Le voici encore, tel qu'il est devenu à l'une de ses étapes. Si le public se doutait du mal qu'on se donne pour... ne pas toujours arriver à lui plaire.* Charles Chincholle a quelque raison de se plaindre. Doué d'une jolie imagination et de verve, il n'a réussi qu'à être pour le public un reporter adroit. Ses amis prétendent qu'il méritait mieux et c'est également son avis, ainsi qu'on peut le voir.

7. Les envois « tapeurs » moralement :

Théophile Bilbaut, « L'art Céramique au coin du feu » : *Humble mais dévoué hommage de l'auteur;*

Vous êtes un des plus forts en matière d'art, le maître pour en parler ou en écrire;

Ignoré et débutant, sans appui ni publicité, je n'aurais aucune chance que mon livre, « mon ours » grimpât jusqu'à vous;

Je l'y aide donc en le portant moi-même, et je vous prie d'excuser mon indiscrétion; ne voyez, dans mon hommage modeste et convaincu, qu'un témoignage de déférence et d'admiration pour votre talent à la fois étincelant et profond.

Les envois d'auteurs réclamant un appui moral, sont nombreux dans l'ouvrage de Paul Eudel. Ils s'accompagnent toujours de flatteries et d'éloges immodérés pour la victime de la dédicace. On pourrait encore les classer dans le genre « courtisan » ou « lècheur ».

8. Les envois « tapeurs » matériellement :

Bourgault-Ducoudray, « La Conjuration des Fleurs » : MA CONJURATION DES FLEURS *va paraître dans quelques jours. Pour faciliter l'opération du recouvrement des souscriptions et de la distribution des exemplaires, je viens vous prier de vouloir bien remplir le bulletin ci-joint et me le renvoyer...*

Magana Manjon, « En queue de poisson » : *Confiant dans votre bienveillance, je prends la liberté de vous adresser ces quelques lignes et le petit travail littéraire ci-joint, vous priant de vouloir bien l'accepter, au prix d'un franc...*

9. Les envois « réclame » :

Antoine Gandon, « Les trente-deux duels de Jean Gigou » : ... *Mon livre, depuis le* 15 *décembre, jour de son apparition, a été tiré à* 16.000 *exemplaires et en est aujourd'hui à la fin de sa* 10e *édition. Il n'y a rien, absolument, rien d'inventé dans les trente-deux duels de Jean Gigou qui était sous mes ordrès en Afrique et dont les aventures sont une légende pour le* 1er *chasseurs d'Afrique...*

10. Les envois « Nous nous faisons vieux » ou « Ah ! le bon vieux temps ! »

Charles Diguet, « Les jolies femmes de Paris », Paris, 1870 : *Où sont-elles, ces fières Roses ce jour d'hui vingt-troisième de juin* 1890 ?

Théodore Cahu, « Theo-Critt à Saumur » : *Reportez-vous à l'époque joyeuse où vos vingt ans sonnaient chaque matin le carillon de la gatté et chaque soir le signal des amours...*

... Ajoutez à cette vision d'un passé que nos cheveux blancs éloignent déjà beaucoup le mirage de l'épaulette, le prestige de l'uniforme, la moustache qui se relève, le sabre tiré hors du fourreau pour le seul plaisir de le voir briller, vous aurez ainsi un exemplaire autrement unique et charmant que celui-ci, car vous le ferez avec l'esprit que je n'ai pas et la gatté qui me fuit quand elle vous reste.

11. Les envois verbeux, spécialités des romanciers de petits journaux. Nous nous en voudrions d'imposer à nos lecteurs la moindre tartine d'un « La suite au prochain numéro ».

12. Les envois « pompier » :

Docteur Guépin, « Le Socialisme expliqué aux enfants du Peuple » : *Ce livre, à cette heure très incomplet et très arriéré, est comme un symbole du travail social qui vous emporte dans des sphères inconnues.*

13. Les envois de l'auteur content de lui :

H. Gourdon de Genouillac, « l'Eglise et la Chasse » : *Ce livre a été écrit, en manière de distraction, entre temps que je travaillais au* ROMAN D'UNE BOURGEOISE *et au VIe volume de mon gros œuvre :* PARIS A TRAVERS LES SIÈCLES. *Ça été un plaisir pour moi, qui n'ai jamais tué un lapin (ce qui ne m'a pas empêché d'être proclamé prix de tir en* 1850 *par la garde nationale de Batignolles !... saluez !...) de traiter une question sur laquelle les théologiens et les disciples de saint Hubert n'ont jamais pu s'entendre.*

Je puis ajouter que tous mes renseignements ont été puisés à bonne source.

Oui, L'EGLISE ET LA CHASSE, *ce petit bouquin que j'ai la satisfaction de vous offrir, est né de l'exemple que m'a donné Alexandre Dumas père, qui me répétait sans cesse : « Mon cher enfant, on se délasse du travail littéraire par un autre travail littéraire ; souviens-toi de cela. »*

Je m'en suis souvenu, et c'est pourquoi on m'a vu tour à tour historien, romancier, héraldiste, et bien d'autres encore... sauf millionnaire, mais ça viendra...

Ça est venu. M. H. Gourdon de Genouillac s'étant encore distrait de ses travaux littéraires par l'autre travail littéraire d'acheter, au

début, avec un ou deux amis, « La Bénédictine de l'Abbaye de Fécamp » et d'administrer adroitement ce fonds de liquoriste, a vu réaliser sa prophétie.

14. Les envois « spirituels » !!! M. Félix Galipaux a semé les dédicaces de ce genre sur ses scénettes et monologues. Pour ne pas faire de peine et ne pas nuire à un amusant artiste, contentons-nous d'un échantillon.

Félix Galipaux, « L'Homme jaune » : *L'Homme jaune, la scène comique créée par M. Félix Galipaux, rend bleu l'auditeur.*

Hélas !

15. Les envois en vers. Quelques-uns de ceux qui furent écrits pour M. Paul Eudel sont fort bien tournés. Les auteurs copient souvent une des pièces contenues dans le livre. La prosodie incite-t-elle à la franchise, aux jugements équitables et vrais? On le dirait, car le vicomte Henri de Bornier trace en tête de ses « Poésies Complètes » la confession suivante :

En vain je changerais de pose :
Ce serait toujours même chose,
Car mon visage est de travers
Comme ma prose,
Comme mes vers.

16. Les envois « Un point d'histoire ». Ils sont généralement assez curieux. Les auteurs racontent de petits souvenirs qui ne manquent pas d'intérêt. C'est ainsi que Charles Leroy nous apprend la genèse d'un livre qui fut fameux en France. Le *Colonel Ramollot*, ouvrage niais, le plus antimilitariste qui ait jamais paru, qui fit cependant les délices de tous les mess et de tous les corps de garde, n'a, en somme, pas d'histoire :

... *Vers* 1873 *ou* 1874, dit Ch. Leroy, *étant rédacteur au* TINTAMARRE, *je devais naturellement y fournir des nouvelles, et un jour, cherchant que faire, je trouve ce mot bête : Ils s'appellent donc tous Pinteau dans cette famille-là?*

Sur quel dos fourrer le mot? On avait tant ridiculisé les notaires, les concierges, etc., que je crois pouvoir le mettre sur un militaire.

Quel militaire? Bah! mon colonel.

Quel nom lui donner? Cet homme est ramolli, eh bien! mettons Ramollot.

L'article resta trois mois sur le marbre. Enfin, on le publia et — le monde est tellement indulgent, quoi qu'on dise — qu'il eut du succès.

On m'en demanda d'autres, j'écrivis LA MUSIQUE, LE TABLEAU D'AVANCEMENT, *etc., et, quand je crus pouvoir publier le* COLONEL, *on me refusa net à trente-six places. C'est Flammarion qui, à la suite d'une soirée où j'avais dit quelques-unes de ces fantaisies, me demanda à publier ce pauvre* COLONEL.

Et voilà pourquoi des malins m'ont traité de Prussien. Pardonnez-leur, car je suis plus sûr que n'importe qui, qu'ils ne savent ce qu'ils disent.

Et voilà, mon cher Eudel, tout le mystère.

Nous sommes donc renseignés : Le *Colonel Ramollot* n'est point issu d'une inspiration géniale.

Charles Nauroy, le plus curieux des chercheurs, le plus chercheur des curieux, colonne de *l'Intermédiaire*, nous apprend dans son envoi comment lui vint l'idée singulière de sa « Bibliographie des Impressions microscopiques » : *Pendant dix ans*, écrit-il, *je me suis tellement ennuyé dans une grande ville de province, qui passe pour être intelligente, que j'y collectionnais les ouvrages en* 40 *volumes in*-8. *Dans le Paris de M. Hausmann, les loyers sont si chers que je suis forcé de collectionner les impressions microscopiques. Ce petit livre m'a coûté beaucoup de peine, donné de grandes joies, et il s'en est vendu* 125.

Dans une autre dédicace de son ouvrage : « Les secrets des Bourbons », Charles Nauroy se vante d'avoir soulevé un beau tapage. *Ce livre*, dit-il, *m'a rapporté beaucoup d'injures, a fait écrire des centaines d'articles de journaux et de revues, une douzaine de livres et de brochures, et ce n'est pas fini, je l'espère bien ; il est la cause directe et unique des revendications actuelles de la famille Naundorff.*

17. Les envois : « C'est celui de mes livres qui m'est le plus cher ». Les exemples en sont nombreux dans l'ouvrage de Paul Eudel.

Hugues Leroux, « L'Amour infirme » : ... L'AMOUR INFIRME, *de tous mes livres celui qui m'est le plus cher. C'est peut-être parce qu'il a plu à bien peu de gens. Les parents ont toujours une faiblesse pour l'enfant disgracié.*

18. Les envois : « Ceci est mon histoire. » Dédicaces fréquentes.

Albert Cim, « Les Amours d'un Provincial » : *C'est moi surtout que j'ai peint dans ces* AMOURS D'UN PROVINCIAL, *mon cher confrère et ami, moi, et — sous les traits de la servante Marianne — ma chère vieille grand-mère qui m'a élevé, et tous mes anciens amis de ma ville natale (Bar-le-Duc), et ceux de Paris aussi, car Julien Levaudois n'est autre que Jules Levallois, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve et le critique de l'*OPINION NATIONALE.

Théodore de Grave, « La Roche-aux-Fées » : *Vous me demandez, mon cher, comment me vint l'idée d'écrire l'histoire de la Roche-aux-Fées ? Mon Dieu ! c'est bien simple ! En ce temps-là, j'étais en Bretagne, chez des amis. Un jour, une jeune femme de notre société me demanda si je voulais l'accompagner jusqu'aux pierres druidiques qui se trouvaient dans notre voisinage. J'acceptai avec empressement, et le lendemain nous partions tous les deux sans penser à mal...*

... Elle avait vingt ans ; je n'en avais pas encore trente ; elle était blonde et jusqu'alors le hasard m'avait toujours livré aux mains des brunes !

Au départ, nous marchions côte à côte et nous jasions tout haut !

A mi-chemin, nos mains s'étaient enlacées et nous parlions tout bas !

Peu après, nous étions au terme de notre excursion : mais en arrivant au but... nous l'avions dépassé !

... Elle avait vingt ans ; je n'en avais pas encore trente ; elle était

blonde et jusqu'alors le hasard m'avait toujours livré aux mains des brunes !...

Et voilà pourquoi, en me rappelant les pierres druidiques, il m'a paru charmant d'y incruster cette simple histoire d'amour.

Sans plus s'attarder aux bonnes fortunes de M. Théodore de Grave, passons aux :

19. Envois « Ceci est une histoire vraie» . Les exemples abondent.

De Gustave Toudouze : « Madame Lamballe » *est plutôt une histoire vraie qu'un roman. Tous les personnages existent, je les connais, je les vois souvent et je les aime. Je n'ai changé que les noms, les professions et les circonstances dans lesquelles les événements se sont produits, et encore bien peu...* — Du même, « Le Vice » : *Cette étude d'un absinthé est malheureusement vraie. Mon héros était un maître d'études du collège Sainte-Barbe que j'ai connu et qui, au quartier Latin, portait le sobriquet de* BOUTON D'OR. *Le véritable nom du pauvre diable était Boutonnet...* — Du même : *Comme tous mes romans, le* PÈRE FROISSET *est composé d'éléments absolument vrais et existants... Cet excellent* PÈRE FROISSET *porte en réel sous le grillage du masque et sous le plastron, le nom de Fosse, c'est mon professeur d'escrime, un vieux brave qui a servi dans la Garde Impériale et même sous Louis-Philippe, un rude poignet et une fameuse lame. Le pauvre garçon que je lui donne comme fils dans mon roman était, en réalité, le fils aîné d'un médecin de ma famille...*

Hugues Le Roux, « Médéric et Lisée » : *Ceci est une histoire vraie. Le décor est une ferme normande où j'ai passé mon enfance*, etc., etc.

On pourrait, si l'on voulait, allonger encore cette suite de citations, découvrir encore de nombreux genres d'envoi. Il va sans dire que certaines dédicaces se compliquent et sont d'une classification très difficile, à cause de la subtilité dans les nuances. Telle, en effet, peut indifféremment être rangée dans l'espèce : « Appel à l'indulgence » et dans l'espèce : « Méconnu et désenchanté ». Les psychologues de profession pourront, avec le livre de Paul Eudel, s'amuser longtemps à fixer les catégories des dédicaces.

Allons ! qui veut être le Linné des « Envois d'Auteurs » ? C'est un service à rendre aux jeunes écrivains inexpérimentés à la recherche de bons modèles et c'est un volume à ajouter à la collection encyclopédique, qui comprend déjà le « Dictionnaire des synonymes » et le « Dictionnaire des rimes ».

LOUIS FOREST.

LES DEUX BARRÈS

Le hasard me met entre les mains deux volumes (1) dissemblables comme couverture, format, impression, noms d'éditeurs et d'auteurs. Les deux écrivains se connaissent peut-être à peine ou s'ignorent, s'admirent ou se détestent, se considèrent mutuellement comme des génies ou des avortons des lettres... Qu'importe. Tous deux se trouvent subitement unis dans ma pensée par des liens de sympathie mystérieuse, par une identité des sensations qu'ils provoquent dans ma conscience. Tous deux me rappellent quelques moments de sensibilité exquise que je dois à une œuvre de tendresse de la grande romancière napolitaine Mme Mathilde Serrao. *Pulcinella*, tel est le titre de la nouvelle adorable entre toutes, qui, à son apparition, a fait verser des torrents de larmes. Un jeune homme généreux et intelligente se fait applaudir dans des théâtres forains de Naples. Ses admirateurs raffolent de son art étrange et, dans leurs accès d'enthousiasme, lui jettent des fruits, des mouchoirs et des épithètes caressantes. L'amour véritable s'empare un jour du jeune homme et celui qui a fait rire tout Naples a envie de pleurer à son tour. Mais en vain veut-il se détacher de sa « manière », de son art « bouffon ». Le public le demande tel qu'il l'a connu et son pauvre cœur se brise devant la foule implacable, réclamant ses grimaces, son visage fardé, sa pose et ses « gestes ». L'effet est d'autant plus tragique qu'on sent dans la douleur suprême du vaincu des trésors de sentiments volontairement refoulés et étouffés. On devine enfin dans sa mort précoce la disparition d'une conscience pas banale, d'un talent qui aurait pu être durable...

. . . .

Les temps sont changés : un ouvrage de M. Barrès paraît, et la France reste insensible devant les beautés incomprises ou introuvables de son style et de ses pensées. Et cependant le jeune maître n'a rien fait pour lasser la bienveillance de son public. Résigné à devoir sa gloire aux promesses que faisaient en son nom jadis les critiques confiants, il n'a jamais abusé des courants sympathiques, créés autour de ses ouvrages dont la rareté nous pénètre de reconnaissance. Si *Huit jours chez Renan*, ce début brillant de sa carrière, lui suffirent jadis pour approfondir le système du plus divers des philosophes, il ne faudrait encore aujourd'hui peut-être pas plus de *dix minutes chez Barrès* pour explorer en détail son palais du *Culte du moi* ou les fleuves de *Sang et de Volupté* qui baignent son *Jardin de Bérénice*. Car son œuvre est simpliste, malgré la magnificence des écriteaux qui en cachent l'architecture et en obscurcissent le sens.

Les courtes séries de ses plaquettes alléchantes qui, avec le premier volume des *Déracinés*, tiendraient dans le creux de la main, brillent

(1) *Un Amateur d'âmes*, par Maurice Barrès, illustration de L. Dunki. (E. Fasquelle.) — Œuvres de René Ghil. II : *Dire des sangs*. (*Mercure de France*.)

surtout d'une vertu inappréciable. Sa franchise idéale est presque sublime dans la nudité de ses beautés jamais voilées. *Egotiste*, ou égoïste, comme dirait un moraliste vulgaire, M. Barrès proclame l'amour du moi avec la sincérité et l'enthousiasme d'un homme procédant au sacrifice de tout son être. A force de s'admirer devant la foule, il a conçu de lui-même une idée excessive. Comme tant d'autres, il a voulu en imposer par son mépris des sentiments acquis. Il a voulu plaire par sa moralité à part, par sa langue à lui, par ses aspirations si différentes de celles de son entourage. A force de viser à conquérir les badauds intellectuels, il est devenu leur proie. Sa « pose » des premiers écrits est maintenant sa seconde nature et ses grimaces ne sont plus que des contorsions forcées du corps et du visage. Son école d'énergie et d'héroïsme d'antan n'exhale plus qu'une odeur de fard desséché sur un visage vieilli avant le temps. Ses élans de lyrisme nous font l'effet de la musique militaire après le repas, d'une chaleur de commande. Un relent de tristesse se dégage de ses jeux d'esprit froids et stériles, et tout crie chez lui la douleur d'un homme « déraciné » de ses penchants naturels, de sa mentalité et sensibilité normales.

M. Barrès est donc tombé dans un *égotisme* à outrance. En suivant son individualité violée et faussée, il se croit maître tout en n'étant que l'esclave de sa servitude jadis volontaire. Son *moi* envahit malgré lui ses livres et fait éclater les cadres de son œuvre. Narcisse, amoureux de sa personne, pâlit devant cet « égotisme » à outrance, devant cet amour du « moi » s'adorant dans sa propre adoration et grandi dans la persuasion de sa grandeur. Le temps n'a fait qu'exalter ces tendances et, dans l'*Amateur d'âmes*, M. Barrès se « dissout » dans sa propre âme, s'agenouille devant sa propre personnalité et son génie littéraire. Il se borne ainsi à manier et à remanier la première et unique idée qui, d'après lui, justifierait l'apparition et la continuation de son œuvre.

Circonstance rare dans la vie d'un auteur : loin de vouloir créer quelques nouveaux frissons d'art, il se contente, dans la fleur de l'âge, de ressentir ses propres sensations, de récrire un volume écrit auparavant. Une première version de son *Amateur d'âmes*, nous dira-t-il, dans sa préface ingénieuse, « avait paru en octobre 1893 et puis dans le volume *Du sang, de la volupté et de la mort*. Mais il s'est décidé à en publier aujourd'hui un texte moins indigne, peut-être, en tout cas plus nourri ». Il est retourné sur les lieux qu'il avait décrits, pour « *redoubler* ses sentiments et collationner ses images ». C'est ainsi qu'est né l'*Amateur d'âmes*, aux sentiments « redoublés », empruntés à une conscience d'élite, à l'âme même de M. Barrès. Delrio vivant dans un bâtiment « d'un *ton orange* » aux environs de Tolède, pousse jusqu'à la passion la curiosité de toutes les énergies. Au milieu de ses préoccupations de « *machinisme moral* (?) », il en vint à songer à une fille que son père avait eue d'un amour adultère... Il désira se l'attacher parce qu'il la *devinait formée selon son cœur* (?)... Orphe-

line, elle vit à Dresde, qu'elle quitte pour aller rejoindre Delrio. Elle était toujours vêtue de jaune ou de violet, couleurs violentes qu'il préférait à toutes et « dont les combinaisons le baignaient d'un plaisir sensuel ». Elle était faite pour « la conversation des anges » et Delrio s'en tenait « à la respirer » et quand elle avait dit de certaines choses « très spéciales », que lui ressentait aussi, il l'embrassait. Parmi les étrangers qui tournaient autour de Pia, Lucien lui plaisait surtout, Lucien, « une âme assez indigente ».

« Tel qu'un beau fruit, il éveillait une sensualité que *comprendront ceux qui furent parfois tentés*, en présence d'un adolescent, d'admettre un troisième sexe, où l'on classerait encore les jeunes animaux. » (Page 37.)

Mais Pia « manquait d'intensité » (?!) pour son frère. « Née pour le rôle que lui souhaitait Delrio, elle n'en faisait pas les gestes. » (?!! *Textuel*). Delrio pense « la développer », « lui donner le dernier coup de pouce », en lui montrant l'Espagne, « le pays le plus effréné (?) du monde ». Le remède réussit. A la nuit, dans les tristes auberges, Delrio joue avec les bagues, les doigts et le reste de Pia, qui est prise ainsi de la « folie du gouffre » et des désordres du désir. De retour à Tolède, Delrio doit s'absenter pour ses affaires. Pia languit et sanglotte, tandis que Lucien l'accompagne dans ses visites à la cathédrale. Un jour, quand « la pauvre petite perle » reste prosternée devant la Vierge, Lucien s'aperçoit que sa jeune amie pleure.

« Ce dont il fut bouleversé au point qu'il appuya ses lèvres sur les lèvres de la jeune fille et, sans qu'elle cessât d'être vierge, ces deux enfants misérables défaillirent embrassés. Mais tout à coup le sentiment de son véritable amour la réveilla. Elle sentit d'une manière confuse et avec désespoir qu'elle s'était égarée de la véritable destinée ; *ce frisson que toutes les Espagnes justifiaient ou nécessitaient* (???), elle ne l'eût ressenti avec une *pleine convenance* (?) que dans les bras de son frère (?) et véritable maître... »

Pia, après le retour de Delrio, se blesse d'une balle « mortellement » et meurt...

Et c'est tout. Ce livre, écrit par un auteur moins illustre, serait sans doute rangé parmi les traités de sensualité perverse, mal pensés et mal écrits, mais signé Maurice Barrès, il a droit, par cela même, à notre admiration. En vérité, comment ne pas s'incliner devant le *culte du moi* de Delrio qui, ayant la nostalgie de l'inceste, fait venir à travers mers et montagnes sa sœur Pia et la promène au pays « le plus effréné du monde » pour la rendre docile à ses instincts ? Quelle âme d'élite, quelle énergie surhumaine que celle de Delrio et comme on comprend facilement l'engouement qu'a pour lui l'auteur !

C'est un véritable supra-homme, aux passions fortes, sans scrupules théologiques ou moraux, comme l'homme élémentaire, ne connaissant d'autre maître que ses penchants « égotistes » et la voix du sang d'un paresseux halluciné.

Mais M. Barrès n'est pas seulement un étrange « amateur d'âmes ».

Il veut se montrer en outre comme penseur d'une originalité de forme incomparable. Son esprit libre et indépendant se dégage de la sorte de tous les liens qui enchaînent les autres écrivains. Il a le courage de mépriser notre morale quotidienne et d'avouer les tentations des adolescents ou des jeunes animaux. Il écrira de plus en dehors de toute préoccupation de syntaxe, de grammaire, de bon sens, de mesure et de « bon goût », ce tyran indomptable que subissent avec tant de soumission toutes nos gloires nationales. Son style a ainsi des charmes particuliers. Delrio retint Lucien à Tolède « *comme un sujet* CHEZ QUI, *à l'occasion, développer quelque passion* « (p. 36). Il nous dira ailleurs, en moraliste d'une indépendance rarement égalée, que « le souci de la vertu naît quand avec de la fortune on n'a ni talent à mettre en valeur, ni ambition à satisfaire » !

Voici, par exemple, une description de l'Italie qui n'a sa pareille dans aucune des littératures connues :

« L'Italie est *moins simple, plus composée*, tout y est brusque et *d'un accent qui mord.* »

Quant à l'Espagne, « sa sensibilité est faite de sensibilité contractée ». Parfois ce talent descriptif s'élève à la hauteur épique d'un Alphonse Allais. Parlant des gens qui lui apparurent au seuil des cavernes, il ajoutera : de *tous* sexes... et le lecteur, émerveillé par l'exactitude de l'expression, cède à l'envie folle d'ajouter : sans en excepter un seul... Par ci par là, des aphorismes grandioses dans le genre de celui-ci : « *Qui fréquente le paysage de Tolède n'a que faire de considérer le grave jeune homme de la chapelle Médicis et peut se dispenser de la biographie et des pensées de Blaise Pascal* » !

Nous citons au hasard de la plume.

M. Barrès a su, on le voit, « proportionner » son style et sa pensée à l'élévation du sujet et on lui sait un gré infini d'avoir sa langue à lui, langue d'une beauté douteuse peut-être, mais d'une incorrection troublante.

***

Le rôle de M. Barrès parmi les prosateurs, appartient sans conteste à M. René Ghil dans le royaume de nos poètes. On pourrait même dire de M. Ghil qu'il est le Barrès de notre Parnasse. Lui aussi a une seule idée maîtresse de laquelle est issue toute la coulée de chefs-d'œuvre et d'aspirations dont déborde son activité poétique. Il a voulu également frapper l'imagination des foules, en leur montrant sa muse sous des formes étranges Au lieu d'être harmonieuse, elle gesticulera furieusement; au lieu d'être belle, elle sera terrifiante, sans âge, sans attraits. Elle gémit, grince des dents, et, au lieu de chanter, elle articule des cris surhumains.

Sa pensée est cependant plus large et plus profonde. Elle nous transporte jusqu'à l'époque de la « Pierre étonnée », aux temps tertiaires miocènes ou pliocènes. L'auteur a la prétention d'exprimer, dans la langue divine des poètes, le transformisme de l'Univers. Il commence

par les *Anthropiskes* (?), ces ombres vivantes, et nous mène, à travers des décors d'outre-monde et des catastrophes diluviennes, à travers le geste et les réflexes des premiers hommes, par la suggestion des rythmes et l'instrumentation verbale, par la première capacité cérébrale, les premiers pas sautés des mères devant leurs petits, par la mimique et à la lueur des feux, par le soleil et les cultes, au *Pas Humain !...* Ne nous montrons pas plus exigeants à l'égard de M. Ghil que nous ne l'avons été pour M. Barrès. Si ce dernier a pour but de faire triompher son cher *égotisme*, M. René Ghil, d'une envergure encore plus philosophique, chante le triomphe du transformisme à travers les âges. Sa langue poétique ne manque pas non plus de simplicité et d'élégance. Citons plutôt la strophe enchanteresse qui commence son *Dire des sangs*, Ier, le « Pas humain » (l'*Œuvre* de Ghil aura trois parties, dont la Ire, *Dire du mieux*, et la IIe, *Dire des sangs*, ont déjà paru, et la IIIe, *Dire de la loi*, ne régalera que l'humanité du xxe siècle) :

Aux gîtes de la Vie où leur poitrail agite
l'ire et la peur et le désir d'un autre gîte
de la Faim d'un Mâle et sa femelle
apparus
parut-il ! surnaturels, d'être — d'Yeux intrus
en des têtes tournant des lenteurs aplaties —
d'une même nature aux mêmes alenties
éternités de pas mous.

Le poète des *Sangs* comme le prosateur du *Sang* a ses mots, ses phrases et même ses périodes à lui. Comme M. Barrès, il est hanté par la préoccupation d'étonner, de surprendre, de conquérir ses contemporains. S'il a moins de talent, il a plus d'audace dans la forme. Tout est extraordinaire dans son poème. S'il s'agit des sensations, il nous dira les beautés des « yeux diurnes et noctiluques » et « les entraves de diaphures du vent des plantes, les femmes en plongeurs roulant de longues voix aux plis sourds de leurs âmes ». Le vers ainsi conçu devient de la prose musicale comme la prose de M. Barrès a les qualités de la poésie de « primitifs » ! De cet accouplement des mots en prose ou en vers, qui jurent parfois de se trouver ensemble, descend cependant une consolation divine pour les poètes infortunés et méconnus. La gloire de René Ghil et celle de Barrès ont la bonté du Soleil. Elles rechauffent comme l'astre-roi tous les malheureux. La prose philosophique de l'un et le vers transformiste de l'autre, relèvent ainsi autant de la philanthropie que de la littérature. Tous deux représentent chez nous contre eux et malgré eux le véritable art égalitaire et démocratique. Ils ne sont peut-être pas d'une lecture attrayante pour tout le monde, mais tout le monde peut, avec quelque courage égaler leur art. Cela procure en tout cas une volupté rare à ceux qui n'éprouvent pas la nécessité de les imiter.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

UN PETIT HÉROS

NOUVELLE

(*Suite*) (1)

Voici ce qui était arrivé. Sans parler des nouveaux visiteurs qui s'étaient emparés de toutes les montures et de toutes les places, deux chevaux étaient tombés malades et, parmi eux, mon clapper. Mais je n'étais pas seul à souffrir de ce contre-temps : j'appris que le dernier venu des invités, ce jeune homme pâle dont j'ai déjà dit quelques mots, manquait, lui aussi, de monture. Pour parer à ce désagrément, notre hôte avait dû recourir à un moyen héroïque : il avait offert son étalon, une bête indomptable et non dressée, en ajoutant, pour l'acquit de sa conscience, qu'il était impossible à monter, et qu'on avait résolu de le vendre pour son caractère sauvage, si toutefois on trouvait un acquéreur. Mais le jeune homme prévenu avait déclaré qu'il montait passablement bien, et qu'il était prêt à enfourcher n'importe quel animal pourvu qu'il pût être de la promenade. Notre hôte s'était tu alors, mais il me semblait maintenant voir sur ses lèvres un sourire malin et équivoque. En attendant le cavalier qui s'était vanté de son habileté, il se promenait sur le perron en frottant ses mains d'un geste d'impatience, et en regardant à chaque instant du côté de la porte.

Quelque chose du même sentiment semblait animer les palefreniers, qui maintenaient l'étalon et étouffaient presque d'orgueil à paraître devant tout ce monde avec un cheval capable de tuer un homme comme rien. Quelque chose du sourire ambigu de leur maître se réflétait dans leurs yeux écarquillés par l'attente et fixés aussi sur la porte par où devait sortir l'audacieux cavalier.

Enfin le cheval lui-même semblait conformer son allure à celle du maître et des serviteurs. Il avait un air orgueilleux et hautain, comme s'il se fût senti le point de mire de cent regards curieux et qu'il s'enorgueillit de sa mauvaise réputation, ainsi que certains jeunes étourdis incorrigibles qui tirent vanité de leurs tours pendables. Il semblait défier le téméraire qui oserait attenter à son indépendance.

Ce téméraire parut enfin. Confus de s'être fait attendre, se pressant de mettre ses gants, il s'avançait sans regarder. Il descendit vivement les marches du perron, et il ne leva les yeux que lorsqu'il

(1) Voir la *Revue des Revues*, numéro des 1er et 15 mars 1899.

se trouva près du cheval et étendit la main pour lui caresser le garrot ; mais brusquement, il s'arrêta, surpris de voir l'animal se cabrer avec fureur, et d'entendre le cri d'épouvante que laissèrent échapper tous les assistants.

Le jeune homme se recula, considéra d'un air perplexe le cheval surexcité qui tremblait comme une feuille, s'ébrouait de rage, les yeux torves et injectés de sang, les jambes de devant dressées comme s'il voulait s'envoler en emportant avec lui les deux palefreniers. Un moment le jeune homme demeura tout déconcerté, puis, en rougissant un peu, il leva la tête et promena un regard circulaire sur les dames.

— C'est un bon cheval, prononça-t-il, comme à part soi, et nul doute qu'on ne doive trouver grand plaisir à le monter, mais... seulement, savez-vous, je ne vous accompagnerai pas, conclut-il en s'adressant à notre hôte avec un sourire large et débonnaire qui seyait fort bien à son visage intelligent et sympathique.

— Eh bien, mon ami, n'empêche que je vous considère comme un bon cavalier quand même, je vous le jure, répondit le maître de l'animal indomptable en pressant, d'un air de satisfaction et de remerciement, la main du jeune homme ; justement parce que vous avez su reconnaître du premier coup à quelle bête féroce vous aviez à faire, ajouta-il avec dignité. Me croirez-vous ? moi qui ai servi dans les hussards pendant vingt-trois ans, trois fois j'ai essayé de le monter, ce vaurien, trois fois j'ai eu le plaisir d'être jeté à terre... Tancrède, mon ami, tu n'es point créé pour vivre ici... Tenez, emmenez-le ; il a assez fait peur au monde... Ce n'était pas la peine de le sortir, conclut-il en se frottant joyeusement les mains.

Il faut remarquer que Tancrède ne lui servait en aucune manière et qu'il mangeait plutôt son avoine sans profit ; en outre, l'achat de ce cheval avait fait perdre au vieil hussard son ancienne réputation de bon cavalier, car il avait payé d'un prix fabuleux ce paresseux inutile, qui n'avait pour lui que sa beauté. Aussi était-il maintenant enchanté d'avoir vu son Tancrède garder sa dignité, épouvanter un cavalier de plus et remporter ainsi de nouveaux lauriers.

— Comment ? vous ne venez pas avec nous ? s'écria la belle blonde qui tenait absolument à avoir ce jour-là son cavalier servant auprès d'elle... Auriez-vous peur, par hasard ?

— Mon Dieu, oui, lui répondit le jeune homme.

— Et vous parlez sérieusement ?

— Voyons, voulez-vous que je me casse la tête ?

— Eh bien, montez vite mon cheval ; ne craignez rien, il est tout à fait doux. On changera les selles en un clin d'œil. Et moi j'essayerai le vôtre : il est impossible que Tancrède soit toujours aussi impoli.

Aussitôt dit, aussitôt fait. L'étourdie sauta à bas de sa monture, et comme elle achevait sa dernière phrase, elle se trouvait déjà à côté de nous.

— Vous connaissez bien mal Tancrède, si vous vous imaginez qu'il se laissera seller de votre abominable selle. Et puis, vous-même, je ne vous permettrai pas de vous faire casser la tête, ce serait vraiment trop dommage ! déclara notre hôte, très satisfait intérieurement, et affectant, selon son habitude, des façons de parler rudes et même un peu grossières, ce qui, à son avis, révélait le brave homme et le vieux militaire et devait surtout plaire aux dames. C'était là une de ses manies, bien connue de chacun.

— Tiens ! et toi, le pleureur, ne voudrais-tu pas essayer ? Tu avais tellement envie de venir avec nous, dit, lorsqu'elle m'aperçut, la hardie cavalière en désignant Tancrède de la tête.

Cette fois, elle me taquinait tout simplement pour ne point s'en aller sans rien dire, puisqu'elle avait inutilement quitté son cheval, et aussi pour ne point me lâcher sans m'avoir lancé quelques pointes, puisque j'avais commis l'imprudence de lui tomber sous les yeux.

— Tu n'es sans doute pas comme... Et puis, il n'y a pas à dire, tu es un fameux héros, et tu rougirais d'avoir peur, surtout lorsqu'on te regarde, ô page admirable !... ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sur Mme M***, dont la monture était la plus proche de nous.

Un sentiment de haine, un désir de vengeance m'avaient envahi le cœur lorsque j'avais vu la belle cavalière s'approcher pour monter Tancrède. Mais je ne saurais exprimer ce que je ressentis à ce défi inattendu. Ma vue se troubla quand j'aperçus le malicieux regard qu'elle jeta sur Mme M***. L'espace d'un éclair, une idée illumina mon cerveau ; ce ne fut qu'une seconde, moins qu'une seconde, ce fut comme une poudre qui s'enflamme ; la coupe fut trop pleine, toute mon âme se souleva d'indignation, à tel point que je n'eus qu'un désir : confondre tous, absolument tous mes ennemis, me venger de tout, en montrant, d'une façon éclatante, quel homme j'étais... Ou bien était-ce que, par miracle, j'eus en ce moment l'intuition de toute l'histoire du moyen-âge, dont je ne connaissais alors pas un mot ?... Subitement, dans ma tête bouleversée, surgirent des tournois, des paladins, des héros, de belles dames ; j'ouïs des cliquetis d'épées, des clameurs, les applaudissements de la foule et, plus distinct que tout cela, un de ces cris timides, parti d'un cœur effrayé, qui pénètre une âme fière et lui est plus doux que la plus glorieuse victoire...

Je ne sais vraiment pas si toutes ces folies me passèrent en effet dans la tête, ou si ce ne fut qu'un pressentiment ; mais je sentis que mon heure avait sonné. Mon cœur sursauta, vibra ; et, je ne me souviens plus comment, d'un bond, je m'élançai du perron et me trouvai près de Tancrède.

— Croyez-vous par hasard que j'aie peur ? criai-je hardiment, ne me sentant plus d'orgueil et de fièvre, suffoquant d'émotion et rougissant si fort que les larmes me brûlèrent les jours. Eh bien, nous allons voir !...

Et saisissant Tancrède par le garrot, je mis le pied dans l'étrier avant qu'on eût le temps de faire un geste. En un clin d'œil, Tancrède se cabra furieusement, secoua la tête, s'arracha d'un bond vigoureux aux mains des palefreniers terrifiés et partit comme un tourbillon, parmi les clameurs épouvantées de l'assistance.

Dieu sait comment je réussis à passer mon autre pied dans l'étrier, à la volée; je ne m'explique pas non plus comment je fis pour ne point lacher les rênes. Tancrède s'enleva hors de la cour, tourna brusquement à droite et partit le long de la grille droit devant lui, sans s'inquiéter de la route. Ce ne fut qu'alors que j'entendis derrière moi les cris de cinquante poitrines, et ces cris excitèrent dans mon cœur défaillant un tel sentiment de plaisir et de fierté, que je n'oublierai jamais cet instant fou de mon enfance. Tout le sang me monta à la tête, m'assourdit, refoula ma terreur. Je ne me sentais plus. Quand je me rappelle maintenant cette scène, il me semble qu'il y avait en effet là-dedans quelque chose de chevaleresque.

D'ailleurs toute ma « chevalerie » commença et finit en moins d'une seconde; autrement je crois que le chevalier aurait mal fini. Et encore ne sais-je point trop comment je fus sauvé. Je savais bien monter, on me l'avait appris. Mais mon clapper avait plutôt l'aspect d'une brebis que d'une vraie monture. Il est hors de doute que Tancrède m'aurait jeté à bas s'il en avait eu le temps : mais après avoir fait à bride abattue une cinquantaine de pas, il fut brusquement effrayé par une pierre énorme qui barrait sa route et il se rejeta en arrière. Il se retourna au vol, mais si soudainement, et, comme on dit, à corps perdu, que je me demande encore aujourd'hui comment je pus éviter d'être désarçonné, lancé comme une balle à six mètres de là et brisé en morceaux, et comment Tancrède lui-même ne se cassa point les jambes à ce brusque mouvement. Il se précipita vers la porte cochère, secouant furieusement la tête, bondissant de côté et d'autre, comme ivre de rage, jetant au hasard ses jambes en avant, essayant de m'arracher de son dos, comme s'il avait eu sur lui un tigre en train de lui enfoncer ses crocs et ses griffes dans la chair.

Encore un moment et j'allais être lancé contre le sol; j'étais sur le point de tomber, mais déjà plusieurs cavaliers accouraient à mon secours. D'eux d'entre eux prirent un raccourci par les champs, deux autres arrivèrent si près de moi qu'ils faillirent me meurtrir les jambes en serrant Tancrède des deux côtés. Ils purent le saisir par la bride, et, quelques secondes après, nous nous trouvions devant le perron.

On m'enleva de dessus le cheval. Pâle comme la mort, respirant à peine, je tremblais comme un brin d'herbe agité par le vent, tandis que Tancrède, tout le corps tiré en arrière, sans mouvement, comme fiché en terre, jetait du feu par ses narines rouges et fumantes, frissonnait comme une feuille, et semblait pétrifié d'hu-

miliation et de colère par cette témérité impunie d'un enfant. Autour de moi, dans un tumulte, retentissaient des cris de surprise et d'effroi.

A ce moment, mes yeux errants rencontrèrent le regard de Mme M..., toute pâle d'inquiétude. Et — je ne puis oublier cet instant — brusquement je devins pourpre, comme embrasé; je ne sais plus ce qui se passa en moi : troublé et effrayé de ma propre émotion, je baissai timidement les yeux. Mais mon regard avait été remarqué, surpris. Tous les yeux se tournèrent vers Mme M..., qui, gênée par l'attention générale, rougit comme un enfant sous l'impulsion d'une sorte de sentiment spontané et involontaire, puis se mit à rire d'un rire forcé en essayant, sans trop de succès, de refouler son trouble.

Toute cette aventure était en elle-même assez ridicule; mais à ce moment-là un incident inattendu me sauva de l'hilarité générale et donna à la scène une couleur spéciale. L'instigatrice de tout cet émoi, celle qui jusque-là s'était montrée mon implacable ennemie, mon beau tyran enfin, se mit tout à coup à me couvrir de baisers. Elle m'avait regardé, sans en croire ses yeux, lorsque j'avais eu l'audace d'accepter son défi, de relever le gant qu'elle m'avait jeté en désignant Mme M... Elle avait manqué défaillir de terreur et de remords lorsque je volais sur Tancrède; mais maintenant que tout était fini, maintenant surtout qu'elle avait surpris le regard que j'avais jeté sur Mme M..., ma confusion, ma rougeur subite, la tendance romanesque de sa cervelle légère l'amenait à prêter à cet instant un sens nouveau, caché, inédit; et elle fut tellement ravie de ma « chevalerie », qu'elle se précipita vers moi, me serra contre elle, émue, fière de moi, rayonnante.

Une minute après, elle levait vers tous les assistants pressés autour de nous un visage naïf, mais sévère, où tremblaient et brillaient deux petites larmes de cristal; et, d'une voix grave qu'on ne lui connaissait pas, elle dit en me désignant :

— Mais c'est très sérieux, Messieurs, ne riez pas !
sans s'apercevoir que tous étaient devant elle comme ensorcelés, dans l'admiration de son bel enthousiasme. Ce mouvement spontané, cette physionomie sérieuse, cette naïve franchise, ces larmes de cœur dont nul ne l'eût soupçonnée capable et qui jaillissaient de ses yeux toujours souriants, produisirent un effet si inattendu que tous demeuraient comme électrisés par son regard, par sa parole, par la vivacité enflammée de son geste. On eût dit qu'ils ne pouvaient détourner leurs yeux, dans une appréhension de laisser échapper ce rare moment d'extase qui transfigurait son visage. Notre hôte lui-même devint rouge comme une tulipe, et on l'entendit plus tard, assure-t-on, avouer qu' « à sa honte » il avait été amoureux de sa belle invitée presque une minute entière.

Il va de soi qu'après cela je passai pour un « chevalier », pour un « héros ».

— Un de Lorges, un Toggenburg ! disait-on autour de moi, parmi des applaudissements réitérés.

— Bravo ! la nouvelle génération ! cria notre hôte.

— Mais il viendra avec nous, il viendra sans faute, déclara la belle blonde ; nous lui trouverons de la place, il faut que nous lui en trouvions. Il se mettra à côté de moi, avec moi, sur mes genoux... Non, non, je me suis trompée, se reprit-elle en riant, sans pouvoir contenir son hilarité au souvenir de notre première rencontre.

Mais tout en riant, elle me caressait doucement la main et me cajolait de toutes les manières pour que je ne m'offense point.

— Il viendra, il viendra ! répliquèrent plusieurs voix ; il faut l'emmener avec nous : il a bravement conquis sa place.

La chose s'arrangea bientôt. La vieille demoiselle qui m'avait fait faire la connaissance de la dame blonde fut priée, suppliée par tous les jeunes gens de rester à la maison et de me céder sa place, ce à quoi elle dut consentir à son grand dépit, en bouillant de colère mais en souriant quand même. Sa protectrice, celle auprès de qui la vieille demoiselle se réfugiait toujours, mon ennemie de la veille et ma récente amie, lui cria, en galopant déjà sur son cheval fringant et en riant comme une folle, qu'elle lui portait envie, et qu'elle serait bien heureuse de garder elle-même le logis, car il allait pleuvoir tout à l'heure et nous serions tous trempés.

Elle ne se trompait point. Une heure après, une véritable averse se déchaînait, qui gâtait tout le plaisir de notre promenade. Nous fûmes obligés de faire une halte assez longue dans des masures de paysans, et nous ne pûmes rentrer que vers dix heures, par un temps humide et désagréable. Je me sentais pris d'une petite fièvre. Au moment de partir, Mme M... s'était approchée de moi et m'avait exprimé son étonnement de me voir en simple veston et le cou nu. Je lui avais répondu que je n'avais pas eu le temps d'emporter mon manteau. Alors, relevant le large col foncé de ma chemise, elle l'épingla, puis enleva de son cou un petit foulard de gaze rouge qu'elle noua autour du mien pour m'empêcher de m'enrhumer. Elle se pressait tellement que je n'eus même pas le loisir de la remercier.

Lorsque nous fûmes de retour, je la trouvai dans le petit salon avec la dame blonde et le jeune homme pâle qui s'était acquis une réputation de bon cavalier pour avoir eu peur de monter Tancrède. Je m'approchai aussitôt pour la remercier et lui rendre son foulard. Mais après toutes mes aventures je me sentais un peu confus ; j'avais hâte de monter dans ma chambre pour réfléchir librement à tout ce qui s'était passé. J'avais reçu trop d'impressions. En tendant le foulard à Mme M... je rougis, comme d'habitude, jusqu'aux oreilles.

— Je parie qu'il avait envie de garder votre foulard, dit le jeune homme en riant ; on voit à ses yeux qu'il voudrait bien ne point s'en dessaisir.

— C'est cela, c'est bien cela ! appuya la jolie blonde... Ah ! qu'il est donc...

Mais elle s'interrompit, visiblement contrariée, sous le regard sérieux de Mme M..., qui n'aimait pas les plaisanteries poussées trop loin.

Je me sauvai vivement..

— Voyons, comme tu es drôle ! dit l'espiègle en me rattrapant dans la pièce voisine et en me prenant amicalement les deux mains. Tu aurais très bien pu ne pas le rendre, puisque tu tenais tant à le garder. Tu aurais déclaré ne plus savoir où tu l'avais mis, et voilà tout. Comme tu es encore naïf ! Grand dadais, va !

Et elle me donna du doigt un léger coup sur le menton, en riant de me voir rougir comme une pivoine.

— Nous sommes bons amis, à présent, n'est-ce pas? C'est fini, notre brouille ?...

Je me mis à rire et lui pressai les doigts pour toute réponse.

— Eh bien, c'est entendu... Mais pourquoi es-tu si pâle, et pourquoi frissonnes-tu ? Aurais-tu la fièvre ?

— Oui, je me sens un peu indisposé.

— Oh ! pauvre enfant. C'est la conséquence de trop fortes émotions... Sais-tu, tu ferais mieux d'aller te coucher sans attendre le souper, et demain il n'y paraîtra plus. Viens-tu ?...

Elle me reconduisit dans ma chambre et se mit à me soigner avec une sollicitude inépuisable. Me laissant ôter mes vêtements, elle courut chercher du thé et me le servit elle-même lorsque je fus couché. Elle m'apporta aussi une couverture chaude. J'étais si surpris et touché de ses soins — ou fut-ce la disposition d'esprit où je m'étais trouvé toute la journée, ou l'effet de la promenade, peut-être de la fièvre ? — qu'en lui disant bonsoir je l'embrassai vivement et chaleureusement comme mon plus tendre, mon plus proche ami. Toutes mes impressions accumulées affluèrent à mon cœur défaillant ; je pleurais presque en me pressant contre sa poitrine. Elle s'aperçut de mon attendrissement et je crois bien que l'espiègle en était quelque peu émue elle-même.

— Tu es un bon garçon, me dit-elle en m'enveloppant d'un regard caressant : tu n'es plus fâché contre moi, n'est-ce pas ?

En un mot, nous étions devenus un couple d'amis intimes.

TH. DOSTOIEVSKY.

(*Traduction française par* LÉON GOLSCHMANN *et* ERNEST JAUBERT.)

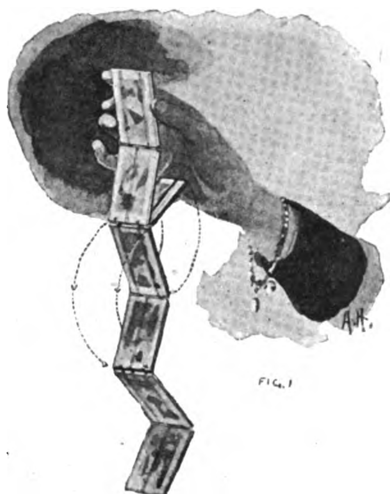
(*A suivre.*)

SCIENCE ET INVENTIONS

LA SOLUTION DU MOUVEMENT PERPÉTUEL

(*Les nouvelles automobiles*).

L'impossible a toujours été l'aimant des visionnaires. Pierre philosophale, élixir de longue vie, mouvement perpétuel, tous ces problèmes dont la solution échappe logiquement et fatalement aux recherches hantent les cerveaux où domine une folie souvent voisine du génie. Les efforts qu'ils mettent en œuvre pour atteindre le but vainement entrevu, la sagacité de leurs combinaisons, la persévérance de leur ardeur, tout atteste en eux évidemment la supériorité d'une intelligence extraordinairement active, mais faussée en ses rouages. Ils sont fous, mais combien d'esprits lucides trouve-t-on qui soient mieux doués que ces inventeurs, éternellement déçus et puisant leur conviction d'une infaillible réussite dans leurs échecs mêmes?

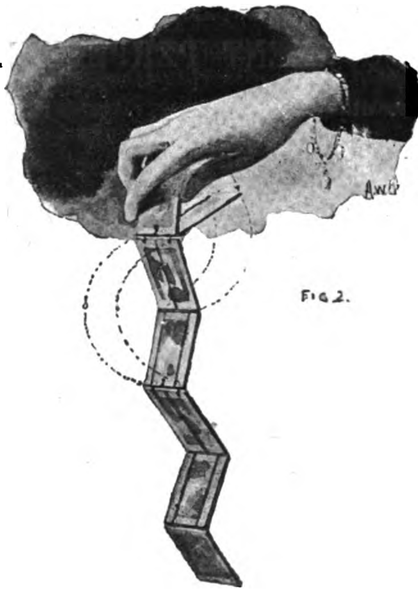


Solution du problème par le jouet d'enfants. La main de la nourrice le retient.

Parmi tous, les chercheurs du mouvement perpétuel sont les plus curieux et les plus nombreux. Leurs premières études les entraînent sur la pente. Ils se sont passionnés pour la mécanique et ils en ont vu les merveilleuses conquêtes. Pourquoi celle qu'ils poursuivent serait-elle irréalisable? N'a-t-on pas déjà sous les yeux cent chimères d'autrefois qui sont devenues maintenant d'une application pratique ou le seront demain : la communication immédiate et orale (en attendant qu'elle soit visuelle) entre Paris et New-York, la reproduction exacte de la parole par un instrument enregistreur, la direction des ballons, la lecture de la pensée, etc.?

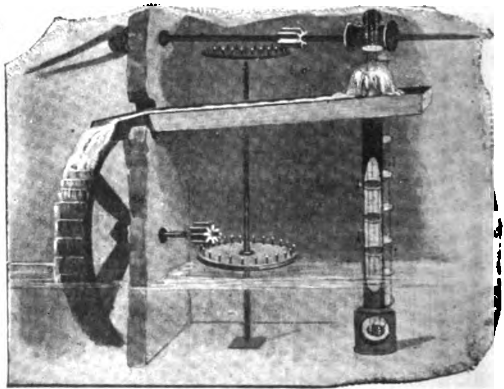
Ajoutons que l'idée chimérique du mouvement perpétuel s'appuie sur des données scientifiques. La science admet en effet qu'un corps peut se mouvoir physiquement d'une manière spontanée. Elle n'a fait qu'appliquer ce principe dans la construction du baromètre et dans celle de l'appareil électrique composé de deux piles sèches et d'un pendule, qui ne cesserait jamais d'être en action, si l'on suppose un renouvellement ininterrompu d'électricité et une invariabilité absolument constante des substances employées dans les piles.

Cependant si le mouvement perpétuel physique est indiscutable, il n'en va pas de même du mouvement perpétuel mécanique, c'est-à-dire de la possibilité de construire une machine qui aurait en elle-même sa force motrice ou la capacité de la renouveler sans discontinuité. Ni l'une ni l'autre de ces conditions ne peuvent se remplir, soit que l'on veuille imaginer un moteur qui entrerait en fonctionnement par sa propre impulsion, soit que l'on espère découvrir un moyen de l'actionner par un impulseur extérieur qui donnerait la première poussée, celle-ci devant agir indéfiniment. Cette dernière supposition est communément le point de départ de tous ceux qui se prétendent plus sûrs du résultat que leurs devanciers. Mais leurs théories ne tardent pas à se heurter aux obstacles de la loi des résistances et principalement de la loi du frottement.



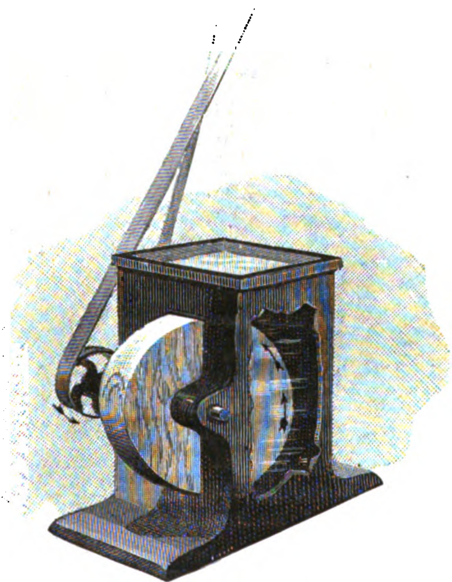
Solution du problème par le jouet d'enfants. La main de la nourrice le fait mouvoir.

Une machine quelconque n'agit que selon la quantité de force motrice qu'elle reçoit. Son énergie dépend de celle du moteur. Le bras retombe inerte quand le sang et les muscles ne vont plus. La bielle s'arrête quand le piston suspend son jeu. En d'autres termes, toute activité produite est l'effet d'une cause productrice. Quelquefois cet effet persiste pendant un certain temps après la cause, mais lorsque celle-ci ou toute autre ne rentre pas en œuvre l'effet s'anéantit à la fin. La corrélation des forces a été démontrée dans toute


La solution du meunier.

son exactitude théorique et pratique, et quiconque a la moindre notion de mécanique ne prête plus l'oreille aux découvertes du mouvement perpétuel. Cette chimère pourrait donc être reléguée dans les conservatoires des arts et métiers, où l'on garde pieusement la trace des inutiles dépenses intellectuelles du passé, mais n'allez pas croire que ces témoignages des erreurs de jadis puissent exercer quelque influence réactive sur l'obstination des chercheurs. Loin de là. Chaque jour on enregistre des demandes de brevets qui démontrent que la folie ou l'ambition humaine n'a point de bornes. Quelques-unes de ces descriptions de brevets attestent, il est vrai, la plus féconde ingéniosité.

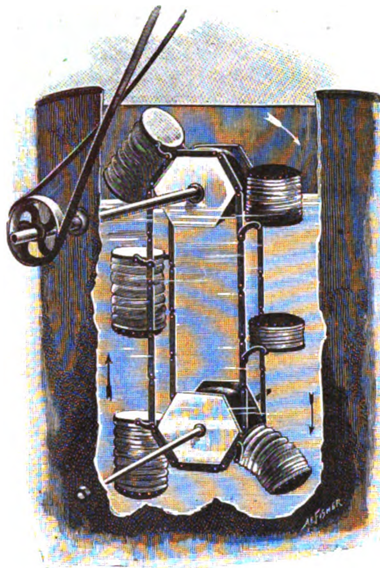
Voici, par exemple, une roue ayant une série de cases contenant chacune une bille roulante. Ces billes se trouvant, dans les parties retombantes, plus éloignées du centre que les autres, il est évident (sur le papier) que leur poids agit plus de ce côté et que par conséquent il imprimera à la roue un mouvement qui pourra être indéfini.


Le paradoxe du remouleur.

La théorie est parfaite, mais l'application la dément du coup. L'appareil cesse de tourner au bout de quelques secondes. Mais l'inventeur n'est pas en reste de réplique : « Je construis, dit-il, une roue d'immense proportion. D'un côté je suspends une masse énorme, de l'autre un nombre considérable de petits poids. La roue tournera toujours, car la masse énorme retombera nécessairement quand elle aura été élevée. » D'accord ! Seulement, toute la question est de savoir si les petits poids feront ce que l'on attend d'eux.

Il y a un jouet d'enfant qui a dû inciter bien des méditations des chercheurs du mouvement perpétuel. C'est une série de petits blocs de bois rattachés l'un à l'autre par une ficelle qui les traverse dans leur longueur. En tenant le bloc d'en haut dans la main et en lui donnant une légère secousse, on voit tout les autres blocs retomber l'un par dessus l'autre, de telle sorte que chacun imprime à son tour une impulsion à celui qui est au dessous, et qu'on obtient en appa-

rence un mouvement perpétuel. Il suffit en effet de multiplier assez le nombre des blocs en augmentant leurs dimensions pour produire toute l'énergie motrice désirable. On oublie toutefois que le jouet ne cesse d'être actionné par la main qui le tient et que lorsque cette main restera complètement immobile ou disparaîtra, ce mouvement cessera forcément bientôt sinon tout de suite.

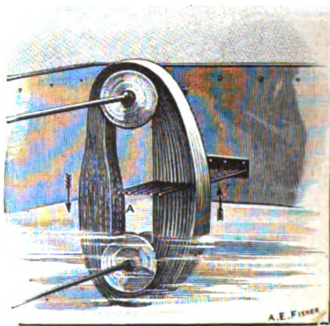


La solution de l'accordéon.

Les inventeurs ne s'arrêtent point devant ces démonstrations. On en cite un qui, exerçant la profession de meunier, voulut se construire un moulin marchant toujours sans ailes ou sans eau ou sans machine à vapeur. A cet effet il imagina une pompe élévatoire amenant dans un conduit l'eau actionnant la roue, et il espérait sincèrement élever ainsi chaque fois cette eau retombée. Par malheur pour lui, sa roue s'arrêta au premier tour.

On cite aussi le paradoxe de la meule du remouleur, qui est supposée mise en mouvement par la loi des liquides déterminant la flottaison des objets immergés. La machine est de construction élémentaire. Un bloc de bois ayant la forme d'une meule de ce genre est plongé à moitié dans un réservoir vertical rempli d'eau. Celle-ci obligera la moitié immergée à monter pour flotter et par conséquent la meule de bois tournera autour de son axe. Cela paraît théoriquement incontestable, seulement, faites l'expérience : la meule de bois ne bougera pas.

Il y a aussi le paradoxe de l'accordéon, analogue à celui de la meule du remouleur et dont le jeu est tellement compliqué que l'explication en est inintelligible pour les plus sagaces.



Moteur capillaire.

Mentionnons également les applications du principe de l'attraction capillaire à la recherche du mouvement perpétuel. Tout le monde connaît ce phénomène de l'humidité qui monte dans une serviette suspendue et mouillée dans le bas, de la mèche de lampe qui élève l'huile jusqu'au brûleur. Un chercheur en

déduit — et son brevet est de date toute récente — que l'action capillaire peut, dans des circonstances appropriées au but, exercer une pression quatre ou cinq fois plus grande que la pression atmosphérique, et il est persuadé que c'est ainsi que s'opère le phénomène de la sève ascendante dans les plantes. Il en conclut qu'il s'agit tout simplement de pénétrer le secret de l'action capillaire, et que l'on arrivera certainement de cette façon à résoudre le problème du mouvement perpétuel, c'est-à-dire de la force motrice inépuisable et sans dépense.

Parmi toutes ces curiosités, la plus nouvelle est celle de l'automobile actionnée uniquement par son poids joint à celui des voyageurs transportés. Ce poids comprime une masse d'eau contenue dans des cylindres supportés par les roues. La pression est transmise à l'arrière de la voiture qu'elle pousse. Plus cette pression est grande, plus la vitesse de l'automobile augmente ; ce qui revient à dire que plus il y a de voyageurs plus on fait de chemin dans la même unité de temps.

Verrons-nous de ces automobiles à l'Exposition de 1900 ou même avant l'année prochaine ? Qui sait ? N'existait-il pas en 1820 des voitures restaurants où l'on servait des déjeuners à une noce de soixante personnes, et d'autres omnibus où quarante voyageurs pouvaient dîner en tête à tête en cabinet particulier ?

Dr L. Caze.



L'automobile à moteur à eau.

REVUE DRAMATIQUE

ODÉON : *Les Truands.* — THÉATRE-ANTOINE : *La Nouvelle Idole.* — *Que Suzanne n'en sache rien!* — PALAIS-ROYAL : *La Poire.* — OPÉRA-COMIQUE : *Beaucoup de bruit pour un rien.*

Jean Richepin a renoncé pour cette fois à l'alignement régulier des alexandrins classiques, pour essayer du vers libre, qui nous a valu déjà ce chef-d'œuvre l'*Amphytrion* de Molière. Il ne fallait rien moins qu'un poète de cette virtuosité pour mener à bien une tâche aussi rude. Le dialogue y gagne même, à mon avis, une rapidité plus grande, une précision plus absolue; et les beaux couplets lyriques n'y perdent pas un pouce de leur ampleur.

Le premier acte des *Truands* est charmant de fantaisie picaresque. Nous sommes au vieux Quartier latin, dans l'école où Jehan de Conflans, assisté du massier Thibault, initie les jeunes écoliers aux mystères du syllogisme. Dieu! que ces jeunes gens sont sages et boivent doctement les paroles du maître! Tout à coup, un ronflement sonore, intempestif, vient troubler ce beau recueillement. C'est un écolier encore enfant qui n'a pas craint de commettre cette incongruité notoire. Aussi, il faut voir comme les autres le malmènent! Saluez-le bien bas au passage, cet écolier, c'est un maître, c'est le futur auteur du *Grand Testament*, c'est François Villon en personne. Expulsé, il ne s'en émeut guère. La théologie ne lui disait déjà pas tant! Il ne peut pas être théologien : soit! Il sera truand, et de l'école de Jehan de Conflans il passe à la Cour des Miracles, où règne et gouverne le roi des Truands, Robin Costeau. C'était déjà, on s'en souvient, la détermination qu'avait prise le petit Jehan du Moulin, chassé par son frère Claude Frollo.

Mais Robin Costeau lui-même n'est pas un truand vulgaire. Avant de succéder au Grand Coësre sur le trône du royaume d'Argot, il avait été clerc comme les autres. Sa cour, pour le savoir, vaut toutes les écoles de la rue du Fouarre, et elle fourmille par surcroît de belles filles peu farouches qui en font un perpétuel enchantement. Les écoliers, si sages soient-ils, ne sauraient se défendre contre d'aussi alléchantes tentations et, quand François Villon revient à l'école avec les Truands, c'est une belle envolée de toutes ces jeunesses. Le cours de théologie se fera désormais à la Cour des Miracles et n'en perdra pas un auditeur pour cela.

Voici que, maintenant, nous faisons plus ample connaissance avec Robin Costeau, qui va devenir le personnage central du drame. Est-ce pour sa beauté de mâle grisonnant déjà, est-ce pour son prestige de souverain que Robin Costeau est aimé? Insondable gouffre du cœur des femmes! Elles sont trois à l'adorer. C'est d'abord la vieille Marion, splendidement belle naguère, aujourd'hui décrépite et de qui il a eu un fils, Michault; puis c'est Flora, la courtisane, et enfin une danseuse des rues, la Mignotte. Toutes trois l'aiment, chacune à sa manière, et c'est vraiment une curieuse étude que celle de ces trois amours, exclusif et farouche chez la vieille. sensuel et passionné chez Flora, tendre et admiratif chez la Mignotte. Dès

lors, nous entrons au cœur même de l'action. Robin ne tarde pas à s'apercevoir que la Mignotte, qui l'aime, est elle-même aimée de son fils Michault. Et, comme il est malade de fièvre quartaine, il désigne Michault pour commander une expédition glorieuse et aventureuse à la fois, dans laquelle les Truands doivent voler le trésor de Notre-Dame.

Tout capitaine a un lieutenant. Celui de Michault est un certain Gouret, dont la barbe rousse ne nous dit rien qui vaille. Les traîtres n'ont pas d'autre système pileux que celui-là. L'expédition a pourtant été bien préparée. Flora se charge du prévôt, messire Hugues d'Estouteville et, tant qu'elle sera chez lui, il n'en sortira pas. La Mignotte, de son côté, doit danser devant les soldats. Les Truands pourront faire en toute tranquillité leur besogne. Mais l'amour va en décider autrement. Michault, amoureux de la Mignotte et jaloux, lui défend de se montrer aux archers. Si bien que la colonne des Truands est attaquée et mise en pièces, non pourtant sans que Michault ait eu le temps de gagner ses éperons de truand en supprimant un archidiacre.

Ici se place une scène exquise, celle où la Mignotte vient annoncer à Robin Costeau l'échec de l'entreprise. Le Roi des Truands sait que son fils a tué l'archidiacre et qu'on le cherche pour le pendre ; il sait que ce fils aime la Mignotte et alors lui vient l'adorable idée de l'en faire aimer. Il sermonne la fillette; il lui explique que ce qu'elle aime, ce n'est pas lui, Robin Costeau, c'est l'amour; et il arrive insensiblement, avec une tendresse et une ingéniosité délicieuses, à s'arracher du cœur de la Mignotte pour y faire place à son fils. Pour que son sacrifice soit complet, pour que les amants soient heureux, il se dénoncera comme le meurtrier de l'archidiacre et c'est ce qu'il affirme en effet à messire Hugues d'Estouteville, lequel était venu chercher Michault avec ses archers pour le conduire à la potence.

Mais le prévôt ne se tient pas pour convaincu, d'autant plus que Michault prévenu arrive à son tour et s'accuse. Quel est le coupable ? Michault insiste, il a fait l'aveu de son crime à Marion, sa mère et à la Mignotte. Les deux femmes se taisent. Marion ne veut pas qu'une parole d'elle envoie au supplice son amant ou son fils. La Mignotte, elle, ne veut pas mentir et elle ne veut pas non plus sacrifier celui qu'on lui a fait aimer. Elle ne sait rien, elle n'a rien vu, rien entendu. Mais Robin Costeau la tient sous son regard. Il n'a plus qu'une volonté, lui : le bonheur de son fils. Et la Mignotte, subjuguée par l'ascendant de celui qu'elle aimait, qu'elle continue même à aimer dans son fils, finit par succomber et désigner Robin.

Un moraliste sévère chicanerait peut-être ces Truands sur la légitimité de ce qu'ils croient être leur devoir. Mais qu'importe ? Le sacrifice est-il moindre pour cela ? Ces âmes de pauvres hères, de gueux assassins, et voleurs, sont, à ce moment, éclatantes comme des âmes de martyrs ou de philosophes. La beauté du renoncement plane sur elles. Et nous nous prenons, tellement cela est vrai et profondément humain, à pleurer leurs larmes et à souffrir de leurs souffrances.

Robin Costeau, au milieu des archers, s'en va vers Montfaucon, mais ni la Mignotte ni Michault ne l'ont abandonné. Les Truands, reformés sous

les ordres de leur jeune capitaine, arrivent en nombre. Leurs flèches s'abattent sur les gens du roi comme des grêlons un jour de tempête. Robin Costeau est délivré, délivré sans crainte de reprise. Il échappera à la potence, mais non à la mort. Une des flèches destinées aux archers l'a atteint et il meurt, heureux d'assurer le bonheur des enfants qu'il aimait, dans la belle impénitence du Roi des Truands, drapé de sa pourpre en guenilles.

Ce drame de Jean Richepin n'est peut-être pas pourtant à la hauteur de ses aînés. La beauté des pensées, les éclatantes sonorités du vers, la splendeur des images et surtout cet emportement lyrique qui va chercher si sûrement et si vite le cœur des foules, n'ont pu triompher complètement de certaines lenteurs de l'action. Il faut dire aussi que l'interprétation s'est montrée fort inégale. Exception faite pour M. Decori, on peut dire que *Les Truands* ne sont pas joués comme ils auraient pu, comme ils auraient dû l'être. Le très réel talent de Mme Tessandier n'apparaît guère dans les pièces en vers. Elle nous a donné une curieuse silhouette de vieille et, au point de vue plastique, ne mérite que des éloges. Mais quelle déplorable élocution lyrique! Et comme le même défaut éclate chez Mlle Chapelas, qui aurait pourtant dû ne pas oublier qu'elle avait l'honneur d'incarner ce prince des poètes qui s'appelait François Villon. Il en est de même, ou à peu près, de M. Dorival et de Mlle Laparcerie. Ce sont là des artistes qui savent leur métier, la chose n'est pas douteuse. Pourquoi ne retrouve-t-on pas chez eux la belle flamme de leurs devanciers, de ces acteurs romantiques qui croyaient « que c'est arrivé », qui ne marchandaient ni leurs émotions, ni leurs larmes, et qui ne se jugeaient pas quittes pour n'avoir pas trahi leur poète?

C'est par là précisément que M. Decori se distingue de ses camarades et fait plus vivement sentir leur froideur. Il garde la flamme parce qu'il garde la sincérité et la foi. Sa scène avec la Mignotte a pris le public au plus haut point. Il est l'interprète favori de Jean Richepin et on comprend du premier coup la raison de cette préférence. Un auteur qui se donne ne s'accommodera jamais d'un comédien qui se refuse.

— Depuis le temps déjà lointain où M. François de Curel nous donna *les Fossiles*, nous avons fondé sur lui les plus sérieuses espérances. Souvent inégal, mais toujours puissant, il semblait nous apporter une formule dramatique nouvelle, nous intéresser à des idées plus hautes et plus nobles que celles où se complaisent trop souvent la plupart de nos auteurs dramatique modernes. *Le Repas du Lion*, malgré ses défauts, était une œuvre forte et posait, devant l'opinion, les termes du plus grand problème social, peut-être, dont nous escomptions la solution : les rapports du capital et du travail. *La Nouvelle Idole* est une œuvre de tout aussi haute envergure, avec plus de qualités et moins de défauts que ses aînées.

Albert Donnat est un savant, tout entier acquis à la méthode pastorienne et que sa position de chef de service dans un hôpital met à même de pouvoir expérimenter sur l'organisme vivant. Il est parvenu à isoler le virus du cancer et il cherche le remède de la terrible maladie qui a déjoué, jusqu'à ce jour, les efforts des médecins. Mais en même temps, il est marié à une jolie caillette parisienne, toute prête à le tromper, profondément in-

différente à ses travaux et qu'il va tout à l'heure détacher de lui à jamais dans une scène d'une haute puissance et d'une rare originalité.

Parmi les malades que soigne Albert Donnat, il y a une pauvre petite phtisique, irrémédiablement condamnée, qui n'ira pas jusqu'à l'automne. Le savant n'a pas cru qu'il fût criminel de faire servir à la guérison de tous cette existence perdue : il a inoculé à la petite Antoinette le virus du cancer. Il raconte même à sa femme ce qu'il a fait, à la grande horreur de celle-ci.

Mais voici Antoinette. Elle a meilleure mine, elle a engraissé légèrement, elle ne tousse presque plus. Une effroyable angoisse étreint le cœur d'Albert Donnat, qui ausculte l'enfant. Aucun doute n'est possible : les cavernes sont cicatrisées. Donc, elle est guérie, et cependant elle va mourir, non pas de la mort douce et enveloppante qui l'attendait, mais dans les abominables tortures réservées aux cancéreux. Ah ! ce cancer ! Ce n'est encore qu'un bobo dont l'enfant ne se préoccupe même pas. Mais le savant, lui, sait bien quels ravages l'affreux poison a fait déjà dans ce jeune organisme et quand sa femme révoltée lui jette au visage ce cri : « Assassin ! » il ne peut que baisser la tête. Oui, il est un assassin, ce grand honnête homme. Déjà il se juge : on verra tout à l'heure à quoi il s'est condamné.

Cependant, cela a suffi à consommer la rupture entre Albert Donnat et sa femme. Un élève de Donnat, Maurice Cormier, a fait jadis à Louise une cour pressante : elle brûle de se donner, elle court chez lui, qui la reçoit avec des formules psychologiques. Maurice Cormier étudie l'amour comme Albert Donnat étudie le cancer. Ce n'est point ce que demandait cette amoureuse, qui retrouve partout où elle va, chez le mari comme chez l'amant, cette rivale détestée, la Nouvelle Idole, la Science. Tout cela est vraiment très beau et très humain. La thèse une fois posée, M. François de Curel ne cherche pas à tourner les obstaçles. Il marche droit à eux, sans se demander s'il demeure bien dans les traditions du métier. Aussi, les événements s'enchaînent-ils avec une inflexible logique.; et la conclusion scientifique s'en dégage d'elle-même, avec une netteté parfaite. Oui, le savant a le droit de perdre une vie humaine pour en sauver des milliers d'autres ; au moins autant qu'un général a le droit de faire tuer un bataillon pour sauver son corps d'armée.

Le dernier acte, sortant de l'abstraction pour rentrer dans le domaine émotionnel, nous vaut une scène délicieuse, qui eût assuré à elle seule le succès de la pièce. Antoinette sait qu'Albert Donnat lui a inoculé le virus du cancer ; et quand le savant s'en accuse auprès d'elle et implore le pardon de la pauvre petite victime, celle-ci lui répond avec douceur. Oui, il a bien fait de se servir d'elle. S'il l'avait consultée, elle aurait consenti. Elle voulait se faire sœur de charité, soigner les malades, leur donner sa vie. Elle la leur donnera en gros, au lieu de la leur donner en détail. Et cela est tout bonnement adorable d'émotion communicative et touchante.

Je disais tout à l'heure qu'Albert Donnat s'était jugé lui-même et qu'il s'était condamné. Puisqu'il a sacrifié à la science une existence qui ne lui appartenait pas, il peut bien maintenant lui sacrifier la sienne. Et il s'est inoculé à lui-même le virus du cancer. Cela est si noble que Louise, émue et

repentante, vient se jeter dans les bras du grand homme qui est son mari.

Il est certain qu'une pareille pièce ne séduira guère le public qui applaudit en ce moment *Le Vieux Marcheur* de M. Henri Lavedan. Tant pis pour ce public ! Si vraiment le théâtre est un art et non une industrie, si l'auteur dramatique doit connaître d'autres préoccupations que celles des grosses recettes et si les idées nobles ont quelque droit de se produire sur la scène, c'est M. de Curel qui est dans le vrai. Le théâtre, redevenant une école de morale, doit satisfaire ceux qui croient à la grandeur de ses destinées.

On sait avec quel soin les pièces sont montées au théâtre Antoine. Mlle Suzanne Devoyod ne m'a cependant séduit qu'à moitié ; mais M. Antoine a fait d'Albert Donnat une magistrale figure d'apôtre et M. Gémier a habillé le mieux du monde le psychologue Maurice Cormier, qui m'a fait penser, je ne sais trop pourquoi, à M. Goubin, l'élève favori de M. Bergeret.

Le spectacle s'ouvre par une fort amusante pochade de M. Pierre Veber, *Que Suzanne n'en sache rien* ! C'est l'histoire, un peu longue peut-être en trois actes, d'un monsieur qui va se battre et que sa femme veut empêcher à toute force d'aller sur le terrain. Après une résistence héroïque, le pauvre homme capitule. Il ne se battra pas. Et, comme on annonce deux messieurs, il comprend que ces deux messieurs sont ses témoins, qu'il viennent le chercher, qu'il va être déshonoré s'il ne se bat pas. Ce sont les témoins en effet, mais qui apportent les excuses de l'adversaire. Et la femme de s'écrier, en apprenant cette heureuse nouvelle : « Oh ! le lâche ! » Mais essayez un peu d'obtenir des femmes le moindre atome de logique !

— Singulier contraste que celui qui oppose à *La Nouvelle Idole* de M. de Curel, *La Poire* de M. Artus. Imaginez du Lavedan aggravé. Tout le monde, là, parle argot, et quel argot ! Est-ce que vraiment les filles de notaires parisiens ont de ces audaces d'élocution ? Elles avaient jusqu'ici bien trompé leur monde, mais M. Artus a l'air d'être si bien documenté que je n'ose plus rien dire. Aussi, si j'ai un conseil à donner aux jeunes gens qui cherchent une compagne, c'est de ne pas aller demander la fille d'un tabellion. Une marchande de poisson des Halles ne sera pas de verbe plus hardi, et elle aura, par contre, infiniment plus de chances de demeurer une honnête femme.

— M. Puget est un vieux « jeune » dont la partition a longtemps attendu son tour de rampe. Les gens qui l'avaient entendue au moment de sa conception en disaient grand bien. Il faut croire qu'elle n'a rien gagné à vieillir. Non que M. Puget soit ignorant des nouvelles formules musicales auxquelles nous devons tant de chefs-d'œuvre. L'écriture de M. Puget est au contraire ingénieuse et savante comme il convient. Mais si les idées sont si rares, que quand, par aventure, on en rencontre une, on ne s'y attend plus et on la laisse passer sans la saluer.

Tout cela n'aurait rien de particulier à M. Puget et bien d'autres messieurs ont été avant lui responsables de cette inanité. Le reproche le plus grave que je ferai à l'auteur de *Beaucoup de bruit pour rien*, c'est d'avoir mutilé et abîmé le délicieux couple de Béatrix et de Benedict, la joie et l'adoration des amoureux de Shakespeare.

GEORGES LEFÈVRE.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES [1]

Revues Françaises

Correspondant. — 10 mars. — Un numéro plutôt pâle. Des articles d'histoire rétrospective, comme *Les évêques et les prêtres français pendant l'émigration*, par l'abbé Sicard, et les souvenirs du marquis de Blosseville sur *La presse légitimiste sous la monarchie de juillet*, par L. de Lanzac de Laborie; des articles de géographie politique, comme l'*Extrême Orient en 1898*, par A. Laroche, ou de géographie éthnographique, comme *Le grand duché de Finlande*, par Pierre Morane. A côté des travaux que nous venons de citer, des considérations peu bienveillantes de Paul Nourrisson, sur la franc-maçonnerie actuelle et *Le dernier convent du Grand-Orient de France*.

Nouvelle Revue. — 15 mars. — La suite des *Portraits et médaillons du second Empire*, par Corentin Guyho : trois figures, maintenant bien effacées : le comte Portalis, « le plus faible des politiques, mais le plus savant des jurisconsultes et le plus honnête des hommes privés »; le cardinal Gousset, « rival, la plume à la main, de Proudhon, et du même pays que lui »; Patrick O'quin, que l'on avait surnommé, à cause de sa petite taille, « le petit coquin » et qui, après avoir brillé au barreau de Pau, eut quelque éclat au Corps législatif. Mais combien en est-il parmi nous qui puissent dire ce que furent jadis ces astres de seconde ou troisième grandeur maintenant tout à fait éclipsés? — Quelques pages d'Antoine Albafat sur *Michelet artiste*. A signaler ce parallèle entre Taine et Michelet, envisagés tous deux dans leur parenté intellectuelle avec Carlyle :

Je ne sais pourquoi on a appelé Taine le « Carlyle français ». Michelet est certainement bien plus directement issu du célèbre écrivain anglais. L'auteur de la *Sorcière* est un Carlyle plus raisonnable, Michelet a la chaleur fiévreuse, Carlyle est la flamme qui brûle. En lisant Carlyle, on croit lire un Michelet exaspéré. L'extraordinaire violence de l'écrivain anglais a quelque chose d'échevelé et de bizarre. Il fait plus par l'excès de sa verve blasphématoire; il se mêle au récit; il prend part aux faits; tour à tour accusateur ou indigné, il piétine dans son sujet, s'y installe, ricane, bafoue; nous n'avons pas d'exemple en français d'un tel procédé qui fait de la Révolution une œuvre inoubliable. Michelet a gardé l'émotion, la trépidation, l'intensité de ce beau talent, tout en conservant la bonne santé d'un latin, l'équilibre et la pondération d'un esprit éminemment français.

Et plus loin :

Dans son œuvre secondaire, l'*Insecte*, *l'Oiseau*, *la Bible*, *la Mer*, etc., comme dans ses grands ouvrages historiques, Michelet nous apparaît, sinon comme le premier artiste littéraire de ce siècle, du moins comme l'évocateur le plus bienveillant et le plus passionné.

Quelques anecdotes curieuses ou amusantes, mais d'aucunes un peu rances, sur *la Réclame*, par Edouard van Biema. Citons cependant celle-ci :

Deux frères, les comtes de Launay, au siècle dernier, exploitant le faible de la roture pour le blason, prêtaient leur concours à plusieurs familles en leur fournissant une brillante lignée d'aïeux. Comme les documents, dont ils disposaient à cet effet, se rapportaient principalement à des familles éteintes des provinces méridionales, une certaine similitude de nom et de blason assez fréquente les conduisait à placer dans le Midi la souche de leurs clients désireux de s'entourer du nimbe de la plus ancienne chevalerie. Connaissant le monde, ils comprirent bientôt qu'une bonne réclame serait fort avantageuse à leur entreprise et ils ne manquaient pas de l'appliquer de la façon la plus bruyante; s'habillant magnifiquement et vivant à grandes guides,

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes*, *néerlandaises* et *russes* dans notre numéro du 15 Mars. — * signifie que l'article a été ou sera alnaysé dans le corps de la Revue.

ils étalaient un luxe tapageur dans tous les endroits qu'ils parcouraient. Ils se prélassaient dans un splendide carosse doré, attelé de quatre chevaux blancs aux harnachements d'une richesse inouïe. Entourés d'une nombreuse suite de laquais factueusement habillés et précédés de postillons, ils parcouraient le pays, levant le tribut de la vanité en espèces sonnantes et trébuchantes, et octroyant aux négociants enrichis des blasons éclatants et des ordres généalogiques à seize quartiers.

L'historiette est piquante et pourrait servir de scenario à quelque jolie opérette, mais les faits sont exacts, paraît-il, et les comtes de Launay opéreraient aussi aisément de nos jours, les parchemins et blasons éteints ou déteints n'ayant pas cessé d'être de bon placement. — Hippolyte Buffenoir fait l'historique des résidences de la marquise de Sévigné : Bourbilly en Bourgogne, Sucy en Brie, Livry-les-Rochers en Bretagne, le Buran près Nantes, Bussy près de Semur, Epoisses non loin de là, Grignan dans la Drôme. En même temps, l'auteur évoque le passé de ces divers séjours illustrés par la présence de l'aimable et spirituelle épistolière. — Deux courts récits de Fogazzaro : *le Follet dans la Glace* et *la Visite de Sa Majesté*.

Revue des Deux Mondes. — 15 Mars. — Un anonyme étudie, dans le passé, le présent et l'avenir, la question aujourd'hui très brûlante des *descentes en Angleterre*. Les projets de ce genre, furent, on se le rappelle, nombreux au xviie siècle et au xviiie. Celui de Napoléon en 1804 a fait l'objet d'abondants commentaires. Suivant l'auteur, ces essais n'ont échoué à diverses reprises que parce que l'on ne s'est pas attaché exclusivement à l'opération principale, qui est la descente sur les côtes anglaises, ou parce que les plans n'ont pas été poursuivis avec tenacité.

Mais il est intéressant de constater que presque toujours l'opération même du débarquement a réussi ou aurait pu certainement réussir si la volonté de débarquer eut été fermement maintenue. Si les suites du débarquement n'ont pas été heureuses, c'est que ces tentatives furent faites par des forces trop faibles.

Napoléon Ier, en dépit des railleries du faubourg Saint-Germain d'alors, sur ce que l'on appelait les *coquilles de noix* réunies à Boulogne, aurait sans doute obtenu un meilleur succès — car l'Angleterre était vraiment aux abois — si Pitt n'avait détourné l'orage en suscitant une coalition continentale et en nous faisant attaquer par l'Autriche et la Russie. L'auteur indique comment et avec quelles ressources navales et militaires l'expédition pourrait, le cas échéant, être reprise, en insistant sur ce point que « tout en comportant une part d'imprévu et de dangers, elle présenterait de grandes chances de réussite ». Les considérations développées dans cette étude tendent à démontrer que,

soit que les Anglais aient résolu de nous faire la guerre au printemps, soit qu'ils se décident à revenir à de meilleurs sentiments, la France doit sans tarder s'occuper de la contre-offensive par la construction de la flottille de débarquement.

Gaston Boissier reconstitue *à propos d'un théâtre antique*, c'est-à-dire du théâtre d'Orange, tout ce qui avait trait aux représentations scéniques à l'époque où fut construit ce monument, l'un des plus beaux qu'ait édifiés l'architecture romaine. Le savant académicien entre dans des détails très circonstanciés non seulement sur les dispositions de la scène et de ce que nous nommons aujourd hui la salle, mais aussi sur la composition du spectacle, la distribution des rôles, etc.— La suite du travail étendu de G. Rothan sur *Napoléon III et l'Italie*. L'auteur, sans être un panegyriste exclusif du troisième empire, incline cependant à justifier la plupart des actes de ce régime. Il croit d'ailleurs que beaucoup de faits de cette période ont été appréciés d'une manière erronée, parce que les documents sur lesquels devraient s'appuyer ces jugements ont disparu.

E. Fourquet reprend la question des *vagabonds criminels*, apportant ainsi une contribution et quelques pièces au dossier dont la *Revue des Revues* s'est occupée avant tout autre périodique dans la presse

française. L'auteur convient que « cette question du vagabondage est un problème extrêmement grave », et il ajoute : « Celui qui le résoudra aura bien mérité de la société. » Nous croyons pouvoir rappeler qu'en entrant nous-mêmes, les premiers, dans cette voie, nous avons eu surtout pour but de provoquer une transformation des idées généralement soutenues sur le vagabondage, et nous sommes heureux de constater que ce mouvement. dont nous avons pris l'initiative, va s'accentuant. Mais ne conviendrait-il pas d'unir les efforts faits dans ce sens et de ne point se borner à des études théoriques? Le vagabondage a des formes complexes et, comme l'a si éloquemment et généreusement démontré le tribunal de Château-Thierry et son président, M. Magnaud, il résulte parfois d'inéluctables nécessités créées par les erreurs ou les vices de l'organisation sociale. Il y a certainement lieu, comme vient de le proposer le groupe socialiste à la suite de la pétition de M. Magnaud, d'introduire sur ce point des réformes dans le Code pénal en vue de rendre plus équitable la législation qui frappe l'individu subjugué dans son mode d'existence par la contrainte physique, autant que par la contrainte morale. Mais il y aurait aussi à créer, par l'association éclairée, un ensemble de moyens préventifs contre le vagabondage qui est à la fois une plaie, un fléau et une faute sociale.

Revue de Paris. — 15 Mars. — Donne la deuxième partie des *Notes sur la vie* d'Alphonse Daudet. Très jolie et toute fine, celle-ci :

Le miel nouveau : Je travaillais, la porte ouverte sur le jardin en pente, embaumé jusqu'au fleuve, dans la fumée chaude d'une matinée de juin. L'abeille entra, pivotant et vibrant comme une balle, fit le tour, se posa sur l'encrier, sur le cendrier plein de bouts de cigarettes. — « Il n'y a rien pour toi ici, petite abeille ; va voir au jardin, sur les fleurs et les herbes à miel. » — « Zut au vieux miel ! Zut à l'Hymette ! Je fais le miel nouveau, mon miel à moi. » — Et l'ambitieuse vola vers les cuisines et vers le fumier de la basse-cour.

A citer surtout les autopsychologies, qui sont des confessions d'âme :

J'essaie d'analyser l'impression de froid au cœur, le frisson de peur ou de peine qui me prend à certains matins d'hiver, en me mettant à ma table de travail, un jour jaune et bas, le feu qui ronfle, pas de ciel. Cette angoisse particulière qui me donne l'envie de me blottir, de me tasser, me vient sans doute de la coutume d'être joué l'hiver, publié l'hiver, surtout critiqué l'hiver. C'est par des matins semblables, qu'on a l'habitude de se souvenir, peut-être simplement, que c'est l'heure de lire les journaux, tant de journaux dont le fiel vous barbouille, l'heure où l'on se met devant son ouvrage, l'heure habituelle de la bataille.

Et cette phrase, qui fut un pressentiment :

J'ai peur des installations ! la table rêvée, la maison à soi, maladie, mort.

Un anonyme fait le billan des *Ecoles supérieures de commerce*, en indique les progrès et le fonctionnement dans les grandes villes de France, en montre les avantages, le profit moral et social qu'on peut en retirer, et ce qu'il reste encore à faire : aiguiller du côté de l'activité commerciale, les forces jeunes qui encombrent maintenant les carrières libérales. — *Rembrandt à Londres*, par Gustave Geffroy, et un rapprochement des documents récents, français et suédois, sur *les débuts de Bernadotte*, par Christian Schefer.

REVUES SCIENTIFIQUES, PHILOSOPHIQUES ET POLITIQUES

Revue scientifique. — 11 et 18 mars. — Zaborowski s'occupe de l'importante question ethnographique des *origines africaines de la civilisation de l'ancienne Egypte*. La doctrine qui eut longtemps cours à cet égard était que les Egyptiens sont un peuple immigré d'Asie ayant apporté la civilisation dans l'empire des Pharaons, dont il soumit les indigènes pour transformer ensuite leurs mœurs, leurs idées et leurs institutions. Cette opinion est encore aujourd'hui partagée par nombre de savants et d'érudits, tels que M. de Morgan, l'auteur de grands travaux sur les origines de l'Egypte. Or, Zaborowski soutient une thèse tout opposée, en se basant principalement sur l'affirmation que l'argument emprunté à l'existence du bronze, du cuivre à l'époque prépharaonique est

erroné. L'auteur s'attache à démontrer que tout ce qui a été dit au sujet des bronzes chaldéens, des cylindres babyloniens, etc., ne prouve rien contre l'origine africaine de l'Egypte, que les conjectures tirées de l'examen de certains monuments comme ceux de Negadah et d'Abydos, sont purement hypothétiques et fausses. Cette discussion qui sera sans doute contiunée a un intérêt scientifique du premier ordre. — Etienne GROSCLAUDE expose le problème des *nouveaux chemins de fer africains* en indiquant les résultats acquis et les entreprises projetées : lignes du Cap au Caire, du Congo vers le Niger, à Madagascar, transsaharien. L'auteur montre d'une manière saisissante « quelle est la frénésie de ce steeple-chase d'ingénieurs et de capitaux se disputant cet enjeu colossal : la domination politique et commerciale des riches contrées africaines ». — *L'Heure décimale et la loi votée par la Chambre*, par E. MAREUSE.

Journal des Economistes. — 15 Mars. — *Les dépenses militaires actuelles de la France et de l'Allemagne* par GASTON MOCH. Etude statistique, nourrie de faits et pleine d'excellents aperçus et tableaux comparatifs. L'auteur a bien approfondi cette question, dont les données exactes sont encore si imparfaitement connues de la plupart des politiciens et économistes français, sans en excepter les parlementaires. — Le *taux actuel de l'intérêt* et ses rapports avec la production des métaux précieux et les autres phénomènes économiques par R.-G. LÉVY.

Revue politique et parlementaire. — Mars. — LOUIS PAOLI, examinant la situation algérienne, aboutit à la conclusion que le suffrage universel accordé trop libéralement à tous les Français d'Algérie est le *vrai mal de l'Algérie*. — A propos de la question de la *Suppression des octrois*, PAUL GUILLOT, qui combat ce projet, le dit pratiquement impossible par l'application de la loi de 1897, et voudrait que l'on suivît une tout autre voie en arrivant. d'abord à une entente avec l'Etat pour qu'il consentît à supprimer lui-même la part de droit qu'il perçoit. — JULES MATHOREZ : *Les associations ouvrières de productions en France et leur développem ent.*

Reforme Sociale. — 1er mars. — *L'idée et le sentiment de la patrie en France et à l'étranger*, commencement d'un travail dont nous reparlerons quand l'auteur aura formulé ses conclusions. — VICTOR BRANDÈS nous apprend dans quelle condition s'effectue en *Allemagne le travail des jeunes enfants* et quelles sont les lois qui le regissent. Là aussi il y a comme en France (voir les remarquables articles publiés dans la *Revue des Revues* par le marquis PAULUCCI DI CALBOLI) des réformes à introduire, des abus à combattre et des plaies à fermer, à guérir.

Revue Socialiste. — Mai. — PAUL LOUIS insiste sur la nécessité d'opposer un contre-courant à l'*impérialisme anglo-saxon* provoqué surtout par la nécessité de créer de nouveaux débouchés à l'industrie anglaise stagnante. — OSSIP LOURIÉ étudié la *philosophie sociale* de *Tolstoï*. Cette philosophie se résume en cette maxime : « Le malheur des hommes provient de leur désunion, et leur désunion provient de ce qu'ils ne suivent pas la vérité qui est unique, mais le mensonge qui est multiple. L'unique moyen d'union est donc de s'unir dans la vérité. » — *Les partis politiques et l'agriculture en Italie* par GEROLAMO GATTI.

Revue de l'enseignement. — 15 février. — La suite du travail de notre collaborateur M. VASCHIDE sur la *nouvelle loi de l'enseignement secondaire et supérieure en Roumanie.* — Un appel chaleureux de GEORGES DUMESNIL, professeur de philosophie à l'Université de Grenoble, pour inviter le personnel enseignant à travailler de concert *par la pédagogie*, c'est-à-dire pour l'étude de l'application des meilleurs moyens de répondre dans l'enseignement aux exigences croisantes de l'éducation nationale et aux besoins de la société nouvelle.

Revue internationale de sociologie. — Février. — E. LEVASSEUR. Les *collèges professionnls à Rome.* — VIRGILE ROSSEL. Le *mouvement social en Suisse.*

....

Revue de Belgique. — 15 mars. — MAURICE VERNES poursuit ses études sur *Renan et la question religieuse en France.* L'auteur soutient que la plupart de ceux qui ont parlé jusqu'ici de Renan ont apprécié d'une façon inexacte l'homme et ses livres, sans en excepter Brunetière et de Vogué.

Si quelques-uns, dans les Académies, les revues et les journaux, affectent de dire que l'influence de Renan a cessé de s'exercer, ces écrivains font simplement voir qu'ils n'ont rien compris à son œuvre. Dans la France *après Renan*, la question religieuse se pose d'une façon fort différente de la France *avant Renan* ; que s'est-il donc produit entre ces deux dates de 1855 et 1895 ? L'exemple de Renan, qui a agi par sa vertu propre beaucoup plus que par les commentaires, généralement inexacts et tendanciels,

de la presse quotidienne ou des organes littéraires et philosophiques les plus réputés.

Renan a eu, de plus, ce grand mérite de ne pas s'enfermer dans une franc-maçonnerie quelconque, de n'être ni un matérialiste, ni un positiviste, ni un protestant libéral, ni un théiste chrétien. Resté en dehors des dénominations sectaires, son nom indique clairement, non une école dont il faut adopter les enseignements sur la parole du maître, mais une tendance et une direction, dont tous les esprits libres peuvent et doivent se reconnaître.

Le lieutenant général WAUWERMANS combat les nouveaux projets relatifs aux *fortifications d'Anvers* et fait voir à quels périls l'indépendance de la Belgique se trouverait exposée si l'on donnait suite à ces plans d'affaiblissement de la défense du pays.

REVUES INDÉPENDANTES

Revue Blanche. — 15 Mars. — Dans le *Journal d'un Byzantin*, série de considérations sur l'état d'esprit à l'heure actuelle en France. JULIEN BENDA donne l'explication des courants opposés d'idées et de sentiments créés par l'affaire Dreyfus. L'auteur se sert en même temps de la logique et de l'ironie, deux armes qu'il emploie d'une main experte. Il montre d'où est venu le conflit entre l'élément militaire et l'élément civil, en présentant sous un nouveau jour parfois très vif la question souvent débattue des deux morales. L'apostrophe « aux intellectuels » qui termine l'article est d'une écriture assez violente. — *Quelques lettres de Manet et de Sisley*, retrouvées par THÉODORE DURET, le grand collectionneur des œuvres d'Hokousai, récemment acquises par la Bibliothèque Nationale. A propos des prétendus Mécènes, cette anecdote, qui est un document de la vie des artistes :

En ce temps reculé (1870), vivait, dans le bas de la rue Laffitte, un marchand de tableaux qu'on appelait le père Martin. C'était un très brave homme, qui avait été maçon de son état avant de se mettre à vendre les tableaux, dont les plus chers atteignaient de mille à quinze cents francs. Il avait du goût et était connaisseur d'instinct. Il avait un des premiers vendu des Corot. Il s'était ensuite, longtemps presque seul, consacré à la tâche, alors difficile, de faire accepter les œuvres de Jongkind. Puis, y étant parvenu, il avait passé à d'autres encore ignorés. En 1870, à peu près seul, il présentait aux amateurs des toiles de Pissarro. Il les achetait au peintre 40 francs, cherchait à en obtenir 80 francs, et, quand il ne pouvait y réussir, ce qui était souvent le cas, il se rabattait sur le prix de 60 francs, satisfait d'un bénéfice de 20 francs. Ces toiles, qu'offrait le père Martin à un prix si minime, sont aujourd'hui parmi les plus recherchées dans l'œuvre de Pissarro. C'étaient généralement des grands chemins bordés d'arbres, des vues de villages agrestes, qui ont depuis longtemps pris place dans les meilleures collections.

Mercure de France. — Mars. — Une étude de Henri MAZEL sur quelques *sociologues contemporains* (Vacher de Lapouge et Durkheim). — Des vers de ROBERT DE SOUZA et des *conseils sur le rythme*, adressés par AD. RETTÉ aux jeunes poètes.

....

Nous venons de recevoir la collection complète de la **Revue Philanthropique**, paraissant à Paris, sous la direction de M. PAUL STRAUSS, sénateur de la Seine. Les questions d'assistance sociale étant à l'ordre du jour, nous recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs ce périodique, qui s'efforce de traduire en faits réels et indications pratiques tant d'aspirations vagues et obscures que font naître les amis improvisés des pauvres. Tout ce que la France compte d'écrivains humanitaires se rencontrent dans les colonnes de cette revue mensuelle, unis dans le même but de faciliter la tâche des législateurs et des hommes de bonne volonté préoccupés de l'amélioration sociale. Signalons, dans les numéros des 10 février et 10 mars, des observations intéressantes au point de vue clinique et statistique sur l'*enfance criminelle à Paris*. PAUL STRAUSS plaide éloquement la cause de la bienfaisance féminine et reproche à l'administration française son peu d'empressement, lâchons le mot, sa méfiance à l'égard des femmes françaises « qui tiennent en réserve des trésors de dévouement, de tendresse et d'ingéniosité ». — ALFRED LAMBERT dit ce qu'il y a d'injuste et cruel dans nos conceptions juridiques et sociales du *vagabondage comme délit*. — HENRI MONOD étudie la question des *enfants assistés de France*.

Reçu également : **La Revue d'Europe**, revue mensuelle, dirigée à Paris, sous la direction de Mme la comtesse Colonna; **Revue des Etudes russes**, publiée par la Société des études russes (paraît tous les deux mois) : **La Vogue**, revue mensuelle (mars), contenant une jolie nouvelle de R.-L. STEVENSON, à côté des pages savoureuses de MARCEL SCHWOB, sur la légende de *Serloz de Wilton*; enfin la **Revue internationale de pédagogie comparative**, organe mensuel paraissant à Nantes et consacré à l'éducation des anormaux et des enfants soumis au régime disciplinaire.

Revues Anglaises et Américaines

Century. — Mars. — Il faut renoncer à voir la fin des récits de la dernière guerre. Les Magazines américains ruminent infatigablement leur gloire, et le **Century** ne contient pas moins de *cinq* articles consacrés aux héros de Cuba et des Philippines. — James Bryce analyse *Les procédés de colonisation* de l'Angleterre. Il divise pour cela les possessions britanniques en trois groupes : tempéré, sous tropical et tropical. Dans les premières, où les Anglais peuvent résider de façon permanente, ils portent leurs institutions gouvernementales. Dans les contrées sous-tropicales, où les Européens peuvent vivre, mais où tous les travaux manuels doivent rester confiés aux indigènes, la politique est exclusivement laissée aux minorités de Blancs. Enfin, dans les régions tropicales proprement dites, l'Angleterre ne gouverne pas elle-même, elle délègue ses pouvoirs à des Compagnies à Charte ou institue un protectorat, ou encore garde à la métropole le pouvoir tout entier. L'Amérique devra s'inspirer de ces principes dans l'administration des territoires qu'elle vient de s'annexer. — Charles de Lano poursuit son étude sur *Les Héros de la vie journalière*. Il s'occupe cette fois des employés de chemins de fer, dont il vante le sang-froid, le courage et l'abnégation.

Contemporay. — Mars. — J. A. Dyche a examiné de très près la vie des *Ouvriers juifs étrangers* en Angleterre et nous donne sur eux des renseignements fort curieux. Malgré le préjugé généralement répandu, l'ouvrier juif étranger n'avilit aucunement le travail national. Quand ils travaillent dans un atelier en compagnie d'ouvriers indigènes, ils ne consentent jamais à accepter des salaires inférieurs à ceux de leurs compagnons et même, le plus souvent, ce sont eux qui insistent pour obtenir une augmentation de salaire. On les préfère souvent, parce qu'ils ne chôment pas Saint-Lundi. Ils sont toujours à l'ouvrage quand on a besoin d'eux. Dans les magasins des tailleurs juifs du West End, les ouvrières juives et les ouvrières anglaises sont en nombre sensiblement égal. Mais il sera fort rare que l'ouvrière juive consente à travailler pour le même salaire que l'ouvrière anglaise. Elle exige un tarif plus rémunérateur. En outre le Juif est plus susceptible de produire un travail artistique, et, à ce point de vue, il n'a peut-être pas de rival en Europe. — Dans un article anonyme, la question de la *Trahison de la France à l'égard de l'Angleterre* nous apporte les données les plus invraisemblables. L'auteur, atteint évidemment du délire de la *gallophobie*, nous suppose les plus noirs desseins, comme de faire massacrer les soldats anglais et de détruire la puissance anglaise en Afrique. Aujourd'hui, nous sommes dénoncés comme complices du Khalifa, d'accord avec la Russie. Ce sont là des extravagances dont le bon sens du peuple anglais a déjà fait justice. — A. Kinnear a eu la singulière idée d'étudier les *Orateurs anglais* au point de vue de la longueur de leurs discours.

Lord Salisbury est un laconique. Il dépasse rarement trois colonnes et ses adresses à la Cité en atteignent à peine deux. Lord Roseberry est un fournisseur plus maigre encore et les propriétaires de journaux lui reprochent la brièveté de ses discours, car il peut amuser ou édifier l'humanité dans la limite de deux colonnes, et c'est ce qu'il fait le plus souvent. M. Chamberlain, au contraire, dépasse ces dimensions. M. Balfour se contente de trois colonnes. Le duc de Devonshire est « un homme d'une colonne ». Dans les « hommes d'une demi-colonne » nous trouvons M. Morley, sir Henry Campbell, l'Attorney Général, etc.

Félix Weingartner continue son étude sur *La symphonie depuis Beethoven*. Il parle avec une admiration enthousiaste de Berlioz, dont le génie n'a été reconnu que longtemps après sa mort. On peut dire de Berlioz qu'il a été le précurseur

de Wagner. — *L'armée italienne comme moyen d'évangélisation*, tel est l'étrange phénomène qui apparait dans la vie du chevalier Luigi Capellini, fondateur et pasteur de l'Eglise évangélique militaire d'Italie, que nous conte G. Dalla Vecchia. La lecture d'un passage du Nouveau Testament amena Capellini à abjurer le catholicisme pour embrasser le protestantisme. Il pensait que les casernes sont l'endroit le plus favorable à l'évangélisation de l'Italie. En 1873, malgré une opposition terrible du clergé, il fonda son Eglise militaire évangélique. Son prosélytisme porta ses fruits. Au moment de sa mort, on lisait la Bible dans les villages les plus reculés de l'Italie et, chose curieuse, les protestants italiens, qui sont pour la plupart d'anciens soldats, ont gardé la religion qu'ils ont reçue de lui.

Fortnightly. — Mars. — Les travaux accomplis par les Américains pour *l'Assainissement de Santiago* nous sont présentés par H. Lewis comme les dignes pendants des exploits les plus merveilleux des héros de l'antiquité. Hercule nettoyant les écuries d'Augias n'a rien de plus extraordinaire que le général Wood essayant de nettoyer la ville cubaine. Depuis des siècles, Santiago avait la réputation méritée d'être la ville la plus sale de la terre. Un vieux capitaine de navire marchand disait d'elle qu'on la sentait à dix milles en mer.

Quand le général Wood en prit le gouvernement, le 20 juillet dernier, les rues, les places et les maisons en étaient arrivées au dernier degré de la saleté. Sur les 40.000 habitants, la plupart étaient malades. Les cadavres gisaient çà et là et la première promenade, que le général Wood fit par la ville, fit envoler les vautours, qui déchiquetaient à coups de bec les morts laissés sans sépulture. Les mares infectes furent desséchées. Les Américains se mirent au travail. On empila les cadavres dont les vautours gorgés ne voulaient plus, on en fit un bûcher et on les brûla. Il fallut 90 heures consécutives pour nettoyer une seule rue... On donna ensuite l'ordre de mettre les ordures ménagères dans des boites ou des tonneaux, et chaque matin des tombereaux passèrent pour les ramasser. Il y eut à ce propos des résistances dont on ne put venir à bout qu'avec des menaces et des pénalités sérieuses. Mais ce furent les désinfectants qui furent la chose la plus difficile à imposer. Les habitants préféraient leurs abominables relents à l'odeur du chlorure de chaux. La ténacité du général Wood parvint cependant à triompher.

Les autres réformes suivirent sans interruption ; et les progrès réalisés sont tels que, d'ici peu, Santiago de Cuba sera à peu près aussi propre que la plupart des villes américaines. — William Ashton Ellis nous parle des relations entre Wagner et Schopenhauër. A en croire Nietzsche, l'auteur de *L'Anneau de Niebelungen* aurait fortement subi l'influence du philosophe allemand. Leurs premières relations datent de 1854. *L'Anneau de Niebelungen*, déjà écrit à cette époque, avait été profondément modifié et, nous dit M. Ellis, « mis au ton de la philosophie de Schopenhauër ». — M. Wilfrid Ward discute, au point de vue catholique, les relations entre *Le Pape et le Roi* en Italie. Le gouvernement italien éprouve la nécessité de s'assurer les votes des catholiques contre l'esprit de désordre, qui va sans cesse grandissant. On céderait dans ce but au Pape une bande de territoire, avec un chemin de fer lui donnant accès à la mer, sur la rive droite du Tibre. On lui verserait également une somme d'argent considérable. Mais les catholiques manquent de confiance. Ils savent que ces avantages seraient précaires et pourraient leur être enlevés, dès que le gouvernement italien pourrait se passer de leurs services. — Diplomaticus, à propos des rapports actuels entre la France et l'Angletere, se demande : *Est-ce bien la Paix?* Et à l'égard de cette paix, l'auteur se montre sceptique. La haine de l'Angleterre fait chaque jour en France de nouveaux progrès (?) La France va se rapprochant de l'Allemagne, sa vieille ennemie, et Diplomaticus conclut ainsi :

Si la France désire réellement un rapprochement avec nous, qu'elle fasse ce qu'elle s'est toujours refusée à faire dans ces vingt dernières années, des concessions... qu'elle nous vende ses droits sur le *French Shore* de Terre-Neuve.

L'article semble n'avoir été écrit que pour amener cette conclusion et il faut reconnaître qu'elle paraît un peu forcée, pour ne pas dire plus. — Signalons une curieuse étude de WILLIAM ARCHER, sous ce titre : *La tragédie n'est pas nécessairement pessimiste*. — DEMETRIUS C. BOULGER s'efforce de détourner ses compatriotes de *Nouvelles conquêtes* dans l'Afrique centrale. Le vaste domaine des Indes est largement suffisant pour satisfaire à la soif d'expansion coloniale qui dévore l'Angleterre. Il est inutile de se créer ailleurs des embarras qui pourraient, à un certain moment, devenir graves.

Mac-Clure's Magazine. — Mars. — Nous avons entretenu déjà nos lecteurs de la fabrication de l'*Air liquéfié*. Cette fabrication a réalisé de sérieux perfectionnements, qui nous sont exposés aujourd'hui par RAY STANNARD BAKER :

Il ne faut plus maintenant qu'une dizaine de minutes pour obtenir de l'air liquide, après que le compresseur a été mis en mouvement... La première once qui en fut fabriquée au début ne coûtait pas moins de 1.5000 francs. Un peu plus tard, on réduisit ce prix de revient à 2.500 francs le quart de litre. Hier, dans le laboratoire de M. Tipler, j'ai vu 5 gallons (22 litres) d'air liquide coulant comme de l'eau. On peut en faire 50 gallons (220 litres) par jour, au prix de 1 franc le gallon.

M. Tipler, de son côté, continue ses expériences et il affirme que les applications pratiques de l'air liquifié seront d'un rapport et d'un avantage inappréciables. — L'illustre explorateur, le lieutenant E. PEARY, qui est reparti le 2 juillet dernier pour une nouvelle *Expédition au Pôle Nord*, expose son plan de campagne. L'article avait été écrit antérieurement au départ de Peary : mais il se termine par quelques lignes de l'intrépide voyageur, écrites au mois d'avril et apportées par le navire le *Hope*. A cette date, le navire de Peary, le *Windward*, était déjà bloqué par les glaces, et on n'espérait pas le voir libre avant la débâcle de l'été de 1899.

Nineteenth Century. — Mars. — Le prince KROPOTKINE nous promet qu'à brève échéance nous pourrons voir *L'Etat prédisant le temps*, comme un simple almanach. On a réussi à annoncer les changements de temps vingt-quatre heures d'avance ; ne pourra-t-on pas, avec les progrès de la science, les annoncer plusieurs jours, voire plusieurs semaines d'avance ? Contons ce qui se passe aux Etats-Unis :

Les cartes du temps et les prévisions sont préparées aux Etats-Unis avec une rapidité merveilleuse. Les prévisions sont prêtes une heure quarante minutes après que les observations ont été faites (à huit heures au 75° méridien) aux 2.960 stations disséminées dans toute l'Amérique et le Canada, aussi bien qu'aux stations auxiliaires du Mexique et des Antilles. Ces prévisions sont immédiatement télégraphiées et les bureaux locaux et auxiliaires, avec les bureaux de postes, les expédient par tous les moyens, y compris les messages téléphoniques. Les annonces de gelées et de tempêtes en février, de gelées blanches au printemps, de tempêtes sur les côtes et sur les lacs, d'inondations, etc., sont l'objet de précautions spéciales. C'est ainsi que, l'hiver dernier, un cyclone étant attendu dans l'Ouest, 650 points dans les douze Etats qui se trouvaient sur son parcours, les stations de chemins de fer et de bateaux et plus de 10.000 personnes furent avisés par le bureau météorologique de Chicago. Immédiatement, les éleveurs mirent à l'abri leurs troupeaux de moutons et de bétail, qui n'eurent en rien à souffrir de la tempête. Au mois d'avril, les récoltes de fraises furent sauvées de la même façon.

Dans l'Inde, paraît-il, les résultats obtenus sont plus surprenants encore. — A. S. HARD nous conte *La lutte entre les ingénieurs et la marine*. L'année 1898-99 se termine sans qu'une seule unité tactique ait été ajoutée à la liste de la flotte anglaise. Sans cette rivalité, l'Angleterre compterait aujourd'hui douze navires de guerre de plus : cinq cuirassés d'escadre, trois croiseurs de 1re classe, un de 2e classe et trois de 3e classe. Mais on va rattraper le temps perdu. Les seize cuirassés d'escadre actuellement sur chantier seront tous en service au cours de l'année 1902. L'Angleterre a en ce moment vingt-huit navires cuirassés en construction. — JAMES ARTHUR GIBSON plaide chaleureusement en fa-

veur de l'établissement d'un *Sanatorium anglais* où l'on puisse appliquer le régime de l'air pur et de la suralimentation, qui donne de si beaux résultats dans les maladies de poitrine. — Le vicomte DE PONCINS s'efforce de détruire ce qu'il appelle *La légende de Ménélick*. Le Négus n'est point l'homme hautement civilisé dont on a fait le portrait. C'est un aventurier heureux qui, par son courage personnel, s'est élevé au rang suprême dans son pays.

Sa victoire a été désastreuse pour le prestige européen; elle a détruit la crainte de l'homme Blanc, qui était instinctive dans l'esprit du Nègre. L'Abyssin ne fait aucune distinction entre les nations européennes. Ce sont des Blancs et, comme tels, il faut les haïr. Or, dans son opinión, tous ces Blancs ont été battus à Adouah. On peut donc les mépriser et les insulter à sa guise. La leçon salutaire de Magdala est complètement oubliée. Ménélick voudrait bien copier la civilisation européenne, mais, sur ce point, il a contre lui l'unanimité de l'opinion dans son pays. — Le professeur R. K. DOUGLAS publie la traduction d'un vieux document historique chinois. C'est la description, par un témoin oculaire, du sac de Yangchow en 1644. On croirait lire un récit des atrocités commises en Bulgarie et en Arménie par les Turcs.

North American Review. — Mars. — *La dissolution de l'Empire chinois* préoccupe vivement les Américains, qui ne cachent pas leur désir d'avoir part au gâteau. DEMETRIUS C. BOULGER constate que cette dissolution est inévitable. Mais doit-on d'ores et déjà procéder au partage, avant d'avoir essayé de sauver ce pays, en le débarrassant tout d'abord de la tyrannie de la dynastie mandchoue?

Le but des Anglais et des Américains doit être, aussi longtemps que possible, de sauver la Chine d'une annexion étrangère. Laissons-la s'émietter, s'il le faut, mais gardons-en précieusement les morceaux, de façon qu'un jour quelque véritable réformateur chinois puisse les rassembler et les réunir solidement. Ce sera là une politique tranquille et sûre. Si elle ne réussit pas, nous pourrons alors en essayer une autre :

L'auteur fait preuve d'un singulier optimisme ; car si l'Angleterre se mêlait jamais de « garder précieusement » ces morceaux, ni l'éventuel réformateur chinois, ni les Américains eux-mêmes ne pourraient jamais les revoir. — WALTER C. HAMON se plaint amèrement des Etats du Sud, dont la politique est nuisible aux intérêts de l'ensemble de la République. Les membres du Congrès sont proportionnels, dans chaque Etat, à la population totale. Les nègres étant fort nombreux en Géorgie, en Floride, en Louisiane, etc., ces Etats ont, au Congrès, une représentation supérieure. Mais, comme les noirs ne votent pas, c'est la minorité blanche de ces mêmes Etats qui bénéficie de cet avantage irrégulier. — NELSON DINGLEY étudie *Les sources des revenus nationaux*. Il constate l'indéniable prospérité des finances américaines, par ce fait que les citoyens des Etats-Unis ne paient encore que 32 fr. 50 par tête, pendant que les Anglais et les Allemands paient 50 francs et les Français 75. — W. A. PFEFFER s'élève énergiquement contre l'*Annexion des Philippines*. Les indigènes n'ont aucunement montré qu'ils fussent incapables de se gouverner eux-mêmes. Il suffirait donc d'ouvrir largement les ports au commerce du monde. Rien n'aiderait plus à ce développement que l'établissement, dans le pays, d'une République fondée par les Américains, d'après le modèle américain. Et les Etats-Unis s'honoreraient en envoyant désormais dans l'archipel des colonisateurs et des civilisateurs au lieu de soldats. — Un intéressant article de WILLIAM A. PARRINGTON sur *La science chrétienne devant la loi américaine*. Il est bon d'ajouter que, par « science chrétienne », on désigne en Amérique le spiritisme, le magnétisme et leurs succédanés. . . . . . .

Scribner's Magazine. — Mars. — W. J. HENDERSON nous initie à *la Vie commerciale d'un théâtre*. A New-York, un théâtre prospère fait, dans une saison favorable, 1.250.000 francs de recette et entretient 150 personnes. Il y a en ce moment 37 théâtres ouverts dans les faubourgs de Manhattan et de Bronx, pendant que Brooklyn en possède environ une vingtaine. La

prospérité théâtrale peut être tenue pour le baromètre de la prospérité générale, car c'est le premier plaisir que se refuse un homme désireux de faire des économies. — THÉODORE ROOSEVELT raconte le rôle des *Rough Riders* qu'il commandait au combat de Las Guasimas. — Suite des *Lettres inédites de Robert-Louis Stevenson*, publiées par COLVIN.

Westminster Review. — Mars. — A côté des articles d'intérêt purement local, je ne vois à signaler que l'étude de WALTER EMM sur *Jean-Jacques Rousseau.* On dirait qu'il y a dans Rousseau deux hommes: l'un de tempérament romantique et impulsif, faible, malade, démoralisé par l'absence des obligations du chef de famille, sans contrepoids moral à sa débilité héréditaire; l'autre, prophète intrépide, livrant son superbe combat à la tyrannie et à l'injustice, plein de pitié pour les opprimés, la force morale puissante qui arrêta le flot montant du matérialisme et arracha son pays à la léthargie mortelle du désespoir. — W. HOWARD CAMPBELL loue hautement les résultats accomplis par le comité de *Secours aux affamés* de l'Inde et cite à ce propos le mot d'un vieil Hindou : « C'est pour nous une bénédiction de vivre sous ce gouvernement. Autrefois, les hommes seraient morts comme des mouches! » — PRISCILLA E. MOULDER croit possible l'absolue *Suppression du surmenage des ouvrières*, à la condition que le Parlement vote une loi fixant un minimum de salaire et un maximum de travail hebdomadaire pour toutes les sortes de travail effectuées par des femmes adultes.

....

Nous trouvons dans le **Géographical Journal** (février) de curieux détails sur la monnaie employée aux Iles Carolines. C'est d'abord la monnaie de pierre, qui consiste en disques de quartz, dont le diamètre varie de 6 pouces à 12 pieds. Un négociant ayant à effectuer un paiement de quelque importance aurait besoin d'un wagon et de dix paires de bœufs pour transporter ses espèces. D'une façon générale, ces pierres servent plutôt d'ornements que de monnaies. Les Clubs des villages sont appelés *Fe-Bai* ou maisons de monnaies de pierre, en raison de ces disques de pierre qui sont appuyés contre leurs murailles. Dans certains établissements, on peut voir de ces grands disques sur les terrasses des maisons des *Madangadang,* qui sont les richards du pays. Une paire de grandes coquilles, les valves d'une huître perlière, sont également évaluées à un haut prix et couramment employées comme monnaie. Des échantillons plus petits de coquilles perlières, enfilées avec une corde de fibre d'hibiscus, servent comme monnaie divisionnaire. Jadis, on employait également comme instruments d'échanges les amandes séchées des noix de coco.

....

T. A. COOK nous raconte, dans le **Cassell's Magazine** (mars), certains incidents notables des duels célèbres. Nous citons celui-ci, qui est vraiment d'une fantaisie charmante :

Dans un des plus récents duels américains, les deux adversaires décidèrent de jouer à pile ou face lequel des deux se ferait sauter la cervelle. C'était un retour sans excuse à l'idée de l'intervention providentielle en pareille matière. Au jour dit, les adversaires procédèrent solennellement en présence de leurs témoins. Le malheureux contre lequel le sort s'était prononcé dit adieu à ses amis et passa dans la pièce voisine, tenant à la main un pistolet chargé. Les autres attendaient anxieusement. Enfin, une détonation retentit. Mais, au moment où tout le monde allait se précipiter pour relever le cadavre, on vit le condamné faire son apparition, le pistolet fumant à la main, en s'écriant joyeusement : « Messieurs, je crois bien que je me suis manqué! »

....

En nous annonçant la retraite du célèbre juge anglais sir Justice Hawkins, le *Green Bag* (mars) raconte sur lui quelques fort jolies anecdotes.

Il jugeait un jour un meurtrier pris sur le fait. Pour obéir à la loi anglaise, il lui demande: « Plaidez-vous coupable ou non coupable? » Alors, dans une posture théâtrale et la main droite levée vers le ciel, l'homme s'écrie : « Que le Tout Puissant me frappe de mort si je ne dis pas la vérité ! Je suis innocent du crime ! » Le juge Hawkins demeura silencieux environ une minute. Puis, après avoir jeté un coup d'œil à l'horloge, il répliqua, avec le plus absolu sang-froid : « Puisque le Tout-Puissant ne juge pas à propos d'intervenir, je vais m'occuper de rendre mon jugement. »

Une autre fois, il présidait les débats d'un long et fastidieux procès sans

aucun intérêt, et il écoutait, avec l'apparence de la plus scrupuleuse attention, l'interminable plaidoirie d'un avocat. Au bout d'un certain temps, il écrivit quelques mots au crayon sur une feuille de papier qu'il fit passer à l'avocat par l'huissier. L'avocat déplia le papier et lut: « Concours de patience. Grande médaille d'or, Sir Henry Hawkins; mention honorable, Job. »

....

English Illustrated — Mars — nous apporte d'intéressants détails sur l'archipel Cocos-Keeling, situé au sud de Java, à trois jours de mer des Iles de Noël. Les Iles Cocos-Keeling, qui étaient encore inhabitées en 1825, sont occupées depuis cette époque par une famille jacobite, nommée Ross, dont le chef mourut en 1854. C'est son fils George Clunies Ross qui est aujourd'hui le roi des îles, avec son frère Charles comme vice-roi. La population est de 600 âmes dont 200 viennent de Bantam. L'île possède une école dans laquelle, chose singulière, on n'enseigne pas l'anglais, mais seulement le dialecte des îles Cocos-Keeling. Le seul fléau de l'île est l'abondance des rats, qui ont été apportés par un navire européen. On fit venir des chats pour les tuer, mais ces chats ont eux-mêmes pullulé jusqu'à devenir un sérieux embarras, car ils tuent les oiseaux qu'on avait importés pour détruire une espèce d'insectes qui fait le plus grand tort aux cocotiers. En revanche, il n'y a dans l'île, ni prison, ni policeman, ni opium, ni Chinois. Les Ross font eux-mêmes tous les travaux. Ils sont excellents mécaniciens et charpentiers et ont même réussi à construire un petit navire d'une quarantaine de tonneaux.

Revues Hongroises

Budapesti Szemle. — Janvier-Mars. — L'étude la plus importante de ces trois livraisons est celle de M. E. Wertheimer sur la *Diète hongroise de 1811-1812*, faite d'après des documents inédits. L'historien de la « Monarchie austro-hongroise au commencement du XIXe siècle » s'y occupe surtout de la crise financière qui força l'Autriche à réduire la valeur du papier-monnaie à un cinquième de sa valeur nominale. — L. Navay continue ses recherches sur la *Question agraire* dans l'Alföld, la grande plaine hongroise. — L'apparition du VIe volume des *Mémoires de Kossuth* fournit à Hegyesi l'occasion de raconter les tentatives de l'émigration hongroise avant Sadowa. D'après les plans de Bismarck la légion hongroise devait faire irruption en Hongrie au moment où la guerre entre la Prusse et l'Autriche serait déclarée. — J. Kecsmarik, ancien fonctionnaire en Bosnie, étudie la *justice musulmane*. — Paul Gyulai, le directeur de la Revue, consacre quelques pages émues à *Ladislas Arany*, le poète délicat du « *Héros de la Fée Morgane* », de la « *Bataille des Huns* », le traducteur de Molière et de Lermontoff, que la Hongrie vient de perdre. — K. Vadnay publie l'éloge *d'Antoine Zichy*, prononcé à la société littéraire Kisfaludy. Eminent homme politique, Zichy s'est fait connaître par l'édition des œuvres de Szechenyi. (Voyez *Revue des Revues*, 15 février 1897.)

Akadémiai Ertesitö (Bulletin de l'Académie). — Janvier-Mars. — Charles Laufenauer, médecin des hôpitaux, traite, au point de vue scientifique, les *Procès de sorcières* qui eurent lieu au XVIIIe siècle à Hodmezö-Vasarhely et trouve qu'ils ont beaucoup d'analogie avec ceux des autres pays de l'Europe occidentale. — Jules Pauler, directeur des Archives, donne une notice sur l'historien de la Transylvanie, *Alexandre Szilagyi*, qui vient de mourir. Szilagyi était directeur des principales publications historiques et éditeur des *Monumenta* des diètes transylvaines. — Zolnai esquisse la tâche qui incombera aux futurs rédacteurs du grand dictionnaire de la langue hongroise; ils devront fondre en un tous les matériaux réunis jusqu'ici par Czuczor-Fogarasi et Szarvas-Simonyi. — Quelques pages sur la chanson populaire en Perse, par S. Kégl. — R. Békefi publie les lois et les réglements de la célèbre Ecole réformée

de Sarospatak du XVII[e] siècle. Ces réglements sont calqués sur ceux de l'Université de Wittemberg. Ils défendaient, entre autres, aux élèves l'usage de la langue nationale dans les exercices scolaires. — L. OVARY rend compte du *Congrès international de diplomatie* tenu à la Haye. — L'architecte du nouveau Parlement hongrois, I. STEINDL, donne la description de ce monument en style gothique, un des plus beaux de la capitale hongroise.

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 16 mars. — ALESSANDRO D'ANCONA reprend le dépouillement des *Archives de la police autrichienne à Milan* et révèle cette fois comment en 1824 on interceptait la correspondance des personnages politiques suspects au gouvernement d'alors, et comment « on pratiquait l'examen sur les lettres » de Pietro Giordani et d'autres « soupçonnés » d'entretenir des relations avec les « mécontents et les libéraux » — Le comte PULLÉ donne la suite de ses curieux mémoires des gens d'épée, de lettres et de théâtre. — CÉSAR LOMBROSO émet son opinion sur le *péril jaune* et les prétentions de *l'Italie en Chine*. L'auteur fait ressortir la folie de cette entreprise aventureuse qui commence par l'affaire de la baie de Sam-Mun et ne peut avoir qu'une issue funeste ou ridicule.

Quel besoin, se demande-t-il, avons-nous d'aller nous implanter en Chine, dans cet empire dont nous n'avons rien à attendre, où nous ne pouvons avoir aucun espoir d'importation et d'exportation et où nous trouverons comme maîtres de la concurrence commerciale ces deux colosses que sont l'Allemagne et l'Angleterre? A quoi bon cette conquête-là où nous n'avons aucun rapport de voisinage, de race, de civilisation, de religion. Est-il nécessaire de dire que si nous sommes pauvres et faibles dans le monde, nous le méritons.

GUIDO CORA, parlant du même sujet, réclame, avant de pousser plus loin l'étude sérieuse et approfondie de la question, un avis des hommes pratiques, compétents, impartiaux, afin que l'on sache jusqu'à quel point il convient de charger le budget de l'Etat des frais d'une expédition qui pourrait n'être que stérile. « Ce n'est qu'après avoir recueilli toutes ces informations qu'il y aura lieu de décider si le projet est conforme aux intérêts et aux forces économiques du pays. »

Rassegna nazionale. — 16 mars. — Une série de travaux d'intérêt purement italien : citons une étude de E. DE GAETANI sur le *budget de l'armée et de la marine*. L'auteur est d'avis que l'Italie doit diminuer le nombre de ses arsenaux en s'attachant à développer ceux de rang secondaire, qu'il importe de réduire les services accessoires des forces de terre et de restreindre le personnel, qu'enfin il faut faire certaines économies sur le budget de l'armée pour relever celui de la marine, tout en prenant pour règle de repousser les demandes de crédits qui n'auraient pas pour objet direct d'augmenter le nombre des navires et de rendre meilleur leur armement. L'Italie n'aura de sécurité qu'à cette condition. — T. ROBERTI suggère quelques moyens de remédier à l'état actuel de l'*Italie sociale* et croit que l'Etat ferait sagement de diminuer les impôts de toutes nature qui écrasent la classe moyenne des contribuables et de répartir d'une manière plus équitable les charges suivant l'avoir de chacun, ce qui revient à demander l'impôt sur le revenu. En second lieu, l'auteur croit qu'il faut reformer l'éducation de la jeunesse et rendre les leçons plus solides, en confiant l'enseignement à des maîtres qui s'adressent plus qu'on ne le fait aujourd'hui à l'âme de leurs élèves. Enfin Roberti préconise les lois restrictives de la presse et de l'association.

Rivista d'Italia. — 15 Mars. —

ALESSANDRO CHIAPPELLI ne croit pas que le *Congrès de la paix et du désarmement* fasse des miracles et doive changer la face du monde. Pour lui, les modifications qui interviendront dans le programme russe le réduiront à la constitution d'un arbitrage international auquel on s'accoutumera plus ou moins à recourir. Mais on ne saurait nier que la convocation d'un congrès diplomatique pour discuter la toute première fois les préliminaires d'une réforme des procédés de guerre est un événement mémorable de l'histoire moderne. C'est un grand fait que celui de voir un siècle, inauguré par l'incendie de l'Europe, se clôturer d'abord par le congrès des religions tenu en 1893 à Chicago et dont la signification n'a pu échapper aux esprits élevés, ensuite par la convocation des puissances à une entente fraternelle basée sur les intérêts réciproques. — La fin d'une étude de CARLETTA sur *Casanova à Rome.*

CARICATURES DE LA QUINZAINE

Une atmosphère d'apaisement règne à travers le monde et la France en bénéficie en premier lieu. Tandis qu'à l'extérieur le gouvernement est en train d'obtenir une entente définitive avec l'Angleterre, à l'intérieur le bon sens du pays paraît triompher contre tous les esprits déviés ou simplement troublés. Il ne manquera peut-être jamais en France de gens dévorés par la crainte de l'étranger « achetant jusqu'aux anarchistes pour susciter des ennuis à la France » (Forain), comme il y en aura sans doute toujours qui considèreront ce pauvre Esterhazy comme une victime du Devoir, d'après la remarque ironique de Chevalier. Mais la France, la grande France, lassée de tous les incidents, accidents et tempêtes des mois derniers, suit avec confiance son nouveau Président, M. Loubet, en qui même nos détracteurs voient l'homme providentiel, appelé à nous sauver des égarements monarchiques ou réactionnaires... (*Floh.*)

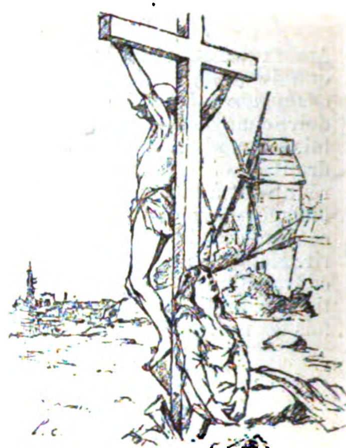
Les Etats-Unis goûtent en paix leurs dernières conquêtes. Le frère Jonathan se grise de sa propre grandeur (*Judge* et *Journal*) et fait des rêves délicieux sur ses conquêtes de... demain (*Ulk*). Que dire du Tsar, le plus pacifique des monarques, qui pousse son amour de la paix jusqu'à condamner les « sous-marins », cette planche de salut de notre marine? (*Punch.*)

Mais pourquoi faut-il que l'Italie trouble l'optimisme européen par des velléités réactionnaires qui animent le roi Humbert et son ministère « militaire »? A l'heure qu'il est, nous dit l'*Asino* de Rome avec une ironie profonde, il n'y a en Italie en fait d'anarchiste que le président du Conseil, le général Pelloux, et ses anciens collègues, MM. Crispi et Rudini. Si une secousse violente, les avisés parlent même d'un nouveau soulèvement populaire, se produit chez nos amis d'outre-Alpes, le roi Humbert saura sans doute où en trouver les « fauteurs ». Pourvu qu'on laisse à ce souverain magnanime le temps de rechercher les responsabilités!...

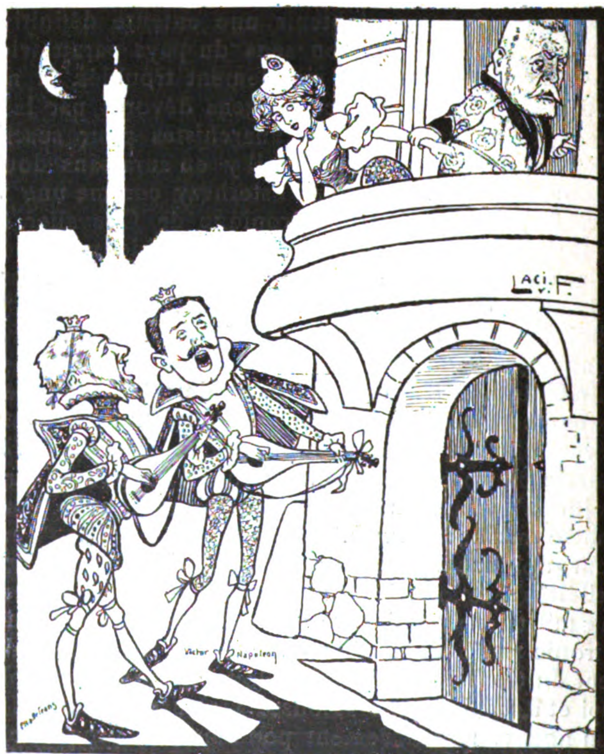
(Voir l'explication des caricatures à la page précédente.) (1)



Psst! (dessin de Forain — Paris). — « ...Soyez dranquille..., fous afez du pain sur la blanche ! » (D'après Forain, les anarchistes seraient payés par l'étranger pour susciter des ennuis intérieurs à la France.)



Sifflet (croquis de L. Chevalier — Paris). — ***Ecce homo!*** — Le pauvre martyr de l'État-Major... Esterhazy... crucifié !



Floh (Vienne). — Le nouvel époux (Loubet) à sa chère Marianne (la République française) : « Rentrons, chérie ; n'écoute pas ces deux nigauds (le duc d'Orléans et le prince Victor) : d'abord, ils chantent faux ; et ensuite, je n'aurai pas pour toi les complaisances de ton feu mari (Félix Faure). »

---

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Asino (Rome). — Ah ! si on pouvait arrêter les anarchistes les plus dangereux (le président du Conseil (Pelloux), Crispi, Rudini), comme tout irait mieux en Italie !

Dessin original de Villers pour la *Revue des Revues*. — Pauvres victimes de l'ambition politique : M. de Freycinet (1er à gauche), avec son épine dorsale cassée à force de plier devant tout et tous; M. Cavaignac, que l'ambition a desséché; M. Ribot, déformé; M. Mesureur, président de la Commission budgétaire, allongé outre mesure; et enfin M. Millevoye, le soutien de la *Patrie*, transformé en source de la gaicté parlementaire.



Weekly Freeman (Dublin). — L'Irlande en route pour son émancipation politique.



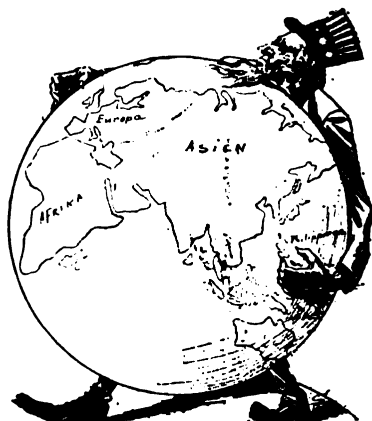
Punch (Londres). — Le Tsar à la France : « Enchanté de vous recevoir à la Conférence de la Paix ; mais entrez, s'il vous plaît, sans votre compagnon (les torpilleurs sous-marins). »



Judge (New-York). — Comment l'Oncle Sam a grandi depuis le jour de son indépendance. Jadis petit et isolé, aujourd'hui, toutes les mains se tendent vers lui avec des offres d'amitié.



Journal (New-York). — L'Oncle Sam à Aguinaldo : « Tu feras bien, mon petit, de déposer tes armes et d'aller t'amuser avec tes autres frères et sœurs, si gentils et si obéissants (Cuba, Hawaï, etc.). »



Ulk (Berlin). — « ... Je ne peux pas encore embrasser tout cela... mais mes bras grandiront avec le temps... »

Le Directeur-Gérant : **Jean FINOT**

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

REVUE des REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

Nº 8. — 15 Avril. — IIIe série. 1899 Xe Année. — Vol. XXIX.

Directeur : JEAN FINOT

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

SOMMAIRE-INDEX

AVIS

Certains de nos confrères croyant possible d'emprunter des pages entières de la *Revue des Revues* sans en indiquer la source, nous rappelons :

Que tous les travaux de la *Revue des Revues*, y compris les analyses et les résumés des études françaises et étrangères, de même que les analyses des revues (petit texte), livres, etc., etc., etc., sont *inédits* et *spécialement écrits pour nous*.

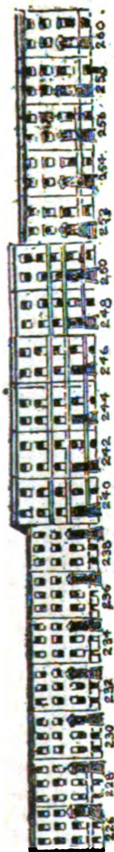
Il en est de même de nos *feuilletons* qui, signés par des auteurs français, n'ont encore jamais paru ; ceux des écrivains étrangers sont *souvent* traduits pour nous sur des manuscrits, mais en tout cas *toujours* inédits en France.

Les emprunts à la Revue des Revues *sont autorisés à la condition expresse d'en citer la source.*

DANS LE MONDE DES MILLIARDAIRES (1)

III. — LA NAISSANCE DES MILLIARDS

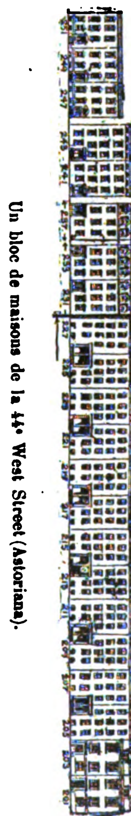
(*Suite et fin.*)



Un pâté de maisons de la 46e West Street (Astoriana).



Richmond Hill, vendu par Aaron Burr, en 1804, à M. John-Jacob Astor.

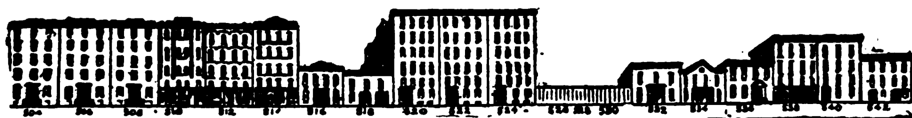


Un bloc de maisons de la 44e West Street (Astoriana).

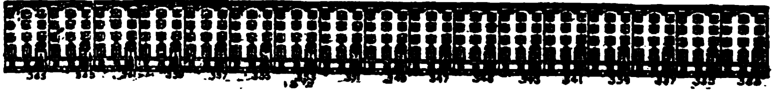
Les Rois de la Propriété Foncière.

Avec les Rois de la Propriété Foncière, les Astor, nous nous trouvons en présence d'une exception à peu près unique, une famille dont l'énorme fortune s'est faite, non seulement sans le concours des *Trusts* — au moins sous leur forme habituelle de syndicat de production et de fabrication — mais même sans l'ombre d'une spéculation et par son seul accroissement naturel. Ce phénomène mérite d'être étudié de près ; car, si l'on sait en Europe que les

(1) Voir la *Revue des Revues* du 1er décembre 1898, des 1er et 15 janvier et du 1er avril 1899.



Un pâté de maisons de la 48e Rue et de la 10e et 11e Avenues (Astoriana).



Un pâté de maisons de la 15e West Street (Astoriana).

centaines de millions des Astor consistent en immeubles, on connaît moins la loi mathématique en vertu de laquelle ils se sont accumulés, sans qu'aucun membre de la famille ait jamais fait autre chose que de se croiser les bras et de laisser le flot du Pactole rouler seul et librement dans ses coffres.

En 1790, John Jacob Astor, d'origine allemande, était établi à New-York comme marchand d'instruments de musique. Très entendu aux affaires, il avait réussi à donner à sa maison une extension considérable et était déjà crédité de sommes respectables à la Banque, quand on annonça la mise en vente d'un immense terrain situé dans l'île de Manhattan, alors presque inhabitée et occupée par de vastes cultures maraîchères. Sans hésiter une seconde, John Jacob Astor procéda à une liquidation générale de sa maison de commerce, solda ses derniers accordéons et ses dernières clarinettes, retira ses fonds de la Banque, réalisa tout son avoir et acheta les terrains de l'île de Manhattan pour une somme de 625.000 francs. Ce sont ces terrains, augmentés d'autres acquisitions à New-York et ailleurs, qui constituent la fortune actuelle de la famille Astor. C'est cet achat qui est l'unique opération de spéculation exécutée par un membre de la famille, et il date aujourd'hui de 110 ans.



John-Jacob Astor,
fondateur de la dynastie.

Avant de mourir, le vieux John Jacob Astor avait exigé de ses enfants, réunis autour de lui, la promesse solennelle que jamais, quoiqu'il pût survenir, ils ne se dessaisiraient de la moindre parcelle de leurs terrains. Le vieillard prévoyait bien quel avenir leur était réservé. Il faut rendre cette justice à ses descendants que la promesse faite au chef de famille a été scrupuleusement gardée jusqu'à ce jour, et tout porte à croire qu'il en sera toujours ainsi.

Les terrains de l'île de Manhattan, aussitôt en possession de John



Un bloc de maisons de la 33e West Street (Astoriana).

Jacob Astor, avaient commencé à se couvrir de constructions. La vie de New-York, le mouvement de développement de la grande ville naissante, promettaient de se porter de ce côté. La valeur de l'achat de 1790 allait s'augmentant avec une rapidité vertigineuse. Les loyers des maisons rapportaient chaque année des sommes considérables. En 1804, John Jacob Astor avait assez d'argent disponible pour acheter de nouveaux terrains. Il était déjà connu pour la sûreté de coup d'œil avec laquelle il appréciait la plus-value dont tel ou tel terrain, selon sa forme ou sa situation, pouvait être susceptible.

— Astor? disaient ceux qui le connaissaient. Il vous flaire une affaire de terrains à un millier de milles, même quand il a le rhume de cerveau!



William-Waldorf Astor.



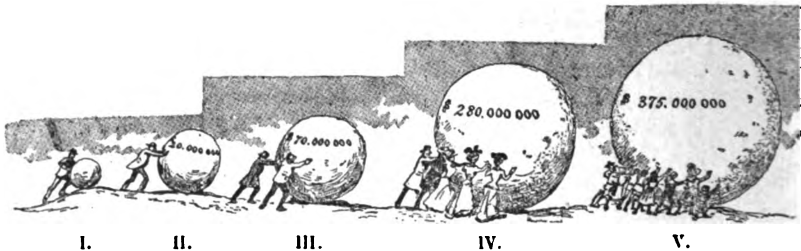
John-Jacob Astor.

Le vice-président du Sénat américain à cette époque était un certain Aaron Burr, qui possédait lui-même la plus grande partie de l'île de Manhattan. Aaron Burr caressait le projet d'aller s'établir au Mexique. On ne sait comment John Jacob Astor manœuvra; mais, en juin 1804, il achetait au vice-président du Sénat tous ses terrains de l'île de Manhattan. Aaron Burr les avait acquis lui-même dans des circonstances peu édifiantes. Ils appartenaient à l'Eglise protestante épiscopale, qui les avait cédés à Aaron Burr contre une rente annuelle de 1.250 francs. L'acte de vente entre Burr et Astor fut passé le 3 juin pour la somme de 65.246 dollars (326.230 francs). Le 20 août de la même année, Burr vendait encore à Astor sa propriété de Richmond Hill, moyennant 40.000 francs. C'était fait : la fortune immobilière des Astor était fondée.

Et quelle fortune! Si nous nous en tenons à ces terrains de l'île de Manhattan, négligeant toutes les autres acquisitions faites au cours de ce siècle, les chiffres que nous apercevons tiennent du conte des *Mille et une Nuits*. John Jacob Astor avait déboursé en tout 951.330 fr.

Le seul revenu annuel de ces terrains et des immeubles qui les couvrent (immeubles bâtis, il ne faut pas l'oublier, avec les économies annuellement réalisées par le premier Astor et ses descendants) dépasse aujourd'hui *cent millions de francs*. Quelques renseignements complémentaires en feront apparaître l'énormité.

Les terrains de l'île de Manhattan comprennent 1.520 parcelles, ayant plus de 7 milles de façade, et cela dans le quartier le plus vivant et le plus peuplé de New-York, quelque chose comme votre rue de la Paix, votre Avenue de l'Opéra et vos grands boulevards. Il y faut ajouter les énormes terrains du quartier de Harlem, les terrains de la ferme Cozine achetés en 1831, par Astor et Cutting, ce dernier revendant sa part à Astor dès l'année suivante. La ferme Cozine était située sur l'emplacement actuellement compris entre la 7e et la 10e avenues et la 53e et 57e rues. L'ensemble est absolument impossible à évaluer et l'on comprendra immédiatement pourquoi.



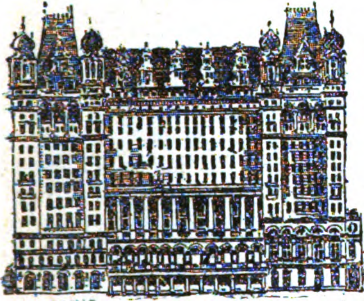
L'évolution de la fortune des Astor.

I. J.-J. Astor, fondateur. — II. 2e génération : Backhouse, Astor. (Fortune 20 millions de dollars.) — III. 3e génération : John-Jacob, William. (70 millions de dollars.) — IV. 4e génération : MM. W. Astor et J.-J. Astor; Mmes Orme-Wilson, Coleman-Drayton et Roosevelt. (280 millions de dollars.) — V. 5e génération : onze héritiers jusqu'à ce jour, dont trois jeunes Astor, deux jeunes Roosevelt, trois Drayton et deux Wilson. (375 millions de dollars — environ 1.900 millions de francs.)

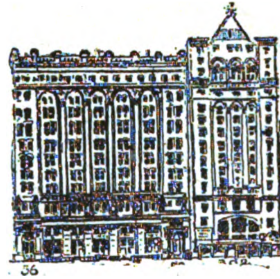
Le développement incessant de la ville de New-York amène, de temps en temps, la création presque instantanée d'un quartier riche et populeux là où il n'existait que des terrains vagues sans nul rapport et de médiocre valeur marchande. En raison de la règle scrupuleusement observée par les Astor de ne jamais vendre un mètre de leurs terrains, il arrive sans cesse que telle propriété, estimée 3 ou 5 francs le mètre dans un quartier excentrique, prend en quelques mois une valeur de 80 à 100 francs. Si les terrains sont couverts de constructions, les loyers montent en un clin d'œil, se doublent, se triplent, se décuplent. Si les terrains ne sont pas bâtis, on les livre aux architectes, aux maçons et voilà un nouveau quartier de la ville qui s'élève et une formidable somme de plus à inscrire à l'actif des Astor. En raison même de la dispersion de leurs terrains aux quatre coins de New-York, il est impossible qu'une plus-value du prix du sol puisse se produire n'importe où dans la ville sans que les Astor y trouvent leur profit.

Cependant, si les opérations se bornaient exclusivement à l'a-

chat direct des terrains ou des immeubles, elles seraient singulièrement circonscrites et la fortune des Astor s'accroîtrait dans des proportions beaucoup plus lentes. Ce phénomène se serait même produit depuis longtemps. Aussi a-t-on annexé à cette branche de l'industrie astorienne une autre spécialité plus lucrative encore, qui est le prêt sur hypothèques. On estime en ce moment, d'après les déclarations officielles, les sommes prêtées par les Astor, sur garanties immobilières de premier ordre, à 115 millions de francs, rap-

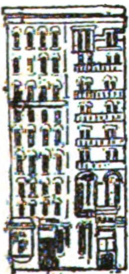


Waldorf Astoria, 34e Rue.



N° 36, Broadway.

portant environ 6 millions. Dans le cas où les intérêts ne sont pas payés avec la plus rigoureuse exactitude, dans le cas aussi où l'emprunteur a laissé passer, ne fût-ce que de vingt-quatre heures, la date fixée pour le remboursement de son hypothèque, les Astor s'emparent du gage et c'est un immeuble de plus qui vient s'ajouter à l'interminable liste. Combien y en a-t-il qui sont passés ainsi entre les mains des Rois de la propriété foncière!



Une des nombreuses maisons d'Astor, située à Broadway.

Cette effroyable fortune, que les évaluations les plus modérées déclarent supérieure à 1.900 millions de francs, est indivise entre trois personnes : William Waldorf Astor, Caroline B. Astor et John Jacob Astor. On n'y comprend pas, naturellement, tout ce qui a, par dot ou par héritage, passé aux mains des collatéraux. On n'y comprend pas davantage les propriétés rurales, les terrains de Newport et ce fameux château de Cliveden, en Angleterre, que William Waldorf Astor habite actuellement et qui lui coûte, prix d'achat et embellissements, plus de douze millions. Et chaque jour apporte une augmentation. Chaque heure qui s'écoule donne une valeur plus grande aux terrains, aux maisons, à tout ce *Real Estate*, comme on dit ici, le plus grandiose qui soit au monde.

On le voit, si la fortune des Astor n'a pas été, comme celle des autres Rois, édifiée sur les ruines des concurrents, sur la misère et sur la

peine des travailleurs, elle est le résultat des efforts de tous, bien que demeurant la propriété d'une seule famille. Son développement est la conséquence du développement de la richesse nationale elle-même. La prospérité de l'Amérique, la grandeur croissante de New-York, la somme de bien-être, l'afflux des capitaux, le travail d'un peuple tout entier ont abouti à la constitution d'une propriété foncière dont la valeur est supérieure à celle de l'Etat de Delaware tout entier, et double de celle du Nouveau Mexique et de l'Arizona réunis. Et que sera-ce dans l'avenir?

Le Roi des Agronomes

Celui-là ne pèche pas par la banalité. C'est un ancien sénateur, Charles B. Farwell, qui s'est acquis à bon compte un des deux plus formidables domaines agricoles existant dans les deux mondes.

Il y a une douzaine d'années, l'Etat de Texas s'aperçut qu'il ne possédait pas de palais législatif, — de Capitole, comme on dit ici — digne de lui. Les caisses publiques n'étaient pas des mieux garnies. La législature rêvait d'obtenir un Capitole sans bourse délier, et elle commença par entrer en pourparlers avec le sénateur Charles B. Farwell, qui semblait homme à accomplir ce tour de force. En effet, aidé de son frère John et d'un syndicat — naturellement — d'entrepreneurs, Charles B. Farwell accepta de bâtir gratuitement, dans la ville d'Austin, un Capitole de granit, dont les plans furent dressés et arrêtés d'un commun accord. Un an plus tard, le bâtiment était terminé et Charles B. Farwell recevait de l'Etat de Texas, pour ses co syndicataires et pour lui, une immense étendue de terrain qui n'appartenait à personne. C'est ce terrain qui constitue aujourd'hui le *Ranch* de Farwell, car les autres propriétaires, indemnisés au minimum possible, ont été les uns après les autres évincés par lui.

Les dimensions du Ranch de Farwell, appelé plus communément Ranch X. I. T. sont fabuleuses. Il touche ou borne neuf comtés. Au nord, sa frontière est celle du nouvel Etat d'Oklahoma; à l'ouest, c'est la ligne même de démarcation du Texas et du Nouveau-Mexique. C'est une bande de terrain dont la largeur est de 33 kilomètres seulement, mais dont la longueur est de 266 kilomètres. Le sol y est extrêmement fertile et couvert, dans les endroits non encore défrichés, d'herbes excellentes pour la nourriture des troupeaux, et qui persistent tout aussi bien l'hiver que l'été.

Il fallut enclore ce territoire. Ce fut une grande dépense. On y employa quinze cents milles de fil de fer galvanisé. Des étables, des écuries furent construites; des bâtiments agricoles s'élevèrent de place en place, des puits furent creusés au nombre de 300, dont la profondeur moyenne est de 40 mètres, avec des moulins à vent pour faire mouvoir les pompes. On y installa 120.000 têtes de bétail et 1.550 chevaux, puis l'exploitation commença. Elle embrasse à la fois l'élevage du bétail et l'agriculture proprement dite. Les bêtes à cornes sont

superbes. Elles proviennent exclusivement de trois espèces célèbres : Hereford, Aberdeen Angus et Durham. Dès qu'elles ont atteint un degré suffisant d'engraissement, elles sont vendues à Chicago, où on en fait des conserves, presque toutes à destination de l'Europe et des Indes.

La superficie totale du Ranch X. I. T. est de 3.625 kilomètres carrés, où 362.500 hectares. La plus grande partie de ce territoire est encore utilisée en prairies. Mais, chaque jour, les défrichements s'étendent. Les récoltes de blé vont sans cesse augmentant et la chute du *Trust* de Leiter est due en partie à la résistance qui lui fut opposée par le propriétaire du Ranch X. I. T.

Si la vie au plein air est moins déprimante que celle des ateliers, où l'atmosphère est sans cesse viciée, il faut convenir qu'elle est rude, sous les ordres de Charles B. Farwell et de son régisseur général, A. G. Boyer. A l'exception des chefs d'exploitation, qui habitent de petites maisons de bois, tous les travailleurs vivent au dehors. Des wagons les suivent partout où ils vont, portant les vivres, les outils, le couchage. C'est dire qu'il n'y a là que des célibataires et le Roi des agronomes est intransigeant sur ce chapitre.

On ne saurait fixer une valeur, même approximative, au Ranch X. I. T. Si on table sur les revenus, ils sont en moyenne de six millions par an net. Mais ils augmentent tous les jours. Charles B. Farwell prévoit déjà le moment où ses blés et son bétail lui donneront, tous frais payés, deux millions de dollars ou dix millions de francs. En capitalisant au taux de 10 0/0, c'est un capital de 100 millions que représentera d'ici peu le Ranch X. I. T. qui n'aura guère coûté plus de 800.000 francs à son fortuné propriétaire.

Quelques Reines.

Jusqu'à présent, le *Trust* est demeuré un instrument de richesse exclusivement masculin. Les femmes qui ont réussi à entasser des millions ont procédé par les anciennes méthodes ; et si leurs progrès ont été moins rapides, ils n'en est pas moins vrai que plusieurs d'entre elles sont dignes de faire figure parmi les plus fortunés représentants du Roi Dollar en Amérique.

J'ai déjà eu l'occasion, dans une autre partie de cette étude, de présenter au public français les plus marquantes d'entre elles. Je rappellerai pour mémoire Mme Hetty Green, Mme Potter Palmer, Mme Jack Gardner. Encore sont-elles surtout des *femmes de millionnaires* plus que des *femmes millionnaires*. J'entends qu'elles ont principalement pour titre à l'attention générale leur façon de vivre et de dépenser ou d'employer la fortune conquise, sans elles, par leurs pères ou leurs maris.

Il n'en est pas ainsi, par exemple, de Mme Richard King, surnommée la « Reine du Bétail ». Quand son mari, un pauvre enfant d'O-

range, dans le New-Jersey, qui avait fondé au Texas un établissement pour l'élevage des bestiaux, passa de vie à trépas en 1885, il était bien loin de laisser à sa veuve une fortune. Mais Mme Richard King était une maîtresse femme et qui ne boudait pas à la besogne. C'est elle qui agrandit le domaine, multiplia les têtes de bétail, créa des débouchés, s'occupa de la vente et vit son avoir doublé en peu de temps. Bien d'autres à sa place auraient pensé avoir droit au repos; mais le vertige des millions l'avait saisie et elle se replongea plus ardemment dans la lutte. On estime aujourd'hui entre 600.000 et 700.000 hectares la contenance de ses propriétés. Si on ne peut les évaluer avec une approximation plus grande, c'est que jamais ils n'ont été arpentés. Cela fait un territoire aussi grand que le département de la Seine-Inférieure et treize fois plus grand que le département de la Seine. C'est là un véritable empire gouverné par sa propriétaire avec toute l'autorité d'un souverain absolu. Sa volonté est la loi et elle est aussi respectueusement obéie que si elle avait à sa disposition tout l'appareil judiciaire d'une société organisée. Il est vrai qu'elle a pratiquement le droit de vie ou de mort sur ses sujets, car si elle en congédie quelqu'un, celui-là est à peu près assuré de ne jamais pouvoir gagner sa vie ailleurs, tellement est grande la terreur qu'inspire partout la Reine du Bétail.



Mme Henriette King.

Mme Henrietta King est une femme d'une cinquantaine d'années, au visage énergique. Elle a, sur son domaine même, deux superbes habitations : mais elle réside plus volontiers dans un véritable palais qu'elle a fait construire récemment dans la ville même de Corpus-Christi. On ne l'apprécie vraiment bien, du reste, qu'en l'accompagnant dans les grandes tournées d'inspection qu'elle accomplit deux fois par an, une fois au printemps, pour juger de l'état du bétail, et la seconde fois à l'automne, pour voir comment se comportent les herbages et comment les animaux passeront l hiver.

Ces inspections sont de véritables voyages d'agrément. Il y a là, parfois, des centaines de voitures, car les invités sont nombreux, et une imposante escorte de bergers et de cow-boys, de gardes, de cuisiniers et de domestiques. Il va sans dire que Mme Richard King

ne connaît pas plus le nombre de ses têtes de bétail que l'exacte contenance de ses terres. Il y a une dizaine d'années, elle possédait approximativement 250.000 vaches, taureaux et génisses, 50.000 veaux, 90.000 moutons et 2.500 chevaux de selle, dans ses prairies de Sainte-Gertrude. Son surintendant, l'homme le plus au fait de la situation actuelle de l'exploitation, affirme qu'aujourd'hui il doit y avoir, dans l'ensemble du domaine, plus de 800.000 bêtes à cornes, 160.000 moutons et 10.000 chevaux. Tous les ans, on embarque environ 300.000 têtes de bétail, qui sont vendues pour une somme oscillant entre 75 et 100 millions de francs.

Deux mots de la façon dont est gouverné cet empire. Le domaine de Mme Richard King est divisé en douze districts. Chacun de ces districts a son seigneur (lord), au-dessus duquel est le surintendant général de Mme King, le Fouquet de ce Louis XIV femelle. Sur toute l'étendue de son district, chaque seigneur jouit d'une autorité suprême. Jamais il ne reçoit d'ordres qu'au moment de la livraison du bétail déjà vendu. C'est lui qui dirige le travail, paie les ouvriers, embauche ou congédie, ce qui est, du reste, fort rare, et gouverne, en un mot, son exploitation. Dans chaque district, le village est construit autour de l'habitation du seigneur, qui est le plus souvent un homme d'âge mûr, mais toujours marié. L'école et l'église sont également placées au centre. Naturellement, le maître d'école et le pasteur, choisis et payés par Mme Richard King, sont entièrement à sa dévotion.

Les maisons du village sont construites en bois brut et très simples; elles sont cependant spacieuses et confortables. Tout autour s'élèvent les baraquements des cow-boys, les huttes des travailleurs mexicains et les écuries des chevaux de selle. La population du domaine est d'environ 2.500 personnes, un peu plus de 100 par village. Tous les employés sont nourris, logés, reçoivent les soins du médecin et les médicaments, le tout gratuitement. Ils n'ont à s'occuper que de leur habillement. Les chevaux, les selles, les brides des cow-boys sont la propriété de Mme Richard King. A la liberté près, ses sujets sont évidemment moins malheureux que les serfs des usines de Rockefeller ou de Knight. En effet, la pauvreté est inconnue, le crime l'est également. C'est presque une félicité relative.

Il y a encore peu de chose à dire de la nouvelle Reine de l'Or, Mme Susanna Bransford Emery, si ce n'est qu'elle est toute jeune, fort jolie et qu'elle a acquis ses millions avec une rapidité déconcertante. Son mari, A. C. Emery, mourut il y a cinq ans — elle avait alors vingt ans à peine — lui laissant pour toute fortune des mines qu'on supposait sans valeur. Mme Emery n'hésita pas. Elle se rendit sur les mines, procéda à des prospections nouvelles, essaya les minerais et acquit la conviction que la proportion d'argent contenu était largement suffisante à en motiver l'exploitation. Son énergie fut récompensée. Chaque jour, la gangue apparaissait plus riche. A la fin de la première année, sa mine lui donnait 30.000 francs de bénéfices nets par mois. Cette mine, appelée la *Silver King*, touche au *Great*

Ontario, le gisement argentifère le plus riche qui soit au monde.

Le rendement du *Silver King* alla sans cesse augmentant. Cependant, cela n'aurait pas suffi à constituer à Mme Emery son énorme fortune. Mais, l'an dernier, elle acheta le *Grand Central*, un gisement aurifère dans l'opulent district minier de l'*Eurêka*. En un an, le *Grand Central* a donné à Mme Emery 5 millions de francs et elle a refusé de le céder à une société pour 50 millions. Dans le pays, tout le monde s'accorde à dire qu'elle a agi fort sagement et que le *Grand Central* a une valeur au moins quadruple.



Mme Suzanne B. Emery.

J'ajouterai que Mme Emery, dont la beauté est célèbre, est la coqueluche des Quatre-Cents. Tout le monde la presse de s'établir à New-York, ce qu'elle a jusqu'à présent refusé de faire. Lors de l'élection présidentielle dernière, elle traversa toute l'Amérique pour faire campagne pour Bryan contre l'étalon d'or. Malheureusement, elle arriva trop tard. Dans la seule année 1898, la jolie Reine de l'Or a été demandée en mariage le chiffre étonnant de 138 fois.

Les Trusts et la Politique.

Ainsi, exception faite pour les Astor et pour quelques rares personnalités féminines dont le rôle est d'ailleurs secondaire, toutes les fabuleuses fortunes des multi-millionnaires américains ont été édifiées par les *Trusts*. C'est l'accaparement, c'est-à-dire un acte prévu et puni par la loi de tous les peuples civilisés, qui a entassé millions sur millions chez les Rockefeller, les Gould, les Goelett, les Gerry, les Sloane, les Vanderbilt et les autres potentats de la Cinquième Avenue. C'est dire quel trouble a été porté dans la vitalité même de l'Amérique, et aussi quelles misères ont été causées et par suite quelles colères soulevées. Un homme qui ne saurait être suspect, car il appartient lui-même à ce monde des Quatre Cents, dans lequel il tient un rang considérable, le sénateur Chauncey M. Depew, a parfaitement compris et éloquemment fait ressortir les multiples maux qu'engendrent les *Trusts* dans la vie économique des Etats-Unis. Il a déclaré, devant l'Interstate Commerce Commission, ceci : « Les gens qui possèdent un petit capital, sont généralement des jeunes gens énergiques, qui ont inspiré confiance à leurs amis par leur probité et leur ardeur au travail. Ils ont pu ainsi réunir de quoi commencer une carrière. Que peuvent-ils faire aujourd'hui contre les *Trusts*, qui n'ont laissé impro-

ductive aucune branche industrielle ou commerciale de l'activité humaine? Quels que soient leurs efforts, ce ne sera jamais qu'une question de temps. Ils seront étranglés et rien ne les sauvera. »

Et M. Chauncey M. Depew ajoutait : « Dans cinq ans, il ne demeurera plus un commerçant ou un industriel indépendant, de quelque importance aux États-Unis. Les *Trusts* auront en main toutes les affaires du pays. C'est la mort de la concurrence et, par conséquent, des perfectionnements et du progrès. »

Conséquent avec lui-même, M. Chauncey M. Depew a déclaré la guerre aux *Trusts*. Son immense fortune personnelle, aujourd'hui consolidée, lui permet de ne rien redouter et d'avoir son franc parler. Mais quel sera le résultat de ses efforts? Il faut craindre que toute cette énergie ne soit dépensée en pure perte. Mais il y a d'autres conséquences, plus graves encore, sur lesquelles je me reprocherais de ne pas attirer l'attention.

Le *Trust*, non seulement dans ses opérations, mais dans son existence même, est formellement interdit par la loi. Ne le fût-il pas, il semble même qu'il ne pourrait jamais réussir; la hausse factice d'un produit, même de la première nécessité, dans un pays, devant nécessairement amener un afflux de ce produit des autres pays producteurs.

Occupons-nous d'abord de cette seconde objection, qui est fondée, car si le *Trust* n'a pas commencé plus tôt ses ravages, c'est qu'en effet il était assujetti, comme toutes les opérations commerciales, à la loi de l'offre et de la demande. Comment, par exemple, faire monter le prix du sucre à 10 cents, si la Jamaïque ou Cuba peut en apporter à 6 cents? Comment? En chargeant le sucre étranger à l'entrée d'un droit de douane de 5 cents. C'est ce qu'a fait le bill Mac Kinley.

Vous vous êtes longtemps demandé, en Europe, par quelle aberration la démocratique Amérique, dont le libre échange avait pourtant assuré le développement commercial et industriel, tombait à son tour dans l'erreur protectionniste. Le motif est là, et il ne faut pas le chercher ailleurs. Le bill Mac Kinley n'a été conçu, présenté et voté que dans l'intérêt des milliardaires accapareurs. Aussi, dès qu'il eut force de loi, dès que les tarifs prohibitifs qu'il édictait furent appliqués, les *Trusts* commencèrent à éclore aux quatre coins du territoire de la République. Ceux qui existaient déjà, en raison de l'impossibilité d'une concurrence étrangère, prirent un nouvel essor. La danse des milliards était commencée.

Pourtant, il demeurait encore des nuages à l'horizon. A côté du bill Mac Kinley et peut-être pour en faciliter le vote par ceux des législateurs qui n'étaient pas dans la confidence, on avait institué contre les *Trusts* des pénalités sévères. Qu'allait-on devenir si quelque juge se mêlait de vouloir appliquer la loi? Au moins fallait-il que la magistrature suprême du pays fût aux mains des syndicataires. Telle est l'origine de la candidature Mac Kinley, tels sont les motifs de sa réussite. Menacés dans leur existence par les catégoriques déclarations de M. Bryan, les *Trusts* firent des merveilles. Rockefeller, Knight, Sloane, Havemeyer, tous ceux dont le *Trust*

était l'outil privilégié, se syndiquèrent pour le *Trust* présidentiel. Les souscriptions affluèrent. Un fleuve d'or coula sur l'arène électorale. On acheta les votes à tout prix. Cinquante millions furent dépensés à cette besogne. Les agents de Bryan furent corrompus, sa campagne entravée, ses partisans menacés. On engagea même Mac Kinley, pour assurer son élection, à faire contre les *Trusts* toutes les promesses imaginables S'y refuser eût été courir à un échec certain. Mais on savait ce qui se produirait au lendemain du scrutin. Mac Kinley est Président et les *Trusts* sont tranquilles.

Le voulût-il d'ailleurs qu'il en serait tout de même! On n'a pas besoin, pour mettre fin à ce mal national, de voter des lois nouvelles, Les lois existent; il suffirait qu'on les appliquât. Mais, le plus souvent, les tribunaux sont peuplés de créatures des grands accapareurs et quand, par exception, il se rencontre une Cour suprême indépendante et énergique comme celle de l'Ohio, on la laisse rendre ses arrêts et on se contente de ne les point exécuter.

Trois Testaments historiques.

Est-il au moins permis d'espérer que le danger social résultant de l'accaparement des milliards entre les mains de quelques-uns, de la constitution de ces fortunes énormes concentrées dans un petit nombre de mains, est un danger temporaire, destiné à disparaître dans un temps donné? Ce phénomène, assez fréquent en Europe, s'est longtemps manifesté en Amérique et le proverbe n'est pas très ancien qui disait qu'aux Etats-Unis il y avait toujours une génération sur deux « en manches de chemise ». Cela sigifiait que lorsqu'un homme avait fait fortune, il laissait un fils qui mangeait son avoir et dont le fils, à son tour, devait travailler pour gagner sa vie.

Mais aujourd'hui, les choses ont bien changé. Les fortunes de nos milliardaires sont défendues par leur énormité même: à moins d'une volonté bien arrêtée, la ruine par prodigalité est devenue à peu près impossible. Et pourtant, ceux qui ont réussi à accumuler ces tas de dollars ont voulu en garantir la conservation. Les précautions ont été prises pour que les enfants, au cas bien improbable où ils le souhaiteraient, ne puissent pas dissiper les millions paternels.

Nous nous contenterons, pour appuyer cette assertion, de trois exemples authentiques, les trois testaments des trois principaux rois de la finance américaine, Vanderbilt, Jay Gould et Astor. On y reconnaitra la même préoccupation quant à l'avenir, la même défiance du lendemain, la même anxiété touchant la disparition éventuelle de ces fortunes, si laborieusement amassées. Les milliardaires américains tiennent par dessus tout à cette forme de la survivance. Quelque chose subsistera d'eux tant que leurs descendants seront riches.

Quand il mourut, le 4 janvier 1877, le commodore Cornélius Vanderbilt laissait environ 450 millions. Il légua sa fortune à son fils aîné, William H. Vanderbiit, alors âgé de cinquante-six ans. Celui-ci mourut à son tour le 8 décembre 1885, laissant plus d'un milliard à ses huit enfants : quatre garçons, Cornélius, William K. Frédéric W.

et George W.; et quatre filles, Margaret, aujourd'hui veuve du colonel Elliott F. Shepard; Emily, mariée à William V. Sloane; Florence, mariée à Hamilton Mac Twombly; et Eliza, mariée au Dr Seward Webb.

A chacune de ses filles, William K. Vanderbilt léguait une élégante maison sise à proximité de sa propre demeure de la Cinquième Avenue. Chacun des enfants recevait également 50 millions. Il léguait en outre à sa femme le capital nécessaire à produire une rente annuelle de deux millions, plus son palais de la Cinquième Avenue, estimé dix millions, avec les meubles, les tableaux, les statues, les objets d'art qu'il contenait, pour qu'elle en jouît sa vit durant. Son fils Cornelius recevait, en plus de sa part, une somme de 15 millions. A son fils Georges, il laissait « tout ce que possédait sa mère au jour de son décès ». Le reste de la fortune était partagé par parts égales entre ses deux autres fils, Cornelius et William, qui recevaient de ce chef 300 millions chacun de plus que leurs cohéritiers.

Mais le testament contenait encore une clause essentielle, sur laquelle il sied s'attirer l'attention, car elle dévoile immédiatement les préoccupations du testateur, et sa volonté bien arrêtée de ne pas permettre le gaspillage de ses millions. Quelle que fût la somme reçue par lui, chacun des enfants ne devait toucher que la moitié en espèces. L'autre moitié devait être laissée dans le *Trust* et le bénéficiaire devait n'en percevoir que l'accroissement, le capital étant réservé à ses propres enfants pour ne leur revenir qu'au moment de sa mort. Précisons par un exemple. Cornelius Vanderbilt recevait donc : 1° 300 millions à titre de legs exceptionnel; 2° 50 millions pour sa part; 3° 25 millions comme rémunération du concours apporté par lui à la gestion de la fortune paternelle, soit total 365 millions. Sur cette somme, 182 millions seulement devaient lui être remis en espèces ou en titres. Les autres 182 millions devaient demeurer dans les caisses du *Trust* et leur propriétaire ne peut, aujourd'hui encore, en retirer què les intérêts ou l'augmentation résultant des bénéfices. Les 182 millions eux-mêmes sont inaliénables, et seuls les enfants de Cornelius pourront les retirer un jour, à moins — ce qui du reste est d'ores et déjà acquis — que le testament de Cornelius ne contienne la même clause restrictive à cet égard.

Jay Gould mourut le 2 décembre 1892. Il cumulait alors la situation de président du chemin de fer Texas Pacific, du Manhattan Elevated, du Missouri Pacific, du St-Louis and Iron Montian, sans parler de ses fonctions de directeur de l'Union Pacific, etc. Sa fortune, au moment de sa mort, dépassait 800 millions. Il laissait six enfants, qui tous vivent encore aujourd'hui. C'est, par rang d'âge, George, Edwin, Helen, Boward, Anna et Frank. Jay Gould, par son testament ouvert le 12 décembre 1892, partageait également sa fortune entre ses enfants. Seul, George recevait un legs supplémentaire de 30 millions pour récompense de sa collaboration aux affaires paternelles. Miss Helen recevait également, en plus de sa part, la maison familiale de la Cinquième Avenue et le château d'Irvington. Mais aucun

des héritiers ne pouvait toucher sa part en espèces. Les millions de Jay Gould devaient rester dans le syndicat et leurs nouveaux propriétaires ne devaient pas les retirer. Les intérêts et l'augmentation du capital étaient seuls laissés à leur libre disposition. Bien plus, si l'un des enfants venait à mourir, sa part dans les capitaux du *Trust* devait revenir aux enfants survivants. En outre, tous les points litigieux, toutes les contestations à survenir devaient être déférés à l'arbitrage de George Gould, investi par la volonté paternelle du droit de les trancher souverainement à son gré.

George Gould a épousé Edith Knigdon dont il a quatre enfants : Knigdon, Jay, Mayone et Helen Vivian. Edwin Gould n'a que deux fils, Edwin et Frank ; Anna Gould a épousé le comte de Castellane et Howard s'est marié tout récemment avec miss Katherine Clemmons. Enfin miss Helen Gould et son frère Frank sont encore célibataires.

Au moment de sa mort, en 1875, William Backhouse Astor avait partagé sa fortune de façon égale entre ses deux fils, John Jacob Astor II et William Astor. Tous deux sont morts, l'un en février 1890, l'autre le 26 avril 1892. Le fils de John Jacob Astor II, William Waldorf, habite aujourd'hui l'Angleterre. Il a à peu près rompu toutes relations avec l'Amérique et ne quitte guère son admirable château de Cliveden. Mais son frère William, demeuré plus Américain, a laissé un véritable testament de milliardaire, en tout conforme aux règles que nous posions tout à l'heure.

Sa fortune de 500 millions était partagée comme suit. Tout d'abord, 3 millions de rente à sa veuve, 20 millions à chacune de ses trois filles, qui sont aujourd'hui Mme Orme Wilson, Mme J. Colman Drayton et Mme J. Roosevelt, et 50 millions légués à divers établissements de charité. Tout le reste allait à son fils, le colonel John Jacob Astor III. Mais sur ces 360 millions à lui attribués, le colonel John Jacob Astor ne devait toucher que 90 millions séance tenante, et 90 autres millions en 1896. Les 180 millions restants devaient créer le capital d'un *Trust* et le légataire, contraint à respecter ce placement, ne devait en recevoir que les intérêts et l'accroissement.

Ainsi, même préoccupation chez ces trois rois du dollar, même terreur de la disparition de la fortune créée, même ambition de la continuité de la dynastie. On l'a vu dans les chiffres que j'ai donnés plus haut pour chacune de ces familles : les prévisions des testateurs n'ont pas été trompées. Ainsi protégées contre toute éventualité de dilapidation, les fortunes ont suivi la même progression ascendante, des millions se sont ajoutés aux millions, suivant la même loi mathématique. Le puissant mécanisme du *Trust* a continué son travail d'absorption des capitaux étrangers, s'enflant, se gonflant, chaque jour avec une force nouvelle, grandissant le réseau des voies ferrées des Vanderbilt et des Gould, le chiffre des bâtiments des Astor.

Les Milliardaires et l'Impot.

Ce n'est pas seulement la ruine, la misère, la famine, l'oppression que les *Trusts* ont implantées aux Etats-Unis; c'est la corruption

électorale, c'est l'iniquité de la justice, la vénalité du pouvoir législatif, l'impuissance volontaire, l'inertie calculée du pouvoir exécutif. Le mal est grave, la plaie est profonde et se creuse davantage chaque jour. Il y faudra, le moment venu, porter le fer rouge si l'on veut en enrayer les progrès.

Le premier acte à accomplir serait de contraindre les Rois du Dollar à acquitter les charges de l'impôt au même titre que leurs concitoyens. En ce moment et toujours grâce à la vénalité des fonctionnaires des taxes, ils ne paient rien, ou presque rien. On va en juger par des chiffres.

On sait qu'aux Etats-Unis, on n'est assujetti à l'impôt de façon régulière — sauf pour les immeubles — que dans l'Etat où l'on a fixé sa résidence. Même avec ces dispositions de la loi, certains richards auraient encore à acquitter des sommes relativement assez élevées, bien que notablement inférieures à ce qu'elles devraient être en bonne justice. Je ne suivrai pas le détail des subterfuges plus ou moins illégaux employés par les répartiteurs. L'intéressant n'est pas de savoir par quel moyen on a pu dispenser tel ou tel de payer ce qu'il devait à l'Etat; c'est de comparer ce qu'il paie aux Etats-Unis avec ce qu'il paierait dans les pays où l'impôt n'est pas exclusivement basé sur ce qu'on appelle les signes extérieurs de la richesse.

Pour une fortune évaluée, par le fisc lui-même, à un milliard deux cent cinquante millions, John D. Rockefeller est imposé sur un revenu de 1.500.000 francs (un pour mille), et paie 30.000 francs d'impôts. En Allemagne, il paierait, à raison de 0 fr. 50 pour 1.000 sur le capital et de 4 0/0 sur le revenu, *trois millions cent vingt-cinq mille francs*. John Jacob Astor, qui paie 25.000 francs en Amérique, paierait *douze cent cinquante mille francs* en Allemagne et 833.000 francs en Angleterre. Pierpont Morgan, D. O. Mills, W. D. Sloane et H. M. Twombley, qui paient chacun 2.100 francs en Amérique, paieraient chacun 250.000 francs en Allemagne et 166.000 francs en Angleterre. Robert Goelett, Elbridge T. Gerry et George Gould ne paient rien. Les deux premiers se sont établis à Rhode-Island, le troisième à New-Jersey pour échapper à l'impôt de New-York. Robert Goelett paierait 250.000 francs en Allemagne et 166.000 francs en Angleterre ; Gerry paierait 125.000 francs en Allemagne et 83.000 en Angleterre; George Gould paierait 187.500 francs en Allemagne et 125.000 francs en Angleterre. Et ainsi du reste.

Mais voici qui est plus extraordinaire encore. Cette habitude de se dérober à l'impôt est si aisée à prendre et si douce à conserver, que rapidement elle a passé des particuliers aux personnes morales elles-mêmes. D'une façon générale, les compagnies de transports en commun de la ville de New-York, qui emploient le sol de ses rues, de ses avenues, de ses boulevards, ne paient pas un centime d'impôt sous quelque forme que ce soit. La plus importante est la *Metropolitan Street Railway*, dont le capital est de 232 millions. Ses recettes ont monté l'année dernière à plus de 36 millions, laissant 20 millions de bénéfice net. Elle n'a pas payé un cent. La *Third Avenue Railway*

Company est au capital de 45 millions. Elle a réalisé l'an dernier 6 millions de bénéfice. Impôt : Néant ! L'*Union Railway*, au capital de 10 millions, la *Sixth Avenue Railway*, au même capital, s'en sont tirées également indemnes. Et ces compagnies, dont le capital social a été accru dans d'énormes proportions (100 millions pour la *Metropolitan Street Railway*), de façon à emplir d'actions les poches des milliardaires New-Yorkais à qui elles appartiennent, distribuent annuellement des dividendes variant entre 25 et 35 0|0 du capital, non pas même initial, mais du capital ainsi frauduleusement augmenté.

Il faut rendre à la municipalité de New-York cette justice, qu'à plusieurs reprises elle s'est efforcée de mettre un terme à ces abus scandaleux. En 1891, elle prétendit imposer le capital de l'*Union Trust Company*. L'affaire vint devant la Cour d'Appel et la municipalité fut déboutée. Le juge Feltner affirme que cette décision de la Cour d'Appel a coûté à la ville de New-York 500 millions depuis sept ans.

Est-il vraiment nécessaire d'insister davantage ? Je ne le crois pas. Les milliardaires de New-York, soit qu'ils agissent individuellement, soit qu'ils se groupent en *Trusts*, n'ont d'autre objectif que d'accroître leurs fortunes déjà scandaleuses et de se dérober à toute contribution dans les charges sociales de leur pays. Pour atteindre ce double but, rien ne saurait les arrêter. L'humanité, la loyauté, le respect des engagements pris, la pitié pour la souffrance des autres sont autant de sentiments qu'ils se font gloire d'ignorer. Ils ont asservi à la puissance de leur or les lois elles-mêmes et ceux qui ont reçu mission de les appliquer. Et chaque jour rend la situation plus grave. Avec le chiffre de leurs millions croît la puissance destructive et démoralisatrice de ces corrupteurs. Quelle que soit l'animosité qu'ils inspirent, ils continuent leur rôle néfaste, sans s'apercevoir que, après avoir si longtemps foulé les lois aux pieds, ils pourront être malvenus un jour à implorer la protection des lois ; et qu'après avoir fait si bon marché de la vie humaine, ils pourront rencontrer des hommes qui, à leur tour, feront bon marché de la leur.

C'est à cette éventualité terrible que marchent en ce moment les Etats-Unis si, dans un délai très bref, des précautions énergiques ne sont pas prises par les pouvoirs publics. Ces précautions, du reste, seraient bien simples : elles consisteraient purement et simplement à appliquer la loi.

— Quelle que soit l'origine de son élection, me disait, ces jours derniers, un des hommes politiques les plus marquants et les plus justement estimés de Washington, M. Mac Kinley doit comprendre aujourd'hui toute l'étendue du danger. Qu'il se dégage de ses compromettants protecteurs de jadis, qu'il fasse respecter la loi contre les *Trusts*, qu'il sévisse contre les juges prévaricateurs et les répartiteurs corrompus ! Sinon, il ne tardera pas à se trouver en face d'un péril intérieur autrement redoutable que ce péril extérieur dont les forces américaines ont eu si facilement raison.

L. DE NORVINS.

AU PAYS DE MISÈRE

LES BOUGES DE PARIS

De tout temps, le « Paris horrible » a provoqué l'étude. On en a décrit, maintes fois, les vieilles rues hideuses et méphitiques où grouille, depuis des siècles, la famille des bohémiens et des réfractaires. Inconnu de la majeure partie de la population, il a été fouillé dans ses recoins les plus sordides par bien des visiteurs isolés. Quelques-uns, s'inspirant d'un sentiment de commisération profonde, s'y aventurent pour s'instruire sur place des pires cruautés du sort et des moyens d'y porter remède. D'autres, cédant comme à leur insu, aux mouvements d'une curiosité maladive, vont là pour repaître leurs yeux du spectacle de souffrances, qui leur sont étrangères et qui leur font trouver plûs douce par comparaison leur propre existence, tapissée d'aises et de commodités. Puis, ce sont les artistes, les écrivains, quêteurs d'études. Ils ne craignent pas de descendre en ces basses régions où s'est réfugié le peu qui reste ici-bas d'originalité pittoresque, soit qu'ils pensent à saisir, parmi d'affreuses promiscuités, quelques physionomies dignes d'appeler le crayon ou le pinceau, soit qu'ils espèrent retrouver pêle-mêle tous les gueux détachés des planches de Callot.

*
* *

Vers 1850, ceux que poussait un vague désir de toucher du doigt et de l'œil le fond extrême de la détresse sociale pouvaient s'en instruire pleinement lorsque, sur les traces d'un Privat d'Anglemont, ils zigzaguaient, explorateurs courageux, dans le dédale du cloître Saint-Jean-de-Latran. Honorablement situé vis-à-vis du Collège de France et faisant face par l'une de ses entrées à la porte de ce noble institut, c'était un cloaque, une immondice. Une foule de maisons s'y entassaient les unes sur les autres, de manière à n'en former qu'une seule, tailladée, dépecée en une multitude de chenils insalubres, avec d'ignobles puisards, qu'on appelait des cours, de ténébreux boyaux qu'on disait ressembler à des couloirs et des squelettes d'échelles, suspendues dans des décombres, qu'on prenait pour des escaliers, et par où montaient, descendaient continuellement tous les Lazares de la petite industrie parisienne. Les garnis de Saint-Latran abritaient au complet la bohême vagabonde des musiciens ambulants,

des saltimbanques, des chanteurs de rues, des crieurs de tous les métiers et de tous les organes. On y rencontrait des gens qui passaient leur vie entière à couper du poil de lapin pour en faire des feutres, des femmes qui usaient les jours à mettre des mèches aux veilleuses; d'autres, plus favorisées, qui amassaient un petit pécule à tenir en plein vent ces simples et miraculeux fourneaux — les *estaminets des pieds humides* —, où le vieux marc se transformait en café nouveau, à deux sols la demi-tasse, sucre et eau-de-vie compris. On y voyait des réveilleuses, dont l'emploi consistait à prévenir, quand sonnait l'heure, pour 5 centimes par nuit, les marchands et revendeurs des halles ou des marchés. On y découvrait des nourrisseurs en chambre, qui possédaient deux ou trois chèvres dans un taudis — bêtes et gens faisant litière commune. Les chiffonniers, les ramoneurs, les étameurs, les carreleurs de souliers, les collectionneurs de bouteilles cassées y vivaient en bonne harmonie avec les joueurs d'orgues, les éclopés, les montreurs de singes et les rogomistes. Et du monde partout, jusque sous les tuiles, du bas en haut de cet « escalier noir », où séjournaient en permanence les émanations infectes. Tels, les industriels des rues congénères Traversine et Judas Clos-Bruneau : ils n'avaient, ceux-ci, qu'à seulement remuer leurs amas d'os et de balayures, soit pour la vente de ces détritus, soit pour y faire passer de l'air, les habitants des maisons voisines en restaient empuantis pendant vingt-quatre heures.



Entrée du Château-Rouge.
(Dessin d'après nature, par Seguin.)

Au faubourg Saint-Antoine, les amateurs du Paris loqueteux n'auraient eu garde de négliger la rue, la fameuse rue Sainte-Marguerite, toute remplie de cabarets noirs et fumeux, de *garnos* infects et de maisons de tolérance de l'espèce la plus vulgaire, toute pullulante de mendiants et de *grinches* ayant leur règle de vie bien marquée, s'en allant, de bon matin, aux quatre coins de

la ville, pour exploiter la charité publique; puis, s'arrêtant chacun à son poste, en son coin, sous un pont, au débouché d'un carrefour, sous le porche d'une église; enfin, rentrant le soir, nombreux et satisfaits, pressés de boire en commun la recette du jour, avant de regagner leurs logements fangeux et hideux. La rue Sainte-Marguerite était une des voies les plus typiques des misères agglomérées d'une grande cité. Sur cinquante-huit maisons dont elle se composait, il y en avait vingt-cinq au moins servant d'*hôtels*. Et dans quelles conditions! La plume se refuse à les décrire. On n'oubliait plus l'impression de ces mœurs, de ces tableaux, une fois qu'on les avait vus de près : dans les *brandezingues*, où se débitaient les sels de cuivre sous le nom d'absinthe et le casse-poitrine à deux sous le verre; dans les chambrées, où des familles entières couchaient pêle-mêle sur le même grabat recouvert d'une couverture trouée; dans les taudis spécialement affectés aux « philosophes de la borne », et d'où se dégagait, dès le seuil, l'odeur innommable, l'odeur *sui generis*, qu'on connaît aux cités de la route de la Révolte.

Au cours de ces explorations par les ruelles des quartiers deshérités, ceux que ne repoussait point la vision de la débauche en ce qu'elle a de plus abject risquaient aussi leurs pas dans un carrefour très mal réputé, auquel aboutissaient les rues Sainte-Foix, Sainte-Spire, le passage du Caire et la rue des Filles-Dieu. Cette dernière surtout, dont les habitants du quartier Bonne-Nouvelle réclamèrent pendant trente ans la démolition, jouissait d'un renom spécial : c'était bien le foyer le plus complet qu'on pût imaginer d'infection physique et morale. Fermée aux rayons du soleil, entretenue dans un état de perpétuelle humidité par les flaques d'eau, plus ou moins acidulées d'essences ammoniacales, que les habitants lançaient des fenêtres, elle ressemblait à un cloaque. C'est sur ce pavé gluant que les filles et les souteneurs trouvaient à vivre ! Autant de maisons, autant de bouges et de clapiers. On y raccolait de jour et de nuit. — Pour un écrivain réaliste, la matière serait ample à décrire rétrospectivement la hideur des types, la décrépitude de ces amuseuses hors d'âge, qui formaient ensemble, toute la bande réunie, ce qu'on appelait « le Sénat de la prostitution », le dénûment des chambres, l'aspect des grabats sans sommier, dont on changeait les draps peut-être une fois par mois, et tout le reste s'extravasant dans une pareille bourbe de dégradation et de saleté repoussante. Les rues voisines fourmillent encore d'hôtels borgnes, de garnis malpropres et d'assommoirs de

genres divers. Dans ces *turnes*, le prix du logement varie de 15 à 30 centimes, pour vingt-quatre heures. Les pièces en sont généralement disposées en chambrées de cinq à dix lits — des lits qu'on façonne avec de grandes caisses longues, remplies de paille. Chiffonniers, balayeurs, terrassiers, camelots, mendiants,



Le Château-Rouge : Un coin de la grande salle. (Dessin d'après nature, par Seguin.)

joueurs de bonneteau, tous ces locataires de hasard y confondent leurs respirations, dans un air chargé de miasmes.

La place Maubert, elle aussi, avait longuement résisté au travail de modernisation victorieuse qui dépèce par d'innombrables trouées les murs de la vieille capitale. Déjà, au XIIIe siècle, le nom de la place Maub' exhalait une odeur de bourbier. Elle resta pendant des siècles ce qu'elle fut au temps d'Isabeau de Bavière et de Louis XI, c'est-à-dire la Cour des truands et des filles de joie. Aux alentours, Paris avait beau se mettre en frais de toilette, s'habiller entièrement de moellon neuf; la flaque de boue restait stagnante. Et ce contraste, si répugnant qu'il fût, avait comme une saveur historique. Au dehors, le pic et la truelle n'arrêtaient pas d'accomplir leur formidable besogne. L'inauguration des quartiers nouveaux allait de front avec la transformation radicale des anciens. A dix pas, on ne reconnaissait plus, du jour au lendemain, les chemins de la veille. Seule; la place Maubert gardait son caractère et ses types ; elle continuait d'afficher ses haillons avec un orgueil cynique. Brusquement, le boulevard a passé là, balayant, sur sa route, les

ruelles et les masures. Surpris par cette irruption de grand jour et de clarté violente, les argotiers se sont retirés au fond de leurs bauges, en ces ruelles serpentantes et sinueuses, dernier débris de leur royaume, et qui semblent s'enfermer entre elles dans le dédale de leurs pavés. Ils n'y seront pas en repos. La misère est traquée dans ses derniers habitacles. Les hygiénistes sociaux, que les spéculateurs bénissent, ont prétendu déblayer le mal en le disséminant. Les rôdeurs et les sans-gîte devront bientôt porter ailleurs leurs déguenillements. La nouvelle en est publique : on bouleversera de fond en comble la rue Galande et la rue des Anglais. Les jours du Château-Rouge sont comptés.



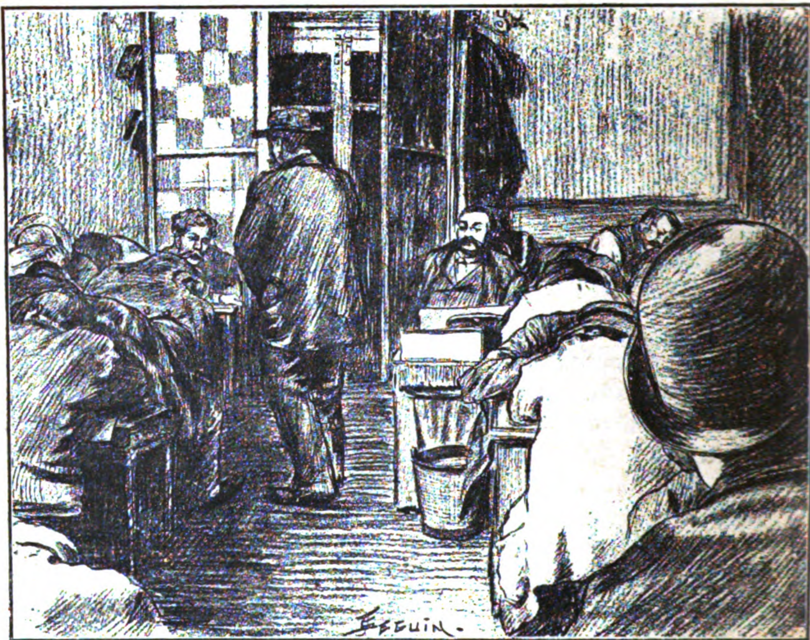
Aucun bouge n'a été plus exploré que cet assommoir de la rue Galande. Quand il aura disparu, on rappellera, longtemps après, dans l'histoire de la race truande, les bas exploits des compagnons qui, par les sentes étroites du Chat-qui-perche, de la Parcheminerie (1), de la Bûcherie, de Saint-Julien-le-Pauvre, du Fouarre, des Trois-Portes, du Haut-Pavé, des Anglais et des Lavandières, s'en venaient le soir, traînant leurs savates, grossir la clientèle du cabaret de la Guillotine. Il n'est guère de romancier populaire qui n'ait évoqué dans ses récits, à l'endroit le plus palpitant, la scène classique du Château-Rouge : le trio de malfaiteurs aux airs sinistres machinant, à voix basse, les coudes sur la table, l'œil allumé par les vapeurs de l'eau-de-vie et les convoitises du vol, quelque ténébreuse conspiration. Du gibier de potence, il n'en était pas là tant qu'on disait ; mais des ivrognes et des rouleuses, mais des professionnels de la gouape, des râpeurs de couplets naturalistes, des *aboyeurs* de rues, des décavés de toute espèce tombés, de degré en degré, à ce cran extrême au-dessous duquel on ne descend plus, la graine n'en fit jamais défaut au Château-Rouge. Aussi bien que les brasseries à femmes sont les cénacles préférés d'une nombreuse bohême artistique, ce pandémonium de la truanderie moderne a été le cercle le plus fréquenté de la bohême populacière.

Les clients du Château-Rouge se partagent en deux séries distinctes : les *purotins* du premier degré, qui, ayant à eux, quelque part, un cabinet noir et une paillasse, s'*amènent* en consommateurs ; et, au-dessous, les errants, les traîne-la-guêtre à

(1) Cette rue de la Parcheminerie recèle un hôtel dit « de la Littérature », où logent de préférence, pour rester dans leur monde, les déclassés de la plume. On n'y reçoit pas les *hommes en blouse*; et le prix de la chambrée est de dix sous par jour.

perpétuité, qui, ne sachant où reposer leur tête, vont exprès là pour dormir.

Une salle unique est réservée aux buveurs, outre la pièce d'accès, où trône, au comptoir, le tenancier ; et celle-là, quand la chambrée bat son plein vous a l'aspect d'une ribauderie du moyen-âge, hommes et femmes trinquant ensemble, au son des chansons obscènes. Étrange mêlée ! Des types de toute origine y sont confondus sous la livrée commune de la misère. La plupart ont le caractère bestial de l'espèce. Quelques-uns trahissent



Chez Fradin : L'entrée et la salle du rez-de-chaussée. (Dessin d'après nature, par Seguin.)

des signes d'intelligence supérieure à leur état et leur visage découvre les humiliations d'une âme, demeurée sensible à l'idée de sa propre dégradation. Avec les ramasseurs de bouts de cigares et les marchands de cartes transparentes, avec les rôdeurs de barrière et les souteneurs de bas étage voisinent de nombreux déclassés, qui cherchent et espèrent trouver l'oubli dans l'ivresse crapuleuse. On n'aurait qu'à s'enquérir, comme nous-même en avons eu la curiosité plus d'une fois : on découvrirait là, au hasard, d'anciens clercs, des mendiants de lettres, des artistes nomades auxquels ne manqua peut-être pour réus-

sir que de pouvoir s'acheter une garde-robe, ou de vieux nobles sans douaire et sans profession, s'efforçant de temps à autre, à corriger par un reste de distinction retrouvée l'abrutissement descendu graduellement sur leur front. Cependant, on s'agite, on boit, on fume dans cette salle spacieuse, mais très mal éclairée. Il faut payer d'avance. Pour le reste, chacun est libre. Celui qui s'enivre a le droit d'y cuver son vin, affalé sur un bout de table ou couché dessous, à son choix.

Trois autres pièces sont mises à la disposition des dormeurs. D'abord, à gauche, un grand trou noir, surnommé la *chambre des morts*, parce que les malheureux qui s'y étalent, au prix de quinze centimes la place, sont plongés dans une obscurité complète et ressemblent, étendus par terre, à des cadavres. Au premier étage, c'est le salon des richards, qui surélèvent la location de cinq centimes et, pour cette plus-value, jouissent du double avantage d'être dérangés moins souvent qu'en bas et d'avoir pour couchette, au lieu du sol humide, un vrai plancher — l'ancien plancher de la chambre elle-même de la « Belle Gabrielle » ! Si peu qu'ils connaissent d'histoire, les pauvres diables y trouvent une consolation. Car, n'est-ce pas une étrange vicissitude des choses ? Ce réceptacle de pouillerie a été, jadis, l'habitation de la duchesse de Beaufort, autrement dite Gabrielle d'Estrées, la favorite du roi.

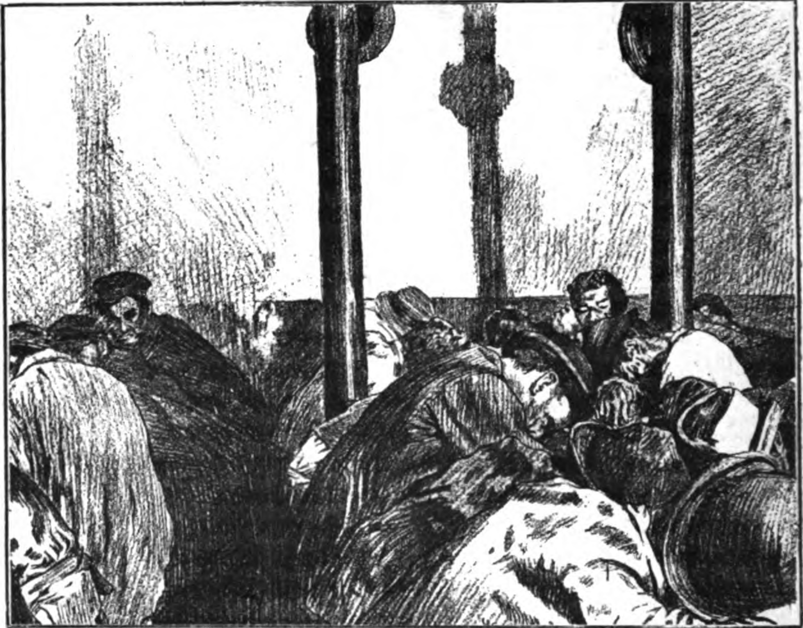
A deux heures du matin, le cabaret ferme ses portes et rejette tout le monde à la rue. Les uns regagnent leur logis d'un pas trébuchant ; les autres qui, pendant le court répit d'un sommeil de brute, ont eu juste le temps d'étirer leurs membres rompus et de s'anéantir, un moment, s'en vont à nouveau, dans le froid et dans la nuit, où les appelleront tout à l'heure, sur les quais, aux alentours des Halles, de vagues occupations ; ou bien ils recommençent, mal éveillés, leur odyssée famélique et leur interminable flânerie.

*
* *

Les noctambules, avides de connaître les dessous de Paris, ont accompli bien des descentes au Château-Rouge ; c'est un pèlerinage en terre maudite auquel ils ne manquaient pas de vaguer, une fois l'an, pour l'amour du pittoresque, sinon pour l'amour de l'humanité. Que dis-je ! un moment, il fut presque à la mode de pousser une pointe dans les environs de la rue Galande, comme il l'est à présent de « vadrouiller » en compagnie dans les cabarets montmartrois.

Des légendes avaient cours en un monde plutôt folâtre sur

les côtés aventureux d'une expédition au Château-Rouge. Elles enveloppaient de crainte et de mystère la simplicité triste d'une taverne de guenilleux. Beaucoup moins équivoque et bien moins troublant à connaître que tels bals-musettes de la barrière d'Italie par exemple, où les couteaux sont toujours prêts à sortir de leurs gaînes, ce cabaret passait et passe encore pour être le lieu de rendez-vous de tous les escarpes et batteurs de pavé de la rive



Chez Fradin : La salle du premier. (Dessin d'après nature, par Seguin.)

gauche. Comme si le sombre assemblage de tant de détresses isolées se noyant dans l'alcool n'était pas assez noir, des imaginations complaisantes en accentuaient et grossissaient les teintes farouches, au besoin les ensanglantant même des couleurs du crime.

En réalité, les gens informés n'étaient pas sans savoir que la police avait l'œil très ouvert sur les établissements suspects de la rue Galande et que les malfaiteurs avertis n'allaient pas de gaîté de cœur se jeter dans la souricière. Mais, le sachant, les héros de « la haute » se targuaient plus commodément d'un courage facile. Donc, on s'offrait comme une partie de plaisir (et d'un ragoût spécial) d'y courir des bordées nocturnes, d'amener

là quelque soupeuse en appétit d'amusements canailles et d'y éprouver, côte à côte — sans doute afin de mieux savourer ensuite à leur prix les douceurs d'une moelleuse intimité —, le frisson nouveau des répugnants contacts. On en arrêtait le plan d'avance, par snobisme. On voulait avoir vu, pour le dire. Inutile de remarquer qu'à cette fantaisie ne correspondait le moindre battement de cœur pour la souffrance humaine.

La voiture, fiacre banal ou coupé discret, avait quitté la ligne éblouissante du boulevard et les larges avenues bordées de maisons hautes comme des édifices. Elle enfilait le dédale des rues obscures aux pavés cahotants, tournait encore et stoppait devant un large portail balafré de rouge. C'était là. On allait donc s'amuser !

Le couple en liesse d'aventure a poussé la porte. Il hésite un moment, recule, enfin passe le seuil. Une atmosphère âcre et chaude l'enveloppe d'abord et le saisit à la gorge. C'est un air chargé de senteurs inquiétantes : émanations acides des corps et des vêtements, relent des haleines, fermentation des alcools absorbés et rendus, aromes exécrables des pipes refumant des bouts de cigares déjà fumés et macérés de la veille ou du matin dans la boue du ruisseau. Pouah ! la première impression n'a rien de suave. En face luit le comptoir d'étain.

C'est là qu'on verse
Le rhum, le cognac et les marcs
A qui veut mettre trois « pétards »
Dans le commerce.

A l'entrée, des femmes, l'œil atone, la figure hâve, regardent dans le vague, ou, assommées de fatigue, dorment, les bras croisés sur une table, la tête enfoncée dans l'estomac, et comme englouties sous des amas de hardes. Par intervalles s'élève dans leur coin une plainte, un gémissement d'enfant, comme pour rappeler toute la gamme des tristesses possibles. De côté et d'autre, des gens somnolent, et quelques-uns rêvent, les yeux ouverts, avant de se replonger bientôt dans les ténèbres de la rue. Le spectacle n'est point banal pour ces élégants, qui ont eu le goût, le goût bizarre de flairer de près l'odeur de la pauvreté honteuse. Ils ne sont pas très rassurés, pourtant. Les mines, autour d'eux, ne sont pas des plus engageantes. Mais on est hospitalier, au Château-Rouge. Les physionomies rechignées se sont adoucies déjà ; elles se plissent d'une grimace, qui ressemble à un sourire. « On est tous frères, n'est-ce pas ? » Aussi bien, les professionnels de l'établissement sont habitués à ces visites. Ils sentent venir la pratique et ne la lâcheront

plus qu'à bon compte. Un individu se détache du groupe stationnant debout, devant le comptoir. C'est un petit maigre, au visage glabre, vieillot et souffreteux; l'air fûté, cependant, et obséquieux à la fois. Il s'offre à convoyer le *patron* et la *patronne* à travers « la cité infernale », comme il ne manque pas d'appuyer sur le mot, en homme qui n'en est pas à sa première expérience de battre monnaie sur ce fonds de gueuserie. Mais ce ne sera pas sans avoir vidé d'abord une rasade générale à la santé des étrangers. Les *étrangers* mettent la main à la poche.



Le Château-Rouge : Le petit salon. (Dessin d'après nature, par Seguin.)

Les litres circulent. Chacun et chacune se précipitent, le verre en main, à la distribution. C'est le moment d'entendre le chanteur de l'établissement. On fait le cercle. Il va reservir, pour une centième fois, au moins, la Marseillaise de la place Maub'. Il dévidera dans le jargon cher aux membres de la grande et honorable corporation des mendigots, des voleurs et des assassins, les refrains aux notes stridentes, chargés de menaces aux heureux du jour. Dans ces cris de révolte, dans ces allusions formidables, mais déjà marquées d'un cachet d'archaïsme tranquillisant, on sent passer comme un grondement d'orage. Le *snob* a frémi sous son léger vêtement. Dans ce décor « d'attrappepantes », à cette heure de la nuit, et l'illusion aidant... il entrevoit des réalités gênantes. Il ne se souvient plus que le boule-

vard est à quelques mètres de là, que la police doit, en ce moment, se promener les mains derrière le dos dans les parages de la rue Galande. Il voudrait bien n'être pas venu. En un mot, il a le *trac*. Mais ce n'est qu'une alerte de son imagination effarée. La chanson est finie. Le farouche déclamateur avance la main ; il quête sa récompense. D'autres l'imitent, qui ont eu la peine de l'applaudir. Et il n'en va rien de pis qu'une nouvelle manne de sous tombant à la ronde dans les casquettes poisseuses. Pour peu que la scène se prolonge, qu'une goualeuse de l'endroit, piquée d'émulation, se mette à piauler la *Hure*, que le chanteur comique coiffé du traditionnel bonnet blanc ajoute ses pitreries au programme, que le Bancal se révèle avec sa chanson en souvenir de la Commune, que surviennent aussi le guitariste, le faiseur de portraits et les jongleurs avec leurs poids, et les diseurs de bonne aventure, et d'autres artistes à régaler, notre élégant finira par se demander si la veillée n'eût pas été moins chère au Café Américain. Sa compagne, que cet air vicié suffoque et qui a la vague impression, sous ses jupes de soie, de sentir passer des fourmillements de mauvais augure, pèse sur son bras ; elle aimerait à s'esquiver. Mais l'obligeant *remorqueur* ne les lâchera pas qu'il ne les ait saturés de couleur locale. Il les mène au mur du fond de la pièce, réservée aux buveurs. Une fresque grossière s'y dessine. La peinture est digne du cadre. C'est une guillotine appuyée sur des centaines de têtes de morts, et toute noire du vol des corbeaux. D'autres tableaux répondent à ce sujet macabre. En face, on voit deux gendarmes arrêtant un vigoureux criminel, tout éclaboussé de sang. Ailleurs, c'est un assassin pris de remords, que l'on confronte avec sa victime et qui tombe à genoux devant elle. Plus loin, enfin, des vautours se baignent dans un flot de sang humain. Terreur ou dégoût, les bourgeois ne demandent pas à stationner devant ces allégories de tapis-francs. D'ailleurs, l'instant presse d'en finir, de monter au premier étage et de glisser un œil dans la chambrée commune, où il n'y a que des hommes, dormant sur le plancher nu, les membres ankylosés, par tas, comme des paquets de misère. Un jet de lumière... le gaz tout grand ouvert et qu'on referme... le temps de se remplir la prunelle de ce hideux grouillement... Un buste se dresse... on aperçoit dans le passage rapide de l'ombre à la clarté crue, « une face congestionnée par un mauvais somme qui regarde devant elle avec des yeux fous, et retombe (1) ». Et c'en est fait. On n'a plus qu'à redescendre et à regagner le vesti-

(1) Huysmans.

bule du cabaret. La visite est terminée. Le guide n'oublie pas de réclamer la forte somme, qu'on n'oserait marchander, pensez donc, « *en ce milieu de malfaiteurs* » ! Et les hôtes du Château-Rouge sont ramenés ou se reconduisent eux-mêmes à la porte. Ils peuvent filer. On n'attend plus rien d'eux. On les a assez vus. Ils s'en vont donc, très satisfaits de partir, mais glorieux d'être venus et persuadés en leur for intérieur qu'ils ont traversé une aventure pleine de périls.

Ce genre de visiteurs du Château-Rouge relèvent de la catégorie des crédules et des occasionnels. Beaucoup de gens de lettres, de journalistes, d'artistes, d'observateurs autrement exercés, y passèrent, qui s'y sentaient aussi à l'aise qu'au cabaret du Père Lunette, dont les prétentions artistiques ont fait le *Chat Noir* du quartier Galande ; et des mondains moins prompts à s'étonner, y vinrent chercher des sensations beaucoup plus complètes. Entre autres divertissements, certains s'adjugeaient le régal, d'un goût assez britannique, d'organiser des batteries, des rixes pour de vrai ou pour la frime entre quelques miséreux de bonne volonté. C'était un jeu qui n'était pas mal vu, chez Marcel, à la crèmerie en face. Mais les choses pouvaient tourner mal ; et cette fantaisie avait ses côtés dangereux. Ils arrivait, de temps à autre, que des *types* un peu fiers sous leurs guenilles et à qui n'avait souri qu'à moitié la morgue des *gommeux* venant là, comme aux balcons de l'Ambigu, pour toiser le degré de leur abaissement, sortaient du bouge avant eux, les attendaient, au détour d'une ruelle, et *vengeaient le prolétaire* en leur trempant une soupe dans le ruisseau. Mais ces algarades étaient rares et les choses, d'ordinaire, se passaient dans des conditions normales et relativement pacifiques.

***

Quoi qu'il en soit des jours passés et des jours présents du Château-Rouge, le cabaret légendaire voit approcher sa fin. La prolongation de la rue Dante va transformer cette encoignure sordide et les mœurs environnantes. Le pic des démolisseurs aura tôt fait de jeter bas la construction bizarre, qui fut temple d'amour, habitation seigneuriale et repaire de sabouleux.

Après, où s'en iront ses habituels dormeurs, où s'en iront-ils porter leurs déguenillements, ceux, au moins, qu'on n'aura pas relevés sur un banc, au coin d'une borne, ou sur qui les portes des asiles de nuit, trop assiégés pour recevoir tous les quêteurs de soupe et de sommeil, ne se seront pas momentanément refermées?

La misère en plein jour, et quand sévissent les vents rigoureux de l'hiver, a des abris connus, des refuges publics où la chaleur se prête à tous, où les errants peuvent aller ranimer leurs membres engourdis et ressuyer leurs pauvres loques trempées de neige et de pluie; elle sait, midi sonnant, où sont les lieux de distribution vers lesquels halètent d'angoisse les estomacs délabrés par de longues famines; et, pour tuer le temps, jusqu'au soir, elle a les spectacles gratuits de la rue. Lorsque frappent les heures nocturnes, où la bise est plus âpre et l'isolement plus cruel aux malheureux sans gîte, lorsque le corps tremblant de froid et recru de fatigue cherche une place



Chez Fradin : Une cave. (Dessin d'après nature, par Seguin.)

pour s'y étendre et ne trouve que la pierre glacée, le terrain nu ou la planche étroite d'un banc du boulevard, la situation se complique terriblement, si l'on ne veut, de parti pris, s'offrir comme une proie désignée d'avance à la main des agents de l'autorité pour délit de vagabondage. Les nécessiteux, auxquels suffit un abri temporaire et qui hésitent à solliciter l'inscription aux asiles de nuit, ont le choix entre des maisons d'hospitalité payante, où pour une redevance infime, quinze ou vingt centimes, ils ont permision d'entrer librement, de se chauffer, de s'accouder sur le rebord des tables, d'y dormir et de s'y sentir, pendant quelques heures, comme chez eux, presque comme à l'auberge. Nul

de ces dortoirs n'est plus connu que la maison Fradin ou l'Hôtel Fin de siècle, au 17 de la rue Saint-Denis. Il n'est pas un grelotteux qui ne lui doive au moins le souvenir d'une mauvaise nuit. Là, pour vingt centimes, chaque client a droit à une soupe ou un demi-setier de vin (jamais d'alcool) et, de plus, peut prétendre à une place sur un banc et y passer la nuit. Devant les bancs sont fixées des tables, qui remplacent l'ancien coucher à la corde; on y appuie la tête et les bras afin de dormir. Il en est comme cela des enfilades; et toute la maison — trois étages et deux caves l'une sur l'autre — est ainsi meublée de bancs et de tables, à l'usage des dormeurs. Les premiers arrivés choisissent leur place; les retardataires, quand l'affluence est extrême, vont au sous-sol. En cas de trop plein, ils cherchent ailleurs.

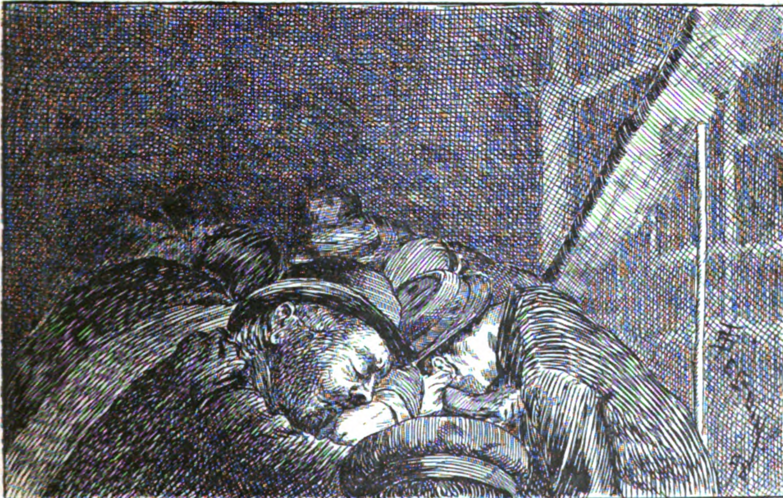
L'*Hôtel fin de siècle*, en effet, n'a pas la prétention de recueillir toute la misère vagabonde de Paris. Il n'en reçoit pas même la plus infime partie. Le reste s'écoule où il peut, dans les caveaux des Halles, dans les établissements d'hospitalité spéciale, dus à des fondations publiques ou à l'initiative privée, dans les refuges pour hommes et pour femmes de la rue du Château-des Rentiers, du quai de Valmy, des rues Stendhal et Tocqueville, du boulevard de Charonne, ou bien va s'échouer dans les promiscuités des cabarets de nuit et sur les lits de camp des postes de police.

*
* *

Il y aurait long à dire et à produire sur ce triste sujet. A l'occasion d'une simple actualité de mœurs : l'expropriation d'un assommoir populaire surnommé le Château-Rouge et de l'éparpillement de sa clientèle interlope, nous avons marqué au passage de singulières détresses; nous n'avons pu que très superficiellement effleurer le chapitre immense et douloureux des misères parisiennes. Dieu sait, pourtant, si la matière est pleine. Car, c'est en vain que des démolitions continuelles métamorphosent de vieilles masures en d'opulentes « casernes », convertissent en larges avenues des ruelles étroites et malsaines, et que la civilisation se flatte de répandre à flots la lumière et la santé au plus noir des quartiers lépreux, le nombre des pauvres, des affamés, des mendiants, des noctambules équivoques et des déclassés n'en est pas diminué dans la circulation générale. Les éléments foisonnent autour de nous d'une statistique énorme et dont les révélations seraient effrayantes, s'il fallait y comprendre en détail tout ce que représentent en bloc de dénûment intense, de paresse invétérée ou de vice : le fumier de la cité

Jeanne-d'Arc et de la cité Dorée, les sentines de la rue Villejuif, de la rue Hervey, du passage des Hautes-Formes, les dernières baraques de l'ancienne Butte-aux-Cailles, les agglomérations de la pointe d'Ivry; les lamentables tanières du quartier des Gobelins et de l'avenue d'Italie; les bibines de la rue de Bièvre; les bouges de la rue du Maure, de Venise, de Brantôme, de la Pierre-au-Lard, où se réunissent tous les escarpes des Halles Centrales; et les bars de la rue Lagrange, où grouille, la nuit entière, toute la lie du XIII[e] arrondissement, où s'agite, joue, siffle, glapit tout un peuple haillonneux... Mais, comme nous venons de le dire, nous n'avons fait que passer. Et nous sommes loin, très loin, d'avoir sondé les profondeurs d'un gouffre dont nos regards ont à peine visité les bords. Que serait-ce, si nous entreprenions d'en suivre le dégorgement impur à travers la banlieue parisienne, où se pressent et s'entassent les laideurs et les détresses, chaque jour refoulées de la capitale! Nous laisserons à de plus courageux d'en accomplir le rude parcours et à des esprits armés d'une philosophie plus sûre de nous apprendre — entre autres points — par quelle raison de fatalité sociale, malgré tant d'efforts où se dépense le sentiment si moderne de la solidarité humaine, malgré tant d'ingénieuses mesures de prévoyance et d'assistance multipliées sans cesse, le fléau de la mendicité professionnelle et accidentelle est resté dans nos mœurs un mal qu'on ne peut extirper ni guérir.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.



Chez Fradin : Un recoin. (Dessin d'après nature, par Seguin.)

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

ENTRE AUTEURS ET ÉDITEURS EN FRANCE

A toute époque et par tout pays les gens de lettres qui n'ont eu que les lettres pour gagne-pain ont été réputés par leur indigence et leur détresse. On composerait un volume, un volume de grand format et de belle épaisseur, avec la liste des écrivains talonnés et tués par la misère et la faim, et cette liste, où brillent les plus illustres noms, formerait le vrai livre d'or de toutes les littératures.

Il a d'ailleurs été fait, ce recueil, en partie tout au moins : un érudit bibliographe et épicurien du commencement de ce siècle, Colnet du Ravel, a écrit la *Biographie des auteurs morts de faim*; et, moins par ironie que par expérience et sagesse, par une fine et très judicieuse attention, il a placé cet historique à la suite de son traité sur *l'Art de Dîner en ville, à l'usage des Gens de lettres*. C'était leur dire clairement à eux tous, à tous ses confrères présents et à venir : « Ne vous donnez pas tant de mal pour gravir le Parnasse, courtiser les Muses et contempler Apollon; occupez-vous plutôt, occupez-vous uniquement de vous faufiler dans les bonnes maisons, chez les grands de ce monde, et de vous asseoir à leur table :

Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes,
Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes. »

Citer des exemples des constantes infortunes et cruels déboires des écrivains, rappeler Homère mendiant de ville en ville, le Camoëns ne vivant non plus que d'aumônes, le Tasse réduit à l'hôpital, Cervantes expirant méconnu et méprisé, Corneille, *le bonhomme* Corneille, n'ayant même pas de quoi acheter des souliers, serait besogne interminable et continuel lieu commun. Il est cependant nombre de faits moins connus qu'on pourrait relater et qui ne laisseraient pas d'intéresser, en raison de leur éloquence ou de leur étrangeté.

Tel est le cas de ce pauvre abbé d'Allainval, qui, n'ayant jamais eu ni feu ni lieu, jamais cessé d'être en proie à la plus absolue et horrible pénurie, et mort à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1753, s'avisa — sans doute pour donner raison d'avance au *Figaro* de Beaumarchais et prouver qu' « il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner » — d'écrire une comédie, fort bien menée du reste et accueillie avec grand succès, sur... *L'Embarras des Richesses*.

Le célèbre érudit et antiquaire anglais John Stow, après quarante-cinq années de sa vie passées à fouiller les bibliothèques et compulser les archives, perdit sa fortune et tomba dans la plus noire indi-

gence. Il avait alors près de quatre-vingts ans. Pour lui témoigner sa gratitude et son admiration, le gouvernement anglais ne trouva rien de mieux que de lui attribuer, par ordonnance royale du 8 mai 1604, en récompense de ses pénibles travaux, une AUTORISATION DE MENDIER, valable pour un an.

« Considérant que ledit Stow a employé quarante-cinq ans à réunir les matériaux pour ses chroniques d'Angleterre et douze à écrire l'histoire des villes de Londres et de Westminster, et a consacré sa vie entière au service de son pays, nous lui accordons notre gracieuse et royale permission de solliciter les aumônes de nos sujets et d'appliquer à son usage personnel ce qu'il pourra obtenir de leur bienveillance. Le tout pendant le cours d'une année. »

Pas ne fut nécessaire d'ailleurs de renouveler cette autorisation : John Stow expira avant elle.

Dans un autre ordre d'idées, l'aventure, à la fois lamentable et grotesque, survenue au comédien-dramaturge, Raymond Poisson, nous offre une preuve de plus des amertumes et aussi des embûches et piperies réservées à la profession d'écrivain.

Raymond Poisson, qui, comme acteur et comme auteur, ne manquait pas de talent, n'eut jamais la chance de voir ses pièces se vendre. Les libraires en faisaient grand cas ; « mais, avoue-t-il luimême dans une de ses préfaces, ils me disent sans cesse qu'elles ne se peuvent payer, et je vois bien qu'ils ont raison, car personne n'en achète. »

Dévoré de l'ambition de se conquérir des lecteurs, quelques lecteurs tout au moins, Poisson passait son temps à rôder devant les étalages où figurait son livre — le dernier paru — et surtout à admonester, secouer et stimuler son libraire éditeur.

— Mais j'ai beau faire ! répliquait invariablement celui-ci. Ce n'est pas ma faute si vos ouvrages ne sont pas demandés !

Un jour enfin Poisson faillit décrocher un acheteur.

Comme il arrivait devant la boutique de son libraire, il le trouva en discussion avec un bourgeois modeste mais convenable, s'exprimant bien, ce qu'on appelait alors « un honnête homme », qui marchandait le dernier volume de l'infortuné comique, *Le baron de la Crasse*, sa meilleure œuvre. Ce client refusait d'en donner plus de trois sous.

— Je ne peux pas vous le laisser à moins de cinq sous, ripostait le libraire. Impossible ! Rien que la reliure du volume, ce simple petit cartonnage, en coûte deux. Tenez, justement, voici l'auteur luimême ! Demandez-lui si ce n'est pas vrai !

« Dès aussitôt, continue Raymond Poisson, cet homme m'aborde, me traite d'illustre et d'admirable, me dit qu'il avait mille fois remarqué dans mes ouvrages le plus beau génie du monde ; enfin il m'accabla de tant de louanges, que je ne pus m'empêcher de lui faire présent de la pièce qu'il voulait acheter. »

Voyez-vous ce malheureux auteur qui, après des années d'attente,

— quatre ans, paraît-il — met la main sur un acheteur, — l'acheteur tant espéré, tant rêvé, — et finit par lui faire cadeau de son volume, avec sans doute et pour comble une chaleureuse dédicace de remercîment en tête du livre ? Et ce client, ce rusé et madré compagnon, admirateur trop enthousiaste pour être sincère, mais grippe-liard assuré, ladre et pince-maille incontestable, débitant sans rire ses flagorneries et billevesées, tous ses mensonges, pour économiser cinq sous ?

Bien que vieille de plus de deux cents ans, la scène ne semble-t-elle pas d'hier et faite à souhait pour corroborer cette opinion de M. Francisque Sarcey :

« Ce qui distingue la classe riche d'à présent, c'est qu'elle ne veut plus ni acheter un volume ni payer une place au théâtre » ?

*
* *

Plus que jamais, en raison même de l'énorme surproduction littéraire qui existe, et des inéluctables conséquences de la loi « de l'offre et de la demande », tous ceux qui vivent de leur plume ou qui essayent d'en vivre sentent la nécessité de se grouper, se syndiquer, d'étudier et discuter leurs intérêts, d'arrêter les bases et généraliser l'usage d'un « contrat d'édition » plus équitable et, si possible, plus rémunérateur.

Une question se pose tout d'abord pour l'écrivain qui vient de terminer un manuscrit et brûle de le voir imprimé et transformé en livre : celle du choix de l'éditeur.

Où aller ? A qui s'adresser ?

Un bon éditeur, c'est-à-dire une maison honnête, soigneuse et solide, ayant une marque estimée et possédant de nombreux correspondants, réussira à vendre un ouvrage même mal fait et dénué de mérite ; tandis qu'un mauvais éditeur, une chétive bicoque n'ayant que d'insuffisantes relations ou dont la couverture est discréditée, ne parviendra même pas à tirer parti d'un chef-d'œuvre.

Voilà une règle quasi absolue et qu'il convient de rappeler dès le début.

Les libraires, on le conçoit sans peine, soignent d'autant mieux un livre, le mettent d'autant mieux en belle place à l'étalage, en poussent la vente avec d'autant plus d'assurance et de confiance, que ce livre sort d'une maison d'édition bien cotée, dont ils peuvent répondre en quelque sorte, réputée pour ne publier que de bons ouvrages et rien ou très peu « à compte d'auteur ».

Comme très fréquemment, dans les grandes villes surtout, ces étalages sont de dimensions restreintes, et que le nombre des « nouveautés » menace d'égaler celui des flots de la mer, les envois des éditeurs de second ordre sont forcément malvenus et sacrifiés et leurs ballots risquent fort de leur être retournés intacts.

Charles Monselet a jadis conté la plaisante farce jouée à un de ces

bizarres industriels, qui se font éditeurs sans y rien connaître et en dépit de la raison. Celui-ci, disparu et oublié depuis longtemps, se nommait Edmond Albert : c'est chez lui que parurent les premières œuvres de Philoxène Boyer et de Théodore de Banville. Il payait convenablement ses auteurs, imprimait leurs manuscrits en beaux caractères neufs sur papier magnifique, mais ne faisait aucune publicité, n'avait de relations avec aucun libraire, ne s'occupait jamais de tous ces vulgaires et fastidieux détails, et se contentait d'enfermer l'édition tout entière dans une vaste armoire, à l'abri de la poussière aussi bien que des acheteurs.

C'est à ce propos qu'un loustic inséra certain jour l'annonce suivante dans les « échos » d'un journal de l'époque, nommé *le Pouvoir :*

« La belle scène dramatique de M. Philoxène Boyer, *l'Engagement*, si bien interprétée par Mlle Judith, paraîtra prochainement dans *l'armoire* de M. Edmond Albert, éditeur. »

Combien il en existe encore, de ces *armoires*, plus ou moins apparentes et connues !

Il est à remarquer, en outre, qu'en librairie, comme généralement dans tout commerce, — et sans pour cela, certes, vouloir insulter aux faibles et grêler sur le persil, — les affaires sont bien plus faciles, plus lucratives et surtout bien plus sûres avec les grosses maisons qu'avec les petites. C'est ce qui explique et ce qui légitime le succès toujours croissant des grands magasins. Jadis, dans les boutiques de province notamment, l'habileté d'un marchand de drap ou de nouveautés consistait principalement à écouler les articles défraîchis ou passés de mode, à « coller » à un client tel ou tel « rossignol ». Et quand on avait réussi, on se frottait les mains, on clappait de la langue, on s'applaudissait de l'astuce et de la rouerie déployées :

— Eh ! Eh ! C'est affaire à moi, hein ? Je lui ai fait gober ça ! Je l'ai roulé ! Il n'y a vu que du feu !

Aujourd'hui, lorsque le Bon Marché ou le Louvre ont des soldes dont ils veulent se défaire, ils procèdent ostensiblement, annoncent d'avance ces ventes et proclament bien haut, *urbi et orbi*, de quel genre de marchandises il s'agit.

En d'autres termes, et ceci dit toujours sans la moindre intention dénigrante ni blessante, — un homme peut voler ; deux hommes, trois hommes, opérant de concert, le peuvent également ; mais une administration toute entière ne le peut pas : elle serait trahie tout de suite et par les siens mêmes ; on ne décrète pas le vol, on ne saurait, jusqu'à présent du moins et en dépit de MM. les anarchistes, l'ériger en principe et en rendre la pratique constante et obligatoire.

Il y a plus. Qu'un fournisseur, dans un commerce quelconque, ait affaire à une mauvaise maison ; il en éprouvera une perte d'argent, un préjudice matériel. Pour les auteurs, la chose est autrement grave ; le préjudice risque d'être double : c'est non seulement dans ses intérêts, c'est dans sa dignité, sa réputation et son honneur que l'écrivain

peut être atteint. Si l'éditeur est suspect, mal vu, discrédité, s'il passe pour publier des ouvrages à scandale ou pour avoir la guigne persistante, l'auteur se ressent de cette déveine ou de cette flétrissure, et il s'en ressent même lorsqu'il a quitté cet éditeur et s'est réfugié sous un autre pavillon : semblable à la robe de Nessus, cette estampille compromettante, ignominieuse ou malchanceuse s'attache pour jamais à lui et à ses livres. Avis encore à tous ceux qui grillent d'impatience de se voir imprimés et vont, l'argent à la main, frapper aux portes d'agences véreuses ou de louches officines.

*
* *

Vaut-il mieux, pour un écrivain, avoir plusieurs éditeurs, ou bien mettre, comme on dit, tous ses œufs dans le même panier?

La question, d'intérêt capital pour les gens de lettres, est quelque peu controversable.

S'il s'agit d'une maison d'édition exceptionnellement forte et active, d'excellente marque, de tout premier ordre, il n'y a, je crois, aucun doute : il est préférable pour un auteur, de s'en tenir à cet unique établissement et d'y placer tous ses ouvrages, — ses ouvrages de même genre du moins. Il recueillera de ce système d'appréciables avantages. D'abord les réassortiments opérés par les libraires seront plus faciles, ces libraires ou commissionnaires n'ayant pas besoin de courir dans trois ou quatre magasins pour se procurer les œuvres de l'auteur en question et les trouvant toutes réunies en un même endroit. D'autre part, la publicité, faite par l'éditeur lors de la mise en vente d'un nouveau volume de cet auteur, porte directement sur tous ses autres ouvrages inscrits dans le catalogue de cette même maison et leur profite à tous.

Voilà le beau côté de la médaille.

Le revers, c'est que, par le temps qui court, telle maison d'édition réputée inébranlable peut n'avoir qu'une base d'argile et risque de s'effondrer plus ou moins vite. Alors le bagage entier de notre écrivain se trouve compromis; ses volumes sans exception peuvent tomber à vil prix ou disparaître, s'en aller Dieu sait où; d'un seul coup son renom et sa fortune peuvent sombrer : il lui faut tout recommencer et réédifier.

Je ne connais pas d'exemple plus éloquent et plus navrant de cette situation que celui de M. Gustave Toudouze, qui, après avoir publié sous la même marque ses vingt premiers volumes, après un quart de siècle de consciencieux, louable et opiniâtre labeur, voit cette marque déchoir, ce pavillon sombrer. Et combien d'autres noms pourrais-je citer après le sien!

A l'encontre de M. Emile Zola et des Goncourt, de MM. François Coppée, Pierre Loti, Paul Bourget, Marcel Prévost, Georges Ohnet, etc., qui n'ont tous respectivement qu'un seul éditeur, M. Alphonse Daudet a toujours préféré disperser ses livres, en placer chez Flam-

marion et Dentu, chez Lemerre et Charpentier. Il s'est même complu à leur faire revêtir les formats les plus divers. Dans la dédicace de *Entre les Frises et la Rampe*, il a donné de ce goût et de ce procédé une explication qui, malgré sa forme enjouée, son humoristique métaphore, n'en garde pas moins une réelle valeur pratique.

« Comme un bon capitaine à son bord doit avoir, en cas de sinistre et pour faciliter le sauvetage, un choix d'embarcations variées, canots, youyous, chaloupes, baleinières, l'auteur qui publie son œuvre en le plus de formats possible me paraît devoir échapper le plus sûrement à l'absolu naufrage. Ainsi s'explique la diversité de mes éditions. »

MM. Jules Claretie, André Theuriet, Catulle Mendès, Camille Lemonnier, Armand Silvestre, Hugues Le Roux, etc., pratiquent le même système que M. Alphonse Daudet et déposent, eux aussi, leurs œufs de droite et de gauche, dans les paniers les plus différents.

D'autres écrivains, même parvenus à la renommée et dont la vente des ouvrages est assurée et fructueuse, préfèrent s'éditer à leurs frais. L'historien Michelet était de ceux-là, et Victor Hugo ainsi que Lamartine ont plus d'une fois employé ce mode de publication, qui est certainement et en thèse générale le plus avantageux, à condition que l'auteur soit bien au courant de tous les détails typographiques : prix du papier, de la composition, des corrections, du tirage, etc. (c'était précisément le cas de Michelet, fils d'imprimeur), et ne répugne pas à s'en occuper et à les surveiller de près ; — à condition aussi que l'éditeur, chez qui les exemplaires seront déposés, ne prélève pas une trop forte commission. Celle-ci était jadis, du temps de Michelet, de 30 à 40 p. 100 sur le prix fort des exemplaires vendus ; elle atteint aujourd'hui et dépasse même 50 p. 100.

* * *

Ce n'est pas d'hier que les écrivains ont tendance à se méfier de ceux qui sont leurs véritables auxiliaires et associés, de leurs éditeurs, à leur imputer l'insuccès de leurs ouvrages et les traiter en frères ennemis. Voltaire, qui n'y va jamais de main-morte, a décoché en plusieurs occasions et notamment dans sa correspondance, de rudes brocards à MM. les marchands de livres. « Ils sont presque tous, écrit-il, le 11 juillet 1744, à *son ange*, le comte d'Argental, — ignorants et fripons ; ils entendent leurs intérêts aussi mal qu'ils les aiment avec fureur. » Rousseau et Diderot, comme plus tard Balzac, Sainte-Beuve, George Sand, Alexandre Dumas, et tant et tant d'autres, ont eu aussi maille à partir avec leurs éditeurs.

Ceux-ci, de leur côté, ne sont pas demeurés en reste avec les gens de lettres, qu'ils se sont plu trop souvent à considérer comme de vils mercenaires et de misérables manœuvres. La richesse, surtout vite acquise, engendre aisément l'orgueil et la morgue ; il n'y a rien de tel que l'argent pour mépriser la science ou le génie, et ne voir en

eux que ce qu'ils peuvent pécuniairement rapporter. « Que je voudrais tenir dans mon grenier Voltaire, Jean-Jacques et Diderot, tous trois sans culottes !... Je les nourrirais, mais je les ferais travailler ! » Ce vœu naïf et si dépouillé d'artifice, d'un libraire du siècle dernier, se retrouve certainement, *mutatis nominibus*, au fond de l'âme de plus d'un éditeur moderne.

Que les auteurs aient raison de suspecter de prime abord la bonne foi de leurs éditeurs, comme il advient trop souvent, on ne peut l'admettre, malgré les exemples qu'il serait facile de citer : à part ces chétives boutiques et piètres officines mentionnées tout à l'heure, les maisons d'édition n'ont guère moyen de falsifier aisément et sans risque le chiffre des tirages: il faudrait mettre tant de monde, employés, imprimeurs, brocheurs, etc., dans la confidence! J'ajoute qu'elles n'y ont guère intérêt non plus; car, de deux choses l'une: ou l'ouvrage est de bonne vente, et alors l'éditeur doit bien se garder de faire pièce à l'auteur et de s'exposer à le voir partir et porter ses livres dans une maison rivale; — ou il est de vente médiocre, et alors à quoi bon tirer à 1.800 ou 2.000 un volume dont on est certain de ne pas vendre 1.500 exemplaires?

Dans une de ses chroniques du *Radical* (28 août 1896), M. Jules Lermina, qui est secrétaire de l'Association littéraire internationale, a fort justement relevé cette imputation de tricherie, de majoration des tirages, lancée fréquemment contre les éditeurs, — « tricherie qui — ainsi le savent tous ceux qui connaissent vraiment la triture des affaires littéraires — est extrêmement rare. J'ai souvent dit que la vanité de l'auteur entre pour la plus grande part dans la création de cette légende d'improbité. Il n'est pas de mince hobereau de lettres qui ne s'exaspère si son livre ou sa brochure n'ont aucun succès et ne s'obstine à croire que l'éditeur a vendu des milliers d'exemplaires dont il ne lui a pas été tenu compte. »

Non, ce n'est pas ce moyen que choisirait le plus aisément un éditeur indélicat, pour augmenter ses bénéfices au détriment des écrivains. C'est plutôt sur les volumes « à compte d'auteur » et en majorant les prix de fabrication et de revient, si différents et si complexes, selon que le volume a été imprimé à Paris, dans la banlieue ou en province, qu'il a nécessité peu ou prou d'épreuves plus ou moins surchargées, etc., que ces bénéfices ont chance d'être prélevés et qu'il est loisible de tondre et écorcher prosateur ou poète.

*
* *

Quoi qu'il en soit et en laissant même à part tout esprit de suspicion et de méfiance, les gens de lettres cherchent depuis longtemps un mode de contrôle efficace pour les tirages de leurs volumes. Si ce procédé était trouvé et ce contrôle pratique, facile et assuré, les relations entre auteurs et éditeurs seraient en bien des cas beaucoup plus courtoises et plus cordiales.

Un moyen qui paraît très simple et que nous voyons revenir à flot tous les cinq ou six ans, c'est de demander à l'Etat de vouloir bien se charger indirectement de ce contrôle, en créant un timbre, qu'on apposerait sur tous les exemplaires d'ouvrages imprimés en France. Ce timbre se vendrait, naturellement : on n'a rien pour rien ici-bas; oh! pas cher, un centime tout au plus par unité; mais pour commencer; car, une fois le principe admis, la taxe votée, qui donc peut répondre que cette taxe ne sera pas augmentée et demeurera inébranlablement fixe? Les personnes compétentes affirment que, depuis que le monde est monde, rien n'est plus rare que de voir un impôt diminuer de lui-même, que c'est presque toujours l'inverse, l'augmentation, qui se produit. Et ce sont les gens de lettres, déjà si peu rémunérés, si déprimés et pressurés, qui iraient solliciter eux-mêmes cette nouvelle charge, tendre d'eux-mêmes l'échine à ce suspect fardeau?

Toujours repoussée, cette fallacieuse et perfide proposition reparaît sans cesse : en ce moment-ci encore elle figure dans les procès-verbaux de la Chambre des Députés; présentée le 10 juillet 1897 par M. Paul Vigné (Vigné d'Octon), elle a subi l'examen d'une commission, qui, par la voix de son rapporteur, M. Gustave Isambert, a conclu au rejet. Nous la reverrons, n'ayez crainte, et avant qu'il soit longtemps. Il est si commode de charger l'Etat de nos affaires! Mais plus dangereux encore que commode.

Un système, assez répandu il y a une quarantaine d'années, surtout dans les librairies classiques, consistait à faire payer à l'auteur par l'éditeur, au fur et à mesure des besoins de la vente, les titres et faux titres de chaque exemplaire. En d'autres termes, l'éditeur gardait par devers lui l'ouvrage en feuilles, sauf les feuilles de titre et faux-titre qui étaient remises à l'auteur; et lorsque les exemplaires en magasin étaient près d'être épuisés, qu'il fallait en faire brocher ou cartonner d'autres, ce qui ne pouvait s'effectuer sans les feuilles de titre, l'éditeur en avertissait l'auteur, qui paraphait ces feuilles ou y apposait sa griffe, et les lui remettait, moyennant un prix convenu par feuille, c'est-à-dire par exemplaire.

C'était là une façon très simple de contrôler le chiffre de vente, et en même temps bien équitable de régler les droits d'auteur. La griffe ou signature offrait une garantie suffisante; la contrefaire, c'était, pour un commerçant, jouer très gros jeu, et nul doute que cette méthode ne se fût, non pas généralisée (elle n'était guère applicable pour les tirages considérables et les livraisons), mais propagée davantage, si elle n'eût renfermé un inconvénient des plus graves.

Que l'auteur, gardien et possesseur des titres paraphés, vînt à s'absenter, et que, durant son absence, il y eût disette d'exemplaires : comment s'en procurer? Impossible, pour peu qu'il fût un peu loin, ou que l'éditeur ignorât son adresse. Voilà donc des occasions manquées, des ventes irrémédiablement perdues; car, en librairie plus peut-être que dans tout autre trafic, le client échappé ne revient pas.

Il aurait fallu que l'auteur fût sans cesse à la remorque et comme pendu aux grègues de l'éditeur, ce qui ne se peut.

Dans le courant de 1896 a paru un projet de contrat d'édition élaboré par l'Association littéraire internationale et rédigé par Me Pouillet, dont la compétence en ces matières est universellement connue.

Les articles 11 et 12 de ce projet, relatifs au contrôle des tirages, sont ainsi conçus :

« Si la redevance stipulée au profit de l'auteur est payable d'après le nombre des exemplaires tirés, l'éditeur devra justifier du chiffre effectif du tirage *par un bordereau signé de lui et de l'imprimeur*. Il devra fournir également le bordereau du brocheur.

« Toute fraude sur le chiffre du tirage sera punie comme délit pénal, sans préjudice des dommages-intérêts. »

Mais si, comme il advient souvent, l'éditeur est en même temps imprimeur? Ira-t-il signer deux fois, l'une comme éditeur, l'autre comme imprimeur? Ces deux signatures n'en font qu'une, et il n'y a pas là contrôle, puisque nul ne peut être son propre contrôleur. Quant à l'intervention du brocheur, elle ne peut concerner que les exemplaires brochés ou reliés, et non ceux qui sont restés en feuilles après le tirage.

Frappé de ces multiples inconvénients, un romancier, qui a fait de ces questions de métier une étude particulière, M. Marc Mario, a essayé d'y remédier en modifiant très ingénieusement le mode des déclarations de tirage prescrites par la loi de 1881 et effectuées pour Paris au ministère de l'Intérieur, et dans les préfectures pour les chefs-lieux de départements.

L'Etat — toujours l'Etat! — mettrait en vente dans tous les débits de papier timbré des *feuilles de déclaration de tirage* frappées d'un timbre de 0 fr. 60.

« Pour chaque tirage de ses œuvres, l'auteur devra se munir d'un double exemplaire de ces *feuilles de déclaration*, y inscrire le chiffre du tirage que l'éditeur doit faire conformément à son traité, et le signer conjointement avec lui.

« L'une de ces feuilles demeure entre les mains de l'éditeur et constitue le seul bon à tirer désormais admis. Il le transmet à l'imprimeur, qui ne peut faire un tirage en dehors de ces bons à tirer et qui est personnellement responsable », etc.

Jusqu'ici, comme on le remarque, M. Marc Mario admet que l'éditeur et l'imprimeur seront deux individualités distinctes, pouvant ainsi se contrôler l'une l'autre. Cependant l'hypothèse que ces deux individualités n'en feraient qu'une ne lui a pas échappé; les précautions qu'il prend plus loin le prouvent, et la tierce personne qu'il lui faut, le *contrôleur* cherché, ce sera en fin de compte l'Etat.

« Le double exemplaire de déclaration de tirage sera envoyé directement par l'auteur au ministère de l'Intérieur, qui sera ainsi prévenu des tirages et pourra de la sorte surveiller les dépôts et déclarations que doit faire l'imprimeur.

« L'imprimeur joindra à son dépôt (de tout volume nouveau) la *feuille de déclaration de tirage* qu'il a reçue de l'éditeur et, à une place préparée pour cela sur cette feuille, certifiera que ce tirage a été fait. »

Tout cela est à coup sûr très judicieusement combiné; la grave objection, encore un coup, c'est de faire appel à l'Etat, ou, pour être plus exact, d'accroître le rôle de l'Administration dans l'opération de dépôt des ouvrages de librairie, et, par cela même, de s'exposer à payer ce surcroît de travail et ce service un peu plus cher que ces 0 fr. 60 de timbre.

Un autre projet de contrôle des tirages, dû à M. Eugène Chosson, licencié en droit, a été présenté il y a une couple d'années au Comité de la Société des gens de lettres.

M. Eugène Chosson, qui est l'auteur d'une très intéressante et consciencieuse étude, un véritable manuel de *La Propriété littéraire et sa Législation en France et à l'Etranger*, qui, de plus, s'est occupé de la création d'nn « Syndicat de la Propriété littéraire », dont il a rédigé les statuts, déclare que « le premier soin dudit syndicat devrait être la consolidation de la propriété littéraire par l'adoption d'une marque spéciale, déposée conformément à la loi du 23 juin 1857 sur les marques de fabrique, de façon à faire bénéficier les livres des lois spéciales à ces marques.

« La législation sur les marques de fabrique, continue-t-il, est en effet plus efficace que les lois sur la propriété littéraire ; elle expose le contrefacteur non seulement à un recours civil, mais encore à un recours correctionnel, tandis que les lois sur la propriété littéraire n'ont pour sanction qu'un recours civil.

« Avec la protection de la loi sur les marques de fabrique, l'attentat contre le droit des auteurs deviendrait ce qu'il est en réalité : un vol :

« La marque du syndicat consisterait en un timbre mobile, apposé sur la couverture et la première page des volumes à l'endroit, par exemple, où certains éditeurs ont conservé l'habitude de faire figurer un écusson.

« Ces timbres seraient apposés sur les volumes au moment de leur tirage par les soins des éditeurs eux-mêmes, à leurs risques et périls, et oblitérés par l'apposition, en travers du timbre, d'une inscription, d'une griffe ou d'un cachet, au choix des éditeurs.

« Ces timbres seraient fournis par le syndicat aux éditeurs d'avance et en assez grandes quantités, à un prix minime, un centime, par exemple. Les éditeurs auraient la faculté de retenir aux auteurs sur le montant de leurs droits le prix des timbres apposés sur les volumes tirés, ou de s'en faire rembourser la valeur par les auteurs qui ne devraient pas toucher de droits... Le système proposé ne grèverait ainsi d'aucune charge nouvelle les éditeurs, non plus que les auteurs, car le syndicat prendrait à son compte les frais de fabrication des timbres, ainsi que la remise pour perte et déchet.

« Ce système permettrait d'établir une vérification des tirages par le procédé suivant :

« Il serait ouvert un compte courant à chaque éditeur ; au crédit on porterait le prix des timbres achetés ; au débit, la remise pour perte et déchet et les remboursements faits aux auteurs. La balance de ce compte permettrait de vérifier l'emploi fait par un éditeur des timbres achetés par lui... et d'aboutir ainsi à un contrôle indirect et pour ainsi dire mécanique des tirages. »

Tels sont les points principaux du projet de M. Eugène Chosson.

Une objection capitale et préjudicielle y fut faite par le président du conseil judiciaire de la Société des gens de lettres, l'éminent et très regretté Me Adrien Huard.

« La loi du 23 juin 1857 relative aux marques de fabrique ne pourrait, en aucun cas, être applicable à ce timbre mobile, emblème du syndicat en question. Aucune assimilation n'est possible entre ces deux espèces. »

Le système proposé péchait donc par la base.

On aurait pu y relever encore divers points faibles, d'autres causes de difficultés et d'achoppement.

Les éditeurs pouvaient refuser de laisser apposer sur leurs volumes ce timbre mobile du syndicat : comment les y contraindre ? De moyen on n'en voyait pas et il n'en existe point.

Cette marque, en outre, ce timbre ainsi appliqué sur la première page du livre n'était guère fait pour lui donner un aspect élégant et artistique et plaire aux bibliophiles.

La même objection s'adresse, et plus directement encore, à un système de contrôle des tirages imaginé par M. Henri Nicot, et qui consisterait « à imprimer au composteur, sur la première page d'impression de tout volume, un numéro d'ordre, à la partie supérieure extérieure, et de reproduire ce numéro sur la même page à la partie inférieure extérieure ; puis imprimer un timbre humide au-dessus de ce dernier numéro et détacher le coin (c'est-à-dire l'angle de la page) en découpant à travers le timbre humide par un coup de ciseaux donné à la main, suivant une ligne irrégulière. »

Ce talon, ainsi détaché du volume et muni de son numéro d'ordre, resterait entre les mains de l'auteur et serait à l'occasion pour lui évidemment un excellent moyen de contrôle. A chaque exemplaire d'un ouvrage correspondrait pour ainsi dire, grâce à ce talon, une sorte d'acte de naissance, d'état civil.

L'inventeur assure que « ce petit travail (de timbrage et de découpage) serait moins long en réalité qu'il ne paraît. »

Je serais porté à croire ce travail bien plus long et plus compliqué que M. Henri Nicot ne le suppose ; mais l'écueil, encore une fois, c'est l'altération et la dépréciation du volume, les amateurs n'admettant sur leurs exemplaires et avec juste raison ni empreintes à encre grasse, ni sections droites ou curvilignes, ni timbrages, taches ou déchirures.

Puis comment appliquer ce procédé et le précédent, celui de M. Eugène Chosson, aux publications en livraisons, dont les tirages s'exécutent souvent à un million et plus d'exemplaires ?

D'ailleurs, et il est bon d'y revenir encore, ne nous illusionnons pas sur l'inanité de toutes ces menues précautions et le malfondé et l'iniquité de cette méfiance, surtout lorsqu'elle vise nos grandes maisons d'édition. C'est non pas sur elles, c'est sur le public qu'il faudrait pouvoir agir, lui qu'il faudrait pouvoir doter du goût des livres, inciter à en acheter, quand le livre a, presque fatalement, tout contre lui : — sa surabondance (et il se prête, et il ne s'use pas !) — son prix relativement élevé ; — l'exiguïté de nos appartements ; — le manque de loisir (un journal se lit rapidement, au hasard et par bribes, en se jouant : le livre exige de l'attention, de l'application, du travail) ; — les théâtres qui lui font concurrence et auxquels les journaux, *tous les journaux*, consacrent *tous les jours* plusieurs colonnes ; — les revues et suppléments à bon marché ; — la bicyclette ; — la photographie... que sais-je encore !

*
* *

Dans le dessein de remédier plus ou moins à tant d'obstacles, des écrivains de tout genre, des romanciers principalement, ont tenté de s'associer, durant ces dernières années, et loin, bien loin de ces brigands d'éditeurs, de se mettre chez eux et à leur compte.

Nous avons eu en 1893 l'*Association des auteurs réunis*, société coopérative, encouragée, patronnée, sinon même fondée par un imprimeur, qui — pas sot du tout — s'était réservé le monopole « de l'impression de tous les ouvrages des membres actifs et des adhérents, dans des conditions à déterminer ». (Article 6 des statuts.)

A la tête de cette société se trouvait ou devait se trouver, car je crois bien que ce beau projet est mort étouffé dans l'œuf, un conseil de surveillance nommé par l'assemblée générale ; mais l'imprimeur en question « reste seul juge du point de savoir s'il doit ou non publier les ouvrages adoptés par ledit conseil ». A la fois éditeur et imprimeur, cet habile industriel était en somme le seul et unique maître de la situation, et il le faisait bien sentir, notamment dans la répartition des bénéfices, où il s'était réservé une part tout à fait léonine : 60 pour 100 pour lui, 35 pour 100 à l'auteur, et 5 pour 100 à la caisse sociale. (Article 9.)

Une association, dite *Société libre d'édition des gens de lettres*, fonctionne depuis la fin de l'année 1895 ; deux ou trois autres, de genre analogue, ou plus ou moins apertement adjointe à des maisons d'édition ordinaires, essaient, depuis peu également, de réagir contre l'indifférence du public : les résultats jusqu'ici n'ont été, en général, ni bien concluants, ni surtout très encourageants.

Les libraires n'aiment pas ces couvertures en quelque sorte neutres et anonymes, qui ne leur disent rien ou leur disent trop, et

ils préfèrent mettre en vedette à leurs étalages et recommander à leurs clients les volumes portant une estampille connue et en honneur, l encadrement d'Hachette ou de Charpentier, l'écusson de Flammarion ou le monogramme d'Ollendorff.

D'autre part, aucun écrivain en vogue, ni Zola, ni Daudet, ni Bourget, ni Theuriet, ni Loti, ni Ohnet, etc., n'est allé porter à une de ces « coopératives » l'appui de son nom. Jusqu'à présent, elles ont pu faciliter à quelques jeunes gens le moyen de se faire imprimer, — ce qui, avec plus ou moins de monnaie, est à la portée de tout chacun ; mais se faire imprimer n'est nullement, comme tant de débutants se l'imaginent, synonyme de se faire lire et se faire connaître. Or, quand l'auteur est inconnu, c'est pour ainsi dire à l'éditeur à répondre de lui et à garantir le mérite de son œuvre. Bon éditeur : bons volumes ; piètre éditeur : piètres ouvrages ; telle est la règle, non pas absolue sans doute, — il n'y a rien d'absolu en ce bas monde, — dont vous pouvez vous inspirer et qui peut vous guider.

Sous le titre de *Société des romanciers français*, une association ayant pour but « d'assister ses membres dans leurs rapports : 1° avec es éditeurs ; 2° avec les journaux (œuvres inédites seulement) ; 3° avec les traducteurs et directeurs de journaux étrangers ; 4° avec les auteurs dramatiques », s'est fondée en février 1893 et a fonctionné jusqu'en mai 1895.

Comme les rapports des écrivains avec les éditeurs et avec les journaux (même pour les œuvres inédites) peuvent ressortir et ressortissent journellement à la Société des gens de lettres, qui a plus d'un demi-siècle d'existence et est en pleine prospérité, la Société des romanciers français, dès ses débuts, écarta à peu près d'elle-même les deux premiers articles de son programme pour s'occuper exclusivement du troisième et devenir une « agence internationale de traductions ». Elle comprenait une centaine de membres et dans cette liste figuraient les romanciers les plus en renom. Son comité, pour l'année 1894-1895, était composé de MM. Jean Aicard, Paul Alexis, Maurice Barrès, Lucien Descaves, Ferdinand Fabre, Paul Foucher, Hector Malot, Pierre Sales, Emile Zola. Il avait pour secrétaires MM. Gustave Toudouze et Pierre Maël ; pour trésorier, M. Richebourg ; et pour conseil judiciaire, MM^es Adrien Huard, Edouard Clunet, Alfred Duquet et Gustave Huard. Son mandataire, le directeur de l'Agence internationale de traductions, était M. Henri Fontaine.

Malgré tant d'éminentes personnalités et un aussi brillant patronage, en dépit de tous les efforts accomplis pour mener à bien cette excellente tentative, le Comité dut reconnaître, dans sa séance du 6 mai 1895, que cet essai n'avait pas donné les résultats espérés, et la résiliation des engagements pris avec M. H. Fontaine fut décidée.

Une association, dite *Association des auteurs-éditeurs*, est présentement en voie de formation.

Les statuts de cette société, élaborés par M. Marc Mario, contiennent diverses parties tout à fait neuves, et tendent à assurer aux

auteurs, avec le moins de frais possible, tous les avantages qu'ils recueilleraient chez un grand éditeur.

Les ouvrages sont établis aux frais des auteurs; mais, pour épargner à ceux-ci les préoccupations de la fabrication et de l'exploitation, c'est un agent nommé par eux qui en est chargé.

« L'auteur remettra son manuscrit à l'agent de la Société, en lui indiquant le type et le format qu'il désire, et le prix de vente qu'il aura fixé. L'agent établira entre tous les imprimeurs, fabricants de papier et brocheurs une adjudication au rabais, de manière à faire fabriquer l'ouvrage au tirage stipulé par l'auteur, au prix le plus avantageux. L'auteur paiera de ses deniers le montant intégral de son édition. »

Mais si l'auteur n'a pas d'argent? L'objection est prévue :

« L'agent de la Société devra constituer ou faire constituer par une maison de banque un service d'avances destiné à permettre aux auteurs qui ne le pourraient, de faire les frais de leur édition. Ces avances pourront notamment être garanties par l'auteur au moyen d'une délégation sur tout au partie de ses droits de reproduction à la Société des gens de lettres. »

Mais s'il ne fait pas partie de cette société, ou n'a aucun montant de reproduction à toucher? Dans ce cas, sans doute, il faudrait s'entendre au préalable sur les garanties à fournir.

« L'agent de la Société créera dans toutes les grandes villes un libraire correspondant, qui y aura le monopole de la vente, et cette vente pourra ainsi être faite à compte ferme, sans retour d'invendus, puisque le libraire correspondant aura son chiffre de vente assuré par la revente à ses confrères de la localité. »

Ce système de vente n'est pas, comme on le voit, sans analogie avec celui dont le *Petit Journal* et le *Petit Parisien* font usage, et qui donne d'excellents résultats.

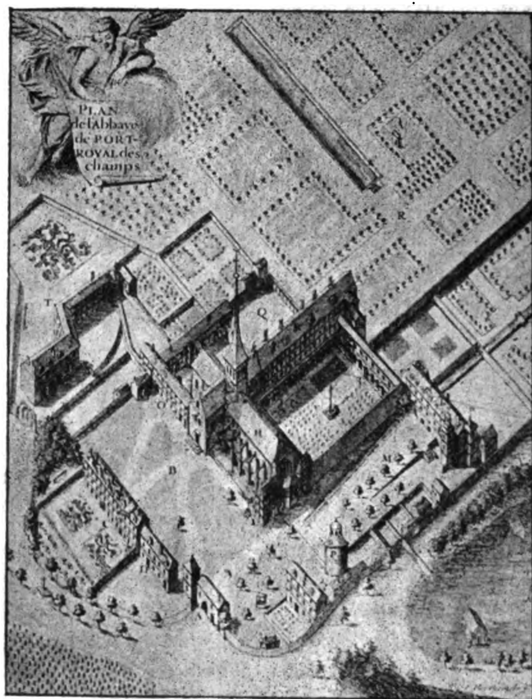
« L'agent de la Société règlera donc seul avec tous les libraires qui ne dépendront que de lui, et, à son tour, il règlera chaque mois, sur bordereau, à chaque auteur, le montant des exemplaires de ses ouvrages vendus, déduction faite des remises consenties ».

La remise est de 50 pour 100 sur le prix marqué : 40 pour 100 vont à l'agent de la Société, et 10 pour 100 s'appliquent aux frais de publicité. Avec ses 40 pour 100, l'agent de la Société doit faire des remises suffisantes aux libraires correspondants.

En somme, cet agent, qui doit verser un cautionnement, se trouve être « à la tête d'une véritable maison d'édition, importante, de premier ordre, dont les ouvrages ne lui occasionnent aucun débours, qui ne feront que l'objet d'un dépôt, et dont il n'aura eu à faire que les frais d'installation, et à pourvoir aux frais d'exploitation ».

Telles sont les grandes lignes de ce projet, qui mériterait certes bien d'être mis à l'essai.

ALBERT CIM.



ABBAYE DE PORT-ROYAL, FONDÉE EN 1204 PAR MATTHIEU DE MONTMORENCY.
Située dans une vallée près de Chevreuse, cette abbaye fut nommée « Porrois » ou « Porrais », dont, par corruption, on fit « Port-du-Roi » et « Port-Royal ». Après le transfert des religieuses au faubourg Saint-Jacques, à Paris, l'ancienne maison, le Port-Royal des Champs, continua de subsister et, ayant été rebâti, devint, dit Dulaure, une abbaye indépendante de la maison de Paris.

LE BI-CENTENAIRE DE LA MORT DE RACINE

UNE VISITE A PORT-ROYAL DES CHAMPS

Dans quelques jours, le 25 avril, des savants, des lettrés, des universitaires, des hommes de tradition et de souvenir vont aller célébrer, à *Port-Royal des Champs*, le bi-centenaire du jour où Racine fut inhumé, « sans aucune pompe, au cimetière, au milieu des humbles serviteurs de Dieu qui y reposent ».

Quelques jours avant, à Saint-Etienne-du-Mont, une cérémonie religieuse sera faite, en mémoire de Racine, qui y est inhumé auprès de Pascal. La maladie de l'évêque d'Autun ne nous empêchera pas d'entendre l'oraison funèbre de Racine faite par un prélat ultramontain dans une église dont l'ancien curé fut condamné, par arrêt du Parlement, pour refus d'administration de sacrements à un Janséniste impénitent.

Le dimanche 23, une fête aura lieu à la Ferté-Milon, mais la grande cérémonie, la cérémonie en quelque sorte expiatoire du sacrilège de 1709, se fera à Port-Royal des Champs. Après un discours de M. Jules

Lemaître on inaugurera, sur les ruines de l'ancienne église, les deux bustes de Racine et de Pascal dont nous donnons la gravure et où un éminent statuaire, M. Jean Frère a su merveilleusement restituer à Pascal sa physionomie austère et méditative et à Racine sa tête olympienne de Phœbus Apollon.

Ce fut le 23 avril 1699 que quelques amis désolés, conduits par Boileau, vinrent dire un éternel adieu au poète qui dormit dans la paix du tombeau, au milieu de ce vallon mélancolique et sévère jusqu'au 2 décembre 1711, jour où sa famille dut enlever précipitamment son corps de la tombe profanée, afin qu'il n'allât pas, démembré, jeté avec d'autres, pêle-mêle, dans un abject tombereau, être basculé dans un charnier sinistre où des chasseurs durent écarter du bout de leurs fusils les *chieus dévorants* acharnés à ces lambeaux.



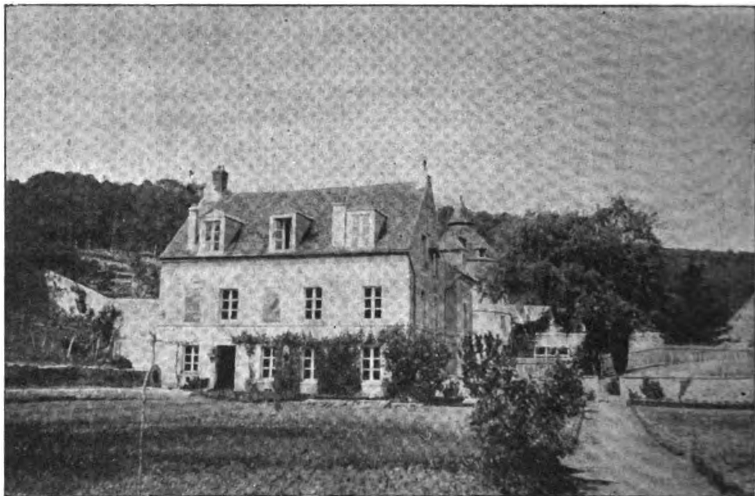
Buste de Racine.

Nous avons voulu, avant le pèlerinage officiel, savoir ce qui reste de l'antique abbaye qui dort au creux du val solitaire et dévasté et réveiller quelques souvenirs endormis de ce passé qui fut si lumineux et si grand.

Au sortir de Saint-Rémy, on quitte cette délicieuse vallée de Chevreuse où l'Yvette coule lente, sous les saules, et l'on monte, dans la solitude et le silence, à travers des bois dont les arbres aux squelettes noirs sont à peine estompés d'une verdure d'émeraude. On se croirait à cent lieues de Paris, de ce que Jean-Jacques appelait son *ramage étourdissant*. A un tournant de route, on aperçoit une large combe, un repli de terrain, où, sous de grands arbres, au bout d'une jetée sont des pans de murs, des ruines, restes de l'impitoyable dévastation de 1709, des débris écroulés, plaies ouvertes que la bonne nature a ouatées

de mousses et sur lesquelles elle a jeté un voile de lierres et de clématites soyeuses.

Au milieu de ces décombres, seuls, sont restés debouts, une rotonde de pigeonnier, la fontaine de la Mère Angélique, quelques assises de remparts, des bases de piliers, des futs de colonnes. Au penchant du coteau, adossée aux grands bois, est encore presque intacte la ferme *des Granges*, la résidence aimée « de Messieurs de Port Royal », de ces illustres solitaires qui ont jeté tant d'éclat sur les lettres françaises, et où, lassés du monde, ils venaient se réfugier dans la fraîcheur de la solitude et de la paix agreste. Au milieu des scènes d'horrible dévastation et d'effroyable profanation, ce vieux logis où ont vécu Pascal, Arnaud, Lancelot, Nicole, Racine, Saint-Cyran, Lemaistre de Sacy, Hamon, etc., tous ces penseurs de génie, ces hommes d'airain, aristocrates de la grâce, abstracteurs de quintessence, ces maîtres incomparables qui ont fait trembler les Jésuites, a été épargné, comme par une sorte de respect et de crainte.



La ferme des Granges.

Près des Granges, *à la Chabourne*, on descend la route escarpée et on entre dans la *Cour du Dehors*, où la sœur du grand Condé, la belle pécheresse, la duchesse de Longueville, avait fait bâtir un hôtel d'une élégance austère et où elle s'était retirée, avec son amie, l'adorable Mlle des Vertus, « pour satisfaire à Dieu et vivre en pénitence ».

La porte du monastère franchie, on se trouve en face d'une rotonde surmontée d'un lanternon; c'est le colombier que respecta d'Argenson, peut-être en mémoire de ses colombes de Sainte-Marie de Trainel.

Non loin, se trouvent les ruines de l'église dont on a mis les fon-

dations à découvert et dont un rideau de peupliers morts, érigés comme des mâts funèbres, dessine le contour. Au chevet, une élégante chapelle, c'est le *Reliquaire*, l'*Oratoire* où l'on a précieusement recueilli les reliques de Port-Royal, les ustensiles d'étain des religieuses, leurs bénitiers de grès, leurs crucifix grossiers, où le Christ n'a pas les bras érigés, les poings dressés pour n'accueillir qu'un petit nombre d'élus — c'est là une calomnie de séminaire que les Jésuites ont jugé plaisant d'inventer —, des volumes de controverse sur la grâce ou l'histoire du monastère, des images du temps représentant les scènes de la vie du saint lieu, des portraits de ses grandes abbesses et de ses hommes illustres. Au fond, une statue de la Vierge-Mère, moins idéalisée que celles de Lorette et de Lourdes ; à côté, le prie-Dieu de la Grande Réformatrice, la *Mère Angélique*.

La construction de cette chapelle, deux siècles après que le soc de la charrue eut passé sur le sol maudit, montre que les grandes idées ne meurent pas et que l'âme de Port-Royal, de cette communauté chrétienne des temps primitifs, savante et pieuse, laborieuse et sévère, intrépide dans sa foi, persécutée, bannie, calomniée, dispersée, a persisté à travers la Révolution et les coups de force, les scepticismes et les fanatismes et revit encore dans un certain nombre d'esprits d'élite qui poursuivent ce rêve éternel de la réconciliation de la science avec la foi, de l'Eglise avec la liberté.

On sait l'origine de la querelle : les Jésuites, par leur souplesse prodigieuse, leur merveilleux génie d'assimilation, avaient, au commencement du XVIIe siècle, porté de rudes coups à l'Université restée figée dans sa pédagogie barbare et avaient détourné à leur profit (comme aujourd'hui), presque toute l'éducation de la noblesse et de la bourgeoisie qui aspirait au *gentilhommat.*

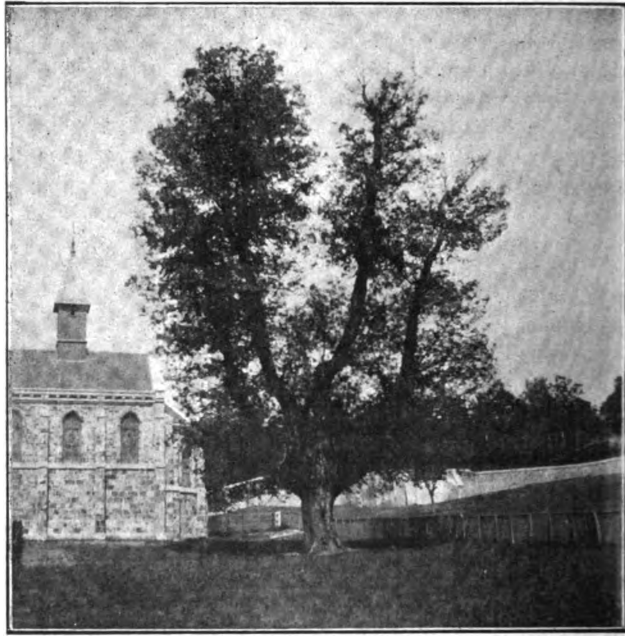
L'Institut de Port-Royal avec ses méthodes lumineuses, sa science austère et sereine, la clarté toute *française* de son enseignement, son influence grandissante, la haute renommée de ses maîtres, le génie de ses écrivains menaçait la suprématie, le monopole que les fils de Loyola avaient su conquérir. Il fallait abattre ce redoutable adversaire, ils cherchèrent des armes dans l'arsenal théologique.

Pendant soixante ans, ils guerroyent contre la grande maison et assaillent les ermites qui se défendirent avec une indomptable énergie, mais furent maintes fois dispersés, et qui toujours, avec une opiniâtreté douce et résignée, venaient se reformer au sein de la Cité dolente.

Mais sous le coup de fouet cinglant des *Provinciales*, la persécution éclate, acharnée et furieuse. Les Jansénistes furent accusés d'hérésie, parce qu'ils se refusèrent de reconnaître dans le livre de Jansénius les cinq fameuses propositions; ils les condamnaient aussi nettement que la Sorbonne et le Pape, mais refusèrent de signer le formulaire que Louis XIV, empiétant sur le domaine spirituel, voulait imposer comme un article de foi et une vérité révélée.

La Cour de Rome condamna la doctrine ; en pareil cas celui qu'on

frappe n'a que deux partis à prendre, ou se soumettre comme Fénelon, ou se révolter comme Luther. Les Jansénistes ne firent ni l'un ni l'autre. Ils adhérèrent à la condamnation en droit, mais contestèrent en fait qu'elle leur fût applicable, soutenant que les propositions condamnées ne se trouvaient pas dans les écrits de leurs maîtres. C'est sur cette équivoque que roula toute la controverse du XVII[e] siècle.



Le noyer dit de Pascal.

Le vrai crime des Jansénistes c'était d'être gallicans, de n'avoir jamais été entamés par les doctrines d'outre-monts, d'être restés fidèles et invinciblement attachés à cette tradition nationale qui proclame l'indépendance du pouvoir civil et la subordination de l'Eglise à l'Etat en matière politique. Louis XIV, ce solennel ignorant, suivait l'inspiration du Père Letellier, « ce rustre féroce », et de la Maintenon, « cette femelle de Tartufe », qui lui firent croire que Port-Royal était un nid de révolutionnaires repoussant toute autorité, celle du Roi comme celle du Pape. D'ailleurs l'existence de cette « secte » et son austérité des mœurs paraissaient une leçon donnée aux adultères royaux. Le roi donna l'ordre de disperser ces « messieurs de Port-Royal, toujours ces messieurs, dont les disputes rebattent les oreilles ».

Dans la nuit du 28 au 29 octobre 1709, d'Argenson fait saisir, par ses mousquetaires, les religieuses, les enferme dans des carrosses qui

vont les disperser dans des couvents lointains; puis une horde d'archers ivres, pille, souille, brise et rase à fleur de sol cette maison de prière, de méditation et de repos. Leur crime? Elles n'avaient pas voulu reconnaître dans le livre d'un évêque flamand Jansénius, cinq propositions sur la grâce qui sentaient l'hérésie et que les Jésuites, en casuistes subtils, prétendaient y avoir découvertes.

Dispersés, les Jansénistes se réfugièrent à Paris, dans ce pauvre quartier Saint-Jacques qu'ils appelèrent la *Thébaïde*. Ils venaient souvent gémir, pleurer et chanter des hymnes de deuil sur ces ruines où poussaient les ronces et les herbes folles. La persécution exalte la foi et détermine la névrose religieuse; parmi eux des âmes simples, naïves, espérèrent en un miracle, en une intervention céleste pour réparer les ruines de leur Jérusalem sainte. Ce fut la période des convulsionnaires où l'extase, l'illuminisme agitèrent et détraquèrent ces pauvres cervelles. Abandonnée de tous, persécutée par l'autorité civile, repoussée de l'Eglise, privée des grands docteurs qui l'auraient soutenue, réduite au désespoir, la secte en vint à la seule ressource que gardent ceux qui croient à l'Eglise et que l'Eglise condamne : contre l'Eglise visible elle invoqua l'Eglise invisible, contre le Pape, Dieu lui-même.



Le Colombier.

Mais l'appui de Dieu, quand on l'invoque directement, ne se manifeste que de deux manières : ou par des inspirations intérieures ou par des signes visibles et extérieurs. Or, parler d'inspirations intérieures c'était substituer l'autorité de la conscience individuelle à celle de l'Eglise, revenir au libre examen, ce qui est rigoureux et logique; cette solution ne se présenta même pas à l'esprit

des malheureux Jansénistes; ils avaient horreur du protestantisme, que leurs plus illustres chefs avaient ardemment combattu, et qui même — c'est la plus triste page de l'histoire du jansénisme — avaient approuvé la révocation de l'Edit de Nantes! Ils implorèrent alors « les signes extérieurs et visibles » de la protection divine; ils attendirent les miracles.

« Quand on attend des prodiges, il en vient toujours », a dit Michelet. Les miracles eurent nécessairement lieu, comme ils auront toujours lieu en pareil cas; mais les scènes répugnantes de Saint-Médard amenèrent une scission dans la secte. Les exaltés, les ignorants, les charlatans virent dans ces scènes d'illuminisme, de magnétisme qui, comme celles de ce genre, relèvent de la médecine, des preuves éclatantes de la protection divine. Mais les avisés, les sages, les doctes déplorèrent ces inanités ; les vieux Jansénistes, les saints des Derniers jours se tinrent à l'écart et formèrent pour résister au vent de l'orage, une petite Cité close. *Les Nouvelles ecclésiastiques* parurent, harcelant l'ennemi héréditaire, le Jésuite triomphant, et entretenant toujours claire et vive la flamme de la foi antique et l'espérance d'un renouveau resplendissant.

Pour maintenir l'esprit de l'enseignement de Port-Royal, perpétuer sa charité discrète et avisée, des écoles furent créées, des congrégations pour le soulagement des pauvres furent fondees dans les faubourgs de Paris. Dans la rue de Lappe, au faubourg Saint-Antoine, une Société de Jansénistes , sous l'impulsion et la direction de l'abbé Tabourin, « réunis, disent les statuts, pour l'amour du bien public et le désir de coopérer ensemble à l'éducation de la jeunesse par la pratique de la vertu, désireux de faire des chrétiens et de bons citoyens », s'établirent en communauté, n'étant liés par aucuns vœux, par aucunes Lettres-Patentes. L'association se composait de vétérans, d'instituteurs et de novices. Aucune dot, ni pension ; chacun devait suffire à son entretien. Tous les offices et prières étaient en français, on apprenait le *Catéchisme de Montpellier*, la *Bible de Royaumont*, le *Nouveau Testament de S. de Sacy.*

Ces écoles prospérèrent jusqu'à la Révolution, où maitres et élèves partirent aux frontières. La Congrégation fut alors dissoute. Elle fut reconstituée au commencement du siècle, mais elle eut peu d'adhérents. Au lendemain de la persécution des Jansénistes, Mme Jourdan fonda la *Congrégation de Sainte-Marthe*, qui a persisté jusqu'à nos jours et dont les sœurs n'étaient liées par aucun vœu. La règle fut celle de Port-Royal ; elles ne suivaient aucun exercice particulier de religion, leur costume était une robe et un mantelet noirs, un bonnet blanc, uni. Grâce à la *Boîte à Perrette* — ainsi nommée du nom de la gouvernante de Nicole lequel légua tous ses biens par fidéi commis pour propager les œuvres jansénistes —, la congrégation des sœurs de Sainte-Marthe prit une grande extension. Elles avaient des écoles et des maisons de secours dans presque toutes les paroisses de Paris. A la Révolution, elles dépouillèrent le costume, mais continuèrent leur œuvre.

Sous le Premier Empire, elles furent reconnues d'institution publique et chargées de desservir les principaux hôpitaux de Paris et les infirmeries des grandes écoles, où leur esprit tolérant et large, leur douceur sereine, leur éloignement de toutes tracasseries *in articulo mortis* les faisaient aimer des malades et des médecins. Un exemple curieux de cette tolérance : la Commune de 1871 avait nommé un vieux brave homme, le Dr Paget-Lupicin, directeur de l'Hôtel-Dieu. Le nouveau directeur veut faire enlever des salles les christs et les vierges, changer le nom des salles et faire prendre le costume laïque aux sœurs qui virent bientôt à quel peu farouche révolutionnaire elles avaient affaire. Une transaction intervient, le *sans-culotte Jésus* fut maintenu à côté de *Blanqui*, *Raspail* et *Proudhon*, et les sœurs purent garder leur costume à condition de ceindre l'écharpe mi-parti, aux couleurs de la Ville de Paris.



Buste de Pascal.

Mais ces sœurs, qui disaient leurs offices en français, ne voulurent pas accepter les nouveaux dogmes que l'Eglise moderne impose à la foi catholique. Elles furent persécutées et les autorités diocésaines mirent les plus grands obstacles à leur recrutement. Elles durent successivement abandonner leurs hôpitaux et le petit nombre de celles qui restaient se retira à Magny-les-Hameaux, près de Port-Royal, dans une petite propriété, où leur communauté achève de s'éteindre.

L'esprit janséniste, libéral et doctrinaire, était resté vivace dans le Clergé et le Parlement jusqu'à la Révolution ; les cahiers des doléances du Clergé en sont tout imprégnés, c'est lui que reflète la Constitution civile du Clergé, c'est lui qui refuse de reconnaître le Concordat comme contraire aux traditions de l'Eglise, à l'élection des évêques et des pasteurs.

Il se créa alors cette *Petite Eglise* qui forma longtemps en France une sorte de schisme religieux, lequel devint bientôt, par la mort des prêtres consacrés et l'impossibilité de recrutement, un culte laïque, où la confession et la communion spirituelle se faisaient mentalement, où la récitation des offices et des prières suppléait à l'administration des sacrements et au sacrifice de la messe. Ces petites communautés ont longtemps persisté en Vendée, dans le Forez, dans le Mâconnais, à Lyon, dans l'Isère où l'on en trouve encore quelques traces.

A Paris, les Jansénistes se groupèrent autour des trois paroisses de Saint-Séverin, de Saint-Médard et de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, où étaient enterrés les grands ancêtres, leurs chers morts : Saint-Cyran, Pascal, Nicole, Racine, le diacre Paris, Lancelot.

Les préceptes de morale rigide, l'austérité étroite, les règles de conscience hautaine, cet état d'âme particulier du jansénisme se transmirent de père en fils, comme la lampe du coureur antique, au milieu des vieilles familles de la bourgeoisie parisienne et des artisans des vieux faubourgs. Ce rigorisme héréditaire, cette discipline vigilante et sévère, cette éducation d'une douceur sans caresse, cette chaleur pieuse et continue du foyer, le culte familial donnèrent à ceux qui les suivirent une trempe spéciale et ineffaçable de dignité un peu froide, de libéralisme impénitent, d'intégrité absolue; tels Grégoire, Camus, Molé, Montlosier, Lanjuinais, Royer-Collard, Dufaure, de Rémusat, puritains, libéraux, constitutionnels, gallicans inflexibles. De nos jours, MM. Garcin de Tracy, Gueneau de Mussy, S. de Sacy, Dupin, Rousse, Arbelet n'ont-ils pas été et ne sont-ils pas quelque peu entachés du *péché de jansénie*?

A travers ce siècle, la petite Société a vécu dans l'ombre et le mystère, gardant jalousement ses souvenirs, ses traditions, le culte et l'amour pieux des aïeux dont les rudes et fortes mains ont pétri tant d'âmes héroïques et humbles. Celui qui en fut le centre fut un ancien parlementaire, *M. Silvi*, élevé par un bénédictin janséniste. Il racheta les ruines de Port Royal et vécut dans la communion des anciens solitaires en s'adonnant aux œuvres de piété et de bienfaisance, fondant des écoles, dont la direction fut confiée à des instituteurs qui avaient reçu des anciens maîtres de la Congrégation de Saint-Antoine les traditions d'enseignement et de piété de Port-Royal. Il les installa dans l'ancien logis de *Lenain de Tillemont*, un ami de Port-Royal.

Cette société, mystérieuse comme tout ce qui touche au jansénisme, composée d'hommes d'élite qu'unit l'amour du Port-Royal, de ses hommes et de ses œuvres, qu'anime son esprit, qui se tient dans une réserve hautaine en face de l'Eglise romaine a entrepris de faire renaître de ses cendres le vieux monastère, de remettre au jour toutes ces pierres à chacune desquelles s'attache un souvenir immortel, de rappeler la mémoire grave et sereine de cas vaincus, impassibles et tenaces, à l'âme intrépide et fière.

A leur mort, tous ces vieux tenants de la foi de Port-Royal laissaient à la maison leurs biens et leurs livres. Ceux-ci formèrent un

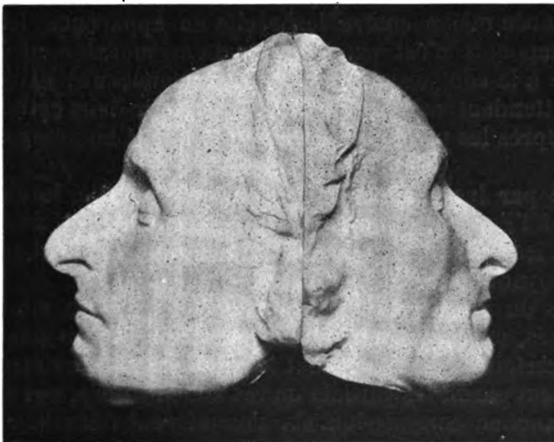
fonds de bibliothèque considérable auquel vinrent s'ajouter des mémoires, des manuscrits, des lettres inédites. Il y eut plusieurs bibliothèques jansénistes.

Cette Société des Amis de Port-Royal n'aura pas beaucoup à faire pour amener à ce sanctuaire les pèlerins qui, chaque année, y viennent plus nombreux, car le culte du Souvenir a toujours été vivace et jamais ne chôma le pèlerinage aux lieux saints et au pieux vallon. Sous la Restauration, le vieil évêque Grégoire allait pleurer sur le délabrement de la salle du jeu de Paume et les ruines de Port-Royal, ces deux religions de sa vie.

En outre des amis de Port-Royal ont eu l'idée de célébrer, le 25 avril prochain, le centenaire de la mort de Racine, du doux poète qui, revenu à la religion, s'était réfugié dans cet asile « pour se préparer aux fins éternelles » et avait voulu attendre sous l'ombre fraîche du cloître « l'Eternelle résurrection ».

Ils y ont convié l'Université, qui viendra là rendre hommage à cette noble phalange de pédagogues merveilleux, de logiciens sagaces, de linguistes érudits qui en France, ont rénové l'enseignement et auquel ils ont donné une si forte empreinte. Tous les libres esprits, apporteront, en ce sanctuaire sacré, à ces nobles victimes de l'intolérance la plus féroce, les hommages de piété et de sympathie du siècle finissant.

A. Callet.



Le masque de Pascal.

HISTOIRE & DÉMOGRAPHIE

LA VIE PITTORESQUE AU JAPON

I. — Les Fêtes du Mariage.



Les présents du mariage.

Il faut bien reconnaître que tous les voyageurs qui nous ont décrit la vie intime des Japonais nous ont donné des renseignements d'une exactitude au moins contestable. Sans parler des tours joués par l'imagination à ces narrateurs, tours si bien établis qu'ils ont donné naissance au proverbe : « A beau mentir qui vient de loin ! » il nous faut nous tenir en garde même contre les récits en apparence les plus sincères. Le Japonais n'est pas très fier de sa moralité, depuis qu'il a été amené à la comparer à la moralité européenne ; et son premier soin, en attendant mieux, a été de se réfugier dans cette hypocrisie qui est, d'après les philosophes, le plus éclatant hommage rendu à la vertu.

Favorisé par les conditions de sa vie de famille, le Japonais n'a laissé voir à l'Européen que ce qui lui convenait. Il lui a dissimulé de son mieux les mille et une taches qui n'auraient pu échapper à l'œil plus clairvoyant de ses compatriotes.

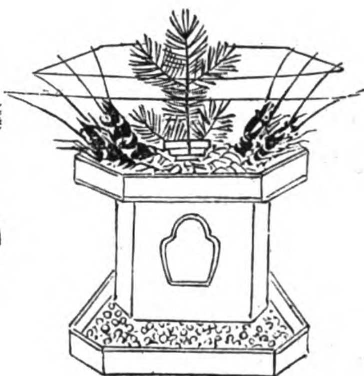
Les gens du peuple, avant de contracter mariage, sont généralement fiancés, du consentement de leurs parents ou par l'intermédiaire de certains courtiers, dont le rôle est des plus étranges. Pris généralement parmi les parents ou les amis intimes, ces courtiers ne reçoivent aucune commission. Ils s'enquièrent dans leur entourage des jeunes gens d'âge à convoler en justes noces, âge qui est de dix-huit ans pour les filles et de vingt et un ans pour les garçons. Quand ils ont rencontré deux personnes susceptibles de nouer des liens assortis, ils les mettent en rapport, non sans avoir consulté les deux familles et avoir obtenu un consentement préliminaire. Puis, ils commencent leur enquête sur la fortune, la réputation, le caractère, les mœurs de chacun des deux jeunes gens et en informent aussitôt la

partie contractante. Quand ces renseignements sont favorables, on réunit le jeune homme et la jeune fille dans une maison tierce et on les présente l'un à l'autre. Dès ce moment, ils peuvent échanger leurs promesses, mais, avant le consentement final et définitif, chacun d'eux doit se livrer à une étude approfondie de la personnalité de son futur conjoint. Au cas où les sympathies sont réciproques, les courtiers célèbrent alors le mariage et inscrivent les noms des nouveaux époux sur le registre officiel. Cela est considéré comme un contrat civil.

Telle est la façon dont les choses se passent dans le peuple et la classe moyenne. La haute bourgeoisie et la noblesse ont une autre coutume qui ne manque pas d'intérêt. Quand un enfant vient au



La table nuptiale.



Les homards du repas de noces.

monde, il arrive souvent que ses parents le fiancent à l'enfant de quelque autre famille. Ce sont de véritables fiançailles, que pourtant les enfants, plus tard, peuvent refuser de ratifier. On peut retrouver l'origine de cette coutume dans ce fait qu'au Japon les usages favorisent beaucoup plus la vie familiale que la vie individuelle et qu'un engagement pris par les parents est nécessaire pour conserver la réputation et la prospérité de la famille.

Dans les hautes classes de la société, les progrès de la civilisation occidentale ont profondément changé tout cela. Car, si les promesses échangées par les parents ont encore une influence puissante, elles n'ont plus aucun effet légal, et le consentement paternel n'est même plus requis par la loi.

Aujourd'hui, la manière habituelle pour un jeune homme de faire sa cour à celle qu'il a choisie est de s'assurer le consentement des parents. Là surtout, l'emploi d'intermédiaires est nécessaire. Si l'on négligeait leurs bons offices, l'union serait considérée, non plus comme un mariage réel, mais comme un simple accouplement

animal. Les services rendus par ces intermédiaires sont considérés comme parfaitement honorables. On les appelle *Musubu no Kami*, ce qui signifie « le Dieu de la réunion des sexes opposés ». Dans la classe inférieure, cette période des fiançailles n'existe pas en réalité et le résultat, c'est qu'il y a chez les pauvres infiniment moins d'enfants naturels que dans les classes riches.

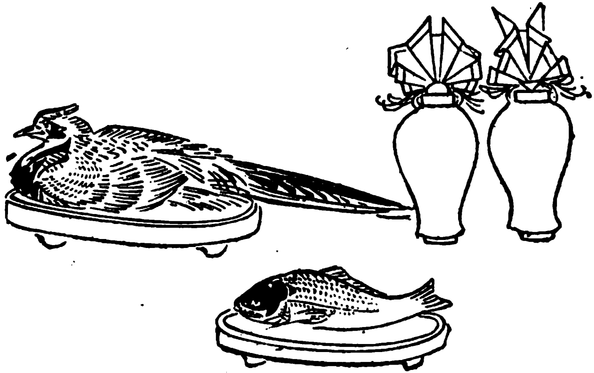


Les pichets de vin d'honneur.

Poètes avant tout, les Japonais ont créé, pour les fiancés, une poésie spéciale, ou plutôt deux genres de poésie, appelés *Shi* et *Uta*. Le jeune homme envoie des vers à la jeune fille, qui répond également en vers. Une allusion à la lune ou aux fleurs remplace souvent le mot *amour*. En voici quelques échantillons :

Une jeune fille écrit : « Séparée de toi — Je regarde la voûte céleste. — Quelles ne seraient point mes délices, — Si la lune se changeait en un miroir. »

Voici un autre chant d'amour, appelé *Hauta* : « Mes désirs sont comme la blanche neige du Fuji — Qui toujours s'entasse et ne fond jamais. — Que ma réputation en soit bonne ou mauvaise, — Je serai fière qu'on le sache au dehors. — Cette opinion est commune chez tous les hommes que notre amour est inexplicable. — Eh! bien, j'en arrive à méditer de te faire don de moi-même. »



Les mets sacrés.

Dans le peuple, le flirt a toute une télégraphie dans laquelle l'éventail et le mouchoir jouent des rôles importants. On se sert aussi de gestes berceurs effectués avec la main droite. La jeune fille répond en

agitant ses longues manches. Le clin d'œil, toujours à la mode en Europe, est remplacé par un autre jeu de physionomie. La jeune fille pince le coin gauche de sa bouche ou roule ses prunelles de droite à gauche et de gauche à droite. L'effet obtenu est des plus bizarres et, avouons-le, n'offre rien de bien passionné. On exprime la jalousie en plantant les deux index sur le front, comme pour simuler les cornes d'un monstre. Ne pourrait-on pas voir là comme une répétition de la singulière expression européenne, qui prête des cornes aux époux trompés?



La coupe de cérémonie.



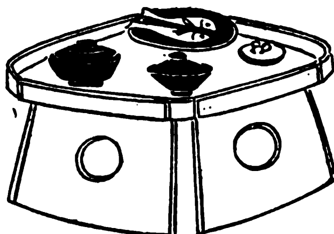


Fiancées en costume officiel.

Ajoutons que, pendant le temps où les fiancés se font la cour, il y a, chez les gens du peuple, un jour appelé *Hunami*. Ce jour-là, les amoureux peuvent se parler bas et s'égarer derrière les arbres et les fleurs. Mais le baiser et même l'étreinte des mains sont rigoureusement interdits. Des jeunes gens assez oublieux de l'étiquette pour échanger de semblables gages d'affection seraient immédiatement exclus de la société.



Un marié d'autrefois.

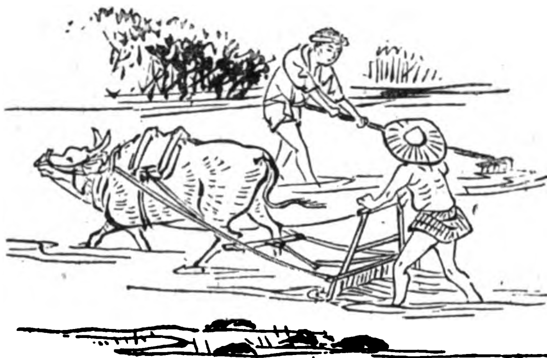


La table des mariés.

Au Japon, la cérémonie du mariage ne ressemble en rien à celle des autres nations. Cette célébration est, en effet, exigée, non pas par la loi, mais par les convenances sociales. Il en existe de plusieurs sortes, mais, dans la plupart des cas, la première phase de la cérémonie, appelée *Yuino*, consiste dans un échange de présents, qui sont le plus souvent du poisson, un éventail, de l'argent, etc. Le cadeau doit se composer de sept articles, le nombre sept étant considéré, dans toutes les classes de la société, comme un nombre favorable. Après le *Yuino*, on laisse passer quelques jours, et c'est alors seulement qu'a lieu la cérémonie proprement dite du mariage. Celle-ci ne

s'accomplit pas au temple, mais bien à la maison, car on regarde le temple, au Japon, comme le lieu des solennités funéraires et non des fêtes joyeuses. La dépense faite varie naturellement avec la situation de fortune des familles en cause.

Quand tout est terminé, on offre des rafraîchissements aux invités et c'est à ce moment qu'a lieu le serment des époux en présence des intermédiaires. Ce serment porte le nom de *San-San-Kudo*, qui signifie littéralement : « Trois fois trois font neuf. » On purifie ce serment en buvant du vin sacré. Le marié boit la première gorgée, la fiancée la seconde, et ainsi de suite jusqu'à neuf. Le costume nuptial de la mariée est blanc, symbole de pureté et de chasteté. Après la cérémonie, ce costume blanc est changé contre un costume noir, qui signifie que l'épouse restera jusqu'à sa mort fidèle à son mari. Jadis, le marié avait l'habitude de se raser les sourcils et de se noircir les dents, mais cela a complètement disparu.



Le labour.

Le voyage de noces était autrefois inconnu au Japon. On l'a emprunté à l'Occident, en même temps que d'autres coutumes et il est aujourd'hui de règle dans les familles riches ou simplement aisées.

Après le mariage, la femme prend, comme en Europe, le nom du mari. Les nouveaux époux se séparent rarement de leurs parents. Ils vivent avec eux ou auprès d'eux. Au bout d'un certain temps, les parents font le plus souvent l'abandon de leur propriété à leurs enfants.

Il est un détail d'extrême importance pour bien connaître le caractère du mariage au Japon. Nous l'empruntons au volume si largement documenté de M. Félix Martin sur le *Japon vrai*. Notre compatriote nous révèle en effet qu'au Japon on n'attache pas la même importance que nous à la présence méritée, sur le corsage de la mariée, de la fleur d'oranger symbolique. Qu'au moment du mariage la jeune fiancée soit encore ou non en possession de son « capital », la chose ne tire guère à conséquence. Celles qui ont amassé une dot par une existence agitée n'ont pas plus de mal à trouver un établissement à leur guise. Aussi n'éprouvent-elles aucunement le besoin de dissimuler à ce propos.

Un voyageur français lie un jour conversation avec deux gentilles *mousmés* qui passent auprès de lui et leur dit :

— *Shunjô wo siterou Ka?* (Avez-vous cueilli la fleur du printemps — l'amour?)

— Je suis pure comme la neige qui tombe du ciel ! dit l'une.

— *Watakousi otoko wo siterou!* (Moi, je connais les hommes!) dit l'autre.



Préparation de la semence.

Et ces deux réponses sont faites du même ton, avec la même ingénuité rieuse d'accent et de regards.

Aussi, les divorces sont-ils extrêmement fréquents au Japon, beaucoup plus qu'en aucun autre pays du monde. En 1886, sur 315.311 mariages, il y a eu 117.964 divorces; en 1891, sur 325.651 mariages, 112.411 divorces et en 1896, sur 330.467 mariages, 118.222 divorces. Plus du tiers.

Signalons en terminant une disposition bizarre de la loi japonaise. En cas d'adultère, le mari a le droit de tuer la femme et son complice. Mais, s'il a le malheur de manquer ce dernier, il est poursuivi, comme meurtrier et peut être condamné à dix ans de prison. Il en résulte qu'il ne tente jamais rien contre sa femme avant de s'être mis en règle du côté du complice, ce qui constitue en faveur de la femme une chance sérieuse de se tirer saine et sauve du mauvais pas.



La semaille du riz.

II. — La Culture du Riz.

C'est un singulier phénomène que, dans cet Empire du Soleil, dont

les mœurs et la vie sociale se sont, depuis quelques années, si complètement métamorphosées, la population agricole n'ait rien changé, ni à ses procédés ni à ses habitudes. Les paysans japonais sont les plus heureux des hommes. Sans doute, ils ne goûtent pas les charmes artificiels de la vie des villes ; mais les splendeurs de la nature leur suffisent amplement et ils ne réclament rien de plus.

On sait que le riz est l'aliment national du Japon. Il joue le même rôle que la viande en Europe. Végétarien déterminé, le Japonais ne saurait vivre un seul jour sans manger son plat favori. Dans les fêtes, même les plus luxueuses, quand on met, suivant l'expression européenne, les petits plats dans les grands, ce qui n'est pas rare, le riz garde dans les menus la place d'honneur. Aussi, peut-on affirmer qu'au Japon, tout, le bonheur ou l'adversité, dépendent de la qualité de la récolte du riz. C'est dire avec quel soin la semence est choisie. On n'épargne pour cela ni le temps ni la dépense. Quand la semence a été ainsi préparée, elle est semée dans un terrain disposé de façon particulière et copieusement arrosé, que les Japonais appellent *Nawashiro*. C'est une véritable pépinière, d'où on tirera le plant qui sera repiqué plus tard. Ce plant nécessite les plus grands soins. Il doit être arrosé et fumé dans les règles, sans quoi la récolte entière serait compromise.



La plantation du riz.

Quand le jeune plant a atteint une hauteur de quelques pouces et peut être tenu à la main, on le porte de la pépinière au champ de riz, où on le repique à des intervalles de 12 centimètres. Cette opération est tout un événement dans la vie paisible et joyeuse de l'agriculteur japonais. On peut même dire qu'il ne connaît d'autres événements que les mariages, les funérailles et la plantation du riz. A cette occasion, tous les parents et tous les amis sont invités à apporter leur concours. Homme et femmes s'habillent de neuf des pieds à la tête et se rendent au champ où, debout sur une ligne absolument droite, ils commencent à repiquer le jeune plant de riz. Cet acte important est accompagné par les voix des femmes qui chantent avec douceur. C'est pour elles bien plus un plaisir qu'une tâche pénible. Très pieux, jamais le paysan japonais ne néglige, avant toute chose, de s'assurer que le riz a été convenablement planté dans les champ qui dépendent du temple local.

La chose la plus nécessaire au riz est un système parfait d'irriga-

tion. S'il survient de la sécheresse, il faut porter de l'eau au champ. Certains propriétaires font même sentinelle pour empêcher qu'on ne détourne de leur bien l'eau qu'ils y ont amenée avec tant de peines et de travaux. Il en résulte parfois, dans ces populations pourtant paisibles, de terribles querelles.


Le désherbage.

Pour obtenir de la pluie, les rites religieux sont nombreux et variés et quantité de curieuses coutumes s'y rattachent. Le *Mikoshi*, une espèce d'arche, est jetée dans l'eau claire, ou bien on asperge les champs avec le liquide consacré aux dieux. On peut traiter cette liturgie de superstition enfantine, mais on ne saurait nier les infinies consolations que ces pauvres gens trouvent dans de semblables cérémonies. Quand la pluie se met à tomber à torrents, les paysans sont à demi fous de joie. Le simple bruit que fait la pluie qui tombe leur paraît plus doux que le chœur céleste des anges.


La moisson.

Quand on a repiqué le plant de riz, on arrache minutieusement les mauvaises herbes qui ont poussé dans les intervalles ; et c'est encore une occasion de fêtes et de réjouissances auxquelles tout le monde vient prendre part.

Enfin, l'été disparaît et le vent d'automne commence à caresser les ondes dorées du champ de riz. La récolte est mûre. Le moment approche où le dur labeur du paysan va recevoir sa récompense. On aiguise les faucilles, on renouvelle les nattes de paille, on répare les moulins, et on n'attend plus qu'une belle journée pour commencer la moisson. Bien entendu, les machines sont inconnues. Tout le travail est fait de main d'homme, et les procédés les plus

simples sont employés pour amener le riz à l'état consommable.

On pourrait croire qu'après la récolte de la graine de riz on n'a plus qu'à jeter la paille. Il n'en est pas ainsi. La paille sert à mille usages. On en fait des sacs, des sandales, des nattes, on la donne à manger au bétail. En un mot, rien ne se perd de la précieuse plante. Le riz se vend nettoyé ou non. Ce dernier passe pour se conserver mieux que l'autre.



La rentrée du riz.

Quatre périodes de calendrier japonais sont tenues pour époques critiques dans la culture du riz. En observant scrupuleusement ces jours-là, on peut pronostiquer, de manière à peu près infaillible, la qualité future de la récolte. L'excès de pluie comme l'excès de sécheresse est préjudiciable à la belle venue de la plante.

Quand ces jours dangereux se sont passés sans catastrophe sérieuse, les braves paysans japonais se permettent quelques distractions. Ils boivent à plein verre au succès qui les attend dans un prochain avenir. Cela est vraiment fort naturel, car une mauvaise récolte, c'est la ruine sans remède.



Le vannage du riz.

Si peu coûteuse que soit la vie dans les campagnes japonaises et quelle que soit la frugalité des habitants, on ne peut manger sans payer son riz ; et l'histoire du pays ne manque pas de ces abominables disettes où des milliers et des milliers de pauvres êtres sont morts de faim devant leurs champs de riz ruinés par la sécheresse ou dévastés par les tornades.

G. Saint-Aubin.

POÉSIES

LES MONTAGNES

A Madame Alphonse Daudet.

Les montagnes, calmes géantes,
Veillent de haut sur la nature.
Elles gardent les mers fringantes,
Couvrent l'herbe des pâtures
D'une grande ombre protectrice.
Comme elles bordent le soleil,
Les fleurs y croissent plus vermeilles,
Et plus largement fleurissent;
Les bois y menacent le ciel,
Pareils à des tours de Babel.
Mais, sous les froides latitudes,
La neige brute, la neige rude,
Jalouse, empêche que ne poussent
Aucun rosier, aucune mousse.

Les montagnes ont des nerfs de métal,
Un verbe : l'écho guttural;
L'eau précipitée en torrent,
C'est leur vie et c'est leur sang;
Des lacs paisibles servent d' yeux
A leur guet large, ténébreux;
Elles ont une chair : le sol,
De fins cheveux qui bouclent : les lianes,
Et maintes parures frivoles :
Genêts, mimosas, bardanes.

Montagnes du tropique ou montagnes des pôles,
Que le gazon colore ou que les isbergs frôlent,
Pourquoi ne pas rester gardiennes du val
Recouvert d'un blanc lilial,
Et veilleuses des prairies
Dont la peluche tremble et rit ?...
Pourquoi ce besoin d'approcher
Les nuages d'or brochés,
Le bleu des jours sans rides,
Le rose brun de l'aube brune,
Le noir des nuits orageuses,
Les halos où baigne la lune ?...

C'est, ô montagnes, que dans un orgueil candide,
Des astres très lointains vous êtes amoureuses.

LES ÉTOILES

L'Eden respire, couvert de plantes,
Plantes joyeuses, parleuses, étincelantes,
L'Eden marche, est formé de nuages brillants,
Nuages périls, nuages innocents,
Où j'aperçois des fleurs à peine roses,
A peine fleurs, lèvres mi-closes ;
Puis d'autres en velours noir,
Comme peintes avec du soir ;
Et d'autres, d'autres, gris d'oiselle,
Chair, lilas, or de javelles,
Indigo, bises, pourpre, azur,
Capucine, jaunes, blanc pur...
Parfois, une brusque volée
De séraphins, robes gonflées,
Monte, monte jusqu'au soleil,
Tout à coup mieux vermeil,
Et, de là, jette des pétales,
A droite, à gauche, pluie estivale,
Neige muée en papillons,
Etincelles, clartés, paillons...
Au ras de brumes amassées,
Quelques élus fredonnent leurs pensées...
Une meute de tigres, de jaguars ;
Ils accompagnent ce vieillard...
Un bel enfant, — des enfants le regardent,
Troupe allègre, troupe mignarde, —
S'amuse à n'être plus ce qu'il était,
Devient colombe, agnelet...
Trois nobles femmes qui prient :
Desdémone, Marguerite, Ophélie...
Jésus rêve, l'aspect très doux,
Les bras de sa mère au cou...

Et le crépuscule arrive,
Tel un fleuve à la dérive ;
Le soleil baisse ; l'ombre naît ;
Chaque plante bientôt disparaît
Pour bientôt revivre en aromes...

« L'heure tinte d'apprécier les hommes !
Cherchez, trouvez, pesez, amis ;
Depuis hier, quel nouveau crime ont-ils commis ? »
Brame une énorme voix auguste,
Voix de ténèbres, voix juste.
Et magnifique, lumineux,
Le ciel rayonne, criblé d'yeux,
D'yeux perspicaces, d'yeux d'anges.
Ce sont les étoiles étranges.

NICOLETTE HENNIQUE.

UN PETIT HÉROS

(*Fin.*) (1)

Le lendemain, je m'éveillai de bonne heure, quoique le soleil baignât déjà toute ma chambre de sa vive clarté. Je sautai à bas de mon lit, sans plus aucune trace de fièvre, et ressentant un bien-être ineffable. Je me rappelai toutes les scènes de la veille, et il me semblait que j'aurais tout donné pour pouvoir, à ce moment, embrasser, comme la veille, ma nouvelle amie, notre belle blonde ; mais il était trop tôt, tout le monde était encore couché.

M'étant habillé à la hâte, je descendis au jardin et de là je courus au petit bois. Je m'enfonçai au plus épais de la verdure, là où l'odeur de la résine fleurait le mieux, là où les rayons du soleil étincelaient le plus joyeusement, comme heureux d'avoir réussi à percer le sombre écran de la feuillée. C'était une matinée splendide.

Je m'en allais toujours plus loin sans m'en apercevoir, et j'arrivai enfin à l'autre extrémité du bois, aux bords de la Moskva. Elle coulait à deux cents pas devant moi, au bas de la côte. On fauchait l'herbe sur la rive opposée. Je regardais les faux tranchantes briller à chaque mouvement vigoureux des faucheurs, puis disparaître comme de petits serpents de feu qui se cacheraient dans l'herbe ; je regardais le foin coupé au ras du sol s'envoler par petites touffes, puis se coucher en rangées longues et droites. Je ne me rappelle plus combien de temps je demeurai là en contemplation ; tout à coup je revins à moi en percevant dans le bois, à une vingtaine de pas, dans la clairière qui menait à la grande route, l'ébrouement d'un cheval et le battement impatient de son sabot contre le sol. Je ne sais si le cavalier venait à peine de s'approcher et de s'arrêter, ou si le bruit résonnait depuis longtemps ; mais il frappait vainement mon oreille, impuissant à me tirer de ma rêverie.

Je me renfonçai avec curiosité dans le petit bois ; au bout de quelques pas je distinguai des voix qui parlaient vite mais très bas. Je m'approchai davantage, j'écartai prudemment les branches des derniers buissons qui encadraient la clairière ; mais aussitôt je me rejetai en arrière tout surpris. Une robe blanche bien connue venait de m'apparaître et une douce voix de femme résonnait dans mon cœur comme une musique.

C'était Mme M... Elle se tenait debout devant le cavalier qui lui parlait sans descendre de cheval. A mon grand étonnement, je reconnus en lui M. N..., ce même jeune homme qui nous avait

(1) Voir la *Revue des Revues*, numéro des 1er, 15 mars et 1er avril 1899.

quittés la veille et dont Mme M... s'était si fort inquiétée. Mais comment se trouvait-il là ? On disait qu'il s'en était allé bien loin, dans le midi de la Russie : de là ma surprise de le revoir sitôt chez nous et seul avec Mme M...

Elle était émue et agitée comme je ne l'avais jamais vue, et des larmes brillaient sur ses joues. Le jeune homme lui avait saisi la main qu'il baisait en se penchant sur sa selle. J'arrivais au moment des adieux. Je crois qu'ils étaient pressés tous les deux. Enfin il tira de sa poche une enveloppe assez épaisse qu'il tendit à Mme M..., puis, l'entourant de son bras, toujours sans descendre de cheval, il l'embrassa fortement et longuement. Un instant après, il piqua son cheval et passa devant moi avec la rapidité d'une flèche. Pendant quelques secondes, Mme M... le suivit du regard, puis elle reprit, triste et pensive le chemin de la maison. Mais au bout de quelques pas sur la route, elle s'arrêta, comme tirée de sa douloureuse rêverie, écarta précipitamment les branches et s'en fut à travers bois.

Je la suivis, étonné et confus de tout ce que je venais de voir. Mon cœur palpitait de crainte. Je me sentais glisser dans une espèce d'étourdissement et de torpeur ; mes idées flottaient, vagues et brouillées : mais je me souviens qu'une grande tristesse peu à peu m'envahissait. Par moment, la robe blanche m'apparaissait à travers la verdure. Je la suivais machinalement, sans la perdre de vue, mais en tremblant d'être aperçu d'elle. Enfin elle atteignit le sentier qui menait vers les allées du jardin. Après avoir attendu une demi-seconde, je m'y engageai à mon tour : mais quelle ne fut pas ma surprise de découvrir, sur le sable rouge du sentier, une enveloppe que je reconnus de prime abord pour celle qui avait été remise à Mme M... dix minutes auparavant !

Je jetai l'enveloppe dans le sentier, à l'endroit le plus apparent, et, me dissimulant derrière l'un des buissons en bordure, je ne la quittais plus des yeux. Je supposais, en effet, que Mme M... ne tarderait pas à s'apercevoir de sa perte et à revenir sur ses pas. Mais après avoir attendu quatre ou cinq minutes, je n'y pus tenir ; je ramassai de nouveau ma trouvaille, je la glissai dans ma poche et courus rejoindre Mme M... Lorsque je l'atteignis, elle était déjà au jardin, dans la grande allée ; elle se dirigeait vers la maison, d'un pas vif et pressé ; mais elle demeurait toujours pensive et tenait les yeux baissés.

Je ne savais trop à quel parti me résoudre. L'approcher et lui rendre l'enveloppe, c'était révéler que je savais tout, que j'avais tout vu. Je me serais trahi dès le premier mot. Comment oser la regarder, et de quels yeux me regarderait-elle ? J'espérais toujours qu'elle allait se raviser, constater la disparition de l'enveloppe, revenir pour la chercher : alors j'aurais couru la jeter sur son chemin, et elle l'aurait retrouvée. Mais non... nous arrivions déjà tout près de la maison, on l'avait aperçue...

Ce matin-là, comme par un fait exprès, tout le monde s'était levé de très bonne heure, car on avait projeté une nouvelle promenade, celle de la veille n'ayant pas réussi; mais je n'en savais rien, m'étant couché très tôt. Chacun se préparait pour le départ. On déjeunait sur la terrasse. J'attendis une dizaine de minutes pour éviter d'être vu avec Mme M...; puis je fis un détour et j'arrivai, par le côté opposé, bien plus tard qu'elle.

Elle marchait le long de la terrasse, pâle, inquiète, les deux bras croisés sur sa poitrine, essayant visiblement de se maîtriser, de refouler l'horrible et poignante angoisse qui se lisait si bien dans ses yeux, dans sa démarche, dans son moindre mouvement. De temps à autre elle descendait les marches du perron et faisait quelques pas entre les plates-bandes; ses yeux furetaient avec une impatience, une avidité poussées jusqu'à l'imprudence, sur le sable des allées et le parvis de la terrasse. Plus de doute : elle s'était aperçue de sa perte et pensait, je crois, avoir laissé tomber la lettre par ici, près de la maison... oui, c'était cela, elle en était persuadée.

Quelqu'un remarqua sa pâleur et son agitation, et tous les autres après lui. Alors ce furent des questions sur sa santé, et des jérémiades fâcheuses; il lui fallait tourner tout en plaisanterie, rire, affecter la gaîté. Elle jetait parfois un coup d'œil sur son mari qui s'entretenait à l'autre bout de la terrasse avec deux dames; alors je la voyais se troubler, la pauvre femme, et frissonner comme au soir de l'arrivée de M. M...

La main dans ma poche, serrant l'enveloppe entre mes doigts, je me tenais debout, un peu à l'écart, et je suppliais Dieu d'attirer l'attention de Mme M... sur moi. J'aurais voulu la tranquilliser, la rassurer au moins par mon regard, lui dire quelques mots en passant, à la dérobée. Mais quand par hasard elle me regardait, je frissonnais et je baissais les yeux.

Je voyais ses souffrances et ne m'étais point trompé. Encore aujourd'hui, je ne connais de ce secret que ce que j'en ai vu et que je viens d'en raconter. Cette liaison ne fut peut-être pas telle que l'on pourrait le supposer à première vue. Ce baiser d'adieu était peut-être une suprême, une faible récompense du sacrifice qu'elle avait fait à son honneur, à son repos. N... partait. Il la quittait pour toujours peut-être. Enfin, cette lettre elle-même, que je serrais dans ma main, qui sait ce qu'elle contenait? Peut-on la juger, peut-on surtout la blâmer là-dessus? Et pourtant il n'est pas douteux que ce secret dévoilé devait être pour sa vie un coup terrible. Je vois toujours son visage pâle : on ne pouvait souffrir davantage. Pressentir, savoir, appréhender, être sûr enfin que, dans un quart d'heure, dans une minute peut-être, tout serait découvert, le paquet trouvé par quelqu'un; — pas de suscription, on l'ouvrirait, et alors... que devenir, alors? — Quel supplice plus affreux que celui qui l'attendait?...

Et elle continuait à se promener au milieu de ses futurs juges.

Dans un moment, leurs visages souriants et adulateurs se feraient sévères et implacables. Elle lirait la raillerie, l'indignation et un mépris glacial sur ces physionomies, et la nuit noire, l'éternelle nuit s'étendrait sur sa vie.

Tout cela, naturellement, je ne le comprenais pas alors, comme je le comprends aujourd'hui. Je ne pouvais que supposer, que pressentir, et mon cœur saignait de la voir dans un danger dont je ne me rendais pas compte. Quoi qu'il y eût au fond de ce mystère, elle expiait cruellement, si toutefois elle avait quelque faute à expier, par ces instants d'horribles angoisses dont je fus le témoin et que je n'oublierai jamais.

Mais le signal du départ pour la promenade retentit. Tous s'agitaient, riaient, causaient joyeusement. Deux minutes après, la terrasse était vide. Mme M... s'excusa de ne point prendre part à l'excursion, assurant qu'elle se sentait un peu malade. Heureusement qu'on partait, on était pressé, et l'on n'eut pas le temps de l'accabler de questions et de conseils. Son mari lui dit quelques paroles; elle répondit qu'elle serait remise le soir même et qu'il n'y avait pas à s'inquiéter; elle ne s'aliterait même pas; elle se promènerait au jardin seule... ou avec moi. Et elle me désignait. Rien ne pouvait être plus heureux. Je rougis de plaisir. Une minute après, nous étions partis.

Elle suivit le même chemin qu'elle avait pris le matin, les mêmes allées, les mêmes sentiers, se rappelant instinctivement par où elle avait passé; elle regardait devant elle, sans détacher les yeux du chemin, sans me répondre, oubliant peut-être que je l'accompagnais.

Mais au moment d'arriver à l'endroit où elle avait laissé tomber la lettre et où commençait le sentier, Mme M... s'arrêta brusquement et, d'une voix faible, mourante d'angoisse, elle me dit qu'elle se sentait plus mal et qu'elle voulait retourner à la maison.

Cependant, après avoir encore une fois refait le chemin, et atteint la grille du jardin, elle s'arrêta de nouveau, réfléchit un instant; un sourire de détresse passa sur ses lèvres; défaillante et brisée, résignée à son sort, elle reprit encore la même route, sans dire un mot, sans même songer à me prévenir.

J'avais le cœur déchiré par l'angoisse et je ne savais que faire. Nous arrivâmes, ou plutôt je l'amenai à l'endroit où, une heure auparavant, j'avais entendu le piétinement du cheval et leur conversation. Là, à l'ombre d'un orme touffu, se trouvait un banc taillé dans une énorme pierre entièrement recouverte de lierre et entourée de jasmins et d'églantiers. (Du reste, le petit bois était tout entier parsemé de ponceaux, de grottes et d'autres surprises semblables.)

Mme M... s'assit sur le banc, et regarda machinalement le beau paysage qui se déroulait devant nous. Au bout d'un moment, elle ouvrit son livre et, les yeux attachés sur les feuillets, elle resta

immobile, sans tourner les pages, sans lire, et presque sans se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Je regardai la pauvre femme qui semblait à demi morte parmi cette joyeuse exubérance de la vie : deux grosses larmes, provoquées par la douleur aiguë de son cœur, tremblaient suspendues au bord de ses paupières. Il était en mon pouvoir de rendre la vie et la joie à ce pauvre cœur mourant : mais je ne savais comment m'y prendre, comment faire le premier pas. J'étais au supplice. Cent fois j'avais été sur le point de l'approcher, de lui parler, et toujours mon visage brûlait, comme en feu.

Tout à coup une idée m'illumina. Je venais de trouver le moyen. Je ressuscitai.

— Si vous voulez, je vais vous cueillir un bouquet, lui dis-je d'un ton si joyeux qu'elle releva la tête et me regarda fixement.

— Je veux bien, répondit-elle enfin d'un voix faible, en s'efforçant de sourire et en baissant de nouveau les yeux sur son livre.

— C'est que l'on va peut-être venir faucher par ici, et nous n'aurons plus de fleurs, m'écriai-je en m'éloignant d'un pas allègre.

J'eus bientôt cueilli mon bouquet ; il était simple, et même pauvre. On aurait peut-être eu quelque honte à l'exposer dans un salon ; pourtant comme mon cœur battait joyeusement alors que je le faisais et l'attachais ! J'avais cueilli de l'églantine et du jasmin sauvage à l'endroit où nous nous étions arrêtés. Je connaissais non loin de là un champ où le blé mûrissait ; j'y courus chercher des bluets. Je les entremêlai de longs épis, en choisissant les plus dorés et les plus forts. Dans le voisinage, je découvris une touffe entière de myosotis, et mon bouquet commença à grossir. Plus loin, dans les champs, je trouvais des campanules, des œillets sauvages ; puis je me dirigeai vers le bord de la rivière en quête de lis jaunes. En revenant par le bois, je détachai enfin quelques larges feuilles d'érable, d'un vert intense, pour en entourer mon bouquet ; chemin faisant, je rencontrai toute une corbeille de pensées, auprès desquelles, à ma grande joie, l'arome des violettes décelait dans l'herbe drue la fleurette cachée que je cueillis toute brillante encore des gouttes de la rosée.

Mon bouquet était prêt. Je le liai avec des herbes longues et minces que je tordis en souple cordelette, et, au milieu, je déposai avec précaution l'enveloppe, à moitié dissimulée sous les fleurs, mais de telle sorte qu'elle apparût aisément pour peu que l'on prêtât la moindre attention à mon bouquet.

Je le portai alors à Mme M... En route, il me sembla que la lettre était trop en vue ; je la cachai mieux. En me rapprochant, je l'enfonçai au milieu des fleurs, et enfin, sur le point d'arriver, je la poussai tout à coup si profondément qu'on ne pouvait plus l'apercevoir. J'étais rouge comme si j'avais été consumé par un feu intérieur. J'avais envie de me cacher la figure dans les mains et de me sauver, mais il était trop tard ; Mme M... m'avait déjà vu.

Elle considéra mes fleurs, d'un œil étonné, comme si elle avait oublié que j'étais allé les lui cueillir. Machinalement, presque sans voir, elle tendit la main et prit mon cadeau; mais elle le posa aussitôt à côté d'elle sur le banc comme si c'eût été pour cela que je lui avais offert, et replongea les yeux dans son livre, sans bouger, dans une sorte d'engourdissement.

J'avais envie de pleurer d'avoir si mal réussi. « Pourvu que mon bouquet ne la quitte pas, pensais-je; pourvu qu'elle ne l'oublie pas ! »

M'étant couché dans l'herbe, non loin d'elle, je posai ma tête sur ma main droite et fermai les yeux, comme ébloui par le soleil. Mais je ne la perdais pas de vue et j'attendais.

De longues minutes s'écoulèrent. Il me semblait la voir pâlir de plus en plus. Tout à coup, un hasard béni vint à mon secours, sous la forme d'une grande abeille dorée qu'une heureuse brise nous amena. Après avoir bourdonné un instant autour de ma tête, elle s'envola vers Mme M..., qui la chassa une ou deux fois avec sa main; mais comme l'abeille devenait de plus en plus importune, Mme M... saisit mon bouquet et l'agita devant elle. En ce moment la lettre, écartant les fleurs, vint tomber droit sur le livre ouvert.

Je tressaillis. Muette de stupeur, Mme M... considérait tour à tour la lettre et le bouquet qu'elle tenait toujours dans sa main. Elle ne pouvait en croire le témoignage de ses yeux. Mais tout à coup elle se troubla, rougit et me regarda. J'avais surpris son regard et, fermant tout à fait les paupières, je feignis de dormir. Pour rien au monde je n'aurais voulu en ce moment la regarder droit dans les yeux. Je sentais mon cœur défaillir et palpiter ainsi qu'un oisillon tombé entre les mains d'un enfant de village.

Je ne me souviens plus combien de temps je demeurai les yeux clos... deux, trois minutes peut-être. Enfin j'osai les entr'ouvrir. Mme M... lisait avidement la lettre, et je compris, à ses joues en feu, à ses yeux brillants et pleins de larmes, à tout son visage épanoui, où le moindre trait palpitait d'une émotion joyeuse, — que le bonheur était dans cette lettre. Son angoisse s'était dissipée ainsi qu'une fumée.

Une sensation douce mais poignante m'étreignit le cœur, et j'eus beaucoup de peine à me contraindre. Jamais je n'oublierai ce moment.

Des voix retentirent tout à coup, encore assez loin de l'endroit où nous nous trouvions :

— Mme M... ! Nathalie ! Nathalie !

Mme M... ne répondit point; mais elle se leva brusquement, s'approcha de moi et se pencha. Je sentis sur moi son regard fixe. Mes paupières tremblèrent; cependant je me contins et ne les ouvris point. Je m'efforçai de rendre ma respiration plus égale, mais mon cœur battait à coups pressés. Son haleine tiède m'embrasait les joues; elle s'inclina plus près de mon visage comme pour

l'étudier. Enfin un baiser et deux larmes tombèrent sur ma main gauche que j'avais posée sur ma poitrine. Et elle m'embrassa encore deux fois de suite.

— Nathalie ! Nathalie ! où es-tu ? criait-on déjà plus près de nous.

— Je viens ! répondit Mme M... de sa voix pleine et argentine, mais voilée et vibrante de larmes.

Elle les prononça si doucement, que moi seul je pouvais les entendre, ces deux mots : « Je viens ! »

Mais à ce moment mon cœur me trahit enfin, en m'envoyant tout mon sang au visage. Au même instant, un baiser ardent me brûla les lèvres. Je poussai un faible cri et j'ouvris les paupières ; mais aussitôt elle me couvrit la figure avec son petit foulard de la veille, comme pour me garantir du soleil. Une seconde après, elle n'était plus là. Je distinguais seulement le bruit léger de son pas précipité. J'étais seul.

J'arrachai le foulard de mes yeux et, transporté, je le couvris de baisers ; pendant quelques minutes je fus comme fou. Pour reprendre haleine, je me soulevai et m'appuyai sur le coude ; d'un œil vague je me mis à contempler devant moi les collines environnantes, entrecoupées de champs, la rivière qui les contournait dans son cours sinueux et serpentait, aussi loin que portait la vue, entre de nouvelles collines et des villages qui brillaient comme des points sur le lointain inondé de lumière ; je regardais la forêt bleue, à peine visible, comme fumante au bord d'un ciel en feu. Peu à peu je sentis, en mon cœur angoissé, se répandre une sérénité apaisée, sous le calme imposant de ce tableau. Je respirai plus librement ; mais toute mon âme languissait sourdement, doucement, comme si je venais de pénétrer ou de pressentir quelque mystère. Je tressaillis d'une attente timide mais joyeuse. Et tout à coup ma poitrine se gonfla, mon cœur se serra, comme transpercé, et des larmes, de délicieuses larmes jaillirent de mes yeux. Je me cachai le visage dans mes mains, et, frissonnant comme un brin d'herbe, je m'abandonnai librement au premier aveu, à la première révélation de mon cœur, à la première et bien vague encore pénétration de ma nature.

Ce fut ce moment qui marqua la fin de ma première enfance.

. . . .

Quand je rentrai, deux heures plus tard, je ne trouvai plus Mme M... à la maison. Elle était partie pour Moscou avec son mari, rappelée par quelques circonstance imprévue. Depuis, je ne l'ai plus jamais rencontrée...

TH. DOSTOIEVSKY.

(*Traduction française par* LÉON GOLSCHMANN *et* ERNEST JAUBERT.)

SCIENCES

COMMENT ON GUÉRISSAIT L'IVRESSE DANS LE BON VIEUX TEMPS (1)

I

Les buveurs de jadis se trouvaient dans des conditions à peu près semblables aux buveurs d'aujourd'hui. Les anciens étaient parfaitement familiarisés avec les conséquences de l'abus de la boisson. Les mêmes résultats attiraient l'attention des médecins et des philosophes d'autrefois. Cependant, on ne peut guère s'empêcher de remarquer que, dans leur philosophie, l'abstinence totale n'occupe qu'une place très secondaire. Ils cherchaient plutôt à provoquer un état physique qui mît le buveur à même de s'adonner à son penchant sans se faire de mal; ils s'efforçaient de détourner les influences chimico-toxiques du vin, de donner au buveur l'immunité contre les effets de l'empoisonnement alcoolique, et de remédier aux conséquences fâcheuses qui suivaient l'abus des liquides.

Appelés à traiter ces cas, les médecins anciens partageaient leurs remèdes en deux classes :

1° Ceux qu'on administrait avant la beuverie ;

2° Ceux dont on avait besoin après la débauche.

En premier lieu, ils essayaient « d'empêcher les fumées du vin de s'élever pour affecter le cerveau, et, en second lieu, d'éliminer ou de chasser les fumées du vin, soit par les urines (diurétiques), ou par les intestins (laxatifs). C'est ce que nous apprend Galien qui, dans sa *Composition des médecines*, donne à ce sujet maintes descriptions dérivées de toutes les parties de la science pharmaceutique et de chacun des règnes de la nature.

Un des moyens les plus simples et les plus primitifs de pallier les funestes effets de la boisson, était l'habitude de mélanger le vin avec de l'eau, et de l'assaisonner d'ingrédients ayant un arome plus ou moins délicat, qu'on supposait susceptibles d'empêcher le vin d'amener l'ivresse, tels que le gingembre, le poivre, les épices et le fromage.

Les Romains mélangeaient leur vin de miel et une sorte d'oxymel était préparée par l'addition dans le vin d'eau de mer, de vinaigre et d'huile de roses. Les vins médicinaux dont Hippocrate nous a donné une description si détaillée, contenaient des scilles, des baies de myrte et quantité d'huiles essentielles, On ne les préparait que comme remèdes.

(1) Conférence prononcée devant la *Société contre l'Ivrognerie* de Londres,

Les Grecs et les Romains avaient l'habitude de mélanger leur vin de résine (Plutarque, *Symp.* V. 3, 1), et avec de l'eau de mer, probablement pour lui permettre de se mieux conserver. Le vin de résine est encore la boisson favorite des Grecs d'aujourd'hui. L'eau salée, d'après les anciens thérapeutes, passait pour faciliter la digestion et pour empêcher le vin de porter à la tête.

Les guirlandes et les couronnes étaient également considérées comme ayant une grande importance médicale pour empêcher et atténuer l'ivresse et deux médecins grecs ont écrit des traités sur leurs vertus thérapeutiques (Pline, XXXI, 3). La forme la plus populaire, tant en Grèce qu'à Rome, particulièrement pour les banquets, était la guirlande de roses. A l'origine, on n'employait pour empêcher l'intoxication que des bandelettes de laine ou « bandeaux de tête » ; mais ensuite, on tressa en guirlandes des feuilles et des fleurs, et on les porta aux fêtes. Elles étaient composées de feuilles de myrte, de feuilles de chou, de lierre, de violettes, de roses, etc.; Pline, nous dit que le myrte et les roses étaient préférés. Des onguents et des parfums étaient mêlés aux fleurs; quand ils étaient plus joyeux que de coutume, les anciens allaient même jusqu'à décorer les bouteilles et les verres comme le dit Virgile :

Tum pater Anchises magnum cratera coronæ
Induit, implevitque mero... (1).

Parfois, ils ceignaient de ces « guirlandes de sûreté », non pas les jarres, mais leur tête et même tout leur corps.

Le costume formait un élément essentiel de ces scènes de beuverie. Les têtes étaient soigneusement parées de peaux d'animaux de différentes formes, et les dames attachaient une importance très grande à l'espèce de vêtements et de bijoux qu'elles portaient. L'améthyste était la couleur « qui résiste à la boisson ». Les dames portaient des vêtements et des bijoux couleur d'améthyste, et l'améthyste était l'ornement favori des coupes dans lesquelles on buvait, jusqu'à l'époque de Néron, qui semble avoir eu contre elle un préjugé (Suétone, *Néron*, 32). L'améthyste constituait un moyen artificiel de prévenir ou de guérir l'ivresse, soit qu'on se la pendît ou cou, soit qu'on se l'attachât autour du corps, ou qu'on l'employât pour l'usage interne. C'était, à cette époque, un article de pharmacie, réputé actif par ses propriétés cachées.

II

De nos jours, on recommande beaucoup une alimentation végétarienne comme le meilleur préservatif contre les surprises des liqueurs alcooliques. L'origine historique de cette idée nous vient de l'Egypte ancienne. Hérodote nous apprend qu'à la table des riches Egyptiens,

(1) Alors, le père Anchise posa la couronne autour d'un large cratère et l'emplit de vin.

on servait des stimulants pour exciter le palais avant de boire, et particulièrement des choux bouillis, qui avaient la réputation de débarrasser l'estomac du vin, si on les prenait avant de boire. Comme plat préparatoire, le chou a longtemps gardé sa place en Egypte. Aristote recommande « le chou, les olives et le vin doux » pour empêcher ou atténuer l'ivresse. Outre le chou, Pline prône « le poireau (XX, C. 8) pour soulager la soif et dissiper les fumées qui causent l'ivresse ». C'est également lui qui nous apprend que, pour les Grecs, le chou vert est contraire au vin, qu'il est l'ennemi même du vin, particulièrement si on l'a pris au commencement du repas, et qu'il préserve l'homme de l'ivresse. Mangé après boire, il débarrasse l'homme des fumées qui ont envahi le cerveau et lui rend sa sobriété. Les Allemands d'aujourd'hui ont conservé l'habitude de manger des choux, sous forme de leur savoureuse choucroute, avant de prendre et en prenant leurs monstrueux verres de bière.

Le principe amer de certains végétaux était reconnu bien des siècles avant qu'il ait été isolé par les procédés chimiques, et il jouait un grand rôle dans la prévention et le traitement de l'ivresse. Ce principe est encore usité, mais l'origine de son emploi pour détruire les effets du vin se perd dans les ténèbres de l'antiquité.

Ce groupe important comprenait autrefois des produits comme l'absinthe mélangée au vin, les amandes amères, soit entières soit sous forme d'émulsion, les noyaux de pêche et les fleurs du pêcher, le houblon, le crocus, les racines amères, et ceux qui prétendaient que l'ivresse venait de la partie acide du vin la soignaient par les anti-acides et les amers, l'action de ces derniers étant, alors comme aujourd'hui, une énigme thérapeutique.

Le houblon, le crocus, les noyaux de pêches et beaucoup d'amers agissaient efficacement ; mais Dioscoride (Liv. 1, C. 25) a montré que l'absinthe, bien qu'elle fût un amer, produisait l'ivresse quand elle était prise dans le vin de raisin.

L'action des huiles essentielles était spécialement représentée par la plante appelée rue. Pline louait fort la rue en poudre prise dans l'eau. « Un homme veut-il boire abondamment et ne point s'en ressentir ? Qu'avant de commencer, il prenne une décoction de feuilles de rue ! Il supportera parfaitement sa boisson et écartera les fumées qui pourraient troubler et intoxiquer son cerveau. » (Pline, Liv. XX, C. 13, p. 57). Qu'il me soit permis ici de montrer un exemple de l'influence et de l'importance de Pline sur la science saxonne, et, par conséquent, sur nos croyances populaires en médecine. Dans Sextus Placitus, qui fut le premier compilateur médical de Pline, et dont les œuvres ont formé les premiers livres-types traduits en langue saxonne, nous voyons que l'herbe rue agissant sur les douleurs et le gonflement des yeux, était un remède à la stupeur, à la faiblesse de la vue et au mal de tête, tous symptômes d'intoxication.

Les boissons anglo-saxonnes sont décrites dans le *Beowulf* et aussi dans le poème anglo-saxon d'*Holophernes*. Ces gens ne se limitaient

pas strictement à l'hydromel et à la bière. De considérables importations de vin étaient faites d'Espagne, d'Italie et de France. Olaus Magnus, dans son *Histoire des Peuples du Nord*, constate que ces peuples septentrionaux luttent à qui boira le mieux une énorme coupe en une, deux ou trois gorgées.

III

Les docteurs saxons n'ont jamais pensé à soigner l'ivresse et l'ébriété comme une maladie, simplement parce qu'ils ne traitaient que les symptômes observés. On chercherait en vain, dans toute la littérature saxonne, un mot à ce sujet, dans la longue liste des maladies et des remèdes employés. Les symptômes que soignaient les médecins saxons étaient le gonflement des yeux, l'inconscience, la faiblesse de la vue, les maux de tête, l'enflure et autres indispositions de même nature. Pour tout cela, les matrones saxonnes avaient leurs charmes, leurs potions, leurs onguents, principalement puisés dans Pline par le conseil de Sextus Placitus et de Marcellus. Elles traitaient également ces cas par des opérations, surtout des saignées et des emplâtres. et autres moyens barbares. Nous lisons dans Sextus Placitus que l'herbe rue agissait parfaitement sur les maux d'yeux et leur enflure et était un remède communément employé pour les troubles de la vue et les maux de tête. Tout cela, avec beaucoup d'autres choses encore, est pris dans Pline, et nous a été transmis par nos ancêtres saxons. Nous trouverions même encore ces remèdes employés par les sages-femmes d'aujourd'hui, qui habitent ces districts éloignés et ingénus où le saxon le plus pur est encore la langue mère du peuple. « Si vous mangez la fleur de rue, dit Pline (25, 13), c'est un bon préventif contre l'ivresse, car il chasse le vin par les urines et l'empêche d'être absorbé. » C'est une explication tout à fait moderne des propriétés diurétiques de la rue.

Le buveur de gin d'aujourd'hui boit quelquefois le « gin à la rue », probablement comme préservatif contre les effets oculaires du gin, dont les propriétés diurétiques sont hautement vantées par ses fervents. Œlien mentionne les graines de myrte, de verjus, les pommes aigres, les nèfles, les mûres, les asperges et le thym, avec la rue, comme propres à être mêlés au vin pour empêcher le délirium tremens. On recommandait également les noix muscades, parce qu'elles fermaient les pores de la peau et chassaient le vin par les urines.

Telle était l'ancienne manière d'exprimer l'action diurétique et antiseptique que possèdent la plupart des huiles essentielles, et nous pouvons remarquer ici, en passant, que ce traitement de l'ivresse par les diurétiques était pratiqué longtemps avant l'époque du Dr Alexandre Peddie, et avant que la liqueur appelée acétate d'ammoniaque fût une préparation pharmaceutique.

IV

Peut-être les remèdes les plus curieux employés par les anciens pour empêcher les effets du vin étaient-ils empruntés au règne minéral. Théophraste nous dit que les grands buveurs, quand ils buvaient pour un pari, avaient l'habitude d'absorber, avant de commencer, de la pierre ponce pulvérisée. A ce propos, Pline fait observer qu'ils « devaient même se hâter de boire, car, jusqu'à l'absorption du liquide, cettte poudre les mettait en danger ». Il est digne de remarquer que, dans les poésies des Normands d'autrefois, jusqu'au XIIIe siècle environ, telles que les a traduites le professeur York Powell, un semblable avis nous est donné en ces termes : « Toutes les fois que tu bois de l'ale, prends la force de la terre comme antidote, car la terre agit contre l'ale, le feu contre la maladie, le chêne contre la constipation des intestins, l'épi de blé contre la sorcellerie, le seigle contre la rage, la terre boit les inondations. » Les montagnards de plusieurs régions des Alpes croient encore à l'efficacité de certains terrains sablonneux et les emploient aux mêmes fins que les anciens Romains.

A l'époque de Pline, l'application de l'or comme remède était la simplicité même. « L'or, dit-il, qu'on a apporté dans un endroit pour faire un bon tour, lave-le bien et asperge avec cette eau ceux qui auront besoin de tes soins. » Au temps de Pomet, au XVIIe siècle, cet usage permettait aux charlatans de duper leurs clients avec impunité. Cette sorte d'escroquerie est celle qui réussit généralement le mieux, car les malades sont disposés d'avance en faveur des médicaments qui portent de grands noms et ont une apparence merveilleuse. On crie au miracle et on attribue le mérite à l'or. « Les Arabes, en premier lieu, administraient l'or à l'intérieur, pensant, comme beaucoup se l'imaginent encore aujourd'hui, qu'il doit avoir de grandes vertus, quoiqu'il n'en possède réellement aucune. Même, en changeant la façon de l'administrer, c'est une simple absurdité physiologique. »

Peut-être le remède le plus simple et le meilleur que l'histoire ait encore découvert et qu'on emploie le plus aujourd'hui, est-il le suivant, que recommande Pline : « Il est assez bon, dit-il, de boire de l'eau pure de temps à temps. C'est ainsi que ceux qui sont habituellement ivres et ne sont à peu près jamais à jeûn, ne manquent pas de prendre une bonne gorgée d'eau fraîche avant leurs copieuses absorption des vin, car cela dissipera et détruira les fumées que causent l'ivresse. » (Livre XXIII). Certaines eaux ont plus d'effet que d'autres pour atteindre ce resultat. On croyait que l'eau salée aidait à la digestion et empêchait le vin de monter à la tête. Il y avait en Arcadie une fontaine dont les eaux avaient la réputation de dégoûter du vin, au point que ceux qui buvaient de ces eaux ne pouvaient même plus en sentir l'odeur. « Qu'un homme, dit Pline, citant Varon, boive au lac de Clitorius et il prendra le dégoût et la haine du vin. » (Livre 31, c. 2.) Galien recommande l'eau d'orge (tisane), l'eau de froment (sorbilio) pour empêcher l'estomac de se surcharger trop vite. Le

remède de l'eau a été récemment remis à la mode. « Celui qui boit aura soif de nouveau, mais, disent plusieurs médecins, celui qui boit l'eau que je lui donne n'aura plus jamais soif. » Certaines personnes souhaiteraient nous faire croire qu'elles ont découvert les sources de cette fontaine d'Arcadie dans quelques eaux minérales naturelles, qui encombrent aujourd'hui le marché pharmaceutique. Quant à l'efficacité des eaux minérales et effervescentes dans le traitement de l'ivresse, on y retrouve les mêmes différences d'opinion qu'on constatait déjà chez les savants, autour des rivages du lac Clitorius.

Quand le désir de boire commençait à s'apaiser, les Grecs et les Romains d'autrefois employaient certains aliments propres à stimuler le palais. Horace cite les escargots d'Afrique et les oignons comme remplissant le but pour lequel nos assoiffés d'aujourd'hui usent d'anchois, qui reveillent leur soif éteinte.

Tostis marcentem squillis recreabis et
Afra potorum cochlea

(Tu ramèneras la soif des buveurs si tu leur donnes des oignons rotis et des escargots d'Afrique).

Les Romains trouvaient à cela une grande délicatesse. Peut-être est-ce pour une raison semblable que dans les départements bourguignons de France, notamment dans la Côte d'Or, les escargots sont regardés avec tant de faveur. Sur le continent, ces apéritifs pour la soif sont en grande vogue.

Aujourd'hui, dans presque tous les pays de langue anglaise, le hareng saur et le hareng salé sont fort estimés des buveurs fourbus. Ils goûtent également le poisson durci et salé comme le *Speldern* d'Ecosse. Dans la plupart des bars anglais et écossais, ces apéritifs pour buveurs occupent une place proéminente, en compagnie des olives, des crevettes, des salicoques, des sardines, des bigorneaux, etc. Cependant, l'échec paraît évident de tous ces moyens prophylactiques. Aucun des remèdes suggérés par tous les anciens ne les a empêchés, hommes et femmes, de s'enivrer. Théophraste mentionne le cas tout à fait typique d'une dame égyptienne, dans un passage dont voici la traduction :

« Je me rappelle, dit-il, une certaine femme d'Egypte qui, s'étant enivrée avec une grande quantité de vin de Crète, devint tout à coup très bizarre, puis si lascive qu'elle enlaçait et embrassait tous les hommes qu'elle rencontrait. Après avoir ri et chanté, elle passa à un accès de rage et de fièvre, voulant battre tout le monde, ce qui eut pour conséquence l'abattement et la confusion. Tous ceux qui se trouvaient dans la même maison prirent leurs précautions contre elle, car elle leur faisait grand'peur. Elle devint alors très triste et se lamenta beaucoup, invoquant, dans un chant plaintif, ses parents et ses amis morts, jusqu'à ce qu'elle tombât, vaincue par le sommeil, qui la débarrassa enfin de son ivresse. »

Rien ne saurait surpasser l'exactitude de cette description de l'action de l'alcool à ses différentes phases.

(La fin au prochain numéro.) Dr W. Brown.



La surface de la langue humaine avec les papilles vues au microscope et considérablement grossies.

LE MICROBE DE LA GRIPPE

La grippe régna tellement à Paris dans l'hiver de 1776, qu'un médecin offrit une prime de 400 livres de rente à celui qui prouverait avoir été exempt de l'influence épidémique. Les grippés étaient si nombreux, les indemnes si rares que personne ne profita de l'offre généreuse. Seul un chansonnier, J.-B. Nougaret, auteur dramatique à ses heures, crut pouvoir prétendre à l'immunité et le déclara dans une pièce de circonstance : *La Grippe*, comédie épisodique en prose et en un acte, par M***, plaquette aujourd'hui extrêmement rare et couverte d'or dans les ventes par les bibliophiles.

En 1803, la grippe reparut à Paris et y fit de terribles ravages. Elle s'attaquait surtout aux gens de lettres et de théâtre : en une semaine, nous dit Reichardt dans ses *Lettres intimes*, il y eut tout un nécrologe de défunts notables à dresser : l'abbé Ricard, traducteur de Plutarque; Sylvain Maréchal, auteur du *Dictionnaire des Ridicules*; l'ex-bénédictin Germain Poirier, qui fit une grande partie du tome X du *Recueil des historiens de France*; le poète et moraliste Saint Lambert; Mlle Dumesnil et sa rivale Mlle Clairon, toutes deux de la Comédie française; Sophie Arnould, de l'Opéra ; La Harpe; bien d'autres. Tout naturellement les journaux de l'époque étaient remplis d'innombrables remèdes contre le fléau, béni par les morticoles qui ne savaient où donner de la tête, tant ils enterraient de clients. Un docteur Chauvot de Beauchesne, membre de la commune de Paris en 1789, médecin du corps législatif sous le Consulat et médecin en chef de l'hôpital du Gros-Caillou, publia dans les *Débats* une note qui fit un beau tapage dans le Landernau de la Faculté. Il prétendait tout simplement que la grippe, à laquelle la variole et la rage faisaient place dans les préoccupations publiques, n'avait augmenté le nombre de ses victimes que depuis que les médecins se montraient si féconds en traitements préventifs et curatifs. « La grippe, disait-il, n'est qu'une sorte de fièvre catarrhale ou rhumatismale de courte durée, sans gravité, qui ne demande que du repos, de la diète et de la chaleur. Que les malades se gardent de cette nuée de médicastres que le régime de la patente a fait pulluler; qu'ils s'adressent à un docteur authentique, leur guérison est sûre. »

Les Parisiens, qui chansonnaient les « mires » depuis les fabliaux et les Purgon depuis Molière, se préservèrent de la maladie en la tournant en couplets sur l'air de *Femmes, voulez-vous éprouver...* Puis

la grippe disparut mais non sans retour, car elle décima encore la population parisienne à des intervalles plus ou moins réguliers. Aujourd'hui elle règne presque chaque année et souvent avec une recrudescence violente. Beauchesne avait-il raison de croire que les médecins y sont pour quelque chose, nous l'ignorons; mais il est constaté maintenant qu'il se trompait lorsqu'il soutenait que ce n'est qu'une fièvre catarrhale au demeurant assez inoffensive.

Nous sommes de nos jours un peu mieux instruits à cet égard. Il est prouvé en effet que la grippe est due à un microbe nomade qui, à l'exemple du bacille du choléra, voyage par terre ou par mer d'autant plus impunément qu'il est invisible. En novembre dernier, assure le docteur américain Wyman, chirurgien en chef du principal hôpital de New-York, ce redoutable insecte séjournait en Turquie, où sa présence avait été constatée scientifiquement. Il suivit les grandes voies commerciales, les lignes de steamers, débarqua sur plusieurs points de l'Ancien Monde et du Nouveau et y infecta villes et villages.

A tant voyager il avait rencontré, voici quelques années, des savants qui s'avisèrent de le faire passer sous leur microscope, l'y fixèrent après l'avoir capturé et l'étudièrent. Ce fut le professeur Robert-Pfeiffer, de Berlin, qui découvrit ce bacille en 1892, et depuis ce moment on le tient en réserve dans les cultures de laboratoire comme ses congénères de la tuberculose, du typhus, de la malaria, de la rage, de la fièvre jaune.

Ce bacille, qui contient le germe de la grippe ou de l'influenza, comme nous appelons aujourd'hui la prétendue fièvre catarrhale de Beauchesne, loge dans les tissus des poumons et des bronches, dans les sécrétions nasales et dans les expectorations ou crachats. On le trouve d'ordinaire par agglomération de trente à quarante individus. Il entre dans l'organisme humain par le nez et par la bouche. Comme il ne peut vivre sans oxygène, les voies respiratoires, depuis la région nasale jusqu'aux régions pulmonaires, lui servent de séjour. Lorsqu'il est expulsé du corps par la salive crachée ou de toute autre manière, il reste en quelque sorte engourdi sur place jusqu'à ce qu'il ait de nouveau accès dans l'organisme humain.

Le germe de l'influenza meurt en vingt-quatre heures lorsqu'il est desséché ou plongé dans l'eau. Dans la salive il peut vivre une ou deux semaines. Mais il résiste pendant des semaines et même des années à toute action et à toute température, froid ou chaud, dans les corps humains atteints de diphtérie, de bronchite chronique, d'inflammation pulmonaire chronique.

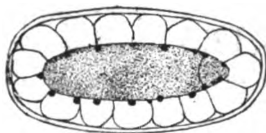
Le germe dont il s'agit a une certaine ressemblance de forme avec un œuf. Comme ce dernier il est recouvert d'une enveloppe correspondant à la coquille. A l'intérieur il y a une masse cellulaire blanchâtre analogue au blanc d'œuf, et au milieu de cette espèce d'albumine se trouve le protoplasme qui peut se comparer au jaune d'œuf.

Or, ce protoplasme est, comme on le sait, la forme élémentaire et primordiale de la vie. La science n'a pas encore démontré s'il agit

spontanément comme masse, ou s'il a une structure interne à l'égal des autres insectes. Quoi qu'il en soit, ce germe de la grippe est constamment à l'œuvre une fois qu'il a pénétré dans le corps humain, où il propage le poison liquide qui cause l'influenza. Car il ne faut pas oublier que ce n'est pas le germe même qui donne la maladie, mais la matière toxique qui en émane.

Nous avons dit plus haut que le bacille de l'influenza voyage, mais il importe de remarquer qu'il n'a ni pieds ni ailes. Il ne peut même se mouvoir de lui-même. Seulement il s'attache à une personne, à un objet, qui entre en mouvement. Une fois adhérent à la personne, c'est la main de celle-ci qui le porte imprudemment à la bouche et au nez, ou bien le souffle qui l'aspire.

Lorsqu'il est dans la bouche il se gîte dans la langue où il y a d'excellentes cachettes pour lui. On peut voir parfaitement combien elles sont nombreuses en regardant la langue avec le microscope. On dirait d'un champ où il y a des souches en nombre avec, dans les intervalles, des touffes. Cependant le germe de la grippe étant rond, la déglutition continuelle le roule sans cesse sur la langue. Il est ainsi poussé dans la membrane muqueuse, le larynx et les poumons. Là il se multiplie et se répand dans toute la région respiratoire.


Le microbe de la grippe grossi trente-trois milliards de fois

Sa multiplication s'opère par allongement et division par le milieu du germe allongé, ce qui se fait en vingt minutes. Chaque nouveau germe répète la même opération, en sorte qu'en vingt-quatre heures il y a dans le corps humain infecté 16.500.000 germes issus d'un même bacille. En deux jours cette famille peut compter 281.500.000.000 individus. Hâtons-nous de dire que cette procréation par milliards est entravée grâce au manque d'aliments ou à l'accumulation des produits excrétés par le bacille et qui lui sont tout aussi funestes à lui-même qu'à l'homme. Mais un fait incontestable, c'est que lorsqu'il est maître d'un organisme, il s'y reproduit rapidement dans des proportions colossales.

Avant la découverte du professeur Robert Pfeiffer, en 1892, on croyait que le bacille de l'influenza avait pour véhicule principal les ondes atmosphériques ou les nuages, surtout quand l'air est lourd ou chargé d'humidité. Cette théorie est maintenant combattue par plusieurs bactériologistes. Suivant M. Jenkins, un des membres de la Société d'hygiène de New-York, les germes de la grippe peuvent se propager dans l'air inhalé par l'homme, mais ils sont le plus souvent introduits dans le corps humain à la suite de contact entre deux personnes. Dans les grandes villes on se coudoie, se frôle, s'approche l'un de l'autre, on se serre la main et il n'en faut pas davantage pour favoriser la propagation du bacille. Beaucoup de personnes y contribuent d'ailleurs par la détestable habitude de cracher par terre dans les omnibus, les voitures, les wagons de chemins de fer.

Il en résulte que l'on peut difficilement échapper à l'atteinte de ces terribles ennemis. Le docteur Jenkins croit toutefois qu'on peut couper le mal par certaines mesures préventives qu'il énumère comme suit: bonne nourriture, nourrissante et bien cuite, boissons hygiéniques, sommeil suffisant, propreté du corps, éviter les appartements trop chauffés, les atmosphères chargées d'émanations du corps humain ou d'autres impuretés, éviter aussi les brusques changements de température, brosser et nettoyer les vêtements surtout ceux de dessus, se laver et se rincer le nez, la bouche, la gorge avec une eau de toilette désinfectante, absorber une quantité modérée de quinine.

Il n'est pas absolument certain qu'en observant ces prescriptions, qui ne peuvent d'ailleurs faire aucun mal, on sera tout à fait indemne, mais les chances de ne pas offrir de prise à l'ennemi seront plus sérieuses. Le bacille de l'influenza est de ceux qu'il faut combattre même avant qu'il n'ait attaqué. *Si vis pacem para bellum.*

Dr L. Caze.

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

La Vie à Paris, par Jules Claretie (Fasquelle). — *Souvenirs du lieutenant général de Reiset*, par le vicomte de Reiset (Calmann-Lévy). — *Lettres à Mignon*, par Th. Aubanel (Aubanel frère, à Avignon). — *Le Massacre des Amazones*, par Han Ryner (Chamuel). — *Le Sang des Races*, par Louis Bertrand (Ollendorff). — *Samuelle Servais*, par Albert Pinard (Société libre d'Editions). — *Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur*, par Gabriel Mourey (Ollendorf). — *Une Dette de Jeu*, par Paul Courty (Léopold Cerf). — *Cabinet d'Affaires*, par Alfred Bonsergent (Calmann-Lévy).

Voilà quatre années déjà que, pour notre plus grande joie, M. Jules Claretie réunit en volume ses articles sur la Vie à Paris. Il sauve ainsi du néant rapide auquel les voue fatalement le journalisme, quantité d'appréciations justes et surtout d'anecdotes, de souvenirs, de mots, de traits inconnus ou oubliés des grands artistes dans l'intimité desquels il a vécu. Le Recueil de 1898 m'a paru supérieur encore à ses prédécesseurs, plus imprégné de la vie ambiante, plus attachant par sa grâce facile et attendrie.

Henry Mürger disait un jour au facteur qui lui apportait l'almanach de la nouvelle année : « Est-il bon, au moins, celui-là ? Vous savez que je n'ai pas été content de votre dernier ! » En recevant l'almanach de 1898, M. Jules Claretie pouvait espérer qu'il serait meilleur que celui de l'année écoulée. C'était, du reste, un almanach placé sous le patronage de M. François Coppée. Maintenant que les douze mois ont successivement défilé devant nous, il nous faut bien reconnaître que l'auteur du *Passant* n'a pas eu le parrainage heureux. Elle a été sinistre, cette année 1898, plus pleine encore de haines farouches, de sauvagerie, plus violemment entraînée dans le recul

qu'aucune de ses devancières, et M. Jules Claretie ne le dissimule pas à son collègue de l'Académie Française :

Non, le poète du *Passant* n'a pas porté bonheur à l'année qui passe, année de polémiques, de colères, d'insultes et de haines. Année de tristesses et de dramatiques inquiétudes, année de ténèbres où cependant luit, à la fin, l'espoir de l'apaisement et de la lumière. *Calendrier François Coppée*!... Du vieil almanach maintenant fini, j'avoue que j'attendais mieux !

J'ai dit déjà que le livre fourmillait d'anecdotes. La plupart sont exquises et comme, dussé-je même me borner à celles-là, je ne saurais tout citer, j'en prends une au hasard, qui met en présence les deux personnalités les plus distantes entre elles, peut-être, qu'il soit possible d'imaginer en ce temps. C'était chez le baron d'Estournelle, où se trouvait Mlle Reichenberg:

M. Gladstone sortait du Parlement, l'esprit tout enflammé encore d'une conversation qu'il venait d'avoir avec M. John Morley à propos de l'Irlande. Et, selon son habitude, qui était de parler à n'importe quel interlocuteur de ce qui, personnellement, l'intéressait, lui, M. Gladstone, il se mit à exposer à la « petite doyenne » les idées qu'il venait d'échanger sur la question d'Irlande avec John Morley.

— Vous connaissez bien mon ami John Morley ? dit-il à Mlle Reichenberg.

La comédienne n'avait garde de paraître ignorer une personnalité si haute et qui tenait tant au cœur de M. Gladstone.

— Si je le connais ? fit-elle souriante, John Morley ! Oh ! parfaitement, parfaitement ! Comment donc !...

Et M. Gladstone, emporté par son sujet, de citer tour à tour Edmund Burke et O'Connell, de revenir à son ami Morley, et à ce noble, glorieux cheval de bataille que ses adversaires appelaient son *dada* : l'Irlande. Mlle Reichenberg ne bronchait pas, écoutant le premier ministre, spirituellement respectueuse... Et tandis que le grand homme d'Etat parlait, plein de flamme intérieure, les yeux superbes, avec ce mélange de bonhomie et de noblesse qui était sa marque, la comédienne, décidément très surprise de ce langage, si différent des raccords qu'elle pouvait avoir eu à faire tout à l'heure, à Drury Lane, répondait, répétait, très charmante :

— Oui, oui, oui, vous avez raison ! Ah ! comme vous avez raison, monsieur Gladstone !

Tous ces événements de l'année apparaissent dans ce livre comme dans une revue, avec infiniment d'esprit et d'érudition en plus. C'est un diorama vivant, un cinématographe coloré, qui nous fait revivre toutes nos sensations passées avec une extraordinaire intensité. C'est le procès Zola, la catastrophe de la *Champagne*, la mort de Lemercier-Picard, la réception de M. Hanotaux à l'Académie, la guerre hispano-américaine, la mort de Debureau, et jusqu'à une colossale escroquerie à l'autographe, colossale, non par la somme soustraite, mais par la dépense d'invention, dont M. Jules Claretie fut victime. Et c'est vraiment une heure charmante que ce livre nous procure, en nous permettant de philosopher doucement, maintenant qu'ils sont déjà loin, sur ces événements qui nous ont, en leur temps, si fort émus ou si profondément passionnés.

— Depuis un certain nombre d'années, la renaissance de l'engouement napoléonien a fait sortir des limbes d'innombrables manuscrits de toute sorte, mémoires, notes, souvenirs émouvants des acteurs de l'épopée impériale. Les héros les plus modestes ont suivi sur ce point l'exemple qui leur était donné et ils se sont mis avec ensemble à raconter ce qu'ils avaient vu, même quand ils n'avaient pas vu grand chose.

> ... Si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
> De le voir par écrit dûment enregistré.

Ce n'est pas aux auteurs eux-mêmes que s'adresse ce reproche. Eux sont morts depuis longtemps. Mais leurs descendants ont voulu les tirer de l'oubli et cela nous vaut quantité de publications assez banales. C'est parmi ces dernières qu'il convient de ranger les *Souvenirs du lieutenant général vicomte de Reiset* (1775-1810). La piété de son petit-fils, fort respectable en elle-même, nous a valu la mise au jour de ces lettres, datées un peu de tous les coins de l'Europe. Malheureusement, dans toutes ces affaires, ce n'était pas les témoins qui manquaient, de sorte que ce que nous raconte le vicomte de Reiset, ou plutôt Tony, comme l'appelle son petit-fils, n'a pour nous rien de bien nouveau.

Il est bon d'ajouter cependant que notre écrivain était en bonne position pour voir des choses curieuses. Directement protégé par Kléber, qui s'intéressait vivement à lui, lié avec Ney, fréquentant, à la maison de la rue Chantereine, chez Joséphine Bonaparte, il aurait pu nous apporter quelques détails inédits sur ce milieu si étrange du monde militaire de la Révolution et du Consulat. Mais on le sent beaucoup plus séduit par le récit d'une bataille, ou au moins d'un épisode de bataille auquel il a pris part, que pour tout autre sujet infiniment plus passionnant pourtant à nos yeux.

Cependant, si le vicomte de Reiset ne réussit pas à révolutionner l'opinion, il nous faut au moins lui faire justice à un autre point de vue; ce sabreur, ce tranche-montagne est une âme généreuse et bonne, pitoyable aux malheureux, et en voilà plus qu'il n'en faut pour le singulariser. Il raconte avec douleur qu'on lui impose de présider le conseil de guerre qui va condamner un soldat à mort. Une autre fois, il est chargé de conduire à Postdam un convoi de prisonniers :

> On les amena à leur bivouac et on leur prit leurs bottes, leurs manteaux et leurs porte-manteaux, qui furent attribués aux divisions à pied. Ce fut encore moi qui, avec deux autres officiers, fus chargé de cette vilaine besogne par le général. Jamais je n'avais eu plus triste devoir à remplir. Ces infortunés faisaient peine à voir.

On conviendra qu'à cette époque, de pareils sentiments étaient rares. Le lieutenant-général de Reiset eût eu le droit de partager, avec le général Dumas, le beau surnom donné à celui-ci par ses camarades : Monsieur de l'Humanité.

— Encore des lettres, non plus de militaire, mais de poète et de poète

provençal. M. S. Bourreline nous donne la correspondance échangée entre Aubanel et Mlle S. de T., la muse inspiratrice que l'auteur de la *Grenade entr'ouverte* chanta sans l'avoir jamais vue.

Fille d'un diplomate russe, Mlle S. de T. s'était prise, pour la langue provençale et le Félibrige, d'une véritable passion. Le poète lui adresse des vers provençaux, que son éditeur d'aujourd'hui a la sage pensée d'accompagner de leur traduction. A vrai dire, ces pauvres vers perdent un peu à passer en pure et simple langue française. Dépouillés de la belle emphase méridionale, des sonorités éclatantes de la langue des félibres, ils semblent grelotter sous notre ciel brumeux et gris. Ils gardent cependant un charme pénétrant de chasteté mystique, qui réussit à nous toucher, et une douce naïveté vraiment exquise. Théodore Aubanel exalte, en vers, la superbe chevelure de son idole inconnue; en même temps, en simple prose, il demande à Mlle S. de T. de lui en faire connaître la couleur. Sont-ils noirs, sont-ils blonds, sont-ils roux ? Il l'ignore, tout ce qu'il en sait, c'est qu'ils sont magnifiques :

Oh! de votre chevelure, certes! j'ignore le secret, mais quand à votre ceinture elle tombe, assurément, c'est un pur délice. Que sont les rayons des étoiles, qu'est a splendeur du soleil, à côté de la chevelure qui vous enveloppe de son velours, de sa dentelle?

En même temps, Théodore Aubanel se souvient qu'il est éditeur et, à chaque nouvelle production d'un poète provençal, il expédie le volume à Mlle S. de T. avec force hyperboles laudatives.

Naturellement, une idylle de cette nature ne pouvait se terminer que par un mariage. C'est en effet ainsi qu'elle se termina, mais, au lieu d'épouser le poète qui, d'ailleurs, ne lui avait jamais adressé un seul mot d'amour, la jeune fille accorda sa main à un officier de hussards, aujourd'hui colonel, et il ne semble pas que le poète ait souffert outre mesure de cette passion « à la regardelle ».

Sa passion politique était, en revanche, beaucoup plus violente. Dans une lettre, datée du 21 novembre 1870, en pleine guerre, il écrit : « J'ai été très affligé quand j'ai su que Garibaldi — ce grotesque et odieux personnage — venait en France servir notre cause, qu'il ne peut que perdre et déshonorer... » Ne trouvez-vous pas que les poètes méridionaux sont d'un exclusivisme quelque peu excessif?

— Un joli volume, pimpant et coquet, d'une apparence typographique séduisante, mais d'une violence de critique à faire frémir. Deux cent soixante-cinq pages d'éreintement à peu près continu. Certes, le bas-bleu est souvent haïssable, et ce n'est pas moi qui entreprendrai de le défendre. Mais il me semble pourtant qu'en partant en guerre contre les « Amazones » de la littérature, M. Han Ryner ne mesure pas toujours ses coups et qu'il charge aussi impitoyablement les pauvres romancières bien obscures que les célèbres, les haut cotées, celles qui ont connu la gloire trop rare des éditions multiples. Il y a là peut-être quelque exagération, si l'on pense que

toutes les industries sont libres et que tout le monde a le droit d'embrasser la profession de son choix. Or, la confection du petit roman bien sage pour les revues de demoiselles n'a rien de plus déshonorant que le commerce des fleurs artificielles ou des ceintures hygiéniques.

Il résulte de la sévérité parfois brutale de M. Han Ryner que ses rares éloges prennent tout de suite, par contraste, un relief particulier. Ecoutez ceci sur Mme Marni :

Ce que j'aime chez elle, c'est toute la théorie des faibles et des attendris, tous es cœurs douloureux et qui essaient de consoler. Sur les chagrins d'enfant, elle penche des grands-pères délicieux. Sous les résignations émouvantes de ses femmes trahies, on sent un long passé de larmes et parce qu'elles ne pleurent plus, elles nous font pleurer. Elle a créé d'exquises jeunes filles, d'un esprit avisé, d'un cœur tendre et que rendent précocement maternelles les fautes et les douleurs des parents. « Nos mères ont beau être plus vieilles que nous, quand elles aiment et qu'elles souffrent, elles redeviennent si faibles, que nous les aimons comme des enfants .»

En revanche, voici quelques coups de griffe à l'adresse de Mme Gyp :

Sa figure et son papotage n'avaient que la beauté du diable. Elle a perdu esprit et fraicheur. Ses instincts naïfs de petit animal égoïste et grossier s'expriment aujourd'hui en une philosophie qui a tout le pédantisme lourd de la légèreté voulue. Mme Gyp, très malade de l'abandon de son enfant, a vivoté quelque temps de M. Carnot. Le couteau de Caserio l'a achevée. Sur sa tombe pousse chaque mois un champignon sans saveur que les éditeurs vantent dans les échos des journaux et que Drumont admire parce qu'il espère en empoisonner Israël.

Toutes défilent ainsi devant nous dans cette curieuse plaquette. Il y en a d'absolument inconnues, si inconnues même qu'elles me paraissent imaginaires. Mais leur humilité ne désarme pas la colère de M. Han Ryner, qui châtie si vigoureusement qu'on se demande en vérité s'il n'a pas pris à cœur de restaurer la littérature féminine en France.

— M. Bertrand nous donne une étude des Espagnols établis en Algérie et il décore cette étude de ce titre éclatant : *Le sang des races*. Il n'y a pas beaucoup de sang d'ailleurs, dans le volume lui-même. Ces charretiers, qui conduisent leurs attelages de mules d'Alger vers le sud, font énormément de tapage et, en somme, assez peu de besogne. Leurs aventures n'offrent rien de compliqué, et le plus dramatique incident qui leur puisse arriver est de s'embourber à la traversée de quelque lac salé ou de recevoir quelque monumentale averse, avant d'avoir atteint la fin de l'étape. Il résulte de tout cela que le livre ne se lit pas sans quelque peine, en raison de la répétition de ces identiques aventures.

Rafaël a une ambition, dès sa première enfance, il veut être charretier comme son père Ramon. Le père résiste tout d'abord, comme un bourgeois dont le fils prétend se faire artiste; mais il cède avec quelque orgueil. Voilà Rafaël charretier et ses ambitions comblées.

On dit de lui que c'était un véritable « meneur de bêtes ». Grand bourreau de cœurs, en même temps, et hanteur de maisons louches. Car les charretiers espagnols, à en croire M. Louis Bertrand, sont des gens de mœurs assez dissolues, singulièrement glorieux pourtant de leur profession.

Au jour d'aujourd'hui, disaient les anciens, tout le monde voulait commander. Les hommes de peine se croyaient charretiers... Et pourquoi pas ? Maintenant, on ramassait un morveux dans la rue, on lui mettait un fouet dans la main, une culotte bleue aux jambes, un couteau à la ceinture, et voilà un charretier ! »

Pourtant, malgré l'incessante répétition des scènes, toujours les mêmes, on trouve par endroits des visions colorées, d'une puissante évocation et d'une écriture pittoresque :

— Allez !... aux Espagnoles, maintenant !

La voix ivre de Cecco passa sur la bande comme un vent de luxure. Un grand cri farouche répondit. Les charretiers s'ébranlèrent, ils remontèrent la rue enlacés, soulevés par les mêmes visions et la même force, comme un régiment en marche. Des mauresques les arrêtèrent, des bras se nouèrent à leurs cous, se pendirent à leurs blouses, des mains les poussèrent. Ils montèrent précipitamment les petits escaliers en colimaçon, butant aux angles des marches, jusqu'à ce qu'ils émergèrent sur la clarté épanouie de la terrasse. Emues par le sang qui souillait leurs visages et leurs mains, les femmes les tirèrent brutalement vers les cellules. Des couples se formèrent. Ils s'éparpillèrent peu à peu dans la maison obscure et, le tumulte s'éteignant tout à coup, il y eut une minute de grand silence.

C'est ainsi toujours, à peu de chose près. Rafaël et ses camarades n'ont d'autre souci, au retour des voyages lointains, que de boire et de courir les bouges des Mauresques ou des Espagnoles. Vers la fin seulement, on nous le montre s'éprenant d'Assumpcion, la fille du tailleur, qui l'aime depuis longtemps en cachette. Il l'épousera, sans quoi les aventures banales continueraient et il n'y aurait aucune raison pour que le livre n'en fît pas autant.

Malgré ses défauts et sa superficielle psychologie, *Le sang des races* n'en dénote pas moins un très réel talent d'écrivain. M. Louis Bertrand sait sa langue et les ressources qu'il en peut tirer. Il y a bien par ci par là quelques négligences de style, en somme peu graves. Avec un peu plus de souci de l'intérêt à faire naître et à soutenir, M. Louis Bertrand nous donnera certainement quelque jour une œuvre de réelle valeur.

— Après un long silence, M. Albert Pinard, à qui nous devions déjà plusieurs œuvres de belle tenue littéraire, *Le Cocher Etienne*, *Christiane*, *Pile de Pont*, etc., nous revient avec un volume important : *Samuelle Servais*, de près de cinq cents pages. Fabulation simple et sobre à souhait. Une jeune musicienne, orpheline et presque pauvre, Samuelle Servais, se trouve amenée à devenir le professeur de la jolie comtesse Jozia, mondaine évaporée qui se plaît aux madrigaux et ne redoute point l'audace des flirts. Un pareil milieu convient peu à la sévère Samuelle, tout entière à sa noble passion de musique. Parmi

les hommes qu'elle y rencontre, elle en distingue bien vite trois, de personnalités différentes : le baron des Chartrettes, oncle de Jozia, le duc d'Yeuse et le comte de Flhert. Le premier, vieux roquentin, se soucie peu de la magistrale beauté de Samuelle. Les minois chiffonnés sont plus de son goût. Le duc d'Yeuse, au contraire, très épris, tente une séduction qui le fait jeter à la porte; et tout l'amour de Samuelle va à Pierre de Flhert, qui l'adore.

L'étude du développement de cette passion, presque entièrement intellectuelle à son début, est traitée avec un charme profond et une rare virtuosité d'analyse. La personnalité de Samuellle y apparaît très haute et très pure, digne en tous points de l'artiste qu'elle a conquis. Et quand, le mariage étant arrêté, Pierre est tué dans un duel sans motif grave par le baron des Chartrettes, Samuelle est tout de suite décidée à partir avec son fiancé. La scène est vraiment grandiose et superbe. Le corps de Pierre a été déposé dans son atelier, sur le vaste lit qui devait être le lit nuptial. Une jonchée de fleurs le recouvre. Restée seule, Samuelle y accumule toutes les matières inflammables qu'elle peut trouver et construit un bûcher au sommet duquel elle entasse ses partitions et ses œuvres. Puis avec un des cierges de la chapelle ardente, elle embrase ce bûcher.

Alors elle retourna vite à l'orgue et fit résonner l'atelier d'un triomphal *Gloria in excelsis* qu'elle improvisa. Puis la flamme indécise éclata et de puissantes langues de feu montèrent vers le haut du bûcher, s'attaquant à ce qui avait été la vie de Samuelle, à son œuvre, qui commença de flamber. Un grand rayonnement colorait le visage de statue couchée du comte de Flhert et jouait sur l'incarnat de son lit fleuri. Des fleurs grésillèrent. Samuelle toussait, mais elle ne quittait pas encore son clavier. L'asphyxie s'emparait d'elle. L'artiste ne voulait pas tomber sur son banc d'orgue, où le feu l'eût peut-être trop fait attendre. Alors, d'un vaste élan, elle vola s'abattre auprès de son fiancé... Enfin le bûcher, d'un formidable écroulement de tisons, embrasa la couche nuptiale.

Le volume tout entier est écrit d'une langue châtiée et sévère, à laquelle on ne saurait guère reprocher qu'un peu de froideur évidemment volontaire. Mais il est bon de dire que les personnages de Samuelle Servais et les sentiments qui les agitent s'accommoderaient mal des volutes de la phrase manièrée et de ces *macaronis* de style, chers à certains de nos plus aimés psychologues.

— La petite plaquette de M. Gabriel Mourey contient deux parties. La première, ayant pour titre *Les Arts de la Vie*, est une conférence faite dans divers cercles artistiques. La seconde, *Le Règne de la Laideur*, est une collection de règles et d'aphorismes d'art. L'idée de la première est belle et touchante dans sa noble simplicité. Sans accepter l'influence, si longtemps admise par les disciples de l'école romantique, que l'art exercerait sur l'âme des foules « dans le sens d'un perfectionnement réel du goût », M. Gabriel Mourey pense qu'en revanche, « il est fort aisé de faire sentir à qui que ce soit la noblesse de formes, la grâce. le charme, l'appropriation, d'où naît sa vraie valeur, d'une œuvre d'art appliqué. » Pour lui, il y règne des lois per-

manentes, toujours les mêmes, que des générations et des générations ont observées, comme par instinct : lois d'utilité, de proportion. de logique, dont nous retrouvons l'empreinte aux époques les plus lointaines, dans tous les pays, dans toutes les races.

La thèse, à tout le moins, est hardie, si, comme je le crois, elle tend à établir que, là où l'art plastique a échoué, nous verrons réussir ce que M. Gabriel Mourey appelle l'art appliqué, et ce que l'on a longtemps appelé l'art industriel. Sans vouloir rechercher si les lois esthétiques de ces deux formes de l'art sont comparables entre elles, et nous en tenant seulement à la propriété éducative de chacune d'elles, peut-on affirmer que la beauté des œuvres de l'art appliqué, d'un vase, par exemple, ou d'un plat ou d'un meuble se manifestera plus clairement aux âmes de la foule que celle d'une statue ou d'un tableau ? Les Goncourt ont dit : « Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau de musée ! » La chose n'est pas contestable ; mais si les meubles du musée de Cluny ou les belles armes du musée d'artillerie pouvaient parler, je crois que nous apprendrions aussi des choses d'un certain calibre.

Mais M. Gabriel Mourey a très habilement choisi le type d'artiste destiné à appuyer sa démonstration : William Morris. Celui-là assume, en effet, le rare bonheur d'éveiller l'âme des foules et de prouver sa thèse par le spectacle de sa vie. Mais combien nous faudrait-il chercher avant de retrouver un autre William Morris? L'optimisme de M. Gabriel Mourey a-t-il songé à cela ? Il est vrai que cet optimisme s'atténue singulièrement avec ce mot qui clôture l'œuvre, ce mot de Guillaume le Taciturne : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, où de réussir pour persévérer. »

— *Une Dette de Jeu*, de M. Paul Courty et *Cabinet d'affaires* de M. Alfred Bonsergent rentrent tous deux dans la catégorie des livres qui prétendent étudier un milieu social quelconque et n'en déroulent pas moins leur fabulation sans se préoccuper d'autre chose que de tenir le lecteur en suspens sur leurs péripéties, pour le satisfaire à la fin par un mariage ou le faire pleurer sur une catastrophe.

La Dette de Jeu est contractée par un mari — lequel n'est pas et n'a jamais été joueur — envers un jeune homme, qui prétendit jadis à la main de la jeune fille que lui a épousée. La chose, je le sais bien, se passe en province, mais elle n'est guère plus vraisemblable pour cela. Sitôt la partie perdue, le mari, Maurice Lordier, se mit à la recherche de la somme, seize mille francs. Tous ceux à qui il s'adresse l'éconduisent successivement. Sa femme, Cécile, qui l'adore, ne comprend rien aux angoisses du malheureux. Il faut, pour être instruite, qu'elle trouve la lettre désespérée que Maurice lui écrit pour lui dire un adieu éternel.

Alors elle prend rapidement son parti et va implorer la pitié du gagnant, de l'homme qui avait démandé sa main autrefois, et qui s'appelle Charles Dugué. Ce dernier se montre si magnanime que l'épouse désolée se console instantanément et saute fiévreusement au

cou de l'heureux jeune homme. Malgré tout ce qu'on a dit de la versatilité des femmes, depuis François Ier jusqu'à M. Paul Bourget, ce revirement m'a semblé excessif.

Comme conclusion, Charles Dugué se fait tuer en Cochinchine, Cécile meurt de chagrin, et Maurice Lordier, tout à fait gâteux, sombre dans la plus basse débauche.

— *Le Cabinet d'affaires* est tout aussi mouvementé, quoique moins broyeur de noir. C'est l'histoire d'un jeune viveur ruiné qui entre comme commis chez l'agent d'affaires chargé de le poursuivre, et finit par épouser la fille de cet usurier, lequel est, au fond, le meilleur des hommes.

Ces divers types sont oscillants et mal fixés. Quand au style, il ressemble à celui de M. Paul Courty, et aussi à celui de quatorze mille romanciers pour qui le respect relatif de la syntaxe constitue la plus enviable des originalités.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Madame de Lavalette*. — PORTE SAINT-MARTIN : *Plus que Reine*.

Le Mascarille de Molière avait rêvé de mettre en madrigaux l'histoire romaine. Depuis quelques années, on travaille à nous mettre en drames l'histoire de France. C'est toujours autant de besogne épargnée à l'imagination de nos auteurs. Les deux pièces nouvelles qui nous ont été offertes cette quinzaine appartiennent toutes deux à cette catégorie et viennent s'ajouter à la liste déjà si longue de celles qui s'inspirent de la légende napoléonienne. Encore nous promet-on à bref délai l'*Aiglon* de M. Rostand. C'est une véritable débauche de bonapartisme rétrospectif.

L'histoire de Mme de Lavalette a été contée, avec force interjections admiratives, dans tous les traités de morale en action. M. Emile Moreau n'y a rien changé. Aussi sa fabulation semble-t-elle un peu bêtote et l'intérêt qui s'en dégage est-il sensiblement diminué par ce fait que le public connaît à l'avance la moindre péripétie de l'action qui se déroule devant lui. Coupable d'avoir repris, pendant les Cent-Jours, ses fonctions de directeur des postes, M. de Lavalette est condamné à mort. Sa femme, qui a obtenu de le visiter dans sa prison, l'habille de ses vêtements et le fait évader. Plus tard, l'intervention du duc de Richelieu assurera le pardon définitif.

Si vraiment M. Emile Moreau n'avait pas eu d'autre intention que de perpétuer le souvenir de cet acte héroïque d'amour conjugal, il eût été inutile qu'il écrivît sa pièce. L'art dramatique n'avait rien à y gagner et n'y a rien gagné en effet. Mais l'auteur avait des visées différentes. Il voulait nous montrer Mme Réjane en proie à des émotions particulières, et traduisant par une admirable mimique les angoisses qui la torturent à chaque nouvelle qui lui parvient du procès de son mari. Il voulait nous la montrer tour à tour suppliante, dévouée, tragique, différente de ses rôles habituels

de femme à la mode, et mettre en lumière les mille aspects de ce talent si étonnamment varié. A cela il a réussi. La question est de savoir si, dans une œuvre de cette nature, l'art a quoi que ce soit à démêler. Cela, j'avoue humblement que je n'en crois rien.

De tout temps, la pièce sur commande, le rôle écrit spécialement en vue de telle artiste me parurent choses haïssables. *Madame de Lavalette* ne changera pas mon sentiment sur ce point. On y sent vraiment trop la préoccupation de faire graviter les divers personnages autour de ce rôle central, raison d'être unique de la pièce elle-même. Il convient pourtant de louer un souci quelquefois intéressant de la reconstitution d'une époque, bien lointaine aujourd'hui. A ce point de vue, j'avoue que le monstrueux égoïsme de Louis XVIII, la sécheresse impitoyable de ceux qui l'entourent, sont assez ressemblants. Mais tout cela, sans Mme Réjane, n'offrirait qu'un intérêt vraiment insuffisant. C'est elle qui a relevé et soutenu l'œuvre défaillante, grâce à la vie vraie dont elle a animé ce personnage conventionnel et chromolithographique de Mme de Lavalette. Elle a été, du reste, fort bien secondée par M. Guitry et par l'excellente troupe du Vaudeville. Je citerai plus particulièrement M. Maury, tout à fait remarquable dans le duc de Richelieu, un duc un peu bien idéalisé, mais gardant des côtés humains et moins complètement insensible à la pitié que les courtisans du roi Louis XVIII le Bien-Aimé.

— Mme Réjane ayant été munie du rôle de Mme de Lavalette, Coquelin a voulu incarner Napoléon. C'était, pour le grand comédien, jouer la difficulté. Si complètement qu'il fût passé maître dans l'art du grime, il nous semblait difficile que Coquelin fît, de son joyeux et large visage, le maigre profil impérial du Corse à cheveux plats. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que l'illusion a été complète; mais, pour imparfait qu'il demeurât, le résultat atteint n'en a pas moins paru extraordinaire.

Sûr de posséder de ce chef un puissant auxiliaire, M. Emile Bergerat ne s'est pas mis en grands frais de dépense imaginative. Il a proprement coupé quelques tranches de la vie de Bonaparte et de Joséphine, depuis les premières amours dans la petite maison de la rue Chantereine, payée par Barras, jusqu'à la cérémonie du sacre, peinte par David; et plus tard, jusqu'au divorce. Sa part d'invention est autre, car elle ne saurait se borner au changement apporté à la version historique de la première rencontre entre Napoléon et Joséphine Elle est dans l'âme toute particulière qu'il a prêtée à chacun d'eux.

Tout d'abord, Bonaparte, pauvre, malingre et plaisant peu aux femmes, est pris par la séduction de la langoureuse créole qui s'amuse un peu de lui comme d'un jouet. Il le sent, il en souffre, il veut rompre. Mais l'enchanteresse ne veut pas être quittée, et d'un geste elle reconquiert celui qui rêve déjà la conquête du monde. Puis, après le mariage, quand la toute puissance de Bonaparte amène à ses pieds toutes les femmes, quand la satiété des sensations éprouvées et la soif des sensations inconnues l'éloignent de Joséphine, c'est elle qui commence à l'aimer. Oh! entendons-nous sur la signification de ce mot! L'amour de Joséphine n'a rien d'exclusif. Tout en aimant Bonaparte, elle n'est point farouche à beaucoup

d'autres. M. Emile Bergerat n'a pas insisté sur ce point. Il lui aurait fallu montrer que cette légèreté de conduite laissait le mari assez froid. Ce que Bonaparte ne pardonne pas à Joséphine, c'est sa stérilité. Il veut un héritier. Il rêve déjà la fondation d'une dynastie. Malgré la cérémonie du sacre, où il pose lui-même, sur la tête de la femme stérile, la couronne d'impératrice, le divorce est déjà résolu dans son esprit.

Cela nous a valu une fort jolie scène, jouée à ravir par Mme Jane Hading. Dans un accès de colère brutale, provoqué par je ne sais quelle velléité de résistance de Joséphine, Napoléon dicte à Talleyrand une lettre par laquelle il demande au Tzar la main d'une de ses filles. C'est plus que n'en peut supporter Joséphine. Elle se précipite sur la table où est la lettre, elle s'empare de cette lettre, elle la déchire, elle crie, elle pleure, elle s'emporte. On sent bien que sa douleur est moindre qu'elle ne souhaite de la faire paraître et que, dans tout cela, c'est son amour-propre surtout qui est atteint, bien plus que son cœur. Mais, pour être en partie imaginaire, cette douleur n'en est pas moins poignante. Elle ne dure pas, du reste, et, devant l'impitoyable nécessité du sacrifice, toute cette exaltation tombe d'un coup. Elle se résigne, pauvre créature sans ressort et sans volonté, à ce divorce qui est sa mort véritable, et c'est sur cette abnégation que M. Bergerat la quitte. N'eût-il pas été intéressant de la suivre encore un peu plus loin?

On peut donc dire que le but de M. Emile Bergerat a été double. Il a voulu étudier, dans des âmes célèbres, l'effet des passions humaines. Ce que rêve Bonaparte, ce que souffre Joséphine, des milliers d'hommes et de femmes l'ont rêvé, ont souffert avant eux, et c'est là la part la plus noble de sa tâche. Mais il n'a pas osé renoncer à ce cadre impérial, vers lequel se portent aujourd'hui tant de curiosités superficielles. Il a ainsi volontairement placé son étude passionnelle chez ces personnages de légende, que l'histoire nous a vainement révélés si différents de ce qu'on les avait imaginés. Il risque par là de se voir rapprocher des négociants de l'art dramatique napoléonien, dont M. Victorien Sardou préside le syndicat avec une si réelle autorité.

Comme au Vaudeville, l'interprétation de la Porte Saint-Martin est des plus remarquables. Coquelin nous a donné la psychologie de Bonaparte. Il s'est montré tour à tour humble, amoureux, las, tyrannique, accentuant avec une étonnante virtuosité ces nuances diverses, varié dans chacune de ses attitudes au point que le personnage changeait réellement d'acte en acte, à mesure que la vie et la puissance venaient modifier sa nature.

Quant à Mme Jane Hading, tout le monde est d'accord pour dire qu'elle a remporté, dans ce rôle de Joséphine, le plus éclatant triomphe de sa carrière. Sa radieuse beauté, plus ensorcelante que jamais, a paré Joséphine d'un charme que la jolie créole ne possédait certes pas aussi intense. Jean Coquelin, un peu replet pour le rôle du maigre Talleyrand, a, comme son père, fait oublier l'imperfection de la ressemblance physique par de rares qualités d'aisance et de sûreté.

Mais, maintenant, ne pourrons-nous pas obtenir qu'on nous donne

d'autres sujets d'admiration et qu'on en revienne, après tant d'idolâtrie, à un peu de simple humanité? « Lui toujours! Lui partout! » disait Victor Hugo. Soit! à la condition que, de temps en temps, nous détournions nos yeux du passé et que nous regardions un peu l'avenir.

GEORGES LEFÈVRE.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 mars. — LÉON LEFÉBURE fait le tableau de l'*organisation de la charité en France* et constate que toutes les opinions religieuses : catholiques, protestantes, israélites, y apportent avec un même dévouement leur concours et leur contingent. L'auteur s'occupe principalement de l'Office central des œuvres de bienfaisance, créé depuis 1890, et il expose les origines de cette institution, en résumant ses travaux au cours des dix années écoulées. — OCTAVE NOEL, dans un premier article sur le *Péril américain*, indique en quoi consiste ce dernier et en démontre la réalité en rappelant les progrès faits par les Etats-Unis dans toutes les branches de l'activité matérielle. Et d'abord en ce qui concerne l'agriculture :

A l'heure présente, les Etats-Unis tiennent la tête des nations les plus avancées avec une production agricole dont la valeur n'est pas moindre de 15 milliards et demi de francs, et qui porte sur la presque universalité des cultures utilisables. Après eux viennent la Russie qui les serre de près avec 13 milliards environ; l'Allemagne, dont la marche ascendante tient presque du prodige, avec 12 milliards ; puis, au quatrième rang, avec 11 milliards et demi, dont 1.200 millions provenant des vignes, la France, qui jadis dominait le monde, suivie de l'Autriche avec 8 milliards et l'Angleterre, pays principalement industriel et maritime, avec 6 milliards et demi.

Ce n'est pas tout. L'industrie américaine a pris également et en peu d'années la tête de toutes les industries du monde et les domine. La valeur de sa production industrielle l'emporte même sur celle de l'agriculture. Ce qui la seconde dans cet essor prodigieux, c'est son énorme richesse en charbons. La superficie contrôlée de ses gisements équivaut à quatre fois et demie celle des terrains houillers exploités en Europe et à vingt-deux fois celle de la Grande-Bretagne. Les gisements houillers des Etats-Unis occupent 502.072 kilomètres carrés, ceux de l'Angleterre 22.292 k. c. et ceux de la France 4.658 k. c. L'Allemagne houillère est représentée par 7.764 k. carrés, Ajoutons qu'aux Etats-Unis tout se faisant mécaniquement, avec une force motrice dont l'ensemble représente dans les manufactures américaines 3.500.000 chevaux, et la machine, suffisamment alimentée et entretenue, ne connaissant ni repos ni défaillance, il ne peut y avoir d'autres frais à la production que la volonté de celui qui la fait mouvoir. Là est le secret de la suprématie économique de l'Amérique du Nord et là aussi le péril américain. — FAUVEL fait l'histoire de la *concession française à Shang-Haï*, et montre que dans les difficultés

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises, américaines, hongroises* et *italiennes* dans notre numéro du 1er Avril. — * signifie que l'article a été ou sera alnaysé dans le corps de la REVUE.

pendantes entre le Consul général de France et le gouvernement du Céleste Empire, « nous avons en somme reçu un nouveau camouflet ». — A. LAROCHE continue son étude sur la Chine et le Japon en mettant en regard l'évolution de *la race jaune et la race blanche* en Extrême-Orient.

Revue des Deux-Mondes. — Avril. — Le comte CHARLES D'URSEL, déjà connu par plusieurs études de voyages, décrit ce qu'il a vu en Chine au cours d'*une mission à Pékin*, dont il fut chargé en 1898 par le roi des Belges. L'auteur affirme que la cause des chemins de fer en Chine peut être considérée comme gagnée. « Nul doute, dit-il, que d'ici dix ans, l'Empire en soit sillonné » Quoi qu'il en soit, une ère nouvelle s'ouvre pour les Célestiaux.

Car, il ne faut pas se le dissimuler, le principe du partage de la Chine — qu'il s'effectue par la violence, c'est-à-dire par une prise de possession pure ou simple, ou par la douceur, en faisant valoir des influences plus ou moins exclusives — peut être dans l'histoire du XXe siècle un facteur aussi important que le fut au XVe siècle la découverte de l'Amérique.

M. d'Ursel ne croit pas, cependant, que l'Europe ait à redouter le « péril jaune ».

Cet épouvantail, à le voir de près, n'est pas si sensible. Sans doute, il y a, en Chine, une population singulièrement dense, vivant encore d'un salaire dérisoire, mais dans ce pays trois travailleurs valent à peine un travailleur européen et là où pénètre l'industrie, les besoins augmentent, tandis que les salaires montent en proportion. Rien d'impossible assurément à ce que des fabriques indigènes s'installent en Chine et tentent la concurrence avec celles d'Europe, mais d'ici longtemps le feront-elles victorieusement? On est en droit d'en douter, devant les résultats médiocres obtenus à Shanghaï et à Hankow.

Sauf un article de A. DASTRE, sur le *rôle de l'osmose chez les êtres vivants*, question autour de laquelle il s'est produit depuis quelques années un mouvement scientifique très actif, les autres travaux que contient ce numéro n'offrent qu'un intérêt rétrospectif. — A. GASQUET se rapproche, il est vrai — mais encore d'assez loin — d'une certaine actualité avec *le culte et les mystères de Mithra*. On sait, en effet, que les religions orientales ont trouvé, du moins à Paris, quelque regain de curiosité, grâce aux conférences de notre collaborateur Jules Bois, aux messes bouddhiques du musée Guimet et à quelques succès de théâtre. Ces mystères de Mithra, qui s'introduisirent à Rome au déclin de la République, ont du reste depuis peu, fait l'objet de plusieurs dissertations savantes en France, en Belgique, en Allemagne. Les monuments et rites mithriaques ne sont plus choses tout à fait inconnues au public éclairé. M. Gasquet explique la différence qu'il y a entre le mithriacisme et les préceptes de l'Avesta. Le culte de Mithra est plutôt une mythologie, l'Avesta une morale. La première, doctrine symbolique et indigeste; l'autre, moins dogmatique que sociale, riche en leçons d'une rare élévation.

Le mithriacisme faillit conquérir le monde romain et disputer au christianisme l'empire des âmes. Il dut une part notable de son succès à sa facile adaptation au monde franco-romain, mais le paganisme condamné l'entraîna dans sa ruine.

Le Comte d'HAUSSONVILLE continue d'étudier cette curieuse période historique qui fut marquée par la présence de la *duchesse de Bourgogne à la Cour* de Louis XIV. Même après Dangeau et Saint-Simon il y a encore des pages à écrire sur cette époque, maintenant que les archives ouvrent aux chercheurs leur trésors si longtemps tenus sous les sept sceaux de la raison d'Etat. Aussi les érudits font-ils parfois quelque bonne trouvaille, témoin celle-ci : M. d'HAUSSONVILLE cite parmi les lettres jusqu'ici inconnues de la duchesse de Bourgogne ce billet envoyé par elle à Mme de Montgon, une de ses dames du palais, en lui adressant une mèche de ses cheveux qui sont encore à l'heure qu'il est fixés sur le papier avec deux cachets aux armes de France et de Savoie.

Faut-il aimer une ingratte ? Quoi

parce qu'elle est aimable? Cets une très bonne raison, mais cella ne suffit pas, je veux quelle est le cœur pour moy, tel que je le méritte, c'est-à-dire, ma chère Montgon estre tout à moy, ne compter que moy, et lesse moy faire le reste.

Le document a cela de piquant qu'il prouve avec quelle désinvolture les grandes princesses traitaient alors l'orthographe, même lorsqu'elles avaient eu pour maître les princes littéraires du grand siècle, tant il est vrai que cette pauvre orthographe semble n'avoir jamais eu pour fervents que ceux ou celles qui ne savaient pas écrire. — G. Rothan donne la suite de *Napoléon III et l'Italie* (la *Faute de l'Autriche*) et Victor Giraud, dans *Chateaubriand et les mémoires d'outre-tombe* publie un fragment encore manuscrit à la bibliothèque nationale d'un *discours sur les passions de l'amour*, qui n'a pas figuré dans les œuvres de l'illustre écrivain. Ces pages où l'on retrouve l'auteur de *René* et de la lettre à Celuta des *Natchez*, sont des plus poétiques et des plus troublantes qu'ait jamais écrites Châteaubriand, romanesque et amoureux.

Nouvelle Revue. — 1er avril. — Pierre de Coubertin estime que dans la question si ardemment controversée des programmes scolaires l'*urgente réforme* est celle de « rendre au lycée son autonomie et au proviseur sa responsabilité ». L'auteur trouve qu'en dépit de toutes les modifications proposées ou inaugurées, il n'en a été introduit aucune qui soit vraiment appréciable. Pour lui « le système est toujours identique ».

La raison de cette impuissance est facile à relever. On ne traite point le problème éducatif d'une façon qui puisse en hâter la solution : on l'écartèle. Chacun l'attache à la queue de son propre cheval et fouaille l'animal dans la direction préférée, au grand amusement des apôtres du *statu quo* et de la routine, qui regardent rassurés et moqueurs. Cette année, l'écartèlement est plus complet encore que de coutume. Songez donc, c'est la faute au grec et au latin, s'écrie M. Jules Lemaître; expulsez-les, tout ira bien — un seul remède est efficace, explique M. Demolins; hors l'initiative privée, point de salut. — Et devant la commission d'enquête défilent une série de petits remèdes anodins qui feraient, si on les indiquait, l'effet des pastilles et des sirops conseillés par les pharmaciens zélés; ils ne guérissent point le poumon malade, mais ils détraquent l'estomac.

Une étude de Jules Case sur les *romans de Paul Adam*.

Son œuvre est impressionnante, touffue, dense comme une forêt où éclatent d'étranges floraisons et pendent de singuliers fruits ; des allées la traversent, curieusement percées conduisant à des clairières où, brusquement, dans des atmosphères de teintes chimiques, se dressent des formes humaines, des visages de rêves, des attitudes franches ou singulières, des dessins enjolivés, des abstractions rendues visibles, des réalités obscurcies, des corps démoniaques joliment parés et dans lesquels on sent brûler les feux ardents de la sensualité, tandis qu'un ordre supérieur de mentalité harmonise leurs extériorités expressives vers quelque fatalité directrice.

George Doublet raconte *la mort du premier academicien*, cet Antoine Godeau, qui fut évêque de Vence, ce qui ne l'avait pas empêché d'être le soupirant de la sœur de Rotrou et le rival de Voiture. On lui fit des funérailles bizarres et peu édifiantes, dit son biographe: la seule harmonie musicale que l'on y entendit fut un cornet à bouquin et encore fallut-il prier un passant de faire résonner cet instrument, personne à Vence ne sachant en jouer. — Quelques pages de San Carlos sur *Séville* et la foire de cette ville.

Revue de Paris. — 1er avril. — Camille Saint-Saens, sous un titre ironique *l'illusion wagnérienne*, fait ressortir « les erreurs, les non-sens, les drôleries le toute sorte qui pullulent dans la critique wagnérienne » et « les aberrations étranges qui parsèment la plupart de ces nombreux écrits. »

Un brouillard épais descend sur le style; des mots étranges, des phrases incohérentes apparaissent tout à coup comme des diables qui sortiraient de leur boîte; bref, pour exprimer les choses par mots honorables, on n'y comprend plus rien du tout. Point n'est besoin pour cela de remonter jusqu'à la fabuleuse et éphémère *Revue wagnérienne*, déclarant un jour à ses lecteurs stupéfaits qu'elle serait désor-

mais rédigée en langage intelligible ; les écrivains les plus sages, les mieux pondérés n'échappent pas à la contagion. »

GEORGE BRANDÈS défend le *droit des faibles* en plaidant la cause du *Slesvig danois*. Elle ne pouvait avoir un avocat d'une éloquence plus chaleureuse. Brandès, mieux que personne, connaît les ressorts d'âme de ce peuple de Danemark, dont il est l'un des fils les plus illustres et il sait, pour l'avoir observé de très près, ce que vaut le caractère national de ces Danois qu'il place intellectuellement, littérairement et socialement au-dessus des Allemands. L'auteur proteste contre la prétendue ressemblance entre ces deux pays et il explique comment leur affinité indiscutable est cependant lointaine, en même temps qu'il constate la différence profonde entre le génie de l'un et de l'autre.

Ce qu'il y a de plus original et de plus important dans la littérature nouvelliste danoise, par exemple, de plus caractéristique dans le journalisme danois, c'est l'ironie, ce sont les images tirées du tableau de la vie journalière ; ce qu'il y a de plus national dans la peinture danoise, c'est l'humour pétillante et la simplicité spirituelle ; ce qu'il y a de plus fin, dans la critique d'art danoise, c'est le fond d'humanité pur et le mélange d'espièglerie malicieuse et de douce mélancolie ; tout cela n'a eu aucun rapport avec l'Allemagne et n'a pas été surpassé par elle.

Brandès établit d'autre part que la culture danoise est sur plus d'un point supérieure à la culture allemande, et il en donne des preuves nombreuses et concluantes, précisément en ce qui concerne les Slesvigois du Nord.

Ce n'est que tout récemment qu'on a commencé dans l'empire allemand à discuter, d'une façon purement académique d'ailleurs, de l'utilité de répandre l'instruction universitaire dans toutes les classes du peuple à l'imitation de l'Angleterre. Mais par tout le Danemark, depuis longtemps déjà on a créé de grandes écoles populaires, qui sont également fréquentées par des jeunes gens et des jeunes femmes du Slesvig danois. Il y a cinquante cinq ans (1844) que la première grande école populaire a été fondée sur le sol slesvigois. Depuis il n'a pas été créé moins de cent quarante-quatre grandes écoles populaires ; il en subsiste quatre-vingts aujourd'hui. L'Allemagne n'a rien de semblable et n'a jamais rien eu de ce genre.

La fin des *Notes sur la vie* d'Alphonse Daudet avec, pour sous-titre, ces deux mots : *rêves et hallucinations*. Beaucoup de ces notes, plus étendues que celles déjà citées ici, sont de charmants petits tableaux d'une exquise fraîcheur où l'on retrouve toute la finesse du maître : charme de la conception, séduction du détail et toujours ces délicieuses trouvailles de pensées ! Après les « rêves et hallucinations » viennent les impressions de voyage à Londres, puis à Venise, et ici nous saisissons dans une admirable puissance de couleur le contraste entre ces deux reines l'une de la Tamise, l'autre de l'Adriatique. — A propos de l'affaire Bianchini, F. FUNCK BRENTANO commence un travail historique sur le *Drame des poisons*, où défileront successivement les empoisonneuses en France à toutes les époques. — La suite de l'étude d'André CHEVRILLON sur *Rudyard Kipling*.

Grande Revue. — 1er avril. — MARCEL LAMI reprend un sujet traité par Tigrane Yergat dans la *Revue des Revues*, en analysant, avec beaucoup de talent, l'œuvre du poète grec, *Georges Souris*. — W. DE DURANTI prend à tâche de démontrer les efforts qui ont été faits vers une solution satisfaisante des questions de la défense coloniale, depuis le dernier avènement de M. Lockroy au ministère de la marine et principalement grâce à la réforme de nos *divisions navales et leurs points d'appui*. Malgré les résultats obtenus, l'auteur convient que :

En cas de guerre, nos ressources maritimes sont bien précaires dans les eaux coloniales. Nous y avons des navires d'un autre âge, incapables d'une action militaire quelconque, et ces non-valeurs n'ont pas, dans ces parages qu'ils sont appelés à fréquenter, un port où ils puissent trouver un refuge inviolable, se ravitailler, s'ils ont tenté quelque entreprise, et faire du charbon. Il faut avouer même que pas une de nos petites colonies ne possède un

système défensif aussi sérieux que celui des Espagnols à Cuba.

Revue scientifique. — Avril. — F. Dommer fait l'historique de *l'air liquide* et explique sa préparation industrielle et ses applications. Parmi celles-ci les plus intéressantes sont la liquéfaction du fluor, la découverte d'un nouveau corps simple appelé par Ramsay et Travers *Krypton* et obtenu au moyen d'une distillation d'air liquide, après avoir retiré l'oxygène, l'hydrogène et l'argon; enfin l'action chimique de la lumière aux basses températures, comme l'ont expérimenté MM. Auguste et Louis Lumière, suivant leur note présentée à l'Académie des sciences le 6 février 1899. — J. Dumonchel donne la traduction, avec additions personnelles du traducteur, des souvenirs de voyages de A. Slovitzky dans *la province d'Anadyr* (Sibérie orientale). — J. de Rey-Pailhade fournit de nouveaux documents sur *l'heure décimale et la convention nationale*.

Revue générale des sciences. — 30 mars. — F. Mesnil, *Coccidies et Paludisme*; le cycle évolutif des Coccidies. — Gérard Lavergne; l'*Etat actuel de l'automobilisme*. Suivant l'auteur les services de locomotion et de transport à l'aide de véhicules automobiles de divers genres peuvent actuellement être assurés dans les conditions économiques suivantes :

La vapeur, avec des véhicules travaillant au 2/3 de leur charge, transportera : à la vitesse de 10 à 12 kilomètres à l'heure, le voyageur sans bagages à raison de 0 fr. 03, le voyageur avec bagages ou les 100 kilos de messageries à raison de 0 fr. 043 par kilomètre, à la vitesse de 6 à 7 kilomètres la tonne kilométrique à raison de 0 fr. 297. Nous rappelons qu'avec la traction animale on compte 0 fr. 10 à 0 fr. 12 pour le transport du voyageur, avec ou sans bagages, et 0 fr. 30 pour celui de la tonne de marchandises, par kilomètre.

L'essence de pétrole occasionne une dépense de 0 fr. 10 à 0 fr. 15 par kilomètre (entretien de la voiture compris) suivant qu'il s'agit d'une voiture à 2 ou 4 places; on peut avec elle compter sur une vitesse moyenne de 20 à 25 kilomètres.

Enfin, le fiacre électrique donne lieu à une dépense journalière de 20 francs environ, dans laquelle l'électricité (à raison de 0 fr 12 le kw-h., prix très bas) n'entre que pour 1 fr. 38.

Bibliothèque Universelle. — Avril. — Abel Veuglaire, parlant de l'*armée française en 1899*, examine dans quelles conditions s'obtient et s'exerce aujourd'hui le *haut commandement*. L'auteur fait le parallèle entre nos généralissimes actuels et ceux du passé, Bonaparte, Moreau, etc. Tout en approuvant la création de l'Ecole de guerre, il croit qu'il y aurait lieu d'y introduire des modifications, surtout en ce qui concerne les examens d'entrée et de sortie qu'il voudrait publics. — La dernière partie de l'étude de Louis Léger sur *Mickiewicz*. — Commencement de la *Chasse à l'homme*, par Aug. Glardon, série d'anecdotes et de souvenirs sur les policiers français et les détectives anglais.

Quinzaine. — 1er avril. — Une étude intéressante et bien remplie de faits nouveaux par Louis Arnauld sur la *chaire de littérature française de Poitiers* de 1845 à 1899. — A signaler aussi l'*organisation des chemins de fer en France* par Georges Guillaumot et *Américanisme et Américains* par Georges Fonsegrive.

Revue génerale (Bruxelles). — Avril. — Ch. Woeste donne la vie de *Windthorst* en exemple aux partis catholiques belges, en leur rappelant que leur avenir est dans la pratique de la devise nationale l'Union fait la force. « Windthorst ne voulait pas seulement l'union, il employait les moyens propres à la réaliser. » Woeste voudrait que le centre catholique belge fît de même. — A. Verhaegen donne une page curieuse en ce sens qu'elle prouve le rôle actif de la générale Bonaparte avant le 18 brumaire dans les affaires de la police politique. Il s'agit ici *du comte de Merode et de Joséphine*. Après la victoire de Fleurus (25 juin 1793), de Mérode, qui tenait un des premiers rangs dans l'aristocratie des Pays-Bas, avait pris le chemin de l'exil, en laissant la direction de ses intérêts en Belgique à son intendant. Malgré cela, les biens de l'émigré furent séquestrés par les agents de la Convention. De Mérode introduisit plus tard une réclamation auprès du Directoire et Joséphine fut mêlée à ces instances; de Mérode ne put ren-

trer toutefois dans son pays et dans ses biens qu'en 1800. — ALEXANDRE CHARLOT : Les hommes politiques anglais, *M. Balfour*; et la remarquable *Revue littéraire* d'EUGÈNE GILBERT.

REVUES PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

Revue philosophique. — M. DAURIAC résume la *philosophie de Richard Wagner* d'après le dernier livre de Henri Lichtenberger, dont la *Revue des Revues* a donné la primeur à ses lecteurs. — J. J. VAN BIERVLIET termine une curieuse étude sur *l'homme droit et l'homme gauche*, le titre de l'article indiquant bien le sujet de cette dissertation scientifiquement documentée. — *La dissolution de la foi*, par H. BOIS, et la *Psychologie analytique* d'après Stout, par F. PILLON.

Réforme sociale — Avril — donne le texte de la conférence faite à Lille par F. BRUNETIÈRE sur *les ennemis de l'armée française.* Dans un autre ordre d'idées et plus rigoureusement, GEORGES BLONDEL recherche quels sont les véritables *ennemis de notre progrès économique* et montre quel a été dès le lendemain de nos défaites le développement industriel et commercial de l'Allemagne, « qui a maintenant une avance de près de 3 milliards de francs sur nous. Elle s'est emparée de ce second rang (après l'Angleterre) que nous avons si longtemps conservé. Nous ne venons plus qu'en quatrième ligne. »

Humanité Nouvelle. — Avril. — A signaler en toute première ligne, la remarquable étude de LOMBROSO sur la *race dans l'étiologie du crime.* L'éminent professeur aborde ici un des points les plus considérables de la criminologie et les faits qu'il apporte à l'appui de sa thèse jettent un jour tout nouveau sur ce problème, en remettant en discussion les idées qui ont fait la base des grands travaux de Montesquieu au XVIIIe siècle et de Taine plus près de nous. — Les *socialistes polonais et russes*, par ELEHARD ESSE. — A lire aussi *le Petit Jean* (de *Kleine Johannes*), du psychologue symboliste hollandais VAN EEDEN, dont la *Revue des Revues* a parlé voilà longtemps.

REVUES INDÉPENDANTES

Mercure de France. — Avril. — Des poésies de A. FERDINAND HÉROLD et de FERNAND CAUSSY, des proses de H.-G WELLS et de JEAN TINAN.

Revue Blanche. — 1er avril. — Huit lettres inédites de STENDHAL au comte de Cino. Elles datent de 1834 à 1836 et n'ont en somme de valeur que leur rareté. — THADÉE NATANSON précise *une date de l'histoire de la peinture française* en passant en revue les dernières expositions et principalement les œuvres de Gustave Moreau et d'Odilon Redon.

Ermitage. — Avril. — *Une lettre persane* inédite de MONTESQUIEU à joindre à la correspondance de Rica à Usbek. — PAUL FERE : *Les jeux de l'hiver et du printemps*, ballade française.

....

Donnons la bienvenue, avec nos souhaits de réussite, à deux nouveaux périodiques de jeunes : **la Jeunesse socialiste,** revue populaire de la jeunesse socialiste du Midi, qui a paru le 1er avril, et **La République de demain**, un peu plus âgée, mais non moins courageuse.

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau. — Avril. — Peu d'articles ayant un intérêt général. Une étude de MARCKS sur les ouvrages relatifs à Bismarck, soit qu'ils aient été écrits par le chancelier lui-même, soit qu'ils aient pour auteurs ses secrétaires et ses confidents indiscrets ou les commentateurs de la longue période pendant laquelle il fut la véritable âme politique de l'Allemagne. — Des pages de Fred. PAULSEN sur la part prise par Fichte dans les grandes luttes de la pensée philosophique. — La continuation des souvenirs de *l'époque romantique* allemande par Ricarda HUCH. — Une importante dissertation qu'on pourrait appeler une soutenance de thèse sur *Cicéron*, par E. HUBNER. Le sujet a plus d'actualité qu'il n'y paraît. Il a été en effet, dans ces derniers temps beaucoup question dans le monde universitaire et lettré des ennemis

de Ciceron et de ses défenseurs en notre siècle, surtout de son influence sur les humanités. On sait qu'en France M. Boissier a consacré plusieurs volumes à cette discussion. Tout récemment en Allemagne deux publications de haute valeur critique, l'une de Zielinski, professeur à l'université de Saint-Pétersbourg, l'autre de Schneidewin ont ranimé la controverse, Hubner résume les pièces du procès. — S. Spilzer, qui fut le médecin du sultan *Abdul-Medjid* a laissé des papiers jusqu'ici inédits sur son séjour à la Cour de Constantinople. Ce sont pour la plupart des lettres intimes écrites à sa femme, mais on y trouve d'intéressants détails qui se rapportent à des temps, il est vrai, déjà bien éloignés du nôtre, mais qui ont des côtés piquants par leur comparaison avec ce qui se passe aujourd'hui à Yieldiz. A signaler ce portrait du sultan :

Il a reçu de son père une éducation sévère. Instruit dans toutes les connaissances, qui peuvent orner l'intelligence d'un musulman parfait, il parle et écrit avec élégance, monte admirablement à cheval et serait le plus heureux des princes s'il ne se croyait obligé de dissimuler sa gaieté naturelle, toutes les fois qu'il se montre au peuple; alors il a le regard dur, fixe, sombre, et son attitude en ces circonstances m'a singulièrement étonné. Il est économe mais bienfaisant et incapable de cruauté. Ce qui prouve sa bonté c'est qu'il veille avec sollicitude sur ses enfants. Il songe avec une certaine terreur au sort qui leur serait réservé si après lui son frère Abdul-Aziz montait sur le trône. Cette pensée et cette crainte — car il connaît la violence et la férocité même de ce jeune prince, qui ne répondra sans doute point à ses vœux — empoisonne son existence.

Quel aurait été son état d'âme s'il avait pu prévoir ce que serait la Turquie et son gouvernement quarante ans plus tard ?

Deutsche Revue. — Avril. — Esmarch, à propos de la prochaine conférence de La Haye, développe à son tour la question déjà traitée dans la *Revue des Revues* de *la lutte de l'humanité contre les horreurs de la guerre*. L'auteur s'attache à faire le tableau des mesures qui ont été prises pour soustraire les blessés dans les batailles aux causes pouvant accroître leurs souffrances. Il rappelle les efforts de la convention de Genève, et l'écho qui retentit dans tous les cœurs à la suite de la généreuse brochure de Henry Dunand: « Un souvenir de Solférino ». Cet historique des travaux de la pitié est saisissant. Nous n'en avons ici que la première partie et nous y reviendrons. — Quelques articles documentaires rétrospectifs, entre autres celui de W. Oncken sur *la mission du prince de Hatzfeld à Paris* en janvier-mars 1815 et les entretiens de Schulte avec Bismarck en janvier 1873 à l'occasion de l'attitude *des vieux catholiques*. — Sadger, sous un titre suggestif : *Gœthe fut-il un phénomène pathologique?* apporte une contribution nouvelle aux recherches inaugurées par Lombroso sur les affinités de la folie et du génie. L'auteur fait remarquer que la moitié droite de l'os frontal de Gœthe était déprimé et l'œil droit enfoncé. Rauch a caché cette asymétrie en donnant une attitude conventionnelle à la tête du poète, mais il est certain que cette circonstance eut une repercussion sur le développement particulièrement prononcé de la moitié gauche du front et du crâne. « C'est une chiquenaude que je dois à la nature », disait Gœthe lui-même en riant à ses amis; qui peut prétendre que cette chiquenaude ne fut pas la cause originelle de son génie ?

Nord und Sud. — Avril. — Dans la *première apparition de l'homme sur la terre*, nous avons, sous la signature de George Buchon une reprise de la bataille scientifique sur les différents pithèques de nos ancètres simiesques qui ont été surabondamment décrits, même en ces dernières années, à l'occasion de la découverte à Java de l'anthropopithèque, par le docteur hollandais Dubois. On aurait pu croire que l'affaire était close. Buchon la remet sur le tapis, sans faire au demeurant autre chose que de réunir les données du problème. — Sigismund Munz, de Vienne, trace un portrait du chancelier de l'em-

pire, *prince de Hohenlohe*, dont il énumère les travaux au cours d'une carrière politique et diplomatique très active. — JOSEPH GLASER appelle l'attention sur l'œuvre dramatique de *Max Halbe*, dont les dernières pièces: la *Terre maternelle* (*Mutter Erde*) en 1897 et le *Conquérant* (*Eroberer*) en 1898 ont été très discutées. L'auteur place Halbe au-dessus de Hauptmann et de Sudermann, non seulement pour la puissance de l'idée, mais pour la noblesse du style.

Neue Deutsche Rundschau. — Avril. — ALFRED KERR fait, lui aussi, la critique du théâtre de *Max Halbe* mais avec plus d'ironie et en le mettant en regard de Hirschfeld et de Sudermann. Les « Trois plumes de Héron », de ce dernier ont remis en vogue le Symbolisme qui n'avait pas donné à Hauptnman le résultat qu'il en attendait avec « la Cloche engloutie ». Ce symbolisme est au fond le vrai thème de Halbe dans le « Conquérant ». Kerr ne dit pas très clairement ce qu'il en pense, mais on lit entre les lignes de ses phrases décadentes — d'un décadent berlinois — que l'œuvre n'est pas tout à fait de son goût. — ELLEN KEY, en étudiant *la morale féministe*, prédit que le règne de la liberté féminine n'ira point « sans grands mécomptes, sans grandes caricatures et sans tragiques échecs, car les grandes vagues ont de grandes crètes d'écumes et un nouveau principe ne s'établit pas sans apporter avec lui de nouveaux égarements. Mais à la fin, les lois de la vie — on peut en être convaincu — l'emporteront». — RUD. MEYER, *la protection douanière et le projet de monopole*.

Litterarische Echo. — Avril. — OSCAR WIENER met en relief le talent de Iaroslav *Vrchlicky*, un des maîtres contemporains de la littérature tchèque et l'un de ceux qui contribuent le plus activement à faire connaître à son pays les grandes œuvres géniales de tous les temps. A côté de compositions personnelles dont plusieurs sont remarquables en prose et en poésie, il a traduit le théâtre de Schiller et de Hugo, les poèmes de Dante, de l'Arioste, de Léopardi, de Carducci, le *Faust* de Gœthe. Ses romans et ses nouvelles ont un cachet particulier, d'une puissante originalité; Emile Frida (car Iaroslav Vrchlicky n'est qu'un pseudonyme) est né en 1853. On lui doit déjà plus de cinquante volumes et sa fécondité est loin d'être épuisée. — Dans le même numéro, ALFRED RUHEMANN fait le bilan de la littérature franco-belge, et cite parmi les écrivains les plus productifs d'entre nos voisins d'outre-Quievrain, à côté des Rosny, Eekhoud, Lemonnier, Rodenbach — en quelque sorte naturalisés Parisiens —, les noms d'Eugène Demolder, de Maurice des Ombiaux, d'André Ruyters, de Georges Rency et quelques autres. — Les *Fleurs de la poésie chinoise* par A. FIRKE.

Zeit. — Avril. — *Hamlet en Angleterre* par FERNAND KHNOPFF. Etude rapide mais substantielle en sa concision sur les diverses interprétations des deux principaux rôles du drame shakespearien : Hamlet et Ophélia. L'auteur caractérise la différence qu'il y eut entre les acteurs du passé, Richard Burbage, David Garrick, John Kemble, Kean, et ceux que l'on applaudit aujourd'hui, comme Beerbohm-Tree et sir Henry Irving. Le parallèle entre les actrices, Mrs Montford, Sarah Siddons, n'est pas moins bien présenté.

Citons cette anecdote peu connue :

> Mrs Montford, une des reines du théâtre anglais, devenue folle par chagrin d'amour, était internée dans une maison d'aliénées. Un soir elle apprend par hasard qu'on donne *Hamlet* sur la scène où elle avait remporté tant de triomphes. Elle se rappelle qu'elle a joué Ophélia; elle s'évade avec cette ruse qui est le propre de la folie, elle arrive au théâtre et parait devant les spectateurs au moment même où l'actrice qui devait représenter Ophélia allait faire son entrée. Le succès fut prodigieux, mais Mrs Montford éprouva une telle commotion cérébrale qu'elle mourut quelques jours après.

Le *Jeune Tyrol* entre dans la lice littéraire, RUD. CHR. JENNY nous révèle ses champions : à leur tête figure Franz Kranewitter, dans le drame, Arthur von Wallpach, dans

la poésie lyrique, et Hugo Greinz, qui rappelle les scandinaves Jacobsen et Knut Hamsun, sans les copier. — RICHARD WALLASCHEK fait la critique du premier opéra de Siegfried Wagner, le fils du grand compositeur. *Der Baerenhaeuter* (le Fainéant) n'a, été de l'avis unanime, qu'un four; mais, pour consoler le jeune Icare, qui a cru pouvoir compter d'emblée sur les ailes de la renommée paternelle, Wallaschek rappelle que *les Fées* de Richard Wagner, son début, ne furent pas un chef-d'œuvre non plus et que Meyerbeer avait déjà vu tomber presque à plat quinze de ses opéras avant d'écrire *Robert*.

Revues d'Art

L'Art décoratif. — Février. — CAMILLE GARDELLE étudie l'œuvre du jeune architecte *Charles Plumet*, qui est avec Hector Guimard l'un des représentants les mieux doués de l'architecture française moderne, « art bien français, car il est fait de clarté et de logique, et bien moderne, car on n'y sent pas de réminiscences du passé ». — A noter encore des articles sur *Maurice Denis* qu'un admirateur par trop passionné place au-dessus de Fra Angelico, et sur les monuments de Rodin dont les principaux sont ceux de Claude Gellée (Nancy) des Bourgeois de Calais et le Balzac.

Deutsche Kunst und Dekoration. — Mars. — Cette Revue nous tient fidèlement au courant du mouvement décoratif en Allemagne. OTTO SCHULZE nous fait connaître les progrès qui a faits l'art de l'étain. — G. FUCHS donne une attention particulière à l'œuvre du fondeur Paul Stotz dont certains lustres nous apparaissent heureusement imaginés et sont très soigneusement reproduits.

Gazette des Beaux-Arts. — Mars. — HENRI LECHAT émet quelques vues sur *l'Evolution de la sculpture grecque*. — ARY RENAN continue son étude sur *Gustave Moreau* et dégage avec une grande précision tous les éléments de l'art de ce maître. — JULIEN LECLERCQ consacre un article nécrologique au peintre impressionniste *Alfred Sisley*, mort il y a deux mois. Peut-être l'éloge de notre confrère est-il quelque peu exagéré et l'on peut se demander si l'œuvre de Sisley est de celles qui survivront ou si, au contraire, elle disparaîtra avec la mode. — E. RODRIGUES étudie quelques dessins de la jeunesse de Dürer.

Magazine of Art. — Mars. — Après l'exposition de Rembrandt à Amsterdam, Londres a organisé une exposition du même maître plus particulièrement composée des œuvres appartenant à des collectionneurs anglais. WALTER ARMSTRONG nous donne dans le Magazine des pages très intéressantes sur cette dernière exposition si riche en chefs-d'œuvre. — Des articles sur le *mouvement artistique* et la *céramique anglaise* complètent ce numéro.

Studio. — *Wilfrid Ball*, aquarelliste anglais, est l'objet d'une étude documentée. — La Revue reproduit ensuite des dessins de Steinlen. — WILHELM SCHOLERMANN étudie le mouvement des arts appliques à Vienne à propos d'une récente exposition. — JOSEPH PINNELL émet quelques opinions intéressantes sur l'*art de la lithographie*.

La Chronique des Arts — Mars — commence une série d'articles sur l'agrandissement du Louvre.

Revues Néerlandaises

Gids. — Avril. — BYVANCK continue son étude importante sur le célèbre historien néerlandais *Fruin*. — La suite de la *Zélande militante* par TUTEIN NOLTHENIUS et la seconde partie des études topographiques et ethnographiques de P. G. VAN SCHERMBEEK, sur le *Fleuve Jaune*. — A signaler également un article de HAVERMAN sur *les arts*. Nous y lisons que les Hollandais viennent à leur tour d'entrer dans la voie de la propagande esthétique et de la diffusion de l'art populaire, par la création d'une société d'amateurs ayant pour objet de distribuer à ses membres une fois par mois *une planche* gravée reproduisant un chef-d'œuvre de la peinture, de la sculpture. Une particularité de cette association c'est qu'elle ne se borne pas à distribuer ainsi des œuvres classiques de grand nom, mais comprend également dans son programme la vulgarisation des œuvres toutes modernes. C'est ainsi qu'elle a l'intention de reproduire pour ses adhérents, bien entendu de concert avec les artistes, des dessins de Forain et Léander, de Félicien Rops, Odilon Redon, Rassenfosse, Césanne, Maurin, Renoir, de Groux, Herman Paul, Willette, Roussel, etc., et surtout Steinlen, qui a obtenu un grand succès à la dernière exposition du cercle artistique de la Haye et fait maintenant les délices des amateurs néerlandais.

Revues Roumaines

Literatura si arta romana. — IIIe année, nos 1 et 2. - Des pages intéressantes sur l'histoire du *Théâtre roumain*, par D. C. OLLANESCU. L'auteur s'occupe depuis bien longtemps de ce sujet, sur lequel il fournit tant de précieux documents. Cette fois il parle de la société « philharmonique », c'est-à-dire de l'époque de 1833-1837, où le théâtre roumain commence à s'ébaucher. Dans le répertoire, on trouve en première ligne le théâtre de Molière et de Voltaire; on jouait surtout : « Les Fourberies de Scapin », « le Médecin malgré lui » et « les Précieuses ». Parmi les autres pièces, on en remarque quelques-unes de Kotzebue, Alfieri et Schiller. — N. JORGA, dans son article *La beauté dans l'écriture de l'histoire*, soutient cette idée que les vraies œuvres historiques doivent être écrites avec autant d'art que de charme. Il cite les travaux de Ranke, Gregorovius et Mommsen, où, à côté des trésors historiques, soigneusement recueillis avec beaucoup de compétence, et soumis à une critique sévère, la beauté du style ne fait pas défaut. En somme, pour être historien, il faut avoir l'âme d'un artiste. — Le discours d'ouverture du cours d'histoire de la philosophie antique, de C. DUMITRESCU-IASI, recteur de l'Université de Bucarest. Le conférencier fait une excursion savante dans le monde des idées et veut dégager le principe de la philosophie et sa haute portée intellectuelle. Les systèmes de philosophie ne sont, suivant Dumitrescu-Iasi, que des réponses plus ou moins bonnes à la curiosité que l'on a de se rendre compte de la valeur de ces théories et surtout du monde cosmique dans lequel nous vivons. L'auteur admet l'influence du milieu comme facteur essentiel dans la formation et la conception des hypothèses. Son cours traitera cette année de la philosophie grecque. — G. D. SCRABA parle de *Suceava*, l'ancienne capitale de la Moldavie, et rappelle des souvenirs précieux aux Roumains; il décrit en termes éloquents ses impressions à la vue des ruines du premier berceau de l'Etat moldave. La Suceava d'au-

jourd'hui et celle du passé suggèrent bien des réflexions amères. — A signaler également le discours d'ouverture du cours de T. MAIORESCU, le Caro roumain, qui traite de l'histoire de la philosophie moderne. Ce cours est très suivi. L'année sera consacrée à l'histoire de la philosophie anglaise. L'auteur parle des lois de l'évolution et conclut à leur réalité, mais on ne les retrouve pas toujours. Maiorescu insiste sur le sens et les éléments de cette idée de l'évolution, qui caractérise les différents systèmes de la philosophie contemporaine anglaise. — La Revue contient en outre des vers dus aux meilleurs poètes roumains, comme Naum, Cosbuc, J. Roman, etc.

C. DISESCU, avocat et professeur à la Faculté de droit de Bucarest, fait la *psychologie du moine*. Les monastères sont pour lui des institutions de bienfaisance :

« Les natures mystiques ont aussi droit à quelques satisfactions. Si nous entretenons des théâtres, des promenades, pour ceux qui ont besoin de distraction, pourquoi ne pas entretenir les monastères pour ceux qui aiment et qui préfèrent la vie solitaire ? » — « L'amour de Dieu, conclut l'auteur, est aussi une manifestation du besoin d'aimer. »

M. N. PETRASCU a quelques réflexions suggestives sur « *l'éducation de la femme roumaine* ». Il constate une absence complète de direction sérieuse dans l'éducation de la femme ; dans le grand monde, la femme instruite dans des pensionnats étrangers, n'est qu'une mondaine, qui, n'ayant aucune éducation, ne sait que s'habiller et écouter des propos inconvenants sous prétexte de compliments. D'autre part, l'instruction trop prodiguée à la femme fait d'elle une prolétaire intellectuelle ; pour n'en citer qu'un exemple, l'auteur dit que, pour 30 places vacantes, il s'est présenté, à un concours, 300 concurrentes. — Parmi les vers, mentionnons le morceau intitulé « Au tombeau de Shelley », du poète impressionniste *M. Duilui Zamfirescu*, qui traduit ses impressions à la vue du tombeau de Shelley, non loin des murmures pleins de douceur du Tibre. — Des illustrations, comme toujours.

Revues Tchèques

Krok. — Mars. — Cette nouvelle revue littéraire compte parmi ses collaborateurs les principaux écrivains de la Bohême : Iaroslav Vrchlicky, F.-A. Subert, J. Jahn, etc. — SENEK y analyse *l'influence de Byron sur la poésie russe* en général et plus particulièrement sur Pouchkine. Les deux poètes vécurent en exil mais Pouchkine n'eut jamais l'humeur noire de l'auteur de *Manfred* dont il ne pouvait comprendre le pessimisme, son tempérament slave lui inspirant plutôt de la douceur et de la mollesse. Il ne fit que copier Byron. Comme l'a très bien dit Mickiewicz, Pouchkine ne fut qu'un byroniaque. — BORESKY apprécie le *Cyrano* de Rostand qui a été représenté au Théâtre national de Prague avec un énorme succès.

Rozledy. — Mars. — CERNY a une étude sur *la littérature populaire* tchèque. Il lui reproche de manquer de psychologie, d'être offerte au peuple sans discernement. La faute n'en est pas au peuple même qui accepte cette pâture intellectuelle, mais à ceux qui prétendent écrire pour lui, sans connaître ses besoins d'esprit et de cœur. La littérature populaire ne pourra acquérir d'importance réelle que le jour où ceux qui s'y consacrent seront de véritables pionniers dans ce domaine où tout est encore à créer.

Volné Smery. — Un numéro tout entier dédié à la mémoire du peintre tchèque Louis Marold, qui vient de mourir et qui était très connu à Paris. Le principal article

de cette série est de M. Madl. L'éminent critique rappelle que Marold, qui fut surtout le peintre du féminisme, ne s'attacha ni à philosopher, ni à prêcher, ni à moraliser. Il ne vit dans la femme que la beauté et s'en fit l'interprète, en traduisant avec un talent magistral l'élégance féminine, la grâce, la coquetterie. Les Adams de ces Eves ont trouvé en lui un ironiste qui ne les a point épargnés. Ses œuvres resteront parce qu'elles sont des documents : personne n'aura mieux raconté comment on a vécu, flâné, flirté à la fin du XIXe siècle.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

M. Dupuy grandit dans l'estime publique. Il n'a été considéré comme « fourbe » que par ses ennemis politiques, et voilà que ses ennemis eux-mêmes commencent à le ranger dans la catégorie des citoyens brouillés avec la véracité et l'honnêteté vulgaires. Pour la *Petite République*, notre président du conseil trahirait tout le monde, y compris ses propres intérêts, de même que M. Lebret, notre inimitable garde des sceaux, ne serait qu'un Janus, capable d'unir dans la méfiance pour sa personne des adversaires les plus implacables : révisionnistes et antirévisionnistes français. Ayons au moins l'espoir que le ministère actuel saura se faire pardonner son insuffisance par sa durée et que, muni de ces deux ornements, Dupuy-Lebret, il persistera malgré les menaces de tous les partis et le mécontentement du pays...

La politique étrangère a été des plus calmes. A constater cependant que l'arrangement franco-anglais relatif à l'Afrique n'a point ôté tous les soucis à l'Angleterre. L'Italie mécontente, lorsqu'on touche à l'Afrique qui lui rappelle ses cruelles défaites, la petite république du Transwaal avec son vaillant président Kruger, l'Allemagne qui ne cesse d'intriguer, autant de sujets de souci, pour lord Salisbury (*Punch*). Les Etats-Unis non plus ne se trouvent point heureux dans leur rôle de bienfaiteurs des Philippines (*Kladderadastch*, *Daily Witness*, *Hijo del Ahizote*). Ils ont beau faire : les victimes de l'ambition du frère Jonathan ne veulent pas être mangées, nonobstant la sauce alléchante des « intérêts humanitaires » dans laquelle l'Amérique s'efforce de noyer leur susceptibilité patriotique.

Le sang coule donc dans les Philippines pour la plus grande honte des grands principes violés par les faux démocrates d'outre-Océan...

(*Voir l'explication des caricatures à la page précédente.*) (1)



Petite République (dessin de Couturier — Paris). — Dupuy : « Comme çà, je n'aurai pas besoin de le changer d'épaule ! » (Allusion à la fourberie de Dupuy, dont se méfient tous les partis du Parlement.)



Grelot (dessin de Pépin — Paris). — Lebret-Janus :

« Certes, en tant que ministre,
« Je trouve que tout va bien ;
« Mais, comm' simple citoyen,
« Je crois avoir le droit de prend' un' min' sinistre ! »

(Allusion à l'attitude équivoque de M. Lebret, ministre de la Justice, qui a su se faire mépriser par les revisionnistes et antirevisionnistes.)

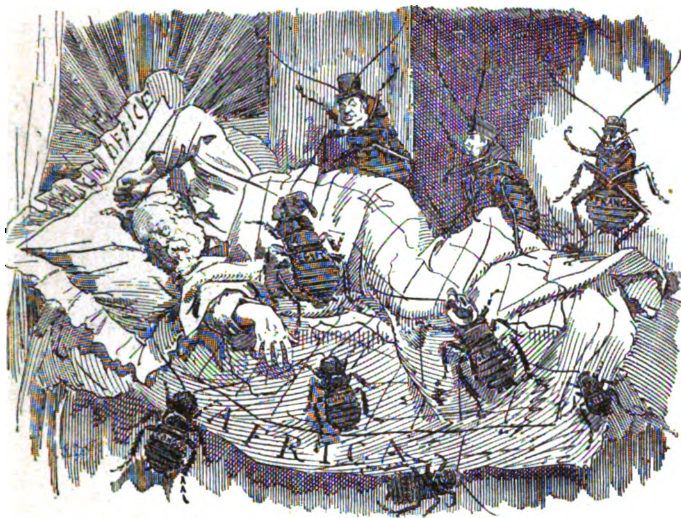


Kladderadatsch (Berlin). — L'Espagnol se réjouit en voyant l'Oncle Sam rongé par la vermine du manteau (l'insurrection des Philippines) qu'il lui a pris avec un sans gêne sans pareil.



Moonshine (Londres). — M. Stead, le défenseur de la paix à John Bull : « Signe la convention de la paix : mais il est entendu que cela ne sera point dirigé contre tes intérêts. »

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



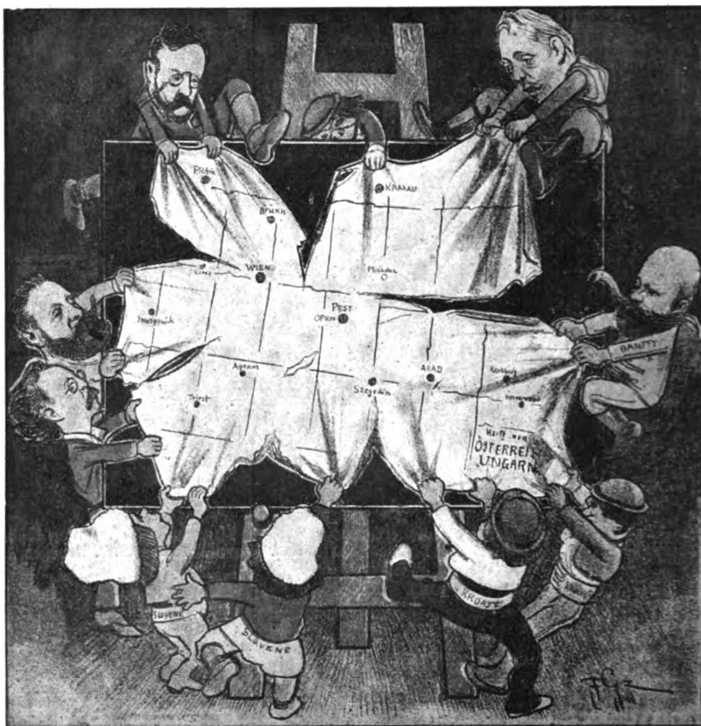
Punch (Londres). — Décidément l'Afrique a été créée pour troubler le sommeil du Premier anglais. — Lord Salisbury rêve toutes sortes de grenouilles qui se promènent sur sa couverture africaine : Krueger, l'Allemagne, l'Italie, etc.



Daily Witness (Montréal). — L'Oncle Sam commence à sentir les douceurs de sa politique d'expansion coloniale.



Humoristicke Listy (Prague). — La République Française sur des feux ardents (la mort de Félix Faure, le Panama ressuscité, les scandales de l'Etat-Major, etc.).



Neue Glühlichter (Vienne). — La monarchie austro-hongroise finira par être morcelée et ruinée grâce aux tendances séparatistes de toutes ses parties. (A gauche, les Polonais ; à droite, les Tchèques ; au milieu, Banffy ; d'autre part, les Allemands et antisémites, etc., tirent chacun la couverture de leur côté.)



Hijo del Ahizote (Mexique). — Le transfert de La Havane à l'Amérique.

Le Directeur-Gérant : JEAN FINOT

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.

LA FRANCE A L'ÉTRANGER

I. — LES INTÉRÊTS FRANÇAIS EN SUISSE

Les Français établis à l'étranger sont bien placés pour mesurer s'il y a hausse ou baisse dans l'intensité du rayonnement que la France projette autour d'elle. Nous voudrions aujourd'hui tenter cette enquête, en bornant nos recherches à la Suisse. Le pays est petit; mais il est étroitement lié à la France par des relations d'affaires et de bon voisinage, par de vieilles sympathies prouvées dans les mauvais jours, par certaines ressemblances dans le régime politique, par le fait enfin qu'un tiers environ de la population y a le français pour langue maternelle. Il est aisé, pour qui vit en ce milieu restreint, d'y noter quelques vérités utiles à connaître, vérités partielles que d'autres pourront ensuite, s'ils le veulent, compléter par des investigations semblables portant sur des contrées plus vastes ou plus lointaines.

Nous parcourrons tour à tour à cet effet le domaine économique et le domaine intellectuel et moral.

I

Si nous considérons d'abord le commerce entre la France et la Suisse, deux grands faits dominent son évolution durant ces dernières années. A partir du 1er janvier 1893, sous l'inspiration de M. Méline, des tarifs protecteurs très élevés fermèrent la frontière française aux produits suisses et firent naître, à titre de représailles, des barrières analogues à l'entrée du territoire de la Confédération. Depuis le 18 août 1895, à la suite d'une campagne de presse et de réunions publiques menée des deux côtés du Jura, il y eut un abaissement notable des droits de douane qui cependant, sont loin d'être redevenus, pour certaines denrées, ce qu'ils étaient auparavant.

(1) Ces chiffres et ceux que nous citerons plus loin ont été relevés : 1° dans la *Statistique du commerce de la Suisse avec l'étranger*, publication annuelle du département fédéral des douanes ; 2° dans la *Statistique du commerce de la Suisse* (Tableaux comparatifs dans la période 1885-1896, publiés en 1897) ; 3° dans le Message du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale (29 juillet 1895).

Remarque. Les statistiques françaises font souvent entrer en lignes de compte dans le chiffre des exportations les produits envoyés dans la zone franche.

Quels ont été pour le commerce français en Suisse les résultats de ce mouvement de va-et-vient? Des chiffres répondront pour nous.

	Exportation de la France en Suisse.		*Exportation de la Suisse en France.*	
	Francs	En 0/0 de l'exportation totale en Suisse	Francs	En 0/0 de l'exportation totale de la Suisse
1892	179.436.161...	20,63 0/0.......	102.545.981...	15,59 0/0
1893	111.558.546...	13,48...........	74.252.502...	11,49
1894	110.251.969...	13,35...........	73.043.608...	11,76
1895	138.459.293...	15,12...........	74.524.453...	11,24
1896	177.612.458...	17,87...........	81.016.009...	11,77
1897	192.416.315...	18,66...........	83.648.498...	12,07

Le tableau précédent appelle un commentaire. Il montre que la rupture des relations commerciales entre les deux pays se marqua par une diminution très considérable des échanges, — diminution qui fut encore aggravée par la dépression universelle des affaires durant les années 1893-1894. Dès la conclusion de l'entente, la courbe se relève régulièrement; mais si la France, en 1897, a dépassé le chiffre qu'atteignaient en 1892 ses exportations en Suisse, elle n'a pas encore, à cette date, regagné la place qu'elle avait occupée en ce pays; en effet, elle figurait en 1892 pour 20,63 0/0 dans les importations totales de la Suisse; en 1897, elle y figure seulement pour 18,66 0/0. La Suisse, du reste (ce n'est pas une compensation), paraît avoir plus souffert que la France de cette guerre de tarifs; car en 1897, le chiffre de ses importations en France n'est pas seulement moindre *relativement* qu'en 1892; il l'est aussi *absolument*.

Cependant, comme le total des importations et des exportations de la Suisse a crû considérablement durant la même période (1), il est à supposer que la diminution de ses échanges avec la France a été compensée par une augmentation des affaires avec d'autres pays. On constate, en effet, que, pour l'année 1897, en ce qui concerne seulement les importations en Suisse, la France occupe le 3e rang, l'Italie le 2e, l'Allemagne le 1er. Mais ce n'est point assez. Il importe de savoir quels sont les produits français qui ont été les plus atteints par ce déplacement opéré dans les sources où puise le commerce suisse. Or, on voit que les savons, les sucres, les aciers et les fers venant de France ont été remplacés par des produits similaires venant d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre; que les tissus fabriqués

(1) En chiffres approximatifs, de 660 à 700 millions pour les exportations, de 860 millions à 1 milliard pour les importations.

en coton, laine, fil et soie ont beaucoup perdu; qu'en revanche, la décroissance des achats a été moindre sur les matières premières nécessaires à l'industrie textile ou sur les produits alimentaires. Cela revient à dire que l'agriculture de la France a été moins frappée que son industrie. Mais encore faut-il ajouter que les vins français, quoique jouissant d'une faveur marquée, ont à lutter maintenant avec la concurrence des vins de Hongrie, d'Italie, même de Tunisie et de Californie; et, si j'en crois une information parue dans le journal *La Limmat*, au début du mois de février dernier, les farines françaises seraient menacées à leur tour. Voici, en effet, ce qu'on pouvait lire dans ce journal Zürichois :

« Un grand nombre de meuniers de la Suisse orientale se sont constitués en une association dont les membres s'engagent à ne plus acheter ni vendre de farines françaises. Chaque sociétaire consent à payer une forte amende au cas où il enfreindrait cet engagement. Les minotiers de l'Est de la Suisse disent que les farines françaises sont des produits très secondaires, dont on ne saurait faire du pain vraiment nutritif et qui ne pénètrent en grande quantité chez nous que grâce aux fortes primes d'exportation payées par la France ».

On ne saurait guère contester, je pense, les pertes mal réparées du commerce français en Suisse. Elles ont contribué pour leur part, si petite qu'elle paraisse, à la crise prolongée que traverse ce commerce. Camille Pelletan, le distingué collaborateur de la *Revue des Revues* et rapporteur général du budget français, dénonçait éloquemment à la tribune de la Chambre des députés cette décadence économique dont il écrivait un peu plus tard dans la *Dépêche* de Toulouse, à la date du 22 janvier 1899 : « Nous qui étions naguère, à ce point de vue, une des deux premières puissances du monde, nous devenons, hélas! une puissance de second ordre, non seulement au-dessous de l'Angleterre, des Etats-Unis et de l'Allemagne, mais encore menacée par cinq ou six nations moindres qui progressent pendant que nous reculons. » Rien de plus exact. En 1891. à la veille des tarifs, le chiffre total des entrées et des sorties s'élevait pour la France à 8 milliards 338 millions de francs; il est descendu, en 1898, à 7 milliards 879 millions; et cette diminution correspond à un accroissement formidable des nations concurrentes. La comparaison devient tout à fait inquiétante, si l'on essaie d'établir le rapport entre le mouvement annuel du commerce en chaque pays et la population de ce pays. Pour l'année 1896 (je n'ai pu me procurer des statistiques complètes d'une date postérieure) on arrive à ces résultats approximatifs, où de petits Etats se révèlent comme ayant une supériorité inattendue sur de grandes puissances :

Chiffre d'affaires par tête d'habitant (1896) :

Hollande	Plus de 900	francs
Suisse	500	—
Angleterre	475	—
Belgique	425	—
France	190	—
Allemagne	190	—

Depuis lors, l'égalité qui existait entre la France et l'Allemagne a été rompue au profit de celle-ci, et encore, si l'on veut juger sainement les pertes de notre industrie nationale, convient-il de remarquer que le sol de l'Angleterre et celui de l'Allemagne sont bien moins fertiles que le nôtre et que les produits fabriqués sont par suite en proportion plus considérable dans leurs exportations.

Revenons à la Suisse. Pourquoi la France n'y a-t-elle plus la clientèle qu'elle y avait voici dix ans ?

Pour répondre à cette question, les statistiques ne suffisent plus ; elles ne peuvent que suggérer des présomptions. J'ai donc interrogé de vive voix ou par écrit des négociants résidant en différentes villes (1) et je ne puis que résumer leurs opinions d'ailleurs singulièrement concordantes.

La première cause, à n'en pas douter, est l'élévation des tarifs français. Ils ont pour beaucoup d'articles des effets prohibitifs. En vain certains commerçants, pour garder leurs clients, ont-ils consenti à payer de leur poche les frais de douane sur les marchandises françaises, le prix s'en est trouvé trop majoré pour que cela pût durer ! Pour les soieries, on écrit de Zürich : « Nous faisons aujourd'hui des affaires avec Paris *pour de petits articles de fantaisie*; car il n'y a plus moyen de faire l'article courant — faille, taffetas de couleur — qui est la grosse consommation. » Pour les tissus écrus et façonnés, on écrit des environs de Zürich : « Rien à faire avec la France. Même les spécialités sont si fort renchéries par les droits d'entrée qu'il n'y a pas de bénéfice. » De Zürich même, réponse analogue, avec, en plus, cette indication que les nouveautés venant de Paris ont conservé la faveur de l'aristocratie et des fonctionnaires publics. Si beaucoup de marchandises françaises ont cessé ainsi de passer la frontière, certaines marchandises suisses ont été plus rigoureusement encore arrêtées au passage. Ainsi les taxes frappant les tissus de coton sont beaucoup plus fortes à la sortie de Suisse qu'à celle

(1) Je citerai, en les remerciant cordialement de leur obligeance, d'abord M. Henri Faillettaz, de Lausanne, qui m'a fourni quantité de chiffres et de renseignements précieux ; puis les maisons J. Kreis, Schmid et Berchtold, Baumann, Streuli et Cie (Zürich), Schelling (Saint-Gall), J... (canton de Zürich).

de France; une lettre de Saint-Gall, que j'ai sous les yeux, qualifie d'insensés les droits sur les broderies renommées du pays (bandes, entredeux, dentelles, etc.) et se plaint amèrement que « la Suisse, dans ses relations d'affaires avec la France, soit la partie exploitée ». Je reproduis ces doléances, sans en pouvoir juger le bien-fondé. Ce qui est certain, c'est que de 1890 à 1897, l'exportation de ce genre d'articles pour la France est descendue de 4.410.018 francs à 1.673.889 francs.

De ces obstacles mis de part et d'autre à la circulation ont découlé deux ordres de conséquences. Pour ne parler que de la Suisse, il s'y est d'abord créé de nouvelles industries, dont quelques-unes ont fléchi depuis le *modus vivendi* établi en 1895, dont beaucoup ont prospéré, fermant dès lors le marché au commerce français. Ainsi, la fabrication des flanelles, des mérinos, des cachemires, des lainages en général et surtout des peignés s'est, d'après une correspondance de Zürich, développée énergiquement et de grandes teintureries ont été créées tout exprès pour assurer la vitalité aux fabriques récemment fondées.

Puis les maisons suisses ont dû s'ouvrir de nouveaux débouchés, et elles ont naturellement cherché, comme on me l'écrit encore, du côté des nations « qui ne s'entourent pas d'une muraille de la Chine ». Reims, Roubaix, Lyon ont beau travailler aujourd'hui de toutes leurs forces à reprendre le terrain perdu ; malgré leurs efforts, qui n'ont pas été stériles, elles n'ont pu reconquérir tout ce qui a été gagné par des rivaux habiles et tenaces. La lutte est, paraît-il, fort difficile avec l'Allemagne en ce qui concerne les objets bon marché.

A ces pertes de la France considérée comme pays de production, il faudrait ajouter celles qu'elle subit comme pays de transit. Il y avait en plusieurs villes françaises, à Paris surtout, de grandes maisons qui centralisaient dans leurs dépôts les marchandises suisses et qui de là faisaient l'exportation pour le monde entier. Leur nombre s'est réduit à presque rien. On m'écrit encore « que la place de Paris a dû perdre de ce fait un chiffre énorme d'affaires ». Les fabriques suisses traitent aujourd'hui directement avec leurs clients d'Amérique et d'ailleurs ou bien par l'entremise de commissionnaires établis en Suisse même. Ce qui passait autrefois par la France s'en va par Londres, par Hambourg, par les pays qui ont des ports francs ou qui, comme l'Allemagne, acceptent pour deux mois l'entrée de marchandises qu'on peut reprendre sans payer de droits, si elles n'ont pas été vendues. C'est ce qu'on appelle en termes techniques « l'admission temporaire ».

Je ne crois pas utile d'insister davantage sur les effets produits par les barrières douanières; il ressort assez clairement de cette revue rapide qu'ils ont été mauvais pour le commerce de la France; il en ressort aussi cette indication utile, sinon neuve, que l'industrie de luxe a été moins éprouvée que l'autre, c'est-à-dire que l'élégance, la fantaisie, l'invention demeurent des qualités précieuses qu'il importe d'entretenir dans le monde du travail français.

Mais je veux dire encore une cause qui m'est signalée comme contribuant à la lenteur périlleuse que le commerce français met à se relever en Suisse. On l'accuse ici d'être resté « vieux jeu »; de manquer d'initiative; de ne pas aimer à se déranger; d'être trop fidèle à certaines habitudes, tranchons le mot, à certaines routines. On lui reproche d'attendre sous l'orme la clientèle; de ne pas offrir assez ses marchandises; de savoir mal se servir des annonces; et l'on me dit que pour un commis-voyageur français, on en rencontre quatre Allemands sur la place. Encore le Français voyage-t-il d'ordinaire pour un seul article, tandis que chacun des Allemands en offre trois ou quatre, souvent fort disparates, ce qui donne plus de résultats pour les mêmes frais de route et diminue d'autant le prix des objets. On regrette que certaines maisons (plusieurs de Rouen, par exemple), s'obstinent à conserver des commissionnaires, au lieu de traiter directement avec leurs clients; ces intermédiaires prélèvent nécessairement une part de profit et cela, dans le commerce de gros, suffit à écarter les acheteurs en renchérissant les articles. On me dit encore que les commerçants allemands, profitant de l'expérience acquise par autrui, mais n'ayant pas de traditions gênantes, se plient mieux aux goûts et aux exigences de leur clientèle et ne craignent pas d'envoyer faire des offres de service, non seulement aux gros négociants, mais aux détaillants et même aux particuliers. Je n'ai pu vérifier ces allégations, je les soumets à qui de droit, en faisant seulement observer qu'elles émanent de négociants suisses et ont, par cela même, en tout état de cause, une sérieuse valeur.

J'ai voulu avoir aussi l'avis de commerçants français (1) vivant en Suisse et voici la substance de ce qui m'a été dit :

Ce qui a nui ces temps derniers à l'industrie française, c'est d'abord une certaine paresse à suivre dans le renouvellement de son outillage les progrès de la science; les fabriques de soie de Zürich ont supplanté celles de Lyon sur plusieurs points, parce

(1) Je nommerai seulement M. Giraud, négociant et directeur du journal : *Le Franco-Suisse*.

que les premières ont introduit partout, jusque chez les paysans, le tissage mécanique, quand les secondes s'attardaient au métier à main. On me rend attentif à l'importance énorme qui s'attache à la question des forces motrices en un moment où l'emploi généralisé de l'énergie électrique est sur le point d'amener une révolution industrielle analogue à celle que produisit l'introduction de la vapeur. En Suisse, les chutes d'eau fournissent presque partout et à très bon compte de quoi mettre en branle d'innombrables usines; au besoin, on crée sur des plateaux des lacs artificiels, ainsi qu'on l'a fait aux environs de Zurich. Que fait la France, pendant ce temps-là, dans cet ordre de choses? Lyon n'a pas encore son fameux canal de Jaunage, qui devait fournir le mouvement à ses manufactures; on espère qu'il pourra être achevé un jour; mais l'industrie ne vit pas d'espérance.

On me signale certaines entraves dues aux conditions particulières de nos brevets d'invention. Par exemple, quand on découvrit la fuchsine, la première couleur tirée de la houille, le brevet s'étendit à la production des autres couleurs, qui pouvaient naître de la distillation du même corps. En conséquence, lorsque l'aniline, extraite à son tour du charbon de terre, vint à faire son apparition, les possesseurs du premier brevet eurent seuls le droit d'exploiter la nouvelle découverte et ceux qui voulurent la mettre en œuvre sur territoire français durent leur payer une redevance. Est-il étonnant que, pour échapper à une pareille servitude, les fabriques d'aniline se soient surtout fondées à l'étranger et que l'Allemagne, la Suisse même, dépassent aujourd'hui la France dans la fabrication de ce produit chimique.

On m'indique, puisque nous parlons chimie, comme ayant causé de longs retards, la lutte qui a mis aux prises durant près de quarante ans la théorie de Wurtz et celle de Berthelot. Tandis que ce dernier et l'enseignement officiel demeuraient fidèles aux vieux équivalents, la théorie de l'autre, la théorie atomistique, devenait classique dans les pays environnant la France et leur donnait une avance scientifique qui se répercutait dans le domaine des applications industrielles.

Enfin l'on déplore que la France n'ait pas *de consulats commerciaux*, semblables à ceux qu'entretiennent d'autres puissances; les Etats-Unis, par exemple, en ont une dizaine sur le sol de la Suisse, et la Suisse en a un nombre à un peu près égal sur le sol de la France. On voudrait que ces consulats, relevant du ministère du Commerce et non plus du ministère des Affaires étrangères, fussent des bureaux de renseignements confidentiels,

donnant à nos nationaux les noms et les adresses des commerçants susceptibles d'acheter et de propager les produits français, les noms, les adresses, le tirage des journaux suisses et leurs conditions de publicité. On souhaiterait qu'il y eût, déposé dans chacun de ces consulats, une sorte de « Bottin » des commerçants français faisant l'exportation avec le détail des articles qu'ils offrent et leur prix de vente. On demanderait encore à ces consulats de faire connaître dans la mère-patrie les nouveaux modèles, les variations de goût, les besoins et les perfectionnements industriels se faisant jour autour d'eux. On les chargerait de veiller aux contrefaçons et de compléter l'œuvre des Chambres de commerce françaises existant à l'étranger, chambres avec lesquelles ils ne feraient nullement double emploi. attendu que celles-ci, composées non seulement de *négociants*, mais de *fabricants*, n'ont pas toujours intérêt à favoriser l'arrivée des produits de France, sur des marchés où lesdits fabricants écoulent les leurs nés dans le pays même. On verrait avec plaisir le Parlement étudier sérieusement une création qui rendrait de grands services dans la guerre commerciale que se font les nations.

En somme, un relèvement imparfait après une longue dépression dont j'ai analysé les causes principales; un réveil d'énergie et d'activité qui peut être stimulé par des réformes faciles à opérer; tel paraît être le bilan actuel du commerce français en Suisse.

II

Mais il y aurait une singulière étroitesse de vues à suivre uniquement l'évolution des intérêts matériels. Les marchandises ne sont pas seules à s'échanger d'un peuple à l'autre; il se fait aussi, par-dessus les frontières, une circulation invisible et fort importante d'idées et de sympathies. Quelle est, par suite, ce qu'on peut appeler la situation morale de la France en Suisse?

L'importation des idées françaises se fait par les hommes, les livres et les journaux, et, comme il est naturel, c'est par la Suisse parlant français que passe le courant venant de France pour se répandre dans le reste de la Confédération.

Or, sans parler du flot toujours montant des touristes, qui, de notre pays arraché enfin à ses habitudes casanières, viennent chaque été visiter les lacs, les glaciers et les stations mondaines, la France envoie, l'hiver, dans les villes suisses, divers représentants de son mouvement intellectuel. Les uns sont des conférenciers; ils sont moins nombreux qu'il y a une dizaine d'an-

nées et ils ont un peu changé de nature; c'étaient, en ce temps-là, des poètes, des littérateurs, des anecdotiers qui apportaient ici la crème fouettée des élégances parisiennes; aujourd'hui ce sont plutôt des hommes préoccupés de questions religieuses, morales ou sociales qui viennent développer leurs projets et leurs rêves dans un milieu où une parole sérieuse et convaincue est sûre de rencontrer bon accueil et d'éveiller des échos. D'autres hirondelles d'hiver sont les artistes — comédiens, lecteurs, musiciens, chanteurs — qui tantôt brillants et éphémères oiseaux de passage, tantôt séjournant la saison entière dans une ville, popularisent les œuvres ayant eu du succès de l'autre côté du Jura. Or l'amour de la musique est ici très développé et le goût du théâtre a grandi singulièrement ces années dernières à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, dans ces centres protestants où le vieil esprit puritain a si longtemps mis obstacle à l'expansion de l'art dramatique. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de villes de la province française où les pièces applaudies à Paris arrivent aussi vite et suscitent autant de curiosité. Les troupes d'amateurs y foisonnent et la comédie de salon y devient un des divertissements favoris de la société.

Je cite pour mémoire, comme un trait d'union entre les deux peuples, la colonie suisse qui, rien qu'à Paris, forme un noyau de 25.000 âmes au moins et qui s'éparpille sur le reste du territoire français; les artistes, littérateurs, journalistes, professeurs et étudiants suisses qui, plus nombreux et plus appréciés qu'ils ne l'ont jamais été, jouissent de l'hospitalité française. Quelques-uns se complaisent en France jusqu'à s'y faire naturaliser; d'autres se contentent d'y faire des séjours plus ou moins longs; tous y reçoivent l'influence française qu'ils propagent à leur tour dans leur pays d'origine. Je mentionne encore les Congrès, les fêtes, les expositions qui sont chaque année des occasions de passer la frontière, enfin les alliances de famille, qui, dans le monde protestant surtout, créent d'une nation à l'autre des liens de chair et de sang.

Mais je laisse de côté l'essaimage de la Suisse en France et je ne veux voir ici que le mouvement inverse (1). Il se fait sentir dans les Universités. Non pas que la France envoie beaucoup d'étudiants dans les hautes écoles de sa voisine; non, elle garde jalousement sa jeunesse. Au Congrès international de l'Enseignement supérieur, qui eut lieu à Lyon en 1894, il fut demandé que les étudiants pussent passer dans une Université d'un autre pays une partie de leur temps d'études, qui leur serait

(1) La Colonie française en Suisse compte environ 60.000 personnes.

comptée comme s'ils l'avaient passée dans leur patrie. Cette « équivalence des semestres », comme on l'appelle, existe, par exemple, entre les Universités de Suisse et d'Allemagne. Le vœu fut adopté ; une Commission fut nommée pour le réaliser ; mais rien n'a été fait depuis lors, de sorte que, sauf quelques étudiants en théologie qui viennent suivre les cours des facultés protestantes de Genève ou de Lausanne, les jeunes Français ne grossissent guère le personnel scolaire d'un pays où ils auraient cependant beaucoup à apprendre. En revanche la France prête à la Suisse un certain nombre de professeurs, enseignant la plupart l'histoire, les langues anciennes ou la littérature française. A la très catholique Université de Fribourg la France a fourni des dominicains et des normaliens catholiques ; elle est représentée par d'autres élèves de l'école normale supérieure ou par des diplômés de l'école des Hautes Etudes à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, à Zürich. Et ainsi se perpétue et s'accroît le contact fécond entre la pensée suisse et la pensée française.

Ce contact s'opère aussi par les livres. On lit beaucoup en Suisse, parce que le niveau moyen de l'instruction y est fort élevé et aussi parce que la vie plus calme y laisse des loisirs. Je me souviens d'avoir entendu dire à l'éditeur Lemerre que la Suisse romande était pour ses publications poétiques un excellent débouché. Il faut en rabattre aujourd'hui. La vente des livres y a baissé notablement. Les ouvrages d'art, de science, de sociologie se sont maintenus : mais poètes et romanciers n'y ont plus la même vogue.

Les libraires attribuent ce déclin à des causes diverses : d'abord, comme partout, à la bicyclette, qui réduit à la fois les moyens d'acheter des livres et le temps de les lire ; ensuite à la multiplication des Revues qui tentent le lecteur par l'appât de nouvelles ou de romans inédits et des journaux à supplément littéraire qui ont avec la Société des gens de lettres des traités leur permettant de reproduire toutes les œuvres de ses membres ; puis aux réclames éhontées qui ont presque partout remplacé la critique indépendante et tué la confiance du public dans des éloges aussi trompeurs que tarifés ; enfin à la nature même des volumes parus ces dernières années. Où est-il le poète contemporain qui ait conquis la gloire d'un Victor Hugo ou d'un Musset? Et, quoique le nombre et la fécondité de nos romanciers soient toujours formidables, qui oserait dire que les vides laissés par la mort d'un Alphonse Daudet ou d'un Maupassant sont d'ores et déjà comblés? Il semble que la littérature française traverse une période de tâtonnements, d'hésitation, de

mue pénible, qui déconcerte quelque peu les lecteurs. Peut-être faudrait-il ajouter à cela des raisons purement commerciales. Sans doute la concurrence étrangère est peu à craindre en ce domaine dans un pays où l'on parle le français; et de fait l'Allemagne, quoiqu'elle inonde les établissements publics et les particuliers de ses catalogues et de ses prospectus, ne réussit guère que dans la vente des gravures, chromos, cartes de Noël et du nouvel an. Mais aujourd'hui que la clientèle tend, là comme ailleurs, à se passer d'intermédiaires et à faire directement ses commandes aux libraires de Paris, peut-être ceux-ci feraient-ils bien d'emprunter à leurs confrères allemands l'abondante publicité et les offres répétées par lesquelles les maisons de Stuttgard, de Leipzig, de Berlin ne dédaignent pas de solliciter l'attention et l'appétit des acheteurs.

En tâchant d'évaluer la force du courant d'idées qui coule de France en Suisse, je ne saurais passer sous silence les journaux. L'entrée des journaux étrangers en Suisse se heurte, depuis 1895, à une entrave fort gênante ; l'expédition en ballots a été interdite ; chaque exemplaire doit payer un droit de timbre de plusieurs centimes, ce qui frappe la vente au numéro d'une surtaxe, très sensible surtout aux journaux à un sou dont le prix se trouve par là même doublé. De là un arrêt général de développement dont toute la presse française a pâti. Mais il est curieux de relever la répercussion des événements politiques sur la vente des différents journaux.

Or, nul n'ignore à quel point la dramatique affaire Dreyfus a intéressé et passionné la population suisse. De loin, l'opposition à la revision du procès et les menaces de l'antisémitisme ont si bien apparu avec le caractère dominant de manœuvres cléricales que tous ceux qui ont pris parti se sont trouvés, sauf de rares exceptions, rangés en deux camps de confession religieuse distincte. La Suisse catholique, la moins importante par le nombre de ses habitants et par le rôle qu'elle joue, a été en majorité pour le maintien de la chose jugée ; la Suisse réformée, la plus instruite, la plus active et la plus vivante, indignée d'un déni de justice qui froissait sa conscience et d'un retour de fanatisme qui commençait à attaquer les protestants après les israélites, s'est prononcée presque unanimement en faveur du condamné de l'Ile du Diable. Il s'en est suivi dans toute cette portion de la Suisse une grande perte de terrain pour certains journaux comme le *Petit Journal* et autres de même couleur et une augmentation considérable dans la diffusion des journaux revisionnistes.

Puisque nous parlons de « l'Affaire » (et comment n'en point

parler?) il faut bien dire à ce propos la façon sévère dont la politique française a été jugée par la Suisse libérale et démocratique. Cela aussi importe à la France. Une nation est grande et forte, non seulement par son armée, son travail, l'étendue et la richesse de son territoire, mais encore par l'idée qu'elle donne d'elle-même, par l'estime et la sympathie qu'elle inspire. Elle a une personnalité morale qui est une partie non négligeable de son patrimoine et de sa puissance. Elle occupe dans l'opinion des autres peuples une place dont elle ne peut déchoir sans subir un dommage égal parfois à la perte d'une grande bataille.

Eh bien! Il en coûte à un Français de l'avouer, mais il serait puéril de fermer les yeux..., la France, en un pays où elle a toujours été aimée et respectée, s'est trouvée, ces temps derniers, diminuée.

Je laisse la parole à des écrivains suisses, qu'entre cent autres je choisis à dessein *conservateurs avérés*, pour qu'on ne les accuse pas d'être des cerveaux brûlés *et amis connus de la France*, pour qu'on n'imagine pas quelque parti-pris de malveillance. Il est superflu d'ajouter que, désireux de présenter des documents *impartiaux*, nous les offrons sans commentaires à la réflexion de nos concitoyens. L'un écrit (1) :

« Les amis de la France, si nombreux en Suisse, ont inexprimablement souffert depuis une année... »

Et pour qu'il n'y ait point de doute sur le sens de sa pensée, il ajoute :

« La sympathie profonde que la France nous a toujours inspirée ne pourrait être amoindrie que si nous avions la douleur de la voir s'obstiner dans une erreur qui, désormais, serait volontaire; mais alors c'est que la France cesserait d'être la France, pays de droiture et de lumière; et serait-ce encore la peine de l'aimer?

Un autre (2) écrit, de son côté, en parlant des difficultés que rencontre la révision du procès.

« La France ne s'est fait aucune idée de l'impression profonde et des sentiments de répulsion qui en sont résultés un peu partout. Le vide s'était fait autour d'elle. Si à ce moment elle s'était engagée dans une guerre, elle aurait été parfaitement isolée en Europe, comme elle le fut en 1870. »

Un troisième (3) dit à son tour en étudiant les chances et les conséquences qu'aurait un coup d'Etat militaire :

(1) *Bibliothèque universelle.* Janvier 1899, p. 200. L'auteur de l'article est, je crois, M. Philippe Godet, correspondant du *Journal des Débats.*

(2) *Bibliothèque universelle.* Décembre 1898. Article de son directeur, M. Tallichet : *L'Affaire Dreyfus vue du dehors.*

(3) M. Albert Bonnard, rédacteur de la *Gazette de Lausanne*, dans la *Semaine littéraire* (Genève) du 14 janvier 1899.

« Quand la France se diminue, tout le monde en souffre; quand de l'autre côté du Jura la libre discussion est éteinte, c'est pour le reste du monde la grande lumière qu'on souffle. Voilà pourquoi nous avons aussi le droit de nous émouvoir et de nous attrister. Ces crises périodiques, nous les connaissons. Elles sont passagères; mais elles le sont moins que nous-mêmes. Elles durent de quinze à vingt ans; c'est plus que beaucoup d'entre nous n'ont à vivre encore. Et, pour nous autres Suisses, une France cléricale, cocardière, chauvine, susceptible, impérieuse, constitue un péril de toutes les heures. »

Les notes plus vives ne manquent pas. *La Tribune de Lausanne*, journal de ton modéré, s'exprime ainsi (14 janvier) :

« On est bien forcé de dire, en dépit de la courtoisie due à des voisins, que la France est bien bas. Quand toutes les notions morales sont faussées, que les accusations les plus odieuses et les pires insultes jaillissent à jet continu, un pays est en pleine anarchie. »

Inutile, je pense, de multiplier ces témoignages. S'il faut résumer ce qu'on reproche ici à la pauvre France, c'est de renoncer à sa mission de soldat du droit et de conductrice des peuples; c'est d'être en perpétuelle éruption de scandales, de tourner, comme a dit un journaliste français, au volcan de boue; c'est de supporter une presse vomissant à flots injures et calomnies, osant lancer des inepties telles que la fameuse nouvelle annonçant que la Suisse avait versé 37 millions et demi au prétendu syndicat Dreyfus.

Que sont devenus hélas! le bon renom, l'autorité, le prestige de notre République? Et pourtant, dans cette Suisse, où l'on suit les événements de France avec plus d'intérêt et de passion que dans la plus grande partie des campagnes françaises, on garde une confiance vivace dans l'élasticité légendaire d'une nation voisine et amie. On reconnaît qu'une erreur judiciaire serait peut-être, en un autre pays, restée enfouie sous l'indifférence publique. Les Suisses savent gré à une minorité ardente d'avoir travaillé d'une manière courageuse et désintéressée au triomphe de ce qu'ils considèrent comme la vérité.

J'ai dit les pertes d'ordre divers que la France a subies en Suisse; elle peut les réparer; elle a commencé déjà; elle a, si elle le veut, les moyens de retrouver sa situation d'autrefois. Mais il n'y a plus de temps à perdre, plus de faute à commettre. Puisse cette étude limitée à un étroit coin de terre fournir quelques réflexions, et, si possible, quelques résolutions salutaires à ceux que préoccupent et inquiètent nos relations matérielles et intellectuelles avec l'étranger.

GEORGES RENARD,
Professeur à l'Université de Lausanne.

LES MARTYRS ARMÉNIENS

DEVANT LA CONFÉRENCE DE LA HAYE

La Conférence internationale du désarmement, qui se réunira à La Haye le 18 mai prochain, fera-t-elle œuvre utile ou se contentera-t-elle de platoniques déclarations de paix et de fraternité universelles? Voudra-t-elle prendre des mesures infaillibles pour délivrer les peuples de cette paix armée qui est pire que la guerre, comme une agonie sans fin est pire qu'une mort instantanée? Ou bien fera-t-elle patte de velours pour ne froisser personne et laissera-t-elle les choses à peu près où elles sont aujourd'hui? C'est là, croyons-nous, la grosse question du jour.

D'après la mémorable circulaire du comte Mouravieff, l'Empereur de toutes les Russies aspire à une paix « réelle et durable ». L'idéal du Czar correspond à l'idéal de l'humanité; mais peut-on arriver à un si heureux résultat sans avoir réglé, d'une façon ou d'une autre, les deux redoutables problèmes qui forcent l'Europe à rester l'arme au bras : la question d'Alsace-Lorraine et la question d'Orient? Si les hommes éminents qui vont siéger à la Conférence de La Haye désirent mettre un terme aux armements excessifs, ils devront renoncer aux voies sinueuses de la diplomatie et examiner franchement la situation. Qu'ils suppriment la cause, et ils auront supprimé l'effet.

Il y a vingt et un ans, une autre conférence se réunissait à Berlin, ayant pour mission la pacification de l'Orient. Ses délibérations ont abouti à un traité, dont presque toutes les clauses ont été exécutées plus ou moins scrupuleusement, à l'exception de celles relatives à la Macédoine et à l'Arménie. Les questions macédonienne et arménienne menacent de mettre le feu aux poudres, non pas seulement en Turquie, mais dans un grand nombre de pays.

La plupart des chrétiens de la Macédoine sont d'origine slave et professent la religion orthodoxe, et la province fait partie du continent européen : c'est pourquoi les plaintes des Macédoniens parviennent facilement en Europe et y éveillent un écho de sympathie. Il n'en est pas de même pour l'Arménie. Celle-ci possède une Église nationale; sa population n'est pas apparentée aux nations européennes, et le pays est relégué en Asie. Pour ces diverses causes, la condition des Arméniens de Turquie reste presque inconnue à la plupart des peuples étrangers. La

presse internationale s'en occupe très rarement, et le public répète son adage favori : Pas de nouvelle, bonne nouvelle.

Et pourtant, depuis la publication du dernier *Livre Jaune* relatif aux affaires arméniennes, le sort de cet infortuné peuple n'a pas été amélioré en quoi que ce soit. Comme toujours, la vie, l'honneur et les biens du paysan arménien sont à la merci du premier musulman venu. Toute l'Arménie est dévastée par les razzias de la cavalerie kurde des Hamidiés, qui ne relèvent plus des tribunaux ordinaires, pas même des tribunaux militaires, et qui ne peuvent être poursuivis qu'en vertu d'un iradé impérial, lequel n'est jamais rendu. Le manque de sécurité paralyse le commerce et l'agriculture; les plus aisés sont ruinés, et les pauvres sont réduits à mendier leur pain. Beaucoup vivaient d'herbes et de racines ; depuis la neige, qui a tout couvert, ces malheureux meurent de faim. Citons quelques-uns des faits qui se sont passés, depuis un an, dans les provinces habitées par les Arméniens :

Les autorités turques ont persécuté les Arméniens à Adana, à Tarse, à Mersin, à Aïntab, à Marasch, à Kilis et dans les autres parties de la Cilicie. Elles ont torturé plusieurs chrétiens à Kézab. Une jeune Arménienne a été dépecée, pour avoir refusé de se convertir à l'Islam.

La crainte de nouveaux massacres et les persécutions continuelles des autorités turques ont poussé à l'émigration une partie des Arméniens de Karpout. Les beys turcs et kurdes de la province ont adressé au gouvernement ottoman une pétition rédigée dans les termes les plus énergiques, dans laquelle ils énumèrent les grosses pertes qu'ils ont subies par suite de l'émigration des Arméniens. « Nous ne saurions nous passer du concours des Arméniens, disaient ces seigneurs terriens. Le sol reste inculte, dépeuplé. Si les Arméniens continuent à quitter le pays, nous allons mourir de faim. »

A Diarbékir, les autorités turques ont interdit aux élèves de l'orphelinat arméno-protestant d'apprendre à lire et à écrire. La famine sévit dans toute la province, surtout depuis que les accapareurs ont envoyé leur blé au marché de Mossoul. Les pauvres errent dans les rues, en criant : « Du pain ! Du pain ! » Les musulmans ont pillé, sur le Tigre, un radeau chargé de blé.

Azamat Pacha force les chrétiens à travailler gratuitement à la construction d'une ligne ferrée. Une soixantaine de ces malheureux ont été conduits, à coups de bâton, jusqu'à la localité nommée Kaïnagh, près de Sévéreg. Un conducteur chrétien, qui devait les faire travailler sous sa direction, voit que ces affamés

n'étaient pas en état d'entreprendre le pénible labeur qui leur était imposé. Il les renvoie donc à Diarbékir, et fait venir 40 autres chrétiens. Ceux qui rentrent à Diarbékir, sont jetés en prison et ne regagnent leur liberté qu'en payant, chacun, 30 piastres. Un d'eux, barbier arménien âgé de 20 ans, succombe aux mauvais traitements.

Le tanneur arménien Sarkis, qui se rendait de Ledjé à Diarbékir, a été tué et dévalisé par un muletier turc, qui n'a pas été châtié. Les Turcs, qui ont assassiné deux meuniers arméniens au moulin de Hormoun-Dour, à Diarbékir, restent également impunis. Un Turc de Mardin tue d'un coup de poignard son berger arménien, du nom de Mourad; la veuve et les orphelins de la victime mendient aujourd'hui leur pain dans les rues de Diarbékir. Un jeune tisserand arménien de cette ville succombe à la blessure qu'il reçoit d'un Turc, au village de Ketelbel. Les arrestations arbitraires continuent; les perquisitions se succèdent. On a emprisonné M. Mgrditch Calender, coupable d'avoir distribué des secours aux affamés arméniens de Sévéreg. Les collecteurs perçoivent les impôts dans les villages de Diarbékir, en maltraitant et en assommant les Arméniens et en mettant aux enchères leurs bœufs de labour et jusqu'à leurs lits.

Les Kurdes de Térikan ont décapité sur le pont de Diarbékir quatre jeunes laboureurs arméniens, originaires du village de Ledjé. Ils y ont torturé et dépecé le prêtre Stépan, originaire du village de Kahbi, après quoi ils ont accroché ses membres au parapet du pont, en criant aux passants : « Arméniens, regardez! Voilà votre prêtre! » D'autres villageois arméniens ont été tués et jetés dans le Tigre.

Les autorités turques ont fermé l'orphelinat allemand de Diarbékir, qui abritait plus de 60 orphelins et orphelines arméniens. Si elles traitent de la sorte les Allemands, que ne font-elles aux Arméniens!

Environ 2.000 Arméniens des villages de Pétchar, de Rez, d'Andiv et de Norchen, complètement dépouillés et forcément islamisés pendant les massacres arméniens par un féroce chef kurde, Tahir Bey, sont rentrés dans le giron de leur Eglise, grâce à la protection du consul d'Angleterre à Mousch. Furieux de cette conversion, Tahir terrorise ces villages et y perçoit les impôts avec la dernière rigueur. Il a ordonné à ses Kurdes d'opprimer ces Arméniens plus cruellement que par le passé. Il a interdit aux prêtres de visiter le district, de sorte que les Arméniens naissent, vivent et meurent, privés de l'assistance de la religion chrétienne.

Les autorités turques accablent d'impôts le paysan arménien de la campagne de Mousch, emportent tout ce qu'elles trouvent chez lui, détruisent ce qu'elles ne sauraient emporter, et le forcent à aller travailler pour rien, nu-pieds et affamé, à la construction d'une chaussée qui doit relier Mousch à Erzeroum. Les collecteurs criblent de coups les villageois arméniens, arrachent leurs moustaches, les attachent à des poteaux et jettent sur eux de l'eau glacée.

Les Arméniens de la campagne de Khnous sont continuellement harassés et souvent dévalisés par les Turcs et les Kurdes, qui tuent impunément tous ceux qui résistent à leurs caprices. Les autorités locales ayant refusé leur protection à ces paysans, chaque village arménien a dû offrir une somme de 100 livres turques (2.300 fr.) aux agas kurdes Tadjdin, Sofi et Youssouf, afin de s'assurer leur protection.

A Khlat, les autorités turques ont emprisonné des centaines d'Arméniens innocents, qu'elles ont torturés sans pitié, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Elles leur attribuent un attentat à la vie d'un cheik kurde, qui a pourtant déclaré qu'il avait été attaqué et blessé par ses ennemis kurdes et que les Arméniens ne lui avaient fait aucun mal. Les Kurdes ont pillé huit villages arméniens dans le district.

Kurdes et Turcs commettent toutes sortes de crimes dans les villages arméniens de Boulanouk, et Bechar Oghlou, le sanguinaire tyranneau du village de Yondjalou, y viole avec impunité toutes les vierges chrétiennes.

Les Kurdes de Sloghgan ont attaqué, au mois de mai dernier, le village arménien de Sak (Guzel-Déré), au sud-est de Bitlis. Ils ont pillé deux maisons et massacré quatre hommes et sept femmes et enfants. Ils ont également tué deux Arméniens dans un village voisin.

Le Kurde Farso, fils de Mirza Agha de Goumatch, se rend au village arménien de Ghoultik (Bitlis), à l'instigation du cheik Saïd, fils du cheik Djélaleddin, le fameux chef de brigands. Il convoque les 60 notables du village et leur demande 60 livres turques, dont il avait besoin, disait-il, pour appliquer des réformes. Après avoir empoché l'argent, il fait pendre par les pieds les malheureux villageois et leur fait subir toutes sortes de tortures, après quoi il se rend à d'autres villages arméniens pour y répéter ses exploits.

A l'instigation du même cheik, les Kurdes de Khizan persécutent sans relâche les paysans arméniens qui, forcés d'embrasser l'Islam à l'époque des massacres, sont impatients de rentrer dans

le giron de leur Eglise. Ces Kurdes ont ruiné les villages de Khaguev, de Kharkhotz, d'Anabad, de Norchen et d'Eghontz. Ils ont tellement terrorisé les villageois arméniens de Tarountz et de Prountz qu'ils n'osent pas renoncer à l'Islam.

Les razzias des Kurdes sèment la terreur dans les villages arméniens de Vérin-Karassou, de Nerkin-Karassou, de Hégou, de Mantentz, de Nam, de Brochentz, de Khadzous, de Gargar, de Spaguert, de Dadig, de Gardjgan et de Dosp.

Les Kurdes ont tué quatre Arméniens à Albak et sept dans un village voisin, qu'ils ont mis à sac.

Les Turcs ont pillé deux maisons et enlevé deux femmes dans un village arménien du vilayet de Trébizonde.

Les Arméniens de Kémakh (Erzinghian) sont réduits à la dernière misère. On les a dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. En empruntant de l'argent à gros intérêts, ils ont acheté quelques bœufs de labour et semé de l'orge à Tchatir-Batan, mais les tyranneaux musulmans ont fait manger à leurs bestiaux le fruit du travail de ces Arméniens. Turcs et Kurdes s'emparent des champs et des jardins des Arméniens, et détruisent ou emportent leurs biens. Quand les Arméniens leur demandent pourquoi ils les oppriment à tel point, ils répondent invariablement : « Un giaour est indigne d'être riche, de monter à cheval. C'est pour nous une action méritoire de frapper à la tête du giaour et de lui enlever ce qu'il possède. Allah vous a créés pour nous. Vous devez travailler, nous devons manger le fruit de votre labeur. L'âne travaille pour le cheval. »

Les Kurdes ont attaqué le village arméno-grec de Hovous, aux environs de Kémakh. Ils ont enlevé les troupeaux des villageois. Ceux-ci leur ont opposé une vive résistance, mais ils ont dû battre en retraite, les Kurdes étant nombreux et bien armés.

Quinze prisonniers politiques arméniens s'étant évadés du cachot de Bitlis, les autorités turques ont incarcéré un grand nombre d'Arméniens inoffensifs et infligé d'horribles tortures à plusieurs Arméniennes innocentes. Croyant avoir affaire à des révolutionnaires, elles ont torturé avec la dernière cruauté bien des Arméniens, afin de leur arracher des aveux. Plusieurs ont été arrosés de pétrole et brûlés vifs. Quelques autres, à qui l'on a tordu les parties génitales, ont succombé à la douleur. D'autres encore ont été châtrés par force ou percés de broches rougies au feu. On a brutalement violé des vierges et de jeunes femmes. On a pillé les couvents et villages arméniens. Un voyageur a rapporté que le nombre des prisonniers arméniens s'est élevé à 150, et que 150 autres ont été tués sous la torture. Les

Arméniens du village de Tadwan ayant opposé de la résistance et tué même quelques-uns de leurs agresseurs, ceux-ci en ont égorgé quatre et jeté une centaine de ces Arméniens en prison. Les détenus ont été remis en liberté, grâce à l'intervention du patriarche Ormanian.

Sous prétexte de chercher le vengeur arménien Akhbour et sa bande. le Circassien Ali-Bey s'est mis à la tête de 50 soldats turcs et de 150 Hamidiés et a ravagé la campagne de Bitlis. Ces bandits étaient accompagnés de portefaix kurdes, qui transportaient dans leurs villages les biens des paysans arméniens. Ali et ses complices criblaient de coups les villageois arméniens qui ne pouvaient pas dénoncer le lieu de retraite d'Akhbour; ils leur écrasaient les pieds dans des presses de bois et leur brûlaient la tête sous des ustensiles rougis au feu. Non contents de briser des dents et de fendre des têtes, ils jetaient dans les caleçons des femmes des chats qu'ils excitaient, afin de leur faire déchirer le corps de ces infortunées. Ils élevaient à la potence les personnes qui leur paraissaient suspectes, et les descendaient au moment de l'agonie, afin de leur arracher des aveux en les effrayant par les angoisses de la mort. Ils emportaient les jolies Arméniennes et les relâchaient au bout de quelques jours, après avoir assouvi sur elles leurs passions brutales. Ils ont égorgé les Arméniens qu'ils croyaient en relation avec Akhbour, et rasé la barbe aux prêtres arméniens qu'ils avaient rencontrés. Ils ont assassiné plusieurs de ces prêtres. Un grand nombre d'Arméniens et d'Arméniennes ont succombé à ces tortures, sans compter les paysans visés et tués par la soldatesque d'Ali, en guise d'exercice de tir. Le village de Sokhort, patrie d'Akhbour, a été ruiné de fond en comble.

Les Turcs ont attaqué les villages arméniens de la province de Bitlis. Sous prétexte que ces paysans ne voulaient pas payer la taxe sur les moutons, en objectant que les musulmans avaient enlevé, il y a trois ans, tous leurs troupeaux, les Turcs ont massacré quatre Arméniens au village d'Arou, cinq à Tatzou, deux à Khendzorod, un à Hals, trois à Pergri, six à Harpentz, trois à Dzegor, deux à Oriz, trente à Eghékis. On ne connaît pas le nombre des victimes du village de Hrondentz. Le total des massacrés arméniens de la campagne de Bitlis dépasse deux cents. Les Arméniens des villages de Tzakhogh et de Tzakou ont dû embrasser l'Islam, pour échapper à un massacre général.

Dans la campagne de Bitlis, les collecteurs perçoivent, avec la dernière rigueur, les impôts des trois dernières années. Les paysans arméniens, nus et affamés, leur crient : « Il ne nous reste

plus que la vie ; nous en avons assez ; prenez-la, si vous voulez, et nos souffrances auront enfin un terme. »

Les gendarmes turcs attaquent le village arménien de Pertag, dans la campagne de Bitlis, sous prétexte d'y chercher des armes et des révolutionnaires. Ils battent et torturent les habitants, pillent les maisons, arrachent aux femmes leurs ornements, maltraitent et violent les jeunes paysannes, et quittent enfin le village, sans y avoir trouvé ni armes, ni révolutionnaires.

Deux mille Kurdes ont attaqué, non loin du village d'Aïntab (Bayézid), une bande de vengeurs arméniens. Ceux-ci ont eu 59 morts ; les pertes des Kurdes sont plus sérieuses.

Pour étouffer la protestation des habitants arméniens et turcs du bourg de Boghazlian (Yozgat), qui ne voulaient pas que le siège de l'autorité fût transféré au bourg d'Ouzounlou, Edib Effendi, mutessarif de Yozgat et qui avait reçu des habitants d'Ouzounlou un *bakhchisch* de 250 livres turques, attaque Boghazlian à la tête de 150 gendarmes et soldats. Irrité de ce que les femmes turques avaient lancé des pierres à un des militaires, Edib ordonne à ses troupes de charger la foule. Il y a eu une cinquantaine d'Arméniens et de Turcs tués, et une centaine de blessés.

D'après le correspondant constantinopolitain de la *Polit. Corresp.* de Vienne, au vilayet de Van, les Kurdes ont pillé les villages arméniens de Bahézik, de Malkava et d'Erigan. Des gendarmes turcs ont dévalisé les voyageurs arméniens, auxquels ils avaient promis leur protection. Un Kurde a saisi les terres des villageois arméniens de Khochab et les fait travailler en serfs. Le *Courrier des Balkans* apprend, de son côté, qu'à Talori, au Sassoun, il y a eu de nouveaux massacres : on compte une dizaine de morts et quelques blessés.

D'après des rapports reçus au Patriarcat arménien de Constantinople, la misère est très grande dans la province de Van. Au village de Timar, une trentaine d'Arméniens sont morts de faim. Dans d'autres villages, des affamés arméniens se sont suicidés, en se pendant ou en se jetant dans les flots du lac de Van.

La direction de l'Œuvre des écoles d'Orient a reçu récemment le télégramme suivant du R. P. Defrance, supérieur de la Mission dominicaine d'Arménie et Kurdistan et vice-consul de France à Van : « Province de Van dans extrême misère. Nombreux villageois chrétiens sont morts de faim. »

Il y a trois ans, la province de Van comptait 150.000 Arméniens. Près de 40.000 ont succombé, d'abord massacrés, puis décimés

par la misère. Le reste attend en partie sa subsistance de la charité publique.

La misère est encore plus grande à Gardjgan et à Gargar. Un consul qui a traversé ces régions affirme avoir vu des gens qui passaient des semaines entières sans pouvoir se procurer un morceau de pain. Ils faisaient cuire des gâteaux faits d'herbes et d'une farine extraite des graines d'une sorte de trèfle.

D'après les dernières nouvelles, Van se peuple de femmes et de filles qui, n'ayant plus aucun moyen de soutenir leur triste existence, vendent leur honneur au premier venu, à quiconque leur donne un morceau de pain.

Les causes qui obligent un peuple si laborieux à vivre ainsi dans la mendicité sont multiples. La récolte a été médiocre l'année passée, et les laboureurs arméniens ont dû livrer aux Kurdes trois mesures contre une mesure de blé pour semailles qu'ils leur avaient empruntée. Le fisc a exigé les impôts des trois dernières années, et les gendarmes ont saisi les bœufs, vaches ou buffles des paysans, qui ont dû se disperser, en abandonnant des terres qu'ils ne peuvent plus cultiver. Les exactions des agas kurdes et surtout des Hamidiés ont été encore plus cruelles. Ils pillent et ravagent tout, enlèvent le bétail, s'emparent des récoltes, et souvent mettent tout à feu et à sang. Ils ne sont responsables, même pour les délits de droit commun, que devant le commandant du 4e corps d'armée, Zéki Pacha, le principal fauteur des massacres d'Arménie, qui protège les criminels kurdes. Zéki a tout récemment protégé Hadji Bey, aga des Kotchers, qui avait pillé huit villages chrétiens et trois musulmans, tué des paysans, violé des femmes, incendié des maisons et brûlé trois personnes vivantes, qui a enlevé jusqu'ici 20.000 moutons à la seule tribu nestorienne de Tiari, et qui a ruiné vingt villages chrétiens dans le district de Djoulamerk et soixante-dix villages, la plupart musulmans, dans la province de Mossoul. Il a également protégé le chef kurde Moustafa Pacha, qui a enlevé, à Chadakh, des milliers de moutons, et le colonel hamidié Chéref Bey, qui s'est emparé des moutons de vingt-cinq villages du district de Khochab et ruiné le sandjak de Baschkalé.

Les Hamidiés s'attaquent maintenant à l'armée régulière elle-même. Un capitaine en mission est frappé par eux, un de ses hommes blessé, et le lieutenant-colonel des Hamidiés qui s'est porté à ces voies de fait n'est l'objet d'aucune punition. Un autre officier, pour avoir, pendant les exercices, réprimandé trop vivement un Hamidié, est obligé de baiser la main du chef de la tribu, qui est lui aussi lieutenant-colonel, et de lui demander pardon.

Tous les ordres expédiés par le Sultan, à la demande du Kaiser, pour faire arrêter l'assassin qui avait attenté à la vie d'un explorateur allemand, M. le Dr Belck, venu à Van pour faire des fouilles dans la province, sont demeurés lettre morte, parce que l'auteur du crime était fils du sanguinaire Husséin Pacha, lieutenant-colonel des Hamidiés. L'autorité est forcée de demeurer témoin impassible de tous les crimes perpétrés par ces bandits.

La persécution dirigée contre les chrétiens menace de se propager jusqu'en Perse, où le gouvernement est pourtant plus libéral que le gouvernement turc. Mgr Lesné, délégué apostolique de la Perse, écrit à Mgr Charmetant, directeur général des Œuvres d'Orient, qu'à Salmas les musulmans ne veulent plus qu'on vende aux chrétiens ni blé ni pain, et Mgr Goga, évêque chaldéen catholique, écrit qu'à Senah « on a affiché un papier, sans signature, dans lequel il est écrit que les chrétiens ne doivent plus monter à cheval, ni élever la voix en parlant, ni sonner les cloches, que l'église doit même être démolie ».

Ces quelques faits, pris entre mille, démontrent suffisamment que le sort des chrétiens arméniens et autres n'a pas été amélioré, en dépit des stipulations expresses des traités de Paris, de San-Stefano, de Berlin et de Chypre, en dépit des projets de réformes élaborés par les puissances, en dépit des innombrables notes et remontrances des ambassadeurs à Constantinople. La Conférence de La Haye, qui, pour nous servir de l'expression du comte Mouravieff, est appelée à cimenter l'accord des puissances « par une consécration solidaire des principes d'équité et de droit », voudra-t-elle reconnaître que l'écrasement des Arméniens est la plus grosse iniquité du siècle? Voudra-t-elle comprendre qu'une paix « réelle et durable » n'est pas possible, tant que le sang de 300.000 martyrs arméniens et les larmes de plus de 100.000 veuves et 50.000 orphelins crieront vengeance au ciel et à la terre?

Ce ne sont pas les armements excessifs qui ruinent l'Orient, c'est l'exécrable administration du Sultan. Pour pacifier l'Orient, l'Europe doit faire en Arménie et en Macédoine ce qu'elle vient de faire en Crète. Cette île était, hier encore, un abattoir; elle est devenue heureuse et prospère, sous le coup de baguette d'une administration européenne. La Macédoine et l'Arménie restent crucifiées sous les yeux indifférents des puissances; celles-ci n'ont qu'à s'inspirer « des principes d'équité et de droit », et l'enfer sera bientôt transformé en paradis.

MINAS TCHÉRAZ,
Directeur du journal *L'Arménie*.



Le général Kosciuszko.

HISTOIRE & DÉMOGRAPHIE

Kosciuszko et les Légions Polonaises en France [1]

(*Documents inédits*)

Après avoir consacré huit ans de sa jeunesse à la guerre d'indépendance de l'Amérique, après deux guerres en Pologne dont la dernière, la plus glorieuse, eut lieu sous sa dictature militaire, après des années de captivité cruelle à Pétersbourg, brisé physiquement et moralement, Kosciuszko profita de sa délivrance par l'empereur russe Paul Ier, pour gagner l'Amérique.

Il y fut accueilli avec enthousiasme. Le peuple, à Philadelphie, où il débarqua, s'attela à son carrosse pour le traîner vers l'hôtel où il

(1) Rappelons, d'une façon brève, en quoi consiste la gloire du général polonais, si tendrement aimé par les siens et si universellement admiré par tous ses contemporains.

Dans un effort d'énergie suprême, la Pologne veut, après son premier partage, trouver son salut dans la *Constitution du 3 Mai*, dont les

s'arrêta. Ses anciens camarades d'armes s'empressaient de l'inviter, de lui rendre toute sorte de petits services; l'admiration et la pitié étaient générales, car le héros des deux mondes souffrait beaucoup de ses blessures non guéries et négligées pendant sa longue captivité. Il ne pouvait marcher sans aide, et la plupart du temps il se tenait à demi couché.

Il paraissait décidé à se fixer en Amérique, comme tant d'autres hommes illustres que la persécution politique et la recherche de la liberté avaient déterminés à adopter cette résolution. Nous trouvons dans les lettres de ses amis des propositions d'achat d'une ferme... Mais à peine sept mois plus tard Kosciuszko, disparaît soudainement et mystérieusement. Il ne prend même pas congé du poète Niemcewicz, son aide de camp et le compagnon de sa captivité, qui l'avait accompagné en Amérique pour le soigner. C'est Jefferson, avec qui il s'était lié d'une amitié intime resserrée par l'union du cœur et de l'esprit — tous deux étaient rêveurs et consacrèrent leur vie entière au bonheur de l'humanité —, c'est Jefferson seul, dis-je, qui fut dans le secret; c'est lui qui devait apprendre le départ de Kosciuszko à Niemcewicz, et celui-ci fit croire à tout le monde qu'il se trouvait aux eaux minérales dans le Sud pour soigner ses blessures.

Une lettre de Niemcewicz à Jefferson, datée de Federal City, le

idées larges et humanitaires devancèrent tant de régimes démocratiques de nos jours. La Russie, craignant la regénération de la victime, provoque une agitation parmi l'aristocratie polonaise qui fournit des traitres nécessaires pour démolir l'œuvre de la Réforme. Ces derniers s'adressent même à l'impératrice Catherine II, pour que celle-ci daigne défendre « les libertés polonaises » ! Cent mille soldats russes font irruption dans la Pologne affaiblie et saignant de ses blessures récentes. La République décide quand même de tenir tête à l'ennemi dix fois plus puissant. C'est au général Kosciuszko qu'incombe l'honneur de défendre sa patrie. De retour des États-Unis, où il batailla d'abord comme simple volontaire, ensuite comme colonel, aide de camp et général de Washington, le jeune Kosciuszko a acquis une renommée universelle par ses exploits héroïques et par la noblesse de son caractère. A la tête de 4.000 hommes, il bat 20.000 Russes à Zielence et soutient une lutte encore plus inégale à Dubienka. Mais le roi polonais suit l'exemple des aristocrates de la Targowica : il trahit les intérêts de son pays. Le second partage de la Pologne s'ensuivit, de même que la réduction de ses forces armées au chiffre modeste de 15.000 soldats. Kosciuszko, forcé de fuir, se sauve en Allemagne. Il revient peu de temps après à Cracovie, se met, en qualité de dictateur, à la tête de l'insurrection, decrète la levée générale de toute la jeunesse de 18 à 27 ans, jure de ne pas désarmer jusqu'au jour de la victoire et, entouré de tout ce que la Pologne compte d'hommes courageux et dévoués à leur patrie, il se jette sur les Russes. Après la victoire éclatante de Raclawice, la pauvre Pologne croit pouvoir résister à la fatalité du sort et un grand espoir de délivrance s'empare du pays.

Les Prussiens tremblent à leur tour pour leurs conquêtes et se joignent

27 mars 1798, qui se trouve dans les Archives Nationales d'Amérique (1), nous donne une idée de la façon dont il s'acquitta de sa tâche.

« Monsieur, écrit-il, au milieu de l'inquiétude et de l'anxiété que vous éprouvez, sur le sort de votre ami exposé à plus d'un naufrage, peut être ne serez-vous pas fâché de savoir ce qu'est devenu celui qui depuis tant d'années a été son compagnon d'infortune et de voyages : je m'empresse à vous satisfaire là-dessus. Selon les instructions de G. K[osciuszko] j'ai pris (comme pour le suivre) le chemin du Sud, j'étais à Baltimore et me voilà depuis quinze jours à Federal City (2) dans la maison de M. Law. Partout j'ai été accablé de questions, je ne sais comment je m'en suis tiré, tout ce que je sais c'est que le métier de menteur (pour qui n'y est pas accoutumé) est aussi difficile qu'il est humiliant. Soyez cependant sûr que le secret est religieusement gardé, personne ne se doute de la vérité : les uns le croient vraiment sur les chemins des Eaux, d'autres imaginent que nous sommes brouillés, enfin on a écrit ici de Philadelphie que vous l'avez enlevé et caché à Monticello »...

Quelle fut donc la cause qui changea aussi subitement les intentions de Kosciuszko, qui lui fit oublier ses blessures et ses infirmités pour s'exposer à un long et pénible trajet sur l'Océan ?

Les biographies américaines font allusion à une mission secrète de la part de Jefferson et du parti républicain pour la France.

aux Russes. Pris entre les deux feux, découragé par la trahison des grands propriétaires ruraux qui s'opposent, avec l'aide du roi Poniatowski, à la levée générale, sous prétexte que celle-ci enlève les travailleurs nécessaires aux champs, Kosciuszko tombe vaincu et mortellement blessé à la bataille de Maciejowice. Prisonnier russe, il est relâché d'une façon chevaleresque par le tsar Paul I[er], qui embrasse comme un frère le héros vaincu et lui permet de quitter la Russie.

Kosciuszko retourne parmi ses amis aux États-Unis. Le Congrès lui vote une grande dotation et le peuple américain le reçoit avec un enthousiasme indescriptible. Mais l'âme de Kosciuszko se trouve au loin, parmi les siens. Une nostalgie patriotique le pousse vers la Pologne de plus en plus infortunée. Ne pouvant retourner à Varsovie, il s'établit à Paris (1798), où il aide le Directoire à recruter des soldats parmi les Polonais réfugiés. En vain le Directoire et plus tard Napoléon I[er] lui offrent le commandement de l'armée. L'ancien dictateur ne se battra, d'après sa promesse solennelle, que pour l'affranchissement de sa patrie. Mais l'heure des batailles ne devait plus sonner pour le héros polonais qui, brisé, en proie à des tristesses indicibles, est mort en France, dans cette France qu'il aima, ainsi que tant de Polonais après lui, comme une seconde patrie. (*Note de la rédaction.*)

(1) *Jefferson Papers*, liv. 2, vol. LXIII, p. 16. Elle est écrite en français ; nous en conservons l'orthographie.

(2) Le nom primitif de Washington. D. C.

Le gouvernement américain était dans ce temps très peu enclin au républicanisme. — Nous savons très bien que le républicanisme est souvent un crime dans une république ; c'était le cas en Amérique aussi pendant la présidence de John Adams et un peu avant lui : Génet, l'agent diplomatique français, fut renvoyé pour son agitation démocratique ; les patriotes irlandais, victimes de leurs idées républicaines, n'étaient pas admis sur le sol américain ; enfin on fit une loi contre « les étrangers et la sédition ». La présence de Kosciuszko, malgré les services rendus à l'Amérique, ne fut pas agréable à ce gouvernement.

Mais l'opinion des masses subit un changement rapide. Jefferson était vice-président et les républicains espéraient le voir nommé président à l'élection prochaine. Il s'agissait de prévenir une guerre avec la France, qui, comme le sentaient tous les amis de la liberté, pourrait être fatale au régime républicain. Un homme jouissant d'une aussi grande réputation que Kosciuszko, ayant la confiance du parti républicain, aussi bien en France qu'en Amérique, pourrait bien apaiser les colères que provoquait en France la conduite du gouvernement d'Adams, en faisant comprendre que les jours de ce gouvernement étaient comptés.

Il se peut que Kosciuszko fût chargé de cette mission et qu'il s'en soit acquitté. Nous trouvons dans les lettres de Jefferson (1) quelques allusions qui paraissent confirmer cette supposition, mais en tout cas ce ne fut pas le principal objet de son voyage.

On raconte qu'un jour il reçut un paquet de lettres venues d'Europe. A la lecture de l'une d'elles, il fut vivement agité ; il quitta subitement son fauteuil sans aucun aide et fit quelques pas dans la chambre...

Quelle était la nouvelle qui produisit cette guérison miraculeuse, guérison qui, jointe à sa disparition mystérieuse, devint une cause de caquets en Amérique (2) ?

(1) M. D. Jullien, qui devait être bien informé puisqu'il était en relation avec Lafayette, Galatin, Barnet et en correspondance avec Jefferson, eu parle aussi dans sa « Notice biographique sur le Général Kosciuszko » (Paris 1818) : « Il contribua puissamment par ses représentations et ses démarches amicales auprès du directoire exécutif à opérer un rapprochement entre la France et les Etats-Unis » (p. 23).

(2) Niemcewicz dans sa lettre à Jefferson du 3 septembre 1798 datée d'Elisabethtown, écrit : ... j'ai trouvé cet endroit rempli des contes les plus absurdes. On me dit que le major Fouzzard étant passé par ici il y a dix jours, et s'étant arrêté chez M. Dayton le Speaker, a assuré tout le monde avoir vu une lettre écrite de Virginie, qui annonçait que le G. K. avait quitté ce pays seul et dans le plus grand secret possible, qu'on croyait, à ce qu'il a été dit dans la lettre en Irlande, pour y commander les insurgés. Tout cela passe ; mais quelle fut mon indignation et mon étonnement, lorque j'appris que le major Fouzzard a eu la hardiesse de dire que les blessures et l'état cruel d'invalide et d'estropié où se trouvait le général, n'était qu'une farce, une feinte et qu'on l'a vu marcher à New Castel. »

Pas de doute pour nous que c'était celle des légions polonaises, formées en France. L'espoir d'être encore une fois utile à sa patrie ranima le cœur du héros et combattit la faiblesse du corps qui résista longtemps à tous les efforts des meilleurs médecins. Nous n'entendons plus parler de ses blessures en France. Prit-il un rôle actif dans l'organisation et l'administration des Légions ? Quel fut ce rôle ? — Ce sont des questions qui n'ont pas été résolues clairement jusqu'à présent. Les documents inédits qui se trouvent dans les archives françaises jettent quelque lumière sur ce sujet.

La date du départ de Kosciuszko d'Amérique ne peut pas être fixée exactement; mais elle devait être très proche du 5 mai 1798, puisque c'est la date du testament par lequel Kosciuszko légua toutes ses terres acquises en Amérique par droit de service, pour l'affranchissement et l'éducation des jeunes nègres, et qui commence par les mots : « Etant sur le point de partir »... Quant à son arrivée en France, elle fut signalée par la lettre suivante adressée au Directoire par François Barss et datée de Paris, le 18 messidor, an VI (4 juillet 1798).

Citoyens Directeurs,

J'ai reçu hier, le 17 messidor, une lettre datée de Bayonne, le 11 du même mois de la part du général Kosciuszko, qui après avoir terminé ses affaires particulières, qui l'avaient conduit en Amérique, revient en France pour y jouir du bienfait de l'hospitalité que le Gouvernement de la République Française veut bien accorder à toutes les victimes de la Tyrannie. — Le Général Kosciuszko, arrivé sur le sol de la liberté, m'engage de présenter ses hommages aux magistrats suprêmes de la Grande Nation en attendant qu'il puisse avoir l'honneur de les leur témoigner en personne.

C'est à l'effet de remplir cet engagement que j'ai l'honneur de vous adresser la présente.

Salut et Respect.
F. Barss, Polonais (1).

Qui est l'auteur de cette lettre et que veut dire cette épithète de « polonais » ajoutée à son nom ? Pourquoi l'arrivée de Kosciuszko est-elle annoncée aux Directeurs ?

Pour répondre à ces questions, nous devons jeter un coup d'œil rétrospectif sur le temps où se préparait en Pologne l'insurrection à la tête de laquelle se trouva Kosciuszko.

Ce fut le 3 mai 1791, comme on le sait, que la Constitution, produit de quatre ans de travail à la Diète, fut acceptée en Pologne. Cette constitution, royaliste et libérale comme la constitution française de la même année, n'en enthousiasma pas moins tous les amis de la liberté par les promesses qu'elle donnait de la régénération prochaine de la nation et l'affermissement du gouvernement. Mais le roi intimidé par l'ambassadeur russe qui, malgré la procla-

(1) Correspondance de Pologne aux Archives des Affaires Etrangères, V, 323.

mation de la guerre, restait à Varsovie, malmené par les intrigues et les promesses de Catherine, arrêta l'élan de l'armée qui ne demandait qu'à combattre et enfin il lui fit déposer les armes.

C'est alors que Kosciuszko, qui s'était couvert de gloire à l'affaire de Dubienka, quitta l'armée avec beaucoup d'officiers et s'expatria.

Ils entrèrent en relations avec Pierre Paraudier, agent secret de la France, demeurant tantôt à Leipsick tantôt à Dresde, à qui ils découvrirent leurs plans de reconquérir l'indépendance polonaise. Kosciuszko lui-même fit un voyage à Paris au commencement de 1793 pour demander le secours du gouvernement français. Vers la fin de cette année, Paraudier crut devoir venir personnellement à Paris pour instruire son gouvernement de l'état dans lequel se trouvait la conspiration. Il quitta le royaume de Saxe au mois de janvier 1794. Barss, qui était un des membres éminents de la conspiration, l'accompagna ; il fut accrédité et chargé par ses camarades de donner des instructions nécessaires au gouvernement français et de demander du secours (1). Quand la révolution éclata en Pologne et que l'autorité nationale fut transmise à Kosciuszko, conjointement avec un Conseil national de son choix, celui-ci nomma Barss agent près du gouvernement français. Cette nomination fut d'abord secrète, pour ménager l'Autriche qui de prime abord conservait la neutralité. Les diplomates sans-culottes ne purent décider de longtemps quelle devait être leur politique à l'égard de la révolution polonaise. On fit toute sorte de petites machineries pour ne pas avouer Barss sans le désavouer ; mais enfin on se décida à accueillir ses lettres de créance et à envoyer Paraudier en Pologne, afin d'ouvrir une politique active — trop tard — malheureusement pour les deux nations. Après la chute de cette révolution, Barss retomba dans son rôle semi-officiel de représentant d'une nation sans gouvernement légitime. Il fut néanmoins l'organe de communications entre tous les patriotes polonais demeurant en France ou à l'étranger et le gouvernement républicain.

Une loi faite par la Convention exigeait que chaque étranger demeurant en France fût recommandé au gouvernement français par son ambassadeur. C'est Barss qui fut chargé de ce devoir envers les Polonais, avec quelques modifications qui tendaient à ne pas lui prêter les prérogatives des ministres.

Mais la lettre présentée par Barss au Directoire ne ressemblait, ni par la forme ni par le fond, aux signalements qu'il donnait pour remplir cette mission.

Nous ne devons pas oublier que Kosciuszko avait été élevé au pouvoir suprême par l'élection du peuple polonais, et que ce pouvoir ne lui fut enlevé par aucun acte légal ou qui aurait pu avoir une portée quelconque aux yeux d'un gouvernement républicain. Il était donc naturel que Barss, comme représentant du peuple polonais, annonçât au Directoire l'arrivée de Kosciuszko, comme magistrat suprême

(1) Dépêches de Paraudier dans la *Correspondance de Pologne*.

de cette nation, sinon de fait du moins moralement et par droit d'élection du peuple. L'hommage que Kosciuszko allait rendre au Directoire n'était donc pas celui d'un particulier ni une politesse sans conséquences. C'était le moment où la République française entrait en communion d'idées avec le peuple polonais, en lui donnant sous les étendards des légions un point de ralliement pour combattre les ennemis communs au nom de la cause commune, celle de la liberté. Il était donc très naturel que Kosciuszko se posât comme intermédiaire entre le gouvernement français et les légions polonaises, qui représentaient la partie active et militante de cette nation.

Ce fut le rôle que le gouvernement français attribua réellement à Kosciuszko et qu'il soutint lui-même jusqu'au moment où, à cause des changements de ce gouvernement, les légions polonaises furent détournées de leur destination, primitive, qui était de les faire devenir les champions de la liberté générale et l'avant-garde de l'armée combattant pour l'indépendance de la Pologne.

Arrivé à Paris, Kosciuszko fut accueilli partout avec enthousiasme ; il occupait les premières places dans les banquets officiels, on portait des toasts en son honneur en associant toujours son nom à l'espoir de l'indépendance de la Pologne. C'est surtout le 10 août, à un banquet donné rue Jacob, que Kosciuszko fut ému jusqu'aux larmes par un toast rédigé en ces termes : « A la liberté de la Pologne ! que l'arrivée de Kosciuszko au sein du Grand Peuple ranime les espérances des patriotes polonais ! Que le peuple français puisse les secourir à venger et à reconquérir leur patrie ! » ; et Bonneville, voyant l'émotion de Kosciuszko, s'écria : « Aux larmes de Kosciuszko ! »

Peu de jours avant, le 14 juillet, quand Kosciuszko apparut dans les galeries du Conseil des Cinq-Cents, le président commença par narrer les malheurs de la Pologne et exprima l'espoir que ces malheurs cesseraient, « puisque le célèbre défenseur de la liberté sarmate était revenu en Europe ».

Kosciuszko lui-même rendit visite aux ambassadeurs étrangers en confirmant ainsi son rôle officiel. Il se dégagea des obligations auxquelles il était soumis par les ministres russes avant son départ en écrivant une lettre bien connue à l'empereur Paul Ier et en lui renvoyant la somme d'argent qu'il n'avait pas pu refuser en quittant la Russie.

Il y a aussi des traces de sa correspondance avec les légions polonaises. Il les informe de son arrivée, il envoie des circulaires aux généraux, des proclamations aux officiers et aux soldats, il leur parle en chef ; il loue leur conduite et les encourage à des exploits nouveaux.

Malheureusement la plus grande partie de ses lettres, circulaires et mémoires, sont perdues ou se trouvent dispersées dans des mains privées ou bien circulent parmi les collectionneurs d'autographes, et restent souvent inaccessibles à ceux qui s'occupent de recherches historiques.

Néanmoins, parmi les documents que nous avons trouvés dans les Archives françaises, il y en a qui jettent une certaine lumière sinon sur toute la participation de Kosciuszko à l'organisation des légions, qui paraît avoir été très considérable pendant les premières années depuis son retour en Europe, du moins sur le caractère général de cette activité et qui ne laissent aucun doute sur la part que le grand patriote apporta à la réputation des légions polonaises et à leur développement. Il n'y manque pas non plus d'obscurités.

Dans les Archives Nationales (1) nous trouvons par exemple l'arrêté du Directoire qui suit :

Paris, le 29 ventôse an VII (2) de la République Française, une et indivisible.

Adopté.

Le Directoire exécutif a arrêté ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Le général Kosciusko jouira provisoirement du traitement annuel de dix-huit mille francs.

ART. 2. — Cette somme lui sera payée à compter du premier germinal prochaine à raison (?) de quinze cent francs par mois sur les fonds extraordinaires mis à la disposition du Ministre de la Guerre pour les dépenses particulières.

ART. 3. — Il recevra une année arriérée de ce traitement qui échoira à l'époque précitée du premier germinal présente année. Le Ministre de la Guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté qui ne sera pas imprimé.

(*Signé*) : LA REVEILLÈRE-LEPEAUX, TREILHARD, MERLIN (3).

Sur la marge se trouve la note : « L'expédition a été envoyée le 1er germinal. » Cette expédition ne se retrouve ni sous la date du 1er germinal, ni sous des dates voisines dans les dépôts de la guerre et il n'y en a pas non plus de traces dans les archives administratives, d'où le nom de Kosciuszko est complètement absent. On peut donc admettre qu'il n'accepta pas ce traitement.

Une autre question intimement liée avec celle-ci se présente très naturellement à l'esprit : pourquoi Kosciuszko ne s'était-il pas mis à la tête des légions polonaises ?

Il est hors de doute que le commandement général lui en fut offert. Un de ses biographes et contemporains, le général Paszkowski, donne pour raison de ce refus sa modestie et le désir de laisser la gloire de ce commandement à celui qui fut le premier initiateur des légions, c'est-à-dire à Dombrowski.

« Il a décliné modestement, dit-il, le commandement en chef,

(1) Nous saisissons cette occasion pour remercier M. Henri Stein de l'obligeance qu'il a mis à faciliter ces recherches pénibles.

(2) Le 19 mars 1799.

(3) Archives Nationales, section moderne Cote A. F. III, 588, Ms.

offert à lui par le Directoire dans l'armée française (1), en se disant prêt à servir selon son pouvoir par ses conseils, dont Masséna profita peu de temps après contre les Russes (2) ».

Une lettre de Kosciuszko, adressée au citoyen Ministre (de la guerre?) le 8 brumaire an VII (29 octobre 1798), que nous n'avons pas vue, mais dont l'analyse succincte se trouve dans le catalogue de M. Etienne Charavay, en donne une autre explication.

« Il fait connaître, dit cette analyse, les raisons qui l'empêchent dans les circonstances présentes, de commander un corps quelconque de Polonais se trouvant dans le pays étrangers, sa présence seule en Europe ayant fait redoubler la surveillance, déjà trop rigoureusement exercée sur ses compatriotes. »

Après avoir refusé la charge active, Kosciuszko ne voulut tout na-



Le serment prêté par Kosciuszko, à Cracovie, le 24 mars 1794.
(D'après le dessin de l'époque de P. Stachiewicz.)

turellement pas accepter le traitement qu'on lui offrait. Il considérait son rôle actuel comme une mission patriotique et sa délicatesse répugnait à en obtenir une récompense pécuniaire.

Ce n'est pas dans un article de journal ni avec les matériaux que nous possédons à présent, qu'on pourrait suivre tous les détails de l'activité organisatrice du grand patriote. Nous nous bornerons donc à faire un choix des lettres de Kosciuszko concernant les légions po-

(1) Expression peu claire, puisque les légions étaient attachées à la République cisalpine.

(2) Il s'agit d'un écrit concernant l'armée russe et les méthodes de la combattre, que nous publions autre part.

lonaises parmi celles que nous avons trouvées aux Archives des Affaires Etrangères et dans quelques autres collections, ainsi que les lettres des ministres de la Guerre adressées à Kosciuszko, dont les brouillons se trouvent au Dépôt de la Guerre. Nous y insérerons, en suivant toujours l'ordre chronologique, les extraits ou analyses des lettres concernant le même sujet que nous avons puisés dans les catalogues des quelques collections privées d'autographes, catalogues pour la plupart inaccessibles au public et dont nous avons eu communication, grâce à l'obligeance de MM. Charavay frères. Le ton de ces lettres, les objets divers sur lesquels elles roulent, tantôt concernant les principes généraux, tantôt les détails d'organisation militaire ou même les individus attachés au service, ne manqueront pas de laisser au lecteur l'impression d'une activité très particulière.

1. Nous commençons par une lettre de Kosciuszko au Directoire Exécutif.

Paris, le 13 vendémiaire an VII (1).

Citoyens Directeurs,

Comme il est pressant que le payement soit assuré au Corps Polonais en Italie, j'ai l'honneur de prier le Directoire Exécutif de vouloir bien se faire donner par le ministre de la Guerre le rapport nécessaire là dessus pour adresser un second message au Conseil des Cinq Cents.

Je supplie en même tems le Directoire Exécutif de vouloir bien charger le même ministre de hâter l'organisation du nouveau Corps Polonais dont la formation a été décrétée par les deux Conseils; beaucoup d'officiers Polonais attendent avec impatience le moment d'y être placés pour pouvoir se mesurer avec l'ennemi.

Salut et Respect

F. Kosciuszko.

2. Le 8 brumaire an VII (31 octobre 1798), Kosciuszko envoyait au ministre de la Guerre une lettre dans laquelle il exposait, comme nous l'avons déjà vu, les motifs de son refus d'accepter un commandement quelconque. Il indique les généraux Kniaziewicz et Rymkiewicz comme étant très propres à être mis à la tête des légions polonaises. Cette lettre était accompagnée de la copie des deux mémoires qu'il avait présentés au Directoire le 18 fructidor an VI et le 22 vendémiaire an VII. Dans le premier il soumettait quelques idées sur l'augmentation des légions polonaises dans la Cisalpine; dans le second, celles relatives à la formation des nouvelles légions républicaines en Allemagne.

3. Le 11 pluviose an VII (30 janvier 1799), il certifie que le citoyen Ignace Zajosczek, frère du général, a perdu tous ses biens en combattant pour la cause de la liberté en Pologne. Il le recommande au Directoire Exécutif.

4. Rapport du ministre de la Guerre au Directoire Exécutif daté

(1) 4 octobre 1798. Nous conservons l'orthographe des autographes.

le 13 floréal an VII (2 mai 1799). Nous pouvons suivre les diverses phases par lesquelles passa le projet de Kosciuszko de former une légion en Suisse.

Citoyens Directeurs,

Le général Polonais Kosciuszko a adressé au citoyen Président du Directoire copie d'une lettre que lui a écrit le ministre plénipotentiaire de la République helvétique *sur l'obstacle qui s'oppose à la prompte formation du Corps Polonais en Helvétie*, et le citoyen Président m'a demandé un prompt rapport sur cet objet. Le ministre des relations extérieures m'a fait passer le 7 floréal copie d'une lettre du citoyen Perrochel, notre ministre en Helvétie, qui présente deux difficultés sur la levée de ce Corps Polonais : la première est *d'indiquer des lieux de rassemblement à ce nouveau corps dans un pays où la reunion des dix-huit mille Suisses à la solde de la République française a causé des embarras, qui seront augmentés aujourd'hui par la présence d'un plus grand nombre des troupes françaises. La seconde est la pénurie habituelle des subsistances dans ce pays, et qui deviendra plus sensible par l'obligation de nourir le Corps Polonais.* Au reste le citoyen Perrochel allait entamer la négociation de cette affaire avec le Directoire Helvétique.

J'ai répondu le 9 suivant au ministre des Relations extérieures qu'aucune de ces difficultés ne devait arrêter le succès de cette négotiation parce que le Gouvernement français devant solder le Corps Polonais, ferait pourvoir à sa subsistance, comme à celle de 18.000 Suisses et des troupes françaises en Helvétie et que si les localités ne présentaient pas tous les moyens propres au rassemblement des déserteurs Polonais, on prendrait par la suite les moyens que les circonstances exigeraient.

Millet-Mureau.

5. La lettre suivante du même aux mêmes datée le 1 prairial an VII (20 mai 1799), roule sur le même sujet :

Citoyens Directeurs,

Le Directoire Exécutif m'a envoyé pour prompt rapport une lettre du général Polonais Kosciuszko adressée à l'un de ses membres, dans laquelle il réclame la formation immédiate de légion Polonaise qui doit être levée en Helvetie. Je rapelle au Directoire que je lui ai déjà rendu compte qu'aussitôt que la convention négotiée à ce sujet par le citoyen Perrochel avec le Gouvernement Helvétique me serait connue, je soumettrai mes vues pour l'organisation de ce corps. Le ministre des Relations extérieures m'a prévenu par une lettre du 23 floréal qu'il espérait recevoir incessament ce traité et me le communiquer. Dès qu'il me sera parvenu j'en instruirai le Directoire Exécutif..

6. Le 22 messidor an VII (10 juillet 1799), il écrivait à Bernadotte, ministre de la Guerre. Il avait apprit les pertes que la légion polonaise

venait d'essuyer en Italie et la grave blessure du général Dombrowski. Pour empêcher la destruction totale de cette légion, il propose d'en envoyer les débris « rejoindre ceux de leurs compatriotes qui, sous vos auspices, doivent sur un point déterminé de la Suisse ou de l'Allemagne compléter et augmenter les légions d'Italie (1). »

7. Le 24 fructidor an VII (10 septembre 1799), il écrivait la lettre suivante au ministre des Affaires étrangères :

Citoyen Ministre,

Le Conseil de Cinq Cents ayant demandé au Directoire Exécutif, après son message pour assurer la solde des légions Polonaises en Italie, des renseignements sur le nombre, et ces renseignements n'ayant pas encore été donnés; J'ai l'honneur de vous prier, Citoyen ministre, de vouloir bien représenter au Directoire Exécutif, que le nombre pour lequel sa solde doit être assurée est de huit mille hommes, car quoique ce Corps a beaucoup diminué par les grandes pertes qu'il a essuyées dans différentes batailles, je reçois des nouvelles du général Dombrowski et des autres officiers qu'il arrive continuellement des déserteurs Polonais des armées ennemies, qui rempliraient bientôt les cadres des légions si celles-ci n'étaient pas dans le plus grand dénument, tant ce qui regarde la solde que l'habilement. Votre appui, Citoyen ministre, aura, je l'espère, un heureux effet pour l'accélération du second message qui a besoin d'être fait le plus tôt possible.

Je joigne ici une copie de la note que j'ai présentée au gouvernement à l'occasion de la nouvelle formation d'une Légion Polonaise sur le Danube.

Permettez-moi, citoyen Ministre, de vous prier de vouloir bien vous intéresser auprès du Gouvernement en notre faveur à l'égard des deux demandes et agréez les assurances de la plus haute considération.

Salut et respect.
F. Kosciuszko.

Paris, 24 Fructidor an VII.

8. Le 15 fructidor an VII (1er septembre 1799), il adressait au ministre de la guerre la note suivante :

Citoyen Ministre,

J'ai l'honneur de vous remettre trois notes au sujet d'un officier, Jakubowski, de beaucoup de mérite et des connaissances dans l'artillerie, il jouit de l'estime générale et je prends avec plaisir cette occasion de le recommander à votre bonté.

Salut et respect.
F. Kosciuszko (2).

(1) Voyez l'*Inventaire des Autographes de Benjamin Fillon*, 1883.

(2) Voyez le *Catalogue of Autograph letters*, etc., by Alfred Morrisson, vol. III, p. 17 (1888).

9. Le 2 vendémiaire an VIII (24 septembre 1799), il écrivait à Carnot, ministre de la Guerre :

Citoyen Ministre,

J'ai l'honneur de recevoir votre lettre de deux jour complémentaire an VII. Je suis obligé de vous observer, citoyen Ministre, que la Première légion polonaise dans son organisation a eu l'ordre de retenir un bataillon d'artillerie à pied qui est tout à fait complet et que ma recommandation et celle du général Dombrowski pour le citoyen Jakubowski, officier, qui s'est distingué, étoit d'obtenir pour lui l'avance par votre bonté, si cela pouvoit être, ou du moins de le retenir dans sa place primitive du cheff en second du même Bataillon d'artillerie.

Salut et respect.
F. Kosciuszko.

Paris, 2 vendémaire.
Rue de Lille, n° 545 (1).

10. Le 3 brumaire an VIII (25 octobre 1799), il adressait la lettre suivante à un des Directeurs :

Citoyen Directeur,

Comme il n'y a pas d'autre moyen d'organiser en France des légions Polonaises qu'avec les Polonais qui désertent les armées ennemies. ou sont faits prisonniers de guerre, et comme le nombre des premiers est trop peu conséquent pour cet objet, j'ai l'honneur de vous prier, Citoyen Directeur, de vouloir bien autoriser le Ministre de la Guerre à ne pas faire échanger les Polonais qui se trouvent parmi les prisonniers de guerre, mais de les envoyer aux dépôts où se forme la légion Polonaise.

Il serait superflu, Citoyen Directeur, de vous dire qu'il est de l'intérêt de la France d'adopter cette mesure, car parmi tous les motifs qui la commandent il ne faut observer qu'un seul pour en démontrer toute l'importance : c'est qu'en gardant les prisonniers polonais et les incorporant dans la légion, l'armée française active se voit aussitôt augmentée d'autant de combattans, tandis que les ennemis non seulement les perdent de leurs rangs, mais sont encore obligés de s'affoiblir pour garder les prisonniers français, s'il y en a. Si, au contraire, les Polonais sont échangés malgré eux, la contrainte et le désespoir de se voir déchus de leurs espérances de se venger à côté des Français de leurs ennemis naturels, les forcera à combattre ces mêmes Français avec un égal acharnement à celui des autres nations qui composent les armées ennemies.

Salut et respect.
F, Kosciuszko.

Paris, ce 3 brumaire an VIII.

(1) J'ai trouvé cette lettre dans une collection privée en Amérique, celle de M. Dreer, à Philadelphie, qui me l'a trés obligeamment communiquée. Elle se trouve à présent déposée à la Société Historique de la Pensylvanie.

11. Le 13 frimaire an VIII (3 décembre 1799), il écrivait au ministre des Affaires étrangères :

Citoyen Ministre,

Les Légions Polonaises d'Italie se trouvant toujours à l'avant garde, ont essuyé de grandes pertes dans plusieurs batailles livrées aux ennemis tant en soldats qu'en officiers, leur nombre à présent est considérablement diminué. Je prie le Gouvernement par votre Organe citoyen Ministre que ces Légions puissent être retirées de l'Armée active pour leur donner du tems à l'organisation, laquelle je crois qu'il leur conviendrait mieux, Française telle comme existe dans la Légion du Danube. — Pour cet effet, il faudrait que le général Dombrowski envoyâ au Ministre de la Guerre la liste des officiers actuellement au service et de ceux qui veulent y être placés, avec les prétensions de chacun signés par eux-mêmes. On évitera par cela l'arbitraire et la partialité dont on se plaint, et le Ministre jugera mieux par lui-même quel grade doit chacun d'eux occuper; j'ajouterai aussi mes observations, si on les juge utiles.

Ayez la bonté, citoyen Ministre, d'exposer mes idées au Gouvernement afin que le Ministre de la Guerre soit authorisé à les mettre en exécution.

Salut et respect.
F. Kosciuslko.

Paris, 13 Frimaire an VIII.

12. Le 1er ventose an VIII (19 février 1800) il écrivit au ministre des Affaires étrangères, Talleyrand, en le sollicitant en faveur des prisonniers polonais maltraités par des Autrichiens. Il demande leur échange.

« Mais si le tems n'est pas encore favorable pour l'exécution de l'objet proposé, du moins que l'ordre soit donné pour leur envoyer des secours nécessaires en argent. »

13. Dans les dépôts de la Guerre (carton intitulé : « 2me Légion Polonaise, dite du Danube ») nous trouvons une lettre bien intéressante adressée par le ministre de la Guerre à Kosciuszko, sous date du 14 germinal an VIII (3 avril 1800). Elle jette un faisceau de lumière sur le rôle de Kosciuszko dans l'organisation des Légions.

Citoyen Général,

Le Gouvernement de la République française a ordonné en germinal la formation de deux Légions Polonaises, l'une destinée pour l'armée du Rhin, l'autre, pour l'armée d'Italie. Les braves Polonais qui se sont signalés dans les campagnes d'Italie, s'empresseront de compléter les Légions.

La composition de ces corps fixe actuellemen l'attention des Généraux auxquels le commendement en est confié. L'un d'eux, le général Dombrowski, vient de me soumettre ses observations sur ce important; il craint que beaucoup d'individus, se nommant Polo-

nais et se donnant des grades militaires qu'ils n'ont jamais eus dans leur pays ne parviennent à surprendre le Gouvernement et ne compromettent l'honneur du nom Polonais. Le Général m'a proposé les moyens de prévenir cet inconvénient.

Les Polonais vous considèrent comme leur chef, vous pouvez mieux que nul autre citoyen Général apprécier les services, les talents et la moralité des officiers de votre nation qui ont combattu pour sa liberté. J'ai décidé en conséquence que tous les officiers Polonais, résidants dans le département de la Seine ou dans les départements voisins, qui désirent entrer dans les Légions, devront vous adresser leurs demandes et les certificats de leur service. Vous me les transmettrez avec des renseignements sur leurs talents et sur leur moralité et l'indication de la légion dans laquelle ils voudront servir.

A l'égard des officiers polonais dont la résidence est plus rapprochée de Metz ou de Marseille, points de réunion de chacune des légions, ils pourront transmettre, directement leurs pièces aux généraux qui les commandent auxquels la nomination provisoire des officiers est attribuée.

Le Gouvernement vous autorise et vous prie citoyen, Général, à prévenir vos compatriotes de ces dispositions ; seules elles peuvent assurer le choix d'officiers véritablement dignes de défendre la cause de la liberté. »

Des lettres concernant cette disposition furent envoyées aux généraux Dombrowski et Kniaziewicz.

14. Le 16 floréal an VIII (6 mai 1800) il écrit au ministre de la guerre au sujet d'un officier, chassé pour inconduite de la seconde légion polonaise.

15. Le 22 floréal an VIII (12 mai 1800), il écrivait à Talleyrand :

Citoyen Ministre,

Quatre ou cinq Polonais se trouvent à Hambourg désirant de joindre leurs compatriotes dans la Légion du Danube, comme je n'ai point encore des renseignements sur leur conduite que du seul nommé Pagowski, je vous prie, citoyen Ministre, de vouloir bien charger le Ministre Français à Altona de lui donner le passeport en prescrivant la route tout droit à cette Légion car il n'a rien affaire à Paris.

Agréez les assurances de ma parfaite considération,

Salut et respect,

F. Kosciuszko.

Paris, le 22 floréal
Rue de l'Isle, nº 545.

16. Le 5 ventose an IX (24 février 1801) il remercie le Ministre de la guerre Berthier, de ce qu'il avait fait en faveur du citoyen Fiszer, que Kosciuszco recommandait à une avance.

17. Le 21 messidor an IX (10 juillet 1801), il écrivait à Berthier en lui recommandant son aide de camp, le citoyen Pakosz.

18. La lettre suivante de Kosciuszko à Carnot expose la situation déplorable de la Légion du Danube. Elle est datée du 5 floréal an IX (25 avril 1800) (1).

Citoyen Ministre,

Le général Kniaziewicz me mande aujourd'hui par sa lettre qu'il a reçu l'ordre du général en chef Moreau de marcher à Strasbourg avec la Légion polonaise. Vous savez, Citoyen Ministre, que les soldats restent dans le plus grand dénûment, sans habits, sans chemises, sans souliers ; les officiers n'ont pas reçu la gratification pour l'équipage de campagne. Je ne peux pas vous dissimuler ma crainte pour des mauvais effets que produira cette nouvelle translocation de la Légion. Les soldats se rapprochant des frontières, au lieu de susciter la désertion de leurs compatriotes de chez les Autrichiens, déserteront eux-mêmes, ne pouvant plus longtemps endurer la misère et la nudité qu'ils ont essuyées depuis plusieurs mois. Les officiers n'auront pas le moyen d'arrêter ce malheur, n'étant pas en état de remédier aux souffrances de leurs sous-commandans. Ainsi un entre autres buts de la Légion pour désorganiser les troupes des ennemis, sera manqué. Pour obvier à tous les inconvénients, ayez la bonté, Citoyen Ministre, ou de leur obtenir le contre-ordre ou de donner vos ordres les plus pressans pour accélérer toutes les fournitures aux Légions polonaises, et vous pouvez vous attendre de leur bravoure, les services pour la cause de la liberté.

Vous voudriez bien aussi, Citoyen Ministre, de mettre sous les yeux du Premier Conseil la situation de mes compatriotes et de lui faire part de mes idées que je vous expose.

Le citoyen Kralewski, étant placé à la suite de la Légion, comme général de brigade, demande de vous la décision selon quel grade il doit être payé.

Agréez les assurances de ma parfaite considération.

Salut et respect,

J. Kosciuszko.

Paris, 5 floréal, an IX.
Quai de Voltaire, n° 1.

La réponse de Carnot est conçue dans les termes suivants :

« Le Ministre de la Guerre au général Kosciuszko.

Paris, 7 floréal, an VIII.

« J'ai reçu, Citoyen général, la lettre que vous m'avez adressée le 5 de ce mois, relativement à l'ordre donné à la Légion polonaise par le général en Chef de l'armée du Rhin, de partir de Metz pour se rendre à Strasbourg.

Vous observez à ce sujet qu'il aurait été à désirer que le départ de cette troupe eût pu être différé jusqu'à ce qu'elle eût reçu tous

(1) Collections des documents manuscrits dans le Musée Polonais à Raffeswil (*Annales Polonaises* de Léonard Chodzko).

les effets d'habillemens et d'équipemens qui lui sont nécessaires pour entrer en campagne.

Sans doute que le général en Chef, en appelant cette légion près de lui a eu l'intention de lui donner en cela une marque particulière de sa confiance et de s'assurer par lui-même de la situation de cette troupe, afin de lui procurer les moyens de se mettre promptement en état de servir utilement. Je viens au surplus de lui écrire à ce sujet, et j'ai donné en même temps tous les ordres nécessaires pour faire fournir à cette troupe tous les effets dont elle a besoin.

Quant au traitement du général Kralewski, je me réserve, général, de vous faire connaître incessamment la décision du premier Consul à cet égard.

Salut et considération,

CARNOT.

Ces lettres, ne formant sans doute que quelques débris d'une correspondance très étendue, donnent néanmoins une idée de l'activité du patriote polonais et du rôle qu'il eut dans les guerres de la Révolution française. Elles justifient parfaitement le plan que fit M. A. Jullien quand, ayant l'intention d'écrire une vie de Kosciuszko, il voulait la lier à trois révolutions : celle d'Amérique, celle de Pologne et celle de France (1).

(1) Voyez les lettres inédites à Jefferson dans la correspondance de ce dernier aux Affaires Étrangères à Washington.

W. M. KOZLOWSKI.



La bénédiction donnée avant a bataille, à la « 'evée générale ». (D'après le dessin de Stachiewicz)

POÈMES

D'après de vieilles Chansons de France

III. — LA COURTE PAILLE (1)

« Ils disent que la terre est ronde :
Nous verrons bien. En mer, mes hardis matelots !
Sans jamais aborder on va fendre les flots ;
C'est pour faire le tour du monde. »

Le capitaine a bien parlé !
Nous cinglons vers le large, un vent frais dans nos voiles.
Sous le soleil ardent, sous les claires étoiles,
On respire le vent salé.

Nous fîmes des milliers de lieues.
On était loin de tout. Rien. Plus de goëlands !
Pourtant je me souviens que des poissons volants
Sautaient parfois sur les eaux bleues.

On s'amusait comme des fous.
La brise, un peu trop chaude, enflait nos grandes ailes.
Chaque soir scintillaient des étoiles nouvelles
Qui ne se lèvent point chez nous.

Un jour, dans la brume lointaine,
Nous vîmes émerger un vert bouquet d'îlots.
Un parfum de canelle en venait sur les flots.
« Au large ! » dit le capitaine.

On grogna, mais on obéit.
Adieu les cocotiers entrevus dans ces îles !
On vogua vers le nord. Les flots étaient tranquilles :
Nous dormions le jour et la nuit...

Mais la suite ne fut pas drôle.
Un soir, on s'éveilla, glacé par le noroît.
Nos oreilles gelaient ; nos dents claquaient de froid ;
Nous devions être près du pôle.

Des blocs de glace, verts ou bleus,
Hauts comme des maisons, flottaient au clair de lune.
C'était toujours la nuit ; et, ma foi, dans la hune
Le matelot se faisait vieux.

(1) Voir le numéro de la *Revue* du 1er avril.

Après des semaines, peut-être,
Le soleil voulut bien se lever sur la mer.
Ah ! nous avions changé, pendant ce dur hiver :
On eut peine à se reconnaître.

A travers le vaste océan
Nous reprîmes sans peur notre course hardie.
Nous fûmes visités, un jour, par l'incendie,
Et bien des fois, par l'ouragan.

C'étaient jeux d'enfants pour nous autres...
Mais voilà qu'un matin notre cher lieutenant
Dit : « Plus rien à manger. Que faire, maintenant ? »
On s'observa les uns les autres.

Comment dire ce qu'on pensait ?
Chacun se tut devant le silence du maître.
D'ailleurs, quelque bateau nous sauverait peut-être ;
On verrait la terre, qui sait ?

Un vent fort poussait le navire.
Ah ! comme nous filions ! C'était vers le suroît ;
Peut-être vers chez nous, gens de Bretagne... On croit
Facilement ce qu'on désire.

Mais il survint d'épais brouillards,
Et l'on dut s'enfoncer dans cette masse grise.
Où nous allions ? Mystère. Avec ça, plus de brise.
La faim dompta les plus gaillards.

Plusieurs se tordaient de souffrance.
D'autres jetaient cent fois leurs lignes aux poissons :
Rien ne mordait. Alors un rude et fier garçon
Dit : « C'est fini. Plus d'espérance ! »

Le capitaine lui répond :
« Mangeons l'un d'entre nous. Tous, la faim nous tenaille :
Tirons au sort. — Comment ? — Dame ! à la courte paille.
— Moi je veux bien, fait le second.

« Autrement, c'est la mort certaine,
Dit le maître, et pour tous. » Chacun vint à son tour,
Grave, tirer sa paille ; et le brin le plus court
Echut à notre capitaine.

L'homme jura comme un païen.
Ensuite il dit : « Mes gas, qu'un bon vent vous ramène !
J'ai fait une folie et j'en porte la peine :
Si je meurs seul, ce sera bien. »

Moi, j'estimais le capitaine :
C'était un vieux requin comme l'on en voit peu.

Puis j'aimais tendrement sa fillette à l'œil bleu,
Sa gracieuse Marjolaine...

Oui, la fille de mon patron !
Je l'aimais en silence et de toute mon âme.
« Maître, fis-je, écoutez : qu'on m'approuve ou me blâme,
Je dis que nous vous sauverons.

« Qui veut se dévouer ? Personne ?
Eh bien ! ce sera moi. Tous ont besoin du chef.
Je ne demande rien, sinon que ce soit bref.
Tout va bien, quand on se raisonne. »

Le capitaine prit ma main :
« Merci, Pierre, dit-il, de t'offrir à ma place ;
Mais je n'accepte pas. Mangez-moi sans grimace,
Et Dieu vous sauvera demain.

« Avant tout, mes gas, la justice !
Pourtant monte au grand mât, Pierre, et regarde bien.
Tu verras quelque chose ou tu ne verras rien :
Si ce n'est rien, qu'on me rôtisse. »

Me voilà qui grimpe en chantant :
Je ne sais quel espoir me rendait plus alerte.
Tout à coup, un grand vent vint balayer l'eau verte ;
Le soleil parut éclatant.

Est-ce que j'aurais le délire ?
Peut-être que la faim m'a rendu fou ? Mais non :
Là, tout près, c'est la côte ! Ecoutez, compagnons !
Et je me mets à rire, à rire....

« Qu'as-tu donc vu ? me cria-t-on.
— Terre ! je vois la terre, enfants ! leur répondis-je.
— Tu te moques de nous. — Non. Criez au prodige ;
Mais j'aperçois le sol breton !

« Je vois des moutons dans la plaine.
Levez-vous ! regardez ! Vous en verrez autant.
Les genêts sont en fleur : on doit être au printemps.
Je respire leur douce haleine.

« Voici le port ! découvrez-vous !
Voici la vieille ville où nos mères sont nées !
Dans le joli ciel bleu fument les cheminées :
Le souper mijote pour nous ! »

Alors, mes amis, quel tapage !
On se met à chanter, tous en chœur, sur le pont ;
Et voilà que le bruit des cloches nous répond
Pour saluer notre équipage.

« Cloches, sonnez ! chantez, garçons !
La fille au capitaine est là sur la jetée.
La belle pleurait bien quand nous l'avons quittée.
Maintenant vivent les chansons ! »

Et le long du quai noir de monde,
Le fier navire entra, toutes voiles au vent !
Mon cœur battit bien fort devant la chère enfant,
Et je pensai : « Salut, ma blonde ! »

Le capitaine, au même instant,
Vit briller une larme au bord de ma paupière :
« Ne pleure pas, dit-il, car tu l'auras, mon Pierre,
Celle que ton cœur aime tant ! »

Ah ! je ne pouvais pas le croire,
Que le patron m'eût dit ces mots encourageants !
Mais on nous maria quand même, bonnes gens,
Et c'est la fin de mon histoire.

IV. — LE CARILLON

Sur les poutres du vieux clocher
Rats et souris mènent leur danse.
Or, comme une corde au vent se balance,
Un rat, qui très haut s'est venu percher,
Vous la saisit avec ses pattes ;
Aidé par mesdames les rates,
Il l'entame, il la ronge, il vous la coupe en deux.
Cette corde faisait mouvoir la grosse cloche.
Justement le sonneur approche.
Comment fera le pauvre vieux
Pour sonner à toute volée
Le beau carillon, si joyeux, si clair,
Le gai carillon qui, passant dans l'air,
Réjouit toute la vallée ?

Coûte que coûte, il faut sonner :
On est à la veille de Pâques.
« Ho ! dit le sonneur, qu'est ceci, vieux Jacques ?
Comment fera-t-on pour carillonner ?
J'ai trois clochettes argentines,
Pures comme voix enfantines ;
J'ai la moyenne cloche, au son puissant et doux,
Qui ne laisserait point les rats manger sa corde ;
Mais la grosse, ah ! miséricorde !
Comment, sans elle, voulez-vous
Que je sonne à toute volée
Le beau carillon, si joyeux, si clair,

Le gai carillon qui, passant dans l'air,
Réjouit toute la vallée ?

« Sans la grosse avec son bourdon,
Les petites seront criardes.
Lorsqu'elle ronflait sous les babillardes,
Comme on l'admirait, les jours de Pardon !
O sainte Anne et sainte Marie,
Un miracle, je vous en prie !
Pas de réponse ?... Hélas !... Pour moi quel déshonneur ! »
Soudain, il aperçoit sur la cloche muette
Une magnifique chouette.
« Sonneur, dit-elle, bon sonneur,
Sonne, sonne à tout volée
Le beau carillon, si joyeux, si clair,
Le gai carillon qui, passant dans l'air,
Réjouit toute la vallée !

« Sais-tu pourquoi je t'aime tant ?
Voici. Trois gamins sans entrailles
Allaient me clouer contre une muraille.
La pauvre chouette, utile, pourtant,
Est, dit-on, de mauvais présage...
Or, tu passas. Sur ton visage,
Moi, je vis resplendir la divine pitié.
Tu m'achetas, sonneur, aux cruels petits hommes :
Je fus libre pour trente pommes !
Eh bien ! je serai de moitié
Pour sonner à toute volée
Le beau carillon, si joyeux, si clair,
Le gai carillon qui, passant dans l'air,
Réjouit toute la vallée ! »

Alors, l'oiseau s'évertuant
Des serres, du bec et des ailes,
Fait mugir la cloche aux notes si belles.
« Merci ! dit le vieux ; merci, chat-huant ! »
Puis il met à sonner les autres
La vigueur de quatorze apôtres ;
Le gros bourdon se mêle aux pures voix d'argent,
Et la moyenne cloche en bondit d'allégresse ;
Et l'homme et l'oiseau, pleins d'ivresse,
Ardents, ravis, s'encourageant,
Vous sonnent à toute volée
Le beau carillon, si joyeux, si clair,
Le gai carillon qui, passant dans l'air,
Réjouit toute la vallée !

MAURICE BOUCHOR.



Portrait de Balzac.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

UN GRAND EXCITEUR D'AMES

Le maitre de Balzac et de George Sand.

(*A l'occasion du centenaire de Balzac*)

L'Europe pensante, qui avait pris au sérieux les grandes promesses de la Révolution française, ne pouvait se consoler de l'avortement de tant de belles espérances et s'attristait profondément en voyant ainsi la nation-lumière aboutir au bas caporalisme ou aux grotesques parades à panaches de la cour napoléonienne. Encore

tout vibrants des nobles idées de rénovation sociale et de bonté humaine et de justice intégrale que les hommes de 89 avaient lancées de par le monde, les intellectuels anglais et allemands continuèrent librement, dans le domaine moral ou sentimental, l'œuvre des révolutionnaires parisiens, et ils créèrent cet admirable mouvement romantique que la France copia ensuite tant bien que mal, dans les innombrables petits romans furibonds ou attendris qui parurent de 1800 à 1820.

Mais ce premier romantisme, d'origine anglo-allemande, tout plein de brigands et de révoltés et de filles des forêts et d'amants de la nature, était trop exubérant et trop lyrique pour nos positifs esprits français; il n'exerça aucune action réelle sur les mœurs de notre pays : tandis qu'en Angleterre et en Allemagne, des foules d'hommes et de femmes adoptaient réellement la vie romantique et osaient conformer leurs actes à leurs opinions, le romantisme français resta un simple jeu littéraire.

C'est alors, à l'instant où agonisait le premier romantisme, qu'apparut le grand initiateur Henri de Latouche, qui contribua tant à créer et à répandre le second romantisme, le définitif, celui qui devait exercer une constante et durable influence sur les idées du siècle tout entier. Car de ce Latouche sont issus Balzac, G. Sand, c'est-à-dire les deux formules-types du roman français : d'une part, tout le réalisme et, d'autre part, tout l'idéalisme.

Fortement nourri de la moelle des petits romanciers anglo-allemands de 1800 à 1820, Latouche, ce grand impuissant mais ce génial exciteur des âmes d'autrui, sut très bien pressentir et comprendre quels étaient les éléments du vieux romantisme qu'il fallait conserver, et quelles parties il fallait jeter à la mer, et quelles modifications il était urgent de lui apporter pour l'adapter aux goûts et aux besoins de cette nouvelle société française de 1830. Sous l'hypocrisie de la vie bourgeoise, il excellait à discerner les souffrances morales, les grandes révoltes, les maladies étranges; étant lui-même un éternel martyr, il possédait une sensibilité extraordinaire et comme un flair spécial, qui lui faisait découvrir partout des tares cachées, des cas bizarres, des abîmes de douleur ou de perversité ou de complication psychologique.

*
* *

Et d'abord, avant de parler de l'œuvre de Latouche, il faut dire quelques mots de l'énigme de sa vie, et de ce singulier problème physiologique qui apparaît partout, dans son existence comme dans ses livres... Latouche, malgré son cœur très tendre et très épris d'idéal, a toujours vécu en misogyne, dans une société d'hommes; G. Sand lui plaisait, justement à cause de son costume masculin et de son allure de jeune page désexué.

Sans doute, sur le tard, et quand il fut devenu vieux, on le vit

habiter avec une jeune demoiselle éprise de lui psychiquement, Pauline de Flaugergues ; de même que la noble et touchante Mlle Read veilla sur les dernières années de Barbey d'Aurevilly. Mais c'était là un pur mariage d'âme. En réalité, Latouche semble avoir été un éternel malade, un torturé, un exclus d'amour, comme Swift, comme Jean-Jacques. De là cet éternel rêve de haute passion platonique et aussi cette hantise des cas physiologiques étranges, qui caractérisent son œuvre ; de là sa tendre affection pour le chaste Balzac, ce béné-



George Sand en homme. (Portrait par Julien.)

dictin, à qui on ne connut jamais une maîtresse, et qui lui aussi dissimula sans cesse sous un faux étalage de grosses plaisanteries rabelaisiennes la pureté cénobitique de sa vie recluse.

D'ailleurs, il est à remarquer que les grands promoteurs sentimentaux de l'humanité vécurent toujours dans la chasteté, soit systématique, soit involontaire : ceux-là seuls qui ont su concentrer toutes leurs facultés en un effrené rêve et en une atmosphère de perpétuelle

chimère, arrivent à enfanter l'idéal et à créer de définitives formules d'amour de tête transformé en religion pure ou en méthode de vie intérieure. C'est ce qu'on pourrait prouver en détail par l'histoire de Pétrarque, de Ronsard, de la Scudéry, de Rousseau, et de tous les autres inventeurs de véritable sentimentalisme ésotérique. De la grande retenue physique de Balzac vient la furie continuelle de son œuvre et cette force quasi-mystique qu'ont chez lui les moindres personnages, même les plus infâmes et les plus dédaignables.

Il est du reste à remarquer que Latouche, qui aimait tant la pureté et la continence chez l'homme, (parce que, chez le sexe masculin, ces qualités constituent des évasions et des conquêtes, ou tout au moins des anomalies intéressantes et des sources de super-sensibilité morale) ne tenait pas du tout à retrouver ces mêmes chastetés chez la femme. Il ne s'effaroucha donc aucunement quand on lui amena du fond du Berry G. Sand accompagnée de son petit amoureux : car cela était conforme à son idéal, qui était d'immatérialiser l'homme et de viriliser au contraire la femme par l'exercice des passions et par la liberté indéfinie.

*
* *

Dès les premiers tâtonnements de sa carrière, nous voyons déjà Latouche épris de ce type de la femme-homme, de la pure amie, de la noble désexuée intellectuelle, qu'il crut plus tard avoir trouvé en G. Sand et qu'il cultiva chez elle avec une particulière dilection.

Ce fut Mme Manson, la célèbre compromise du procès Fualdès, qui fut la première passion cérébrale de Latouche : très enthousiasmé de cette si crâne bourgeoise de province qui, au cours de ses escapades sous costume masculin, se trouva impliquée dans l'histoire de la maison Bancal et de l'assassinat de Rhodez, Latouche se constitua son défenseur, et écrivit les Mémoires justificatifs de cette amusante héroïne.

Ces aventures de Clarisse Manson, la gentille espiègle habillée en jeune ouvrier bambocheur, eurent un immense succès et firent de suite la réputation de Latouche, qui dès lors continua à rechercher partout, dans la vie et dans le roman, les desexués et desexuées, les âmes planantes, afin de se faire leur complice fraternel et leur conseiller bénévole à travers les luttes de l'existence.

Mais Latouche ne rêvait pas seulement l'évasion hors du mariage et la libération sentimentale de l'individu : il eut aussi l'honneur d'être un des premiers et des plus sincères républicains du siècle. Ses romans sont tout frémissants de civisme et d'anxiété patriotique : on y rencontre des types de jeunes gens d'une grandeur morale incroyable, et qui dépassent de cent coudées, comme équilibre de caractère, les Antonys ou les autres méchants lovelaces du roman et du drame de cette époque. *Grangeneuve* contient notamment les plus admirables pages sur la grande épopée du cloître Saint-Merry et sur

ce siège de soixante heures, que le romancier compare très justement aux plus épiques actions de notre histoire nationale.

C'est pour servir la cause républicaine que Latouche acheta en 1828 le *Figaro*, où il dépensa des trésors d'esprit et de verve caustique, ce qui d'ailleurs lui valut bien des ennemis. Le vrai *Figaro* date de



George Sand, redevenue femme, en 1840.

Latouche; c'est lui qui a réellement créé le journalisme amusant et vif et spirituel et inventif et sans cesse varié, tel qu'on le conçoit aujourd'hui.

Mais ce n'étaient pas seulement les ganaches politiques ou parlementaires du parti de la légitimité qu'attaquait Latouche en ses traits virulents : c'étaient aussi les grands exploiteurs du monde des lettres,

les maîtres chanteurs du journalisme, et les Trissotin ou Vadius du clan académique, et tous les entraveurs de la pensée humaine. C'est surtout là que Latouche s'attira des haines qui l'honorent infiniment et qui, à elles seules, suffiraient à assurer sa gloire. Son grand article, si noble, si éloquent, sur les turpitudes et sur les marchandages de la *Camaraderie littéraire*, dans la *Revue de Paris* d'octobre 1829, eut surtout un retentissement considérable et lui valut une fielleuse réponse de Gustave Planche, dans la *Revue des Deux Mondes* de 1831 (article intitulé : *les haines littéraires*) ; ce bon Latouche, si accueillant pour les jeunes et qui à lui seul fut la providence de vingt ou trente hommes de talent, y était dépeint comme un bandit ou un corsaire littéraire. Latouche ayant osé dire la vérité. il était de ceux qu'il faut qu'on tue... C'est ce qu'essayèrent tour à tour Chaudesaignes et Sainte-Beuve, en d'hypocrites articles qui attaquaient sourdement Latouche sans jamais oser bien préciser l'objet de cette haine farouche qu'on lui portait.

Sainte-Beuve, qui cherchait à se glisser dans le salon des vieilles duchesses légitimistes, ne pouvait voir sans horreur ce Latouche, le Diogène républicain, le railleur et le mystificateur continuel des jeunes ambitieux de la coterie académique ; et, d'ailleurs, comment le cauteleux auteur des *Lundis*, qui jalousa et détesta également Balzac et Michelet et tous les grands penseurs ou novateurs du siècle, aurait-il pu apprécier et comprendre ce fanatique démocrate, cet émancipeur de femmes, ce lanceur de paradoxes et de thèses extraordinaires ?

*
* *

Car Latouche fut un incomparable inventeur de drôleries, ou de *charges* littéraires; et notre tout récent Lemice-Terrieux ne fit que l'imiter en ses abracadabrantes fantaisies.

C'est ainsi qu'il publia de faux mémoires de Talleyrand, puis, de faux mémoires du pape Clément XIV, où se trouve la très curieuse histoire d'une jeune protestante qui s'éprend de ce pontife, en un de ces élans de pure passion cérébrale si chers à Latouche.

Mais, là où il s'éleva jusqu'à l'héroïque et presque jusqu'au sublime de l'art mystificatoire, c'est lorsque, pour mieux railler un fameux *bas-bleu*, la duchesse de Duras et son salon bien pensant et ses romans à l'eau de rose si tapageusement prônés par les Sainte-Beuve de l'époque, il imagina de composer sous le voile de l'anonyme un petit livre inouï, d'un libertinage sournois, dissimulé, et parodiant merveilleusement les formes extérieures du style ordinaire de la pudibonde duchesse, mais où, avec une crânerie insensée, il se complaisait à étudier et à analyser en toute liberté son propre cas physiologique, son propre roman vital à lui Latouche, en une de ces confessions amères et saignantes telles que les osa jadis Jean-Jacques.

Cet *Olivier* de Latouche a, depuis, été recommencé par Stendhal en son *Armance*. (Voir aussi, dans le même ordre d'idées, l'*Aloys* de M. de Custine, autre petit livre similaire, écrit également par un homme malheureux et torturé, dont Philarète Chasles nous a livré le secret en ses curieux Mémoires.) Ce transcendant pince-sans-rire qu'était Beyle admirait beaucoup Latouche, dont il partageait les convictions exaltées. Tous deux adoraient l'Italie : Latouche y avait passé plusieurs années de jeunesse, à vagabonder et à essayer de mettre en pratique le superbe livre de Tieck, *Sternbald*, vrai guide des dilettantes du romantisme cosmopolite pendant la première moitié du siècle.


M. de Balzac et sa fameuse canne. (Sculpture comique par Danton.)

Il y avait du reste de très nombreuses affinités de caractère entre Beyle et Latouche, tous deux très sentimentaux et très nostalgiques de l'au-delà, sous des dehors caustiques et persifleurs et gaulois et farceurs. C'est aussi avec ce même Beyle que Latouche conçut le plan de cette *bulle d'Innocent VIII*, roman annoncé par les journaux mais qui ne parut jamais, où il devait blaguer cruellement l'Italie des touristes et faire un grand abattage de la plupart des sots clichés lancés par les ineptes descripteurs de Rome, de Naples et de Venise.

Henri Monnier, encore tout jeune alors, était aussi l'un des fervents disciples de Latouche, qui exerça sur lui la plus considérable influence. Et comment le futur auteur de *Joseph Prudhomme* n'aurait-il pas professé un réel culte pour ce surprenant mystificateur qui, nouvel Hamlet ou nouveau Lorenzaccio, lui apprit l'art de faire de la vie tout entière une continuelle plaisanterie? Certes, le profond, le mélancolique Henri Monnier dut être singulièrement attiré et ému par l'énigmatique figure de ce grand douloureux au cœur tendre qui, pour mieux cacher ses souffrances, avait pris le parti de bouffonner l'existence et de rire de tout pour n'être pas forcé d'en pleurer.

On ferait un gros livre, rien qu'avec les traits de gaminerie et avec les farces politico-littéraires de ce véritable fondateur du *Figaro*. Quel cri de joie et d'enthousiasme ce fut, par toute la France libérale, quand on apprit le tour pendable joué par Latouche au vertueux

Sosthène de Larochefaucauld, le ministre pudibond qui mettait des feuilles de vigne aux statues ! Par un très surprenant tour de force de machiavélisme gouailleur, le spirituel directeur du *Figaro* s'amusa à faire tomber Sosthène dans le plus affreux traquenard : prenant les allures doucereuses d'un bon journaliste doctrinaire, il feignit de vouloir se laisser acheter par le ministère, qui aussitôt lui fit des propositions mirobolantes... Latouche accepta, puis après avoir reçu l'argent, s'empressa de l'envoyer à une œuvre républicaine, au nom du ministre Sosthène, transformé ainsi en souscripteur des entreprises anarchistes !

* * *

Cependant, tout en plaisantant ainsi, Latouche écrivait des romans où éclatait pleinement son sentimentalisme anxieux et exapéré.

C'était d'abord cette extraordinaire *Fragoletta*, où apparaît la si étrange figure d'Emma Hamilton, la femme-homme, la femme hors sexe. Dans *France et Marie*, tout l'intérêt va aussi à une femme anormale, à la sublime Gabrielle de Saint-Alverte, qui n'a point connu l'amour et ne le connaîtra jamais.

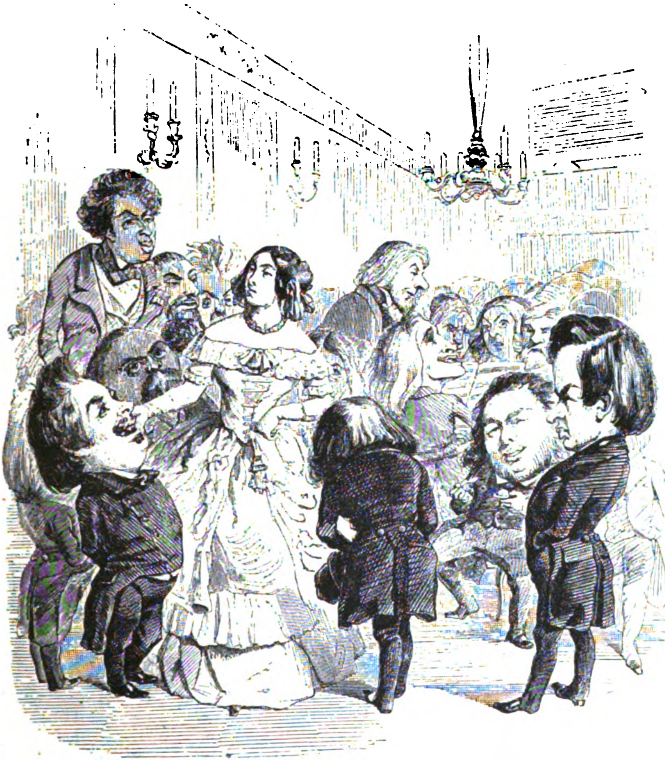
Mais le plus puissant des romans de Latouche, c'est assurément *Aymar* : on y conte l'histoire d'un certain Muranoff qui, par amour pour la coquette Arabella, consent à devenir le mari platonique d'une autre femme et à la livrer par surprise à un nommé Aymar, qui se trouve lui-même être l'individu le plus noble, le plus généreux... si bien qu'Arabella devient éperdument amoureuse de cet Aymar. (Notons qu'Eugène Sue a tiré de là une bonne partie de son si intéressant roman, *Mathilde*.) Jamais on n'avait mélangé d'aussi superbes sentiments à une action aussi machiavélique ; c'est du Laclos idéalisé et spiritualisé.

Très exquis est aussi cet autre petit roman, *Le lever et le coucher de la légitimité* (qui fait suite à *Adrienne*) où Latouche a trouvé des tons d'une grâce infinie pour dépeindre les plus intimes scènes conjugales d'un ménage tout immatériel, tout désincarné... Dans le même ordre d'idées rentre également son fameux drame, *la reine d'Espagne*, qui choqua tant le public du Théâtre Français, parce qu'on y voyait exposée en cinq grands actes cette éternelle thèse qui hanta sans cesse le malheureux Latouche : l'histoire d'un mari débile, les états d'âmes d'un homme tendre et généreux cherchant à innover des types de *mariage blanc* et des formules de liberté sentimentale...

Néanmoins, malgré tant de grandes qualités éparses dans ses volumes, Latouche n'atteignit jamais au chef-d'œuvre, au livre définitif : d'abord, son esprit était trop dispersé, et ses préoccupations politiques ou sociales l'empêchèrent toujours de concentrer toutes ses forces dans le seul roman. Puis aussi, Latouche était de ces hommes, trop rares d'ailleurs, qui s'intéressent plus aux autres qu'à eux-mêmes : la principale passion de, ce faux misanthrope au cœur

si généreux, ce fut continuellement de s'enthousiasmer pour de jeunes talents encore embryonnaires et de se dépenser pour eux et de les aimer, et de leur livrer sa meilleure substance.

Dans son effréné désir d'accoucher des âmes et de dégager des génies inconnus et d'utiliser cet immense besoin d'affection, de dévouement qui était en lui, il allait, recrutant partout des jeunes gens travailleurs, opiniâtres, et leur imposait des méthodes d'entraînement romanesque, et les forçait à dégager toutes leurs facultés productives, tout leur génie individuel.



Thé artistique assaisonné de grands hommes. (Caricature de Grandville sur Balzac, extraite de Jérôme Paturot. Parmi les invités l'on peut reconnaître Hugo, George Sand, Dumas et Liszt au piano.)

Vrai moine laïque, indifférent aux jouissances de la vie, il ne s'intéressait qu'à l'idée, qu'à la vérité, qu'à l'apostolat social. Semblable à un vieux lutteur fatigué avant l'âge, et n'ayant jamais eu assez de puissance d'expression, ni assez d'envergure épique pour arriver à manifester tout son idéal ou tout son rêve, cet homme aspirait à revivre en autrui, en un fils adoptif, en un nourrisson intellectuel. Nouveau Diogène, il cherchait de toutes parts un jeune gars bien doué, bien audacieux, qu'il formerait, et qui, avec ses

facultés neuves, avec son exubérance encore intacte, parviendrait enfin à atteindre l'absolu. De ce Richelieu des lettres il voulait bien se faire l'humble *père Joseph*, pourvu qu'il pût, avant de mourir, voir sa pensée renaître et se continuer, victorieuse.

*
* *

C'est ainsi qu'en 1827 il recueillit chez lui, en sa maison du n° 2 de la rue de Tournon, le pauvre Honoré de Balzac, qui jusqu'alors ne s'était montré qu'un laborieux émule de Walter Scott et de Pigault-Lebrun, ne possédant encore aucune individualité personnelle.

Mais aussi, c'est que, si médiocres avaient été jusqu'alors les amis et conseillers et collaborateurs du jeune écrivain tourangeau! Pendant près de dix ans, Balzac s'était attardé dans la mauvaise compagnie d'Horace Raisson, l'auteur de ridicules petits livres musqués sur la Mode ou le Napoléonisme, et de Le Poitevin Saint-Alme autrement dit Viellerglé, brave homme à l'imagination assez chaude, mais qui avait le tort de rester obstinément fidèle à la déjà vieille tradition de Legay, de Faverolles, de Dorvigny, ces romanciers pour grisettes ou pour cuisinières.

Placé sous la direction de Latouche, le talent de Balzac prend aussitôt une tout autre allure : l'excellent homme, bourru bienfaisant, soustrait radicalement son élève à l'influence épicurienne des écrivains grivois du Directoire ou de l'Empire; il lui enseigne l'amour de la femme incomprise, de l'évadée du mariage, de la martyre, et lui fait comprendre la nécessité de créer un cycle de héros et d'héroïnes de pure cérébralité, de pure combativité, pour qui les préoccupations érotiques ou amoureuses ne soient que subalternes ou subordonnées à l'action sociale ou à la révolte d'âme.

Aussitôt, sous cette impulsion stimulante, Balzac, répudiant son passé de tâtonnements vagues et quasi enfantins, se met à écrire ses deux premiers chefs-d'œuvre d'ironie pénétrante et de vrai romantisme moderniste : *la Peau de chagrin*, et *la Physiologie du mariage*, où se trouve cette étrange doctrine de la désexuation ou cérébralisation de la femme obtenue par l'usage des viandes blanches, qui est bien un vrai paradoxe à la Latouche, et qui lui conquit immédiatement les faveurs du grand public, amusé par ce ton si nouveau de causticité un peu perverse apporté dans la discussion des plus graves problèmes de la morale conjugale.

Mais, ces deux beaux livres, il leur fallait un éditeur sérieux, et capable de faire un bon lancement : c'est encore Latouche qui trouve l'éditeur, Urbain Canel, et c'est lui aussi qui suggère à son jeune ami la fameuse figure du serpent-réclame qui, reproduite partout dans les journaux, assura à elle seule la vogue de la *Peau de chagrin*.

Désormais, même séparé de Latouche, Balzac restera toujours son élève; sans cesse reviendra chez lui cette même doctrine, cette crainte de l'amour sexuel, cette tendance à créer des physiologies

étranges et mixtes comme *Sarrazine* ou des amitiés-passions toutes cérébrales comme celle de Lucien et de Vautrin.

Tel était d'ailleurs l'idéal sentimental du Moyen-âge et de la Renaissance : l'évasion de la chair, la fusion des sexes en un type intermédiaire et planant; à ce but tendent tous les Parsifals, toutes les Bradamantes ou les Clorindes, les Laures et les Béatrices, les hommes-femmes ou femmes-hommes qui emplissent le théâtre de Shakespeare, les desexués ou desexuées de d'Urfé, de Rotrou, de Scudéry; et tel avait été aussi le rêve d'âme de l'antiquité tout entière, qui toujours s'obstina à vénérer des divinités hermaphrodites ou asexuées; telle avait été la continuelle tendance morale de cette légende des Dieux et de ces Métamorphoses, apologie incessante de la désexuation mystique, dont Ovide a si brillamment groupé les troublants épisodes en son intense roman poétique, véritable bréviaire des tendres cérébraux et des belles précieuses pendant le cours de plus de dix siècles.



Balzac se disputant avec la presse. (Caricature illustrant la *Monographie* de la *Presse parisienne*, de Balzac.)

Balzac, qui, dans la vie réelle, a toujours fui et redouté la femme, en vertu de quelque instinct physique ou moral difficile à définir, était bien fait pour être sur ce point le disciple de l'auteur de *Fragoletta* et de la *Reine d'Espagne*. Pendant de longues années, on le vit reculer sans cesse devant la perspective du mariage; un flirt d'âme, et tout épistolaire, avec Mme de Hanska, faisait bien mieux son affaire. Puis, quand finalement, pressé par les circonstances, il dut enfin se décider à passer de la théorie aux actes, on le vit rester auprès de sa belle Russe un mari honoraire, et Mme de Hanska lui donna immédiatement une foule de suppléants ou de remplaçants, comme on le pourra voir très prochainement dans la correspondance intime que publiera l'éminent bibliophile bruxellois, M. Spœlberch de Lovenjoul.

C'est aussi à Latouche que Balzac avait emprunté son goût profond du Swedenborgisme, philosophie qui lui plaisait tout particulièrement, avec sa fusion des sexes en une sorte de type archangélesque et mitoyen, d'une si pure et si chaste idéalité. Latouche avait lui-

même puisé cet amour des hommes-femmes de Swedenborg dans les œuvres du très singulier Moët, ardent disciple du voyant suédois, et traducteur de la *Lucina sine concubitu* ou traité de génération platonique et spontanée.

Par toutes ces tendances, Balzac se trouvait bien être le romancier prédestiné et fondamental de cette grande époque du XIX[e] siècle; personne mieux que lui ne devait dépeindre les femmes émancipées, les rêveuses d'évasion, les révoltées, les combatives, les Mme Marneffe, les Béatrix (Voir. dans le beau roman de ce nom, les saisissants portraits de G. Sand et de Mme Daniel Stern, les deux libres aimeuses), et aussi, les Palférine, les Rastignac, les superbes bohèmes vivant en dehors du mariage, comme des pirates armés contre une société odieuse et hypocrite... Partout, dans son œuvre, s'élabore ce type social qui sera celui de la femme du XX[e] siècle : la désexuée, la cérébrale, l'évadée du sexe ; et c'est aussi en cela qu'est surtout féconde et intéressante l'œuvre de G. Sand, l'autre illustre élève d'Henri de Latouche, ce clandestin préparateur de la grande révolution morale de demain ou d'après-demain.

*
* *

En arrivant à Paris costumée en homme, George Sand avait l'intention de se faire peintre en éventails; ce fut Latouche qui, s'éprenant de ce type de petite désexuée qui incarnait si bien son rêve, résolut d'en faire un écrivain, et même un grand écrivain, s'il était possible.

G. Sand était du Berry, mais n'avait jamais remarqué la poésie de son pays natal : ce fut le berrichon Latouche qui lui donna ce sentiment de la nature qu'elle n'avait pas encore; ce fut Latouche qui lui fit comprendre les harmonies secrètes de ces grandes plaines de culture et de ces paysages austères qu'elle avait jadis parcourus en gamine distraite et indifférente. (Voir dans *Fragoletta* les superbes descriptions champêtres, si suggestives, si aérées, si larges).

Ce fut également Latouche qui comprit tout ce que ce costume masculin porté par une femme pouvait produire, comme pétard littéraire et comme réclame, dans le monde parisien; et en effet, il faut bien le dire, la bizarrerie de la mise de G. Sand valut à ses premières œuvres un succès de scandale vraiment démesuré. Cela fit la fortune de Mme Sand, que d'avoir usé au début de sa carrière les vieux pantalons de Jules Sandeau, et que d'avoir fumé en public de nombreuses cigarettes, dont s'entretenaient avec une admiration ahurie les bourgeoises timides, toujours éprises de singularités romanesques.

Oui, le tabac et les culottes de la jeune berrichonne servirent merveilleusement à faire accepter aux dames de province ces âpres thèses subversives et ces déclamations d'anarchie morale parfois un peu abstruses qui bondaient ses premiers romans, écrits sous l'influence directe du forcené paradoxeur Latouche. Ce n'est certes pas le doux

Sandeau qui eût suffi à former et à exalter de la sorte l'esprit de la grande romancière radicale ; seul, le furibond et endiablé propulseur Latouche a pu embraser ou dévergonder si vite la cervelle de cette paysanne naturellement passive et silencieuse ; c'est à lui que nous devons la si rapide éclosion de *Lélia*, ce chef-d'œuvre de lyrisme af-



Caricature de Lorentz, extraite du *Charivari* :

Si de George Sand ce portrait
Laisse l'esprit un peu perplexe,
C'est que le génie est abstrait
Et comme on sait n'a pas de sexe.

folé, de même que c'est lui aussi que nous retrouvons dans la magnifique série des idylles berrichonnes, *Fadette*, *la Mare au diable*, également issues des leçons du vieil œgypan de la Vallée-aux-loups, qui promenant Mme Sand le long des côteaux d'Aulnay ou de Sceaux, lui apprit le premier à sentir l'âme profonde de la nature.

G. Sand plut à Latouche, parce qu'elle n'était plus précisément une femme, mais plutôt, une *troisième sexe*, une hors-cadre, une fanatique de l'idée, qui dans l'amour des hommes ne recherchera jamais qu'une source d'excitation psychique et d'expérience d'âme... Voilà ce que Latouche aimait, voilà ce qu'il voyait en elle ; et certes, sinon par son œuvre écrite, parfois un peu contradictoire et qui devint ensuite trop opportuniste, mais tout au moins par sa vie qui resta très logique et très romantique dans son indépendance éternelle, la belle disciple a réalisé complètement l'idéal de son vieux maître, qui, là encore, avait bien choisi ses élèves, ses semeurs de révolution morale ou sociale.

*
* *

Car ce ne furent pas seulement Balzac et G. Sand que forma Latouche; vingt ou trente écrivains de grand talent sortirent également de cette *fabrique* d'agitateurs littéraires et de remueurs d'âmes.

Parmi les plus intéressants, il faut tout d'abord citer Félix Pyat, l'un des plus fougueux et les meilleurs parmi cette si remarquable phalange de dramaturges républicains qui se manifesta de 1830 à 1850 environ. Car, aujourd'hui où l'art théâtral est en baisse et ne consiste plus qu'en de médiocres exhibitions de rosseries adultérines ou en de stériles analyses des snobismes ou des petitesses de la vie bourgeoise, presque tout le monde ignore que pendant le règne de Louis-Philippe on vit se révéler, tant à l'Ambigu qu'à la Porte-Saint-Martin et sur trois ou quatre autres scènes populaires, tout une audacieuse et très passionnante école d'écrivains radicaux, tout une dramaturgie nouvelle, tout un théâtre d'idées avancées et de combat social, d'une portée considérable. Jamais la censure de notre charmante république actuelle ne permettrait la représentation d'aucun de ces intenses mélodrames à thèse prolétarienne et libertaire qui firent la joie de l'ouvrier parisien sous le régime du roi-citoyen.

L'un des plus âpres de ces Shakespeares de la démocratie était donc Félix Pyat, berrichon comme son vieux maître Latouche, et qui, pendant plus de vingt ans resta le plus intrépide condottière du théâtre parisien. Osant tout, disant tout, démolissant la société ploutocratique, il commença par sa terrible pièce d'*Arabella*, où il étalait sur la scène la fameuse histoire des d'Orléans faisant pendre Condé par Mme de Feuchères pour en hériter du château de Chantilly; puis, dans *Une révolution d'autrefois*, ou *les Romains chez eux*, il faisait un cours de régicide et bafouait Louis-Philippe, très reconnaissable sous les traits de l'imbécile empereur Claude ; dans *Ango*, il montrait, en un épisode sensationnel, le corsaire dieppois renversant et foulant aux pieds le roi François Ier représenté comme un odieux bandit. Dans un autre drame de Pyat, l'on voit un chiffonnier trouvant dans sa hotte la couronne du roi de France et la rejetant dédaigneusement avec les épluchures de légumes et les tessons de bouteilles.

Mais ces pétards politiques de F. Pyat, qui firent très grand tapage, ne sont pas son meilleur titre de gloire, et nous leur préférons de beaucoup ses drames plus philosophiques, comme, par exemple, son fameux *Diogène*, œuvre tout à fait forte et renfermant de magnifiques audaces de pensée. Notons, en outre, que c'est Pyat qui convertit Eugène Sue au républicanisme, au roman sociologique, et qui l'amena à écrire ses si célèbres *Mystères de Paris*. C'est ainsi que les idées de Latouche, répandues et divulguées par ses élèves, chaque jour faisaient de nouvelles conquêtes et arrivaient à susciter la création de toute une littérature démocratique moderne.

*
* *

Et, en effet, c'était aussi un élève de Latouche, que ce méritoire Michel Masson, trop oublié aujourd'hui, mais qui fut le grand romancier du peuple pendant la première moitié du siècle; ses *Contes de l'atelier*, son *Maçon*, son incomparable *Vierge et martyre*, peuvent être considérés comme les vrais chefs-d'œuvre du genre et ont inspiré pendant trente ou quarante ans une foule de mélodrames.

Charles de Bernard, l'exquis conteur, travailla également avec Latouche, qui n'arriva jamais à en faire un républicain, mais lui suggéra tout au moins de jolies morbidesses et lui donna comme à Balzac le goût de ces femmes de quarante ans, de ces créatures immatérielles et planantes et presque désexuées, dont il a placé plusieurs bien remarquables spécimens dans ses impressionnantes *Nouvelles*.

Sortit aussi de l'officine littéraire de Latouche ce si curieux romancier, Lefèvre-Deumier, qui en son *Lionel d'Arquenay*, livre d'une infinie délicatesse morale, a raconté la très noble histoire d'un dilettante épousant sciemment une fille-mère qu'il n'aime pas et se faisant le plus admirable complice d'existence de cette malheureuse créature, qui, elle, l'adore secrètement... Pour cette fois, l'auteur de *Fragoletta* pouvait être pleinement content de son élève. Mais Lefèvre-Deumier eut le tort de devenir trop riche par suite d'un gros héritage, et il cessa aussitôt d'avoir du talent.

Bien caractéristique est encore l'exemple d'un autre disciple de Latouche, cet Arnould-Frémy qui, sous la direction du vieux et ironique professeur de composition romanesque, écrivit un livre tout à fait truculent et inouï, *les Deux Anges*, qui est bien certainement l'un des ouvrages les plus extraordinaires et les plus torrides de toute la période romantique; jamais on n'avait accumulé tant de mystifications joyeuses et de gamineries violentes, racontées en un style d'une richesse et d'un lyrisme tout à fait inconnus jusqu'alors. (Notons que *Mlle de Maupin* et les autres romans badins ou gouailleurs de l'école hugotienne sont postérieurs aux *Deux Anges*, qui ont donné la formule et créé le type). Mais lorsque, quittant Latouche, Ar-

nould-Frémy se mit à voler de ses propres ailes, il ne produisit plus de pareils chefs-d'œuvre d'audace, et devint un romancier plutôt timide... (sauf, cependant, en ses deux si curieuses séries de scénettes demi-mondaines, *Les Maîtresses parisiennes*, petits épisodes de l'existence des viveurs et viveuses, où il a innové ce genre de la littérature boulevardière dialoguée qui a depuis été repris par Lavedan, par Marni, par Donnay).

Nous n'avons pas la prétention de faire ici l'histoire, même résumée, de tous les élèves de Latouche, car ils furent trop nombreux : cet homme avait véritablement le génie de l'apostolat littéraire ! Mais au moins, au moment où l'on se prépare à célébrer par de grandes fêtes le centenaire d'Honoré de Balzac, était-il équitable de remettre tant soit peu en lumière celui qui contribua tant à doter la France de ce gigantesque écrivain, et qui, exaltant le courage abattu du malheureux imprimeur en faillite de la rue Visconti, en fit le radieux auteur de la *Comédie humaine*.

RAOUL DEBERDT.

Balzac en serpent tentateur des femmes. (Caricature extraite du journal *La Sylphide*, 1843.)

ANGEL GANIVET

Il y a deux ans parurent en Espagne des livres mystérieux, imprimés les uns à l'étranger, les autres à Grenade, et signés d'un nom inconnu, Angel Ganivet, que la plupart prenaient pour un pseudonyme catalan, symbolique peut-être : Ange Couteau. Le premier de ces volumes, sous le titre d'*Idearium espagnol*, semblait annoncer un écrivain politique, d'un genre, il est vrai, fort inattendu. L'auteur, brisant avec la routine traditionnelle, y démontre, en effet, l'inutilité de la diplomatie, des alliances, des groupements nationaux, des éternels mensonges à l'intérieur comme à l'extérieur, et conclut à la régénération de sa patrie par le seul développement des énergies intellectuelles. Un nouvel ouvrage suivit de près le premier. Il portait ce titre énigmatique : *La conquête du royaume de Maya par le dernier conquérant Pio Cid.* Un aventurier de ce nom pénètre chez une peuplade de l'Afrique centrale qu'il s'efforce de civiliser, après avoir été promu à la dignité de grand prêtre. Sous cette donnée enfantine se cache une satire violente de la civilisation coloniale. Le scandale fut grand, l'auteur ayant soutenu diverses doctrines réputées dangereuses et s'étant même oublié jusqu'à faire l'éloge de la polygamie. Les critiques, n'osant se prononcer sur les tendances de cette œuvre, en louèrent abondamment la forme.

En novembre 1898, Ganivet était connu et apprécié dans les milieux littéraires lorsqu'il publia coup sur coup ses *Lettres finlandaises* et *Les travaux de l'infatigable Pio Cid.* Les nouvelles aventures de ce héros, que nous retrouvons aux prises avec la société moderne de Madrid, ne constituent pas à proprement parler un roman, mais bien une série d'épisodes. Quelques événements très simples suffisent à mettre en relief le caractère de l'Espagnol idéal imaginé par l'auteur. Cette fois, Ganivet avait frappé juste. Son livre était dans toutes les mains lorsque, brusquement, les lecteurs apprirent que lui-même venait de mourir. Sa biographie peut se résumer en quelques lignes. Né à Grenade, docteur en droit et ès lettres, il embrassa la carrière du consulat et abandonna de bonne heure sa patrie. Nommé successivement à Anvers, à Helsingfors et à Riga, il mourut dans cette dernière ville le 29 novembre, à l'âge de trente-quatre ans environ. Sa mort, comme sa vie, est restée mystérieuse. Sa robuste intelligence a-t-elle, comme on l'a prétendu, succombé à un excès de travail? On aurait le droit d'en douter, après avoir lu le fragment ci-dessous, que nous donnons comme le testa-

ment de sa conscience et de sa pensée. Chacun pourra juger, d'après ces pages, quel écrivain l'Espagne vient de perdre. Il s'agit d'une sorte de programme moral composé par Pio Cid pour servir de préface à une Revue en formation :

— Cet écrit, dit Pio Cid, est un tonique ou reconstituant du caractère; il est aussi, dans mon intention du moins, le portrait d'un homme de volonté. Plusieurs titres pourraient lui convenir. Nous pourrions, par exemple, le baptiser *Ecce homo*, de manière à laisser entendre : voici l'homme apte à créer des œuvres utiles.

— Ce titre n'est pas mal, dit Castejon.

— Adoptons-le donc, conclut Pio Cid. Et il commença sa lecture :

A *rtis initium dolor.*
R *atio initium erroris.*
I *nitium sapientiæ vanitas.*
M *ortis initium amor.*
I *nitium vitæ libertas.*

— On croirait entendre une litanie, interrompit Castejon.

— C'est sans doute le *recipe* de l'ordonnance, ajouta Miranda.

— Que diable ! dit Raudo, quand on sait un peu de latin, il faut bien en faire montre. Il en coûte assez de peine pour l'apprendre!

Pio Cid, sans rien répondre, relut posément l'épigraphe latine, et poursuivit :

« L'air est indispensable à la vie. Chaque fois que vous verrez en face de vous un homme, rappelez-vous cet aphorisme : un homme, quelle que soit sa valeur, vaut moins que le volume d'air déplacé par lui. »

— Ceci me rappelle le principe d'Archimède, dit le jeune Gaudente qui avait suivi l'année précédente les cours de physique.

— Ce doit être un principe de physique intellectuelle, ajouta Moro.

« Sans air on ne saurait vivre et sans hommes on peut vivre parfaitement. Les grands mystiques se forment dans la solitude et les grands philosophes dans le silence. Un homme, submergé au milieu d'une nombreuse assemblée humaine, perd une partie de son intelligence, et la perte est en raison directe du nombre des assistants. Cela provient de ce que à l'air pur se substituent des émanations méphitiques, saturées d'acide carbonique, disent les chimistes, mais aussi de sécrétions intellectuelles toujours délétères, celles des hommes plus que celles des femmes. L'air est la condition essentielle de la vie terrestre, et, dans les arts plastiques, l'habileté suprême est de représenter des êtres qui respirent. Le plus grand peintre du monde, Velasquez, fut un peintre de l'air. Peignez un monstre à sept têtes et à quatorze pattes; si ce monstre respire, vous aurez peint un être réel. Peignez, au contraire, une figure réelle qui ne respire pas, vous n'aurez rien peint du tout.

« La lumière aussi a son importance, car elle sert à établir un criterium permanent de morale. Ce qui sort de l'ombre pour se montrer

à la lumière est bon; ce qui fuit la lumière et se dissimule dans l'ombre est mauvais. L'ombre est l'ambiant naturel de la création; mais si la création est noble et idéale, elle ne tarde pas à chercher la lumière. Les amants qui, cachés dans l'ombre, se parlent d'amour pur, sont semblables à ces audacieux filoux qui protestent de leur innocence alors qu'ils portent dans leur poche l'objet qu'ils viennent de voler. L'amant le moins sensuel peut-être qu'il y ait eu au monde fut ce cynique sans pudeur qui prit pour couche nuptiale les places publiques d'Athènes.

« Des agents extérieurs qui nous entourent, le plus importun est la société; conserver notre personnalité sans nous laisser incommoder par elle, c'est en quoi consiste l'art de vivre. Il est des hommes qui vivent en paix, se soumettant aux exigences sociales; il en est d'autres qui vivent en guerre et se refusent à les souffrir. Le mieux est de se soumettre en tout hormis en un point important : celui qui nous affecte davantage. Je ne vois aucun inconvénient à ce que l'on porte un chapeau mou avec une redingote, à ce que l'on sorte de temps en temps sans cravate, ni à ce que l'on endosse un pantalon au lieu d'un pardessus. Ces petites infractions à l'étiquette ont parfois leur utilité.

« Etant sorti un jour sans cravate, du temps que j'étais écolier, j'eus une idée hardie, pour éviter de revenir sur mes pas. J'avisai au milieu de la rue un pied de maïs. Une feuille que j'en arrachai forma, découpée en ruban, un nœud de cravate. Après l'avoir assujetti avec soin sous mon gilet et mon veston haut boutonné, je me rendis en classe, où la journée se passa le mieux du monde, sans que personne s'aperçut de ma supercherie. Ce fut seulement à la dernière heure qu'un de mes condisciples, — le plus sot de tous et le boute-en-train de l'école — remarqua ma cravate d'emprunt et la signala aux autres pour les faire rire à mes dépens. J'essuyai leurs quolibets, mais je découvris une vérité qui a bien sa valeur en ce temps où l'on croit que l'observation est la substance de l'art : c'est que l'observation, comme tout le reste, peut avoir son bon et son mauvais côté, et que s'il y a des observateurs intelligents, il y en a aussi d'ineptes; car l'essentiel n'est pas d'observer, mais bien ce que l'on observe. C'est ainsi qu'un homme (ou un enfant) capable de commettre une extravagance raisonnable fait connaître qu'il est fort et qu'il ne craint pas de violer les lois de la mode, voire même de l'urbanité, le cas échéant, sans compter qu'il porte ainsi en lui une pierre de touche propre à déterminer la valeur de son prochain ou à découvrir des vérités transcendantes. Le caractère humain est comparable à une balance : dans un plateau est la modération, dans l'autre l'audace. Le modéré timide à l'excès, l'audacieux sans mesure sont des balances à un seul bras; friperie inutile.

« L'audace s'acquiert par la connaissance du monde; le jugement par la connaissance de l'homme. Si vous me demandez quel est l'homme le plus sage? Je vous répondrai : « Celui qui, voyant une

« mappemonde, a l'esprit assez large pour la considérer comme une « scène de théâtre où s'agite l'humanité. » Et le fait d'embrasser d'un seul coup d'œil l'univers, ne l'empêchera pas de connaître à fond la valeur psychique de chacun des hommes avec lesquels le hasard le mettra en contact.

« Il est nécessaire de travailler ! Mais à quoi, comment et pourquoi ? Le travail le plus productif, c'est le travail le plus libre. J'ai beaucoup travaillé dans ma vie, mais jamais davantage ni avec plus de plaisir qu'à présent où, non seulement je travaille en toute liberté, mais où je n'obéis même pas au désir d'acquérir la richesse. La propriété, loin d'être un stimulant, est l'expression de la force qui domine aujourd'hui avec non moins de pouvoir que les armes. L'art de travailler n'a rien à voir avec l'art de s'enrichir. Qui apprend à travailler, a appris à être éternellement pauvre. Pour être riche, il faut apprendre à exploiter ceux qui travaillent; pour être millionnaire, il faut savoir duper les exploiteurs. »

— Voilà le vif de la question, interrompis-je. Il faut, au moyen de lois justes, détruire ce régime abusif. C'est pourquoi j'ai soutenu dans les articles que tu as traités si sévèrement que la charité ne suffit pas. Il est temps de la transformer en réparation sociale, en quelque chose qui ne soit pas à la merci de la dureté ou de la bonté de cœur de ceux qui possèdent.

— C'est là, dit Pio Cid, une idée que tu as prise chez les auteurs positivistes, plaie plus redoutable que les sauterelles d'Egypte. Adoucir les amertumes de la misère au moyen d'une aumône anonyme ou d'une pension inscrite à tel ou tel budget, cela ne revient-il pas au même ? L'aumône semble plus humiliante, mais la pension n'est-elle pas une aumôme froide et sans âme ? J'aimerais mieux, à la rigueur, mendier dans les rues que de vivre interné dans un asile. Toutes ces mesures ne servent à rien, parce qu'elles laissent subsister la cause du mal. Ce qui est plus beau que de donner, c'est de n'avoir rien à donner, de ne posséder que le nécessaire pour vivre au jour le jour et de laisser le reste afin que les autres en profitent.

« Une chose est préférable à l'observation de la vie, c'est l'action sur la vie. L'action extérieure et pour ainsi dire mécanique, dans les œuvres d'art, nous paraît déjà ridicule. Qu'importe ce que peuvent faire les hommes, si c'est la même chose qui a déjà été faite mille fois ? Et qu'importe l'observation, si elle ne change pas d'objet ? Ce qui serait vraiment beau, ce serait d'agir sur l'esprit des hommes. S'il y a quelque gloire à tuer, un microbe a plus de gloire que le héros qui remporte une victoire. Les héros de l'avenir triompheront en secret, dominant invisiblement les esprits et suscitant en chacun d'eux un monde idéal.

« Tous les hommes croient nécessaire, avant de fonder une famille, de chercher les moyens de la faire vivre. Cela s'appelle bon sens et prudence; je l'appelle, moi, manque de jugement. Quoi ! tu penserais à te marier et ne te déciderais à le faire qu'après avoir réuni des res-

sources plus que suffisantes pour subvenir aux besoins de celle qui sera ta femme, de ceux qui seront tes enfants! Tu prends donc pour centre de ta vie actuelle cet avenir inconnu, et, en l'attendant venir, tu vis sans faire rien de profitable. Ne te vaudrait-il pas mieux penser au présent et considérer qu'un homme doit toujours vivre comme s'il ne devait changer jamais? Celui qui se réserve, aujourd'hui, pour être demain quelque chose de plus, celui-là est aussi lâche que le soldat ou le général qui aspire à être le héros de la bataille décisive et laisse les autres lutter et tomber sans gloire ni profit dans les petites escarmouches; comme si les escarmouches étaient sans influence sur l'issue d'une guerre! Vis donc aujourd'hui sans te réserver pour demain, et ta valeur recevra sa récompense. La force que tu dépenses, tu la retrouveras demain, augmentée en toi; car si l'esprit de l'homme vil se rapetisse chaque jour, chaque jour s'agrandit l'esprit de l'homme généreux. Tu vis seul et tu as à peine de quoi vivre, alors que, avec ce que tu as, tu pourrais faire vivre encore dix personnes. Vas-tu attendre plusieurs années pour fonder une famille, alors que tu pourrais dès à présent la fonder sans cassement de tête? — Comment? — En t'unissant à une femme du peuple.

« La famille actuelle est un foyer de guerre qui justifie les plus exécrables égoïsmes individuels. Il y a d'excellents pères de famille qui commettent journellement de grandes scélératesses sans remords de conscience parce qu'ils ont pour excuse l'amour qu'ils portent à leurs enfants, le désir de les laisser à l'abri du besoin et des contingences de l'avenir, sans penser que, avant d'assurer l'avenir de leurs propres enfants, ils devraient veiller au présent des enfants des autres. Contre cette forteresse inexpugnable, cause de nos luttes envenimées : la famille de sang et d'intérêts, il faut en élever une autre plus haute : la famille de volonté et d'idées.

« Laisse s'approcher de toi tous ceux qui le désirent, et vis avec eux. Et, s'ils n'ont pas reçu d'éducation, voilà un travail tout trouvé : élève-les à ta guise. Que s'ils te paient mal de tes soins, comme il est à prévoir, n'en aie souci. Ils te paieront malgré eux en te donnant l'occasion de devenir, par leur fait, plus homme que tu n'étais auparavant. Ta vie telle que tu la conçois à présent est fausse, parce qu'elle a pour centre l'avenir. Tu épouseras une femme fort distinguée, peut-être même prétentieuse, qui séchera en toi le peu de jus qui te reste. Tu auras d'elle des petits qui ressembleront à des figures arrachées d'un journal de modes. Je vous l'assure, pour ma part, et vous pouvez m'en croire, un homme ne possède une véritable énergie intellectuelle que lorsqu'il s'efforce de prendre son essor jusqu'aux sommets les plus élevés de la pensée et qu'il se repose de ses travaux couché au côté d'une femme essentiellement prolétaire. Si, grâce à des dispositions si bien prises, il te naît un fils heureusement doué, tu peux en faire un homme véritable. Enseigne-lui un métier, afin qu'il sache gagner sa vie de ses mains. Instruis-le aux sciences et aux arts, afin qu'il puisse s'appliquer à

diverses professions, et inspire-lui le goût de la philosophie, qui donne la supériorité intellectuelle.

« A l'encontre des hommes qui, se croyant bien avisés, réduisent chaque jour davantage la famille et augmentent sans cesse leurs gains afin que rien ne leur manque, toi, moins judicieux en apparence, augmente ta famille et ne te préoccupe pas de gagner plus que ce qui est nécessaire pour vivre. Tu ne seras pas longtemps à t'apercevoir que les bien avisés vont se rétrécissant alors que toi, tu vas t'élargissant. Des petits familles, faute de choc intellectuel, ne sortent que des imbéciles instruits. De la tienne, au contraire, — fût-elle de pauvres gens, les seuls qui s'accommoderaient du genre de vie que j'indique, — tu verras naître la force et l'originalité, que les hommes cherchent vainement en ce monde.

« — Et si je meurs, demanderas-tu, qu'adviendra-t-il de cette famille sans ressources ?

« — Si tu meurs, répondrai-je, nous dirons comme au jeu : « A un autre la taille ! » Conduis-toi humainement tant que tu seras en vie, et laisse les autres, sous prétexte de redouter ce qui arrivera après leur mort, continuer de vivre si mal que nous les jugions indignes d'être nés. Tu as beau ne pas laisser de ressources, tu laisses des lambeaux de ta personnalité adhérents à quiconque t'approcha de près, et tu laisses l'exemple de ta vie, le seul testament que doive laisser un homme d'honneur.

« Certains hommes placent le centre de la vie humaine dans le pouvoir extérieur, la richesse ou tout autre bien conventionnel. Ce centre, je le place, moi, dans l'intelligence. Qu'est-ce que je suis? Rien. Qu'est-ce que je désire ? Rien. Qu'est-ce que je représente ? Rien. Qu'est-ce que je possède ? Rien. C'est à présent que je suis en voie de devenir un homme véritable, car si ma personnalité existe sans chercher d'appui en dehors d'elle, c'est parce que toute sa force est en elle.

« La personnalité s'accentue par l'exercice. En la dissipant en des travaux improductifs, en apparence, on acquiert des forces pour créer des œuvres utiles. Et, l'essentiel, ce n'est pas l'œuvre, c'est que la machine soit toujours en état de fonctionner. Dans une forge, l'important c'est le fourneau, parce que, sans lui, la forge n'existe pas. Que de la forge sortent des trépieds, des tenailles, des pelles, des socs de charrues, des instruments à divers usages, cela n'est qu'accidentel. De même, pour l'homme, ce qui importe le moins c'est de se livrer à telle ou telle étude, de s'adonner à telle ou telle profession. L'essentiel, c'est d'être homme, et, pour l'être, il est indispensable de tenir le fourneau allumé.

« Comment y arrive-t-on ? Rien de plus simple. En faisant fonctionner le soufflet. Le fourneau de l'homme, c'est son cerveau ; son soufflet, la parole. Le cerveau est un antre inexploré, mais la parole dépend de notre volonté, et, au moyen de la parole, nous pouvons influer sur notre cerveau. La transformation de l'humanité s'opère

au moyen d'inventions intellectuelles, lesquelles se convertissent plus tard en faits réels. Une idée nouvelle commence à poindre, et cette idée, d'abord en lutte avec la réalité, se met à fleurir, à fructifier, à créer un nouveau concept de la vie. Au bout de quelque temps, l'idée est passée dans le domaine humain. Elle triomphe, s'impose et détruit par ricochet celle qui l'a précédée. L'homme également se transforme lui-même en exprimant à haute voix des idées qui ne sont à l'origine que des concepts purement intellectuels, mais qui, par réflexion, ne tardent pas à devenir la règle de la vie; la réalisation matérielle d'une idée exigeant, en effet, sa préalable réalisation idéale. Lorsque on n'a pas d'idées, la parole est inutile et, qui plus est, nuisible. Si le fourneau est éteint, à quoi sert de mettre le soufflet en mouvement? A refroidir davantage les charbons. De là l'opportunité du silence pythagoricien, précurseur de l'idée et indice de gestation intellectuelle. Quiconque, ayant le cerveau vide, parle uniquement pour en imposer à ceux qui l'écoutent, ferait mieux de se taire sur-le-champ. Parler machinalement est la marque d'une intelligence pusillanime; tel un poltron chante pour déguiser son effroi en passant dans un lieu qui lui fait peur. En revanche, la parole qui énonce une idée est extrêmement utile; c'est le premier pas fait en vue de sa réalisation. L'idée, à l'origine, nous paraît impossible ou absurde; une fois énoncée, elle nous paraît peu à peu possible et naturelle, bien qu'au-dessus de nos forces; enfin, nos forces s'excitent, se mettent à la hauteur de l'idée, la dépassent parfois. Dans une bataille, une harangue impétueuse décide du triomphe. Une parole donnée entraîne un homme à tenter des entreprises supérieures à ses propres intentions. Un homme tenace, encouragé par une idée conçue et exprimée clairement, triomphe toujours, eût-il à lutter contre la société tout entière. Et l'homme n'est pas le seul; les animaux eux-mêmes se laissent influencer par l'action suggestive de la parole. C'est pourquoi la qualité essentielle d'un charretier est d'avoir de bons poumons.

« Les hommes, en majorité, sont comparables à un voyageur qui, partant pour un long voyage, emporterait sottement tout ce qui peut lui être nécessaire, hormis l'esprit pour voir les choses. Tout le monde s'efforce d'être quelque chose et presque tout le monde oublie d'être. Voilà pourquoi, parmi tant d'hommes classifiés ou classifiables qui existent à la surface du globe, il n'est pas facile de trouver un homme véritable. Nous aurions beau, au lieu d'une lanterne, prendre une lampe à incandescence, nous ne serions pas plus avancés aujourd'hui que Diogène en son temps; car à mesure qu'augmente la puissance de la lumière artificielle, l'humanité du genre humain diminue.

« Il faut donc, avant tout, être homme et laisser en second lieu les études ou les travaux qui nous divertissent ou nous procurent le pain quotidien. Or, l'on reconnaît la qualité de l'homme non à de simples paroles, mais à des faits, à la compréhension totale de la vie. Voici

un fait usuel qui peut nous servir de moyen d'expérience. Quel est l'homme qui n'a trouvé un jour une femme tombée dans le vice? Cette trouvaille vulgaire inspire des pensées diverses, qui donnent, en chaque homme, la mesure de son humanité! La plupart ne pensent qu'à profiter de cette infortune pour satisfaire leur sensualité; ceux-là sont des hommes éteints, ou, pour mieux dire, des bêtes. Chez d'autres, plus intellectuels, la curiosité l'emporte sur la sensualité : le médecin voit ici un cas pathologique; le littérateur, un cas romanesque ou dramatique; le peintre, un cas pittoresque; et ainsi de suite, mille cas ou sujets d'étude, selon les divers points de vue. Combien plus noble est celui qui éprouve de là pitié, aime la femme déchue, la régénère et la rachète par l'amour! Il y a plus d'humanité à regarder avec amour l'infortune qu'à l'étudier sans amour. Mais, pour la femme déchue, on peut faire plus encore que la racheter par l'amour, oui, quelque chose de plus noble... »

Pio Cid plia le papier et le tendit à Moro en disant :

— Gardez ça, et, si vous le jugez bon à quelque chose, publiez le dans votre future Revue.

A cette philosophie d'un accent si noble et si sincère, Ganivet joignait un talent très subtil d'observateur et un sens critique des plus sûrs. Il a laissé sur les pays du Nord où il vécut si longtemps une foule d'articles, destinés à ses intimes, écrits avec abandon, et qui ne forment pas la partie la moins remarquable de son œuvre. Aura-t-il eu le temps de réunir, comme c'était son dessein, une série d'études sur les littérateurs scandinaves : Lie, Ibsen, Björnsterne-Björnson, Strindberg, Brandès, etc.? je ne sais. Mais ses *Lettres finlandaises* abondent en renseignements curieux, en appréciations originales sur les personnalités et les mœurs finnoises, suédoises, norvégiennes et danoises. Il faut regarder comme un tour de force l'analyse si brève et si claire qu'il donne du gigantesque *Kalevala*, — ce *Ramayana* des fjords, si mal connu en France malgré la traduction de M. Léouzon-Leduc. Certains chapitres, ceux, par exemple, sur le mouvement littéraire et artistique en Finlande ou sur la condition de la femme dans la société scandinave, mériteraient d'être cités tout au long. Mais je veux espérer que les *Lettres finlandaises* ne tarderont pas à être traduites en français. Nos compatriotes les accueilleraient certainement avec joie, car ils trouveraient en elles le meilleur commentaire des auteurs dramatiques septentrionaux applaudis si souvent dans nos théâtres. Et peut-être devrons-nous un jour à Angel Ganivet de mieux comprendre Henrik Ibsen.

LÉO ROUANET.

Feuilleton de la *Revue des Revues*

En guise d'Autobiographie (1).

« Mon père est marchand. Il a une singularité : il ne lit que des livres français, depuis 40 ans. Au-dessus de son lit est suspendue une magnifique image de son dieu « Victor Hugo ». Le soir il s'asseoit dans un fauteuil rouge foncé et lit la *Revue des deux Mondes*, il a une redingote bleue avec de larges revers de velours à la *Victor Hugo*. Non, un tel idéaliste ne se trouve plus en ce monde ! On lui demanda une fois : « N'êtes-vous pas fier de votre fils ? »

Il répondit : « Je n'ai pas éprouvé de chagrin quand il est devenu un vaurien. C'est pourquoi je ne ressens pas de fierté de ce qu'il soit maintenant un poète ! Je lui ai donné la liberté. Je savais que c'était jouer aux dés. Je comptais sur son âme ! ». Parfaitement. O le plus noble et le plus remarquable de tous les pères, j'ai longtemps abusé de ton précieux don de liberté, j'ai aimé passionnément des femmes nobles et pas nobles, j'ai vagabondé dans les forêts, j'étais juriste, sans étudier la jurisprudence ; médecin, sans étudier la médecine ; libraire, sans acheter de livres ; amoureux, sans être marié et enfin poète, sans faire de vers.

I. — AU BORD DU LAC

Douze ans (2).

« La pêche doit être bien ennuyeuse », dit une jeune fille qui en savait à peu près autant que la plupart des jeunes filles.

« Si c'était ennuyeux, je ne le ferais pas », dit l'enfant aux cheveux châtain clair et aux jambes de gazelle.

Elle se tenait là avec le grand et inébranlable sérieux du pêcheur. Elle enleva le petit poisson de la ligne et le jeta par terre.

Le petit poisson mourut...

Le lac s'étendait, scintillant et baigné de lumière. Cela sentait les saules et la chaude pourriture des joncs. De l'hôtel venait un bruit de couteaux, de fourchettes et d'assiettes. Sur la terre le petit poisson exécuta une danse courte et originale comme celles des peuples sauvages... et il mourut.

L'enfant continua à pêcher avec le grand et inébranlable sérieux du pêcheur.

(1) Peter Altenberg, ce jeune auteur déjà fameux (il est né à Vienne en 1862), est un disciple d'Huysmans, dont il a cité une page, en guise de préface, dans son livre *Wie ich es sehe*, comme je vois les choses. C'est un Nietzchien, et c'est un fantaisiste, un capricieux, un décadent des décadents. Son dernier ouvrage, *Ashantee*, a obtenu un succès considérable. Quant à son portrait, voici ce qu'il a écrit lui-même, en guise de préface, pour la *Revue des Revues*.

(2) Les mots en italique sont en français dans le texte.

Je ne permettrais jamais que ma fille s'adonnât à une occupation si cruelle, dit une dame qui était assise tout près de là.

L'enfant enleva le petit poisson de la ligne et le jeta de nouveau par terre à côté de la dame.

Le petit poisson mourut... il sursauta et retomba mort... une mort simple et douce! Il oublia même de danser, sans façon il partit...

« Oh !... » dit la dame.

Et cependant dans le visage de la cruelle enfant aux cheveux châtains clairs, il y avait une profonde beauté et une âme à venir.

La figure de la noble dame était fanée et pâle...

Elle ne donnera plus jamais à personne ni joie, ni lumière, ni chaleur...

Et ainsi elle sentait ce que sentait le petit poisson.

Pourquoi mourir, quand il a encore la vie en lui ?...

Et cependant il sursauta et retomba mort... une mort simple et douce...

L'enfant continua à pêcher avec le grand et inébranlable sérieux du pêcheur. Elle est superbe avec ses grands yeux fixes, ses cheveux châtains clairs et ses jambes de gazelle.

Peut-être un jour plaindra-t-elle le petit poisson et dira : *Je ne permettrais jamais que ma fille s'adonnât à une occupation si cruelle* !...

Mais ces tendres émotions de l'âme n'effleurent que les tombes de tous les rêves détruits, de toutes les espérances mortes...

Alors pêche toujours, charmante jeune fille !

Car, toi qui ne réfléchis pas, néanmoins tu portes en toi ton sublime privilège !...

Tue le petit poisson et pêche !

II. — « LE CID »... M. WINKELMANN

« Madame, que voulez-vous manger ? »

La jeune femme était encore un peu abattue par la représentation. Elle aurait préféré être étendue dans un grand fauteuil rond pour se reposer. Si quelqu'un lui eut déboutonné lentement sa chaussure, et ouvert tout doucement son corsage, et enlevé les épingles d'écaille de ses épaisses tresses, et laissé glisser mollement entre les dix doigts la masse d'un brun doré et... ?

Mais il fallait examiner la carte de l'hôtel B. et se tenir toute droite sur une petite chaise de cuir tendu. Ce n'était pas très amusant.

« Je n'ai pas faim », dit-elle, et elle regarda avec indifférence la longue colonne uniforme des plats.

« Mangez un ris de veau, *sauce hollandaise*... », dit-il.

« Oui », dit-elle.

Elle posa à côté d'elle son éventail d'écaille, sa lorgnette et son

mouchoir de dentelle. Puis elle retira lentement ses gants. Tout à fait lentement. Elle fit un mouvement sur sa chaise : « Pourquoi n'as-tu pas un large dossier, toi ? »

Il y eut alors un de ces silences, pendant lequel chacun pense : « Maintenant je devrais dire tout haut « Massenet », ou « cet orchestre de Wiener »... ou « la musique... »

Mais il dit : « Le ris de veau est un mets de malade très léger, nourrissant, sans attrait... Mais puisque vous n'avez pas faim... »

« Non, pas du tout », dit-elle.

« Vous entendez chaque instrument, dit-il, dans lequel le son touché résonne longtemps après. Votre âme met toujours la pédale ».

« Je suis fatiguée », dit-elle.

« Vous pensez à Winkelmann, » dit-il.

« Oui ; je m'imagine aussi les héros naïfs, enfantins, ceux qui ne réfléchissent pas, qui « sont » ! »

Il dit : « C'est très juste, et cependant c'est naturel ; d'abord « l'être » sans le « réfléchi », puis le « réfléchi » sans « l'être » ».

« Siegfried et Hamlet », pensait-elle. Mais elle était trop modeste pour le formuler. Lui, il était l'homme, le grand musicien, le philosophe, le penseur... Elle était la femme... Elle ne pouvait que rêver...

Il dit : « Cela me fait plaisir que vous ne vous extasiez pas. Vous êtes comme étouffée... ! »

« Homme ! » pensait-elle.

« Vous auriez peut-être aimé mieux du ris de veau froid et des épinards ! »

« Oh ! non » dit-elle, et elle se renversa sur le dossier de sa chaise raide.

Elle pensait : « Ce qu'il a dit de « réfléchi »... ! L'homme est cependant quelque chose d'autre. Il a mille pensées et il les rassemble en une ou deux... ; ou il les dissémine ainsi. Puis il pense au ris de veau et aux épinards. Il est si audacieux, si hardi de pensées. Mais nous croyons toujours qu'il nous mésestime et qu'il nous fait tort... »

Il dit : « Ainsi et ainsi... » et alors nous pensons : « Siegfried et Hamlet »... et pourtant nous ne sommes que ses servantes ! Et puis c'est tout... tout ! Une pensée est comme une révélation pour nous ! Et alors quand nous nous sommes exhaussées ainsi... Ah ! maintenant nous sommes ses égales... ! Nous sommes des mendiantes ! Il nous donne deux sous et nous courons à lui et nous nous en achetons un pain... Pour lui il n'y a pas d'abaissement : ris de veau frit avec *Sauce hollandaise*, cela l'occupe. Il est riche, il a dix mille pensées... Mais nous devons être éternellement sur le qui vive. Nous ne pouvons pas penser : Winkelmann est un dieu et le ris de veau est un plat sain... Nous ne pouvons que sentir : « Winkelmann, Winkelmann, Winkelmann, Winkelmann »...

Et nous osons seulement penser dans la « vie réelle » : « Pose doucement ta main sur mon genou... je ne la retirerai pas... car tu es l'homme, le grand, le dominateur... et je suis la femme. Ah.. Winkelmann !... Être lointain ! Comme tu es près ! »

Le grand musicien, le philosophe, le penseur avait posé ses coudes sur la table et regardait la jeune femme dans les yeux.

Elle sentait son regard...

Le ris de veau arriva avec la sauce hollandaise...

Il prit la grande cuillère et versa la savoureuse crème jaune sur les morceaux blancs dans son assiette.

« Bon ? », demanda-t-il, comme une mère à son bébé.

Volontiers, il l'aurait prise sur ses genoux pour lui mettre les morceaux dans la bouche avec une petite cuillère.

« Merci », dit-elle.

« La femme » pensait-il, la « femme... ! » Musique et héroïsme... Nous restons nous, cependant. Mais à regarder manger une jeune créature et à la savoir sous sa garde... on se perdrait ! C'est comme une ivresse intérieure. Toutes les pensées s'en vont. On devient un héros naïf, enfant, et on voudrait la porter à travers le monde, sur ses bras forts... Nous sommes des mendiants... ! »

Mais elle ne savait rien de tout cela.

Elle était assise et mangeait...

Alors elle se renversa sur sa chaise et pensa à son héros...

Le Cid... M. Winkelmann...

III. — P. A... ET T. K...

P. A... penché sur la balustrade de marbre jaune de la petite table de bal, considérait les jeunes filles.

Il pensait : « Cette allégresse forcée... ! Comment une jeune fille peut-elle se réjouir, s'amuser quand elle n'est pas belle, presque irréprochable... ! Comment peut-elle être gaie, quand elle ne sent pas : « Ah, je plais, je suis très jolie, je suis un petit centre, je tiens cercle comme une princesse... ? »

« M. de S..., pardon, qui est cette jeune femme ? » dit-il.

« Teresa K..., faut-il vous la présenter ? »

« Merci... »

Plus tard, il la vit assise dans un bosquet d'oranger. Elle tenait cercle comme une princesse... Comme elle dansait le « Sir Roger » il se pencha de nouveau sur la balustrade de marbre jaune.

Il pensait : « Cette allégresse forcée !... »

Et cependant, elle était jolie, presque irréprochable...

Il pensait : « Teresa K .., avec ta grâce languissante, ritardanto, dans ces « insolents circuits » du « Sir Roger »... Teresa K... ! »

Il se pencha immobile sur la balustrade de brillant marbre jaune, jusqu'à ce que le bal fût fini et que les lustres d'électricité fussent éteints.

Pendant deux ans il dit : « Mon idéal est Térésa K... »
Cela parvint à ses orailles.
« Pourquoi ne s'est-il pas présenté ? A-t-il peur de moi ? »
La troisième année, sur le lac bleu gris, sous la brûlante toile blanche du Yacht, il lui fut présenté.
« P. A..., Teresa K !... »
Ils se parlèrent.
Elle dit : « Je n'aime pas le lac, j'aime le Lawn-Tennis... je peux y jouer des heures entières, des jours mêmes. »
Il répondit : « Je n'aime pas le Lawn-Tennis, j'aime le lac... je peux le regarder des heures entières, des jours mêmes... »
« Nous irons bien ensemble », dit-elle en souriant, nous nous complèterons... ! »
Le soir, il s'assit avec elle dans sa chambre.
Dehors, il pleuvait et le lac mugissait sur ses bords...
Il parla des désillusions de la vie, de l'été et de l'automne, de l'âme des enfants et de l'âme des poètes... Il parla de l'art japonais, des forêts de hêtres en octobre et de la « musique pensante de Parsifal. »
Elle pensait : « Nous nous complétons... Je ne pense rien et tu penses tout... »
Dehors il pleuvait et le lac mugissait sur ses bords...
Elle s'assit à sa petite table et mit sa tête dans ses mains.
Qu'était-elle, quoi... ?
Elle jouait volontiers au Lawn-Tennis, et dansait volontiers le sir Roger. C'était un désir ardent d'activité physique, qui fait circuler le sang et qui rend rose et qui agite les nerfs fatigués dans une sorte d'ivresse tourbillonnante.
De temps en temps elle rêvait : « Oh ! une robe de soie noire, décolletée en rond, avec les épaules nues et une large, très large ceinture de plusieurs rangs de perles de verre transparent bleu-de-lait... ! Ou une de soie héliotrope avec une ceinture de perles de cire, ou une bleu pâle avec des perles de bronze, ou plutôt une robe blanc de neige avec des perles grenat ! »
C'étaient les « fantaisies rêvées »...
Souvent elle pensait : « Suis-je belle ou jolie, belle ou jolie... ? Ces hommes mentent ! Ils pourraient le dire en sorte que le doute mourrait. Ils devraient le dire en se taisant. Mais ils murmurent avec une voix mielleuse, vibrante et affectée : « Ah, Mademoiselle... »
Une fois, elle alla se promener avec ce jeune homme. C'était une soirée fraîche et brumeuse.
« Oh, monsieur prendra froid », dit-elle, et elle lui entoura le cou de son fichu de soie blanche.
« Vous êtes si bonne, si prévenante », dit le jeune homme qui sentait la main aimée effleurer son cou,
« C'est le moins que nous puissions faire pour celui qui nous

soutient. Si vous tombiez malade et mourriez, vous ne pourriez plus me faire la cour », dit-elle en souriant.

Mais aussitôt, elle ajouta : « Vous voyez ce que je suis !... Non, c'est une plaisanterie stupide. C'est inconvenant de ma... Je vous en prie, pardonnez-moi ! »

Elle voyait passer devant elle sa vie, cette vie qui disperse l'âme en l'émiettant, au lieu de réunir ce qu'elle contient de bon et de sensible pour... pour qui, elle ne le savait pas :

Elle était assise et réfléchissait...

Mais il la regarda et son âme poétisa : « Guiccioli Teresa. »

Comme dans l'âme de l'artiste, brûlait en lui un monde d'amour et d'enthousiasme, enflammé et soutenu par son propre feu...

Oh ! qu'était-elle ?

C'était une partie de lui-même et de sa pensée, un « être vivant et naturel » qui, s'étant détaché de son propre être, se trouvait dans le monde retrempé dans une force pure et planait vers les étoiles...

Mais elle était assise et posait les coudes sur la table, son noble front blanc dans ses mains et elle écoutait dans le monde vide, sans chercher, sans trouver... Alors il la comprit.

C'était la misère de la vie, le besoin de l'être...

Et alors il reconnut : « Vous n'êtes pas ce que vous êtes ! Ce que nous poétisons, c'est vous qui poétisez en nous ! Ainsi, vous êtes nos poètes, notre poésie, les chanteurs de nos chansons et la chanson en même temps !

« Teresa K..., tu me resteras toujours étrangère et lointaine... et pourtant tu es ma chanson !

« Vous n'êtes pas ce que vous êtes... !

« Vous célébrez éternellement en nous notre sainte fête de la résurrection de la misère de la vie !

« Vous ascendez de nos flammes blanches... !

« Vous êtes conçue dans nos âmes ! »

Ainsi il réfléchissait...

Alors elle le regarda, car tout était devenu tranquille et elle vit... un homme !

Doucement, doucement, elle sentit la force divine qui émanait de lui en mille rayons blancs et qui créa en lui « l'homme Dieu », ne fût-ce que pour quelques instants...

Et elle subit cela : « Vous n'êtes pas ce que vous êtes ! Ce n'est que par nous seules que vous célébrez éternellement votre sainte fête de la résurrection de la misère de la vie ! »

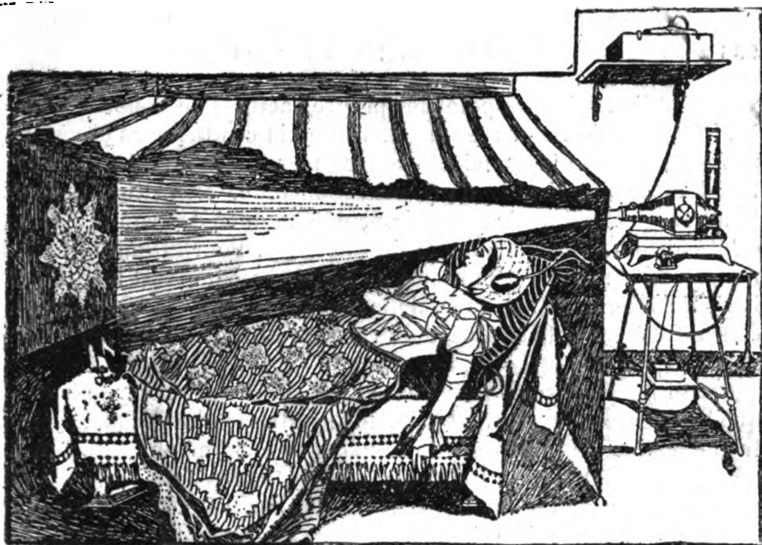
Elle était assise ainsi, droite, avec sa belle tête noble, ses bras posés sur la table, étendant ses doigts blancs de neige et elle riait...

Elle était devenue femme-reine !

Dehors il pleuvait et le lac mugissait sur ses bords...

PETER ALTENBERG.

Traduit de l'allemand par BRET CULTET.



Appareil du Dr Corning, pour provoquer les beaux rêves.

SCIENCE ET INVENTIONS

LES MIRACLES DE LA SCIENCE

MÉDECINE ET CHIRURGIE

A vrai dire, c'est d'Amérique que nous vient, depuis quelque temps, et presque sans discontinuation, ce courant de miracles relatés en des revues, journaux, brochures de New-York, de San-Francisco, de Chicago, etc. Or, l'on sait que l'imagination des Yankees est pour le moins aussi féconde que leur ingéniosité et leur richesse d'inventions dans tous les domaines. On peut donc se défier, sous certains rapports, de la véracité de tels récits de cures merveilleuses, de tels comptes rendus d'opérations chirurgicales presque invraisemblables. Cependant les faits, peut-être un peu augmentés, ne sont évidemment pas controuvés, puisque l'authenticité en est garantie par des témoins insoupçonnables et par des savants de grande réputation. Il y a d'ailleurs, en notre époque d'activité intellectuelle dévorante, beaucoup de découvertes qui, encore qu'elles paraissent surprenantes, sont pourtant très réelles, et la science accomplit chaque jour tant de prodiges qu'en faisant quelques réserves, on peut admettre qu'il n'y a pour elle plus rien d'impossible.

I

Une des questions les plus controversées par les biologistes est celle de la macrobiotique, qui prétend pouvoir retarder indéfiniment pour la vieillesse l'heure suprême de la fin. On connaît tout ce qui a été tenté à cet égard dans le passé par Christophe Hufeland et son principal continuateur, Burggraf, de Gand, sans parler des eaux de Jou-

vence, et l'on n'ignore point les progrès actuels de l'opothérapie due à l'initiative de Brown Sequard. Toutefois ces théories et ces expériences n'avaient jusqu'ici été couronnées que d'un succès douteux. Un docteur américain, d'origine allemande, M. Althaus, établi à Londres, prétend avoir résolu le problème dans des conditions d'efficacité absolue, sans aucune crainte d'échec. Pour atteindre ce but, il n'a pas eu à retrouver le secret de Médée rajeunissant le vieil Eson : il s'est contenté d'appliquer, dans des circonstances déterminées, un courant d'électricité à la base du cerveau et il a réagi ainsi contre la sénilité.

Parmi les guérisons qu'il a obtenues, la plus remarquable ne date que de quelques mois. C'est celle de l'illustre acteur anglais, sir Henry Irving. L'illustre interprète de Shakespeare est né en 1838. Il a donc dépassé la soixantaine. D'une santé robuste, les fatigues de la scène avaient peu à peu ébranlé sa robuste charpente. Ses amis et ses admirateurs le voyaient insensiblement décliner. Aujourd'hui, grâce au docteur Althaus, il a recouvré toute son énergie physique, et, à moins d'accident, il vivra, selon la promesse de son médecin, jusqu'à l'âge de Chevreul. On assure qu'un de nos grands compositeurs, maintenant âgé de quatre-vingt-cinq ans, ne doit sa belle longévité qu'à la même magie médicale.

— Je songeais sérieusement, disait-il ces jours derniers, à prendre des béquilles, je marchais tout courbé, le nez en terre, et je me voyais déjà au bord de la tombe. Aujourd'hui, grâce au traitement que je suis, je me sens capable, non seulement de marcher droit, mais de courir, je dirais presque de voler. Je pourrais, il me semble, disputer au champion du monde le record de vingt-quatre heures.

La méthode du docteur Althaus repose sur les principes suivants :

L'âge moyen est de cinquante ans environ, mais le cycle complet de la vie physiologique peut permettre à quiconque est autrement valide d'aspirer à la centaine. Tout vieillard sexagénaire, septuagénaire, c'est-à-dire parvenu à ce tournant où il ne faut plus songer à bâtir, aura des chances presque sûres d'aller jusqa'à quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans et même plus loin, si la vieillesse n'est pas accompagnée chez lui de sérieux désordres organiques. Dans ces conditions, des applications d'électricité, d'une manière régulière, au cerveau, soit journellement, soit tous les deux jours, lui donneront le moyen de renouveler son bail de vie. Des expériences concluantes ont démontré, en effet, que l'emploi prudent d'un courant électrique, agissant sur le centre vaso-moteur du bulbe cervical, retarde les progrès de l'artério-sclérose. Une semaine ou deux après le début de ce traitement, l'énergie du système augmente considérablement. Le vieillard se remet vaillamment à l'ouvrage. Il se redresse, va et vient ; son pas est plus ferme, plus décidé, son attitude plus assurée, sa digestion plus normale. Sa physionomie se rassérène, il a rajeuni de cinq ans, voire de dix.

Mme de Staël soutenait que les trois meilleurs gardiens de la vie

sont l'exercice, l'étude et l'amour du prochain. Il y a du vrai dans cette opinion, mais ce qui est encore plus certain, c'est que la sénilité sous toutes ses formes d'involution a pour cause la dégénérescence du *neuron* et qu'il faut rendre à cette résultante du système nerveux la force en y versant des principes nutritifs, de même qu'on alimente d'huile la lampe dont la lumière baisse.

Or, suivant le docteur Althaus, l'huile du cerveau, sans l'activité duquel il n'y a point de durée vitale, c'est l'électricité.

Les bienfaits des cures électriques dans la névritique (thérapeutique des nerfs) sont indiscutables et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on les préconise, — mais les appareils dont on faisait usage jusqu'à ce moment étaient presque tous imparfaits. Le docteur Althaus en a construit un d'un genre particulier. C'est une chaise sur laquelle le sujet prend place. Un bandeau, qui lui ceint le front, est mis en communication avec deux électrodes dont l'un est en contact avec le bas de la nuque, l'autre avec le front. Ces conducteurs sont ainsi appliqués à la moelle allongée d'une part et au cerveau d'autre part. Le courant électrique est le sinussoïdal qui donne un mouvement régulier, sans faire éprouver aucune sensation désagréable. L'application dure de trente minutes à une heure. Au bout de cinq semaines, le traitement produit un effet sensible. Le vieillard rajeunit et s'il faut en croire quelques témoins, ses cheveux blancs tendent même à reprendre leur couleur primitive, blonde ou brune.

II

Ce qui contribue à la sénilité, à l'affaiblissement physique, à ce déclin de toute l'organisation vitale dont le dernier stade est la mort, c'est que, contrairement à un mot souvent répété, l'enfant n'est pas le père de l'homme, ou en d'autres termes que l'homme fait n'est pas l'enfant parvenu à l'âge mur. Le docteur Oppenheim, médecin-adjoint du dispensaire de Mont Sinaï aux Etats-Unis, vient de publier une série d'observations prouvant que l'enfant est un être tout différent de l'homme mûr; d'où cette conséquence que tout notre système d'éducation physique va à l'encontre de la loi de nature.

Voici le raisonnement du docteur américain :

Pendant les diverses périodes de la croissance les proportions de l'enfant changent constamment. A chaque instant elles sont différentes de celles de l'adulte, l'intelligence se modifiant relativement en même temps que le corps. Pour bien faire voir l'exactitude de sa théorie, M. Oppenheim montre graphiquement ce que serait un bébé arrivé à l'âge d'homme si sa croissance s'effectuait par simple grandissement des formes; une tête énorme, grosse, ronde, avec une face de nain, un thorax en cimier de casque, des bras courts, des jambes petites, massives, contournées, dans l'ensemble une figure grotesque.

Il faut ajouter que chez l'homme la respiration n'est pas la même

que chez l'enfant, ni le pouls, ni le jeu des organes. Au cours de sa croissance, le cœur de l'enfant augmente en volume de 12 à 13 fois, le cerveau 4 fois, le foie 11. Le tableau ci-dessous indique les différences entre le nouveau-né et l'adulte :

	Nouveau-né	Adulte
	—	—
Squelette	16,7	15,35
Muscles	23,4	43,09
Peau	11,3	6,30
Cordon de la moelle épinière	0,20	0,067
Yeux	0,28	0,023
Estomac et intestin	2,53	2,34

Or, ces différences ont leur portée dans le traitement des maladies, et de plus elles démontrent la nécessité de baser l'entraînement intellectuel et physique de l'enfant sur son état physiologique. L'enfant dont on exerce la vue trop tôt au plein éclat de la lumière est exposé sous le rapport visuel à des dangers d'ophtalmie. De même celui dont on alimente trop ou trop peu le cerveau, celui que l'on fait participer trop vite ou trop lentement aux fonctions successives de la vie organique, celui que l'on laisse imprudemment s'écarter des limites imposées à son développement par la nature, celui que l'on soumet prématurément à une dépense de force cérébrale ou musculaire que l'âge mûr seul peut comporter, courront, suivant les circonstances, des périls et contracteront des germes de sénilité précoce auxquels on ne pourra dans la suite porter remède.

Ces vues et cette doctrine concordent, comme on le voit, avec ce qui a été dit tout récemment dans la *Revue des Revues* par M. Alfred Binet, du premier devoir de l'éducation physique, et il n'est pas sans intérêt de signaler cet accord entre deux représentants éminents de la science physiologique.

III

Les Américains ne se contentent pas de veiller à l'évolution normale des forces physiques et intellectuelles de l'enfant, en le mettant à l'abri du surmenage dont on a si fréquemment signalé les désastreux effets sur la vie même, ils veulent encore que l'existence telle qu'elle nous est faite par les lois naturelles et sociales soit entourée de tout le charme possible. Ainsi le docteur Corning est d'avis que la joie, la gaieté doivent entrer dans les prescriptions médicales, et il guérit ses malades en leur procurant des rêves dorés. Il a imaginé un appareil qui fait naître des songes ravissants et ses clients s'en trouvent à merveille.

Tout le monde sait par expérience que les mauvais rêves réagissent sur les facultés intellectuelles et sur la constitution physique. Les cauchemars, accompagnés d'angoisses, de terreurs, continuent leur action funeste après le réveil ; c'est comme un courant d'induc-

tion qui prolonge son influence; on ressent, au sortir du sommeil, une insupportable lassitude de tous les membres, des pesanteurs de cerveau, des palpitations, et toutes ces causes nuisent au fonctionnement des organes.

Bannir ces mauvais rêves, transformer en rose ceux qui auraient été noirs, tel est le but que s'est proposé l'ingénieux docteur et l'on peut dire qu'il y a réussi en appelant à son aide la beauté et l'harmonie des couleurs et des sons.

Sa manière d'opérer est originale. Il coiffe le sujet d'une sorte de bonnet de nuit en tissu léger qui enveloppe toute la tête de façon à ne laisser à découvert que le visage. Là où le bonnet recouvre les oreilles, une fente permet à celles-ci de s'échapper. Une espèce de soucoupe en métal ayant juste assez de cavité pour emprisonner exactement les pavillons de l'organe auditif est cousue au bord du bonnet. .

Chacune de ces pièces métalliques est pourvue d'un mamelon creux qui s'applique juste au-dessus de l'oreille et communique avec l'air environnant. Un morceau de caoutchouc en forme de tube d'un petit calibre et d'environ 8 mètres de long est adapté à ces mamelons. L'autre bout du tube se raccorde au reproducteur d'un phonographe Edison.

L'appareil fonctionne de la manière suivante :

Le sujet, couché sur un divan et coiffé du bonnet acoustique, s'étend de son long sur le dos. Une sorte de tente recouvre le divan, de façon à intercepter complètement la lumière. Au pied de cette chambre noire il y a un écran blanc tendu sur un cadre fixé au divan; au chevet de ce dernier, sur un petit trépied, mais en dehors des rideaux, se trouve un appareil stéréoptique d'un foyer relativement court. Le tube de cet instrument passe par une petite ouverture dans la tapisserie.

Des plaques chromatoscopiques représentant des vues variées peuvent être introduites dans la rainure de la lanterne, de manière à projeter des images colorées en certain nombre sur le petit écran. Les formes de ces images mouvantes et leurs beautés capricieuses retiennent l'attention en charmant la vue.

Pendant que l'on fait ainsi appel aux surexcitations visuelles, une influence analogue s'exerce sur l'ouïe par des associations de vibrations harmoniques venant du phonographe, en communication avec ce bonnet acoustique.

Le sujet ayant pris la position indiquée, le chromatoscope et le phonographe entrent simultanément en mouvement. Bientôt les sens éprouvent une certaine somnolence. C'est l'état propice, demi-veille, demi-sommeil pour faire pénétrer les vibrations musicales dans l'oreille interne et les faire agir sur le nerf sensoriel en déterminant des effets enchanteurs. Le sujet n'a plus tout à fait conscience de son être. Le cerveau, à l'abri des pensées qui dépriment, s'ouvre aux visions, aux idées, aux sensations des beaux rêves.

Le docteur Corning affirme que ce traitement est salutaire. Les facultés mentales s'en ressentent ; elles y trouvent à la fin le repos et une heureuse impressivité; l'appétit renaît, et l'augmentation marquée du poids du corps est un signe du retour de la santé, si le sujet était malade avant le traitement.

IV

Parmi les maux qui peuvent affliger l'organisme humain, les plus terribles sont la folie et la dyspepsie, dont les victimes se comptent malheureusement encore par milliers. Est-ce à dire que l'art médical de la chirurgie soient impuissants contre les dépravations du cerveau ou de l'estomac? Les faits qui suivent sembleraient prouver le contraire.

Tous les habitants de Chicago connaissent l'avocat Frank Howard Collier, une des gloires du barreau de l'Illinois. Son éloquence, son habileté professionnelle lui avaient acquis une renommée considérable. De tous les attorneys de la ville, il avait la plus nombreuse clientèle. Ses plaidoyers et ses consultations lui rapportaient 350.000 fr. par an. Il avait représenté l'Etat de l'Illinois au jubilé de la reine Victoria en 1888. Le 3 mars 1889, au sortir d'une discussion politique, il avait été assailli par des assassins payés, qui l'avaient assommé. Dès le lendemain, ce n'était plus le même homme. Naguère économe, il jetait maintenant l'argent par la fenêtre, inconsciemment, et répandait l'or à pleines mains sur les tapis verts de tous les tripots. Ses amis ne se trompèrent pas sur les causes de ce changement subit. Cette intelligence si brillante avait tourné à l'égarement à la suite de la commotion éprouvée dans l'agression. On l'enferma dans une maison d'aliénés, mais sa famille obtint sa mise en liberté en prouvant qu'il était hors d'état de nuire et tombé dans une annihidation mentale absolue. Les aliénistes déclaraient le cas incurable.

Dix années s'écoulèrent pour lui dans cette abolition complète de la raison. Un jour, à Chicago, le docteur Spitzka l'examina, le questionna. Le docteur Spitzka est une des sommités médicales de l'Illinois. L'avocat, dans un éclair de lucidité, lui parla d'une intolérable douleur qu'il avait dans le crâne et en indiqua le siège. C'était à deux pouces au-dessus de l'oreille.

Il n'en fallut pas davantage au chirurgien pour comprendre qu'il y avait, à cet endroit, une lésion cérébrale ou cervicale. Cette conviction le décida à conseiller l'opération du trépan. Un trou circulaire fut pratiqué dans le crâne du patient, et l'on en enleva un fragment qui permit de mettre à découvert exactement la plaie où le sang s'était coagulé dix ans auparavant sous le coup reçu. Un traitement méthodique détermina ensuite la guérison.

— Ce résultat, écrit l'avocat Collier lui-même, dans le *Journal de Chicago* où il raconte toutes les circonstances de l'opération, fut obtenu si rapidement, qu'au bout de six jours, je pus quitter l'hôpital.

Je fis une très longue promenade qui me réconforta. J'étais impatient de revoir ma famille et mes amis. La semaine n'était pas achevée, qu'un de mes confrères, chargé d'un procès important, me pria de lui donner quelques conseils et de plaider pour lui, j'acceptai et gagnai la cause.

Depuis cette époque, je me suis remis au travail comme au temps de ma jeunesse, et je ne ressens aucune fatigue cérébrale. Il m'est arrivé de m'occuper d'affaires qui ont exigé jusqu'à onze jours de plaidoirie et de consultations assidues. J'ai tenu tête à cinq ou six adversaires à la fois et j'ai donné satisfaction à tous mes clients. Je me porte comme un chêne et je n'ai jamais eu l'intelligence plus vive.

Le docteur Spitzka n'est du reste pas le seul qui ait opéré des malades de ce genre. Il me souvient que le colonel Yule, dont on connaît les remarquables travaux sur Marco Polo, nous parla, il y a une quinzaine d'années, d'un cas de guérison semblable. Quoi qu'il en soit, le chirurgien de Chicago prétend que très souvent la folie est causée par une lésion du cerveau et qu'on peut infailliblement ramener l'aliéné à la raison en lui faisant subir une opération analogue à celle qui a guéri l'avocat Collier.

V

Voici un fait non moins miraculeux. Il s'agit d'un homme qui n'a plus d'estomac et s'en trouve on ne peut mieux. C'est un Italien de la Californie, Giovani Patriti, qui doit son salut inespéré au docteur Macdonald de San-Francisco. En juin dernier, le pauvre diable se mourait d'un cancer à l'estomac. Il paraissait fatalement condamné. Paysan, valet de ferme, il avait toujours vécu de son travail aux champs, gagnant peu et peinant beaucoup. Ne pouvant plus supporter ses souffrances, il suivit le conseil qu'on lui donna d'aller à San-Francisco se remettre entre les mains d'un spécialiste.

Le docteur Macdonald lui déclara que l'opération présentait des dangers. Dans neuf cas sur dix, le patient succombait ou, si l'on parvenait à le sauver, il ne survivait pas longtemps. Patriti n'hésita pas à se confier aux soins du chirurgien. On le coucha sur la table de l'opérateur et on lui fit respirer un anesthésique. L'opération dura quatre-vingt-dix minutes. Au bout de ce temps, tout mal cancéreux avait été éliminé. Le chirurgien en supprimant le mal en avait fait disparaître le siège : il avait enlevé l'estomac tout entier. L'œsophage allongé en le tirant en bas avait été rattaché au duodénum tiré en haut, et les deux bouts cousus ensemble avec du fil de soie.

Dans cette opération extrêmement grave, le chirurgien, malgré toute son habileté, peut couper certains nerfs qui intéressent la vie et qui sont en relation avec le cœur. Si Patriti avait eu la moindre notion de la physiologie, il n'aurait probablement pas consenti à se laisser

opérer, ou si on lui avait expliqué ce que l'on voulait faire de lui, il serait peut-être mort de frayeur.

Huit jours après l'opération qui réussit, il annonça qu'il voulait manger à sa faim et réclama de la viande. On la lui interdit, mais, dès son premier jour de sortie, il se fit servir au restaurant des huîtres et du hachis de poulet et s'octroya un repas plantureux. Le docteur Macdonald, à qui il raconta son menu pantagruélique, le réprimanda sévèrement. Patriti, lassé des remontrances et de la surveillance, s'évada de l'hôpital et, pour gagner sa vie, alla porter des bagages à la descente des trains. Le docteur l'y rencontra, chargé d'une valise pesant vingt livres. Il y avait de quoi le tuer du coup, le moindre effort pouvant déterminer la rupture de l'œsophage.

En dépit des protestations de l'Italien, M. Macdonald le mit dans une voiture et le ramena dare-dare à l'hôpital. Là on eut l'œil sur lui. Il passa environ un mois dans l'établissement. A la fin, on lui donna son exeat. Il était complètement guéri et pouvait sans inconvénient prendre la nourriture qui lui plairait : le duodenum remplissait maintenant les fonctions de l'estomac.

Patriti en est réjoui. Son estomac n'était pour lui qu'une cause de préoccupation, d'inquiétude.

— Je puis, dit-il, absorber à mon gré pain, viande, œufs, légumes, et en telle quantité qu'il me plaît.

Aussi a-t-il repris facilement ses travaux aux champs; il laboure, herse, sème, conduit les chevaux, va au marché; il songe à se marier et se dit qu'il vivra encore un demi-siècle. Il est convaincu qu'il fera souche d'enfants vigoureux. Mais la seule chose qui le tourmente, c'est qu'ils auront un estomac, et il voudrait bien trouver le moyen de leur épargner cet ennui.

D[r] G. WALLON.

COMMENT ON GUÉRISSAIT L'IVRESSE DANS LE BON VIEUX TEMPS

(*Suite et fin* (1)

V

Les anciens médecins essayaient de guérir l'ivresse en traitant l'estomac, la tête et en écartant l'agent morbide, qui intervenait, croyaient-ils, dans l'action de l'esprit vital, mais que la pathologie moderne considère comme « un excès de matière excrémentielle », « l'ingestion continue d'une énorme quantité de liquide, beaucoup plus substantiel que l'eau, qui ne passe pas assez vite par les reins

(1) Voir la *Revue des Revues* du 15 Avril 1899.

pour s'éliminer rapidement. » Il est certainement curieux de considérer combien de temps et d'énergie nos anciens confrères ont mis à s'efforcer de concilier leurs observations chimiques avec le singulier système de pathologie qui exista jusqu'au siècle dernier. L'hilarité de l'ivresse était l'effervescence des esprits acides et alcalins dans les ventricules du cerveau. « Un seul objet, dit Aristote, paraît à l'homme ivre être plusieurs, parce que sa vision ne se repose pas sur le même objet. » La tendance aux larmes était due à ce que la tête s'emplissait d'une vapeur pernicieuse que les fumées du vin rendaient plus subtile. L'embarras du langage était dû à l'absorption de la langue et à la souffrance de l'esprit par suite de l'ivresse.

Le traitement était préférable peut-être à la pathologie, car il consistait, presque absolument, à essayer de créer un dégoût pour le vin et à éliminer ce vin du système aussi promptement que possible, par les émétiques, les diurétiques et les purgatifs, ou à agir au moyen de drogues possédant « des propriétés cachées. »

Ce dégoût, on l'amenait par des médicaments du genre de ceux-ci : du vin dans lequel on avait noyé une anguille ou dans lequel on avait infusé des raisins de mer bouillis. Si les œufs de hibou, administrés dans le vin, amenaient ce dégoût (Pline, Liv. XXX, c. 5), deux anguilles ou une grappe fermentée dans le vin avaient le même effet (Pline Liv. XXXII, c. 10). Si les excréments du lion étaient mis dans du vin, ils produisaient le même résultat. (Albert Le Grand, *De animalia*, Liv. XXII.) Démocrite fait remarquer que l'humeur subtile qui découle du sarment, détruit le désir du vin, même chez l'homme qui l'a absorbé à son insu. L'eau de la fontaine d'Arcadie, dont il était question tout à l'heure, faisait trouver l'odeur du vin nauséabonde. Un écrivain scythe nous donne une recette qui serait certainemt excellente, si elle était en même temps pratique : à la question de savoir comment rendre les hommes abstentionnistes complets, Anacharose répliquait : « Si les motifs des ivrognes peuvent être mis devant leurs yeux, c'est comme si on suivait le conseil donné par Cicéron pour un homme en colère, conseil qui consiste à mettre un miroir devant sa figure. » Quelle liste d'absurdités ne pourrait-on pas dresser, des remèdes proposés pour créer le dégoût du vin, même en se bornant à des recettes récentes ?

Ce qu'on pourrait appeler le premier aide dans le traitement de l'ivresse, consistait à provoquer les vomissements, en administrant de l'eau tiède et du vinaigre, à mettre autour de la tête des linges humides, et même à appliquer des douches froides sur les parties génitales. Ce procédé est encore en vigueur chez les matelots, qui l'administrent très vigoureusement. Galien recommandait le sommeil comme « le doux réparateur de la Nature », dans tous ces cas, après quoi il ajoutait : « Plongez-le dans un bain d'eau froide. » C'était la méthode qu'employait M. Weller pour dissiper les restes fébriles de la joyeuse vie de la veille, qui le faisait se trouver lui-même le lendemain matin « comme une bouteille d'eau-de-vie am-

bulante ». Homère rappelle que les compagnons de Jason avaient trouvé Circé baignant sa tête dans l'eau froide. Hippocrate donne des instructions très complètes et très précises pour l'emploi du bain en pareil cas. C'était aussi le traitement en vigueur au temps de Perse, qui dit :

Hæc sancta ut poscas, Tiberim in gurgite mergis
Mane caput bis, terque et noctis fulmine purgas.

(Pour demander saintement cette faveur, plonge deux ou trois fois, un matin ta tête dans les eaux du Tibre et tu la purifieras des débauches de la nuit.)

On sait quelle faveur ce traitement rencontrait chez les classes de la société représentée, dans *Martin Chuzzlewit*, par le jeune M. Bailey qui, en une occasion mémorable, informait son ami Poll Sweedlepipe que, après une nuit passée, « rien ne rafraichissait un homme comme une barbe bien faite. » On aura peine à croire que le traitement par le bain froid ait été longtemps tenu pour suspect au commencement du XVIIe siècle. Sir John Floyer recommandait, dans son *Histoire des bains froids*, un retour vers cette utile pratique d'autrefois, qui depuis a regagné le terrain perdu.

L'objet de tout le traitement était de « réprimer » les vapeurs. Galien mentionne quantité de moyens d'y parvenir. Dans sa *Composition des drogues* (Liv. II), il y a un chapitre sur le mal de tête causé par l'ivresse (*De Dolore capitis ab ebrietate*). La plupart des préparations usitées sont celles déjà mentionnées : le lierre, le chou, les fumigations, les frictions avec des onguents, et l'application de feuilles de chou sur la tête. On donnait aux patients de l'eau d'orge, de l'eau de froment, du pain trempé dans l'eau, des œufs légèrement bouillis, de la laitue et des herbes rafraîchissantes. L'eau de lentilles et le gâteau de pois étaient hautement recommandés. Si cela n'amenait pas le sommeil, on avait recours au bain chaud, fréquemment accompagné de la douche chaude.

VI

Ce qu'on voulait surtout aussi, c'était aider l'estomac, produire le sommeil, soulager le mal de tête et les symptôme nerveux. On recourait souvent au shampoing, et on frottait la tête avec des onguents et des huiles parfumés, non sans administrer des stimulants. C'était autrefois la coutume de prescrire ce qu'on appelle maintenant « un poil du chien qui vous a mordu ». J'ai longtemps cherché, sans y réussir, à découvrir l'origine de cette phrase dans son rapport avec les habitudes de beuverie des anciens. On croyait certainement chez les Grecs que, « si vous êtes ivre aujourd'hui, il vous faut boire encore demain pour vous remettre dans votre assiette ». Les Grecs pensaient qu'ils pouvaient chasser le vin par le vin (Οἴνῳ τον οινον ἐξελαυνειν) ou tuer la boisson par la boisson. Cette prescription a peut être trouvé son origine dans la terreur qu'avaient les anciens de la morsure d'un chien. Leurs ouvrages abondent en remèdes à ce propos, qui ont pour

but principal de détourner l'attention de la blessure et d'administrer un stimulant.

Pline dit que les Romains avaient une grande confiance dans le remède qui consistait à boire des poils brûlés, arrachés à la queue de l'animal qui les avait mordus, mais qu'ils avalaient toujours ces poils dans une vaste coupe de leur meilleur vin. On assurait la mort du chien en ordonnant l'absorption immédiate d'une infusion de son foie, pratique adoptée par les Egyptiens, les Indiens et les Chinois aussi bien que par les Romains. Mais je ne puis m'étendre davantage.

Les stimulants formaient une part de l'ancien traitement de l'ivresse. Le vin administré variait en force et en quantité suivant les circonstances. En Italie, le vin de la Sabine étant préféré comme le « poil de chien » proverbial. En Angleterre, vous vous rappelez la requête de Christophe Sly quand on le réveille de sa débauche :

Pour l'amour de Dieu, un pot de petite bière.
(*La Mégère apprivoisée*, scène II.)

La petite bière était, dans la primitive Angleterre, le moyen favori de « maudire les horreurs » ; elle jouait le rôle bienfaisant, assigné par une époque plus civilisée à « l'eau-de-vie et eau de seltz » pour apaiser les gorges brûlantes et pour calmer cette irritation des nerfs qui suit les dévotions excessives à l'autel de Bacchus. Les médecins modernes de l'ivresse expriment leur mépris pour tous ces remèdes et traitent cette stimulation de fausse et mensongère. Ils prescrivent en place des médicaments comme l'ammoniaque et la teinture composée de cardamone, en guise de « dégrisant ». Mais c'est encore là du traitement stimulant. Jadis, les étudiants en Bacchanales du collège de Saint-John, à Oxford, renchérissaient sur ces moyens et avaient un proverbe à leur usage : « Il vaut mieux brûler ses sous que de les noyer. » Ce qui les amenait à boire, le lendemain d'une orgie, un grand verre de sauce de Worcester en guise de calmant.

VII

Notre pays a joué un rôle important dans l'établissement de ces restrictions, car, dans les premiers temps du christianisme, et dans les pays chrétiens, la passion pour les liqueurs alcooliques était telle qu'on dut, pour la réfréner, édicter des prescriptions canoniques, et cela dès le début. Il paraît probable que la première loi anglaise contre l'alcoolisme fut le canon de Saint-Gildas le Sage (fin du VI[e] siècle), qui condamnait les moines ivres à aller se coucher sans souper. Saint-David se montra plus sévère. Il imposa trois jours de pénitence pour la première faute et quarante jours en cas de récidive. Théodore de Cantorbéry (668-693) étendit cette règle aux laïques, qui furent punis de quinze jours de prison pour ivresse. De

là à la prohibition, il n'y avait qu'un pas. Le roi saxon Edouard le franchit en réduisant le nombre des débits de bière dans les villages et en instituant la coutume de garnir d'une cheville les énormes coupes alors en usage. Ce fut un délit que de boire plus haut que la cheville. Mais cela ne suffisait pas aux rigides prohibitionnistes de cette époque; et la loi fut tellement inefficace pour les prêtres que Saint Anselme, mort en 1079, prit un arrêté pour défendre aux ecclésiastiques de boire jusqu'à la cheville.

Au XIVe siècle, la prohibition prit la forme d'une renaissance des lois somptuaires, dérivées en parties de la fausse théorie religieuse répandue alors dans le clergé. Ces lois tendaient à rendre odieux, sous le nom de luxe, tout accroissement du bien-être. Tout fut réglé, même les dépenses de la table et le vêtement du peuple. Ces tentatives de réprimer ce qui ne pouvait l'être continuèrent jusqu'au XVIIIe siècle et n'ont même jamais été complètement abandonnées.

L'*Assise du Pain et de la Bière*, sous Henri III, fut dans un sens une forme de prohibition. Tout brasseur, boulanger ou ivrogne qui enfreignait cette loi était à l'amende. Parfois même, le délinquant était puni corporellement.

On peut trouver d'autres mesures prohibitives dans le traitement ignominieux et dégradant infligé aux ivrognes. Les corporations, à cette époque primitive, avaient un pouvoir beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui pour entreprendre de combattre l'ivrognerie et elles imaginèrent dans ce but quantité d'étranges inventions. La corporation de Newcastle inventa une jaquette d'un nouveau genre, faite d'un tonneau défoncé par un bout. On passait la tête de l'ivrogne dans un trou pratiqué à l'autre extrémité et on l'obligeait à se promener ainsi dans les rues, comme un homme-sandwich circulaire. On se servait aussi d'une claie grossière, à l'aide de laquelle on plongeait les pauvres êtres dans les égoûts et les mares de la ville. Précipiter les délinquants dans l'eau sale fut une mode qui dura quatre siècles. Un journal décrit, en 1745, un événement de cette nature. « La semaine dernière, une femme qui tient le débit de bière de la Tête de la Reine, à Kingston (Surrey) fut condamnée par le tribunal à être plongée. Elle fut, en conséquence, attachée sur une chaise et plongée dans la Tamise sous le pont de Kingston, en présence de deux à trois mille personnes. » On employa le « tabouret à plongeon » pour les femmes jusque dans ce siècle. Il n'y a pas plus de quatre-vingts ans que Jane Curran fut punie de cette façon à Lesminster. Sous Jacques Ier on mit en œuvre souvent des châtiments semblables. De nos jours, quantité d'ivrognes, parmi lesquels nous pouvons mentionner l'immortel Pickwick, furent roulés à la fourrière, et y reçurent des gages des dispositions enjouées de la multitude anglaise.

Sous Edouard Ier, des lois furent promulguées pour assurer au public de bonne bière et pour châtier ceux qui vendaient des liqueurs inférieures ou adultérées. Des dégustateurs de bière furent nommés

par beaucoup de corporations pour veiller à ce que l'ale fût bonne, et le brasseur devait jurer sur les Saints Evangiles « de brasser de la bière bonne et saine, autant que le permettait l'habileté humaine ». C'est sous Jacques Ier qu'on essaya pour la première fois des amendes comme mesure prohibitive de l'ivrognerie. On y retrouve la manifestation de l'esprit puritain qui caractérise cette période et celle qui la suit. Les juges furent investis du pouvoir de condamner pour ivresse, même sur la déposition d'un seul témoin, pendant six mois après la faute commise et d'infliger pour la première fois une amende de 5 shillings ou 6 heures d'exposition. La seconde fois, le délinquant avait à payer 10 livres ou était envoyé en prison. L'ivrognerie fut encore rigoureusement combattue par quatre actes du Parlement sous le règne de Jacques Ier. Jacques était du reste un bon exemple de la différence entre le précepte et la conduite; car Mayobe nous dit que sa mort fut hâtée par sa passion pour les vins et liqueurs. Le tavernier qui tolérait l'ivrognerie était à l'amende de 10 shillings et voyait sa licence suspendue pour trois mois. Les débitants de bière non pourvus de licence payaient une amende de 20 shillings et, à défaut de paiement dans les six jours, devaient être fouettés en public.

VIII

Les vins même étaient placés sous un contrôle si sévère que « personne au-dessous de fils du baron ou ayant moins de 100 marks de revenu par an ou possédant moins de 1000 marks de bien ne pouvait avoir chez soi aucun récipient contenant des vins de Gascogne, de France ou de la Rochelle de plus de 10 gallons (40 litres) sous peine d'une amende de 10 livres.

De nombreux documents encore existants sont là pour nous montrer les effets de ces lois et les amendes reçues pour les pauvres par les marguillers des paroisses. C'est ainsi que les marguillers de Windsor ont enregistré la recette suivante en 1618:

« Reçu en plus pour les pauvres, pour ivrognerie et absence de l'église, 11 shillings 6; d'étrangers, pour ivrognerie, 5 shillings; de la veuve Babe, pour ivrognerie pendant l'office, 2 shillings. »

D'autres mesures prohibitives de la même époque ont été également enregistrées dans le registre de la paroisse de Salehurst (Sussex) pour le mois d'octobre 1610. On y trouve que « Henry Turner, un ivrogne profane, est mort excommunié et a été enterré sur le grand chemin, à la terreur des autres ivrognes. » Une mesure, plus prohibitive encore, d'indignité, prise contre le corps d'un ivrogne d'habitude, fut sanctionnée par le clergé réformé et le fait est consigné dans le registre de la paroisse d'Iken (Suffolk) : « Le 10 novembre 1669, Edward Reeve, anciennement d'Iken Hall, en revenant de Saxmundham *impletus fortioribus liquoribus* (plein de liqueurs fortes) tomba de son cheval et se tua. Le lendemain, vers le soir, son corps fut placé sur le feu et brûlé. »

Comment donc traiterons-nous, à notre tour, ceux que « cet enjôleur du monde, ce praticien des arts défendus » a pris dans ses pièges et blessé de ses dents cruelles ? Il n'existe qu'une méthode et je la formulerai ainsi :

« Traitez l'ivrogne comme on traite le fou. Ne le considérez pas comme un criminel endurci. Souvenez-vous qu'il a failli par la faute d'un agent physique qui a eu raison des hommes les plus nobles et les mieux doués. Traitez-le comme un malade, souffrant d'une maladie déconcertante et invétérée et, après de nombreux découragements, vous rencontrerez un succès qui réjouira vos cœurs comme hommes et attestera votre habileté comme médecins. »

D[r] W. Brown.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 avril. — L'article le plus intéressant du numéro est sans conteste celui de Henri Chantavoine sur *La tristesse contemporaine* Ce grave sujet inspire au brillant auteur quelques pages spirituelles qui ne manquent pas de profondeur. Il reprend pour son compte ce paradoxe apparent de Prévost-Paradol que nos tristesses étant les fruits de nos désirs, et nos désirs dépendant de nous, ces tristesses deviennent par cela même subjectives. Elles sont les résultats de notre mentalité, de nos propres sentiments. Partant de cette conception de la tristesse, Chantavoine stigmatise nos ambitions folles ou criminelles et puisque le mal de vivre vient surtout, nous dit-il,

> d'une inégalité douloureuse de la vie au rêve, cherchons dans la douce sérénité le secret d'un bonheur à notre niveau ; mesurons ici-bas notre essor à notre envergure ; si humble que soit une vie, on peut, on doit toujours trouver la paix en se conformant à sa destinée.

L'auteur prêche les vertus de la *sérénité,* cette panacée suprême pour nos âmes inquiètes, nos désirs vagues et douloureux, la beauté et le bonheur des âmes simples, de la vie intérieure, de la vie de famille et enfin les délices de soulager la misère humaine. Il est sans doute difficile, sinon impossible, de faire avancer d'un pas la science du bonheur, mais il est bon d'entendre prêcher les vérités anciennes par un écrivain ingénieux qui sait orner de commentaires précieux les bonnes maximes franches comme l'or et vieilles comme le monde. — Paul Thureau-Dangin étudie la *renaissance catholique* en Angleterre au XIX[e] siècle et tout particulièrement le mouvement d'Oxford (1839-1842). — Al. de Chenclos, résume les résultats obtenus par les *Colonies juives en Palestine.* La plus considérable de ces colonies serait Zichron-Jacob (2.000 hectares et 2.000 habitants), fondée en 1882 par des juifs émigrés de Roumanie. Parmi les autres colonies : Petach Tikvah (1.400 hectares et 650 colons);

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes*, d'*art*, *néerlandaises*, *roumaines* et *tchèques* dans notre numéro du 15 Avril. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.

Chedere (1.600 hectares); Recbovoth, fondée en 1890 par la Société de colonisation de Varsovie (1000 hectares et 250 habitants); Rishon le Sion (800 hectares et 500 habitants), où on cultive surtout la vigne. — René Bazin défend la grande *littérature* et le *grand art populaires*.

Nouvelle Revue. — 15 avril. — Le général Rebillot cherche dans la *Chambre Criminelle en 1785* (devant juger le cardinal de Rohan, coupable d'avoir compromis le nom de la reine de France en le mêlant à l'intrigue scandaleuse du vol du fameux collier des diamants), un pendant aux attaques subies par la Chambre Criminelle de la Cour de Cassation devant juger la révision du procès Dreyfus :

En relisant d'odieux écrits publiés il y a plus d'un siècle, on sent que quoi qu'on fasse, et quelque soit l'effet direct des révolutions, l'histoire d'hier ressemble à celle d'aujourd'hui, et qu'il y a une certaine solidarité entre les événements qui frappent un peuple, et ceux qui s'abattent sur les générations successives. Alors, comme aujourd'hui, l'état moral de la nation se signalait par les mêmes symptômes. Ce qui était dangereux, au déclin de l'ancienne monarchie, ne l'est pas moins sous le régime qui l'a remplacé, et de ce passé nous devrions tirer une leçon profitable.

Ch. Diehl parle d'un accueil enthousiaste qu'il aurait reçu chez les *Slaves de l'Adriatique* et trouve la raison de la chaleureuse sympathie des Dalmates pour la France et les Français dans ce fait que Venise n'a jamais rien fait pour ses sujets dalmates, tandis que l'occupation française a introduit en Dalmatie les principes nouveaux du droit public français, y a assuré l'égalité, développé les richesses du pays, aboli les droits féodaux et les corporations nobiliaires et fait triompher le principe de tolérance. En outre :

La Dalmatie n'avait pas d'écoles: on institua sept collèges, un lycée à Zara, et l'on décréta la fondation d'une université. Les institutions de bienfaisance furent largement développées ; on créa des hôpitaux et des asiles. En même temps on se préoccupait d'assurer la prospérité matérielle du pays : on reboisait les montagnes, on desséchait les marais ; on introduisait des cultures nouvelles, surtout on donnait aux travaux publics un grand et prodigieux essor. La Dalmatie n'avait pas de routes : nos soldats se mirent à l'œuvre, comme jadis les légionnaires romains.

Commencement d'une étude approfondie de Georges Lainé sur *la peinture idéaliste* en Espagne. — Quelques *sonnets* de G. Doucieux.

Revue de Paris. — 15 avril. — Des pages de haut intérêt social sur l'*assistance maternelle*, par Paul Strauss. Afin d'éviter ou plutôt de diminuer l'infanticide et l'avortement, un instrument d'abandon secret des enfants devient une nécessité. Deux moyens s'imposent : Le tour ou le bureau secret d'admission. Les deux moyens ont leurs défenseurs et contempteurs. En France le dernier tour, celui de Paris, a disparu en 1863. Actuellement

D'après le règlement modèle de 1862, toute personne, sage-femme ou autre, qui désire faire admettre un enfant abandonné ou orphelin, est tenue de se faire connaître et de répondre verbalement ou par écrit aux questions qui lui sont faites. S'il s'agit d'un enfant né hors mariage, elle doit produire : 1° l'acte de naissance; 2° un certificat du maire constatant qu'en raison de son indigence, d'infirmités régulièrement constatées ou d'autres circonstances spéciales, la mère ne pourrait, même avec un secours temporaire, élever cet enfant.

On entrevoit ainsi la possibilité et même le danger inévitable des indiscrétions si redoutables pour les filles-mères et la cruauté révoltante des barbaries administratives. Il fallait coûte que coûte appliquer quelques mesures pouvant diminuer les inconvénients de cette procédure et c'est ainsi que le conseil général de la Seine a créé, à partir du 1er janvier 1887, le bureau d'admission ouvert et secret et invité le directeur de l'Assistance publique à recevoir à bureau ouvert à l'hospice dépositaire, *sous la garantie du secret*, et *sans l'obligation du bulletin de naissance tous les enfants*, mais,

en général, et sauf les natures dépravées, les mères qui n'ont pas une faute

à cacher ne se résignent pas sans y être contraintes à se séparer pour toujours de leurs enfants; elles ne s'y résolvent que sous la pression de la misère, dans l'impuissance où elles sont d'assumer à elles seules une charge trop lourde, parce que le pére, légitime ou naturel, se dérobe et s'est enfui lâchement.

Les « secours pour prévenir les abandons » s'imposent de la sorte. Le principe en a été promulgué en 1793 par la Convention. L'auteur a suivi l'évolution bienfaisante de ce principe et nous apprend ses bienfaits déjà obtenus et les progrès qui restent encore à réaliser. A relever surtout le *secours de grossesse*, que le conseil municipal de Paris a eu l'honneur d'inaugurer, et les *refuges-ouvroirs* établis à Paris, qui ont pour but d'assister la mère et de protéger le futur petit être. — Quelques pages des reminiscences de la vie des marins par le Prince de Monaco. — Victor Bérard étudie l'*Angleterre protectionniste*. L'auteur démontre qu'à partir de l'année 1872, le commerce anglais n'a fait que déchoir.

Exportations totales.

1872	1876	1880	1884	1888	1892	1896
314	256	286	295	298	291	296

Millions de livres sterling.

L'Angleterre est prise entre deux feux : l'Allemagne et les Etats-Unis qui, jadis ses tributaires, se sont d'abord outillés pour se suffire à eux-mêmes et songent à présent à enlever la domination du commerce à leur puissante rivale. Le commerce anglais continue du reste à briller malgré les jérémiades des Chambres de Commerce et la vieille Angleterre libre-échangiste ne demande pas mieux que de devenir protectionniste. On y songe à construire un Empire fédéré sur le modèle de l'Empire allemand, mais avant d'y arriver, il faut du temps. La grande « Fédération Impériale » ne pourra être fondée que sur la base des sous-fédérations régionales. En attendant M. Chamberlain propose d'avoir recours à quelques spécifiques allemands, dont il se montre enthousiaste : il remet le commerce anglais entre les mains des consuls anglais et des gouverneurs coloniaux. Mais les commerçants anglais y croient moins et pensent d'ores et déjà à d'autres mesures plus efficaces et plus salutaires. — Des *vers* de Fernand Gregh.

Revue des Deux Mondes. — 15 Avril. — Paul Janet expose la philosophie de *Pierre Leroux*, le socialiste bien connu de 1848, dont les écrits ont une certaine valeur historique. Ses ouvrages mal ordonnés et trahissant un manque de méthode philosophique ont exercé une réelle influence sur George Sand, Viardot, Jean Reynaud. Bon et affectueux, il se fit aimer de son entourage. Représentant du peuple en 1848, il fut exilé au Coup d'Etat et mourut à Paris en 1870 pendant la Commune, qui lui rendit hommage, en envoyant deux délégués à ses funérailles, tout en lui infligeant un blâme. pour avoir reconnu l'existence de Dieu. Voici le résumé exact de sa philosophie en opposition avec la doctrine de Cousin :

Pour l'un, la philosophie est une œuvre de sentiment et de cœur : pour l'autre, elle est une science. Pour l'un, elle est une synthèse; pour l'autre, une analyse. Selon Pierre Leroux, la philosophie vit pour et par l'humanité; selon Cousin, elle est une pensée abstraite, une théorie de la connaissance. La philosophie de Pierre Leroux a été inspirée par le saint-simonisme, qui était une religion, la religion de la perfectibilité indéfinie. M. Cousin est parti du XVIIIe siècle, de Condillac, et c'est de là qu'il a tiré sa philosophie, en essayant de remonter à des sources plus hautes et plus nobles : l'alexandrinisme, le platonisme, la philosophie allemande et, plus tard, le cartésianisme. Pierre Leroux rattache aussi sa propre philosophie à celle du XVIIIe siècle, non à la philosophie étroite de Condillac, mais à la philosophie plus vivante et plus généreuse de Rousseau, de Diderot, de Turgot et de Condorcet.

Ajoutons que Georges Saud a écrit ses romans *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt* sous l'inspiration de Pierre Leroux. — Dans la suite de ses études sur *Le mécanisme de la vie moderne*, le vicomte d'Avenel nous entretient de la question du *Chauffage*. Empruntons à l'auteur plusieurs données caractéristiques :

Notre pays dépense chaque année pour son chauffage près d'un milliard de francs, en matières solides, liquides ou gazeuses. Les premières sont de beaucoup les plus importantes : 540 millions de francs pour 18 millions de tonnes de houille à 30 francs ; 360 millions de francs pour 33 millions de stères de bois à 11 francs chaque. Le surplus consiste en pétrole, en alcool et en gaz, dont Paris seul, durant le jour, brûle environ 100 millions de mètres cubes. De sorte que, le total des budgets privés s'élevant à environ 20 milliards de francs par an, suivant les calculs les plus autorisés, les citoyens de notre république arrivent à consacrer près de 5 pour 100 de leurs recettes annuelles à ce chapitre du ménage.

L'auteur fournit quantité de détails commerciaux sur les prix du bois et du charbon dans les différentes régions de notre pays. Nous y apprenons entre autres que l'usage du bois à Paris, vu sa cherté, devient de plus en plus rare. En 1876 on en brûlait 384 stères par 1.000 habitants, aujourd'hui on n'en brûle que 270, tandis qu'il y a 260 ans on en brûlait 1.000 stères par 1.000 habitants. — Le MARQUIS DE GABRIAC raconte le *voyage de la duchesse de Guiche* en France, en 1801. Il a été consigné dans un manuscrit écrit par elle-même. D'après la fille de la duchesse de Polignac, Napoléon, alors Premier Consul, témoignait quelques bonnes grâces au parti royaliste en 1801, tenant visiblement, en gagnant la sympathie de certains monarchistes, à diviser le parti qui lui était hostile. — La suite du travail volumineux d'ETIENNE LAMY sur *La France du Levant.*

Quinzaine. — 16 Avril. — GABRIEL AUDIAT s'efforce de tirer de l'œuvre de *Dumas fils* la conclusion imprévue que l'éminent dramaturge n'a jamais cru au divorce, mais que bien, au contraire, il aurait été de tout temps un défenseur ardent du mariage indissoluble et sacré. Il n'y a qu'une période dans sa vie (1873-1880), et elle va de la Lettre à M. Cuviller-Fleury à la brochure : les *Femmes qui tuent et les Femmes qui votent*, époque de tourmente intellectuelle et morale, de colère déchaînée contre la société où Dumas aurait manifesté des tendresses à l'égard du divorce, que Audiat paraît du reste détester de toutes ses forces. Ne va-t-il pas jusqu'à nous dire que Dumas était, en ce temps, en proie à des délires incohérents.

Il ne sut même pas ce qu'il voulait dire ; et, au travers de cette folie d'un moment, ce qui émergea encore et domina toutes ses contradictions, ce fut sa foi invincible dans l'inviolable sainteté du lien conjugal.

VICTOR GIRAUD donne le commencement d'une étude sur *Taine*.

....

Revue scientifique. — 15 et 22 avril. — La suite de la discussion savante engagée entre Sully Prudhomme et Charles Richet au sujet du darwinisme et des causes finales. L'illustre poète défend sa thèse en grand philosophe sachant manier la méthode scientifique et bien circonspect dans l'usage des mots. Il reproche à Richet sa théorie de la finalité dans la vie, théorie d'après laquelle il existe dans la nature un *vouloir* d'adapter des formes à des fins préconçues, des organes à des fonctions. Par une heureuse alliance de cette théorie avec celle de Darwin, Richet avait cru pouvoir soustraire l'esprit humain aux fictions de l'anthropomorphisme « à la recherche d'une providence personnelle, analogue à un roi. » Sully Prudhomme combat cette doctrine qui, même au point de vue darwinien, est absolument inadmissible, comme impuissante à conjurer l'invraisemblance et comme antiscientifique. — J. BERTILLON étudie les causes de la dépopulation de la France et indique de nombreux remèdes contre le mal, d'une valeur plus ou moins problématique. — STANISLAS MEUNIER étudie la question de l'air à Paris.

Revue générale des sciences. — 15 avril. — HENRI POINCARRÉ a de curieuses réflexions sur le calcul des probabilités et HENRI DEHERAIN examine les nouvelles voies de communication britanniques.

....

Revue d'histoire diplomatique. — (Avril-Mai-Juin). — Avec une verve intarissable, le marquis de BARREL-MONTFERRAT raille « Son Excellence le Protocole », ce maître peu commode, devant qui s'inclinent nos Presidents de la République et même notre Cour de Cassation. Mais, tout en plaisantant ces petits côtés grotesques, l'ancien diplomate fait ressortir certains mérites incontestables, de la science du Protocole qui a pour but d'éviter les causes

de conflit, les motifs de guerre et de substituer aux emportements et aux querelles dans les relations internationales, les égards, la politesse et la courtoisie. — L. DE LAIGUE raconte la vie d'un petit-fils de Louis XIV d'après des documents inédits. Il s'agit du fils naturel de S. A. S. Louis Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse, etc. En réalité ce fut le fils de Mlle de Noailles qui, veuve depuis 1712 du comte de Gondrin, s'oublia avec le comte de Toulouse et mit au monde deux enfants avant de convoler avec lui en noces légitimes. Mais la comtesse de Toulouse n'aime pas à avoir devant ses yeux le reproche vivant de sa légèreté et poursuit ses enfants de sa haine implacable.

Souvenirs et Mémoires — 15 avril — donne les mémoires de Mme d'Epinay, publiés pour la première fois d'après le manuscrit authentique.

Le Carnet historique et littéraires — 15 avril — contient une intéressante communication du baron A. LUMBROSO sur la *Campagne de Murat en* 1815.

REVUES SOCIALES ET ECONOMIQUES

Journal des Economistes. — 15 avril. — NEUZY LÉON se préoccupe de la définition de l'individualisme. Après avoir énuméré et analysé celles données avant lui, il nous recommande la sienne, qui tout en manquant de simplicité, ne brille pas non plus par l'originalité :

L'individualisme est la doctrine qui considère l'individu comme l'âme de toute société ; qui ne voit dans tout progrès social pas autre chose que le résultat d'une action individuelle nouvelle ajoutée aux résultats accumulés des actions individuelles passées, et qui place dans chaque conscience individuelle la base d'une morale et d'une religion absolues, les règles morales et les religions positives ne constituant qu'une moyenne de satisfactions données à une moyenne de conscience.

L'auteur s'efforce du reste de la compléter en y ajoutant une série de considérations qui, corollaires inévitables de sa définition, font d'une formule brève, juste et explicite, conditions inévitables d'une définition scientifique, un traité aride et compliqué. — Une consciencieuse revue des principales publications économiques de l'étranger, par Maurice BLOCK.

Revue Politique et Parlementaire. — 10 avril. — A côté des articles politiques spéciaux (Réforme des Conseils de Préfecture, justices de paix réunies, etc., etc.) des pages intéressantes sur le mouvement féministe en Allemagne, par Mme Lily Braun Gizycki. Ce fut un homme, Cornélius Agrippa de Nettesheim qui, le premier, lutta en Allemagne en faveur de la question féministe Philosophe chrétien et platonicien, il publia en 1505 un écrit traitant de la supériorité de la femme sur l'homme. Quel est l'état de l'éducation supérieure des femmes allemandes ?

Malgré l'existence de lycées de jeunes filles et bien que des élèves des lycées de jeunes filles de Berlin aient déjà passé avec succès leur examen de baccalauréat, les Universités restent fermées aux femmes officiellement. On les admet seulement à titre d'auditeur avec une permission spéciale de l'autorité. A Berlin par exemple, dans le dernier semestre on comptait 227 étudiantes et l'université s'est dernièrement décidée à admettre une femme, Mlle Elsa Neumann à l'examen du doctorat en philosophie. Enfin l'université de Giessen a reconnu aux femmes étudiantes le même droit qu'aux hommes.

En matière de médecine, la femme ne peut rien ; il en est de même dans l'enseignement.

En 1890 Hélène Lange fonda une association de femmes dans l'enseignement, qui compte aujourd'hui plus de 10.000 membres et cependant cette puissante organisation ne peut à peu près rien obtenir pour que la femme devienne l'égale de l'homme en matière d'enseignement. Mme Minna Cauer a fondé une association des employées de commerce, qui, à Berlin seul, compte déjà 10.000 membres ; et cependant cette association n'a pas osé faire usage de sa propre force pour obtenir des réformes, quelque insignifiantes qu'elles soient, comme, par exemple, la permission de s'asseoir pour les vendeuses dans les magasins.

Il n'y a en somme que les socialistes qui aient à cœur le progrès de la cause féminine. Or, les femmes de la bourgeoisie, pour ne pas être taxées de socialisme, s'abstiennent d'y prendre part, d'où l'extrême faiblesse du parti des revendications des droits féminins.

Revue Socialiste. — Avril. — C. BOUGLÉ présente d'une façon éloquente la banqueroute de la philosophie des races qui, d'après Darlu, « bannie du cabinet des savants, serait descendue dans la rue, agitée par des journalistes ignorants ». En prouvant que la philosophie des races a fait son temps, Bouglé s'efforce de démontrer que l'antisémitisme et tant d'autres doctrines haineuses sont non seulement retardataires et rétrogrades, mais antiscientifiques, contraires à la morale moderne et aux traditions nationales françaises. — Dans *les intellectuels et l'affaire Dreyfus*, GASTON CAGNIARD résume la pensée d'Anatole France, Duclaux, Grimaux et autres savants français sur les enseignements à tirer de *l'Affaire*. — JEAN MÉLIA passe en revue les types militaires créés par

Stendhal et prouve ainsi les sentiments anti-militaires de l'ancien officier que fut l'auteur de *Rouge et Noir*.

Revue Philanthropique.—20 Avril. — LOUIS RIVIÈRE étudie le *délit de mendicité* au point de vue législatif, de la jurisprudence et des réformes qu'il serait désirables de réaliser. L'auteur dit avec raison que si les départements veulent empêcher toute mendicité sur leur territoire, ils doivent créer les établissements prévus par l'article 274. Un excellent modèle se trouve dans l'établissement ouvert à Courville, en 1897, où pour 50 à 60.000 francs par an on entretient de 130 et 150 hospitalisés en pleine campagne, composés de vieillards et incurables d'un côté, et de l'autre de valides, avec obligation de travail, soit à l'atelier, soit dans les champs. A défaut de refuges pareils, les conseils généraux devraient renoncer à leurs subterfuges que reprouve la conscience publique. — Suite de l'étude approfondie de HENRI MONOD sur *les enfants assistés de France*.

REVUE D'ENSEIGNEMENT

Dans la **Revue Internationale de l'Enseignement** (15 Avril, M. COURANT a des notes intéressantes sur *l'enseignement de la langue chinoise* et BONET-MAURY une étude intéressante sur *l'université de Chicago*.

Dans la **Revue Universitaire** (15 Avril), A. THALAMAS raconte une curieuse tentative *d'extension universitaire*. Il s'agit de l'association démocratique des conférenciers de la Somme, une société d'amis de l'enseignement, organisée dans le but de réaliser méthodiquement tout l'ensemble des œuvres d'après l'école dans le département entier. L'initiative du mouvement est venue du lycée d'Amiens. Voici les mérites de cette intéressante associations : *A. D. C. S.* Ecoutons M. Thalamas :

« D'octobre 1897 à mars 1898, les sept membres du comité ont fait 107 conférences, représentant un parcours moyen de plus de 1.000 kilomètres et une dépense bénévole de plus de 150 francs par tête. Et encore le président, le vice-président et un membre du comité ont fourni chacun un mois de maladie résultant du surmenage ou de refroidissements attrapés en route. Plus de 1.200 conférences ont été dues à l'initiative de l'A. D. C. S. Plus de 2.500 envois ont été faits par les soins du secrétaire. Le président a répondu à près de 600 lettres. Bon nombre de conférenciers ont fait plus de 20 conférences par an. Un a dépassé 35. Sept professeurs du lycée ont fait plus de 60 conférences. Les attaques n'ont pas manqué non plus, et elles ont failli un instant compromettre plusieurs des collaborateurs de l'œuvre : dénonciations anonymes, articles dans la *Croix de la Somme*, libelles et caricatures sans nom d'éditeur, blâmes au sermon dans plusieurs églises, tels ont été les moyens employés.

« Malgré tout, l'A. D. C. S. a prospéré et elle est entrée dans la vie officielle par une subvention de 200 francs votée par le conseil général en août 1898, en raison des services rendus et à rendre.

« En 1897-1898 il y a eu 642 cours d'adultes hommes et 137 cours d'adultes femmes, suivis par 11.633 auditeurs : 3.434 *conférences qui ont réuni une moyenne de 92 auditeurs, soit au total* 164.428 *pour* 1.100 *écoles laïques*. Et encore les écoles de filles commencent-elles à peine à entrer dans le mouvement »

Applaudissons à l'énergie, l'intelligence et le dévouement de ces quelques modestes travailleurs, qui ont su se passer du secours gouvernemental, des réclames de la presse et réaliser en un espace de quelques années une œuvre durable et digne d'être imitée par tous les lycées de France.

Revues Anglaises et Américaines

Century. — Avril. — RUFUS B. RICHARDSON nous donne quelques renseignements sur *Une relique de Saint Paul*, récemment découverte dans les fouilles de Corinthe. C'est à une dizaine de pieds de profondeur qu'on trouva un bloc de marbre avec une inscription de l'époque romaine, grossièrement gravée et brisée aux deux extrémités.

Cette inscription fut ainsi reconstituée : « Synagogue des Hébreux ». C'était la synagogue où saint Paul, chaque samedi, venait prêcher les Juifs et les Grecs.

On découvrit en même temps la fameuse fontaine Pirène. — J. JAMES TISSOT nous décrit *Le tour de Jérusalem*, avec des scènes journalières de la vie intime dans la ville sainte

et des croquis des types qu'y rencontre le touriste d'aujourd'hui. — L'AMIRAL SAMPSON parle du *Rôle de la flotte de l'Atlantique*, pendant la guerre espagnole. Dans la seule journée du 3 juillet, cette flotte tira 9.429 coups de canon, pour une somme de 425.000 francs. De son côté, l'amiral Dewey dut se contenter de 5.651 coups de canon, coûtant 225.000 francs, qui lui suffirent pour faire disparaître complètement la flotte espagnole.

Contemporary. — Avril. — Un article posthume de Mrs HAWEIS prend chaudement la défense d'une classe sociale souvent critiquée avec amertume, *Les Domestiques*. Si l'on considère la responsabilité qui leur incombe, les tentations auxquelles ils sont sans cesse exposés, et surtout l'indifférence dont leurs maîtres font trop souvent preuve à leur égard, on reconnaîtra qu'ils ne sont pas sans mérites. Il serait plus équitable de ne pas les considérer *à priori* comme nos ennemis naturels, ni d'exiger d'eux des perfections qu'on rechercherait vainement ailleurs. — *L'Avenir de la Turquie* est exposé par un anonyme qui signe UN FONCTIONNAIRE TURC. Le sultan est le seul obstacle sérieux à la civilisation de la Turquie. Les Turcs auraient réussi tout aussi bien que les autres nations européennes s'ils avaient pu se débarrasser de leur gouvernement. Mais le Sultan est un esprit déséquilibré, un égoïste qui a conduit son peuple dans un abîme d'ignorance et de corruption pour centraliser en lui-même toute la puissance. Ce serait se préparer d'amères désillusions que d'attendre le moindre secours de l'Empereur d'Allemagne.

On peut donc affirmer que, dans un délai assez proche, la Turquie — Turquie d'Europe, Turquie d'Asie et Turquie d'Afrique — est condamnée à disparaître. La part de l'Angleterre dans ses dépouilles sera la possessions indisputée de l'Egypte et l'annexion de l'Arabie jusqu'à Bagdad. La France prendra la Syrie et la Russie l'Anatolie. Tout le monde sera d'accord pour concéder à l'Italie la Tripolitaine. Les prétentions rivales de la Grèce, de la Bulgarie et de la Serbie seront réglées par l'Europe. L'Autriche prendra sans doute une portion du territoire turc en Roumélie. Quant au sort de Constantinople, il est encore incertain.

Il est difficile de dire dès maintenant si les prévisions de l'auteur se réaliseront; mais il est certain qu'elles n'offrent rien que de très vraisemblable en somme. — SIR JOHN JARDINE vante les ressources abondantes qu'offre les *Compagnie anglaise du Nord-Bornéo*. Les mines de charbon sont en pleine exploitation, le tabac a rendu l'an dernier des bénéfices considérables, on cherche l'or et on travaille les forêts au point de vue de la charpente. Le chemin de fer, qui va prochainement joindre Sandakan à Labuan, va ouvrir un pays superbe et riche. Le climat apparaît comme très favorable à la culture du café et du thé et déjà toutes ces chances de gains seront saisies par le personnel des travailleurs chinois. — ARTHUR SYMONS fait ressortir le côté passionné des poésies de ces deux mystiques espagnols qui s'appellent *Saint Jean de la Croix et Sainte-Thérèse*. Il trouve dans Saint Jean un complet abandon à toutes les sensations de l'amour, qui semble dépasser en intensité tout ce qu'ont écrit les poètes érotiques de tous les temps. Quant à Sainte Thérèse, elle se donne à Dieu, « comme si elle se jetait dans ses bras, d'un seul bond. » — CLÉMENT K. SHORTER étudie le développement du *Journalisme illustré*, qui ne comptait en 1890 que 5 périodiques hebdomadaires, et qui en compte 13 en 1899. D'après l'auteur, la cause principale de cette prospérité doit être recherchée dans ce fait, aujourd'hui admis, que la photographie ne saurait remplacer l'artiste correspondant, tout à fait indispensable.

Fortnightly. — Avril. — DIPLOMATICUS continue ses études sur la *Politique de Lord Salisbury en Chine*. L'auteur est évidemment un admirateur passionné du Premier anglais, car il ne formule pas la moindre critique et approuve sans réserve aucune, non seulement ce que Lord Salisbury a fait dans le passé, mais aussi ce qu'il se prépare

à faire dans l'avenir. Au premier rang de ces projets, il faut mettre l'entente amicale avec la Russie, considérée comme la base même du plan tout entier. — J. G. Frazer a un bien curieux article sur l'*Origine du Totémisme* étudiée chez les sauvages primitifs de l'Australie centrale. Ces sauvages sont vraiment au dernier échelon de l'espèce humaine. Ils ignorent le moyen de satisfaire à leurs plus élémentaires besoins et ne songent même pas, pour se défendre du froid, à utiliser les fourrures des animaux qu'ils tuent pour se nourrir. Mais, chose plus extraordinaire encore, ils n'ont aucune notion de la propagation de l'humanité par l'union des sexes.

Ils supposent qu'à une époque fort éloignée, nommée par eux *Alchiringa*, leurs ancêtres se groupèrent en bandes, chaque bande étant formée des hommes du même totem. Quand ils moururent, leur esprit s'enfonça dans le sol et y forma des espèces de magasins spirituels, désignés par quelque marque extérieure du sol, une pierre ou un arbre. Quand une fille ou une femme passe à proximité, l'esprit des morts entre en elle. Elle conçoit alors et, le temps révolu, met au monde un enfant, qu'on croit fermement être une réincarnation de l'esprit venu du rocher ou de l'arbre... On a remarqué que les esprits négligeaient généralement les vieilles femmes pour accorder leurs préférences à celles qui sont jeunes et jolies. Aussi, quand une femme coquette passe auprès d'une de ces places redoutées, elle se déguise de son mieux, se courbe en deux et marmotte d'une voix cassée : « Ne venez pas à moi, je suis une vieille femme ! » Dans l'opinion de ces sauvages, toute conception est donc immaculée et, d'après les savants, ils sont les seuls au monde qui aient une croyance semblable pour tous les êtres humains qui viennent au monde.

Cette infériorité cérébrale laisse bien loin derrière elle tout ce que nous savions jusqu'à présent des sauvages les plus rudimentaires au point de vue de la mentalité. — Un journaliste anglo-parisien étudie le *Bonapartisme en France* et trace à cette occasion un portrait amusant du prétendant Victor Napoléon, qu'il dépeint comme un homme parfaitement capable de ne pas reculer, à l'occasion, devant le coup de main qui lui assurerait la couronne. Faisant allusion à la récente tentative de la caserne de Reuilly, l'auteur s'exprime ainsi :

Je suis convaincu que, si M. Paul Déroulède avait réussi à amener le général Roget à l'Elysée, M. Loubet aurait passé la première nuit de sa présidence à Vincennes ou au Mont Valérien, où les ministres n'auraient pas tardé à le rejoindre. Car un regard jeté sur les émeutes du XIX[e] siècle dans dans la capitale, montre que jamais les soldats n'ont tiré sur les soldats. Un régiment suffit donc à la besogne et les manifestes sont inutiles. Au Quatre Septembre, un régiment aurait sauvé l'Empire, au moins temporairement. Le général Trochu le refusa à M. Estancelin. Il n'y aurait pas de barricades, si demain le prince Victor entrait dans Paris à la tête d'un régiment.

— Oswald John Simon, parlant de l'*Unité de l'idée religieuse*, déclare que les Juifs ont besoin d'un Saint Paul, pour enseigner à l'humanité leur foi religieuse et rétablir l'unité des croyances. — Une étude très documentée de Hugh Chisholm sur la réduction de la *Dette nationale* qui, de 886 millions de livres en 1817, est tombée en 1898 à 634 millions de livres, diminuant ainsi de plus de 6 milliards de francs.

Forum. — Avril. — Le professeur Ivan Oscroff, de l'Université de Moscou, signe un article bourré de chiffres sur le *Développement industriel de la Russie*. En 27 ans, la production du pétrole s'est augmentée plus de 300 fois, pendant que le prix baissait dans la proportion de 6 à 1. Le produit des filatures de coton s'est élevé de 259 millions de roubles en 1885 à 531 millions en 1896 ; la fabrication des glaces et du verre de 8 millions de roubles en 1880 à 20 millions en 1896. Les machines, estimées pour 1880 à 56 millions de roubles, le sont à 136 millions pour 1896. A mesure que l'industrie nationale se développe, les importations suivent une rapide progression descendante. Les étoffes de coton étrangères sont descendues de 16 0/0 en 1860 à 1.4 0/0 en 1897 ; les étoffes de laine de 89, 5 0/0 à 12,7 0/0 ; le fil de lin de 7. 6 0/0 à 0, 8 0/0 ; les soieries de 53, 5 0/0 à 17, 7 0/0 ; le sucre,

de 50 0/0 à 0. — CHARLES F. THWING demande qu'on vienne en aide aux *Etudiants pauvres* qui ont témoigné d'aptitudes remarquables. Les dépenses ne seraient pas très considérables et les résultats seraient des meilleurs pour l'avenir de la République. — E. L. GODKIN étudie *Les conditions d'un bon gouvernement colonial.* Il passe successivement en revue les procédés employés jusqu'à ce jour par les puissances européennes et constate l'échec des méthodes française et espagnole, qui ont exagéré l'assimilation des colonies à la mère-patrie. L'Angleterre a obtenu des résultats tout différents. Ce qu'il y a de meilleur, c'est de ne pas prétendre appliquer une règle unique, mais de modifier sa façon d'agir suivant les pays auxquels on s'adresse, leur climat, leurs productions et le degré de culture intellectuelle de leurs habitants indigènes. — HOMER BEZA HULBERT consacre une étude à *La Corée,* ce pays étrange, qui a déjà amené, de façon indirecte, tant de complications diplomatiques et qui paraît en réserver encore de si graves pour l'avenir. Depuis le XIIe siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis 3.200 ans, la Corée n'a jamais connu l'indépendance. Elle a toujours vécu sous la domination d'un de ses puissants voisins. Il en est résulté, pour la pensée coréenne, la perte de toute spontanéité et de toute originalité. Les Coréens sont imitateurs par essence et ils imitent tout naturellement les Chinois. On ne saurait conserver l'espoir de remédier à cette situation sans de grosses dépenses de temps et d'argent.

Mac Clure's. — Avril. — CLEVELAND MOFFETT nous conte ses traversées de l'Amérique par train spécial à grande vitesse. Il est parvenu à gagner une journée, en allant de l'Atlantique au Pacifique, sur la durée ordinaire du voyage. Le train qui le portait a atteint ainsi, par moments, une vitesse de 90 milles (120 kilomètres) à l'heure. — BROOKS ADAMS, l'un des quatre fils de Charles François Adams, nous parle de la *Lutte pour la vie entre les nations.* D'après lui, la guerre hispano-américaine n'a été que le choc causé par le déplacement vers l'ouest du centre économique du monde. Ce mouvement de déplacement est loin d'être achevé et tout porte à croire dès maintenant que les Etats-Unis seront un jour un centre de pouvoir et de richesse plus important encore que ne l'est aujourd'hui l'Angleterre et que ne le furent jadis Rome et Constantinople. — A signaler également un chapitre du Dr GEORGE ADAM SMITH, qui doit servir d'introduction à une biographie du professeur *Henry Drummond.*

Nineteenth Century. — Avril. — ALEX. SUTHERLAND signe un article fort remarquable sur *Le Déclin de la guerre.* L'auteur suit l'idée de guerre dans ses multiples manifestations historiques et constate que chaque époque nouvelle inaugure un progrès réel vers l'humanité. Les guerres du moyen âge, avec leurs férocités, ont disparu pour ne jamais revenir. Dès le XIe siècle, « où tout paysan était un soldat et tout village une forteresse », on commençait à s'élever contre le massacre des femmes et des enfants, sauf en cas de sac d'une ville prise d'assaut. Au temps des Tudor, Grotius pouvait publier son *De Jure Belli* et protester contre la mise à mort des prisonniers sans armes. Aujourd'hui, des progrès nouveaux ont été réalisés; et si, dans 400 ans, la guerre est définitivement abolie, la marche de ces progrès ne sera pas sensiblement ralentie. — FRÉDÉRIC GREENWOOD réclame, pour le commerce anglais, *de Nouveaux marchés.* Mais, pour cela, il faut que l'Angleterre se résigne à connaître aussi le lourd fardeau du militarisme. A vrai dire, le régime de la porte ouverte est un leurre. Les portes sont ouvertes déjà et on ne saurait les ouvrir plus grandes. Enfin l'Angleterre doit considérer que des marchés vierges ne pourront pas s'ouvrir indéfiniment à ses produits et ses industriels devront se préoccuper de l'avenir, avec cette idée que la lutte sera indispensable contre les autres producteurs du monde, sur des marchés déjà ouverts à tous. — CHARLES COPELAND PERRY propose l'*Allemagne*

comme sujet d'admiration et d'imitation pour l'Angleterre. Dans son enthousiasme, ce panégyriste trouve que l'Allemagne ignore le militarisme, celui-ci n'étant que l'exagération du sentiment militaire et ce terme n'étant pas applicable à l'Allemagne moderne (!). Enfin, les Allemands sont le peuple le plus intellectuel de la terre. Quant à la France, avec son mot de gloire sur les lèvres et son glaive à la main, elle a toujours été et demeure toujours le cauchemar de l'Europe. — Lady Priestley nous met en garde contre le péril qui résulte pour nous des *Porteurs ailés des maladies*, en d'autres termes de la propagation de la maladie par les insectes, sujet étudié ici même avec sa grande compétence, par M. le Dr Héricourt. — Le Rév. Edw. Leger, titulaire de la chaire d'astronomie à Gresham, nous apporte des données sur la nouvelle planète *Eros*, récemment découverte grâce à la photographie. Sa distance moyenne du soleil est moindre que celle de Mars. Son diamètre est probablement inférieur à 20 milles ou 26 kilomètres. L'auteur s'élève contre la théorie en vertu de laquelle ces petites planètes seraient dues à l'explosion de planètes plus grosses.

North American Review. — Avril. — Les Etats-Unis, malgré leurs récentes conquêtes, semblent décidément demeurer rebelles au militarisme. L'honorable John A. Hull s'en émeut, et prêche une *Organisation de l'armée* sur des bases tout à fait nouvelles. Les événements de Cuba avaient fait passer les chiffres de l'armée américaine de 26.610 hommes à 260.000. Mais les états-majors et les cadres étaient entièrement insuffisants à un tel accroissement. L'armée régulière manquait d'officiers et de sous-officiers. La commission militaire avait, à ce propos, déposé et fait adopter par la Chambre un projet qui instituait une armée permanente de 51.000 hommes, ainsi répartis dans les différentes armées : Infanterie, 23.000 ; cavalerie, 9.000 et artillerie, 19 000. C'était là une charge insignifiante pour une population de 75 millions. Néanmoins, le Sénat refusa de sanctionner le projet.

Sur pied de paix, la France compte 1000 hommes pour 62.589 habitants ; l'Allemagne, 1000 sur 89.300 ; l'Angleterre, la plus favorisée de toutes les nations du monde, 1000 sur 732.959. Le projet n'aurait donné en Amérique que 1000 soldats pour 1.477.000 habitants. Sur pied de guerre, la France a 1.000 soldats pour 15.407 habitants, l'Allemagne pour 17.427, l'Angleterre pour 72.413. Les Etats-Unis, si le projet avait été adopté, pour 791 000.

Malgré cela, les Américains ont refusé d'accroître leurs armements, dans les proportions demandées. Le Sénat a bien donné au Président le droit de lever une armée de 65.000 hommes ; mais les emplois nouveaux, nécessités par cette augmentation, devront avoir disparu le 1er juillet 1901. Dans ces conditions, nul ne consent à les accepter. — Julian Hawthorne nous parle des *Devoirs des Parents* dans les questions d'enseignement. Les écoles américaines sont nombreuses et bien aménagées, mais les parents se désintéressent tellement de ce qui s'y passe que les enfants en profitent de façon tout à fait insuffisante. — Robert P. Porter envisage *L'avenir de Cuba* et fonde sur lui les plus belles espérances. Mais quel sera le gouvernement de la Perle des Antilles ?

Plus le gouvernement de Cuba sera stable et plus sera certain son développement industriel. Les Etats-Unis ont aboli les taxes onéreuses, empêché que l'argent cubain ne fût emporté en Espagne, et appliqué rigoureusement les méthodes convenables pour améliorer le sort de la population. Ils ont agi pour établir ce principe que l'île devait être gouvernée dans l'intérêt de Cuba, par les Cubains et pour les Cubains... Mais il reste encore beaucoup à faire... Il faut construire des routes, établir des écoles publiques, inaugurer les travaux d'assainissement de les pousser avec toute la vigueur désirable. Il faut surtout enseigner l'anglais dans toutes les écoles, réformer complètement le système judiciaire, les lois relatives à la propriété, les garanties hypothécaires et même rétablir certaines des anciennes coutumes. Le rôle du gounement, agissant d'accord avec le peuple cubain, est donc difficile et compliqué.

Il est certain que tout cela ne saurait être fait en un jour; mais le plan ne comporte, en somme, rien d'impossible et l'avenir de Cuba peut être tenu pour assuré. — Le professeur WILLIAM G. BLAIKIE exalte les splendeurs de *La Riviera française* et de la Côte d'Azur. — Suite et fin de la longue étude du Rev. J. G. JONES sur le gouvernement anglais dans l'Inde.

Westminster Review. — Avril. — D. M. J. étudie avec sagacité *Le Mysticisme de Maeterlinck*. Il constate que le mysticisme actuel, au contraire du mysticisme ancien, se base plutôt sur la connaissance de l'homme qui, « descendant dans les profondeurs de son esprit, y entendra une voix autre que la sienne ».

On ne saurait trouver un exemple plus frappant de cette exquise tendresse, qui est la note dominante de Maeterlinck, que ce plaidoyer pour les déshérités de la terre : « Il y a de par le monde des millions et des millions de pauvres êtres qui n'ont rien vu de beau dans tout le cours de leur existence. Ils vont, ils viennent dans l'obscurité. Vous imagineriez que leurs âmes sont mortes et personne ne fait attention à eux. Et voici qu'un jour un simple mot, un silence imprévu, une petite larme de la source même de la beauté leur enseignent qu'il a pu se lever, dans l'ombre de leurs âmes, un idéal mille fois plus beau que tout ce que leurs oreilles avaient entendu ou que leurs yeux avaient vu.

F.-A. EDWARDS examine *L'Avenir du Niger*, qu'il considère comme assuré, à trois conditions : une meilleure monnaie d'échange, l'amélioration des transports et l'abolition définitive du commerce des esclaves. — A.-C. LANT nous apprend ce que sa croisière sur *Le Rivage français de Terre Neuve* lui a révélé de misères et de souffrances. A la fin de l'hiver, il y avait des familles à qui il ne restait pas un baril de farine et seulement quelques morceaux de morue, comme provisions pour six mois. Hommes, femmes et enfants avaient à peine assez de vêtements pour cacher leur nudité. Seul, paraît-il, le règlement du différend anglo-français pourra apporter un remède à ce lamentable état de choses.

....

Le **Windsor Magazine** a obtenu du marquis Ito, le célèbre homme d'Etat japonais, un récit peu banal de son premier voyage en Europe pour apprendre la navigation. Accompagné de son ami Inouye, il se rend à Nagasaki, dans le but de s'y embarquer pour l'Angleterre.

Le seul mot anglais qui nous fût connu était « navigation ». Nous pénétrâmes dans les bureaux de la Compagnie et, quand l'employé nous demanda ce que nous voulions, nous ne pûmes répondre que « navigation. » Cependant, tout semblait aller le mieux du monde et nous nous rendîmes à bord. Mais quelle ne fut pas notre surprise en nous apercevant qu'au lieu de nous prendre comme passagers, on nous avait pris comme matelots ! Pendant tout le voyage, il nous fallut laver le pont comme les autres. Les matelots anglais s'aperçurent que nous avions de l'argent et eurent bientôt fait de nous le subtiliser; pas tout, cependant, car nous gardâmes soigneusement deux dollars dans un vieux bas, en cas de besoin. Enfin, nous arrivâmes à Londres, mais il n'y avait personne au devant de nous. Quand le navire fut amarré, tout le monde s'en alla et nous restâmes seuls. Nous avions très faim, mais comme nous ne savions pas un mot d'anglais, nous tirâmes au sort celui de nous qui irait à terre. Le sort désigna Inouye. — Jamais je n'eus pareille frayeur de ma vie, ajouta le comte Inouye, que quand je mis pour la première fois le pied sur le pavé de Londres avec l'un des deux dollars dans ma main. Je finis par trouver une boutique de boulanger; j'entrai et je montrai un pain. Je ne pouvais naturellement pas parler, mais je tendis mon dollar, que le boulanger prit sans me rendre de monnaie. A mon retour, Ito et moi nous dévorâmes comme des loups. Le lendemain, plusieurs de nos amis vinrent nous chercher et nous partîmes.

Nos deux jeunes gens apprirent du reste fort peu de navigation ; mais ils observèrent la vie anglaise et firent leur profit de ce qui se passait autour d'eux.

....

Dans le **Sunday Magazine**, le Dr George Smith résume l'œuvre des missions protestantes depuis un siècle. Les églises réformées qui, au début de ce siècle, dépensaient par an en frais de propagande 250.000 francs, dépensent aujourd'hui près de 100 millions de francs. Au lieu de 150 missionnaires, elles en envoient plus de 10.000 dont 4.000 femmes non mariées. Il y a un siècle, il n'existait pas de prédicateur de race noire pour évangéliser ses compatriotes ; il y en a aujourd'hui plus de 4.000. A peine comptait-on 7.000 nègres convertis ; il y en a aujourd'hui plus de 1.500.000 de toute langue, de toute race, de toute tribu, répandus sur le globe. Et ces magnifiques résultats sont

dus pour la plus grande part aux missionnaires femmes.

. . . .

Marcus Tyndall nous conte, dans le **Pearson's Magazine**, comment Mrs Main est devenue le champion de l'alpinisme féminin. Elle commença sa carrière comme malade. Elle était poitrinaire et, envoyée dans le Midi par les médecins, elle se sentait devenir plus faible de jour en jour. Elle cessa alors tout régime et s'en vint en Suisse. Sa santé s'améliora. C'est alors qu'elle entreprit ses premières ascensions. Surprise par la nuit au milieu de la descente, elle dut bivouaquer dans la neige avec ses guides.

Les ordonnances du docteur et les longs mois de maladie étaient complètement oubliés. On creusa un trou dans la neige et, avec un havre-sac pour oreiller et un châle pour couverture, Mrs Main se prépara héroïquement à subir de son mieux l'inévitable.

Vingt-quatre heures dans la neige, pour sa première expérience d'alpinisme, n'altérèrent pas sa santé, bien au contraire. Elle fait maintenant des ascensions depuis vingt ans. Elle préfère même l'automne à l'été, parce qu'elle peut y échapper à ce qu'elle considère comme son double cauchemar : les touristes et les orages. Sa collection de photographies des Alpes est sans rivale au monde.

. . . .

Plus heureuse que la petite reine Wilhelmine de Hollande, à laquelle le protocole interdit la bicyclette, la reine de Portugal peut librement s'adonner à ce sport et ne s'en fait pas faute. Le **Lady's Realm** nous apprend même qu'elle monte très gracieusement vêtue d'une jupe tailleur d'une coupe parfaite. Elle est d'ailleurs réputée pour la sûreté de son goût, ainsi que sa belle-mère, la reine douairière, qui avait déjà passé pour la princesse la mieux habillée de l'Europe. La reine ne peut pas souffrir que les femmes se serrent et elle fait tous ses efforts pour détourner les dames de sa Cour de cette fâcheuse habitude. Au moment de la découverte des rayons Rœntgen, elle fut une des premières à tirer de cette merveilleuse invention des résultats pratiques. Elle photographia ainsi une dame serrée dans son corset et put démontrer de façon triomphante les désordres causés par la compression exagérée du corset. On raconta naturellement à ce propos quantité d'histoires, entre autres que la reine avait ainsi fait photographier toutes les dames de sa Cour. Ce qui est certain, c'est que, depuis ce temps, la mode des corsets outrageusement serrés a à peu près disparu en Portugal.

Revues d'Art

L'Art décoratif. — Mars. — Un intéressant article sur le sculpteur danois *Hansen Jacobsen* dont les œuvres reproduites par la revue nous révèlent une curieuse recherche de nouveaux ornements plastiques. Sans atteindre à la hauteur de maîtres comme Rodin ou Meunier, Hansen-Jacobsen a sa place marquée parmi les artistes les plus originaux de ce temps. — C. H. B. Quennel nous donne quelques lignes justes et concises sur le *mobilier anglais*. Parmi les reproductions on verra avec intérêt quelques belles œuvres anciennes du Musée des Arts décoratifs de Berlin.

L'Estampe moderne, dans son numéro de Mars, contient une très jolie estampe en couleurs, inédite de Eugène Grasset : *Dans les Bois*, à côté des autres estampes également inédites de L. H. Monod, Jeanne Granès, dont il nous faut signaler l'exécution parfaite et irréprochable.

Gazette des Beaux-Arts. — Lady Dilke donne une étude documentée sur *Jean-François de Troy* et sa rivalité avec Le Moine. Ces pages intéressent d'autant plus que l'art du XVIIIe siècle devient de jour en jour plus en faveur en France, et cela avec raison. — Autres articles sur l'évolution de la *Sculpture grecque* et sur *Gustave Moreau*.

Magazine of Art. — Avril. — Herbert Horne discute l'authenticité de deux œuvres récemment acquises par la National Gallery. L'une de ces œuvres : « Le Baptême du Christ », par le Pérugin, paraîtrait être, d'après la savante dissertation de M. Horne, une réplique à un tableau du même maître se trouvant au

Musée de Rouen. L'autre œuvre discutée est une toile de Canaletto. — HENRI FRANTZ nous décrit, en en reproduisant les maquettes, les *principaux palais de l'exposition de 1900*, et surtout les deux palais des Beaux-Arts dus à l'architecte Gérault et qui seront placés sur les Champs-Elysés à l'intersection de l'avenue Alexandre III. Parmi les maquettes les plus intéressantes, l'auteur donne les lions de Gardet qui décoreront le pont Alexandre.

Studio. — Mars. — GABRIEL MOUREY étudie l'art de *Gaston la Touche*, peintre français. — H. BAILLIE-SCOTT donne un intéressant article sur la *Décoration et l'ameublement du nouveau Palais de Darmstadt*, où il décrit lui-même les meubles d'art qu'il a dessinés et qui sont reproduits dans la revue. — REYNOLDS STEPHENS examine une proposition de loi relative au droit de propriété artistique, question qui paraît avoir particulièrement préoccupé l'opinion en Angleterre dans ces derniers temps.

Notons encore dans le **Moniteur des Arts** d'intéressantes notes sur les *Salons avant la lettre*; dans **Art et Décoration** quelques bonnes pages sur le *Castel-Béranger*, maison moderne exécutée par l'architecte Guimard, et dans la **Revue populaire des Beaux-Arts** des articles sur *Besnard*. par GEORGES LECOMTE et l'*exposition de la Demi-Douzaine*, par HENRI FRANTZ.

Revues Espagnoles

Espana moderna. — Avril. — La partie vraiment intéressante de ce numéro se trouve dans les travaux sur la *guerre hispano-americaine* par IGNOTUS et dans les *Revues hispano-américaines* de IOB. Il y a là des renseignements précis et nouveaux sur les problèmes qui passionnent non seulement l'Espagne mais le monde entier. IGNOTUS attribue le désastre espagnol dans les Antilles à deux causes principales : l'éparpillement des forces et le manque absolu d'initiative dans le commandement suprême; au résumé, une stupéfiante impéritie, une incurie on ne peut plus blâmable de la part du gouvernement, des abandons de positions stratégiques sans coup férir. Jugement sévère, mais qui sera sans doute celui de la postérité. Iob parle de l'accueil empressé fait par les différentes républiques de l'Amérique centrale et sud-américaines à la convocation du Concile continental américain qui sera tenu à Rome le 28 mai prochain. Cet évènement aura probablement une influence considérable et à brève date sur le courant moral de ces divers Etats de l'Amérique méridionale. Dans le même article nous lisons des détails sur la mort de l'explorateur espagnol Ibaretta, qui visita le Chaco, sur les bords du Pilcomayo, il y a cinq ans, et fut dévoré par les anthropophages.

Les Nos 6 et 7 (5 et 15 avril) de **Revista Nueva**, que nous venons de recevoir, tiennent les promesses de leurs aînés. Signalons surtout les efforts de ce jeune périodique pour faire entrer le public espagnol, trop éloigné des courants modernes, dans une voie nouvelle et l'initier aux impulsions qui poussent les autres peuples en avant. — RAMIRO DE MAETZU n'est pas tendre pour ses compatriotes :

Nous n'avons pas de littérature, s'écrie-t-il, parce que la seule vraiment saine pour notre peuple serait celle qui réclame et pratique l'action, le fouet, la poussée vers l'idéal, qui s'identifierait avec les luttes économiques modernes et qui mettrait fin une fois pour toute à la graphomanie madrilène.

Revues Italiennes

Archivio di Psichiatria, Scienze Penali ed Antropologia criminale — Une série d'articles sur Luccheni avec la traduction de l'étude publiée par Lombroso dans la *Revue des Revues*. — Forel complète les considérations, anthropologiques de l'illustre professeur de Turin. — Un essai curieux de Roncoroni sur l'*émotivité dans Wagner*. C'est un aspect sous lequel on n'a jusqu'ici présenté le maître que d'une manière imparfaite. Roncoroni précise comment s'accusent chez Wagner, dans son caractère et dans ses œuvres, les diverses tendances suivantes : bonté. affection de famille, amour, amitié, patriotisme, amour des bêtes, orgueil, gigantisme monéomotionnel. — Luigi Anfosso démontre les vices actuels de la procédure criminelle en ce qui concerne les *dépositions des témoins dans les procès* devant les tribunaux correctionnels ou les cours d'assises. L'auteur affirme que les conditions dans lesquelles se font les dépositions contribuent trop fréquemment à des acquittements, et que par suite les coupables délictueux ou criminels font entrer dans leurs calculs une plus grande probabilité d'impunité. — Une série de contributions intéressantes sur les *rapports du tatouage avec la criminalité* par Ottolenghi.

Flegrea. — 20 mars. — Dans une étude documentée sur *Dante et les troubadours provençaux*, notre distingué collaborateur César de Lollis, établit non seulement l'affinité mais aussi la parenté entre les langues d'*oc* et de *si*, entre les sentiments, idées, aspirations que traduisirent Bertran de Born, le poète des sirventes belliqueux, Arnauld-Daniel, le grand maître d'amour, Giraud de Borneilh, le prophète de l'avenir chevaleresque.

Dante, qui les a glorifiés dans son épopée, puisa chez eux et dans le lyrisme occitain, sa contemplation de la nature spirituelle de l'homme sous ses trois faces : *végétale*, lorsqu'elle incite aux tendances vers l'utile et porte à chanter la guerre, affirmation violente de l'intégrité individuelle ou nationale; *animale*, lorsqu'elle aspire à ce qui plait et évoque les chants de l'amour, le suprême délice de toute créature animée; *rationnelle*, lorsqu'elle est l'impulsion vers l'honnête, et célèbre la vertu, qui fait participer la nature humaine à la nature angélique.

Carlo Massa analyse l'œuvre du *Jésuite romancier* Coloma, dont nous ne connaissons en France que *Pequeneces* (Bagatelles) qui eut chez nous un succès retentissant.

Nuova Antologia. — 16 avril. — L. Luzzatti prend la défense de la mémoire de *William Gladstone*. L'auteur a développé depuis lors ces considérations dans la communication qu'il a faite à l'Institut, à l'occasion de sa nomination de membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Gladstone. — Le prince B. Odescalchi donne la fin de ses *souvenirs d'un ancien sportman*, mémoires sans prétention, comme le dit lui-même celui qui les a écrits et ayant pour objet de stimuler la jeunesse à se perfectionner dans l'équitation. — Gaetano Negri fait la critique du *dernier roman d'Anatole France*, « l'Anneau d'améthyste », Negri ne se borne pas à l'éloge du volume ; il en indique, à côté des beautés, certaines parties faibles, à son avis, par exemple « le manque de nouveauté du sujet dont tous les personnages principaux sont déjà connus dans leurs traits caractéristiques » et aussi « le danger que présentent des livres comme celui-ci, où l'on cherche en vain un accent, une parole qui élève l'esprit et le porte à aimer ou à haïr. »

Il y a un élément qui fait défaut dans ces peintures où se révèle la verve inépuisable, le grand talent et l'art délicat de l'écrivain. Dans ces tableautins, petits à dessein, nous ne voyons que des gens de petite âme et de petite pensée qui trouvent dans leurs préjugés un argument en faveur de leurs étroites passions. Ce qui n'y est pas,

c'est les gens généreux et bons qui savent faire de leurs sentiments un levier de vertu. Or, ce sont ces natures généreuses qui constituent la partie solide d'un peuple. Si la société française n'était composée, comme elle nous apparait dans les peintures d'Anatole France, que de durs imbéciles, de piètres hypocrites, d'opportunistes bureaucrates ou fonctionnaires de l'Etat, de francs-maçons doctrinaires et fanatiques, de vicieux enrichis, de femmes adultères, de généraux vieilles badernes et troupiers, et si, en présence de tant de corruption et de folie, il n'y avait que la souriante ironie du professeur Bergeret, enveloppant tout, hommes et choses, dans sa sensibilité sereine, cette société ne pourrait parler de relèvement. Or, la France ne s'est pas seulement relevée, mais elle offre encore le spectacle d'une ardente résistance intellectuelle aux maux qui l'affligent et c'est là un des phénomènes les plus remarquables des temps modernes. Il y a encore des forces saines qui sont la sauvegarde de l'organisme national. L'absence totale de ces forces, dans l'*Histoire contemporaine* d'Anatole France, fait celle-ci trop unilatérale en rendant les jugements de l'auteur trop exclusifs. Il est bon de sourire d'une manière compatissante, mais le sourire de l'ataraxie parfaite est un narcotique mortel.

Rassegna Nazionale. — 1er Avril. — Une histoire du *sonnet* italien par FORTEBRACCI. Les sonnettistes de notre temps paraissent être inférieurs à ceux du passé : aucun n'égale Guidi, Dante, Pétrarque, Boiardo, le Tasse, Alfieri, Foscolo. Pourquoi ? Probablement parce que le sonnet italien fut toujours teinté de satire et que ce dernier genre n'est plus guère cultivé aujourd'hui. — Une longue étude de COTTAFAVI sur *Massimo d'Azeglio*. « Aristocrate de naissance et démocrate par inclination, il voua toute sa vie à la démocratie qui était pour lui une religion ». Son idéal était l'unité de la patrie et pour fonder celle-ci l'attribution de la couronne à la maison de Savoie. « Le *risorgimento* italien, qui eut en Mazzini son agitateur, en Cavour son homme d'Etat, en Garibaldi son héros, en Victor-Emmanuel son roi galant homme, trouva dans Massimo d'Azeglio son chevalier. »

Riforma sociale. — 15 mars. — EMMANUEL SELLA montre dans l'*Emigration italienne en Suisse* la crue successive de cet exode.

Le recensement de 1870 élevait à 18.000 le nombre des Italiens établis en Suisse, ils étaient en 1888 près de 42.000. En 1893 ils dépassaient 80.000; actuellement ils peuvent s'évaluer à 100.000. La région de la Suisse qui est de préférence choisie par ces immigrants est le canton de Zurich, où ils sont une vingtaine de mille. Le percement du Gothard a donné une grande impulsion à ce mouvement. L'émigration italienne part principalement des environs de Come, Bergame, Milan, Novarre. En ce moment même il y a une affluence d'Italiens au Simplon où ils espèrent trouver du travail dans les terrassements et déblaiements occasionnés par le percement de la montagne. Or, cette affluence a déjà provoqué la pléthore, ce qui n'empêche pas journellement de nouveaux flots d'arrivants que les autorités cherchent en vain à endiguer. En novembre et décembre 1898 les consulats ont dû délivrer 200 billets gratuits de rapatriement et 1.300 demi-gratuits. La marée montante de l'émigration italienne a pour conséquence directe une crise économique de la Suisse.

L'auteur est d'avis qu'il faudrait détourner ce flot. Son travail n'étant pas achevé, nous en reprendrons l'examen ultérieurement. — FERRUCCIO TUPPI s'occupe *des impôts italiens sur la lumière et de leur péréquation*. Ses considérations tendent à démontrer la répercussion néfaste de ces impôts, tels qu'ils sont prélevés actuellement, sur les prix et quantités de consommation du pétrole et du gaz d'éclairage en Italie. — CHINDAMO présente une série d'objections sur *les impôts de consommation* et leur application irrationnelle si funeste à la production du pays.

L'*Annuaire statistique* de 1895, publié par le ministère italien de l'Agriculture, évalue à 5 milliards de francs la production du sol en Italie. En même temps il montre que tandis que l'impôt sur la terre augmente, le rendement diminue. Les chiffres sont éloquents : 106 millions d'impôts au profit de l'Etat, 53 millions additionnels perçus par les provinces et 74 millions par

les communes. Il faut y ajouter aussi les amendes pour retards de paiements les droits successoraux, ce qui donne un total d'au moins 275 millions, somme énorme mettant le propriétaire terrien ou l'agriculteur italien dans l'impossibilité absolue de faire valoir sa propriété et son travail.

Rivista politica e letteraria. — 1er avril. — Un anonyme (***) sous un titre mystique *Les Portes du Ciel* examine l'œuvre pontificale de Léon XIII en donnant certains pronostics sur l'avenir du Saint-Siège.

Il n'y a pas de grande question moderne où le pape actuel n'ait fait entendre sa voix, pas d'Etat sur lequel il n'ait exercé son influence, pas de problèmes scientifiques et humanitaires qu'il n'ait suivis avec une attention intellectuelle et active vraiment catholique. Ami de l'histoire, il a fait ouvrir aux historiens les Archives du Vatican; poète, il a exalté la fierté des favoris de la muse qui s'enorgueillissent d'avoir pour collègue un Pontife. Homme pratique et calculateur par excellence, il a compris que les mirages du royaume céleste ne suffisent plus pour retenir la foule des croyants et en augmenter le nombre; il a saisi que ses encycliques ne pouvaient avoir une action efficace sur les ouvriers déjà acquis à la propagande socialiste, mais il a discerné habilement qu'il y a encore bien des esprits arrêtés dans les limbes des vagues aspirations, soumis à des besoins insatisfaits, et qui ne sauraient être indifférents à des promesses de bien-être matériel traduites en un langage séduisant. Cependant, cette activité infatigable, cette intelligence prompte et sagace n'auront, en définitive, pas conduit le monde à des succès bien grands, bien effectifs et bien durables. De tout ce qu'il a instauré il n'a vu jusqu'ici et il ne verra probablement pas un seul résultat réel; beaucoup de ses illusions sont déjà dissipées, beaucoup de ses espérances restées en route, et de tout l'énorme travail qu'il aura entrepris, le seul vrai bénéfice sera probablement de créer plus de préoccupation que de repos à son successeur.

Quel sera ce successeur? L'auteur ne le désigne pas nominalement, mais « il se pourrait qu'on le cherchât ailleurs qu'en Italie et qu'on donnât la tiare à un cardinal étranger, même à un cardinal français ou de tendance française ». C'est contre ces tendances que XXX invite le gouvernement italien à réagir. — L'Italico passe en revue les travaux de *l'Académie d'Espagne à Rome* à propos de la nomination du peintre José Villegas aux fonctions de directeur de cette école. L'étude, accompagnée de nombreuses illustrations, offre un intérêt d'autant plus grand que l'on ne possédait jusqu'ici pas beaucoup de jugements d'ensemble sur les progrès artistiques de l'Espagne contemporaine. Parmi les noms cités ici nous relevons ceux de Fortuny, le maître de Barcelone, Madrazo ou plutôt la dynastie des Madrazo, les deux Madrilènes Edouard Rosalès à qui l'on doit *le Testament d'Isabelle la Catholique* et Lorenzo Vallès qui peignit la magnifique *Jeanne la Folle*, l'*Hamlet du 3e acte*, *le Dauphin au Temple*, l'Aragonais Pradilla, qui fit la *Reddition de Grenade*; nommons également Turques dont la *Mort de Sisara*, qui date de 1884, eut un si grand succès; Vincenzo Palmaroli qui se distingua avec la *Chapelle Sixtine*; Alejo Vera dont les *Derniers moments de Numance* nous reportent au Salon de 1881; enfin et surtout Jose Villegas, qui, né en 1848, compte de splendides victoires avec *Le triomphe de la dogaresse Foscari* (1894) et *la Mort de l'Espada* une des compositions les plus imposantes de la peinture moderne. — Vincenzo Grossi commence un travail étendu sur *la Politique de l'émigration dans les principaux Etats de l'Europe*. L'auteur recherche quelles ont été dans le passé les diverses mesures prises par les différentes puissances pour discipliner l'émigration, comment les théories se sont partagées entre la colonisation libre et la colonisation officielle et quelle a été respectivement sur cet terrain la conduite de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, de la Belgique, de la Suisse, en ce qui concerne les émigrés, puis celle des colonies anglaises, des Etats-Unis, du Brésil, de l'Argentine et de l'Uruguay, en ce qui regarde les immigrés. En Angleterre on s'est attaché surtout aux quatre points suivants : 1° donner aux émigrants des informations officielles et nombreuses; 2° promouvoir et seconder l'émigration par des mesures de protection et des

subsides d'argent; 3° la diriger de préférence sur les colonies nationales; 4° attirer dans les ports du Royaume Uni les émigrants étrangers, afin d'augmenter le mouvement de la marine marchande britannique. En Allemagne on s'est orienté dans le même sens, mais le Reichstag a voté en outre les trois résolutions suivantes : 1° Création en nombre suffisant de consuls dans les ports d'embarquement, et dans les lieux de colonisation; 2° avantages accordés aux jeunes soldats après l'accomplissement de leur service militaire; 3° création d'un office impérial d'informations pour les émigrants, en vue de leur fournir des conseils pour se diriger sur des pays où ils pourront plus facilement conserver les prérogatives de la nationalité allemande.

Vita internationale. — 5 Avril. — Ulysse Gobbi fait le tableau de *ce que coûte en infortunes du travail le progrès industriel*. L'auteur a pour but de démontrer les avantages de l'assurance ouvrière. Il établit que grâce à celle-ci, les sinistrés à la suite d'accidents du travail ont trouvé un soulagement à leur malheur, mais en même temps il résulte de ses données statistiques que les perfectionnements industriels ont considérablement augmenté le chiffre de ces accidents. — Baldassare Labanca *Léon* XIII *et l'américanisme*. — Roseau, *Tolstoï et l'amour*.

Revues Polonaises

Ateneum. — Février-Mars. — Un aperçu de la *littérature contemporaine scandinave* d'après l'ouvrage de M. M. Herzfeld. Deux tendances principales se manifestent en Scandinavie : rationnelle, positive, basée sur la liberté et la raison, littérature qui doit surtout son développement et sa floraison à l'influence ingénieuse de Georg Brandes. Adhérent de Bentham et Mill, le grand critique scandinave est devenu avec le temps Nitzschéen, c'est lui qui a découvert et fait connaître la personne du nihiliste slave et sa philosophie. Autour de Brandes marchent Bjornson et Ibsen. Le second courant est représenté par les jeunes : ils croient à l'influence prépondérante de la race; leur religion, c'est le panthéisme abstrait : leur but, est plutôt idéal et les aspirations individualistes bien prononcées embellissent leur œuvre. Ola Hansson passe pour le théoricien de la nouvelle école. La *Revue des Revues* a publié dans le temps plusieurs études de Hansson, sur la littérature suédoise et les tendances générales de l'art septentrional. Impressionniste par excellence, Hansson a rejeté toutes les méthodes scientifiques et puisé les éléments de sa critique dans sa propre individualité. Parmi les jeunes auteurs scandinaves se signalent surtout Knut Hamsun, l'auteur de la *Faim*, du *Pan*, du *Rédacteur Lynge*, etc., et Arne Garborg. — Une étude critique sur l'œuvre d'un jeune romancier polonais : *A. Gruszecki*, par Hodi. — A. Grosglik trace un portrait réussi de *J. Locke*, et des luttes intellectuelles de l'Angleterre au XVIIe siècle.

Biblioteka Warszawska. — Février et Mars. — Suite de l'étude approfondie sur l'*Alliance prusso-polonaise*, par S. Askenazy. — Dans la *Sociologie ethnographique*, L. Krzywicki insiste sur la nécessité d'appliquer la méthode statistique à la science ethnographique. — R. Zavilinski a le commencement d'une intéressante étude sur les *Slovaques*. Ils sont à l'heure qu'il est 2 1/2 millions (environ 1/6 de la population de la Hongrie). L'auteur nous offre en attendant une description de leur pays et un résumé pratique de leurs légendes, d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Il nous promet de donner une analyse détaillée de leur littérature et nous en profiterons pour en résumer ici même les créations les plus saillantes.

Przeglad Polski. (Cracovie). —

Mars et avril. — Avec beaucoup de modération politique, R. STARZEWSKI étudie la situation de la *Pologne russe*. Il constate quelques améliorations sensibles survenues sous le règne du successeur du général Hurko, le prince Imeretinsky. Ce dernier a-t-il promulgué de nouvelles lois ou accordé quelques faveurs inespérées aux Polonais? Point du tout. Mais on a cessé de gouverner la Pologne d'après le code militaire, et c'est déjà beaucoup. Les Polonais ont changé d attitude à l'égard de la Russie :

« Une nouvelle vie se manifeste à Varsovie, on y vit et on y pense autrement. »

Et cependant, ajoute l'auteur, la Pologne compte un nombre de plus en plus grand de fonctionnaires russes; ou y persécute le catholicisme comme par le passé, mais la Russie a permis de fonder quelques écoles et la censure tolère le nom de Mickiewicz. La Pologne se contente de peu : elle a soif de justice et de légalité à son égard. Le pays, que ses ennemis aiment à présenter comme miné par des tendances révolutionnaires et des rêves dangereux, ne pense qu'au travail paisible et ne demande qu'un peu de respect et de justice pour son malheur. — F. MYCIELSKI examine les causes de la décadence agricole et industrielle de la Galicie autrichienne. L'auteur les trouve dans le manque d'une classe moyenne, classe marchande en général, et dans l'insuffisance du commerce tel qu'il fonctionne en Galicie. — En étudiant les œuvres consacrées récemment en France aux grands publicistes russes, comme Katkoff ou Aksakoff, K. KAROWSKI relève le manque absolu de morale politique chez tous ces écrivains, défaut grave et profond qui éclate surtout dans leurs opinions sur la Pologne et les Polonais. — Signalons enfin une critique très remarquable du roman *la Proie* de M. Bérenger, par RAWICZ. L'auteur ne se borne pas à révéler les beautés et la force véritable de cette œuvre d'un grand artiste doublé d'un moraliste, mais en reprenant toute l'activité littéraire de Bérenger, il rend justice à sa sincérité exquise qui fait apprécier, derrière son roman, un homme voué de toute son âme au culte de la morale supérieure.

Revues Russes

Istoritchesky Viestnik. — Mars. — Dans *Quelques traits de la vie de I.-S. Tourgueneff*, B. BATOURINSKI raconte la noble attitude du grand écrivain au Congrès international des littérateurs de 1878 qui a eu lieu à Paris et dont il emprunte le récit au professeur Dragamanoff.

Tourgueneff s'est prononcé contre les droits d'auteur, et cela pour ne pas enlever un gagne-pain aux étudiants pauvres qui vivent souvent en Russie de traductions. L'auteur nous entretient de la grande popularité de Tourgueneff en Amérique, il nous dit avoir assisté personnellement à New-York à une conférence sur l'écrivain russe. Tourgueneff, malgré son amour pour notre pays, se sentait toujours dépaysé parmi les Français et voyait avec tristesse qu'il était peu lu par eux. Il contribua pour une bonne part à faire connaître, au public français « la Guerre et la Paix », ne gardant aucune rancune à Tolstoi pour la sévérité avec laquelle il l'avait jugé.

« *Ma grand'mère comtesse Razoumovski* », par MME NASIMOFF. Ce sont des souvenirs du commencement du siècle. La comtesse était célèbre par son divorce avec le prince Galitzine, dont la prodigalité était proverbiale. Il se ruina en folies de dépenses. Mais cela ne l'empêcha point d'être un parfait galant homme, et, lorsqu'il se fut aperçu de l'amour né spontanément entre sa femme et le comte Razoumovski, un homme remarquable par sa culture intellectuelle, il favorisa lui-même le divorce et continua des relations amicales avec sa femme

devenue la comtesse Razoumovski. C'était d'autant plus surprenant qu'à cette époque le divorce était considéré comme un crime et que la société avait fermé ses portes au comte Razoumovski et à la comtesse. L'empereur Alexandre Ier a dû s'en mêler pour la faire recevoir. Le tsar Nicolas Ier l'avait admise dans son intimité; il venait souvent déjeuner chez elle :

« Pendant une de ses visites, l'empereur Nicolas exprima le désir de faire le tour de la maison et même il traversa une galerie couverte et alla à la cuisine. Grand'mère avait en ce temps là une cuisinière française Mme Françoise. L'empereur lui adressa ces paroles : « Je vous fais mon compliment. « Mme Françoise, vous êtes un vrai « cordon bleu ». Mme Françoise lui fit une profonde révérence et répondit : « Je dépose mes armes aux pieds de « Votre Majeste ! » et elle déposa aux pieds de l'empereur le plus grand couteau de cuisine qu'elle tenait dans sa main. »

Gism. — Février. — F. Solovieff publie son second article sur « *les ans soixante-dix* ». Avec un sens critique très marqué et une largeur de vues admirable l'auteur nous initie à la vie psychique et explique le grand talent de Tchtchedrine, le grand polémiste russe. Malgré son talent d'artiste, Tchtchedrine fut fidèle à son temps qui portait cette devise : « tu peux ne pas être poète, mais tu dois être un citoyen ». Il fut un militant et sa plume mordante ne cessa de combattre la société russe qui incarnait l'esprit de l'esclavage. Il la classait en trois catégories d'individus : le serf, la poupée, le scélérat. F. Solovieff cite à ce sujet ce beau passage:

« J'ai vu de trop près le servage pour avoir la possibilité de l'oublier... Les tableaux de ce temps sont tellement inculqués dans mon imagination que je ne peux me dérober à eux nulle part. J'ai vu des êtres conscients qui, sachant à un moment donné que la torture et la honte les attend, allaient d'eux mêmes, de leurs propres pieds s'exposer à cette torture et à cette honte, J'ai vu des yeux qui ne pouvaient exprimer que la terreur, j'ai entendu des gémissements qui déchiraient le cœur et où on ne sentait que la douleur physique; je fus témoin des désirs féroces, allumés exclusivement à propos d'un morceau de pain... Dans ce royaume de terreur, de souffrance physique et de despotisme stomacal, il n'y a pas un détail qui m'ait échappé et qui ne m'ait causé de la douleur .. »

Rousskoie Bogatstvo. — Février. — Le docte critique des littératures, P.-I. Weinberg commence une belle étude de *Mickiewicz homme et poète*. Il nous parle de la muse populaire de Mickiewicz, inspiré comme Pouchkine par les récits et les contes de sa bonne. Le poète avait le culte de la campagne et toutes ses sympathies allaient à son peuple. Le patriote chez lui primait l'homme et inspirait le poète. Il groupa autour de lui l'élite de la jeunesse polonaise et forma avec elle une Société dite des « philarètes » dont le but était le perfectionnement moral et la conservation du sentiment patriotique; le gouvernement russe la regarda dès son début d'un mauvais œil, et finit par la dissoudre. Mickiewicz eut six mois de prison, période où son talent de poète mûrit. Puis il dut s'exiler en Russie, le séjour dans sa patrie lui étant défendu. Il mène pendant cinq ans une vie nomade, voyage en Russie, est accueilli à bras ouverts par les écrivains et la société russes, mais il souffre profondément d'être loin de sa patrie, il écrit *Conrad Walenrod* ». Mickiewicz quitta la Russie, idéaliste rêveur et poétique comme à l'époque où il était arrivé et même dans une plus grande mesure : le « calme » et la « raison » qu'il s'attribuait n'étaient qu'apparents, en quelque sorte théoriques. Et avec cet idéalisme inné, avec cette ardeur du poète auquel vint se joindre bientôt l'épanouissement extrême du mysticisme qui couvait depuis longtemps en lui, il se lança dans sa nouvelle « navigation » sur la mer de la vie, navigation dont le destin finit d'une façon si lamentable, si tragique...

REVUE DES DERNIERS LIVRES ANGLAIS

The War of the Worlds,
par H. G. Wells. (Heinemann).

M. Wells n'est pas le premier qui, à l'étroit sur notre planète, va demander aux mondes inconnus un cadre nouveau pour ses œuvres. Mais je crois qu'aucun de nos vulgarisateurs n'a poussé aussi loin que lui l'audace et l'étrangeté des conceptions. Acceptant cette théorie, aujourd'hui généralement admise, que notre globe va se refroidissant et que la congélation progressive guette nos arrière-petits-neveux, il en a conclu que Mars, dont les phases d'évolution sont plus rapides que les nôtres, était déjà plus avancé dans son refroidissement. Aussi les Martiens, voyant approcher l'heure fatale où leur planète ne sera plus habitable, se mettent-ils en quête d'un autre monde plus favorisé.

Remarquons, à ce propos, que la marche rapide vers la congélation a modifié sensiblement la constitution physiologique des Martiens, comme elle modifiera la nôtre, quand le moment sera venu pour nous de nous refroidir aussi. Mais ces changements ne sont pas précisément désirables, au moins au point de vue de notre pauvre esthétique terrestre. Chez les Martiens, le cerveau a fini par tout envahir... Leurs corps sont réduits à des têtes, de gigantesques têtes rondes de quatre pieds de diamètre environ, garnies chacune d'un visage. Pas de narines, encore une sorte d'énorme bec charnu. surmonté de deux yeux de dimensions fantastiques et d'une extraordinaire intensité. La bouche est en forme de V, avec une lèvre supérieure proéminente, sans menton ; mais en revanche, de chaque côté du corps, un groupe de seize tentacules, semblables à ceux des pieuvres et partagés en deux faisceaux de huit. Ces êtres surprenants ne mangent pas. Quand ils éprouvent le besoin de renouveler leurs forces, ils s'emparent d'un être humain et injectent directement son sang dans leurs propres veines.

Cette idée, dit M. Wells, nous paraît sans doute horriblement répugnante; mais nous devrions nous souvenir combien répugnantes aussi sembleraient nos habitudes carnivores à un lapin intelligent .. En deux autres points également, l'organisme des Martiens diffère du nôtre. Le sommeil, premièrement, leur est inconnu, comme il l'est au cœur de l'homme... Ils ont peu ou point de notion de fatigue... En second lieu, comme ils sont absolument insexués, ils échappent à toute l'agitation tumultueuse que cause chez les hommes la différence des sexes.

Or, ces Martiens ont décidé d'abandonner leur planète refroidie et de venir chercher la chaleur sur la terre, dont leurs puissantes lunettes leur ont révélé les merveilles. Aussi, dans les premiers jours du xxe siècle, dix grands cylindres d'environ 30 mètres de diamètre sont lancés de Mars sur la Terre. Pendant dix nuits successives, on aperçut, à la surface de la planète, un jet de lumière rougeâtre, que nos astronomes terrestres crurent pouvoir attribuer à une masse de gaz enflammé, et qui commença à se mouvoir sur la terre avec une rapidité fantastique. Au bout de quelque temps, le premier cylindre tomba en Angleterre, et s'enfonça profondément dans le sable entre Horsell, Ottershaw et Woking. On croyait d'abord à un bolide; mais on s'aperçut que c'était un vaste cylindre, encore chaud et couvert de cendres incrustées.

Nombre de spectateurs considéraient l'engin avec stupeur, quand on vit tout à coup le couvercle supérieur se mettre à tourner. On le dévissait certainement de l'intérieur. Quand il fut tombé sur le sol, on put apercevoir une cavité circulaire, puis deux yeux énormes, en forme de disques, puis quelque chose comme un long serpent gris, bientôt suivi d'un autre, puis d'un troisième ; et enfin la tête monstrueuse du Martien apparut à l'orifice. Celui-là était le premier arrivé. Les neuf nuits suivantes amenèrent chacune le sien, qui prit position aupres du premier. Mais les premiers venus n'atten-

dirent pas leurs compatriotes pour commencer l'attaque, et voici l'effrayant spectacle qui s'offrit à la foule épouvantée :

Ce fut d'abord un sifflement léger, croissant rapidement d'intensité pour devenir un bruit formidable; et un jet de lumière jaillit du cylindre : l'arme terrible des Martiens, le rayon-chaleur.

Imaginez un projecteur électrique, dans lequel le rayon, au lieu d'être simplement une lumière aveuglante, serait une chaleur effroyable et vous pourrez vous faire une idée de cette mort flamboyante, de cet invisible et inévitable glaive de chaleur. Tout ce qu'il touchait de combustible s'enflammait instantanément; le métal se fondait, liquéfié. Les Martiens produisaient cette chaleur dans une chambre d'une non conductivité absolue. Ils projetaient cette chaleur intense en colonne parallèle sur tous les objets qu'ils voulaient atteindre, au moyen d'un miroir parabolique d'une composition inconnue, semblable à ceux avec lesquels les phares projettent leurs rayons lumineux. Quarante personnes tombèrent mortes au premier contact du rayon mortel, pendant que les autres épouvantés s'enfuyaient dans la nuit.

Le lendemain, l'arrivée des Martiens fut le sujet des commentaires de tous les journaux. L'opinion générale était que le poids de notre atmosphère les empêcherait de se mouvoir sur la surface de notre planète. Ils pouvaient tuer tout ce qui s'approcherait d'eux, mais là s'arrêtait leur pouvoir malfaisant. Cette prédiction cependant ne se réalisa pas, car l'influence fortifiante de l'excès d'oxygène contrebalançait l'accroissement du poids de leur corps, et l'extraordinaire intelligence mécanique dont ils étaient doués paraissait les dispenser de tout effort musculaire. On envoya contre eux des troupes, avec une batterie de canons Maxim, mais les visiteurs ne devaient pas être tués, sauf en cas d'absolue nécessité. Toute la nuit, on entendit les Martiens marteler et travailler, pour fabriquer les machines avec lesquelles ils allaient entreprendre la conquête du monde.

Le second cylindre était tombé près de Chertsey. A six heures du soir, les Martiens prirent l'offensive. Ils commencèrent par raser, avec leur rayon-chaleur, le Collège Oriental. Un habitant du pays, qui gagnait Londres en toute hâte dans sa voiture, aperçut un monstrueux être à trois pieds, plus haut que la plupart des maisons, qui enjambait les jeunes sapins. C'était une machine d'acier, qui faisait cent mètres à chaque enjambée. Immédiatement, il en aperçut une seconde, puis une troisième, pareilles à la première.

L'attaque d artillerie dirigée contre les Martiens échoua totalement. Les pièces n'étaient pas plutôt mises en batterie que le rayon les atteignait, faisant éclater le canon et renversant les chevaux et les hommes. La ville de Woking fut brûlée en un clin d'œil. De temps en temps, les Martiens saisissaient un homme dans leurs mains d'acier et l'emportaient. Enfin une batterie parvint à ouvrir son feu avant d'avoir été touchée par le terrible rayon. Un quatrième obus atteignit l'un des Martiens, et fit explosion. On vit pleuvoir des fragments confondus de chair sanglante et de métal éclatant. Le colosse décapité chancelait comme un géant ivre, mais ne tombait pas. Sa machine, qui n'était plus dirigée, l'amena alors contre la tour de l'église de Shepperton qui fut pulvérisée. Mais les autres Martiens lancèrent leurs rayons et liquifièrent leurs adversaires.

A partir de ce moment, c'est une panique folle. Les habitants de Londres s'enfuient en désordre de tous côtés. Les batteries d'artillerie envoyées contre les Martiens sont volatilisées en quelques secondes. Tout à coup, on apprend que les envahisseurs ont à leur disposition une arme bien plus terrible encore que leur effrayant rayon-chaleur. C'est une fumée noire et pestilentielle, qui fait périr tous ceux qui la respirent, et qu'ils produisent en lançant des fusées. Alors on renonce à toute idée de résistance. Tout le monde quitte précipitamment la ville et ses environs. Toute cette panique est décrite avec une verve et une intensité de couleur des plus remarquables.

Un secours bien inattendu vient sauver l'humanité, qui a déjà désespéré du salut. Les Martiens sont maintenant au nombre de cinquante, et ils ont construit, à leur usage personnel, une formidable forteresse à Primrose Hill. Mais leur consti-

tution n'est pas à l'épreuve de la maladie, et leurs terribles engins de destruction, si efficaces contre les hommes, sont impuissants contre les infiniment petits. Ce sont les microbes qui viennent venger la race humaine décimée. Les uns après les autres, les Martiens succombent, Mars ne contenant pas de bactéries et leurs organismes n'étant pas, par suite de l'hérédité, devenus relativement réfractaires à cette action morbide. Et l'humanité délivrée reprend, après cette effroyable alerte, le cours de ses destinées.

CARICATURES DE LA QUINZAINE

L'*Affaire* bat son plein. La publication de l'enquête de la Cour de Cassation, le procès des Ligues et la série de nouveaux faux qui sont venus enrichir l'ancienne collection déjà si énorme, ont mis la France en état d'ébullition. D'un côté, les prétendus défenseurs de l'armée qui veulent à toute force la solidariser avec plusieurs de ses membres égarés ou criminels ; de l'autre, nos bons ministres qui font leur possible pour compliquer davantage la *revision* déjà si embrouillée par leurs prédécesseurs... que de sujets de satire ! Aussi que grâce soit rendue à tous les maîtres du crayon, et tout d'abord à C. Léandre pour avoir immortalisé sous forme d'un gigantesque bonnet à poil les plus violents parmi les défenseurs d'Esterhazy et d'autres guerriers de même acabit : MM. Barrès, Fr. Coppée et Jules Lemaître, qui tous trois, par une étrange ironie des choses, ont servi dans l'armée des héros, dispensés du service militaire. N'oublions pas ensuite le *Grelot,* qui s'acharne contre le brave M. Dupuy, dont les ruses commencent à peser sur sa vie glorieuse. Tout croule sous ses gros pieds, tout conspire contre son bon renom de perspicacité, jusqu'au procès des *Ligues* qui a tourné en un grand éclat de rire de la France étonnée de s'être donné pour maître un ministre aussi simpliste (*Cri de Paris*). Mais notre pauvre président du Conseil, à qui rien ne réussit depuis un certain temps, peut se consoler en pensant aux malheurs de son noble collègue, M. Lockroy, qui pourrait bien compter sur ses doigts ses derniers jours de pouvoir. N'a-t-il pas écœuré par ses palinodies jusqu'à ses amis radicaux qui, sans doute, ne se laisseront plus toucher par ses critiques de la marine et ses promesses de réforme, tant qu'il n'est pas au pouvoir ?...

La France à son tour peut se consoler des méfaits de son infortuné trio Dupuy-Lebret-Lockroy, en pensant à notre bonne amie, l'Italie de Pelloux et de Canevaro.

C'est probablement malgré eux que l'Italie ne se trouve pas engagée dans la souricière chinoise (*Asino* et *Washington Star*). Les Etats-Unis sortiront-ils à un aussi bon compte de leurs affaires des Philippines, comme l'Italie de son aventure chinoise ? Les démocrates de New-York, qui se sont conduits en monarchistes dans leurs pays non conquis, se montrent à cet égard de plus en plus pessimistes (*Evening Post*, *Kladderadatsch*).

(*Voir l'explication des caricatures à la page précédente.*) (1)



Rire (dessin de C. Léandre — Paris). — Barrès, Coppée, Lemaitre — trois têtes sous un même bonnet... à poil, voilà le souvenir glorieux qui nous restera de la « Ligue de la Patrie française » !



Grelot (dessin de Pépin — Paris). — Et dire que si 1789 n'avait pas fait des Français des hommes libres, aujourd'hui M. Charles Dupuy garderait peut-être les porcs du seigneur de son village !



Judy (New-York). — La France et le Militarisme (présenté sous la figure du général Zurlinden). — Qui aura le dessus ?

---

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.

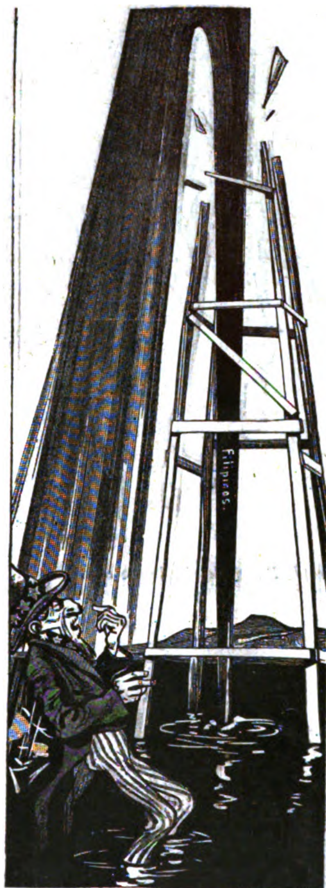


Silhouette (dessin de Bobb — Paris). — Les deux Lockroy.

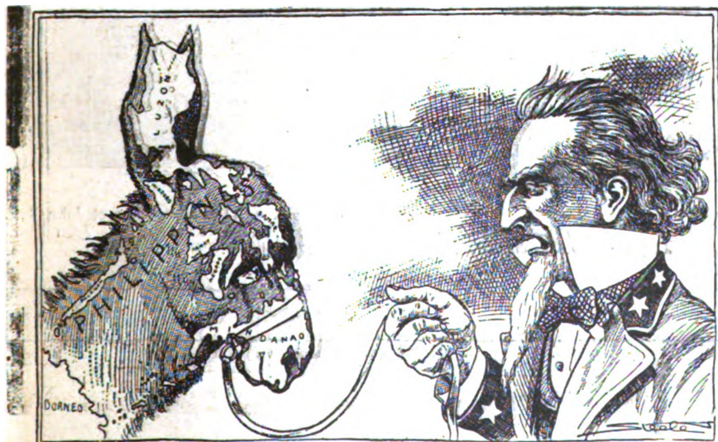
Lorgnant par l'un ou l'autre bout de sa lunette,
Lockroy, selon qu'il est ministre ou député,
Voit notre flotte infirme à donner la venette
Ou notre pavillon puissant et redouté.



Le Grelot (dessin de Pépin — Paris). — Comment Dupuy a roulé le Sénat! (On se rappelle que les juges Crépon, Petit et Lepelletier devaient se récuser. Or, la loi de dessaisissement votée, ils continuent à siéger.)



Kladderadatsch (Berlin). — Le frère Jonathan terrifié devant le bouillonnement ininterrompu de ces chères Philippines!



Evening Post (Denver). — L'oncle Sam se demande comment inculquer à son âne (les Philippines) les idées du *self-government* américain?



Cri de Paris (dessin de Hermann Paul). — Les candidats au martyre. — « Ça, Monsieur le Président, ce sont les ligueurs qui demandent à être poursuivis. »



Washington Star. — L'Italie, poussée par l'Angleterre, s'en va chanter plaie et bosses en Chine.



Asino (Rome). — L'Italie, la Chine et John Bull. — L'Italie est représentée en petite souris, que John Bull attire dans la souricière (la Chine).

Le Directeur-Gérant : JEAN FINOT

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

REVUE des REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

N° 10. — 15 Mai. — IIIe série. 1899 Xe Année. — Vol. XXIX.

Directeur : JEAN FINOT

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les demandes de changements d'adresse doivent être accompagnées de 0,60 centimes en timbres français ou étrangers.

SOMMAIRE-INDEX

Articles de fond :

Questions sociales et politiques :

Mouvement littéraire en France et à l'Etranger :

Feuilleton de la « Revue des Revues » :

Sciences :

Histoire et Démographie :

AVIS

Certains de nos confrères croyant possible d'emprunter des pages entières de la *Revue des Revues* sans en indiquer la source, nous rappelons :

Que tous les travaux de la *Revue des Revues*, y compris les analyses et les résumés des études françaises et étrangères, de même que les analyses des revues (petit texte), livres, etc., etc., etc., sont *inédits* et *spécialement écrits pour nous*.

Il en est de même de nos *feuilletons* qui, signés par des auteurs français, n'ont encore jamais paru ; ceux des écrivains étrangers sont *souvent* traduits pour nous sur des manuscrits, mais en tout cas *toujours* inédits en France.

Les emprunts à la REVUE DES REVUES *sont autorisés à la condition expresse d'en citer la source.*

LA RUSSIE, LA FINLANDE ET LA CONFÉRENCE DE LA HAYE

On sait quelle était, hier encore, la situation de la Finlande vis-à-vis de l'empire russe; on sait, aussi, quelles menaces planent, depuis quelques semaines, sur cette malheureuse Finlande. Si absorbés que nous soyons par le bruit de nos propres querelles, l'écho des gémissements de ce noble petit peuple finlandais est parvenu jusqu'à nous; car il se trouve encore, en France, des hommes assez fidèles à nos vieilles traditions françaises pour prêter de loin l'oreille à la plainte des petits et des faibles. Et, ici, notre attention, avec notre sympathie, est d'autant plus facilement éveillée que les voix qui la provoquent nous viennent d'une terre amie, d'un empire devenu notre allié, pour l'honneur et pour le bonheur duquel nos vœux sont unanimes. Or, ce qui se passe, à cette heure même, en Finlande est de nature à nuire au bon renom de la Russie et à ternir l'honneur des tsars russes. Bien plus, ce qui se fait, en ce moment, en cette lointaine Finlande risque de déconsidérer, aux yeux de ses adversaires ou de ses rivaux, l'action diplomatique de la Russie en faveur de la paix, et de rendre stérile la généreuse initiative de l'empereur Nicolas II à la Haye. On murmure, déjà, avant l'ouverture de la conférence, que les actes du gouvernement impérial dans le grand-duché de Finlande ne sont pas d'accord avec son langage aux puissances. La Russie, dit-on, parle d'une sorte et agit d'une autre. Si isolée que soit cette polaire Finlande, comme perdue dans les brumes du Nord, elle est encore en Europe, et le bruit de ce qui se passe chez elle arrive jusqu'à nous, à travers les mailles de la censure russe.

I

On nous permettra de rappeler, brièvement, quelle est la situation de la Finlande vis-à-vis de la Russie. Jusqu'au règne de Nicolas II, la Finlande, érigée en grand-duché par l'empereur Alexandre I[er] qui l'avait réunie à la Russie, est demeurée un Etat annexe de l'Empire plutôt qu'une province russe. En la joignant à ses Etats, Alexandre I[er] avait juré de respecter la constitution de la Finlande, et cette promesse loyalement donnée, les tsars

russes l'avaient, jusqu'ici, loyalement tenue. Le grand-duché de Finlande restait en possession de son autonomie, déjà presque séculaire. Il avait ses institutions propres; il avait sa constitution archaïque et sa diète aux quatre ordres, Clergé, Noblesse, Bougeoisie, Paysans; il avait son Sénat; il avait son armée; il avait ses postes, ses douanes, ses monnaies. Grâce à ce régime, le peuple finlandais, le plus septentrional de tous les peuples civilisés, s'était rapidement développé, sur son maigre sol de granit. Sa prospérité économique et sa haute culture intellectuelle faisaient honneur, à la fois, à ce noble petit peuple finlandais et au grand empire qui respectait son autonomie. Le tsar et la Russie recueillaient, de la part de la Finlande, comme de la part de l'Europe, le bénéfice de cette intelligente et libérale politique.

La Finlande était la preuve vivante que le vaste empire slave n'est pas forcément destructeur de toutes les individualités nationales et de toutes les autonomies locales. Aux adversaires de la puissance russe et aux détracteurs de la politique des tsars, à l'étranger qui osait leur reprocher l'écrasement de la Pologne, dépouillée, en dépit des traités, des derniers vestiges de l'autonomie jurée au Congrès de Vienne, les Russes répondaient en montrant la Finlande. « Que parlez-vous de la Pologne et de notre politique de russification à outrance? allaient-ils nous répétant, sous Alexandre II et sous Alexandre III. Détournez vos yeux de la Vistule, regardez vers le Nord, entre le golfe de Bothnie et le golfe de Finlande; vous trouverez là, aux portes mêmes de Pétersbourg, un peuple qui n'est ni russe ni slave, et qui, sous les larges ailes de l'aigle russe, jouit, en toute tranquillité, de son autonomie nationale et de ses libertés constitutionnelles. Si ces fous de Polonais avaient eu la sagesse et le patient loyalisme des braves Finlandais, le royaume de Pologne aurait les mêmes droits et la même autonomie que le grand-duché de Finlande. Les provinces de la Vistule ont-elles perdu tout ce qui rappelait leurs anciennes institutions nationales, la faute n'en est ni aux penchants russificateurs du gouvernement de Pétersbourg, ni aux instincts niveleurs de la bureaucratie impériale, la faute en est à l'esprit turbulent des Polonais, à leurs incessantes séditions, à leur haine aveugle contre le tsar russe et contre le peuple russe. »

Que de fois ai-je entendu des patriotes de Pétersbourg ou de Moscou me tenir pareil raisonnement! Et ils paraissaient sincères, les Russes qui opposaient la bonne conduite de la sage Finlande à celle de la remuante Pologne. Les faits, les dates mêmes semblaient leur donner raison. N'était-ce

pas en septembre 1863, en face de la grande insurrection, polonaise, que l'empereur Alexandre II convoquait, solennellement, à Helsingfors, les Etats de Finlande, demeurés un demi-siècle sans avoir été réunis? Comme si, en rendant à la Finlande sa Diète, l'empereur russe avait voulu montrer à ses peuples et au monde que s'il supprimait les privilèges et l'autonomie nationale de la Pologne, ce n'était pas par esprit de réaction, par haine des autonomies nationales ou des institutions constitutionnelles, mais, uniquement, par nécessité politique, pour châtier un peuple obstinément rebelle.

La Finlande a été ainsi récompensée de sa sagesse. Elle lui a dû l'autonomie dont elle a joui jusqu'aux débuts du règne actuel. Or, cette pacifique Finlande, elle n'est pas moins sage sous Nicolas II qu'elle ne l'avait été sous le règne de son père et de son grand-père. Elle ne demande, encore aujourd'hui, qu'à poursuivre, en paix, sa modeste existence, à l'abri de son inoffensive constitution et de ses lois anciennes. Elle ne s'est pas, que je sache, insurgée, contre l'empereur grand-duc; — et l'autonomie finlandaise n'en est pas moins menacée, par la politique qui semble prévaloir à Pétersbourg; que dis-je, l'humble autonomie finlandaise survivra, malaisément, au manifeste impérial du 3/15 février 1899.

Depuis des années déjà, on discutait, en Russie, sur la situation de droit du grand-duché vis-à-vis de l'Empire. Des publicistes russes, adversaires des autonomies locales, ne voulaient voir dans la Finlande qu'une province russe privilégiée, pourvue par le bon plaisir des tsars de droits et d'immunités qu'un oukaze impérial peut toujours supprimer. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si pareille thèse est conforme à l'histoire, conforme aux engagements solennels d'Alexandre Ier, lorsqu'en annexant le grand-duché, il jura d'en maintenir les droits et privilèges et d'en confirmer les lois et « la constitution »; conforme enfin aux promesses des héritiers d'Alexandre I[er], et à celles de Nicolas II lui-même qui, en montant sur le trône impérial, a confirmé, solennellement, dans son rescrit au gouverneur général de la Finlande, « la constitution, la religion, les lois fondamentales et tous les droits du grand-duché ».

Quelles que soient l'origine et les bases juridiques de l'autonomie finlandaise, la Finlande a, pour elle, une chose dont l'honneur russe ne saurait faire fi, une chose qui, aux yeux de ce grave peuple finlandais, comme à nos yeux de Français, amis de la Russie, semble bien valoir une charte en règle; — la Finlande a, pour elle, la parole des tsars russes; et ni l'empereur ni ses ministres ne sauraient se scandaliser si ce brave petit

peuple a eu foi dans la parole des tsars, et s'il a cru naïvement posséder, en elle, un fondement solide de ses libertés.

Il faut rendre justice aux adversaires de l'autonomie finlandaise dans les conseils de l'empereur Nicolas II. Ils n'ont pas proposé de supprimer, d'un trait de plume, les droits séculaires de la Finlande. En leur portant un coup dont l'autonomie finlandaise aura peine à se relever, ils se flattent même d'avoir respecté les droits historiques qu'ils sont en train d'annuler.

Qu'a édicté le manifeste impérial de février 1899, qui, de l'ancienne noblesse suédoise aux plus humbles paysans finnois, a mis en deuil tout le pays des lacs aux vasques de granit? Ce manifeste impérial a décidé, simplement, que désormais toutes les questions et les affaires communes à l'Empire et au grand-duché seraient tranchées, souverainement, à Saint-Pétersbourg, en dehors de la Diète finlandaise, ou, ce qui revient au même, sans que la Diète finlandaise eût d'autres droits en pareille occurrence que ceux d'une assemblée consultative. Or, les affaires d'intérêt commun sont assurément les plus importantes; elles comprennent des questions législatives, administratives, militaires, commerciales de la plus haute gravité pour la Finlande. Elle ont, en général, beaucoup plus d'importance pour l'humble grand-duché que pour le vaste Empire; et il dépendra des ministres de Saint-Pétersbourg, jaloux d'étendre leur autorité à la Finlande, de décider, au nom des convenances de l'empire, ce qui est d'intérêt commun et ce qui ne l'est point.

Après cela, il est bien permis de dire, que si elle n'est pas supprimée en droit, l'autonomie de la Finlande est décapitée en fait. Et quelles que soient les intentions de certains de ses conseillers, telle n'est pas, osons-nous croire, la volonté de l'empereur Nicolas II.

Il se peut que, durant ces dernières années, dans leur obstination patriotique à défendre leurs postes, leurs monnaies, leurs codes et leurs institutions judiciaires, leur armée et leur système militaire, les Finlandais aient manqué de souplesse, qu'ils aient montré, dans la défense de leurs droits, une raideur, une intransigeance imprudente. Peut-être, — crime impardonnable jusqu'en notre siècle si vainement glorieux de ses progrès, ne se sont-ils pas assez souvenus, ces pauvres Finlandais, de ce qu'ils étaient les plus faibles. Mais si, parfois, les résistances d'Helsingfors ont irrité les ministres de Pétersbourg, peu habitués à se heurter à des résistances légales, il ne faut pas oublier qu'en défendant leurs institutions et leurs lois, en défendant même les signes extérieurs de leur autonomie nationale, les Finlandais croyaient défendre le principe même de leur auto-

nomie, persuadés que la laisser entamer, c'était la laisser détruire. Et il faut l'avouer, la façon dont le différend a été tranché semble bien montrer que leurs inquiétudes n'étaient pas vaines. Puisse l'empereur Nicolas II rassurer, bientôt, ses fidèles sujets de Finlande !

II

Il est un point, entre tous, qui montre combien justifiées étaient les anxiétés de la population et de la diète finlandaises, un point d'une importance capitale pour tous les habitants du Grand-Duché et de bien mince intérêt, au contraire, pour l'Empire et pour les Russes. Je veux parler de l'armée et du service militaire en Finlande. C'est là un sujet qui, grâce à la haute initiative de l'empereur Nicolas II, se trouve, en quelque sorte, aujourd'hui, à l'ordre du jour de la politique de l'Europe et de la diplomatie du monde civilisé.

A l'heure où se réunit la conférence de la Haye, nos amis, les Russes, ne s'étonneront point que nous nous arrêtions, quelques instants, sur la situation faite, à cet égard, au peuple finlandais, par le manifeste impérial de février dernier.

Un des premiers effets du nouvel ordre de choses doit être l'accroissement avec la transformation de l'armée finlandaise. Les résistances apportées par la Diète et par le peuple de Finlande aux projets du ministère de la guerre de Saint-Pétersbourg semblent avoir été une des causes déterminantes du manifeste impérial qui vient de priver le grand duché des meilleurs garanties de son autonomie séculaire.

Jusqu'ici, sous le régime de son autonomie ancienne, la Finlande avait son armée distincte de l'armée russe. Cette petite armée finlandaise, qui tenait garnison dans le pays, s'était toujours distinguée par son loyal dévouement à l'Empereur grand-duc. Les soldats finlandais s'étaient montrés, par leur courage et par leur endurance, pendant la rude campagne de Bulgarie, dignes de combattre à côté des Russes.

La situation privilégiée des troupes finlandaises mécontentait les centralistes de Saint-Pétersbourg. Ils résolurent d'y mettre fin en imposant à la Finlande une nouvelle loi militaire. Cette loi ne se contente pas d'ouvrir aux Russes les cadres de la petite armée finlandaise, elle modifie, au détriment des indigènes du grand-duché, toutes les conditions du service.

Jusqu'au règne de Nicolas II, conformément aux précédents et aux privilèges sanctionnés successivement par les empereurs russes, les Finlandais faisaient leur service dans le pays;

désormais ils pourront, même en temps de paix, être incorporés dans les bataillons russes et être transportés aux extrémités de l'immense empire. Le service militaire va devenir, pour les humbles paysans finnois, une sorte de déportation, en des contrées lointaines, dont ils ne connaissent ni les mœurs, ni la religion, ni la langue.

Jusqu'ici, la durée du service militaire en Finlande était de trois ans; désormais, comme dans l'Empire, la durée du service doit être portée à cinq ans, ce qui équivaut à doubler à peu près le nombre des hommes présents sous les drapeaux, et par suite, les charges financières imposées par l'armée au maigre budget de la Finlande. Cinq ans de service au lieu de trois ans, à une époque où la tendance générale de tous les peuples civilisés est à la diminution de la durée du service militaire, voilà ce que le ministre de la guerre russe apporte aux Finlandais, comme don de joyeux avènement du régime nouveau. Cette révolution dans les habitudes du peuple finlandais s'opère, il est vrai, au nom de l'unité de l'Empire et de l'unité de l'armée impériale; mais, outre que la Finlande avait, de par sa constitution, droit à un traitement spécial, il y a, dans l'Empire même, sur certaines frontières ou en certaines contrées, des populations qui, pour le service militaire, jouissent d'un traitement de faveur; et ce que de justes considérations politiques ou géographiques ont fait accorder par la prudence du gouvernement à tels ou tels « allogènes » des marches de l'Empire, on ne voit pas pourquoi on le refuserait aux Finlandais.

Et qu'on veuille bien le remarquer, à quel moment cette nouvelle loi militaire, qui soulevait les justes répugnances du peuple finlandais, était-elle proposée par le ministre de la guerre de l'empereur Nicolas II ? Au moment même où le ministre des affaires étrangères du même empereur Nicolas II, sur l'initiative personnelle de son souverain, invitait les puissances à s'entendre, afin de réduire les charges militaires qui pèsent, si lourdement, sur les nations européennes.

J'ai eu, bien des fois, dans mes études sur la Russie, l'occasion de montrer combien, à cet empire autocratique, où toute autorité semble ramassée dans une seule main, fait souvent défaut l'unité de commandement et de direction (1). En voilà, me paraît-il, un exemple nouveau et bien fait pour frapper l'étranger. On sait qu'en Russie il n'y a pas, à proprement parler, de conseil des ministres, que chaque chef de ministère agit, le plus souvent, à son gré, sans prendre l'avis de ses collègues; que les affaires

(1) Voyez, par exemple, *L'Empire des Tsars et les Russes*, tome II, livre II, chap. I.

les plus importantes sont fréquemment confiées à des commissions où ne sont pas toujours représentés tous les ministères. Il nous est difficile de croire que, pour les affaires de Finlande, le ministère de la guerre se soit entendu avec le ministère des affaires étrangères.

A quel moment, en effet, il n'est pas oiseux d'y insister, cette loi nouvelle sur l'armée, qui va doubler les charges militaires du peuple finlandais, est-elle imposée, par l'autorité impériale, à ce petit peuple privé, par cela même, de son autonomie ancienne? A l'heure où, sur l'invitation ou l'initiative du tsar russe, les représentants des diverses puissances vont se réunir à La Haye pour délibérer sur les moyens pratiques de réduire ou d'arrêter les armements dont le poids, toujours croissant, écrase les nations civilisées.

L'Europe et l'Amérique ont applaudi, du fond du cœur, à la noble initiative de ce jeune souverain, chef de l'armée la plus nombreuse du globe qui, sans crainte d'être taxé de songecreux, a osé convoquer toutes les puissances militaires à faire ensemble une sorte d'examen de conscience sur les maux des armements outrés et sur les périls auxquels cette ruineuse émulation d'armements expose les nations contemporaines. Grande et généreuse initiative, assurément, digne du fils de l'empereur Alexandre III, le tsar pacificateur qui, en se déclarant, à la face des monarchies, l'allié de la République française, s'était ostensiblement donné pour but d'asseoir, sur l'entente franco-russe, la paix de l'Europe et du monde. Nicolas II a voulu continuer, et autant que le permet l'infirmité des choses humaines, consolider et parachever l'œuvre de son auguste père. Non content de travailler au maintien de la paix, de cette paix armée qui ressemble, depuis trente ans, à une veillée des armes, l'autocrate russe a voulu rendre aux nations une paix qui ne fût pas écrasée par les charges de la guerre.

Rêve peut-être, mais rêve vraiment impérial, digne du souverain de cent millions de chrétiens. Mais comment pareil songe, traité de juvenile utopie par la foule routinière des politiques, peut-il avoir quelque chance de se réaliser? Est-ce par des traités qui lieraient les divers Etats les uns aux autres, en les obligeant à limiter, à l'avenir, leurs armements de terre et de mer? Qui ne voit les difficultés pratiques et les dangers manifestes de pareilles conventions, les divers Etats n'ayant pas tous le même système militaire et n'étant pas tous peut-être également animés du même amour de la paix? Les grands, les forts, ceux dont la population est nombreuse et croît chaque année, pourraient seuls laisser mettre, sans danger, une limite au nombre de leurs

soldats, proportionnellement au chiffre de leur population. Aux autres, à ceux qui sont inférieurs par le nombre des habitants, à ceux, comme la France, dont la population est presque stationnaire et dont les frontières ouvertes ont déjà été entamées par la conquête, tout engagement de ce genre serait périlleux.

Si la conférence de la Haye doit faire œuvre utile, c'est moins en prétendant limiter la force numérique des armées qu'en s'efforçant d'adoucir les conditions de la guerre et, plus encore, d'écarter les causes ou les prétextes de guerre. C'est surtout en acceptant le principe de l'arbitrage international. L'arbitrage, telle est la grande espérance des amis de la paix, l'arbitrage qui a, déjà, plus d'une fois, fait ses preuves, et qui laisse intact ce qui tient le plus au cœur des peuples, l'honneur national.

Quant à ce qui semble préoccuper, avant tout, l'empereur Nicolas II, quant à la diminution des armées ou à la réduction des armements, l'Europe n'y arrivera qu'en rétablissant la concorde entre les gouvernements et la confiance entre les peuples. Ce qui importe peut-être le plus, en pareille matière, c'est l'exemple, et l'exemple ne peut être donné que par les forts. La Russie est de ceux qui ont le droit de le donner. Non pas que nous désirions la voir s'affaiblir; elle est notre alliée; la paix, malgré tout, n'est pas certaine; nous souhaitons qu'elle reste forte, qu'elle le devienne davantage encore. Mais cela, elle ne doit pas le chercher dans l'augmentation du nombre de ses soldats; — le nombre elle l'a, déjà, pour elle; — mais dans le perfectionnement de son outillage industriel et militaire. La force, en face de ses voisins ou de ses rivaux, elle doit la chercher, aussi, dans l'amour de ses peuples. Or, qui ne sait que, sous ce rapport, le gouvernement du tsar a beaucoup à faire? Quand pourra-t-il se vanter d'avoir, enfin, conquis l'affection de toutes les populations de ses frontières européennes, de l'Océan glacial aux bouches du Danube? Nous, qui souhaitons une Russie forte, nous désirons la voir aimée, de tous, chez elle. Qui ne sent que peu importe, pour la Russie, d'avoir quelques milliers de soldats finlandais de plus, si elle s'aliène le cœur de deux millions et demi de Finlandais? L'affection d'un peuple est aussi une force, dont un politique n'a pas le droit de faire fi.

A nos amis de Russie, nous nous permettrons de dire que la Russie gagnerait, en considération vis-à-vis des peuples, en autorité morale vis-à-vis des gouvernements, en force réelle vis-à-vis de ses voisins ou de ses rivaux, si elle savait se montrer généreuse envers ce petit peuple finlandais. La générosité est, encore ici, la plus habile des politiques.

Anatole Leroy-Beaulieu,

L'ART POPULAIRE

SON ÉTAT ACTUEL — SES REVENDICATIONS — SON AVENIR

I

Dans un des chapitres les plus piquants de l'*Assommoir*, le grand romancier naturaliste dépeint les impressions d'une noce d'ouvriers parisiens devant les chefs-d'œuvre du Louvre. Il nous montre Gervaise demandant le sujet des *Noces de Cana* et se plaignant de ce que l'on n'inscrive pas les titres sur les cadres; Coupeau, s'arrêtant devant la *Joconde*, à laquelle il trouve une ressemblance avec une de ses tantes; Boche et Bibi-la-gaillarde ricanant, en lorgnant les femmes nues... Et encore les garçons d'honneur de Coupeau et de Gervaise sont-il des citadins, plus ou moins initiés à notre culture. Que serait-ce si, au lieu d'ouvriers parisiens, il s'agissait de paysans, de charretiers, de bûcherons, de matelots! N'importe lequel de nos pédagogues a-t-il jamais mesuré l'abîme qui sépare notre esthétique de la leur!

Nos artistes — cela n'est que trop certain — parlent une langue inintelligible aux masses. Si les ouvriers de nos villes ont encore quelques chances de regarder ou de comprendre les merveilles exposées chaque année aux Salons des Champs-Elysées ou du Champ-de-Mars, en échange, les couches profondes sont sevrées de ce spectacle suggestif et fortifiant. Je ne cesserai de le crier sur les toits : la France, en pleine démocratie, est de tous les pays celui qui a le moins fait pour rendre l'art accessible à tous.

« L'argent nécessaire à ces raffinements », — déclare Tolstoï dans son si curieux volume *Qu'est-ce que l'art?* — « l'argent vient du peuple, dont une grande partie est obligée de se priver du nécessaire pour payer l'impôt, sans d'ailleurs être jamais admise à jouir des jouissances de l'art... »

... Et plus loin ce révolté constate « que des centaines de milliers de personnes emploient leur vie, dès l'enfance, à apprendre la manière d'agiter rapidement leurs jambes, ou de frapper rapidement les touches d'un piano ou les cordes d'un violon, ou de reproduire l'aspect et la couleur des objets ou de renverser l'ordre naturel des phrases et d'accoupler à chaque mot un mot qui rime avec lui ». La conclusion est navrante : « Pour l'entretien de l'art en Russie (où c'est à peine si, pour l'éducation du peuple, on dépense la centième partie de ce qu'on devrait dépenser), le gouvernement accorde des millions de roubles, sous la forme de subventions aux académies, théâtres et conservatoires. En France, l'art coûte à l'Etat vingt millions de francs; il coûte au moins autant en Allemagne et en Angleterre (1). »

(1) Trad. Wyzewa, p. 2, 3, 13, 87. Les statistiques de Tolstoï n'ont rien d'excessif.

Un rédacteur du *Gaulois* (15 mai 1898) a calculé que la France compte actuelle-

Heureusement, tout permet d'espérer que le jour où ces questions vitales fixeront l'attention du législateur n'est pas loin. Le mouvement d'opinion qui se produit autour de nous, principalement en Angleterre et en Belgique (2), ne saurait tarder à gagner la France; est-il nécessaire de rappeler avec quel intérêt les représentants du Ministère des Beaux-Arts et du Conseil municipal de Paris ont suivi les discussions du Congrès de l'art public, réuni l'année dernière à Bruxelles ! L'on ne saurait assez énergiquement s'associer, en effet, aux revendications formulées par l'organisateur du Congrès : M. Broerman. « Dans les écoles où l'on farcit les jeunes intelligences de conquêtes militaires, de noms guerriers célèbres, de sujets anodins, de détails encombrants sur l'histoire et la géographie, il serait urgent, déclare M. Broerman, d'introduire des cours d'esthétique rationnels, faisant correspondre la conception pratique de l'art à l'instruction générale ; car il est indiscutable que le dévéloppement de la vision plastique a une influence considérable sur les facultés d'observation, de discernement, d'exposition. Elle augmente les ressources intellectuelles et fait les hommes vraiment supérieurs. »

Il ne s'agit pas uniquement, qu'on le sache bien, d'esthétique: jamais le philosophe, le moraliste, l'éducateur, ne reconnaîtront assez les services que l'art est en mesure de rendre à une société ; il est des tempéraments — à quoi bon répéter cette vérité ? — qui sentent et voient mieux d'après l'art que d'après la nature, pour qui l'artiste est l'interprète par excellence. Il remplit, vis-à-vis d'eux, l'office d'une lunette d'approche ou d'un appareil photographique : à se concentrer ainsi en un objectif, les objets deviennent plus nets et plus frappants. Veut-on savoir quelles vertus l'imagerie — pour ne citer qu'elle — est capable de développer, quelles nobles passions elle peut exalter, que l'on envisage son influence dans une direction tout opposée. C'est par le mal que font certaines gravures, du genre décolleté, exposées à la devanture des marchands de journaux ou certaines affiches placardées sur tous les murs, que l'on jugera des services que pourraient rendre les artistes s'ils se consacraient à la propagande du bien. L'on a constaté — avant moi — que dix mille

ment plus de 22.000 peintres, soit 260 par département, et que la superficie des toiles couvertes de couleurs chaque année par nos peintres représenterait une étendue de 15 kilomètres se divisant comme suit :

Paysages..................	2	kilomètres	300
Portraits..................	1	—	200
Scènes militaires....	3	—	900
Scènes d'intérieur.........	1	—	
Peinture décorative........	2	—	100
Peinture antique...........	3	—	500
Peintures diverses....... .	1	—	

2) Voy. *L'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique*; Bruxelles, 1895, p. 22. C'est de Belgique également que nous vient le très suggestif volume de M. Gabriel Mourey : *Les Arts de la vie et le règne de la laideur* (Ollendorff, 1899), qui fait toutefois la part trop belle à l'anglomanie.

individus réunis pour admirer l'édifice qui vient d'être inauguré, ou la statue dont on vient de faire tomber le voile, ou une pièce de théâtre ou un feu d'artifice, ne sauraient menacer la tranquillité publique, tandis que cinq cents individus réunis pour boire peuvent mettre la cité en péril (1). Ce sont là des axiomes qu'il suffit d'indiquer sans y insister autrement. Et en matière de politique, quelle puissance de propagande! On a bien vu, pendant la Monarchie de juillet, pendant la Commune, comme pendant la période du boulangisme ou la courte présidence de M. Casimir Périer, ce que l'image peut faire pour ou contre un homme. Et encore la vieille Europe est-elle dépassée sur ce point par la jeune Amérique; celle-ci détient pour le quart d'heure le record de ce que j'appellerai la propagande plastique. Elle l'a prouvé amplement lors de sa dernière élection présidentielle!

Ainsi, sans l'intervention de l'artiste, une foule de notions resteraient à l'état abstrait et ne produiraient aucune action sur les foules. L'artiste les dégage, les commente, les renforce, les rend visibles et palpables. Supprimer ce moyen de perception par les yeux, autant vaudrait amputer le corps humain! Mais encore faut-il que l'interprète ait du talent; élever, comme on disait jadis, un autel à la vertu ne suffit pas; sans l'émotion et l'inspiration, le peintre le mieux intentionné sera impuissant à nous communiquer sa flamme; sans le coup d'archet du maestro, la plus belle idée fera sur le peuple l'effet de pierres fausses, privées de fascination, d'attraction.

Consacrons cette loi par un corollaire : veulent-ils agir sur les foules, les artistes, voire les plus grands, doivent respecter le legs pieux du passé et ne pas franchir certaines limites; sinon ils cesseront d'être compris. Du jour où, aux types consacrés par une admiration séculaire, les réalistes ont substitué des physionomies et des attitudes de fantaisie, ils ont compromis la popularité de l'art religieux. Aux yeux de la masse des fidèles, tel saint doit, de toute nécessité, porter la barbe; tel autre se présenter la figure rasée; celui-ci se montrer sous les traits d'un veillard; celui-là sous ceux d'un adolescent; dans les mains de saint Sébastien, le peuple est habitué à voir la flèche, dans celles de saint André la scie, instruments de leur supplice; il reconnaît sainte Agnès à son agneau, sainte Marie Madeleine au vase de parfums. Les âmes pieuses, habituées à distinguer, à ces signes extérieurs, leurs intercesseurs favoris, furent déconcertées lorsqu'elles se trouvèrent en face de figures créées par le seul caprice de l'artiste. J'étonnerai mes lecteurs en ajoutant que les premiers coupables furent les réalistes, non les classiques; la Renaissance — ô chimère! — n'y fut pour rien. Les peintres flamands du xv[e] siècle — ce serait un jeu pour moi que d'en faire la démonstration — ont plus travaillé à ruiner l'iconographie sacrée, base de tout art religieux, que les plus profanes d'entre leurs confrères d'Italie.

(1) Havard, *Lettre sur l'enseignement des Beaux-Arts*, p. 8.

II

Parmi les esprits généreux qui poursuivent la réalisation du nouvel idéal, il n'en est guère, depuis Tolstoï jusqu'à M. Grasset, qui ne prenne pour bouc émissaire l'art traditionnel, et en particulier l'art classique. Je commence par déclarer que, quant à moi, je suis d'accord avec tous les champions de la grande cause de l'enseignement artistique, notamment avec M. Walter Crane, pour demander que l'on étudie les modèles classiques non en eux-mêmes, mais uniquement à titre de gymnastique intellectuelle. Après s'être ainsi inspirés de certaines lois générales de méthode, de proportion, d'ordonnance, de rythme, — l'art a aussi ses humanités ! — chaque nation ne s'en trouvera que mieux préparée pour développer ces principes conformément à ses instincts et à son génie.

Mais venons-en aux crimes dont on charge l'art classique. Jamais, à entendre un de ses plus fougueux adversaires, le peuple ne comprendra un tel art : « Les sentiments d'honneur, de patriotisme, de sensualité, qui sont les thèmes principaux de l'art actuel, provoquent — déclare-t-il — chez nos travailleurs la surprise, le mépris ou l'indignation ; même si les artisans avaient assez de loisirs pour fréquenter les galeries de tableaux, les concerts populaires et les bibliothèques, en un mot, pour connaître ce qui constitue aujourd'hui les chefs-d'œuvre, s'ils sont des hommes de labeur et ne se sont pas mêlés aux oisifs, ils ne pourraient rien y comprendre ; y comprendraient-ils quelque chose, cela n'élèverait pas leur âme, mais l'abaisserait ! » (1).

Ou je suis frappé de cécité, ou voilà du nihilisme et du plus pur ! Pour ma part, j'estime que les souvenirs classiques s'accordent à souhait avec une propagande véritablement populaire. Ils ont eu le temps, depuis quatre siècles, de reprendre corps dans notre Europe occidentale : le moins lettré de nos ouvriers reconnaîtra toujours la Justice à sa balance et à son glaive, Hercule à sa massue, Jupiter à sa foudre, Bacchus à ses pampres. L'expérience en a d'ailleurs été faite et avec succès. Je pourrais citer, en Allemagne, telle ville bourgeoise du XVIe ou du XVIIe siècle — prenons Hildesheim, — où chaque magasin est caractérisé par quelque emblème mythologique : sur les pharmacies l'image d'Esculape, sur les forges celle de Vulcain, et ainsi de suite.

Il suffirait d'un petit effort pédagogique pour remettre en honneur, chez les générations nouvelles, ces formules véritablement internationales et universelles.

Je vais plus loin : notre culture européenne, faite en grande partie de souvenirs classiques, ne mérite-t-elle pas d'être considérée comme la culture parfaite par excellence ? Assurément, il n'y a pas que l'art

(1) Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art?* trad. Wyzewa, p. 85; trad. Halpérine, p. 123-125. La réfutation des théories tolstoïennes a été entreprise avec beaucoup de vigueur par le sar Peladan dans *la Décadence esthétique* (1898).

caucasique. Mais le fait seul que notre civilisation fondée sur l'héritage de l'antiquité nous a rendus supérieurs aux habitants de l'Asie et de l'Afrique, dans tous les domaines imaginables — guerre, industrie, agriculture, etc., — ne prouve-t-il pas que notre idéal d'art aussi est supérieur au leur?

Nous attachons-nous, en fin de compte — je devrais dire en désespoir de cause, — à l'idéal préconisé par Tolstoï, par exemple, nous nous trouvons en face d'un programme à la fois fantaisiste et ultra prosaïque. A coup sûr, il ne nous sera pas difficile de nous associer à son admiration pour Gœthe, Schiller, Victor Hugo, Dickens (il lui doit beaucoup !), Beethoven et Chopin, (celui-là cependant est bien névrosé !), pour Raphaël, Léonard de Vinci, Michel-Ange. Mais si nous cherchons à lire au fond de son cœur, nous découvrons que les tableaux de genre, les toiles des Hollandais, de Knaus, de Vautier, lui paraissent répondre à merveille aux exigences de « l'art profane universel ». Certaines œuvres de peintres peu connus, exprimant des sentiments de compassion, de pitié, tels Langley, Morlon, ne l'enthousiasment pas moins (1).

Quelle inexpérience des habitudes et des aspirations propres aux couches profondes ! Ce qu'il leur faut avant tout, ce sont les idées ou les sentiments concrets, forts, épiques ; c'est la conviction et l'émotion. La peinture de genre les amusera un instant, à condition qu'elle abonde en anecdotes (à cet égard, les batailles d'Horace Vernet ont pu jouir d'une popularité éphémère) ; autant en fera la caricature. Mais n'attendons pas de ces formes secondaires une action profonde et véritablement féconde ; surtout, ne faisons pas montre de réalisme devant les foules. Elles raffolent d'idéalisme ; bien plus, de fantastique et de surnaturel : à preuve leur goût pour les récits d'aventures ou pour les contes de fées. Elles aiment à planer, à des hauteurs vertigineuses, au-dessus du coin de terre où elles sont condamnées à vivoter. Après les scènes religieuses et les récits de batailles, rien ne les touche plus que la relation de quelque événement extraordinaire, tragique. Les romans de cape et d'épée d'Alexandre Dumas les captivent plus à coup sûr que la *Terre* de Zola. En cela, leur instinct est juste : la fiction n'est-elle pas faite pour nous consoler de la réalité et pour nous transporter dans un monde enchanté !

III

Pour faire pénétrer l'art dans les couches populaires, pour faire bénéficier celles-ci de ces hautes jouissances, un des esprits les plus suggestifs de notre temps, organisateur aussi hardi que pratique, le marquis de Laborde, demandait, il y aura un demi-siècle tout à l'heure, que l'enseignement du dessin fût assimilé à celui de l'écriture ; qu'il prît rang dans toutes les écoles primaires (2). Comment aussi ne pas

(1) Trad. Wyzewa, p. 119 ; trad. Halpérine, p. 49, 265, 271.

(2) « L'écriture est une partie du dessin ; l'enseigner seule a été l'erreur. Il y a

rappeler ici les services éminents rendus par mon regretté ami Ferdinand Reiber, le fondateur de *L'Art pour tous*. Ce citoyen si modeste, cet esprit si suggestif, a publié jadis, à la librairie Hachette, une série de cahiers intitulés *Le dessin enseigné comme l'écriture*, titre qui dit tout.

Nos enfants disposeront ainsi d'un moyen d'expression de plus; ils sauront rendre les idées par des images, au lieu de les rendre par des formes graphiques de convention, telle que l'écriture. Il n'est plus guère de journal, voire de revue, à commencer par la nôtre, qui n'ait recours à ce langage graphique, le plus clair, le plus complet, toutes les fois qu'il s'agit du monde visuel. Aussi bien, une telle substitution eût-elle été impossible avant les progrès réalisés par la photographie et la photogravure. Et ce sera là le langage véritablement international : celui qui parle aux yeux au lieu de parler aux oreilles. S'il n'est pas absolument démontré, ainsi que l'a soutenu récemment un artiste distingué doublé d'un archéologue — M. Emile Soldi (1) —, qu'il ait existé, dès les temps les plus reculés, dès la construction de la Tour de Babel, une langue universelle, consistant, non en mots, mais en symboles graphiques — cercles, triangles, spirales, etc. — il est certain par contre que, grâce à ce langage, le moins lettré de nos écoliers se fera comprendre d'un bout à l'autre de l'ancien comme du nouveau continent. Le vrai volapuk, le voilà : Français, Allemands, Anglais, Russes, sans avoir besoin de truchement, déchiffreront les mêmes images.

A l'étranger, ces questions préoccupent, il y a beau temps, les penseurs aussi bien que les hommes d'action. D'un bout à l'autre de l'Europe, et jusque par delà les mers, éducateurs et législateurs se sont emparés d'un auxiliaire si puissant. Il m'en coûte de le déclarer, malgré leur infériorité relative dans les sphères supérieures de l'art, certains pays, telles l'Angleterre et l'Allemagne, nous ont distancés; elles ont créé, l'une, au moyen de la chromolithographie, l'autre, au moyen de la gravure sur bois, une série d'albums ou de feuilles vo-

différents genres d'écriture : on connaît l'anglaise, la bâtarde, la gothique; on aura dorénavant l'écriture figurée : c'est le dessin. Apprendre aux enfants les proportions des choses par l'habitude de figurer les objets naturels, c'est se rapprocher de leurs instincts imitatifs; les conduire en même temps à faire des lettres, c'est leur faciliter l'imitation de ces figures conventionnelles qui composent l'écriture. Aussi l'enfant qui aura reproduit avec plaisir et facilité cette fleur, parce que c'est pour lui un objet familier, plaisant, séducteur, passera facilement de ce dessin à l'imitation d'un P, qui, malgré son étrangeté, son insignifiance, répond à des idées naturelles par un même rapport de justes proportions qui font, comme dans la fleur, dans l'œil ou dans l'oreille, l'élégance de la forme; mais astreindre l'enfant tout d'abord, et sans une préparation préalable de son jugement, sans aucun exercice préparatoire de sa main, à reproduire mécaniquement des figures qui ne se rattachent à aucune de ses idées, à aucune des formes qu'il a d'habitude sous les yeux, c'est prendre le raisonnement à rebours, l'étude à l'envers, c'est dégoûter l'enfant et l'abrutir. » (*Rapport*, p. 561-562.)

(1) *La Langue sacrée*. Paris, 1896-1898.

lantes qui répondent en toute perfection aux besoins de l'enfance, en même temps qu'ils satisfont aux exigences du goût.

Aussi bien l'Allemagne a-t-elle de tout temps servi de foyer à l'art populaire. Par cela seul que ses artistes se montraient moins raffinés, ils demeuraient en communion plus intime avec le peuple. Et puis l'idée a toujours passé chez nos voisins avant la forme. Ils ont compris qu'il est indispensable de traduire en premier lieu les notions et les sentiments familiers au grand nombre, ou, pour parler, avec Champfleury, « qu'Idée et Peinture, au lieu d'être ennemies, l'une dévorant l'autre, devaient se prêter un mutuel appui (1) ».

Cette tendance populaire, si accentuée chez Dürer déjà et chez Holbein, dans son immortelle *Danse des Morts*, perce à travers toutes les évolutions ou dépressions de l'art allemand. Périodiquement, les artistes les plus célèbres ont tenu à honneur de mettre leur crayon au service des plus obscurs de leurs concitoyens. Prenez les illustrations de Ludwig Richter : est-il rien de plus clair, de plus concret, d'une intelligence plus facile ! Il y a mieux : une série de maîtres réputés, à commencer par Maurice Schwind, n'ont pas dédaigné de fournir des dessins pour les feuilles d'images de Munich, les « Münchener Bilderbogen », destinées aux enfants ; quelque chose comme notre imagerie d'Epinal. L'*Histoire du Chat Botté* de Schwind est une merveille de composition et de sentiment. Et quelle verve populaire dans la *Danse des Morts* composée en 1848 par Alfred Rethel !

L'Angleterre n'a pas moins fait pour répandre dans le peuple des modèles qui développent les sentiments généreux en même temps qu'ils propagent des notions de goût (2). Les meilleurs artistes se sont dévoués à une tâche en apparence si obscure et cependant si glorieuse : mettre les idées ou les sentiments les plus hauts à la portée des plus humbles.

L'Italie, foyer de cette Renaissance pour laquelle l'on n'a plus assez de sarcasmes — Tolstoï ne l'accuse-t-il pas d'avoir donné pour principal objet à l'art l'éloge des puissants : papes, rois et ducs ! — l'Italie, dis-je, est de tous les pays celui qui a toujours maintenu, avec le plus de jalousie, le contact entre les artistes et le peuple. Certaines Madones de l'Ecole de Raphaël ou de celle du Titien passent aujourd'hui encore pour opérer des miracles et le peuple les couvre d'ex-voto (telle la « Madonna del Sasso » au Panthéon de Rome). De même les reproductions photographiques des chefs-d'œuvre classiques — le *Moïse*, de Michel-Ange, la *Dispute du Saint-Sacrement* ou la *Transfiguration* de Raphaël, la *Cène* de Léonard de Vinci, ont pris place jusque sur de vulgaires boîtes d'allumettes.

(1) *L'Imagerie populaire*, p. 289.

(2) Chez nous, les enfants d'aujourd'hui évoluent aussi vite que les adultes : naguère les albums de miss Kate Greenaway faisaient leurs délices. Aujourd'hui ces petits chefs-d'œuvre de grâce naïve sont allés rejoindre les vieilles lunes. A Paris du moins, le débit, m'affirme-t-on, s'est arrêté net. Aussi bien, quelle idée bizarre de revêtir tous ces « babies » de costumes Louis XVI ou Empire !

J'ouvre une parenthèse ici pour demander si de telles tentatives ne tendent pas toutefois à déprécier les pages les plus pures et les plus nobles? Ce n'est plus une œuvre d'art dont on conserve précieusement l'image, c'est une enveloppe quelconque qui traîne dans les poches, sur la table des brasseries et que l'on jette, non quand elle est usée, mais quand elle est vide. Par l'espèce de prostitution qui s'en fait, l'on en vient à mépriser le chef-d'œuvre plutôt qu'à l'aimer et à le vénérer. Sur ce point, j'ai le plaisir de me rencontrer, par exception, avec M. Huysmans. Lui aussi s'élève contre la vulgarisation des modèles anciens, mais pour d'autres raisons : « Ce sera le luxe à bon compte, la pacotille qui dégoûte des originaux qu'elle simule (*sic*), de même qu'un orgue de Barbarie dégoûterait d'une musique délicate qu'il se serait ingérée et qu'il rendrait lorsque son maître, tournant la clef de l'irrigateur, refoulerait des mélodies plein ses tuyaux. » (*Certains*, p. 158-159.)

L'imagerie italienne, quelque bas que soit d'ailleurs son niveau, s'applique en outre à répandre en tous lieux le culte des grands hommes, dont elle prodigue les portraits sur toutes sortes d'objets des plus populaires, pour ne pas dire des plus vulgaires ; tels que calendriers, tabatières, boutons de manchettes, etc., etc. Cavour, Garibaldi, Mazzini, y paraissent sous les formes et dans les dimensions les plus variées. L'œuvre de l'unification a ainsi imprimé aux aspirations nationales une direction commune. Attachés comme ils le sont aux souvenirs nationaux, nos voisins donnent place jusque sur leur papier-monnaie aux effigies de leurs gloires littéraires et scientifiques : Christophe Colomb, Dante, etc... Les mêmes tendances éclatent dans la décoration des édifices publics — les gares, par exemple, avec leurs fresques monumentales, ou encore le passage Victor-Emmanuel de Milan, qui, malgré ses lacunes au point de vue du style, ne laisse pas que d'être une œuvre considérable, un édifice vraiment national, où le Milanais oublie les fatigues du jour et se plaît à mêler les plaisirs du café, ou la contemplation du luxe moderne, aux souvenirs de ses ancêtres.

L'histoire de l'art byzantin, cet art qui règne sans partage d'un bout à l'autre du monde gréco-russe, en Grèce, en Bulgarie, en Serbie, aussi bien qu'en Crimée ou sur les bords de la Néva, nous offre un autre thème à méditations extraordinairement fécond : nulle part ailleurs les exigences populaires n'ont été sauvegardées à ce point. Lorsque Didron visita, en 1839, les couvents du Mont Athos, il y rencontra un peintre grec de Karès, un religieux, qui, assisté de son frère, de deux élèves et de deux jeunes apprentis, couvrait de fresques en quelques semaines des églises entières. Le frère étendait le mortier sur le mur; le maître esquissait le tableau; le premier élève remplissait les contours marqués par le chef dans les tableaux que celui-ci n'avait pas eu le temps d'achever ; un jeune élève traçait et dorait les nimbes, peignait les inscriptions, faisait les ornements; les deux autres, plus petits, broyaient et délayaient les couleurs. Le

maître esquissait les tableaux comme de mémoire ou d'inspiration. En une heure il traça sur le mur une composition représentant à peu près de grandeur nature le Christ chargeant les apôtres d'évangéliser et de baptiser... Longtemps, Didron s'extasia sur cette mémoire et sur cette facilité prodigieuses. A la fin, le peintre le prit en pitié et lui dit : « Mais, Monsieur, tout cela est moins extraordinaire que vous ne dites. Tenez, voici un manuscrit où l'on nous apprend tout ce que nous devons faire. Ici l'on nous enseigne à préparer nos mortiers, nos pinceaux, nos couleurs, à composer et à disposer nos tableaux ; là sont écrites les inscriptions et les sentences que nous devons peindre et que vous m'entendez dicter à ces jeunes gens, mes élèves. »

Ecoutons à son tour l'auteur des *Etudes sur l'Economie nationale de la Russie*, M. Besobrosof (1) :

« Notre peinture d'église (très répandue dans le gouvernement de Wladimir et dans tous les couvents) peut se vanter d'avoir produit sur le sol même de la petite industrie de véritables artistes ayant cependant reçu, en dehors des études faites à la maison, une instruction scolaire. En raison de ce dernier fait, ces artistes, quoique nés dans les villages, ne peuvent pas, à proprement parler, être considérés comme appartenant à l'industrie domestique. Pour ce qui est de notre peinture d'église et de la peinture d'images prises en masse, elles ne sont pas à la hauteur des exigences artistiques, mais répondent entièrement, surtout par leur bon marché, aux besoins religieux de dizaines de milliers d'individus du peuple russe. La production des gravures enluminées les plus ordinaires, gravées à la main pour l'usage du peuple, a été presque entièrement supplantée par nos chromolithographies et lithographies de Moscou... Les images et les gravures populaires (sur bois) se vendent partout en immense quantité. Ces gravures, grossièrement faites, constituent, après le chant, la principale jouissance esthétique de notre peuple. Mais tous ces objets d'art se fabriquent ici comme article d'industrie et de commerce, comme l'on ferait des indiennes. Telles sont les images à bon marché, les gravures coloriées et les éditions illustrées populaires qui se répandent, à partir de Moscou, du gouvernement de Wladimir et de la foire de Nijni-Novgorod jusqu'aux extrémités de la Russie. C'est ainsi qu'un air russe, même sans être précisément d'origine moscovite, mais plutôt d'origine étrangère moscovite (la romance), chanté à la foire de Nijni-Novgorod, dans les restaurants de Moscou, ou bien reproduit aux fabriques de Moscou, par les chœurs composés de leurs ouvriers, entre en vogue et se fait entendre partout, le long du Volga, du Don et du Dniéper. »

Voilà — où je n'y entends rien — de l'art populaire au premier chef!

Me préserve toutefois le ciel de prêcher le retour aux errements de

(1) 2 vol. 1883. — Je suis redevable de ce témoignage à l'érudite obligeance de M. Arthur Raffalovich, l'éminent correspondant de l'Institut.

l'Ecole byzantine, cette Ecole figée et stéréotypée, dont l'Europe catholique a secoué le joug, il y a six cents ans, grâce à Giotto, l'immortel rénovateur de la peinture. Ce n'est pas au XIX[e] siècle qu'il faut demander de remonter ainsi le courant. L'unique enseignement à retenir de l'histoire de l'art byzantin, c'est la nécessité, toutes les fois que l'artiste s'adresse au peuple, de conserver certains types et certains attributs. C'est ce qu'ont compris à merveille plusieurs peintres russes modernes. A Kiev, notamment, dans les fresques de la cathédrale, M. Victor Wasnetzoff s'est employé avec succès à rajeunir la vieille formule.

Venons-en à la France. Dans son *Rapport sur l'Exposition universelle de* 1851, bréviaire de tous les esprits généreux, de tous les amis du progrès, le marquis de Laborde traçait ce sombre tableau : « Allez à Epinal, allez à Metz, à Nancy, à Montbéliard, à Strasbourg, dans la rue Saint-Jacques à Paris, et vous verrez sortir de sales officines les ignominies qui remplissent la balle des colporteurs sous le titre d'*Almanach liégeois*, de *Messager boîteux*, de *Vies des saints*, de *Stations de Jérusalem*, de chansons, d'anecdotes et bons mots. Telle est la bibliothèque, telles sont les gravures qui, depuis un demi-siècle, salissent l'imagination et le goût de nos populations de nos campagnes, en ridiculisant par un langage grossier et des dessins sauvages, rehaussés d'un coloris criard, toutes les légendes faites pour remuer le cœur, les hauts faits de l'histoire, les tableaux de nos glorieuses batailles, les images des vertus et des dévouements. Un gouvernement paternel et prudent étouffera cette librairie, si elle ne crie gare en s'amendant, et, pour qu'elle s'amende, il fera fabriquer par des artistes et des écrivains, par les meilleures graveurs et les meilleures imprimeurs, des masses correspondantes de bons livres qui, avec les mêmes titres, la même apparence extérieure, feront passer à un prix plus modique la distinction de l'esprit et la perfection de l'art à la place de leurs contraires. Il y a là une œuvre grave à accomplir, et il faut profiter de cette grande extension de publicité pour sauvegarder le bon goût et faire avec le style une concurrence à mort à la vulgarité. »

Quelque vingt ans plus tard, le vaillant historien de la caricature et de l'imagerie populaire, Champfleury, se demandait à son tour pourquoi « ce qui fut le musée du pauvre, sa bibliothèque, sa poésie, pourquoi Epinal était devenu une fabrique d'art corrompu, quand jadis elle donnait naissance à des produits un peu barbares, mais naïfs (1). »

Les conditions de l'art populaire ont-elles changé depuis? Je voudrais l'affirmer, mais le moyen d'aller contre toute vraisemblance! Quelle douleur que de constater que l'art populaire, cet art incarné en tant de costumes, de bijoux, de meubles, en tant d'ustensiles pittoresques, que cet art-là a vécu, ou peu s'en faut. Bientôt c'en sera fait

(1) *L'Imagerie populaire*, p. 288.

irrévocablement du bonnet arlésien, à la souveraine distinction, du bonnet alsacien, au large flot de rubans, du béret basque ou landais, de la bavolette picarde en dentelle. La facilité des communications, et pour comble la production à bon marché ont fini par avoir raison de tant de motifs pieusement conservés au fond de nos provinces.

Quant à notre imagerie scolaire, quant à nos gravures de colportage, quant à nos faïences, qui sont aussi une forme de l'art populaire, que de progrès à réaliser ! Trop souvent, la pauvreté des idées n'y est égalée que par la grossièreté des procédés. Anti-artiste par essence est l'imagerie d'Epinal; ses bariolages choquent l'œil, loin de l'attirer. Il est indispensable que nous en venions à des teintes plus tranchées, à des tons moins rompus, mais néanmoins harmonieux. A ce propos, je suis heureux de signaler la tentative faite par un éditeur de la rue Bonaparte, dont les gravures ou lithographies en couleur se recommandent par leur gamme aussi nette que franche, dans le goût anglais, malheureusement.

Il y aurait de l'injustice à passer sous silence les efforts tentés, au cours des dernières années, principalement par M. Henry May, pour relever le niveau de ces productions en apparence si humbles. Dans une collection qui comprend aujourd'hui près de 300 images, se vendant au prix modique de 5 centimes la feuille, M. May a essayé d'intéresser l'enfance, tantôt en plaçant sous ses yeux lès uniformes de l'armée française, tantôt en illustrant les Batailles historiques ou la Guerre franco-allemande, ou encore en faisant commenter par le crayon les *Fables de la Fontaine*, les *Contes de Fées*, des histoires ou des anecdotes de toute sorte. La note amusante et comique ne manque pas dans ces séries, dont quelques-unes se sont vendues à plus de 250.000 exemplaires et ont, par conséquent, pénétré dans le peuple. Le comique, c'est là un facteur avec lequel il faut toujours compter, tout comme avec le bon marché ! Il y a là des scènes de Steinlen folles de gaîté, des espiègleries, des bousculades et jusqu'à des pastiches japonais. Je n'ai qu'une critique a adresser à cette collection : je voudrais qu'elle fût gravée d'un trait ferme, moins sautillant, un de ces traits qui forcent la conviction. Il serait en outre à souhaiter qu'un plus grand nombre d'artistes de marque eussent consenti à prêter leur concours à une œuvre d'une portée si haute.

IV

Sans toucher au grand art, tel qu'il se manifeste au Palais des Machines, je demanderai donc à nos peintres de faire parfois l'aumône aux déshérités de la fortune. Supplions un Detaille, un Jean-Paul Laurens, un Aimé Morot, un Julien Le Blant, d'illustrer par le crayon, en traits larges et francs, quelque bel exploit patriotique. Voici, sans chercher bien loin, l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, composée par M. Laurens pour la manufacture des Gobelins : le moment serait propice pour populariser ces pages patriotiques, en les accompagnant — j'insiste sur ce point — de légendes aussi développées que pos-

sible. J'adresse les mêmes instances à nos sculpteurs et à nos graveurs.

Que de progrès à réaliser partout, en haut et en bas! Comparés aux timbres-poste du reste de l'Europe ou des Etats-Unis d'Amérique, les nôtres pêchent par l'excès d'abstraction et par l'abus des formules classiques. Vous n'y trouverez ni portraits de hautes personnalités contemporaines, ni souvenirs nationaux, ni note personnelle quelconque. Tout y apparaît attenué et amolli. Un premier pas a été fait, par le maître-médailleur qui s'appelle Roty : il a substitué sa *Semeuse*, fraîche, moderne, aux allégories plus ou moins banales de la Liberté, de l'Egalité, de la Fraternité. Allons plus loin encore : que des évocations intimes et familières, et par cela même plus pénétrantes — telles ce chef-d'œuvre du même Roty, le préfet de police veillant à la lueur. d'une lampe — prennent place, non seulement sur des plaquettes destinées à quelques privilégiés, mais encore sur les monnaies officielles. C'est pour le coup que le grand nombre serait intéressé et captivé!

Puis, après avoir frappé les populations des campagnes par les idées et les sentiments, donnons-leur, je veux dire, rendons-leur le goût des proportions, des belles lignes ; ramenons-les à cette sobriété d'ornements qui n'exclut pas l'élégance. Pour cela, nous n'aurons qu'à remonter aux modèles que nos ancêtres ont créés jadis.

Encourageons aussi, et de toutes nos forces, la création des Musées du soir, qui a été réclamée avec tant d'énergie par M. Gustave Geffroy, et dont le Conseil municipal de Paris vient de décider l'ouverture. Ce seront d'inappréciables auxiliaires contre l'alcoolisme.

L'agent de propagande par excellence, c'est la gravure, est-il nécessaire de le rappeler? Que de fois une estampe, représentant quelque trait d'héroïsme, n'a-t-elle pas arraché des larmes à l'écolier, ou à l'ouvrier qui passe, ne l'a-t-elle pas fortifié dans quelque résolution généreuse! La Commission instituée en 1880, au ministère de l'Instruction publique, ne s'y est pas trompée, quand elle a indiqué, à nos peintres ou dessinateurs, un vaste programme de scènes patriotiques destinées à être répandues en tous lieux, à l'aide de la gravure sur bois ou de la taille-douce? Je reproduis en note un document qui, pour avoir dormi d'un long sommeil dans les cartons du Ministère, n'en a pas moins conservé sa force immanente (1). Il suffirait, pour lui rendre sa vitalité, de le compléter au moyen d'un certain nombre de sujets plus modernes et par cela même plus capables de

(1) *Gaule celtique*. — Vercingétorix devant César.

Gaule romaine. — Julien proclamé au palais des Thermes.

Gaule franque. — Clovis vainqueur des Allemands à Tolbiac. — Charlemagne dictant ses capitulations. Il est assis entre ses évêques et ses leudes.

France du moyen âge. — La première croisade. Pierre Lhermite partant avec ses bandes. — Les Communes. Les bourgeois jurant la Commune sur la place publique. — La Chevalerie. L'armement d'un chevalier par les dames. — Philippe-Auguste à Bouvines. Au premier plan, Philippe-Auguste se relevant. Dans le fond, prise du char de l'empereur Othon. — Saint Louis faisant construire la

faire battre le cœur de la foule. Au lieu de s'arrêter à la Révolution, comme l'avait décidé notre président, l'érudit M. Hauréau, il faudrait l'étendre jusqu'en l'an de grâce 1899, y retracer nos derniers exploits militaires ou pacifiques, la conquête du Tonkin, du Dahomey ou de Madagascar, la visite des souverains d'un peuple allié, les préparatifs de l'Exposition de 1900. Le Conseil municipal de Paris, toujours à l'affût du progrès et toujours libéral, ne refuserait certainement pas de mettre au concours cette illustration vraiment populaire et nationale de l'*Histoire de France*.

Il ne serait pas difficile, d'ailleurs, d'emprunter aux maîtres du passé des scènes d'histoire qui soient en même temps des pages de style. Le Brun nous raconterait les pompes du règne de Louis XIV, Gros évoquerait les *Pestiférés de Jaffa* ou retracerait, en une synthèse aussi puissante que pittoresque, cette lutte de géants qui s'appelle la *Bataille d'Eylau*; Horace Vernet illustrerait avec sa verve facile la *Conquête de l'Algérie*. L'idée de puiser dans nos musées pour donner au peuple l'aliment qu'il lui faut n'est pas neuve d'ailleurs et je me garderai bien de prendre un brevet d'invention. Depuis longtemps, une de nos grandes maisons d'édition — la librairie Hachette — a fait reproduire en couleur — c'est là décidément le procédé populaire par excellence — les chefs-d'œuvre des galeries historiques de Versailles. Le filon n'est pas épuisé. Le *Tambour du pont d'Arcole*, les *Adieux de Fontainebleau*, le *Martyre de Saint-Hélène*, bref toute l'épopée napoléonienne, ont encore de quoi passionner nos populations rurales; il suffirait de rééditer à leur intention les instantanés ou les évocations de Raffet et de Charlet. Et plus près de nous : quel est le cœur français qu'Alphonse de Neuville n'a pas fait battre par sa *Dernière Cartouche*! (1)

Faisons mieux : au lieu de commander des copies ou bien d'employer des manœuvres au rabais, que nos éditeurs s'adressent à des artistes sérieux, véritablement doués; qu'ils leur demandent de mettre de la conviction et du recueillement, là où jusqu'ici l'on se contentait de machines archibaclées. Qu'ils donnent de la précision au tracé des champs de bataille, de la vraisemblance aux attitudes des combattants, qu'ils s'appliquent en outre à concentrer l'action en un épisode unique, au lieu de l'éparpiller à la façon des

Sainte-Chapelle. — Etienne Marcel faisant fortifier Paris. — Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans, ou bien Jeanne d'Arc enfant.

France moderne. — Une Fête de François Ier à Fontainebleau. — Mort de l'amiral de Coligny. — Henri IV promulguant l'édit de Nantes. — Le cardinal de Richelieu à l'Hôtel de Ville. Du haut des degrés il préside aux enrôlements pour repousser l'invasion ennemie. — Louis XIV et Colbert à Versailles. — Voltaire bénissant le petit-fils de Franklin.

France de la Révolution. — Le Serment du Jeu de Paume. — La Nuit du 4 août ou la Fédération au Champ de Mars. — La bataille de Valmy.

(1) Un artiste distingué, M. Frédéric Régamey, est entré dans cette voie en dessinant pour la maison Hachette les portraits des Hommes illustres. Idée excellente!

dioramas. N'étant ni peintre, ni même dessinateur, il serait téméraire à moi de tracer par le menu la voie à suivre. En pareille matière, il faut s'en remettre à l'inspiration des vrais maîtres. A mon humble avis, toutefois, ceux qui se voueront à une tâche si patriotique devront en premier lieu faire preuve de sobriété et de simplicité ; qu'ils évitent de se perdre en finesses : elles échapperaient au grand nombre.

Cette peinture populaire, à sujets saisissants, j'ai encore eu l'occasion de l'étudier, il y a quelque trente-cinq ans, aux foires de village de notre chère Alsace. Elle a inspiré la belle composition de mon regretté ami Lix, qui orne aujourd'hui le cabinet d'un autre Alsacien, le Dr Dagonet. Peut-être bien ai-je également entrevu jadis, à la foire de Neuilly, de ces pancartes peintes d'un pinceau hâtif et sauvage. Mais mes souvenirs ici manquent de précision. Le point essentiel à constater, c'est que le sujet passe avant tout en pareille matière. Nous autres raffinés, nous nous voilons la face devant des scènes dénuées de tout art : crimes savamment perpétrés ou d'un cynisme horrible, incendies ou naufrages à faire dresser les cheveux sur la tête, rapts, rencontres miraculeuses ; et cependant il faut frapper fort pour pénétrer dans le cerveau du peuple.

L'imagerie religieuse, par contre, telle qu'elle s'élabore aux environs de Saint-Sulpice, a pour elle une certaine correction, disons mieux une certaine banalité ; cela dépend du point de vue où l'on se place : son triomphe c'est le chromo. Que nos éditeurs y ajoutent un peu de franchise et de conviction ; qu'ils édulcorent moins, sans tomber dans les à plat des affiches. Je ne verrais pas d'inconvénient à ce que l'on revint aux procédés de simplification prêchés par Viollet-le-Duc, aux silhouettes tranchées et ressenties des Primitifs.

Au point de vue de la coloration, un premier pas a été fait : naguère, sur l'initiative de M. Roger Marx, cet esprit si indépendant, la maison Lemercier a édité trois estampes en couleur, destinées aux écoles, et traitées, suivant le programme de Viollet-le-Duc, « d'une façon volontairement primitive, n'offrant que des silhouettes avec une coloration élémentaire : » ce sont le *Petit Chaperon rouge* de M. Willette, l'*Hiver* de M. Henri Rivière, et l'*Alsace* de M. Moreau-Nelaton (1). L'on ne saurait trop multiplier de telles tentatives.

Considérons, d'autre part, les efforts pour renouveler l'affiche, pour mettre un peu d'art dans des tableaux tirés à des milliers d'exemplaires et destinés à se prélasser sur les façades ou les murs de clôture de la France entière. La propagande a été efficace, féconde. Qu'importe que ces vastes pancartes manquent des garanties de durée sans lesquelles les œuvres de l'esprit risquent de perdre leur dignité ! L'art a reconquis un domaine qui lui avait été enlevé par l'industrialisme.

Signalons aussi la tentative — bien modeste encore — de certaine compagnie de chemins de fer pour renouveler la décoration de ses

(1) Voyez l'article de M. Marguillier dans la *Chronique de l'Art* de 1896, p. 251.

wagons : depuis quelque temps, les horribles rinceaux brodés sur les appuis-tête ont fait place à des vues du Mont Saint-Michel, de Jersey, etc. Les édifices s'y enlèvent franchement en silhouette. Si ce n'est pas le dernier mot de l'art, c'est du moins un acheminement. Bref, substituons aux ornements vides de sens et privés d'attraits pour l'œil, des motifs qui aient du moins une signification.

Pour ce qui est des modèles anciens, de ces modèles classiques, si propres — n'en déplaise à certains iconoclastes — à répandre le goût de la beauté et avec elle le goût des beaux sentiments, la Chalcographie du Louvre, intelligemment réorganisée par M. de Chennevières, pourrait, sans sacrifices appréciables de la part de l'Etat, les multiplier en tous lieux, jusque dans les plus pauvres villages. L'initiative privée, de son côté, s'est mise à l'œuvre. Sous la direction de M. Ravaisson, la librairie Hachette a inauguré une série reproduisant les pages maîtresses de l'art. Le choix a été fait avec infiniment de goût, est-il besoin de le déclarer ? Mais, à mon avis, il comprend trop de fragments. Or, au peuple, il faut des compositions complètes ; nos paysans n'apprécieront même pas la *Vénus de Milo* privée de bras.

L'Union pour l'action morale, sous la sympathique et si désintéressée présidence de M. Paul Desjardins, n'a eu garde, de son côté, d'oublier l'art parmi ses moyens de propagande ; elle s'efforce de l'expliquer par la vie, en vue « d'intérioriser l'enseignement » que contiennent les plus purs chefs-d'œuvre (1). Pour compléter son *Bulletin*, elle a publié les gravures suivantes : la *Mise au tombeau*, de Mantegna, la *Mélancolie*, d'Albert Dürer, la *Pièce aux cent florins*, de Rembrandt, la tête de cire du musée de Lille, l'*Enfance de Sainte Geneviève*, par Puvis de Chavannes.

Rien de plus noble qu'un tel programme ; mais la presque totalité des œuvres reproduites ne s'adresse-t-elle pas à un public d'élite, et non aux déshérités de la fortune ou de l'instruction ! Or, c'est d'eux qu'il faudrait s'occuper d'abord, car, comme ils savent le moins, il leur faut plus de temps pour s'initier.

Me méfiant de l'excellence de mon plan et craignant de passer pour un utopiste, j'ai voulu recourir à un ordre d'études parallèle — la musique —, dont l'action sociale n'est plus à nier après l'expérience tentée par Richard Wagner. Eh bien, voici les résultats auxquels je suis arrivé, en m'aidant des lumières de mon savant ami, M. Tiersot. En théorie, d'après les nouveaux réglements, tous les candidats aux fonctions d'instituteur ou d'institutrice sont tenus de justifier de certaines connaissances musicales. Ils ont pour juges des hommes du métier. Pareillement, l'enseignement du chant est de rigueur dans les écoles primaires, et, chose curieuse, la pratique du chant précède l'étude de la notation. Dans la réalité, hélas ! il faut en rabattre beaucoup, de ce programme séduisant. Peu importe, le principe est posé. Une école sur dix, mettons même sur vingt, appli-

(1) P. 24 des Statuts.

quât-elle l'arrêt ministériel que déjà les résultats seraient splendides.

Il y a quelques années, un éditeur a mis au concours la rédaction d'un livre de chants à l'usage des écoles primaires. Un poète et un artiste — un artiste doublé d'un archéologue — se sont mis à l'œuvre. Tandis que M. Tiersot transcrivait pieusement les mélodies populaires, qu'il s'applique depuis tant d'années à réunir, M. Bouchor composait à leur intention des paroles appropriées, sur un texte nouveau. Ce recueil, dont une édition économique a paru à la librairie Hachette, a fait fortune en un clin d'œil. Voilà donc grands et petits, faubourg Saint-Germain et faubourg Saint-Jacques, citadins fin de siècle, et campagnards de l'âge de pierre, d'accord sur un certain nombre de mélodies ! La chanson

Je ne suis pas si vilaine avec mes sabots,

a retenti jusque devant nos hôtes de la Russie, lors de la pose de la première pierre du pont Alexandre III, de même qu'elle a charmé tant de générations de ruraux. Telle est la pierre angulaire ; celle sur laquelle il faut bâtir la réconciliation des riches et des pauvres. Et pour le coup, Tolstoï ne persévérera pas dans son pessimisme.

Nous avons à compter, d'autre part, avec les sociétés musicales. Elles forment légion. Les sociétés de chant — il est vrai — tendent à diminuer, mais que de fanfares, que d'orphéons ! Ici encore, un pont a été jeté sur l'abîme. Les plus grands d'entre les grands ne risquent donc plus d'être incompris de nos paysans, comme le sanscrit — pour parler avec Tolstoï — le serait de n'importe quel habitant de la vieille Europe. Pour Mozart, l'épreuve a été tentée et elle a obtenu un plein succès. Aussi bien le peuple ne fera-t-il que rentrer en possession de tant d'airs délicieux, que l'auteur de la *Flûte enchantée* lui a empruntés, sinon dérobés. Mais que d'autres encore bénéficieront de cet accord, sans parler des auteurs de la *Marseillaise*, du *Chant du départ*, du *Chœur des Girondins*. Ecoutez plutôt Richard Wagner : « Quand j'entendis, écrit l'auteur de *Lohengrin*, la symphonie que Berlioz a composée pour la translation des victimes de juillet, j'éprouvai l'impression vive que le premier gamin en blouse bleue devait la comprendre à fond ; ce genre de compréhension, à vrai dire, exigerait de ma part le nom de national, plutôt que celui de populaire (1). »

Je me résume. A mes yeux, l'expérience est faite et elle est décisive. L'intervention d'artistes supérieurs devra alterner avec la résurrection des souvenirs nationaux. La réforme, d'autre part, devra commencer par l'imagerie. L'enjeu est si minime que tous nos grands éditeurs parisiens tiendront à honneur de tenter l'aventure. Il suffirait, pour en assurer le succès, d'un mot d'ordre, jeté à travers les Ecoles normales où se forment nos instituteurs.

(1) Article de M. Tiersot dans le *Temps* du 13 juillet 1893.

EUGÈNE MÜNTZ.

QUESTIONS SOCIALES & POLITIQUES

LA GUERRE

L'ouvrage ainsi intitulé, dont l'original russe a paru en six volumes au cours des dernières années et dont la librairie Guillaumin publiera prochainement une édition française, est le fruit de longues années d'études et de recherches englobant tant le mécanisme de la guerre que ses multiples effets. Elles ont conduit l'auteur à cette conclusion que la guerre serait, dans les conditions actuelles, un acte de la plus haute témérité et presque la mise en pratique d'une meurtrière utopie. L'examen consciencieux de toutes les opinions émises à ce sujet par les sommités militaires l'a convaincu, 1° que les armées mises en présence se trouveraient dans l'impossibilité de résister à la force destructive développée dans les batailles futures, si la guerre devait être menée comme dans le passé, 2° que si l'on veut éviter l'anéantissement complet de l'armée, on ne pourra se soustraire aux conséquences de la longue durée des hostilités, devant amener la banqueroute économique. Il s'est donc demandé pourquoi les peuples s'épuisaient à accumuler des moyens de destruction aussi formidables, pour une lutte dont les résultats, en définitive, ne seraient jamais que chimériques, puisque, pour échapper à une extermination mutuelle, les armées seraient forcées d'adopter une tactique qui prolongerait la guerre sans la résoudre, le manque d'argent devant déterminer, en fin de compte, le manque des moyens de continuer les opérations chez tous les belligérants. La réponse qu'il a trouvée, après avoir examiné attentivement la question sous toutes ses faces, est qu'une entente ayant pour but d'éviter la guerre toujours menaçante, l'institution d'un tribunal d'arbitrage international, destiné à résoudre pacifiquement les différends entre les nations, et, comme conséquence, l'arrêt dans les armements, ne se trouve nullement en dehors des projets absolument réalisables.

Tels sont l'objet, le but et l'argument final de ce travail, qui se rattache ainsi d'une façon directe aux préoccupations politiques, économiques et sociales, dont la prochaine conférence de La Haye est sortie.

I

Étudions tout d'abord le mécanisme actuel de la guerre. Il fut un temps où la balle du fusil passait, dans presque tout son parcours, pardessus la tête des combattants et ne pouvait atteindre les hommes que sur une partie extrêmement restreinte de sa trajectoire. Aujourd'hui, semblable à la faux des légendes, elle abat tout ce qu'elle rencontre

sur une étendue de 600 mètres. Depuis l'adoption des fusils plus perfectionnés, la surface battue atteint même 1.100 mètres. Et, comme il est peu probable qu'au cours d'une bataille, il n'y ait pas, sur un tel espace, au moins un être vivant, chaque balle possédant la force suffisante pour blesser jusqu'à cinq hommes, on peut admettre que chaque balle tirée fera au moins une victime. La poudre sans fumée et les nouveaux explosifs ont augmenté encore cette différence entre le présent et le passé. La nouvelle poudre est un composé chimique, dont la combustion ne donne presque pas de fumée ni de crasse dans le canon de l'arme; sa force explosive est devenue quadruple et, de l'avis de nombreux écrivains faisant autorité, la fabrication des engins destructeurs n'a pas dit son dernier mot. Ainsi que le remarque très justement le général prussien Wille, bien que d'aucuns croient nécessaire d'affirmer leur conviction qu'avec l'adoption de la poudre sans fumée, le terme de la perfection est désormais atteint, on doit observer que cette poudre n'a été, pour la première fois, adoptée en France qu'il y a 15 ans; de sorte que, relativement à ce produit, nous sommes exactement dans la même situation où se trouvaient, voilà cinq cents ans, nos ancêtres à l'égard du mélange de salpêtre, de soufre et de charbon, avec lequel le moine franciscain Berthold Schwartz venait de se brûler la figure. Les ressources techniques plus parfaites dont nous disposons nous ont permis d'avancer plus vite dans cette voie que nos aïeux; mais le perfectionnement ultérieur de la poudre sans fumée n'en est pas moins encore une question de l'avenir.

Avec l'adoption de la nouvelle poudre, la tactique de combat se trouvera complètement changée et même il en résulte, dans l'art de la guerre, une révolution plus profonde encore que celle due à la première invention de la poudre. La fumée, que produisait l'ancienne poudre dans le tir, indiquait à chacun des deux partis l'emplacement et les mouvements de l'adversaire; tandis que maintenant on n'aura plus, pour déterminer cet emplacement, que des impressions auditives qui n'orientent point.

Un spécialiste bien connu, le professeur Hebler, a fait entre les divers types de fusil les plus récents une comparaison dont il a numériquement indiqué les résultats en exprimant par 100 la valeur du fusil modèle 1871. Dans ces conditions, la valeur des différentes armes correspond :

Pour le fusil français actuel....................	à 433
Pour le fusil de 6 m/m adopté aux Etats-Unis..	à 1.000

Ainsi donc, si en 1870 les armées française et allemande avaient eu des fusils des nouveaux modèles, leurs pertes auraient pu être, théoriquement parlant, 10 fois plus graves qu'elles ne l'ont été avec les fusils de l'époque.

Cependant les techniciens les plus autorisés estiment que ces nouveaux fusils ont déjà vieilli; ils affirment que l'avenir est aux

fusils confectionnés à l'aide d'un alliage d'aluminium et à chargement automatique, c'est-à-dire permettant de tirer toute une série de coups sans ôter l'arme de l'épaule, sans perdre son temps et sa peine à recharger, et dont le calibre sera réduit à 4 et peut-être même à 3 m/m; ce qui fournira le moyen de donner à chaque fantassin jusqu'à 575 cartouches.

Le professeur Hebler soutient que les plus perfectionnés de ces fusils seront, comme puissance, 40 fois supérieurs à ceux dont les soldats étaient armés en 1870. Ce qui veut dire que, vu l'état actuel de la technique, tous les pays devront à bref délai renouveler leur armement d'une manière complète, si d'ici là on n'arrive pas à mettre un terme à la concurrence en matière de préparation à la guerre. Or, la transformation de l'armement de l'infanterie en Allemagne, en France, en Russie, en Autriche et en Italie, exigerait, d'après nos calculs, la dépense énorme de 3.752 millions.

Mais en laissant même de côté les améliorations futures de l'armement, chacun comprend aisément que les perfectionnements réalisés à l'heure actuelle auraient, dès maintenant, les conséquences suivantes : le combat s'engagera à de bien plus grandes distances, l'ordre dispersé sera nécessaire pendant toute l'attaque, la défense aura besoin de forces plus considérables, le champ sera plus étendu et les pertes plus fortes.

La balle des fusils Chassepot et Bordan n'était pas capable de traverser le crâne d'un homme à 1.608 mètres; la balle des fusils de petit calibre actuels traverse 4 à 5 hommes et brise encore les os les plus durs d'un bœuf à 3.500 mètres. Chaque fantassin dispose maintenant de 120 à 150 cartouches, qu'il peut tirer en très peu de temps, puisque la vitesse du tir atteint jusqu'à 15 coups par minute. Ainsi, même avec les fusils actuellement en service, la puissance du feu permettrait à deux corps opposés l'un à l'autre de s'entre-détruire complètement.

II

Mais outre les balles des fusils, les projectiles de l'artillerie frapperont également avec une puissance dont le passé n'offre pas d'exemple.

Le général Langlois, qui est aussi professeur, évaluait comme suit, en 1891, l'accroissement des effets du feu de l'artillerie depuis 1870, en s'appuyant sur les données de la pratique moderne : en rase campagne et sur un terrain découvert, à nombre égal de coups tirés, les canons actuels feront à l'ennemi quatre fois plus de mal qu'en 1870. Et comme ces canons actuels lancent, dans le même temps, deux et demie à trois fois plus de projectiles que ceux d'autrefois, il en résulte que, depuis 1870, la puissance de l'artillerie s'est augmentée dans la proportion d'au moins 12 à 15 fois. De plus, comme on s'est mis à fabriquer des canons à tir rapide, on peut admettre, au témoi-

gnage d'écrivains de haute compétence, comme le général Wille, le professeur Potocki et le capitaine Moch, que, tout compris, le tir de ces canons aura tout au moins des effets deux fois plus considérables que ceux de 1871, par conséquent, la puissance de l'artillerie s'est accrue dans les proportions de 24 à 30 fois. Et la précision du tir est remarquable. Le prince de Hohenlohe, l'un des principaux chefs de l'artillerie allemande pendant la guerre de 1870, a démontré qu'« une batterie enfilant une route de 15 pas de largeur peut anéantir entièrement — *raser*, suivant son expression — toute la masse d'infanterie qui se trouverait sur cette route sur une longueur de 7.000 mètres, de façon que personne ne puisse penser à y stationner.

Avec un tel perfectionnement de l'artillerie, les vides produits par elle dans les rangs des troupes seront énormes. En nous servant des données fournies par le général prussien Rohne, nous avons établi, comme exemple, le calcul des pertes que le feu de l'artillerie ferait subir à un corps de 10.000 hommes marchant en ordre dispersé à l'attaque d'une position fortifiée quelconque. Il se trouve qu'avant d'avoir parcouru 2.000 mètres dans la direction des retranchements, une pareille troupe peut voir tous ses hommes, sans exception, atteints par des balles et des éclats de projectiles, attendu que, pendant le temps que dure ce mouvement, la défense est en mesure de tirer 1.450 coups de canon qui produisent 275.500 balles et éclats, dont 10.330 atteindront la troupe assaillante.

Dans toutes les armées, le nombre et la puissance des bouches à feu se sont augmentés dans de très larges proportions. Si l'on multiplie l'un par l'autre les chiffres qui représentent ces deux genres d'augmentation, on trouve que, comparativement à ce qui existait en 1870, l'effet des nouveaux modèles de bouches à feu doit actuellement être 332 fois plus grand dans l'armée française et 84 fois dans l'armée allemande.

Si, pour évaluer approximativement de combien les pertes causées dans la guerre future par le seul fait de l'artillerie surpasseront celles qu'elle occasionna en 1870-1871, on multiplie ces dernières par les facteurs qui représentent l'augmentation acquise par les effets de cette arme depuis cette époque, on obtient des chiffres absolument fabuleux — en ce sens qu'il n'y aurait jamais d'armées assez énormes pour supporter des pertes aussi considérables. Mais ces chiffres n'en ont pas moins leur importance au point de vue théorique, comme expression de la puissance de l'artillerie moderne, puisque ce sont les résultats d'une simple opération d'arithmétique.

Sous ce rapport, le calcul suivant, par exemple, ne laisse pas d'être instructif : combien d'hommes peut-on mettre hors de combat en utilisant les projectiles que transportent avec elles les batteries, telles qu'elles sont constituées dans les différentes armées, si l'on tient compte, bien entendu, des conditions défavorables où s'exécute le tir de guerre relativement aux exercices en temps de paix? En faisant cette recherche, d'après les indications du général prussien Müller,

auteur militaire bien connu, nous trouvons que les projectiles transportés par les batteries des armées françaises et russes réunies, pourront mettre hors de combat 6.600.000 soldats, en supposant que sur 100 balles et éclats il y en ait au moins 6 qui produisent leurs effets. Avec des projectiles portés par les batteries réunies des armées allemande, autrichienne et italienne, il pourrait y avoir une mise hors de combat de 5.300.000 hommes et l'on arrêterait l'attaque de 10 millions de fantassins.

Mais cet ensemble de fusils et de canons perfectionnés, ainsi que leurs projectiles, est loin de constituer tout ce que l'esprit entreprenant de l'homme a imaginé pour augmenter la puissance des moyens de combattre. Depuis la dernière guerre, on a perfectionné et même inventé de toutes pièces une série complète d'engins auxiliaires, qui auront dans la guerre future une importance indiscutable.

Les vélocipèdes, les pigeons messagers, les télégraphes et téléphones de campagne, les appareils optiques de jour et de nuit pour faire des signaux ou pour éclairer le champ de bataille, les instruments photographiques pour lever à grande distance le plan d'un terrain, les moyens permettant d'observer les mouvements des troupes : échafaudages et échelles-observatoires, aérostats, etc., contribueront notablement à diminuer le nombre des cas où, faute de renseignements sur la position et les mouvements de l'ennemi, on ne pouvait jadis l'attaquer en temps opportun et avec succès.

Et sous ce rapport, la guerre future se distinguera des précédentes par les conditions entièrement nouvelles qu'elle présentera. En général, on peut dire que c'est à peine si les Etats réunissaient auparavant la dixième partie de ce concours de forces qu'ils préparent pour la guerre future. Ces préparatifs se font d'ailleurs également et simultanément dans tous les pays, de sorte que l'équilibre se maintient entre eux sans supériorité de forces d'aucun côté et pendant que l'influence ruineuse de la guerre se fait sentir à tous.

III

Passons à d'autres considérations. Que fait-on des nombreuses contradictions qui existent entre les règlements, les résultats des manœuvres et les opinions les plus disparates qui séparent les écrivains militaires les plus distingués, tels que les généraux Skougarevski, von Kohne, Müller, Janson et tant d'autres? On a établi, par les données recueillies en France, que pour assurer à une troupe, malgré les pertes subies au cours de l'attaque, un effectif encore égal à celui de la défense lorsqu'elle arrive à une trentaine de mètres de la position attaquée, c'est-à-dire assez près pour se lancer à la baïonnette, il faut lui donner un effectif initial 6,37 fois plus fort que celui de la défense; et cette proportion devrait s'élever à *huit fois*, si l'on voulait que l'égalité subsistât au moment même où les assaillants arriveraient au pied des ouvrages.

D'après les indications du général Skougarevski, en commençant l'attaque à 800 pas avec un effectif double de celui des défenseurs, on n'a plus, après avoir fait 300 pas, que la moitié de l'effectif de la défense. A forces égales, on peut laisser s'approcher les assaillants jusqu'à 200 mètres, et il suffit alors aux défenseurs de tirer les six cartouches contenues dans le magasin de leur fusil, pour anéantir leurs adversaires.

Le général prussien Müller, déjà cité plus haut, dit que, pour éviter une destruction complète, « les hommes devront marcher en ordre dispersé et, afin d'échapper autant que possible à la vue de l'ennemi, s'approcher en rampant ou en se glissant à travers les inégalités du terrain et en se terrant comme des taupes ».

Mais s'il en est ainsi, peut-on songer à s'emparer d'une position fortifiée ?

Les militaires, qui ne sont jamais à court d'arguments, répondent qu'au moyen de manœuvres et mouvements tournants ils obtiendront des succès semblables à ceux des Allemands dans la guerre de 1870.

Cependant, il faudrait d'abord pour cela une supériorité de forces non seulement quatre fois aussi grande qu'en 1870, tandis que les armées seront presque égales numériquement, tout en étant bien plus considérables.

En présence des conditions actuelles du combat, on se demande donc involontairement si, quand il s'agira de diriger la lutte et de combattre, il se trouvera des chefs et des soldats doués des qualités nécessaires pour résoudre des problèmes aussi complexes. Ne serait-ce pas folie d'entamer une guerre, alors que les règles mêmes à suivre pour la conduite de l'attaque sont discutées? Le général Luzeux, spécialiste très compétent, dit en parlant de la France : « Qui ne « s'est étonné de la différence d'opinions qu'on rencontre dans les « cours de nos écoles et précisément sur des questions qui touchent aux « principes essentiels de la tactique? » Et on a pu entendre des officiers s'écrier à leur tour : « A quoi bon apprendre? Que les professeurs « commencent par se mettre d'accord entre eux! »

IV

Lorsqu'on examine les questions les plus esssentielles soulevées par le nouveau mécanisme de la guerre, on arrive naturellement à se poser cette interrogation : n'y a -t-il pas contradiction entre cette préparation de moyens de destruction de plus en plus puissants et l'appel presque général sous les drapeaux de tous les adultes, particulièrement dans ces pays où l'esprit du temps s'élève plus résolument contre le militarisme? Pour établir une base, sur laquelle on pût asseoir la réponse à cette question, j'ai dû étudier le fonctionnement de l'appareil qu'on appelle l'armée.

Les forces militaires des grandes puissances se présentent comme suit :

Allemagne	2.550.000	hommes
Autriche-Hongrie	1.304.000	—
Italie	1.289.000	—
Total	5.143.000	—

France	2.554.000	hommes
Russie	2.800.000	—
Total	5.354.000	—

La comparaison de ces chiffres formidables avec ceux du passé met en évidence ce fait remarquable, que les forces des différents pays n'ont point changé, relativement les unes aux autres, malgré les efforts tentés par chacun d'eux pour surpasser ses voisins. Le service militaire, dans son application actuelle, a, toutefois, cet avantage, qu'il porte en lui-même le germe de la suppression de la guerre. Lors de l'appel des troupes sous les drapeaux il doit survenir, en effet, dans les divers pays, comme nous l'avons démontré, des difficultés économiques telles qu'il est très difficile d'en prévoir les conséquences. En outre, en France, on a déjà constaté, dans les manœuvres, l'insuffisance de préparation des officiers et la façon tout à fait médiocre dont les réservistes connaissent le service militaire. Au moindre obstacle, ils se transformaient en cohues désordonnées. Du reste, il n'est guère de pays où ne se remarquent les mêmes défectuosités. Si l'on n'en parle pas partout aussi ouvertement qu'en France, c'est un peu par circonspection, mais surtout parce qu'on en est empêché par les lois sur la presse. Toujours est-il qu'étant donné la nécessité de conduire les troupes au combat en ordre dispersé, sans savoir d'aucune manière comment on devra attaquer l'ennemi, et quand chaque faute ou même un simple manque de prudence peut amener en quelques minutes la destruction complète d'un détachement, on est autorisé à se demander si l'extrême difficulté de commander les armées composées de millions d'hommes, ne démontrera pas, dès le début de la campagne, l'impossibilité de la guerre.

Plus un mécanisme est complexe et plus intelligents doivent être les chefs chargés d'en diriger le fonctionnement. Or, où trouver des chefs expérimentés puisqu'il n'y a pas encore eu de combat livré dans des conditions semblables à celles qu'on doit prévoir aujourd'hui ?

L'étendue énorme du théâtre de la guerre, les vastes dimensions du champ de bataille, les difficultés qu'on rencontre dans l'attaque des retranchements, des différents obstacles et ouvrages fortifiés, comme aussi les abris naturels que présente le terrain et dont les hommes sont maintenant instruits à se servir, — ce qu'ils ne manqueront pas de faire en raison du feu terrible auquel ils seront exposés, — puis l'impossibilité de lancer de telles masses l'une sur l'autre, et par là même de réaliser un choc à la baïonnette, de telle façon qu'une lutte individuelle corps à corps puisse avoir un résultat décisif ; enfin la durée prolongée des batailles, qui se continueront

pendant plusieurs jours et qui, à cause de l'impossibilité de la poursuite, ne donneront pas de résultat : tout cela nous représente autant de facteurs nouveaux créant de nouvelles complications.

Par suite de l'importance croissante qu'aura, en présence d'un tel état de choses, le rôle des officiers dans la guerre future, et vu la possibilité de les viser, la fumée ne couvrant plus le champ de la bataille, des efforts ont été faits dans toutes les armées européennes pour arriver à tuer, le plus sûrement possible, ceux qui sont à la tête de l'ennemi.

Déjà, dans les derniers guerres, alors que l'on n'avait pas encore posé en principe la nécessité de mettre avant tout hors de combat les officiers de son adversaire, l'expérience a fait voir avec quelle rapidité pouvaient s'user les cadres sur le champ de bataille ; vers la fin de la guerre franco-allemande, tels demi-bataillons et parfois tels bataillons entiers n'avaient plus pour les commander que des officiers subalternes de la réserve ou même de simples sous-officiers ; dans une division bavaroise, en décembre 1870, il ne restait plus en tout qu'un seul capitaine de l'armée permanente.

Et la guerre de 1870 a prouvé aussi que, si les chefs ne sont pas là pour donner l'exemple, les hommes ne marchent pas à l'attaque.

Le professeur français Coumès, dans son ouvrage : *La tactique de demain*, dit que : « Pour commander l'infanterie sur le champ de bataille, il faut tellement de savoir, qu'il n'est pas une armée, où, sur 5.000 officiers, on en trouve 100 capables de conduire une compagnie au feu ! »

S'il en est ainsi des officiers des contingents permanents, que faut-il penser des officiers de réserve qui seront appelés pour commander les troupes dans la proportion de 80 sur 100, puisque les officiers des cadres permanents seront mis à contribution pour former de nouveaux corps et des états-majors supplémentaires.

N'oublions pas que le nombre d'officiers bien préparés par l'instruction à l'exercice de leurs fonctions peut être évalué :

En Russie, à	41 0/0
— Allemagne, à	100 0/0
— France, à	38 0/0
— Autriche, à	20 0/0

D'où cette conclusion, que toute entreprise militaire, quelle qu'elle soit, rien que par suite de l'insuffisance du commandement, sera terriblement risquée, et qu'il n'y a plus que les partisans téméraires de la « politique d'aventures » qui puissent maintenant se résoudre à pousser jusqu'à la guerre les différends internationaux.

Autrefois, quand les batailles ne duraient que quelques heures, très rarement plus d'un jour, et que les engins de destruction étaient moins perfectionnés, le chiffre des pertes pouvait être à peu près calculé d'avance. Mais, dans la guerre future, il n'en serait pas de même ; nous n'avons plus, en effet, à cet égard, que des indications

décousues et une seule expérience : celle de la guerre du Chili, en 1891, qui même ne s'est faite que dans des conditions exceptionnelles. Les troupes fidèles au Congrès étaient armées, en partie de nouveaux fusils, en partie d'anciens; or, il s'est trouvé que, sur chaque centaine de soldats pourvus de l'arme nouvelle, 82 hommes étaient mis hors de combat dans les troupes du Président-Dictateur, tandis que 100 soldats munis de l'ancien fusil ne couchaient par terre que 34 hommes. Et ces soldats n'étaient que depuis quinze jours sous les drapeaux; il est donc clair que, dans les mains de troupes européennes bien exercées, les nouveaux fusils (Mannlicher) feraient une bien autre besogne.

V

Si, en même temps que se perfectionnaient les engins de combat, il ne s'était produit également une modification radicale dans la force vivante qui, d'une part, met ces engins en œuvre et, de l'autre, se trouve aussi leur servir d'objectif, on pourrait encore tirer du passé des conclusions applicables à l'avenir.

Mais, dans la guerre future, si elle a lieu, ceux que l'on verra aux prises ne seront plus des hommes enrôlés, ou recrutés, sortis en grande partie des rangs les moins élevés de la société : ce sera, au contraire, la fleur de chaque nation, des millions d'hommes pris de la veille dans toutes les couches du milieu social, travailleur et productif. Quels effets produiront les vides laissés dans ce milieu social et comment cette privation des forces les plus saines y sera-t-elle ressentie chaque jour? Voilà une question dont les militaires ne s'occupent pas. Ils ne voient point que les armées représentent aujourd'hui les nations elles-mêmes. Or celles-ci, d'après la remarque de Taine, « jugent, non pas avec leur tête, mais avec leur cœur ».

Une nation n'est pas seulement une quantité numérique d'individus réunis sur un même territoire, obéissant aux mêmes lois et ayant les mêmes aspirations; c'est surtout le produit de l'éducation et du caractère de chaque peuple, du développement de sa culture intellectuelle, de la prédominance qu'y peut avoir la population urbaine ou rurale, enfin de l'idéal politique et social régnant, à un moment donné, dans tel ou tel pays.

Cependant beaucoup d'écrivains militaires ne s'attachent qu'aux côtés techniques de la guerre et c'est dans leurs considérations sur les opérations stratégiques du passé qu'ils puisent leurs arguments pour juger de la possibilité de mener une campagne à bonne fin.

Ils oublient que le trait caractéristique de notre temps est la rapidité avec laquelle tout se modifie au point de vue tant matériel qu'intellectuel. Il suffit maintenant de quelques années pour amener dans la vie sociale, plus de changements qu'on n'en voyait autrefois pendant des périodes de dix années consécutives; et cela n'a rien de surprenant, puisque les mouvements proviennent des masses : car,

c'est un fait historique très marquant que la rareté, dans ces masses, d'une puissante influence exercée par des énergies individuelles, membres du gouvernement ou simples particuliers. On ne saurait trop le répéter ; aujourd'hui, comme au XVI[e] siècle, les nations ne se meuvent que par masses dans toutes leurs portions et couches sociales.

Ajoutez que la liste des grands génies s'est diminuée, que le nombre des talents moyens s'est beaucoup accrû et que peu de choses vraiment élevées sont directement accomplies par des individus; mais, au total, il s'est fait réellement un grand changement dans l'existence sociale.

Voilà les causes pour lesquelles l'étude de l'esprit de l'armée dans les guerres futures a, lorsqu'on traite ce sujet, une énorme importance.

Nous avons dû nous poser cette question : quel pourra être l'état d'esprit des masses armées actuelles, en cas de défaite, et même en cas de victoire, si la lutte se prolonge au-delà de toutes les prévisions? Quel effet les nouvelles venant du théâtre des hostilités produiront-elles sur le reste de la population, qui se trouvera aux prises avec les effets ruineux de la guerre? A quelles perturbations peut-on s'attendre après la fin de celle-ci, lorsque de tant de millions de soldats levés pour la faire, ceux qui survivront rentreront, sous la conduite des officiers sortis de leurs rangs, puisque des autres il restera à peine des traces, dans leur maison vide et dévastée?

Nous avons cherché à recueillir des données permettant d'élucider ces problèmes; et nous avons pris séparément les éléments constituants, en nous appuyant à la fois sur des exemples et sur les modifications survenues dans la composition des troupes, l'armement et la tactique. Mais nous avons constaté que si l'on peut déduire de ces données toute une série de comparaisons sur le degré des différentes qualités possédées par telle ou telle nation armée, il est difficile et même impossible de formuler, avec quelque netteté, une appréciation sur l'ensemble et cela d'autant plus que l'état des esprits sera différent suivant que la guerre sera défensive ou offensive.

Aussi, pour plus de simplicité et de clarté, avons-nous essayé de déterminer, par des rapports numériques approchants, les différents caractères qu'il est permis de reconnaître aux troupes des principales puissances, au double point de vue de leur emploi pour l'attaque et pour la défense. En un mot, nous avons usé ici d'un procédé appliqué dans les statistiques qui concernent la moralité, l'instruction et l'état sanitaire en différents pays : nous avons fait des comparaisons au moyen de rapports approximatifs, exprimés en chiffres, et qui représentent la valeur attribuée aux différentes armées, comme aptitude pour les opérations offensives et défensives.

Comme unité de comparaison nous avons pris le chiffre 100 qui doit exprimer le maximum d'une aptitude.

Cette comparaison par les chiffres a été établie d'après les éléments qui suivent : 1° faculté de se plier à une nouvelle situation militaire ;

2° composition et recrutement du corps d'officiers ; 3° faculté d'initiative ; 4° endurance à supporter les fatigues et les privations ; 5° discipline ; 6° absence de tendances égoïstes nuisibles au bien général ; 7° confiance dans les chefs et les camarades ; 8° âge, état d'esprit et mode de recrutement des hommes de troupe ; 9° confiance dans la valeur de l'armement ; 10° courage.

Comme résultat final, nous avons obtenu les chiffres suivants, qui peuvent caractériser à peu près la valeur comparative au combat, des troupes des principales puissances européennes :

	Dans l'attaque		Dans la défense	
	Troupes de 1re ligne	Troupes de 2e ligne	Troupes de 1re ligne	Troupes de 2e ligne
Allemagne	95	80	98	86
Autriche	80	68	86	76
Italie	65	51	74	59
France	72	59	85	72
Russie	88	80	94	86

VI

La guerre future ne se terminera point, selon toute vraisemblance, par cela seul qu'un plus ou moins grand nombre de gros succès auront été remportés par un parti sur l'autre, mais bien parce que la machine militaire se sera disloquée, précisément sous l'influence de causes économiques et sociales.

Dans les conditions actuelles, en Angleterre, en Italie, en Autriche, en Russie, en Allemagne, en France, — dans tel pays pour un motif, dans tel autre pour une autre raison, — il se manifestera des phénomènes qui forceront à conclure la paix avant d'avoir atteint les objectifs que la guerre avait en vue.

En raison de l'appel sous les drapeaux de la population masculine adulte presque entière, comme aussi par suite de l'interruption des communications maritimes, de l'arrêt du commerce et de l'industrie, de l'élévation du prix de tous les produits nécessaires à la vie et des paniques éprouvées par la population, les revenus des particuliers et le crédit public s'abaisseront forcément. Au point qu'on peut douter qu'il soit possible à tous les Etats de se procurer, dans les limites de temps indiquées par les spécialistes militaires, les ressources suffisantes, tant pour entretenir leur armée et satisfaire aux besoins de leur budget, que pour faire vivre la population civile demeurée sans salaires.

Et comme, en raison des alliances conclues, tous les plans d'opération reposent sur les mouvements simultanés des troupes alliées, qu'adviendra-t-il de ces combinaisons militaires entre les armées des différents pays, dès l'instant que l'un d'entre eux ou quelques-uns se verront contraints de cesser d'agir avant les autres ?

Si ces questions n'ont pas encore été suffisamment approfondies, c'est peut-être justement parce que les autorités militaires n'étudient que les guerres passées et ne se rendent pas assez compte de cette vérité que la guerre future présente, au point de vue économique et social, des conditions entièrement nouvelles; or ces conditions, à leur tour, influeront sur la façon même de conduire les opérations militaires.

Les armées modernes, avec leurs nombreux millions d'hommes, ne pourront plus, comme autrefois, vivre et se procurer tout ce qui leur sera nécessaire en puisant surtout dans les ressources locales. Ces armées ne pourront opérer qu'à la condition de se réapprovisionner constamment aux bases organisées à l'intérieur même de leurs pays respectifs.

L'insuffisance des ressources, ou même seulement l'impossibilité de se les procurer à temps, par suite de la suspension des communications ou à cause du mauvais fonctionnement de l'administration, amèneraient dans les armées, avec leur effectif actuel, la faim et les privations, dont l'effet permettrait à l'ennemi d'atteindre le but qu'il poursuit avec moins de danger et plus vite qu'en combattant. Aussi, dans la guerre future, pourra-t-il fort bien naître, — chez certaines nations après une lutte qui aura coûté trop de victimes, chez d'autres à raison de leur confiance dans leur supériorité d'organisation, — l'idée de ne compter, pour décider de l'issue de la campagne, que sur l'épuisement des finances, des munitions, des vivres de l'ennemi, en n'employant les armes contre lui que comme un moyen auxiliaire.

Mais de tels calculs risquent de se trouver déçus, attendu qu'une grande guerre, avec les engins modernes employés pour la faire, peut très bien entraîner dans son orbe de destruction tous les Etats qui y prendront part, ce qui rendrait possible les éventualités les plus imprévues.

Dans ces conditions nous avons cru nécessaire de réserver, dans notre examen des plans d'opérations militaires, une place assez importante aux facteurs économiques et psychologico-sociaux qui peuvent influer sur le choix de tel ou tel mode d'action et sur la marche même de la guerre.

Et ici, nous avons encore eu recours au même procédé déjà employé dans notre étude sur la composition et l'esprit de l'armée pour apprécier les qualités des troupes de tel ou tel pays : c'est-à-dire l'évaluation chiffrée comparative, en exprimant par 100 la force de résistance complète de tel ou tel élément à l'influence destructive de la guerre; et, nous avons également motivé les divers chiffres adoptés.

Pour la justesse absolue des conclusions, il faudrait apprécier séparément chacune de ces influences spéciales, car elles sont, en général, d'inégale valeur. Mais ce serait difficile, parce que cette valeur dépendra de la situation créée par la guerre elle-même, et aussi des circonstances accidentelles

En outre, les différences d'importance entre les éléments dont il s'agit varieront presque toujours pour chaque pays. Voilà pourquoi, en bornant nos appréciations aux facteurs qu'on doit avoir en vue dans l'établissement des plans d'opérations, nous nous permettons d'exprimer l'espoir que les gouvernements eux-mêmes entreprendront quelque jour une étude de la question, afin de savoir si les peuples respectifs pourront supporter les misères économiques et sociales que la guerre traîne après elle.

VII

En inscrivant dans un tableau les chiffres *approximatifs* qui expriment, selon nous, le degré de résistance que peuvent opposer les grandes puissances du continent aux influences destructives d'ordre économique et social, et en déduisant de ces chiffres la valeur moyenne de résistance de chacun d'eux, nous avons obtenu les résultats suivants :

Degré de résistance	Allemagne	Autriche	Italie	France	Russie
Contre l'arrêt des sources de revenus de population.....	50	85	75	60	100
Contre l'épuisement des ressources de la population.....	80	60	50	100	60
Contre la famine...........	78	90	70	80	100
En face de la domination des éléments urbains et des mouvements socialistes......	80	90	70	60	100
En face des secours nécessaires aux familles des réservistes appelés sous les drapeaux	70	70	60	80	90
En face du manque d'habitude de solidarité sociale.....	80	80	50	60	70
Aux conséquences économiques des cas de mort et de mutilation survenus dans les troupes pendant la guerre....	90	85	85	60	100
A l'impossibilité de mener la guerre à bonne fin faute de ressources financières........	90	70	60	100	80
Degré de résistance moyen à l'ensemble de toutes les causes sus-indiquées.........	76	79	65	75	83

Si l'on pèse simultanément les huit sortes d'influences indiquées ci-dessus, on ne peut manquer d'arriver à conclure que, comme chaque peuple a son côté faible, il est impossible de songer à faire durer une guerre pendant les deux ans que les spécialistes jugent nécessaires pour obtenir des résultats. La plupart des nations ne la supporteraient même pas une seule année.

En considérant les forces qui seront mises en ligne des deux côtés, dans des proportions qu'on n'a encore jamais vues, et les règles tactiques exigées par le nouvel armement, de Moltke a formulé, dans ses Mémoires, l'opinion suivante :

« Nous admettons qu'on ne verra pas se renouveler la guerre de Trente Ans, ni celle de Sept ans. Néanmoins, quand des millions d'hommes s'aligneront les uns en face des autres et se livreront un combat acharné pour leur existence nationale, il est difficile d'admettre que la question se résolve par quelques victoires. »

Le général Leer s'exprime plus catégoriquement : il admet que la guerre durera d'un an à deux ans.

Toutefois, depuis que cette indication a été formulée, les armées ont presque doublé et les conditions de leur conduite se sont encore compliquées ; par conséquent, on doit considérer la durée indiquée par le général Leer comme un minimum.

Il est donc assez probable que la conclusion de la paix aura lieu non pas tant par suite de victoires qu'en raison de l'épuisement des forces opposées. Le général von der Goltz dans la 5e édition de son ouvrage classique, la *Nation Armée*, parue cette année, se range à notre opinion.

En tout cas, les alliances se dissoudront avant que n'aient été atteints les objectifs poursuivis par la France ou par l'Allemagne.

Pour s'en convaincre, il faut avant tout insister sur les modifications que le perfectionnement des armes et la composition actuelle des armées, créeront dans les rapports entre l'attaque et la défense.

Tous les progrès ont tourné au profit de cette dernière ; et la théorie de la supériorité de l'offensive, déduite des guerres précédentes, a perdu de son importance, car il y a eu une transformation radicale d'éléments fondamentaux comme l'armement des troupes et le système de fortifications.

Examinant en détail jusqu'à quel point tel ou tel mode d'opérer correspond à l'état d'esprit des diverses armées, nous sommes arrivé à trouver entre celles-ci, au profit de la défense, les différences ci-dessous :

	Troupes de 1re ligne	Troupes de 2e ligne
	Supériorité de qualités dans la défense	
En Allemagne..........	3 0/0	6 0/0
En Autriche...........	6 0/0	8 0/0
En Italie...............	9 0/0	8 0/0
En France..............	13 0/0	13 0/0
En Russie..............	7 0/0	7 0/0

Ces chiffres montrent que, dans certains pays, comme, par exemple, la France, l'Italie et la Russie, la différence en faveur de la défense est très appréciable.

VIII

Si maintenant nous examinons l'éventualité d'une collision entre la double et la triple alliance, et si nous admettons *à priori* la neutralité de l'Angleterre et des puissances secondaires de l'Europe, nous arrivons à des résultats qui autorisent à dire que la guerre, dans les conditions actuelles, ne pouvant pas avoir d'autre issue qu'un épuisement mutuel des nations, est devenue une utopie.

En 1896, les Etats de la Triplice pouvaient mettre sous les armes 5.130.000 soldats; la France et la Russie 200.000 hommes de plus. Il est très probable que la neutralité de la Belgique et de la Suisse seraient respectées, car la violer serait s'exposer à de grandes pertes. Il faut admettre aussi que la France et l'Italie ne mèneront pas très énergiquement la campagne dans les Alpes. La première, vu la supériorité de son armement et de son esprit militaire, peut se contenter d'opposer aux forces italiennes une armée active de 250.000 hommes, appuyée par une réserve de 250.000 fournie par l'armée territoriale. Si la France se tient sur la défensive, la guerre,— par suite de la faiblesse des ressources militaires et économiques de l'Italie et du peu de partisans qu'un conflit avec les Français trouverait dans ce pays,— sera terminée avant que quelque chose de décisif se soit produit dans la lutte engagée sur le théâtre principal entre la France et l'Allemagne.

Or, il faut constater qu'aucun pays ne possède un aussi formidable système de fortifications sur ses frontières que la France. Toute une série de points fortifiés s'étend le long de la Belgique, du Luxembourg, de l'Allemagne et de la Suisse. En s'appuyant sur les calculs du général Brialmont, on peut estimer que les forces mises en ligne par les deux adversaires seront à peu près égales, soit 2.128.000 Français contre 2.035.000 Allemands. Ces derniers pouvant profiter d'une plus grande facilité de mobilisation et d'une plus forte concentration de leurs forces, il est possible qu'ils puissent remporter quelques avantages au début, mais plus tard la France emploiera tous ses efforts pour réparer ses premières défaites, et il y a toute probabilité qu'elle y réussira.

Le grand nombre des troupes exige forcément leur dispersion, pour pouvoir les loger et les nourrir plus facilement; mais, d'un autre côté, il est admis en stratégie que chaque corps d'armée doit être en mesure d'arriver au bout de vingt-quatre heures sur le champ de bataille. Le front de combat d'une armée de 225.000 à 250.000 hommes, comme seront les effectifs dans la guerre future, doit avoir une étendue de 50 kilomètres; ce qui, pour quatre armées de cette force, donne une longueur de 200 kilomètres, ou de 150, si l'une de ces armées est placée en réserve. Les opérations des Allemands contre la France s'étendront le long de la Moselle et de la Meuse, de Belfort à Mézières, en face d'Epinal, de Toul et de Verdun. Il leur sera impossible d'envelopper toute la ligne de fortifications que la France a dressées sur

sa frontière, et ils ne pourront envahir ce pays qu'en prenant d'assaut les points fortifiés, ou en s'engageant dans les quatre trouées étroites, laissées ouvertes à dessein. La première de ces trouées, située entre les camps retranchés de Belfort et d'Epinal, a 70 kilomètres de largeur; la trouée de la Moselle, entre Epinal et Toul, a 65 kilomètres; la troisième, entre Toul et Verdun, 75 kilomètres. Aucune d'elles ne peut être traversée avant qu'on ait préalablement pris d'assaut plusieurs points fortifiés. La quatrième trouée, entre les camps retranchés de Verdun et de Mézières, a 90 kilomètres, dont 60 seulement offrent un accès relativement plus facile. On voit par là quelles difficultés rencontrerait la marche en avant des Allemands sur le territoire français.

Par suite des nombreux obstacles qui arrêteront l'envahisseur, forcé de les surmonter à chaque pas, la lutte sera très opiniâtre. En 1870, déjà les déplacements des Allemands furent très lents. Ils allèrent de Wœrth à Toul à raison de 14 kilomètres par jour; de Toul à Sedan, à raison de 18 kilomètres, et de Sedan à Paris, à raison de 16 kilomètres.

Dans la guerre future cette vitesse ne sera pas atteinte. Le général prussien von der Goltz dit à bon droit que, pour la mobilité des armées, les opérations de 1870 ne peuvent pas servir d'exemple. On doit s'attendre à un acharnement dont *le résultat sera tel, qu'en suivant le mouvement des armées sur la carte, elles paraîtront immobiles*.

Cette lenteur dans la marche permettra à l'armée défensive, au cas où même un certain nombre de forteresses seraient prises, d'élever une grande quantité de fortifications de campagne et d'employer toutes sortes de moyens pour retarder les progrès de l'envahisseur.

Il est vrai que l'armée allemande de première ligne sera probablement supérieure à l'armée française, mais cette différence ne peut pas être très sensible.

Les calculs détaillés des opérations démontrent qu'en admettant que les armées allemandes réussissent à franchir les lignes de défense, et à s'approcher de Paris, la France aura encore à sa disposition 1.160.000 hommes, tandis qu'il ne restera plus aux Allemands que 520.000 hommes pour faire le siège de Paris.

En supposant que deux grandes batailles seulement soient nécessaires pour forcer les lignes de défense et que, dans ces batailles, 400.000 hommes soient engagés de chaque côté, si l'on admet que la quantité des blessés, d'après les conclusions du Congrès des médecins de Rome, soit seulement de 20 pour 100, c'est-à-dire pas plus grande que dans les guerres passées, alors que les armes à feu étaient 30 à 40 fois moins meurtrières qu'aujourd'hui, que la fumée couvrait les champs de bataille et que les armées ne disposaient pas de moyens auxiliaires pour augmenter l'efficacité des armes, même dans ces conditions, le siège de Paris sera impossible, Rien que pour investir Paris, il faudra une armée de 476.000 hommes, sans compter les détachements employés au service actif du siège. Or, les Allemands

n'en auront que 520.000, et si les armées françaises venaient à être battues sur leurs lignes de défense, elles se replieraient sur Paris, au nombre de 1.600.000 hommes, et s'appuieraient sur cette forteresse gigantesque. La France pourrait, en outre, faire marcher son armée territoriale, soit en tout : 2 millions de soldats. Avec Paris pour base de mouvement, et après s'être organisés, les Français pourront prendre l'offensive, même avant que l'investissement complet de la capitale par les Allemands soit terminé.

L'ex-chancelier allemand Caprivi, qui était fort au courant de toutes ces questions, s'exprima ainsi au Parlement, lors de la discussion de la nouvelle loi militaire : « Si l'armée française est battue et se réfugie dans ses forteresses, nous aurons besoin pour investir complètement Paris de dix-huit corps d'armée (près de 900.000 hommes), sans compter la réserve. Il est très probable que l'investissement n'aura lieu que sur un front de Paris, et dans ce cas, le siège peut durer toute une année, comme à Sébastopol ».

Si même les Allemands mobilisaient leur Landsturm, et faisaient venir 600.000 hommes de plus sous Paris, l'assiégeant (1.120.000 hommes) serait inférieur à l'armée française (1.160.000 hommes). Or, cette dernière s'appuierait sur Paris, tandis que l'armée allemande se trouverait à une distance de 500 kilomètres de sa base d'opération à Metz ; il en résulterait donc que l'avantage serait du côté des Français.

Dans tous les cas, la guerre durerait longtemps, et nos études sur les conditions sociales et économiques dans lesquelles la lutte se produirait permettent de conclure qu'en admettant même l'investissement de Paris par les Allemands, ces conditions les mettraient dans l'impossibilité de poursuivre les hostilités jusqu'au bout.

IX

Si nous étudions une autre face de la guerre franco-allemande, nous voulons parler de l'envahissement de l'Allemagne par les Français, nous constatons que cette marche offensive ne serait possible que si les Allemands se tenaient sur la défensive, en s'appuyant sur Metz, Strasbourg, Thionville et leurs forteresses du Rhin, et tournaient toutes leurs forces du côté de l'est.

D'après tous les hommes compétents, l'unique direction dans laquelle les armées françaises devraient marcher serait entre Blamont et Longwy, vers Mayence. Mais que de difficultés elles auraient à surmonter ! Elles devraient, sous les yeux des troupes allemandes concentrées sous Metz et Thionville, franchir la Moselle et la Seille, battre ces troupes, investir Metz et Strasbourg, emporter les positions fortifiées sur la Sarre et enfin franchir le Rhin, sous Mayence, Worms et Mannheim. Et tout cela devrait être accompli par des troupes qui, dans la guerre offensive, sont inférieures aux Allemands. Si les Français envoient en Allemagne une armée d'un million et

demi d'hommes, au cas où les Allemands mettraient en ligne 600.000 hommes d'armée active et autant de Landsturm, l'armée envahissante ne compterait plus, en arrivant devant Mayence, que 350.000 hommes. Le passage du Rhin et l'investissement de Mayence seraient donc impossibles.

Admettons même que l'armée française d'envahissement soit appuyée par une seconde armée de 600.000 hommes prise dans la territoriale. Dans ce cas, 2.100.000 Français entreraient en Allemagne; mais, sous Mayence, ils ne seraient plus que 950.000 en face de 750.000 Allemands. Alors, la traversée du Rhin serait même impraticable, car les troupes allemandes, bien qu'inférieures en nombre, auraient tous les avantages de la défensive et de la proximité des bases.

On peut donc dire d'avance que les opérations sur le théâtre de la guerre, en Occident, seront très difficiles et que tout en entraînant des pertes considérables en hommes tant par suite du feu que de la mauvaise nourriture, des maladies et des épidémies, elles n'amèneront pas des résultats définitifs. Par contre, la vie sociale en Allemagne et en France ne supportera pas une longue guerre. On ne saurait prévoir lequel des deux adversaires se montrera le plus fort au point de vue social et économique et le plus entêté dans la lutte, mais il est probable que tous les deux se trouveront dans une situation très critique. Leurs ressources économiques et financières, nécessaires à l'entretien des armées, seront épuisées de part et d'autre avant que l'un des belligérants ait succombé.

Quant au théâtre des opérations militaires dans le cas d'une guerre entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, on peut se livrer à ce sujet à un grand nombre de combinaisons éventuelles, mais en les examinant toutes on arrive toujours à la même conclusion, qu'en présence des conditions techniques et économiques, qui présideront à la guerre future, le but de celle-ci ne sera pas atteint.

Le général von der Goltz est aussi de cet avis : « Les ressources économiques prendront fin avant que les forces armées soient « épuisées, vu que les opérations en France doivent forcément avoir « un caractère traînant. Une guerre contre la Russie ne pourrait « dans aucun cas se terminer en une campagne; il en faudra toujours « plusieurs pour arriver à un résultat quelconque. *On peut prédire « que les guerres ne pourront se terminer autrement que par la complète destruction* (Vernichtung) *de l'un ou l'épuisement entier des « deux belligérants.* »

Donc une guerre entre la double et la triple alliance, quelles que soient les hypothèses que l'on mette en avant, aussitôt qu'on applique une méthode scientifique pour examiner ses effets et conséquences, se présente, nous pouvons le répéter, comme une utopie. Les calculs établis sur le chiffre des troupes, leurs moyens d'approvisionnement et la résistance économique des Etats, permettent de prévoir que la Russie seule pourrait continuer les hostilités, en restant tout le temps

sur la défensive, pendant une période plus longue; et même pour elle il est impossible de dire quel serait le résultat de cette lutte gigantesque, car après avoir rejeté les envahisseurs hors de son territoire, il lui serait impossible de prendre l'offensive.

Mais il y a encore un autre point de la question qui augmente les dangers de la guerre :

La paix ne serait guère plus facile à conclure pour les vainqueurs que pour les vaincus. Pour les premiers, les résultats obtenus n'égaleraient pas les sacrifices subis; en outre, le désarmement des troupes présenterait des difficultés ; et, pour les seconds, cette paix serait positivement suivie d'une révolution intérieure.

On a jusqu'à présent aussi perdu de vue la différence profonde entre le passé et le présent, en ce qui concerne les principaux facteurs de la guerre : la composition des troupes, leur armement, les nouveaux moyens de circulation, les conditions de ravitaillement, la difficulté des attaques, l'impossibilité, avec la poudre sans fumée, de reconnaître la position de l'ennemi, enfin, les pertes énormes que la lutte entraînerait, avec les armes actuelles, la facilité d'élever rapidement des abris fortifiés et l'impossibilité de soigner les blessés et d'éviter les épidémies qui causeraient des ravages incalculables dans les armées actuelles de millions de soldats.

*
* *

Il serait temps de faire sortir la discussion du domaine des phrases et des lieux communs, en renonçant aux artifices de langage chers aux diplomates et aux militaires, pour la faire passer sur le terrain des études sérieuses, afin de fournir ainsi à la Conférence et aux peuples les matériaux dont ils ont besoin pour se former eux-mêmes une opinion définitive.

Mais le champ des recherches devrait encore être élargi. Les changements survenus au point de vue économique ont produit une situation si différente de ce qu'elle était autrefois, que la nécessité d'entrer dans des voies entièrement nouvelles est généralement reconnue en tout ce qui touche les intérêts de commerce et les conquêtes coloniales ou autres.

Au cas où les études présentées à la Conférence par les différents délégués se trouveraient être insuffisantes, il serait nécessaire et facile de les compléter. Mieux vaudrait l'ajournement du Congrès de La Haye, que l'avortement de son action grandiose et généreuse.

JEAN DE BLOCH.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

LES PARENTS DE BALZAC

(*A l'occasion de son centenaire*).

On a mené grand bruit dans la presse quotidienne (1) du peu d'empressement qu'avait mis la ville de Tours à revendiquer l'immortel créateur de *La Comédie humaine* pour un de ses enfants.

Quand, en 1885, le maire de Tours, qui était alors un de nos confrères, M. le Dr A. Fournier, proposa de glorifier par un monument durable l'œuvre de Balzac, déjà quelques réserves avaient été faites sur l'opportunité de cet hommage rétrospectif.

Lorsqu'il fut à nouveau question, en ces temps derniers, de fêter le centenaire de Balzac, le Conseil Municipal de Tours, sollicité de contribuer à l'éclat des fêtes projetées, refusa même une subvention aux organisateurs de la solennité.

Les uns ont voulu voir dans ce refus des machinations politiques : on reprochait à Balzac ses opinions réactionnaires et cléricales! Les autres n'ont attribué qu'à l'ignorance de ceux que le suffrage universel nous donne le plus souvent pour maîtres, cette manifestation de mauvais goût. Mais il y a un motif qui n'a pas été, que nous sachions, invoqué et qui pourrait bien être le bon : *Balzac n'était pas ou du moins ne se considérait pas comme Tourangeau*.

De par son acte de naissance (2) il était bien de la patrie de Rabelais et de Descartes. Mais il était né à Tours, on peut le dire accidentellement, son père étant un fonctionnaire transplanté du

(1) Voir notamment un article de M. L. Descaves dans l'*Echo de Paris* du 24 avril 1899.

(2) V. *La Statue de Balzac à Tours*, par le Dr A. Fournier; et l'*Intermédiaires des Chercheurs*, t. XXIII, p. 497.

Voici l'acte de naissance de Balzac, tel que l'a publié la *Gazette anecdotique* (1887, I, 221) d'après l'*Evénement*, et qui est tout simplement copié sur un registre de l'état civil de Tours :

Aujourd'hui 2 prairial an VII de la République française, a été présenté devant moi, Pierre-Jacques Duvivier, officier public soussigné, un enfant mâle, par le citoyen Bernard-François Balzac, propriétaire demeurant en cette commune, rue de l'Armée d'Italie, section du Chardonnet, n° 25;

Lequel m'a déclaré que ledit enfant s'appelle HONORÉ BALZAC, *né d'hier, à onze heures du matin, au domicile du déclarant; qu'il est son fils et celui de citoyenne Anne-Charlotte-Laure Sallambier, son épouse, mariés*

Languedoc, son pays natal, dans le chef-lieu du département d'Indre-et-Loire.

C'est ce qui explique pourquoi l'auteur du *Père Goriot* se considérait plutôt comme méridional (1), en dépit de l'affection, qu'il n'a témoignée que par intermittence, pour cette Touraine, « où les douces et tranquilles pensées poussent en l'âme, comme la vigne en la terre ».

Balzac pouvait au moins se regarder comme Languedocien par son père.

Le père de Balzac, en effet, est né, ainsi qu'on l'a récemment établi, le 22 juillet 1746, à la Nougayrié, petit hameau « situé à cent ou cent cinquante mètres est de Canezac, dans la commune de Montirat, département du Tarn (2) ». Son acte de naissance le porte comme fils de Bernard-François *Balssa* (*sic*), laboureur (3). Quoiqu'il ait prétendu, l'auteur d'*Eugénie Grandet* n'était donc pas gentilhomme par droit de naissance; on ne saurait lui contester de l'être devenu par droit de conquête (4).

C'est le père de Balzac qui, le premier de la famille, a modifié l'orthographe de son nom, mais c'est son fils Honoré qui a commencé à se servir de la particule nobiliaire : c'est un trait que nous aurons l'occasion de relever ailleurs plus longuement.

« Mon père, écrit Balzac, était, sous Louis XV, secrétaire du Grand-Conseil, dont il rédigeait les arrêts... » Ceci est une première inexactitude, légère il est vrai : M. Edmond Biré, qui a eu la patience de dé-

en la commune de Paris, VIIIe arrondissement, département de la Seine, le 11 pluviôse an V;

Ce qui a été enregistré en présence des citoyens Marg. Delarue-Bodin, épouse de Marg. Bodin, employé à l'administration départementale d'Indre-et-Loire, demeurant rue de la Caserne, no 13, section de l'Arsenal, et Jeanne Vieillard, sage-femme, veuve de Jean Rouget, drapier, demeurant rue de Locles, no 8, section de la Belle-Fontaine, témoins majeurs.

Le déclarant et la femme Boivin ont signé avec nous. La femme Rouget a déclaré ne le savoir.

BALZAC, *femme* BODONE,
DUVIVIER, *officier*.

Remarquons en passant que celui qui voudrait connaître exactement le nom de femme du premier témoin, la citoyenne Marguerite Delarue, serait fort embarrassé, car, après avoir été appelée *Bodin*, puis *Boivin*, elle signe Bodone.

(1) Dans une lettre à sa sœur Laure, nous relevons ce passage : « Si vous me donniez rendez-vous sur les bords du canal de l'Ourcq, il ne me faudrait que trois heures de marche pour revenir à ma mansarde, et l'*Albigeois* aurait vu ce qu'il a de plus cher au monde. »

(2) E. Biré, *Honoré de Balzac*, p. 90 (note).

(3) E. Biré, *op. cit.*, p. 318.

(4) Biré, p. 91.

pouiller la collection des *Almanachs royaux*, nous a appris que le nom de Balzac n'y figurait point. D'autre part, Mme Surville, la sœur d'Honoré, dit que leur père était non pas secrétaire, mais *avocat* au Conseil sous Louis XVI : des deux auquel entendre?

Ce que les enfants du père Balzac nous ont négligé de dire, et vraiment on ne saurait leur en trop vouloir, c'est que Bernard-François Balzac — nous adopterons désormais cette orthographe de son nom, modifiée par l'intéressé — avait fait partie, en 1793, de la Commune de Paris, en qualité d'officier municipal (1).

Pendant la période révolutionnaire, grâce à l'appui d'un conventionnel influent, il avait été envoyé dans le Nord pour y organiser le service des vivres de l'armée, et c'est ainsi qu'il était entré dans l'administration de la guerre.

Balzac père était chargé des subsistances de la 22e division militaire, ayant pour siège Tours (2), lorsqu'il épousa, à Paris, le 30 janvier 1797, Anne-Charlotte-Laure Sallambier, alors jeune, belle et riche, fille de l'un de ses chefs, en même temps directeur des hôpitaux ; le fiancé avait cinquante et un ans. Peu de temps après le mariage, le nouveau ménage vint s'installer à Tours et y occupa d'abord le rez-de-chaussée et l'entresol du n° 25 de la rue de l'Armée d'Italie, où naquit Honoré (3). Puis M. et Mme Balzac ache-

(1) V. l'*Almanach national de 1793*, cité par Biré, p. 93.

(2) V. *Intermédiaire*, 10 avril 1874, p. 197.

(3) Quelques mois plus tôt naissait dans la même maison, un généreux bienfaiteur de la ville, James Cane, qui fut l'ami d'enfance de Balzac, et aida, après la mort de ce dernier, à déterminer le lieu précis de sa naissance. Voici la note qu'il faisait insérer dans le *Journal d'Indre-et-Loire*, à la date du 25 août 1850 :

« M. Balzac Sallambier, adjoint au maire de Tours et directeur des vivres « de la guerre, habitait rue de l'Armée d'Italie, 25, la maison appartenant à « M. Damourette, ancien tailleur, portant aujourd'hui le n° 35 de la Rue « Nationale. C'est au rez-de-chaussée de cette maison, présentement occu- « pée par M. Guèche, tailleur, qu'est né Honoré Balzac, ainsi que sa sœur « Mme Surville. Ce n'est que quelques années après que M. Balzac fit l'ac- « quisition de la maison où est né Henri Balzac. Ce doit être à l'occasion « de la naissance de ce second fils qu'a été planté l'acacia dont il est fait « mention au sujet d'Honoré. »

Au-dessus de la porte d'entrée du n° 35, actuellement n° 39 de la rue Nationale, existe une plaque de marbre sur laquelle on lit :

HONORÉ DE BALZAC
EST NÉ EN CETTE MAISON
LE 1er PRAIRIAL, AN VII
(20 MAI 1799)
MORT A PARIS LE 28 AOUT 1850.

Cette plaque commémorative a été posée aux frais de M. James Cane, par les soins de M. Brun, préfet d'Indre-et-Loire, et de M. Ernest Mame, maire de Tours. (Dr Fournier, *loc. cit.*, p. 22-23).

tèrent et habitèrent un hôtel (ancien 29 de la rue de l'Armée d'Italie, aujourd'hui 53 *bis* de la rue Nationale). Cet hôtel est présentement occupé par l'imprimerie Juliot; on a cru longtemps, et à tort, qu'Honoré y avait reçu le jour.

La famille Balzac est restée à Tours envion dix-sept ans, période pendant laquelle le père a rempli avec distinction et dévouement les fonctions de deuxième adjoint au maire (de 1804 à 1808), et celle d'administrateur de l'*Hospice général* (de 1804 à 1812) (1).

Pour qui croit aux doctrines de l'hérédité et à l'influence de l'éducation et des idées familiales sur la tournure d'esprit des enfants, les détails qui vont suivre ne paraîtront pas superflus.

Le père Balzac était une sorte de bourru (2) bienfaisant, un original (3) qu'on eût dit échappé de quelque conte hoffmannesque, selon l'expression même de sa fille Mme Surville.

« J'ai vu de près Honoré de Balzac, disait un jour le vieux directeur

(1) Tous ces détails sont empruntés à la substantielle brochure de M. le Dr A. Fournier.

(2) Nous n'en donnerons pour preuve que cette anecdote :

Balzac père, ayant appris la situation difficile de son ami le général de Pommereul, vint, un matin, trouver Mme de Pommereul; avec ces façons brusques dont il était coutumier, il posa deux gros sacs sur une table, en disant : « Voilà! — on vous dit gênés par ici! — Ces dix mille écus vous seront plus utiles qu'à moi, je ne sais qu'en faire! Vous me les rendrez quand on vous aura rendu ce qu'on vous a volé! » Puis, laissant son argent, il prit la porte avec la prestesse d'un malfaiteur. Un trait de cette nature devait resserrer les liens d'amitié qui unissaient ces deux hommes, ils devinrent et restèrent intimes. Aussi l'auteur de la *Comédie humaine*, en dédiant au général de Pommereul, son hôte de 1828 et le fils de celui dont nous venons de parler, une de ses œuvres les plus étranges, *Melmoth réconcilié*, a-t-il fait suivre sa dédicace des lignes suivantes : « En souvenir de la constante amitié qui a lié nos pères et subsiste entre les fils. » (*Balzac en Bretagne*, Paris 1885, par R. du Pontavice de Heussey, p. 8)

(3) Le jour où il quitta le sein de sa nourrice — est-il dit dans une brochure sur le père de Balzac — on lui donna à boire du lait de chèvre, mais pris au pis de la bête elle-même. Sous l'ancien régime, surtout dans le Midi, cette nourriture lactée était une règle d'hygiène dont on s'est peut-être trop écartée depuis. « Il est certain que le nourrisson y a rencontré, ajoute M. Audebrand en guise de commentaire, comme une source de forces nouvelles. *Est-ce de là aussi que lui est venu l'esprit capricant et fantasque* qu'il a si souvent manifesté? On serait tenté de le croire. » (*Mémoires d'un passant*, p. 85.)

« J'ai vu son portrait, écrit d'autre part M. J. Christophe, dans le costume de ses fonctions républicaines ou impériales : habit bleu foncé à broderies blanches, à peu près comme les intendants militaires d'aujourd'hui, portefeuille rouge sous le bras, plume d'oie emphatique à la main, figure ronde, colorée, sans barbe, favoris en nageoire, petite bouche,

du *Corsaire-Satan* (1) à un de ses rédacteurs ; c'était tout à la fois un homme remarquable et l'un de nos beaux *toqués*, comme on dit dans les grammaires du jour, mais le père d'Honoré de Balzac ! Ah ! si vous aviez connu son père, qu'eussiez-vous dit ? » ; et là-dessus, il faisait, avec force gestes, le portrait d'un excentrique de haute volée (2).

A entendre ce contemporain de l'homme dont il fixait la silhouette avec tant de vigueur, le père Balzac était « coulé dans un bon moule ». Il tenait à la fois du Romain, du Gaulois et du Goth et avait les attributs de ces trois races ; la hardiesse, la patience, la santé (3). Il s'affirmait un disciple de Jean-Jacques, considérant le retour à la nature comme la principale condition du bonheur. Il préconisait l'exercice, les longues marches à pied, et s'interdisait tout excès génésique : son fils prétendra plus tard que la chasteté est indispensable à l'homme de lettres.

Le père de Balzac se flattait de n'avoir jamais consulté un médecin ni fait gagner dix sous à un pharmacien (4). Quand il devint très malade, espérant bien triompher de son mal, il vint à se droguer lui-même et faillit en mourir (5).

Il voulait qu'on fût habillé de laine en toute saison. Il professait à l'endroit du mariage des opinions que, de nos jours, on ne serait pas loin de considérer comme subversives. « Quant aux jeunes gens qu'on marie, disait-il, c'est-à-dire qu'on destine à la propagation de l'espèce, ils ne sont assujettis à la formalité d'aucun examen. S'ils sont incomplets, scrofuleux, phtisiques ou imbéciles, n'importe : ils sont toujours bons à marier, et voilà pourquoi la race française s'en

petit nez, cheveux bruns coupés à plat jusqu'au tiers du front, yeux noirs, brillants, très méridionaux, l'*air naïvement avantageux*. (*Revue indépendante*, 1884, p. 503-504.)

(1) Le Poitevin Saint-Alme.

(2) Philibert Audebrand, *Les Mémoires d'un passant*, p. 79.

(3) « Comme son père, qui mourut accidentellement plus qu'octogonaire, Balzac croyait à sa longévité. Souvent il faisait avec nous des projets d'avenir. Il devait terminer la *Comédie humaine*, écrire la *Théorie de la Démarche*, faire la *Monographie de la Vertu*, une cinquantaine de drames, arriver à une grande fortune, se marier et avoir deux enfants, « mais pas davantage ; deux enfants font bien, disait-il, sur le devant d'une calèche ». Tout cela ne laissait pas que d'être long, et nous lui faisions observer que, ces besognes accomplies, il aurait environ quatre-vingts ans. « Quatre-vingts ans ! s'écrivait-il, bah ! c'est la fleur de l'âge. » M. Flourens, avec ses consolantes doctrines, n'eût pas mieux dit ». (Th. Gautier, *H. de Balzac*, p. 110.)

(4) Audebrand, *op. cit.* Il se vantait beaucoup de sa force, qui était réelle. (Th. Gautier, cité par Audebrand p. 83-84.)

(5) *Balzac en Bretagne*, p. 45.

va » (1). C'est le même cri d'alarme qu'ont poussé naguère le Dr Toulouse et Robin (de Cempuis).

Mme Surville nous a fait, sur le même sujet, des révélations qui ont leur prix.

« Mon père, écrit-elle, se moquait souvent des hommes, qu'il accusait de travailler sans cesse à leur malheur ; il ne pouvait rencontrer un être disgracié sans s'indigner contre les parents et surtout contre les gouvernants qui n'apportaient pas autant de soins à l'amélioration de la race humaine qu'à celle des animaux. Il avait, sur ce sujet fort scabreux, de singulières théories qu'il déduisait non moins singulièrement.

« — Mais à quoi bon publier ces idées ? disait-il. On m'appellerait encore original (ce titre le courrouçait), et il n'y aurait pas un être étiolé, ni un rachitique de moins... Quel philosophe a jamais corrigé l'humanité, cette patraque toujours jeune, toujours vieille, qui va toujours ?... Heureusement pour nous et nos successeurs ! ajoutait-il en souriant (2). »

Le père de Balzac ne se piquait pas seulement d'être hygiéniste, il avait encore abordé de front les plus grands problèmes de sociologie, avant Fourier, avant Saint-Simon. Il est intéressant de noter, à ce propos, que si, en sa qualité d'administrateur d'un établissement de bienfaisance, le père avait longtemps médité sur de graves questions sociales, le fils, préoccupé des mêmes problèmes, les a dramatisés dans ses études analytiques (3). « Les curiosités passionnées, les ardeurs réformatrices du fils se retrouvent ainsi dans les écrits, les idées, les polémiques du père (4). »

Comme son fils, Balzac père était omniscient : rien de ce qui touchait au sort de l'humanité ne lui était indifférent. On a de lui des mémoires qui ont trait aux sujets les plus divers; il suffira d'en donner l'énumération :

Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français (1804) ; *Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénûment, et sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'Etat et très funeste à l'ordre social* (avril 1808) ; *Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et les assassinats* (avril 1807) (5) ; enfin et surtout (6) une *Histoire de la rage* (1819), dont nous voudrions dire quelques mots.

(1) Audebrand, *loc. cit.*

(2) Article de Champfleury, dans la *Nouvelle Revue*, 1881, p. 401.

(3) *Idem, ibid.*

(4) J. Claretie, *La Vie à Paris*, 1883, p. 368.

(5) V. *Intermédiaire*, 10 avril 1874.

(6) Un peu plus tard, en 1816, Balzac père publia une brochure intitulée : *Opuscule sur la statue équestre que les Français doivent faire ériger pour perpétuer la mémoire de Henri IV*. Comme on l'a fait justement remarquer (*Nouvelle Revue*, *loc. cit.*), l'article *sur la destruction projetée du monument élevé au Duc de Berry*, publié le 31 mars 1832 par le romancier

Nous possédons un exemplaire de cette brochure, devenue très rare, et nous avons même eu la bonne fortune d'y trouver un autographe du père de Balzac qui, sans doute, y aura été oublié par mégarde. Outre qu'il nous confirme dans notre conviction, basée sur d'autres documents, que le père de Balzac signait bien *Balzac*, tout court, il nous révèle cette particularité que la famille du philanthrope se composait de cinq enfants et non de quatre, comme on le croit généralement ; mais n'anticipons pas.

Cette brochure sur la rage est d'une lecture fort instructive. Des idées qui y sont émises, toutes ne sont pas à l'abri de la discussion. Ainsi, par exemple, il serait hasardeux de prétendre aujourd'hui que la cautérisation au fer rouge de la plaie, produite par la morsure d'un chien enragé, même quand cette plaie a saigné et qu'on l'a, au préalable, lavée avec de la lessive de soude, il serait, disons-nous, téméraire de dire que ce soit là un traitement efficace contre la rage; nous avons actuellement recours à la méthode Pasteur qui nous donne plus de sécurité. Mais on ne pouvait raisonnablement exiger plus à l'époque où écrivait le père Balzac.

Celui-ci avait, par contre, bien fait ressortir les dangers que présente notre trop grande intimité avec l'animal ami de l'homme qu'on nomme le chien (1).

« Le chien, dit-il, s'est multiplié à l'infini parmi nous et les accidents de rage se sont propagés dans la même proportion que la progéniture canine a foisonné. » Et il arrive presque à cette conclusion qu'il faut les massacrer tous, si c'est nécessaire, pour sauver une seule existence humaine.

Balzac s'élève également avec une grande force contre la coutume barbare, encore en usage de nos jours, en certaines contrées, d'étouffer les enragés sous des matelas (1). Il raille également cette pratique superstitieuse, reliquat du paganisme, qui consiste à mettre

Honoré de Balzac, dans une revue légitimiste, est bien dans le même courant d'idées.

Mais ce n'est pas tout : en l'année 1809, il fit imprimer à Tours, chez Mame, son imprimeur habituel, une nouvelle brochure : ***Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français***. A en croire un bibliographe, qui a tenu la brochure en main, l'auteur expose les raisons qui doivent déterminer ses concitoyens à faire construire un monument national à Napoléon; il termine par un exposé de la situation de l'Europe, de 1799 à 1809, et de la France en particulier.

Cette opinion confirme le dire d'un érudit, M. de Montmerqué, qui affirmait que la première idée de l'Arc de triomphe de l'Etoile était due au père de Balzac.

(1) D'après lui, le chien ne propage pas seulement la rage, mais il est encore le véhicule de la peste. (*Histoire de la rage*, p. 31-36.)

(2) *Histoire de la rage*, pp. 20, 21 et 24 (note).

dans la bouche du défunt une petite pièce de monnaie, sans doute afin que le nocher Caron l'admette dans sa barque (2).

Il établit la statistique des personnes mortes de la rage et il estime qu'il n'y en a pas eu, depuis le commencement du monde, moins d'un million, qui aient succombé à cette maladie. L'ouvrage se termine par un curieux « Projet de loi pour la taxe canine », suivi « d'observations sur le mode d'exécution » qui, même à l'heure actuelle, ne paraissent pas dépourvues de bon sens. Nous n'avons pas eu le temps d'en faire la vérification, mais il nous semble que l'impôt sur les chiens n'existait pas au siècle dernier : le père de Balzac pourrait bien être le premier à l'avoir proposé.

N'est-ce pas qu'on se rend mieux compte, quand on connaît la biographie du père de Balzac, de la puissance de conception, de la fertilité d'imagination du génial créateur des types de la *Comédie humaine*? C'est notamment dans le *Médecin de campagne*, dans le *Curé de village*, deux ouvrages capitaux de la *Comédie humaine*, qu'on retrouverait l'empreinte d'un père réformateur; de même que dans *Seraphitus-Seraphita*, dans *Louis Lambert*, nous retrouvons la trace maternelle.

La mère de Balzac a eu certainement sa part d'influence sur l'œuvre de son fils, mais ce fut une influence moins profonde que celle du père. Très pieuse, préoccupée d'idées mystiques, Mme Balzac avait formé une bibliothèque composée des œuvres de Saint-Martin, de Swedenborg, de Jacob Bœhm, que le fils, dans sa rage immodérée de lecture, parcourut, et dont vraisemblablement il s'entretint avec les membres de sa famille. Balzac se dégagera plus tard, fondra en un tout l'éducation paternelle et maternelle, en y joignant des trésors d'observations accumulées; mais le mysticisme de la mère s'effacera au soleil des gaîtés rabelaisiennes et il ne restera au romancier qu'un fonds de croyance pour les phénomènes magnétiques, très utile d'ailleurs en son art (2).

La mère de Balzac s'appelait de son nom de jeune fille, Laure Sallambier. Elle n'était âgée que de dix-huit ans quand elle épousa, en janvier 1797, François-Bernard Balzac, quinquagénaire; elle avait donc trente-deux ans de moins que son mari. C'était, éminemment, une nerveuse, lui un sanguin : or, le tempérament d'Honoré fut incontestablement nervoso-sanguin. M. Sallambier, le père de Mme Balzac, était directeur des hôpitaux de Paris : il y a, à l'Hôtel-Dieu, une Salle Sallambier, à lui consacrée.

Honoré fut conçu à Paris, puisqu'il est né le 20 mai 1799 et que son père ne fut envoyé à Tours qu'aux premiers mois de cette même année. Honoré de Balzac est donc bien Parisien par sa mère, Languedocien par son père (3), plutôt que Tourangeau, puisque des circons-

(1) *Idem*, p. 23 (note).

(2) Champfleury, article de la *Nouvelle Revue*, *loc. cit.*

(3) Le père de Balzac était très infatué de son origine méridionale : « Eh bien, oui, je suis Gascon, disait-il en se rengorgeant, mais je suis beau

tances fortuites seules l'ont fait naître à Tours. La ville de Tours aurait donc, nous le répétons, moins de droits que Paris à faire sien ce grand génie d'essence et d'origine indiscutablement parisiennes (1).

Si nous n'avons fait jusqu'à présent qu'une fugitive allusion aux enfants de M. et Mme Balzac, c'est qu'il n'y a eu en réalité qu'Honoré dont le nom ait survécu.

Balzac avait un frère, Henri, plus jeune que lui de neuf ans et marié aux colonies. Henri Balzac partit pour l'Amérique. La famille reçut d'abord de lui quelques nouvelles, puis n'entendit plus parler de l'absent. On n'a jamais su ce qu'il était devenu; on n'a à cet égard aucun indice certain (2). Balzac a parlé, à deux ou trois reprises (3), de son frère, dans sa Correspondance.

comme un marbre et fort comme un arbre. » Il est de fait qu'il mourut nonagénaire, et que, sans un accident de voiture, il eût peut-être atteint et même dépassé la centaine. Il était tellement convaincu de sa longévité qu'à l'âge de quarante-cinq ans, comme il était encore célibataire et ne comptait plus se marier, il avait placé une partie de sa fortune en viager, moitié sur le Grand-Livre, moitié sur la caisse Lafarge, qu'on fondait alors, et dont il devint un des plus forts actionnaires. En 1829, quand il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il touchait 12.000 francs d'intérêts.

Nous donnons ci-après son acte de décès, tel qu'il a été publié dans le Journal *Le Curieux*, t. I, p. 268 (Cf. *Intermédiaire*, 1890, p. 620) :

EXTRAIT DU REGISTRE DES ACTES DE DÉCÈS DE L'AN 1829. VII[e] MAIRIE.

Du samedi 20 juin mil huit cent vingt-neuf, heure de midi. Acte de décès de Bernard-François Balzac, âgé de quatre-vingt-deux ans, né à Nougairie, département du Tarn, décédé à Paris le dix-neuf de ce mois, à quatre heures du soir, rue et quartier Sainte-Avoie, n° 47, et demeurant habituellement à Versailles, département de Seine-et-Oise, rentier, marié à Anne-Charlotte-Laure Sallambier, demeurant au dit Versailles.

Sur la déclaration à moi faite par Henri-François Balzac, âgé de vingt et un ans révolus, employé, demeurant à Versailles, de présent à Paris, fils du défunt, et par Armand-Désiré-Michaut de Saint-Pierre de Montzaigle, âgé de quarante-deux ans, employé supérieur des octrois de Paris, et demeurant barrière Ménilmontant, VI[e] arrondissement, gendre du défunt.

Constaté par moi, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, et j'ai ainsi que les témoins signé le présent acte, le tout après lecture à eux faite.

Signé : BALZAC. — MICHAUT DE SAINT-PIERRE-DE-MONTZAIGLE.
Et TOURNAIRE, *adjoint au maire.*

(1) O. Uzanne, *Les Zigzags d'un curieux*, p. 156-157.

(2) Article de l'*Eclair* du 23 mai 1898.

(3) Balzac écrit à Mme Hanska — à Vienne — de Paris, dimanche 26 octobre 1834. « Nous ne sommes pas contents de mon frère en Normandie. Sa femme est grosse. Il a compliqué encore les difficultés de sa vie, le

« Mon frère, écrit-il à Mme Hanska, a fait aux îles un mauvais mariage et le pauvre enfant n'a ni esprit, ni énergie, ni talent. Les hommes de volonté sont rares!... (1) »

Une autre fois, Balzac annonce à la même correspondante qu'il va baptiser l'enfant de son frère Henri :

« Je suis, lui écrit-il, parrain avec ma nièce Sophie, et j'avais bien juré de n'être jamais parrain d'aucun enfant; mais mon frère est malheureux, et il est impossible de refuser (2)... »

Outre ce frère, Balzac avait deux sœurs : Laure Balzac, morte en 1871, qui avait épousé en mai 1820, M. Midy de la Grenneraye-Surville, ingénieur en chef des ponts et chaussées. (Laure Balzac, la sœur aînée d'Honoré qui lui fut si dévouée et pour laquelle il eut tant d'estime, parfois d'admiration, est connue dans les lettres sous le nom de Mme Surville, qu'elle prit de son mari pour lequel Balzac professait une grande amitié.) (3).

La plus jeune sœur de Balzac, Laurence (*Correspondance de Balzac*, I, 4) épousa, en 1822. M. de Montzaigle. Elle mourut à cinq ans de

pauvre être! Ma mère n'est pas bien portante; je voudrais la voir en bonne santé pour jouir de ce que je lui prépare. Mais, grand Dieu, elle a eu bien des chagrins. Aujourd'hui, elle est revenue à moi si bien, si largement; elle semble reconnaître, sans les avouer, les torts énormes de son peu d'affection pour moi et ma sœur; elle est punie dans l'enfant de son choix d'une affreuse manière! Henri n'est rien, ne sera rien, et il a gâté l'avenir que mon beau-frère ou moi pouvions lui faire par son mariage. Tout cela est horriblement triste... (*Revue de Paris*, janvier-février 1895, p. 193-194).

(1) *Revue de Paris*, janvier-février 1895, p. 168.

(2) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 129. (Lettre du 30 mars 1835).

(3) « Les deux beaux-frères s'estimaient et s'aimaient. Balzac a dédié l'une de ses œuvres à M. Surville. Ils vécurent très liés ; Honoré de Bazac dînait plusieurs fois par semaine chez sa sœur, dans l'appartement que celle-ci occupait rue des Martyrs, 41. Plusieurs des œuvres de Laure de Surville ont inspiré Honoré de Balzac. Parfois, le frère et la sœur ont pris pour modèle le même personnage. C'est ainsi que la « Cousine Rosalie » de Mme de Surville est la « Cousine Bette » de Balzac. Seulement, les deux romanciers l'ont jugée de manière différente. C'est en tout cas la même vieille fille qui a servi de modèle aux deux auteurs...

« Mme de Surville a fait et publié une nouvelle, un *Voyage en coucou*, que Balzac a reprise pour son compte et qui est devenue, traitée de main de maître, la première partie de *Un début dans la vie*, ouvrage qui date de 1842. Honoré de Balzac ne cessait de louer sa sœur non seulement parce que, dès leur plus jeune âge, ils s'étaient pris l'un pour l'autre d'une touchante amitié, mais aussi pour son talent d'écrivain, pour son imagination féconde et toujours tournée vers le bien et le beau. » (Article de l'*Eclair*, précité.)

là (1). Son mari est mort rue Lechapelain, n° 10 le 27 décembre 1869, à 82 ans (2).

D'après Arsène Houssaye, qui l'a rapporté dans le *Figaro* du 20 août 1883, Balzac aurait eu une troisième sœur, qui serait morte à Paris, à l'hôpital Beaujon, en 1850, par conséquent avant son frère. On pourrait, dès l'abord, croire le fait confirmé par ce passage que nous extrayons du *Journal des Goncourt :*

« *Mercredi 4 février 1874.* — Un trait de Balzac, que ne connaîtront peut-être pas ses biographes futurs.

« Le vieux Giraud racontait ce soir qu'il était voisin du directeur de l'hospice Beaujon et que celui-ci voisinait avec lui, tous les jours. Une fois, le directeur lui dit : « J'ai une mourante très distinguée, qui se dit la sœur de Balzac. Comme cela me répugne de la mettre entre quatre planches, j'ai été voir Balzac, et lui ai demandé 16 francs pour un cercueil. Balzac m'a dit : « Cette femme ment, je n'ai pas de sœur à l'hôpital. » Ma foi, cette femme m'intéressait, j'ai de ma poche acheté le cercueil. »

« Les années se passent. Le peintre et le directeur d'hôpital voisinent comme par le passé. Un matin, le directeur arrive chez Giraud, tout bouleversé : « Vous vous rappelez mon histoire de la sœur de Balzac, hein?... Vous ne savez pas ce qui vient de m'arriver? Balzac m'a fait demander aujourd'hui... Je l'ai trouvé mourant, ainsi que les journaux l'annonçaient : « Monsieur, s'est-il écrié en me voyant, je vous ai dit que cette femme, pour laquelle vous êtes venu me demander un cercueil, n'était pas ma sœur... c'est moi qui ai menti ; j'ai voulu vous avouer cela avant de mourir... »

On a mis en doute la véracité de cette confession *in extremis*, comme aussi la version rapportée par Arsène Houssaye. Voici en attendant la solution de cette énigme, un document qui aidera peut-être à la déchiffrer : ce document est extrait du *Registre des actes de décès de la commune de Passy pour l'année mil huit cent cinquante* (3).

« *Du onze novembre mil huit cent cinquante, à onze heures du matin. Acte de décès de Jeanne Balzac, décédée hier à deux heures et un quart de relevée en son domicile à Passy, rue Franklin, n° 8, âgée de soixante-six ans, propriétaire, mariée à M. Jean-Gervais Grandmaison, âgé de soixante-seize ans, propriétaire, même domicile, native de Toulouse (Haute-Garonne), les prénoms du père et les noms et prénoms de la mère de la défunte, tous deux décédés, n'ont pu être indiqués, sur la déclaration de M. Jean-Pierre Bagnères, âgé de cinquante-quatre ans, rentier, demeurant à Passy, rue Franklin, n° 8, gendre de la défunte et de M. Gustave Collasson, âgé de trente-quatre ans, rentier, demeurant à Paris, rue Notre-Dame-de-Lorette, n° 7, cousin par alliance, constaté par nous François-Fortuné Dauvergne, maire provi-*

(1) Werdet, *Honoré de Balzac*, p. 31.
(2) *Le Curieux, loc. cit.*
(3) Il a été reproduit dans le journal *Le Curieux*, t. I, p. 270-271

soire de Passy, officier de l'Etat civil, après nous être assuré du décès, lecture faite du présent acte, les déclarants ont signé avec nous, maire :
« *Signé au registre* : GUSTAVE COLLASSON, BAGNÈRES,
« *et* DAUVERGNE, *maire provisoire*. »

Est-ce là la personne dont a parlé Arsène Houssaye?

Mais alors que devient la scène de l'hôpital Beaujon?

D'autre part, que signifierait ce passage de la lettre du père de Balzac, dont nous avons en main l'autographe original, daté du 26 décembre 1810 : « Nos *quatre* enfants comblent nos désirs. Laure, qui a vu expirer sur ses bras, *sa sœur*, n'est pas très bien depuis; elle a besoin des plus extrêmes ménagements. Sa maman est bien triste... »

Qu'est-ce encore que cette sœur de Balzac, morte en bas âge et dont aucun biographe du romancier n'a parlé ?

Mais il reste un autre problème à résoudre : dans une lettre de Balzac à sa sœur Laure, publiée par M. de Lovenjoul (1), il est fait allusion à une récente paternité du romancier.

« Que peut être devenu cet enfant, une fille nommée Marie, si nous ne nous trompons, écrit à ce propos l'érudit bibliographe de Balzac? Aucun indice sérieux n'existe, à notre connaissance, qui permette d'en rechercher la trace avec quelque chance de succès. » Et M. de Lovenjoul ajoute un peu plus loin :

« Sans appuyer sur un sujet aussi délicat, disons cependant que le grand Honoré a laissé, paraît-il, d'autres héritiers, sinon de son nom, du moins de son sang. Un fils, mort longtemps après lui, et une fille, décédée depuis peu d'années, n'étaient pas ignorés, semble-t-il, d'un très petit nombre de ses amis. Enfin, il perdit encore, en novembre 1846, une petite fille, née à six mois. La naissance de cette enfant donna lieu à l'un des grands drames inconnus, dont le célèbre romancier fut le héros, et les rapides progrès de sa maladie de cœur ont même été dus en partie à cette terrible aventure (2). »

A notre tour, nous posons la question, faute de la pouvoir résoudre.

Que reste-t-il, à l'heure actuelle, de la descendance et des alliés de Balzac ?

La sœur aînée, Laure, mariée à M. Surville, ingénieur, laissa, seule, deux enfants, deux filles, mortes aujourd'hui.

L'aînée, Sophie, bonne harpiste, après un mariage malheureux, finit institutrice chez M. Martin (du Nord), ancien député.

La cadette, Valentine, qui épousa, en 1859, M. Louis Duhamel, avocat à cette époque, plus tard secrétaire du président de la République (M. Grévy), est morte aussi depuis deux ans. Balzac lui reconnaissait de la littérature. Il paraît qu'elle avait une voix de grande

(1) *Un Roman d'amour*, par M. le vicomte S. de Lovenjoul, p. 92.
(2) De Lovenjoul, *op. cit.*, p. 94.

cantatrice (1). C'est Valentine Surville qui, en collaboration avec sa sœur aînée, Mme Sophie Mallet, après avoir été durant sa jeunesse le secrétaire de son oncle, dont elle recopiait souvent les manuscrits, eut le grand honneur et la charge de publier une partie de la *Correspondance d'Honoré de Balzac*. Elle a eu de son mariage deux enfants : une fille qui est devenue Mme Pierre Carrier-Belleuse, femme de l'artiste sociétaire du Champ de Mars et un fils, publiciste distingué.

La seconde sœur de Balzac, une fois mariée, n'eut plus avec sa famille que des rapports très lointains. Elle mourut ayant donné le jour à une fille qui, elle, s'appelait Laurence. C'est cette Laurence qui a épousé M. de Saint-Pierre de Montzaigle. Elle est morte quelques années après la guerre, laissant plusieurs enfants, dont un seul est vivant à l'heure actuelle : M. Paul de Saint-Pierre de Montzaigle, ingénieur au canal de Suez.

M. Surville-Duhamel, avec son cousin de Montzaigle et Mme Pierre Carrier-Belleuse, sont les seuls descendants directs d'Honoré de Balzac, ses petits-neveux et petite-nièce. Ajoutons pour ne rien omettre, qu'il est né il y a cinq ans, une arrière-petite-nièce de Balzac, Mlle Pierrette-Valentine Carrier-Belleuse. M. de Montzaigle a également une petite fille.

Quant à Mme Honoré de Balzac, la femme du romancier, elle est morte en 1882; elle avait une fille, mariée au comte Georges Mnizech, qui est mort fou un peu avant sa belle-mère. La veuve a abandonné l'hôtel de la ci-devant rue Fortunée, vendant tout, et vit, quelque part dans Paris, des débris de sa fortune.

Dr Cabanès.

LE PAYSAN ET L'OUVRIER

DANS LE ROMAN CONTEMPORAIN FRANÇAIS

Surgi de la dégénérescence du Tiers Etat constituant, tout à coup le prolétaire, devenu personne sociale et morale de haute importance, impose son nombre à l'arrogance des castes, ses revendications à la bourgeoisie, l'étude de son âme aux écrivains. Jacques Bonhomme redresse un torse guéri de la courbure séculaire. Un poing nu, armé de l'outil, sort de terre au milieu même de la société. Les milliers d'êtres muets qui furent le soubassement brut des Etats parlent à présent, et ce sont les hommes marquants des classes jadis supérieures qui se font eux-mêmes les orateurs de ces foules, à la tribune nationale, aux mauvais jours des grèves et dans les livres. La tour d'ivoire même s'ouvre

(1) Article de J. Christophe, dans la *Revue indépendante*, 1884.

aux misérables : l'art se sent défaillir de consomption entre initiés trop délicats, s'il n'offre pas les matrices immortelles de ses formes au fleuve brûlant de ces vitalités primitives qui demandent à s'y précipiter, à y condenser leur métal en fusion, à y devenir les effigies de notre temps social devant l'histoire.

C'est un grand fait dans la tradition littéraire que cette survenue du prolétariat, matière première des sociétés, demandant, après les Droits de l'homme, l'attention de l'écrivain. Outre le droit à la beauté, la foule exige le droit à en être le prétexte pour les prêtres de ce qui fut jadis une religion des riches. Ainsi, au domaine lyrique, psychologique et dramatique de jadis, ce siècle adjoint des terres vierges. Le paysan, l'ouvrier, le mineur, devenus hommes libres et destinés aux prépondérances futures, s'imposent aux méditations des penseurs, aux poètes, aux romanciers.

Tout d'abord, il y eut surprise de ceux-ci, maladresse et tâtonnements devant ce nouveau sujet d'études. Le droit de cité, octroyé par la Révolution aux classes inférieures dans les arts et les lettres, déconcerta les principes de vieille date. La France littéraire, prisonnière de la latinité, des règles du XVII[e] siècle, des erreurs de l'art « noble », de tout le fatras scolastique qui contraignait les directions intellectuelles, voulut embellir, déguiser, enrubanner le rustre hâve soudain dressé.

Le goût pastoral déforma Jacques Bonhomme, la bergerade néo-virgilienne travestit l'animal défini, dans une phrase foudroyante et prématurée d'un siècle, par La Bruyère. L'esprit de l'encyclopédie ne pénétra que très mal les écrivains; ils n'en retinrent que le « retour à la nature » au point de vue sentimental, selon la vision décorative, artificielle et métaphorique de Rousseau ou de Bernardin de Saint-Pierre. Les peintres agrestes ne comprirent pas davantage. Il en fut ainsi durant toute la fin du XVIII[e] siècle et l'Empire. Au moment où Beethoven, dans la révélation sublime de son génie, écrivait la *Symphonie pastorale* où expire la tradition des églogues classiques devant le réalisme lyrique de l'*Orage* célèbre, les lettres françaises étaient, comme la peinture, vierges d'un paysage et d'un paysan véridiques. L'ouvrier, pour elles, n'existait même pas.

Le romantisme en releva des détails pittoresques, rien de psychologique, rien de fondamental. Déjà la prépondérance de la bourgeoisie attirait l'attention totale d'un Balzac ou des esprits critiques. Ce vaste sujet devait les absorber avant qu'ils eussent le temps de s'occuper de la foule. Et pourtant Balzac trouvait le moyen d'écrire *Les Paysans*, intuition inégale et admirable d'un

ordre de romans futurs. Il fallut arriver à la fin du romantisme pour que la révélation du peuple dans l'art se produisît. Le sentimentalisme désolant qui a gâté les lettres du second romantisme faussait la vision. Après la bergerade, le mauvais socialisme inventait *Jenny l'ouvrière* et *Mimi Pinson*, aussi erronées que *Jeannot et Colin* et les ouvriers et paysans de George Sand, aussi inexacts, déclamatoires et factices que les utopies de Fourier. Le remueur de terre, l'empoigneur d'outil continuait à être mal connu. Jadis, on nouait des rubans roses à sa houlette, à présent on en faisait un apôtre de cabaret. Il devenait un type littéraire absurde au gré des parleurs, sans que jamais un regard clair, impartial et scrupuleux s'arrêtât sur lui. Encore y avait-il un progrès réel, cependant, et le socialisme de 1848, au milieu de son fatras, dressait-il du prolétaire une image confuse, mais respectueuse des grandes lignes révolutionnaires. La personne morale du peuple convainquait peu à peu les esprits. En peinture, il n'était pas admis comme « noble » et il ne l'est pas encore par des hommes qui, comme M. Bouguereau ou M. Gérome, s'en tiennent farouchement aux principes de l'académisme de 1850. Mais la littérature essayait de se renseigner, de secouer lentement, péniblement, l'armature de préjugés que les siècles avaient imposée à son libre jeu.

Que d'efforts, pour arriver à Millet, à la sombre silhouette de l'*Homme à la houe*, sublime et simple résultat auquel correspond aujourd'hui le *Puddleur* de Constantin Meunier! L'orage qui accueillit le solitaire de Barbizon était autant social que pictural : celui qui accueillit Courbet et l'*Enterrement d'Ornans* ne fut pas moins furieux. Le réalisme choquait autant, et même plus, la conscience que l'esthétique bourgeoises. Les querelles sur le droit au détail vrai, à l'attitude exacte, durèrent pendant tout le second Empire, jusqu'à atteindre leur paroxysme à propos de Manet et de ses amis. Cependant une fade et tiède littérature continuait à présenter des paysans et des ouvriers dignes de l'Opéra-Comique et de l'image d'Epinal, tandis que le sociologue, l'orateur, le polémiste étaient seuls à écrire sur Jacques Bonhomme et son succédané humanitaire Jean Valjean des pages de vérité que les romanciers, désireux d'émettre une foule de théories, ne voulaient pas consulter avant d'imaginer le peuple comme une foule immense de petites Fadettes et de François le Champis.

Les choses en étaient là quand les Goncourt, en écrivant la profonde et poignante *Germinie Lacerteux*, créèrent l'étude psychologique de la femme de servage moderne, quand Champ-

fleury et Duranty se groupèrent autour d'Edouard Manet, qui peignait alors ses premiers morceaux d'observation populacière, quand enfin parut M. Emile Zola, et qu'on commença à entendre parler du roman russe. Le réalisme allait ouvrir au peuple les portes de l'art littéraire : Jacques Bonhomme allait être étudié pour lui-même par des hommes que l'esthétique de caste ne contentait plus, et qui allaient identifier la beauté, abusivement d'ailleurs, avec le caractère.

*
* *

L'œuvre de M. Emile Zola, trop étudiée et trop évidente pour demander aucun nouveau commentaire, excluait, avec un absolutisme tout cartésien, le sentimentalisme pastoral, le socialisme romanesque et le libéralisme déclamatoire du XVIIIe siècle, de George Sand et des écrivains de l'école du bon sens. Elle essayait de donner un compte rendu exact des mœurs du paysan et de l'ouvrier, de leurs idées, de leurs âmes, et de coordonner toutes ces observations par un système déterministe et la théorie scientifique de l'hérédité. Les méthodes sociologiques et celles des sciences naturelles s'adjoignaient les moyens expressifs de la littérature pour présenter un historique moral et social du prolétariat contemporain. La tentative était considérable, mais mal équilibrée ; elle subordonnait presque la partie littéraire, la réduisait à n'être que l'illustration de l'autre. Le défaut de M. Zola fut d'être beaucoup plus peintre et poète lyrique que vraiment apte à la sociologie. Les théories l'embrouillèrent souvent, sa rhétorique lui en céla les contradictions, et il ne sut pas prendre un juste parti entre les deux courants parallèles ; entre la sociologie et l'art littéraire il construisit des proses lyriques indécises, trop surchargées de documents ou de poésie selon le goût des lecteurs, et il créa ainsi l'exemple dangereux de l'art social, conception bâtarde qui a égaré nombre d'esprits. En outre il apporta, pour achever de rompre l'équilibre, son humeur chagrine et pessimiste, une certaine disposition au socialisme de révolte, une conception luxurieuse, fiévreuse, triste et lourde de la vie.

Pourtant, il sut être le meneur d'une vaste enquête. On lui devra, bon gré mal gré, d'avoir adjoint aux lettres la sociologie et la science, d'avoir aidé au rapprochement de ces sœurs ennemies, et d'avoir donné l'impulsion principale d'une littérature dont les mesquineries sont déjà tombées au néant, mais dont le côté largement véridique et social fut bienfaisant. Faire descendre l'art dans les cuisines fétides de *Pot-Bouille* est néfaste.

et la suite négligeable du naturalisme était morte avant que de naître; mais créer *Germinal* est somptueux, humain et utile. M. Zola est pessimiste et d'humeur noire, certes; mais en créant Coupeau, Etienne Lantier, les Maheu et Souvarine, il a éclairé d'une lumière soudaine et inconnue les vices, l'énergie, la bonhomie et la révolte du prolétariat contemporain. L'autorité même de sa lourde et bruyante réputation, sa résistance à la polémique, son obstination systématique ont servi puissamment à aider l'expression de Jacques Bonhomme dans les lettres. La monographie vraie et humaine de l'ouvrier date de l'*Assommoir*. On n'en saurait dire autant du paysan de la *Terre*, encore qu'il y ait, dans ce livre manqué, beaucoup de justesse d'observations.

Chaque écrivain ne saurait manquer d'apporter son tempérament personnel en ses études sur nature, et l'idéal de l'écrivain naturaliste est le statisticien, ou le policier: en disant donc que l'art est « la nature vue à travers un tempérament », M. Zola se jugeait fort bien lui-même et rectifiait l'absolutisme théorique et naïf de son système, qui fut infiniment inférieur à ses livres. Les quelques hommes qui ont étudié le paysan et l'ouvrier dans le roman récent ont obéi à leur nature ou à des traditions. Aucun peut-être n'a su fondre totalement les données sociologiques et l'art psychologique et littéraire dans l'expression du prolétariat, comme l'ont su faire Tolstoï dans la *Puissance des Ténèbres* ou Gerhardt Hauptmann dans les *Tisserands*, ces grandes œuvres-types de « l'art social » véritable.

Si nous avons eu des peintres de paysans, Pissarro, Lhermitte, Roll, Bastien-Lepage, l'aquafortiste littéraire des terriens, c'est Guy de Maupassant, petit maître surprenant de netteté mordante, de forte et simple construction, de comique tranquille et de pénétration des âmes médiocres. Il avait la vision courte, le style simplement clair et correct, aucun lyrisme, aucune idée générale, peu d'art, mais une composition stricte et une faculté d'ordre et de concentration très intense. Il vit les paysans, les ouvriers, les employés en gentilhomme campagnard, bien plus qu'en littérateur, et avec des moyens élémentaires il reconstitua des tableaux de genre dont certains donnent la sensation intégrale de la vie, l'image même de tels mouvements d'âme du prolétariat moderne. La faculté de dialogue qu'avait Maupassant servait à merveille la vérité sèche et nue, et il savait se faire comprendre du public et le conduire peu à peu à la compréhension du réalisme littéraire. La psychologie de la Normandie agraire est parfaitement établie dans ces récits

frappants, nerveux et d'un contour très arrêté, sans hors-d'œuvre, avec le seul agrément de la justesse imperturbable. A ce point de vue, Maupassant reste le révélateur par excellence de l'âme rurale de son époque, l'anatomiste de la masse électorale des campagnes. S'inspirant des croquis saisissants « enlevés » par Flaubert en marge de *Madame Bovary* et de *Bouvard et Pécuchet*, plus que de l'admirable *Cœur simple*, d'une portée mystique trop spéciale, il réalise pleinement un genre de littérature documentaire qui restera son titre devant l'avenir infiniment plus que ses romans mondains si lourds, encore que j'aie pour *Notre Cœur* et *Bel-Ami* une durable dévotion.

L'ouvrier parisien en général est peint dans Coupeau, l'ouvrier socialiste naïf ou matois dans Rasseneur ou Maheu de *Germinal*, l'ouvrier anarchiste, moins heureusement d'ailleurs, dans Salvat (1), de *Paris* : voilà l'apport de M. Emile Zola. Le paysan de la campagne grasse, le fermier, voilà l'apport de Maupassant. Les instincts mauvais du paysan de la terre ingrate s'énoncent très inégalement dans la *Terre*, mais le mineur, dans ce beau et grand poème qui s'appelle *Germinal*, a pour la première fois levé sa face de révolte sombre et crié sa clameur qui, jusqu'alors, bruissait sous la terre, pour effarer les lettres, la bourgeoisie, l'époque. Mettons à part les fiévreux tableaux de prolétariat peints avec un génie heurté dans le *Vingtras* et l'*Insurgé* de Jules Vallès. Tout ce qui a accompagné ou suivi Maupassant et Zola n'a fait que reprendre des détails partiels de leur œuvre, puisqu'il faut borner à l'unique essai de *Germinie Lacerteux* la tentative de psychologie populaire des Goncourt, et au *Cœur simple* celle de Flaubert.

Des psychologies de terroir se sont établies par les soins de divers romanciers. Les scènes familières et exquises de M. Jules Renard qui procède plus directement que personne de Maupassant, mais avec une finesse suraiguë, ne se passent précisément nulle part; ce sont des « histoires naturelles » observées selon une loi de vérité restreinte mais générale, de petites pointes sèches dont la morsure étonne par son acidité, par son esprit de satire corrosive et d'ironie froide. M. Henry Gauthier-Villars, se reposant de ses fantaisistes chroniques musicales, a signé des histoires savoureuses sur la Normandie paysanne. Le Midi provençal a donné lieu à nombre de romans descriptifs plutôt que

(1) Sa psychologie parait avoir été élucidée avec une profondeur et une divination humaines peut-être définitives dans le dernier roman des frères Rosny, les *Ames perdues*, où brillent des beautés morales admirables. Il y a là, mis à nu, tous les ressorts secrets de l'âme anarchiste actuelle, déjà hautement envisagés dans le *Bilatéral* des mêmes auteurs.

psychologiques et populaires; Daudet efffeura à peine la psychologie des foules, et les peintures de Camargue de M. Aicard sont bien plutôt décoratives qu'elles ne renseignent sur cette race fataliste, concentrée, quasi-orientale, qui est le prolétariat provençal. M. Loti, en écrivant *Ramuntcho*, ne nous apprit rien sur le paysan Basque, malgré ses prétentions à être autre chose qu'un aquarelliste chatoyant. M. Richepin, en écrivant le *Cadet*, a donné sur la Thiérache un document de haut intérêt. Il y a là une figure de vieille servante qui fera cent fois plus pour le nom de l'auteur devant l'avenir que tous les Chemineaux, les Truands et les Martyres dont sa rhétorique boursouflée encombra le théâtre contemporain. Le roman du *Cadet*, paru sans tapage, est un livre solide, par instants profond, et très curieusement expressif.

Il faut faire une place à part aux romans sérieux et distingués de M. Pouvillon, encore qu'ils peignent plutôt des familles provinciales que des ruraux proprement dits. Et l'on peut en dire autant des livres agrestes de Ferdinand Fabre, qui encadra de paysages cévenols, rocailleux, peints avec parfois l'âpreté large de Courbet, ses histoires de prêtraille obscure, étudiées avec une myopie sagace et patiemment ouvragées dans le gris. Mentionnons en façon d'intermède la sortie amusante, la charge furieusement pittoresque où M. Huysmans, dans *En Rade*, a donné carrière à sa savoureuse mauvaise humeur contre les paysans, aussi certaines notes de M. Descaves et de M. de Curel, pour en venir à M. André Theuriet. Celui-là s'est fait un monopole du roman paysannesque et forestier. Il a signé certains paysages ardennais qui sentent bon les bois et les champs, et qui sont d'un Jules Breton plus mou et moins soutenu dans la coloration, mais d'aspect plus agréable. Le malheur est que M. Theuriet, qui se laisse aller à sa nature pastorale dans la description et trouve moyen, sans style et sans lyrisme, d'être parfois charmant à force de naturel, obéit à des idées littéraires d'un classicisme conventionnel, étroit et peureux. Il installe, moins bien campées et sans leur allure romantique, les poupées de George Sand dans ses paysages vrais; le sentimentalisme a corrompu chez lui les dons naturels, et ce faiseur d'églogues s'est guindé au rang de romancier sans en avoir les qualités de fond. De ses livres ennuyeux, en somme, et d'une médiocrité de conception que violente parfois une pointe inattendue de sensualité, on ne peut retenir que certaines esquisses champêtres. Mais tous ces volumes n'apprennent rien de profond ou de nouveau sur la psychologie des classes inférieures du Tiers : ils rééditent la tradi-

tion pleurarde, pittoresque ou déclamatoire des récits de 1850.

M. Quesnay de Beaurepaire, *alias* Jules de Glouvet, voire même triplé en Lucie Herpin, sera le seul à ne se point étonner d'être compté ici parmi les hommes de lettres, alors que sa renommée, de tout autre aloi, lui permet de négliger ce modeste avantage devant le public français. Il siéra, néanmoins, dans une pure intention de nomenclature, d'adjoindre ces deux pseudonymes au nombre des personnes qui écrivirent ces œuvres lourdes, ternes, honnêtes et parfaitement négligeables dénommées « romans forestiers » dans notre époque. L'horreur du lyrisme et l'abus des sentiments vertueux sont, avec une syntaxe lente à s'organiser, les caractères distinctifs de ce genre d'écrivains où l'auteur de tant de réquisitoires fut jugé digne de briller par l'indulgent verdict de M. Jules Lemaître : et il est juste de reconnaître que si les livres romanesques de Jules de Glouvet ne firent pas plus de bruit que le *Panama et la République* de Quesnay de Beaurepaire, ils n'étaient cependant ni plus mauvais ni meilleurs.

***

Qu'ajouter à cette rapide revue des psychologues du paysan et de l'ouvrier modernes? Il nous eût été précieux d'entrer dans l'étude détaillée de certains livres et de certains personnages, si nous n'eussions dû en être entraînés beaucoup trop loin; et cette étude ne vaudra sans doute que comme sommaire d'une analyse critique très développée. On le voit, nous sommes aux prodromes, tout juste, d'un travail qui pourra être vaste. Les observations vives de Maupassant, les grandes visions lyriques de Zola, quelques pages et une foule de volumes insignifiants, voilà le bilan. Les sociologues, les tribuns, les polémistes écrivent, mieux que les écrivains, les désirs, les pensées, les tares du prolétariat. Les romanciers voient faux. Ou ils dépeignent des animaux, s'ils sont pessimistes et aristocratiques, ou ils dépeignent des travailleurs de dessus de pendules, s'ils sont timides, sentimentaux et bourgeois. Entre Buteau, de la *Terre*, et un paysan de M. Theuriet, il y a une place admirable pour la vérité.

Un accord des données sociologiques et des ressources imaginatives de la littérature peut s'établir : car enfin la foule, lentement éducable, se prépare chaque jour, de par la dégénérescence du Tiers constituant et le progrès du socialisme, à devenir le personnage de premier plan, multiforme et simple d'âme, dans l'état démocratique. Le roman de foules se substituera un jour au roman de castes. Des esprits intuitifs comme, par exemple, ceux de M. Paul Adam ou de M. Rosny, le sentent au point de

chercher obstinément à concilier l'individualisme des héros de roman avec cette nécessité de demain. Toutes les notions changent d'aspect dans notre temps, celle du roman de caste ne résistera pas davantage.

Sur les ruines du sentimentalisme, sur la désuétude de la psychologie stérile des mondaines, des snobs, de l'amour artificiel et des sentiments appris de la bourgeoisie policée, l'antique Jacques Bonhomme, devenu libre, doté d'une conscience, élevé au rang d'unité sociale, deviendra un sujet important des livres passionnels et des œuvres de caractère de l'avenir. Il y aura d'une part les volontés supérieures, les êtres d'élite, les intellectuels et de l'autre la foule organisée, douée d'une conscience collective et d'une vie organique gouvernée par les nécessités politiques et morales. Le terme moyen qui sépare ces deux éléments aujourd'hui sera supprimé, c'est-à-dire le contingent de personnages malsains, avortés, factices et insupportablement nantis de vanité en place de volonté, qui sont les héros des romans actuels, et que nous voyons étudier gravement par M. Bourget, M. Prévost, M. Ohnet ou tels autres écrivains à la mode, comme s'ils n'étaient pas le rebut et le ridicule de la société dynamique, les polichinelles de nos mœurs.

Le roman de la vraie femme et du vrai prolétaire est encore à écrire. On n'a peint jusqu'ici que la poupée pédante à la place de la poupée prostituée et de la poupée bête, la lycéenne à diplômes au lieu de Nana ou de Jenny. On n'a peint que le paria déclamatoire et anarchiste, Salvat ou Souvarine, à la place de l'ouvrier prêcheur et libertaire de Fourier, de Mme Sand et de Béranger. Il y a presque tout à faire, ce qui a été relevé plus haut ne compte pas. La femme, libérée du faux respect chrétien comme du servage antique, va peut-être, selon l'expression de Jules Laforgue, passer « du ménage de la famille au ménage de la planète » en tous cas de l'état social. Quant au démocrate organisé, responsable, éduqué, il posera le pied sur la société bourgeoise, regardera l'artiste en face, et lui dira : « Tu les as peints, étudie-moi, et dis si je ne vaux pas aussi ton attention, ton étude et ton œuvre, moi qui produis, comme toi, moi, qui suis comme toi le sel de la terre. » Ce jour-là, un champ nouveau, illimité, s'ouvrira devant l'écrivain. L'indécise et dangereuse conception présente de l'art social, les rêveries encore utopiques de Tolstoï s'éclairciront. La sociologie aura trouvé son expression esthétique dans la suppression des psychologies professionnelles et des individualités de castes, dans l'unification lyrique des éléments moraux et matériels de la vie.

CAMILLE MAUCLAIR.

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

Mon Régiment Russe, par ART ROE (Calmann Lévy). — *La Chair en joie, le Cœur en peine*, par RENÉ MAIZEROY (Nilsonn). — *L'Idée suprême de Galérius Kopf*, par CHARLES BAÏHAUT (Flammarion). — *L'Inimitable*, par ERNEST LA JEUNESSE, (Fasquelle). — *Les Empoisonneuses*, par DANIEL COPPIETERS (Vromant). — *Anna*, par FÉLIX DEPARDIEU (Ollendorff). — *Du côté de chez nous*, par ARTHUR CHASSÉRIAU (Ollendorff). — *L'Innocente de Rochebignon*, par EDOUARD DUPRÉ (Perrin).

Le titre énigmatique du volume de M. Art Roë s'explique heureusement dès les premières pages. L'auteur est, en effet, officier de l'armée française, et il se considère, en quelque sorte, comme uni par les liens d'une étroite fraternité d'armes avec les officiers russes appartenant au régiment de même arme et de même numéro que le sien. C'est donc ce régiment qu'il appelle : mon régiment russe, c'est sa vie qu'il nous conte, sa vie de tous les jours, monotone et triste, dans les marécages de la Wolhynie, garnison de Rovno.

M. Art Roë est doué, sans parler de ses qualités de style, de tout ce qui caractérise l'observateur. Il voit avec une étonnante justesse, démêlant comme par instinct le trait caractéristique, l'épisode touchant, l'anecdote révélatrice de l'âme qu'il a entrepris de peindre, cette âme russe si complexe en son apparente simplicité. Nulle partie de son livre ne trahit l'écrivain professionnel. Tout ce qui n'est pas absolument nécessaire est retranché sans pitié. La rhétorique est absente, et les descriptions sont d'une étonnante sobriété de lignes, qui ne nuit pourtant en rien à l'intensité de l'effet produit.

Il faut dire que M. Art Roë a été, au cours de ses visites à l'armée russe, singulièrement privilégié. Il accompagnait en effet une tournée d'inspection du général Dragomirov, et, à en juger par les détails qu'il donne, il serait à souhaiter que nos généraux inspecteurs d'armée apportassent, dans l'exercice de leur mission, la même attention, le même intérêt, la même minutie inquisitrice que les « commandants de troupes » russes. Je veux croire, pour l'honneur des nôtres, que M. Art Roë a légèrement flatté le portrait qu'il nous donne de Mikhael Ivanovitch Dragomirov. Malgré cela, il faut avouer que nous nous trouvons en présence d'un chef exceptionnel et d'une intelligence d'élite servie par une érudition rare. Certaines de ses démonstrations philosophiques témoignent d'une singulière hauteur de vues et d'un détachement des préjugés professionnels, dont on trouverait difficilement un autre exemple.

Revenons maintenant au régiment russe. Dès son arrivée, l'officier français est reçu avec un enthousiasme indescriptible. On débouche

en son honneur les plus coûteux flacons de vins de France. Puis, tout à coup, une musique invisible attaque la *Marseillaise*.

Certes, j'aurais dû m'y attendre et la surprise est banale, le chant français et le vin français sont les deux produits de chez nous qui ont fait le tour du monde. Mais au fond de la Volhynie, dans ce bourg perdu, comme il paraît plus beau. l'air de notre pays, et comme elle serre fort le cœur, la réponse des bouches étrangères au grand cri d'appel que nos pères ont poussé! Car c'est le cri libérateur, c'est le cri civique et militaire qui n'a pu retentir sans qu'un vent de victoire l'emportât par le monde et le semât partout, comme une graine; c'est le cri surhumain entendu au-delà de toute frontière et qui évoque à jamais, par dessus les nations, une patrie plus haute, idéale, impossible, une patrie de Justice et de liberté.

Rien d'amusant comme l'histoire de France racontée par un vieux moujik.

— Les Français nous ont fait la guerre en l'an XII, je le sais bien. Ils sont venus à Moscou pour prendre la couverture d'or qui est sur le clocher de l'Ivan-Veliki. Les gredins ont voulu la prendre, mais leur corde a cassé et la couverture d'or aussi s'est brisée en tombant par terre. Voilà pourquoi Moscou n'est plus la capitale...

— Ainsi, grâce à Dieu, le tsar français n'a pu emporter le toit de l'Ivan-Veliki?

— Il est arrivé malheur au tsar français. Il a perdu son chapeau dans cette guerre de l'an XII et ses sujets n'ont pas voulu lui obéir : voilà son malheur. « Où est ton chapeau ? qu'ils lui disaient; sans chapeau, tu n'es plus notre tsar... C'est pourquoi il est revenu en Russie chercher son chapeau; mais, cette fois, il est revenu par mer et il a débarqué à Sébastopol. Je le sais parfaitement bien; je suis moi-même un soldat de Sébastopol. « Que viens-tu me réclamer ton chapeau? lui a dit le tsar Nicolas Paulovitch. Dieu sait où est ton chapeau! » Le Français a détruit la ville, mais il n'a pas retrouvé son chapeau. C'est pourquoi ses sujets l'ont congédié et il n'est plus leur tsar. Ils se gouvernent tous seuls; ils nomment un bailli, avec un Conseil communal; tantôt un menuisier, un forgeron...

— Ou peut-être un officier? Un professeur?

— Jamais d'officier, jamais de professeur, mais un homme qui travaille de ses mains. Un tailleur, un savetier, voilà celui qu'ils nommeront; et quant au tsar, ils n'ont plus de tsar!

— Plus connu jusqu'à présent comme conteur léger, M. René Maizeroy s'exerce aujourd'hui à l'analyse féministe. Il semble qu'il n'y réussisse pas complètement et qu'il n'ait guère entrevu la solution du problème qu'il avait lui-même posé. L'histoire est celle d'une ballerine de la Scala, éprise d'un jeune homme qui l'aime éperdûment. La jolie Lucienne Zanni n'est naturellement pas de celles qui font de longues résistances. Elle se donne avec emportement, et, tout de suite, c'est une tempête de passion dans la description de laquelle M. René Maizeroy apporte du reste une certaine sobriété. Le jeune homme lui-même n'est pas libre : une vieille maîtresse encore aimée le tient dans un filet qui n'est pas prêt de se rompre. Zanni, sans jalousie, gênée simplement par cette rivale, s'en va bien loin, en Italie, prend un autre amant, oublie celui qu'elle adorait, lui revient, le trompe, lui revient encore, et le livre se ferme sur le pardon de

l'amoureux, pardon qui aura certainement dans l'avenir d'autres occasions de se manifester. Tout cela n'est pas, comme on le voit, d'une intensité d'intérêt bien vive ni d'une bien rare nouveauté. M. René Maizeroy ne tente même pas de rajeunir, par le choix des épisodes, la banalité de sa fabulation. Il se contente d'écrire d'une verve facile, avec une correction un peu sévère, dans laquelle éclate soudain, par instants, la grandiloquence de quelques phrases soigneusement choisies.

Le volume est illustré — et c'est son étrangeté principale — de photographies prises sur nature. Avec un peu de malveillance, on pourrait même s'imaginer que le livre de M. René Maizeroy n'a eu d'autre but que de réunir ces photographies et de les relier entre elles. Il en est, en tous cas, comme l'Ecole des Dentellières, à Venise, qui portent un bizarre cachet d'*utilisation*.

— L'idée suprême de Galérius Kopf est une sorte de cauchemar éclos dans une imagination malade. Je ne parle pas seulement de l'idée elle-même, assez macabre, qui est d'asphyxier dans une fête, à l'aide d'un gaz foudroyant, l'élite du Parlement, des diverses académies, de la finance et de la vieille noblesse; mais aussi du volume lui-même, touffu, incohérent, encombré de discussions philosophiques, esthétiques, physiologiques et ethnographiques qui finissent par nous donner mal à la tête. L'analyse d'un pareil travail ou labeur n'est pas aisée, tellement les personnages qui s'y meuvent sont confus et tellement aussi leurs passions sont nébuleuses et leurs actes imprécis. L'auteur avait évidemment grande envie de placer ses théories sur la littérature religieuse de l'Inde antique, accompagnées çà et là de quelques mots sanscrits. Cela nous a valu un personnage étrange, M. Langson, belge d'origine et hindou par vocation, qui ne veut marier sa fille qu'à un sectateur de Brahma. Nous avons aussi deux artistes syllogisants, un sculpteur et un peintre, amoureux, l'un de la fille du sanscritisant, l'autre d'une belle personne, catholique exaltée, qui se fait religieuse pour ne pas épouser le matérialiste qu'elle aime. Ajoutons une descendante des Croisés, devenue par nécessité une notable commerçante de la rue d'Aboukir; son neveu, anarchiste militant, une concierge appelée Mme Moulinard et une amirale évaporée, mère de la catholique intransigeante. On se demande vraiment ce que ces personnages peuvent bien faire pour demeurer aussi étrangers les uns aux autres. Notez qu'ils sont fort bavards, mais qu'ils se gardent bien d'agir. L'anarchiste lui-même se contente de pérorer, mais, au demeurant, il se tient coi.

M. Charles Baïhaut croit-il vraiment avoir fait, après tant d'autres dans ces derniers temps, une étude de l'anarchie? Je ne le pense pas, car, dans ce cas, son erreur serait fort lourde. Séverin Vargas n'est anarchiste que d'épiderme. C'est plutôt un révolutionnaire instinctif, révolté par les injustices de la vie sociale, déblatérant contre les détenteurs du pouvoir politique et économique, mais n'ayant ni idées personnelles, ni théories propres. Quant à Galérius Kopf, qui res-

semble par tant de côtés, — sa mort exceptée — au fameux Cornelius Herz, c'est plutôt un type emprunté à quelque roman fantastique qu'un être de notre civilisation actuelle. Il y a en lui du Monte-Christo, du Vautrin et du Cagliostro. On lui prête les miracles les plus invraisemblables, les actes les plus déconcertants, sans nous montrer aucunement le motif qui le pousse à se mêler ainsi des affaires des autres. Et cette imprécision devient bientôt si lassante qu'il faut se sentir soutenu par l'impérieux sentiment du devoir pour ne pas fermer le livre avant la fin.

— Avec l'*Inimitable* de M. Ernest La Jeunesse, nous sommes en plein symbole et, avouons-le, nous n'y voyons pas très clair.

C'est qu'il y a symbole et symbole et que, sans doute, M. La Jeunesse en tient pour l'obscurité. Il s'agit d'un jeune homme, André Léglise, qui arrive à Paris avec un bâton, un rouleau de papier, une serviette d'écolier et un chat boutonné sur sa poitrine. Bien entendu, le jeune homme est un symbole et le chat en est un autre. Comme le chat est perdu dès les premières pages du volume, j'imagine qu'il symbolisait les illusions du jeune homme, mais je ne garantis rien. Je ne sais trop non plus ce que symbolise le jeune homme. On nous dit qu'il est vierge, ce qui doit évidemment signifier quelque chose. Il rencontre, à une réunion de salutistes, une jeune fille nommée Grace. Il a un ami, Jean-Michel Duvagne, qui est épileptique et qui a une fiancée qu'on va chercher à la gare. Autant de symboles La Nature et l'Humanité jouent également leur rôle, toujours pas très clair, Tout à la fin, André Léglise et la petite salutiste Grâce, commencent à s'aimer pour de bon. Et voilà pourquoi cela s'appelle l'*Inimitable*. Maintenant, ne me demandez pas qui est l'Inimitable, d'André Léglise, de son chat, de la petite Grâce ou de l'épileptique Jean-Michel Duvague : je vous répondrais que c'est sans contredit M. Ernest La Jeunesse en personne.

— Sans plus de clarté que M. Ernest La Jeunesse, l'auteur des *Empoisonneuses* affiche un égal dédain de l'intérêt, auquel il ajoute par surcroît un évident mépris de la syntaxe. Même à Bruxelles, personne n'a droit d'ignorer que le verbe *vêtir* fait, à la troisième personne de l'imparfait de l'indicatif, *vêtait* et non *vêtissait*. Cette erreur n'est pas la seule. Le fond lui-même n'est pas extrêmement supérieur à la forme. Lès sept courtes nouvelles qui composent le volume sont d'une banalité uniforme et dénotent une inexpérience sur laquelle il serait cruel de s'appesantir davantage.

— Avec l'*Anna* de M. Félix Depardieu nous pénétrons dans un monde à l'existence duquel je veux bien croire, pour ne pas montrer un scepticisme de mauvais goût, mais dont je me garderais bien de garantir l'authenticité. C'est le monde cher aux romanciers d'une certaine école, où tous les héros sans exception sont munis de la particule, et où un roturier n'oserait s'aventurer de peur de scandale. Cette réserve faite, *Anna* a des qualités réelle d'invention et certains portraits sont assez finement dessinés. La scène se passe sur la plage

flamande de Liederkerke, villégiature éminemment *smart*. La famille de Roulers s'y est installée, avec quelques amis : le duc et la duchesse d'Handricourt, jeune couple vicieux et mal élevé, qui pousse jusqu'à la dernière outrance le mépris des convenances les plus élémentaires; le comte Bernard de Salzac, poète mondain, auteur des *Relents de l'au-delà*, grotesque et malfaisant, plus quelques ducs et barons de moindre importance. Jean de Roulers, fils du baron de Roulers, s'éprend d'une adorable jeune fille, échappée d'un roman de M. Georges Ohnet, Anna Van der Sluys, qu'il sauve — ne riez pas! — de la mer où elle était en train de se noyer le plus élégamment du monde. Le mariage serait conclu tout de suite, et par conséquent le volume clos, si le baron et la baronne de Roulers ne s'opposaient à l'union de leur fils avec la fille de Van der Sluys, qui, bien que créé par le pape duc de Torrenuova, n'en demeure pas moins le propriétaire des principaux hôtels de Liederkerke. Mais une vieille tante, agrémentée de quatre-vingt-dix mille livres de rentes, et dont les Roulers escomptent la succession, intervient au moment précis et Jean de Roulers peut épouser son Anna. Tout cela, comme on voit, n'est pas d'une imagination bien débordante.

Quant aux mœurs de ce monde, que M. Félix Depardieu nous dévoile, elles donneront une piètre idée de nos deux aristocraties de la naissance et de l'argent. On aimera mieux croire qu'il y a quelque exagération dans leurs peinture, notamment en ce qui concerne la manifeste ivresse de Mme la duchesse d'Haudricourt au bal du Kursaal de Liederkerke.

— M. Chassériau est Basque et il ressent une vraie joie à chanter les gloires de son pays natal. *Du Côté de chez nous*, qui s'ouvre par une jolie préface, un peu superficielle, de M. Pierre Loti, dénote chez son auteur de sérieuses qualités de style et une souplesse de plume fort digne d'attention. Le malheur, c'est que, malgré les théories nettement affirmées de M. Chassériau sur la sincérité et la simplicité en art, tout cela est un peu trop fortement imprégné de littérature. Des sept nouvelles qui composent le volume, deux seulement, les deux premières, sont exclusivement basques. Les autres n'ont pas de patrie. Encore, l'origine de *Du Côté de chez nous* et de *Hirur Desirak* (Les trois Souhaits), apparaît-elle beaucoup plus dans les détails du décor que dans la psychologie propre de chacun des personnages. Il n'est pas besoin d'être « joueur de pelote » pour être volage, et les infidélités de Pierrenió ressemblent, à s'y méprendre, aux infidélités de tout autre bellâtre picard ou provençal, normand ou breton. On sent que, de parti pris ou inconsciemment, l'auteur a analysé un pays, bien plus qu'une race. Elle est cependant d'une originalité bien exceptionnelle, cette population basque, si mystérieuse et si troublante, tassée dans ce petit coin de France avec ses mœurs d'un autre temps, sa langue sans filiation apparente, ses noms rocailleux comme les galets de ses gaves. Comment M. Chassériau n'a t-il pas trouvé le moyen de nous révéler les sauvages beautés de quelque vieille

légende ou de quelque antique chanson du pays? Cela eût mieux fait notre affaire que ses récits sans marque, à fabulations déjà lues et qui n'intéressent que par le soin de l'écriture. Et c'est là une preuve nouvelle, après tant d'autres, qu'en art comme en autre chose, le but visé n'est pas toujours le but atteint.

— J'ai beaucoup goûté *l'Innocente de Rochebignon*, de M. Edouard Dupré. Là aussi, le symbole apparaît, mais si discrètement évoqué, qu'il ne fait qu'ajouter un charme de douce philosophie humaine à un récit très suffisamment tragique.

C'est en pleine existence terrienne, chez des rustres simples et pourtant d'âme tourmentée, que M. Edouard Dupré a placé sa scène. La femme de Landier, Maryvonne, a laissé seule sa petite fille Perrine, une pouponne de six mois, qu'effare l'apparition soudaine d'un chemineau bohémien. En grandissant, l'enfant reste innocente. Mais sa faiblesse d'esprit n'empêche en rien l'épanouissement de son corps. Quand, grandie, elle conduit ses bêtes à la pâture, seule besogne à laquelle soit apte son intelligence embrumée, les gars la suivent avec des yeux luisants de convoitises. Un jour, le fils d'un riche fermier voisin, Julien Gouraud, la rencontre dans une grotte où elle s'abrite d'ordinaire contre les orages. Julien n'est ni un scrupuleux, ni un timide. Sa beauté et sa force séduisent Perrine, qui se donne, avec une sorte d'extase bestiale. Puis, Julien part au régiment et Perrine met au monde un enfant, né de cette unique rencontre. Julien cependant, son temps fini, revint au pays, et s'éprend de la plus jeune fille de Landier, la blonde et douce Céleste. Passion bientôt partagée et mariage conclu. Mais Perrine, dans les ténèbres de son âme incomplète, a compris cependant la trahison. Une nuit, elle met le feu à la ferme qu'habite Julien. Son étroit cerveau ne peut plus contenir que la vengeance. Le feu est éteint et Perrine est enfermée dans une maison de fous, d'où elle s'évade la veille même du jour fixé pour le mariage de Céleste et de Julien. Et quand, dans la splendeur d'une matinée de Pentecôte, les deux jeunes gens, revenant de l'église où ils ont été unis, passent dans un chemin creux, l'Innocente frappe Céleste d'une pierre à la tête, et la pauvre enfant tombe morte dans les bras de son mari. Quant à Perrine, elle tombe en fuyant dans un précipice, et a tout juste la force d'aller mourir dans sa tanière, comme une bête blessée.

Dans sa préface, M. Edouard Dupré nous apprend que « Perrine, c'est l'Humanité qui veut monter jusqu'à la pleine lumière de la Raison, mais retombe, après de vaines espérances, dans les ténèbres de la Bestialité. Céleste, c'est l'Idéal, où l'on tend, mais qui s'évanouit lorsqu'on va l'atteindre ». Je n'y contredis point, bien que cela n'apparaisse pas fort nettement dans le livre lui-même; mais cela, au fond, n'importe guère. Et Perrine ne symboliserait pas l'Humanité et Céleste ne symboliserait pas l'Idéal, que l'œuvre de M. Edouard Dupré n'en serait pas moins fort émouvante, fort passionnée et, par endroits, très superbement tragique.

LE GRAND PACIFIQUE

Une rue de village ou plutôt une route : à droite, une rangée de maisons de pêcheurs, très pauvres, sans étage; à gauche, une haie basse enfermant des potagers sans arbres à cause du grand vent, et après, par dessus la haie, la dune et la mer.

Au milieu, c'est le chemin, le va-et-vient de tout ce qui passe, la poussière que le vent soulève, le caillou que le pied heurte, les empreintes de pas que de nouveaux pas effacent.

Au fond de ces maisons, c'est, à l'abri des gros temps et du grand soleil, l'ombre secrète où le foyer du pauvre rayonne mystérieusement; c'est l'intimité de la vie, l'humanité indigente qui aime et souffre, naît et meurt.

C'est le lit, la table, la chaise, le berceau, dans toute leur simplicité rustique, avec tout ce qu'ils représentent de tourments et de joies : la table gaie aux yeux des petits affamés lorsqu'elle supporte la soupière pleine et le grand pain sorti tout à l'heure du four et recouvert d'un linge blanc comme il convient à un aliment sacré; la table lugubre le jour où, placée devant la maison et portant un crucifix de bois ou une croix de paille tressée, elle annonce que la Mort a passé là; le lit doux au lutteur de mer quand, après une rude marée, il s'y étire et s'endort; le lit triste au malade qui ne le quitte plus.

Par l'entrebâillement des portes et à travers les petits carreaux des croisées, vous surprenez furtivement, en passant, des instants de cette vie intime. Là, vous entendez des vagissements de nouveau-né qu'un murmure de femme console; plus loin vous entrevoyez une fillette penchée sur sa couture, pendant qu'un grand gaillard de jeune matelot, souplement appuyé du coude contre l'encadrement de la porte, la regarde longtemps et ne dit rien ; ici, dans la plus vieille maison, c'est celui qu'on peut toujours apercevoir, à toute heure du jour et en toute saison, entre les rideaux toujours écartés de sa fenêtre, le vieux marin alité par la paralysie qui trouve que les heures sont longues et les années aussi.

On avait mis le lit du paralytique devant la fenêtre, car la seule distraction du vieux retraité privé de la mer, c'est de pouvoir contempler encore un petit bout d'immensité, y voir passer le bateau pêcheur ou le transatlantique et s'allumer le phare à l'heure où le soleil s'éteint.

La maladie du vieux était de celles dont on attend la guérison d'abord de jour en jour, puis de mois en mois, puis d'année en année jusqu'à ce que, las d'espérer, on s'y habitue. Quand le médecin des pauvres passait par hasard devant la maison, il entrait. Après chaque visite, le patient disait :

« C'est un homme bien amiteux. Il m'a dit des paroles qui cou-
« laient comme de l'eau douce. Mais je vois bien ce qu'il y a au

« fond : on peut remiser mon gréement de mer, mes bottes, mes « cotillons, mon sorroï, je suis bon à remiser moi-même, je suis « échoué pour longtemps ! »

Peut-être espérait-il qu'on lui dirait le contraire, mais ceux que préoccupent les dures et quotidiennes exigences de la vie, n'ont guère le loisir de chercher dans leur esprit des mots d'espoir et de consolation. Sa vieille femme toujours affairée allait et venait, cancanait, se plaignait, se disputait dehors avec ses voisines. Ses fils revenaient de la pêche avec une exclamation joyeuse ou un juron. Ses petits-fils, en rentrant de l'école ou de la mer, réclamaient leur tartine qu'ils dévoraient gaîment, groupés ensemble sur le seuil dans un rayon de soleil. L'aïeul ne tenait pas plus de place dans la maison que n'en tenait son lit. On lui donnait le nécessaire distraitement, comme on met des débris de bois dans l'âtre pour alimenter une faible flamme.

Il s'éternisait là comme le représentant du Passé au milieu des mille soucis du Présent.

Il était l'îlot immuable autour duquel s'agite le flot de la vie journalière.

Les souvenirs anciens étaient ceux qui le hantaient le plus, mais on n'écoutait plus ses vieilles histoires éternellement les mêmes. Seul, son petit fils Jean-Louis, le mousse, prenait plaisir à les entendre encore. Les enfants aiment les redites et sont curieux du passé des vieux, parce que c'est d'après ce passé qu'ils se font une idée des choses inconnues que l'avenir leur réserve à eux-mêmes.

Il y avait des histoires terribles qui commençaient par :

« Quand nous étâmes dans la Mer Noire, au siège de Sébastopol. » C'étaient des récits rappelant l'un de ces chocs affreux dont l'homme toute sa vie ressent le contre-coup :

« On était à ses pièces et fallait pas broncher. J'ai tiré du canon, « le grand jour, pendant plus de six heures. Quand nous étions à « bout de forces, car c'était dur, on nous donnait à boire de l'eau-« de-vie mêlée de poudre ; ça nous brûlait le coffre et nous redeve-« nions hardis comme des lions. Mais ceux qui en buvaient de « trop étaient finis, ils n'avaient plus connaissance. On était saoul « d'avance à cause du bruit, quel bruit ! non de nom ! un bruit « cruel ! on n'entendait pas mourir les camarades... on les voyait « tomber comme des masses dans des paquets de fumée. On se « disait l'un à l'autre pour se remonter le courage : « — Tout à « l'heure ça sera notre tour ! Va ! tiens bon ! » Et on riait, on était « fou, on ne pensait plus à son village ni à sa maison et on criait : « Vive la France ! »

Mais à côté de ces sombres récits, il y en avait de lumineux dont le réjouissant prélude était :

« Quand nous étâmes à bord du *Glorieux*, dans le grand Paci-« fique. »

Tout l'Extrême-Orient y défilait dans un éblouissement. On y voyait des îles enchantées au climat toujours heureux et tiède, ren-

dant la vie facile et les loisirs délicieux. Le petit Jean-Louis appuyé des deux coudes sur le lit, ne se lassait pas d'écouter ces merveilles. Il connaissait aussi bien que s'il l'avait vu, le *Glorieux*, qui était un beau trois-mats en bois orné d'une moustache verte. Il songeait au jour où, lui aussi, il doublerait le cap de Bonne-Espérance et ce nom, si doux, l'enchantait. Il entrevoyait les pays rayonnants de lumière où il jetterait l'ancre avec les compagnons, ces terres féeriques où les papillons sont grands comme des oiseaux et les oiseaux tout petits comme des mouches.

Son affection pour l'aïeul grandissait en proportion des nouveaux horizons que ces récits ouvraient à son imagination toute neuve et il cherchait à le distraire de la monotonie des jours, en lui apportant de la mer tous ces petits riens que ramassent les enfants. Un jour il lui donna un morceau de bois (débris d'épave trouvé sur la plage), que le vieillard s'amusa à tailler avec son couteau et cette occupation de désœuvré qui s'ennuie prit l'importance d'un travail.

Le travail, quel qu'il soit, est le plus puissant des consolateurs et lorsqu'il a pour but la réalisation d'un rêve poursuivi, la représentation visible et palpable d'une idée, il en arrive alors, quelque modeste qu'il puisse être, à prendre le caractère de ce qu'on appelle l'*Art* et il devient une passion et un enchantement.

Or, le vieux marin avait son rêve :

Il rêvait au grand navire à bord duquel il naviguait dans sa jeunesse et qui n'était pas semblable aux bâtiments sortis des chantiers d'aujourd'hui et il cherchait à donner à ce morceau de bois la belle forme de la coque du *Glorieux*. Il s'y attacha, il s'y passionna. Le mousse lui apporta de quoi faire des mats, des vergues, des cordages, des voiles, et le petit navire, peu à peu, prit forme sous les doigts déformés par l'âge du vieux loup de mer. Dès chaque aurore il y travaillait. Il lui souriait et, avec une joie d'enfant qui joue, il le faisait onduler sur les plis de sa couverture. Depuis que ce joujou l'occupait, il semblait reprendre espoir et parlait parfois du jour où il aurait assez de forces pour aller tendre à la côte.

Un matin, comme son petit-fils lui montrait, tout heureux, un petit pavillon aux couleurs nationales qu'il venait de faire, le vieux père lui dit :

« Nous le mettrons à la poupe le jour où je serai guéri. »

Cependant, la maladie continuait son envahissement régulier et fatal. Il restait encore des pièces à découper pour compléter le petit bâtiment, mais un tremblement gagnait les mains affaiblies d'où le couteau, souvent, tombait.

L'ancien soldat de Crimée se refusait à s'avouer vaincu. Toute sa vieille bravoure lui revenait au cœur, car il était, cette fois, devant l'éternel ennemi: Avec un héroïque sourire, il cherchait un prétexte pour se mentir à lui-même, disant :

« Tiens ! Jean-Louis, fais-le toi-même pour voir ! Faut-il pas aussi
« que tu apprennes le métier, mon gaillard ! »

Ils passaient des heures activement remplies et vite envolées, l'enfant amusant le vieillard. Le mignon chef-d'œuvre de leur naïve industrie, exécuté ainsi en collaboration, leur était également précieux et cher, car il représentait le Passé de l'un et l'Avenir de l'autre. Et il fut hissé, attaché par une corde munie d'une poulie, à la grosse poutre du plafond bas, au-dessus du lit.

Et les éternelles histoires allaient leur petit train-train habituel :

« Quand nous étâmes à bord du *Glorieux* dans le grand Paci-
« fique ».

L'être arrivé près du terme de la vie est comme le voyageur lassé qui ralentit sa marche et se retourne pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur les pays qu'il a parcourus : les détails disparaissent, les grandes masses de lumière et d'ombre seules demeurent. Pour le vieillard, tout ce qui fut révolte ou lutte passagère n'apparaît plus que comme les torrents à peine aperçus dans le creux profond des vallées. Tout ce qui fut Amour et réalisation de l'éternelle Loi naturelle s'étend comme ces bois bleus remplis de nids d'oiseaux ou comme les vastes pâturages tout couverts de troupeaux gardés par de tranquilles pasteurs. Il sent alors combien sont vaines les haines et les colères et combien sont fécondes les tendresses humaines.

« Je ne souhaite pas, mon pauv' petiot, que tu voies tout ce que
« j'ai vu, que tu passes par où j'ai passé. La Guerre c'est de la folie.
« La France est bonne amie maintenant avec les enfants de ceux
« qu'elle nous faisait massacrer à Sébastopol. C'était dit en ce temps
« là qu'il ne fallait pas avoir pitié de ces Cosaques et pourtant, les
« pauvres bougres, ils avaient tout, comme nous, des mères, des
« femmes et des mioches qui pleuraient quand ils ne revenaient
« pas. C'était pas la peine de mêler tant de sang russe et de sang
« français, il y a quarante ans ! Maintenant on trinque ensemble
« comme des bons frères sur le pont des vaisseaux de guerre.
« C'était pas la peine de faire tuer les braves camarades par les
« canons ennemis. Maintenant les canons ne tirent plus que des
« bordées de joie pour fêter l'alliance qui a mélangé les deux pavil-
« lons. C'est beau la Paix ! mon petiot ! La guerre, c'est sauvage ! »

Puis il concluait comme en un résumé d'examen de conscience :

« J'ai été un rude combattant, il n'y avait pas de plus enragé
« sur tout le bâtiment, mais ce que j'ai fait de mieux dans ma vie,
« c'est d'élever ma famille ; il vaut mieux faire des hommes que
« d'en tuer. »

Tandis qu'il parlait, son regard voilé d'une teinte blanchâtre se reposait souvent sur le petit coin d'infini que lui ouvrait la fenêtre et il s'interrompait pour dire :

« Guette, Jean-Louis, qu'est-ce qui passe ? C'est-il un trois-mâts
« ou un garde-côte ? T'as des yeux meilleurs que les miens, ce que
« c'est d'être jeune ! »

Quelquefois c'était un trois-mâts, quelquefois c'était une goelette ou un transatlantique et quelquefois le bâtiment aperçu s'en-

volait tout à coup au souffle de l'enfant qui riait de la méprise : c'était un moucheron posé sur la vitre...

A mesure que les forces abandonnaient le malade, à mesure que l'engourdissement l'envahissait, un calme moral plus grand donnait à sa voix plus voilée, comme à son regard plus éteint, quelque chose de particulièrement doux. La paralysie était devenue presque totale et le mousse disait : « Grand-père est mort de tout son corps « il n'y a plus que sa tête qui vit. »

A mesure qu'il approchait du grand mystère, il s'en inquiétait moins. A mesure qu'il semblait devoir envisager de plus près l'éternité et l'immensité des choses, il s'intéressait davantage à tout ce qui est frêle et petit.

Y a-t-il dans le monde qu'il nous est donné de contempler et défendu de définir, quelque chose de petit et quelque chose de grand ? Devant l'Infini, les trois-mâts haut comme une cathédrale et le moustique que l'œil troublé du vieillard confondait, ne sont-ils pas également éphémères et infimes ? Le bruissement léger de ce moustique et tout le fracas de bronze et de feu des batailles navales dont le mousse écoutait le récit, ne sont-ils pas également minimes et vains en face du ciel calme et rempli d'étoiles que n'atteignent pas les orages de nos nuées ni les canons des hommes, en face de cet éternel Grand Pacifique ?

Or, il semblait que quelque chose de cette souveraine sérénité de l'au-delà pénétrât peu à peu celui que la loi fatale de notre destinée allait faire rentrer dans le grand Tout. Souvent il s'assoupissait.

Pendant l'un de ces sommeils, le mousse lui prépara une surprise : ayant dérobé au bidon d'un voisin qui repeignait ses volets, un peu de couleur verte, il fit une belle moustache au petit navire et écrivit sur la poupe le mot : *Glorieux*.

Quand le vieillard entr' ouvrit ses yeux vagues, il en eut une larme de joie et il dit :

« Jean-Louis, mets le Pavillon. »

Et son regard ne quitta plus le mignon vaisseau le *Glorieux*, qui naviguait dans l'espace, au-dessus de son lit, avec son mât pavoisé et toutes voiles dehors.

Le soir il s'endormit très doucement.

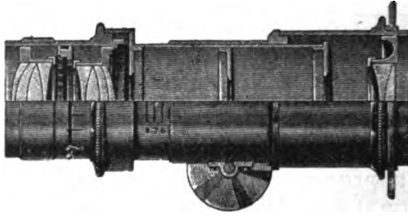
La Mort n'est pas toujours la hideuse camarade qui étouffe l'agonisant entre ses bras aigus et durs, avec le rugissement de triomphe de la bête fauve dévorant sa proie. C'est parfois une longue figure blême et sereine qui l'endort entre les plis de ses voiles comme un enfant aimé.

Le lendemain matin, le petit Jean-Louis, accoudé sur le lit de l'aïeul, attendit en vain son réveil.

Il avait fait voile pour le Grand Pacifique, l'immense océan des étoiles.

VIRGINIE DEMONT-BRETON.

SCIENCES



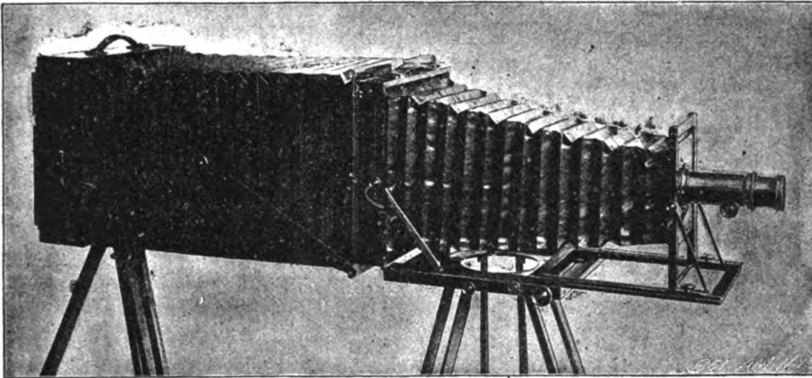
Lentille photographique avec adaptation du téléphotographe.

LA PHOTOGRAPHIE A GRANDES DISTANCES

En 1839, le comte Duchâtel, qui venait de prendre dans le cabinet Soult le portefeuille de l'Intérieur, fit voter une loi rendant l'Etat propriétaire des inventions de Daguerre et de Niepce, moyennant une pension annuelle et viagère de quelques milliers de francs aux inventeurs. Si cette loi n'avait pas été abrogée, nous verrions peut-être aujourd'hui le gouvernement, photographe et opérant lui-même, faire une abondante consommation de plaques extra-rapides au gélatino bromure d'argent pour « fixer » l'opinion et la « développer » ensuite. Nos dirigeants le regrettent probablement, mais il faut se féliciter de la désuétude de leur privilège. La photographie, libre, accessible à tous, n'aurait assurément pas accompli les progrès qu'elle a réalisés depuis soixante ans, si elle était restée un monopole ministériel. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les annales photographiques qui forment déjà une bibliothèque considérable. Cependant, toutes les lacunes ne sont pas comblées, et chaque jour amène quelque découverte nouvelle qui donne la solution d'un problème important dans ce domaine. Parmi ces lacunes, il en est que l'on a souvent signalées : par exemple, le manque d'un appareil commode et simple, permettant de photographier un objet tellement éloigné qu'il semble impossible de le saisir avec n'importe quel objectif. Ainsi, comment prendre un troupeau de bœufs réuni dans un champ et qui s'éparpillera dès qu'on s'approche de trop près? Ou bien comment obtenir l'image d'un site dont on est séparé par un grand lac, ou celle d'une habitation perchée sur une haute montagne beaucoup trop loin de l'opérateur? Le téléphotographe répond à ce desideratum. L'instrument dont il s'agit est de construction américaine toute récente. C'est un négatif achromatique qui s'adapte à une lentille photographique ordinaire, pour amplifier l'image produite de 3 à 8 diamètres, en représentant l'objet ramené à 1/3 et même à 1/8 de la distance telle qu'on la verrait avec l'appareil sans l'adaptation du nouveau système. En d'autres termes, l'opérateur obtient un agrandissement bien supérieur à celui que peut lui donner le champ

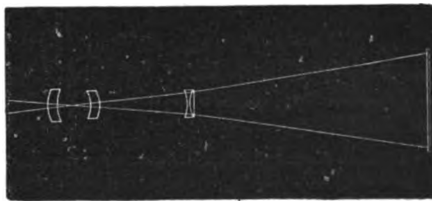
de vue perceptible, lorsqu'on ne fait pas usage du téléphotographe.

La guerre de Cuba a démontré tout l'intérêt qu'il y avait à pouvoir photographier à de grandes distances. M. Dwight Elmendorf de New-York, qui a suivi les opérations de l'armée des Etats-Unis avec un téléphotographe, a publié à ce sujet un rapport extrêmement curieux. On y lit que la nouvelle méthode a permis de prendre des photographies, en pleine sécurité, à plusieurs milles de l'endroit où se trouvait



Chambre noire pourvue d'un téléphotographe ajusté de manière à agrandir sept fois l'image.

l'appareil. Ces photographies de troupes en mouvement sont si exactes et si nettes, qu'on jurerait qu'elles ont été prises tout à proximité des personnages. On voit tout de suite les avantages et les applications de ce nouveau mode d'opérer qui peut rendre de précieux services au cours d'une guerre, tantôt en déterminant avec les moindres détails et accidents de terrain les positions occupées par l'ennemi, tantôt en facilitant l'examen ou l'étude de certains points de défense, fortifications ou ouvrages divers, tantôt en recueillant des indications sur les déplacements d'un corps d'armée, d'un régiment ou même d'une simple sentinelle.

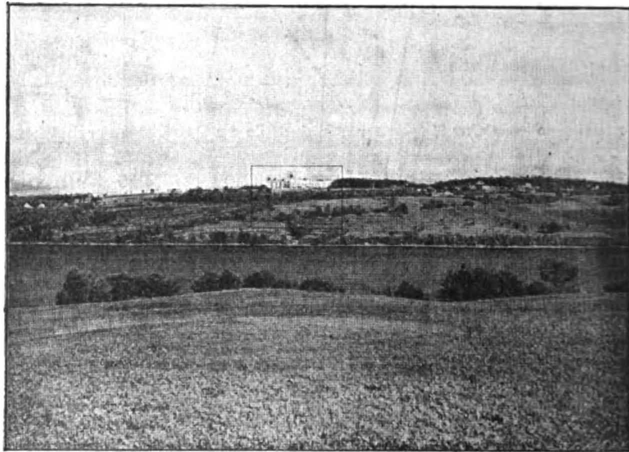


Direction et entrecroisement des rayons visuels dans le téléphotographe.

Le *Scientific American* nous communique à ce sujet des graphiques donnant une idée approximative de ce qui peut se faire à l'aide du téléphotographe. Le petit tableau que nous reproduisons ici figure la vue d'un grand hôtel de l'Etat du Maine. Cette vue a été prise avec une plaque 8 $\times$ 10. Le petit espace compris dans le parallélogramme enferme tout ce qui se voit sur la grande plaque qui donne un agrandissement au septuple. Les deux images ont été

obtenues au même point, l'une avec un objectif photographique seul, l'autre avec l'objectif pourvu d'un appareil téléphotographique donnant une figure sept fois plus grande. On saisit aisément l'utilité de ce procédé lorsqu'il faut prendre par exemple la photographie de bâtiments très élevés dont certaines parties sont inaccessibles ou bien lorsque le photographe doit se tenir forcément à une grande distance.

Le téléphotographe, figuré ici, est adapté à une lentille anastigmate Zeiss de 6 1/2 × 8 1/2, toutes les parties de l'appareil étant disposées de manière à donner un agrandissement correspondant à huit fois l'image obtenue avec la lentille seule. Il est nécessaire, à cet effet, d'employer une chambre de 42 pouces anglais de long reposant sur deux trépieds. L'extension de l'arrière de la chambre mesure 22 pouces anglais de long, mais on ne lui donne cette longueur totale que lorsqu'on veut agrandir l'image six, sept ou huit fois. Pour prendre des vues avec un agrandissement de trois, quatre ou cinq diamètres on ferme le soufflet de derrière et l'appareil ne repose plus que sur un seul trépied.



Hôtel du Maine, photographié avec un appareil ordinaire, c'est-à-dire sans le téléphotographe.

L'attachement téléphotographique représenté ici avec un objectif Zeiss inséré à l'extrémité est figuré partiellement en section pour mieux faire saisir la construction. Le rebord de cet attachement contient un négatif achromatique ou lentille concave correspondant au verre grossissant dans un microscope ou télescope. Au tube renfermant cette lentille est ajusté un glisseur dont l'extrémité antérieure encastre la lentille photographique proprement dite.

L'amplificateur grandit toutes les imperfections qu'il peut y avoir dans le verre de la lentille à laquelle il est appliqué ; aussi ne peut-on employer avec l'attachement que les lentilles les plus parfaites. Les

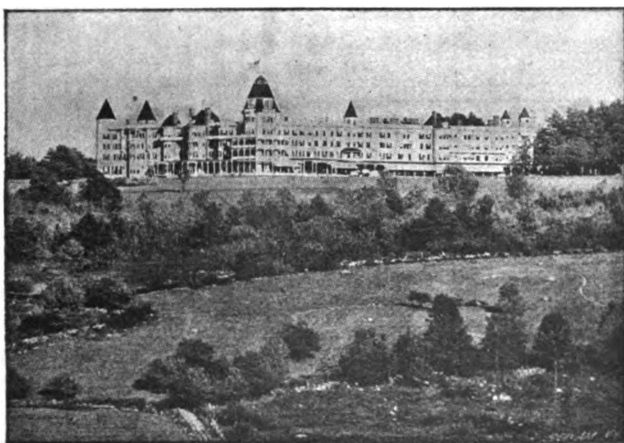
expériences ont démontré également que la lentille négative doit être faite exprès pour la lentille photographique à laquelle elle sert. Les rayons se croisant dans la lentille photographique, et divergeant à l'intérieur de la chambre, ceux qui sont au centre sont toujours rendus avec une divergence plus grande par la lentille achromatique concave en suivant la direction indiquée dans ce diagramme. On peut voir qu'il n'y a qu'une partie de ces rayons reçus et transmis par la lentille photographique qui passent à travers la lentille de grandissement. Le temps d'exposition est par conséquent plus long avec l'attachement téléphotographique qu'avec la lentille photographique seule, et on peut l'évaluer proportionnellement au carré de l'agrandissement. Par exemple : si avec la lentille photographique seule l'exposition est de 1/64 de seconde, elle sera, avec le téléphotographe ajusté pour obtenir une image huit fois plus grande, de 1 seconde ; mais il y a beaucoup de latitude dans l'exposition avec le téléphotographe et par suite il est bon de la prolonger un peu plus que ne l'indique le calcul.

L'opération avec l'appareil de grandissement dont nous donnons ici la description est si simple qu'on ne voit pas pourquoi tous les amateurs et professionnels ne feraient pas usage de cet amplificateur, d'autant plus que la dépense est relativement insignifiante, puisque l'on peut adapter l'appareil à toutes sortes de chambres et de lentilles photographiques ordinaires ou compliquées.

Nous donnons dans nos figures le détail du téléphotographe avec un diagramme montrant la direction suivie par les rayons avant d'atteindre la plaque.

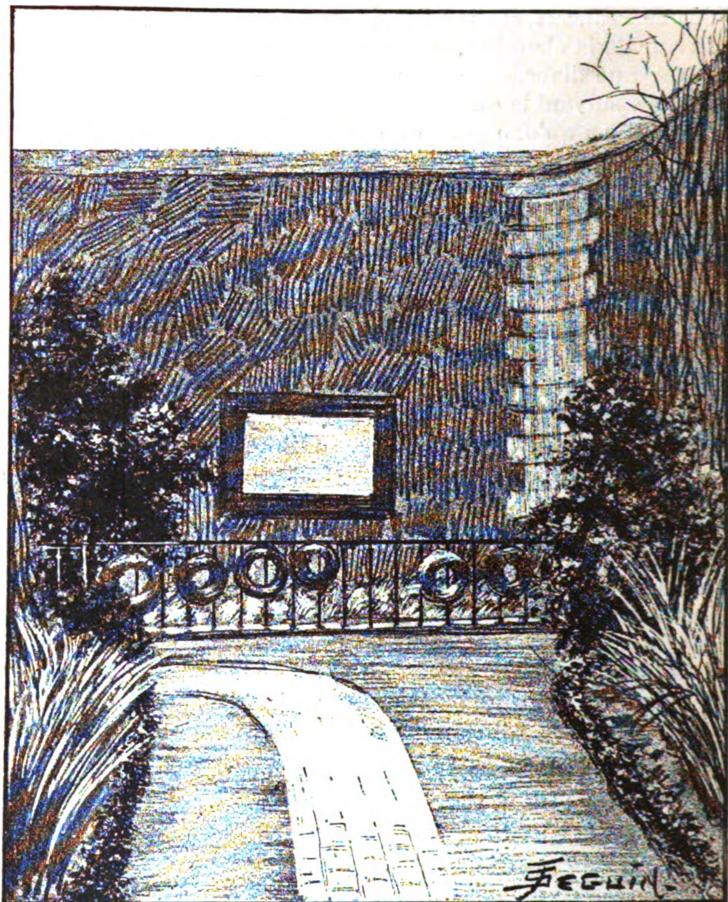
Au résumé le nouvel appareil offre un intérêt appréciable et les résultats sont, nous assure-t-on, surprenants.

Dr L. Caze.



Hôtel du Maine, photographié avec le téléphotographe à la distance de 2 milles environ.

HISTOIRE & DÉMOGRAPHIE



Le mur de ronde. (D'après un document du Musée Carnavalet.)

UN DRAME SOUS LA COMMUNE

LA JOURNÉE DU 24 MAI 1871

(*Témoignage inédit du principal acteur*)

Dans quelques jours, la Grande Roquette va être démolie et avec elle disparaîtra le mur de ronde devant lequel se passa, aux derniers jours de la Commune agonisante, la sanglante tragédie du 24 mai 1871. On sait que la Chambre a repoussé la proposition

tendant à faire acheter par l'Etat ce mur des otages qui eut son heure épouvantable dans l'histoire de ce Paris, où chaque coup de pioche fait lever mille souvenirs comme un choc d'airain fait envoler des essaims d'abeille.

Nous avons voulu, avant que la prison soit démolie, que ces pierres où s'accroche ce terrible lambeau d'histoire soient dispersées, rechercher, trente ans après, les péripéties de ce drame, en faire, après les témoignages contradictoires et exagérés, défigurés par la peur ou la haine, le récit exact et simple. Nous savions que l'instruction avait été mal conduite et incertaine, qu'affolés par la peur, les témoins avaient menti et que des débats publics ne s'étaient dégagés que des faits vagues. Au procès, on ne sut pas faire saisir la vérité, le principal acteur qui était accusé ne fut pas découvert, on ne sut pas rectifier les incohérences de l'instruction et établir la responsabilité de chacun.



Le président Bonjean.
(D'après un portrait de famille — Musée Carnavalet.)

Le hasard nous a mis en rapport avec ce principal acteur, avec le dernier survivant des auteurs du massacre, avec celui qui a jugé à la Cour martiale, apporté l'ordre d'exécution, commandé le feu et fait le procès-verbal d'exécution. Très jeune alors, il appartenait au groupe blanquiste, petit par le nombre, mais qui avait su inspirer à ses adeptes une énergie sauvage et un courage indomptable, au *demeurant le meilleur fils du monde*, travailleur acharné, sculpteur de talent, et dont la face rabelaisienne et narquoise indique que les remords lui sont légers.

Sectaire farouche, il n'a pas hésité à accomplir ce qu'il croyait un acte de justice et aujourd'hui, trente ans après, c'est, impassible, sans forfanterie comme sans réticences, sans bravades comme sans remords, avec l'obstination du fanatisme politique, qu'il nous fait le récit du drame de mai si poignant et si terrible :

« Aucun de ceux qui y étaient n'ont dit la vérité ; quand ils

auraient pu parler sans crainte, ils avaient disparu. J'avais fait la campagne comme *moblot*, je n'étais rentré à Paris que quelques jours avant le 18 mars. Je m'attachais à Genton, que je connaissais pour avoir travaillé avec lui *au Faubourg*. Le 24 mai nous étions à la mairie du XIe arrondissement ; arrivaient, furieux, exaspérés, criant vengeance, les gardes nationaux du 66e bataillon qui venaient de se battre aux barricades de la rue Caumartin. Ils avaient été tournés, surpris par derrière et une quinzaine d'entre eux avaient été fusillés sous les yeux de leurs *copains* impuissants.

« Ils avaient reculé de barricade en barricade et venaient battre les murs et les portes de la mairie du XIe arrondissement criant : « *Vengeance!* » A eux s'étaient jointes les femmes des morts, enragées, poussant des clameurs. Ferré me donne l'ordre de faire entrer une délégation qui demande la réunion immédiate d'une Cour martiale pour juger les otages, et venger leurs amis égorgés. Ferré, qui sentait partout, autour de lui, la désertion et le découragement faire leur œuvre, voit là l'occasion de frapper un grand coup, de relever les énergies abattues, les courages défaillants, de galvaniser la Commune agonisante ; il constitue immédiatement, avec Genton et Fortin, une Cour martiale qui décide l'exécution immédiate des six principaux otages détenus à la Roquette.



Mgr Darboy.
(D'après un document authentique — Musée Carnavalet.)

« Genton part pour la Roquette avec son peloton de quarante gardes nationaux du 66e, dont la moitié disparaît en route. A la Roquette, le directeur, François, fait justement observer qu'il ne peut remettre des prisonniers non désignés nominativement. Fortin, ce sergent de mobiles qui, dit l'instruction, ne quittait

pas Genton, mais qu'elle ne sait pas reconnaître, retourne à la mairie se faire donner un ordre nominatif.

«Dans un coin, de sa grande écriture de basochien, Ferré écrit au crayon bleu : *six des principaux otages et* NOTAMMENT *l'archevêque*.

« Fortin monte alors sur une borne et fait appel à des volontaires pour venger leurs frères ; le premier qui se présente est un pompier en tenue qui, la voix rauque, la face convulsée, demande un fusil pour châtier les assassins de son frère fusillé le matin ; bientôt vingt hommes sont réunis et, conduits par Fortin, montent la rue de la Roquette, le fusil à l'épaule, les yeux clairs, les dents serrées, traînant dans leur sillage des femmes qui crient : « *A mort !.. Au mur !...* »



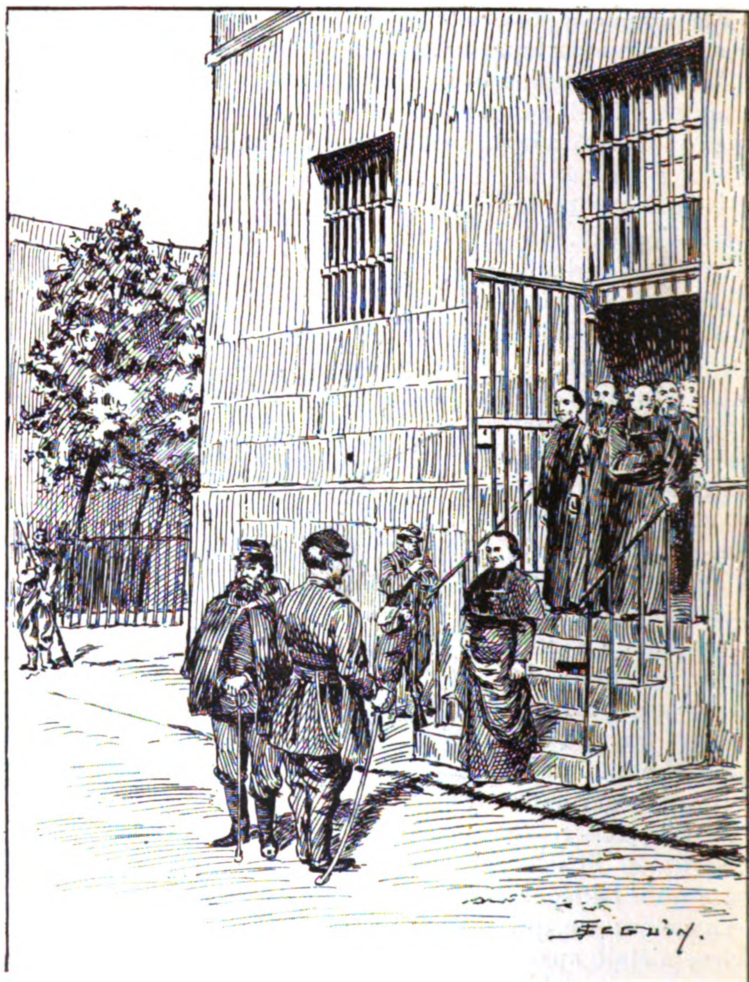
La cellule de Mgr Darboy.

« Sur la place, Fortin aperçoit le fameux ouvrier Mégy, Jouannin et le capitaine d'état-major Sicard, qui accepte de commander le peloton. Il n'avait pas de sabre, Fortin lui prête le sien. Le directeur ne fait plus aucune objection. Il était 7 heures 1/2, des gardiens allèrent chercher les otages qu'on fit descendre dans l'allée de ronde par un petit escalier en spirale.

« La canonnade, qui avait fait rage sur la rive gauche et à Montmartre, s'était apaisée, on n'entendait que quelques coups sourds ; dans le ciel bleuté, on voyait monter comme de grandes ombres mouvantes, les nuages de la fumée des incendies.

« Le peloton était allé se ranger le long du mur ; quand les otages passèrent devant lui, quelques gardes ivres les insultèrent. Genton et Fortin les firent taire violemment : « Vous êtes ici pour les fusiller et non les e..... ! » Au milieu des gardiens tremblants, les six otages défilèrent, impassibles, « très crânes et

très dignes », selon le mot du témoin. L'archevêque, passant près de Fortin que la jeunesse de sa figure avait frappé, lui dit : « Mais cependant on a envoyé trois fois à Versailles ; je pensais que l'échange était décidé ? » Fortin lui répondit : « Oh ! com-

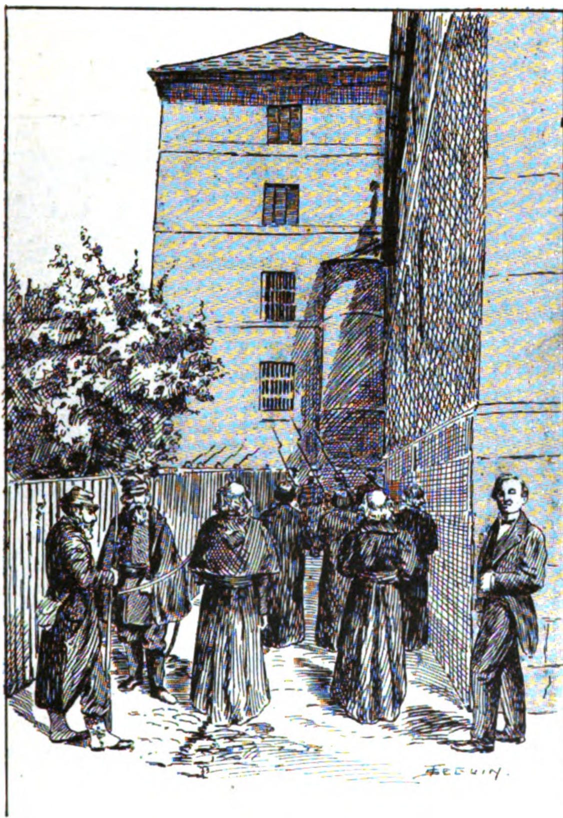


Les martyrs de la Grande Roquette.
Les otages. — L'escalier de la cour. (D'après un document du Musée Carnavalet.)

ment avez-vous pu compter sur la parole de Thiers ! » M. Bonjean, qui marchait avec peine, remit ses papiers à un gardien.

« Puis les otages s'alignèrent le long du mur du fond. Sauf le père Allard, qui se découvrit la poitrine (voulant, dit le témoin,

faire de la mise en scène, et s'agenouilla devant l'archevêque qui ne le regarda pas), tous restèrent impassibles, les yeux en haut. Le chemin de ronde étant trop étroit, on dut faire mettre les gardes du peloton sur trois rangs de profondeur. L'archevêque était à gauche ; en face de lui s'étaient placés ceux qui étaient les plus ardents, Mégy, Jouannin. Le pompier Sicard, à côté de qui se trouvait Fortin, voulut commander le feu. Le



Les martyrs de la Grande Roquette. — Le Passage des Morts conduisant au chemin de ronde
(D'après un document du Musée Carnavalet.)

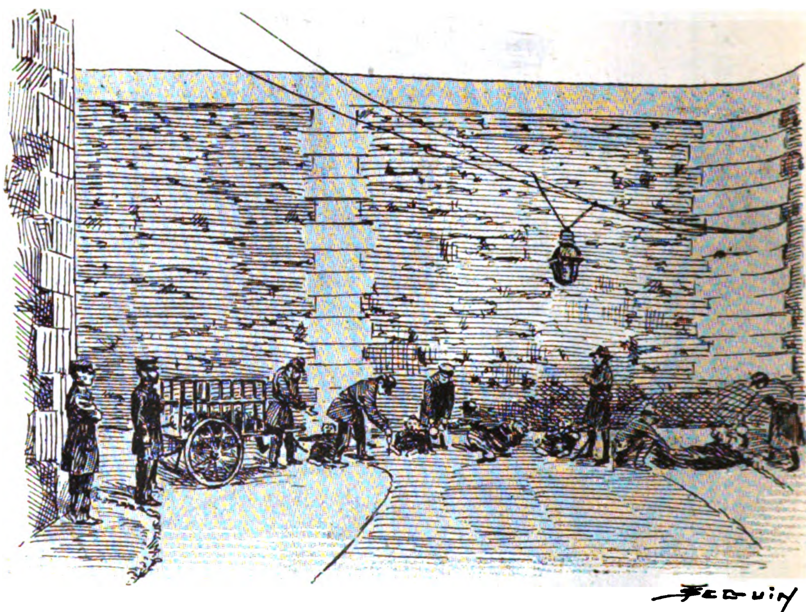
préau était si étroit qu'il ne put faire le commandement du sabre et sa voix si faible — il était rongé de tuberculose — qu'il dut répéter le commandement. Par derrière, à vingt pas, Genton et François causaient.

« On entendit deux feux de peloton successifs ; au premier, l'archevêque était resté debout, les yeux perdus dans une prière dernière ; le second le fit chanceler ; ce n'est qu'après qu'il tom-

ba ; deux ou trois gardes se détachèrent pour lui donner le coup de grâce.

« Genton chargea deux gardiens de veiller sur les morts, puis tous se retirèrent, les uns silencieux et comme étourdis, les autres bruyants et loquaces.

« Fortin alla faire son rapport à Ferré. Sur la place il rencontra Humbert et Lissagaray, à qui il raconta la fusillade; ceux-ci ne firent aucune réflexion.



Les martyrs de la Grande Roquette.
La levée des corps. (D'après une photographie de l'époque — Musée Carnavalet.)

« A la nuit noire, des gardiens et des fédérés vinrent chercher les cadavres. On les chargea sur des petites voitures et on les enterra dans un coin sombre du Père La Chaise.

« Trois jours après, le quartier fut pris par l'armée ; le Père La Chaise fit une résistance désespérée ; beaucoup de fédérés furent passés par les armes.

« Quand il fallut reconstituer les scènes du drame sinistre, retrouver les coupables, rechercher les témoins, on se heurta à mille difficultés, à mille récits contradictoires ; l'instruction ne sut pas débrouiller ce chaos. Fortin, arrêté par hasard, faillit être relâché par une ordonnance de non lieu. Au fond du procès rien ne se dégagea au milieu de l'incohérence des débats, des

réticences ou des racontars exagérés, des accusés et des témoins. Le président voulut essayer d'une confrontation. On ne pouvait savoir qui avait apporté l'arrêt de mort, qui avait commandé le feu, un témoin disait avoir reconnu Fortin; si cela était prouvé, c'était la mort.

« Par crainte, une partie de ceux qui avaient coopéré à l'œuvre de mort n'osaient le reconnaître. On fit apporter dans un fauteuil, au bas du Conseil, le capitaine Sicard, qui n'avait plus que le souffle. Au milieu d'un silence de mort, Fortin fut mis, à deux pas de lui, avec ordre de le regarder les yeux dans les yeux. Deux officiers se penchaient sur eux.

« Impassible, et comme indifférents, les deux hommes se regardèrent; pas un signe, pas un geste ne montrèrent à ceux qui les épiaient qu'ils se connaissaient. « Cela dura une minute qui me parut un siècle, ajoute Fortin, je n'entendais plus battre mon cœur, mais j'écoutais le râle de soufflet de forge des poumons de Sicard. » Sicard leva sa main décharnée, et murmura : « Non je ne connais pas. » Un mois après il mourait. »

Tel fut ce drame, cette exécution sommaire arrachée par une foule affolée, furieuse et tremblante, à un sectaire intrépide et farouche, et qu'après vingt-huit ans, nous a fait revivre dans sa simplicité vue, dans son dire sincère, celui qui y joua le principal rôle et qui, en exécutant ce qu'il considérait comme un acte de justice, voulait « venger ses frères fusillés au milieu de l'épouvantable tuerie de la Semaine rouge ».

Mais est-il bien nécessaire d'étaler, sur une voie publique, exposé à la vue de tous, ce dernier haillon de guerre civile? Que, comme le Mur des Fédérés, le Calvaire de la rue Haxo, il soit dans un enclos réservé, où, dans le silence et le recueillement, ceux qui se souviennent iront prier et honorer leurs morts, loin des vaines rumeurs de la foule.

A. Callet.

Dans l'intimité d'un Mandarin Chinois

Parmi les innombrables mystères que l'Empire du Milieu garde encore pour les profanes Occidentaux, nul n'est demeuré plus impénétrable que la vie intime de ce peuple bizarre, qui se laisse aller parfois à ouvrir au commerce *barbare* ses villes et ses ports, mais qui refuse toujours avec une suprême énergie d'entrebâiller la porte de son domicile. Encore, les négociants chinois, en relation avec les Européens, sont-ils contraints, dans une certaine mesure, de soulever un coin du voile; mais le fonctionnaire, le mandarin, maître absolu de sa conduite et de ses actes, mène une existence plus ignorée certainement de ses voisins les plus immédiats que celle d'un Egyptien du temps des Pharaons ou d'un contemporain de Sésostris.

En raison de sa situation diplomatique et aussi de sa parfaite connaissance de la langue chinoise, M. E. H. Parker a eu la bonne fortune unique de pénétrer dans ces sanctuaires et d'en examiner les secrets; dans le *Cornhill Magazine* il nous révèle les découvertes qu'il y a faites; et il nous est facile d'en conclure que, jusqu'à ce moment, tous les détails qui nous étaient parvenus sur la vie chinoise étaient dûs beaucoup plus à l'imagination des narrateurs qu'à leur entregent ou à leurs facultés d'observation.

On sait que toutes les habitations des fonctionnaires portent, en Chine, le nom générique de *Yamén*. Toutes également sont bâties sur le même modèle. Elles ne diffèrent que par leurs dimensions, le nombre des bâtiments qui les composent et l'étendue des jardins qu'elles contiennent. L'enceinte est invariablement murée et ne comporte qu'une seule entrée située au sud. Au-dessus de cette porte se dresse un toit étroit couvert en tuiles, supporté sur deux poutres volumineuses. La porte elle-même, qui est en bois, se compose de trois parties; la partie centrale, à deux battants, joyeusement enluminée de figures allégoriques, ne sert que pour le mandarin lui-même, ses égaux ou ses supérieurs. Les deux entrées latérales, dont la largeur est moindre de moitié, servent aux domestiques et aux fonctionnaires subordonnés. Si le *Yamén* est d'une certaine importance, il comprend en outre deux kiosques recouverts en tuiles et situés de chaque côté de l'entrée. C'est là que se placent les musiciens dont les accords suaves saluent à leur arrivée les visiteurs de distinction par les mélodies les plus assourdissantes qui aient jamais fait saigner des oreilles européennes. Si le visiteur a droit à un salut (trois coups de canon, jamais plus, jamais moins), ce salut lui est rendu par trois mortiers auxquels un artilleur domestique met le feu avec une longue perche.

Il est entendu que les militaires doivent toujours rendre leurs visites à cheval. On les amène en chaise à porteurs, mais un domestique tient en main par derrière le bidet étique qu'ils appellent leur cheval de bataille. En somme on peut dire que toutes les visites se rendent en chaises à porteurs. Les faire à pied, même pour les étrangers, c'est se vouer de parti pris à une déconsidération certaine.

D'après ces préliminaires, on pourrait s'imaginer qu'une entrée aussi minutieusement réglée dans son cérémonial doit se passer le plus facilement du monde. Il n'en est pas ainsi. Pour les Européens, la question se pose d'abord de savoir si l'on ouvrira ou non la porte centrale. La plupart du temps, le visiteur doit atten-

dre dans sa chaise que cette question ait été tranchée, et cela au milieu d'une foule dont les sentiments se traduisent d'une façon plus bruyante et plus remuante que précisément sympathique. Enfin, la résolution suprême ayant été prise, un messager, revêtu d'un uniforme et tenant la carte du visiteur au-dessus de sa tête en signe de respect, précède la chaise à porteurs à travers les deux premières cours et l'introduit dans la troisième, où le mandarin, entouré de ses serviteurs, attend debout, en manifestant sa déférence avec ses deux mains jointes devant son visage.

Les chaises à porteurs elles-mêmes sont différentes suivant le personnage qui les emploie. Vertes pour les vice-rois, les gouverneurs, les fonctionnaires civils jusqu'au rang de *Toatai*, elles doivent compter de quatre à huit porteurs. Les fonctionnaires civils d'ordre inférieur peuvent se contenter de deux porteurs, et leurs chaises sont peintes en bleu ; mais la chaise elle-même est indispensable pour une visite, dût-elle consister en simples paillassons portés sur deux bambous par deux coolies en haillons.

L'escorte déguenillée qui doit, d'après la loi, suivre le cortège d'un mandarin, plaît fort peu aux étrangers, dont la simplicité est taxée de manque de dignité par les Chinois. Pourtant, on recrute le plus souvent cette escorte dans l'honorable corporation des vagabonds et mendiants qui reçoivent quelques sous pour leur peine. Cette cour déguenillée agite des bandes d'étoffe ou de papier de couleur. Les mandarins de moindre importance se contentent d'un parasol rouge et de deux serviteurs. Par contre, le cortège d'un vice-roi, précédé de deux porteurs de gongs, est suivi d'une multitude de porteurs de bannières, d'ombrelles, de gardes à cheval, de gens brandissant des gourdins, d'exécuteurs, de licteurs coiffés du grand chapeau, de gardes à pied et d'une multitude d'autres individus avec des éventails, des encensoirs, et des grands fouets destinés à frayer le passage de la litière à travers la foule. L'arrière-garde est constituée par huit soldats et quatre domestiques.

Voilà enfin toutes les difficultés surmontées et le visiteur, ayant traversé les deux premières cours, est reçu dans la troisième par le mandarin lui-même. On échange fort peu de paroles, mais, avec une énorme profusion de saluts et de révérences, le visiteur est conduit jusqu'à l'un des salons de réception et s'asseoit à côté du mandarin sur une sorte de divan placé au nord et faisant face à la porte, laquelle s'ouvre toujours au sud. Ce divan, qu'on appelle *K'ang*, est chauffé artificiellement en hiver et est juste assez grand pour donner place à deux personnes séparées par une minuscule table à thé. Aucun tapis sur la table, mais les coussins de paille, les sièges sont recouverts de flanelle rouge. Immédiatement, les domestiques apportent, devant chacun des deux personnages, une tasse à thé sous une soucoupe de plomb. Le mandarin se lève pour toucher la tasse de son hôte, de façon à s'assurer que l'infusion s'opère régulièrement ; puis il replace le couvercle de la tasse avec mille précautions. Le visiteur doit, de son côté, protester qu'un pareil honneur est trop grand pour lui et se précipiter sur la tasse de son hôte afin de lui faire subir la même opération. Le thé, par exemple, ne doit être bu sous aucun prétexte.

Quelquefois, quand il fait bien chaud, et que la conversation menace de se prolonger (encore doit-on s'excuser de cette violation de l'étiquette !) on se laisse aller à goûter au thé servi. Mais, dans tout autre cas, celui qui se conduirait ainsi passerait pour un être dénué d'éducation. Si l'entretien dure depuis plus d'un quart d'heure, les domestiques enlèvent les premières tasses et leur en substituent de nouvelles. Enfin, pour prendre congé, le visiteur soulève respectueusement à deux mains sa tasse et sa soucoupe, salue son hôte, qui en fait de même, et s'en va.

Toutes les visites officielles, soit entre Chinois, soit avec des étrangers, doivent être faites en grande tenue officielle. La chaleur du climat et le poids particulier à l'uniforme européen ont amené à cette règle stricte quelque relâchement, d'autant plus que les Chinois sont incapables de reconnaître la petite tenue de la grande et même les vêtements particuliers du costume officiel ; mais, entre eux, ils sont extrêmement à cheval sur cette étiquette. Les mandarins de toute classe sont richement vêtus et les habitants les plus pauvres eux-mêmes s'efforcent de garder le plus de correction possible.

Voyons maintenant quelle est la vie d'un mandarin et de quelle façon il occupe son temps, depuis son lever jusqu'au moment où il se retire pour la nuit.

Les appartements privés du mandarin sont toujours situés dans la partie la plus reculée, au fond de la cour intérieure la plus secrète de son *Yamên*. S'il a rang de vice-roi ou de haut fonctionnaire, il a souvent trois ou quatre cours et un jardin, mais le harem consiste presque toujours en une cour parfaitement close qu'entourent des appartements distincts. Personne ne pénètre dans cette cour, ni les fonctionnaires subalternes, ni les domestiques, ni les employés. La porte en est gardée jour et nuit par un homme de confiance, appelé « homme de famille » et qui est, soit un domestique d'ancienne date, soit un esclave, soit un parent pauvre. Pour empêcher qu'on ne mésuse de leur sceau officiel, la plupart des mandarins le confient aux soins de leur mère ou de leur première concubine. Aucun mandarin ne pouvant être employé dans la province dont il est originaire, il a le plus souvent besoin d'avoir recours à un interprète pour s'entretenir avec ses administrés. Comme il n'a qu'une femme légitime et que celle-ci doit continuer à habiter la maison patrimoniale, c'est une femme de seconde classe qui accompagne le mandarin à son poste officiel et qui occupe à tous égards la position de femme légitime, qu'elle devient du reste au décès de celle-ci. L'impératrice douairière actuelle a commencé sa carrière comme femme de chambre. Ces femmes de seconde classe sont désignées par les Européens sous le nom de concubines. Le terme est impropre, car, quelle que soit leur mère, les enfants sont uniformément légitimes et la différence de rang entre les femmes est surtout une question de forme. La première femme, ou femme légitime, se marie avec le cérémonial complet, comme dans la *confarreatio* des Romains ; les autres, par *coemptio* ou achat. Si un mandarin a plusieurs femmes vivant habituellement avec lui, chacune possède son appartement particulier, de même que la mère ou la grand'mère, qui sont pourvues en outre de leur personnel de domestiques. Naturellement, si la grand'mère est présente, c'est elle qui dirige la maison et toutes les autres femmes doivent aller, deux fois par jour, lui présenter leurs hommages. A son défaut, ce poste d'honneur est occupé par la mère ou la pre-

mière femme du mandarin. La maternité réelle a si peu d'importance en l'espèce, que les enfants regardent la première femme comme leur mère véritable et prennent à sa mort un deuil trois fois plus long que pour celle qui leur a donné le jour.

Quand, aux premières lueurs de l'aube, le mandarin ouvre les yeux, c'est toujours dans l'appartement d'une de ses femmes. Jamais un Chinois ne se déshabille pour dormir. Il n'enlève que sa robe brodée, son col et dénoue les cordons qui attachent son caleçon aux chevilles. Aussitôt réveillé, son premier soin est de se nettoyer les dents, opération fort longue, fort compliquée et même fort bruyante. Pour cela, il prend d'abord un volumineux gobelet, un outil en argent pour se râcler la langue, une brosse, puis il va dans la cour compléter cette première phase de sa toilette. Les ablutions, même s'il s'agit d'un vice-roi, sont de la nature la plus primitive. Un petit bassin de cuivre ou de fer est posé sur un escabeau et, pendant que le maître tousse et crache dans la cour, une des esclaves ou des chambrières emplit le bassin d'eau chaude et apporte le torchon. Ce torchon, institution purement chinoise, n'est autre chose qu'un chiffon trempé dans l'eau bouillante. Le savon est fort rare; mais il est parfois remplacé par une préparation indigène faite avec de l'huile de thé ou par une pierre-ponce. Le mandarin se frotte la figure, le cou et les mains avec le torchon de la famille, attache son caleçon aux chevilles, met une paire de chausses de soie, endosse une longue robe et voilà sa toilette terminée. Il prend ensuite le thé et allume sa pipe, tout seul si c'est un homme énergique, plus souvent, dans le cas contraire, avec l'aide d'une petite fille dont c'est l'unique besogne. Cela fait, il envoie, à un homme de confiance, l'ordre de tenir prête la chaise à porteurs. En effet, les Chinois rendent d'innombrables visites et, comme ils se lèvent de fort bon matin, ils commencent souvent avant l'aube.

Mais avant de sortir, le mandarin interroge ses secrétaires. Un *Yamên* ordinaire en comporte au moins six : le secrétaire percepteur des taxes, le secrétaire des punitions, les deux plus importants de la bande ; puis le secrétaire particulier, le secrétaire des dépêches, le secrétaire des œuvres et le secrétaire légal. Tous ces fonctionnaires appartiennent à un ordre héréditaire et viennent principalement de la province de Chêh Kiang. Ces intéressants sujets ont généralement la direction absolue des affaires administratives du *Yamên*. Mais il arrive aussi qu'avant de quitter Pékin, le mandarin traite avec un usurier qui lui avance les sommes nécessaires à son installation et se paie sur les produits de la gestion de son débiteur. Il va sans dire que, quand le mandarin emmène sa grand'mère, sa mère, ses femmes, les dépenses sont considérables. Mais il n'envisage pas moins l'avenir avec sérénité, bien résolu à faire sa fortune quand même. Les secrétaires doivent donc compter avec l'usurier avant de compter avec le mandarin lui-même; et l'intérêt, en Chine, n'est jamais moindre de 20 p. 100. Aussi, le malheureux fonctionnaire a-t-il parfois bien du mal à se tirer d'affaires, d'autant plus que, s'il vient à perdre son père ou sa mère, il faut qu'il rentre dans la vie privée pour trois ans. C'est peut-être pour cela qu'on veille si soigneusement sur les jours des grands-parents.

Supposons donc tout le monde en bonne santé, la somme réglementaire payé au créancier et les affaires en excellent état. Le mandarin examine rapidement les comptes qui lui sont présentés, fume quelques pipes, offre quelques prises, se fait habiller et monte dans son palanquin pour commencer ses visites. S'il est, par exemple, gouverneur de ville, il lui faut rendre tous les jours visite au préfet, à l'intendant, au juge, au trésorier, au gouverneur de la province et

au vice-roi ; mais heureusement, il arrive le plus souvent que le supérieur lui-même est assez aimable pour refuser la visite. Aussi, moins il y a de mandarins dans la ville et plus oisive est la vie journalière de chacun d'eux. Dans ce cas, ils ne voient que leurs parents et leurs concubines, végètent dans une heureuse indolence et abandonnent toute autorité à leurs secrétaires, jusqu'à ce que le moment soit venu de se retirer après fortune faite.

Les visites officielles prennent souvent plusieurs heures. Notre mandarin doit se concilier les secrétaires, la police et les hommes de confiance de ses supérieurs, tout autant que les supérieurs eux-mêmes. Mais il n'est pas rare qu'un simple gouverneur de ville, s'il est énergique, n'arrive à mener haut la main tous ses supérieurs ; car, en Chine comme ailleurs, un homme décidé a toujours raison d'un homme faible, comme un honnête homme d'un homme corrompu. Les mandarins honnêtes sont, du reste, beaucoup moins rares qu'on ne le croit, mais c'est toujours à leurs risques et périls ; et s'ils deviennent trop populaires, on se débarrasse d'eux sous prétexte d'excentricité, d'originalité ou même de folie.

Notre mandarin a donc terminé ses visites. Il regagne son *Yamên*, mourant de faim et de fatigue, mais gongs sonnant et drapeaux flottants. Son premier soin, en descendant de sa chaise, est d'aller présenter ses hommages à sa grand'mère ou à sa mère. Les vieilles dames donnent leurs ordres à toute une troupe de servantes, on sert le gruau, on échange quelques compliments, on enlève les vêtements de cérémonie qui, soigneusement pliés, sont serrés dans une boîte ; et le mandarin réclame sa pipe et son dîner. Les hommes mangent toujours seuls : car il est irrespectueux, même pour une épouse ou pour un fils, de rester assis en présence du maître. Bien que les mandarins donnent de temps en temps des festins dans lesquels les nids d'hirondelles, les ailerons de requin et autres friandises nationales sont copieusement servis, la table dans la vie privée est uniformément très simple. Un vice-roi même se contente très bien de s'accroupir sur ses talons devant un simple bol de riz et de manœuvrer ses baguettes comme le plus misérable des coolies. Le dîner est généralement servi dans la bibliothèque, ainsi appelée bien qu'elle ne contienne aucun livre. Mais il n'y a pas de couvert proprement dit, ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes, ni nappe, ni moutarde, ni salière. On dépose sur une table à thé un large bol de riz chaud, avec un autre bol contenant de la soupe ou de l'eau de riz, et un œuf de pigeon ; on y ajoute un couple de petites soucoupes, avec une once ou deux de porc, de choux aigres, de canard salé, de jambon fumé, etc. Le mandarin place sur sa langue un petit morceau de ces aliments, pour aider le riz à descendre et expédier le tout avec solennité. Parfois, il prend un verre ou deux de vin ou plutôt d'alcool de riz, toujours chaud ; mais ces verres sont si infimes qu'une demi-douzaine ne suffirait pas à remplir un de nos verres à madère. Le repas se termine par quelques tasses de thé, une pipe ou deux et

enfin une sieste, soit dans la bibliothèque, soit dans la chambre d'une des concubinées.

Vers deux heures après midi, le mandarin se réveille et, si les affaires ne présentent aucun caractère d'urgence, il met sa robe et va siéger comme juge dans la seconde ou la troisième cour. Là, l'appareil de la justice consiste en une vaste table, de dix pieds de long sur trois de large, recouverte d'un tapis ou peinte en rouge. Sur cette table sont disposés des pots d'encre noire et rouge, des pinceaux et tout ce qu'il faut — à un Chinois — pour écrire, plus une sorte de marteau avec lequel le mandarin frappe de temps en temps sur la table. Toute personne s'adressant à la cour, fût-ce le plaignant, doit d'abord s'agenouiller; il n'est fait d'exceptions que pour les fonctionnaires ou les gens qui possèdent un titre. La compétence du magistrat de la ville ne connait pas de limites: elle comprend toutes les matières civiles, criminelles, politiques, sociales et religieuses, et va même jusqu'à la peine de mort. Mais l'appareil judiciaire manque absolument de dignité. Le magistrat tend des pièges aux accusés, pose des questions captieuses et compromettantes, entre dans des sujets étrangers au procès et tient le plus grand compte des bruits les plus vagues et les moins précis.

Le mandarin considérant comme au-dessous de son rang de parler une autre langue que celle des mandarins, il en résulte qu'il est obligé d'employer constamment un interprète chargé de traduire ce qu'il dit en langue vulgaire. Or, cette langue est souvent la langue maternelle du magistrat lui-même.

M. Parker raconte à ce propos qu'il eut un jour l'occasion de siéger comme assesseur aux côtés d'un mandarin mandchou qui parlait parfaitement le dialecte de Canton. Les témoins étaient tous de Canton; mais le mandarin n'en persistait pas moins à poser des questions dans le dialecte de Pékin. Un premier interprète les traduisait en langage mandarin d'un ordre inférieur et un second interprète les retraduisait à nouveau en cantonais. Les choses marchèrent ainsi jusqu'au moment où M. Parker s'en mêla et dirigea lui-même l'interrogatoire dans la langue de ceux qui étaient appelés à y répondre; mais il devait néanmoins retraduire demandes et réponses en dialecte de Pékin, pour l'édification du mandarin, qui avait pourtant parfaitement compris du premier coup.

On comprendra qu'avec de pareils procédés et la corruption qui est de règle courante, les infortunés plaideurs n'ont pas beau jeu. Cependant les choses ont également leur bon côté, et quand un geôlier, par exemple, s'aperçoit qu'il a tiré d'un prisonnier tout ce que celui-ci pouvait lui donner, il ne cherche pas à le tourmenter davantage. Quant aux *Yamêns*, ils ont une réputation si déplorable que la plupart des gens qui ont des procès aiment bien mieux les faire juger par quelque modeste tribunal de village. Et cette opinion était partagée par l'empereur Taokwang, qui disait : « Je désire que mon peuple redoute fort de pénétrer dans les *Yamêns*, de façon à ce que les querelles se règlent à l'amiable. »

La plupart des mandarins passent leur vie sans jamais prendre le moindre exercice. Le feu vice-roi de Nankin, père du marquis Tseng, avait une réputation d'original remarquable, parce qu'il marchait environ 1.000 pas par jour dans son jardin réservé.

En général, les diverses occupations du mandarin cessent à cinq heures du soir et son délassement commence à cette heure jusqu'à celle du sommeil, vers neuf heures du soir. Il utilise de plusieurs façons ses instants de loisir. Tantôt il lit des vers, ou il envoie chercher ses secrétaires pour boire du vin, grignoter des grains de pastèques ou composer des vers avec eux; tantôt, il va tirer quelques flèches dans son jardin ou, plus fréquemment, il invite les riches marchands à une collation dans son *Yamên*. Parfois aussi, il se rend à leurs invitations; mais il y a là quelque danger, car la loi interdit formellement aux mandarins de sortir de leurs *Yamêns*, à moins que ce ne soit pour l'accomplissement de leurs fonctions officielles. Ils reçoivent des présents à l'occasion de l'anniversaire de naissance de leur grand'mère et de leur mère, à celui de leur femme et au leur propre. A ce propos, ils doivent donner une représentation théâtrale. Ces représentations sont fort à la mode en Chine, mais là encore se place une difficulté. Quantité de jours de l'année sont dits néfastes, en ce qu'ils sont les anniversaires de mort d'empereurs défunts. Or, un mandarin jouerait gros à « avoir de la musique » à l'un de ces jours défendus.

Les Chinois se couchent de bonne heure. Dès que le soleil a disparu, tout le monde se retire chez soi et, à sept ou huit heures du soir, se met au lit. Un mandarin ne peut donner tous les jours des dîners ou des fêtes. Aussi, le plus souvent, voici ce qui se passe : quand la correspondance du jour a été lue, enregistrée et scellée, quand les secrétaires ont fait leur balance et montré les bénéfices de la journée, quand l'audience du tribunal est levée, le mandarin enlève ses robes, son collier, ses chaussures, ses plumes, et vêtu de ses vêtements de dessous, il allume sa pipe et se retire dans son harem. Après avoir rendu ses hommages à sa grand'mère et à sa mère, il prend, en compagnie d'une de ses femmes, une platonique tasse de thé ou de gruau, puis il fait choix de l'appartement d'une de ses concubines pour y passer la nuit. Souvent même il se fait servir chez cette dernière son repas du soir, fume avec elle quelques pipes (car, en Chine, toutes les femmes fument) et joue une partie de cartes. L'étiquette de ces appartements est extrêmement stricte et il n'y a pas de danger que quelque intrus y fasse irruption; mais les indiscrétions des esclaves entre elles ne laisse rien ignorer de ce qui s'y passe. Parfois, sur la recommandation de la mère ou de la première femme du mandarin, une de ces esclaves s'élève elle-même au rang de concubine. C'est là pour elle, comme nous disons en France, son bâton de maréchal.

G. Saint-Aubin.

CATASTROPHES MYSTÉRIEUSES

(*Documents inédits.*)

La catastrophe de Lagoubran, les causes qui en sont restées inconnues et les soupçons quelle a fait naître, nous rappellent un épisode, bien oublié, de notre histoire maritime.

. . . .

Dans les premiers jours de février 1744, arrivait à Paris une nouvelle qui affolait la population : le feu avait pris dans les magasins de la marine, à Brest, et les avait presque entièrement dévorés. La nervosité de l'opinion publique n'était pas moindre à cette époque qu'aujourd'hui; et tout le monde fut d'avis que le sinistre devait être attribué à la malveillance. Les circonstances semblaient accréditer cette opinion : la guerre était imminente avec l'Angleterre, et déjà elle était déclarée à l'Autriche-Hongrie. Naturellement, les deux puissances furent rendues responsables du désastre; et les cafés parisiens — on y politiquait comme aujourd'hui — retentirent d'imprécations contre la déloyauté de nos ennemis.

La police, avec ses cent yeux et ses cent oreilles, voyait, entendait, consignait, dans ses rapports, ces soudaines explosions de l'indignation publique. Nous en avons retrouvé les échos sensationnels dans un journal manuscrit qui appartient actuellement à la Bibliothèque de la Ville de Paris, et que le lieutenant de police faisait rédiger pour Maurepas, le ministre de la Marine et de la Maison du Roi.

L'incendie datait du 30 janvier; et voici en quels termes les Parisiens le commentaient le 5 février :

« Le bruit court que M. de Maurepas a reçu lundi dernier, par un courrier extraordinaire, la triste nouvelle d'un incendie violent, arrivé à Brest, et qui a consumé la meilleure partie des magasins du Roi, — on en a fait monter la perte à trois millions, — et qu'heureusement, les vingt-sept vaisseaux étaient tout armés et tout équipés dans le port, sans quoi, la perte serait encore bien plus considérable.

« Voilà le troisième incendie arrivé depuis peu de temps dans le même lieu. Les spéculatifs disent que cela n'a dû arriver, ni par accident, ni par négligence, et qu'il y a, à coup sûr, de la trahison fomentée, ou par les Anglais, ou par les émissaires de la Reine de Hongrie (Marie-Thérèse d'Autriche). »

Il semble en effet — et nous en avons la preuve tous les jours —

que le hasard s'efforce de démontrer, par un jeu de funestes coïncidences, la vérité de cet antique adage « qu'un malheur n'arrive jamais seul ». Déjà, l'année précédente, en 1743, un incendie presque aussi violent s'était déclaré dans les magasins de Brest; et ceux de Strasbourg venaient d'être la proie des flammes.

Les mémoires contemporains signalent ces divers désastres. Le *Journal de Barbier* les attribue à une main criminelle. Les *Mémoires du duc de Luynes* sont encore plus catégoriques dans leurs accusations :

« On est presque persuadé ici (à Versailles), que le feu a été mis par un Anglais, ou par quelqu'un gagné par les Anglais. »

C'est encore notre journal de police, qui donne les renseignements les plus détaillés et les plus suggestifs sur cette catastrophe. Il transcrit, à titre documentaire, la lettre suivante, datée du 31 janvier, c'est-à-dire du lendemain du sinistre, soit qu'elle lui ait été adressée directement, soit qu'elle ait laissé surprendre ses secrets en route. — C'était le beau temps du cabinet noir :

« Tout à coup, le feu a paru dans tous les bureaux. La grande fumée empêchait d'y remédier. On a sauvé heureusement les papiers et bien d'autres effets. Le feu s'est communiqué avec la même violence aux magasins d'huiles de goudron, de suif et de cordages. Tout a été enflammé dans l'instant. Les troupes ont enceint le port : heureusement, il ne faisait point de vent. Un vaisseau, qui allait être lancé à la mer, était prêt à brûler, quand un pilote basque a demandé à le secourir. Cet intrépide s'est fait enlever au-dessus du vaisseau, et, pendant plus de quatre heures, on lui a fourni une quantité d'eau qui l'a sauvé.

« On a arrêté un homme vêtu en chasseur, portant un fusil, qui demandait à sortir de la ville. Il a offert même six louis.

« On fait de grandes perquisitions. M. le comte de Maurepas avait mandé déjà de se tenir sur ses gardes, et qu'il y avait une personne suspecte à Brest.

« On fait monter la perte à quatre millions : c'étaient les provisions pour deux ans. Il n'y a pas à présent de quoi armer une chaloupe. »

La terreur régnait dans les esprits, aussi bien d'ailleurs à la Cour, à la ville, qu'au siège même du sinistre. Les racontars les plus invraisemblables étaient acceptés comme articles de foi; et bientôt de nouvelles alarmes se répandaient dans le public :

« 15 février.

« Le bruit court que l'ambassadeur d'Espagne (l'Espagne était alors notre alliée) ayant été averti que deux Anglais, déguisés en moine et en abbé, s'étaient jetés dans la ville de Dunkerque à intention d'y mettre le feu, il en avait sur-le-champ été avertir le Roi, et que l'on avait pris des mesures si justes que les Anglais avaient été arrêtés et conduits à la Bastille. »

De plus graves rumeurs ne tardèrent pas à circuler qui déplaçaient les responsabilités et les faisaient remonter jusqu'aux premiers personnages de l'Etat. Notre journal de police les enregistre scrupuleusement, et il est d'autant plus intéressant de les connaître que personne n'en avait encore fait mention :

« Ceux qui raisonnent sur la cause de l'incendie des magasins de Brest disent que ce n'est point aux ennemis de l'Etat à qui il le faut attribuer, mais au peu de prévoyance du ministre et à l'incapacité de ceux que l'on emploie; que le silence de la Cour et du premier accident sont les véritables causes du second; qu'il n'y a aucun doute que ceux qui sont commis pour les fournitures des magasins et leur entretien, ne volent le Roi depuis longtemps, et que, d'intelligence avec ceux qui devraient instruire la Cour, ils n'aient mis le feu exprès, dans la crainte que les circonstances présentes ne fissent découvrir leurs manœuvres criminelles, étant vraisemblable que, dans le besoin prochain d'un second armement, tout serait découvert aux premières visites de ces magasins qui, selon l'opinion publique, étaient vides. »

Cet état de l'esprit public n'a certes pas été inventé pour les besoins de la cause; les *reporters* policiers, qui en traduisaient dans leurs notes quotidiennes les incessantes fluctuations, étaient gens éprouvés et sincères. Le journaliste qui les rédigeait, et dont nous avons fini par découvrir l'identité, était un homme d'une rare respectabilité. C'était Morabin, premier commis du lieutenant de police et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Toutefois, on dut trouver en haut lieu que l'opinion était, à tort ou à raison, par trop surexcitée, et qu'il fallait enrayer au plus vite une telle agitation. Aussitôt le bruit se répandit partout — car la police avait aussi ses propagateurs de nouvelles — que la catastrophe de Brest était le résultat d'une imprudence. Morabin signale cette version, et dès lors le silence se fait sur un événement qui restera peut-être à jamais inexpliqué, si les archives de la Marine n'en révèlent quelque jour les véritables causes.

PAUL D'ESTRÉE.

REVUE DRAMATIQUE

THÉATRE-FRANÇAIS : *Le Torrent.* — ODÉON : *Ma Bru.* — GYMNASE : *Dégénérés.* — COMÉDIE PARISIENNE : *Les Apparences.* — THÉATRE ANTOINE : *Les Gaîtés de l'Escadron*; *Cœurblette.* — GAITÉ : *Les Sœurs Gaudichard.*

L'ironie ne suffirait-elle pas à remplir le cœur de l'homme? Voici que M. Maurice Donnay, le charmant parodiste de *Lysistrata*, l'exquis dialogueur des vices et des banalités mondaines, se décide à rompre avec ses frivoles élégances et s'attaque courageusement aux plus graves problèmes sociaux, dans une pièce toute de tendresse et de bonté. Que grâces lui en soient rendues! Il a marché à l'inverse de M. Henri Lavedan, de l'Académie Française, qui avait fait concevoir tant de nobles espérances, destinées à s'éteindre avec *le Vieux Marcheur*. Pourvu que l'Académie Française ne nous joue pas le mauvais tour d'élire aussi M. Maurice Donnay!

Le Théâtre-Français qui, dans ces dernières années, a vu pas mal de pièces hardies, n'en a jamais vu d'aussi hardies que *le Torrent*. *Les Tenailles*, de M. Paul Hervieu, semblent presque timorées à côté de celle-là; et, dans une controverse sur l'essence même du mariage, M. Maurice Donnay n'hésite pas à abaisser le lien légal des époux devant la toute-puissance de l'amour.

Valentine Lambert aime Julien Versannes. Elle l'aime assez pour ne lui avoir rien refusé, pour s'être donnée toute entière, sans arrière-pensée et sans restriction. Amour partagé, d'ailleurs, car Julien n'aime pas moins Valentine qu'il n'en est aimé. Seulement, les deux amants sont enchaînés l'un et l'autre. Valentine est mariée à un industriel essentiellement terre à terre et positif, qui connaît la loi et, en toutes choses, entend aller au bout de son droit. Julien est le mari d'une poupée sans cœur ni cervelle, dont toute l'intellectualité ne dépasse pas le souci de ses toilettes et à qui la maternité apparaît comme le plus intolérable et le plus répugnant des fardeaux. Il va sans dire que ces deux unions si mal assorties sont depuis longtemps rompues de fait. Au point de vue purement sentimental, Valentine et Julien pourraient se considérer comme libres. Il y a déjà, au moment où s'ouvre l'action, deux années révolues que l'industriel Lambert a laissé sa femme à elle-même, pour ne plus se préoccuper que des soins à donner à sa papeterie et à sa maladie de foie.

Mais pour affirmer avec plus de force la thèse qu'il entendait soutenir, M. Maurice Donnay a nettement accusé les opinions de ce milieu social dans lequel vivent ces deux êtres, pour lesquels tout a cessé d'exister, sauf l'amour. Dans ce milieu, les questions de sentiment tiennent peu de place. Les apparences seules importent : le mari peut avoir une maîtresse, la femme peut avoir un amant, rien de mieux pourvu que cela s'ignore, et cela s'ignore en effet. Mais voici le coup de tonnerre révélateur.

Dans une scène qui est une merveille d'ingéniosité, de tact et de sûreté de main, Valentine confie à Julien un gros secret : de leurs amours cachées, un enfant va naître et cela c'est la catastrophe, car le mari ne pourra en endosser la paternité. Que faire? Il y a dans la pièce un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de cœur, admirablement joué d'ailleurs par

M. Lebargy. C'est un psychologue amateur, qui aime profondément son ami Julien et qui donnera certainement un bon conseil. Le conseil, en tout cas, est simple : « Tu aimes Valentine et tu es sûr qu'elle t'aime ! dit-il. Qu'est-il besoin de chercher autre chose ? Partez ensemble ! Vous serez heureux et seul le bonheur compte dans la vie ! » En même temps, Valentine a consulté un abbé extraordinaire, en froid avec son évêque pour raison d'automobilisme excessif. L'évêque de M. Maurice Donnay a accepté la bicyclette pour les prêtres de son diocèse, mais il refuse encore le teuf-teuf. Ce bon abbé, lui, n'est pas pour les moyens extrêmes. Il professe une petite philosophie un peu hypocrite, un peu menteuse, mais très goûtée dans le monde des réguliers malgré tout. « Pourquoi un scandale ? dit le saint homme à Valentine. Vous allez d'abord renoncer à votre amant. Puis, vous vous arrangerez pour réveiller chez votre mari la flamme de l'amour conjugal. Vous reprendrez les relations interrompues et tout sera sauvé. *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.* »

Je voudrais bien ne pas manquer de respect à ce saint homme d'abbé Bloquin ; mais ce qu'il conseille est une pure et simple infamie. Valentine, du reste, le comprend aux premiers mots et refuse de mentir, elle fuira avec Julien. Cette résolution définitive, elle la prend, dans une scène d'amour absolument délicieuse. Oh ! comme, après avoir souffert des angoisses de ces deux pauvres êtres torturés, le public s'est laissé doucement bercer à cette cantilène enveloppante ! Comme les nerfs, qui vibraient à se rompre, se sont délicieusement détendus ! Et que dire de la passion chaste et pourtant souveraine avec laquelle Mme Bartet et M. Raphaël Duflos l'ont jouée ! Bien rarement l'émotion avait atteint au théâtre semblable degré d'intensité. Oui, ils en ont tous deux assez de ce joug qui les opprime. Qu'est-ce que le monde, qu'est-ce que les conventions, qu'est-ce que la loi à côté de leur amour ? Ils s'enfuiront tous deux loin des hommes, dans l'épanouissement du bonheur complet; et M. Maurice Donnay a déployé là une si absolue sincérité que nous nous sommes surpris à l'approuver sans réserves. L'amour, seul maître des âmes, reléguait la loi et le devoir à l'arrière-plan.

Mais cette femme, que le souci de son honneur, d'après la convention sociale, ne pouvait retenir, se souvient alors qu'elle a deux enfants. Au moment de les embrasser pour la dernière fois, de leur dire l'éternel adieu, elle a senti son cœur se briser. Non, elle ne partira pas ! Et, comme elle est lasse de ce mensonge, de cette hypocrisie, elle dira tout à son mari, elle ne lui demandera que de rester près de ses enfants, elle renoncera même à celui qu'elle aime d'un si noble et si profond amour.

C'est là le point culminant du drame. Que va-t-il sortir de cette scène capitale entre l'épouse implorante et le mari justicier? Valentine dit tout. Elle ne dissimule rien de ses désillusions, de ses rêves, de ses rancunes, de son amour. Elle a des cris de colère et de révolte dans lesquels grondent les rancœurs de vingt siècles d'asservissement. Le mari, lui, ne comprend pas. De tout cela, il ne retient qu'une chose ; cette femme, qui était à lui, a été à un autre. Il a la loi de son côté, et se servira de la loi. A cette explosion de passion folle, il ne trouve à opposer que des arguments de chica-

nous. Est-ce qu'une âme comme la sienne peut comprendre les sublimes beautés du pardon ? N'être pas implacable, ce serait cesser d'être lui-même, ce serait se diminuer, trahir la société qui compte sur son énergie. Valentine n'a rien à attendre de lui. Il la chasse ! Et la pauvre femme écrasée, doutant de tout, même de l'amour, va se jeter dans le torrent qui coule derrière l'usine dont la roue broie son corps frêle, comme la loi avait broyé son cœur.

Evidemment, cela n'est pas une conclusion ; c'est un dénouement et rien de plus. M. Maurice Donnay n'a pas résolu le redoutable problème qu'il avait posé. Pourquoi ? On ne saurait dire que c'est par timidité. Dans l'énoncé même de sa thèse, l'auteur nous a surabondamment prouvé qu'il n'avait point l'âme pusillanime. En faut-il conclure que ce problème ne comporte pas de solution ? S'il en est ainsi, il faut convenir que la pièce de M. Maurice Donnay perd quelque peu de sa grandeur. A quoi bon s'attaquer à une porte qu'il n'y a nul moyen d'enfoncer ? Il en est tant d'autres dont un effort vigoureux aurait peut être raison !

Et puis, ce n'est pas tout ! Une circonstance de détail m'a vivement choqué, dans le *Torrent*, et je serais surpris que le public ne fît pas la même remarque. Pour amener la scène de consultation entre Julien et le psychologue Morins, l'auteur a dû faire dire au premier qu'il était l'amant de Valentine. C'est contre quoi je m'insurge. Pareille confidence ne saurait s'excuser. Remarquez, en effet, que Julien n'est pas un pauvre être incomplet, affolé, cherchant partout sa voie et incapable de résister à cette tentation de parler qui est au fond de tout homme qui souffre. C'est au contraire un être de perfection, paré par l'auteur de toutes les vertus et de toutes les énergies, comme de toutes les grandeurs et de toutes les délicatesses. Et cet homme va raconter à un ami que Valentine, si universellement respectée, est sa maîtresse ? L'acte est impardonnable et l'impression qui s'en dégage est pénible à un point que l'on ne saurait imaginer. Sans cela, le défaut de conclusion du drame nous eût peut-être moins frappés. Mais, en nous forçant à réfléchir, à calmer notre enthousiasme, M. Maurice Donnay nous a mis hors d'état de le suivre dans la fougue de son raisonnement incomplet. Nos yeux se sont ouverts trop tôt, et c'est dommage.

— Après une saison peu heureuse, l'Odéon, à la veille de sa clôture annuelle, rencontre enfin le succès cherché. MM. Bilhaud et Fabrice Carré, gens fort experts, sont parvenus à rajeunir, à égayer, à rendre pimpant et désinvolte un sujet éculé, dont ne voulaient même plus les plus bas vaudevillistes : La Belle-Mère. Cette belle-mère, ce dragon dramatique, s'appelle Mme Leverdier, on dit même Mme Leverdier mère, pour la distinguer de sa bru, Mme Leverdier jeune. Elle a tyrannisé toute sa vie son mari et son fils. Paul Leverdier s'est marié, mais elle entend que ce mariage-là ne dure point. Un bon divorce ferait rentrer sous sa férule ce grand garçon émancipé, et elle souhaite du plus profond de son âme la désunion du jeune ménage. Malheureusement Paul adore sa femme, et Marthe adore son mari. Qu'à cela ne tienne ! On donnera un amant à la seconde et une maîtresse au premier.

Les combinaisons employées pour en venir à ce but sont bien un peu vaudevillesques; elles sont, heureusement, fort gaies et d'une supportable invraisemblance. Puis, de ci de là, quelques joyeuses scènes de comédie, dont une a vraiment fait rire aux larmes. Il y a grand dîner chez Mme Leverdier mère. Exaspérée de voir que sa bru porte une robe identique à la sienne, l'implacable vieille dame se montre d'une insolence plus outrageante que jamais, si bien que Marthe, révoltée, quitte la table et monte chez elle, à l'étage supérieur. Sa femme de chambre la servira sur un coin de table. A peine est-elle installée que Paul vient la chercher. Elle résiste. C'est Paul, au contraire, qui dînera avec elle, et on ajoute un couvert. Mais voici que M. Leverdier père, inquiet de ne pas voir revenir les fugitifs, vient aussi à leur recherche. On l'invite; il accepte. Et, successivement, tous les convives apparaissent, s'invitent, se mettent à dîner. Il ne manque plus que Mme Leverdier mère, à la santé de laquelle tout le monde est en train de boire, quand elle fait enfin son apparition. Cela est du meilleur comique.

Il va sans dire que tout se termine par une réconciliation générale, après que Mme Leverdier a constaté que son mari a pris pour lui la maîtresse qu'elle avait préparée pour son fils.

La pièce est fort bien jouée. Albert Lambert donne à Leverdier père une solennité bouffie des plus divertissantes. M. Marquet a bien, dans Faul Leverdier, l'effarement de ce grand garçon trembleur qu'un regard de sa mère fait rentrer sous terre et Mme Tessandier a, dans Mme Leverdier mère, de véritables rugissements de panthère noire. J'ai moins aimé la diction sèche et stridente de Mlle Yahne, qui jouait Marthe.

— Le Gymnase a repris *Dégénérés* de M. Michel Provins, joués jadis à la Bodinière avec succès et remaniés par l'auteur en vue de cette production devant le public d'un théâtre régulier. La pièce a fait grand plaisir. Mais elle garde ce défaut d'être avant tout une satire, de n'apporter que des vices, et quels vices! Tout ce grand monde de l'aristocratie, de la finance ou de la politique, à travers lequel nous promène M. Michel Provins, est pourri jusqu'aux moelles. Les sentiments nobles ou simplement honnêtes ne fleurissent point sur ce fumier. Les adultères n'y prennent même pas leur origine dans la violence d'une passion partagée. Ils ne s'épurent pas par l'amour. Ils servent les combinaisons d'argent les plus malpropres et mettent en lumière les plus honteux consentements. Il faut tout le talent, si élégant et si charmeur, de M. Michel Provins pour habiller décemment ces vilenies. Le dialogue, en effet, ne languit pas un instant. Les répliques rebondissent avec une légèreté étourdissante; les mots abondent. Ils se croisent, ils voltigent, comme des volants de raquettes; et malgré cela l'impression finale demeure amère. Le pessimisme de l'auteur se communique au public, qui applaudit chaleureusement tant que dure la pièce, avec la prescience du remords qu'il en gardera par la suite.

Quant à l'interprétation, elle est bonne, sans plus. Les interprètes se soucient principalement de mettre en valeur les spirituelles outrances du texte, plutôt que d'incarner des êtres de chair et d'os. Mais à cela ils réussissent à merveille, notamment M. Chautard, d'une effrayante «rosserie» dans Livaray et Mme Duluc. M. Gautier est le plus élégant des psychologues.

— Avec les *Apparences*, de M. Henri Lyon, nous voici revenus à la pièce proverbe. Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence. C'est une vérité, celle-ci, qui se passe de preuves, depuis qu'elle a été proclamée par le Bonhomme. Il y a du reste des variantes, parmi lesquelles: Tout ce qui reluit n'est pas or. On a fait là-dessus des quantités de pièces, depuis *Tartufe* jusqu'à *La Poudre aux yeux* de Labiche. M. Henri Lyon a rajeuni le sujet, en modernisant deux des types principaux du *Misanthrope.*

Deux femmes, en villégiature à Etretat, sont dissemblables en tout, de ton et d'allures. Mme Lise Lassègue, une femme évaporée, qui monte à bicyclette, flirte avec fureur et néglige le qu'en dira-t-on, est une Célimène extrêmement moderne. Au contraire, Mme Taponnier, la vertu même, l'austérité rigide des mœnrs, l'incarnation de la réserve féminine, se dédommage dans l'intimité. Si les mots l'effraient, les actes la ravissent et la comblent d'aise, telle que la prude Arsinoé. Vous avec donc deviné que les amants de Mme Taponnier seront, de par les apparences, mis au compte de Lise Lassègue. Dans le monde, l'erreur serait définitive, et l'imprudente Lise ne se relèverait pas de cette méprise. Mais, au théâtre, il est de toute nécessité morale que le dieu finisse par sortir de la machine.

Le dieu de M. Henri Lyon est une déesse, une baronne vieillie, indulgente et charmante, comme on en faisait jadis au Théâtre Français pour Mlle Brohan. Cette exquise duègne a pour petit-fils un Saint-Cyrien, *Cherubino d'amore*, un vaurien délicieux sur les fredaines duquel elle ferme volontiers les yeux. C'est ce Saint-Cyrien, aidé de Chambarais, le type classique du Don Juan dramatique, qui compromet Lise Lassègue. Pour le coup, la baronne se fâche. Elle exige que son petit-fils, qui a trouvé Chambarais en tête à tête avec Mme Taponnier, rétablisse la vérité ; et Mme Taponnier elle-même, chose incroyable de la part d'une pareille femme, s'accuse pour sauver Lise Lassègue. La prude Arsinoé n'eût pas agi de même pour tirer Célimène des griffes des petits marquis. Rien à dire de l'interprétation, bien cohérente, bien d'ensemble, mais où nul ne se montre hors de pair. On ne peut guère faire d'exception que pour M. Henry Burguet et pour M. Lefrançais, dont les rôles, celui de Chambarais et celui de M. Lassègue, étaient particulièrement ingrats.

— Le Théâtre Antoine a repris la délicieuse fantaisie de Georges Courteline qui s'appelle *Les Gaités de l'Escadron.* La pièce a retrouvé le succès de fou rire qui l'avait accueillie jadis à l'Ambigu. C'est pour le mieux. Mais peut-être le public se montrerait-il moins bruyamment joyeux, s'il voulait se donner la peine d'étudier tout ce qui se cache de philosophie et de satire sous l'exubérant dialogue de Courteline. L'auteur des *Gaités de l'Escadron* n'est pas, il s'en faut bien, l'amuseur que certains croient trouver en lui.

Il est fort rare que ses plus hilarantes pochades ne cachent pas quelque sérieuse leçon. On l'a bien vu avec *Boubouroche.* Je serais très étonné si, pour ses autres pièces, on ne s'en apercevait pas aussi quelque jour.

Cœurblette, de M. Romain Coolus, qui accompagnait sur l'affiche *Les Gaités de l'Escadron*, est une saynette fort curieuse. Zette, une jolie fille facile, apprend que son amant est marié. Elle veut voir l'intérieur régulier de Cœurblette, qui réussit à éloigner sa femme pendant cette visite. On imagine à quelles réflexions se livre cette jeune personne excentrique. Elle

finit par exiger de Cœurblette qu'il l'emmène dîner à la campagne et ne revienne que le lendemain; et cet être, veule et sans volonté, se laisse entraîner, confiant à son ami Despivoines le soin d'attendre sa femme et de sauver la situation. Tout porte à croire que, dans un délai fort bref, Despivoines aura poussé la consolation de l'abandonnée au-delà de ses plus extrêmes limites naturelles.

— Je ne veux point clore cet article sans constater le très réel succès des *Sœurs Gaudichard* à la Gaîté. Nous sommes là, la chose est certaine, en pleine folie. Mais cette folie est si amusante et si coquette à la fois que les plus moroses s'y laissent dérider. Il ne saurait y avoir de meilleur remède à la neurasthénie envahissante.

GEORGES LEFÈVRE.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 Avril. — Un anonyme développe les possibilités d'un conflit anglo-français, prédit à cette occasion les maux incalculables qui en résulteront, surtout pour notre voisine, et nous conseille de nous méfier des « affinités de races » et autres grands mots, avec lesquels on s'efforce d'endormir notre vigilance nationale. — PIERRE DE BARNEVILLE croit pouvoir définir l'*esprit provincial* et exprime des pensées profondes dans le genre de celle-ci :

C'est parce que l'homme, en province, à tous instants, se frotte à l'homme, que le provincial n'est pas le Parisien... Là, peut-être, subsiste la seule différence réelle entre la province et Paris.

L'auteur souhaite le réveil de l'esprit provincial qui amènera le réveil de l'idée de patrie. — Le comte de VILLEBOIS-MAREUIL traite la question du *service d'un an en combinaison de l'armée de métier* et fait une critique sévère de la loi du 15 juillet 1889 qui n'a favorisé ni notre développement militaire ni notre développement social.

Grande Revue. — Mai. — E. DUCLAUX demande pourquoi une grande nation comme la France a consenti à laisser souffleter pendant aussi longtemps (allusion à l'affaire Dreyfus) son bon sens et son intelligence. Il en trouve l'explication dans *Les vices de l'enseignement public* ou plutôt dans ses défauts principaux : la préoccupation de l'examen y prime de trop bonne heure le souci de la culture de l'esprit. D'autre part, ce défaut devient d'autant plus grave que l'examen est confié à d'autres professeurs que ceux qui ont fait l'enseignement. Grâce à cette organisation de l'enseignement, notre peuple est devenu un troupeau, où il n'y a presque pas d'individualités :

Cette folie de servitude a été l'œuvre lente, mais irrésistible de l'Université ; je ne dis pas des universitaires. Napoléon savait ce qu'il faisait en assurant l'unité de l'enseignement par la création d'un corps enseignant spécial, en adoptant comme moyen d'éducation le lycée, modelé sur la caserne, en surveillant à la fois professeurs et élèves par des examens de fin d'études. Il inaugurait ainsi à sa façon le régime des grands magasins, et sa savante organisation a porté ses fruits.

Et ailleurs :

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes*, d'*art*, *néerlandaises*, *roumaines* et *tchèques* dans notre numéro du 15 Avril. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la REVUE.

Il en résulte que les années les plus fructueuses de la vie de lycée, celles où l'esprit, maintenu un peu passif jusque-là et par le mode d'enseignement et par la forces des choses, pourrait devenir actif et prendre possession de lui-même, ces années se passent avec la préoccupation presque exclusive de se faire un bagage suffisant pour l'examen, c'est-à-dire de cultiver sa mémoire plus que son jugement.

Et le remède contre le mal? L'éminent directeur de l'Institut Pasteur le voit dans la liberté. Il faut laisser toute initiative à nos instituteurs et ne pas concevoir le corps enseignant comme un troupeau de fonctionnaires. — Pour EMILE FAGUET, le *socialisme dans la Révolution française* brille presque par son absence. L'auteur se base sur les études publiées dans ces derniers temps par André Lichtenberger, Espinas et V. Sagnac. Le socialisme n'étant pour Faguet que l'abolition de toute propriété individuelle, il est très naturel qu'il n'a pu retrouver des traces du socialisme dans la Révolution, qui au contraire s'est toujours montrée fanatique de la propriété individuelle. — Dans la *Femme criminelle*, LOUIS PUIBARAUD examine les causes extérieures qui poussent les femmes à commettre des crimes, malgré ou plutôt contre leur volonté. Tâche bien difficile vu les motifs de crime disparates, imprévus et aussi variés que la vie elle-même. L'étude limitée à l'observation des petits faits de la vie quotidienne sans souci de généralisation, perd par cela même en intérêt. Empruntons cependant à l'auteur cette constatation consolante que la criminalité féminine en France tend à diminuer. — VICTOR DU BLED rappelle les noms glorieux des *avocats à l'Académie française*. — M. ZABLET analyse le *marché monétaire en 1898* et constate le relèvement du taux de l'intérêt. Mais ce relèvement serait de nature inquiétante, car il n'est point le résultat d'une augmentation des affaires, mais il résulte plutôt de la ruine lente de notre pays. L'industrie, le commerce, le travail ralentis ne renouvellent plus nos capitaux, d'où leur cherté qui commence à s'accentuer.

Nouvelle Revue. — 1er mai. — DE MARCÈRE a des *souvenirs* rétrospectifs sur la France après 1870. — ANTOINE ALBALAT étudie l'œuvre de *Balzac*. — GEORGES LAINÉ donne la suite de son étude sur *la peinture idéaliste à Madrid*. — Un anonyme développe dans la *Question africaine* la nécessité de créer une forte armée indigène en Afrique, nécessaire pour la sécurité de l'Algérie et du Soudan, de même qu'elle serait une préparation pour la lutte contre l'Angleterre. — Un autre écrivain anonyme commence une campagne contre *les boursiers* et chemin faisant publie un petit panégyrique en l'honneur des écoles des frères, où tous, « maîtres et professeurs, liés par une solidarité fraternelle et ayant à cœur la prospérité et l'honneur de l'établissement, font converger leurs efforts vers le même but : à former les caractères et à donner aux intelligences une saine pâture, etc. »

Revue de Paris. — 1er Mai. — La fin de la quatrième série des lettres interminables à l'étrangère de H. DE BALZAC, continuation des plaintes monotones du grand écrivain contre le sort, les critiques, les libraires entremêlées de ses jérémiades au sujet de l'argent qui ne cesse de glisser entre ses doigts.

2 novembre.

J'ai eu d'effroyables tourments dont il m'est impossible de vous écrire un seul mot; ce serait souffrir deux fois. J'ai été sur le point de manquer de pain, de bougie, de papier. J'ai été traqué comme un lièvre et mieux qu'un lièvre par les huissiers. Je suis, seul et abandonné, aux Jardies...

Ailleurs :

Paris, février 1840.

Ah ! je vous trouve enfin excessivement petite, et cela me fait voir que vous êtes de ce monde ! Ah ! vous ne m'écriviez plus parce que mes lettres étaient rares ! Eh bien, elles étaient rares parce que je n'ai pas toujours eu l'argent pour les affranchir, et que je ne voulais pas vous le dire. Oui, ma détresse a été jusque-là, et au delà. C'est bien horrible et bien triste, mais c'est vrai, comme l'Ukraine où vous êtes. Oui, j'ai eu des jours où j'ai fièrement mangé un petit pain sur les boulevards. Enfin, j'ai eu les plus grandes souffrances : amour-propre, orgueil, espoir, avenir, tout a été attaqué. Je vais, je l'espère, surmonter tout cela. Je

n'avais pas deux liards, et je gagnais pour ces atroces Lecou et Delloye soixante-dix mille francs dans l'année. L'affaire Peytel me coûte dix mille francs, et l'on disait que j'avais reçu cinquante mille francs ! Cette affaire et ma chute, qui m'a retenu, comme vous savez, quarante-cinq jours au lit, ont retardé mes affaires de plus de trente mille francs.

L'affaire Peytel à laquelle Balzac fait allusion nous le présente sous un aspect inconnu, en homme de grand cœur qui au risque de sa renommée et de sa tranquillité s'était intéressé à la cause de ce pauvre malheureux. Victime d'une erreur judiciaire, il fut condamné à mort en 1839, on l'accusait d'avoir assassiné sa femme et son domestique. Ailleurs ce potin méchant sur le mariage de Dumas père où Balzac fait éclater sa haine contre son rival en gloire et son vainqueur dans la vente des livres :

Eh bien, voici Dumas qui a épousé Ida ! Je n'ose croire aux motifs de ce mariage. Il n'y a pas affection : il en a horreur et l'a prouvé vingt fois. Elle n'a pas la sublime excuse du talent : elle est exécrable actrice. Elle méprise Dumas ! Il ne l'épouse pas pour la posséder. On s'y perd. On dit qu'il l'épouse pour pouvoir recouvrer ce qu'il avait mis sous son nom, menacé par elle d'être renvoyé et de tout perdre. Mais, livrer son nom à une pareille femme pour ravoir des meubles !... C'est brûler sa maison pour cuire un œuf. L'épouser pour pouvoir la quitter, c'est encore quelque chose de plus odieux... L'amour, le saint amour, fait tout excuser. Aimer Fanny Elssler à soixante ans, comme Gentz, aimer à dix-sept ans une femme de quarante ans, épouser Juliette, en faire une idole, comme fait Hugo, épouser, comme Pierre le Grand, une vivandière, l'amour justifie tout. Mais de telles infamies, ça me fait mal au cœur d'y penser; j'en suis chagrin pour la littérature, car il est convenu que Dumas en fait partie ; et il a un nom, immérité, mais il a un nom.

Plus tard le pauvre grand homme traqué par la censure et par ses créanciers écrira à Mme Hanska « qu'il ira porter ses os au Brésil, y chercher la fortune qui lui manque.»

C'est un projet excessivement arrêté qui sera mis à éxécution cet hiver, avec ténacité, sans rémission. Mon travail ne paiera pas ma dette. Il faut aviser à autre chose. Je n'ai plus que dix années de véritable énergie, et, si je n'en profite pas, je suis un homme perdu. Il n'y a que vous au monde qui serez instruite de ceci. Certaines circonstances peuvent précipiter mon départ. Cependant, quelque rapide que puisse être ce terrible projet, vous recevrez toujours mes adieux. Une lettre, timbrée du Havre ou de Bordeaux, vous dira tout.

La correspondance finit par l'annonce des deux pièces nouvelles qui, dans la pensée de leur auteur devaient rapporter beaucoup d'argent, lui permettre d'achever sa libération et de payer une maison à sa mère à qui Balzac devait 40.000 francs.— Frantz Funck-Brentano donne la suite de son aperçu historique du *drames des prisons*. — O. G. de Heidenstam, raconte *les exploits polaires* du capitaine Peary dont la *Revue des Revues* s'est déjà occupée à plusieurs reprises. — De jolis vers signés A. Le Braz.

Revue des Deux Mondes. — 1er mai. — La *Franc-maçonnerie* passe un mauvais quart d'heure sous la plume d'un auteur anonyme. Il n'a à sa disposition, il est vrai, que les documents qui se trouvent dans les bibliothèques publiques, de même que les *Bulletins du Grand Orient* depuis 1889 jusqu'au 1er août 1896, mais il s'empresse d'en tirer courageusement toutes les conclusions qui peuvent être du goût de la rédaction actuelle de la *Revue*. Après avoir raconté les cérémonies pratiquées dans les loges et effleuré le langage si pittoresque des fils de la « Veuve », l'auteur tâche de nous expliquer l'idée, la pensée de cette institution. Il ne remonte pas au-delà de 35 ans et raconte l'influence exercée par Alexandre Massol, grâce à son essai de la systématisation de la morale indépendante développée dans son *Rapport sur la question de la morale* (1864).

La morale, telle qu'il la concevait, reposait sur un fait et sur une idée : le fait, c'est que « l'homme n'est pas un être collectif-individuel qui s'ignore, comme l'abeille ou le castor, parties intégrantes d'un organisme qui est leur fin, mais un être qui se sait, un être conscient de lui-même »; l'idée, c'est le « concept de l'absolue indépendance, autrement dit du franc-arbitre : l'homme est une personne, membre actif d'une

association tacitement ou expressément consentie et dont il est la fin. » Massol déduisait, de ces prémisses, la doctrine du « droit pur », exclusive de toute hétéronomie morale. La réciprocité de respect entre les personnes humaines et la paix ou le trouble qui les accompagnent » ; c'est là ce qui « constituait la conscience », aux yeux de Massol. « Respect de soi, respect des autres, l'homme sacré à l'homme; par suite, félicité personnelle et harmonie sociale » ; ainsi définissait-il la loi morale et sa sanction.

Plus tard les convents de 1876 à 1877 votèrent solennellement la disparition de Dieu. L'auteur anonyme ajoute du reste que la maçonnerie n'entendait pas détrôner Dieu, mais permettre aux athées l'accès des loges et garantir ainsi une absolue liberté de conscience. « Cependant, ajoute-t-il, plus tard, on y balaya l'inconnu, le mystérieux, la divinité avec son cortège de jouissances et de châtiments célestes » (discours du Père Fleury en 1889, à la loge des Philanthropes réunis). L'auteur dénonce le pouvoir occulte exercé par la franc-maçonnerie, sa haine du catholicisme, etc. Au début de l'année 1896, M. Léon Bourgeois était au pouvoir avec sept de ses frères, mais ce fut aussi l'année de l'épopée de la franc-maçonnerie. Avec Félix Faure et Méline, la réaction triomphe... Aujourd'hui,

vénérables et surveillants, experts et tuileurs, maîtres et compagnons, frères de tout grade s'échelonnant sur les trente-trois degrés symboliques, ils sont en tout, dans l'armée du Grand Orient, 17.000 environ. Joignez-y, peut-être, 7.000 maçons des autres rites. Cette armée comptait, en 1898, 364 cantonnements, dont 286 étaient directement rattachés au Grand Orient, et dont 78 relevaient immédiatement de la maçonnerie « écossaise »; on les désigne sous le nom de loges ou d'ateliers; ce sont les points d'occupation du territoire, les points d'attache de l'action.

D'après l'auteur mystérieux dont l'anonymat rend impossible d'accepter sans contrôle certaines de ses affirmations, entre autres que *la Ligue de l'enseignement* paraît exclusivement l'œuvre des francs-maçons et, qu'en général, ils font en France tout ce qu'ils veulent. — Le comte Remacle publie un *document inédit* sur la période napoléonienne. Il s'agit des fragments extraits des relations secrètes des agents du comte de Provence à Paris sous le Consulat, fragments formant partie d'un volume sur le point de paraître. Thiers s'en est, paraît-il, déjà servi dans son *Histoire du Consulat*. Ce qui diminue singulièrement leur valeur, c'est que les agents du futur roi se montrent très passionnés à l'égard de Napoléon et dissimulent souvent la vérité sous des exagérations inconscientes ou voulues. — Em. Ollivier étudie la *Campagne d'Italie* de Napléon III. — Des *vers* signés par G. Lafenestre. — Emile Bertaux examine *l'Art religieux* au XIIIe siècle d'après l'ouvrage d'Emile Mâle.

La Quinzaine. — 1er mai. — Paul Souday parle chaleureusement de la résurrection de la gloire de *Lamartine*. L'éclipse de sa renommée, nous dit-il, a duré environ quarante ans, dont près de vingt précédèrent sa mort. A cela plusieurs raisons. D'abord : la coexistence de V. Hugo qui a monopolisé l'admiration des contemporains, ensuite le rôle politique de Lamartine qui a exercé une influence néfaste sur sa réputation d'écrivain. La troisième cause, également préjudiciable au grand tribun et à l'illustre poète, fut sa misère et la lutte acharnée pour gagner la somme nécessaire au paiement de ses dettes (5 millions et demi!) Ajoutons-y la raison capitale : l'esthétique et la philosophie régnantes pendant le second Empire et le début de la troisième République étaient aux antipodes de la philosophie et de l'esthétique de Lamartine.

Le succès de Verlaine a annoncé et préparé la renaissance de Lamartine. La remarque est de M. Charles Maurras, qui a très justement signalé les ressemblances de ces deux élégiaques. « Ce qui nous toucha, dit-il, dans Verlaine, fut peut-être le ruisselet lamartinien qui se mêle à son élégie. Par lui, par cet étroit et fiévreux filet d'eau, comparable aux bras demi-morts du Rhône et du Rhin, nous avons retrouvé la navigation du grand fleuve... »

Désormais, nous dit Souday, Lamartine a pris place et restera parmi les grands dieux du firmament litté-

raire, parmi les Homère, les Dante, les Racine et les Shakespeare. — GUSTAVE LE POITTEVIN étudie la *liberté de la presse* depuis la révolution.

....

Revue Philosophique. — Mai. — F. LE DANTEC expose la théorie biochimique de l'hérédité. L'auteur combat les théories, de Weismann et fait ressortir, entre autres, cette thèse importante que la fécondation, loin d'être une source de variations, tend au contraire à effacer tous les écarts fortuits et à établir un type *moyen* dans chaque espèce. — GOBLOT étudie *la fonction et finalité*, et J. PHILIPPE examine la question si intéressante de *la conscience dans l'anesthésie chirurgicale*. Contrairement à Charles Richet, l'auteur, qui ne veut point identifier la mémoire à la conscience, trouve par cela même que notre conscience persiste dans l'anesthésie. Quant à la mémoire qui brille par son absence, elle n'est qu'un des éléments de la conscience, mais pas la conscience tout entière.

Revue Scientifique. — 29 avril, 6 mai. — EDOUARD FOA présente les progrès réalisés par l'invasion européenne en Afrique. — GUSTAVE LE BON étudie le rayonnement électrique et la transparence des corps pour les ondes hertziennes. — M. PAVLOVSKI combat les opinions pessimistes de M. Crookes en ce qui concerne le manque imminent de blé.

....

Bibliothèque Universelle. — Revue Suisse). Mai. — M. MURET analyse le côté philosophique des œuvres de Fogazzaro. — F. DUMAS donne le portrait et analyse les œuvres de Gottfried Keller. — L'auteur de la « chronique revue » nous entretient de l'attitude prise par la presse russe à l'égard du procès Dreyfus. Il n'y a, nous dit-il, qu'un seul grand journal, la *Novoïe Vremia* qui ne répugne pas à prendre la défense du faux Henry. Les sphères militaires et la Cour sont tout acquises à la revision. Mais il y a, en outre, quelques petites feuilles antisémites qui, après avoir été antirévisionnistes, sentent leur cause tellement compromise auprès du public russe qu'elles se voient maintenant dans la nécessité d'avoir recours à des arguments des plus bizarres. Voici ce que dit le journal *Kotline*, publié à Cronstadt :

« Dreyfus est innocent, cela ne fait plus de doute pour personne, car ce sont les juifs eux-mêmes qui ont ourdi toute cette affaire pour discréditer les antisémites. Ce sont les juifs eux-mêmes qui, en 1894, se sont entendus avec Dreyfus afin qu'il se fasse passer pour un traître et se laisse condamner, afin que ses coreligionnaires puissent susciter cette affaire scandaleuse et discréditer aux yeux de la nation française M. Drumont et ses amis. Dreyfus a consenti, dans l'intérêt d'Israël, à assumer ce rôle de martyr, et la farce a été jouée... »

Après celle-là, comme on dit sur nos boulevards, il ne reste qu'à tirer l'échelle...

Revue Générale. — (Bruxelles. Mai.) — LOUIS HUMLET nous présente *les jeunes écoles*. L'auteur constate avant tout « une froideur sensible pour les belles-lettres » en Belgique, et qu'en outre parmi les œuvres littéraires, le public lettré ne s'attache qu'aux genres admis. Ajoutons du reste que le titre ne correspond point au contenu de la dissertation du père Humblet. Il se borne à des généralités qui s'appliqueront aussi bien à la littérature belge qu'à celle de la Hollande ou de l'Allemagne. Il ne cite ni noms ni titres d'ouvrages qui pourraient confirmer sa thèse à savoir : que la jeunesse littéraire belge tourne vers le « catholicisme littéraire » ou vers le « modernisme catholique » en art. — A côté d'une étude sur le Congo belge, Fachoda et le Bahr-el-Ghazal par VICTOR COLLIN, signalons la *revue littéraire mensuelle* par E. GILBERT.

REVUES INDÉPENDANTES

Mercure de France. — Mai. — Des notes sur le *martinésisme et le martinisme* par JACQUES BRIEN. — Des vers signés CHARLES HENRY HIRCH et RICHARD LEDENT à côté des petites chroniques de l'art et la littérature.

Revue Blanche. — 15 avril et 1er mai. — SKARVEN, le fameux docteur autrichien, après avoir refusé son service militaire, fut enfermé comme fou. Relâché, il a publié en russe une justification de sa conduite, sous forme d'un *journal* dont on nous offre en traduction les pages les plus saillantes. Skarven a agi sous l'influence de Tolstoï, dont il partage l'aversion et pour la guerre et pour les armées permanentes. Au régiment il se sentit mal à l'aise et les casernes, nous dit-il, lui faisaient l'effet des maisons de fous. Le cas de Skarven est d'autant plus piquant qu'il ne devait son service qu'en qualité de médecin militaire. Or, trouvant que même en cette qualité, il contribue au développement du militarisme, il a écrit ce qui suit à ses supérieurs :

Je ne prendrai pas mon service à l'hôpital, car c'est aussi du service militaire. Or, le service militaire est contraire à mes opinions, contraire à ma science, contraire à mes sentiments religieux.

Je suis chrétien, et, comme tel, je ne puis aider au militarisme ni par la parole, ni par les

actes. Si j'ai servi jusqu'à présent, c'est que je n'avais pas assez de courage pour lutter seul contre la force puissante qu'est l'organisation militaire.

Ailleurs Skarven dit à l'appui de la théorie que :

Le service du médecin militaire est criminel comme tout service militaire, parce qu'il existe un lien très étroit entre son rôle et l'assassinat, seul but des armées. Cette relation est dissimulée par hypocrisie sous des apparences d'humanité, c'est pourquoi elle échappe à la plupart des hommes. Néanmoins, elle existe et qui veut bien la voir la verra, car il est très facile de soulever le voile trompeur qui la cache.

Il fut condamné à quatre mois de réclusion et l'Université d'Inspruck, accédant à une demande du conseil de guerre, annula ses diplômes. Plus tard, il fut chassé de l'armée.— Paul Louis examine notre décadence commerciale et attribue ses causes à la politique néfaste de nos protectionnistes. — Des lettres de Stendhal au comte Cini.

La Vogue. — Avril. — Un numéro très intéressant, où nous trouvons des *lettres à une femme* de Félicien Rops, et la traduction des derniers jours d'*Emmanuel Kant*, du fascinant et cependant si peu traduit et connu en France Thomas de Quincey. — Des poésies de Jean Moréas et Albert Fleury et des pages intéressantes sur le *Mouvement poétique en Italie*.

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau. — Mai. — Carl Diehl, étudiant le *socialisme chrétien*, proteste contre la confusion entre les deux termes socialisme et christianisme qui, suivant lui, sont incompatibles. L'auteur reconnaît toutefois qu'ils ont une commune origine dans la Bible et les Ecritures, mais la conception moderne et les théories de Lassalle, Carl Marx et autres ont démontré la nécessité d'établir une démarcation entre ces deux domaines.

La religion et le socialisme ne peuvent tous deux que gagner à rester séparés dans la vie publique, car la religion sera toujours destinée principalement à satisfaire les aspirations vers l'au-delà, en gardant toutes ses forces pour lutter contre le matérialisme, qui fait le fond des doctrines socialistes. Elle a néanmoins pour mission, dans la vie sociale, de combattre les tendances égoïstes de certaines classes.

Ferdinand Blumentritt envisage sous un aspect nouveau la question des Philippines qui a déjà fait couler autant d'encre que de sang. L'attention accordée trop exclusivement à la lutte hispano-américaine a fait perdre de vue le problème des races en conflit à Manille et dans le reste de la colonie. Ce ne sont pas les créoles qui ont formé le principal contingent de l'insurrection, comme dans les anciennes possessions espagnoles de l'Amérique du Sud. Ce sont au contraire les métis, les indigènes qui ont fait preuve d'une extraordinaire supériorité d'intelligence, et celle-ci, non-seulement leur a permis de s'emparer de toutes les professions libérales, mais leur a inspiré un mépris irréconciliable pour l'homme de couleur et pour l'Européen, quelle que soit son origine. Par conséquent, la paix entre les Philippins et les Etats-Unis ne mettra pas fin à un état de choses qui a pour base une question anthropologique. — Hermann Grimm fait la critique du théâtre historique de Wildenbruch, et analyse surtout son *Roi Henri*, auquel il trouve peu de ressemblance avec les créations de Shakespeare.

Deutsche Revue. — Mai. — Le Dr Max Nordau s'occupe des *femmes médecins*, contre lesquelles il y a en Allemagne une forte prévention. Ces préjugés s'appuient sur la faiblesse physique de la femme, sur la concurrence professionnelle, et même intellectuelle que la femme apporte dans un prolétariat déjà si nombreux, enfin, sur cet argument pharisaïque invoqué par les étudiants de l'Université de Halle, qu'il y a « quelque chose de cynique et de blessant pour la pudeur (Schamhaftigkeit verletzen) à voir les femmes entrer dans les cliniques et dans les amphithéâtres de dissection ». L'éminent psychologue voit dans ces protestations une survivance des instincts égoïstes du mâle, instinct qui se dissimule sous des prétextes hypocrites. L'auteur conclut en deman-

dant que les écoles de médecine soient ouvertes sans obstacle aux femmes qui sauront apporter dans l'exercice de la médecine leurs qualités particulières de douceur et de compassion. — L. Büchner, étudiant les origines de nos connaissances, développe en une série de démonstrations, cette thèse que nous venons au monde sans idées innées, et que nous acquérons tout par l'expérience. Cette théorie, déjà exposée dans *Force et matière*, est présentée ici avec hardiesse et appuyée sur une critique très vive du Kantisme. — Benedikt s'élève contre le *verisme* (réalisme) poussé à l'extrême dans l'art et la science.

Neue Deusche Rundschau. — Mai. — Contient comme toujours, des articles remarquables par la nouveauté et l'indépendance des idées. — Citons entre autres l'étude de Georg Simmel sur la *Philosophie du travail*, dont la valeur se mesure non pas à la quantité mais à la qualité, c'est-à-dire aux résultats utiles. L'idéal socialiste serait de faire en sorte que tout travail, par le perfectionnement de l'outillage et l'instruction des ouvriers, fût également utile, ce qui supprimerait une des causes principales de l'inégalité sociale. — Oscar Bie, dans un article sur l'*Opéra moderne*, constate que celui-ci poursuit ses progrès depuis le XVIIe siècle, et qu'il arrivera à prendre une place de plus en plus importante dans l'art, car il réunit les diverses éléments esthétiques, poésie, mélodie, plastique. — Le député socialiste Liebknecht, dans un *Voyage en Angleterre*, fait la psychologie de « l'Anglais moderne » et trace un tableau économique de la Grande-Bretagne. Il se réjouit d'y voir les idées démocratiques gagner du terrain même dans le camp des conservateurs. « L'Angleterre de la Sainte Alliance n'existe plus. »

Nation. — 6 Mai. — Th. Barth, sous un titre un peu énigmatique, *Recette contre les traités de commerce*, dit qu'il ne faudrait pas faire dégénérer, comme le voudraient les agrariens, la situation douanière actuelle de l'Allemagne en une lutte de tarifs contre la Russie, car elle n'aurait pour résultat que de rapprocher économiquement et politiquement la Russie de l'Angleterre. — Benno Ruttenauer, parlant du regretté *Gustave Moreau*, nous fait connaître que cet artiste, si apprécié en France, est presque inconnu en Allemagne. quoiqu'il ait des rapprochements avec Arnold Boecklin, dont les Allemands font un si grand cas.

Nord und Sud. — Mai. — Tony Kellen résume les travaux publiés dans ces derniers temps sur *Mme Récamier*. L'auteur fait remarquer avec raison que la célébration de tant de centenaires et cinquantenaires a fait oublier que l'amie de Mme de Staël et de Châteaubriand est morte il y a tout juste cinquante ans, et cet oubli est d'autant plus impardonnable que peu de femmes ont exercé une influence aussi marquante sur les écrivains du commencement de ce siècle. — Bruchmuller insiste sur l'importance de la *nouvelle histoire universelle* publiée en allemand par trente érudits sous la direction de Hans Helmolt.

Wage. — 7 mai. — L. Baumfelt fait le tableau de la *misère en Galicie* d'après les documents officiels.

Il est avéré que la Galicie est le plus pauvre des pays placés sous le sceptre de l'empereur François-Joseph. On en a la preuve dans ce fait qu'à Cracovie, sur 80.000 habitants, il n'y en a que 5.646 en mesure de payer des contributions. Tout le reste est porté sur la liste des insolvables ou des indigents.

L'Autriche a témoigné quelque velléité de réclamer, elle aussi, un port en Chine, comme les Allemands, Russes, Anglais, Français, Italiens. Wage a fait à ce sujet une enquête en s'adressant aux grands importateurs et exportateurs qui tous sont d'avis de ne pas tenter cette aventure, les produits austro-hongrois, ne pouvant, disent-ils, plus soutenir la concurrence sur les marchés asiatiques.

Zeit. — 29 Avril et 6 Mai. — Masaryk signale la *crise du marxisme* en s'appuyant sur les récents travaux de Bernstein. — Franz Servaes nous révèle dans Hans Baluschek un *Gavarni berlinois*.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]

LE TZAR ET LA CONFÉRENCE DE LA HAYE



Moonshine (Londres). — Le Tzar dans l'embarras : « Toutes les danseuses se disent déjà engagées. » (Allusion à la mauvaise volonté des puissances.)



Humoristicke Listy (Prague). — Tous sourient à la Conférence de la *Paix* et à son enfant adorable : le *Désarmement*; mais tous ont au fond de leurs âmes la nostalgie des casernes.



Ulk (Berlin). — Le Tzar agite d'une main la branche d'olivier (le projet de désarmement) ; de l'autre il détruit les droits les plus sacrés de ses peuples. (Allusion à la révocation de la Constitution finlandaise.)

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la

L'AFFAIRE DREYFUS



Cri de Paris (dessin de Hermann Paul).



Grelot (dessin de Pépin — Paris). — Les uhlans de la garde tentent un dernier effort. (Rochefort, Drumont, l'*Eclair*, l'*Echo de Paris*, le *Petit Journal* dans leur charge contre la *vérité*.)



Echo de Paris (dessin de Forain). — « Telcasé ! il me faut teux officiers pour mon Karten. Bardie... » — « Il y aura du tirage ! » (La légende *textuelle* est de Forain.)



Floh (Vienne). — La France : « La boue devient de plus en plus profonde, et je ne peux cependant pas relever davantage ma jupe quand tant de regards indiscrets sont dirigés de mon côté !



Novoïe Vremia (dessin de Coré — St-Pétersbourg). — Le roi Milan en ange gardien de la Serbie.



Sifflet (dessin de Couturier — Paris). — Dupuy : « Mais, général, vous paraissez bien démoralisé, nous avons cependant tous confiance ! » — Mercier : « Non ! ils sont à fusiller tous ! Cette canaille de Freystætter qui veut parler ! Pourquoi pas donner la parole à Dreyfus ?... Est-ce que les aveux de Lebrun-Renaud ne vous suffisent pas ? »

Le Directeur-Gérant : JEAN [illegible]

REVUE des REVUES

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées !

N° 11. — 1er Juin. — IIIe série. 1899 Xe Année. — Vol. XXIX.

Directeur : JEAN FINOT

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Les demandes de changements d'adresse doivent être accompagnées de 0,60 centimes en timbres français ou étrangers.

SOMMAIRE-INDEX

AVIS

Certains de nos confrères croyant possible d'emprunter des pages entières de la *Revue des Revues* sans en indiquer la source, nous rappelons :

Que tous les travaux de la *Revue des Revues*, y compris les analyses et les résumés des études françaises et étrangères, de même que les analyses des revues (petit texte), livres, etc., etc., etc., sont *inédits* et *spécialement écrits pour nous*.

Il en est de même de nos *feuilletons* qui, signés par des auteurs français, n'ont encore jamais paru ; ceux des écrivains étrangers sont *souvent* traduits pour nous sur des manuscrits, mais en tout cas *toujours* inédits en France.

Les emprunts à la* REVUE DES REVUES *sont autorisés à la condition expresse d'en citer la source.

ABONNEMENT à La Revue des Revues

	Par an	Par semestre
Paris et la France.	**20 fr.**	**12 fr.**
Etranger (Union postale).	**24 fr.**	**15 fr.**

(*Voir notre annonce en face des caricatures.*)

Comment les Parisiens se marient et meurent

I

A propos d'une étude qui se rattachait aux enquêtes sociales poursuivies par la *Revue des Revues*, un critique a parlé avec une facile désinvolture de l'inanité des rêves égalitaires, de l'impossibilité d'un état démocratique, des douceurs du *statu quo*, etc... Faut-il, en manière de précaution oratoire, rappeler qu'il y a un abîme entre le sectaire hanté par les chimères du collectivisme intégral et l'observateur qui se contente de dénoncer les abus, les contrastes trop criants, de mettre en relief l'ironie des phénomènes de la vie sociale et de souhaiter la disparition des dissonances par trop monstrueuses.

Nous ne cédons pas au désir d'établir une opposition tranchée, un antagonisme des situations extrêmes en examinant aujourd'hui la population parisienne dans deux manifestations importantes de l'organisme social : le Mariage et la Mort. Ces faits sont d'une suprême banalité, puisque chaque jour on peut voir un certain nombre d'hymens et un plus grand nombre d'enterrements, mais les faits les plus habituels ne sont pas les moins féconds en leçons.

II. — Les Mariages a Paris

Il faut avouer que la célébration du mariage civil est tout à fait dépourvue de prestige... Dans la haute société la soirée du contrat est autrement solennelle ; dans la classe inférieure la vraie cérémonie sera le repas assaisonné de belle humeur, suivi de chansons sentimentales ou grivoises et s'achevant dans les danses plus ou moins classiques...

Aux termes de la loi, le mariage doit être célébré publiquement ; en fait, cette cérémonie administrative n'intéresse personne, et, parmi les invités, on ne trouve guère le flâneur ou le badaud que l'on est sûr de voir partout ailleurs dans les endroits où *il se passe quelque chose*.

C'est dommage. Quelques heures passées dans les salles des mariages des diverses mairies procurent à l'observateur la saveur de joyeux vaudevilles en même temps qu'elles lui fournissent matière à de sérieuses méditations.

Rassurons d'abord les esprits alarmés par les prophètes de la dépopulation. On se marie encore beaucoup à Paris ; la moyenne des mariages s'est maintenue dans les cinq dernières années ainsi qu'on peut le constater par ces chiffres officiels :

En 1893........	23.149 mariages.	En 1896........	22.992 mariages.
En 1894........	22.692 —	En 1897........	23.833 —
En 1895........	22.823		

La dépopulation tient donc à d'autres causes. Et cependant chacun sait par quelles formalités souvent absurdes, par quelles exigences de paperasseries la loi semble avoir voulu rebuter du mariage ! Une campagne de presse s'engage en ce moment pour obtenir la suppression de certaines prescriptions surannées : consentement des parents même pour les fiancés sexagénaires, actes respectueux, etc... Enfin, toutes les difficultés sont aplanies et nous prenons les aspirants à l'union conjugale au moment où ils franchissent le seuil de la maison commune pour donner à leurs mutuelles promesses la consécration légale.

La scène varie à l'infini, suivant les arrondissements, suivant la condition des intéressés. Le décor est à peu près le même. Les salles des mariages des mairies de Paris présentent toutes un caractère de froideur et de banalité indigne d'une grande ville... Certaines sont décorées d'allégories ridicules, et l'on peut remarquer qu'il n'y a guère que les bourgeois et les domestiques pour conserver devant le buste de la République coiffée du bonnet phrygien une attitude recueillie et impressionnée...

Les ouvriers *blaguent*, et l'huissier doit souvent rappeler à l'ordre les *noces* qui attendent à la queue leu leu.

Pour celles-là la cérémonie est réduite à sa plus simple expression. Les articles de loi lus à quatre ou cinq couples à la fois, quatre minutes suffisent à forger le lien nuptial, puis les braves gens endimanchés se hâtent de remonter dans la tapissière ou de s'entasser dans les quelques voitures louées à grands frais.

Passons dans un arrondissement aristocratique : ici, la *blague* fait place au dédain. Moyennant un don à la caisse des Ecoles qui n'est jamais inférieur à 50 francs, le maire consent à célébrer le mariage à l'heure qui convient aux intéressés, généralement, la veille de la cérémonie religieuse.

Certains arrondissements touchent de ce fait des sommes considérables.

Le comte de Mac-Mahon, lors de son mariage avec la princesse d'Orléans, a gratifié la Caisse des Ecoles du VIII[e] arrondissement de 5.000 francs; la même caisse recevait, quelque temps après, 3.000 francs de M. de Rothschild ; 3.000 francs de M. Vanderbilt; et il n'est pas de semaine où un grand mariage ne lui rapporte un minimum de 500 francs.

Ces libéralités sont très louables et très justifiées. Cependant, étant donné qu'il y a peu d'enfants pauvres dans cet arrondissement, n'y aurait-il pas lieu d'établir une Caisse des Ecoles centrale pour toute la Ville de Paris, afin de répartir ces dons sur des quartiers plus nécessiteux ?

Les mariages civils de la haute société se célèbrent sans ap-

parat, l'après-midi, devant les parents et les témoins, en toilettes de ville. Toute la pompe est réservée pour la cérémonie religieuse... Certains nobles, qui boudent toujours les institutions républicaines, affectent même pour la *formalité légale* un sans-gêne d'un goût douteux. On en a vu venir servir de témoins à la mairie en veston ou en jaquette de couleur et laisser à la quête une collecte d'une modicité par trop ironique.

Au risque d'indigner les antisémites, nous devons ajouter que, d'après les renseignements unanimes que nous avons obtenus, les gros financiers juifs sont, dans ces circonstances, d'une générosité bien au-dessus de la moyenne.

Rarement, lorsqu'il n'y a pas de cérémonie religieuse, la mairie est décorée de fleurs et égayée par un petit concert.

A en juger par le nombre très restreint des mariages purement civils, l'indifférence religieuse aurait fait à Paris peu de progrès.

Il est vrai que beaucoup de sceptiques recourent à la bénédiction de l'église, du temple ou de la synagogue, par concession aux usages de leur monde et par ostentation.

C'est là en effet que se déploie l'apparat qui donne tout de suite — quand il n'est pas un simple trompe-l'œil — l'étiage de la dot, la valeur du parti.

Aussi comme les fabriques et les consistoires ont su spéculer sur la lutte des vanités !

On ne peut lire sans éprouver la satisfaction de l'ironie certains chiffres bien instructifs.

C'est ainsi, qu'à classe égale, le mariage est plus coûteux — *en principe* — à la synagogue qu'à l'église.

Relevons les chiffres pour les différents temples :

	Temple de la rue de la Victoire —	Temple de la rue Buffault —	Temple de la rue de Nazareth —
Mariage hors classe..	4.000 fr.	2.000 fr.	2.000 fr.
1re — ..	2.000 à 3.000 fr.	1.000 —	1.000 —
2e — ..	1.000 fr.	600 —	500 —
3e — ..	500 —	400 —	250 —
4e — ..	250 —	250 —	100
5e — ..	100 —	100 —	50 —
6e — ..	25 —		15 —

Voici maintenant pour les églises catholiques, le tarif moyen ou tarif diocésain :

1re classe......	1.000 à 1.500 fr.	6e classe......	60 à 80 fr.
2e —	600 à 800 —	7e —	40 à 80 —
3e —	400 à 500 —	8e —	25 fr.
4e —	240 à 300 —	9e —	14 —
5e —	150 à 200 —	10e —	6 —

Mais ces chiffres sont fallacieux. Chaque paroisse a un arsenal d'accessoires qui arrivent vite à doubler, tripler, quadrupler le tarif... Le premier vicaire préposé aux mariages, lorsqu'il a les dons d'un administrateur, est une précieuse recrue pour la fabrique. D'un coup d'œil il a jaugé la fortune des clients qui s'adressent à lui ; il possède sur leur situation les renseignements les plus circonstanciés et les plus précis ; il sait ce qu'il pourra tirer de leur amour-propre, aussi le devis enfle, enfle : tapis, chandelles, fleurs, violons arrivent à produire un total fantastique.

Quelle que soit la répugnance que nous éprouvions à voir les choses saintes vendues avec des stratagèmes dignes d'Harpagon, nous réserverons notre indignation pour d'autres abus.

Les vaniteux sont traités comme ils le méritent, et personne ne peut leur reprocher de dépenser leur argent comme ils l'entendent : chez le joaillier, au baccarat ou en flonflons sacrés.

Le temple protestant, plus austère, donne gratuitement la bénédiction nuptiale. Il est d'usage de faire au pasteur un cadeau et une aumône pour les pauvres... L'orgue est le seul instrument de musique qui puisse rehausser l'éclat d'un mariage, et il n'est demandé pour ce fait qu'un supplément de 20 francs.

Eh bien ! il manquerait quelque chose à la vie mondaine, si l'église catholique en revenait à la simplicité des églises réformées.

Quoi de plus éblouissant qu'un grand mariage à la Madeleine, à Saint-Thomas d'Aquin, à Saint-Philippe du Roule, à Saint-Augustin ! Quelle superbe occasion pour l'exhibition des toilettes ! C'est une sorte de « Grand Prix » qui se renouvellerait toutes les semaines. Ne contristons pas nos élégantes Parisiennes en critiquant le faste onéreux de cette cérémonie.

Dans une petite chapelle froide et nue, et quelquefois à la porte de l'église, un ouvrier et une ouvrière attendent qu'un prêtre ait, en quelques minutes, prononcé, au nom de Dieu, l'indissolubilité de leur union.

Ah ! ceux-là savent comme ils ont été reçus par le premier vicaire lorsqu'ils sont venus lui avouer qu'ils s'aimaient, qu'ils voulaient recevoir le sacrement du mariage, mais qu'ils n'étaient riches, hélas ! que d'amour. Ils avaient bien acquitté, il est vrai, les frais des *bans*, plus coûteux encore à l'église qu'à la mairie, le bon vicaire s'est récrié, il est parvenu tout de même à soutirer une petite somme : 9 ou 14 francs, il n'en a pas moins pensé : « Ces gens n'ont vraiment plus la foi, tout à l'heure ils festineront et ils regardent à payer une messe ! »

Car l'église ne daigne pas célébrer le saint sacrifice pour le mariage des pauvres gens.

Oui, tout à l'heure; ces deux êtres — bien heureux pourtant dans leur misère — festineront, mais ils devront peut-être prévenir leurs invités que « ce sera un pique-nique », à moins qu'ils ne se soient endettés

chez Dufayel, pour de longues semaines, afin de payer le repas d'un jour.

Cette opinion d'un prêtre, nous avons eu le regret de l'entendre formulée et cependant le nombre des mariages absolument gratuits est peu élevé dans la plupart des paroisses : en moyenne une trentaine par an, dans une paroisse centrale; deux cents par an dans une paroisse très pauvre.

De nombreuses œuvres se sont fondées dans le but de faciliter le mariage des indigents. La plupart se bornent à aplanir les difficultés de tout ordre, à faire délivrer sans frais les papiers nécessaires; quelques-unes allouent un léger secours en nature ou en espèces. Pour le mariage civil, la *Société du mariage civil de Paris et du département de la Seine* (siège : mairie du XI[e] arrondissement) procure les actes et évite aux indigents les frais et les pertes de temps. De même les œuvres catholiques suivantes :

La *Société Saint-François Régis*, fondée en 1826.

L'*Œuvre du mariage des indigents*, 178, rue de Vanves.

Et pour les protestants : l'*Œuvre évangélique des papiers du mariage*... etc.

Ces œuvres méritent d'être encouragées, mais elles s'adressent à une clientèle d'exception. Il est très rare que les ouvriers y aient recours sauf dans les cas urgents, lorsqu'il s'agit, par exemple, de régulariser, sans retard, une situation... Une bonne dame s'est vouée, à sa façon, à l'œuvre des mariages... Elle accorde aux pauvres désireux de convoler, un pantalon et un veston... Nous n'avons pu vérifier si ces avantages ont tenté beaucoup de clients.

III. — Les Morts a Paris.

Les morts rapportent à la caisse municipale une taxe annuelle de 860.000 francs, soit à peu près 16 francs par tête.

Cette taxe est ainsi répartie :

1[re] et 2[me] classes.......	40 fr.	6[me] classe.......	15 fr.
3[me] et 4[me] —	30 fr.	7[me] et 8[me] classe.	10 fr.
5[me] —	20 fr.	9[me] —	6 fr.

En vertu du décret du 23 prairial an XII le monopole des inhumations est concédé à un syndicat des fabriques et consistoires des cultes reconnus qui a pris le titre d'*Administration du service des pompes funèbres*.

Malgré l'obligation qui lui incombe de procéder aux inhumations gratuites, malgré le nombre considérable de ces inhumations, le syndicat tire de son funèbre commerce des revenus très appréciables.

Examinons, par exemple, son budget de l'année 1891 et nous choisissons cette année à dessein. Alors, en effet, le monopole de l'Administration était fortement attaqué dans les deux Chambres, et

devant des menaces de grève, elle avait dû faire des sacrifices en faveur de son personnel; de nouvelles transformations dans le matériel avaient nécessité des dépenses extraordinaires; cependant, dans cette mauvaise année, voici comment se soldaient ses recettes et ses dépenses :

Recettes	7.042.908 fr. 22
Dépenses.....................	4.802.818 fr. 85
Excédent..............	2.240.089 fr. 37

Les fabriques et consistoires reçurent de ce fait 2.177.035 fr. 46 dans les proportions suivantes :

Culte catholique.............	2.062.825 fr. 50
Eglise réformée..............	45.579 fr. 44
Eglise évangélique d'Augsbourg	26.882 fr. 38
Culte israélite..............	41.748 fr. 14

Les églises les plus avantagées étaient :

La Madeleine................	51.094 fr. 05
Saint-Philippe du Roule......	47.541 fr. 05
Saint-Augustin..............	39.729 fr. 81

Les plus pauvres :

Saint-Louis en l'Ile...........	17.972 fr. 43
Notre-Dame de la Gare.......	17.579 fr. 25
Saint-Leu...................	17.441 fr. 82

Le monopole des inhumations a une origine historique. « Vous savez, disait en 1885 au Sénat le rapporteur du projet de loi tendant à modifier ce service, vous savez que dans les premiers temps de l'église chrétienne, lorsque le service des inhumations fut donné au clergé, ce service devait être absolument gratuit. Mais cet état de choses ne dura guère; il n'y a pas dans l'histoire d'époque plus brillante que celle de ces premiers siècles où les chrétiens donnèrent au monde le plus admirable exemple de dévouement, de sacrifice et d'amour fraternel. »

Le désintéressement dura peu en effet dans l'église catholique; on vit en Bretagne des curés refuser la sépulture aux trépassés si la famille ne leur abandonnait pas le tiers de leurs biens.

Malgré certains abus que nous signalons plus loin, on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que l'administration accomplit sa mission avec décence et dignité. Voyez au contraire ce qui se passe dans les pays où les inhumations sont faites par des entreprises particulières. A Londres, dans un des beaux quartiers de la ville, on sentit un jour une odeur affreuse se répandre. On s'informa, on chercha et on trouva que cette odeur provenait d'une remise. Ayant fait ouvrir cette remise, non sans peine, on y trouva un certain nombre de cercueils

d'enfants et comme on demandait à l'entrepreneur libre pourquoi il n'avait pas procédé à l'inhumation, il répondit qu'il attendait « *que la charge fût complète* ».

Plutôt que de voir de tels scandales, gardons le monopole de l'Administration des pompes funèbres.

Malheureusement sur cette Administration des Pompes funèbres, placée sous le contrôle de l'autorité préfectorale, se sont greffées une quantité d'agences, qui, sous le prétexte d'éviter aux familles des dérangements pénibles, spéculent sur la douleur et s'arrogent d'excessives commissions.

Dès l'ouverture des mairies, les employés de ces agences assiègent les bureaux des décès ; quelques instants après, devant le cadavre encore chaud, la famille en larmes voit arriver les étranges courtiers. Elle s'en remet à leur discrétion, car dans ces moments douloureux, il lui répugne d'avoir à traiter les questions d'intérêt ; aussi doit-elle acquitter une note scandaleusement forcée.

Si, dans l'établissement de leurs tarifs, les consistoires israélites ont préféré frapper la dot, l'église catholique vise particulièrement l'héritage. A classe égale, la cérémonie funèbre est en effet plus coûteuse à l'église qu'à la synagogue.

On peut en juger par ces prix moyens :

A l'Eglise :

1re	classe :	nº 1...........	8.000	à	10.000	francs.
	—	nº 2...........	6.000	à	7.000	—
2e	—	nº 1...........	4.300	à	5.000	—
	—	nº 2...........	3.700	à	4.000	—
3e	—	nº 1...........	2.700	à	3.200	—
	—	nº 2...........	2.000	à	2.500	—
4e	—	nº 1...........	1.600	à	2.000	—
	—	nº 2...........	1.300	à	1.600	—
5e	—	nº 1...........	700	à	800	—
	—	nº 2...........	500	à	550	—
6e	—	nº 1...........	200	à	250	—
7e	—	....	95	à	140	-
8e	—	....	47			
9e	—	....	18 75			

Pour le culte israélite :

1re	classe	....	2.350	à	2.900	francs.
2e	—	....	1.600	à	1.865	—
3e	—	....	850	à	1.050	—
4e	—	....	430	à	650	—
5e	—	....	245	à	350	—
6e	—	....	135	à	160	—
7e	—	....	105	à	120	—
8e	—	....	22			
9e	—	....	3			

On doit, en outre, acquitter certains droits au consistoire.

Pour la 1re classe	2.000	francs.
— 2e —	1.000	—
— 3e —	400	—
— 5e —	60	—
— 6e —	40	—
— 7e —	30	—
— 8e —	12	—

Le transport et le départ du corps sont tarifés 60 francs, enfin si l'on désire des chants au domicile ou au cimetière, il faut ajouter une somme de 1.000 francs.

Le service est ainsi rétribué chez les protestants :

1re classe	4.200 à 7.500	francs.
2e —	3.000 à 4.000	—
3e —	1.800 à 2.500	—
4e —	1.000 à 1.500	—
5e —	250 à 500	—
6e —	80 à 140	—
7e —	60 à 90	—
8e —	32	
9e —	9	

Ajoutons que tous ces chiffres représentent le minimum des frais de la classe afférente... Selon les paroisses, selon les accessoires innombrables, ils sont, dans la pratique, majorés dans des proportions vertigineuses. C'est encore, même en face de la mort, l'étalage de la vanité. S'il faut juger de la foi, comme certains critiques jugent la valeur d'une pièce, d'après la recette, on doit reconnaître que Paris n'est pas encore si gagné à l'incrédulité, ainsi qu'en témoigne une récente statistique :

Convois catholiques	39.340
— protestants	995
— israélites	67
— cultes divers	60
Enterrements civils	9.200

Au contraire, la classe de la cérémonie religieuse est généralement plus élevée que la classe choisie pour le cortège ; néanmoins dans les quartiers pauvres, le déploiement d'un certain luxe extérieur semble être préféré à la pompe de l'église.

De même que le luxe des mariages, la pompe d'un service funèbre n'est souvent qu'un trompe-l'œil ou qu'un moyen de réclame. Combien de commerçants, à la veille de la faillite, jugent indispensable, pour rétablir leur crédit, de faire à un des leurs des obsèques disproportionnées à leurs ressources. Réclame d'autant plus habile qu'elle est plus dissimulée !

Dans toutes les manifestations de la vie parisienne se retrouvent l'hypocrisie, le mensonge social et la duperie.

IV. — Le Convoi du pauvre.

Malgré le mouvement, les préoccupations de la rue, malgré l'habitude, le passage d'un char funèbre impose toujours le recueillement. Le philosophe se trouble devant le mystère de la mort, le croyant balbutie une prière, l'observateur découvre dans le nombre des couronnes, dans l'ordonnance du cortège, dans la physionomie et l'attitude de ceux qui le composent, la sincérité des regrets ou les calculs de l'intérêt. Mais lorsque passe le corbillard du pauvre, une même émotion étreint nos cœurs. Savez-vous rien de plus triste que cette voiture noire, dénuée du moindre morceau de drap, effrayante de nudité et que réclama un grand poète pour le triomphe de l'antithèse. Le corbillard du pauvre est le plus éloquent témoignage de notre néant et, à ce titre, c'est bien le char qui convient à la mort. Néanmoins, son aspect a quelque chose de pénible. Parfois une maigre couronne, une poignée de fleurs, essaie d'en atténuer l'horreur ; souvent il apparaît sans aucun de ces tristes ornements, délaissé ou suivi par un ou deux parents en habits de travail.

Depuis quelques années, l'Administration des pompes funèbres a donné une légère satisfaction aux convenances ; elle a remplacé par le char rectangulaire, du modèle actuel, l'affreux char bombé que dans sa langue expressive, le peuple avait surnommé la « *boîte à chocolat...* » Nous n'avons pas à faire appel ici à la sensibilité de cette administration : il est logique que le pauvre soit traité sans égards dans la mort, après avoir subi les pires avanies pendant son existence. Mais nous devons mettre en relief une observation pleine d'enseignement que nous fournira la statistique.

Voici pour les cinq dernières années le nombre des décès à Paris, et, en regard, le nombre des convois pour lesquels l'administration des pompes funèbres a dû accorder la gratuité :

	Nombre des décès	Convois gratuits
	—	—
En 1893.......	52.955	22.157
1894.......	49.205	21.711
1895.......	41.693	22.901
1896.......	47.929	21.041
1897.......	46.988	20.999

Cette proportion n'est-elle pas douloureuse ? Ainsi, chaque année, PRESQUE LA MOITIÉ des convois funèbres doivent réclamer la gratuité complète à l'Administration.

Si nous ajoutons à ces chiffres déjà considérables des enterrements gratuits, le nombre de ceux qui paient les sommes minimes des der-

nières classes, nous serons amenés à tirer de ce fait d'importantes considérations, d'ordre économique.

La taxe minima demandée par les pompes funèbres est ainsi fixée :

1° Tarif fixe : 6 francs.
2° Prix du cercueil : de 2 à 8 francs suivant l'âge.

Donc, sans tenir compte des frais de la cérémonie religieuse, ou des frais accessoires, une somme maxima de 14 francs suffit pour éviter les démarches exigées lorsqu'on veut obtenir le bénéfice de la gratuité.

D'autre part, elle n'est accordée, en principe, qu'aux personnes décédées sans famille et sans ressources, aux inconnus et aux *individus inscrits au rôle des indigents* (1).

La qualité d'indigents est établie par l'attestation d'un commissaire de police, sur le vu d'un certificat de non imposition et sur l'affirmation de deux témoins.

Or, il n'est pas excessif de majorer d'au moins *un tiers* le nombre des convois gratuits, pour obtenir le nombre des convois d'indigents, si nous tenons compte des familles qui préfèrent, au prix d'une grande privation, acquitter la taxe de 14 francs plutôt que de recourir aux pénibles formalités exigées pour la gratuité.

Et maintenant nous nous posons ces deux questions avec angoisse :

1° La moitié de la population parisienne est-elle dans un état de gêne si sensible qu'elle ne puisse faire pour ses morts que peu ou point de frais ?

2° Ou bien le culte des morts la laisse-t-elle si indifférente qu'elle cherche, en mettant de côté tout sentiment d'amour-propre, à esquiver les frais d'inhumation ? J'avoue que la plupart des ecclésiastiques préposés au règlement des cérémonies funèbres, qui ont bien voulu me donner d'utiles renseignements, partagent cette dernière opinion.

« Nous ne refusons jamais la gratuité, m'a dit l'un d'eux, nous ne demandons aucun certificat de pauvreté, et nous savons cependant que beaucoup pourraient faire quelques sacrifices parmi ceux qui nous demandent la gratuité. Ainsi nous l'avons accordée à un défunt pour lequel la famille avait fait aux Pompes funèbres les frais d'un convoi de sixième classe. »

Malgré l'expérience de ces prêtres, nous ne saurions partager absolument leur avis... L'indifférence religieuse entre pour une certaine part dans les demandes de services gratuits à l'église... Mais le nombre de ceux-ci n'est pas disproportionné avec celui de la population réellement besogneuse.

Et puis, il suffit de connaître la classe ouvrière pour savoir, que, malgré son scepticisme, il lui répugne d'avoir à solliciter *les prières des pauvres*.

(1) Décret du 23 prairial an XII (12 juin 1804), 2e section, titre IV, art. 20.

C'est qu'elle est bien froide, humiliante — oserai-je dire — la cérémonie de la levée du corps que l'Eglise accorde aux indigents.

Le cercueil reste près de la porte du temple, sur deux chevalets pour tout catafalque. Ce cadavre d'un misérable semble encombrer le sanctuaire du Dieu, ami des pauvres. Quelques minutes de prières et c'est tout... Certains vicaires, — l'exception, nous voulons le croire — n'en prennent-ils pas à leur aise, avec ces défunts qui ont le grave tort de rapporter à la fabrique seulement le produit de quelques chaises ou d'une quête dérisoire.

Ecoutez ce fait authentique que je tiens d'un écrivain catholique et digne de créance.

C'était dans une paroisse aristocratique de Paris ; le maître-autel était resplendissant de lumières et de fleurs ; la nef, pleine d'une assistance élégante ; un orchestre faisait retentir des hymnes de joie : on célébrait un grand mariage et un évêque était venu bénir les jeunes époux. Dans une chapelle latérale, le cercueil d'un pauvre attendait que le vicaire de service eût terminé son déjeuner... La famille sanglotait, et la voix allègre des harpes et des violons semblait un outrage à sa douleur. La cérémonie nuptiale prit fin ; à la sacristie commença le long défilé des superbes toilettes, les félicitations, les embrassements. L'évêque était très entouré. Soudain, à la porte, la silhouette timide d'un ouvrier en deuil vint faire tache dans le tableau. Le bedeau se précipita vers l'intrus, et le rabroua d'un ton rogue.

— Puisque je vous dis que M. le vicaire n'est pas revenu de déjeuner.

L'homme s'éloigna sans mot dire. Mais le prélat avait vu la scène, il interrogea l'employé.

— Ce n'est rien, répondit celui-ci... Un enterrement de dernière classe... M. le vicaire est à déjeuner.

— Donnez-moi l'étole noire.

Et l'évêque, dépouillant les ornements d'or et de soie, prit l'étole de deuil et se dirigea vers la chapelle où attendait la famille éplorée, et la main qui venait d'unir deux privilégiés de ce monde, fit, sur le cercueil du pauvre, le geste de la suprême bénédiction.

Bien qu'excessives, les sommes fabuleuses dont le diocèse de Paris a tarifié les cérémonies des classes élevées — un service funèbre a rapporté trente mille francs à la paroisse de la Madeleine — ces sommes, dis-je, sont un impôt prélevé sur la vanité et on ne peut guère reprocher à l'église, non plus qu'aux temples ou aux synagogues, de spéculer sur ce sentiment bien humain.

Il serait cependant plus conforme à l'esprit divin de relever par un peu plus d'égards et de charité les bénédictions si parcimonieusement mesurées aux indigents et qui impressionnent péniblement, lorsqu'on les compare à la pompe des cérémonies débitées à prix d'or...

Les lois et décrets ont quelquefois des prescriptions ou des prohibitions dictées par l'humanité et le tact.

Voyez, par exemple, l'article 5 du Titre IV du décret du 23 prairial, an 12 (12 juin 1804) ainsi conçu : « Si l'église est tendue pour recevoir un convoi funèbre et qu'on présente ensuite le corps d'un indigent, il est défendu de détendre jusqu'à ce que le service de ce mort soit fini. »

Ainsi, il a fallu une défense formelle pour cette chose de convenance élémentaire, tant le législateur se méfiait de la vilenie des spéculateurs de cadavres.

Jusqu'à plus ample informé, nous croyons donc que les demandes de gratuité adressées aux paroisses qui ont pour mobile l'indifférence ou un esprit d'économie sont en nombre restreint.

En tout cas, il serait, à notre avis, injuste de nier que les demandes de gratuité adressées à l'Administration des Pompes funèbres soient, à de très rares exceptions près, le résultat de la misère.

Paris a le culte des morts; dans la classe ouvrière surtout, on se pique d'honneur de faire aux siens un convoi décent... A défaut de douleur, l'amour-propre, l'aversion pour les formalités administratives suffit à faire renoncer au bénéfice de la gratuité, ceux qui ne sont pas absolument forcés d'y avoir recours. Le peuple parisien a ses superstitions : il a la peur de l'hôpital et l'horreur de la *fosse commune*.

Ce n'est pas rêver une chimérique égalité — impossible même au champ des morts — que de réclamer la révision de la législation des cimetières.

Les cimetières parisiens sont divisés en deux catégories :

1° Les cimetières intra-muros.

2° Les cimetières extra-muros.

Les premiers ne vendent que des concessions perpétuelles. Les seconds offrent des concessions trentenaires et des concessions de cinq ans... Aux indigents est réservé le pêle-mêle de la fosse commune.

Il faut payer une somme élevée pour avoir droit en toute propriété à un petit coin sur cette terre d'où nous sommes sortis et qui ne peut même pas accorder à chacun de ses enfants un pied de sol inviolé! Les morts poussent les morts, on ne laisse pas au cadavre le temps d'achever sa décomposition : un autre cadavre n'attend-il pas sa place et les vivants ont-ils trop d'espace pour eux?

Le tarif des concessions perpétuelles est ainsi déterminé :

1 mètre superficiel : 350 francs; — 2 : 700 fr.; — 3 : 1.700 fr.; — 4 : 2.700 fr.; — 5 : 4.700 fr.; — 6 : 5.700 fr.; — 7 : 7.700 fr.; — 8 : 9.700 fr.; — 9 : 11.700 fr.

2.000 francs par mètre carré au dessus de 9 mètres.

Ceux qui viennent aux cimetières méditer sur l'égalité sont bien déçus, car là, encore, même en acquittant le tarif ci-dessus, il faut

subir la loi qui régit la société : la concurrence de la vanité et le privilège de la fortune. C'est ainsi que pour avoir un terrain en première ligne, pour être « bien en vue », il faut acheter une concession d'au moins trois mètres.

Le produit de la vente des terraius mortuaires est affecté pour 4/5 à la Caisse Municipale; pour 1/5 à l'Assistance publique. Les concessions trentenaires sont tarifiées 300 fr., à raison de 2 mètres carrés; les concessions temporaires de cinq ans coûtent 50 francs.

A certaines époques, les affiches blanches de l'Administration annoncent la reprise des concessions quinquennaires, elles nous font penser à cet article du code pénal qui punit la violation de sépulcre.

Ah! pourquoi ces morts ne se lèvent-ils pas en criant au fossoyeur sacrilège : « Attends! attends! les vers n'ont pas encore fait leur œuvre! Nous ne sommes pas encore de la poussière, laisse-nous pourrir en paix! »

Faut-il dépeindre les horreurs de la fosse commune ? Cet enfouissement est-il digne d'un pays civilisé? Suivez un jour un des corbillards qui s'acheminent sur la route d'Ivry, vers le *Champ de navets* (1) ou vers les cimetières de Saint-Ouen ou de Pantin. Vous verrez le cercueil de volige jeté sur un autre cercueil, aux ais déjà disjoints, les croix de bois noir serrées les unes contre les autres, dans une troublante promiscuité.

Chaque jour la terre est éventrée pour de nouveaux venus, les cercueils sont profanés par les pioches; et, lorsqu'il prie devant l'humble croix, le pauvre n'a même pas la certitude de prier sur le corps d'un parent aimé!

Est-ce attenter au principe sacro-saint de la propriété que de réclamer pour le misérable le droit à quatre pieds de terre... pendant cinq ans?

Heureux encore le pauvre qui peut mourir sur son grabat! S'il meurt à l'hôpital, sans ressources, ce n'est pas la fosse commune qui lui est réservée, mais la dalle de l'amphithéâtre et la profanation du scalpel!

Non, encore une fois, les familles qui sollicitent la gratuité d'un convoi n'obéissent pas à un sentiment de sordide avarice. S'il y en a, elles font preuve d'une vilenie rare, heureusement! La vérité, au contraire, est que les pauvres gens de Paris dépensent leurs économies, empruntent, s'ingénient de mille façons pour ne pas laisser partir un mort chéri *comme un chien*, selon leur expression pittoresque.

A quoi donc attribuer le nombre considérable des convois gratuits, tels que nous les avons relevés ci-dessus?

A tout autre chose certes qu'à la dissimulation.

La mort, qui est toujours un affreux malheur, est pour les familles ouvrières une calamité. La maladie a souvent été longue, les frais de médecin, de médicaments, le chômage ont vite épuisé les quelques

(1) Appellation populaire du cimetière d'Ivry.

économies du ménage; le dénouement survient souvent lorsqu'on se trouve depuis longtemps déjà horriblement endetté... Nous avons interrogé une centaine d'ouvriers, appartenant à divers corps de métier. Il est triste de relater qu'une dizaine à peine sont assurés d'obtenir de leurs patrons, pour les jours de chômage nécessités par la maladie, soit leur salaire intégral, soit un demi-salaire, soit un secours bénévole.

Et les autres ?

Leur famille est à la merci d'un accident toujours possible et jamais prévu... L'ouvrier aujourd'hui solide et gagnant bien sa vie ne s'imagine pas qu'il sera peut-être demain paralysé de longs jours sur un lit de souffrances et que l'aisance fera place à la gêne, à la misère, au désespoir. Son bras est sa seule fortune. Qu'il s'arrête, le livret de caisse d'épargne sera remplacé par les reconnaissances du Mont-de-Piété, et pour peu que la maladie se prolonge, cet ouvrier qui vivait et faisait vivre largement sa famille finira dans le dénuement. Les siens devront implorer la gratuité du convoi, et ceux qui les connurent dans une situation prospère, ignorants d'une détresse jusque-là cachée, les accuseront peut-être d'ingratitude ou d'avarice...

V. — Quelques remèdes.

Beaucoup de ces maux sont irrémédiables; certains peuvent être prévus et adoucis dans une certaine mesure.

Pour le mariage des indigents, nous ne saurions que recommander d'encourager les œuvres existantes. Peut-être il y aurait-il lieu de créer des sociétés d'épargne, pour constituer aux enfants un petit capital dotal ou de faire connaître les avantages de celles qui se sont déjà fondées dans ce but.

Mais notre attention se porte surtout sur l'affreuse situation créée à la famille du travailleur par la maladie et la mort...

Patrons et ouvriers devraient pouvoir la prévenir par une mutuelle entente.

La loi d'airain de l'offre et de la demande n'est qu'un sophisme économique; il n'est pas vrai que le devoir du patron envers l'ouvrier s'arrête dès que la maladie a rendu celui-ci incapable de servir.

Que dirait la foule, si elle voyait un cocher abandonner, sans soins, sans un adoucissement dans son agonie, un cheval pantelant, abattu par la fièvre? La foule s'indignerait et elle aurait raison.

Le patron qui laisse mourir sans secours un vieux serviteur est un être haïssable que la loi devrait pouvoir atteindre.

D'un autre côté, il faut confesser que l'ouvrier parisien est trop souvent imprévoyant et que, malgré le grand nombre de sociétés qui se sont fondées, il ne connaît pas encore assez les bienfaits de l'assistance mutuelle.

Pourquoi n'étudierait-on pas le projet d'une société d'assurances

contre le chômage occasionné par la maladie, et contre les conséquences désastreuses de la mort ?

On pourrait prendre comme type la société d'assurances contre le chômage en général qui vient de se créer à Ixelles (Belgique). Sont admis à y participer les ouvriers dont le salaire annuel est inférieur à 2.000 francs. Elle comprend deux catégories d'adhérents :

Ceux qui sont assujettis à un chômage périodique.

Ceux qui n'ont à craindre qu'un chômage imprévu.

Les premiers versent quotidiennement la valeur de quatre heures de travail, tarifées de 0 fr. 15 à 0 fr. 40; les autres la valeur de deux heures.

Après six mois de sociétariat, les chômeurs ont droit à une indemnité journalière de cinq heures de travail, plus 0 fr. 50 lorsqu'ils ont de la famille.

Obligez patrons et ouvriers à adhérer à une société semblable, et si le paupérisme ne disparaît pas, il y aura toujours de supprimés certains de ses aspects les plus horribles.

Le respect des libertés nuisibles est un crime contre *la grande famille humaine*.

Quant à la désinvolture avec laquelle les ministres du culte traitent trop souvent les indigents, il y aurait lieu de remémorer aux prêtres cupides que, — outre les prescriptions évangéliques — ils sont dépendants du public tant que durera le Concordat. Ne serait-ce pas le devoir d'un député catholique de prononcer à la tribune quelques paroles dans ce sens :

« En tant que catholique, j'entends faire un acte de socialisme dans le domaine spirituel. Certes la messe n'est pas obligatoire pour le sacrement du mariage, non plus du reste que pour le départ vers l'Eternité, mais je suis navré de voir aux heures solennelles du mariage et de la mort le Saint Sacrifice refusé aux indigents qui ont la foi. Que cette consolation leur soit accordée chaque fois qu'il sera possible.

« Vos curés sont fonctionnaires, Monsieur le Ministre des Cultes, rappelez-leur l'article 11 du titre 3 du décret du 18 mai 1806 : « Le « transport des indigents sera fait DÉCEMMENT. » Rappelez-leur qu'en méprisant le pauvre ils faillissent à leur fonction sociale et outragent le Christ, le Dieu des Humbles. »

PAUL GABILLARD.

Catholiques et Protestants en Angleterre

(UNE CRISE RELIGIEUSE)

I

Au milieu de nombreuses questions de politique intérieure ou extérieure, l'Angleterre a été et est encore agitée par une crise dont on s'est peu occupé au dehors, mais qui n'en a pas moins, pour les Anglais, une importance capitale, en ayant déjà excité bien des passions. C'est la crise religieuse. Depuis un an, elle secoue la vieille Eglise anglicane, et elle ne paraît pas encore près de cesser.

D'après sa nature même, l'Eglise anglicane est essentiellement exposée à l'instabilité. Etant une Église, elle doit faire appel au principe d'autorité, respecter sa hiérarchie, se soumettre à des traditions qui en maintiennent l'unité. Etant protestante, elle reconnaît la liberté individuelle d'interprétation religieuse et, par conséquent ouvre la porte aux attaques que ses membres peuvent diriger contre le principe d'autorité, la hiérarchie, les traditions et les rites. Eglise, elle tend à faire de son clergé une caste; protestante, elle donne ses membres laïques un pouvoir qu'ils peuvent tourner contre cette caste même. Aussi, depuis sa fondation, il s'est produit en elle des sécessions et des pertes. Les uns, poussant jusqu'aux dernières limites le principe d'autorité et d'organisation, ne l'ont trouvé pleinement réalisé que dans l'Eglise romaine et y sont passés; ç'a été surtout des membres du clergé, parfois les plus hauts dignitaires, comme les cardinaux Newman et Manning. D'autres, surtout les laïques et les classes les plus humbles, rejetant toute autorité et toute hiérarchie, n'ont mis que la Bible entre eux et Dieu : de là les sectes si nombreuses des non-conformistes dont l'importance dépasse celle de l'Eglise nationale elle-même.

En raison de ce double mouvement, les idées de séparation de l'Eglise et de l'Etat prennent de l'importance, et l'on s'est déjà demandé depuis longtemps pourquoi une Eglise qui n'est plus celle de la grande majorité de la nation serait toujours une Église nationale, avec ses privilèges et son organisation intimement liée à l'organisation politique. En dépit de la force que lui donnent les traditions et sa situation acquise, ainsi que l'éclat de quelques-uns de ses membres, il lui est nécessaire de lutter, si elle veut se maintenir. C'est ce qui fait pour elle l'importance de toute crise, si faible qu'elle soit, l'importance en particulier de la crise actuelle, dans laquelle se marquent et s'accentuent de plus en plus les divisions qui se sont produites dans son sein même, surtout entre l'élément laïque et l'élément ecclésiastique.

Le clergé, en effet, attiré par la pompe et la poésie du culte catholi-

que romain, par certains dogmes de l'Eglise romaine et certaines de ses pratiques, avait vu se former dans son sein un parti qui les avait fait passer dans le culte et l'enseignement anglican. C'est le parti de la Haute-Eglise, auquel il ne manque guère plus que de reconnaître l'autorité papale pour être assimilé à l'Eglise romaine. De ce parti est venu, vers le milieu de ce siècle, le mouvement connu sous le nom de « Mouvement d'Oxford » ou « Renaissance du Catholicisme (*Catholic Revival*) », dont le mouvement actuel est une conséquence logique. Par la Haute-Eglise surtout fut encore tentée, il y a à peine quelques années, une réconciliation avec Rome; la tentative échoua, le pape ayant refusé d'admettre la validité des ordres du clergé anglican, à la grande joie de la plupart des protestants anglais, peu sympathiques au rapprochement. Dans la Haute-Eglise enfin se sont formées diverses sociétés dont les tendances les font accuser de préparer lentement et habilement les voies pour une conversion à l'Eglise romaine. L'une d'elles (Union de l'Eglise anglaise — *English Church Union*) compte environ 33.000 membres, dont 4.200 ecclésiastiques, et elle a joué un grand rôle dans la querelle récente. Ces sociétés et leurs membres (beaucoup d'entre eux, du moins), tout en admettant en apparence le Livre officiel de Prières de l'Eglise anglicane (*Prayer Book*) et en acceptant les 39 articles de la foi anglicane, ont, par leur interprétation des textes, introduit presque toutes les cérémonies et tous les dogmes que la Réforme avait supprimés. Ainsi, le Livre de Prières permet la confession dans certains cas pour ceux qui la désirent; eux la conseillent comme pratique régulière, l'exigent parfois pour la communion; le Livre est muet sur les vêtements sacerdotaux; ils prennent ceux des prêtres catholiques avec leurs changements de couleurs au lieu du simple surplis protestant; ils emploient l'encens et l'eau bénite; ils brûlent des cierges; ils appellent le service de la communion « la messe », conservent l'hostie consacrée, s'en servent pour des bénédictions et des saluts; ils ont des images de la Vierge et des saints et les vénèrent. Tout cela est catholique, excepté de nom. Et même pas le nom; ils aiment à appeler leur Eglise l' « Eglise catholique du monde, ou du Christ» ou simplement l' « Eglise catholique », sans même, comme nos protestants, changer le mot en celui d' « universelle ».

Ces pratiques s'étaient multipliées singulièrement depuis quelques années dans bon nombre de paroisses; les fidèles laissaient faire, bien qu'en général le protestant anglais aime peu les rites romains. Sans doute ils pensaient que ces faits venant un à un, isolés, étaient trop insignifiants pour qu'on protestât, et ainsi le culte se « romanisait » peu à peu. Telle était la situation, lorsque l'éveil fut donné en janvier 1898, et la crise ne tarda pas à éclater.

Elle est intéressante, non seulement en elle-même, mais parce qu'elle montre comment, en Angleterre, le simple citoyen, ce que les Anglais appellent « l'homme dans la rue » peut agir sur l'opinion publique, remuer les masses, peser sur les autorités et arriver à

réformer les institutions. Pour bon nombre d'entre nous, Français, l'issue de cette crise est tellement indifférente, elle touche si peu à nos préoccupations ordinaires que nous pouvons l'étudier avec sang-froid, presque comme un phénomène historique, séparé de nous par des siècles. Et il semble, en effet, à voir certains détails, à observer l'ardeur religieuse des partis, que nous soyons, non au seuil du xxe siècle, mais au xviie, où des questions théologiques agitaient tout un monde de penseurs, ou même, par certains traits, au xvie, où elles allumaient des guerres civiles. Cet état d'esprit est si loin de nous qu'il nous est impossible de comprendre le mouvement actuel, à moins de ne jamais perdre de vue ce fait que le peuple anglais met dans les discussions religieuses la même ardeur que nous dans les discussions purement politiques.

La crise a passé jusqu'ici par trois périodes distinctes. La première, de janvier à mai 1898, a été celle de l'action isolée et individuelle, portant des faits spéciaux à la connaissance de tous et essayant d'exciter l'opinion publique. La seconde, de mai à octobre 1898, a été une période d'agitation générale et de discussion publique ayant pour but d'agir sur les autorités religieuses et d'amener « le réveil des évêques ». La troisième, commencée en octobre dernier, a vu les évêques se réveiller, mais aussi se heurter contre la résistance du clergé, et l'appel du public s'adresser plus haut, aux autorités politiques.

II

Les faits de la première période se concentrent autour d'un nom bien ignoré, celui d'un certain M. Kensit, libraire à Londres, qui a entrepris et mené à bien le côté tapageur de l'agitation. C'est, autant qu'on puisse en juger par son action, un caractère résolu et énergique, type de ces Anglais qui marchent vers leur but à travers toute espèce d'obstacles, ne craignant ni ridicule, ni opposition, ni injures; esprits étroits, ne sentant pas les nuances des choses, grotesques parfois et perdant la mesure, mais volontés fermes, tenaces, et hommes d'action. L'Angleterre puritaine était remplie de tels hommes, et ce sont eux qui ont fait le triomphe de la Réforme; l'Angleterre moderne en est remplie aussi, et ce sont eux qui conquièrent le monde. On était loin pourtant, lorsque l'affaire commença, de prévoir les proportions qu'elle allait prendre. A la fin de janvier 1898 paraissaient dans le *Times* un petit nombre de lettres échangées entre M. Kensit et l'évêque de Londres. Kensit et deux de ses amis avaient demandé de communier à l'office principal du dimanche à l'église de leur paroisse, ce qui est le droit de tout anglican. Le pasteur le leur avait refusé. Ce fut là le prétexte. Kensit adressa une plainte à l'évêque, et lui signala en même temps toutes les pratiques de l'Eglise romaine qui, d'après lui, souillaient le culte dans son église. Il semble à lire cette lettre qu'on entende gronder les invectives des vieux puritains contre

les « papistes », et rien ne fait mieux sentir que les termes mêmes, avec leur violence et leur manque de mesure, la différence de ce milieu avec le nôtre; rien ne fait mieux comprendre non plus combien il reste encore de l'esprit du XVI[e] siècle dans l'Angleterre actuelle. « Notre curé », écrit Kensit (et il faut toujours prendre ces termes, curés, prêtres, église, dans le sens protestant et non dans le sens catholique romain), « est un membre de la société romanisante « de l'Union de l'Eglise Anglaise, de la société de la Sainte-Croix qui, « pour réintroduire le système de la confession secrète aux prétendus « prêtres, a publié le livre indécent « Le Prêtre et l'Absolution ». Divers « ministres de l'église de notre paroisse se désignent comme prêtres « à messe. Ils portent des vêtements babyloniens et transforment « notre église protestante en une maison à messe. Parmi les idoles « dans l'église sont trois grands crucifix et d'autres plus petites abomi- « nables idoles de la même espèce; aussi une image appelée Vierge « et Enfant; nous avons vu allumés devant cette Vierge un assorti- « ment de 18 cierges...; l'église est munie de vases contenant de la « soi-disante eau bénite; au commencement de l'office, le curé « asperge les assistants....; à la Communion il tourne le dos au « peuple..... il annonce que la *messe* va être célébrée.....; il remplit « l'église d'encens, consacre une hostie, l'élève et se prosterne devant « elle... A la messe d'onze heures, nous l'avons vu se détourner du « Livre de Prières vers certains cartons et nous l'avons entendu « murmurer certaines incantations qu'il semblait lire sur ces car- « tons... Nous demandons respectueusement que des mesures soient « prises pour déplacer notre prêtre à messe et nettoyer l'église de « toutes idoles et autres monuments de la superstition papiste et « païenne. » (11 janvier.)

La réponse de l'évêque, brève et un peu dédaigneuse, exprimait des doutes sur le refus de la communion et conseillait à M. Kensit de suivre les offices de toute autre église, où le culte lui plairait davantage. (12 janvier.)

La réplique ne se fit pas attendre. Le lendemain, Kensit adressait à l'évêque une lettre plus pressante, le menaçant d'envenimer l'affaire et le rappelant à son devoir :

« Puis-je vous demander, Monseigneur, de vous rappeler la pro- « messe solennelle, faite à Dieu tout-puissant à votre ordination? « Vous avez promis d'être prêt en toute diligence à bannir et chasser « toutes doctrines erronées et étrangères, à encourager les autres à « le faire, à corriger et à punir le clergé désobéissant. Est-ce là, « Monseigneur, une simple formalité ou une réalité solennelle ? Avez- « vous un devoir à accomplir d'après vos promesses ? Avez-vous l'in- « tention d'agir comme un homme de Dieu ou d'être un traître de- « vant Dieu et les hommes ? Votre conseil de m'en aller dans une « autre église est-il d'accord avec votre promesse de bannir les doc- « trines étrangères et d'encourager les autres à le faire ? Monsei- « gneur, je suis résolu à ne pas me soumettre plus longtemps à cette

« trahison, et par conséquent, une fois de plus, je vous somme, au « nom de Dieu, sans crainte, ni faveur, d'accomplir le devoir auquel « vous vous êtes si solennellement engagé. » (13 janvier 1898.)

Le dimanche suivant, l'évêque envoya un autre officiant; Kensit et ses amis communièrent, on enleva quelques tableaux de l'église, les uns blâmant, les autres approuvant, et tout rentra pendant quelque temps dans le calme.

Mais M. Kensit avait résolu d'aller jusqu'au bout. Il restait encore beaucoup trop de traces de culte romain dans son église. En mars commença une nouvelle correspondance avec l'évêque. Les mêmes abus lui étaient signalés; l'évêque répondait qu'il ne pouvait pas s'occuper des détails du culte dans chaque église et que, puisque l'ensemble des paroissiens était satisfait, M. Kensit avait mauvaise grâce à ne pas l'être.

Les moyens pacifiques et légaux étant ainsi à peu près épuisés, Kensit s'y prit autrement. Ici commence le côté bruyant de l'agitation. Les cérémonies de la Semaine Sainte en fournissent l'occasion. Le Jeudi saint, Kensit harangua la foule à la porte d'une église ; le Vendredi saint, ailleurs, il protesta contre la vénération de la Croix, saisissant le crucifix et disant en pleine église : « Nous sommes pro- « testants; c'est de la pure idolâtrie ! » Il fut poursuivi et condamné à 75 francs d'amende pour conduite inconvenante dans une église; un autre protestataire qui avait enlevé un encensoir des mains du thuriféraire était condamné également. Mais c'était en réalité un succès, car le vicaire avait été forcé de déclarer devant le tribunal que ces rites n'étaient pas dans le Livre de Prières et n'avaient d'autre autorisation que l'exemple de l' « Eglise catholique du Christ, comprenant les Eglises anglicane, romaine et grecque. » (16 avril.)

Une autre succès plus important encore était le bruit qui se faisait autour de l'affaire. La correspondance avec l'évêque avait été publiée, notamment dans le *Times*; les actes de Kensit étaient connus de tout le public protestant, et déjà un membre du clergé (le chanoine Fleming) avait protesté du haut de la chaire (17 avril) contre les pratiques romaines introduites par des ministres anglicans peu scrupuleux.

L'importance du fait n'échappa pas à la Haute-Eglise. L'Union de l'Eglise anglaise crut nécessaire (20 avril) de protester contre l'ingérence des laïques dans les questions de culte, de condamner les procédés de M. Kensit, de nier le caractère démocratique de l'Eglise, d'affirmer au contraire l'indépendance et l'autorité des membres du clergé et leur droit d'avoir le culte qui leur plairait. A peine quinze jours plus tard (2 mai), une société opposée à la précédente (*Church Association*) tenait une séance dans laquelle son président prononçait des paroles encore plus significatives : « Une crise semble appro- « cher, qui réformera l'Eglise anglicaine, ou qui la détruira en tant « qu'institution d'Etat. » En même temps, les lettres au *Times* augmentaient en nombre et en importance : ce qui n'avait été jusque là

qu'une correspondance presque privée se transformait en polémique; le fait isolé devenait un mouvement général; la crise était en réalité commencée.

III

Pendant la deuxième période, de mai à octobre, les partis s'excitent de plus en plus; il ne se passait pas une semaine, on pourrait presque dire pas un jour, sans que des faits nouveaux fussent ajoutés aux précédents, des arguments, pamphlets ou articles, échangés par les deux partis extrêmes. Manifestations désordonnées et bruyantes, lettres et discours se succèdent et s'entrecroisent comme les armes dans une mêlée; et progressivement la voix calme, trop calme parfois, des évêques essaie de dominer le bruit et de rétablir la paix, mais parvient à peine à se faire entendre dans le tumulte. On ne se reconnaîtrait pas dans le fouillis des faits, si on ne le classait en en dégageant les principaux.

Il y a d'abord les manifestations dans les églises « *à la Kensit* ». Kensit lui-même semble s'être assagi; il se borne à faire des discours ou à écrire à l'évêque de Londres; il promet d'être tranquille d'abord pendant deux mois, puis jusqu'à novembre, puis tout à fait, se rendant à la remarque suivante de l'évêque : « Ce n'est point par une « conduite illégale que les laïques pourront mettre fin à la conduite « illégale de certains ecclésiastiques. » Mais il se réserve le droit de rapporter aux autorités religieuses tous les actes illégaux qui seront commis à sa connaissance, le droit aussi — et il en use — d'organiser des réunions et de faire des discours anti-ritualistes. De plus, le mouvement qu'il avait commencé continue et s'étend sans lui. Dans plusieurs églises, à Londres ou ailleurs (à Liverpool, par exemple), se produisent des scènes désordonnées, parfois comiques. Ici, on voit un paroissien, après un office qui a commencé par l'*Asperges*, poursuivre en justice le curé pour lui avoir jeté de l'eau au visage et perdre sa cause parce que l'eau a été jetée sans intention hostile. Là, l'usage de l'encens est le signal d'une toux générale, comme si la fumée incommodait l'auditoire. Dans une église où sont des crucifix et des statues religieuses, la lecture du second commandement : « Tu ne te « feras aucune image taillée ni aucune ressemblance des choses qui « sont dans le ciel... et tu ne te prosterneras point devant elles » est accueillie par des siffets moqueurs. Ailleurs, un assistant dit à haute voix à l'officiant revêtu de l'étole : « Otez donc ces rubans et habillez-vous comme un pasteur ! » Ailleurs encore, d'autres aiment mieux se faire condamner à une amende pour conduite inconvenante que de s'agenouiller à l'église devant la croix. Naturellement, tous ces faits sont accompagnés de plus ou moins de cris et de désordre, soit dans l'église même, soit au-dehors. Mais ce ne sont pas là les faits les plus importants; d'ailleurs, leurs exagérations font souvent qu'on n'en tient pas un compte sérieux. Il ne faut pas oublier cependant que ces faits-

là ont été nécessaires pour donner l'éveil et pour forcer le public et les autorités ecclésiastiques à agir.

Bien plus importante est la polémique dans les discours, les journaux et les revues. La débat sort de l'église et est porté devant le public. Les réunions sont fréquentes dans les deux camps ; tous les deux ou trois jours, les lettres se succèdent dans les journaux, le *Times* en tête. L'Association de l'Eglise (*Church Association*) essaie de soulever le public contre les ritualistes. L'Union de l'Eglise anglaise trace au contraire son programme et l'expose en termes précis. Dans sa réunion annuelle (16 juin), le président, lord Halifax, tout en admettant le principe d'obéissance aux évêques, ajoute : « Nous ne « sommes pas dans une crise amenée par l'insubordination et l'extra- « vagance des ritualistes... Il est tout à fait certain que nous n'aban- « donnerons ni les cierges, ni les vêtements sacerdotaux, ni l'encens, « ni le calice, quoiqu'il nous faille abandonner les offices non indi- « qués dans le Livre des Prières, si l'evêque l'exige. » D'autres discours encore plus catégoriques sont prononcés : « Si un prêtre, dit « un orateur, met une lampe devant une statue de la Vierge, per- « sonne n'a rien à y voir, ça ne regarde que lui. » — « Notre premier « devoir, dit un autre, est d'obéir à l'Eglise catholique tout entière, « et nous n'obéirons aux évêques que s'ils donnent la foi catholique « dans toute son intégrité. » D'autres reconnaissaient dans les circonstances présentes une occasion magnifique de faire prospérer la Renaissance catholique et avouent que, s'il y a un recul momentané, nécessité par les ordres des évêques, ce ne sera que pour mieux sauter ensuite. Un tel langage dans une assemblée protestante, composée en grande partie d'ecclésiastiques, ne passa pas sans protestations violentes ou sans cris de la part de l'oppòsition. Mais, en fait, cette attitude énergique de défi ébranla et attira des consciences oscillantes : l'Union s'est accrue en quelques mois de près de 2.000 adhérents. Sa nouvelle réunion en octobre, à un moment décisif, était tout aussi catégorique et le mot « catholique » y était prononcé avec une insistance nouvelle.

Contre les ritualistes et dirigeant la polémique, apparaît un personnage politique aussi connu que Kensit était insignifiant. Sir William Harcourt, alors encore chef du parti libéral, successeur de M. Gladstone. La campagne anti-ritualiste a été menée en effet surtout par les libéraux, tandis que les conservateurs, qui sont le gouvernement établi, se sont tus et ont traité la chose avec dédain. N'est-ce pas d'ailleurs toujours l'opposition qui prend en main l'attaque contre les abus et contre les pouvoirs existants ? Sir W. Harcourt, à la veille de sa retraite politique, semble s'être consacré presque exclusivement à la querelle religieuse, malgré les rires dédaigneux de ses adversaires politiques, qui l'accusent de soulever gravement des tempêtes dans un verre d'eau.

Immédiatement après la réunion de l'Union de l'Eglise anglaise en juin, à propos d'un projet de loi sur les bénéfices religieux et

d'un autre sur les écoles libres, il protestait bien haut à la Chambre des Communes contre les ritualistes et promettait solennellement d'éveiller la conscience publique et de forcer les autorités à agir (16, 17 et 21 juin). Il a tenu amplement sa promesse. Le nombre de ses lettres au *Times* depuis ce jour peut former un volume. Il a, dans un langage toujours très clair, précis et énergique, exposé à son point de vue les questions en litige, commenté tous les actes des autorités ecclésiastiques, toutes leurs déclarations, toutes les lettres importantes des ritualistes; il a protesté contre l'apathie des évêques, réclamé de leur part et de celle du primat des déclarations plus précises, et surtout des actes. Enfin, il a mis le doigt plus clairement que n'importe qui sur l'un des points fondamentaux de la question : la rivalité des laïques et du clergé dans le gouvernement de l'Eglise; le devoir aussi, trop souvent négligé par ceux-ci, de se conformer aux principes d'après lesquels l'Eglise anglicane a pris naissance et d'après lesquels elle vit : « La Réforme de l'Eglise anglicane, écrit-il un « jour, a dû bien peu au clergé ou aux évêques, qui s'y sont opposés à « chaque pas sous Elisabeth ; elle a été l'œuvre des laïques pour les laï- « ques. Et, sous Victoria, c'est sur l'élément laïque que nous comptons « pour sa défense. » « Le trait le plus formidable de la crise actuelle, « écrit-il un autre jour, n'est pas tant la conduite irrégulière de « certains membres du clergé pris isolément que l'indifférence « complète des évêques pour la loi... Le primat semble considérer « l'Eglise comme un champ d'expériences ritualistes... L'Eglise « devient une abbaye de Thélème avec sa devise : *Fais ce que tu vou- « dras.* »

Il ne blâme point les catholiques romains, reconnaît leurs mérites et les grands services qu'ils rendent ; mais il demande qu'on le soit ouvertement, non sous couvert d'une Eglise protestante. Le cri n'est point : « Pas de papistes ! » mais « Pas de traîtres ! » et, pour lui, la conduite de ceux qui veulent faire glisser l'Eglise dans le Romanisme est à la fois « illégale, immorale et scandaleuse ». Le *Times*, dans ses articles de fond, sans aller jusqu'à la violence d'expressions où sir W. Harcourt va parfois, a pris le parti de celui-ci, résumant les questions qu'il développait, exposant les désirs de la nation et, avec son autorité ordinaire, sommant les évêques et le primat lui-même de s'exécuter. Le fait est significatif, si l'on songe que le *Times* est un organe conservateur et que sir W. Harcourt était le chef de l'opposition libérale; il montre à la fois comment les partis opposés peuvent s'unir sur certaines questions et comment la querelle religieuse est, en grande partie, indépendante des rivalités politiques.

Enfin, un troisième élément dans la confusion de cette seconde période, ce sont les documents émanant des ecclésiastiques eux-mêmes. Des lettres viennent, d'abord de doyens ou de chanoines, puis, peu à peu, lentement et faiblement, des lettres pastorales d'évêques, reconnaissant que des actes isolés d'illégalité ont été commis et donnent leur opinion. Tous condamnent les rites non pres-

crits par le Livre de Prières, surtout la confession obligatoire ; la plupart aussi l'usage des cierges et de l'encens, la messe des morts, la réservation et l'adoration de l'hostie consacrée et d'autres points de détail. Parfois même, ils ne se contentent pas de les condamner platoniquement, mais en exigeant la suppression dans des cas isolés. Tout cela d'ailleurs ne va pas sans réponses de la part de la Haute-Eglise, sans protestations de la part des ritualtstes, ni même sans accusations contre la partie de l'Eglise anglicane qui se dit fidèle aux statuts originaux. Environ la moitié des évêques, ainsi que le primat dans son diocèse, avaient indiqué leur opinion, lorsque s'ouvrit, à la fin de septembre, à Bradford, le Congrès annuel de l'Eglise. Le sujet du ritualisme n'y fut traité qu'officieusement ; mais ce congrès précéda de peu de jours une conférence générale des évêques et de deux archevêques, et, comme conséquence, les déclarations solennelles de l'archevêque de Cantorbéry sur la question, en son autorité de primat de l'Eglise anglicane (11, 12, 13 et 14 octobre 1898). Les évêques s'étaient enfin réveillés, et ce réveil marque la fin de la seconde période de la crise. A travers tout le bruit et le désordre de cette période, un travail de classification s'était fait dans les esprits, et les points saillants de la question s'étaient dégagés. L'antagonisme était devenu clair entre l'élément laïque et l'élément ecclésiastique ; l'indignation publique s'était surtout manifestée contre la confession obligatoire, à la fois parce qu'elle est pour le clergé un moyen puissant de gouvernement et parce qu'elle viole, pour les protestants, le double sanctuaire de la conscience individuelle et de la famille. Les questions sur lesquelles le primat aurait à répondre, avaient donc été formellement énoncées. Le moment était mûr pour la réponse. Cette réponse, qui est un commencement d'action de la part des autorités ecclésiastiques, détermine la troisième période de la crise.

IV

Dans une série de mandements, les plus importants, dit le *Times*, qu'un primat d'Angleterre ait lancés depuis plus d'un siècle, l'archevêque de Cantorbéry indiquait quels devaient être, sur les points controversés, les dogmes et les rites de l'Eglise anglicane. Il répudiait le dogme romain de la transsubstantiation, tout en admettant celui de la consubstantiation (présence réelle, non dans les éléments, mais dans le communiant), se prononçait nettement contre la confession obligatoire, contre les rites supprimés lors de la Réforme (messe, office des morts, vénération des saints, encens, cierges, etc.) ; tout en laissant le droit d'enseigner sur les points de détail des doctrines individuelles, il reconnaissait aux évêques le pouvoir d'interdire dans le culte tout ce qui n'était pas conforme aux statuts et à l'esprit de l'Eglise établie. Mais il déclarait très faibles les pouvoirs effectifs de coercition attribués aux cours ecclésiastiques. Ces déclarations

faisaient loi pour l'Angleterre entière. D'ailleurs, l'archevêque d'York, suivant de loin son collègue, adressait, deux mois après, à son diocèse des mandements analogues.

Il semblait que ce fût là une fin. Sans doute, certaines assertions du primat furent attaquées (consubstantiation, liberté d'enseignement), mais, au fond, sur les questions qui tenaient le plus à cœur aux protestataires, la discussion était close ; l'agitation paraissait devoir l'être aussi. Mais voici qu'au contraire, elle a recommencé de plus belle, et les mandements archiépiscopaux n'ont été qu'un nouveau point de départ. Autre chose est, en effet, de poser des principes et autre chose de les faire passer dans la pratique ; de déclarer par exemple, que l'usage de l'encens est illicite, et d'empêcher tel ou tel ministre du culte de s'en servir. Un grave problème s'est posé aussitôt : celui de l'obéissance du clergé.

Dans un grand nombre d'églises sans doute, les mandements ont suffi ; on a enlevé des images de saints, supprimé des rites romains, fait de la communion un office protestant au lieu de la messe, et d'autres choses encore. Mais beaucoup d'ecclésiastiques l'on fait à leur corps défendant, non sans murmurer. Qu'on en juge par cette adresse d'un ministre à ses paroissiens : « L'évêque de Londres vient « de réviser les offices auxquels nous étions accoutumés. Naturelle- « ment c'est son droit, et quoiqu'il nous en coûte, c'est notre devoir « d'obéir... Je ne puis que vous conseiller de remplacer par vos « prières particulières ce qui nous manquera... Vous trouverez spé- « cialement à dire l'*Asperges*, cette simple, belle et évangélique céré- « monie que nous avions malheureusement appris à aimer... Nous « n'essaierons pas de vous cacher que ceci est un terrible coup pour « notre culte... mais peut-être est-il juste que notre Eglise ait sa part « de ce qui est souffert en ce moment par tous ceux qui aiment la foi « catholique et les pratiques catholiques. »

D'autres ont fait mieux, n'ont pas obéi. « Calmes et indifférents », dit un journal anglican local, « devant la tempête de calomnies et de « reproches qui éclate sur la Renaissance catholique, nous avons « célébré ici, comme par le passé, les cérémonies de la Toussaint et « l'Office des Morts. » Un autre ecclésiastique déclare, en parlant des rites catholiques, que sa conscience lui dit de les célébrer et « qu'il « voudrait bien voir celui qui l'empêcherait de faire ce qu'il croit « juste ». Une assemblée d'ecclésiastiques vote les résolutions suivantes : « L'obéissance canonique est l'obéissance aux canons et aux « évêques lorsque ceux-ci demandent d'observer les canons... C'est « le devoir du clergé envers l'Eglise catholique universelle de déso- « béir à tout ordre contraire aux usages de cette Eglise... La véné- « ration de l'hostie, l'usage de l'encens, sont des pratiques louables « de l'Eglise du Christ et ne doivent pas être abandonnées. » Ailleurs, à l'occasion des fêtes de la Noël et du 1er Janvier, le nombre des confessions rendues obligatoires augmente dans des proportions considérables, et certains organes religieux s'en vantent hautement.

Ainsi les ordres des évêques n'ont servi à rien, les abus continuent. Pourquoi les évêques n'exigent-ils pas l'obéissance? Eux et les cours ecclésiastiques peuvent suspendre ou révoquer un ministre du culte qui viole les statuts de l'Eglise. Pourquoi ne le font-ils pas? Ils répondent que ce sont d'excellentes gens, fort pieux, très sincères. Qu'importe? S'ils croient aux dogmes catholiques romains, qu'ils passent à l'Eglise romaine, mais qu'ils cessent, tout en ruinant l'Eglise anglicane, d'en recevoir les émoluments. « Plus de trahison! » et c'est le devoir des évêques d'y veiller. Telles sont les protestations nouvelles, et elles augmentent de jour en jour. Les lettres de sir W. Harcourt se multiplient et menacent: « Si les évêques ne renversent pas le confessionnal, ce sera le confessionnal qui renversera les évêques » (janvier 1899). Les évêques parlent de renouveler la législation ecclésiastique. Ce ne sont là que des moyens de gagner du temps, s'écrie sir William Harcourt; le Parlement ne veut plus entendre parler de questions religieuses; il en a assez; la seule chose qui puisse maintenant y être discutée, c'est la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et cela demanderait trop de temps. De nombreux projets de réorganisation religieuse sont élaborés et discutés dans les journaux; l'archevêque de Cantorbéry, après un congrès ecclésiastique, propose (8 février) de constituer un tribunal d'archevêques, où se plaideront et se jugeront en dernier ressort les cas douteux. « Atermoiements inutiles! » s'écrie l'opposition, sir William Harcourt en tête. Et lui-même élabore un système d'information qui fera dans tout le royaume une enquête générale sur les abus religieux, mécontentant ainsi le parti le plus avancé qui trouve que cela aussi est un atermoiement. Mais il demande l'application stricte des lois existantes, fait appel aux laïques contre le clergé, tonne contre la révolte des prêtres et la folle apathie des évêques, et proclame bien haut que l'existence même de l'Eglise est en jeu. Des réunions monstres anti-ritualistes s'organisent; l'une d'elles (31 janvier) comprend 10.000 personnes unanimes à adresser une pétition à la Reine pour demander la suppression de la messe et du confessional. Les membres du gouvernement (Balfour) commencent à reconnaître la gravité de la situation, et on rappelle que lord Salisbury lui-même est sorti de son silence habituel et a répondu à une délégation de protestataires en les assurant de sa sympathie.

Enfin la question est venue devant le Parlement. A la Chambre des Lords (9 février), les évêques de Winchester et de Londres ont expliqué la conduite des autorités religieuses, et leur hésitation à laisser poursuivre le clergé désobéissant avant d'avoir essayé et épuisé les moyens de persuasion. Le primat a solennellement promis d'arrêter toute irrégularité. Le même jour, la Chambre des Communes repoussait un amendement à la réponse à l'Adresse du Trône, par lequel un changement de législation ecclésiastique aurait été demandé. Mais M. Balfour, au nom du gouvernement, déclarait que les évêques avaient le pouvoir nécessaire pour arrêter les abus et promettait

d'augmenter leurs droits si, par hasard, leur impuissance devenait manifeste.

V

Telle est la situation. L'agitation continue dans les deux camps. Kensit, qui, il y a un an, était tout, est maintenant presque oublié dans le mouvement général qu'il a déterminé. La querelle de sacristie entre un paroissien et un curé est devenue une querelle générale où l'Eglise entière est menacée. C'est la question éternelle qui est au fond de toutes les Réformes religieuses : la révolte du fidèle au nom de ses droits individuels et de sa conscience contre l'autorité du clergé en corps qui, peu à peu, lui impose ses traditions, sa discipline, ses dogmes, son culte, et même ses abus. Comment l'agitation d'aujourd'hui finira-t-elle? Est-elle destinée à s'éteindre progressivement comme tant d'autres? Va-t-elle au contraire s'enflammer et amener des changements radicaux dans la constitution de l'Eglise et dans ses rapports avec l'Etat? Il est impossible de le prévoir encore.

Mais, quel que soit le résultat, l'Eglise établie ne peut manquer d'y perdre, à moins, chose douteuse, qu'elle ne se réforme elle-même rapidement. Sa séparation d'avec l'Etat en ferait une des nombreuses sectes qui divisent l'Angleterre, et non sans doute la plus forte; mais c'est là une probabilité encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit, la double déperdition qui se produit toujours dans ses rangs ne peut que s'accentuer. Ceux qui, dans son clergé ou ses membres, ont des tendances franchement catholiques profiteront du désordre actuel pour passer à l'Eglise romaine. Quant aux fermes protestants pour qui les splendeurs d'un culte poétique ou le mystère du confessionnal sont l'abomination et la désolation babyloniennes, les sectes non-conformistes sont là pour les recevoir. Le grand nombre d'anglicans qui le sont parce que leur Eglise est l'Eglise établie ou qu'il est de bon ton d'en être membre, le resteront sans doute, chrétiens un peu insouciants, qui font nombre mais ne constituent pas une force. Les conversions en masse au catholicisme, dont on a quelquefois parlé, sont peu probables; l'Angleterre est au fond un pays trop protestant, et les indifférents eux-mêmes ne voudraient pas être catholiques. A coup sûr l'Eglise romaine gagnera, mais, par malheur pour elle, ses ennemis les plus irréconciables, les non-conformistes, gageneront aussi, et peut-être plus qu'elle, parce qu'ils sont la masse du peuple. En même temps, il est un troupeau dont l'existence est terrible pour toute Eglise, et qui ne peut manquer de s'agrandir, augmenté de tous ceux que ces querelles font rire ou écœurent : c'est le troupeau déjà nombreux des indifférents.

P. Berger.

LA FEMME ET LA POUPÉE

Aux étalages du jour de l'an, dans un des magasins de joujoux les plus réputés, je m'étais arrêté devant une vitrine transformée en salon miniature. Là dedans c'était les grimaces d'un five o'clock. Des poupées assises, leur tasse de thé à la main, d'autres debout près du samovar et près de la porte, une belle poupée, toute engoncée dans ses fourrures, donnant des ordres à un petit groom en livrée verte à trois rangs de boutons.

Dernièrement, lorsque je repassais devant le magasin, l'étalage avait disparu, remplacé par des empilements de boîtes à jeux, quelques poupées, des pantins et des jouets mécaniques. Et je pensais aux prétentieuses poupées du jour de l'an et me demandais s'il se trouvait des gens assez dénués de goût pour acheter des objets pareils, lorsque le hasard se chargea de me donner réponse.

Dans le coin du salon d'une de mes amies, je vis une petite fille jouer avec une des poupées du five o'clock. Jouer est beaucoup dire. La fillette tient dans ses bras l'objet habillé à la dernière mode. La poupée est coiffée en chignon artificiel, épinglé, ondulé, elle a des gants et des bottines. Dans sa tête de porcelaine, des yeux demesurés brillent, entourés de khol qui forme un large cercle noir sur le rose de la figure aux lèvres trop rouges.

Et comme je veux toucher à la ridicule chose, l'enfant se met à pousser des cris. Pour elle cette poupée représente l'idéal de la beauté, un miracle de grâce, qu'il ne lui est permis de contempler que de rares heures par semaine et cela en récompense d'une conduite irréprochable. En secret, avec son orgueil de femme déjà naissant, elle espère lui ressembler un jour, à cette belle poupée, lorsqu'à l'égal de sa mère et des autres dames qu'elle voit, elle effacera sous les fards et les cosmétiques la fraîcheur de son teint.

C'est sa première conception d'esthétique : une figure plâtrée aux lèvres d'un rouge de plaie, les cheveux teints en couleurs folles, rouge ou or, avec l'ombre des racines restées noires près de la peau, durcissant encore le masque rigide sous l'épaisseur du blanc gras, de la poudre et du rouge.

Après cela faut-il s'étonner que toutes les femmes aujourd'hui se maquillent, et à force d'employer les mêmes colorants les mêmes fards à la mode, arrivent à se ressembler dans leur même conception de ce qu'elles croient la beauté, deviennent des « sœurs de laid » sous l'uniforme de leur plâtre? Faut-il les

blâmer beaucoup de cacher leur teint sous des onguents et de la poudre, lorsqu'elles ne se trouvent pas assez blanches et roses, ou lorsque leur teint n'égale pas en fraîcheur celui de l'absurde poupée qui a été leur premier modèle de beauté?

Ce serait impardonnable cet atroce barbouillage de la figure des femmes, si dès leur premier âge, leur goût n'avait été vicié par la poupée presque humaine, imitation de ce qu'il y a de plus faux et de plus caricatural dans la beauté humaine.

C'est donc contre cette poupée qui pousse la femme moderne à se maquiller comme pour la rampe que, de tout mon amour du beau et du naturel, j'entends protester.

Et même ce n'est pas encore là le seul mal de cette stupide poupée moderne. On lui doit en plus la paresse, l'absence d'invention et d'initiative qui livre les femmes, en mannequins, au bon plaisir de leurs couturières, leur fait porter avec joie n'importe quel déguisement sous prétexte que c'est la mode.

Les enfants qui peuvent jouer — au sens propre du mot — avec une de ces précieuses merveilles, sont la grande exception. Et encore ces jeux sont-ils presque toujours surveillés par une bonne, en extase elle aussi devant le coûteux objet, et consistent-ils en général à promener la hideuse et chère poupée devant d'autres enfants qui admirent et envient.

Ah, les autres poupées — celles du temps de ma petite sœur — les poupées de bois peint, de porcelaine vulgaire ou tout simplement de chiffons cousus ! Les petites filles de mon enfance en étaient encore au point de pouvoir aimer des poupées pareilles. Et celles-là, comme on les choyait ! Que de soin et d'amour on avait pour elles ? Les petites filles auxquelles appartenaient ces poupées toutes simples, devenaient des fées industrieuses dont les doigts habiles savaient, du moindre chiffon, du moindre bout de ruban faire un robe, un falbala, une coiffure ou un ornement pour leur adorée petite poupée de bois.

C'étaient là les vrais joujoux, qui donnaient aux petits un amusement sans fin, qui leur ouvraient en grand le monde de la légende et du rêve. La petite chose informe subissait tous les avatars, reine, mendiante fée, garde-champêtre, maîtresse d'école et marchande, la petite poupée était tout cela tour à tour au gré du petit cerveau de sa maîtresse... Les joues rouges avaient beau perdre leur couleur sous les baisers trop passionnés, les membres pouvaient s'en aller un à un ; jusqu'à son dernier lambeau, arrivé à un point de délabrement total, le joujou gardait son auréole de splendeur et d'amour, restait le chéri que la petite fille préférait à tout... Et puis, et surtout, c'était un jouet,

peu de chose, rien du tout. L'enfant en était seul maître, soignait ou brisait au gré de son caprice, sans le contrôle des parents et des domestiques, une chose sans valeur, une chose d'illusion.

Cela eût paru souverainement ridicule à un enfant, possesseur d'une de ces poupées, que son joujou pût être comparé à l'un des êtres vivants qui l'entouraient, surtout que la petite chose à jeux, pût être choisie pour modèle de beauté ou d'élégance. Cela restait l'être surnaturel à plaisir, soit reine soit goton, mais restait dans un lointain de fantaisie et d'amusement, bon à développer l'imagination et la tendresse de la petite fille-maman de l'objet drôle, — et qui laissait parfaitement dormir sa vanité, et son futur mauvais goût de belle dame à la mode.

Et chez l'enfant moderne même, chez l'enfant pas encore gâtée par la mode et le luxe, chez l'enfant dans la première fleur de son sentiment du vrai, il subsiste cet amour pour le joujou quelconque, informe, très laid, très ridicule, mais habillé de rêve et de légende.

Que de fois, après Noël ou un jour de fête avons-nous trouvé des petites filles, pressant sur leur cœur une de ces poupées en ruines, demeurée la seule chérie, malgré tous les joujoux luxueux, les poupées savantes, les jouets mécaniques qui encombrent la nursery ! Peu importe que le joujou préféré soit joli ou laid, — déclaré laid, atroce, du reste, toujours par ceux qui entourent l'enfant, — monde de bonnes et d'inférieurs, que le gros prix des jouets modernes hypnotise en admiration béate — lorsque ce n'est même plus qu'un débris, l'enfant dans son ingénuité native, son amour du rêve et des belles choses dont instinctivement il pare son imagination, le préfère aux monstres coûteux qu'il n'aimera qu'un peu plus tard.

Car l'enfant, hélas! sera malgré lui amené à les aimer, les poupées chères que l'on admire autour de lui, à les aimer, lorsque la banalité, la mode, le goût de « tout le monde » auront dépravé son goût de petit être naïf et sincère.

Du temps des anciennes poupées de bois, une femme peinte était une chose rarissime, et j'ai dans mes souvenirs d'enfant une « touchante » preuve de ce que j'avance.

Nous étions en Suisse à l'hôtel. Un jour arrive une dame peinte, teinte et reteinte, qui par son air de carnaval mit tout notre camp de gosses en émoi. Nous autres, les garçons de six ou sept ans, avions d'abord décidé de l'appeler « la femme horriblement maquillée », mais comme ce fut trouvé trop long, on l'appela tout simplement « la caricature ».

La chose vint aux oreilles de la dame, elle se plaignit, je fus découvert « parrain » et je n'ai pas encore oublié ce qui s'en suivit...

Et qui sait peut-être si ce n'est pas là la seule cause de mon horreur pour les femmes maquillées !

Maintenant les enfants ne sont plus de mon opinion. Hier ma nièce, cinq ans, très moderne et possédant une splendide poupée, me disait : « Quand je serai grande, je serai blonde, et j'aurai des yeux longs comme ça avec du noir autour ».

Pour porter la discussion plus haut, on peut se demander aussi quelle influence néfaste au point de vue de l'art, du goût pour le beau, peut avoir la poupée sur l'esprit des enfants.

Il est tout naturel qu'habitués aux plâtres, peintures et charbonnages des figures de leurs poupées... et de leurs mères, les enfants aiment également, en toute manifestation d'art, l'outrance affadie, le clinquant, les choses faites en vue de la stupide et rabaissante chromolithographie.

Car il serait vraiment difficile d'expliquer à un jeune cerveau que, d'une part, Velasquez et Botticelli sont des maîtres splendides, que, d'autre part, tel grand artiste moderne, qui dans ses tableaux semble avoir pris pour modèle une idéale poupée ou une exquise mondaine au plâtre, quoïque l'antipode des maîtres précités, est quand même un peintre de valeur.

Puis aussi, vraiment, c'est beaucoup demander à une petite fille, qui a pour modèle de luxe et de goût la poupée moderne, de trouver, lorsqu'elle sera grande, hideuses les associations de bleu et de vert, de rouge fou et de violet, ou simplement certains bleus mouillés, certains roses forcés que ces dames de la mode imposent de temps en temps à la patience des esthètes.

Je vais plus loin encore. Je pense très sérieusement que cette première flétrissure du goût, cette première admiration de ce qu'il y a de moins beau et de moins esthétique, fausse à jamais le goût des enfants. Plus tard, l'éducation, l'effort vers ce que l'on entend affirmer la vraie beauté, sont impuissants à effacer cette première corruption. Au fond des esprits, il reste toujours la marque indélébile de cette impression d'enfance, qui, dans les moindres choses, reparaît en épouvantail, fait qu'au lieu de nous ravir, la toilette d'une jolie femme ou l'arrangement de son salon nous oblige presque — poussés par l'habitude — à chercher le coin atroce ou prétentieux, la bonne tape à l'œil, le discret hurlement de quelque fanfreluche ou d'un objet d'art rappelant « trop » le premier idéal de beauté.

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH.

BEAUX-ARTS



Etude, par L.-L. Dhurmer.

L.-L. DHURMER

Lorsqu'on étudie avec quelque attention les salons annuels et toutes les expositions éphémères que Paris voit naître d'octobre à juillet, on est effrayé de voir combien peu, parmi les innombrables peintres qui présentent leurs œuvres au public, connaissent vraiment toutes les ressources de leur art. Le désir d'arriver au plus vite à la notoriété et aux honneurs semble

pour la plupart primer toutes les autres préoccupations. Chacun aujourd'hui se croit du talent, et chacun veut le montrer. De là les nombreuses esquisses, les tableaux inachevés, voire même les rudimentaires mais prétentieux croquis qui encombrent nos expositions. Et combien de ces artistes, dépourvus des éléments



Etude, par L.-L. Dhurmer.

techniques essentiels, ont eu l'audace de vouloir créer des genres nouveaux, dans le seul but d'attirer l'attention et de dissimuler sous ce vain étalage le vide de leur savoir et de leur talent!

L'artiste dont je voudrais parler aujourd'hui n'est pas de

ceux-là. L.-L. Dhurmer a su modestement attendre son heure, se préparer dans le recueillement et l'effort patient une technique parfaite, et ne paraître enfin devant le public que sûr de lui et sachant complètement *son métier*. Lorsque Dhurmer fit sa première exposition à la galerie Petit il ne se posa pas comme un réformateur. Il n'était ni pointilliste, ni chromo-luminariste, ni néo-symboliste; il n'endossait aucune de ces rubriques prétentieuses et vaines, et à un moment où tant de gens veulent



Les Bergers, par L.-L. Dhurmer.

sortir des limites de leur art et faire de la philosophie, de la morale, de la poésie, il s'est contenté de rester simplement et avant tout un peintre. Et il me semble qu'il a bien fait. Quand nous nous reportons en arrière dans l'histoire de l'art, ne voyons-nous pas en effet que seuls ont survécu ceux qui joignirent à leurs dons de sensibilité et d'imagination l'excellence technique et la perfection de la forme?

C'est par là que Dhurmer charma et séduisit tout d'abord; c'est par là que dès le premier jour il s'imposa à l'attention, et que son exposition fut passionnément admirée par les uns et discutée par les autres. Le caractère définitif de la plupart de

ces œuvres, la spontanéité de l'inspiration, une intuition innée des valeurs tactiles, un goût vif de la décoration, sans toutefois renier les formes consacrées par les maîtres, la fraîcheur du sentiment émurent tous les blasés de la vie parisienne, par ce souffle impérieux de jeunesse et de poésie.

Mais quels furent ses maîtres et ses précurseurs? Quelles sont les influences qui ont hâté le développement de son talent et qui prédominent encore chez lui? C'est ce que je tâcherai de dire brièvement ici. Rien en effet ne peut aider davantage à la compréhension d'un talent que de voir dans quelle mesure et de quelle manière il a été influencé par ses aînés et les a égalés ou surpassés.

M. L.-L. Dhurmer s'était voué d'abord à l'art industriel. Pressentant pour ainsi dire le mouvement actuel des arts décoratifs, il avait, plusieurs années avant que ce mouvement ne prît réellement corps, collaboré avec un céramiste des Alpes-Maritimes dont il fit la renommée. Il contribua à découvrir, ou plutôt à retrouver les reflets métalliques qui ont depuis fait leur chemin dans le monde, et connut dans leurs moindres détails tous les secrets de l'art du céramiste, ne se contentant pas de rechercher des formes et des ornementations nouvelles, mais sculptant et modelant lui-même. Dans toute cette phase de la vie de M. Dhurmer, qui nous apparaît comme une période préparatoire, la Nature seule fut sa première inspiration, lui suggérant certaines formes et certains motifs que nous trouvons maintenant encore dans son œuvre à laquelle ils prêtent une rare saveur de spontanéité et de vérité.

Ce ne fut qu'à la suite de plusieurs voyages en Italie, de séjours à Venise, à Florence, à Pise, qu'il prit une plus nette conscience de lui-même, et se sentit invinciblement attiré par l'art italien. M. Gustave Soulier, qui a justement compris et admiré le talent de M. Dhurmer, a marqué avec beaucoup de netteté sa parenté avec les maîtres italiens. « Son talent, écrit M. Soulier (1), n'est pas de ceux qui se fabriquent de toutes pièces à l'école, mais de ceux, plus solides, qui, sans se former tous seuls, — ce qui semble à peu près impossible — s'orientent et se déterminent eux-mêmes. L'éducation de l'atelier, comme celle du collège, n'est qu'une culture préparatoire destinée à être modifiée et parfois bouleversée par les apports de la vie personnelle : c'est plus tard que le tempérament se découvre tout à fait, se développe, s'éclaire et se complète. Ses vrais maîtres, Lévy Dhurmer les a trouvés dans des voyages

(1) *Art et Décoration*, 2e année, n° 1, p. 2.

d'études minutieuses à travers l'Italie; ils les a librement choisis ou plutôt il s'est senti attiré vers eux par des affinités de caractères, et chez les plus complets et les plus avancés d'entre eux pour ainsi dire, il a surpris un idéal identique à celui qui le



Etude, par L.-L. Dhurmer.

poussait lui-même : ce désir d'exprimer sous l'aspect d'un visage humain tout ce qui peut transparaître des vibrations profondes de l'âme.

Ceux qui sont familiers avec l'œuvre de M. Dhurmer ont

déjà sur les lèvres le nom de Léonard. Je n'éprouve pour ma part aucune gêne de le citer; car si dans certaines peintures de notre artiste on perçoit comme un reflet superficiel du Vinci — d'un Vinci regardé déjà à travers une grâce lunesque — il n'y a point là de recherche préméditée et appliquée, qui se serait trahie sans retard par quelque imitation lourde et mala-



Femme au collet, par L.-L. Dhurmer.

droite. Un observateur équitable n'y peut voir qu'une de ces parentés de race, comme il y en a toujours entre les tempéraments d'artistes. Il faut bien se rendre compte d'ailleurs que ce souvenir de Léonard est évoqué chez Dhurmer par cette

prédilection pour les sourires fuyants, les regards noyés et les visages inclinés, dont il serait vraiment puéril de faire l'apanage d'un seul. Son goût des sentiments nuancés et complexes



Dessin exécuté pour les Gobelins, par L.-L Dhurmer.

devait nécessairement s'arrêter de préférence à ces traits extérieurs qui en sont le signe; mais il les a faits siens désormais par l'autorité du talent personnel et de la notation particulière.

On se souvient du beau dessin à la sanguine que M. Dhurmer intitulait lui-même *Ricordo di Leonardo da Vinci* : en



Fiesole, par L.-L. Dhurmer.

ce décor pathétique de montagnes déchiquetées qui prolonge pour nos yeux le songe de la Mona Lisa, le peintre avait placé pareillement une figure de femme sur laquelle se jouait un

sourire incertain et qu'ombrageait le déroulement onduleux de sa chevelure. On ne saurait plus spirituellement reconnaître ses propres inclinations, ni en même temps se moquer avec plus de malignité de ceux qui vous guettent au passage. Car cette nouvelle Joconde est bien née trois siècles après l'autre ; il y a une acuité différente dans le sourire, une autre langueur dans les yeux. Ce n'est plus Boccace qui l'a renseignée, ce serait plutôt M. d'Annunzio. »

Cette acuité dans l'expression qu'avec M. Soulier nous voyons chez M. Dhurmer, et cela non seulement dans quelques-unes de ses têtes, mais dans son œuvre entier, nous paraît dériver d'autres sources encore. Assurément il doit beaucoup aux Italiens pour le sentiment, la forme et le décor, tout d'abord directement inspiré des primitifs, puis n'en gardant que la minutie appliquée à des sujets très personnels. Mais devant les portraits, et lorsqu'on regarde certains pastels d'une si forte et profonde vérité d'expression, on pense tout naturellement à Latour. Par la grâce des lignes, par l'importance donnée au caractère général de la physionomie, par la transparence et l'acuité du regard M. Dhurmer se rattache à nos grands pastellistes français dont il continue aujourd'hui la belle tradition.

La justesse de vision d'un artiste du XVIIIe siècle enveloppée d'une sensibilité et d'un idéalisme tout italiens, voilà deux éléments qui se combinent chez lui et que nous retrouvons sans cesse dans ses portraits. C'est ainsi qu'à chacun de ceux qu'il peint, Dhurmer a voulu donner le cadre et l'atmosphère qui lui convenaient. Après avoir scruté les traits d'une physionomie avec un seul souci de vérité (ainsi que l'eût fait un des peintres auxquels je viens de le comparer), l'artiste se laisse emporter vers les contrées de rêve que ce visage lui suscite, et lui crée (à la manière des Italiens du XVe siècle) un horizon composé suivant ses souvenirs ou sa fantaisie.

Le portrait de Rodenbach, que la *Revue des Revues* a publié au lendemain de la mort du poète de Bruges, est comme le type le plus accompli de cette fusion de deux éléments divers. Après avoir fidèlement et éloquemment représenté la tête du poète, le peintre a évoqué derrière celle-ci un coin de la cité chère aux primitifs flamands. Sur le ciel pâle se détachent les tours ouvragées des cathédrales et des beffrois de Bruges, puis entre les façades gothiques qui s'alignent au loin, ce canal :

Qui rêve au long d'un quai dans une ville morte,
Où le vent faible à son isolement n'apporte
Qu'un bruit de girouette en son cristal foncé.

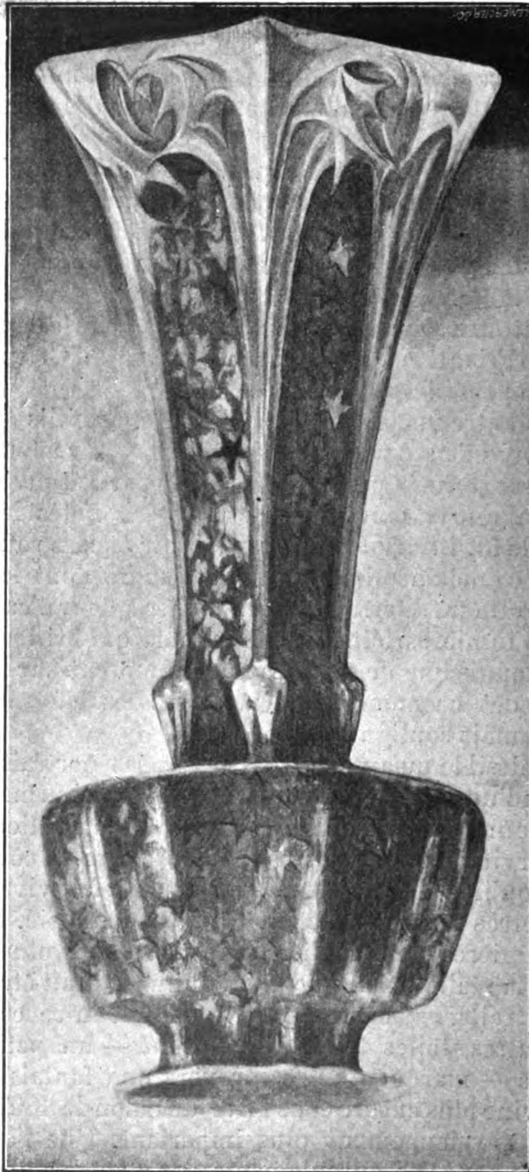
On aurait pu craindre que, dans une œuvre comme celle-là l'attention ne se disséminât et n'allât moins à l'effigie de Rodenbach qu'aux multiples détails du paysage. Malgré l'habileté avec laquelle cet harmonieux décor est traité, on perçoit très nettement qu'il n'est que secondaire, sans qu'il soit possible toutefois de l'abstraire de cette tête rêveuse d'un charme si singulier et si prenant.

Dans le portrait de M. Pierre Loti, le peintre s'est laissé guider par le même sentiment en plaçant son modèle au milieu d'un de ses paysages favoris. Ici le péril était plus grand encore de nuire à l'unité de l'œuvre par la représentation véridique de Constantinople dans tout son éclat. M. Dhurmer, guidé par son raisonnement ou peut-être son instinct de peintre, a évité le danger en voilant la ville orientale d'une de ces claires nuits d'Orient auxquelles se plaît le poète d'*Azyadé*.

Ainsi les paysages entrevus par notre artiste et recueillis en quelques traits au cours de ses voyages, reparaissent tour à tour dans ses portraits, transformés parfois et idéalisés par le souvenir. Parmi les nombreuses œuvres où se trouvent notés les paysages d'élection de M. Dhurmer, je veux retenir encore sous le titre de *Nocturne*, ce mélancolique profil de femme dont les yeux errent sur un golfe méditerranéen aux roches à fleur d'eau avec un phare et des lumières lointaines d'un port qui brillent dans le crépuscule, tandis que de grandes nuées montent sur la mer; tout cela dans des harmonies délicates avec des effets se devinant sans être jamais soulignés.

Il paraîtrait inadmissible qu'ayant déployé dans ses portraits toutes les ressources d'une imagination aussi riche, M. Dhurmer ne se soit pas abandonné davantage à cette seule imagination immuablement asservie chez lui à un vouloir opiniâtre. A côté des femmes réelles qu'il a idéalisées, M. Dhurmer a fait vivre dans ses toiles des êtres nés de sa fiction et de sa fantaisie. Il avait amené les premières de la réalité au rêve, il fait évoluer les autres du rêve à la réalité. Son *Nocturne*, qui ne saurait être placé parmi les portraits, est comme une transition entre ces deux genres, et d'autres toiles telles que *Naïade* — un petit chef d'œuvre celle-là — marquent un essor vers une fantaisie plus libre, qui se devine plus encore dans l'*Eve* du Salon de 1897, œuvre initiale d'un développement plus important. Que l'on compare cette Naïade dans les enroulements des plantes et des algues qui encadrent son fin visage au milieu des profondeurs glauques de l'eau aux épaisses et lourdes nymphes de Bœcklin et l'on sentira mieux encore tout le charme de l'imagination de

M. Dhurmer. Prises à la vérité ou à la fiction, ses héroïnes restent toujours délicieusement femmes, douées d'une sensibilité et d'une personnalité distinctes. Et pour ceux qui, à ce mot de personnalité, m'objecteront encore la prédominance du sourire léonardesque, je veux ajouter une dernière remarque aux excellents arguments de M. Soulier. Si M. Dhurmer a subi dans quelques toiles de jeunesse l'influence du maître milanais, il s'est affranchi dans d'autres de toute servitude à son égard. Bernardino Luini ou Cesare da Cesto furent aussi des élèves de Léonard ; cela ne les a pas empêchés d'être de grands peintres et de faire des chefs-d'œuvre.



Un vase, par L.-L. Dhurmer.

Dans la plupart de ses portraits, M. Dhurmer semble user du pastel avec une prédilection marquée : c'est que la matière pré-

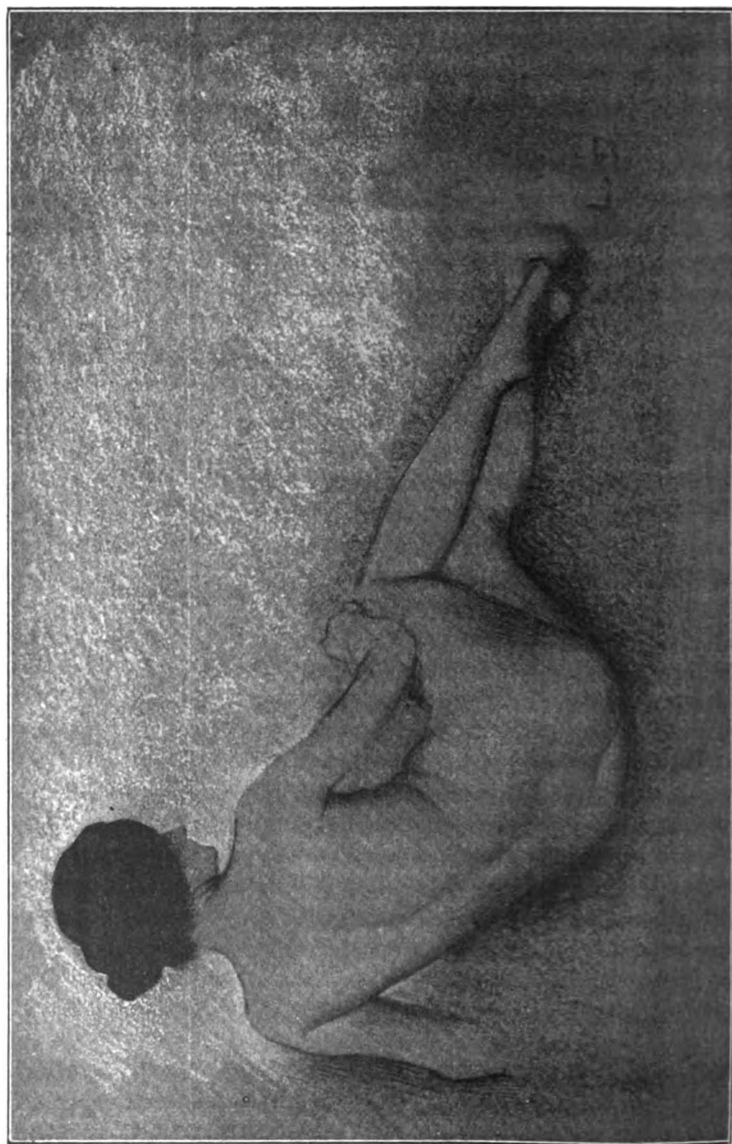
cise des crayons de couleur convient tout particulièrement à l'esprit synthétique du peintre. Dans la peinture même, la pâte lisse et d'apparence pastellisée l'attire plus que ce que l'on



Etude, par L.-L. Dhurmer.

est convenu d'appeler les belles matières. Le souci de la ligne reste toujours chez lui la préoccupation essentielle, aussi nous apparaît-il bien comme un dessinateur parfait, et cela

jusque dans ses moindres esquisses qu'il cache pourtant si jalousement. Mais ceux qui ont eu la rare bonne fortune de



Etude, par L.-L. Dhurmer.

feuilleter des cartons du peintre ne peuvent qu'admirer la simplicité et le fini de tant de belles anatomies et de ses études de draperie. Remarquez toute l'éloquence de la signification qu'il

a donnée à la main, tâche délicate à laquelle on reconnaît aisément la vraie maîtrise.

Alors que sur bien des points tel talent médiocre saura donner le change, une main imparfaite l'aura bientôt trahi. Une seule main permet souvent d'identifier un tableau mieux que bien des détails, et c'est sur les interprétations de la main chez les maîtres que Morelli a basé certaines de ses théories les plus hardies.

M. Dhurmer ne peint pas avec violence ; il ne *brosse* pas. Son atticisme se refuse à tout travail qui ne serait pas une recherche savamment progressive. Lorsqu'il exécute un tableau nous ne le voyons jamais finir tour à tour chacun de ses personnages, mais suivre dans les différentes parties de l'œuvre les colorations générales, mettre peu à peu en place toutes les parties, essayer d'arriver aux harmonies d'ensemble par un travail lent et continu qui ne laisse rien au hasard. Lorsqu'on regarde peindre M. Dhurmer, on constate que l'effort comme l'émotion ne sont jamais apparents ; à personne ne s'appliquerait mieux ce que Diderot disait de Latour en 1767 : « Je l'ai vu peindre ; il est tranquille et froid, il ne se tourmente point ; il ne souffre point ; il ne halète point ; il ne fait aucune de ces contorsions du modeleur enthousiaste sur le visage duquel on voit se succéder les orages qu'il se propose de rendre, et qui semblent passer de son âme sur son front, et de son front sur la terre ou sur la toile. Il n'imite point les gestes du furieux ; il n'a point le sourcil relevé de l'homme qui dédaigne, le regard de la femme qui s'attendrit ; il ne s'extasie point ; il ne sourit point à son travail ; cependant son imitation est *chaude* ».

Ajoutons que la grande habileté du peintre ne devient jamais chez lui, ainsi que chez d'autres, dont nous voyons chaque année les triomphes éphémères, un prétexte à tour de force. Il n'essaye jamais de nous éblouir par son métier, mais se contente d'user de l'excellence de sa technique pour que tous les détails d'une œuvre soient d'une perfection soutenue. Sa virtuosité n'est donc jamais un but, mais toujours un moyen, et l'Art, l'émotion, l'harmonie restent toujours sa seule et unique préoccupation, c'est vers elle que vont toutes les forces de son être. On ne trouve jamais une autre tendance que celle-là dans les œuvres que M. Dhurmer expose chaque année à la Société des Pastellistes et notamment dans ses envois de cette année. Cet amour de l'art pur éclate plus victorieusement encore dans la grande toile que nos lecteurs peuvent voir en ce moment au *Salon*. La facture du peintre s'y est élargie, se haussant de plus en plus vers

un art de sensibilité et de beauté pure. Personne de ceux qu'émeuvent encore de nobles choses, ne restera insensible au rythme de ces deux corps d'adolescents, qui s'enlacent d'une étreinte à la fois chaste et passionnée, au seuil du grand jardin plein de mystère tout inondé d'une lumière de joie; œuvre capitale dont les détails multiples exécutés avec la minutie d'un Breughel font songer aussi à tel charmant paradis de Rubens, avec une note de plus profond sentiment toutefois, qui va jusqu'à la douleur dans son *Eve chassée du Paradis*. Ce sera là l'affirmation définitive d'un talent personnel dont on peut beaucoup attendre encore.

HENRI FRANTZ.



Portrait de Mme C..., par L.-L. Dhurmer.

LA JUSTICE MILITAIRE [1]

Les manquements dont un militaire peut se rendre coupable sont, ou bien d'ordre purement professionnel, ou de droit commun.

Dans ce dernier cas, l'habitude s'est maintenue partout, sauf en Grande-Bretagne, de soumettre les délinquants à des tribunaux spéciaux, qui peuvent se composer uniquement d'officiers combattants, comme en France, ou bien comprendre aussi des magistrats militaires ; en Allemagne, par exemple, l'instruction est confiée à des « auditeurs », tandis qu'en Suisse, les juges militaires sont chargés non seulement de l'instruction, mais aussi de la présidence et du ministère public. Enfin, ces tribunaux appliquent, selon le délit, les pénalités édictées par un code spécial, ou celles du droit commun. Il peut arriver d'ailleurs qu'un militaire comparaisse devant les tribunaux civils ; c'est ce qui a lieu en France, quand il existe des complices civils, qu'on ne saurait, ni juger séparément, ni soustraire à leurs juges naturels.

Or, l'attribution des crimes et délits de droit commun à des tribunaux militaires, c'est-à-dire à des tribunaux d'exception (appliquant ou non un code spécial), est une survivance de l'époque où la société se divisait en classes, ayant chacune sa juridiction et ses lois particulières. Elle ne se justifie plus par aucun motif plausible, au moins en temps de paix et à l'intérieur. L'inutilité — pour ne pas dire plus — en est précisément montrée par ce fait que l'accusé militaire est traduit devant les tribunaux ordinaires quand il a un complice civil, ce qui se produit très souvent dans les cas de délits ou de crimes de droit commun ; or, il est vraiment difficile d'expliquer pourquoi le soldat qui a volé un objet pour le faire servir à son usage personnel (par exemple dans la crainte d'une punition, pour remplacer celui qu'il a perdu) doit être jugé plus sévèrement que celui qui a volé un objet pour le vendre à un brocanteur, et se procurer ainsi de l'argent de poche ; certainement, le second est plus coupable, et pourtant, son complice civil le soustraira au conseil de guerre.

A cette considération d'ordre général, qu'en matière de droit commun l'existence de tribunaux de classes est contraire aux principes mêmes des sociétés modernes, s'ajoute cette circonstance particulière

(1) Sous le titre *L'armée d'une démocratie*, notre collaborateur M. le capitaine Gaston Moch publiera incessamment un projet complet de réorganisation de l'armée française, inspiré des institutions de l'armée suisse. Il va de soi que, dans cette réforme d'ensemble, les tribunaux militaires subiront d'importantes modifications. Mais la question est d'ordre général, et nous avons cru intéressant de demander au capitaine Moch quelles réformes il croirait utile d'apporter à l'organisation de la *justice militaire*, lors même qu'on ne toucherait pas aux autres institutions qui régissent notre armée (*Note de la Rédaction*).

que, s'il existe une profession qui prépare mal à l'exercice de la fonction de juge, c'est bien celle d'officier.

De nombreuses études — souvent très passionnées, car le sujet est éminemment passionnant sous le régime du service obligatoire — ont été écrites dans ces derniers temps sur la manière dont la justice est rendue par les conseils de guerre. Et celles de ces études qui s'appuient sur des faits, sur des exemples authentiques, sont unanimes à condamner notre organisation actuelle. Les auteurs qui la défendent ne peuvent le faire qu'au moyen de déclamations vagues, tenant généralement à ce que l'on veut confondre l'honorabilité des officiers — qui est indiscutée *a priori* — avec leur compétence juridique, qui est parfaitement contestable, et même tout à fait douteuse.

Il arrive d'ailleurs que les arguments de ce genre se retournent contre la thèse qu'ils prétendaient renforcer. Témoin, ce député qui affirmait récemment que beaucoup d'avocats aiment mieux plaider devant les conseils de guerre que devant les tribunaux civils, et déduisait de là, aux applaudissements de la Chambre, qu'il n'existe pas de juridiction « plus paternelle » que celle des conseils de guerre; son argumentation fut triomphalement reprise par le général Lambert, qui s'éleva, dans le *Matin*, contre l' « impassibilité » des tribunaux civils. Ni l'un ni l'autre ne comprenait quel vilain compliment il faisait aux conseils de guerre, en montrant combien facilement ils se laissent impressionner par les « ficelles » les plus usées, auxquels tant de jurys d'assises sont déjà devenus insensibles; d'autant plus que ces moyens peuvent être employés par l'accusation aussi bien que par la défense, en sorte que l'inculpé finit par être jugé sur un ensemble d'impressions tout à fait étrangères aux faits de la cause.

Au reste, il serait curieux de voir quelle mine ferait un quelconque de ceux qui défendent la conception actuelle de la justice militaire, s'il se trouvait traduit devant un conseil de guerre, sous l'inculpation d'avoir volé les tours de Notre-Dame, et que cette prévention, énoncée dans un ordre de mise en jugement signé d'un général en chef, fût soutenue dans un de ces actes d'accusation dont nous avons connu, depuis un an, trois échantillons mémorables! Tout porte à croire qu'il ressentirait quelque inquiétude.

Il y a en effet une véritable incompatibilité entre la mentalité spéciale de l'officier et celle du juge; ou du moins, ces deux mentalités, d'abord analogues, ont divergé et tendent de plus en plus à s'écarter l'une de l'autre (1). Le juge a commencé par n'être que le vengeur de la société outragée : il châtiait promptement et durement, et sa tâche se bornait là. Aujourd'hui, on comprend mieux combien il est dif-

(1) Il y a longtemps que cette divergence a commencé à se manifester. Tacite écrit (*Vie d'Agricola*, chap. IX) : *Credunt plerique militaribus ingeniis subtilitatem deesse, quia castrensis jurisdictio, secura et obtusior ac plura manu agens, calliditatem fori non exerceat.* (On admet généralement que la finesse d'esprit fait défaut aux militaires, parce que la juridiction des camps, trop confiante en elle-même, grossière et expéditive, ne développe point la sagacité du forum.) Il en a toujours été ainsi, aux époques où le Droit était en honneur.

ficile de déterminer le degré de la culpabilité d'un homme, et l'on sent de plus en plus l'absurdité de lois pénales qui ne visent qu'à faire souffrir le coupable. Apprenant à faire la part du milieu, des circonstances, des entraînements, des antécédents, la justice s'est humanisée. Moins prompte à condamner, elle tend en outre à mettre simplement le coupable hors d'état de nuire, tout en lui fournissant le moyen de s'amender et de reconquérir l'estime de ses concitoyens.

Il y a là toute une conception nouvelle de l'œuvre de justice, à laquelle l'officier n'est guère préparé. Fatalement, il est porté à se confiner dans le rôle de défenseur, ou plutôt de vengeur de la discipline; toute son éducation militaire et ses sentiments professionnels l'y prédisposent, et la procédure militaire ne peut que le confirmer dans cette tendance.

L'accusé n'est pas, en effet, traduit devant le conseil de guerre par un magistrat qui n'est après tout qu'un citoyen comme lui ou comme les juges, ni par une chambre des mises en accusation, également composée de citoyens-magistrats, mais par ses supérieurs hiérarchiques, qui ont commencé par lui infliger toute une série de punitions disciplinaires. L'ordre de mise en jugement est signé par le plus élevé de ces supérieurs, par le général en chef, qui est en même temps le supérieur des juges, qui a même nommé et peut remplacer ces juges (1). L'acquittement, dans ces conditions, apparaîtra nécessairement comme un désaveu infligé aux supérieurs de l'accusé; on y verra une atteinte à la discipline, si l'on fait consister celle-ci à admettre aveuglément l'infaillibilité de tout supérieur.

Aussi l'officier, membre d'un conseil de guerre, est-il naturellement porté à se ranger du côté de l'accusation; il raisonnera en commissaire du gouvernement, chargé de maintenir le principe d'autorité, plutôt qu'en magistrat, soucieux de faire jaillir la manifestation de la vérité, qu'elle qu'elle soit. L'inculpé lui apparaîtra confusément comme un homme contre lequel le commandant de corps d'armée, impuissant, a appelé des juges au secours; le conseil de guerre finit par se réduire, dans son esprit, à une commission exécutive, chargée d'entériner une décision que le commandement a proposée, mais qu'il n'a pas le droit de prendre de son propre chef. Par exemple, un caporal peut infliger à un homme deux jours de consigne. Si la faute est grave, le capitaine portera la punition à huit jours de prison. Mais là s'arrête son droit de punir ; et si la faute est plus grave encore, il demandera une augmentation au colonel, qui prononcera le sacramentel « 15 jours, dont 8 » (8 jours de cellule). Et ainsi de suite : plus loin on trouve le conseil de discipline, et, plus loin encore, le

(1) Dans son beau livre *La Justice par l'Etat* (Paris, Alcan, 1899), M. Paul Lapie insiste sur cette « bizarrerie inexplicable », que les accusateurs militaires sont plus indépendants que les juges. Les commissaires du gouvernement sont en effet permanents, et n'ont rien à attendre, étant en principe des officiers retraités. Au contraire, les juges sont nommés, pour un temps indéterminé, par le général en chef, c'est-à-dire par celui qui est à la fois le maître de leur carrière et l'accusateur suprême du prévenu !

conseil de guerre. C'est ainsi que ce dernier apparaît à beaucoup d'officiers comme le dernier terme d'une série de juridictions disciplinaires de même essence, alors qu'il est réellement une chose autre. Et l'inculpé, dans tout cela, devient simplement un être anormal, une monstruosité, au sein de ce vaste organisme militaire qui ne saurait tolérer aucune irrégularité; une grave présomption de culpabilité, sinon même une première culpabilité, lui incombe déjà pour ce seul fait, qu'il a paru assez vraisemblablement coupable pour être accusé par le commandement; il est d'un exemple dangereux, il est un ennemi pour la « grande famille ». On peut se demander ce que devient, dans ces conditions, ce principe fondamental de toute justice, que l'accusé est présumé innocent jusqu'à preuve faite de sa culpabilité?

Sans doute, je ne songe pas un instant à prétendre que ces raisonnements sophistiques s'enchaînent ainsi dans l'esprit des officiers. C'est inconsciemment, par l'effet de tous les enseignements reçus, que se produit cette auto-suggestion, par laquelle le membre d'un conseil de guerre est amené à se considérer avant tout comme le rempart de la discipline, plutôt que comme un homme à qui incombe la lourde responsabilité de faire ressortir la vérité, quelle qu'elle soit, dans l'intérêt de la justice, tempérée par l'équité. En cela, l'officier est victime lui-même de la déformation professionnelle qui est imprimée à son cerveau par la plus tyrannique des professions. Mais, quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins ce fait, qu'un conseil de guerre est moins un tribunal qu'un Comité de salut public au petit pied : l'argument le plus puissant sur lui, c'est celui de la raison d'Etat.

Au reste, cette situation exceptionnelle ressort assez bien de l'appellation même qui est donnée à ces assemblées. Que signifient ces conseils « de guerre » en pleine paix, et alors qu'il s'agit de prendre des décisions, non sur la manière de faire la guerre, mais sur un troupier qui a dérobé une paire de gants ou « détruit du matériel appartenant à l'Etat » (ou, si l'on préfère, cassé intentionnellement un carreau)? Qu'est-ce que cela signifie, sinon qu'on se place instinctivement dans la situation si anormale du temps de guerre, au lieu de se proposer simplement de réprimer un désordre plus ou moins grave, comme il faut bien le faire dans toute agglomération d'hommes? La première chose à faire, en ce qui concerne les conseils de guerre, ce serait d'en supprimer le nom, pour les appeler simplement des *tribunaux militaires*.

Mais plutôt, il faut supprimer la chose, du moins en ce qui concerne les crimes et délits de droit commun, et le temps de paix. Dans ces cas, les militaires doivent être justiciables de la juridiction de droit commun, suivant l'exemple qui nous est donné par la Grande-Bretagne. Il n'y a qu'une disposition exceptionnelle à prendre à leur égard : elle consiste à considérer, comme on fait en Suisse, la possession d'un grade comme une circonstance aggravante à la charge de l'accusé.

Quant aux manquements professionnels, ils sont de deux sortes.

Les uns sont des fautes légères contre la discipline, des négligences peu graves dans l'exécution du service : on en confiera naturellement la répression aux supérieurs du délinquant, suivant des principes plus ou moins analogues à ceux actuellement en vigueur. Ils entraînent ce qu'on nomme des *punitions disciplinaires*.

Les manquements professionnels plus graves constituent des délits ou des crimes d'un ordre particulier, et justifient donc l'existence d'un code militaire particulier traitant des *crimes et délits contre le devoir militaire*. Ils exposent le délinquant à des peines plus sévères, qui ne peuvent être prononcées sur-le-champ par un supérieur, mais doivent être discutées publiquement, ne fût-ce qu'en raison de leur gravité. Ils motivent donc aussi l'existence de tribunaux particuliers, ayant qualité pour instruire et juger ce genre d'affaires.

Voici d'abord les principes généraux suivant lesquels il conviendrait de régler la question des *punitions disciplinaires*.

Le droit de prononcer les punitions devrait commencer au grade de capitaine. Qu'on n'objecte pas que cette restriction réduirait l'autorité des grades inférieurs ; c'est ainsi que les choses se passent dans l'armée allemande, dont la discipline ne constitue pas précisément le point faible.

Ainsi, les sous-officiers et lieutenants ne feront que rendre compte à leur capitaine des fautes commises par leurs inférieurs; et le capitaine prononcera la punition, à la décision du lendemain matin. On évitera de la sorte bien des punitions exagérées, portées *ab irato* par des gradés trop jeunes, et que souvent le capitaine n'ose pas réduire, de crainte d'affaiblir l'autorité de ses subordonnés.

Bien entendu, tout gradé aura le droit de faire enfermer provisoirement un quelconque de ses inférieurs, en attendant la décision du capitaine.

En ce qui concerne les officiers, je n'ai jamais pu comprendre qu'il pût y avoir lieu de leur infliger des arrêts comme à des collégiens. Une armée dont le corps d'officiers aurait vraiment besoin, pour faire son devoir, de la menace de punitions semblables, une telle armée serait bien malade. Le mot d' « officier » évoque l'idée d'un ensemble de qualités morales qui pourraient sembler surnaturelles, à entendre les déclarations des mystiques du militarisme, mais qui, heureusement, ne sont pas si difficiles à rencontrer dans la nation. Et la première de ces qualités est un sentiment de dignité personnelle assez développé pour que des moyens d'action purement moraux suffisent à maintenir l'officier dans le droit chemin.

Les seules punitions disciplinaires à employer vis-à-vis des officiers sont donc, à mon avis :

La simple réprimande par un supérieur ;

La réprimande devant témoins (en présence de deux officiers du même grade) ;

La même réprimande, avec blâme écrit (figurant sur les notes de l'officier).

Restent les crimes et délits contre le devoir militaire, dont la répression ne peut être abandonnée aux seuls chefs directs des coupables. Il faut pour cela des tribunaux, mais de vrais tribunaux, et non des conseils de guerre composés, pour les besoins de chaque cause, d'officiers qui peuvent manquer de toutes les qualités requises, et devant lesquels opère, en guise de ministère public, un officier supérieur ou capitaine en retraite.

Trois systèmes peuvent être proposés pour l'organisation de semblables tribunaux. Ils peuvent, en effet, être composés exclusivement de magistrats militaires, ou bien comprendre à la fois de ces magistrats et des officiers combattants; et, dans ce dernier cas, on peut, ou bien faire de ces officiers de véritables juges (les magistrats remplissant, comme en Suisse, les fonctions principales de président, de procureur et de juge d'instruction), ou bien ne considérer ces officiers que comme des jurés, les magistrats militaires remplissant l'office de juges proprement dits.

Le choix entre ces trois systèmes est difficile; tout ce que j'en puis dire ici, c'est qu'ils semblent également acceptables en principe et également supérieurs à notre organisation actuelle.

Quel que soit celui qu'on adopte, il y aura lieu de constituer un corps de magistrats militaires, ce qui ne présentera d'ailleurs aucune espèce de difficulté. Le recensement de 1891 a relevé en France 8.559 magistrats de tout ordre, 7.472 avocats et agréés et 18.480 officiers ministériels, soit 34.511 individus vivant de la pratique du droit (encore ces chiffres ne comprennent-ils que les « patrons », à l'exclusion des « employés », c'est-à-dire, par exemple, des clercs de notaire et d'avoué). Il sera bien facile de recruter, dans ce nombreux personnel, un nombre de « juges militaires » suffisant pour constituer plusieurs tribunaux militaires et une cour d'appel militaire par région (1).

En même temps que le fonctionnement de la justice militaire sera réorganisé, le *Code de justice militaire* devra être entièrement refondu. Il est pénible d'avoir à constater que, de tous les pays d'Europe, c'est la République française qui est le plus en retard à ce point de vue.

Je me borne à indiquer ici que les pénalités portées par le Code devront être notablement adoucies (notre code est plus draconien que tout autre et contient certains souvenirs du moyen âge, par exemple la peine hideuse de la dégradation militaire, qui font l'étonnement des étrangers); on devra introduire l'instruction contradictoire, la loi de sursis, les circonstances atténuantes, la faculté d'appel; les

(1) A titre de renseignement, on notera que l'*Annuaire de l'armée suisse* porte 81 juges militaires (3 colonels, 5 lieutenants-colonels, 16 majors, 44 capitaines et 13 lieutenants), ce qui, multiplié par 13, correspondrait à 1.050 juges militaires pour l'ensemble de l'armée française (armée coloniale et marine comprises).

jugements devront être motivés; enfin, les tribunaux militaires devront être soumis, comme tous les autres, à l'autorité suprême de la Cour de cassation; il est difficile vraiment d'imaginer quelque chose de plus absurde que nos conseils de revision, qui jouent actuellement le rôle de la Cour de cassation, c'est-à-dire examinent les jugements des conseils de guerre au point de vue du droit, se composent, non de juristes, mais d'officiers désignés pour chaque affaire, par le commandement, au petit bonheur, et doivent se prononcer dans les trois jours!

Quant aux *compagnies de discipline*, elles sont à supprimer, purement et simplement. Aux personnes que surprendraient cette opinion et cette condamnation, je ne puis que conseiller la lecture de la lamentable et véridique autobiographie qu'a écrite M. G. Dubois-Desaulle, sous le titre *Sous la casaque*, et qui se termine par la monographie la plus sérieuse qui ait été consacrée à ce sujet (1). Il est impossible de porter sur les compagnies de discipline un autre jugement que celui qui consiste à dire qu'elles sont à tous égards la honte de notre armée, la honte d'un pays civilisé.

On s'étonnera probablement de voir toucher ici à la question du *duel*, qui est d'ordre tout à fait général; mais on va voir que la suppression de cette coutume stupide est intimement liée à la réforme, sinon du code, du moins des règlements et des mœurs militaires.

Sans doute, le qualificatif de « coutume stupide » fera bondir bien des gens. Mais toutes les déclamations du monde ne feront pas qu'une piqûre à l'avant-bras ou bien deux balles échangées sans résultat, soient autre chose qu'une parodie grotesque, et qu'un duel avec issue tragique soit autre chose qu'un crime commis avec préméditation. Le plus comique est que, chaque fois qu'un duel amène mort d'homme, tout le monde s'étonne et s'indigne; il semble qu'il soit sous-entendu que toute rencontre doive être inoffensive!

« Mais, dira-t-on, le duel est, pour des hommes d'honneur, la seule issue possible à certaines situations. » — Erreur. Les Anglais, qu'ils soient civils ou militaires, ne vont pas sur le terrain. Et il serait vraiment ridicule de prétendre que leurs nobles et leurs officiers ne soient pas des *gentlemen*; j'imagine, au contraire, que si, dans tous les pays, on leur a emprunté ce mot de *gentleman*, c'est que la chose qu'il désigne existe chez eux.

Ici interviendra forcément la réplique habituelle des routiniers: « D'accord; mais les Anglais sont les Anglais, et les Français sont les Français. Ce qui leur convient peut être incompatible avec notre caractère national. » Le malheur est que le duel sévissait chez eux, il y a un demi-siècle, tout comme ailleurs, et y était également considéré comme indispensable; et ils l'ont supprimé. Pourquoi ne pourrions-nous pas en faire autant?

C'est au prince Albert que revient l'honneur d'en avoir fini avec

(1) Paris, Stock, 1899.

cette plaie sociale. A la suite d'un duel entre officiers, dont l'issue tragique avait soulevé une grande émotion, il reconnut que ce préjugé était d'essence aristocratique et militaire, et que c'était donc au chef reconnu de l'aristocratie et de l'armée à en poursuivre l'abolition. Il décida donc le secrétaire d'Etat à la guerre à interdire le duel aux officiers, sous peine de révocation. Et, dès ce jour, on ne se battit plus. Actuellement, un officier anglais serait disqualifié, pour être allé sur le terrain, comme l'est en France un bourgeois qui refuse d'y aller; et personne ne s'aviserait de prétendre que le sentiment de l'honneur ait pâti, en Angleterre, de la disparition du point d'honneur.

Le prince Albert était dans le vrai. Le meilleur moyen, peut-être même le seul moyen de supprimer le duel, c'est de l'interdire aux militaires : c'est pour imiter les militaires que les bourgeois se croient obligés d'en découdre.

Or, chez nous, le Code ignore le duel; la coutume s'est seulement introduite de poursuivre pour « coups et blessures » quand il y a eu mort d'homme, et cela n'est pas sans constituer une légère entorse à l'esprit de la loi. Mais dans l'armée, le duel est obligatoire, et c'est vraiment un spectacle tristement comique, que celui de deux troupiers, bons camarades, qui se sont un peu bousculés à la suite de quelques libations, et qu'on expédie sur le terrain, bien malgré eux, une fois que, les fumées du vin s'étant dissipées, ils sont redevenus bons amis!

Il faut changer cela. Loin d'ordonner le duel, il faut l'interdire. Il faut inculquer aux militaires cette idée que, puisqu'ils doivent leur sang à la patrie, ils sont doublement coupables de le faire couler pour des querelles privées.

Alors seulement, il sera temps de sévir contre les duellistes civils, s'il en reste; car, tant que le point d'honneur militaire exigera les combats singuliers, les civils, que leur passage par la caserne aura imbus de ce préjugé, violeront toutes les lois répressives pour singer les militaires, par gloriole.

En résumé, on devra donner aux tribunaux ordinaires la connaissance des crimes et délits de droit commun, commis par tous les militaires et marins.

Le duel, en particulier, sera sévèrement réprimé comme crime ou délit de droit commun.

Les crimes et délits contre le devoir militaire seront jugés par des « tribunaux militaires » (et non conseils de guerre), composés en totalité ou en partie de magistrats spéciaux ayant rang d'officiers.

Ces tribunaux comprendront des tribunaux de première instance et des Cours d'appel, et ressortiront à la Cour de cassation.

Le Code de justice militaire devra être entièrement réformé.

Les divers corps disciplinaires seront supprimés.

Gaston Moch.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



VSEVOLOD GARCHINE

Les Ecrivains russes qui vont au peuple

VSEVOLOD GARCHINE

La littérature en Russie se mêle sans cesse à la vie. Son rôle important dans la société russe s'explique par la supériorité morale et une sorte d'héroïsme civique des grands écrivains. Tous sont à la tête des mouvements sociaux progressifs et leurs héros combattent pour la justice et la vérité. Tous s'attachent à peindre, au milieu de la foule grouillante des gens terre à terre, des types épris d'idéal humanitaire, et cela, avec le respect de la nature propre aux écrivains réalistes. Le réalisme russe applique d'une façon très heureuse — c'est là

son signe distinctif — des procédés d'observation aux grands sujets. Les beaux caractères dans les romans russes ne sont pas des êtres imaginaires, mais des hommes en chair et en os dont la vitalité fait qu'ils s'emparent des cœurs et des esprits. Et il ne s'agit pas des élus ni des professionnels, mais bien de la masse intellectuelle (le mot d'intellectuel est d'un usage courant dans la littérature russe et signifie un homme aux idées et aux sentiments évolués) qui épouse non seulement les qualités des héros, mais aussi leurs défauts. C'est sur l'exemple de Basaroff (*Pères et fils* de Tourguenieff) que toute une génération afflua à la faculté des sciences et se mit à dénigrer le plus grand poète russe, Pouchkine. C'est encore Tourguenieff, ce sont Tchernichevski, Herzen et les grands critiques russes Bielinski, Pissareff, Dobrolioubоff qui émancipèrent la femme et lui donnèrent le courage d'entreprendre des études arides et de combattre les préjugés séculaires. C'est à l'heure actuelle Tolstoï entraînant à sa suite des milliers d'hommes et de femmes qui renoncent à la civilisation édifiée sur la servitude et la souffrance du peuple d'après le maître, et veulent recommencer l'histoire avec les éléments sains et naturels. Non seulement les écrits, mais aussi la personne de l'écrivain est souvent en Russie l'objet d'un véritable culte. Vsevolod Michaïlovitch Garchine fut un de ces favoris du public russe, et il le méritait bien.

De toute la belle pléiade des écrivains qui se consacrèrent à l'étude du peuple, Garchine fut celui qui l'aima le plus et le mieux, en action et sans phrases. Il lui voua son talent d'écrivain, ses pensées et ses goûts artistiques; il fit plus, il lui sacrifia sa santé et l'équilibre de son être moral. Par amour pour le peuple, il s'infligea le plus grand sacrifice qu'on puisse imaginer : il alla comme volontaire à la guerre qu'il abhorait, uniquement dans le noble but de partager le sort malheureux du soldat. Et son âme de sensitive, diaphane et pure comme le cristal, frissonna à l'aspect des souffrances et des cadavres ensanglantés, elle fut tellement meurtrie par les scènes de la guerre, sa pitié fut si émue, et son esprit si frappé des choses vues que, malgré sa jambe fracassée dans la bataille et l'épuisement de son organisme, sur le lit même d'hôpital il ne put se défaire de sa hantise humanitaire et se décida à prendre la plume. Il obéit ainsi au besoin impérieux d'être utile à son peuple qu'il aima, il sentit qu'il avait quelque chose à dire à l'humanité à laquelle il espérait communiquer son horreur de la guerre, et sa préoccupation d'améliorer le sort du travailleur qui contribue à contre-cœur, et pour une part si inégale, à l'œuvre meurtrière. Il écrivit alors ces nouvelles admirables, toutes palpitantes des frissons des blessés et de l'agonie des mourants, qui mettent à nu le spectre hideux de la tuerie humaine, et dans lesquelles Garchine oppose la cruauté des hommes à la belle sérénité de la nature : il semble nous indiquer la source de nos malheurs dans la haine factice des nations suscitée par la guerre et qui en réalité n'existe pas.

Garchine n'oublia pas la femme. Il comprit, en philosophe et en poète combien la prostitution minait les forces vitales d'un peuple et combien elle diminuait l'amour. Il comprit surtout « en homme » la barbarie de cette institution qui sacrifiait la moitié du genre humain à l'autre, dans des pays civilisés, et cela au nom des lois. Garchine peut être classé parmi les féministes comme on l'est en Russie, où, entre parenthèses le mot de féminisme n'existe pas, car il n'y a pas d'antagonisme entre les sexes, mais peu importe le mot; Garchine continue la tradition des grands écrivains russes qui n'isolent pas la femme de l'humanité et trouvent légitime et naturelle sa participation au progrès. « Homme » en russe signifie être humain et l'on dit fréquemment d'une femme qu'elle est « un homme de bien » ou « un mauvais homme ». L'auteur de *Nadjeda Nikolaïevna* revendique les droits d'être humain pour la femme même prostituée.

La guerre et la prostitution, les deux principales causes du dépérissement d'un peuple, attirèrent l'attention généreuse de Garchine, et lui inspirèrent des nouvelles parfaites. Mais cette perfection lui coûta la vie. Il ressentait violemment ce qu'il écrivait, il était à la torture en présence des tableaux qu'il évoquait et il éprouvait en rédigeant ces nouvelles la volupté des martyrs qui dégénéra en folie.

Garchine a une affinité intellectuelle avec Guy de Maupassant. Ils ont de commun une impressionnabilité réellement artistique qui prime toutes les autres facultés de leurs âmes. Ils ont la même profonde pitié pour les êtres malheureux sans distinction de classes, la même horreur de la guerre, la même généreuse et juste révolte contre la prostitution, l'affreuse conséquence de notre état social et des hypocrisies accréditées. Ils ont eu tous les deux une perfection de style admirable, la même prédilection pour la nouvelle; ils eurent la même fin tragique.

I

Vsevolod Michaïlovitch Garchine naquit le 2 février 1855 dans la propriété de sa grand'mère, appelée « l'Agréable vallée », située dans le gouvernement d'Ekaterinoslav. Il appartenait à une famille de militaires, son père était officier et sa mère fille d'un officier retraité. L'auteur tint surtout de son grand-père maternel.

Les biographes russes glissent avec discrétion sur la vie intime des parents de Vsevolod Michailovitch, respectueux de son amour filial, et ne font à ce sujet que citer religieusement les quelques lignes écrites par lui-même dans sa courte autobiographie.

« Je ne peux pas dire beaucoup de choses sur les Garchine. Mon grand père Egor Archipovitch fut un homme dur, cruel et autoritaire : il fouettait les paysans, usait du droit de *primæ noctis* et *arrosait d'eau bouillante* les arbres fruitiers des rebelles. Pendant toute sa vie

il intenta des procès à ses voisins au sujet de je ne sais quelles inondations d'un moulin, et vers la fin de ses jours, il compromit fortement sa grande fortune, si bien que mon père, resté seul des quatre fils et de onze enfants, n'eut pour tout patrimoine que 70 âmes dans le district de Starobielsk.

« Chose étrange, mon père fut l'opposé de mon grand-père : cuirassier au régiment de Glouchoff, à l'époque de Nicolas Ier, il ne battait jamais les soldats; si ce n'est quand il était fort en colère, alors il donnait seulement un coup de képi. Il fit ses études à Moscou, d'abord au lycée ; puis à la Faculté de droit qu'il abandonna au bout de deux ans ; ensuite comme il disait lui-même, « il fut entraîné par le service militaire » et entra dans la division des cuirassiers. Pendant que son régiment prenait ses quartiers sur le Donetz et qu'il visitait en compagnie d'autres officiers les propriétaires, il fit connaissance de ma mère E. S. alors encore Skimoff, et en 1848 il se maria.

« Le père de ma mère, propriétaire du district de Bakmont du gouvernement d'Evkaterinoslav, officier de marine retraité, était un homme très instruit et d'un cœur rare, ses relations avec les paysans furent si extraordinaires pour l'époque que les propriétaires des environs le proclamèrent un libre penseur dangereux d'abord, et ensuite le taxèrent de fou. Sa folie consistait, entre autres, en ce qu'en 1843, lorsque la disette et le scorbut emportèrent presque la moitié de la population, il hypothéqua sa propriété, emprunta de l'argent et apporta lui-même « de la Russie » une grande quantité de pain qu'il distribua aux paysans affamés, aux siens, et à ceux des autres. Malheureusement il mourut encore jeune, laissant cinq enfants ; l'aînée, ma mère, était encore fillette, mais le souci que son père avait de son éducation porta fruit, même après qu'il fût mort. Comme de son vivant on fit venir des professeurs et des livres, de façon qu'au moment de son mariage, ma mère était une jeune fille instruite et pour l'époque et l'endroit désert de cette partie du gouvernement d'Ekaterinoslav, elle était même très instruite. »

L'enfant fut doux et rêveur, ses yeux admirables avaient une expression désolée comme si la nature, dès sa venue au monde, l'eût marqué de souffrance. Cependant sa petite âme ne demandait qu'à s'épanouir et les fées avaient usé de largesse envers lui, en le douant d'une façon exceptionnelle : il était beau, bon, intelligent et impressionnable à l'excès. Mais la vie lui fut cruelle, il ne connut pas la joie exubérante, ni l'insouciance heureuse du premier âge; ses premières impressions si profondément tristes mûrirent son intelligence dès son berceau, et le rendirent mélancolique pour toujours. Et déjà dans sa plus tendre enfance, traîné de garnison en garnison, écoutant des propos des sous-offs, assistant aux scènes conjugales entre ses parents qui faisaient mauvais ménage, il se fit une sorte de sélection dans son être enfantin, accessible aux sentiments purs et élevés et ne vibrant que par eux.

Lorsque les amis de son père, des héros de Sébastopol, racontaient

des actes d'héroïsme et de courage, Vsevolod était tout oreille, et un beau jour, il déclara d'un air décidé qu'il s'en irait à la guerre et se mit à faire ses préparatifs de voyage, prenant congé de toute sa famille, et pleurant amèrement. Avec beaucoup de peine, on arriva à le dissuader de son projet et pendant quelques jours, régulièrement, il revenait sur sa résolution. Il avait cinq ans lorsque ses parents se séparèrent définitivement. Voilà ce qu'il dit à ce propos :

« La cinquième année de ma vie fut très orageuse; on me conduisait de Starobelsk à Karkoff, de X à Odessa, de là X, et puis de retour à Starobelsk (tout cela en poste, en hiver, en été et en automne); certaines scènes me laissèrent un souvenir ineffaçable et peut-être des traces dans mon caractère. L'expression prédominante de tristesse dans ma physionomie date sans doute de cette époque.

« Mes frères aînés partirent pour Pétersbourg, ma mère s'en alla avec eux et je restai avec mon père. Nous vécûmes tantôt à la campagne, dans les steppes, tantôt à la ville, tantôt chez un de mes oncles, dans le district de Starobelsk. »

L'enfant a dû horriblement souffrir du départ de sa mère. Son père l'aimait, mais ne s'occupait guère de lui. Livré à lui-même, Vsevolod se met à dévorer des livres; il y a dans sa folie si précoce de lecture comme un désir d'oublier les ravages intimes du cœur. A huit ans il avait déjà lu Pouchkine, Lermontoff, Gogol, Joukovski, et *Notre Dame* de Victor Hugo qu'il relut à vingt-cinq ans, et il n'y trouva rien de nouveau. Cette vaste lecture, ajoutée à une mémoire prodigieuse, à beaucoup de réflexion, à une impressionnabilité extraordinaire, donnèrent un essor démesuré à toutes ses facultés. Il eût fallu, pour le développement normal de cette nature d'enfant génial, un frein à son intelligence, et beaucoup de ménagement. Le contraire eut lieu. Il fut malmené, ballotté par la vie sans pitié. A dix ans il est repris par sa mère qui l'emmène chez elle à Saint Pétersbourg; mais il ne goûta pas longtemps les caresses maternelles, et à treize ans il est de nouveau abandonné à lui-même. Dès cet âge il mène une vie indépendante, habitant avec ses frères, l'un de seize et l'autre de dix-sept ans; sa mère était partie pour le midi et les jeunes gens restés à Pétersbourg afin de continuer leurs études. Ce qui frappe dans l'évolution de ce beau caractère, c'est qu'étant dans des conditions si défavorables à la floraison de sentiments élevés, Vsevolod Garchine n'ai jamais dévié de son penchant naturel vers la bonté et la pureté morale. Il comblait le vide de son cœur en s'attachant à ses maîtres, à ses camarades, il rédigeait, à l'exemple de Pouchkine, un journal qui eut un grand retentissement dans le monde lycéen; il organisait une bibliothèque, il s'adonnait avec passion aux études physiques et naturelles. Cotte laborieuse activité donna des résultats brillants. A dix-sept ans, Vsevolod Michaïlovitch, dans un devoir de classe sur la mort, fit preuve d'un fonds de jugement et d'observation qui dénote déjà le sérieux, la profondeur et la personnalité et nous laissent pressentir l'âme multiple et frissonnante de l'auteur de la *Fleur rouge*.

J'ai lu « la mort de Tourguieneff » et je partage son avis que le Russe meurt d'une façon *remarquable*. Il est difficile de trouver un autre mot. Rappelez-vous la mort de Maxime, le meunier brûlé, celle d'Avenir Sorokovremoff. Comment mouraient-ils ? Doucement, tranquillement, comme s'ils accomplissaient un devoir. Et en réalité n'est-ce pas un devoir ?

Je me rappelle aussi la mort d'un homme qui me fut cher, E. F. F. Souvent, autrefois, il me faisait asseoir dans sa chambre et me forçait d'écouter des dissertations ennuyeuses sur l'origine du mot *serga* (1) (Je ne me souviens plus s'il provenait de la langue des Phrygiens ou des Celtes) et sur celle du mot *korocho* (2) qu'ignorent tous les philologues.

C'était un tout petit homme fort laid, au teint terreux comme celui d'Avenir Sorokovremoff. E. F. F. était un philologue avéré ; il écrivit sa thèse de docteur, alla voir Kostomaroff et Srezaicosks qui le reconnurent comme un savant philologue. E. F. est mort et toute sa science est tombée dans le Lethé. Mais il ne s'agit pas de tout cela, je me suis proposé de décrire sa mort.

E. F. souffrait d'une maladie qui avait causé la perte de beaucoup d'hommes bons et intelligents, forts et faibles. Il buvait effroyablement. Quand nous habitions ensemble à la campagne en 1866, il me demanda une fois une botte de paille ; je la lui apportai. E. F. la transforma silencieusement en petits tuyaux de trois pieds et la cacha dans la table. Bientôt j'appris pour quel affreux usage il destinait ces tuyaux ; il s'en servait pour boire du vin. J'enlevai la malheureuse paille et je la jetai dans la rivière.

C'était en 1866, lorsqu'à Pétersbourg et dans ses environs sévissait le choléra. Les brins de paille contribuèrent à tuer E. F. Il tomba malade ; notre médecin J. P. B. le guérit du choléra, mais il ne le sauva pas de l'inflammation d'entrailles et de celle du foie.

. . . .

Le malade était étendu presque immobile, ses lèvres seules semblaient chuchoter, et de temps en temps elles prononçaient des paroles. Son ami l'exhortait à communier. E. F. a vécu en athée, et il voulait mourir comme il avait vécu. On envoya chercher un prêtre ; il vint. C'était un homme grand, maigre, en large soutane, au profil grec, sévère et à la figure sympathique. Il se pencha sur le lit ; E. F. fit un signe de tête négatif.

« Il ne faut pas », dit-il doucement. « C'est pourtant bien le moment », répliqua le prêtre. L'ami de nouveau essaya de le convaincre en disant que dans un quart d'heure il serait mort. E. F. l'écouta d'abord d'un air sérieux, puis un sourire large, bienveillant, apparut sur sa figure. « Comme tu es changé, Leva ! Toute ta vie, tu as été un homme intelligent, et maintenant tu parles bêtement. Eh bien ! je mourrai, et puis après ? C'est le moment d'aller au repos ; c'est dommage seulement que je ne puisse pas terminer ma thèse. » Il disait tout cela en chuchotant ; ces dernières paroles seulement furent entendues par Leva et moi (je m'étais approché

(1) Boucle d'oreille.
(2) Bien.

du lit). « Si tu la terminais... Oh! mais tu es un mathématicien! » Il se le rappelait tout à coup. Il se tut; un silence suivit, long, pénible.

Le prêtre voulut le confesser. « Allez-vous-en, mon père, je vous en prie; Leva, dis au père de s'en aller. » — « Mais confesse-toi donc, au nom du ciel, tranquillise le père! » E. F. ne répondit rien, enfin il prononça péniblement: « Donnez une bougie, il fait nuit... c'est l'heure d'allumer. » On apporta les bougies. Soudain le malade s'anima, il se souleva même, saisit Leva par la main et lui dit: « Et si on a Reine Glaube!... (1) » Il n'eut pas le temps de finir la phrase et retomba mort sur l'oreiller. Je me mis à pleurer. Leva sanglota comme un enfant.. Le prêtre eut un mouvement de trouble et ôta hâtivement l'étole. Le visage du mort gardait une expression étrange; il n'y avait point de trace ni de la peur, ni de la souffrance morale; il était calme

... Et étrange
Fut l'aspect languissant de son front (2).

II

La nature pardonne rarement la bravade humaine, et en la réprimant sévèrement semble rappeler à l'homme la limite de ses forces. Garchine paya cruellement son surmenage intellectuel. La même année où il écrivit son devoir sur la mort, le mal terrible se déclara qui devait l'emporter plus tard, la folie. Il guérit cependant de ce premier accès et put terminer ses études au lycée et entrer à l'école des mines. Il eût préféré la médecine, mais il dut y renoncer à cause d'un nouveau réglement qui interdisait les études médicales aux élèves sortant des lycées affectés à l'enseignement moderne. Pendant ses années d'étudiant, il s'occupait peu des cours de l'école et consacrait tout son temps à la littérature et à l'art de la peinture, dont il avait le sens profond. Il avait des velléités d'écrire, mais il se faisait de la carrière littéraire une idée très haute et n'osa pas l'aborder sans avoir fait de fortes études. Ses goûts esthétiques lui valent l'amitié de quelques peintres en renom et Garchine passe des heures entières à discuter avec eux sur le but et les problèmes de l'art. Il écrit à cette époque trois comptes rendus des expositions de peinture qui furent fort goûtés du public et des artistes. Il y émet des idées très personnelles et toujours empreintes de ce sentiment humanitaire qui fut la note dominante de tout son être. Il demande à l'art comme à la littérature de nous rapprocher de l'idéal du bien et de la vérité, « de ce lait spirituel auquel appartient la partie la plus précieuse de notre moi ». Les tableaux de Verestchaguine furent une révélation pour lui. L'éminent critique russe, Skabitchevski attribue à l'impression que firent ces tableaux sur l'auteur une influence capitale sur la destinée et le génie de Garchine; ce sont ces tableaux qui, d'après Skabit-

(1) Si on a la foi pure.
(2) Vers de Pouchkine.

chevski, l'auraient décidé à aller sur le champ de bataille et lui auraient inspiré ses plus belles nouvelles militaires. A l'appui de son assertion le critique cite des vers de Garchine où il traduit son impression.

Une foule d'hommes, d'enfants et de dames parées
S'entassent dans les salles luxueuses,
Et lorsqu'elle passe bruyamment, on entend son babillage:
Ah, ma chère, attends!
Regarde, Lili,
Comme c'est joli!
Comme c'est gentil et réel,
Les robes de chambre sont d'un naturel!
« Quelle technique! — explique un monsieur,
Les lunettes sur le nez et le regard connaisseur —
Regardez le sable : à lui seul ce qu'il vaut!
En effet, la mer du désert
Est comme inondée du soleil,
Et les visages ne sont pas mal !... » Ce n'est pas
Ce que je vis en regardant ce steppe et ces figures:
Je n'y ai pas vu d'esquisse à effet,
J'y ai vu la mort, j'y ai entendu le sanglot des hommes,
Epuisés par le meurtre, par des privations...
Ce ne sont pas des hommes, mais seulement des ombres
Des réprouvés que la patrie a déviés.
Tu les as trahis, mère! Dans le steppe désert — seuls,
Sans pain, sans une gorgée d'eau pourrie,
Blessés par les ennemis, tous,
Ils sont prêts à tomber, à se sacrifier.
Ils sont prêts à combattre jusqu'à la dernière goutte de sang
Pour la patrie qui a privé d'amour,
Qui a envoyé à la mort ses propres fils...

III

Lorsque la guerre turco-serbe fut déclarée, un effarement et une angoisse s'emparent de l'âme de Garchine et lui enlèvent le goût d'écrire et d'étudier. L'idée des blessés le persécute, il éprouve une sorte d'oppression morale et douloureuse, mêlée à la honte d'être tranquille, sain et sauf pendant que les iniquités se commettent envers ceux qui n'ont pas eu la chance de naître de l'autre côté « de la barrière qui sépare les rassasiés des affamés ». Il écrit à un de ses amis:

« Je vous remercie pour les nouvelles que vous me donnez du monde universitaire, mais à vrai dire, l'électrophore de Teploff et la réunion des sociétés, physique et chimique, m'intéressent infiniment moins que les 30.000 vieillards, femmes et enfants désarmés, égorgés par les Turcs. Je me moque bien de toutes vos sociétés, si avec toutes

leurs théories scientifiques elles n'arrivent pas à diminuer la possibilité de choses pareilles... »

Garchine, comme beaucoup de jeunes gens russes, voulut s'en aller en Serbie pour y entrer dans l'armée. Mais il était sur le point de faire son service militaire et il ne pouvait pas quitter la Russie. En revanche, lorsque la guerre entre la Russie et la Turquie fut déclarée, il laissa là ses études et s'engagea comme volontaire. La guerre pour lui était un malheur, une calamité publique dont il fallait prendre sa part de douleur, une sorte de calvaire auquel il trouvait honteux de se dérober. Il y alla non par gloriole, non par entraînement patriotique, mais « pour vivre de la vie du soldat russe et l'aider dans la lutte où chacun est utile ». Il y alla surtout pour ne pas « rester là, les bras croisés, pendant que le soldat meurt pour nous ».

Il fit à pied une longue et pénible campagne et, malgré les fatigues et les privations, il se sentait bien, moralement, pendant la marche. Et c'était parce qu'il côtoyait le peuple et qu'il rendait des services immédiats à ses compagnons d'armes; il lisait et écrivait des lettres pour eux, il leur offrait du thé et des cigarettes, il leur apprenait à lire, il intervenait pour eux auprès des officiers. Cette vie d'abnégation satisfaisait son besoin de sacrifice. Il possédait au plus haut degré cet égoïsme des hommes supérieurs qu'on appelle altruisme et qui consiste à aimer son prochain non par devoir, non de tête, mais avec tout son être, au point de trouver dans cet amour une satisfaction personnelle.

Vsevolod Michaïlovitch fut blessé à la bataille d'Aiaslar. Le rapport officiel dit « qu'un troupier volontaire V. Garchine, par l'exemple de son courage, entraîna ses compagnons à l'attaque et y fut blessé à la jambe. »

On le transporta à Biella, à l'hôpital provisoire, et là, il esquissa « les Quatre jours » l'événement qui l'avait le plus frappé pendant la campagne. C'est l'épisode d'un soldat blessé, resté sans nourriture pendant quatre jours à côté du cadavre d'un Turc qu'il venait de tuer, tous les deux gisant sur la terre nue, isolés du reste du monde, réconciliés par le spectre de la mort qui déjà tenait une proie et étendait ses horribles bras pour étreindre l'autre. A cette heure tragique, Garchine s'identifie avec le héros et perçoit avec une lucidité soudaine l'essence même de la vie et le néant des inimitiés humaines. Alors dans sa tête lourde de cauchemars se dresse le réquisitoire de la guerre le plus éloquent qui ait été jamais écrit.

Devant moi est étendu un homme, tué par moi. Pourquoi l'ai-je tué?

Il gît là, mort, ensanglanté! Pourquoi le sort l'a-t-il jeté ici? Qui est-il? Peut-être lui aussi, comme moi, a une vieille mère. Longtemps elle demeurera assise au seuil de sa chaumière à regarder le nord lointain : peut-être revient-il, son fils adoré, son travailleur qui la nourrit?...

Et moi? Et moi aussi... Même je changerais avec lui. Comme il est heureux : il n'entend rien, il ne sent ni la douleur des blessures, ni l'ennui mortel, ni la soif... La baïonnette est entrée directement dans son cœur...

Voici sur son uniforme un grand trou noir ; il y a du sang autour. *C'est moi qui ai fait cela.*

Je ne l'ai pas voulu. Je ne voulais pas de mal à personne lorsque j'allais me battre. La pensée qu'il m'arriverait à moi aussi de tuer des hommes, ne me venait pas. Je me figurais seulement que j'allais présenter *ma* poitrine aux balles. Et je suis allé, et je l'ai présentée.

Et puis, quoi? Imbécile, imbécile, que je suis! Et ce malheureux fellah (il est vêtu d'un uniforme égyptien), il est encore moins coupable que moi. Avant qu'on les eût encaqués, comme des harengs dans un tonneau, sur un navire et qu'on les eût conduits à Constantinople, il n'avait jamais entendu parler ni de Russie, ni de Bulgarie. On lui a commandé d'aller, et il alla. S'il n'était pas venu on l'aurait assommé à coups de bâton, ou peut-être quelque pacha lui aurait planté une balle dans le corps. Il a fait une longue et pénible campagne de Stamboul à Rouchtchouk. Nous l'attaquâmes, il se défendit. Mais en voyant que nous étions des gens redoutables, n'ayant pas peur de sa carabine anglaise de Pibadi et Martini, et que nous allions toujours de l'avant, il fut pris de terreur. Lorsqu'il voulut s'en aller, un petit homme qu'il aurait pu tuer d'un coup de son poing noir, fit un bond et lui enfonça sa baïonnette dans le cœur.

De quoi est-il coupable ?

Et de quoi suis-je coupable moi-même, bien que je l'aie tué ? Pourquoi la soif me tourmente-t-elle ? La soif ! Qui sait ce que signifie cette parole !

Même au temps où nous traversions la Roumanie en faisant des marches de 50 verstes par 40 degrés de chaleur, même alors je n'ai pas ressenti ce que je ressens maintenant. Ah, si quelqu'un venait !

Dieu ! Mais il a sans doute de l'eau dans son énorme gourde ! Seulement il faut arriver jusqu'à lui. Ce que cela va me coûter ! C'est égal, j'y parviendrai.

Je rampe. Les jambes traînent, les bras affaiblis poussent à peine le corps immobile. Il y a jusqu'au cadavre deux toises, mais pour moi c'est plus, non pas plus, mais pis que dix verstes. Pourtant il faut ramper. La gorge est desséchée, brûle comme la flamme. Et puis on meurt plus vite sans eau. Pourtant, peut-être...

Et je rampe. Les pieds s'accrochent à la terre ; et chaque mouvement occasionne une douleur intolérable. Je crie, je crie en sanglotant, et pourtant je rampe. Enfin, le voilà. Voilà la gourde... il y a de l'eau et quelle quantité ! Il semble qu'il y en a plus de la moitié de la gourde. Oh ! l'eau me suffira longtemps... jusqu'à la mort !

Tu me sauves, ma victime !... Je me mis à détacher la gourde, en m'appuyant sur un coude et soudain, perdant l'équilibre, je tombai sur la poitrine de mon sauveur. Il en émanait déjà une forte odeur de cadavre. »

Les souffrances continuent et l'eau s'épuise, l'air est imprégné de la chair en décomposition et la mort poursuit son travail de désorganisation. Le martyr regarde sa victime.

« Il n'avait plus de visage. Les os seuls étaient restés. L'horrible sourire osseux, le sourire éternel, me parut plus repoussant, plus effrayant que jamais, bien qu'il me fût arrivé plus d'une fois de tenir des crânes dans

mes mains et de disséquer des têtes entières. Ce squelette en uniforme aux boutons clairs me donna le frisson. « C'est la guerre, pensai-je; voilà son image !!! »

Par bonheur un service d'ambulance passa et ramassa le malheureux soldat qui, revenu à lui, raconta ses sensations pendant ces quatre jours.

IV

A peine arrivé à Charkoff, chez sa mère, malgré sa blessure qui le faisait souffrir atrocement, il se remet à ses « Quatre jours » et les envoie à la Revue la plus importante de l'époque aux *Oktchestvennie Zapiski* (Annales de la Patrie). Cette nouvelle le classa d'emblée parmi les grands écrivains russes. Encouragé par le succès et cédant au désir de revoir ses amis et de retrouver le milieu intellectuel pour mieux travailler, Garchine, quoique malade encore, rentre à Pétersbourg et écrit une autre puissante protestation contre la guerre. « Le Poltron ». Il est en proie à l'épouvante que lui cause la guerre. Il se la représente comme « une montagne de cadavres, servant de piédestal aux actes grandioses qu'on inscrira sur les pages de l'histoire. » Il est pris de tremblement en pensant à la quantité de sang versé, et pourtant il se décide à aller à la guerre et voici pourquoi :

« J'aurais pu éviter le sort dont j'ai si grand'peur, j'aurais pu profiter de mes relations influentes pour rester à Pétersbourg tout en faisant mon service. On m'aurait « casé » ici en me donnant quelque fonction de copiste. Mais, d'abord, ces moyens-là me répugnent, et puis j'ai quelque chose au fond de moi, impossible à définir, qui discute ma situation et me défend de me dérober à la guerre. « Ce n'est pas bien », me dit la voix intérieure. »

Garchine est promu au grade d'officier, mais il est peu sensible aux marques d'honneur et abandonne la carrière militaire pour se remettre à l'étude. Il entre à la Faculté des lettres, toujours préoccupé de s'instruire et heureux de se retrouver au milieu de cette jeunesse qui l'attirait par ses tendances libérales et le culte du peuple qu'elle professait. Il devint « l'âme » des étudiants et des étudiantes selon la belle expression russe comme il avait été « l'âme » des soldats. Cette âme de la jeunesse de son temps, Garchine la refléta dans « les Peintres ». Ce sont deux types de jeunes gens. L'un médiocre, effleurant la vie, préoccupé de sa carrière et qui accumule des médailles et des commandes, et l'autre, le véritable artiste ressentant et pensant vivement et profondément, doué d'une impressionnabilité féconde, vibrant à l'unisson avec la nature. C'est grâce à cette impressionnabilité d'artiste qu'en visitant une usine, à la vue d'un ouvrier accroupi dans une chaudière, appuyant de sa poitrine la rivure contre les parois, tandis que le contre-maître donnait des coups de marteau sur cette rivure, l'être humain et artistique de Riabinine se met à fris-

sonner d'horreur et de pitié. Il fait le portrait du « sourd », surnom donné par les autres ouvriers à ces malheureux qui souvent perdent l'ouïe à cause de la sonnaillerie continuelle dans laquelle ils passent leur courte vie.

Et je suis assis devant mon tableau, dit Riabinine, et il agit sur moi. On le regarde et on ne peut pas s'en détacher, on sent pour cet homme épuisé. Parfois même il me semble entendre des coups de marteau... J'en deviendrai fou. Il faut le couvrir.

La toile a couvert le chevalet avec le tableau, et moi, je suis toujours devant lui, pensant toujours à cette chose vague et terrible qui me tourmente. Le soleil se couche et envoie une bande oblique et jaune de lumière, à travers les vitres poussiéreuses sur le chevalet voilé. Il prend la forme d'un homme. Il ressemble à l'esprit de la terre dans « Faust », comme le représentent les acteurs allemands.

... Wer ruft mich?

Qui t'a appelé? Moi, moi-même je t'ai créé ici. Je t'ai invoqué non de quelque « région élevée », mais d'une sombre et suffoquante chaudière, afin que tu effrayes par ton aspect cette foule à l'extérieur propre, policée, détestable. Viens, par la force de mon impression rivé à la toile, regarde-les, ces habits et ces traînes, crie-leur : C'est moi, la peste croissante! Frappe-les au cœur, prive-les du sommeil, pose-toi devant leurs yeux en fantôme! Tue leur calme, comme tu as tué le mien...

Le tableau est vendu, mais le sourd continue à fasciner et à torturer la conscience de Riabinine et finit par lui faire abandonner la peinture pour aller au peuple. Il devient maître d'école dans un village.

Pareil à ce Riabinine, Garchine entre tellement dans « la peau de ses personnages « qu'il éprouve successivement tous les tourments de ses héros et les aime comme des êtres vivants. J. Pavlovski nous raconte dans ses « Débuts de Garchine » un épisode très caractéristique ayant trait à l' « Evénement » qui lui avait été narré par une amie de Vsevolod Michailovitch, une sage-femme.

Garchine était venu la voir un jour au moment où elle préparait ses examens. Elle le traita en ami qu'on respecte assez pour ne pas se gêner avec lui, elle dit franchement qu'elle était occupée et ne pouvait causer avec lui. « Cela ne fait rien, travaillez, j'écrirai », répondit Garchine. La jeune femme continuait à travailler, et Garchine sortit son carnet, et se mit à écrire. Il se passa quelque temps ; madame D., absorbée par son occupation, fut subitement frappée par des sanglots. Garchine pleurait, en décrivant les souffrances de Nadjeda Nikolaïevna...

Le personnage qui faisait pleurer Garchine était une prostituée. En quelques mots elle raconte son douloureux roman.

J'ai pris le pli de cette vie, je connais mon chemin, je n'en sortirai pas simplement parce que je ne le voudrais pas. Dans la « Strekosa » (1) (*La*

(1) Journal amusant.

Cigale) (que m'apporte un ami assez souvent surtout, quand il y parait quelque chose de rosse) même dans la *Strekosa*, j'ai vu un dessin : au milieu, une jolie fillette avec une poupée et autour d'elle deux rangées de personnages. Au-dessus de la petite fille vont : une élève de lycée, ou une pensionnaire, puis une jeune fille modeste, une mère de famille, et enfin une vieille femme, très respectable ; et de l'autre côté, en bas, un trottin avec un carton, et ensuite moi, moi, et encore moi. La première moi — comme je suis maintenant ; la seconde balaye la rue, et la troisième est une vieille femme tout à fait répugnante et mauvaise. Seulement je ne m'abaisserai pas à cela. Encore deux ou trois ans, si je ne supporte cette vie, et puis dans le canal. Je suis capable de cela, je n'aurai pas peur.

Il est bizarre, cependant, cet artiste ! Pourquoi veut-il absolument qu'une élève de lycée ou une pensionnaire soit une jeune fille modeste, une mère respectable et une grand'mère ? Et moi donc ? Grâce à Dieu je peux aussi briller sur la perspective de Nevski pour le français et l'allemand ! Et la peinture des fleurs, je pense, que je ne l'ai pas encore oubliée, et je me rappelle encore « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse ». Je me rappelle et Pouchkine et Lermontoff, et tout, tout : et les examens, et cette époque affreuse, fatale, lorsque je restais imbécile, imbécile que j'étais, seule chez des bons parents, qui disaient partout qu'ils avaient « abrité une orpheline », et les paroles ardentes et cyniques de ce fat, et comme par bêtise je m'étais réjouie, et tout le mensonge et la boue, là-bas, dans « la société propre » d'où je suis tombée ici, où maintenant je m'enivre d'eau-de-vie... »

Elle rencontre un homme qui s'éprend d'elle d'un véritable amour, et veut la sortir de la maison de tolérance et l'épouser. Mais cette prostituée à l'âme vierge refuse la générosité de l'homme par des scrupules et une délicatesse de sentiment que n'ont pas souvent les jeunes filles du monde en quête d'épouseurs. Elle le fait d'abord parce qu'elle ne l'aime pas d'amour et que le mensonge lui répugne ; elle préfère la franche prostitution au vice déguisé sous le mariage, et surtout parce qu'un jour son mari lui pourrait reprocher sa vie passée, « sa fonction », car elle aussi est fonctionnaire comme le juge qui la condamne à quinze jours de prison pour un scandale. Elle ne voit pour elle qu'un salut, celui du suicide, mais elle est encore pleine de vie, elle aime trop regarder le ciel, la Néva, pour se décider à mourir, et elle continue ses orgies pour cesser cet examen de conscience qui s'impose à elle et la torture. Cependant le malheureux Ivan Ivanitch risque de perdre sa place de modeste employé, en passant des heures entières devant les fenêtres de Nadejda Nikolaïevna, en la suivant de loin, pendant que, fardée et provocante, elle accoste les passants.

Lorsqu'il la voit s'en aller avec un homme, il lui semble « que la route est semée de clous pointus ». Il n'a pas le courage de la fréquenter et il se dit amérement : « Sait-elle qu'il y a un homme qui considérerait comme un bonheur d'être assis avec elle dans la même chambre et, sans toucher même sa main, seulement la regarder dans

les yeux ? qu'il y a un homme qui se jetterait au feu, si cela pouvait l'aider à sortir de l'enfer, si elle voulait en sortir ? Mais elle ne le veut pas... » De désespoir, il essaie de boire et de la traiter en fille comme les autres, mais il ne fait qu'en souffrir seulement davantage, son amour devient plus cuisant par le remords ; alors à bout de force il se décide à en finir avec la vie. Mais il veut la voir une dernière fois et, sous prétexte de sa fête, il l'invite à venir chez lui. Pour y aller, elle se débarrasse de son masque de prostituée et s'habille de noir, modestement. Elle se regarde dans la glace :

J'eus envie de pleurer, en y voyant une femme qui ne ressemblait point à cette Eugénie qui danse si « bien » de vilaines danses dans différents lieux mal famés. Je n'y vis point la cocotte au visage souriant, provocante et fardée, au chignon crépé à la diable, aux sourcils peints. Cette femme qui souffre, résignée, pâle, regardant tristement de ses grands yeux noirs avec des cercles foncés autour, c'est quelque chose de nouveau, ce n'est point moi. Et peut-être celle-ci, c'est précisément moi. Et l'autre, Eugénie que tout le monde voit et connait, l'autre, c'est quelque chose d'étranger qui s'est accroché à moi, qui m'oppresse et me tue. »

Elle va retrouver Ivan Ivanitch. Et là, suit une de ces scènes dramatiques où Garchine excelle et où son intuition généreuse démêle les fils les plus inextricables du cœur humain.

Je trouvai sans peine les chambres meublées de Mme Zoukerberg, et la bonne m'indiqua la porte d'Ivan Ivanitch.

— Peut-on entrer?

On entendit dans la chambre le bruit d'un tiroir qu'on fermait précipitamment.

— Entrez! s'écria aussitôt Ivan Ivanitch.

J'entrai. Il était assis à sa table et cachetait une enveloppe. Il n'avait même pas l'air de se réjouir de ma visite.

— Bonjour, Ivan Ivanitch, lui dis-je.

— Bonjour, Nadejda Nikolaïevna, répondit-il en se levant et me tendant la main.

Lorsque je lui offris la mienne, quelque chose de tendre apparut sur sa figure, mais disparut aussitôt. Il était sérieux et même rude.

— Je vous remercie d'être venue.

— Pourquoi m'avez-vous appelée ? lui demandai-je.

— Mon Dieu! est-il possible que vous ne sachiez pas tout le bonheur que j'éprouve à vous voir! D'ailleurs, cette conversation vous est désagréable.

Nous étions assis et nous nous taisions. La bonne apporta le samovar. Ivan Ivanitch me donna la boîte à thé et du sucre. Puis il mit sur la table un pot de confitures, des biscuits, des bonbons, une demi-bouteille de vin doux.

— Excusez-moi de vous offrir quelque chose, Nadejda Nikolaïevna, cela vous est peut-être désagréable, mais ne vous fâchez pas. Soyez bonne, faites du thé, et versez. Mangez; voici les bonbons, le vin.

Je me mis à faire la maîtresse de maison, il s'est assis en face de moi,

de façon que sa figure restât dans l'ombre et il m'examinait. Je sentais que son regard attentif ne me quittait pas et je sentais aussi que je rougissais.

Un instant, j'ai levé les yeux, mais aussitôt je les ai baissés, car il continuait à me regarder bien en face, d'un air sérieux. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-il possible que ce milieu, ma robe noire, modeste, l'absence de figures débauchées et de paroles cyniques agissent sur moi si puissamment que je sois transformée en la fillette modeste et timide que j'étais il y a deux ans ? J'en ressentis du dépit.

— Dites-moi, pourquoi braquez-vous de gros yeux sur moi ? fis-je avec effort, mais en apparence d'un air dégagé.

Ivan Ivanitch se leva brusquement et se mit à marcher dans la chambre.

— Nadejda Nikolaïevna ! ne parlez pas si grossièrement. Restez ici, au moins une heure, telle que vous êtes venue.

— Mais je ne comprends pas pourquoi vous m'avez appelée. Est-ce seulement pour vous taire et me regarder ?

— Oui, Nadedja Nikolaïevna, c'est seulement pour cela. A vous, cela ne vous causera pas un bien grand ennui ; pour moi, c'est une consolation que de vous regarder pour la dernière fois. Vous avez eu la bonté de venir et dans cette robe, comme vous voilà. Je ne m'attendais pas à cela et je vous en suis encore plus reconnaissant.

— Mais pourquoi donc pour la dernière fois, Ivan Ivanitch?

— Je pars.

— Où allez-vous?

— Loin, Nadejda Nikolaïevna. Ce n'est pas du tout ma fête aujourd'hui. Je vous l'ai écrit, je ne sais trop pourquoi. J'ai simplement voulu vous voir encore une fois. D'abord, j'ai voulu aller attendre votre sortie, puis je me suis décidé à vous inviter chez moi. Et vous avez eu la bonté de venir. Que Dieu vous fasse du bien pour cela.

— J'attends peu de bonnes choses de l'avenir, Ivan Ivanitch.

— C'est vrai, il y a peu de bonnes choses pour vous. D'ailleurs, vous le savez mieux que moi-même ce qui vous attend. — La voix d'Ivan Ivanitch trembla. — Je suis plus heureux, ajouta-t-il, car je partirai.

Et sa voix trembla encore plus fort.

Une pitié indicible me prit au cœur. Etait-ce juste, tout ce que je ressentais de mauvais contre lui. Pourquoi l'ai-je repoussé d'une façon si grossière et si brusque ? Mais maintenant, il est trop tard de regretter.

Je me levai et commençai à m'habiller. Ivan Ivanitch fit un bond comme s'il avait été mordu.

— Vous vous en allez déjà ? demanda-t-il d'une voix émue.

— Oui, il le faut...

— Il le faut... Retourner là-bas ! Nadejda Nikolaïevna ! Mais laissez-moi plutôt vous tuer à l'instant !

Il le disait tout bas, en me saisissant la main et me regardant de ses grands yeux éperdus.

— Cela vaudra mieux ! Dites ?

— Mais, pour cela, Ivan Ivanitch, on vous enverrait en Sibérie. Je ne le veux pas.

— En Sibérie !... Est-ce que je ne peux pas vous tuer par peur de la Sibérie? Ce n'est pas pour cela... Je ne peux pas vous tuer parce que... parce que... mais comment pourrais-je vous tuer ? Mais comment pourrais-je te tuer ? dit-il en suffoquant, mais je...

Et il me saisit, me souleva comme une enfant, m'étreignit, me couvrit de baisers la figure, les lèvres, les yeux, les cheveux. Puis il me releva et d'une voix saccadée, rapide :

— Maintenant, partez, partez... Pardonnez-moi, mais c'est pour la première et pour la dernière fois. Ne vous fâchez pas contre moi. Partez, Nadejda Nikolaïevna.

— Je ne suis pas fâchée, Ivan Ivanitch...

— Partez, partez ! Je vous remercie d'être venue.

Il m'accompagna et ferma sa porte à clef. Je descendis l'escalier. J'avais au cœur plus de tristesse que jamais.

Qu'il parte et qu'il m'oublie. Je continuerai le peu de temps qu'il me reste à vivre. Assez de sensiblerie. Je vais rentrer à la maison.

Je redoublai le pas et déjà je pensais à la robe que je mettrai et à l'endroit où je passerai ma soirée. Le voilà fini, mon roman, un petit obstacle sur le chemin glissant ! Maintenant je roulerai librement, sans obstacles, toujours plus bas et plus bas...

Mais il se tire un coup de pistolet en ce moment ! Ce cri partit soudain de mon for intérieur. Je m'arrêtai comme figée ; mes yeux s'obscurcirent, des fourmis me coururent dans le dos, mon souffle s'arrêta... C'est cela, il se suicide en ce moment ! Il a fermé son tiroir, c'était le pistolet qu'il examinait. Il écrivait une lettre... Pour la dernière fois... Courir ! Peut-être arriverai-je encore à temps. Mon Dieu ! retiens-le ! Mon Dieu laisse-le-moi !

Une épouvante inconnue, mortelle m'étreignit. Je rebroussai chemin en courant comme une folle, tombant sur les passants. Je ne me souviens plus comment j'ai monté l'escalier. Je me rappelle seulement le visage stupide de la bonne qui me fit entrer ; je me rappelle le long, l'obscur couloir où il y avait beaucoup de portes, je me rappelle comme je me suis précipitée vers sa chambre. Et lorsque je saisis la poignée, un coup de pistolet retentit derrière la porte. De partout des hommes se montrèrent, s'agitèrent follement autour de moi en mêms temps que le couloir, les portes, les murs. Et je tombai... et dans ma tête aussi tout se mit à tourbillonner et disparut... »

Garchine est tourmenté par « le pourquoi des actes humains. S'il écrit c'est pour remuer les sentiments des hommes. Il atteint son but, il le dépasse même, car il se dépense trop dans ses œuvres. Puis il est repris par la folie qui lui ôta à dix-sept ans la possibilité de continuer à écrire.

A cette époque le nihilisme prenait des proportions menaçantes pour le gouvernement et amenait tout un régime de répressions dont la police abusait cruellement. Vsevolod Michaïlovitch perdit de la sorte plusieurs amis. Cet état de choses réagit sur l'âme déjà chancelante de Garchine et ranima en son cerveau les souvenirs amortis de la

guerre. Il est en proie à un désir démesuré de détruire tout le mal de la terre et commet des actes incohérents. Il fait une sorte de pèlerinage dans les campagnes en prêchant la révolte contre la guerre, il veut convaincre le chef de la police, chez qui il s'introduit, d'user de miséricorde envers les criminels, et il vient rendre un hommage enthousiaste à Tolstoï et lui communiquer son généreux élan de sauver l'humanité. Il mène une vie vagabonde et, retrouvé par sa famille, il est enfermé dans une maison d'aliénés. Il guérit encore une fois, et après avoir juré de ne plus écrire de longtemps, il se reprend à écrire, dès qu'il se sent assuré au point de vue matériel, en acceptant une place de secrétaire d'une compagnie de chemins de fer et après quelques mois de mariage. Il avait épousé une femme médecin qui le rendit aussi heureux que pouvait l'être un homme ressentant violemment la douleur d'autrui. Ce fut une union rare de conformités de goûts et de natures. La femme de Garchine a su triompher à plusieurs reprises des accès de mélancolie qui le reprenaient régulièrement à chaque printemps, mais elle ne put le sauver d'une chute d'escalier qu'il fit dans un accès final de folie.

Pendant les derniers hivers de sa vie, Garchine a écrit des récits militaires, le roman de « Nadejda Nikolaïevna », et des contes symboliques dont le plus beau et le plus célèbre « la Fleur rouge » nous donne l'idée de la folie qui emporta Vsevolod Michaïlovitch. Tout est à citer dans son œuvre, car tout ce qui sortait de sa plume atteignait presque la perfection.

Ses chefs-d'œuvre, outre les nouvelles que nous venons d'analyser sont *l'Officier et l'ordonnance, les Mémoires du troupier Ivanoff*, *Atalia princeps* et *la Fleur rouge*.

La Fleur rouge est l'histoire d'un malade enfermé dans une maison de fous dont la folie consiste à vouloir détruire tout le mal régnant sur la terre. Les habitants de l'hôpital lui semblent des célébrités et des puissants du monde d'une part et de l'autre des soldats tués dans la dernière guerre et ressuscités. Il aperçoit à travers le grillage de sa chambre, dans le jardin qui entoure l'établissement, trois pavots d'un rouge très vif. Des malades, coiffés de bonnets blancs ornés de croix rouges, sont en train de jardiner. Il est frappé par les rouges des croix et des pavots, il les compare et constate la plus grande intensité du rouge des fleurs. Ce pavot devient dans son idée l'incarnation « du sang versé », du mal accablant toute la terre, et, pour réaliser sa mission sublime de sauveur de l'humanité, il descend au jardin

et il tendit la main vers la fleur, mais il ne se décida pas à la cueillir. Il sentit des brûlures et des piqûres par tout le corps, comme si le fluide puissant d'une force inconnue eût émané des pétales rouges et eût pénétré tout son être. Il s'approcha et avança sa main tout près de la fleur, mais la fleur, comme il lui semblait, se défendait en exhalant un souffle vénéneux, mortel. Il eut le vertige; il fit un dernier effort désespéré, et avait déjà saisi un pétale lorsque, soudain, une main lourde se posa sur son épaule. C'était le gardien.

Le fou trompe le surveillant par une soumission apparente, mais il a bien résolu d'accomplir sa grande mission, et déjà il voit la réalisation de sa chimère :

Bientôt, bientôt les grillages de fer tomberont, tous ces prisonniers sortiront d'ici et s'enfuiront dans tous les coins du monde, l'univers entier frissonnera, se débarrassera de sa vétuste enveloppe, et apparaîtra investi d'une nouvelle et merveilleuse beauté.

Il arrive à s'emparer de la fleur qu'il cache sur sa poitrine.

Lorsque les feuilles fraîches, humides de rosée eurent touché son corps, il pâlit comme la mort et, terrifié, ouvrit largement les yeux. Une sueur froide couvrit son front.

Il se livre aux imprécations haineuses contre la fleur et il éprouve les tortures du martyr, croyant tout son corps imprégné du poison mortel qui se dégageait du pavot. La nuit, lorsque tout dort à l'hôpital, le malheureux est engagé dans un combat gigantesque avec tout le mal de l'univers.

La fleur à ses yeux réalisait tout le mal; elle s'était imbibée de tout le sang versé innocemment (c'est pour cela qu'elle était si rouge), de toutes les larmes, de tout le fiel de l'humanité. C'était un être mystérieux, terrible, l'antithèse de Dieu, Ahriman ayant pris son air modeste et candide. Il fallait la déraciner et la tuer. Mais c'était peu, il fallait l'empêcher qu'en mourant elle ne répandît pas tout le mal dans tout l'univers. C'est pour cela qu'il l'a cachée sur sa poitrine. Il espérait qu'au matin la fleur aurait perdu toute sa force. Le mal passerait dans sa poitrine, dans son âme, et là, il serait vaincu ou vainqueur, alors lui-même il périrait, il mourrait, mais il mourrait en combattant honnête, en premier champion de l'humanité, car jusqu'à présent personne n'avait jamais eu le courage de combattre tout le mal de l'univers à la fois.

— Ils ne l'ont pas vu. Je l'ai vu, moi. Puis-je le laisser en vie ? Mieux vaut mourir !

Après avoir cueilli la seconde fleur, son exaltation augmente, et on lui met la camisole de force. Pour aller jusqu'au bout de sa tâche, il lui reste encore à détruire la troisième fleur à peine éclose, et pour cela il retrouve toute sa lucidité. Il déploie, une ruse, une agilité, une force surprenantes. Il parvient à percer un trou dans sa camisole de force, à casser une barre de fer, à escalader un mur et à s'emparer de la dernière fleur. Puis il regagne sa chambre et son lit.

« Le lendemain on le trouva mort. Sa figure était calme et sereine ; ses traits épuisés, aux lèvres minces, aux yeux fermés et profondément enfoncés exprimaient un bonheur orgueilleux. En le mettant sur le brancard on essaya de desserrer sa main et de lui enlever la fleur rouge. Mais déjà la main était engourdie et il emporta son trophée dans la tombe. »

*
* *

Garchine est mort le 24 mars 1888. A ses funérailles, dénuées de

tout élément officiel, présidait un chagrin profond, tous les cœurs semblaient pleurer à l'unisson le grand écrivain humain par excellence, l'homme si largement et si grandement bon qui venait de quitter le monde sans avoir jamais eu une mauvaise pensée ou un désir mesquin. Son cercueil fut porté jusqu'au cimetière par les hommes de lettres et les étudiants, une foule nombreuse les suivait, et tout le long de la route des jeunes gens chantaient un triste adieu. La famille, les amis, les admirateurs et les admiratrices, tous s'abîmaient dans la douleur en sanglotant. Des discours furent prononcés, courts, sincères, émus. Citons les belles paroles de M. Barantzevitz et la poésie si inspirée de M. Minski :

« Vsevolod Garchine est mort. On vient de descendre son corps dans la tombe ; mais son souvenir vivra longtemps : ses écrits seront lus et continueront à émouvoir, car il a décrit la vérité, non cette vérité quotidienne et banale que nous voyons autour de nous, mais celle dont Léon Tolstoï a dit : « Il faut décrire non ce qui doit être mais la vérité du règne de Dieu qui approche et qui n'est pas encore là. » (Barantzevitz).

Tristement tu as vécu ta vie. La conscience malade du siècle
T'avait marqué son annonciateur.
Aux jours du mal, tu aimas l'humanité,
Et tu aspiras à croire, en proie à l'incrédulité.
Mais trop profonde fut la source de ta tristesse.
Tu devins malade d'âme, le plus juste d'entre nous, —
Et les cordes sont brisées, les sanglots ont fini leur refrain...
Tu as vécu par un temps d'intempérie, intempestivement tu es mort.
Je n'ai jamais connu rien de plus beau, de plus triste
Que tes yeux lumineux et ton front pâle.
On eût dit que la vie terrestre, pour toi, fût un mal du pays,
Mal de la patrie inaccessible et lointaine ;
Et ton œuvre créatrice et la beauté de ton visage
Se confondirent en une harmonie avec ton sort,
Et ton lot fut semblable jusqu'à la fin tragique
A la triste fiction racontée par toi,
Et tu nous a quittés comme ce chantre malade,
Enlevé à la gloire par le souffle de la tombe.
Comme une tempête la mort a passé sur notre génération
En fauchant d'une main envieuse toutes les sommités.
Les meilleurs ne sont plus qui furent sa fierté et son éclat
Qui par une parole ardente eussent pu servir la patrie.
Il y a longtemps que Nadson s'éteignit. Maintenant tu n'es plus.
Sans vous, nous avons de la peine, sans vous, nous avons honte de vivre...

(Minski).

Véra Starkoff.

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

Notes sur la Vie, par ALPHONSE DAUDET (Fasquelle). — ***Mémoires d'un jeune homme rangé***, par TRISTAN BERNARD (*Revue Blanche*). — *Les Magloires*, par ALBERT BOISSIÈRE (Fasquelle). — *Idylle d'artiste*, par BERNARD STELLER (Bloud et Barral). — *Pour remettre à Franck*, par ARNAULT (Ollendorff). — *Sybil*, par JEANNE MAIRET (Ollendorff). — *Reflets sur la sombre route*, par PIERRE LOTI (Calmann Lévy). — *La Vie de Paris*, par JEAN BERNARD (Alph. Lemerre,. *L'Amour et la Mort*, par P. VIGNÉ D'OCTON (Flammarion).

Dans une brève notice de quelques pages, Mme Alphonse Daudet nous dit où elle a été glaner ces perles éparses qui composent *Les Notes sur la vie*. Ces pensées, ces remarques, ces aphorismes, le maître les écrivait « quelquefois sur un cahier réservé, le plus souvent sur celui même où il jetait les chapitres abrégés d'un roman, en marge, au travers du texte ou de la couverture ». Combien de fois ne les avons-nous pas vus, ces modestes petits cahiers d'écolier, avec leurs couvertures à images sur lesquels, dans les dernières années de sa vie, Alphonse Daudet contraignait encore au travail sa main rebelle ! Il jetait là les pensées telles qu'elles se présentaient à lui, sans essayer de leur donner une forme lapidaire qu'elles possédaient naturellement, aussitôt émanées de ce cerveau de lumière et de précision élégante. Aussi le mince volume est-il, en quelque sorte, moins écrit que parlé. Nous y retrouvons, dans leur extraordinaire condensation, ces formules brèves et saisissantes, autour desquelles naissaient de si nobles controverses, sur la terrasse de Champrosay ou dans le cabinet de travail de la rue de Bellechasse. A les feuilleter nous revoyons les temps disparus, cette existence rayonnante, que mille tortures n'avaient pu assombrir. Cela nous est un témoignage qu'Alphonse Daudet n'est pas mort tout entier et que, en dehors des chefs-d'œuvre auxquels il a attaché son nom, il nous a laissé une part de lui-même, la meilleure part de son génie et de son cœur, dans ces lignes libres comme un vol de papillons. Prenons au hasard, sans choisir ; nous tomberons certainement sur un pur diamant.

Pour les œuvres, il devrait y avoir des chambres mortuaires, comme en Allemagne. On y laisserait exposées pendant quelque temps les œuvres qu'on croit mortes... et comme cela on n'enterrerait pas d'œuvres vivantes.

Il y a un âge terrible et bête et vilain, c'est l'âge de la mue, de onze à treize ans ; l'enfant dégingandé, gauche, avec des tics, des aplombs, une voix fausse, criarde : l'âge ingrat ! Dire qu'on a cet âge-là en littérature !

Beaucoup de ces pensées datent de la Guerre. Elles sont plus précieuses encore peut-être que les autres, car elles nous révèlent des impressions plus concrètes et nous montrent, sous l'ironie apparente, la tristesse et la désespérance de l'âme.

Le contact perpétuel de la mort, la vue du sang et des cadavres quand elle n'élève pas l'âme, la bestialise. Le mot du zouave après Reichshoffen : « Il y avait de la viande »

Observation sur les comédiens : Un d'eux enrôlé dans les francs-tireurs, moins par bravoure vraie que par amour du galon, car il est officier, et pour la joie de saluer et d'être salué militairement; s'en allant dans les cafés avec son sifflet de franc-tireur, dont il ne se sert jamais du reste, en campagne, mais pour terrifier des bourgeois, en leur montrant comment on fait là-bas, dans la tranchée.

De places en places, des notes pour une œuvre à venir, un projet de scène, le détail caractéristique d'un personnage, et aussi des tableaux achevés, tous d'une incroyable perfection de forme.

Une nuit d'été. Brise tiède. Les étoiles comme des larmes tremblaient à la face du ciel. Tout à coup, un soupir d'une mélancolie profonde traversa la nuit; quelque chose comme une corde de guitare brisée. Cela passa roulé dans une odeur mouvante de citronnier. C'était le dernier souffle, le dernier soupir de la race latine.

Ne pas perdre l'impression de ce trio de violon, de flûte et de voix de tête montant tout à coup sous une fenêtre au bord du lac de Lucerne, dans la sonorité de l'air et de l'eau. Cet air italien d'une facilité divine, cette douceur du jour et de l'horizon, toute mon âme vibrait et montait en chantant. Et comme c'est loin; à mettre quelque part, en écho d'amour infini.

Où est-il, l'homme dont la voix, l'allure ne changent pas dès qu'il n'est plus dans le tête à tête d'une camaraderie? Ah ! vanités de papier... suis-je donc seul de mon espèce à aimer le vrai, et à régler mes paroles sur les battements de mon cœur?

Puis ce sont des rêves, parfois cauchemars, embrumés, ténébreux, avec, par endroits, une note macabre; puis des notes sur Londres, sur Venise, et le scenario, quelques touches principales d'un roman qui ne fut pas écrit, *La Caravane*, qu'entremêlent des réflexions en apparence étrangères au sujet, des remarques qui doivent trouver place autre part. Et enfin, les superbes pages, définitives celles-là, qui sous le titre d'*Ultima*, racontent les derniers moments d'Edmond de Goncourt. Dans toute l'œuvre d'Alphonse Daudet, je ne connais rien de plus magistral. Le maître y a mis toute son âme, toute la sincérité de sa douleur, toutes les larmes versées dans cette affreuse nuit du 15 au 16 juillet, où Edmond de Goncourt rendit le dernier soupir.

... Quelqu'un descend l'escalier. Oh! l'angoisse de cette marche furtive qui approche... On frappe, et tout bas :

— Le Docteur prie madame de monter bien vite.

La voix chuchote encore plus bas :

— Que monsieur vienne aussi... Monsieur de Goncourt au plus mal...

Quel mystère de force nerveuse m'a mis debout, vêtu en une minute, porté tout en haut de cet escalier dont l'ascension m'est presque impossible d'habitude? Sa chambre était entr'ouverte et dès le corridor, un souffle, un grand souffle horrible, déjà entendu en d'autres nuits, hélas! arrive jusqu'à moi... Est-ce possible? C'est lui que j'entends?... C'était lui. Il râlait, les traits immobiles, la face vultuée, agrandie, ses beaux cheveux blancs répandus comme une soie humide sur l'oreiller... Minutes d'affolement et de terreur. J'interroge le médecin, que s'est-il donc passé?... Rien. La nuit ne s'annonçait pas mauvaise, puis brusque-

ment le pouls s'est précipité, la chaleur accrue, la figure encore plus enflammée... Jusqu'alors, on avait pu lui donner à boire, maintenant plus moyen, rien ne passe. C'est la fin... Le docteur essaye encore une piqûre d'éther pour nous contenter. Non, tout soin est devenu inutile, presque profanatoire, l'agonie est commencée. Autour de nous, dans sa chambre où tout d'habitude est si net, si bien en place, le désordre de la mort se sent déjà. Ce médecin, qui parle involontairement tout haut, ces tiroirs ouverts, ces fioles, ces tasses sur la table où s'étalent encore les feuillets de sa belle écriture régulière... Et toujours ce grand souffle par instants interrompu, puis repris, mais plus court chaque fois et plus lointain, à mesure que ce noble esprit, cette âme de lumière s'enfonce dans la nuit... Soudainement sa main s'est retirée des miennes, en hâte, presque durement. L'agonie, paraît-il, a de ces mouvements spasmodiques. Pour moi, ç'a été comme un départ qu'on précipite, l'ami que l'heure presse et qui s'arrache brusquement à vos adieux. Ah! Goncourt, compagnon loyal et fidèle!...

Cela ne se dissèque pas, ne s'analyse pas, ne se juge pas. Cela s'admire simplement et dévotement, comme il convient pour des choses de beauté pure et de vraie douleur.

— M. Tristan Bernard se passionne volontiers pour la psychologie ironique des âmes médiocres. Il y trouve en effet des sensations et des sentiments que leur indigence même avait fait négliger jusqu'à ce jour et qui, cependant, n'en méritent pas moins l'analyse. Son « jeune homme rangé » est tiré, dans la vie journalière, à des milliers et des milliers d'exemplaires. Les divers aspects de son *moi* nous sont familiers. Nous en retrouvons bon nombre en nous-mêmes, avec ses aspirations, ses désirs, ses joies et ses chagrins. C'est de l'humanité courante, une effigie un peu fruste, sans grand relief, mais reconnaissable comme celle des pièces de billon, familière à tous.

Un artifice attendu et escompté aurait permis à M. Tristan Bernard d'entourer ce type central d'autres types à arêtes plus accusées. L'effet, bien qu'artificiel, en eût été certain, si éternelle est la loi des opposition et des contrastes. Bien au contraire, le monde restreint dans lequel évolue Daniel Henry n'est peuplé que de figures semblables à lui. Son ami Albert Julius, sa fiancée Berthe Voraud, les parents de celle-ci, l'oncle Emile, la tante Amélie, autant de personnages familiers, veules, falots, sans vices ni vertus, sans originalités ni travers, qui ressemblent à tout le monde et ne s'en doutent pas un instant.

A de semblables personnages, il ne pourrait sans invraisemblance adresser de bien palpitantes aventures. Aussi M. Tristan Bernard les maintient-il dans une série d'événements absolument normaux, dont pas un même ne se hausse jusqu'à la rareté du plus banal fait divers. Dès qu'il a rencontré Berthe Voraud au bal, Daniel Henry s'est imaginé qu'il l'aimait, mais il a précieusement gardé ce secret pour lui. C'est une amie de Berthe qui découvre cet amour plus latent que réel et qui en fait part à l'intéressée. Daniel, au comble de la joie, tout d'abord, ne sait trop s'il aime Berthe, mais il décide qu'il l'épousera tout de même, et il surmonterait volontiers tous les obstacles s'il s'en présentait, mais il ne s'en présente pas. Le mariage se

fait et, au moment où M. Tristan Bernard prend congé du jeune ménage, Daniel et Berthe sont déjà entrés, au lendemain de leurs noces, dans la période calme et sans nuages des pacifiques affections conjugales.

Pour que l'ironie de cette banalité voulue n'échappe pas au lecteur même superficiel, M. Tristan Bernard se complaît à la mettre en relief par l'ironique ordonnancement du style. C'est du reste une ironie douce, qui rappelle un peu celle de Dickens. En veut-on un exemple? Voici une scène d'amour.

Daniel se trouva seul avec Berthe, plusieurs fois, pendant l'emménagement : une fois à la cuisine, une fois dans l'escalier, une autre fois au deuxième étage dans une chambre mansardée. Il ne l'embrassait plus que sur les lèvres. Parfois, cependant, comme il avait le souffle court et comme, ainsi que beaucoup de jeunes gens, il ne savait pas respirer en embrassant les dames, il relevait la tête dans un transport d'extase, et posait ensuite les lèvres sur le cou de sa bien-aimée, très doucement, pour reprendre haleine.

Nous sommes, comme on le voit, assez loin des amours romantiques et des tempêtes de passion à la mode de 1830. Mais les jeunes gens de notre bougeoisie moderne sont de tempérament extraordinairement rassis et, dans le fond de leur âme, ils trouvent souverainement ridicules les emportements d'Antony ou les amours profondes du Marius des *Misérables*. Daniel Henry est bien l'homme de sa génération, et M. Tristan Bernard aussi.

— M. Albert Boissière connaît à merveille les paysans normands et les peint avec une impitoyable fidélité. Leurs égoïsmes, leurs crapuleuses ivresses, leurs vices de bêtes en rut, sont décrits d'une plume puissante, qui ne connaît pas les circonlocutions, ne s'embarrasse point de réticences et appelle crûment les choses par leur nom. A vrai dire, on sent, dans *Les Magloire*, la marque de l'influence exercée par *La Terre*, avec un besoin évident de spécialiser, de ne point traiter seulement de l'âme des rustres, mais bien de s'en tenir aux habitants d'un coin de terre déterminé, ce Vexin normand des environs de Bernay, où vit la dynastie paysanne des Magloire.

Ils sont trois frères : Prosper, Philippe et Pierre, l'aubergiste, la fermier et l'instituteur, tous de vieille race vexinoise, nés sur ce terroir plantureux. L'œuvre s'ouvre par une scène d'un macabre achevé : la mort de la femme de Prosper. la veille de la foire du pays. Que faire? Va-t-il falloir fermer l'auberge, un jour de recette unique? Non! On dissimulera cette mort jusqu'au lendemain ; et c'est vraiment tragique, ce pauvre cadavre abandonné dans la chambre déserte, pendant que, dans la salle du rez-de-chaussée, toute pleine de cris, de vacarme, de chansons, Prosper Magloire tient tête aux ivrognes. Lui-même est bientôt pris du même mal, une épidémie typhique, et meurt à son tour, laissant des affaires embarrassées. Quand tout est vendu et les dettes payées, Philippe, le fermier des Hautaies, emmène chez lui sa nièce Rosine et la servante Mélie, ancienne sultane favorite de feu Prosper.

La séance du conseil de famille, dans lequel sont fixés ces arrangements, est marquée par une scène violente entre Philippe et son frère Pierre, l'instituteur, un hypocrite et vicieux drôle, qui convoitait déjà la possession de Mélie et la survivance de Prosper dans les bonnes grâces de la servante. Toutes les haines familiales y éclatent avec furie. Philippe, emporté, brutal, et Pierre, fielleux et rusé, se jettent à la tête les plus immondes injures. Ils ne tarderont pas à se réconcilier, d'ailleurs, par veulerie, par lâcheté, hypocritement. Philippe est devenu l'amant de Mélie; la petite Rosine a cédé au valet de ferme Jean. C'est partout une immoralité répugnante, sans passion, presque sans désir, avec des beuveries, des saoûleries d'alcool les jours de marché. Et pendant ce temps, la ruine du fermier des Hautaies s'accélère, son fils meurt au régiment, sa femme devient folle, et, le jour où l'huissier Roucan vient vendre le mobilier de la ferme, Philippe se jette dans la mare et se noie.

L'œuvre est évidemment poussée au noir, mais elle est forte et tragique. Encore n'eût-elle rien perdu à moins d'étalage complaisant de ces malpropretés paysannes, qui finissent par soulever le cœur le plus robuste.

— L'*Idylle d'artiste*, de M. Bernard Steller nous emmène bien loin de ces lugubres réalités. Nous revoici en plein roman conventionnel, quelque chose comme le *Roman d'un jeune homme pauvre*, moins la recherche un peu mièvre du style. Le jeune M. Franz Herder s'est follement épris d'une de ses élèves, la jolie Solange de Langladel, qu'il a rencontré chez une autre jeune fille non moins titrée, Odile de Sheymlin. Singuliers noms! M. Steller n'a pas la terminologie heureuse!

J'essayerais vainement de vous cacher, dès maintenant, que Solange va devenir d'une force extraordinaire en musique, puis qu'elle va deviner l'amour de Franz et presque le partager; que Franz va se désespérer d'aimer une jeune fille riche et qu'il va jalousement taire son secret. Tout cela, vous l'avez deviné déjà, comme vous avez prévu en même temps que Solange perdrait sa mère, qu'elle serait ruinée, contrainte de donner des leçons de piano pour vivre et qu'elle finirait par épouser Franz. Tout cela, en effet, se réalise de point en point et vous arrivez à la fin du volume en vous demandant, non sans un trouble intime, pourquoi vous l'avez commencé.

— Ce reproche de banalité, on ne saurait l'adresser à l'auteur de *Pour remettre à Franck*. Nous sommes là en plein mysticisme et nous voguons à pleines voiles à travers l'irréel. C'est la confession qu'un frère adresse à son frère, dont il a aimé la femme en silence et sans espoir. Cette femme est morte sans avoir jamais rien soupçonné de la passion qu'elle avait fait naître et son mari l'a décemment pleurée, comme il convenait. Puis l'oubli s'est fait dans son âme et rien ne survit plus de la disparue, que son souvenir toujours vivant dans l'âme de celui qui l'adorait. Pauvre âme, et combien troublée! Après

le premier désespoir, elle comprend que la mort a rompu les derniers liens qui unissaient Franck à Laure. Il n'y a donc plus rien de criminel dans cet amour tout à l'heure incestueux ; et celui qui jadis, n'avait pas osé dire sa passion, la crie maintenant avec fureur. Il évoque la femme adorée, il vit dans l'espoir d'abord, dans la certitude bientôt de la revoir.

Combien de temps, Franck, l'appelai-je en vain, je ne sais ; des nuits, des semaines entières ; puis, un soir, comme je marchais sur la dune pour rentrer à la maison, je me jetai à genoux, reconnaissant une place où elle avait passé, et je l'appelai avec des sanglots et une telle ardeur de commandement, qu'elle vint. Elle marchait à quelques pas de moi, d'un air lassé. Je me levai : Louise, criai-je, c'est toi ! C'est toi ! Te voici. C'est bien toi et non pas un mensonge, non pas une illusion, non pas une chimère ? Alors, parle-moi !... Mais elle ne leva pas ses longs cils, d'où coulèrent des larmes...

Et voici qu'un jour, une jeune fille s'éprend à son tour de l'inconsolable, qui résiste longtemps, mais qui finit par se rendre aux sollicitations qui l'enveloppent. Il épouse cette jeune fille et, tout de suite il s'aperçoit que son frère Franck l'aime à son tour. Alors, il ne rêve plus que de jeter Antoinette aux bras de Franck. Pour lui, c'est la rupture du dernier lien entre Franck et Laure ; celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer, jusque dans la tombe, celle-là n'est plus qu'à lui. Et il termine en disant à son frère : « Ne détourne pas tes yeux des siens, quand elle cherche ton regard, ne baisse pas la tête, Franck, tout amour est légitime, les conventions seules nous ont fait criminels ; nous respecterons ces lois, mais reconnaissant la vérité, nous pouvons éviter le faux semblant, parce que nous sommes forts. »

Je n'irai pas jusqu'à soutenir que c'est là le dernier mot de la littérature saine et parfaitement équilibrée. Si les personnages secondaires gardent un semblant de vie, le héros lui-même est entre tous légendaire et fantômatique. Mais la psychologie de cette forme particulière de démence est traitée avec une singulière virtuosité. Quand elle franchit les bornes du *connaissable*, elle suit de manière suffisamment nette le prolongement de ses voies. C'est le semblant d'une réalité qui se continue en hypothèse, souvent ingénieusement imaginée. Le style, malheureusement, manque trop souvent de la souplesse, de la fluidité nécessaire à l'expression de pareilles idées. Il gêne, par sa marche lente, l'essor de ces pensées fantasques. On ne peut s'empêcher de dire que c'est dommage !

— L'intention de Mme Jeanne Mairet, en écrivant *Sybil*, était des plus louables : peindre cette colonie franco-américaine, où les femmes, qui rivalisent d'élégance avec les Parisiennes, gardent malgré tout, dans leurs allures, dans leur esprit, dans leur pensée, certain exotisme particulier auquel elles sont vite reconnues. Il était curieux, en effet, d'imaginer une jeune fille comme celle-là aux prises avec la société parisienne dans laquelle sa fortune l'appelait à briller. L'auteur a malheureusement manqué son but. Toute cette analyse, que nous avions le droit d'attendre, est demeurée dans l'encrier, et nous

n'avons eu qu'un banal roman d'intrigue, avec des effets dont rien ne nous fait deviner les causes.

S'il peut être nécessaire qu'une jeune fille soit Américaine pour manifester l'intention d'ajouter le parchemin du baccalauréat ès lettres au diplôme du brevet supérieur déjà conquis, toute nationalité devient indifférente quand cette jeune fille, ayant enfin réalisé son effort, se met à aimer le brillant normalien qui a été son maître. Pareille aventure arriverait indifféremment à toutes les autres et celles-là ne sont pas rares non plus qui, après avoir épousé celui qu'elles aiment, se lassent de la médiocrité de la vie imposée, reviennent au luxe de la vie antérieure et ne commencent à se repentir qu'au moment où l'époux aimé se meurt pour elles. C'est là, en effet, que se bornent les grandes lignes de la fabulation de *Sybil*, fabulation que M. Georges Ohnet eût aisément imaginée.

Le mérite relatif de Mme Jeanne Mairet apparaît dans le dessin des personnages secondaires, et il y a là, de toute évidence, des types dont on ne saurait nier ni la singularité ni la vie. Parmi ceux-là, Mme Anderson, la millionnaire qui patronne et lance les artistes de son pays, les gourmande, les exploite, les brutalise et les abandonne en pleine détresse pour un caprice, un rien, une mauvaise humeur. Les deux sœurs de Sybil, l'aînée restée fille pour diriger la maison paternelle, la seconde évaporée et pratique, sont des figures bien venues. Le pire défaut du livre, dont l'intérêt, en somme, n'est pas complètement absent, c'est un style impersonnel et incolore, auquel on souhaiterait plus d'incorrection pour peu qu'il y prît de la vie. Le style de tout le monde ressemble étonnamment au style de personne.

— Le volume que M. Pierre Loti a baptisé de ce titre : *Reflets sur la sombre route*, pourrait aussi bien s'accommoder de tout autre. C'est une macédoine de choses rares et savoureuses, pour la confection de laquelle l'illustre académicien a sans doute vidé ses derniers tiroirs. Nous y trouvons pêle-mêle des considérations sur le néant de l'homme en présence de l'infini, quelques réflexions apitoyées sur les souffrances des frères inférieurs, des paysages sénégambiens, une visite à la Reine d'Espagne, des récits de fêtes basques et jusqu'à des pages très lointaines de son journal d'aspirant sur l'île de Pâques.

Tout cela est fort inégal. Bien que soigneusement récrites à une époque toute récente, les impressions de l'île de Pâques gardent le caractère superficiel et incomplet qu'elles devaient à la jeunesse de leur auteur. Au contraire, le spectacle des courses de taureaux a été vu d'un œil las et désabusé, ressenti par un cœur qui ne connaît plus les emportements généreux et que l'indignation et la colère fatiguent vite. A peine une irritation un peu plus vive contre la boucherie des chevaux, contre l'ignoble sourire du valet de toril qui redresse le cheval blessé et lui rajuste son harnais pour le ramener à la mort.

En revanche, M. Pierre Loti a l'admiration plus facile. L'accueil de la Reine Régente d'Espagne, au début des hostilités avec l'Amérique, l'enchante au point de le rendre injuste. Il s'extasie devant ce peuple

à qui le danger couru par la patrie ne fait perdre ni un couplet de séguedille, ni un grattement de guitare. Il s'émerveillerait de même, sans aucun doute, et avec plus de raison peut-être, si l'Espagne, à ce moment redoutable, lui offrait le farouche silence d'une veillée d'armes. Mais on le sent prêt à tout applaudir : et il ne parle guère de la Reine, parce que « les mots qui lui viennent, il n'ose pas les écrire, ne les trouvant ni assez respectueux ni assez discrets. » Pour l'armée espagnole, son enthousiasme ne connaît pas de limites.

Des troupes à pied, des troupes à cheval, toutes superbes d'allure et de tenue dans d'élégants uniformes; en les voyant défiler, on se reprend malgré soi à avoir confiance et espoir. Ce sont bien toujours ces belles et solides troupes espagnoles, héroïques à toutes les époques, héroïques en dernier lieu dans leur résistance contre la France, lors de cette guerre désormais pardonnée et oubliée entre nos deux nations amies. On devine, rien qu'à les regarder, le mal qu'auraient les commerçants d'Amérique mis en face de tels soldats.

Le courage et l'endurance du soldat espagnol n'ont jamais été mis en doute. Mais il n'est pas besoin de remonter jusqu'à Palafox et jusqu'au siège de Saragosse pour s'apercevoir que le mépris de M. Pierre Loti à l'égard de ces « commerçants d'Amérique » est vraiment bien gratuit. Les combattants de la guerre de Sécession étaient des commerçants tout autant que les volontaires d'aujourd'hui, et leur héroïsme a pendant des mois émerveillé le monde, et nous sommes quelques-uns à penser que la résistance de Lee n'a rien à envier à celle de Cervera.

M. Pierre Loti, d'ailleurs, ne s'arrête pas facilement sur le chemin des inconséquences. Après avoir protesté, non sans une belle colère altruiste, contre la chasse « où le pauvre cerf pleure sous la morsure des chiens » et aussi contre le tir aux pigeons, « cette ineptie féroce », il ajoute :

A notre époque, où des pensées innovatrices, subversives de toutes choses, s'agitent dans l'universel nuage noir exhalé des usines, voici que des rêveurs augustes songent à supprimer la guerre; la guerre que les chimistes, hélas! se chargeront bientôt de rendre impossible, et qui cependant était l'école sublime, l'école unique de l'abnégation, de la vigueur et du courage; la guerre qu'il eût fallu peut-être conserver aussi précieusement, dans ses formes anciennes, que la foi des ancêtres.

Mais la chasse ! Est-ce que personne ne s'élèvera contre la chasse qui, aux temps passés, eut son utilité, sa grandeur, même sa noblesse; mais qui, de nos jours, et *dans nos pays*, n'est plus que le conservatoire des petites cruautés lâches et bourgeoises.

Que dites-vous de cette belle âme qui, révoltée par les inutiles et grossiers massacres d'animaux, aspire au retour des massacres d'hommes? Et quelle singulière mentalité cela démontre chez cet académicien militaire, dont on se demande s'il ne brandira pas quelque jour, en pleine séance du dictionnaire, cette inoffensive épée à poignée de nacre, glaive pacifique de la littérature officielle!

C'est la tâche difficile et périssable de la chronique de critiquer in-

génieusement, au jour le jour, ce qui se passe dans la vie, dans les livres et dans les mœurs. Jules Claretie, pour qui cette sorte de fantaisie journalistique n'aura été qu'un intermède aux mille occupations de sa plume, nous en offre encore le modèle. Ainsi Marivaux, au XVIIIe siècle, cueillait au vol les bruits, les échos du moment et les accompagnait de ses réflexions quotidiennes, dans le *Spectateur*, tout en bâtissant les scénarios de ses gracieuses comédies et de ses romans subtils..

Jean Bernard, ce producteur de toutes les minutes, dont la prose se disperse à travers cent journaux sous les étiquettes les plus changeantes, a voulu, comme Jules Claretie, raviver la chronique d'autrefois, — véritable conversation écrite de gens spirituels, — que la presse en général a délaissée pour la sèche information. Prudemment averti, d'ailleurs, de l'émiettement aussi rapide que fatal auquel sont voués les travaux du journalisme, il vient de réunir en un volume compact — le premier de la série — ses correspondances de huitaine, envoyées de Paris à Bruxelles pour les lecteurs de l'*Indépendance belge*. Il n'y décèle d'autre ambition que de dire avec mesure et liberté ce que pense un esprit indépendant sur les petits côtés des événements, sur les tics ou faiblesses des personnages, sur les travers ou les illusions de la société environnante. Il y représente sous une forme rapide, et, néanmoins précise, avec un je ne sais quoi d'alerte, de pétillant, qui distingue aussitôt l'enjouement de la vulgarité, les mille et un tableaux de cette « vie de Paris » qu'il connait très bien, expérimente sans cesse, avec ses fièvres, ses élans, ses caprices, ses engouements, ses folies, ou ses ardeurs sincères. C'est la manière vive, aisée de Jules Claretie, un peu plus heurtée parfois, plus digressive encore, mais pleine aussi de faits, d'anecdotes, de documents. M. Jean-Bernard y fait œuvre d'historien, à sa manière, en fixant, au passage, l'éphémère actualité, et, sans y prétendre, son livre offre matière à plus d'une réflexion philosophique sur le spectacle toujours pareil, sauf les changements de décor, et toujours instructif des hommes et des choses qui passent.

Pourquoi, ressuscitant une fiction déjà surannée, M. P. Vigné d'Octon croit-il devoir imaginer que le livre qu'il nous donne n'est pas de lui, mais bien d'un anonyme, aujourd'hui mort après lui avoir légué ce manuscrit ? C'est là un procédé qui florissait aux environs de 1840 et dont Alexandre Dumas père tira parti à plusieurs reprises. Il apparaît maintenant un peu bien vieillot, d'autant que le style de M. Vigné d'Octon possède une allure éminemment personnelle qui rendrait, même aux plus naïfs, toute confusion impossible.

L'*Amour et la Mort* ne gagne donc rien à cette innocente supercherie ; je me hâterai d'ajouter qu'il n'y perd rien non plus. Cela reste une œuvre hardie, violente, brutale, mais évidemment sincère et d'un bel emportement lyrique. C'est, en quelque sorte, une suite aux *Siestes d'Afrique*, récemment parues sous la même signature. Le même sujet y est repris dans une tonalité plus haute, plus sonore : l'exaspération

des désirs sensuels sur cette terre d'Afrique, déjà mortelle à tant des nôtres. Il n'y a là ni intrigue, ni lien quelconques. C'est une succession de tableaux d'une extraordinaire intensité passionnelle, dans lesquels le *mal d'aimer*, plus terrible là qu'ailleurs, plus dangereux que le climat, se surexcite à l'odeur du sol, à la langueur des brises chargées d'aromes, à l'oisiveté de la vie et aussi aux étreintes de la fièvre et de l'anémie grandissantes.

Certains de ces paysages désolés de l'Afrique équatoriale sont décrits avec une magique puissance d'évocation.

En sa ceinture de palétuviers que pas un souffle n'agitait, l'estuaire s'étalait livide sous les pâles rayons du soleil couchant. Un flamant rose, immobile sur une patte, le cou replié sous son aile, un caïman écrasé sur la berge et dont on ne voyait remuer que les prunelles guettant la proie, une mouette frôlant du bec le flot figé étaient tout ce qu'il y avait de vivant sur cette platitude infinie.

Les arékiers maigres et nus qui, de loin en loin, dominaient la rive, semblaient des squelettes tordus, et de rares palmiers laissaient sur leur frêle stipe tomber, comme des bras lassés, leur ombelle flétrie.

Pas un chant, pas un cri, pas un son ne coupait la plainte confuse des vagues déferlant sur la barre invisible et dressant une muraille d'écume entre le fleuve et l'Océan. Et ce silence ajoutait encore à l'immense désolation de ces lieux. A mesure que nous pénétrions dans l'estuaire, l'eau soulevée par les roues devenait plus noire et salissait la carène blanche de l'aviso; nous avions la sensation de naviguer dans la boue. On eût dit un de ces lacs de plomb fondu, avec des berges de bronze, dont le Dante a semé les plaines mornes de son Enfer.

C'est dans ce cadre désolé que meurent, les uns après les autres, nos petits soldats tués, à la fois par l'horrible climat et par les incessantes débauches de la chair. Il en est qui résistent, qui ne veulent pas mourir, qui chassent de leur case les *foulbés* lascives. Mais cette sagesse ne survit pas à la santé. Vienne la première attaque de fièvre et les belles résolutions s'en iront en fumée. On rappellera les *foulbés*, dans une insatiable soif de caresses, dans un invincible besoin d'oubli et d'amour. Alors l'homme est perdu. Ses ardeurs augmentent en même temps que sa faiblesse, jusqu'au jour où, à bout de sang et de sève, il se couche à son tour dans le grand cimetière vers lequel il a déjà conduit tant de pauvres êtres comme lui, morts semblables à lui, emportés par le même délire, par la même folie mortelle, devant le grand rut éternel et toujours renaissant qui chante la gloire de la Nature et la fécondation des germes.

SCÈNES DE LA VIE COSMOPOLITE

LA REVANCHE DE LA VIE

Mme Afgren se réveilla horriblement fatiguée. Les doctoresses avaient dû se tromper : cette côte sorrentine, ce climat d'humidité l'exaspérait au lieu de la calmer. Il lui semblait qu'elle était, chaque matin, plus malade. Après un long hiver de tournées de conférences et de polémiques, des troubles nerveux l'avaient brusquement inquiétée. Il avait fallu qu'elle s'arrêtât, elle, l'apôtre obstinée du féminisme norvégien, la fameuse Berthe Afgren dont la parole vibrante et la plume hardie proclamaient hautement, depuis plus de six ans, les revendications sociales, la morale prochaine de la femme régénérée. Cédant aux conseils, aux prières instantes des disciples que ses théories avaient séduites, elle avait consenti à venir faire une cure de repos dans la douceur bleue, fleurie de sycomores roses et de marguerites blanches, de Sorrente — *de Sorrente, la gentille*, comme disent les Napolitains.

Après une toilette rapide de personne qui ignore le péché de coquetterie, Mme Afgren se mit à son bureau. Dirigeant des comités, excitant des campagnes d'avant-garde jusqu'aux Indes et jusqu'au Canada, elle ne pouvait se dispenser de tenir sa correspondance à jour. C'était le travail des matinées. Grave, son front jauni de neurasthénique plissé de rides volontaires, sans un regard pour la grâce élyséenne du paysage, Mme Afgren commença de dépouiller son courrier. Il était ministériel. D'abord, une lettre d'Australie, de Victoria: un groupe d'institutrices préparait une croisade contre le costume féminin, on désirait son appui. Aussitôt, de sa large écriture : « Toute ma sympathie vous est acquise, persévérez dans cette « entreprise utile ; tant que les hommes auront l'avantage de la sim- « plicité, tant qu'ils feront de nous des bibelots de grand luxe, « jamais nous ne parviendrons à les vaincre, à devenir — je ne dis « pas leur égale, j'ose prétendre leur supérieure !... »

Puis, c'était une Russe, une fervente, qui ayant consacré sa jeunesse au succès de la bonne cause, venait lui demander la permission de se marier, l'assurant d'ailleurs que son fiancé partageait ses idées et que, loin de cacher une défection, cet établissement apporterait de nouvelles forces au triomphe du féminisme. Mme Afgren fronça les sourcils. Pour réfléchir, un instant, ses yeux se levèrent mais l'extraordinaire beauté du paysage troubla ses pensées. Au delà des orangers verts, des oliviers gris, des noyers sombres du premier plan c'étaient, sous l'azur pâle d'un ciel pur comme l'âme d'une vierge, les améthystes, les turquoises, les émeraudes

vivantes de la mer. Des senteurs aromatiques flottaient dans l'air tendre du matin. Une sensation dangereuse de bonheur parfait émanait de ce décor de lumière et d'azur, insinuant l'inutilité de l'effort, la douceur de se laisser vivre, au gré des choses...

Des pas, sur le gravier du jardin de l'hôtel, attirèrent l'attention de Mme Afgren. Sans le vouloir, elle regarda. Le tableau était charmant : des époux qui à eux deux ne devaient pas avoir quarante ans passaient lentement. Avec des sollicitudes de fiancé, le jeune homme soutenait les pas encore chancelants de la jeune femme, toute jolie de tant de bonheur. Derrière, à pas pesants, marchait une nourrice épaisse aux fastueuses épingles dorées. Un instant, les époux s'arrêtèrent pour contempler, avec un sourire, l'enfantelet aux petits doigts roses, dont le sourire sommeillait sous un voile de dentelle. C'était un symbole, la vérité sans doute, ce trio de jeunes vies, tout le sens mystérieux de l'existence et de l'amour. Pour la première fois, Mme Afgren le pressentit, mais elle fût morte plutôt que d'en convenir et, vindicative, elle ferma la croisée pour ne point contempler davantage un spectacle qui, selon sa doctrine, résumait les déchéances de la femme moderne. Puis, d'une plume courroucée, elle écrivit à sa correspondante de Russie : « Croyez à mon expérience, « si vous vous mariez vous serez bientôt perdue pour la cause. La « femme future, la femme idéale doit vivre dans la solitude, loin des « promiscuités de l'amour. Quand les hommes nous auront rendu la « place à laquelle nous avons droit dans la vie sociale et dans la vie « politique, alors, et alors seulement, celles d'entre nous qui auront « la vocation pourront consentir à devenir des mères. »

*
* *

Passé le lunch (car la pension était anglaise comme toutes celles, en Italie, qui se respectent), vers les cinq heures de relevée, Mme Afgren, après une longue méridienne, sortit. Elle suivait les prescriptions de sa doctoresse, laquelle lui avait recommandé les siestes et les promenades. A pas décidés de femme émancipée, à pas lents de malade plus atteinte qu'il ne paraissait, elle suivit des chemins verts le long de vallées ombreuses, toutes blanches de marguerites, allant, à l'aventure, du côté du petit port. En tombant, la journée se nuançait de teintes mauves d'une douceur poétique. Ayant trouvé au bord de la route, sous un sycomore en fleur, une place à sa convenance, la Norvégienne s'assit, puis, renvoyant sa dame de compagnie, elle ouvrit ses carnets et voulut se mettre à écrire. C'était le grand ouvrage dont la publication couronnerait trente années de luttes en posant, en corps de doctrine, ses théories éparses dans tant d'écrits d'occasion. Le titre choisi équivalait à un exposé de principes. Ce volume s'intitulerait *L'Anti-Homme*.

Cependant, ce jour-là, Mme Afgren n'était pas en train. Tout lui devenait prétexte à songeries, le sycomore qui couvrait son papier

d'une neige odorante de pétales violets, les oiseaux qui chantaient l'amour dans les branches, les cigales qui chantaient la vie dans les herbes et le ciel d'une pureté merveilleuse et, tout là-bas, au fond du décor paré de marguerites, la mer, la mer brillante et moirée comme les robes de bal des femmes jeunes et belles. Le crayon hésitait aux doigts de la féministe. Des croyances qui avaient réglé sa foi lui parurent soudain moins certaines; une mélancolie décourageait sa volonté et ce fut, avec un indicible émoi, avec presque de la crainte et de la jalousie, qu'elle vit paraître, sur le chemin de verdure et de fleurs, un pays et une payse qui devaient s'aimer d'amour. La Sorrentine tenait à la main une branche de maïs dont elle s'amusait à croquer les grains de ses dents très blanches. Ses beaux yeux passionnés d'Italienne souriaient de plaisir aux agaceries provocantes du Sorrentin aux cheveux noirs. La présence inopinée de la Norvégienne, vieillie et souffrante, ne parut point les inquiéter; ils avaient la grâce sauvage de jeunes animaux folâtrant au soleil. Le gars solide et brun s'amusait à voler des baisers à sa promise et la fille, en s'échappant, poussait des cris de joie. Ils disparurent; des refrains de chansons alternaient sur leurs lèvres avec des rires d'amour.

Mme Afgren demeura rêveuse, une grande tristesse l'envahit sans qu'elle sut pourquoi. C'était comme si les marguerites de la vallée se fussent fanées, comme si le ciel fût devenu gris et la mer couleur de pluie et tout le paysage d'extrême automne. Avec les fiancés, la joie des choses était partie. L'amour serait-il donc la vraie solution de la question féminine? Pour être heureux suffirait-il de s'aimer comme la Sorrentine et le Sorrentin? L'expérience de ces détails manquait à la Norvégienne. Toujours, avec indignation, elle avait repoussé le mariage. Alors, un instant, elle craignit d'ignorer les réalités de la vie et que ses théories ne fussent que de pâles fantômes, orchidées maladives de la forêt folle de son âme. Mais Berthe Afgren était trop fière pour convenir de telles découvertes. Elle eut une crise de révolte. C'était cette nature païenne qui, pareille à un sortilège maléfique, dissolvait les volontés les mieux trempées, les croyances les plus établies. Il fallait résister aux conseils pernicieux des marguerites aux cœurs d'or, des sycomores aux fleurs violettes, de la terre panique aux effluves troublantes et surtout, oh! surtout aux conseils funestes des amoureux aux lèvres chantantes!... Elle ne pouvait pas, elle ne devait pas s'être trompée!...

Et fermant son cahier, d'un geste sec, l'âme pleine de fiel, elle revint à l'hôtel.

Dans le vestibule. encombré de rocking chairs, de tentures blanches et rouges, elle croisa Miss Lottie. Jamais la jeune Anglaise qu'elle aimait à catéchiser ne lui était apparue aussi gaie. Ses yeux, ordinairement pâles, brillaient d'un éclat de fête; les petits volants à peine roses de sa robe semblaient des ailes prêtes à s'envoler.

— Qu'avez-vous, Miss Lottie?...

— Oh! Madame, je suis bien heureuse. Mon fiancé des Indes arrive

ce soir. C'est une surprise; il paraît que je suis guérie!... Je vais pouvoir me marier!..,

Et comme une oiselle, la miss blonde aux joues de Saxe s'élança dans l'escalier. Pour Mme Afgren, c'était encore une défection. Pendant des soirées et des soirées, elle avait essayé de régénérer cette jeune âme. Puis le premier fiancé venu débarquait des Indes et tous les raisonnements s'oubliaient; un peu de vent parmi les branches!... Oh! la médiocrité des âmes contemporaines? Oh! l'inconscience des malheureuses dont l'intelligence s'était atrophiée, pareille aux pieds des Chinoises, pressurée par le joug infâme des lois et des coutumes modernes? Ah! pourquoi donc ces sœurs malheureuses, la jeune mère au bébé rose, la Sorrentine à la branche de maïs, la Miss au fiancé des Indes avaient-elles toutes la folie de préférer la vie conjugale, l'amour, au noble but de conquérir et de développer sa personnalité sociale et intellectuelle? Depuis des semaines de telles aventures se répétaient journellement. Elles devenaient irritantes; les réflexions qu'elles suggéraient ne se pouvaient supporter. Dans cette âme boréale, ce fut une succession de demandes terribles. Avait-elle eu raison? L'amour était-il une déchéance ou un perfectionnement? Le rôle de la femme, ici-bas, serait-il simplement d'être mère? Le dogme chrétien contiendrait-il donc toute la vérité ?

Rentrée chez elle, Mme Afgren s'assit, désolée, ayant peur de résoudre ces problèmes. Son courage, sa noble vaillance étaient tombés comme un manteau tombe des épaules. Elle craignit de n'avoir plus la certitude que réclamaient ses polémiques d'avant-garde. Irait-elle jusqu'à donner à ses contradicteurs la joie d'une apostasie? Mais pour la cause à laquelle ses forces, toutes ses forces étaient vouées, qu'importait l'opinion d'une seule? Périsse l'individu pourvu que l'idée triomphe! Et ne voulant pas céder à des doutes qui, pour sa nature franche, étaient le pire des supplices, elle tourna, hésitante, affolée, par la chambre remplie de paperasses, de volumes, tout l'attirail désormais sans intérêt de son activité peut-être discutable. Ses nerfs vibraient de folie; ses yeux, son intelligence s'obscurcirent; elle eut une minute de démence; un rasoir se trouvait sous sous sa main...

..... Et le lendemain, le télégraphe transmettait cette note aux journaux des deux mondes : « Mme Berthe Afgren, la grande apôtre du « féminisme norvégien, vient de mourir dans des circonstances parti- « culièrement tragiques. Depuis longtemps sa santé minée par de trop « longs travaux inspirait de sérieuses craintes. Sur l'avis des doc- « teurs, elle s'était décidée à faire une cure de repos à Sorrente. « Malheureusement, Mme Afgren ne voulut point se confier à un « spécialiste. En dépit des attentions les plus dévouées, sa maladie « s'aggrava et hier, au soir, profitant d'une absence de la personne « qui la soignait, elle s'est ouverte la gorge d'un coup de rasoir. C'est « une grande perte pour la cause féministe. »

ERNEST TISSOT.

SCIENCES

L'AVENIR DU TÉLÉGRAPHE SANS FIL

MARCONI — EDISON — TESLA

La *Revue des Revues* a été, on se le rappelle, la première bien avant tout autre périodique, à faire connaître l'importance et l'avenir de la découverte du télégraphe sans fil. Grâce aux communications de ses correspondants et à celles de MM. Tesla et Marconi eux-mêmes, elle fit connaître les expériences faites par ces derniers et d'après leur théorie, les résultats obtenus et ceux à prévoir. L'article publié ici eut un grand retentissement mais la nouvelle fut accueillie avec incrédulité. La plupart des électriciens, sans en excepter les savants, n'y voyaient qu'un paradoxe. Aujourd'hui la démonstration est faite, le doute devient impossible, et nos prévisions se sont réalisées. Nous sommes heureux de pouvoir continuer notre tâche en donnant des indications encore inédites sur les tout récents perfectionnements apportés à l'invention et sur ce que l'on peut en attendre d'une manière certaine.

Constatons avant tout que, suivant Edison, et d'ailleurs selon Marconi lui-même, à la suite des transmissions faites à travers la Manche, de Boulogne-sur-Mer à South-Foreland, les expériences à bord de l'*Ibis* tendraient à démontrer qu'il y a pour le télégraphe sans fil une limite déterminée par la hauteur des poteaux à fixer aux stations terminus. Or, d'après les toutes dernières lettres reçues par la *Revue des Revues* de son correspondant des Etats-Unis, la lacune du système Marconi se trouve comblée par un nouveau perfectionnement que vient d'imaginer M. Tesla.

La méthode Marconi ne permettait les communications qu'à des vitesses relativement restreintes. C'était son inconvénient. La nouvelle méthode Tesla, au contraire, permet l'échange des messages électriques sans fil entre deux points quelconques du globe, si éloignés soient-ils l'un de l'autre, en sorte que les ondes pourront désormais traverser toute l'étendue de l'océan et faire le tour du monde avec la vitesse de la lumière. Et ce qu'il y a de plus important dans la nouvelle découverte de Tesla, c'est que les appareils dont il fait usage sont si semblables aux transmetteurs et récepteurs des télégraphes ordinaires que le télégraphiste le plus novice comme le plus expérimenté n'y verra point de différence. On devine déjà que Tesla, dont on connaît la géniale ténacité, n'a fait que réaliser une nouvelle application de son puissant oscillateur, dont nous avons entretenu nos lecteurs à plusieurs reprises. L'oscillateur transforme instantanément le courant électrique ordinaire dérivé d'une dynamo en une force électro motrice vibrant à raison de 2 à 4 millions de fois par seconde

et émettant des ondes électriques à travers l'air et le sol avec une rapidité presque égale aux ondes qui produisent la lumière et une vitesse de transmission semblable.

Il est à remarquer que ces vibrations et transmissions agissent comme les rayons X, car elles passent par les milieux les plus denses, le sol, la pierre, l'eau, dans des conditions aussi faciles qu'à travers l'air et l'éther.

Dorénavant, nous affirme M. Tesla, chaque grande entreprise, administration publique, administration de journal, maison de commerce, voire chaque particulier aura, sans dépense excessive, un câble privé exclusivement à sa disposition. Il sera aussi commode d'avoir cette installation chez soi qu'il l'est aujourd'hui d'avoir le téléphone, et le moment viendra bientôt où il n'en coûtera pas davantage. On pourra ainsi expédier de New-York à Londres, Paris, Vienne, Constantinople, Bombay, Singapour, Tokio, Manille, 2.000 mots en moins de temps qu'il n'en faut maintenant pour se faire entendre d'une ville à l'autre avec l'appareil téléphonique. Comme au moyen âge chaque maison aura sa tour, mais au lieu d'une tour de vigie ce sera une tour de conversation et de la tour de New-York à la tour de Paris on pourra causer autant que l'on voudra, sans avoir à craindre les oreilles indiscrètes ni les regards curieux, à des frais insignifiants comparativement à ce qu'il faut payer aujourd'hui pour câbler rien qu'une syllabe.

Ajoutons que M. Tesla a prédit dès 1893 que nous approchions de l'instant où l'on télégraphierait sans fils à travers le monde. Et depuis lors il n'a cessé de chercher la solution complète du problème. Cette solution, il croit la tenir définitivement. Or, savez-vous où il a puisé la toute première idée de son système ? Dans les méthodes de signaux pratiquées au moyen-âge. Il y a beaucoup à emprunter à cette période mal connue; le tout est de savoir exactement comment on faisait alors. Dans son laboratoire d'East-Houston, il s'est livré à un travail sans repos, actionnant et transformant à l'infini ses moteurs et générateurs.

Cette télégraphie sans fils dont on parle tant et dont on nous a si obstinément contesté la possibilité, est au fond la chose la plus simple du monde. Tesla a ingénieusement résumé son problème. Il s'agit de lancer des signaux, comme on lancerait des éclairs, au moyen d'une lumière invisible, et par un procédé analogue à ce qui se passe avec les rayons X. Les cercles ou ondes de cette lumière mystérieuse qui ne se voit pas, peuvent être expédiés à une distance quelconque, même jusqu'aux planètes Mars et Jupiter, avec la seule condition d'y établir des terminus pour la transmission intelligente et fidèle des messages. On pourra transmettre de 2.000 à 3.000 mots par minutes avec ses appareils, qui sont d'une extrême sensibilité. Ce système sera de plus à la portée de tout le monde. La distance était naguère encore le grand *impedimentum* pour l'électricien. Celui-ci n'a plus à s'en soucier. On pourra transmettre les messages aussi facile-

ment à travers le sol qu'à travers l'air. L'appareil de Tesla enregistre avec l'exactitude la plus scrupuleuse chaque vibration, et aucune densité du milieu traversé par les ondes ne pourra ralentir la vitesse de la transmission ni en altérer la sincérité. On multipliera le nombre des mots à transmettre par minute, en mettant entre les mains des opérateurs, sur les différents points où seront établies les tours télégraphiques, un code qui permettra de remplacer une phrase entière par un seul mot ou un simple chiffre.

Entrant ensuite dans les détails de l'établissement des stations télégraphiques sans fil, disons que M. Tesla nous annonce qu'il y aura avant la fin de l'année un terminus à New-York et un autre à Londres. Pour cela on se servira de ballons captifs retenus par des câbles en fil métallique et lancés à 5.000 pieds de haut, de manière à atteindre les couches supérieures d'air raréfié à travers lesquelles les ondes électriques se transmettront le plus facilement. Ces câbles seront ancrés à des tours en acier. Au-dessous de chaque ballon pendra un disque de large surface et les oscillateurs seront placés au sommet des tours.

Une fois le mouvement électrique mis en activité dans ces oscillateurs ainsi disposés, le courant s'élancera jusqu'aux disques sous les ballons et de là jailliront, tel un éclair, des vibrations qui traverseront l'Atlantique. De même il y aura des courants qui descendront dans le sol par des fils et actionneront des vibrateurs similaires à ceux suspendus dans l'air libre.

Les vibrateurs des systèmes adoptés par les électriciens d'Europe diminuent en puissance avec la distance à parcourir et celle-ci dépend de la quantité d'électricité mise en mouvement. Avec le système Tesla rien de pareil. Il suffira d'un cheval-vapeur pour établir un courant entre New-York et Londres. La poussière métallique préparée par un électricien français pour enregistrer les ondes électriques est généralement employée dans les expériences de télégraphe sans fil.

« J'ai recours, nous a dit dernièrement M. Tesla, à un procédé d'une sensibilité plus parfaite, et si j'en garde encore le secret, c'est que je veux donner à mon invention toute la perfection possible avant de la faire breveter. En 1893, j'ai dit qu'il était scientifiquement et théoriquement possible de produire une vibration électrique en exerçant sur le sol, au moins pendant une courte période de temps, une pression mécanique. Il restait à savoir jusqu'à quelle distance cette vibration serait perceptible et je n'avais alors que des conjectures à cet égard, mais il me semblait déjà qu'il ne faudrait pas une grande quantité d'énergie mécanique pour obtenir une vibration sensible à des distances assez grandes et même sur toute la surface du globe. Nous avons fait des progrès depuis lors et nos rêves d'il y a six ans sont maintenant des vérités. »

Quelles seront les conséquences de la nouvelle invention lorsqu'elle aura reçu la consécration générale et lorsque le télégraphe sans fil sera devenu aussi pratique et aussi usuel que le télégraphe

ordinaire et le téléphone? Ces conséquences, évidemment multiples, on ne saurait dès maintenant les énumérer toutes, mais il y en a quelques-unes qu'on peut énoncer d'ores et déjà, si les lois et les règlements, qui sont si souvent des barrières opposées à l'évolution normale des bienfaits de la science, ne viennent en traverser ou obstruer le cours.

Dans la marche des affaires, des idées, des actions, il y a deux facteurs que l'on s'efforce de plus en plus d'annihiler : le temps et l'espace. Au vrai, l'on n'y est pas encore parvenu entièrement. Les empêchements sont nombreux et les gouvernements ne se font pas faute de les augmenter : les tarifs douaniers, excessifs ici, prohibitifs ailleurs, les exigences fiscales de toute nature, les nécessités ou les préoccupations de défense territoriale et d'autre sauvegarde peuvent retarder les communications télégraphiques ou électriques et les transactions commerciales qu'elles favorisent. D'autre part, ces transmissions mêmes trouveront parfois des causes de retard dans l'insuffisance du nombre d'appareils et de fils, de transmetteurs et de récepteurs, de terminus et de tours. Cependant, le télégraphe sans fils aura cet avantage qu'il pourra être utilisé par des milliers de gens auxquels le câble sous-marin ou transocéanique est interdit à cause de la cherté exorbitante des messages. Quand on n'aura plus à payer que le prix d'une simple lettre et même moins pour télégraphier sans fils de New-York à San-Francisco, à Londres ou à Paris, ou du Cap, point méridional extrême de l'Afrique, au nord de la Suède, le commerce, les affaires en général, le progrès sous tous ses aspects, en profiteront largement, et il y aura un nouveau bénéfice à inscrire à l'actif de la civilisation.

Les journaux seront les premiers à en tirer parti ; mais les rois de la presse y perdront le monopole des nouvelles à sensation que leur assuraient les câblegrammes de leurs correspondants particuliers. Lorsque la modeste feuille de quelque recoin du monde n'aura plus à porter à son budget que le salaire modique de deux télégraphistes, l'un à l'expédition, l'autre à la réception du message, et lorsque celui-ci transportera en une minute plus de nouvelles qu'on n'en pouvait envoyer, pendant le siège de Paris, sous l'aile d'un pigeon voyageur, alors les câbles qui ont enrichi les gros actionnaires des Compagnies transatlantiques et autres ne serviront plus qu'à orner les musées d'antiquités ou les salles de quelque conservatoire des Arts et Métiers. Deux amis, deux négociants, l'un en Europe, l'autre en Amérique, en Asie, en Afrique ou en Océanie, converseront de leurs intérêts avec encore plus d'aisance qu'il n'y en a maintenant pour échanger quelques paroles à Paris entre la rive droite et la rive gauche, puisqu'il n'y aura plus même de demoiselle du téléphone pour couper la communication.

Nous disons que la presse recueillera avec le commerce les premiers avantages importants de la nouvelle découverte, mais tous les autres rouages de la vie sociale s'en ressentiront également, car la

société est un organisme dont chaque partie met en œuvre les éléments de la circulation vitale et plus cette circulation est prompte, parfaite, générale, plus la vie même est active et par conséquent féconde. Savoir ce qui se passe partout, le savoir bien, le savoir vite surtout et sans que personne ait à reculer devant la dépense pour s'instruire et s'informer, voilà ce qui paraissait encore chimérique, il y a un tout petit nombre d'années, avant les découvertes d'Edison, de Marconi, de Tesla. Demain, grâce à eux, ce ne sera plus qu'un jeu.

D[r] L. Caze.

REVUE MUSICALE

Opéra : *Briséis*. — Opéra-Comique : *Cendrillon*.

Le pauvre Emmanuel Chabrier mourut sans avoir achevé cet opéra de *Briséis*, sur lequel il comptait si fort pour faire connaître enfin son nom du grand public. *Briséis* était pour lui l'œuvre rêvée, définitive, où il aurait enfin donné sa mesure et réalisé les espérances que ses œuvres antérieures, plus légères, avaient déjà fait concevoir.

Le trop court fragment que nous en connaissons dénote, en effet, une réelle inspiration musicale. Le sujet mélodique du poème est nettement posé dès le début et prépare, dans une synthèse parfaitement claire, le développement analytique qui doit le commenter et l'expliquer harmoniquement. De plus, Chabrier avait eu cette chance rare de rencontrer, au lieu des inepties couramment fournies aux compositeurs, un livret d'une noble facture et de vrais vers de véritables poètes. Un autre mort, presque un enfant, celui-là, avait signé avec Catulle Mendès le livret de *Briséis*. Il s'appelait Ephraïm Mikhaël, et les délicieuses poésies, qui l'avaient mis tout de suite en lumière, chantent encore dans toutes les mémoires.

C'est une vérité qui se passe de preuves que, dans une œuvre d'art quelconque, tableau, poème ou partition, aucune partie prise isolément ne peut être tenue pour définitive, tant que l'ensemble n'est pas achevé. Ce premier acte de *Briséis* aurait, sans aucun doute, subi des remaniements, s'il avait été donné à Chabrier d'écrire les autres. Malgré cela, le souffle musical s'y soutient, d'un bout à l'autre, sans arrêt comme sans défaillance. Mais le caractère religieux, qui devait s'effacer dans la suite, y domine avec une persistance parfois un peu monotone. Cela se fût atténué, devant l'affirmation du sentiment amoureux qui devait planer sur les autres actes. En revanche, l'écriture musicale et orchestrale est de la plus rare ingéniosité. On y devine un compositeur nourri aux pures sources de la grande musique et prêt à prendre place à son tour à côté des maîtres.

MM. Gailhard et Bertrand ont donc noblement agi en nous donnant ce fragment, si incomplet soit-il, de la musique française contemporaine. Il marque une étape dans l'art de notre pays, et il était bon de la signaler à l'attention du public, trop enclin à s'endormir sur les beautés précieuses et vieillotes des opéras de Gounod et de M. Ambroise Thomas. La splen-

deur même avec laquelle la direction de l'Opéra a monté *Briséis* prouve quelle importance elle attachait à cette production de l'œuvre posthume d'Emmanuel Chabrier.

— Il y a quelque chose de plus qu'une banale coïncidence dans le gros succès de la *Cendrillon* de M. Massenet suivant immédiatement *Briséis*. On y peut voir comme une orientation nouvelle du goût musical du public français, car je veux croire que les sympathies générales pour l'auteur n'ont joué aucun rôle dans la réussite de son œuvre.

Je ne raconterais pas le livret de M. Henri Cain, qui ne fait que développer le joli conte de Perrault, avec quelques adjonctions sur lesquelles il y aurait peut-être quelques réserves à faire. Nos jeunes ans ont été uniformément bercés par cette légende. Mais il semble que, sous sa forme actuelle, elle ait un peu perdu de sa primitive naïveté. Elle se complique, s'explique, se motive de façon bien inutile, à mon sens. Le mieux eût été de la découper en forme scénique, sans se préoccuper d'autre chose, et nous eussions gagné à cela la suppression d'un rêve, qui n'est peut-être pas à la hauteur du reste de l'œuvre.

Mais, dans un opéra-comique, la part du livret est en somme assez secondaire. Le musicien s'empare de l'attention et porte à peu près seul la responsabilité de la bataille. Disons tout de suite que cette bataille, M. Massenet l'a brillamment gagnée. Son habituelle élégance mélodique, sans rien perdre de sa distinction, a pris une bonhomie charmante et une exquise simplicité. Vive, alerte, spirituelle, ailée par instants comme un chant de rêve et, parfois aussi, empreinte d'une douce mélancolie, elle a mis, dans l'âme de ses auditeurs, la plénitude des sensations délicieuses. Tout le rôle de Cendrillon est, à cet égard, un bijou. Il était impossible de mieux traduire cette âme d'enfant, ignorant même les plaisirs dont on la prive, et sensible seulement à ce délaissement, à cet abandon pour lequel elle n'était pas faite. Puis, quand elle soupçonne l'amour, quand elle a entendu l'oiseau divin, cette puérilité disparaît brusquement pour faire place à une passion d'autant plus souveraine qu'elle a été plus longtemps contenue. Et c'est avec un art merveilleux que M. Massenet a traduit ces divers états d'âme. Sa langue mélodique, si souple et si caressante, s'est pliée aux diverses manifestations qu'il exigeait d'elle; et l'orchestration est venue en outre souligner encore cette variété de sentiments. Elle a enveloppé de mystère et de résignation les premiers soupirs de l'enfant et s'est faite lyrique et chantante avec l'éclosion de l'amour, dont elle célébrait la venue. Elle a fait plus encore. Chez M. Massenet, la bouffonnerie est rare. L'idée mélodique ne se présente pas volontiers à lui sous forme comique. Sa plaisanterie reste un peu guindée, comme dans une conversation de salon. Eh bien! cette gaîté, cette farce, c'est l'orchestration qui l'a réalisée. Il y a des effets de timbre de la cocasserie la plus inattendue et telle phrase m'a remémoré la délicieuse marche bouffe si prodigieusement comique de l'*Allegretto Scherzando*, de la 8e Symphonie de Beethoven.

Cendrillon est montée avec un luxe du meilleur goût et une invention fort remarquable dans la mise en scène. L'interprétation ne le lui cède en rien et demeure à la hauteur de l'œuvre. Mme Deschamps-Jehin est une

bien amusante Mme de la Haltière et Mme Bréjean-Gravière chante à ravir le rôle de la bonne fée. Charmante aussi, Mlle Guiraudon, dans le joli rôle, si poétique de Cendrillon. Mais il faut tirer hors de pair M. Fugère, dont la tonitruance bon enfant met tout le monde en joie et qui est décidément le bouffon lyrique le mieux doué qu'il nous ait été donné d'applaudir.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 Mai. — A. Boucher, dans une étude historique et critique sur *Jeanne d'Arc au* XIX*e siècle*, constate que la grande héroïne n'a rencontré jusqu'ici aucun interprète vraiment génial. Des peintres, pas un n'y a réussi, pas même Ingres. Les statuaires (Marie d'Orléans, Chapu, Mercié, Paul Dubois) nous ont offert une image incomplète considérée sous un seul aspect. La musique a vainement multiplié pour la libératrice tous ses chants. Les poètes n'ont pas été plus heureux. De beaux vers, de belles pièces, mais rien qui soit le chef-d'œuvre épique, lyrique ou théâtral. Victor Hugo lui a manqué. — La *Conférence de la Haye* fournit le sujet de deux articles, l'un du Mis de Vogüé, qui insiste énergiquement sur la reconnaissance de la *Croix rouge maritime*, l'autre de M. Redier qui proteste contre les objections soulevées par le rescrit du tsar en ce qui concerne l'*emploi des sous-marins*. La thèse de l'auteur est hostile à la réduction des armements ; elle demande, au contraire, que rien n'en entrave le progrès et qu'on les pousse jusqu'aux limites extrêmes :

Nous aurons ainsi la paix, parce que nous découvrirons à la fin l'arme parfaite, offensive et défensive à la fois qui rendra la guerre impossible, en faisant tous les peuples, petits ou grands, invulnérables et redoutables au suprême degré.

C'est la conclusion de M. Jean de Bloch (Voir *Revue des Revues*, 15 mai 1899.) — Le général Bourelly examine la question *de la Réforme de la justice militaire en temps de paix* et s'efforce de réfuter ceux qui veulent que le jugement des militaires soit, en dehors des périodes de guerre, exclusivement attribué à la juridiction civile. « Ce serait, suivant lui, mettre en péril la discipline et, par suite, l'existence même de l'armée. » Nous reviendrons sur cette argumentation quand l'article sera achevé.

Nouvelle Revue. — 15 Mai. — La Russie célèbre le centenaire de la naissance d'*Alexandre Pouchkine* (26 mai, 7 juin). Prilejaieff donne, à cette occasion, une biographie de l'illustre poète avec mention des traductions françaises de ses œuvres.

Pouchkine fut le premier à comprendre que le paysan était un frère et non un esclave; il fut le premier à nous parler littérairement de ce peuple qu'il avait profondément étudié et auquel il s'attacha après avoir compris toute sa force morale. Il aima son pays et son histoire. Aussi fut-il un écrivain national dans toute la force de l'expression. Voilà la caractéristique de Pouchkine; c'est ainsi que le comprennent unanimement tous les critiques russes.

Eugène Morat expose la situation des *partis en Suisse*. Il y a aujourd'hui quatre groupes d'opinion dans

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes* dans notre numéro du 15 Mai. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.

la république helvétique : droite catholique, centre libéral, gauche radicale et extrême gauche. La droite manque de cohésion ; elle n'est représentée au Conseil national que par 30 membres divisés sur les questions économiques et sociologiques. Le centre libéral ne compte plus que 14 députés. Son influence est minime dans les débats législatifs, mais considérable dans le peuple qui dispose du referendum. Le parti dominant est la gauche radicale. Grâce à ses 88 sièges il a la majorité dans tous les votes ; aussi est-il devenu autoritaire. Quant à l'extrême gauche, elle est de création récente. Les forces respectives des partis déterminent l'orientation de la démocratie. — Le baron J. Angot des Rotours parle de la *Croisade contre l'alcoolisme*, en indiquant ce qui a été préconisé pour combattre le mal et les résultats obtenus. Travail intéressant, mais qui n'apporte aucune nouvelle donnée sur la question. — François Mury rend compte de son voyage en 1889 dans l'*archipel de Samoa* et voit dans le récent conflit entre les Allemands et les Anglo-Américains à Apia « le triomphe de la morale punissant les coupables de leur forfait au moyen de leurs propres armes. »

Revue de Paris. — 15 Mai. — Albert Pingaud dans *Napoléon III et le désarmement* rappelle qu'à deux reprises différentes, en 1863 et en 1870, les Puissances reçurent et discutèrent des propositions qui avaient pour objet la réduction ou la limitation de leurs forces militaires.

La première de ces propositions fut l'œuvre personnelle de Napoléon III. Elle était la résultante des idées de paix perpétuelle qui l'avaient toujours hanté et auxquelles il revint souvent soit dans ses écrits avant son avènement à l'Empire, soit, plus tard, dans ses manifestes et ses discours.

L'auteur nous affirme que ce n'était point là « une tendance spéculative, mais un système arrêté ». En 1863 le moment parut favorable pour réaliser ce projet. La question du désarmement fut nettement posée à l'Europe. Les organes de la presse française et étrangère l'accueillirent d'abord avec enthousiasme, mais, à l'entraînement de la première heure succédèrent bientôt les réflexions, les objections, les craintes de difficultés. Quant aux puissances, elles répondirent presque toutes en des termes qui équivalaient à une fin de non-recevoir. Une seule, l'Italie, donna son adhésion pleine et entière.

Les autres consentaient vaguement à discuter le projet, tout en faisant des réserves sur les questions vitales pour elles : celle de la Vénétie pour l'Autriche, de la Pologne pour la Russie. La Prusse ne voulait procéder qu'à un échange d'idées préparatoires et l'Angleterre refusait de s'engager avant de connaître avec plus de précision quelles étaient les véritables intentions de l'Empereur.

Dans ces conditions, le projet avorta. Le comte Daru pensa pouvoir le reprendre en mettant la France et la Prusse, par un désarmement simultané, dans l'impossibilité d'en venir aux mains. Lord Clarendon appuya d'abord ces vues et, pour en assurer le succès, il se chargea de présenter la proposition à Berlin au nom de son gouvernement. Mais M. de Bismarck fit remarquer que la Prusse ne pouvait pas toucher à ses institutions militaires, bien qu'elle « ne soit pas une nation conquérante », ajoutant qu'avant de désarmer elle devait non seulement considérer l'état de ses forces, mais encore les dispositions des puissances voisines, Russie, Autriche, France. Cette restriction équivalait à un refus. Pour la seconde fois, la doctrine de pacification était mise en échec.

Elle n'a pu être réalisée dans le premier cas, parce que ses limites étaient trop étendues, dans le second cas parce que sa portée était trop restreinte et que deux puissances seulement devaient la discuter. Il fallait pour la faire triompher trouver une nouvelle formule qui, empruntant à la première sa généralité, à la seconde sa précision, étendît, comme l'une, le nombre des Etats à consulter et limitât, comme l'autre, le nombre des questions à débattre. C'est cette formule que le tsar vient de donner à sa proposition.

La suite de l'étude anonyme sur *Notre marine de guerre*, par ***.

L'auteur répète que « notre marine n'est plus de son temps ».

Elle n'a pas aperçu la nécessité de se réformer peu à peu; elle n'a pas vu ou n'a pas voulu voir la cause de ses maux. Elle a trop souvent, par des changements mal étudiés, compliqué encore son mécanisme; elle n'a pas réussi à sortir de l'ornière. Aussi se contente-t-elle aujourd'hui de constater le mal et de se dire qu'il n'y a rien à faire ou plutôt qu'il y a trop à faire.

Au fond, de quoi s'agit-il? De réorganiser et non de faire *table rase*. Prendre comme base l'organisation logique de nos navires armés, puis passer aux arsenaux, ensuite à l'administration centrale, enfin au budget. *** indique les remèdes, à côté de l'exposé des abus et des erreurs.

Il faut remettre de l'ordre dans le désordre, rendre à chacun sa compétence, diviser le travail et donner à chacun la responsabilité de ses actes.

Mais

il ne saurait y avoir de responsabilité réelle que si cette responsabilité est financière, et, partant, nul ne peut donner un ordre s'il n'est responsable de la conséquence financière de cet ordre.

Le moyen est radical assurément, il reste à savoir quelle est la Chambre qui le votera et le ministre qui, en dépit des bureaux, l'appliquera. — Des mémoires, peut-être apocryphes, de CHOISEUL, sur sa *liaison avec Mme de Pompadour* et des lettres inédites du *duc de Barante* sur les événements de 1848, *après la révolution de février*. — Des vers de JACQUES RICHEPIN.

Revue des Deux-Mondes. — La suite d'une série d'études rétrospectives : le comte D'HAUSSONVILLE continue son portrait de *la duchesse de Bourgogne à la cour*; EMILE OLLIVIER donne un nouveau chapitre de ses considérations sur *Napoléon III général en chef*, qu'il nous dépeint ici à Magenta et à Solferino; PAUL JANET termine sa *Philosophie de Pierre Leroux* par la critique du livre de « l'Humanité ». — Plus actuel, PIERRE DE COUBERTIN trace un tableau intéressant de l'*Education en Hollande*. « *Collégiens et Etudiants* », les premiers passant par l'école élémentaire, le gymnase, l'école moyenne; les seconds inscrits aux universités d'Utrecht, Leyde, Amsterdam, Groningue, à l'Ecole polytechnique de Delft, à l'Ecole coloniale de la même ville, aux écoles spéciales de l'armée, de la marine, de l'agriculture, tous suivent une filière dont on nous explique le mécanisme. Ce dernier diffère assez sensiblement de ce qui existe en France. Ainsi les écoles élémentaires sont divisées en sections correspondant à la fortune des parents. En outre, l'éducation pendant toute la période de l'enfance jusqu'à l'âge adulte, est soumise à l'influence directe de la famille. D'où cette conséquence heureuse que les études primaires et secondaires sont contrôlées par les parents. Les examens sont aussi plus rationnels que chez nous. Ils ne sont destinés qu'à former des éléments d'appréciation pour la délivrance des certificats d'études et il n'y a pas de baccalauréat. L'étude des langues vivantes est, principalement dans les écoles moyennes, pratique et sérieuse.

Jamais on ne sera, en France, à même d'enseigner les langues vivantes comme elles sont enseignées en Hollande. La raison en est simple. Les Hollandais qui aiment leur langage, qui l'apprennent à fond et le parlent habituellement entre eux, se rendent parfaitement compte de leur infériorité numérique et savent que pour se maintenir à l'avant-garde de la civilisation, ils doivent connaître aussi le langage des peuples qui les entourent. Aussi l'allemand, le français, l'anglais leur sont familiers. Dans les milieux intellectuels et commerciaux, comme dans les classes riches, on arrive à les parler avec une perfection rare. Revues, livres, journaux illustrés pénètrent dans les demeures hollandaises sous leur forme originale. Cela crée pour l'écolier une atmosphère bien différente de celle qu'ils respirent chez nous.

L'auteur met en regard l'enseignement français et l'enseignement hollandais dans les différentes branches de leurs programmes et il aboutit à cette juste conclusion qu'il y aurait avantage pour nous à ne pas négliger les exemples et l'expérience d'autrui.

Après avoir fait de nombreux sacrifices pour ses écoles primaires, la

France s'étonne et s'inquiète de ne pas voir le niveau de l'instruction s'élever davantage dans les rangs populaires. Elle se sent forcée de faire appel aux municipalités, aux associations particulières, aux bonnes volontés individuelles pour créer des cours d'adultes et empêcher que le fragile échafaudage de connaissances acquises à l'école ne s'écroule tout entier Les lycées ne lui donnent pas non plus de grandes satisfactions. Elle constate qu'il en sort des hommes peu faits pour la vie libre, moins encore pour les carrières d'initiative et de responsabilité; elle se demande si l'internat n'est pas responsable de cet état de choses ou si même des programmes d'études rajeunis et modernisés suffiraient à y remédier. Enfin quelque désillusion lui est venue de ses étudiants dont elle avait récemment comblé les vœux en les rétablissant dans leurs privilèges d'antan et en qui elle avait cru pouvoir dès lors placer sa confiance. L'expérience des Hollandais nous ouvre sur chacune de ces questions des aperçus intéressants.

Des pages remarquables de ROBERT DE LA SIZERANNE sur *les Paysans au Salon de 1899* et sur les peintres qui de nos jours ont emprunté le plus spécialement leurs inspirations et leurs sujets de tableaux à la vie rurale : Millet, Jules Breton, Lhermitte et parmi les jeunes Cottet, Burnand, Montenard. Citons ces réflexions d'une si haute philosophie sociologique et d'un style si impressif :

Le corps rural a conquis une âme. Et c'est précisément l'âme mesurée, prudente et forte qui convient à refaire une société telle que la nôtre. Le paysan est préparé, par les conditions mêmes de son labeur, à deviner les conditions de la vie sociale et du gouvernement. Ne pouvant rien créer sans la collaboration du temps, ne pouvant, comme l'ouvrier, transformer sous ses doigts instantanément la matière, il garde le sens du passé. Etant propriétaire, si petit que soit son gouvernement, il acquiert le sens du gouvernement. Car, de même que gouverner, cultiver c'est prévoir. Connaissant les longs projets, les soucis des débutants, il comprend le rôle du « patron » son labeur moral, sa direction nécessaire. Travaillant souvent ou ayant travaillé, jeune, pour un propriétaire plus riche, il éprouve aussi des sentiments de tâcheron. Patron et ouvrier tour à tour, il revient à lui et réconcilie dans sa propre destinée les deux âmes antagonistes du capital et du travail. Les savants qui le méprisent pourraient apprendre de lui. L'agronome raille sa routine et l'économiste sa parcimonie, mais sa parcimonie est le grand secret de son succès, là où l'agronome aux vastes conceptions échoue, et si sa « routine » a parfois retardé des progrès nécessaires, elle a aussi sauvé des généralisations hâtives et des expériences imprudentes, l'agriculture de la France... Il aime mieux la terre que l'or et dans cette terre de France qu'il fouille il trouve plus d'or qu'aux Klondyke et d'une espèce qui se renouvelle toujours. Il y trouve notre trésor de guerre et la réparation de toutes nos erreurs financières en temps de paix.

Revue philanthropique. — 10 mai. — L. ALBANEL et le D[r] LEGRAS continuent leurs importantes observations pratiques, cliniques et statistiques sur l'*Enfance criminelle à Paris* et s'occupent, cette fois, des voleurs.

Chez l'enfant le vol est le frère jumeau du vagabondage; cependant l'état d'âme du jeune voleur est très sensiblement dissemblable de celui du jeune vagabond, et c'est une indication dont on peut tirer profit pour le traitement moral des délinquants mineurs.

Les enfants voleurs peuvent être classés en trois groupes, voleurs à l'étalage, voleurs à la tire, voleurs au *radin*. Ce dernier genre de vol consiste à soustraire de l'argent dans les tiroirs-caisses grands ouverts. Il y a des bandes organisées de petits voleurs; ceux-ci ont de 7 à 13 ans, garçons et fillettes. Les auteurs ne font ici que constater les méfaits commis, en se réservant de donner, dans la suite de leur travail, les conclusions de leurs observations. — LOUIS LUCIPIA analyse le fonctionnement des divers *services de fraternité sociale* dans le III[e] arrondissement de Paris (bureau de bienfaisance, maison de secours, curatelle des pauvres et secours de différentes natures, crèche municipale laïque, prêt gratuit de couvertures, caisse des écoles, patronage laïque, soupe populaire).

C'est un premier pas vers la municipalisation de l'assistance publique, réforme qui s'imposera lorsque tout le monde sera convaincu que le secours public, quand il est obligatoire, est dû par la commune, sauf le devoir pour le département et pour l'Etat d'aider la

commune, lorsqu'elle est dans l'impossibilité matérielle de s'acquitter de ce qui lui incombe.

La fin de l'*hospitalité de nuit en France* par Louis Rivière.

Revue Scientifique. — 13 Mai. — Zaborowski démontre quels peuvent être les bienfaits de *l'enseignement coranique dans les écoles françaises en Algérie*. L'auteur est de ceux qui croient avec une profonde conviction que dans notre développement colonial « l'école est notre grande ressource » et qu' « elle seule élèvera méthodiquement l'intelligence de l'indigène, en le modifiant en notre faveur, en l'éclairant mieux sur ses intérêts, et aussi sur sa réelle dépendance vis-à-vis de la formidable civilisation industrielle de l'Europe ». Seulement on a eu le tort de faire en Algérie de l'école un instrument de propagande purement religieuse, la seule à laquelle les indigènes se montrent rebelles. C'est contre ce système qu'il faut réagir. — Daniel Bellet explique le parti que l'on peut tirer, en cas de guerre, des *croiseurs auxiliaires*, c'est-à-dire des paquebots, steamers, bâtiments, appartenant à des compagnies ou à des particuliers. — La préface du nouvel ouvrage de Lombroso : *Le crime, cause et remèdes*.

20 mai. — Suite des pensées élevées de *Sully Prudhomme* sur la *méthode expérimentale et les causes finales*. Notre cher et grand poète s'y révèle en philosophe soucieux de toutes les exigences du raisonnement scientifique. Dans sa nouvelle réponse à Charles Richet, il s'efforce avant tout de fixer la position que les savants devraient prendre dans la question des causes finales, question si compliquée et par cela même réellement sujette aux controverses. Après avoir donné une analyse essentielle de la méthode positive et expérimentale, l'auteur s'attache à résoudre la question des relations des causes finales et de la science positive, et constate avec justesse que la science interdit l'analyse de l'être métaphysique.

Mais elle n'en nie pas l'existence, car le raisonnement conduit à l'admettre, mais la pénétration en est impossible à l'expérience.

A. Ramsay : *Les nouveaux gaz de l'air*.

Revue Générale des Sciences. — 15 Mai. — Donne un travail important de Jules Soury sur la *Sensibilité animale et végétale*. S'appuyant principalement sur les recherches et les expériences de W. Pfeffer et de E. von Bær, le savant directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes apporte ici de nouvelles spéculations philosophiques et des observations scientifiques d'un grand intérêt pour l'élucidation de problèmes dont il s'est déjà occupé dans d'autres études et qui se résument comme suit:

De différence de nature entre les végétaux et les animaux, il n'en saurait exister, la communauté d'origine de tous les êtres vivants étant scientifiquement démontrée. Aux points de vue anatomique et morphologique les plantes et les animaux présentent les mêmes problèmes de physiologie générale. Et il n'en va pas autrement pour cette étude des états internes de la vie qu'on nomme psychique.

Svante Arrhénius déduit de l'étude des *oscillations séculaires de la température* à la surface du globe que « le rayonnement solaire peut diminuer d'une manière très notable, sans qu'il s'ensuive nécessairement un abaissement de la température terrestre », et qu' « en moyenne celle-ci n'a pas subi de variation appréciable depuis les temps historiques ».

Quinzaine. — 16 mai. — Des documents inédits sur *Montalembert et Mgr Parisis*, communiqués par l'abbé M. Follioley. — Le R. P. Bremond examine le curieux problème de l'influence du prêtre au point de vue pédagogique. Le prêtre a beau être professeur, il ne cesse pas pour cela d'être prêtre et *comme tel* il exerce incontestablement une influence sur l'enfant. Et cette influence, comment se manifestera-t-elle au point de vue de la *formation littéraire*? Pour l'auteur, le prêtre est tout indiqué comme guide des âmes enfantines. N'est-il pas un symbole de sacrifice? Et le père Bre-

mond de tracer ce portrait idyllique de prêtre-professeur :

Il relève ces âmes, il les soutient, il les amène à rompre la glace de timidité qui gêne leur expansion, et à laisser paraître dans leurs paroles et dans leurs travaux ce qu'il y a de meilleur en elles. Il ne se hâte pas d'étouffer les illusions généreuses, car il croit encore lui aussi, d'une âme d'enfant, à tout ce qui fait battre ces jeunes cœurs. Ni lui, ni ses élèves n'ont encore subi les expériences vulgaires de la vie et ils sont encore tout près de celui qui a fait venir à lui les petits enfants.

La poésie étant l'affaire des saints, comme disait saint Jérôme, le Père Bremond nous dira que le prêtre est de droit membre de cette famille choisie et que par conséquent la poésie lui appartient.

REVUES ECONOMIQUES ET SOCIALES

Journal des Economistes. — 15 mai. — G. de Molinari, à propos de *la Conférence de la Haye*, émet l'opinion que le concert européen acquerrait, par l'adjonction des Etats secondaires, une autorité plus grande. « Cette extension ne figure point dans la circulaire du comte Mouraview, mais contribuerait certainement à la réalisation des intentions généreuses du tsar. » — Ernest Martineau réclame *la réforme de l'enseignement dans nos Ecoles de Droit*, et voudrait qu'au lieu de donner pour base au droit national les principes du droit romain, on reprit la tradition de 89 en adoptant pour assises de notre législation la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen et en établissant

sur les ruines de la cité antique, des traditions romaines répudiées et envisagées uniquement au point de vue historique, un système d'enseignement ayant pour fondement le droit de l'individu, les droits naturels et imprescriptibles de liberté et de propriété inscrits dans la conscience et dans la raison de tout individu humain.

H. Bouet considère le *féminisme au point de vue économique*. L'auteur prouve que le caractère dominant du féminisme en France c'est sa tendance socialiste et il y voit un danger. Il reconnaît toutefois que les revendications féministes ont droit à l'examen et au débat. Citons quelques chiffres curieux de statistique féministe :

Dans la plupart des pays qui font des récensements réguliers de la population, le nombre des femmes dépasse notablement celui des hommes. En France, sur 38.133.385 habitants il y a 19.201.031 femmes et 18.932.354 hommes; en Suède, sur 4.962.568 âmes on compte 2.550 564 femmes et 2.412.000 hommes; en Autriche, la population féminine dépasse la population masculine de 800.000; en Angleterre, de 1.200.000; en Allemagne, de 1.000 000.

Aux Etats-Unis, dans les cent principales bibliothèques la moitié des employés sont des femmes et l'on est très satisfait de leurs services. Les femmes représentent dans les écoles primaires 95 p. 100 du personnel. Les femmes professeurs dans les Collèges et les Universités dépassent un total de 900. Plus de 1.250 femmes sont ministres du culte. Il y a 250 avocates et un très grand nombre de femmes médecins.

La Mine aux Mineurs, par Emmanuel Ratoin et les *Banques d'émission suisses*, par G. François.

Revue socialiste. — Mai. — Louis Durieu nous révèle quelle est la vraie situation du *prolétariat juif en Algérie* et établit par des chiffres que la misère est affreuse dans ce milieu social, et que, jusqu'à présent, l'antisémitisme a eu surtout pour résultat de réduire à un dénument indescriptible des milliers de malheureux israélites. L'auteur donne le tableau suivant qui se passe de commentaire :

	Dép. d'Oran	Dép. d'Alger	Dép. de Constantine
	—	—	—
Population israélite..	22.022	17.092	13.922
Nombre de ménages.	5.991	3.513	2.628
Ménages indigents...	2.749	1.799	1.796
Ménages secourus.....	1.152	504	616
Nombre des secourus.	4.523	1.750	2 786
Total des indigents...	10.751	6.153	7.974

Sur 53.036 (*population totale israélite*) *il y a* 24.878 *indigents*. Nous renvoyons à l'article même pour les détails qui sont navrants et odieux. — Paul Louis dans le *Socialisme et l'Expansion coloniale contemporaine* soutient que « la colonisation du XIXe siècle n'a concouru qu'à l'opulence insolente de quelques trafiquants d'argent dressés

par leurs rafles éhontées au-dessus de l'humanité vulgaire. Elle reste la plus gigantesque opération de drainage financier dont l'histoire porte la trace ». — JEAN MÉLIA étudie *Balzac révolutionnaire* et prouve que M. Brunetière, dans sa conférence de Tours, n'a rien compris à l'œuvre du grand romancier. Victor Hugo a dit de l'auteur de la *Comédie humaine* :

« A son insu, qu'il le veuille ou non, il est de la forte race des écrivains révolutionnaires ». C'est bien ainsi qu'il faut le juger, encore qu'il ait fait profession d'opinions cléricales et royalistes. Aussi les hommes d'avant-garde peuvent et doivent-ils le revendiquer comme leur.

Revue Politique et Parlementaire. — 10 Mai. — DE MARCÈRE, dans une lettre ouverte à M. Marcel Fournier sur la *Constitution et la Constituante*, déclare que, pour lui, « le système gouvernemental en France est à changer complètement » et qu'il faut « modifier la Constitution de fond en comble », tout en maintenant la République, qui est le régime qui convient le mieux à notre état social. — LOUIS RIVIÈRE fait l'historique *d'un siècle de lutte contre le vagabondage* en passant en revue ce qui s'est fait à cet égard depuis le premier Empire, et en précisant pour quelles causes la législation actuellement en vigueur sous ce rapport est impuissante. L'auteur donne son appui à la proposition de loi sur le vagabondage et la mendicité dont la Chambre a été saisie le 25 janvier dernier par le député de la Haute-Garonne, M. Jean Cruppi. — Encore un adversaire de l'*éducation gréco-latine*, qui, « autrefois étroite, est devenue impraticable ». X TORAU-BAYLE reprend la question déjà tant controversée, et sans faire un plaidoyer en faveur de l'un ou de l'autre des deux camps, classique ou scientifique, pèse tour à tour leurs arguments pour et contre en établissant que les programmes d'autrefois ne répondent plus *aux besoins de l'enseignement moderne*. « L'éducation doit être élargie et se débarrasser des grammaires et syntaxes antiques, pour devenir plus libérale en mettant au premier rang le développement du sens critique ». La thèse peut être bonne et logique, mais la formule est singulièrement obscure.

Réforme Sociale. — 16 Mai. — Le R. P. PIOLET répondant à ceux qui parlent de l'impossibilité de *l'émigration de la bourgeoisie aux colonies*, fait la statistique de l'encombrement excessif des carrières et professions choisies par la bourgeoisie française et les hautes classes de la société et prouve que l'écart entre le nombre des candidats et le nombre des reçus ou « casés » présente un chiffre considérable d'éléments tout prêts pour l'émigration. Le seul moyen de remédier à la pléthore des « refusés » est de diriger leurs efforts vers le travail colonial. — Le BARON JULES D'ANETHAN relève la *statistique criminelle en Belgique* d'après les récentes publications officielles. Dans la dernière période quinquennale (1893 - 1897) les moyennes annuelles des crimes jugés par les cours d'assises belges ont été inférieures à celles des cinq périodes quinquennales antérieures. On constate aussi depuis quelques années une diminution des condamnations prononcées par les tribunaux correctionnels. Par contre le nombre des crimes et délits dont les auteurs sont restés inconnus s'est considérablement accru. De 1881 à 1885 il était de 10.236, et en 1897 il s'est élevé à 24.306. En dix-sept années, 90.037 crimes et délits sont restés impunis.

Les infractions non réprimées se multiplient d'une façon inquiétante pour l'ordre et la sécurité publique. A diverses reprises, des membres du Parlement belge ont signalé ce péril en dénonçant l'impuissance de la police et des parquets devant les vols, les maraudages, les braconnages en bande et à main armée qui terrorisent les populations. Ce mal est aujourd'hui si intense qu'à l'occasion de poursuites les témoins n'ont pas osé faire connaitre les coupables, de peur de vengeances personnelles.

Mouvement socialiste. — 15 mai. — AUGUSTE BEBEL, *le militarisme et la democratie socialiste* (traduit de l'allemand). — EMILE VANDERVELDE, l'*influence des villes sur les cam-*

pagnes (1er article) : la propriété foncière dans la province d'Anvers.

Signalons un nouveau périodique (mai 1899, n° 2), **La Jeunesse Socialiste**, qui paraît chaque mois en une plaquette à Toulouse, revue vaillante et qui aborde avec indépendance les problèmes brûlants du jour.

REVUES INDÉPENDANTES

Revue Blanche. — 15 mai. — *Des notes sur Balzac*, par Gustave Kahn, avec illustrations de Vallotton. Des idées neuves et une critique bien personnelle, n'ayant rien de commun avec toutes les banalités qui se répètent à propos du centenaire de Balzac.

Le génie de Balzac est fait d'observation et de grossissement. L'observation est de valeur inégale, puisque excellente pour certains individus, médiocre pour les généralités sociales. Le grossissement est permanent, il n'est pas lyrique, il n'est pas épique, il n'est pas non plus boursouflé. Il arrive, sur une matière qui n'est que bonne, à des effets de toute beauté. Dans une observation réaliste incomplète une intensité romantique qui a des tares. Ce qui fait la beauté de l'œuvre, c'est son mouvement, c'est le passage réitéré et toujours dramatique des figures à demi vraies, à demi chimériques.

Paul Louis analyse *la crise commerciale de l'Angleterre* et montre comment elle a pour réaction forcée l'élargissement du domaine britannique.

Thadée Natanson examine quelle place occupent, dans ce qu'on appellera l'Ecole française du XIXe siècle, *Corot et les impressionnistes*, parmi lesquels on ne saurait oublier « ce prodige qu'est Renoir ».

Ces peintres, doués admirablement, soucieux uniquement de varier, d'assouplir leur métier, d'en connaître et d'en posséder les ressources qui sont pures, auront fait bon marché des passants. Ils ne s'adressent qu'à ceux qui ont un instinct capable de saisir leurs dons. S'ils ont prouvé victorieusement que la peinture doit être l'objet essentiel d'un tableau, que l'artiste a le droit d'exposer la représentation qui lui plait des objets, signifier les sensations à la guise de son talent, ils auront élargi et pacifié l'horizon.

L'Ermitage. — Mai. — Des vers de Viélé Griffin, Emile Verhaeren, Charles Guérin, et des proses d'André Gide (*Neopsus*), d'Edouard Ducoté (*Vie apocryphe d'un saint*); un extrait des *Chansons du Jeune Ofag*, traduit du suédois d'Ola Hansson par Georges Khnopff.

L'Aube méridionale (de Montpellier) — Avril-Mai — consacre un numéro spécial aux *Jeunes poètes du Midi*. Chaque province occitaine y a ses représentants : Guyenne, Gascogne et Béarn, Languedoc et Comté de Foix, Roussillon, Provence et Dauphiné, et les chansons ensoleillées se marient aux rythmes ailés, les strophes aux sonnets. Cette anthologie se rattache au mouvement de décentralisation littéraire qui s'accentue surtout dans le Midi de la France.

....

Dans le dernier numéro de la *Revue Franciscaine*, il y a des pages très intéressantes relatives à la découverte d'un nouveau document primitif de l'histoire franciscaine, la *Légende de Saint François* par Julien de Spire, maître de chapelle de Saint-Louis, que tous les érudits avaient déclarée perdue, mais que le R.-P. Ferdinand, Frère-Mineur du couvent de Bordeaux, vient de retrouver. Le père Ferdinand signale et étudie minutieusement le texte de cette légende, que les Bollandistes avaient jadis rencontrée, mais sans en soupçonner l'auteur; il démontre qu'il est bien de Julien de Spire et qu'il est antérieur à l'année 1241; il en fait enfin ressortir l'importance, à certains points de vue. Cette découverte complète la publication récente du *Speculum perfectionis de Fr. Léon*, par M. Paul Sabatier et celle du texte intégral de la *Légende des Trois-Compagnons*.

Dans le *Progrès Médical*, Mlle le Dr Lipinska a des pages intéressantes sur les *femmes médecins à Rome*. Plusieurs auteurs parlent de ces femmes médecins et entre autres Scribonius Largus (73 ans après J.-C.). Dans son livre d'ordonnances, il nous offre deux prescriptions, empruntées à deux femmes (contre l'épilepsie et contre les coliques). Dans le recueil des œuvres complètes d'Octavius Horatianus (IVe siècle), nous trouvons plusieurs noms de femmes médecins. Le 3e livre est dédié à une Victoria, femme médecin, et au 7e livre il mentionne une Leoparda et lui emprunte même un médicament contre l'hydropisie. Les monuments funéraires apportent également de nombreuses preuves de l'existence des femmes médecins à Rome.

Revues Anglaises et Américaines

Century. — Mai. — Les récits des épisodes de la dernière guerre commencent à s'épuiser. Pour amener une diversion, on nous donne aujourd'hui *Le récit des capitaines*, où chaque commandant des navires engagés raconte, pour ce qui le concerne, la bataille navale du 3 juillet. Nous en retiendrons seulement cette opinion unanimement exprimée, que la conduite de l'amiral Cervera, au moment de sa sortie de Santiago, est techniquement inexplicable. Une tentative de nuit aurait eu infiniment plus de chances de succès. Sortir en plein jour, c'était se condamner d'avance à la défaite. En outre, la route choisie, vers l'ouest, supprimait les dernières chances de réussite. — R. D. Mackenzie décrit la récente *Eclipse de soleil* de Benarès. — Citons encore, de M. James T. Field, la vie de *Deux amoureux de littérature et d'art*, qui ne sont autres que Charles et Mary Cowden Clarke.

Contemporary. — Mai. — Un numéro exceptionnellement remarquable. Tous les articles offrent un réel intérêt, et la part est largement faite à l'actualité. Le professeur finnois Westermarck, exposant la *Situation de la Finlande*, fait remonter les responsabilités au gouverneur général Bobrikov, « un homme complètement étranger à l'esprit de la vie nationale finnoise ».

Il montre pour la Presse un mépris qui, à nos yeux, est un véritable cynisme. Il a déjà supprimé un journal et suspendu la publication de deux autres. Depuis son arrivée et particulièrement après son manifeste, le pays a été envahi par les mouchards et les gendarmes. On arrête les enfants dans les rues pour leur demander ce qu'on leur enseigne à l'école et quelles conversations leurs parents tiennent à la maison. On leur offre même de l'argent. Nous ne savons pas si le gouverneur général prend une part directe à cet abominable système d'espionnage ; en tout cas, il était absolument inconnu en Finlande avant son arrivée. On nous traite comme des rebelles, sans que nous ayons manifesté le moindre symptôme de rébellion.

Cette rébellion ne se produira jamais. La Finlande ne résistera que pacifiquement à tout ce qui est contraire à la charte jurée. Sa seule arme sera cette culture d'esprit et de caractère qu'elle doit à sa civilisation scandinave. — L'abbé Bourier étudie et analyse *Le mouvement évangélique dans le clergé français*. Il divise les prêtres français en trois catégories : ceux qui croient encore et veulent réussir à tout prix ; ceux qui ont perdu la foi, mais tiennent à leur profession ; et enfin un troisième groupe, « une élite, composée de jeunes prêtres, qui aspirent à une réforme du catholicisme ». Ces derniers marquent un retour vers le christianisme primitif et tirent plutôt leurs inspirations de l'Evangile que des Pères de l'Eglise. Quant à ceux « qui se sont évadés », on a ouvert pour eux à Sèvres une maison où ils peuvent trouver l'hospitalité en attendant une situation. Des prêtres en fonction y viennent même s'instruire et retournent ensuite prêcher dans leurs paroisses l'Evangile, « au lieu des dogmes et des superstitions de Rome ». — Miss Ada Cone a une étude très documentée sur *La femme anglo-saxonne et le commerce français*. Il résulte de ses données que le commerce de la France repose en très grande partie sur les achats de la femme anglaise et américaine. Il n'y a aucune exagération à dire que les productions les plus délicates, les plus coûteuses, les plus artistiques de l'exportation françaises sont consommées en Angleterre.

Les spécialités de l'industrie française sont les tissus, les fourrures d'imitation, les vêtements, les modes, les fleurs artificielles et les accessoires du vêtement, comprenant la bijouterie, les gants, les boutons et les éventails. Pour la seule industrie des tissus, l'exportation atteint un chiffre de 711 millions, sur lesquels l'Angleterre achète pour 281 millions et l'Amérique pour 123 millions, ce qui fait les quatre septièmes de l'exportation totale. Sur les 270 millions de soies exportées, l'Angleterre en prend pour 120 millions

et l'Amérique pour 75 millions... Les rubans atteignent 30 millions, dont l'Angleterre et l'Amérique réunies absorbent les quatre cinquièmes. Elles absorbent de même les deux tiers de la passementerie, les dix-huit dix-neuvièmes de la dentelle de soie, l'Angleterre seule prend la presque totalité des exportations de soies brutes. Sur les broderies et dentelles de coton, dont l'exportation se monte à 128 millions, l'Angleterre et l'Amérique consomment 126 millions. Les gants de femme sont une des spécialités les plus réputées de l'industrie française. Leur exportation se monte à 49 millions, dont 29 pour l'Angleterre et 18 pour les Etats-Unis... Le deuil de trois semaines imposé à l'Angleterre par la mort du duc d'Albany a coûté plus de 15 millions à la seule exportation parisienne.

La France subit le sort de l'artiste créateur. Elle ne produit pas pour les masses et ne peut compter, par suite, que sur un public spécial et limité. C'est là une des principales causes de ses insuccès coloniaux. — Le célèbre peintre Verestchagin nous donne d'intéressants souvenirs sur *Meissonnier*, dont il fit la connaissance en 1880, et qui se montra fort effrayé par les tableaux de l'artiste russe. Parmi les anecdotes caractéristiques dont l'article fourmille, nous choisirons la suivante, tout à fait propre à faire juger les procédés de Meissonnier. C'est Verestchagin qui raconte :

— Comment, lui demandai-je, avez-vous peint la route couverte de neige de votre *Napoléon en 1814*?

En réponse à ma question, il tira de dessous la table une plateforme basse d'environ un mètre et demi carré et dit : « C'est-là dessus que j'ai préparé tout ce qu'il me fallait : la boue, la neige et les ornières. Je pétris la terre glaise et je fis rouler plusieurs fois dessus cette petite pièce de canon. Avec ce fer à cheval, j'imprimais les pas des chevaux. Je continuai cela jusqu'à ce que j'aie obtenu ce que je voulais. Je salai ensuite et ma route fut prête.

— Et pourquoi avez-vous salé?

— Pour obtenir le brillant de la neige. Vous riez? Comment auriez-vous fait?

— C'était très ingénieux, répondis-je, et je vous fais mes compliments. Mais, moi, si j'avais été à votre place, je serai parti pour la Russie où toutes les routes sont à peu près dans l'état que vous cherchiez et j'aurais peint d'après nature.

— Oui, mais nous autres Parisiens, nous ne nous déplaçons pas si facilement!

Meissonnier, toujours distrait, toujours absorbé, finissait par se fâcher avec tous ses amis. Vérestchagin ne fit pas exception à cette règle. — Richard Heath nous donne de lamentables détails sur *la Moralité des paysans en Prusse*. Les naissances illégitimes qui sont de 8 p. 100 dans la Prusse Occidentale, montent à 13,80 p. 100 dans le Mecklembourg, et les mariages qui régularisent des naissances illégitimes atteignent l'effrayante proportion de 51 p. 100. — Thomas Holmes plaide l'indulgence pour ce qu'il appelle *Les ivrognes respectables*, c'est-à-dire ceux qui, habitués à s'enivrer, n'ont cependant jamais été condamnés pour crimes ou délits.

Fortnightly. — Mai. — *La conférence de la Paix* vient à peine de commencer ses travaux,qu'on lui en prédit déjà l'inanité. Diplomaticus constate que ce rêve pacifique a été fait trois fois au cours du siècle qui finit : par la Sainte-Alliance de 1815, ce qui ne fut qu'une fraude solennelle; par l'invitation de Napoléon III en 1863, invitation déclinée par l'Angleterre; et enfin par le Tsar Nicolas II. Il en sera de celle-là comme des deux premières, les obstacles étant insurmontables.

Il n'y a pas que l'Alsace. Il y a les provinces russes de la Baltique, qui devraient être allemandes ; la Finlande, qui devrait être suédoise ; le Schleswig-Holstein, qui devrait être danois ; la Savoie, Trente et Trieste, qui devraient être italiens ; Anvers, qui devrait être hollandais : la Bosnie et l'Herzégovine, qui devraient être serbes ; la Macédoine, réclamée par quatre rivaux ; et Gilbraltar, qui, géographiquement, est espagnol. Il y a également la question des Dardanelles, qui ne saurait être discutée sans amener la retraite des représentants du Tsar et le pouvoir temporel du Pape, qu'on ne saurait ignorer. Et la liste ne se limiterait même pas à l'Europe. M. Notovitch a fait observer que si l'on obtient la victoire pour les principes d'équité et de droit, il faudra s'occuper aussi de la légitime propriété de l'Egypte et des Antilles.

L'auteur constate que jamais l'âge

d'or n'a paru si éloigné de nous. Jamais le militarisme n'a été aussi puissant; et, non seulement il mène les nations à la banqueroute, mais encore il paralyse le développement de leurs libertés politiques. — Etudiant à son tour *La question finlandaise*, R. Nisbet Bain désavoue hautement tout ce qui pourrait être dirigé contre l'honneur personnel du Tzar. Si le peuple finnois a à se plaindre, il n'a souffert que par le fait des autorités russes et non du souverain. — Miss Gertrude Tackevell nous dévoile encore un enfer industriel anglais où les ouvriers, qui sont des enfants ou des femmes, connaissent *la journée de dix-sept heures*. Il s'agit des fabriques de confitures, qui ne sont point soumises aux prescriptions de la loi sur les manufactures, en raison de la nature précaire des matières qu'elles emploient.

Pendant la plus grande partie de l'année, des enfants de treize ans et au-dessus travaillent de six heures du matin à dix et onze heures du soir... Aussitôt apportés, les fruits sont versés dans d'énormes bassines en ébullition; d'où s'élève un nuage de vapeur qui, se répandant dans la salle sans trouver d'issue, se condense et ruisselle sur les cheveux et le visage des ouvrières. De cette atmosphère à 35 degrés de chaleur humide, les malheureuses sortent, après le travail, à l'air froid de la nuit; d'où des rhumes et des bronchites, qui aboutissent le plus souvent à la pneumonie et à la phtisie. Les ouvrières travaillent aux pièces, pour un salaire de 9 à 10 francs par semaine... La confiture, versée souvent trop chaude, fait éclater les bouteilles et quantité d'ouvrières sont blessées, estropiées même pour la vie.

Il faut ajouter certains travaux accessoires absolument effrayants. Il n'est pas rare de voir des fillettes de treize à quatorze ans plier sous le poids de charges dépassant 45 kilos. — Richard Davey donne d'intéressants détails rétrospectifs sur *Les Cardinaux, Consistoires et Conclaves*. Il rappelle à ce propos le fameux Conclave de Viterbe, en 1270, qui bat tous les records de durée pour ce genre de solennités.

A la mort de Clément IV, les Cardinaux assemblés à Viterbe ne pouvaient réussir à se mettre d'accord. Après avoir siégé plusieurs mois, ils se disposaient à faire leurs paquets pour rentrer à Rome, quand Saint Bonaventure proposa aux Viterbains de cerner le palais et d'empêcher les cardinaux de sortir avant qu'ils eussent rempli leur mission. Cela, cependant, ne fit pas avancer les affaires et deux ans se passèrent pendant lesquels les prélats, qui n'avaient pas terminé, demeurèrent virtuellement prisonniers. Un jour, le cardinal Da Porto déclara « que le Saint-Esprit ne descendrait pas sur eux aussi longtemps qu'ils auraient un toit sur leur tête ». Sur quoi le peuple, prenant au mot le digne prélat, commença à démolir le toit de l'édifice. Le temps était très froid et les cardinaux souffraient beaucoup, mais n'avançaient pas davantage. On résolut alors de les prendre par la famine et de les priver de vin, sans lequel aucun Italien ne peut vivre. Les cardinaux, qui avaient supporté sans faiblir la pluie, la neige, le vent et le froid, capitulèrent devant cette privation et élurent rapidement Grégoire X. Cela fait, on leur offrit un banquet ; mais ils dévorèrent avec une telle gloutonnerie que quatre ou cinq d'entre eux moururent sur la place.

Arthur Symons signe, à propos du *Centenaire de Balzac*, une très vivante étude sur l'auteur de la *Comédie Humaine*, « qui a élevé le roman à la hauteur du poème épique ».

Forum. — Mai. — Gustav Kobbé se réjouit de voir la naissance d'un *Art américain*. Jusqu'à présent, les collections publiques ou particulières des Etats-Unis ne contenaient que des œuvres d'origine européenne. La vente de le collection de tableaux américains, faite récemment par M. Thomas B. Clarke, a mis en lumière des morceaux de première valeur. L'Art Institute, de Chicago, prépare une salle qui sera spécialement réservée aux peintres et aux sculpteurs nationaux. — Francis H. Tabor étudie *Le sport comme facteur d'éducation*. Il conclut que les différents sports usités dans les écoles d'Angleterre et d'Amérique préparent merveilleusement les jeunes gens, non seulement aux aptitudes physiques, mais aussi aux qualités morales et intellectuelles qui leur seront un jour nécessaires dans la vie. — W. Kinnaird Rose publie un article très documenté sur *Les Conséquences*

de la guerre. Il y démontre que les pertes éprouvées sur le champ de bataille sont presque insignifiantes en comparaison de celles qui sont dues aux épidémies qui frappent les troupes en campagne. Bornons-nous aux guerres modernes :

La campagne de Crimée coûta à l'armée anglaise 2.755 tués et 1.619 blessés ; mais la maladie tua 390 officiers et 20.707 hommes. Dans la guerre d'Egypte (1882), l'armée anglaise était forte de 6.198 hommes. Dans les premiers six mois, on compta 11.392 admissions à l'hôpital et 551 morts de maladie. Dans toute la campagne, il n'y eut que 113 hommes tués à l'ennemi Pendant la guerre turco-russe la garnison d'Erzeroum comptait 17.000 hommes. Un jour de janvier 1878, il n'y eut pas moins de 302 morts causées par la fièvre. La moyenne journalière des décès était de 200. Quant à l'armée assiégeante du général Melikoff, forte de 60.000 hommes, la fièvre et le typhus lui enlevèrent 40 p. 100 de son effectif.

Ces déplorables résultats sont dus, d'après l'auteur, à l'insuffisance et à la mauvaise organisation des hôpitaux militaires et des ambulances, ainsi qu'à la nourriture et à l'habillement des troupes. — Signalons une curieuse et subtile étude de Brander Matthews sur le célèbre critique dramatique *William Archer*.

Mac-Clure's Magazine. — Mai. — Le colonel F. T. Pallok constate l'extraordinaire *Intelligence des Eléphants* dont il cite de frappants exemples, principalement en ce qui concerne les services que ces animaux peuvent rendre à l'homme. Un éléphant porte aisément sur le dos des fardeaux de 800 à 1.000 livres ; il marche huit ou dix heures par jour dans les chemins les plus difficiles et se contente parfaitement de quatre ou cinq heures de sommeil. Pour nourriture, on leur donne environ 600 livres de verdure et deux livres de riz par pied de leur hauteur.

On ne saurait imaginer l'ingéniosité dont les éléphants font preuve pour transporter et disposer d'énormes troncs d'arbres, à Rangoon ou à Moulmein. Ils commencent par étudier le poids et l'équilibre du tronc d'arbre avant de le soulever, en posant une extrémité sur leurs défenses jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le centre exact, puis s'agenouillent, enveloppent le fardeau avec leur trompe et le portent jusqu'à la place qu'il doit occuper Quand ils apportent aux maçons des blocs de pierre, ils posent eux-mêmes ces blocs à la place précise qui leur est assignée dans le mur en construction.

— L'astronome T. J. See nous apporte une nouvelle inquiétante sur *L'échauffement du soleil*.. D'après lui, bien loin de diminuer, la chaleur solaire va sans cesse en augmentant. En ce moment, la lumière que dégage le soleil est jaune. Avec les années, elle blanchira de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la couleur d'une lampe à arc, après quoi elle deviendra bleue. Le soleil se trouvera alors dans l'état où sont actuellement les étoiles à lumière bleue, comme Sirius et Véga, et sa densité se rapprochera de celle d'un liquide incompressible.

Nineteenth Century. — Mai. — La conférence de la Paix n'est pas du goût des collaborateurs de la grande revue anglaise, où deux articles extrêmement violents sont dirigés contre elle. M. Sidney Low intitule le sien : *Les hypocrisies de la conférence de la paix*. Pour lui, il n'y a là que menteurs et que mensonges. Le monde entier aime la guerre et ne consentira jamais à sa disparition. Les hommes ne cesseront de se battre que quand ils cesseront d'aimer. La proposition du tsar cache une « colossale imposture ». Du reste, l'Angleterre est le seul pays où l'on ait essayé de provoquer l'enthousiasme à l'égard du Rescrit russe.

Partout ailleurs, il a été accueilli avec une cynique indifférence. Même aux Etats-Unis, où l'on est d'habitude assez ouvert aux considérations sentimentales, on n'a pas fait de réponse différente. La France est froidement polie ; l'Autriche est méprisante, la Hollande et les pays scandinaves s'indignent de la monstrueuse oppression des Finnois et l'Allemagne lit avec délices une brillante brochure, écrite par un des délégués impériaux à la Conférence de la Paix, dans laquelle est démontrée la malfaisante absurdité qu'il y aurait à supprimer les armements.

— A côté de l'article de M. Sydney

Low, le Père Ryder nous parle de *La morale de la guerre* et glorifie non seulement sa nécessité, non seulement sa beauté, mais aussi sa légitimité canonique. D'après lui, Jésus-Christ a été un apologiste enthousiaste de la guerre et M. Gladstone a manqué à tous ses devoirs d'homme d'État et de chrétien en refusant de conquérir le Transvaal après la défaite de Majuba Hill. Aussi la conclusion d'un pareil article est-elle prévue : l'Église n'a aucun pouvoir d'empêcher la guerre. Eût-elle, du reste, ce pouvoir que, conformément aux théories du Père Ryder, elle s'empresserait de n'en point user. — Le Dr Reuter, de l'Université d'Helsingfors, reprend la question finnoise sous ce titre : *la Russie et la Finlande*. Il fait le plus vif éloge du niveau intellectuel de ce pays, où les écoles secondaires, préparatoires à l'Université, sont aussi nombreuses qu'en Suède, où l'on ne compte pas moins de cent vingt journaux, rédigés en langue finnoise, où l'on prononce des conférences en finnois à l'Université de Finlande. Il explique ensuite la véritable cause d'agitation : la nouvelle loi militaire.

L'armée permanente de la Finlande est actuellement de 5.600 hommes. Pour atteindre ce chiffre, on prend, sur le contingent de 8.000 jeunes gens de vingt et un ans, 1.920 conscrits (après tirage au sort) qui servent trois ans, D'après la loi nouvelle on en prendrait 7.200 sur les 8.000 et ils serviraient cinq ans. L'armée finnoise serait toujours limitée à 5.600 hommes, et les autres seraient incorporés dans l'armée russe... Enfin, les officiers russes auraient le droit de servir dans l'armée finnoise, contrairement aux lois fondamentales du pays. L'état-major finnois serait supprimé et l'armée serait directement soumise aux autorités russes.

Néanmoins, la confiance des Finnois dans le tsar est telle qu'ils n'ont guère d'inquiétude en ce qui concerne le résultat final. Ils sont fermement convaincus que leur protestation sera entendue et leur état actuel respecté. — Le juge Ameer Ali nous parle de *l'Influence des femmes dans l'Islam*. D'après lui, le mouvement éthique créé par le prophète arabe fut intimement lié au relèvement de la femme. Et il prend comme exemple la propre fille de Mahomet, Fatma, qui prêchait devant les assemblées d'hommes et de femmes, parfois dans la cour de sa maison et parfois dans les mosquées. Ses sermons, conservés en partie, font éclater la noblesse de son esprit et la hauteur de ses sentiments. — Georges J. Larner demande qu'à l'exemple des autres grandes puissances, l'Angleterre se préoccupe de la question des *Pigeons militaires* et établisse des postes colombophiles sur son territoire. — Alexander Ross publie des Lettres inédites de *Lady Byron.*

North American Review. — Mai. — Lord Charles Beresford revient une fois encore sur *Le Partage de la Chine*. La solution qu'il préconise est faite pour ne surprendre personne. Il voudrait que les puissances travaillassent, non à morceler l'Empire chinois, mais au contraire à le consolider. Pour cela, des troupes anglaises et américaines occuperaient le pays jusqu'à complète reconstitution et remettraient ensuite les divers services aux fonctionnaires chinois. Peut-être les puissances trouveront-elles qu'il y a assez d'une Egypte? — Un Espagnol, Nicolas Estevanez, nous dit *Ce que l'Espagne peut enseigner à l'Amérique*. Il n'y a là aucun paradoxe. C'est un enseignement par contraste. En agissant envers les Cubains et les Philippins d'une façon diamétralement opposée à celle de l'Espagne, les Etats-Unis seront à peu près assurés de ne pas se tromper et d'adopter la véritable ligne de conduite. — F.-H. Jeune, juge, avocat général de l'armée anglaise, compare le fonctionnement des *Cours martiales* en Angleterre et en Amérique. Nous y trouvons des renseignements dont nous pourrions faire notre profit. Tout en défendant l'institution des tribunaux militaires contre les vives attaques dirigées contre eux par M. Cranston, l'auteur reconnaît que les membres des Cours martiales sont sujets à l'erreur et à l'inobservance des formalités légales. Aussi insiste-t-il sur la nécessité d'une sorte de tribunal de revision, composé d'un président ma-

gistrat et de deux assesseurs, dont l'un serait officier et l'autre magistrat. Tous les cas douteux — et il suffit pour qu'ils le soient que le défenseur de l'accusé les juge tels — sont soumis à ce conseil, qui constitue une protection efficace. Grâce à lui, le plus humble soldat anglais est assuré que toutes ses garanties lui seront maintenues, aussi scrupuleusement que s'il se défendait devant le tribunal le plus équitable du Royaume. — Le célèbre inventeur MARCONI précise les progrès actuellement réalisés par *La Télégraphie sans fils*. Il rappelle les expériences faites au bateau-phare d'East-Goodwin, et celles entre le yacht royal *Osborne* et le château d'Osborne, dans l'île de Wight. Il ajoute :

Ma dernière installation fut faite à travers la Manche, entre le phare de South-Foreland et Boulogne, à une distance de trente milles. Elle réussit parfaitement et on reçoit, en ce moment, un télégramme concernant un navire qui s'est mis à la côte à Vimereux. Les autorités françaises sont enthousiasmées des résultats.

M. Marconi conclut par cette communication que les réflecteurs pourront à l'avenir projeter les ondulations en courants parallèles, qui n'affecteront aucun récepteur en dehors de leur ligne de propagation.

Scribner's Magazine. — Mai. — Peu de choses à signaler dans ce numéro. Le colonel TH. ROOSEVELT continue son journal des *Rough Riders* et s'occupe plus particulièrement de rendre hommage à la bravoure du lieutenant Parker qui commandait les tranchées au siège de Santiago. — G.-W. STEEVENS raconte l'*Installation de lord Curzon* comme vice-roi des Indes. — Le major-général WOOD, revient, après tant d'autres, sur les progrès réalisés dans l'*Assainissement de Santiago*. La ville est devenue aujourd'hui parfaitement salubre, grâce aux Américains, et les habitants ont adopté sans difficulté les règles d'une hygiène qui leur était jusqu'alors inconnue. Malheureusement, il est encore impossible de faire disparaître la malaria, qui règne dans la ville de façon permanente.

Westminster Review. — Mai. — TH.-G. TIBBEY, se plaint, non sans raison, de l'insuffisance de l'*Enseignement de l'histoire nationale* dans les écoles primaires anglaises. Sur 23.080 écoles, il n'en est que 5.133 où cet enseignement soit donné. Au contraire, l'histoire des Hébreux est apprise dans tous ses détails. Il arrive ainsi que des enfants sont au courant des moindres particularités de la chronologie des rois d'Israël et de Juda, mais ignorent jusqu'aux faits culminants de l'histoire d'Angleterre. — MADELEINE GREENWOOD, plaide chaleureusement en faveur du développement de *Trades Unions* parmi les femmes. — O'NIEL DAUNT, combat l'hypothèse d'un *Déluge universel* et cherche à démontrer que ce catclysme général n'a jamais existé que dans l'imagination légendaire de l'humanité.

. . . .

Le célèbre inventeur NICOLAS TESLA, dont nous avons eu souvent occasion d'entretenir nos lecteurs, nous réserve, s'il faut en croire le **Pearson's Magazine** (Mai), des surprises nouvelles. Il ne s'agirait de rien moins que de la suppression du combustible et de son remplacement par une concentration de la chaleur solaire, au moyen d'une série de miroirs et de verres grossissants.

Cette chaleur ainsi fabriquée est dirigée sur un cylindre rempli d'eau. Cette eau est préparée chimiquement de façon à se transformer rapidement en vapeur ; après quoi, par un tuyau, elle passe du cylindre dans un autre récipient. Là, elle est employée à actionner un moteur de construction ordinaire, dont la force sera déterminée par les dimensions de l'appareil générateur de vapeur. Ce moteur sera utilisé à la fabrication de l'électricité, et cette électricité, à son tour, ou bien sera employée séance tenante, ou bien sera emmagasinée dans ces batteries d'accumulateurs, pour servir les jours ou la lumière solaire fera défaut. Le plan de Tesla est donc de se passer de charbon, de bois, où de tout autre combustible pour la production de la vapeur. De cette façon, l'électricité sera à si bon marché, que le plus petit industriel pourra l'employer à moins de frais que la vapeur. L'électricité remplacera alors la vapeur sur les chemins de fer et les navires... Pour faire la cuisine, pour le chauffage, pour l'éclairage, elle sera plus économique que le charbon, le bois et le pétrole.

L'invention de Nicolas Tesla serait d'autant plus opportune que nos réserves de combustible vont sans cesse s'épuisant avec une effrayante rapidité.

. . . .

Dans le **Lady's Realm** (Mai), Mme A. Belloc nous affirme que jamais le luxe de la toilette n'a atteint ses proportions actuelles. Des femmes qui dépensaient pour cela 2.500 francs par an lorsqu'elles étaient jeunes, en dépensent aujourd'hui 25.000. Tout récemment, une dame anglaise s'est fait faire, chez George Pilotelle, pour un million de francs de robes. Elle cite une paire de bas de 2.500 francs, une robe d'intérieur de 42.500 francs. Le grand dessinateur de costumes pour dame, dont miss Belloc nous transmet les impressions, affirme que la mode ne doit rien aux femmes. Depuis un temps immémorial, ce sont les hommes qui dessinent et même qui exécutent les vêtements féminins. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, les tailleurs de Paris avaient seuls le privilège de faire les vêtements des deux sexes, et leur privilège s'étendait jusqu'aux corsets.

....

Tout le monde connaît la fameuse édition de Shakespeare appelée l'*In-folio de* 1623. M. Sidney Lee nous apprend dans le **Cornhill**, que sur les 500 exemplaires tirés par Joggard et ses associés, 200 environ se sont conservés jusqu'à nous. Il y en a 20 d'intacts et 180 de plus ou moins endommagés. Or, les Américains ont commencé le drainage de ces trésors, si bien qu'il est maintenant fort difficile à un exégète shakespearien de pouvoir consulter l'*In-folio de* 1623 sans être obligé de franchir l'Atlantique. L'admirable collection formée par M. Halliwell-Phillipps, le biographe de Shakespeare, a été achetée en 1897 par M Martin J. Perry, de Providence, et est depuis ce temps en Amérique. Une autre collection presque aussi riche vient tout récemment de subir le même sort. La chose est du reste facilement explicable. Quand un Anglais offre 500 livres d'un exemplaire, il survient un Américain qui en offre 1.000 et le libraire. malgré son patriotisme, n'hésite pas un instant. On ne peut conjurer ce danger, dans l'avenir, qu'en mettant les sommes nécessaires à la disposition du British Museum.

Revues d'Art

Art Décoratif. — Avril. — Ce très intéressant numéro contient, sous le titre de *la Petite demeure*, des renseignements de valeur sur l'arrangement de la maison dans les classes moyennes et des articles sur l'*Exposition de la Libre Esthétique* à Bruxelles, sur les Horloges et Pendules modernes et sur le mouvement *des Arts décoratifs*. De bonnes reproductions d'œuvres exposées à la Libre Esthétique et à Vienne illustrent ce numéro. *Mai* : de nombreuses photogravures reproduisent les détails du joli hôtel de l'architecte Schoellkopf à Paris, des meubles anglais et allemands, des tentures, vases, bijoux, etc., etc., et des estampes de H. Rivière.

Deutsche Kunst und Dekoration. — Juin. — A l'occasion du prochain jubilé du peintre *W. Steinhausen*, le Dr Paul Schumann lui consacre un article très élogieux et reproduit ses tableaux bibliques et peintures allégoriques les plus renommés. — Une étude approfondie du Dr Wilser sur le *style et l'art allemand*, des détails intéressants sur la *colonie artistique de Darmstadt*. On y présente maints talents ignorés et inconnus même en Allemagne. et on nous initie aux préoccupations de rapprocher les artistes et les artisans et d'élever ainsi le niveau artistique de l'industrie allemande.

Gazette des Beaux-Arts. — Mai. — L'article capital de ce numéro est une petite étude consacrée par G. Migeon à un *portrait japonais du* XIIIe *siècle*. Cette œuvre de la collection Gillot est une véritable révélation; elle représente un vieux prêtre et est traitée avec une merveilleuse sûreté de lignes et un coloris très chaud. Dans le même numéro il convient encore de noter des articles sur *Claude Gillot* par A. Valaprègue. et sur le *marquis de Chennevières* par Lafenestre.

Magazine of Art. — Mai. — A. B.S. Skinner, directeur du musée de South Kensington, étudie deux tapis orientaux nouvellement acquis par son musée. — Henri Frantz analyse le talent et l'œuvre du sculpteur français *Jean Dampt*, en montrant

quel rôle prépondérant cet artiste a joué dans la rénovation des arts décoratifs en France. D'autres articles sur l'œuvre de *John Charlton*, et sur le mouvement artistique complètent cet intéressant numéro.

The Studio. — Avril. — ALFRED L. BALDRY étudie quelques croquis de *Alfred Parsons*, paysagiste anglais qui expose régulièrement aux salons de Londres, dont il est l'un des artistes les plus appréciés. — HORACE TOWNSEND a une étude sur quelques maisons de campagne de l'architecte *Voysey* devenu depuis la mort de William Morris la personnalité marquante de l'art décoratif anglais. — HANS SINGER poursuit ses recherches sur l'art de la lithographie en Allemagne en reproduisant des œuvres de H. Heyne, Carlos Grethe, Kampmann. — A propos de l'exposition des œuvres de Burne-Jones, MALCOLM BELL examine plus particulièrement l'art de dessiner de ce maître, en illustrant son article de quelques œuvres déjà connues de la plupart.

Mai. — A côté de nombreuses reproductions en couleurs *du domaine de l'art* appliqué à l'industrie, des pages sur un projet de décoration pour un appartement de garçon de G. M. ELLEWOOD; sur les joailleries et les émaux de GEORGE FRAMPTON, etc. L'auteur de l'*Art en 1899* constate ce fait curieux que la peinture qui, tout récemment encore, a été l'enfant privilégié des arts, subit un temps d'arrêt et « passe de mode auprès du grand public », toute l'attention se portant sur l'art appliqué et la sculpture.

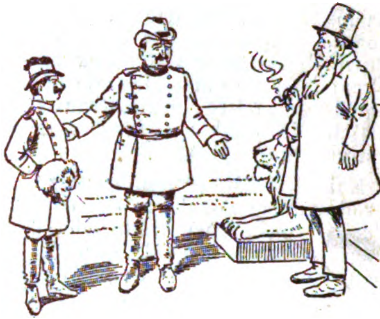
Revues Espagnoles

Espana moderna. — Mai. — Suite et fin des études et recherches de BLANCA de LOS RIOS DE LAMPERES sur la *Vie d'étudiant de Cervantes à Salamanque.* Cette question, très controversée par la critique espagnole, a donné lieu à de nombreux travaux pour et contre. Elle semble aujourd'hui définitivement résolue. Des documents recueillis et composés par l'auteur il résulte en effet que le séjour de Cervantes à Salamanque ne peut plus être contesté. Or, ce point d'histoire ainsi fixé permet de remonter aux origines exactes du *don Quichotte*. — E. GOMEZ DE BAQUERO, dans son analyse des derniers romans espagnols, signale le nouveau volume des *Episodes nationaux* de Perez Galdos, et la *Misia Jeromita* de Carlos M. Ocantos, un des maîtres de la littérature argentine contemporaine et l'un des ironistes les plus appréciés par les Sud-Américains. Ocantos est à la fois un styliste remarquable et un incomparable metteur en scène d'une action dramatique. Pour Gomez de Baquero, c'est le Galdos de Buenos-Ayres.

Nueva Revista. — 15 mai. — Ne contient, cette fois, aucun article d'intérêt général, mais nous aimons à constater que les tendances, déjà signalées ici, et principalement l'initiation de l'Espagne aux littératures étrangères, s'y continuent. C'est ainsi que le numéro du 15 mai renferme la suite d'une traduction du *Canard sauvage* d'IBSEN, à côté d'une analyse de *la Barraca* de BLASCO IBANEZ, un romancier de l'école de Zola et qui rappelle en ses pages chaudes et colorées le *Paradou*.

La plupart des revues espagnoles, et entre autres **Revista contemporanea** (15 avril), **Vida Nueva** (23 avril), consacrent des articles très sympathiques à *Mme Emilia Pardo Bazan*.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]



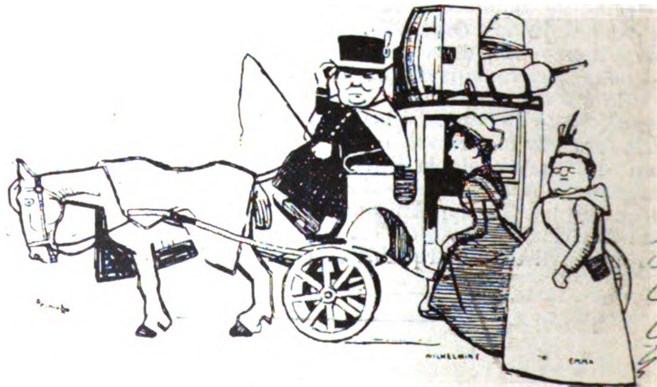
London Westminster Gazette. — M. Cecil Rhodes : « L'empereur Guillaume est mon ami. » — Kruger : « Votre ami?... Allons donc!... Et qu'est-ce que vous faites de la fameuse dépêche qu'il m'a envoyée après la défaite de Jameson? » (Allusion à la duplicité allemande dans les affaires du Transvaal.)



South-African Review (Transvaal). — La voix dans l'arbre : « Tombe dessus, Kruger, et ferme la gueule au lion ! » (Le peuple du Transvaal conseille au Président Kruger une résistance à outrance contre les exigences de l'Angleterre.



Fischietto (Turin). — La *vérité* sur l'affaire Dreyfus continue à marcher, mais, ô ciel ! dans quel état !...



Ulk (Berlin). — La petite Majesté néerlandaise se sauve devant les manifestations belliqueuses du Congrès de la Paix.

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.



Amsterdammer. — Le Tzar en ange de la paix. — Le Tzar : « Paix sur la terre ! » — Les Puissances (sans conviction) : « Amen !... Amen !... »



Moonshine (Londres). — Chamberlain perplexe : « Que dois-je faire de ce vieillard irascible ?... » (Allusion à l'énergie farouche avec laquelle Kruger défend l'indépendance et les intérêts du Transvaal.)



Rire (dessin d'Avelot — Paris). — Douce illusion de Sa Gracieuse Majesté : « C'est curieux comme je ressemble à mon royaume ! »



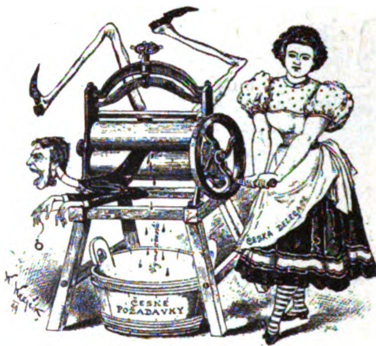
Tribune (Minneapolis). — Le frère Jonathan : « Et dire que c'est moi qui lui ai donné son fusil ! » (Les habitants des Philippines se servent à présent contre les Américains des armes que ces derniers leur ont fournies contre les Espagnols.)



Life (New-York). — La civilisation des blancs et la barbarie des noirs. — Et l'on ose prétendre que la civilisation rend l'homme meilleur ! (L'oncle Sam, John Bull et le Kaiser allemand, montent à cheval sur de pauvres nègres.)



Punch (Londres). — Diogène-Morley encore, toujours, à la recherche d'un successeur de Gladstone.



Humoristicke Listy (Prague). — Les Tchèques, malgré la pression qu'ils exercent sur le comte Thun, le Premier Autrichien, n'en obtiennent presque rien.



Hijo del Ahizote (Mexique). — Les Etats-Unis donnent les leçons de liberté élémentaire aux anciennes colonies espagnoles.

Le Directeur-Gérant : **Jean FINOT**

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.

1) ' Bergeret

SOMMAIRE-INDEX

NOUVEAUX LIVRES

DÉPOSÉS AUX BUREAUX DE LA **REVUE DES REVUES**

Chez **Félix Alcan** :

Socialisme et problèmes sociaux, par E. d'Eichthal (3 fr. 50).

L'année philosophique. publiée sous la direction de F. Pillon (5 francs).

La dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales, par André Lalande (7 fr. 50).

Chez **Chamuel** :

Lœtitia, par S. Pierre Massoni (3 fr. 50).

Chez **A. Collin** :

Le corps et l'âme de l'enfant, par le Dr M. de Fleury (3 fr. 50).

Chez **E. Fasquelle** (Bibliothèque Charpentier) :

Bas les armes, par la baronne de Suttner (3 fr. 50).

L'Elite, par E. Rodenbach (3 fr. 50).

Chez **E. Flammarion** :

Les ouailles du curé Fergeas, par Fernand Lafargue (3 fr. 50).

L'amour criminel, par Goron, ancien chef de la sûreté (3 fr. 50).

Lettres inédites, adressées à Mme Michelet (Mlle Mialaret), par Jules Michelet.

Les demi-solde, par George d'Esparbès (3 fr. 50).

Chez **Guillaumin** :

La Guerre : tome I. Description du mécanisme de la guerre (10 francs).; tome II, La guerre sur le continent (10 francs); tome III, La guerre navale (7 fr. 50); tome IV, Les troubles économiques et les pertes matérielles (10 francs); tome V, Les efforts tendant à supprimer la guerre (7 fr. 50); tome VI, Considérations générales (7 fr. 50).

Au **Mercure de France** :

Le pauvre pécheur, par Ad. Mithouard (3 fr. 50).

Près de toi, par Gustave Fréjaville.

Chez **Paul Ollendorff** :

Une rencontre, par Pierre Valdagne (2 francs).

Les lèvres jointes, par M. Leblanc (3 fr. 50).

Chez **Plon, Nourrit et Cie** :

Essai sur l'histoire du Japon, par le marquis de la Mazelière (7 francs).

A la Revue Blanche :

La Fauve, roman (mœurs de théâtre), par J. H. Rosny (3 fr. 50).

Chez **P. V. Stock** :

Essai de politique et d'histoire, par Joseph Reinach (3 fr. 50).

Chez **Léon Vanier** :

Amour, Honneur et Patrie, par Louis Gailliard (3 francs).

Joyeux théâtre, idem (2 francs).

Heures poétiques, par Alfred Bergeret-Jeannet (3 fr. 50).

ÉCOLE ITALIENNE

Raphaël. Raphaël et son Maître d'armes.
— La Transfiguration.
— La Sainte Famille.
— La Vierge au Donataire.
— Saint-Michel terrassant Satan.
— L'enfant Jésus caressant Saint-Jean.
— La Belle Jardinière.
— Sainte-Cécile.
— Le Silence de la Sainte-Vierge.
— La Vision d'Ezéchiel.
— La Vierge à la Chaise.
— Les Cinq Saints.
— Saint-Georges, vainqueur du Dragon.
— Portrait de Léon X.
— Portrait de Jeanne d'Aragon.
— Portrait.
— La Fornarina.
— Portrait de Raphaël.
— La Vierge de la maison d'Orléans.
— Uranie.
— Frédéric, duc d'Urbain.
— Thalie.
— Marc-Antoine Raimondi.
Gasparo Poussin. Paysage.*
— Des Bergers dans une vallée.
Léonard de Vinci. Portrait de Léonard de Vinci.
— La Joconde.
— Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant Jésus.
— La Belle Ferronnière.
Salvator Rosa. La Pythonisse d'Endor.
— Tobie et Azarias.
— Paysage.
Jules Romain. Une Sainte Famille.
— Vénus et Vulcain.
— Le Triomphe de Vespasien et de Titus.
— La Danse des Muses.
Le Bolognèse. Retour d'une Promenade sur l'eau.
— Des Femmes sortant du bain.
Le Pesarose. Le Repos de la Sainte Famille.
Jean de Saint-Jean. Les quatre Chasseurs chez le curé Ariotto.
J.-M. Crespi. La Maîtresse d'école.
Le Corrège. Saint-Gérôme.
— Jupiter et Antiope.
— Le Mariage de Sainte Catherine.
Créty. Un enfant endormi.
Laufranc. Mars et Vénus.
Palma Jacopi (jeune). Vénus jouant avec l'Amour.
Procaccini. La Sainte Famille.
Leonello Spada. L'enfant prodigue,
Giuseppe Césari. Adam et Ève chassés du Paradis.
Piètre E. Sacchi. Saint Romuald.
Allori. Judith emportant la tête d'Holopherne.
Fra Bartolommeo. Sauveur du Monde.
Le Titien. Portrait de François Ier.
— Le Couronnement d'épines.
— Le Martyre de Saint-Pierre le Dominicain.
— Portrait d'Hippolyte d'Este.
Le Caravage. Le Christ porté au tombeau.
— La Mort de la Vierge.
Le Guide. Le Massacre des Innocents.
— La Fortune.
— David tenant la tête de Goliath.
— Le Repos en Egypte.
— La Magdeleine.
— La Magdeleine n° 2.
— Saint Jean-Baptiste et Jésus.
— Jésus et la Samaritaine.
— Le Dessin et la Couleur.
A. Squazella. Jésus déposé de la Croix.
Le Dominiquin. Communion de Saint-Jérôme.
— Le Concert.
— Enée sauvant Anchise.
— Sainte Cecile.
— Sainte Cécile.
— Timoclée devant Alexandre.
— Le Ravissement de Saint Paul.
— La Vierge à la coquille.
— Renaud et Armide.
— Le Triomphe de l'Amour.
— Hercule et Cacus.
Le Dominiquin. Hercule et Acheloüs.
Le Gorgion. La leçon de chant.
— Un Concert.
Andréa del Sarto. Portrait d'Andréa del Sarto.
— La Charité.
Paul Véronèse. Sainte Famille.
— Portrait de Femme.
Alex. Veronese. Le Déluge.
Le Parmesan. Sainte Marguerite et la Vierge.
Le Bassano. Le Christ déposé de la Croix.
Gentileschi. L'Annonciation.
Schidone. Le Christ au tombeau.
A. Carrache. La Nativité.
— Le Christ mort sur les genoux de la Vierge.
— Le Sommeil de l'Enfaut Jésus.
— Concert sur l'eau.
— Un Ermite en méditation.
Manfredi. Assemblée de Buveurs.
A. Carrache. Hercule enfant.
L. Carrache. La Vierge et l'Enfant Jésus
Francesco Albani. La Naissance de la Vierge.
— L'Air.
— La Terre.
— L'Eau.
— Le Feu.
Carlo Maratti. Mariage de sainte Catherine.
Philippe Laure. L'Extase de Saint François.
Le Guerchin. Le Rêve de Saint Jérôme.
— La Magicienne Circé.
Louis Lana. La Mort de Clorinde.
Romanelli. Vénus et Adonis.
P. Mola. Agar dans le Désert.
— Tancrède blessé.
— Herminie sous l'habit de Bergère.
Gennari. La Magdeleine au désert.
Domenico Feli. La Vie champêtre.
André Solaris. La Vierge et l'Enfant Jésus.
Pierre de Cortone. La Réconciliation de Jacob et de Laban.
— Faustulus apportant Rémus et Romulus.
— Sainte Martine.
Luca Giordano. Mars et Vénus.
Giovanni Panini. Le Panthéon de Rome.
— Le Temple de Vesta et l'Arc de Janus.
F. Soliména. L'Annonciation de la Vierge.
Carlo Dolci. Le Sommeil du petit Saint-Jean.
Ch. Gignani. Adam et Ève.
Lucatelli. Paysage.

ÉCOLE HOLLANDAISE

Metzu. Un militaire faisant servir des rafraichissements à une jeune femme.
— La Musicienne Hollandaise.
— La Marchande de Volailles.
— Une Femme accordant une guitare.
— La Femme charitable.
— Un Chasseur.
— Une Cuisinière.
— Une Femme tenant un pot de bière et un verre.
Terburg. Un Militaire offrant de l'or à une jeune femme.
— La leçon de musique.
— Un Officier assis près d'une jeune femme.
— Une jeune femme étudiant sur la mandoline.
Gérard Dow. La Femme hydropique.
— La Famille de Gérard Dow.
— L'Arracheur de dents.
— Une jeune femme à sa fenêtre.
— Une femme accrochant une volaille.
— La Cuisinière hollandaise.
Ludcolf Backuysen. Le Yacht hollandais.
— Le Coup de vent.
Ph. Van Dick. Judith.
Fred. Moucheron. Une Belle soirée.
Isaac Moucheron. Le Matin.
Adrien de Vois. Un Négociant dans son cabinet.
Th. Michau. L'Hiver.
Bamboche. Le Loisir du pâtre.
— Le Départ de l'hôtellerie.
Van Asselyne. Vue du Tibre.
J. Van Craesbeeke. L'Atelier de Craesbeeke
J. Van der Heyden. Vue d'une petite Ville de Hollande.
— Village sur le bord d'un canal.
Jean Van Steen. Les Plaisirs de famille.
— Une jeune femme malade.
Jean Van Hagen. Paysage.
Karel du Jardin. Karel du Jardin.
— Les Charlatans.
— Charlatans et Animaux savants.
— Le Bocage.
— Le Pâturage.
— Le Voyageur charitable.
— Le Gué.
— La Fileuse.
— Un Gué.
Govaert Flunch. L'Annonce aux Bergers.
David de Coninck. La Bénédiction de Jacob.
B. Douven. La Vierge aux Cerises.
A. Van Ostade. Le Maître d'école.
— Le Chansonnier.
— Un Fumeur.
— Le Marché aux Poissons.
— Les Inconvénients du jeu.
— Les Patineurs.
Zustris. Vénus et l'Amour.
Wynants. Départ pour la Chasse au vol.
— Vue d'un Chemin qui sépare un bois de la rivière.
— Vue d'une ferme dans une vaste campagne.
— Paysage.
Rembrandt. Portrait de Rembrandt de trois quarts, à droite.
— Portrait : les cheveux tombant sur les épaules ; la figure de trois quarts, à droite.
— — âgé ; dans ses mains sa palette et un appui-mains.
— — de trois quarts à droite ; chevelure ébouriffée, moustaches relevées.
— — d'un jeune homme.
— — d'un vieillard.
— — d'homme.
— L'Ange Raphaël quittant Tobie et sa famille.
— Jacob bénissant les Enfants de Joseph.
— Le Ménage du Menuisier.
— Le Bon Samaritain.
— Les Disciples d'Emmaüs.
— Le Philosophe en contemplation.
— id. en méditation.
— Saint Mathieu.
— Portrait de femme.
— Un vieillard méditant.
— Paysage.
Van der Helst. Les Bourgmestres distribuant le prix du jeu de l'Arc.
Albert Cuyp. Un Cavalier partant pour la promenade.
— Un Cavalier revenant de la promenade.
Van Steinwick. Jésus chez Marthe et Marie.
Wouvermans. Le Manège.
— Choc de Cavalerie.
— Une Halte de Cavaliers.
— Un Manège.
— Les Foins.
— La Chasse aux Cerfs.
— Une Halte de Chasseurs.
Adam Pynacker. Marine.
Jan Van Goyen. Vue de Flandre.
Bart. Brenberg. Ruines du Campo Vaccino à Rome.
— Ruines du Campo Vaccino à Rome. *Deuxième Vue.*
Gaspard de Witte. Le Chevet de l'Eglise de Deft.
Kornélis Béga. Le Bon Ménage.
G. Netscher père. L'accompagnement de de Luth.
— La Leçon de Musique vocale.
— La Lecon de Basse de viole.
— La Mauvaise nouvelle.
— Portrait de deux Jeunes gens.
— Vénus pleurant Adonis.
Frans Van Miéris. Portrait de Miéris et sa femme.
— Le Petit faiseur de bulles de savon.
Jean Both. Paysage.
— Ville d'Italie au soleil couchant.
— Portrait d'un Géomètre.
Jacob Van den Ulft. Vue de Tivoli.
Johannes Glauber. Paysage et des ruines.
P. Potter. Le Pacage.
— Une Prairie arrosée par une rivière.
— Des Bœufs près d'une chaumière.
N. Berghem. Le Retour des animaux.
— L'Abreuvoir.
— Les Ruines du Colysée.
— Riche Paysage.
— Le Passage du Bac.
— Le Gué.
— Vue des Côtes de Nice.
— Paysage.
A. Swanevelt. Un Paysage vu au soleil couchant.
— Paysage.
G. Vander Leeuw. La Laitière.
A. Vanderwerf. La Chasteté de saint Joseph.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

CAPITAL : 100 MILLIONS DE FRANCS

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère. — SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra. — PARIS

Président : **M. Denormandie** ✱, ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Cie des Chemins de fer P.-L.-M.

Directeur général : **M. Alexis Rostand**, O. ✱

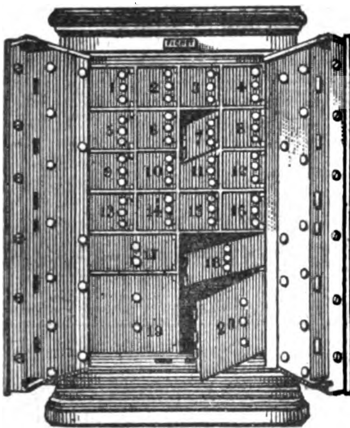
18 Bureaux de quartier dans Paris — 2 Bureaux de banlieue — 80 Agences en province
18 Agences à l'étranger

Opérations du comptoir. Bons à échéance fixe, Escomptes et Recouvrements, Lettres de Crédit, Ordres de bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires maritimes, Garantie contre les remboursements au pair, etc.

BONS A ECHEANCE FIXE

Intérêts payés pour les sommes déposées :

A 4 ans	3 1/2 0/0	A 2 ans	2 1/2 0/0	A 6 mois	1 1/2 0/0
A 3 ans	3 0/0	A 1 an	2 0/0	A vue	1/2



LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de Coffres-forts à la disponibilité du public : *14, rue Bergère et 2, place de l'Opéra* et dans les principales Agences

Garantie et sécurité absolues.

Compartiments depuis 5 francs par mois.

Une clef spéciale, unique, est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Villes d'eaux, Stations balnéaires

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Luxeuil, Royat, Le Hâvre, La Bourboule, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon, etc.; ces agences traitent toutes les opérations, comme le Siège social et les autres Agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Lettres de crédit pour voyages

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch office, 2, place de l'Opéra

Spécial department for travellers and letters of crédit. Luggages stored. Letters of crédit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. — The COMPTOIR NATIONAL receive and send on parcels addressed to them in the name of their clients or bearers of credit.

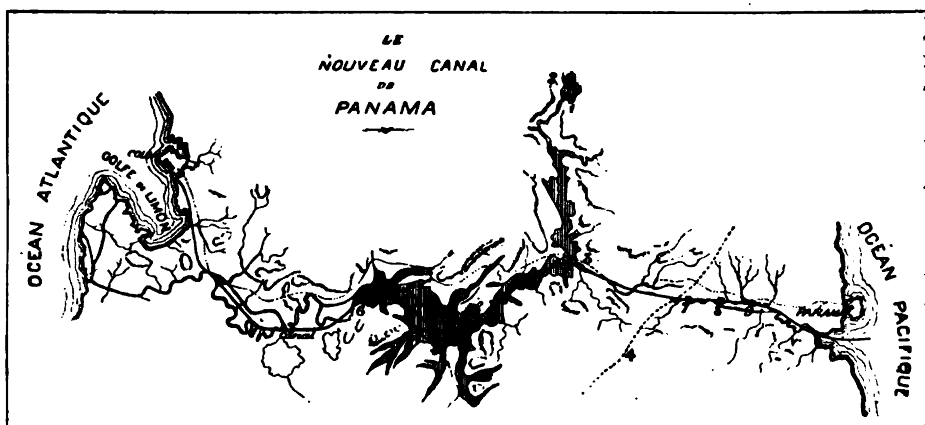
Chemins de Fer de l'Ouest

CARTE D'ABONNEMENT DE BAINS DE MER

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest fait délivrer, de Mai à Octobre, par ses gares de Paris et des grandes lignes, des cartes d'abonnement mensuelles ou trimestrielles dites « de Bains de Mer et d'Eaux thermales », donnant droit d'arrêt aux gares intermédiaires et comportant 40 0/0 de réduction sur les prix des abonnements ordinaires de même durée.

Ces cartes sont délivrées, pour les parcours d'au moins 25 kilomètres, à toute personne qui prend trois billets au moins pour les membres de sa famille ou ses domestiques allant séjourner, sous le même toit, dans une des stations balnéaires ou thermales desservies par le réseau de l'Ouest.

L'obligation de prendre trois billets n'est pas exigée lorsque les abonnements sont souscrits pour des parcours reliant directement deux stations balnéaires.



Le Canal de Panama (nouveau tracé).

1. Réservoir d'Alhaguela. — 2. Le Chagres. — 3. Obispo. — 4. Ligne de partage des eaux. 5. Lac artificiel. — 6. Ecluse de Bohio.

PANAMA ET NICARAGUA

Après avoir fait tant de bruit en France, voici que ce mot de Panama commence à résonner en Amérique. L'attention publique, longtemps hypnotisée par les œuvres de guerre, se tourne enfin vers les œuvres de paix et, derrière les fumées enfin dissipées de la gloriole militaire, apparaissent les préoccupations pour le développement et la grandeur économiques de l'Amérique.

Aujourd'hui, tout le monde aux Etats-Unis s'accorde à penser qu'il faut supprimer la barrière naturelle qui empêche la communication directe entre l'Atlantique et le Pacifique. La rapidité, chaque jour plus grande, nécessaire aux transactions modernes, ne peut plus s'accommoder des interminables détours par le cap Horn. Des relations plus immédiates s'imposent entre les ports de l'Atlantique et ceux du Pacifique. Un canal doit donc être creusé à travers l'isthme, et il le sera, la chose est désormais certaine. Seulement, quel sera ce canal? A quel point déterminé de l'isthme sera-t-il creusé? Deux projets sont momentanément en présence, ou, plus exactement, deux solutions s'offrent au problème posé : l'achèvement du canal de Panama, et le percement du canal de Nicaragua. Le gouvernement des Etats-Unis s'est provisoirement prononcé en faveur de ce dernier. Je dis : provisoirement, car le vote du Sénat fixait le coût maximum de l'opération à 575 millions de francs et il apparaît déjà, au seuil des études préliminaires, que cette somme serait notoirement insuffisante. La décision n'a donc aucun caractère définitif et, quoi qu'il arrive, le projet, s'il est maintenu, devra revenir devant le Sénat pour une nouvelle discussion. Nous pouvons donc négliger quant à présent le vote du Sénat et, considérant la question comme entière, examiner les avan-

tages ou les inconvénients particuliers à chacun des deux projets rivaux. De cet exposé de la situation, basé sur les données les plus récentes, émanées des sources officielles américaines, nous pourrons, en toute connaissance de cause, tirer des conclusions raisonnées, et faire valoir les arguments qui militent en faveur de telle solution, plutôt que de telle autre, du problème actuellement posé.

La commission de 150 ingénieurs, envoyée à Panama, a déclaré, après des études qui n'ont pas duré *sur place* moins de quatre années, que le canal de Panama, dont les deux tiers sont déjà creusés, pouvait être terminé et ouvert au transit avec une dépense totale de 510 millions. Quant au canal de Nicaragua, trois estimations successives ont été faites. En 1895, l'ingénieur délégué par une compagnie privée, la Compagnie du Canal maritime, annonçait qu'on pouvait construire le canal pour 349.368.300 francs. Vers la même époque, une commission d'ingénieurs du gouvernement portait cette évaluation à 667.364.465 francs. C'est là de la précision, ou il n'y en a plus au monde. Mais cette commission déclarait en même temps que bien des problèmes demeuraient en suspens, et qu'il faudrait, pour se prononcer nettement, une étude complète, effectuée par une commission d'ingénieurs spécialistes de cette espèce de travail. Le gouvernement américain envoya alors une commission nouvelle, composée d'un amiral, d'un professeur d'Université et d'un ingénieur, pour procéder à un examen plus détaillé. Avant même que cette commission eût terminé ses études préliminaires, le Sénat réclamait l'évaluation des dépenses à prévoir. Convoqué par la commission sénatoriale, le professeur répondit que la dépense serait inférieure à 450 millions ; l'amiral, plus prudent, alla jusqu'à 625 millions, pendant que l'ingénieur, désireux de se tenir entre ces deux estimations extrêmes, croyait affirmer que la dépense maxima ne dépasserait pas 570 millions. Fort embarrassé, le Sénat se tira d'affaire en prenant une moyenne et autorisa la construction du canal dans les limites d'une dépense de 575 millions. Cela seul suffit à faire juger le véritable caractère du vote de la majorité sénatoriale.

Ce qu'a, par contre, déclaré à l'unanimité la commission qui comprenait, entre autres, les ingénieurs en chef du canal de Manchester et du canal de Kiel, c'est que le canal de Panama était réalisable et qu'on pouvait fixer exactement le chiffre de la dépense et la durée des travaux. Quant à l'évaluation du tonnage appelé à profiter de ce moyen de communication, il apparaît à première vue qu'elle sera sensiblement la même pour les deux entreprises rivales. Rien ne permet de supposer que la préférence donnée à un canal sur l'autre puisse se traduire par une différence dans le transit. Un seul canal étant ouvert, il est dès à présent certain qu'il recevra autant de navires qu'en recevrait le canal concurrent, si ce dernier était seul exécuté. Mais on ne saurait prévoir, même d'assez loin, ce que sera ce transit. Les évaluations actuelles parcourent vraiment toute l'échelle des probabilités, car certaines prévoient un transit annuel de 5.300.000 ton-

nes, pendant que d'autres affirment que le total ne dépassera pas 300.000 tonnes.

Certes, les gens compétents en pareille matière n'ont pas encore été consultés et, sans aucun doute, leurs prévisions ne présenteront pas de pareils écarts. Mais, ce point là devrait être tranché au plus vite, dans la mesure du possible, s'entend. Car, tant que persistera l'indécision, il sera totalement impossible de juger le rôle financier de l'une et de l'autre des opérations projetées.

Quoi qu'il en soit, les données devant être exactement les mêmes pour Panama et pour Nicaragua, nous pourrons n'en pas tenir compte dans cette étude, destinée à faire ressortir les avantages et les inconvénients particuliers à chacun d'eux.

Examinons donc chacun des deux projets isolément. Nous les comparerons ensuite.

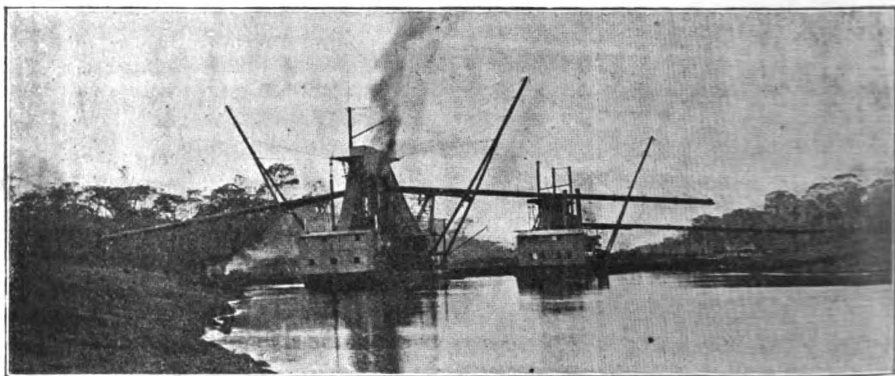
I. — Le Canal de Panama.

Il nous faut constater tout d'abord qu'il existe des différences essentielles entre le canal de Panama, tel qu'il existe réellement et celui que l'opinion publique aime à se représenter. Nous ne reviendrons pas sur son histoire, qui est connue de tous, au moins dans ses grandes lignes, pas plus que sur les erreurs grossières commises par M. de Lesseps et ceux qui marchaient à sa suite. Rappelons seulement que le projet primitif comportait un canal à niveau, qui devait être achevé en douze ans et coûter, y compris l'intérêt du capital, 1.200 millions. Le tracé devait suivre, sur une longueur de plus de 33 kilomètres, un fleuve, sujet, pendant la période des pluies, à de brusques inondations, et creuser dans la chaîne des Cordillères, une tranchée de 10 kil. 600, dont la profondeur aurait varié entre 34 et 110 mètres. C'était une œuvre gigantesque. On négligea pourtant, au cours des études préparatoires, de procéder à des sondages, indispensables pour connaître la nature du terrain à creuser. On ne se préoccupa pas davantage des inondations possibles, surtout de celles du Chagres. Ces injustifiables négligences, et un autre ordre de faits beaucoup plus graves encore, qu'il est inutile de rappeler ici, précipitèrent la ruine technique et financière de la Compagnie.

Quand on dut renoncer à toute espérance d'exécuter jamais un canal à niveau et que la construction d'un canal à écluses s'imposa, 780 millions avaient déjà été dépensés sur l'isthme, dont 440 millions en travaux de terrassement et de remblai. La commission chargée d'examiner la situation de la Compagnie, concluait en ces termes : « L'énorme quantité de matériel prêt à être utilisé, les travaux réalisés, les terrains concédés, l'expérience acquise, etc., peuvent être, à l'actif de la nouvelle Compagnie, évalués à 450 millions au bas mot. » A cette époque, le syndic obtint du gouvernement Colombien une prolongation de délai allant jusqu'en 1904. Plus récemment encore,

une nouvelle prolongation de six années fixa la date de l'achèvement des travaux à 1910.

On sait qu'au mois d'octobre 1894, il se forma une Société pour la reprise des affaires du Canal. Cette Compagnie, au capital de 65 millions complètement versés, a été officiellement reconnue et ses titres ont été dûment confirmés par le gouvernement Colombien. Elle ne recommença pas les erreurs de M. de Lesseps et de ses collaborateurs. Elle se mit à l'œuvre sans perdre de temps, afin de déterminer le plus exactement quelle était la constitution géologique du sol à creuser et de quelle manière il serait préférable de construire les écluses. Plusieurs milliers d'hommes se mirent à l'œuvre sur les points les plus importants et notamment au percement de la Culebra.



Creusement du premier mille du Nicaragua.

Là aussi, de sérieux essais furent tentés. On creusa, dans l'axe même du canal, un tunnel de 365 mètres de long, avec six cheminées, forées jusqu'au lit présumé du canal et reliées entre elles par de courts tunnels. Les quatre années qui viennent de s'écouler ont vu enlever, entre la Culebra et l'Emperador, 3.924.000 mètres cubes de terre et les frais de cette expérience n'ont pas été moindres de 20 millions de francs. Cette expérience peut sembler coûteuse; mais elle a réussi à démontrer que la Culebra ne « glisse » pas, l'excavation ayant atteint une couche de schiste argileux au-dessous de laquelle, à l'emplacement fixé pour le lit du canal, se trouve le rocher solide. A Emperador, la solidité n'est peut-être pas aussi grande; mais on est d'ores et déjà sûr de la réussite, à la condition d'effectuer les drainages convenables, précaution qui avait été complètement négligée du temps de M. de Lesseps.

Une autre difficulté surgissait du fait de la rivière Chagres, dont les inondations et les assèchements rapides avaient causé jadis tant de mécomptes. Après avoir franchi la coupure de la Culebra, le tracé du canal doit suivre le cours de l'Obispo, rivière tributaire du Chagres.

A Obispo même, le canal pénètre dans cette vallée et la suit sur un parcours de 32 kilomètres. Or, pendant la saison des pluies, le Chagres est sujet à des crues énormes, susceptibles de rendre complètement impossible la construction du canal tel qu'elle avait été provisoirement projetée.

Le jour où la Compagnie nouvelle décida de renoncer au canal à niveau et de lui substituer un canal à écluses, on se trouva amené à étudier la question de l'approvisionnement d'eau nécessaire pour compenser les pertes et maintenir à une hauteur constante le niveau du canal. Le tribut apporté par le Chagres paraissait de nature à résoudre le problème. La Compagnie fit donc évaluer avec exactitude le débit courant du fleuve et les meilleurs moyens d'emmagasiner ses eaux en temps de crue. Les ingénieurs poussèrent activement leurs travaux et, de ce chef encore, une somme de 6 millions se trouva dépensée. Mais, cette fois, les études étaient complètes ; et elles avaient été menées avec une telle précision et un si grand souci de l'exactitude, que les travaux pourraient, aujourd'hui, être mis en train au premier signal.

Malgré cela, et par surcroît de précaution, on nomma une commission technique, composée d'ingénieurs de différentes nationalités et déjà connus pour avoir mené à bonne fin des entreprises analogues. Je citerai le brigadier général L. H. Abbott, de l'armée américaine ; M. Falscher, qui fut l'ingénieur en chef du canal de Kiel; M. Henry Hunter, ingénieur en chef de la Compagnie du canal de Manchester; M. C. Skalkowski, ancien directeur des mines en Russie; et quatre anciens inspecteurs généraux des Ponts et Chaussées français. Cette commission a déjà accompli un travail considérable. Elle a établi la moyenne des pluies tombées depuis quinze ans, en millimètres, et en a déduit tout ce qu'il y avait à prendre de précautions contre les débordements éventuels du Chagres. Elle a surtout, au cours des cent séances qu'elle a tenues, examiné la situation dans ses moindres détails et le rapport qu'elle a déposé le 2 décembre 1898 peut être tenu pour un exposé parfaitement sincère et véridique de la situation. Voyons rapidement quelles sont ses conclusions.

En ce moment et dans l'état actuel des travaux, on peut dire que deux cinquièmes de l'œuvre totale sont achevés. Pour mettre le canal en état d'exploitation, il convient d'escompter une dépense supplémentaire de 435 millions, augmentée de 20 0/0 pour les éventualités imprévues, soit 612 millions. Quant au laps de temps nécessaire, on peut l'évaluer de huit à dix années. La longueur du canal est de 61 kilomètres. On a dressé trois projets différents, tous trois comprenant des écluses. Mais le premier prévoit le niveau supérieur à une altitude de 32 mètres, le second à une altitude de 23 mètres et le dernier à une altitude de 11 mètres. C'est le second de ces trois projets que recommande la commission technique.

Quant à la fixation du niveau et du nombre des écluses, elle demeure subordonnée au choix des moyens employés pour utiliser et

dompter le Chagres. Or, on doit construire dans ce but deux immenses réservoirs, l'un à Alhajuela, sur le Chagres supérieur, à environ 12 kilomètres et demi du canal; l'autre à Bohio, à l'extrémité de la portion du canal à niveau du côté de l'Atlantique. Le réservoir de Bohio se déversera dans la vallée du Chagres. Il sera fait de terre, mais reposera sur un lit d'argile compacte. Cela fera un vaste lac artificiel, dont le niveau le plus bas, au temps des sécheresses, sera de 17 m. 50 et le niveau le plus élevé, pendant les crues du Chagres, de 22 mètres. L'autre réservoir, celui d'Alhajuela, sera construit en maçonnerie agglomérée et s'appuiera sur le roc. Les deux chutes provenant de ces deux réservoirs seront utilisées pour l'éclairage du canal à la lumière électrique, et au maniement automatique des portes d'écluses.

Les deux lacs ainsi formés auront à eux deux une capacité totale de 264 millions de mètres cubes, suffisante pour parer à toute éventualité provenant du fait du Chagres.

La première section du canal commence à Colon, sur l'Atlantique. Elle est à niveau de marée, jusqu'à la double écluse de Bohio, par laquelle doivent passer les navires pour pénétrer dans le lac du Chagres. Ces écluses seront en maçonnerie et fixées sur des fondations rocheuses, comme du reste toutes celles du canal. Sur toute cette portion à niveau du canal, les 15 premiers kilomètres sont déjà navigables, la profondeur variant de 5 m. 50 à 9 m. 75, qui doit être la profondeur définitive. Toute cette partie est déjà creusée à sa largeur normale, et il n'y aura pas beaucoup de dragage à fournir pour terminer les 20 kilomètres jusqu'à Bohio. Après avoir franchi les écluses, le canal, pendant 17 kilomètres, emprunte le chenal du lac jusqu'à Obispo, où deux doubles écluses amènent les navires au sommet supérieur du canal, lequel a 6 kilom. 600, avec une altitude de 23 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pour gagner la pente sur le versant du Pacifique, il y aura une double écluse à Paraiso, une autre à Pedro-Miguel et une enfin à Miraflores, où les navires retrouveront le niveau de l'Océan Pacifique. Cette dernière section du canal a une longueur de 10 kilomètres en chiffres ronds. Quant à la profondeur de l'eau dans les écluses, elle variera entre 9 m. 75 et 11 mètres.

Il est bon de noter que toutes les berges du canal, particulièrement dans la coupée de la Culebra, devront être garnies d'un revêtement en pierre; pour les courbes du canal, elles ne sauraient être gênantes, le plus faible rayon ayant 2.710 mètres et le rayon moyen étant de 3.281 mètres.

La Commission s'est également préoccupée des questions d'hygiène, car on n'a pas oublié l'épouvantable mortalité qui a sévi jadis sur les travailleurs de Panama. Il y a, sous les terres remuées le long du canal, des milliers d'ouvriers blancs ou noirs qui, pour employer une expression pittoresque et atroce à la fois, « font du remblai » dans la vallée du Chagres. On remédiera au plus grave en

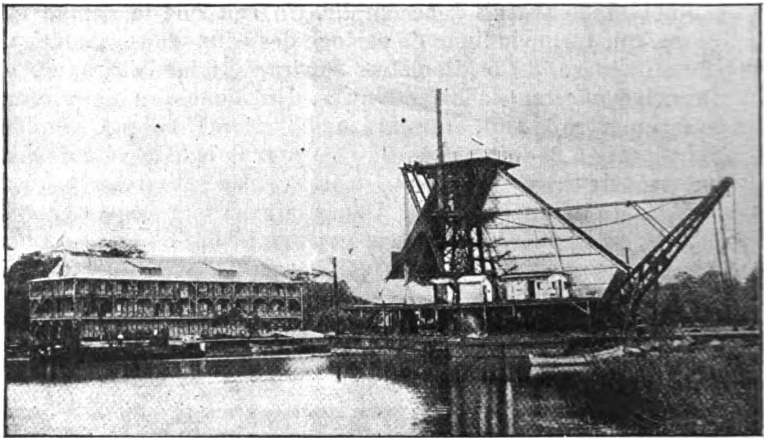
employant à l'avenir des nègres des Antilles anglaises, déjà habitués à ce climat particulier. Au reste, les germes morbides se trouvant de préférence à la surface des terres et ce premier défrichement étant presque complètement terminé, on peut compter n'avoir à envisager dans l'avenir qu'une mortalité parfaitement normale.

II. — Le canal de Nicaragua

Le projet de percement du canal de Nicaragua semble antérieur à celui du canal de Panama. Dès qu'on reconnut la nécessité de mettre en communication les deux océans, on songea à tirer parti du lac Nicaragua, situé dans l'isthme et devant, par conséquent, diminuer de façon notable le travail à accomplir. On sait que la chaîne des Cordillères, qui forme la ligne de partage des eaux dans l'Amérique centrale, se sépare, à 95 kilomètres environ du lac Nicaragua, en deux branches affectant la forme d'un V, dont l'une des deux branches se dirige vers le sud, entre le lac et l'océan Pacifique, pendant que l'autre passe à 24 kilomètres du lac, pour finir à la côte de l'Atlantique, près de Greytown. Dans l'écartement du V prennent place les deux lacs de Nicaragua et de Managua, reliés entre eux par la rivière Tipitapa. Le bassin ainsi formé a environ 12.000 milles carrés, sur lesquels le lac Nicaragua lui-même prend 3.000 milles carrés pour sa superficie. Le lac a 60 kilomètres de large sur 143 kilomètres de long et sa direction générale est parallèle à la côte du Pacifique dont il n'est, en un certain point, distant que de 14 kilomètres. Sa profondeur est considérable et sa surface est à 33 mètres environ d'altitude. Ses eaux n'ont pas d'autre issue que la rivière San-Juan, dont le débit atteint 4.000 mètres cubes par seconde et, en temps de crue, monte jusqu'à 50.000. Or, pendant la saison sèche, ces 4.000 mètres par seconde compenseraient *exactement* la perte par évaporation, qui est extrêmement considérable sous cette latitude. En hiver, au contraire, les 50.000 mètres cubes déversés dans le lac, alors que l'évaporation serait nulle, pourraient amener les complications les plus graves. Le San-Juan, après un cours de 160 kilomètres, se jette dans l'Atlantique et, sauf pendant la saison sèche, il est navigable sur tout son parcours. Malheureusement, l'un de ses affluents, la rivière San-Carlos, est une sorte de torrent extrêmement impétueux, qui charrie en quantités énormes les sables et les cendres volcaniques, si bien qu'un véritable delta, qui empiète rapidement sur la mer, s'est formé à son embouchure.

Le premier projet de canal destiné à passer à travers l'isthme, en empruntant à la fois le cours du San-Juan et le lac Nicaragua, remonte à 1852, où la Transit Company chargea le colonel A. M. Childs des études préparatoires. Ce canal devait avoir une profondeur de 5 m. 60, avec une largeur de fond de 17 mètres, pendant que dans les chenaux de la rivière et du lac, cette largeur devait atteindre 50 mètres. On prévoyait une longueur de 80 mètres et une ouverture

de 20 mètres. 14 écluses devaient amener les navires jusqu'au lac: enfin, un réservoir creusé dans la vallé du Rio-Grande, à 13 kilomètres au nord du lac, et un autre aux rapides de Castillo, à 50 kilomètres à l'est, étaient destinés à maintenir le niveau supérieur des eaux du lac à 70 mètres d'altitude. La dernière écluse avait été fixée sur le San-Juan, à 120 kilomètres du Nicaragua, où le canal, quittant la rivière, devait se diriger vers le port protégé de Greytown, à travers les terrains plats qui constituent cette portion du pays. Dans le projet de Childs, le canal avait une longueur de 255 kilomètres et coûtait, en y comprenant une réserve de 15 p. 100 pour les éventualités, une somme totale de 153 millions de francs.



Magasin et drague de la Compagnie du Nicaragua, à Greytown.

Le projet du Commodore Lull, dressé avec la collaboration de M. A. G. Menocal, pour le compte de la Maritime Canal Company, et qui date de 1879, proposa plusieurs changements au projet primitif. Le point terminus sur le Pacifique devait rester le port de Brito. On proposait, par contre, 11 écluses pour atteindre le niveau du lac. En outre, le canal devait abandonner le lit du San Juan, suivre sa rive gauche jusqu'à San Juanillo et se diriger ensuite tout droit vers Greytown. La longueur de ce tracé nouveau était de 241 kilomètres, et le coût estimé de 328 millions de francs.

En 1890, nouvelles études, exécutées encore par M. Menocal, mais cette fois pour le compte du gouvernement américain. Il s'agissait cette fois d'un canal de 9 m. 30 de profondeur, pour lequel on prévoyait une dépense de 300 millions. Des travaux furent commencés. Cinq dragues gigantesques, installées à Greytown, se mirent à entamer les terrains d'alluvion, au travers desquels devaient être creusés les neuf premiers milles du Canal. Sur un parcours d'environ 1.500 mètres, on atteignit une profondeur de 5 m. 60 et le déboise-

ment du terrain fut poursuivi sur une longueur de 43 kilomètres. On construisit même, à partir de Greytown, un petit chemin de fer a voie unique et une jetée de 300 mètres. Mais, à ce moment, en 1893, la Compagnie dut s'arrêter, faute de fonds.

C'est à cette époque que les pouvoirs publics se décidèrent à intervenir. En 1895, après le vote d'un projet de loi présenté par le département des Affaires Etrangères, le Congrès désigna une commission nouvelle, composée du colonel Ludlow, de M. T. Endicott, ingénieur civil de la marine, et de M. Alfred Nobel, avec mission de rechercher si le canal « était réellement exécutable ». Le rapport fut étudié avec un soin extrême, et les trois commissaires émirent l'avis que le canal était possible, mais qu'ils se refusaient à accepter certaines particularités des plus importantes du projet de la Compagnie. Dans leur opinion, les données sur lesquelles les plans avaient été établis n'étaient ni suffisamment précises, ni réparties sur une période assez longue pour que les travaux exécutés fussent durables. En outre, les sommes prévues pour l'achèvement leur parurent inférieures à la réalité. On avait, en effet, évalué beaucoup trop bas le prix du dragage, du déblai, etc. Ils relevèrent donc ces prix et fixèrent leurs estimations à 667 millions (en chiffres ronds) au lieu de 335, soit une augmentation de 100 p. 100.

Les critiques de la Commission portèrent principalement sur les deux grands réservoirs placés à chaque extrémité du niveau supérieur, l'un à La Flor, l'autre à Ochoa, et sur l'extension du canal à travers le bassin du San Francisco. Ce tracé eût, en effet, nécessité la construction de 67 réservoirs, dont l'un d'une longueur de 1.800 mètres et d'une hauteur de 33 mètres au-dessus de ses fondations. La Commission constata, d'autre part, les variations de niveau les plus extrêmes dans le lac, pendant la saison sèche et la saison pluvieuse ; l'écart atteignait jusqu'à 5 mètres, et comme la superficie du lac n'est pas inférieure à 3.000 milles carrés, cette différence de niveau représentait un énorme volume d'eau, impossible à maintenir à l'élévation désirée de 33 mètres. Comme conclusion, la commission proposait qu'une somme de 1.750.000 francs fût encore consacrée à des études définitives et à la préparation du projet final et de l'évaluation des dépenses. Ces conclusions furent adoptées et, en conséquence, l'amiral Walker, le professeur Lewis M. Haupt et le général Hains consacrèrent trois mois à ce travail. L'expédition qu'ils dirigeaient et qui comprenait 250 personnes dont 80 ingénieurs, un géologue, un hydrographe, etc., munis de tous les appareils nécessaires, commença ses travaux en janvier 1898. Ils ne sont pas encore complètement terminés aujourd'hui.

Cependant, les résultats de ces études ont déjà transpiré et les membres de la Commission ont déclaré, devant les délégués du Sénat, ce qu'ils considèrent comme des évaluation approximatives. Mais, comme nous le disions au début, ces évaluations ne sont pas

concordantes. Pendant que l'amiral Walker donne pour chiffre 625 millions, le professeur Haupt descend à 450 et le général Hains monte à 700 millions. Ils ne sont d'accord que sur un point : la possibilité de la construction du canal.

Le rapport du général Walker et de ses collaborateurs n'est pas encore publié. Nous en connaissons pourtant les caractères principaux et nous savons sur quels points portent leurs recommandations. C'est tout d'abord le réservoir d'Ochoa, qui doit être placé plus haut sur le cours du San Carlos, de façon à faire disparaître les inondations de cette rivière et les troubles qu'elles amènent dans la vallée du San Juan. On ne devra pas tenter de relever le niveau supérieur jusqu'au réservoir d'Ochoa. On se contentera de placer un réservoir intermédiaire, muni d'une écluse, à l'un des rapides d'amont, probablement à Machuca, ce qui réduira sur ce point le niveau supérieur de 20 à 30 pieds. A partir d'Ochoa, le canal suivra donc la rive gauche du San Juan, il franchira aussi la montagne à une hauteur moindre que celle proposée dans le projet Menocal. Cela accroîtra les tranchées, mais réduira en même temps la hauteur des berges. C'est, en somme, un compromis entre le haut niveau préféré par la Compagnie et le niveau bas préconisé par le projet Hull.

D'après la commission, le niveau du lac peut être réglé avec des variations de moins d'un mètre (0 m. 81 exactement), au-dessus ou au-dessous du niveau normal. Il reste à déterminer le nombre d'écluses entre le Rio Grande et le port de Brito, point terminus sur le Pacifique.

La profondeur minima du canal sur tout son parcours sera de 10 mètres ; et, pour se mettre à l'unisson, les courbes seront à grand rayon et les écluses seront de dimensions telles que les plus grands navires pourront les franchir aisément.

La salubrité est relativement satisfaisante et la période nécessaire à l'achèvement des travaux est évaluée à 8 ou 10 années.

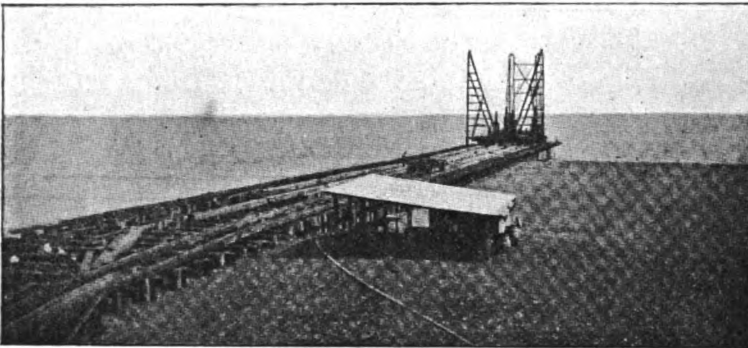
III. — La Comparaison.

Nous avons successivement exposé, dans leur ensemble et dans leurs particularités, les deux projets de canaux en présence, celui de Panama et celui de Nicaragua. Il importe maintenant de faire brièvement ressortir les avantages spéciaux que chacun d'eux peut présenter.

Tout d'abord une chose nous frappe. C'est qu'à chacune de ses deux extrémités, le canal de Panama possède déjà un excellent port naturel ; la baie de Limon est un mouillage fermé de premier ordre. Seul, le port de Panama nécessitera, pour demeurer libre d'accès, d'assez fréquents dragages.

Au Nicaragua, au contraire, tout est à faire. Du côté de Brito, il y a lieu de construire une jetée de 1.150 mètres et de creuser à la

drague un port de 70 hectares jusqu'à une profondeur minima de 10 mètres. A Greytown, il existait jadis un port assez beau; mais il y a longtemps que l'effort de la mer l'a détruit. Il faudra donc en établir un autre à grands frais, le protéger par des jetées et prendre les précautions nécessaires pour l'empêcher de se combler à nouveau. Sans doute, la chose n'a rien d'impossible. Mais M. Ludlow, que nous savons déjà singulièrement optimiste en manière d'estimation, prévoit de ce chef une dépense de 12 à 15 millions; sans parler des dragages qui devront être poursuivis sans interruption. Le major MacFarland, qui avait été envoyé sur les lieux en 1893, déclarait au département de la Guerre que le port de Greytown coûterait près de 50 millions et celui de Brito au moins 25 millions.



La jetée de Greytown avec l'accumulation des sables.

Le canal de Nicaragua est, jusqu'à présent, à peu près dépourvu de moyens de transports. Il ne possède que les 12 kilomètres de ligne à voie unique qui partent de Greytown, ce qui suppose la construction de 215 nouveaux kilomètres. Le général Hains fixe le chiffre de cette dépense à 650.000 francs le kilomètre, soit 85 millions. Le Panama, au contraire, possède d'ores et déjà une ligne à double voie se développant sur toute la longueur du canal et se terminant à chaque extrémité par des jetées de pierre en eau profonde.

A Panama, les deux cinquièmes du travail sont déjà exécutés. Sur les 61 kilomètres totaux, 15 ont déjà leur largeur normale, avec une profondeur variant de 5 m. 30 à 9 m. 75. Au Nicaragua, le canal n'a sa profondeur normale que sur une longueur de 1.200 mètres et il y a environ 40 kilomètres de déboisés.

Les difficultés sont à peu près résolues pour les travaux d'art du Panama. Le percement de la Culebra a été assez soigneusement étudié pour qu'aucun mécompte ne soit à redouter de ce côté. Il en est de même du Chagres, contre les crues duquel toutes les précautions sont prises. Au Nicaragua, les réservoirs, les écluses, les bassins coûteront nécessairement des sommes considérables, sans parler de

la protection indispensable du canal dans les basses terres, du côté de Greytown.

Au point de vue du climat, il tombe annuellement 93 pouces d'eau à Panama et 256 à Nicaragua. Ce dernier est peut-être moins malsain que Panama, mais il ne faut pas perdre de vue que les travaux déjà exécutés par la Compagnie de Lesseps étaient les plus dangereux et que la mortalité ne serait certainement pas dans l'avenir ce qu'elle a été dans le passé.

La longueur même du canal doit être tenue pour un important élément d'appréciation. Or, cette longueur, qui, pour Panama, n'atteint que 61 kilomètres, dépasse 225 pour le Nicaragua et la traversée du premier se fera en quinze heures, contre quarante-cinq heures qu'exigera le passage du second. Il en résulte une extension considérable de ce qu'on pourrait appeler la zone dangereuse. On appelle zone dangereuse celle pendant laquelle le navire abandonne le niveau de son élément naturel pour s'engager dans les écluses qui doivent l'amener à un niveau supérieur. Or, cette zone, qui n'est que de 30 kil. 500 pour Panama, est de 229 kilomètres pour Nicaragua; d'où plus de probabilité d'avaries, plus de souffrance pour le navire, d'autant qu'à Panama, le niveau supérieur de 32 mètres est atteint au moyen de trois écluses, tandis qu'il faut, à Nicaragua, quatre écluses pour une hauteur de 36 m. 30.

Les facilités d'accès sont à peu près les mêmes dans les deux cas. Cependant, au point de vue spécial américain, le trajet de la côte est à la côte ouest serait, par le Nicaragua, de 375 milles plus court que par le Panama. Mais cet avantage apparent est largement compensé par les trente heures de traversée supplémentaires que le canal de Nicaragua impose à ses navires.

Le parti jingoïste en Amérique a chaudement prôné le canal de Nicaragua, en se basant sur des considérations stratégiques. Il importe à ce propos de faire remarquer que la neutralité étant proclamée pour le Panama comme pour le Nicaragua, tous les navires de guerre, sans exception, rechercheraient de préférence la route la plus courte, pour abréger d'autant la zone dangereuse, à laquelle nous faisions tout à l'heure allusion.

Enfin l'argument déterminant, à notre sens, est celui-ci : Les évaluations les plus précises fixent à 510 millions les sommes nécessaires à l'achèvement du Panama. Pour le Nicaragua, il nous faut nous mouvoir entre des chiffres extrêmes, qui montrent des écarts de 100 0/0. Mais les estimations les plus récentes ne descendent pas au-dessous de 750 millions. C'est donc une économie réelle de 140 millions. Mais ce n'est pas tout. Les évaluations sont basées sur des prix unitaires absolument différents. Pendant qu'à Panama on fixe à 2 fr. 50 le mètre de dragage, on ne prévoit pour le même travail, à Nicaragua, que 50 centimes. Il en est de même pour nombre d'autres éléments. Aussi peut-on dire sans crainte d'erreur que les dépenses du Panama, par rapport à celles de Nicaragua, seront comme 2 est à 3.

Conclusion.

Tout le monde étant d'accord pour dire qu'on ne saurait songer à exécuter les deux canaux, il résulte, des données que nous venons d'exposer, une incontestable supériorité en faveur du canal de Panama. Toutes les circonstances de temps, de lieu, d'économie, militent en faveur d'une opération, déjà effectuée en grande partie, et dont toutes les difficultés techniques sont en réalité surmontées.

Le seul argument que les Américains — ou du moins une certaine partie de la presse américaine — fassent valoir en faveur du canal de Nicaragua, est un argument de pure sentimentalité : « Le canal de Nicaragua, disent-ils, sera notre canal ; il aura été construit avec notre argent, il sera surveillé par nous, il sera notre chose ! » Cela n'est rien moins que certain. Il est admis aujourd'hui que, pour des voies de communication de cette nature, l'absolue neutralité s'impose. Le canal de Panama ou celui de Nicaragua, comme celui de Suez, devraient, en cas de conflit, demeurer ouverts au commerce des deux mondes et ne sauraient en aucun cas être confisqués au profit de telle ou telle des nations belligérantes. Dans ces conditions, cette question d'égoïsme sentimental doit-elle peser dans la balance pour 750 millions ? Car, si l'Amérique n'achève pas le Panama et construit le Nicaragua pour son usage exclusif, les nations européennes ne voudront pas demeurer en reste et accapareront le Panama, ne fût-ce que pour contrebalancer cet avantage.

D'ailleurs, si les questions de sentiment pouvaient trouver leur place dans des considérations de cette nature, il en est une autre qu'on pourrait faire valoir avec infiniment plus de logique et d'à propos. Il ne faut pas oublier que près d'un milliard et demi a été englouti déjà dans les travaux du Panama et que, quelles qu'aient pu être les fautes — certains disent même les crimes — commis par les chefs de la Compagnie primitive, il n'en reste pas moins des gens dignes de toute la pitié et de toute la commisération du monde. Ceux-là n'ont eu d'autre tort que de vouloir coopérer à une œuvre dont l'intérêt pacifique et international s'imposait avec la dernière évidence. Pourquoi n'en seraient-ils pas récompensés ? Il ne faut pas oublier que les concessions consenties par le gouvernement Colombien ont reçu l'assentiment général, non-seulement en Europe, mais en Amérique. Si le gouvernement des Etats-Unis prend à son compte le percement d'un canal, il n'entend pas le moins du monde en faire une œuvre de spéculation économique ; mais, au contraire, il veut contribuer à une amélioration des communications ouvertes au commerce universel. Les infortunés actionnaires du Panama auront été ses précurseurs, ses collaborateurs de la première heure. Pourquoi les évincer systématiquement — et inutilement — à l'heure du suc-

cès ? Ce sont là des réflexions qui ne manqueront pas d'être présentées lors de la discussion du bill définitif au Congrès américain. Il est donc fort vraisemblable que, jointes aux considérations d'ordre technique et d'ordre financier que nous avons énumérées, elles réussissent à faire pencher la balance en faveur du canal de Panama.

D'ailleurs, le gouvernement français, porte-parole désigné de tous ces infortunés, dont l'épargne s'est engloutie dans l'entreprise primitive, ne pourrait-il pas intervenir de la façon la plus amicale auprès du gouvernement américain? La besogne, à tout prendre, ne sera pas très difficile et une pareille intervention habilement faite, aurait de grandes chances de succès. C'est en tout cas une question qui s'impose à l'attention de M. Delcassé et de son département; car la très vive considération du monde politique américain pour la personnalité de notre ministre des Affaires étrangères pourrait aider au triomphe d'une solution de première importance pour un nombre considérable — trop considérable, hélas ! — de citoyens français.

ROBERT G. LE NORMAND.



LE CANAL PROJETÉ DE NICARAGUA.

1. Le port de Brito. — 2. La coupure. — 3. Le San Carlos. — 4. Castillo. — 5. Machunga. 6. L'écluse du tracé Hull. — 7. Le déversoir. — 8. Bassin de San-Francisco. — 9. Le tracé du niveau inférieur (tracé Hull). — 10. Greytown.

La Psychologie des Manifestations parisiennes

QUELQUES DOCUMENTS POUR NOS PETITS-NEVEUX

NOTRE époque, que l'on appelle souvent le siècle du *puffisme*, représente en effet l'œuvre d'une sophistication savante : tout y est falsifié, le beurre, le vin, et les sentiments. La fécondité du truquage général nous a composé une âme d'où la sincérité est exclue, âme artificielle, dont la badauderie constitue l'unique ressort.

Notre âme s'est compliquée de floraisons grotesques, l'amour n'est plus qu'une fleur de chapeau, l'instinct de la maternité a sombré sous des préoccupations d'économie, sous des soucis d'élégance esthétique, de perversité mondaine, et tout ce qu'il y avait de beau en l'humanité a été ravagé par un scepticisme badinant. Dans le domaine de la politique, c'est pis. Le fléau du scepticisme et de la badauderie a dilué toute ardeur, détruit l'enthousiasme et la foi. Il n'existe plus rien des généreuses violences qui ont jeté à l'assaut de la Bastille des masses vibrantes, armées de mauvais fusils, vêtues de haillons. Seuls des mots, des mots sonores et creux comme des tambourins peuvent encore influencer la foule. Et tels de ces mots domineront l'histoire de notre époque, comme des monuments glorieux du *puffisme*.

La badauderie est le corollaire du scepticisme, car lorsque la foule ne croit plus à rien, c'est-à-dire à rien de grand, de noble, elle accorde une crédulité puérile à mille sornettes, prend volontiers des vessies pour des lanternes et le vol d'une mouche pour un événement. Les yeux dilatés, la bouche béante en un masque d'abrutissement, elle contemple le tourbillon des phrases vides, des fétus d'idées lasses qui sautent, s'entrecroisent, se plient et ondoient comme les voiles chatoyants d'une almée qui danse.

Devant les rhéteurs de carrefour, qui lui cuisinent une opinion, elle approuve du bonnet, la brave foule incapable de concevoir une idée par elle-même. On lui mâche une opinion qu'elle puisse avaler sans malaise. Aux aubes futures qui se lèveront dans un lointain encore inappréciable pour nous, l'historien qui s'en référera aux tumultes de la rue, compromettra son esprit de critique. La rue hurle et s'agite en de grossières parades ; mais ses perturbations, longuement combinées, ne sauraient prouver un sentiment, une sympathie ou une opinion. On prépare une manifestation de la même manière qu'une représentation théâtrale ; il y a des chefs de claque, et des claqueurs qui enlèvent l'inertie des badauds, il y a des reporters qui rendent compte de ces premières sans lendemain.

Demain, dans les journaux du parti acclamé, on lira : l'imposante manifestation qui..., l'imposante manifestation que..., etc.

I

Quel est le réactif qui a été, jusqu'à ces derniers temps, assez puissant pour déterminer une fermentation dans la veulerie de la foule, pour émoustiller sa badauderie jusqu'à un enthousiasme passager ? C'est l'ardeur délirante du camelot, délire très sage qui se vend à tant la journée.

L'enthousiasme du camelot est en effet l'élément constitutif d'une manifestation « spontanée ». Il unit la troupe des badauds à la très petite phalange des partisans convaincus, qui manifestent pour le bon motif, qui marchent au meeting comme le soldat à la bataille, reçoivent héroïquement dans la figure le coup de poing de la police et en portent le bleu avec autant de satisfaction que si c'était une croix : pour ces intrépides, il convient peut-être de demander la création d'une nouvelle décoration, qu'on appellera la médaille des manifestations ou la médaille électorale, comme on préférera.

La bonne volonté des camelots a besoin d'être guidée; il faut un chef à ces hommes-là. Or, ces chefs existent, et, non seulement ils sont propres à commander la vieille et la jeune garde des hurleurs, bataillons sacrés de la rue, mais encore ils se chargent volontiers de régler, d'organiser la manifestation et de recruter, selon un choix judicieux, les plus dignes d'y figurer. Parmi eux, on doit distinguer, en première ligne, M. Napoléon Hayard, surnommé l'Empereur des Camelots, dont la maîtrise est incontestée.

M. Napoléon Hayard apparaît sous la figure d'un philosophe qui bedonne légèrement en cette maturité d'âge où l'homme commence à comprendre l'inanité des grandes ambitions. Non loin de cette rue du Croissant où se tient la bourse des camelots et la foire des journaux, il possède, au fond d'une cour, un commerce de libraire-éditeur. Rien que son catalogue indique déjà l'éclectisme de ses idées : A côté de la *Convention Monétaire*, tableau officiel des pièces ayant cours en France, on remarque les titres suivants : *Manière de connaître les femmes par le nez*, *La Véritable Règle de la Manille et du Piquet*, *Le Guide pratique du Conscrit francais*, etc.

La plupart de ces ouvrages n'ont de rapport avec la littérature que par des fautes de style.

M. Napoléon Hayard, lui-même, est quelque peu notre confrère. ayant écrit un certain nombre de plaquettes, dont une des plus remarquées se vend sous ce titre interrogatif : *Pourquoi les femmes du monde ont-elles les genoux sales?* Singulier problème qu'il a résolu en sept pages.

Les œuvres qu'il édite ne figurent pas dans les librairies, elles sont débitées sur le trottoir par les camelots. Cette circonstance procure à notre sympathique confrère un grand ascendant sur eux, l'ascendant du patron, de l'homme arrivé, car le camelot est bon diable, et ne prétend à aucune revendication sociale. Le socialisme, l'anarchie glissent sur son scepticisme; il a entendu tant de choses, il a vu tant

d'idées planer au-dessus du monde, il a tant de fois crié : « A bas Machin! Vive un Tel! » qu'il se rit de tout système politique.

Ce pauvre homme, au bout de quelques années d'exercice, est devenu une machine à crier, et il crie jusqu'à ce qu'il aille mourir à l'hôpital.

M. Napoléon Hayard, lui aussi, a été camelot, mais grâce à une intelligence active, nerveuse, il a échappé à cette contagion du néant. Son scepticisme, au lieu de s'alanguir en la passivité qui a broyé le caractère des autres, a jailli comme un ressort et une activité *roublarde*, grâce à laquelle il capte la badauderie de la foule au point de lui faire acheter tous les *trompe-nigauds* dont il inonde les boulevards.

Comme entrepreneur de manifestations, M. Napoléon Hayard, empereur des camelots, est au moins aussi digne d'intérêt que comme éditeur. Célérité, telle est sa devise. En le prévenant deux heures d'avance, vous êtes sûr d'obtenir deux cents hommes, décidés à crier ce que vous voudrez.

Les prix d'ailleurs sont variables; à 2 francs par tête, une manifestation est une mauvaise affaire; le prix ordinaire oscille entre 4 et 5 francs.

Feu monsieur le marquis de Morès a donné jusqu'à 10 francs

Souvent on accorde aux camelots 2 francs et le *papier*. Le papier, c'est-à-dire un journal qu'ils annonceront avant de manifester ou après avoir manifesté s'ils ne sont pas éclopés.

D'ordinaire, on leur vend un journal 2 francs ou 2 fr. 50 le cent. Dans les circonstances exceptionnelles, on le leur donne gratuitement ou au prix de 0 fr. 50.

Comme ils le débitent à raison de cinq centimes le numéro, ils perçoivent un bénéfice appréciable.

M. Hayard est un homme loyal, soucieux de ses engagements. Il y a quelque temps, il reçut de la *Libre Parole* une commande de cent hommes; presque aussitôt l'*Aurore* lui transmit également un ordre de cent hommes à livrer le même jour. A l'un et à l'autre de ces clients, il s'agissait de fournir une élite. Plutôt que d'embaucher des hommes inexpérimentés dont on eût été mécontent, que fit le rusé entrepreneur?

Il n'enrôla que cent hommes, net, mais c'étaient des camelots de choix, et il leur recommanda de crier d'abord : « Vive Drumont! » et deux minutes après : « A bas Drumont! ». Tout le monde fut content, et les camelots aussi, ils le furent même trop, car M. Hayard, ayant distribué un acompte, ils s'ingénièrent à mugir : « Vive Hayard! » chaque fois qu'ils l'aperçurent. Cela n'était pas au programme. Et cette popularité gêna quelque peu l'excellent impresario qui dut fuir pour se dérober aux ovations.

M. Hayard est brouillé maintenant avec la *Libre Parole*, mais le fait que nous venons de citer n'a pas été la cause de la rupture. D'autres circonstances l'ont occasionnée. Voici : à l'automne dernier

M. Esterhazy, à son de trompes, avait fait savoir qu'il allait lancer ses mémoires. La maison Fayard frères avait déjà signé avec lui un traité avantageux.

Là-dessus le brave Hayard de publier, avant la grande maison rivale, des Mémoires d'Esterhazy, confectionnés avec des coupures de journaux et qui n'étaient pas plus les mémoires de l'ex-commandant que les miens. Mais le public mordit à l'hameçon. Alors s'alarmèrent MM. de Boisandré et Méry, rédacteurs à la *Libre Parole*, fondés de pouvoir de M. Esterhazy et seuls chargés par lui de faire paraître sa *Vérité sur l'affaire Dreyfus*. M. Hayard leur coupait l'herbe sous le pied, ils se mirent fort en colère, comme c'était leur droit. Et la *Libre Parole*, en un article, qui n'était pas piqué des vers, si j'ose m'exprimer ainsi, malmena l'empereur des camelots et le traita de faussaire (une épithète qui est très portée de nos jours).

Aussitôt M. Hayard bondit jusqu'à l'*Aurore* (évidemment !) et déversa ses rancunes dans le gilet d'un rédacteur :

« Quel ingrat que ce Drumont ! Il a déjà oublié que c'est moi qui lui « ai organisé son retour d'Algérie ! Moyennant finances, j'avais mobi- « lisé cinq ou six fiacres dans lesquels j'avais placé des hommes char- « gés de l'acclamer sur le parcours de la gare de Lyon à son journal. « Soixante camelots avaient été embauchés par moi pour crier sur sa « route : Vive Drumont ! A bas les Juifs ! Tout le temps, on a brûlé « des feux de bengale, et c'est grâce à moi que le lendemain, il pou- « vait écrire dans son journal : « Peuple de Paris, merci de ta réception « enthousiaste ! »

Ces révélations ne changèrent pas la face du monde, il y eut simplement entre la *Libre Parole* et l'*Aurore* échange de deux articles sans résultat.

On aurait tort de croire que M. Napoléon Hayard, empereur des camelots, fût un vil bourgeois qui fît travailler les autres et restât les mains dans ses poches ; non pas, il opère aussi lui-même. Volontiers il se charge de jouer dans une réunion publique le rôle d'interrupteur, rôle délicat et fort important ; en effet, lorsqu'un candidat ne tient pas à ce que les électeurs entendent les paroles d'un de ses concurrents, il s'efforce de susciter un tumulte qui s'obtient généralement au moyen d'une interruption violente. M. Hayard excelle dans cette comédie. Pendant le discours de l'adversaire de son client, il guette la phrase qui provoquera sa colère rétribuée ; sitôt qu'il le peut, il lance un énergique « T'en as menti ! » suivi d'un ronflant « Vendu ! »

Immédiatement l'assistance se consulte ; un poing se dresse vers M. Hayard qui a eu la précaution de s'entourer de quelques compagnons, ses gardes du corps. Leurs poings aussi surgissent, et puis tout ça s'abat sur des faces ; la lutte commence ; la police intervient, la salle est évacuée et le tour est joué.

Paris n'est pas en France le seul siège des manifestations, on en fait également un peu partout en province ; mais quand on veut avoir

quelque chose de vraiment soigné, on a recours à M. Hayard. Il aurait donc raison de mettre sur ses cartes : fait les expéditions en province.

La province même ne lui déplaît pas; le public y est plus *gobeur* qu'à Paris, et l'ouvrage moins dur. On y travaille dans de l'enthousiasme facile.

D'ailleurs, il ne part jamais seul. Selon l'importance du coup à frapper, cinq, six camelots, un état-major, l'accompagnent.

Le *Boulangisme*, qui était fastueux, a inondé les villes de province de camelots parisiens. Dans les grandes villes, on trouve des camelots tout comme dans la capitale ; mais dans les petites on est forcé d'embaucher des ouvriers sans travail, des gens de bonne volonté quelconques, difficiles à éduquer. D'ailleurs dans les petites villes, on a plus d'avantage à s'adresser aux syndicats et aux groupements politiques, qui, eux, *marchent* pour le bon motif.

On voit de quelle utilité peut être cet empereur des camelots, connu dans toute la France, et les gouvernements, qu'il sait faire huer ou applaudir, ont tout intérêt à le ménager. Peut-être est-ce pour cela que l'un d'eux lui a offert dans la police une sinécure peu honorable. mais l'empereur, ce jour-là, a eu un beau geste, et a répondu. « Je ne mange pas de ce pain-là ; d'ailleurs notre pauvre « France possède assez de fonctionnaires sans me prendre encore à « sa charge. Je considère que notre premier devoir de patriotisme « consiste à ne pas manger au ratelier du budget. »

Par le temps qui court, ces paroles méritent d'être gravées dans le marbre ; elles me rassurent complètement sur les sentiments de M. Hayard, car auparavant, comme il me parlait de ses qualités d'organisateur de manifestation, il m'avait dit : « Lorsque la France voudra mettre un roi sur le trône elle n'aura qu'à s'adresser à moi. » Or, si les camelots, payés pour faire acclamer X Ier, recommençaient la plaisanterie de crier « Vive Hayard ! » sur un assez long parcours, ce dernier, aurait sans doute des chances de poser une couronne sur son front. Napoléon Hayard, empereur des camelots, roi de France ! Cet assemblage de titres hétéroclites caractériserait assez gracieusement notre époque de cabotinisme, et assurerait d'une façon éclatante le triomphe de la badauderie. Mais un homme qui refuse de grignoter au budget est incapable d'accepter un trône, fût-il républicain, et une liste civile. Marianne n'a donc pas à redouter de la part de cet homme influent des privautés trop hardies.

Néanmoins, si Hayard ne convoite pas le sceptre pour lui-même, l'offre d'organiser un vaste enthousiasme populaire en faveur d'un prétendant ne lui répugnerait pas, surtout si elle était bien payée. Les partis qui rêvent de ressusciter les régimes défunts auraient peut-être quelque intérêt à s'aboucher avec lui pour risquer l'aventure, un de ces jours. La somme à dépenser serait tellement minime qu'on aurait vraiment tort de se priver de cette expérience intéressante. Il y a en effet, à Paris, de 1.800 à 2.000 camelots vendeurs de

journaux. Admettons qu'en ce jour solennel on fasse bien les choses et qu'on accorde à chacun d'eux 10 francs, et 1.000 francs à M. Hayard, cela constitue un total maximum de 21.000 francs.

Vingt-et-un mille francs pour secouer la vieille Europe édentée, l'effrayer, mettre en branle ses canons de fer blanc et ses flottes blindées en zinc, qui ne pourrait se payer çà? Depuis Fachoda, nous nous ennuyons.

Certainement, M. Hayard attend avec impatience ce jour, qui, comme l'eût dit le regretté Labiche, serait le plus beau fleuron de sa carrière de fabricant d'enthousiasme.

Je n'ose pas écrire que M. Hayard (Napoléon et dit Léon dans l'intimité) a des rivaux, un tel homme n'en a pas, mais il a des concurrents, personnalités moindres, dont le petit talent ne saurait être comparé à sa maîtrise, et qui, néanmoins, lui enlèvent des affaires. Ces chefs de second ordre sont : MM. Gérard, Mignard et Paulus, surnommé l'enfant des mineurs.

M. Paulus, qui n'a pas encore atteint la trentaine, est un jeune homme d'avenir dont le rôle politique a commencé à l'époque du boulangisme. Frêle et pâle, il portait un vêtement de mineur, et en toute circonstance, en tout déplacement, offrait au général Boulanger un bouquet au nom des travailleurs souterrains, d'où le surnom dont il s'enorgueillit encore. Inutile d'ajouter qu'il est Parisien.

Lors de la manifestation de l'avenue Wagram, le 2 octobre dernier, M. Paulus a commis l'imprudence de se faire arrêter.

Devant le tribunal, il a reconnu qu'il était, ce jour-là, à la solde des antisémites et s'est plaint d'avoir été *passé à tabac*, bien qu'il eût crié : « Vive l'armée ! » Néanmoins, le tribunal l'a envoyé passer quelques semaines de villégiature dans une de nos plus confortables prisons.

Tous ces messieurs les petits organisateurs d'enthousiasme « spontané » habitent du côté des Halles, notamment dans la rue Quincampoix, dans la rue Simon-Lefranc, dans la rue au Maire, où l'on trouve de petits hôtels, mal meublés mais fort hospitaliers.

II

« Il pleut ce soir, il n'y aura rien », a dit le maire Bailly pendant la période tumultueuse de la Révolution. Le ciel est en effet complice des mouvements de la rue, et la pluie trempe en mollesse l'enthousiasme qui doit jaillir du cœur des foules. Ainsi donc pour entrainer la badauderie à la manifestation deux éléments sont nécessaires : le camelot amorceur et le beau temps alléchant.

— Oh ! la radieuse atmosphère toute grise d'hiver ou toute bleue de printemps. On est enveloppé d'oxygène léger, les muscles se sentent à l'aise, les poumons jouent librement. Ce serait une calamité d'être forcé de rester chez soi !

Et le bon badaud, privé de son travail en le repos dominical, trop

économe pour s'offrir le spectacle, trop peu riche pour être possesseur d'une bicyclette, ne sachant où aller, va voir la manifestation. Il choisit une excellente place au bord du trottoir et attend. Il veut contempler, rien de plus; il n'a pas l'intention d'acclamer ou de huer. Penché toute la semaine sur une besogne servile, il emploie ses courts loisirs à lire des feuilletons, et dédaigne les complications obscures de la politique. Il s'est posé là sans autre souci que celui de se bien renseigner afin de pouvoir, le lendemain, ou le soir même, bien raconter, car c'est une des manies du badaud de raconter, d'affirmer « qu'il y était ». Il attend et s'énerve, les manifestations se font toujours avec un retard, comme les mariages et les enterrements. Enfin, voilà qu'on se bouscule un peu. Ça y est, la foule hurlante trébuche en des ondes de manifestants avinés déjà. Le badaud regarde et écoute ; on crie quelque chose qui lui plaît; quelque chose qui séduit la sentimentalité de son âme candide. Alors une griserie l'envahit, sa raison chavire, sa prudence de bourgeois s'enflamme, on dirait que l'alcool absorbé par les autres lui monte à la tête en des émanations pernicieuses. Dans la horde, il remarque une brave figure de camelot avec la barbe en broussaille et des yeux de bon chien. Le badaud l'analyse rapidement : « Cet honnête ouvrier n'a pas peur de faire connaître son opinion, et moi, qui appartiens à une classe plus élevée, je resterais en arrière, jamais de la vie ! Je suis pour les ouvriers, moi ! »

Il est *pincé*. Aussitôt il se range parmi les manifestants : il n'y a pas plus *mouton de Panurge* que le bétail humain.

On estime généralement que le camelot glane ainsi vingt bonshommes, natures innocentes qu'on mène avec des mots. On conçoit donc qu'avec cent bons camelots on arrive à organiser une « imposante » manifestation, qui coûte dans les 200 francs lorsque les temps ne sont par trop troublés, dans les 500 francs aux époques agitées où le camelot est très demandé.

La première qualité du camelot, qualité physique, consiste en la franchise sympathique de sa figure. Les organisateurs écartent donc avec sévérité des enrôlements les hommes à mine patibulaire.

Il existe encore un autre type de badaud manifestant, c'est le monsieur qui proteste contre l'énergie violente des agents. Le professionnel qui est cerné par ceux-ci ne cherche qu'à parer les coups et à s'échapper; mais presque toujours un badaud intervient, il se met en colère et adresse aux agents une admonestation sévère : « Vous n'êtes pas honteux de battre ainsi un homme? »

Les agents répondent : « Qu'est-ce que ça peut vous f...aire? »

— Brutes! réplique le monsieur.

Alors les agents lâchent le manifestant qui disparaît, *empoignent* le monsieur indigné, le *passent à tabac* et l'envoient au poste ; quelques jours après il défile devant le tribunal correctionnel qui lui octroie quelques semaines de prison pour refus de circuler, insultes aux agents, etc., le cliché connu.

Généralement les professionnels savent ne pas se faire arrêter: d'abord ils reçoivent les coups sans protester, puis ils trouvent le moyen de se faufiler là où le bourgeois tombe dans les pièges policiers.

Du reste beaucoup de camelots sont mariés, ont des enfants et aiment mieux subir les coups que d'aller en prison et de laisser mourir de faim leur famille; l'intervention du monsieur qui proteste contre les violences des agents les surprend toujours, et, comme ils n'arrivent pas à démêler les mobiles de son acte, ils le traitent volontiers de *poire*, ce qui, dans leur langage, signifie homme très naïf.

Les gens qui se jettent ainsi dans la mêlée n'appartiennent généralement pas à la basse classe, ce sont des hommes d'une certaine culture morale. Ils devraient se défier des premiers mouvements de leur sentimentalité, et laisser le camelot exercer tranquillement son métier, mais leur instinct est plus fort que leur volonté; l'atavique garde national qui sommeillait en leur cœur se réveille dans la griserie du faux enthousiasme et ils se... font *ramasser* sans utilité pour personne.

Dans cette fièvre sentimentale que développent les manifestations, et dont les organisateurs escomptent savamment l'effet, on comprend que les femmes ne peuvent rester des éléments inactifs ou silencieux. Elles *s'emballent* plus vivement que les hommes, crient à en perdre leur maquillage sous un ruissellement de sueur, font crier leur mari et même leur amant. Toutefois, si elles crient, elles ne marchent guère, c'est-à-dire qu'elles s'exaltent rarement jusqu'à emboîter le pas aux camelots. Elles gardent dans leur enthousiasme passager leur fond de défiance et ne constituent que des points de manifestation immobile ou assise. Quelques-unes pourtant, des femmes aux allures d'homme, entrent dans l'arène des *braillards*, gesticulent plus que les partisans très convaincus et se démènent comme sorcières au sabbat.

Les autres, qui se contentaient de lancer leurs petits cris mignons, se montrent audacieuses devant les répressions des agents. Elles s'interposent courageusement, non par le geste, mais par le verbe; les femmes les plus distinguées, en ce jour-là, trouvent dans leur mémoire des mots qu'elles n'emploient jamais et qu'elles semblent ainsi réserver aux policiers; les épithètes qu'elles leur décochent sont principalement celles de : crapules, sales individus, sales mouchards.

Les hommes les qualifient plutôt de *salops*. Quant aux gens d'une catégorie inférieure, ils ont spécialisé à l'usage de la police le paisible mot de *vache*.

Pendant les troubles qui ont secoué le Quartier Latin, à la suite de la mort de Nuger, les femmes, des femmes de professeurs, de calmes bourgeoises sont venues dans la rue crier aux agents les quatre vérités si difficiles à entendre. Mais la police est farcie de galanterie et ne *coffre* presque jamais les femmes qui poussent trop loin l'enthousiasme d'un jour. On est indulgent pour ces gracieuses victimes

de la badauderie, car on sait qu'en elles tout est badauderie, futilité, charme pirouettant, caprices volatils, depuis la petite rage qui arme leur main contre la vaisselle jusqu'à la tendresse rougissante qui les a conduites, épousées timides, tout en voiles immaculés, à l'autel du faux-serment.

III

Le jour des obsèques du président de la République, je me promenais sur les boulevards en compagnie d'un des fonctionnaires les plus aimables de la Préfecture de Police. De ci, de là, de petits groupes exhalaient un petit cri de protestation, les agents distribuaient quelques coups de poing, à la volée, comme le semeur éparpille son grain sur le sol. Et mon compagnon me dit, avec une certaine humeur : « Ah! on ne sait plus cogner aujourd'hui, il fallait voir ça sous l'Empire! »

Quelque temps après, M. Millevoye mis en état d'arrestation, était conduit au poste par quatre ou cinq agents. Derrière eux se débattait, et vociférait, mollement, une foule d'environ deux ou trois cents personnes; en quelques coups de poing, elle aurait pu délivrer le prisonnier; il n'en fut rien. Et mon compagnon, outré de sa lâcheté, s'écria : « Si les agents ne savent plus cogner, la foule, elle. ne sait plus manifester. » Il s'agitait en faisant tournoyer nerveusement sa canne, et je vis le moment où il allait prendre la direction de la foule et l'exhorter au courage. Cela eût été bien parisiennement frondeur, ce fonctionnaire de la police, devenant le chef des forces populaires et les menant au combat contre les agents.

Mais il est incontestable que l'ardeur des foules se dilue, et que toutes leurs aspirations se nivèlent au même degré de médiocrité. En quelles choses placent-elles leur foi? Quel levier serait capable de soulever leur indifférence?

Le prestige de la politique lui-même s'est usé, l'hydre de l'anarchie n'effraie plus personne, les grandes idées, les magnifiques chimères effleurent à peine le scepticisme moderne.

Aussi, l'enthousiasme *truqué* des manifestations ne saurait-il résister aux charges bien disciplinées des agents qui, eux, obéissent à un devoir tandis que le badaud n'écoute qu'une sentimentalité éphémère. Quelques bourrades vigoureusement appliquées suffisent à la faire rentrer au fond de son cœur. Les gouvernements n'ont plus rien à craindre de la rue ou de la foule; « les fusils qui partent tout seuls », « les pavés qui se dressent en barricades » sont des clichés bons à enfouir dans le magasin des vieux décors politiques.

Si on essaie de s'en servir encore, c'est pour *épater* l'étranger, loin d'être aussi Parisien qu'on le croit souvent. Notre badauderie, si naïve soit-elle, connaît l'intérieur de ces mannequins usés. Et l'on se rit de ces vains épouvantails.

Au contraire, l'époque des rois restaurés et l'Empire furent troublés par les derniers spasmes de la Révolution dont l'agonie s'est

prolongée jusqu'à nos jours. Les idées républicaines, sincèrement glorifiées, les sociétés secrètes, puis la franc-maçonnerie, groupèrent autour des drapeaux de révolte des partisans convaincus.

Le sang coula sur les échafauds et par les rues. Le mot manifestation ne courait pas encore les journaux et les réunions publiques; on connaissait seulement les émeutes, les émeutes rouges d'un sang qu'on ne marchandait ni d'un côté ni de l'autre.

En ces temps-là, l'enthousiasme existait encore; et lorsqu'on voulait tenter des embauchages, on s'adressait à la troupe, notamment aux sous-officiers dont le cœur était plus près de la nation que celui des officiers.

Plus tard, après que la Commune eût fait tressaillir pour la dernière fois les fibres révolutionnaires du pays, le désarmement de la nation, un besoin de repos, la glorification du commerce, en une apothéose du mercantilisme, apaisèrent les instincts emportés de la foule. L'enthousiasme mourut dans la satisfaction triomphante des goûts démocratiques; et les mouvements réactionnaires ne furent jamais assez puissants pour le ressusciter. Le boulangisme lui-même n'obtint que des lueurs d'enthousiasme, encore dût-il intéresser la badauderie à sa cause, et le camelot fut son principal auxiliaire. Cet enthousiasme fictif amena rapidement la débâcle. Mais cela avait été une belle période pour la badauderie française.

Grâce au boulangisme, un facteur nouveau s'était introduit dans la politique militante, on pourrait presque dire qu'une arme nouvelle avait été créée et qu'une tactique spéciale s'en était suivie, cette arme c'était le camelotage; mais le camelotage élevé à la hauteur d'une institution, prenant dans les batailles électorales le rôle décisif, l'influence prépondérante, comme autrefois l'infanterie dans la guerre. Grâce à un «bataillon sacré» de 300 camelots, triés sur le volet, on eut parfois des journées qu'avec un peu plus de décision dans le commandement on aurait pu rendre historiques. 300 hommes pas plus; juste le nombre des Spartiates aux Thermopyles. Et des gaillards qui ne se faisaient pas tuer, bien entendu! C'est avec ça qu'on a fait les plus belles opérations de la campagne; la journée de la gare de Lyon, par exemple.

N'est-ce pas superbe? On demeure confondu de la grandeur de l'œuvre et de l'éxiguité des moyens!

Trois cents hommes! Douze escouades de vingt-quatre hommes commandés par un « chef d'équipe »; les hommes à 2 francs; le chef d'équipe à 4 francs; l'entrepreneur général 20 francs; total 644 francs. C'est pour rien.

Dire qu'avec 944 francs — car c'était vingt sous de plus par homme quand on devait se cogner — on pouvait essayer une révolution...

On n'est pas Parisien du Croissant pour se priver d'une bonne fumisterie quand l'occasion s'en présente. Monsieur Paulus, qui fût un des généraux de l'enthousiasme populaire, s'est payé de blaguer jusqu'à Boulanger lui-même.

Avec quel charme exquis, Monsieur Paulus nous a raconté les souvenirs de ces années inoubliables pour les camelots. « Quoi! vous ne saviez pas? Voilà : je faisais l'enfant de pauvres gens. Ça, c'était dans la campagne électorale de la Somme. Selon les circonscriptions, et quand il y avait foule autour de l'équipage, je montais sur le marche pied; le général faisait arrêter sa voiture, il me caressait en me disant de dire à mes parents de ne pas désespérer, et que bientôt ça irait mieux, puis il m'embrassait au milieu des applaudissements frénétiques. Et ça portait, il y en avait qui pleuraient. »

Et une larme d'attendrissement brilla dans les yeux de Monsieur Paulus, tout fier d'avoir su « emballer » ses contemporains.

Seulement la simplicité primitive de l'institution n'a pas été longtemps à s'altérer. Quand sont venus les millions, le camelot s'est amolli par la corruption, ce n'était plus 644 francs que coûtait une journée, c'était des dizaines de mille francs.

Dans la Somme, le voyage du général a coûté 20.000 francs de camelotage en trois jours. Un vétéran de cette glorieuse armée nous disait récemment :

«On s'est amusé à cette campagne-là! Une fois, une bande de copains, tous plus saouls les uns que les autres, fait irruption à l'hôtel de l'Univers, en réclamant le général à cor et à cris. Très ennuyé, le général envoie à sa place M. N..., qui apparaît très correct, très sérieux : « Voyons, mes amis... » Alors je ne sais quelle idée folle passe par la tête d'un camelot, le voilà qui se précipite sur N... en s'écriant : « Tiens! toi, je t'aime! » Et de l'embrasser chaudement et tous les autres de suivre son exemple. Effarement, inquiétude et fureur de N... On se tenait les côtes. »

Et le jour de l'élection donc!

« Nous avions enfermé le maire d'Amiens dans les water-closets de la mairie, nous dit un camelot aux regards pleins de malice. On cherche le maire partout, pas de maire. Où est le maire?

« Cherchez le maire. Arrive la gendarmerie à cheval; on nous repousse de la mairie, on délivre enfin M. le Maire. Il était furieux, on a été obligé de le calmer, il voulait tout tuer.

« — Elle a coûté cher, cette campagne?

« — Oh! vous pouvez mettre au bas mot trois cent mille francs! Jamais je n'ai vu une telle furie, un tel vertige. L'argent n'avait plus de valeur, il arrivait, passait, disparaissait, sans qu'on pût le compter. J'ai vu un camelot, trésorier-payeur, le nommé Michel, avec sa sacoche bondée, débordant, crevant de pièces de cent sous et d'or. Il y plongeait la main, l'en retirait pleine et le répandait autour de lui dans une foule de mains tendues. On se battait, on s'écrasait pour l'approcher. Il y en avait qui se faisaient payer deux, trois fois. Et pas seulement des embauchés, mais des messieurs. »

Les annales de « l'enthousiasme spontané » contiennent encore d'autres faits de « haut patriotisme » !

En février 1890, M. le duc d'Orléans étant venu en France réclamer

sa gamelle, s'était vu arrêter et déférer au tribunal correctionnel. Le jour de l'audience, le parti du duc songea à organiser une manifestation « spontanée » pour rallumer une étincelle d'enthousiasme autour de son drapeau. Non seulement on répandit autour du Palais de Justice un nombre considérable de portraits et de placards, mais on embaucha une troupe de conscrits, enrubannés, encocardés somptueusement, qui durent joindre leurs efforts à ceux de la jeunesse réactionnaire pour exciter l'enthousiasme de la foule. C'était fort ingénieux. Malheureusement quelques enthousiastes eurent la malechance d'être arrêtés, et le *truquage* fut dévoilé au commissariat. Parmi les personnes arrêtées se trouvait M. Alphonse Boursier, dit Paulus, déjà nommé. Il faut au demeurant connaître son époque et savoir user des petits moyens qui la captivent. L'idée toute nue ne séduit plus les hommes de nos jours ; les habiles s'efforcent donc de la costumer d'oripeaux. Mais lorsque les effets du camelot seront complètement démodés, les hommes désireux de manier leurs contemporains seront obligés d'inventer de nouveaux subterfuges ou de payer de leur personne. C'est à cette dernière formule que s'est arrêté M. de Ponteves-Sabran, candidat orléaniste dans le quartier de La Villette.

Ancien cuirassier, plastronnant large, portant beau, M. de Ponteves-Sabran est descendu jusqu'à la plèbe. Il lui était impossible, par le mirage des réformes économiques, d'attacher l'attention de gens dont il sollicitait le mandat. L'enthousiasme du camelot est éventé à La Villette. Comment se conduit M. de Ponteves-Sabran ? Il use de bonhomie, prodigue les poignées de main flatteuses et trinque. De temps en temps, il reçoit dans son somptueux appartement des Champs-Elysées les membres de son comité ; d'autrefois, par son ordre, une salle de danse du quartier s'égaie d'une joyeuse kermesse où Mme de Ponteves-Sabran ouvre le bal, assistée des gloires de La Villette...

Dans ces circonstances, le programme politique disparait sous l'amabilité des personnes qui le représentent ; et la badauderie s'éveille sous une caresse de vanité.

IV

Et dire que la troisième République n'a même pas la gloire d'avoir inventé l'enthousiasme populaire improvisé ou frelaté. Tout le monde connaît la manifestation des *Blouses Blanches*, sinistre mystification que régla le gouvernement impérial. L'exemple du *truquage* semble être venu d'en haut avant de s'être propagé en bas. D'ailleurs l'enthousiasme autour de Napoléon III fut toujours soigneusement chauffé ; au cours de ses déplacements en province, l'Empereur, acclamé, ne serra jamais d'autres mains que celles des agents de la sûreté, déguisés en citoyens enthousiastes, hurlant des vivats à plein gosier et se pressant auprès de sa voiture. L'usage de faire applaudir les

souverains par un personnel rétribué date de l'antiquité; Néron eut aussi des claqueurs attitrés.

De nos jours un service d'enthousiasme fonctionna également autour de M. Félix Faure au moment de ses pérégrinations officielles.

Ce service devenait indispensable dans les gares sans importance où stoppait le train présidentiel. Là les paysans gêlés par la timidité, badauds, mais d'une façon silencieuse, inaccoutumés aux acclamations auraient fait involontairement au chef de l'Etat un accueil un peu frais. Il fallait les réchauffer, les imprégner d'enthousiasme qui déborde, les agents n'auraient su y manquer; et bien avant le passage du train, on voyait s'installer sur le quai de la gare des paysans que personne, dans la localité, ne connaissait; ils parlaient haut et faisaient du bruit (une habitude évidemment). C'étaient les braves agents qui, tout à l'heure, pour dégourdir les indigènes, allaient pousser les premiers vivats, des vivats formidables, fournis au compte du budget.

En d'autres circonstances, l'enthousiasme est-il machiné par une intervention officielle, c'est-à-dire la Préfecture de police organise-t-elle elle-même des manifestations pour ou contre telle personnalité? Sûrement non. La Préfecture de police ne commettrait pas l'imprudence d'embaucher des camelots, trop bavards quand ils sont ivres, et ils le sont souvent; elle ne saurait donc participer directement à une manifestation; mais elle peut à son gré permettre à une manifestation de se développer un peu, beaucoup ou pas du tout. Toujours en s'adressant à la badauderie du public, la Préfecture dirige un peu à son gré les mouvements de la rue. Si par exemple on veut réduire une manifestation à son strict minimum de forces en la privant du concours des badauds, on masse sur les points où elle ne doit point passer des groupes épais d'agents. On est sûr que les badauds, toute la confrérie des nez-en-l'air, des contemplateurs de vols de mouche, se porteront de ce côté: « Qu'y a-t-il donc? — C'est par ici qu'elle passe? — Les journaux ont dit le contraire. — Parbleu! ils ont été achetés par le Préfet de police. — Y a pas d'erreur, c'est par ici, voyez cette quantité d'agents! — Oh! mince d'agents! — Evidemment c'est par ici, chouette! j'aurai une bonne place. »

Et pendant que les pauvres imbéciles s'écrasent sur les trottoirs, sur la chaussée, la manifestation se déroule sur un autre point, elle est veuve de badauds, se contente de l'effort des camelots dont l'enthousiasme se débat dans le vide, c'est de l'argent perdu.

Les choses se sont passées ainsi lors de l'affaire Van Zandt, à l'Opéra-Comique. La Préfecture de police profita des protestations du public contre l'écart de tempérance de l'artiste pour parer à une manifestation plus grave provoquée par la nouvelle de la retraite de Lang-Son. On avait pris les plus minutieuses précautions pour garder le Ministère des Affaires Etrangères; heureusement, sur le chemin des manifestations qui devaient se former au boulevard se trouvait l'Opéra-Comique. On sut y attirer la foule et l'y garder. Le pu-

blic, abandonnant l'idée d'aller plus loin, encombra les abords du théâtre, se proposant d'attendre la sortie de Mlle Van Zandt afin de l'*emboîter* sérieusement. Pour soutenir sa patience, la police eut recours à des moyens de vaudeville : toutes les dix minutes, un agent en bourgeois sortait précipitamment du théâtre. On criait : « Voilà Van Zandt ! » La foule s'élançait ; M. Clément et les agents la maintenaient ; on se bousculait un peu, le public tenu ainsi en haleine ne songeait pas à quitter la place. Cela dura jusqu'à minuit ; il était alors trop tard pour aller sous les fenêtres de Jules Ferry, les manifestants préférèrent aller se coucher. Le tour était joué. Quant à Mlle Van Zandt, elle sortit par la porte du public, sans qu'on la remarquât.

D'autres fois la police est simplement représentée dans les manifestations par des *indicateurs*. Or l'*indicateur*, surtout celui à qui on a déjà reproché un manque de zèle, devient facilement un agent provocateur. Il allume le public de la même façon que le camelot ; souvent les deux métiers se confondent dans le même homme. Mais l'agent provocateur qui agit de sa propre initiative commet parfois des gaffes très désagréables pour la Préfecture : quelquefois il attise le feu d'une manifestation qu'on aurait voulu éteindre et *vice versa*. La Préfecture de police n'aime pas beaucoup ces excès de zèle qui généralement ne lui rendent aucun service.

V

Rien de plus terrifiant que le mystère. Dès le moment où on voit la chose qui se passe derrière le mur, on cesse de la craindre. Les mobiles des descentes dans la rue, perdant de plus en plus le cachet de l' « inconnu », des sentiments d'indignation qui débordent ou des enthousiasmes qui soulèvent, le sort de la France paraît dépendre de moins en moins des tribuns « payants » ou des camelots « payés » pour modifier ses destinées.

Les manifestations populaires, telles que nous les a léguées le boulangisme, agonisent. Ridicules et inoffensives depuis longtemps, à l'étranger, elles perdent leur raison d'être à Paris. Le lion en train de rugir, n'a point besoin d'excitants ; le peuple suffoqué par l'indignation ou affamé de réformes se passe des souffleurs et des cabotins. Les Parisiens commencent à « blaguer » leurs sauveurs d'un jour et se montrent blasés des « indignations spontanées du peuple ». Les manifestations politiques créés et entretenues par les camelots rentrent peu à peu dans la série des « survivances » du passé. Paris gagne ainsi un peu plus de sécurité tout en perdant un de ses charmes si goûtés par certains étrangers, amis des émotions fortes, et les camelots, si friands des gains.

PAUL POTTIER.

MORALE

MORALE SOCIALE (1)

L'entreprise d'inviter des hommes d'origines philosophiques très diverses à s'expliquer en toute liberté sur les principes de la morale sociale n'a pas été, paraît-il, sans causer quelque étonnement. A quoi bon, s'est-on dit, faire éclater aux yeux du public le désaccord qui règne entre les doctes, touchant les principes mêmes de la conduite de notre vie? La morale est avant tout affaire de pratique. Elle a plus besoin d'autorité que de théories, et le spectacle de ces dissentiments ne peut que la discréditer et l'affaiblir vis-à-vis du commun des hommes. Contradiction, disait Pascal, est une mauvaise marque de vérité. Le témoin d'une âpre dispute a coutume de renvoyer les adversaires dos à dos.

Que si, surmontant notre goût naturel pour les idées précon-

(1) *Les bienfaits de l'*Enseignement de la Morale *à Paris, développés dans la* Revue des Revues, *au commencement de cette année, par Mlle Dick May, le distingué secrétaire général du* Collège Libre des sciences sociales, *ont été réalisés, durant cet hiver, d'une façon particulièrement brillante. Devant une réunion de savants, écrivains et étudiants nombreux, des professeurs d'une autorité incontestable comme MM. Emile Boutroux, F. Buisson, L. Dauriac, Ch. Andler, le père Maumus, G. Fonsegrive, E. Delbet, Ch. Gide, G. Séailles, le pasteur Wagner, etc., etc., ont exposé les relations de la morale et de la science; le devoir présent de la jeunesse; la synthèse de la morale; la justice et la charité; l'idée du droit et tant d'autres sujets de première importance pour la vie idéale de notre génération. Toutes ces conférences réunies, paraîtront prochainement dans un volume chez Félix Alcan, précédées d'un* avant-propos *de M. Emile Boutroux. L'éminent membre de l'Institut a bien voulu réserver la priorité de ses pages à la* Revue *qui a eu l'honneur de seconder le* Collège Libre *dans sa noble tâche. Au nom de nos lecteurs, nous lui en exprimons nos plus vifs remerciements.* (Note de la Rédaction.)

çues et les jugements sommaires, nous examinons, d'un esprit libre, les conférences contenues dans ce volume, nous constaterons que, sans s'être entendus, les auteurs n'ont pas laissé de se trouver en harmonie sur plus d'un point de grande importance. Et d'abord ils ont tous le même respect de l'âme humaine et de sa dignité, le même sentiment de la responsabilité particulière où s'engage quiconque touche aux questions morales, le même culte de la tolérance, de la liberté de penser, de la franchise, de la droiture, des idées de devoir, de vertu, de fraternité humaine, la même horreur des paradoxes et des sophismes qui, sous prétexte d'habileté et d'impassibilité scientifiques, brouillent les notions les plus claires, et dissolvent la volonté.

Ces personnes si différentes se ressemblent singulièrement par leur attitude morale. Et ce n'est pas là un caractère extérieur et négligeable. Quel est, en fait, le ressort principal de la moralité? Est-ce la doctrine? Oui, sans doute; mais avant tout, c'est l'homme. L'enseignement si bien déduit d'un Socrate même, doit la meilleure part de son efficacité pratique à la personne de Socrate. L'action morale s'exerce d'âme à âme.

Il serait bien injuste d'ailleurs de réduire à cette ressemblance d'intention et d'esprit général l'accord de nos conférenciers. Les doctrines, elles aussi, ont plus d'un point de contact.

C'est d'abord l'affirmation d'un rapport étroit entre la morale individuelle et la morale sociale, la conviction qu'on ne peut à la fois prétendre se suffire et faire son devoir, mais que la moralité est une part faite aux autres dans notre vie et dans notre être même.

C'est encore l'idée que la morale ne peut demeurer à l'état de conception vague et générale, indépendante des temps et des lieux. La morale, sans doute, a des principes généraux. Mais, aujourd'hui surtout, ils ne suffisent pas. Nous voulons savoir quels sont précisément nos devoirs, au point de civilisation et dans les conditions particulières où nous nous trouvons. Et, dès lors, sans négliger les données supérieures de la conscience et de la raison, nous demanderons à l'histoire, aux sciences de la nature physique et morale, à l'observation de la société actuelle, tous les éléments qu'elles peuvent nous fournir pour donner un corps aux notions morales, conformément à nos besoins présents.

En particulier, c'est l'idée que, moins que jamais, l'individu peut aujourd'hui s'en remettre à la société ou à ses représentants, du soin d'amener la conservation et le progrès de la cul-

ture humaine. L'humanité, aujourd'hui, ce ne sont plus quelques hommes, c'est nous tous. Chacun de nous a sa part très effective de pouvoir et d'influence. Si les individus s'abandonnent, le corps social s'effondre. Chacun de nous doit posséder, au cœur même de sa volonté et de sa conscience, ce principe intérieur d'obéissance au devoir, qui est le caractère moral proprement dit.

C'est enfin la place prépondérante attribuée à l'action. De toutes parts on sent que la morale est une science vaine, si elle ne se traduit pas par des résultats pratiques : éducation du jugement et de la volonté, diminution de l'égoïsme et de la fausse personnalité, progrès de la justice et de la fraternité dans les sociétés humaines. Et l'on ne voit pas seulement dans l'action l'objet de la morale. Elle en est, en quelque manière, le ressort et l'instrument d'élaboration. Comme les hommes ont trouvé les méthodes scientifiques en cherchant les lois de la nature, ainsi c'est en cherchant le bien que nous arrivons peu à peu à le définir. L'être, en toutes choses, précède le connaître, encore que le connaître puisse réagir sur l'être.

Sur tous ces points, et sur bien d'autres encore, il existe un accord remarquable entre tous nos conférenciers. Et l'absence d'organisation est justement ce qui donne à cet accord tout son prix. Il serait téméraire toutefois d'affirmer que, devant les points communs, les différences sont négligeables, et ce serait un jeu puéril de ramener toutes ces doctrines à l'unité par de subtiles interprétations. Sous la forme grave et scientifique naturelle à tous ces auteurs, se laissent deviner sans peine des directions assez divergentes, qui, si on les suivait dans les applications, mèneraient à des conséquences difficilement conciliables.

Qu'est-ce à dire? Ce résultat doit-il être regretté? Il est très précieux, au contraire. Car, du problème moral qui s'impose visiblement à notre société, l'état actuel des esprits les plus cultivés est une donnée essentielle. Leur désaccord, en tant qu'il existe, doit être mesuré et entrer en ligne de compte. Ce n'est pas la connaissance de ce désaccord qui est dangereuse, c'est le parti pris de l'ignorer. Car un tel état d'esprit peut nous porter à prendre nos opinions personnelles pour des vérités acquises et dignes de passer dans la pratique. Une autorité véritable, au contraire, appartiendra aux maximes qui se seront constituées par la collaboration éclairée de toutes les intelligences.

Comment cette collaboration doit-elle s'accomplir, pour avoir de sérieuses chances de succès?

D'abord, il importe de distinguer, comme deux domaines très différents, l'enseignement proprement dit, surtout l'enseignement élémentaire, et la recherche scientifique.

Nul n'élève, nul n'a le droit d'élever des enfants pour soi: non, pas même le père. Nous les élevons pour la conservation et le progrès de l'humanité, pour la société et la patrie, pour l'accomplissement des devoirs qui les attendent dans la vie. Il suit de là que nul n'a le droit d'inculquer aux enfants ses convictions même les plus chères, par cette seule raison que ce sont ses convictions : ce serait, sous le couvert de la morale, faire déborder sa personnalité au-delà de ses limites naturelles. Or, le seul moyen d'être sûr que l'on ne prend pas ses idées propres pour la voix de la raison et de la conscience impersonnelle, c'est de s'en tenir aux maximes reçues parmi les plus honnêtes gens de la société dont on fait partie. Ces maximes, sans doute, ne sont pas toujours très précises ou cohérentes. Telles qu'elles sont, si l'on met tous ses soins à les recueillir sous leur forme la plus parfaite et la plus belle, elles représentent l'expérience morale de notre race. C'est cette expérience seule qui peut servir de règle dans l'enseignement que nous donnons à nos enfants. Il n'appartient pas à l'éducateur d'innover et de faire sur ses élèves, au profit de ses idées individuelles, l'essai de sa puissance de suggestion. Sa vraie part dans l'enseignement moral, c'est l'exemple et le dévouement.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'il s'agit de la vie réelle, et non d'une vie imaginaire, au sein d'une société idéale. Or, dans le domaine de la réalité, ce ne sont pas seulement les vérités subtiles et controversées, ce sont les plus élémentaires et les plus triviales, qui sont journellement méconnues.

Il n'est pas besoin d'une grande profondeur d'intelligence, ou d'une science puisée aux sources les plus hautes, pour savoir que l'alcoolisme est un vice dégradant et funeste. Or, quel service ne rendrait pas à la société le maître qui réussirait à en préserver ses élèves! Les misères morales des hommes viennent, certes, de grandes causes. Mais elles viennent aussi de la paresse, de l'amour du plaisir, de l'égoïsme, de l'emportement, de la violence, de l'attachement à l'argent, de la vanité, de la jalousie, toutes passions très misérables et sur les dangers desquelles on est facilement d'accord. Est-il sûr que, même chez les hommes les plus cultivés, la conduite soit régie habituellement par de véritables principes, par des vues ra-

tionnelles et philosophiques sur l'orientation qu'il convient de donner à la vie humaine? Est-ce qu'il ne leur arrive pas, à eux aussi, de se décider, jusque dans les matières plus graves, sur des motifs très élémentaires, de très peu supérieurs à ceux qui gouvernent les esprits bornés? La politique même, qui est certes une science ou un art très compliqué, est-elle toujours aussi savante et supérieure dans les fins qu'elle poursuit, que dans les moyens qu'elle combine pour y parvenir? N'arrive-t-il pas parfois que le dessein qui provoque le déploiement de tant d'intelligence, qui fait appel à des connaissances si multiples et si minutieuses, qui impose une somme si énorme de travail, d'efforts pénibles et persévérants, qui inspire tant de combinaisons merveilleuses, est, en définitive, si l'on distingue attentivement la fin des moyens, un petit calcul très égoïste et très semblable aux ambitions ou aux jalousies du premier venu? De telles conceptions de la vie et du monde ne sont pas d'une grande profondeur, et il semble bien que la morale du sens commun soit suffisante pour en mesurer la légitimité. Quand l'éducateur aura réussi à affranchir les enfants qui lui sont confiés de tous les vices que condamne la morale vulgaire, alors il sera naturel qu'il cherche dans des théories plus savantes le moyen d'acheminer ses élèves à une perfection plus haute.

Mais il est clair qu'il n'en est nullement de la recherche scientifique comme de l'éducation pratique qui s'adresse à de jeunes enfants. Ces maximes mêmes, qui, aujourd'hui consacrées par l'expérience des hommes, s'imposent à notre adhésion, sont le fruit d'une réflexion libre et hardie, qui, elle-même, est une grande leçon. Ce qu'ont fait nos devanciers, nous devons le faire à notre tour, et chercher, l'humanité se modifiant sans cesse par quelque endroit, quels problèmes spéciaux se posent devant nous, et quelles solutions s'accordent le mieux avec notre dignité d'hommes. La morale, nous le voyons clairement aujourd'hui, n'est pas et ne sera jamais une science achevée. C'est un certain besoin de l'esprit humain, lequel se définit à mesure que nous travaillons à le satisfaire, et provoque de nouvelles recherches à mesure qu'il se définit.

Peut-on essayer de dire de quelle manière et dans quel sens ces recherches doivent être conduites?

Une chose est tout d'abord certaine, c'est qu'elles doivent être absolument libres. Rien de plus évident, puisqu'il s'agit d'invention, de création en quelque sorte. La liberté est, en toutes choses, la condition de la production originale.

Ce qui suit de cette remarque, c'est que nous devons nous habituer à voir mettre en question et discuter les principes de la vie pratique, comme nous voyons discuter les théories et les hypothèses des sciences de la nature. Le conflit des opinions ne doit pas nous étonner et nous scandaliser d'un côté plus que de l'autre. Les problèmes moraux seraient-ils moins difficiles que les problèmes physiques, et chacun de nous a-t-il à ce point la sagesse en partage, qu'il ait le droit, en ces matières, de taxer de mauvaise foi quiconque ne pense pas comme lui?

La liberté est, dans la recherche de la morale, une condition surtout négative. Peut-on en marquer également quelques conditions d'un caractère plus positif?

Les problèmes moraux, semble-t-il, se présentent en général sous une même forme : celle d'un antagonisme qui trouble la conscience humaine, et qui la met dans un embarras d'autant plus pénible que l'action ne peut pas attendre. C'est un conflit entre différents principes ou aspirations, le plus souvent entre des traditions, des habitudes, des maximes consacrées par le temps, et des besoins ou des désirs de perfectionnement nouveaux. Comment ce conflit doit-il se résoudre? L'expérience montre, ainsi que le raisonnement, qu'il est le plus souvent dangereux ou illusoire, lorsqu'il s'agit de principes veritablement positifs et humains, de sacrifier soit l'un, soit l'autre, des deux termes qui paraissent contraires, ou encore de se borner à dégager la notion générale et plus ou moins insignifiante qui peut être commune à tous les deux, ou enfin de les juxtaposer purement et simplement, comme si leur opposition n'était qu'apparente et factice. Ce qu'il faut faire, c'est de les concilier, et cette opération n'est véritablement effectuée que lorsque l'on a trouvé, non pas même un compromis, mais un principe nouveau et supérieur en qui les deux principes jusqu'ici antagonistes se changent en moyens solidaires de la réalisation d'une fin commune. C'est ainsi, par exemple, que l'on fait fausse route lorsqu'en présence de la contradiction que semblent présenter le bien de l'individu et le bien de la société, on tend à sacrifier l'un ou l'autre. L'individu est la réalité concrète de l'humanité, la société en est la forme naturelle et nécessaire. Donc, ce qu'il faut chercher, c'est la fin supérieure, dans la poursuite de laquelle l'individu et la société, en même temps que chacun d'eux développera ses vertus propres, se sentiront de plus en plus solidaires.

Sans aborder les questions litigieuses, on peut, semble-t-il, donner une ou deux indications.

La première concernerait la place de la morale dans la société humaine.

La morale antique fut une morale de privilégiés. Elle se fit de la sagesse, qu'elle prenait pour fin, une idée qui n'était ni ne devait être réalisable pour tous les hommes. La contemplation et l'impassibilité veulent des conditions spéciales : la vie toute intellectuelle des uns se fondait sur une vie toute matérielle imposée aux autres, comme dans l'ordre politique, la liberté sur la servitude.

L'esprit moderne ne peut admettre ces conceptions aristocratiques. Sans doute il ne saurait renoncer à se former un idéal de l'homme aussi parfait que le comporte la nature humaine. Mais, en même temps, il veut que tous les hommes soient égaux devant la morale. Kant raconte, dans un fragment posthume, qu'avant d'avoir lu Rousseau, il méprisait le peuple pour son ignorance. Rousseau lui dessilla les yeux, et lui apprit à honorer l'humanité dans l'homme le plus humble. Et il posa en principe que toute maxime qui ne peut pas être universalisée n'est pas véritablement une maxime morale. Ce point de vue s'impose à notre conscience. Nous cherchons dans la morale le moyen de réaliser, chez quiconque porte la face humaine, une dignité égale à celle où peut atteindre l'homme le plus favorisé par la nature ou par les circonstances. Si savantes donc et si profondes que puisssent être les spéculations morales, elles ne sont vraiment dignes de ce nom que si elles aboutissent à des conclusions très simples, propres à être offertes à toutes les intelligences et à toutes les volontés.

Un autre caractère que l'esprit moderne est résolu d'imprimer à la morale, c'est la forme concrète. Nous voyons tous les jours que les hommes s'entendent très facilement quand on parle, en un sens général, de devoir, de patrie, de paix et de fraternité, mais se disputent dès qu'on en vient aux moyens de réaliser ces fins augustes. Notre vie est très complexe, le nombre de nos relations augmente chaque jour. Il nous faut une morale qui entre dans le détail, qui ne nous dise pas seulement qu'il faut faire le bien, mais en quoi il consiste ; qui ne se préoccupe pas seulement des fins, mais aussi des moyens. Qu'est-ce à dire, sinon que la morale ne peut plus s'isoler des sciences de faits, par lesquelles nous sommes informés et de notre solidarité à l'égard du passé, et des directions où s'engage, dans le présent, l'activité des hommes ? A la morale de l'humanité doit se joindre la morale de l'homme particulier que nous sommes, selon notre situation dans le monde et dans la société.

Mais, en se mêlant ainsi aux sciences positives, la morale changera-t-elle de nature? Deviendra-t-elle, elle aussi, une science de fait? Renoncera-t-elle à l'idéalisme qui a été jusqu'ici son caractère? Il n'a pas encore été démontré clairement qu'il en doive être ainsi. Les sciences positives peuvent et doivent rendre à la morale les plus grands services : elles donneront une matière à ses principes, elles traduiront ses idées en formules. Et la formule, a dit l'idéaliste Fichte, est pour l'homme un bienfait du plus grand prix. Mais les sciences positives ne peuvent absorber la morale. L'heure n'est pas encore venue, et ne viendra peut-être jamais, où l'on pourra résoudre le problème de notre devoir par l'embryologie ou la thermodynamique. La morale doit conserver son originalité, procéder suivant la méthode qui lui est propre, et se servir des sciences sans s'y asservir. Si elle vise à se manifester dans des formules, conditions de sa rigueur et de son efficacité, elle ne peut toutefois s'y emprisonner. Elle est infinie comme l'âme humaine.

Tels seraient, semble-t-il, les premiers traits d'une théorie de la recherche morale. Sont-ce là des vues particulières? N'est-ce pas plutôt l'esprit qui circule à travers les conférences mêmes qui sont réunies dans ce livre? S'il en est ainsi, l'idée qui a présidé à l'organisation de ces conférences n'est-elle pas pleinement justifiée? Les divergences qui peuvent s'y manifester sont, en somme, moins importantes que les ressemblances. A voir ainsi plusieurs esprits parfaitement indépendants, sans aucune entente préalable, s'accorder sur plusieurs points essentiels, on ne peut que prendre confiance dans l'efficacité de la libre recherche et espérer voir se réaliser de plus en plus cette harmonie de l'unité et de la variété, de l'universel et de l'individuel, qui est la vie et qui est l'idéal.

EMILE BOUTROUX.

BEAUX-ARTS

LES TENDANCES CONTEMPORAINES DE L'ART

D'après les Salons de 1899

> « *Rassemblons des faits pour nous donner des idées.* »
>
> Buffon.

I

« Jeté dans l'infini de la durée, entre les ruines de genres disparus et les tentatives confuses de genres en formation, ce Salon, qui ne renferme peut-être pas une œuvre de génie, mais où le talent à tous degrés surabonde..., se présente à nous comme le berceau d'un art nouveau... »

Qui prophétise ainsi? — Castagnary, dans l'introduction de sa hautaine *Philosophie du Salon de* 1857. Il y a quarante-deux ans. Depuis, avec quelques variantes peut-être, nous parlons toujours d'art nouveau. Le philosophe continuait et concluait : « Le Salon de 1857 marque la date glorieuse de l'avènement de l'homme comme objet de l'art... Un retour vers l'interprétation religieuse ou héroïque n'est-il plus possible? L'humanité en a-t-elle fini avec ces deux sources d'inspiration? Je le crois... — J'ai fait le procès à la peinture religieuse et à la peinture historique. J'ai porté contre elles, en me faisant l'organe de la conscience publique, un jugement de condamnation dont il ne sera point interjeté appel. Contre les mythes écoulés et les épopées disparues, j'ai posé la *Nature*, l'*Homme*, la *Vie humaine*; j'ai affirmé leur avènement définitif; j'ai salué en eux l'art nouveau, l'art humanitaire... »

Or, le matin du premier jour, dans la claire poussière du vernissage qui serait fatale aux vernis si le mot n'était pas une fiction mondaine, j'évoquais cette assurance, sans doute pour stimuler mon indécision; mais, aussitôt, dans ce décor auguste du Palais des Machines qui rappelle et présage les grands ensembles, récents encore ou prochains, je complétais la sentence de Castagnary avec l'impression plus philosophique des Goncourt : « La peinture est-elle un livre, une idée, une voix visible, une langue peinte de la pensée?... Est-elle en un mot, un art spiri-

tualiste? — La peinture n'est-elle pas plutôt un art matérialiste, vivifiant la forme par la couleur? Cependant, où en sont, au XIXe siècle, les deux grands partis et les deux grandes écoles?... Comme dans toutes choses humaines, l'équilibre n'est maintenu, dans les choses de l'art, que par la loi des contraires, la lutte et l'opposition des courants. — Soudain une armée s'est levée contre le sentimentalisme... — Et, pour que la lutte ne chôme jamais entre l'idéal incarné et la matière glorifiée, contre le réalisme l'allégorisme est accouru... » Réflexions inspirées par la *Peinture à l'Exposition Universelle de* 1855, et que rehaussait le parallèle vivant entre les quarante tableaux d'Ingres et les trente-quatre toiles de Delacroix. Nous n'avons plus, aujourd'hui ni Ingres, ni Delacroix, pour illustrer notre texte. Attendons à demain qui les ressuscitera.

Remarquons même, sans amertume, que les principales métamorphoses de l'art contemporain, qui se sont rapidement succédé depuis les Goncourt et Castagnary, ne sont pas, ou ne sont plus représentées aux Salons, du moins dans leurs manifestations créatrices ou par leurs initiateurs, que l'absence ou la mort nous enlève : Claude Monet, passé maître, se contente des galeries Durand-Ruel ou Georges Petit, et l'impressionnisme n'affirme ici sa présence que par ricochet; Whistler, de même, est intermittent, et son image n'apparaît plus que dans le miroir de ses émules; Burne-Jones, mort l'an dernier comme Gustave Moreau et Puvis de Chavannes, s'était lassé d'exposer depuis l'insuccès de son *Amour dans les ruines* au Champ-de-Mars, en 1895, et l'art préraphaélite, qui surprenait si fort les visiteurs candides ou savants de 1855 et de 1867, ne nous était plus familier que grâce aux ambitions analogues, mais éphémères, de la Rose-Croix; le Russe Verestchagin ne voyage point; l'Italien Segantini est un nom plus cher aux Viennois qu'aux Parisiens; Bœcklin inconnu demeure sans prestige. Je parle à notre point de vue français, casanier. Et Sandreuter, et Sattler, et Thoma, et Max Klinger, que Tolstoï puritain n'épargne pas, qui s'en préoccupe à Paris? L'art étranger ne se traduit pas couramment, comme la littérature étrangère. On fait seulement le pèlerinage officiel de Bayreuth, comme on se doit de paraître au vernissage...

D'ailleurs, notre art se révèle-t-il mieux aux visiteurs pressés des Salons? Depuis 1880, depuis la merveilleuse *Galatée*, le joaillier du rêve, Gustave Moreau, s'était retiré dans son Musée futur, satisfait de revivre à nos yeux par ses disciples. Auguste Boulard, héritier du romantisme, est mort volontairement exilé

dans l'Ile Saint-Louis solitaire, de même que Jules Valadon s'exile en un faubourg et renonce à peindre. Alphonse Legros professe à Londres. Seul, l'Athénien Puvis de Chavannes, qui débutait si dignement à l'heure où le bon Castagnary décrétait les funérailles de l'Idéal, demeurait lumineux et grand parmi nous : il meurt, en nous léguant son exemple. Son art noblement audacieux revit encore ici dans un *Portrait*, image austère de la compagne de sa vie : mais c'en est fait des douces philosophies de la fresque pâle!

Toutefois, serait-il possible, — sans systématiser et en souhaitant seulement de rencontrer plus d'une fois la Beauté, — serait-il encore ou déjà possible de définir l'art actuel d'un siècle ondoyant et divers, et qui va finir? Reflet hasardeux des tendances contemporaines, un Salon est-il une valable synthèse, une suffisante occasion d'analyse?

C'est un premier mouvement de stupeur qui s'esquisse, lorsque les catalogues réunis des deux Sociétés rivales apprennent au salonnier que 7.859 numéros l'attendent, soit 3.525 tableaux, 1.732 dessins, 1.015 bronzes, marbres ou plâtres, 111 gravures en médailles, 329 projets d'architecture, 690 gravures ou lithographies; soit encore 5152 ouvrages aux *Artistes Français* et 2.707 à la *Société Nationale*! Où les 557 numéros du Salon centenaire de 1799, groupés le 18 août dans les salles du Louvre, au « Muséum », âge d'or enviable et vieillot, à qui les grandes routes de J. de Marne et les aïeux de Boilly prêtaient leur sourire, à l'heure où le profil de Bonaparte préoccupait déjà les prix de Rome, où naissait ce géant Balzac qui devait cent ans après diviser la sculpture française!... Les jurys de nos jours, puisqu'ils fonctionnent, devraient bien se rappeler la phrase que le directeur des bâtiments, M. Lenormand de Tournehem, écrivait, en 1748, à Coypel : « Ce n'est pas le grand nombre, mais le choix des tableaux qui rend les Expositions brillantes. » De jour en jour, la quantité opprime la qualité : c'est la loi nouvelle, *dura lex, sed lex*; c'est un signe des temps qui régissent l'art qui les reflète. Inutile, d'ailleurs, de récriminer : tout le mal qu'on pourrait dire des Salons a été dit et bien dit; depuis quinze ans, n'a-t-on pas maintes fois maudit leur inutilité, leur vanité, leur encombrement, le péril particulier de ce que Tolstoï dénomme « la contagion du faux art »? Peut-être même y aurait-il quelque injustice à trop insister, car un Salon, tout encombré qu'il soit, permet de grouper bientôt une élite d'ouvrages et d'artistes, témoins qui déposent librement devant le salonnier tenant l'enquête toujours ouverte.

II

Ne vous souvient-il plus qu'il y a trois ou quatre ans à peine, les esprits sages ou timorés désertaient le Salon du Champ-de-Mars en criant au scandale, exaspérés ou divertis (selon les cas) par cette succursale de l'impressionnisme, par cette avalanche de dames orange, de paysages lilas, de toiles blanches et point couvertes, de visions fumeuses, de rêves décadents ou de bandeaux botticelliques, éclos dans l'entourage de Carrière, de Besnard, des poètes du vers libre, des jeunes femmes cosmopolites ou des initiés de la Rose-Croix? Peintres de la rue ou peintres du songe semblaient parfois inquiétants, dans le néant des contours et le papillotage des teintes. La *tranche de vie* ou l'*essor d'âme* rivalisaient d'originalité.

La Société Nationale reste à l'avant-garde et frappe toujours les regards par un aspect subtil, tout moderne : eh bien! comment se fait-il que la première impression maîtresse qu'elle procure cette année, soit une impression de peinture *sombre*? Est-ce un hasard passager, une réaction fortuite, ou bien le résultat conscient et accentué d'une tendance nouvelle? Si cette coalition des procédés et des sentiments contre l'impressionnisme est capitale et définitive, où donc en découvrir les origines et les causes? Serait-ce l'art étranger qui a modifié sympathiquement la palette française, ou la palette française qui entraîne insensiblement l'art étranger? Aux œuvres interrogées de répondre. Parler d'une philosophie des choses, n'est peut-être pas philosophique, car c'est à l'esprit de percevoir la forme dans la matière, l'idée dans le fait et la voix dans le silence : mais, loin des réalités, on raisonne toujours mal. Regardez d'abord, philosophez ensuite.

De même, aux Champs-Elysées, depuis dix ans, l'effort parallèle n'était-il point sensible contre le naturalisme faisant cause commune avec le *plein-air*, contre la blouse bleue des pères Jacques et les verdures acides des héritiers maladroits de Bastien-Lepage? Donc, jumelles réactions dans les sujets, dans les procédés. La pensée renaissante favorisait le style; le style restaurait le décor et rajeunissait l'expression. Le mouvement, semble-t-il, se précise et se transforme, en corroborant cette revanche du style avec un regain de la palette vigoureuse. Tout arrive, disait Manet, qui avait vu les romantiques triompher des classiques, le réalisme juvénile battre en brèche le romantisme appauvri et les baigneuses de Courbet voisiner avec les pantins néo-grecs

d'Hamon ou les anges byzantins d'Orsel. Tout arrive : oui; mais tout passe et tout revient.

« *Il y a une peinture anglaise* » : M. Robert de la Sizeranne l'affirmait en 1895, au seuil de sa monographie récente et définitive. C'est-à-dire que, dans toute Exposition internationale des Beaux-Arts, « on se croit toujours en France, et, de fait, on est toujours parmi des artistes qui habitent Paris, ou qui ont fait leurs études à Paris, ou qui, au moins, suivent de loin, ceux-ci la discipline de l'école, ceux-là le mouvement révolutionnaire des coteries parisiennes ». Avec les Anglais, ou plutôt avec les Préraphaélites d'outre-Manche, tout change, on se croit transporté dans quelque Florence britannique, et le *quattrocentisme* italien des vieux maîtres y prend un accent étrange. C'est « l'Ecole sèche », qui n'avait pas échappé au regard artiste d'un Delacroix et dont Burne-Jones nous envoyait de savoureux spécimens.

Donc, il y a une peinture anglaise; il y en a même deux, désormais, car, si le goût préraphaélite pour les tons vifs et les gestes rares persiste encore dans la *Vallée heureuse* de William Stott of Oldham et la *Vague* exquisément précieuse de Wilfrid-Gabriel Glehn, qui enjolive les *Voix de la mer* de notre Ary Renan, le renouveau décoratif de la couleur chante sur les palettes écossaises : c'est un automne mélancolique et fastueux.

Désormais, Glasgow rivalise avec Londres : les traditions reprises du romantisme anglo-français des Lawrence et des Bonington empâtent les portraits énergiques et les paysages orageux. Nos maîtres de 1830 et nos rustiques de Barbizon, morts sans postérité, retrouvent une famille qui a le culte des souvenirs. James Guthrie me l'affirme, par le sourire silencieux de *Miss Jessie Martin*. Autour du maître-portraitiste, groupons les effigies de Lockhart, les eaux-fortes de Frank Laing, la *Rafale de vent*, de Coutts-Michie, et les peintres anglais, amis des chairs laiteuses, des prés verts, des flots sombres ou des beaux nuages : Joy, Little, Olsonn, Lindner; enfin, deux noms confirment l'espoir des coloristes respectueux du style : George Harcourt et Rupert C.-W. Bunny. Tous deux anglais et personnels, mais nullement préraphaélites : n'est-ce pas une indication? Dans un coin provincial du Hertfordshire travaille obscurément le dramatique George Harcourt, né en Ecosse, et disciple de Hubert Herkomer : trois causes d'émancipation certaine, pour un tempérament de peintre qui doit préférer les somptueuses décadences de Venise et de Bologne aux naïves maigreurs des Primitifs; son envoi, *Trop tard*, inspiré par une

strophe énigmatique de Christiana-G. Rossetti, parle le même langage, exhale la même éloquence de pourpre et d'ombre que son *Liseur de pensées*, de 1896, que son *Noli me tangere*, de 1897; le geste est large, un peu théâtral, et Tannhauser, revenu maudit de Rome, n'a pas de pose plus shakespearienne auprès du cercueil d'Elisabeth... Que nous sommes loin des légendes sèchement compassées ou des paysages à la loupe prônés par John Ruskin! G. Harcourt se réclame de Herkomer, « le plus peintre » des artistes anglais contemporains, d'ailleurs d'origine bavaroise, et qui, cette année, passe au Champ-de-Mars avec le portrait fier de *Madonna*.

Tout autre se présente à notre souvenir, depuis quatre années, Rupert C.-W. Bunny : mais, dans une gamme plus adoucie d'ambre et d'or rose, ne nous y trompons pas, cet Australien de Melbourne, que le catalogue affirme l'élève de Laurens, est un libre classique amoureux de Véronèse et de Venise. Qu'il chérisse notre Puvis de Chavannes ou Sir Edward Burne-Jones, cela ne fait aucun doute pour les yeux qui se posent sans déplaisir sur l'harmonie de ses fonds et le rythme de ses visages; mais, de sa *Descente de croix*, émane un parfum raphaélesque qui est, de notre temps, une preuve gracieuse de courage, et la *Sainte-Catherine d'Alexandrie*, défunte et ravie par un essaim d'anges, atteste le double souci de l'enveloppe et du style : qualités à la fois modernes et latines, que les Préraphaélites avaient méconnues ou dénaturées. Si Bunny se fait portraitiste, c'est de James Guthrie qu'il doit relever, de même que ses aurores et ses baigneuses étaient filles de l'Adriatique : Londres fut attiré par Florence; mais Glasgow admire Venise.

III

La couleur appelle la couleur et l'âme. Le mot de *romantisme* est venu sous notre plume, en face de ces essais harmonieux de poésie vigoureuse : or, le fait répond si bien aux désirs nouveaux et l'impression soudaine à la réalité, que, parallèlement aux coloristes d'outre-Manche, une tendance pareille refleurit sur le continent, prenant racine en France, à Paris même, asile récent du *plein air*, et se développe alentour. Mais, après avoir insisté sur l'Angleterre artiste, traversons d'abord les milieux étrangers. La peinture américaine garde la force du nombre : à la Société Nationale, sur 1492 toiles, 463 sont signées de noms étrangers, presque un tiers; et, sur ce nombre, les Etats-Unis fournissent plus d'un quart. Un grand absent domine ses com-

patriotes ; et, s'il n'y a point de peinture ni d'école américaines proprement dites parmi toutes ces influences modernes qui se combattent, s'entre-croisent ou s'équilibrent, — la marque de James Mac-Neil Whistler est indéniable sur plusieurs palettes excentriques ou délicates. Le vague de ses nocturnes et la saveur de ses portraits l'ont rapproché des impressionnistes, des wagnériens, des poètes maudits ; Stéphane Mallarmé chantait ses eaux-fortes et les rudiments de Manet ; Whistler, comme Manet, fut des grands refusés du Salon de 1863 ; Whistler, c'est encore la France, la France impressionniste et novatrice des derniers temps de l'Empire, l'influence française subtilisée par un tempérament sans égal. Et, dans un procès fameux, il représentait les fumées du songe contre les précisions militantes du préraphaélite John Ruskin. « Ce qui sauve ce visionnaire, c'est qu'il est peintre », a dit M. Jean Dolent, devant son *Carlyle* ; or, les admirateurs de ses « harmonies » ont retenu le flou mystérieux de ses titres, opposés ironiquement aux symboles plus érudits d'outre-Manche : du fantaisiste Alexander, par exemple, du yankee raffiné de la palette, voici le *Rayon de soleil*, caresse du jour blême sur le peignoir maniéré d'une intellectuelle ; et les *Portraits* d'Antonio de la Gandara ne peuvent nous démentir. Coloris plus accentué, j'allais dire plus écossais, dans les portraits féminins de Dufner, de Woodberry, de Loeb, sortis des ateliers parisiens, dans les paysages vibrants ou les marines chaleureuses de George Inness junior, de Lionel Walden, de Harry Van der Weyden, dans le *Soir rose* de Gihon, dans les notes remarquables de J.-W. Morrice, un nouveau venu. Bicknell, à Moret, retient le charme automnal de nos premiers impressionnistes émus par Corot. Une chaude *Etude de blanc* (*portrait*) révèle le nom de miss Alice Mumford, dont l'Ecossais Alexander Jamieson nous dépeint l'allure exotique et le costume gris : rivale de Paris, l'influence de Glasgow traverse l'Océan.

En Hollande, sympathie fraternelle et frappante pour l'empâtement nerveux des ciels et le frisson plus sourd des orages prochains : il y a du Ruysdael révolutionné par Constable et continué par William Leader, dans un *Paysage* de Tadama. La Belgique, imitatrice de sa nature, hésite entre le symbole de Londres et le document de Paris : les *Ouvriers* de Jef Leempoels concilient les contraires. Léon Frédéric est un lunatique sincère, et Henry de Groux un fervent d'anarchie. La Suisse d'Holbein et de Bœcklin se refait primitive et studieuse avec Mlle Ottilie W. Rœderstein, qui paraît préraphaélite à côté des rudesses plus vivantes des peintres allemands, Koopman, peintre et graveur,

Schildknecht, Faber du Faur, Wengel, Mme Dora Hitz. Moins sévère, le Viennois Léopold Braun décrit la *Coiffure à la mode*. Le Finlandais Edelfelt et le Norwégien Thaulow sont des virtuoses reconnaissants envers la France.

Donc, en dehors de l'Angleterre et du Nouveau-Monde, peu de traits suggestifs. Mais la prépondérance du Nord sur le Midi n'est-elle pas le fait capital? L'art et la guerre parlent de même. L'Italie se dérobe, l'Espagne allume quelques regards de peintres qui reviennent à Velasquez, à Goya, par Manet : si le Midi chante avec Sorolla sur les plages blondes, la mantille noire caractérise étrangement les *Portraits* de Zuloaga, sur fond triste. Revanche latine, non pas du style italien, mais de la sève méridionale, contre les énigmes d'Ibsen et les nocturnes de Whistler, contre tout ce qui se renferme, s'estompe et murmure : c'est le *vérisme* en peinture, analogue au *mascagnisme* cuivré de *Cavalleria rusticana*, qui se prolonge en galvanisant la réaliste élégie des *Vies de Bohême*... En notre Luxembourg, poétisé par La Gandara ou synthétisé par Charles Guérin, Murger n'est-il pas devenu le voisin de Leconte de Lisle ?

IV

Tout se tient, tout s'enchaîne. Et notre art français qui nous réclame va suggérer aux yeux pareilles aspirations et pareils contrastes. Il faut taire plusieurs noms glorieux, qui n'ont rien à nous apprendre ; d'autres, plus modestes, ont un sens. Parmi tant d'anecdotes banales, de faits divers, de lueurs anémiques et de paysages trop vastes, une histoire de l'art moderne se poursuit méthodiquement devant les paysages classiques de Paul Flandrin et les portraits de Lechevallier-Chevignard, derniers disciples d'Ingres, le romantisme agreste de Rosa Bonheur et de Jules Breton, les colorations de F. Humbert et d'Henri Lévy, les poèmes de Cazin, la clarté diffuse de Roll, désormais peintre et sculpteur, encadrant symboliquement son *Souvenir* exact des *Fêtes russes*, l'impressionnisme quasi britannique des Raffaëlli, des Lebourg, précédant les hostilités rouvertes entre la détrempe et le tableau. Les trois Laurens, à eux seuls, marqueraient les transitions : Jean-Paul, décoratif, et fidèle à sa mission d'historien ; ses deux fils, Paul-Albert, l'aîné, symboliste et mythologue, coquettement burne-jonesque, plutôt maniéré ; Jean-Pierre, le cadet, simple et rude, frayant avec les *Gens de mer* de Max Bohm et les *Vieux* de Bartlett, exagérant l'obscurité du *Cabestan*.

Libre disciple de Laurens, Henri Martin reçoit de Puvis de Chavannes expirant l'héritage harmonieux de la peinture décorative : pendant des années, le poète a lutté pour conquérir la lumière, pour renier les ombres auxquelles retournent spontanément les derniers venus. Métamorphoses logiques et déplacement curieux des moyens d'expression : la lumière, qui trop longtemps s'était avilie à se poser sur des scènes triviales, est devenue la parure du rêve altier, le soleil brille au front du bois sacré, l'un des promoteurs de l'idéalisme recourt à la division des tons, au procédé virgulé des contempteurs du style. Mais cette alliance audacieuse est un gage de rajeunissement, de même que la ligne chétive de Puvis de Chavannes était une protestation contre les formules. Eclose de Gluck et de Virgile, *Sérénité* est l'œuvre d'un penseur qui veut rester peintre : la robe violette du poète douloureux s'abîme dans la demi-teinte, tandis que les blanches ombres se tendent paisiblement vers l'envolée des Muses roses. Rêverie toulousaine, incarnée dans un grand paysage du soir où la lumière se colore.

Si l'observation boulevardière devait provoquer les *tachistes*, l'essor mystique inspira les *déformateurs* : l'algèbre enfantine de Maurice Denis ne veut garder des réalités que la suggestion; elle proteste contre les calligraphies de Lévy-Dhurmer, confident de l'*Eden* ; elle apparaît plus touchante, auprès des virtuoses du rhythme ornemental : Boutet de Monvel avec sa *Jeanne d'Arc* moyen-âgeuse, Anquetin dans sa *Bataille* anonyme et classique, Aman-Jean subtil, Boggio robuste, Osbert grandiose, Bieler et Th. Botkine élégants sans émotion. Que dirait maintenant le philosophe Castagnary, s'il constatait que des artistes modernes, par mépris des vulgarités, ne redoutent plus les simplifications chimériques?

Cette renaissance décorative, issue de Puvis de Chavannes et de la fresque, est un chapitre imprévu dans l'histoire de l'art français : ce n'est pas le dernier du siècle. Plusieurs groupes de peintres et quelques personnalités impérieuses méditent de rajeunir la couleur, de l'exalter à son tour, et d'étreindre la vie dans les rhythmes du style.

« Je peins les idées, non les choses », dit le préraphaélite George Watts : jamais ce mot ne sera français; jamais il n'exprimera les traditions ni les innovations de notre art qui, dans les pires audaces ou les élans les plus sublimes, dans ses souvenirs comme dans ses trouvailles, ne perd jamais de vue la réalité. De Poussin à Puvis de Chavannes, des Le Nain à Manet, de Claude à Corot, l'équilibre de la race demeure sous les oscillations extérieures.

L'heure peut l'abaisser aux névroses de la sensation, aux trivialités du document, aux mollesses du plein-air, ou bien l'égarer dans les brouillards septentrionaux du rêve ou les vertiges cosmopolites du symbole, toujours l'équilibre renaît des contrastes. A tel point que l'atelier Gustave Moreau nous offre la diversité la plus vivante de natures originales dans l'unité d'un commun effort et que les meilleurs disciples du magicien sont des peintres intimes, amoureux de la vie. Alors des réalistes? Nullement! « Le réalisme est l'antipode de l'art », c'est Delacroix qui l'affirme, tout en rendant justice à la palette incomparable de Courbet, Delacroix qui marqua de son influence les débuts colorés de Gustave Moreau. Pourquoi refaire ce qui a été fait, redire ce qui a été dit magistralement? A quoi bon ranimer, à la suite du maître, les Orphées pâles attendrissant les monstres, les Œdipes recueillis interrogeant les sphynx, les Phaétons imprudents précipités dans les gouffres? A quoi bon toujours imiter, toujours se souvenir ? Le plus bel enseignement du professeur et le trait le plus haut de son caractère n'étaient-ils point la liberté qu'il accordait à chacun ? C'est pourquoi vous trouverez ses disciples copiant les maîtres au Salon Carré, puis observant les novateurs à la devanture de feu Le Barc de Boutteville, ne retenant des conseils silencieux du passé qu'une leçon de rhythme et d'harmonie pour élever la vie jusqu'à l'art. C'est pourquoi, dans une œuvre à retenir, Louis Ridel modernise les *Sirènes* et stylise leurs robes contemporaines dans une tonalité d'émeraude et de grenat. Libre à Rouault d'évoquer les *Disciples d'Emmaüs* dans un paysage bolonais, trop noir; libre à Raoul du Gardier d'azurer le *Sermon sur le bord du lac*; libre à Maxence d'auréoler comme des saintes les *Voix de la forêt*; la réalité plus humble attire Besson, Jules Flandrin, Sabatté, Burdy, portraitiste, Charles Guérin, décorateur très moderne, Milcendeau, le dessinateur vendéen que nous montre, en pleine pâte d'un portrait fruste et violent, son camarade Evenepœl.

Et le mouvement vers la ligne décisive et la palette vigoureuse correspond si fort aux renouveaux de l'époque, qu'il signale de même deux autres groupes : *intérieurs* ou *paysages*, les chaudes harmonies d'Emile Boulard et des Griveau plairont aux collectionneurs de Glasgow qui raniment l'heure où le bitume était « l'auxiliaire de l'idéal », aux harmonistes qui reconnaissaient dans la touche d'Auguste Boulard le sillon passionné du romantisme. Toute innovation masque un souvenir. Or, la tendance nouvelle et renouvelée des beaux peintres est entraînante à ce point qu'elle forma naguère un libre groupe avec des person-

nalités distinctes qui marchaient parallèlement, sans se connaître, au même but ; trois noms incarnent ces revanches coalisées de la palette et de la forme : René Ménard, Charles Cottet, Lucien Simon. D'autres sympathisent : Dauchez, Ulmann, les paysagistes de l'ombre nuageuse et toute chargée d'âme, Albert Moullé, qui nimbe de crépuscule la *Maison de Sisley, à Morêt*, Lomont, avec une conscience hollandaise en un portrait maternel, Prinet, avec une saveur mystérieuse dans les appartements d'autrefois. Que les uns préfèrent la rudesse expressive au pur décor, que les autres étreignent l'instant dans le cadre éthéré du style, paysages et portraits marquent une victoire de l'art sur la matière ; *Au pays de la mer*, au fond de la Bretagne brutale, Charles Cottet découvre dans les *Deuils* ce que Lucien Simon voit dans les *Luttes* de la pointe de Pen'march, ce qu'Emile Wery sait entendre dans le babil ensoleillé de son *Retour d'école, à Plougastel :* le style, qui est la volonté de l'artiste descendue dans la ligne et recréant la vie ; la couleur, qui est son émotion, miroir des spectacles éphémères ; l'harmonie, qui résulte de leur difficile accord et qui fait l'œuvre d'art. Dans les *Portraits* groupés par Simon, c'est la barbe rousse de Cottet qui met sa flamme au centre prémédité des beaux *noirs* ; et voici René Ménard qui se penche en causant, René Ménard robuste et poète, et qui, laissant à ses amis la réalité douloureuse, relève les yeux vers le soir empourpré des beaux songes. Le petit temple grec renaît sur la *Terre antique* ; ses ruines augustes se vengent d'un long mépris en se dorant aux reflets des nuées. Un grand souffle parcourt et le ciel et la mer. Castagnary frémirait : mais l'idéal de notre vieux Poussin reconquiert la fin du siècle, et, traité longtemps de « monstruosité » par les poètes écœurés devant les poncifs d'école, le *paysage historique* reparaît victorieusement.

V

Ces *Portraits* groupés, au printemps de 1899, par Lucien Simon ne sont pas seulement une composition suggestive : je gage qu'ils seront plus tard un document, au même titre que l'*Atelier des Batignolles* de 1870 et l'*Allégorie réelle* de 1855, cet *Atelier* dont la vente Desfossés vient de nous rappeler la magistrale atmosphère. Courbet, Fantin-Latour, Lucien Simon : une parenté pressentie, un « cousinage », dirait M. Jean Dolent ; en tous cas, trois phases distinctes et décisives, en cette évolution de notre art, qui se poursuit sans trêve, aujourd'hui, par la

réhabilitation tardive de la palette et du contour. Et, puisque la synthèse finale rapproche insensiblement les maîtres des jeunes, il est salutaire de nommer les poètes de l'ombre, Henner, Pointelin, Fantin-Latour, qui restent parmi nous comme traits d'union entre hier et demain. Contre l'impressionnisme, qui réduisait le peintre à sténographier l'apparence et qui, d'ailleurs, s'est transformé dans un sens décoratif, la couleur a revendiqué les droits du sentiment; contre le naturalisme, qui confinait l'artiste dans la prison de la chose vue et qui meurt d'anémie cérébrale, la ligne a secoué la tyrannie du dehors : l'Art, en un mot, s'est insurgé contre le hasard. Et cela, sans s'attarder ici dans une contrefaçon maladroite du Préraphaélitisme anglo-florentin. Én France comme en Angleterre, à Glasgow comme à Paris, l'amour des musées n'entrave plus, chez quelques-uns, l'intelligence de la vie : les portraits de Jacques Blanche ou les paysages de Gosselin fraternisent avec les effigies de James Guthrie ou la *Nuit d'été* de J.-N. Barlow. Des groupes se forment et propagent leur influence. On revient tardivement « *de la nature à la peinture* »; ce vœu de Fromentin semble exaucé. Sa prédiction, vieille de vingt-trois ans, se réalise : « Au milieu des modes changeantes, il y a, cependant, comme un filon d'art qui continue... » Un humoriste ne pourrait plus dire aujourd'hui, comme en 1888, que c'est l'Amérique du Nord qui régit la capitale de l'Europe avec le *Whistlérisme* et le *Pissarrisme*...

Que si l'analyse s'appliquait ensuite à la sculpture, aux objets d'art, aux autres sections des deux Sociétés, le défaut commun de nos mutuelles tendances apparaîtrait : l'exagération, l'outrance, le vague fiévreux, l'ivresse de l'expression reconquise, qui tourmente l'*Eve* de Rodin, l'*Etude* de Carrière, la sensualité de Besnard et de G. La Touche. Dans la Babel contemporaine, les genres s'effritent et se confondent, la sculpture se refait polychrome, un charme morbide émane des reliures de Prouvé, des meubles de Carabin, des bijoux de Lalique, des *Loïe Fuller* de Nocq, d'une superbe eau-forte de Kœpping. Les intérieurs de Charles Plumet acclimatent le *modern style*; et les filles-fleurs de Vallgren ébauchent délicieusement leur sourire. Aube ou crépuscule, qu'importe? Cette fin d'un siècle autorise l'espérance, en l'assaisonnant d'un grain d'ironie devant les retours prévus d'ici-bas...

RAYMOND BOUYER.



(1)

ROSA BONHEUR

Le vendredi 26 mai dernier, avant que la triste nouvelle venue de By ait eu le temps d'être répandue dans Paris, les passants de l'avenue de l'Opéra pouvaient apercevoir à travers les glaces de la Maison Tédesco frères, le portrait de Rosa Bonheur entouré d'un voile de crêpe noir, à la place même où ses tableaux furent si souvent exposés avant de partir pour les galeries lointaines. Sa maladie n'ayant duré que trois jours n'était connue que de quelques intimes, et c'était pour les maîtres de cette maison à qui elle avait toujours témoigné une cordiale et solide amitié, une façon discrète et touchante de dire aux amis, aux admirateurs de l'illustre artiste qui venaient chez eux prendre de ses nouvelles :

(1) La curieuse dédicace en l'honneur de *son tailleur mondain* constitue un des derniers autographes de même que la photographie est la dernière des images de Rosa Bonheur. (*N. d. l. R.*)

« Notre grande amie est morte. »

Jamais carrière artistique ne fut plus vaillamment remplie, jamais aussi efforts incessants ne furent plus dignement couronnés. Ses œuvres s'en sont allées par le monde, à travers les mers, disant partout son amour pour la bonne et généreuse Nature, pour le grand Soleil qui enveloppe les blonds troupeaux de chaleur et de lumière, sa tendresse pour les animaux dont l'étude approfondie fit le charme de toute sa vie et fut la source de toutes ses inspirations toujours poétiques, toujours élevées.

Soit qu'elle peignît de robustes taureaux solidement campés ou l'impression fugitive d'une envolée de biches légères dans le mystère de la forêt ; la majesté royale du lion que la câlinerie de sa lionne, enroulée à lui, étreint amoureusement ; une troupe de bisons farouches lancés dans une course folle à travers les plaines de l'Amérique, ou bien, tout simplement, de débonnaires moutons groupés ensemble dans l'amical rapprochement de leurs toisons emmêlées, sous un rayon de jour ou de nuit ; l'héroïque allure de deux étalons qui se battent et se mordent au sang, ou la grâce branlante de l'agneau nouveau-né qui bêle après sa mère, elle réalisa toujours *l'intensité* qui fait les œuvres fortes, l'intensité dans la joie calme ou dans la sauvagerie.

Cette qualité profonde due à une grande sincérité et à une vigueur naturelle, on la devinait tout de suite dans la physionomie sympathique de l'auteur de tant d'œuvres célèbres, dans ses yeux noirs, à la fois si francs, si vifs et si affectueux. L'âge n'en avait nullement altéré l'éclat, parce que ces yeux-là n'étaient pas seulement de fidèles miroirs toujours ouverts à la Nature qu'ils épiaient constamment par une habitude presque inconsciente d'incessante observation, mais parce que, grands ouverts aussi sur l'âme dont ils étaient les interprètes, ils y laissaient voir une inépuisable bonté et une franche joie d'en répandre la douceur dans un élan généreux et jeune.

Rosa avait été très belle et cela se voyait, malgré ses soixante-dix-sept ans, à la finesse de ses traits qui gardaient encore la fraîcheur du teint, comme son regard conservait la fraîcheur de l'expression. De beaux cheveux soyeux, jadis noirs, devenus blancs, coupés à la manière d'une crinière de lion, bien plantés, fermes, hardis d'allure, encadraient harmonieusement cette physionomie vive et souriante et la faisaient ressembler, avec une délicatesse féminine en plus, à l'excellente figure d'un autre peintre bien-aimé du grand Camille Corot. Cette illusion

se complétait par le costume de travail adopté par l'artiste, pantalon de velours et bourgeron de toile bleue brodée de blanc. Comment lui était venue l'idée bizarre de s'habiller ainsi? elle se plaisait à le raconter et c'était charmant de l'entendre, car sa voix, un peu haute de timbre et très douce, avait des inflexions par instant presque enfantines, tour à tour enjouées et attendries.

Elle avait été élevée dans la peinture, et un peu comme un garçon, par son père Raymond Bonheur. Il l'emmenait au travail avec lui. De récents revers de fortune lui faisaient entrevoir la carrière dans laquelle il la guidait, à un point de vue tout à fait sérieux. Il ne voulait pas que son sexe fût une entrave à la vocation artistique qu'il sentait en elle et qu'il avait la légitime fierté de lui avoir donnée avec la vie.

A douze ans, elle perdit sa mère et son chagrin fut si profond, qu'il n'y eut pas un seul jour où cette idée, ce regret d'un bonheur qu'elle avait à peine connu, ne lui revînt comme une ombre triste, même aux plus belles saisons de sa vie d'artiste. C'est avec des larmes dans les yeux qu'elle en parlait. Privée de cette douce influence féminine, elle s'était développée dans un esprit d'indépendance précoce que son goût croissant pour son art n'avait fait qu'accentuer. Concevoir une idée de tableau, acquérir par un travail opiniâtre le moyen d'exprimer cette idée et, pour cela, étudier de près ses modèles, vivre au milieu d'eux, avait été de bonne heure son seul but sérieux dans la vie.

Jeune fille de dix-huit à vingt ans, elle allait dans les fermes, fréquentait seule les marchés aux bestiaux, les abattoirs, aimant avant tout cette sauvagerie d'allure qui lui laissait toute liberté de pensée, d'observation et de travail. Mais la jolie fille qui errait ainsi dans l'enthousiasme contenu d'un projet à réaliser, regardant, s'arrêtant, crayonnant, frôlait de bien vulgaires blouses de marchands de chevaux et de bouchers, et ces hommes grossiers, sous le charme de sa fraîche jeunesse, lui exprimaient parfois l'impression qu'ils en ressentaient par des paroles peu en rapport avec la délicatesse de ses sentiments et sa dignité de demoiselle bien élevée. Blessée de la liberté qu'ils se permettaient, mais ne voulant à aucun prix renoncer à ses études, dans ce milieu qui seul pouvait donner à ses toiles le vrai caractère de la vérité, elle eut cette idée de se déguiser en petit paysan et de couper ses cheveux courts. Dès lors, tout alla bien. Les maquignons se disaient entre eux :

« Tiens voilà encore le petit qui dessine! »

Et le *Petit* pouvait, sans être aucunement dérangé ni inquiété, poursuivre ses travaux, tout à la joie de pénétrer cette nature rustique qui répondait si bien à ses aspirations d'artiste.

Plus tard, Rosa entreprit de grands voyages dans les montagnes, en Ecosse, en Irlande, dans les Pyrénées. Elle y vécut de la vie des bergers, vêtue comme eux, mangeant de leur pain bis, comme dans Virgile, passant des nuits sous des cahutes pour surprendre l'instant poétique entre tous, l'instant du réveil du troupeau à l'aurore, le charme ému du premier bêlement d'agneau répondant au premier rayon du Levant sur la roche qu'il dore de sa lumière. L'émotion qu'elle en ressentit se retrouve dans un grand nombre de ses œuvres, compositions pleines de grandeur et d'où s'exhale cependant un charme intime dû à l'attitude toujours vraie, toujours observée de l'animal pris dans la grande sécurité de sa vie libre en pleine immensité, blotti dans la tiédeur d'un abri familier, mais entre deux montagnes.



Étude par Rosa Bonheur.

Parmi les peintres anciens et modernes qui se sont voués à l'étude des animaux et, dans cette voie, ont fait d'immortels chefs-d'œuvre, il en est qui ont, par ce moyen, symbolisé pour ainsi dire la vie champêtre, qui, se servant de tous les éléments, soleil, terre, nuées, ont enveloppé leurs personnages de brume et de rayons, enfermant dans un cadre étroit, mais agrandi par l'Idée, toute une part de la grande Nature; l'animal est là, important par la place qu'il occupe, par sa note vigoureuse ou claire, mais avant tout ce tableau est *un Soir*,

un Midi ou *un Matin* poétiquement entrevu et rendu. Ces maîtres-là sont des paysagistes parce qu'ils ont subordonné toujours l'être vivant à la grande orchestration générale de l'effet. Mais l'artiste qui pénétra le plus profondément et avec le plus de tendresse et de conscience, l'intimité, ce qu'on pourrait appeler, le sentiment, l'âme de la bête et l'interpréta en peintre de figure ; celui qui rendit le mieux la candeur d'un regard d'agnelet pressé contre la chaleur de sa mère, la bonté de cette mère nourrice qui l'effleure de son museau tiède, la fierté puissante du mâle, la relation familiale de ces êtres entre eux ; celui qui raconta le plus simplement et de la façon la plus touchante, tous ces épisodes de la vie ruminante au soleil, ce fut le peintre que la mort vient de nous enlever tout à coup, ce fut Rosa Bonheur.

Et cela tient avant tout au caractère spécial que donnait à sa conception son âme de femme. Car, en dépit du costume masculin qu'elle avait adopté, celle-là était bien femme qui s'attendrissait sur la souffrance de tous, bêtes et gens, qui cherchait à la soulager, qui, n'ayant pas été à même de connaître l'amour maternel, remplissait sa maison d'êtres frêles auxquels elle prodiguait ses soins, de petites créatures de Dieu qui avaient besoin de son amour, qui seraient mortes si elle les eût un jour oubliées, oiseaux en cage à qui chaque matin elle donnait à manger, chats, chiens qui déjeunaient avec elle, autant d'enfants gâtés auxquels tout était permis car elle était pour eux une mère peu sévère.

Un peu d'excentricité, de caprice qui est encore bien une tendance féminine, donnait du piquant à ses idées. Elle avait eu cette fantaisie d'élever pour les peindre deux jeunes lionceaux mâle et femelle et racontait avec émotion leur histoire. Cette histoire était navrante. Le lion était mort le premier, jeune encore, d'une maladie de la moelle épinière, mais la lionne avait eu le temps de s'attacher à sa maîtresse. « Elle était tendre, fidèle comme un chien, disait Rosa, parfois elle se mettait debout sur ses pattes de derrière... (pardon, sur ses pieds, cet animal est trop noble pour qu'on lui donne des pattes) et elle appliquait familièrement ceux de devant sur mes épaules pour mieux me câliner. Mais elle devint malade, de la même maladie que son frère. Je la soignai comme une personne humaine, allant la voir, la consoler plusieurs fois tous les jours. Une fois je la trouvai si faible qu'en remontant à l'atelier, je dis à Georges Cain qui était là : — Ma pauvre lionne ne peut plus même se remuer, elle va mourir. Quelques

instants après j'entends un pas doux comme du velours, en bas, dans le vestibule. Je vais voir... c'était ma lionne mourante qui avait fait un suprême effort pour me revoir une dernière fois. Elle savait que j'étais montée, elle entendait ma voix et elle se traînait sur l'escalier pour chercher à m'atteindre. Je descendis quelques marches, elle s'arrêta. Quand je fus auprès d'elle, je la pris dans mes bras, je la caressai doucement. Elle s'abandonna, me regarda comme un être qui pense et mourut ainsi en me regardant. Je crois au bon Dieu et à son Paradis pour les justes, mais tout ne me plaît pas dans la religion ; ainsi je trouve monstrueux qu'il y soit dit que les animaux n'ont point d'âme. Ma lionne aimait, donc elle avait une âme plus que certaines gens qui n'aiment pas. »

Ce mot me frappa.

Je compris mieux que jamais à quelle flamme il fallait attribuer le rayonnement presque moral qui se dégage du regard de ses humbles personnages velus. Elle croyait fermement à leur âme, c'est pourquoi elle savait nous la faire entrevoir, parfois même nous l'imposer par l'intensité de foi sincère qu'elle avait mise à la saisir. Pourquoi les primitifs donnaient-ils aux visages de saints et d'élus, objets de leur ferveur, un charme si pur et si touchant? C'est parce qu'ils croyaient à l'auréole dont ils entouraient leurs séraphiques visages.

Il fallait voir avec quelle conviction cordiale la grande artiste exprimait ses idées philosophiques à propos de ces faits qui, dans sa vie solitaire, faisaient événement; combien il y avait d'affection contenue dans ce cœur qui se donnait si franchement à qui savait répondre à sa tendresse, fut-ce une bête fauve du désert. On sentait à cela quelle épouse, quelle mère eût été cette femme dont les sentiments dévoués s'éparpillaient en caresses et en douces paroles, en pure perte bien souvent.

Bien que vivant à l'écart, elle se tenait au courant de toutes les manifestations d'art. Elle avait un pied à terre rue Gay-Lussac, et quand elle y venait, elle reprenait le costume de son sexe. Elle s'intéressait au Salon, aux succès nouveaux, achetant aux inconnus qu'elle savait pauvres, suivant les progrès des femmes peintres, distinguant celles qui lui semblaient destinées à *aller loin*. Depuis 1867, elle n'avait plus pris part aux expositions, mais en 1897, elle s'était décidée à montrer dans la galerie Georges Petit, rue de Sèze, quatre pastels, œuvres récentes dans ce procédé nouveau pour elle. Tout Paris se les rappelle : Cerf par un effet de nuit ; biches passant sur la bruyère près de la lisière d'un bois; bisons courant dans

une plaine de neige; troupeau de moutons endormi dans une forêt sous un calme rayon lunaire. Le succès fut très grand et bien qu'habituée aux éloges, les félicitations chaleureuses qu'elle reçut lui causèrent une vive satisfaction dont, tout attendrie, elle me parla en ces termes dans une lettre en date du 13 juillet 1897, de sa grande écriture frisée comme la toison de ses brebis :

« ... Je ne fais que remercier depuis trois mois à propos de mes pastels en sorte que je me suis bien embrouillée dans toutes les politesses de cœur dont j'étais redevable... »

L'hiver dernier, pour témoigner sa sympathie à la société l'*Union des femmes peintres et sculpteurs* dont elle était la présidente d'honneur, elle avait consenti à envoyer au Salon annuel de cette association, un merveilleux fusain tout frémissant de verve et d'énergie : *Les bisons fuyant devant l'incendie de la prairie* et au Salon des artistes français son tableau : *Vaches et taureau d'Auvergne, race du Cantal* fut dès le premier jour unanimement admiré par sa grande puissance et la sûreté de sa magistrale exécution.

Elle était heureuse de ces nouveaux succès, non seulement pour sa satisfaction personnelle, mais aussi pour la cause des femmes artistes en général. Elle aimait à constater qu'elle contribuait à prouver ce dont le sexe réputé faible est capable. Elle était féministe en ce sens qu'elle désirait que le développement des facultés artistiques féminines pût s'effectuer le plus complètement possible. « Si la force physique est plus grande chez l'homme, disait-elle, c'est parce qu'il est le naturel défenseur de la femme contre les dangers matériels de la vie, mais pour tout ce qui est moral et intellectuel, elle a autant à faire que lui pour la sécurité et le bonheur de la famille, aussi n'y a-t-il aucune raison pour que son jugement, sa pensée, sa force morale, en un mot, soit inférieure. L'intelligence, en art surtout, n'est-elle pas avant tout dans le cœur? » Elle déplorait que certaines de ses *sœurs du pinceau*, comme elle les appelait, soient parfois esclaves des nécessités de l'existence au point de voir leur talent en souffrir et quand elle en rencontrait sur son chemin, elle les aidait avec joie. Mais elle n'était pas féministe à la façon de celles qui, sous prétexte de faire le bonheur de la femme en la délivrant de ce qu'elles appellent le « joug du mari », voudraient la priver d'une protection salutaire et de tout ce qui fait sa joie; qui dans le but de réaliser de vaines chimères, cherchent à étouffer en elle tout élan instinctif, toute attraction naturelle. Je me rappelle qu'un jour,

me voyant entourée de mon mari et de mes enfants, la grande artiste me disait :

« Les circonstances ne permettent pas à toutes les femmes d'allier tous les éléments du bonheur; pour ma part, l'art seul a pris tout mon être, je lui dois les plus grands enchantements et la consolation des peines et j'ai toujours été heureuse de mon sort. Mais personne mieux que moi ne comprend qu'être artiste, épouse et mère, c'est la félicité complète. Avoir pu enchaîner son cœur selon son amour et garder quand même la liberté de la pensée et des productions de l'esprit, c'est la réalisation, ici-bas, du plus beau de tous les rêves ». A ce sujet, elle m'écrivait à propos de nos « collègues de la Palette » (comme elle disait) qui travaillent sérieusement :

« Elles prouvent que le Créateur a fait de la Femme la noble compagne de l'Homme et qu'il n'a fait la différence entre eux que pour la noble reproduction des êtres dans ce monde-ci ».

Vivant séule, elle réfléchissait longuement sur beaucoup de questions, causait avec elle-même, ne s'occupait absolument pas des soins matériels de la vie, pour lesquels elle se reposait sur plusieurs vieux domestiques et avait acquis une grande largeur de vue à cause de son ignorance des petits faits journaliers qui amusent les désœuvrés. Elle se trouvait donc dans les conditions spéciales qui, de tout temps, ont fait les philosophes : la fréquentation des simples, la contemplation des grands et calmes phénomènes naturels et l'éloignement de toute préoccupation fiévreuse et compliquée. Sa philosophie était douce comme celle de tous les solitaires demeurés philanthropes.

Elle se levait tôt pendant la belle saison et faisait tous les matins son tour en forêt à cheval ou en voiture. Ensuite elle travaillait dans son pré où elle faisait poser des chevaux, des vaches, des moutons. Sa maison était bien campagnarde. Une façade d'un joli goût architectural donnait sur la cour d'entrée et précédait un jardin grand de plusieurs hectares. Ce jardin près de l'habitation était assez étroit et très fleuri, puis s'élargissait en pelouse et finissait par un véritable morceau de forêt, de la haute futaie avec de belles éclaircies. En suivant l'allée, tandis que vive et alerte elle se penchait pour cueillir des fleurs qu'elle offrait à ses visiteurs,on allait de surprise en surprise, depuis ces simples plates- bandes de verveine et d'œillets jusqu'à ces chênes magnifiques jetant une grande ombre sur le taillis. A l'entrée de ce bois s'élevait une statue de bronze représentant un personnage antique, œuvre de son

frère Isidore Bonheur. Plus loin, dans un enclos de fil de fer, une biche broutait l'herbe rase.

« Ma pauvre biche ! disait Rosa, viens, ma pauvre vieille ! Tu es bien misérable, va ! avec ton abcès sur l'œil gauche et ton rhumatisme dans le gigot droit ! Voyez la, elle ne peut presque plus marcher, elle traîne un pied crochu et je n'ai pas le courage de la tuer à cause des tableaux que j'ai faits avec elle. J'ai déjà été deux fois chercher mon fusil pour la délivrer de ses peines, mais elle me regarde avec le seul œil qui lui reste et je remporte mon fusil. Par exemple j'ai tué son mâle d'une balle en plein cœur, parce qu'il était devenu féroce. Croyez-vous que ce sont des amis ? Ils ont travaillé avec moi, je leur dois la moitié de ce qu'on veut bien trouver bon dans mes toiles. Aussi, il faut qu'ils deviennent méchants et dangereux pour que je me décide à les faire mourir et pourtant celle-ci, qui souffre, me fait pitié. »



Tête de chien, par Rosa Bonheur.

Dans l'atelier elle montrait ses études faites d'après *ces vieux amis*, les jugeant elle-même d'un mot bref, n'attendant pas le compliment, ne le cherchant jamais, bien qu'elle y fût sensible comme tous les modestes.

« Celle-ci est bonne, je le sais ; celle-ci est mauvaise, ne la regardez pas... ou plutôt regardez la pour voir combien on peut être bête certains jours, même quand on n'est pas un imbécile. Voici des pochades d'après les sauvages de Buffalo Bill et leurs montures ; ça m'a amusée de me trouver ainsi dans Paris en pleine Amérique. Quel caractère ils avaient ces grands gaillards vêtus de plumes ! Voyez, voici ma grande ébauche commencée depuis si longtemps, des chevaux espagnols, huit mètres, s'il vous plaît ! Il faut que je la finisse pour 1900 ; ce que vous m'en dites me remonte. Oh oui ! on a encore de l'énergie à peindre ! ça ne s'éteint qu'avec le souffle, cette énergie-là ! »

Cet atelier, situé au premier étage, était vaste, éclairé d'une large fenêtre donnant sur le jardin et très encombré comme sont tous les ateliers de professionnels. Les meubles étaient variés, de provenances diverses, les uns rustiques, les autres riches. En offrant des sièges, Rosa disait : « Vous voyez mes

tapis d'Orient, ils sont vraiment trop beaux pour cet atelier de piocheuse, où je défends qu'on change la poussière de place à cause des tableaux pas secs et où, comme moi, les araignées tendent des toiles. J'ai rapporté ces splendeurs de ma villa de Nice que j'ai vendue à la mort de mon amie si dévouée, de ma pauvre Micas. » Sans doute là-bas, dans le Midi, elle avait été amenée à faire du luxe chez elle par un besoin d'harmonie avec ce pays tout ruisselant d'éclat, où la mer est faite de pierreries fluides, où les roses semblent aristocratiques, où le soleil sème des diamants partout, mais au fond, elle aimait avant tout l'aménagement simplement confortable : « Pour bien peindre il ne faut pas avoir peur d'une tâche de couleur ou d'huile ! »

Puis elle ouvrait de grands cartons où étaient serrées les gravures de ses tableaux répandus dans le monde entier, on sait à quels prix élevés : *Le Marché aux chevaux*, *Le Labourage Nivernais* (du Musée du Luxembourg), *La Razzia*, *Le Roi de la Forêt*, *La Famille des Lions* ; toute une série de compositions importantes dont les titres m'échappent et qu'il serait d'ailleurs trop long de citer. Elle avait aussi des reproductions de tableaux de son frère Auguste Bonheur et de sa sœur M[me] Peyrol, ces deux peintres distingués, morts depuis quelques années, en plein talent. A propos de chaque gravure, c'étaient de touchants souvenirs de famille et des impressions de voyages qui lui revenaient. « Ceci est de telle époque, cela vient de tels pays ». Tout son passé de peintre était là.

Elle se montait, s'animait : « Quel est donc le sot qui m'a fait bien rire en écrivant dernièrement, je ne sais plus dans quel grand journal, que les femmes n'ont pas d'imagination ? Je les trouve admirables ces critiques qui n'ont jamais rien produit et qui avancent de ces choses avec tant de désinvolture. De l'imagination ! J'aurais pu leur en revendre si cela se vendait... mais je m'en serais bien gardée à cause du mauvais usage qu'ils en auraient fait. »

Et toujours son indignation tournait gentiment en plaisanterie.

Elle était sensible à la critique, mais seulement au tout premier abord, au moment où, doutant d'elle-même, elle se disait : « Et pourtant, si c'était vrai ! », mais bien vite l'élévation du but qu'elle poursuivait la mettait au-dessus de ces préoccupations d'amour-propre, mesquines au fond. Que cette critique fût un reproche ou un éloge, elle n'y voulait plus songer et c'était pour éviter tous ces petits tourments et ces petites joies

d'orgueil blessé ou caressé, qu'elle avait adopté ce mode de travail seule avec le soleil et ses modèles, hors de la fièvre de Paris, et c'est pourquoi, pendant de si longues années, elle n'avait plus pris part aux Salons annuels.

« Quand je travaille, disait-elle, je veux me satisfaire moi-même et je cherche à ce que Dieu, en qui j'ai confiance, ne soit pas trop mécontent de la façon dont je le comprends. C'est ambitieux, n'est-ce pas ? Que voulez-vous ! Quand on vit seule avec le Créateur, on a modestement de ces prétentions-là. »

Ambitieuse, elle l'était, de la noble préoccupation de bien faire, nullement de celle d'un succès public à remporter. Elle l'était à la façon de tous les vrais artistes, de tous ceux qui sentent qu'ils ont quelque chose dans le cœur et dans le cerveau et qui veulent l'exprimer le plus complètement, le mieux possible. Cette préoccupation ne va jamais sans une grande conscience dans l'exécution et cette conscience, qualité profonde et solide, peut quelquefois devenir un écueil. La grande artiste en était arrivée à l'âge où, lorsqu'on a continué comme au temps de sa jeunesse à se mesurer avec la Nature, non-seulement on garde toutes ses qualités, mais on en acquiert de nouvelles par la faculté que l'on a de jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa carrière passée et, par cela, de se juger soi-même et de se résumer. « Ma grande conscience m'a parfois nui, disait-elle, j'ai quelquefois trop fait chaque brin d'herbe ». Ses dernières œuvres avaient une largeur, une simplicité magistrale qui prouvaient que certaines recherches passagéres de l'étude du détail, dont elle se rendait compte, n'avaient en rien compromis la grandeur de sa conception picturale. Cette consciencieuse application un peu exagérée lui avait même peut-être été salutaire à un moment donné, pour l'empêcher de tomber dans le *lâché*, dans l'indécis qui, à une époque récente, fut comme une maladie dont quelques-uns ne guérirent pas. Loin de se laisser influencer par la *Mode en Art*, elle garda toujours la précision qui était chez elle une grande force, étant appuyée sur une profonde logique.

Son génie était sérieux et fidèle comme l'affection qu'elle gardait à ses amis, une affection reconnaissante pour ceux qui l'avaient bien comprise.

Elle devait son ruban de chevalier de la Légion d'honneur, tant mérité, à une décision de l'Impératrice Eugénie qui était venue elle-même le lui remettre dans son atelier de By, en 1865. C'était là un honneur exceptionnel dont elle avait senti tout le prix. Elle en avait été touchée et sa modestie s'en était

trouvée flattée, bien que sa réputation, déjà alors, fût plus grande que celle de beaucoup de légionnaires. Le souvenir de cette croix qui lui avait été remise là, près de ce canapé, devant ce chevalet, au milieu de toutes ces études, de ces objets familiers, lui était resté comme l'un des plus touchants de sa vie et elle en avait gardé, à celle qui avait été heureuse de lui donner cette joie, une profonde reconnaissance que rien n'altéra jamais, ni les lamentables événements de 1870, ni l'exil de l'Impératrice détrônée. En dehors de toute idée politique, elle ne considérait que la personne privée et fut émue de la mort du jeune prince, d'une façon intime, n'y voyant que l'immense douleur de sa mère, comme s'il se fût agi d'une victime quelconque, d'un simple enfant du peuple.



Étude par Rosa Bonheur.

Outre la mémorable visite de l'impératrice Eugénie, l'atelier de By avait vu venir, à différentes époques, de grands personnages officiels, l'empereur Dom Pedro, le duc d'Aumale, le prince de Galles, la princesse de Battenberg et, en 1893, Sadi Carnot, alors Président de la République, accompagné de Mme Carnot. Bien peu de semaines avant sa mort tragique, le sympathique président Carnot, qui était l'un de ses grands admirateurs, l'avait, par décret du 3 avril 1894, promue au grade d'officier de la Légion d'honneur. Sa réputation universelle lui avait en outre valu environ une douzaine de décorations étrangères, belge, portugaise, espagnole, etc., etc.

Il y a quelques années, Mlle Achille Fould exposa au Salon un intime tableau de genre mettant en scène Rosa Bonheur

dans son atelier de By, vêtue de son habituelle blouse de travail, la palette à la main, devant son chevalet, qui supportait une toile en voie d'exécution. Dans la pénombre on entrevoyait son immense tableau ébauché (qu'elle ne devait pas finir!) et sa table encombrée de paperasses.

Il est heureux qu'une artiste ait eu la charmante idée de perpétuer le souvenir si particulier de la grande Rosa, prise ainsi sur le vif, dans l'intimité de sa vie laborieuse, car ce tableau, scrupuleusement fidèle, restera un document précieux au point de vue historique et pourra être utilement consulté. Aujourd'hui sa valeur, comme souvenir, est doublée, hélas, par l'idée que tout ce qu'il représente s'est, tout à coup, évanoui et dispersé...

Depuis quelques années, Rosa ne quittait plus guère sa retraite de By, que pour faire parfois un voyage de quelques jours dans le Midi ou venir à Paris voir sa famille, Bonheur et Peyrol (exclusivement composée : frère, beau-frère, neveux, d'artistes très distingués), et ses amis parmi lesquels Georges et Henri Cain et les frères Tédesco étaient dans les plus intimes.

Toutes les saisons la trouvaient dans sa chère forêt de Fontainebleau, toujours travaillant, infatigable. Les feuilles poussaient au bois, grandissaient, jaunissaient, tombaient et l'artiste notait tout cela dans de rapides pochades en vue de tableaux projetés. Chaque printemps, en réveillant les chanteurs dans ses arbres, amenait une révolution aussi dans sa volière. Là, des centaines d'oiseaux d'espèces rares, qu'elle collectionnait avec passion, s'émoustillaient vers l'époque des œufs de Pâques. Les mâles captifs devenaient enragés faute d'espace pour l'élan de leurs ailes aventureuses et leur fureur menaçait les femelles effarées. Alors Rosa et sa fidèle servante Céline (qui depuis cinquante ans était à son service) ne savaient plus où donner de la tête. Elles retournaient tout au grenier pour y dénicher d'anciennes cages poudreuses et oubliées, dans lesquelles elles emprisonnaient les sujets les plus belliqueux. La grande, la tendre Rosa, bien qu'anxieuse et affairée, prenait à ces soins une joie toute enfantine : elle y voyait l'éternelle poésie du renouveau, la perspective de futures études sur nature et de belles promenades à l'aurore, à travers les bois, avec son cher poney *Bijou*. Mais cette saison troublante où la sève circule, ne lui réussissait pas. Tous les ans, à pareille époque, elle était souffrante et donnait des inquiétudes à ses amis. Jusqu'à l'an dernier, elle avait triomphé, plus vaillante

après chaque petite maladie, et dernièrement encore on espérait au début, disant : « Elle est si solide! Elle résistera ». Cette fois, elle ne résista pas. Le dernier printemps de ce siècle fut aussi le dernier printemps de celle qui en avait été la gloire artistique féminine.

Comme tous ceux qui créent, elle regardait en avant. Elle échafaudait l'Avenir sur les fondations qu'elle-même avait contribué à élaborer. Son rêve était la paix, la liberté, l'égalité pour tous, l'abolition de tout ce qui est rivalité et haine, la fraternité répandue, sans distinction de sexe ni de rang, dans l'humanité tout entière. Le bonheur, la justice même en dehors de l'humanité, pour le plus humble des animaux qui ne demande qu'à boire à une source pure et à avoir sa place au bon soleil.

Elle meurt le jour même où son nom devait être porté à l'élection de la médaille d'honneur, candidature que d'avance elle avait refusée. Elle aura dans l'histoire de l'art sa place marquée parmi les noms qui se sont le plus noblement illustrés. La France lui sourit comme à un enfant dont elle a le droit d'être fiére et la génération qui vient vénérera sa mémoire comme celle d'une tendre aïeule qui resta simple au milieu des succès, cordiale pour les confrères, bienveillante aux jeunes, applaudissant de tout cœur les talents récemment révélés.

La destinée lui fut douce, elle lui accorda la santé et le temps souhaités pour réaliser une grande partie de ses projets artistiques... non pas tous, car nos rêves sont infinis et reculent l'horizon de l'espoir au-délà des bornes fatales assignées à notre vie toujours trop courte, même lorsqu'elle dépasse les trois quarts d'un siècle ; trop courte aussi aux yeux des amis qui la regardaient vivre et travailler comme à trente ans, gardant dans ses yeux vifs et pleins de bonté une inaltérable jeunesse et sur sa palette ensoleillée une éternelle vigueur.

La destinée lui fut douce, nous le reconnaissons, et pourtant nos regrets n'en sont pas moins cruels et attendris.

Mourir dans sa soixante-dix-huitième année et laisser sur le chevalet une grande toile ébauchée qu'on rèvait de finir, interrompre la construction d'un nouvel atelier bâti en vue d'œuvres nouvelles; avoir à cet âge avancé, où tant d'autres ne désirent plus que le repos, des projets à rompre brutalement comme des liens qu'on déchire parce qu'ils vous retiennent encore à la Terre ; savoir que l'on a toujours quelque chose à dire après avoir déjà tant dit ; sentir que l'idéal poème qu'on a chanté depuis l'enfance a encore quelques stances à moduler,

les plus sublimes peut-être, n'est-ce pas héroïque et touchant?

Pour ceux qui, comme elle, connurent l'enchantement que donne l'adoration du Beau et du Bien, la Mort n'est pas simplement un arrêt de pulsation, le brutal anéantissement de la force vitale, mais c'est, avant tout, le rayonnant et pur dégagement des matérielles entraves à l'élan de l'Idéal. La mort d'un être d'élite est la glorification de ce qui vibra dans son âme; c'est peut-être la douce arrivée au port bienheureux que cette âme a entrevu par delà le trouble de notre monde confus et brumeux, dans les éclaircies que son cœur et son génie y dégageaient comme fait le soleil levant lorsqu'il illumine tout à coup une terre heureuse et fleurie, tout au loin, tout au fond, par delà les vagues de la mer.

Rosa Bonheur croyait à la Divinité avec toute la ferveur de ceux qui l'adorent dans sa création, son éternel autel. L'étude constante de la Nature, l'approfondissement de ses mystères, lui avaient donné cette foi sacrée. Elle comprenait l'immortelle Religion des justes, celle qui précéda le dogme et survivra à toutes choses, unissant toutes les croyances dans une seule pensée et une même prière.

L'hommage que je lui consacre aujourd'hui est un adieu, ainsi le veut la loi fatale, mais un adieu fait de sérénité et d'éblouissement comme celui qu'on adresse à l'Elu qui monte vers la Lumière.

VIRGINIE DEMONT-BRETON.



MOUVEMENT LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER

MOUVEMENT D'IDÉES EN ITALIE

LES DERNIERS LIVRES DE L'ÉCOLE LOMBROSIENNE

GIUSEPPE SERGI : *Leopardi al lume della Scienza.* (Remo Sandron, éd., Milano, Palermo, 1899.) — RODOLFO LASCHI : *La Delinquenza bancaria.* (Fratelli Bocca, éd., Torino, 1899.) — DECIO ALBINI : *L'Aborto criminoso.* (Loescher, éd., Roma, 1899.) — LINO FERRIANI : *Nel mondo dell'infanzia.* (Omarini, éd., Como, 1899.) — LINO FERRIANI : *Delinquenti che scrivono.* (Omarini, éd., Como, 1899.) — SCIPIO SIGHELE : *Mentre il secolo muore* (Sandron, 1899). — PAOLA LOMBROSO : *Povera gente.* (Remo Sandron, éd., Milano, Palermo, 1899.)

De toutes les manifestations variées du génie italien de nos jours, il n'en est point qui attire plus l'attention de l'étranger que l'œuvre de la jeune école pénale positiviste fondée par Lombroso en 1863.

Les travaux de l'illustre savant doublé d'un hardi novateur et ceux de ses disciples vaillants et audacieux, s'appliquant constamment à l'étude des *faits*, et non des *idées*, font rejaillir de la vie réelle des enseignements nouveaux et des généralisations insoupçonnées. Ce qui augmente surtout le charme de leur travaux et leur donne un attrait irrésistible, c'est que presque tous les ouvrages issus de cette école se distinguent ainsi par leur originalité. Leurs idées directrices tantôt vraies, tantôt fausses, ont presque toujours le mérite de l'imprévu. On l'a dit avec raison : dans le domaine de l'anthropologie moderne, il faut être pour ou contre Lombroso. Or, l'anthropologie criminelle avec toutes ses nombreuses ramifications a envahi non seulement la sociologie, mais aussi les lettres et même les beaux-arts. Dans ces conditions, les manifestations de l'école de Turin provoquent l'attention justifiée non seulement des médecins, mais aussi du public lettré du monde entier. Le maître venant seulement de faire paraître ces jours derniers le dernier volume de son *Crime*, dont la *Revue* parlera prochainement, il ne nous reste qu'à parler des autres productions saillantes de son école.

I

Commençons par Giuseppe Sergi, l'éminent professeur de l'Université de Rome, qui nous offre une étrange application de la théorie lombrosienne : il a transporté dans le domaine littéraire les procédés de la nouvelle école anthropologique.

La critique de cette fin de siècle paraît avoir un bien triste privilège. L'admiration enthousiaste, mais discrète, d'autrefois, entourait la mémoire de nos grands hommes de brumes artistiques et d'illusions généreuses que la science d'aujourd'hui, froide et sévère, perce et dissipe sans respect. On détruit impitoyablement l'auréole faite par la poésie idéale à la légende.

Tandis que Corradi attaque avec vigueur la renommée déjà pas

mal ébranlée, du chantre de la *Jérusalem*, en nous le montrant dans « *La malattia del Tasso* » sous l'aspect d'un fou et d'un érotomane, et que Mobius, dans son récent ouvrage *Ueber das Pathologische bei Gœthe*, s'acharne à dépoétiser la grande figure du dramaturge allemand, Sergi vient d'entreprendre la même besogne à l'égard de Léopardi.

Le coup paraît d'autant plus audacieux que la littérature contemporaine, créée autour de l'œuvre du poète, à l'occasion de son centenaire (1898), par Annovi, Antona Traversi, Boghen-Conigliani, Capetti, Carducci, Cesareo, Chiarini. Cugnoni, d'Ancona, Della Giovanna, de Roberto, Faggi, Graf, Mestica, Romano Catania et Taormina n'était qu'un plébiscite d'idolâtrie. Patrizi avait bien tenté une campagne timide contre le nouveau dieu, mais c'est au professeur Sergi qu'appartient l'honneur (en est-ce bien un?) d'être monté carrément à l'assaut en provoquant la démolition de l'autel. D'un excès l'on passe à l'autre. Après l'*Hosanna*, nous allons assister ainsi au *Crucifige* de ce grand poète qui a, en France comme partout ailleurs, tant d'admirateurs.

Comment nous apparaît Léopardi — « à la lumière de la science » — projetée sur lui par Sergi ?

Suivons pas à pas l'auteur dans ses observations.

On avait surnommé Léopardi, le poète de la nature et de la douleur humaine. Sergi conteste absolument ce double titre à un sujet « trop » sensiblement défectueux pour le mériter.

Il s'agit d'une pauvre, malingre et souffreteuse créature rachitique, myope, à demi sourde. Sa caractéristique principale, l'*amblyopie mentale*, devait lui donner une conception imparfaite et obscure de la nature et de ses phénomènes. Une pensée négative en face de la réalité objective, avec subjectivité absolue dans les conditions physiques défectueuses bien connues, voilà, d'après Sergi, le portrait du poète. Ce n'était pas un « sensible » mais tout simplement un « irritable ». Demeuré enfant avec des pensées enfantines, Léopardi vit enfermé dans le petit monde classique de sa bibliothèque paternelle. Son imagination est pauvre et il ne l'exerce pas. Toute la science moderne d'observation lui est inconnue. Il ne comprend pas le progrès, il ne sent pas l'art : il ne peut pas aimer. Comme il l'a écrit lui-même dans sa lettre célèbre à Jacobsen, du 23 juin 1823, il *ne voyait qu'un désert autour de lui et le néant était pour lui la seule chose qui existait*. Dans cet état de cécité et de pessimisme, comment, se demande Sergi, aurait-il pu *sentir* la nature et la peindre?

Mais est-il au moins le « poète de la douleur humaine », le précurseur lyrique du socialisme moderne ? Non, pas davantage, répond Sergi : la douleur de Léopardi est sa douleur individuelle, à lui tout seul. Il n'a jamais compris celle des autres, car il eut l'âme à jamais fermée aux manifestations de la vie extérieure ; sa psyché, tout à fait à l'image de son corps, ne s'est pas développée. Il est pessimiste, mais pour des raisons psychologiques.

On a exhumé les petits papiers où le pauvre malheureux confiait ses peines et on a trouvé qu'on avait à faire à un dégénéré, à un fou, à un graphomane qui a laissé quatre mille pages de pensées (Le *Zibaldone*) dans lesquelles on reconnaît des conceptions d'un véritable aliéné, comme par exemple celle d'*une paire de lunettes faites de la moitié d'un méridien et de deux cercles polaires;* celle *de la maison suspendue en l'air par des cordes attachées à une étoile.* Le suicide, l'insociabilité, la misanthropie, telles sont les idées fixes de ce maniaque dont l'occupation favorite était de compter en se promenant le nombre des étoiles du ciel.

— « L'infortune complète de Léopardi comme homme a été la « cause de sa gloire comme poète ; nous regrettons ses malheurs « et nous l'admirons. » L'auteur termine ainsi l'étude consacrée à la mémoire du plus grand poète de l'Italie moderne. Si, pour être logique, l'on devait tirer des conclusions de ces 201 pages d'analyse, il faudrait franchement ajouter le nom de Léopardi à la liste des « célébrités escroquées » de V. Imbriani.

On rend justice à la vigueur de la critique de Sergi, à la subtilité de son investigation, à la dialectique de son raisonnement ; mais on ferme le livre en hochantla tête et l'on se dit tout de même : *Eppur si muove!*

Ne conviendrait-il pas de poser la question préalable sur l'utilité pratique de ces études, où l'on recherche les symptômes et l'état pathologique d'un écrivain? Les lecteurs de l'*Iliade* se sont-ils jamais demandé, dans l'enchantement de ces beaux vers, si la digestion du grand poète s'opérait d'une façon normale et si Homère était brachycéphale ou dolychocéphale ? Dans ces dernières années, le célèbre « Sonnet » d'Arvers a fait le tour triomphal du monde pendant que son auteur restait ignoré, sans que personne s'occupât de savoir s'il était rachitique, poitrinaire, sourd ou myope. Pourquoi consacrer les efforts de l'esprit à des études d'une utilité aussi douteuse, soulever certains voiles de la misère humaine et nous montrer nos héros dépourvus même de leur robe de chambre?

Mais à part cette question de principe, il nous paraît que l'œuvre poétique de Léopardi n'a pas été analysé par Sergi en critique littéraire, impartial, mais en médecin spécialiste.

L'auteur nous rappelle le cas de ce chimiste qui, pour juger de la valeur d'un tableau de maître, en avait détaché un petit morceau, afin de donner sa formule de la composition des couleurs.

C'est une critique unilatérale qui frise le paradoxe.

Sergi ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre, toute la poésie qui s'exhale des figures féminines léopardiennes, telles que Silvia et Nerina. Elles ne parlent pas à son cœur parce que le poète étant malade et malheureux dans ses affections, ne *pouvait* pas, suivant lui, être à même de chanter l'amour. Ce raisonnement *a priori* est forcément spécieux. Sergi n'a pas songé évidemment que, si Byron s'est révélé grand dans la poésie de ses triomphes amoureux,

Léopardi nous apparait plus grand encore dans celle de ses ardents désirs inachevés.

Quant à la douleur du poète, « tout à fait personnelle et subjective », d'après Sergi, et qui n'aurait rien à voir avec la « grande douleur humaine », parce que Léopardi était descendu dans son propre intérieur sans étudier la souffrance du prochain, comment oublier que la description la plus vraie et l'analyse la plus sérieuse des sentiments sont celles qu'on fait sur soi-même ? L'âme de Léopardi était une de ces âmes trop sensibles que rien n'attache à l'existence. L'étude de soi-même s'imposait au poète et devait lui suffire. Est-ce que les circonstances douloureuses qui tourmentèrent et abrégèrent la vie de Léopardi ne sont pas précisément celles de la partie la moins négligeable de l'humanité? Alphonse Daudet, en proie lui-même à des souffrances surhumaines, a dit quelque part ces mots si touchants et si profonds en même temps : « Quand on veut que les rossignols chantent on leur crève les yeux. Quand Dieu veut avoir de grands poètes, il en choisit deux ou trois auxquels il envoie de grandes douleurs. »

Etant donné cette nature maladive et malheureuse, il devait y avoir nécessairement de la monotonie dans ses chants, dans ses lamentations. Sergi a trop beau jeu pour « blaguer » le poète qui, véritable oiseau nocturne, s'inspire, en treize chansons, onze fois de la nuit, soit obscure, soit éclairée par la lune et les étoiles. Le peu de variété de ces sujets et les descriptions du monde extérieur à peine esquissées servent d'argument au critique pour affirmer *a posteriori* que Léopardi ne *sentait* pas la nature. Il est vrai que tous les tableaux de cette galerie se ressemblent, puisqu'ils ont pour sujet le désert et la solitude qui environnent le poète, l'inutilité de la vie, le sentiment de la douleur et du désespoir, le regret de la jeunesse perdue, l'amour inachevé. Il est vrai aussi que ses descriptions de la nature ne pèchent pas par des longueurs, mais que veut-on en conclure ? Les peintures de Michel-Ange et les sombres tableaux de Léopardi sont dans leur genre des chefs-d'œuvre incomparables tant pour l'intensité du sentiment que pour la perfection du coloris. Faut-il attribuer nos propres sensations et nos jugements à l'*amblyopie mentale*? En contemplant l'œuvre de Léopardi, il nous est doux d'oublier la thèse savante du professeur Sergi. Libre à cet écrivain de ne voir dans le grand poète que « le cas modèle d'hypérestésie » ; Léopardi reste pour nous, qui sommes de la génération d'hier, le peintre émotionnant de la nature et de la douleur.

II

Si le livre de Sergi a un champ d'observations tout à fait restreint et une portée particulière, l'étude de Rodolphe Laschi vise, au contraire, une question d'intérêt général qui concerne la sociologie, la psychologie positive et la criminologie.

Le « délit banquaire » dans ses manifestations raffinées de concussion, escroquerie, banqueroute frauduleuse et *similia* est celui qui caractérise le plus notre époque égoïste et spéculatrice.

L'auteur comprend sous le mot « banquaire » tous les faits frauduleux qui ont pour cause le désir de se procurer de l'argent au préjudice de la foi publique ou privée.

L'arrivée au pouvoir de la bourgeoisie, qui, dépourvue de cet idéal de grandeur factice, apanage de l'ancien régime, a trop avidement substitué partout l'épargne à la prodigalité, suffit à expliquer le nouveau phénomène.

C'est le dessus que la criminalité « évolutive », comme l'appelle Sighele, prend sur celle « atavistique » : la victoire de la fraude sur la violence.

Les chiffres nous ôtent tout doute en la matière.

Plus la civilisation, telle que nous la concevons, monte, plus la richesse augmente et plus le progrès se fait sentir dans la criminalité banquaire.

Laschi nous montre dans la première partie de son ouvrage le *crescendo* continuel et progressif de cette forme de criminalité.

Si les crimes « banquaires » ont augmenté de 30 p. 100 en Italie, nous voyons en Allemagne, dans une même période de douze ans, un accroissement de 40 p. 100 pour l'escroquerie, la fraude et la banqueroute, et en Angleterre une augmentation de 50 p. 100. De tous les pays européens, c'est l'Espagne seulement qui accuse une diminution progressive dans toutes les accusations et condamnations de ce genre.

Ayant démontré l'importance actuelle du problème, l'auteur en examine les causes complexes, morales, économiques et sociales.

Après l'influence de la civilisation — car chez les sauvages il ne pourrait être question, par exemple, de banqueroutes, — Laschi considère le rôle du facteur ethnique. Si le Nord est plus criminel que le Sud au point de vue banquaire, c'est que la race celtique est moins portée aux actes sanglants que la race méditerranéenne. L'auteur envisage aussi l'action du parlementarisme et celle de la morale politique qui traverse une période de développement inférieur à celui de la morale individuelle, et il constate l'injustice actuelle de la justice, qui est presque toujours trop clémente pour les délinquants banquaires.

Mais les causes extérieures qui trouvent leur raison d'être dans l'ethnographie, dans l'économie, et dans la politique ne suffiraient pas à expliquer le phénomène. Il faut étudier, après le milieu, les facteurs individuels : après la maladie, le malade.

Dans cette partie, la plus originale de l'ouvrage, nous retrouvons l'application fidèle de la théorie positive qui donne tant d'importance à ces caractères anthropologiques de dégénération, rencontrés, bien souvent après coup, dans les criminels banquaires. Nous y voyons l'hydrocéphalie frontale d'Arton, les oreilles asymétriques de Corne-

lius Herz, le nez creusé de Dugué de la Fauconnerie, la platicéphalie de Baïhaut, le crâne pointu de Fontanes..., pour limiter nos citations aux seuls grands héros banquaires français.

Toutefois, l'auteur lui-même ne paraît pas attacher trop de valeur à ces caractères physiologiques. Ses études sont dirigées de préférence vers l'observation expérimentale des caractères psychologiques. On se trouve en présence d'individus dont la moyenne de l'intelligence est bien supérieure à celle de l'homme honnête ordinaire, et qui sont dépourvus de sens moral, prodigues, orgueilleux (l'hypertrophie de soi-même), pleins d'une impressionnabilité affective exagérée, poussés au crime par la fièvre du jeu, de la femme, de l'orgie. Si, dans les crimes où le sang a coulé, la majorité des coupables est encore dans la fleur de l'âge, nous constatons, au contraire, l'âge avancé des banqueroutiers, ce genre de crime ne pouvant être commis d'ordinaire que par des individus arrivés à une certaine position qui réclame généralement beaucoup de temps et pas mal d'expérience. C'est pour cela que la plus grande partie des criminels de cette catégorie sort de cette classe moyenne qui représente le système capitaliste.

La preuve de l'action constante de tout ces facteurs de la criminalité banquaire, est fournie, d'après l'auteur, par le fait que, à une grande distance de temps et de mœurs, toutes les fois que les conditions morales, économiques et sociales du milieu se rencontrent, le délit banquaire reparaît, avec une ressemblance frappante, dans ses rapports.

Les caractères de l'époque qui marquent la décadence morale de l'ancienne Rome sous le pouvoir néfaste des publicains (*ubi publicanus est*, *ibi jus publicum vanum*) ne diffèrent en rien de ceux de la France de Law. L'*auri sacra fames* du XVIII[e] siècle renaît aujourd'hui dans les fortes spéculations qui ont englouti, en France et en Italie, dont l'auteur s'occupe plus principalement, tant de fortunes. Que de précieux documents pour la psychologie des hommes et des choses !

Mais si le type criminel banquaire a déjà été trouvé intuitivement par le génie de Plaute, d'Horace, de Shakespeare et de Molière, c'est seulement au XIX[e] siècle, quand l'art s'est replié sur l'observation intime psychologique, que nous trouvons « *la ligne plus artistiquement complète du criminel banquaire* ». Dans ce chapitre, sur « *la criminalité banquaire dans l'art* », l'auteur cite d'abord le type immortel créé par Balzac, Mercadet, l'agioteur et le tripoteur par excellence, et le criminaloïde, intelligent, ambitieux et prodigue, Saccardde Zola. Laschi n'oublie pas la grande création d'Ibsen, Gabriel Borkman, qui ayant à la fois, le génie et le délire des mégalomanes, meurt victime de son orgueil et de ses illusions.

Les remèdes économiques et la prophylaxie morale forment la dernière partie de cette importante monographie.

Il s'agit d'une œuvre d'assainissement colossal, qui devrait, d'après

Laschi, réformer tout le régime banquaire et l'organisation des Bourses, modifier radicalement la politique économique, moraliser le système parlementaire et bureaucratique, libérer la magistrature de toute intervention politique et donner enfin une poussée vigoureuse à la réaction morale.

Cette dernière partie a trop l'air d'un rêve, d'une utopie. Avec la nature humaine telle qu'elle est, comment concevoir sérieusement une société qui méprise la richesse pour n'exalter que la vertu?

Le mot célèbre de Gœthe, *am Gold hängt doch Alles*, sera vrai demain, comme il l'a été hier et comme il l'est aujourd'hui. Mais cela n'empêche pas l'honnête écrivain de rêver et espérer.

III

A côté de l'augmentation du « délit banquaire », éminemment masculin, nous constatons dans les tableaux de la statistique l'accroissement d'un crime qui est presque le monopole de l'autre sexe et le produit aussi d'une civilisation vicieusement raffinée. Nous voulons parler de l'avortement criminel qui forme l'objet de la sérieuse et sagace étude du docteur Decius Albini. La marche progressive de ce crime, dont les 90 centièmes restent pourtant ignorés, est effrayante. Entre la période de 1876-1880 et celle de 1891-1894 (nous choisissons comme exemple ce qui se passe en France), le nombre des procès pour avortement a plus que sextuplé et celui des prévenus a plus que septuplé. Du reste, les débats qui ont eu lieu dernièrement au Sénat sur la proposition de loi de M. Félix Martin et l'intérêt avec lequel on a suivi le célèbre procès Boisleux-La Jarrige nous dispensent de démontrer l'importance actuelle du problème.

L'auteur étudie l'infanticide dans son essence et dans ses éléments moraux, politiques et sociaux, pour établir ensuite les bases scientifiques sur lesquelles reposent les recherches de la médecine légale.

Les deux tiers de l'étude consacrée aux investigations médico-légales s'adressant exclusivement aux hommes de métier, nous ne suivrons pas M. Albini dans le développement de sa thèse, qui est le dernier mot sur cette grave question, si diligemment approfondie, du reste, en France, dans les travaux de Galliot, de Garimond, de Robin, de Tardieu, dont le volume que nous avons sous les yeux est le complément nécessaire.

Quant à la législation comparée, nous trouvons que la France est peut-être le pays qui punit le plus sévèrement le crime d'avortement, tandis que la Suisse se montre au contraire plutôt indulgente à cet égard et que le nouveau code pénal italien a admis comme circonstance atténuante du crime la défense de l'honneur de la femme. En se plaçant au point de vue humain, le code italien a été justement inspiré, lorsqu'il a reconnu que, dans ce cas encore plus que dans tout autre, c'est la société qui provoque au crime. S'il n'y avait pas, en effet, les préjugés sociaux sur l'honneur de la femme, le sentiment maternel suffirait à empêcher l'avortement. Or, à aucune époque le

préjugé n'a exercé une domination aussi exclusive qu'aujourd'hui. Qui ne se rappelle les vers célèbres du poète :

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie,
L'honneur malgré l'amour t'a fait donner la mort.

Terminons en ajoutant que M. Albini est aussi l'auteur d'une excellente monographie sur l'enfance abandonnée en France, parue il y a deux ans, et dans laquelle il a offert en exemple à ses compatriotes la riche et savante législation philanthropique qui règle en France le sort des petits enfants.

IV

Les petits enfants! Quelle sujet plus intéressant pour les lecteurs de la *Revue des Revues*, qui a toujours encouragé dans ses luttes ardentes la défense des faibles! En examinant le nouveau livre de Lino Ferriani, *Nel mondo dell'infanzia*, nous nous souvenons de ce qu'écrivait jadis Alexandre Dumas à ce sujet :

« Au milieu de toutes les catastrophes qui résultent des inepties humaines il n'y a qu'un être véritablement intéressant qui mérite que l'on vienne toujours sans cesse, sans restriction à son secours, parce qu'il peut être toujours malheureux sans avoir jamais été coupable, c'est l'enfant. »

Or, « le monde de l'enfance » est un monde inconnu, et cette ignorance de la psychologie enfantine, cause de l'appauvrissement physico-psychique et intellectuel de l'enfant, reste encore un des desiderata les plus graves de la pédagogie moderne. Bien qu'il admette l'influence extérieure du milieu, raison d'être de l'éducation pédagogique, M. Ferriani est un trop fervent disciple de Lombroso pour ne pas reconnaitre toute la haute valeur de la loi de l'hérédité et de l'atavisme du crime, déjà si éloquement énoncée par le Dante :

Molte fiate gia pianger li figli
Per la colpa del padre.

(Bien souvent les enfants ont dû pleurer pour la faute de leur père.)

Un remède préventif contre la transmission de ce mal s'impose. Ferriani commence par nier à l'individu criminel le droit à la famille.

Sans aller jusqu'à l'exagération de M. Edgar dont parlait Ferri dans ses *anormaux*, et sans réclamer l'*asexualisation* des criminels, l'auteur ne veut pas qu'ils se marient pour les empêcher de devenir la souche d'une descendance criminelle qui porterait atteinte à l'ordre moral et économique de la société. Le droit de la sûreté sociale prime incontestablement le droit individuel. Cette théorie a déjà été exposée, il est vrai, mais l'application qu'on en fait ici est toute nouvelle et inédite dans sa logique hardiesse.

En attendant la réalisation lointaine de cette réforme radicale, M. Ferriani s'efforce de montrer qu'il y a bien des choses qu'on peut accomplir dans les conditions présentes sans demander trop d'efforts.

Pourquoi commencer de si bonne heure le dressage intellectuel de l'enfant? Pourquoi ce surmenage dont tout le monde se plaint? Pourquoi a-t-on remplacé partout l'éducation par l'instruction? Pour pousser l'enfant à l'étude, on abuse (et l'observation est d'un fin psychologue) de l'arme puissante mais délicate de l'émulation, en faisant germer dans les jeunes âmes l'envie et la haine.

Il y a des dangers tout aussi grands dans la dictature absolue et sans contrôle du *pater familias* qui paraît oublier que la *patria potestas in pietate debet non in atrocitate consistere*. Ce pouvoir féroce et jaloux, mauvais héritage de la vieille Rome esclavagiste, explique bien des douloureuses infractions à la loi naturelle comme celle dont on a tant parlé ici, de la traite des petits Italiens, à laquelle Ferriani consacre des pages émouvantes pleines de charité et patriotisme.

Le livre du procureur du Roi à Come représente en un mot un beau travail scientifique et une bonne action morale.

V

Mais cet ouvrage de Ferriani, que nous venons d'analyser, n'est pas le seul que l'infatigable magistrat nous ait donné cette année.

Les *Criminels qui écrivent*, publiés presque en même temps que *Dans le monde de l'enfance*, représentent le huitième volume de l'œuvre de Lino Ferriani. Dans ce dernier livre, l'auteur a examiné presque six cents documents humains criminels, recueillis ou consultés en dix-neuf ans de carrière.

Le criminel doit être étudié dans sa psyché, et tous les éléments des délits doivent être analysés. Qu'y a-t-il de plus intime, de plus vrai qu'une lettre, alors qu'on peut raisonnablement supposer qu'elle a été écrite sans aucune arrière-pensée?

Or, la lettre explique bien souvent (il s'agit de la savoir interpréter), le mobile, le but, le caractère de celui qui a accompli l'acte délictueux. On voit par là tout l'intérêt qu'offre la correspondance privée pour établir les règles de la prophylaxie sociale. Ferriani a rendu ainsi, par cet important travail, très richement documenté et si finement analysé, un service de la plus haute importance à cette psychologie criminelle, qui est en train de devenir, d'après les prédictions d'Ellero et de Ferri, une psychologie légale. Les pièces nombreuses de ce recueil épistolaire sont divisées par l'auteur en cinq chapitres :

Lettres de criminels précoces; — Lettres de criminels par amour; — Lettres de diffamateurs et calomniateurs; — Lettres de voleurs et frauduleux; — Lettres de criminels violents.

La méthode suivie par Ferriani est rigoureusement scientifique et les conclusions de ses observations concordent tout à fait avec celles

auxquelles sont arrivés, par des moyens différents, les criminalistes modernes.

La lettre anonyme, injurieuse, calomniatrice, vindicative, véritable arme de l'individu faible qui n'ose pas attaquer de front. est l'œuvre généralement de la femme ou du mineur, et parmi les mineurs, les garçons qui se servent de l'anonyme sont en grande minorité sur les filles.

Par contre, les épitres des voleurs. des frauduleux, des violents, sont à porter, en leur immense majorité, au compte du sexe masculin. Les lettres des frauduleux offrent une caractéristique spéciale, le cachet de la verbosité du graphomane : leur étude est, sous ce rapport, très utile, tandis que les lettres des voleurs n'offrent rien d'important à l'observation. Le voleur est généralement un individu sans instruction, car, dès qu'il a acquis quelques connaissances, il entre dans la catégorie des frauduleux.

Le trésor épistolaire des criminels par amour est le plus riche et le plus intéressant pour la psychiatrie. C'est à notre avis, le chapitre le plus saisissant du volume.

Les lettres des violents recueillies par Ferriani (l'auteur est du reste le premier à le reconnaître), ne sont pas nombreuses. Les violents écrivent rarement, mais lorsqu'ils le font, leurs messages sont brefs, énergiques, impérieux : l'écrivain n'admet pas de discussion, il ordonne.

Dans le chapitre sur la correspondance des frauduleux, nous trouvons un curieux document qui nous intéresse particulièrement, parce qu'il vient à l'appui de ce qui a été jadis écrit dans la *Revue des Revues* sur la traite des petits Italiens en France. C'est une lettre d'un de ces marchands de chair humaine ; il s'adresse à un de ses compatriotes en Italie pour le charger de lui procurer là-bas un enfant, dût-il même lui coûter quinze francs, en lui promettant de lui apporter comme courtage une pipe !

Tel est le tableau sommaire de cette étude que nous regrettons de ne pouvoir analyser plus longuement.

Max Nordau, écrivant, il y a deux ans, à M. Ferriani à propos des *Criminels rusés et aisés*, terminait sa lettre par ces mots :

« Si je voulais retenir tous les détails de votre livre qui m'ont « impressionné. je n'en finirais plus. »

Qu'il nous soit permis d'emprunter cette phrase à notre éminent collaborateur pour l'appliquer à bon droit aux « Criminels qui écrivent ».

VI

L'auteur bien connu de la *Foule criminelle* et de la *Théorie positive de la complicité* se repose encore sur ses anciens lauriers. C'est le journalisme militant qui enlève malheureusement à l'école de Turin la puissante coopération scientifique de Sighele. Le dernier volume de cet écrivain n'est qu'un simple recueil d'articles parus en différentes revues, dont deux publiés ici même, et de conférences prononcées par lui dans ces dernières années.

Mentre il secolo muore est divisé en trois parties : Dans la première sont réunies les études concernant la suggestion et la psychologie collective ; dans la seconde celles relatives aux formes modernement plus dangereuses du crime, tandis que dans la dernière partie l'auteur s'occupe des questions toujours vivantes et ardentes aussi bien d'art que de politique. A cette troisième catégorie appartient une curieuse étude sur *les Français au théâtre*.

VII

A ces publications littéraires et scientifiques, il faut joindre un petit livre de contes qui a sa place ici, en raison même du nom de l'auteur, Mlle Paola Lombroso, la fille aînée du célèbre psychiâtre, maître-écrivain elle aussi, et zélée philanthrope.

Dans *Pauvres gens* on sent tout de suite la femme intelligemment délicate, telle que tout le monde connaît l'auteur, qui a passé sa première jeunesse avec sa sœur Gina au milieu des petits enfants pauvres de Turin et de leurs familles, dont les deux sœurs Lombroso ont été et demeurent les anges tutélaires.

Ce sont des tableaux d'une triste réalité, dont le ton est toujours doucement mélancolique. Avec une rare élégance et une charmante simplicité, Mlle Lombroso nous a peint ce petit monde d'enfants faibles, nus, misérables, affamés, et en regard de ce navrant spectacle, celui des malheureux parents qui ne savent comment les nourrir!

Et ce plaidoyer, cri désespéré de la douleur humaine, des ventres affamés, vaut assurément toutes les savantes théories de Bebel et de Marx, pour montrer l'anomalie de la constitution présente de la société et rappeler aux classes dirigeantes, au nom du véritable socialisme chrétien, qu'il y a bien des devoirs à remplir envers ces pauvres damnés du destin.

On ne peut lire, sans en être intimement ému, l'*instantané* d'une réunion d'enfants devant la lanterne magique. Il y a une fillette à laquelle ses parents pauvres ont mis sa robe de fête et qui, malgré sa parure, se trouve, à son ébahissement, négligée parmi d'autres enfants riches qui ne répondent pas à ses questions... Tandis que la salle est dans l'obscurité, elle essaye timidement avec sa main de mesurer la longueur du volant de la robe de sa voisine à côté de la sienne... pour rechercher peut-être dans cette différence le mépris dont elle est l'objet.

Et que dire de ce *carabinier* qui poursuit le voyou ayant volé un pain et le voit entrer dans un taudis pour le donner tout entier à ses enfants affamés ? Le carabinier, qui est un émule du juge de Château-Thierry, n'arrête pas le voleur, comme le lui commande la loi, mais, au contraire, il tire vingt sous de sa poche et les donne au malheureux en lui disant :

— C'est tout ce que j'ai, allez payer le pain.

R. PAULUCCI DI CALBOLI.

QUESTIONS SOCIALES

LA PREMIÈRE ÉCOLE DE JOURNALISME

Elle sera ouverte en novembre prochain, au Collège libre des Sciences sociales. Elle est actuellement constituée. Dès aujourd'hui, les étudiants peuvent s'y inscrire. Et je ne constate pas sans une joie intime que Paris, le premier, aura réalisé sur un plan large et souple une idée qui parut singulièrement révolutionnaire, fantaisiste et paradoxale, dans les termes où pour la première fois elle osa s'énoncer; — à l'expérience appartient aujourd'hui d'en attester la logique et la simplicité.

L'idée consiste à créer un enseignement professionnel à l'usage d'une profession qui comprend douze à quinze mille membres actifs (1), et dont l'instrument professionnel : le journal, est l'outil naturel de ce « quatrième » pouvoir : la presse, avec lequel comptent aujourd'hui les pouvoirs anciens.

Elle émanait de ce double raisonnement ingénu :

1° Le journalisme est une profession. Il ne l'a pas toujours été, c'est certain; mais il l'est devenu. Il ne devrait pas l'être, c'est possible; mais il l'est. Or, si le journalisme est une profession, — ce que nul aujourd'hui ne conteste, — il convient au candidat de se rendre, par une préparation professionnelle, apte au journalisme aussi bien qu'à l'entretien des ponts et chaussées, à l'enseignement, à la médecine et au notariat;

2° La presse est un pouvoir social. Elle ne l'était ni à son origine, ni dans un passé encore récent; — elle l'est aujourd'hui. Elle agit sur les pouvoirs politiques par l'opinion, qui lui appartient. Or, en tant que pouvoir social, la presse a des devoirs, qu'elle a parfois méconnus, et des droits, dont elle n'a semblé se faire souvent qu'une conception assez flottante et imprécise, tantôt insuffisante, et tantôt démesurée. Il serait bon que la presse, dorénavant, s'ouvrît surtout à des candidats informés de ses droits et de ses devoirs. Il serait excellent que le futur apprenti de presse, — aspirant conscient ou non, pour une part active ou passive, peu importe, à la direction de l'opinion, — ne pût se mettre en route sans être invité, et, autant que possible, aidé à se former un court mais suffisant bagage de notions et d'idées sur la valeur, l'origine et les tâches normales de sa profession, sur son histoire, et sur sa situation actuelle : situation morale, situation légale, et aussi sur sa langue, sur son style, sur son action générale, et sur ses moyens d'action.....

Par suite, deux applications principales de l'idée, — ou deux formes principales de l'application :

(1) Albert Bataille et Paul Ocker, *Rapport au 5° Congrès international de la Presse*; Lisbonne, 1898. — Paris, imprimerie Camproger, 1898.

1° Enseignement purement professionnel et enseignements spéciaux, par la leçon, par l'exposé technique, par la « composition » écrite, par les travaux pratiques;

2° Enseignement historique et juridique par l'histoire de la presse, par la monographie, la biographie, par la jurisprudence et la législation.

Le programme de l'Ecole ne sera que le décalque de ces applications. Il sera neuf, en ceci, qu'il sera un programme d'Ecole, et que l'Ecole n'a point encore d'analogue connu, ni dans le monde de l'enseignement, ni dans celui de la presse. — Quant à l'idée, elle est beaucoup moins nouvelle que je ne me l'imaginais, il y a quelques jours encore. En me mettant à l'étude, j'ai trouvé un chiffre assez inquiétant de propositions exprimées, d'ébauches, de projets plus ou moins mûris, et aussi de réalisations partielles, sous forme de « cours » annexés par une initiative curieuse à des enseignements d'Université. L'idée était dans l'air. — Restait l'Ecole à créer. Et c'était évidemment la besogne utile à faire, mais peut-être la besogne n'eût-elle pas été mûre pour le succès sans la conception préliminaire, la définition et la diffusion de l'idée par les précurseurs.

*
* *

Il me plait de constater qu'au directeur d'un des plus grands journaux, et des plus « français » de France, appartient une part prépondérante à ce travail d'initiation. M. A. Périvier, l'un des directeurs du *Figaro*, me paraît être, en France, le plus actif promoteur d'un mouvement que le grand public ignore, et cela est fâcheux; car la tendance est surtout de donner à la presse, avec la conscience de sa tâche et l'idée de sa responsabilité, les moyens de se préparer au travail, et de loyalement porter sa mission. Très certainement, M. Périvier a connu et approuvé le rapport d'Albert Bataille, par lequel la question fut officiellement posée, l'année dernière, au Congrès international de la Presse, à Lisbonne. Il est intervenu dans la discussion du rapport par une lettre, dont je parlerai plus loin. Et c'est surtout grâce à son concours et à ses conseils que l'idée éparse a pu se cristalliser enfin, prendre forme et se resserrer dans la conception d'une Ecole, dont l'organisation est aujourd'hui un fait accompli. J'ajoute, et je tiens à l'en remercier ici, que j'ai trouvé bien des renseignements précieux dans les documents mis à ma disposition par M. Périvier, et, dans les notes manuscrites qu'il a bien voulu me confier, une série de fines et ingénieuses dispositions dont la jeune Ecole a fait son profit.

Le rapport d'Albert Bataille au Congrès de Lisbonne marque une date, et mérite d'être conservé. C'est un excellent, précis, complet, clair et probe exposé de la question. On l'a oublié très vite, — après la mort de Bataille. Je ne l'avais découvert, pour ma part, qu'après l'organisation totalement achevée de l'Ecole, dans les documents

fournis par M. Périvier. Peut-être ne vous serait-il pas tout à fait commode de vous le procurer ; j'en reproduirai donc le début tout au moins pour vous ; il n'est guère possible de plus nettement poser la question, ni de dire autrement ni mieux.

« C'est une opinion assez généralement répandue, écrivait notre confrère, que le journalisme ne s'apprend point, qu'il faut être doué et que, pour écrire dans les gazettes, il est indispensable et suffisant d'avoir reçu de la nature un tempérament particulier.

« Il pouvait y avoir une part de vérité dans cette idée au temps lointain où le journal n'était qu'un instrument de polémique, un tremplin pour les hommes politiques, un déversoir de la tribune, Relisez les journaux d'il y a cinquante ans. Vous y trouverez de magnifiques articles de doctrine ; vous serez stupéfaits de la naïveté et de l'enfantillage de tout ce qui constitue l'information.

« Mais avec le perfectionnement des machines d'imprimerie, avec le télégraphe et le téléphone, avec la transformation de l'esprit public, toujours et de plus en plus avide d'être informé, une métamorphose s'est opérée : la polémique a été reléguée au second plan, l'information est passée au premier.

« Et quand nous parlons de l'information, nous entendons dire l'information sous toutes ses formes, avec le cachet personnel que peut lui imprimer le talent de l'auteur : qu'il s'agisse de chronique littéraire, de critique d'art, de comptes rendus des Chambres ou des tribunaux, de voyages ou d'expéditions lointaines.

« Le jour où cette révolution s'est accomplie, le journalisme, n'en déplaise aux sots qui prétendent que nous n'exerçons pas une profession classée, le journalisme est devenu une carrière.

« Il est aujourd'hui le gagne-pain de milliers de braves gens qui n'ont aucune prétention au génie, mais qui vivent d'un travail honorable, assidu, souvent pénible, parfois périlleux, où il leur arrive de risquer leur vie, comme ces confrères anglais et américains qui, dans les dernières guerres, sont tombés sur le champ de bataille.....

« Il faut donc que l'on cesse de dire que notre profession se recrute en grande partie parmi les déracinés, parmi ceux qui n'ont pas réussi dans d'autres professions, parmi les ratés, pour employer un terme trivial que nous n'avons pas peur de rappeler, parce que toutes les généreuses et nobles actions dont la Presse a eu l'initiative protestent contre cette injure.

« Mais, pour arriver à ce recrutement régulier, à ce renouvellement normal du personnel de la Presse, il nous semble indispensable de constituer des cadres, de rendre moins pénibles aux jeunes gens qui ont la vocation les années d'apprentissage..... »

Et Bataille concluait ainsi :

« Pour cela, Messieurs et chers confrère, il est nécessaire que l'éducation générale soit complétée par l'éducation professionnelle... »

*
* *

Le rapport est de septembre 1898. Déjà l'idée n'était plus neuve. « Elle flotte, disait Bataille, dans notre atmosphère, depuis cinq ans. » L'un des premiers, un journaliste belge, M. Heinzmann Savino, l'avait exposée doctement. En France, une série de conférences données au siège de son Université par M. Eugène Tavernier, professeur à l'Université catholique de Lille, ont laissé peut-être plus de souvenirs dans le monde universitaire et dans le monde catholique que dans les cercles de la presse.

Le mouvement est plus actif, plus utilitaire et plus « pratique » à l'étranger; plus exactement, dans une ville et auprès de quelques Universités étrangères, car, tout bien vu, c'est à cinq ou six cours isolés et dépareillés, un en Allemagne, le reste aux Etats-Unis, que se réduit pour le moment tout l'enseignement professionnel du journalisme à l'étranger.

En Allemagne, à Heidelberg, dans la vallée riante et fraîche où les flots bleus du Mein s'écoulent, parmi les plus adorables décors du romantisme allemand, à travers des siècles d'Université, — M. le professeur Adolf Koch a organisé un *Cours libre de journalisme*, qui paraît aujourd'hui en pleine prospérité. Cent cinquante auditeurs sont venus, l'année dernière, des diverses facultés officielles, aux leçons professionnelles de M. Koch. L'étudiant allemand a compris tout de suite la portée de l'enseignement nouveau; et la vieille Université a laissé faire, trop pleine de jours et d'expérience pour ignorer que la tradition se nourrit surtout de progrès, — trop chargée de formalismes prudents et de majestés anciennes pour ouvrir ses portes à l'enseignement d'où, peut-être, émanera l'opinion, et, par l'opinion, la civilisation de demain...

Traversons l'Atlantique. Aux Etats-Unis, nous ne verrons encore ni Ecole de journalisme, ni enseignement professionnel organisé par la division du travail entre spécialistes, ou par la répartition du travail entre professionnels et théoriciens. Ici, du moins, l'Université a ouvert ses chaires à la presse; l'enseignement du journalisme, là où il existe, est incorporé aux programmes généraux des « cours » qui conduisent aux diplômes, par des examens; — nous sommes au Nouveau-Monde...

Le rapport d'Albert Bataille mentionne quatre cours de journalisme institués par quatre Universités, dont un à Chicago; les autres en des Universités d'Etats, Nebraska et la Caroline du Nord; le plus connu est celui qu'avec une haute autorité M. John French Johnson professe à l'Université de Pensylvanie.

L'enseignement de M. J. F. Johnson porte sur un assez grand nombre de points considérables et différents, à savoir :

1° Histoire du développement de la Presse, surtout dans les cinquante dernières années; comparaison des journaux américains et des journaux étrangers; devoirs du journaliste; situation du journaliste en

présence des hommes politiques, des autorités civiles *ou religieuses* ; étude des annonces, de l'administration, etc ;

2° Législation de la presse ;

3° Exercices pratiques, reportage et comptes rendus ;

4° Exercices de chronique, artistique ou littéraire, articles destinés aux magazines ;

5° Constitution des différents Etats ; notions d'économie politique et sociale.

M. J. F. Johnson suffit à cette formidable besogne, et encore à la correction des devoirs, et, de plus, à la direction d'un journal rédigé par ses étudiants. L'ensemble du cours se répartit sur une période de quatre ans. Les résultats sont fort beaux, paraît-il (1),. Mais nous sommes, ici, dans des conditions de temps, de ressources, de compétence personnelle, et aussi de facultés locales qui ne sont ni réalisables ni, d'ailleurs, indispensables hors de l'Université où elles se sont trouvés réunies. Il n'est pas indispensable qu'un seul maître enseigne à la fois l'histoire et la jurisprudence de la presse, les procédés de reportage et de chronique, et la théorie des annonces, et la pratique de l'administration. Il n'est pas non plus très nécessaire que le futur journaliste *français* se donne, par exemple, une instruction canonique spéciale et personnelle pour résumer à un public éventuel, soit une discussion théologique, soit le troisième point d'un sermon (2). De même, il n'est peut-être pas tout à fait utile que le chroniqueur judiciaire, si vous voulez, suive exactement le même programme d'études que l'aspirant au feuilleton dramatique, ou au « grand » reportage, ou à l'article de fond. Enfin, il ne faut pas supposer que le jeune Français mette quatre ans de sa vie à s'ouvrir une carrière, où le « don » passe toujours pour suffire et parer à tout. Les jeunes Américains ne comptent pas encore avec le service militaire ; — qu'ils jouissent de leur reste...

La besogne, au surplus, peut s'accélérer par une juste répartition des tâches, et certaines conditions de culture générale peuvent être requises ou conseillées, grâce auxquelles l'enseignement professionnel pourra ne tenir aucun compte de l'instruction préliminaire ; j'aurai à revenir sur ces deux points.

*
* *

De ce bref exposé il résulte :

1° Qu'un enseignement professionnel du journalisme peut être organisé ; que des expériences partielles ont été faites, et que ces expériences ont réussi ;

2° Que l'enseignement du journalisme n'existe encore nulle part à l'état d'enseignement complet et indépendant : assez complet pour

(1) *Rapport*, pp. 6 et 7.

(2) Des exercices de cette espèce figurent dans les listes de « devoirs » écrits par les élèves de M. John F. Johnson.

répondre à tous les besoins actuels de la profession, assez indépendant pour assouplir ses méthodes, renouveler ses programmes et se renouveler lui-même à mesure que se renouvelle et s'assouplit sa cause et sa fin : la PRESSE, dont le but, la raison d'être, la condition même d'existence est de traduire, de reproduire, et de produire la vie.

Partant de là, le rapporteur de Lisbonne présentait aux Associations de la Presse non pas précisément un projet d'École, mais un programme d'enseignement très étudié, très complet, — je dirais presque trop complet : car, non content d'y définir avec beaucoup de précision les « matières » utiles à l'instruction professionnelle du journaliste, Bataille prévoyait une série de « cours et conférences annexes... dirigés, non plus par des journalistes, mais par des professeurs de l'Université » ; les langues étrangères et l'histoire de l'art, l'histoire contemporaine et l'économie politique, « l'histoire du progrès des sciences » et l'histoire du théâtre contemporain se mêlaient dans ces « annexes », dont le développement risquait de déconcerter ou d'étonner les courages. Des difficultés de recrutement, au surplus, étaient à prévoir. Il paraissait assez difficile d'admettre n'importe quelle catégorie d'étudiants. Tout à fait dénué de toute culture générale, l'aspirant ne paraissait point tout à fait apte à recevoir l'enseignement professionnel. « Ce serait une tâche surhumaine, disait Bataille, d'entreprendre une instruction tout entière, depuis les rudiments de l'école primaire. » C'est évident. Mais comment assurer ou contrôler le recrutement? Comment définir, et surtout obtenir le minimum indispensable de connaissances générales et de « moralité »? (1) Exigerait-on un diplôme préliminaire? Ou le certificat de bonne vie et mœurs? Se verrait-on amené aux examens d'admission? Le programme d'enseignement était trop élastique pour ne pas se déformer dans la discussion. Un projet d'École était nécessaire pour fournir de la matière au travail, un objet net à la rédaction d'un vœu, une réponse précise aux interprétations ou aux prévisions malicieuses...

Bataille avait le projet en poche. Il laissa la discussion s'épuiser, puis il produisit son papier. Il avait reçu de M. Périvier une lettre, dont je crois utile de vous donner à lire quelques passages.

Amsterdam, 20 septembre.

« Mon cher Bataille,

« Dans le rapport que vous devez soumettre au Congrès de la Presse Internationale à Lisbonne, vous émettez le vœu que l'on crée des écoles pratiques de journalisme, afin de donner l'éducation professionnelle et technique aux jeunes gens qui se destinent à cette carrière.

« Quelques essais intéressants ont été faits dans cet ordre d'idées, notamment en Amérique, où le métier de journaliste a atteint pour ainsi dire son maximum d'intensité. Mais nulle part il n'existe, comme vous le désirez, une école avec des cours réguliers et des examens au bout desquels l'élève pourrait solliciter un emploi dans la Presse, en présentant des garanties

(1) Lettre de M Périvier, Congrès de Lisbonne, septembre 1898.

sérieuses d'instruction spéciale et même de moralité, aussi bien à ceux qui l'emploient qu'au public avec qui il aura affaire.

« Vous savez, mon cher Bataille, que je partage vos vues à ce sujet et que j'étudie depuis quelque temps le moyen de les mettre en pratique. Je suis aujourd'hui en mesure de vous annoncer que ce projet est mûrement étudié et que, à moins d'obstacles imprévus et improbables, il sera exécuté prochainement à Paris.

« Le *Figaro* ouvrira les portes de son hôtel aux jeunes gens de tous les pays qui voudront fréquenter ces cours et il se contentera d'offrir l'hospitalité à l'école, laissant à une sorte de société civile, complètement indépendante de lui, le soin de l'organisation pratique et la direction de l'instruction professionnelle.....

« Les cours gratuits seront absolument spéciaux, c'est-à-dire que l'école ne se chargera pas de fournir à l'élève l'instruction générale nécessaire au journaliste, mais elle lui offrira seulement les connaissances d'ordre professionnel et technique. Par exemple, il y aura un cours sur la législation de la Presse et sur les lois fiscales qui la touchent. Il y en aura un autre sur l'impression, la composition, la mise en pages; un autre sur la publicité, un autre sur le reportage, un autre sur l'administration.

« Ainsi, l'élève qui aura suivi nos cours, saura écrire un article sur un sujet courant, il saura le composer, le corriger, le mettre en pages; il saura quelle est la meilleure machine pour l'imprimer. Il connaîtra les différentes opérations à la suite desquelles le journal est dirigé à la portée de l'abonné ou du lecteur, par voie de porteurs, de messageries ou de poste.

« D'autre part, il saura ce qui se fait de meilleur dans les pays étrangers, car on exigera de lui la connaissance d'une langue étrangère; il recevra aussi les préceptes de moralité et de courtoisie qu'il faut observer dans les discussions les plus ardentes, si l'on veut que la presse obtienne le crédit, la confiance et le respect, et si l'on veut qu'elle remplisse sa mission sociale pour le bien, le progrès et l'agrément de l'humanité.....

« Bien cordialement à vous,

« A. Périvier.

« *L'un des Directeurs du* « Figaro ».

J'ai sous les yeux le télégramme adressé, après la lecture, par le rapporteur du Congrès, au directeur du *Figaro* :

« *Lettre Ecole de journalisme acclamée par Congrès. — félicitations enthousiastes votées au* Figaro... »

Un ordre du jour confirmatif fut voté avec les félicitations (1), — et

(1) Cet ordre du jour était ainsi conçu :

« Le cinquième Congrès international de la *Presse*, désireux de faciliter à la jeunesse la carrière du journalisme, émet le vœu que, sous le patronage des Associations, il soit constitué des conférences et des cours pratiques gratuits pour l'enseignement professionnel du journalisme.

« Il décide que les Associations des différents pays se facilitent réciproquement leur tâche par le compte rendu de leurs travaux, et par la protection des jeunes journalistes envoyés à l'étranger pour compléter leurs études ».

l'Ecole de journalisme ne fut point créée. L'hiver avait passé. Bataille était mort. Par contre, l' « Affaire » était bien vivante. L'Ecole n'était point d'actualité. M. Périvier avait d'autres chiens à fouetter, et le *Figaro* de même, et les Associations de la Presse pareillement. Tel était l'état de la question lorsque, parallèlement, — et dans l'ignorance absolue des projets ou des expériences déjà ébauchés, — surgit, puis mûrit, puis se dessina et se formula l'idée d'ouvrir une École de journalisme au Collège libre des Sciences sociales.

*
* *

Il ne semble pas que l'idée elle-même ait besoin d'un long commentaire pour sa justification. S'il est un fait social mis par l'évidence hors de conteste, et qui crève les yeux, c'est l'espèce de principat dévolu à la presse, dans nos sociétés démocratiques, par la magistrature de l'opinion.

Que ce principat soit légitime en soi, ou consacré par l'universel assentiment, ou excessif, abusif et usurpé ; que la magistrature soit haute ou misérable, et qu'elle use de ses pouvoirs pour éclairer ou pour égarer l'opinion, c'est une autre affaire, et qui fera l'objet d'une autre étude.

Il me suffit, d'abord, de constater un fait : le pouvoir de la presse dans nos sociétés contemporaines, et un corollaire : la part de la presse au mouvement social contemporain, — puis de noter encore une fois l'unanimité de la constatation (l'unanimité de constatation n'implique nullement l'unanimité d'expression ; et, au surplus, l'expression n'importe guère à la constatation). Tel qu'il est, le fait se présente tout d'une venue ; il faut l'accepter, ou le rejeter en bloc. Mais le rejeter paraît assez mal commode. La presse est bien le « quatrième Pouvoir » de nos sociétés. Chacun peut discuter l'usage, nul ne lui conteste la possession de la puissance. Or, il suffit que le fait existe pour se classer naturellement au tableau de ceux que doit définir, étudier et faire étudier un enseignement des sciences sociales très vivant, et, pour continuer à vivre, résolu à fouiller tous les replis aussi bien qu'à exposer, théoriquement, les systèmes de la vie et de la société...

L'organisation d'un enseignement consacré à la presse, enseignement d'histoire ou de législation, ne pouvait soulever de très durables oppositions. L'ouverture d'un enseignement pratique et professionnel, évidemment, rentrait moins dans les cadres d'une Ecole, — le Collège libre des Sciences sociales — qui a eu trop à faire, à exposer trop de théories, à débrouiller trop de méthodes et à mettre trop d'enquêtes sur le métier, jusqu'ici, pour s'essayer immédiatement aux applications, aux déductions, à la technique et à l'appropriation sociale de la vie.

La création d'une Ecole nouvelle, à la fois indépendante et associée, admise dans les cadres du Collège, recevant son hospitalité, vivant

sous son toit — et, d'autre part, se suffisant au besoin, fournissant ses programmes, ses professeurs et son outillage : telle a paru la solution, la plus simple et la plus large, des difficultés soulevées par le légitime respect des « précédents ». Autorisés par une inscription commune, les étudiants du Collège suivront, s'ils le veulent, les cours d'histoire ou de législation de la presse ; les élèves de l'Ecole, s'il leur plaît, iront élargir leurs notions générales à ces enseignements, tout portés, d'histoire, ou d'économie, ou de philosophie sociale, que le pauvre Bataille rêvait pour eux ; — seuls, les apprentis journalistes trouveront profit à suivre les cours professionnels, et les exercices spéciaux de leur profession.

*
* *

Cet arrangement supprime bien des difficultés. Une des principales était le problème du recrutement, peut-être ne l'avez-vous pas oublié. Les auteurs des premiers projets, M. Périvier comme M. Bataille, y voulaient des conditions préliminaires de culture générale et de moralité ; — il ne me paraît pas très nécessaire de vous expliquer en détail l'urgence des unes ni l'opportunité des autres...

L'association de l'Ecole au Collège supprime un obstacle. Elle répond à de justes exigences. Et, certes, le Collège ouvre ses portes à n'importe quelle catégorie d'*auditeurs*, mais ses *étudiants* lui viennent, pour la plupart, des Facultés ou de quelques grandes Ecoles. L'Ecole de journalisme, quant à la culture générale, trouvera le nécessaire dans un personnel composé surtout d'étudiants, de licenciés et de docteurs en droit ou en lettres. Pour les garanties de moralité, elle s'accommodera, n'en doutez point, de celles dont se contente l'Université de Paris. — Et *les autres?*

Parfaitement. Les *autres*, les candidats journalistes, ceux qui ne seraient ni docteurs ni même bacheliers, qui n'exhiberaient aucun « certificat d'aptitude », et qui posséderaient cependant les aptitudes bonnes à la profession, et qui le sauraient, et qui se sentiraient le « don » ?

Leur fermera-t-on les portes ? Ou leur imposera-t-on un stage ? Les ajournera-t-on jusqu'à l'acquisition forcée du diplôme libérateur? Formera-t-on un petit mandarinat de plus, sans bouton de cristal, sans estampille officielle, plus dangereux, par suite, parce qu'il sera plus indénombrable, étant plus indéterminé ? Empilera-t-on des tréteaux d'examen aux portes d'une Ecole, où le juste programme serait, avant tout, de répartir une série toujours modifiable de tâches perpétuellement renouvelées, par une constante adaptation de la tâche aux tempéraments et aux originalités ?

— La réponse tient en deux mots. Que les *autres* viennent. Ils ne trouveront aucune barrière à l'entrée. Qu'ils viennent. Qu'ils attestent par le travail de l'Ecole, et l'aptitude, et le don. Ils seront les bienvenus, et, au sortir de l'Ecole, après l'acquisition des procédés d'appli-

cation sans lesquels le « don » lui-même n'est qu'un trésor stérile, ils seront probablement les plus recherchés. Mais le don est un trésor rare. La culture générale, qui est utile à tous, est indispensable à ceux dont le berceau ne recueillit ni la plume d'or, ni la férule d'acier, ni aucun de ces merveilleux présents échappés aux doigts des fées, dont la ronde enveloppe les premiers songes du grand journaliste. Un journal du matin (1) demandait, en badinant spirituellement, à propos du rapport d'Albert Bataille : — Et Armand Carrel? Et Girardin? qu'en fera l'Ecole? — Mon Dieu! c'est très simple; que Girardin ou Carrel viennent à l'Ecole; on ne leur demandera que du génie... Le diplôme ne peut être ni une gêne ni un gage. Il ne sera jamais requis, — et ceci soulève une nouvelle objection :

Et *les autres* encore, ceux qui n'auraient ni le diplôme, ni le don?

Eh! bien, mon Dieu, cela non plus n'est pas très compliqué. Les uns échoueront; ils échouerent totalement; ils échoueront à l'Ecole, ou à la sortie de l'Ecole, ou, plus tard, après de courtes ou multiples tribulations, dans les hasards d'une profession à laquelle ils n'étaient ni aptes ni préparés. Cela n'est pas gai. Cela n'est pas neuf. Et cela se voit ailleurs qu'en journalisme.

D'autres n'échoueront qu'en partie. On peut n'être ni Carrel ni Girardin, ni Villemessant, ni John Lemoine, et devenir un très bon échotier, un reporter très sûr, ou un chroniqueur très informé des évènements du sport et de l'évolution du *pneu*. Tel peut échouer dans l'article de fond, qui réussira aux annonces, ou à la « soirée ». C'est à l'enseignement professionnel, précisément, de dégager les aptitudes, d'interroger les caractères, de mettre les originalités en valeur, — ou de dissiper les illusions; et, en attendant les hommes de génie, qui sont rares, en éliminant autant que possible les incapables, qui sont nombreux, de former autant qu'il se pourra des journalistes familiarisés avec leur profession, possédant « des clartés de tout », conscients de leur action, peut-être soucieux de quelques devoirs, éclairés en tout cas par l'étude de la jurisprudence et de la législation sur les dangers de l'immoralité professionnelle....

Alors que tant d'examens sont nécessaires pour produire un vétérinaire, alors qu'une instruction professionnelle est imposée aux cochers de fiacres, peut-être, au bout du compte, ne paraîtra-t-il pas tout à fait inutile d'ouvrir un enseignement spécial aux futurs ouvriers d'une besogne lourde et auguste, la direction de l'opinion et la suggestion des idées dans les sociétés de demain...

*
* *

L'association de l'Ecole et du Collège assure le recrutement. Elle ne le ferme pas. Elle le garantit. Elle répond à peu près à tout ce qui, dans les projets de l'année dernière, s'est formulé de vues nettes et de désirs précis.

L'Ecole doit être gratuite, disait M. Périvier. — Le très minime

(1) L'*Evènement*, 17 octobre 1898.

droit d'inscription, perçu par le Collège en échange de sa carte (1), n'est guère qu'une mesure de contrôle et une précaution d'ordre. Il ne peut être tenu pour un empêchemeut, même par les plus dénués.

« Un Comité... aura pour mission de choisir les professeurs, de fixer le programme des cours, de déterminer les conditions d'admissibilité et de délivrer, en fin d'études, une sorte de certificat... (2) »

Le Comité du Collège réalise exactement ces conditions (3). La règle de l' « autonomie des chaires » (4) réserve une juste part de collaboration aux « professionnels » chargés de cours, de conférences et de travaux pratiques. La « société civile », seule, disparaît du programme naguère acclamé à Lisbonne; mais je ne pense pas que ni M. Périvier, ni les unions de la Presse refusent de s'en consoler...

Enfin, l'association des professeurs « professionnels » et des professeurs de l'Université passe, du vœu exprimé par Albert Bataille, à la réalité prochaine, ordonnée et organisée. Un droit d'inscription commun et une carte unique ouvrent aux élèves journalistes la magnifique série d'enseignements que — de l'*Action sociale de l'Art* ou *de la Littérature*, à *l'Histoire naturelle des Associations*, en passant par la *Sociologie professionnelle*, les *Mathématiques financières* et la *Doctrine sociale catholique*, ou les *Ecoles dissidentes de l'Economie politique*, — le Collège a pu répartir, cette année, sur toute la courbe des études sociales. Si l'apprenti journaliste, au bout de ses études, sort de son Ecole professionnelle avec un bagage purement professionnel ; s'il garde « la tendance à tout juger au point de vue journalistique », et s'il n'a même pas tenté l'effort nécessaire pour « être un homme *of the world* (5) », — c'est qu'il l'aura bien voulu...

*
* *

Tout bien vu, toute réflexion faite, et tout le monde d'accord, — restait le programme à dresser. Et la difficulté, ici, n'était pas de réunir, mais de choisir.

Il y a beaucoup de choses à prendre, beaucoup à voir, beaucoup à enseigner, dans le journalisme.

M. Périvier, dans ses notes manuscrites, dit très justement :

« En France, pour beaucoup, le journalisme n'est qu'une porte ouverte sur la vie politique.

« C'est cependant une profession qui prend l'individu tout entier, tant elle est absorbante, variée et passionnante... »

Il y a de tout, dans le journalisme.

« Il y a un côté affaires, et ce côté est très important. Un journal est une entreprise commerciale.

(1) Art. 7 des statuts : *Les étudiants ne paient qu'un droit de dix francs...*
(2) Lettre de M. Périvier.
(3) Articles 3, 4 et 6 des statuts.
(4) Art. 2.
(5) Notes manuscrites de M. Périvier.

« C'est une chose spéciale que d'écrire pour un journal. C'est une autre chose que de le posséder, le gérer et l'administrer.

« Le débutant doit se demander tout d'abord pour laquelle de ces deux branches il veut opter.

« Pour traiter le côté *affaires*, il faut un homme qui a fait fortune dans le journalisme, ou bien un homme qui y a perdu une fortune. Le dernier serait peut-être le plus instructif... »

C'est incontestable. Mais il a paru impossible de tout mettre dans une première expérience. Il fallait se borner, limiter, définir, faire net pour faire bien, et préciser le travail pour en juger clairement les résultats.

L'« administration » restera de côté, pour cette fois. On verra, l'année prochaine, — ou les années suivantes. Le plus urgent, pour les futurs journalistes, est d'apprendre à faire un journal. Partant de cette observation ingénue, de quelques autres, que je vous ai dites, et de beaucoup d'autres encore, que je vous épargne, et tenant compte de toutes les éliminations dictées par la crainte de faire confus en faisant complet, — voici le programme de l'année prochaine, tel qu'il sera publié prochainement par les journaux, et affiché dans toutes les Universités de France et de l'étranger :

ECOLE DE JOURNALISME

LES COURS OUVRIRONT LE 6 NOVEMBRE 1899

I. — Cours professionnel de rédaction.

Professeur: M. Henry Fouquier, *journaliste.*

1. — Rôle de la presse à notre époque. Son avenir. Sa tâche. Ses devoirs.

2. — Aptitude et préparation au journalisme.

3. — Connaissances générales nécessaires aux journalistes.

4. — *Exposés techniques.* – Comment se font : 1° un journal — 2° un article de fond, — une chronique — un écho — une correspondance, — un compte-rendu théâtral, littéraire, parlementaire, judiciaire etc.

5. — *Connaissances communes* aux journalistes qui font le corps du journal et aux spécialistes (chroniqueurs scientifiques, artistiques, militaires, — sports, salons, etc.).

6. — *Reportage.* — Comment on devient reporter. — Aptitudes naturelles. — Aptitudes à acquérir. — Connaissances nécessaires. — Le métier de reporter. — L'honneur professionnel. — Exemples et anecdotes.

Des compositions écrites, travaux de rédaction, exercices de reportage, etc., seront demandés aux élèves de ce cours.

Des conférences, sur les points spéciaux du programme, seront confiées à des spécialistes.

II. — Histoire de la Presse.

Professeur principal : M. J. Cornély, *journaliste.*

1. — Introduction à l'histoire de la presse,

2. — Classification du cours.
3. — Biographies des grands journalistes.
4. — Monographies des grands journaux.

Une série de conférences seront également annexées à ce cours. Le nombre des conférences n'étant pas fixé d'avance, la série en restera ouverte.

III. — Législation de la Presse.

Professeur : M. Cruppi, *député*.

1. — Evolution historique en France.
2. — Législation comparée.
3. — Le droit de la presse en Angleterre.
4. — La loi du 29 juillet 1881.
5. — Projets et réformes.

IV. — Histoire contemporaine traitée au point de vue du journalisme politique.

Professeur : M. Ch. Seignobos, *professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.*

La vie politique contemporaine à l'étranger; description des Constitutions et des gouvernements; état actuel des partis; terminologie politique dans les principaux Etats civilisés.

V. — Cours pratiques.

Impression, composition, mise en pages.
Visites et travaux dans les ateliers du *Figaro*...

Ce programme est assez court. Il est très clair. Il n'est pas fermé, et ne veut pas l'être. Chaque journaliste, attaché à sa profession, conscient de son importance, et de la dignité qu'elle lui confère, peut nous apporter un concours, qui sera le très bien reçu. Chaque journal peut nous déléguer un de ses rédacteurs pour faire à l'Ecole, en une ou plusieurs conférences, l'histoire de sa maison, — histoire impartiale, bien entendu, et « documentaire » autant que possible; les éléments de combat seront éliminés. La vie des grands journalistes est aussi bonne à connaître que la monographie des grands journaux. Girardin est un beau sujet d'étude; Villemessant de même, et Carrel, et Marrast, et Veuillot, et tant d'autres. Chacun peut se mettre à l'œuvre, et participer à la tâche. Il y a des colonnes à ouvrir aux premiers articles de nos élèves, des fauteuils à fournir aux apprentis de la soirée théâtrale, des bourses de voyage à fonder pour les « correspondants » de demain. L'Ecole de journalisme est ouverte à la collaboration de toute la Presse. Il appartient à la Presse de hâter et de grandir un succès, — que nous somme décidés, d'ailleurs, à nous assurer tout seuls, si la Presse ne nous aide point...

Mais pourquoi la Presse ne nous aiderait-elle pas ?

Dick May.

BELLE SAISON

I

Je venais d'échouer au baccalauréat. C'était grand dommage, pour ma famille. Seulement, mon père, qui était le premier avocat de notre petite ville de Coulobres et le chef de la municipalité, estimait que les Rivière ne doivent jamais capituler devant le Destin, quand il est injuste.

— Vois-tu, me dit-il avec cette gravité de magistrat qui n'excluait pas l'indulgence, tu travailleras durant tes deux mois de congé. A l'examen d'octobre, tu sera reçu. Il faut que tu me succèdes au barreau.

— Je ne me reposerai pas du tout ?

— Avoue que tu ne t'es guère fatigué au collège. Je te confierai, d'ailleurs, à M. Pioch.

Je me résignai de bonne grâce à suivre les leçons de M. Pioch, du vieux maître impeccable, dont la réputation de savant s'était répandue dans la région de nos Cévennes. C'est long, deux mois de vacances, dans une petite ville où il y a, comme dit le *Petit Chose* d'Alphonse Daudet, beaucoup de soleil et de poussière. Plutôt que d'errer dans la campagne, j'aimais encore mieux aller tuer le temps chez le Père Pioch, dans sa maison bizarre et joyeuse, qui avait conservé les couloirs voûtés de jadis, la cour ornée de colonnes, les salles spacieuses éclairées de fenêtres à festons. N'y rencontrerai-je pas aussi la jolie Cécile, ma camarade d'enfance ? Autrefois, quand nous étions jeunes, nos deux familles frayaient ensemble. Maintenant, Cécile m'intimidait avec ses toilettes et ses manières de grande demoiselle, bien que j'eusse le plaisir de l'aborder parfois dans la rue, pour échanger quelques paroles. Je me croyais, néanmoins, de condition supérieure. Car, M. Pioch, qui se promenait certains soirs sous la Halle en compagnie de mon père, sollicitait depuis sa mise à la retraite, les palmes d'Académie, et il comptait, pour les obtenir, sur l'influence du Maire de Coulobres. En outre, Mme Pioch, une paysanne mal dégrossie, volontaire et rouée, ne manquait point, chaque automne, d'offrir de ses conserves de tomates et de ses pots de confiture à la bourgeoise sans solennité qu'était ma mère.

De ma rue Saint-Jean, qui coupe la ville en deux parties égales, je n'aurais qu'à monter par la rue Mercière à la Poissonnerie, et là tourner, à gauche, dans la rue sinueuse de la Fronde, au coude de laquelle, vers le milieu, le plus ignorant des archéologues eût distingué la maison seigneuriale, dont Père Pioch occupait le rez-de-chaussée et le premier étage.

Une étrange félicité me baignait tout l'être, l'après-midi où, mon cartable sous le bras, je pénétrai dans la sombre cuisine de mon maître, puis dans la salle à manger qui servait de salle d'études. Personne dans la maison. J'eus le loisir d'examiner ce mobilier modeste, le buffet recouvert d'un marbre, la table ronde recouverte d'une toile cirée, les placards qui exhalaient une odeur de pommes et de fromage. J'examinai, à gauche, le cabinet de travail, qu'éclairait une haute fenêtre donnant sur la cour, et son bureau encombré de paperasses.

Rien qu'à sa façon de se moucher, je reconnus Père Pioch qui entrait. Certes, j'étais plus grand que lui : je me tenais droit, pour ne pas perdre un pouce de ma taille, que moulait à ravir un complet de cheviotte bleue. Pour me convaincre de mon importance, j'effilais ma moustache naissante, qui convenait si bien au teint mat de mon visage, rosé çà et là par le sang pur de mes seize ans. Père Pioch, maigre, rapetissé sous le poids des années, releva sa tête longue et colorée, criblée de rides : quand il eut séché son nez, ses lèvres rases, son menton pareil à un caillou noirâtre, je pus voir enfin ses yeux d'or, éclatants de bonté.

— Jean, me dit-il, je suis satisfait de ton exactitude.

Nous nous assîmes sans façon. Ayant étalé mon Tacite, j'essayai de traduire. Lui, les coudes sur la table, se penchait vers le livre avec la même volupté qu'un enfant au bord d'un ruisseau.

Dans les intervalles où j'avais l'air de réfléchir, ma pensée s'en allait, capricieuse, vagabonder à travers la maison patriarcale. Je revoyais, là-haut, la chambre des vieux Pioch, son parquet ciré, l'ample ciel de son lit, le baldaquin garni de cretonne aux glands jaunes; et la chambre de Cécile, ornée de rideaux blancs à ramages, d'une descente en fourrure blanche qui avait une tête de loup. Puis, après les deux chambres, je revoyais le musée de botanique, où nous avions tant joué avec Cécile. Ces visions charmantes me distrayaient, et j'ânonnais plus que de raison.

— Jean, tu patauges... Il te faudra piocher Quicherat.

— Oui, Monsieur.

Mais, tantôt dans la cuisine, tantôt dans l'obscur couloir qui conduit au cellier, j'entendais la voix claire de Cécile. Père Pioch également l'écoutait, sa demoiselle. N'était-elle pas l'oiseau merveilleux de la maison, la blonde fée dont la grâce préservait ses parents de la tristesse? Père Pioch lui passait toutes les fantaisies, n'imaginant pas qu'elle pût même concevoir le mal.

— Cécile chante, me dit-il. Tu n'aimes pas mieux l'écouter que de traduire du latin ?

— Oh ! oui...

— Et... tu ne trouves pas qu'il fait chaud ?

— Les fenêtres sont fermées.

— Si j'ouvrais, malheureux, la fournaise de la ville entrerait toute ici. J'étouffe, tu vas voir...

Au moment où je prenais l'Histoire de France, il agrippa bravement, par le sommet de la tête, sa perruque rousse, et la déposa, ainsi qu'un chiffon, auprès de lui.

— Tu prétendais, mon fils, que Charlemagne ?...

— Charlemagne... Heu... Heu...

J'observais le crâne de Père Pioch, un crâne énorme, aussi reluilant que la boule de son jardin. Cependant, inspiré que j'étais peut-être par une sorte d'allégresse, les pages de l'Histoire me revinrent à la mémoire. Père Pioch, content de mon savoir, me caressa les mains.

— C'est drôle, Jean, qu'on t'ait refusé pour l'Histoire... Attends, j'ai vraiment trop chaud.

Il me quitta, d'un élan guilleret.

II

Pour me donner de l'air, moi aussi, j'ouvris la fenêtre. Je me penchais vers l'échoppe du cordonnier d'en face, lorsque Cécile, d'un pas de chatte, entra. Elle referma la fenêtre, lentement. Ensuite, s'étant assise sur la chaise de son père, et m'ayant invité à m'asseoir, elle me parla *ex abrupto* :

— Papa est enchanté de vous, Jean. Je parie qu'il fait à maman vos éloges. Car, selon son habitude, il est allé au cellier boire du vin frais.

— Ah !...

Je n'avais plus devant moi une petite fille ingénue, folâtrant par ma maison ou son jardin, avec des robettes de couleur sur lesquelles, au milieu du dos, tressautaient les tresses longues de ses cheveux. Cécile était une femme : sa poitrine affectait la rondeur harmonieuse d'une amphore, ses bras dissimulaient de la force en leur nervosité, son visage à la bouche charnue brillait d'une santé délicate, sous la splendeur d'une chevelure blonde. Elle me communiquait une émotion de volupté et de poésie à la fois.

— Jean, me demanda-t-elle, resterez-vous longtemps ici ? Nous nous amuserons. Oui, papa vous amènera au jardin, j'en suis sûre.

Ce qui me troublait, c'est que la familiarité d'autrefois lui revenait bien vite. Autour de nous, dans la maison, régnait un silence

absolu. On n'entendait, au dehors, que les coups du marteau du cordonnier, le gazouillis du ruisseau. Malgré moi, je fis un mouvement de recul, lorsque Cécile insinua ses mains grassouillettes vers les miennes, que des tâches d'encre souillaient aux doigts.

— Vous avez peur, Jean?

— Oh non. Je suis si heureux de vous retrouver aimable et simple!

A ces mots, elle me regarda profond. Puis, après avoir pressé mes doigts contre la table, elle se leva d'un sursaut.

— Qu'avez-vous? lui dis-je, étonné d'un changement si brusque.

— Comme je voudrais être jeune encore et m'amuser avec vous, sans qu'on nous surveille! J'ai dix-huit ans, moi. Savez-vous qu'on veut me marier?

— On veut vous marier!... m'écriai-je, en m'agitant avec une anxiété inconcevable. Personne ne le sait, en ville.

— Mes parents cachent leur folie devant le monde. Ils attendent que je me soumette. Je peux bien me confesser à vous.

A moi!... Qu'étais-je donc pour Cécile? Espérait-elle m'épouser? Mais, si elle avait nourri un pareil dessein, ne m'eût-elle pas évité, au moins par pudeur, au lieu de venir si franchement à moi? Ma tête commençait à battre la campagne, déconcerté que j'étais de me trouver à l'improviste dans une maison d'aspect si paisible, où à l'insu même des voisins, se perpétrait un drame de famille.

— Avec qui veut-on vous marier, Cécile?

— Avec un homme que je déteste... Chut! voici papa.

Elle se sauva dans le cabinet de travail, tandis que Père Pioch rentrait, en se frottant la bouche. Dès qu'il fut assis, il m'interrogea :

— Hé bien, ce Charlemagne?... Louis Le Débonnaire?... Les as-tu travaillés?

— Louis Le Débonnaire?... Heu...

— Qu'as-tu fait, alors?... Ah! je comprends, Cécile est venue te raconter ses bavardages.

— Papa, tu te trompes!... répondit Cécile, du fond du cabinet.

L'habile mensonge! Père Pioch, un peu interloqué, se gratta les joues. Au lieu de gronder sa fille, il me parla de Louis Le Débonnaire avec une verve intarissable. Lorsque de nouveau son gosier fut à sec, il leva la séance :

— En voilà assez pour aujourd'hui.

Tandis qu'il m'accompagnait dans la cuisine, Cécile survint, et me saisissant par le bras, m'entraîna dans un saut de danse, si étourdiment que je faillis renverser mes livres sur les dalles que mère Pioch venait de laver. Celle-ci aussitôt maugréa :

— Tu seras toujours espiègle... A ton âge! prête à marier!...

Mère Pioch ne paraissait pas commode, en son grand tablier bleu. Pourtant, ayant rajusté son bonnet de lingerie sur ses cheveux gris, elle me toucha le menton, comme si j'eusse encore porté des culottes courtes et me dit :

— Brave Jean!... La Faculté ne t'a pas admis?... Va, M. Pioch arrangera l'affaire.

Cécile ouvrait, pour rire, sa bouche humide, lorsque tout à coup, plus blanche qu'un lys, elle se tut, dans une frayeur étrange.

M. Hortala, le locataire du second, venait d'entrer, saluant ainsi ses voisins chaque fois qu'il passait dans le vestibule commun de la maison, C'était un homme du Nord, un naturalisé, qui représentait mal la Pologne, avec son corps dégingandé, ses cheveux couleur de chanvre, son binocle perché sur un nez rubicond. M. Hortala, dans sa redingote poudreuse, se savait un personnage, parce qu'il exerçait à trente ans la fonction d'architecte municipal. C'était lui, je le devinais à l'attitude effarée de Cécile, que les Pioch souhaitaient pour gendre. Parbleu, je le connaissais bien, ce bon garçon, un tantinet flagorneur et ridicule : ne venait-il pas quatre ou cinq fois par jour chez M. le Maire?

— Asseyez-vous, monsieur Hortala, insistait mère Pioch.

— Je n'ai pas le temps. Il faut que j'aille construire un abreuvoir.

— Allons, Cécile, offre donc une chaise à monsieur.

— Mais, maman...

— Merci, merci... A ce soir.

Le Polonais décampa. Moi je n'osais sortir de mon encoignure, d'autant plus que mère Pioch, les poings sur les hanches, apostrophait sa fille avec emportement :

— Sotte!... Un fonctionnaire qui a des appointements réguliers!... Non, tu n'es pas trop jeune!...

Soudain, mère Pioch m'aperçut dans l'ombre. Ebahie d'abord, elle changea par enchantement d'accent et d'allure.

— Jean, tu étais là?... Mon Dieu, il était là... Tu me crois méchante, je parie. Té! Je grondais pour rien, pour rien du tout. Ça me soulage, tu comprends, de m'ébattre de temps à autre.

— Vous avez raison, répondis-je en faisant le niais.

Enfin, je partis, heureux, le long des maisons qui me parurent moins décrépies. Quelles promesses de joie Cécile m'avait données en quelques minutes! Je me crus plus grand, plus homme, tout à fait digne de délivrer ma demoiselle des obsessions de sa mère.

III

Mes études, la semaine d'après, se continuèrent au jardin. J'y arrivai vers deux heures de l'après-midi, par le chemin que noircit la poussière de la gare. L'enclos, dans le désert des champs, n'avait pas changé : au milieu, la grangette parée de liserons; à droite et à gauche, des vignes; puis, un abondant carré de fleurs disposé pour les abeilles. Car, tout au fond, il y avait trois ruches bourdonnantes.

Dans ce Paradis, j'aperçus là-bas, parmi les fleurs, ma blonde Cécile qui, chaussée de sandales, la robe protégée d'un tablier blanc, arrosait le parterre. Nous nous saluâmes, sans mot dire. D'ailleurs, mère Pioch apparaissait sur la terrasse de la grangette, à l'ombre de la treille.

— Bonjour, Jean. Tu travailleras ici avec plus de plaisir. Ce grec et ce latin sont si ennuyeux!...

— Je crois!

Cécile, s'étant approchée de la fontaine, me regardait. Ses cheveux s'en allaient en désordre sur le front, autour des oreilles plus rouges que des cerises. Pour mieux me montrer ses mains mouillées, elle croisa sur l'arrosoir ses bras nus jusqu'aux coudes.

— Jean, vous rappelez-vous quand nous étions jeunes...?

— Oui, oui! répliqua la mère. Laisse Jean tranquille.

Je m'installai auprès de mon maître, sous le platane, entre le bassin et la fontaine. Les deux femmes s'éloignèrent. Tacite ouvert sur la table, je commençai de traduire. Père Pioch s'épongeait la figure, se mouchait, déplaçait son chapeau et sa perruque sur la tête. Cécile, à chacun de ses voyages à la fontaine, me faisait des signes, sans remarquer mes appréhensions. Il y avait autour de nous tant de lumière et d'innocence! Les cigales chantaient à l'unisson; des roues de puits grinçaient, au cœur des vergers. Au lointain, les coteaux se dressaient vers l'azur, pareils à des autels qu'enveloppaient la draperie des luzernes et la robe d'argent des olivettes. J'étais à l'aise pour contempler la terre. Car mon maître, loin de m'écouter, examinait la treille aussi ardemment que s'il l'eût regardé pousser. A brûle-pourpoint, il m'interrompit.

— Les raisins sont mûrs, vois-tu...

Il s'esquiva d'un pas précautionneux. Grimpant ensuite, le pauvre, sur le parapet de la terrasse, il eut une peine infinie à détacher trois belles grappes. Il revint, tout courbé, en mangeant à la hâte. Doucement, il s'assit, et quand il eut la bouche vide, se félicita lui-même.

— Mes raisins sont fameux, goûte-moi ça.

Je dus accepter une grappe entamée, tandis qu'il entreprenait la dernière.

— Dépêche-toi, bafouillait-il en épiant la grangette d'où mère Pioch aurait pu surgir. Dépêchons-nous.

Père Pioch m'écouta de moins en moins, et bientôt s'endormit, le menton sur sa canne. Alors, dare dare, Cécile s'avança. Pendant que j'articulais mon latin d'une voix ronronnante, elle s'avança si bien que ses joues effleuraient presque les miennes.

— Jean, avez-vous compris, l'autre jour, ce flagorneur de Polonais?

— Oui.

— Il est si laid que dans cinq ans on le prendrait pour mon papète.

Elle se mit à rire, sans prudence. Père Pioch, à ce bruit inaccoutumé, ouvrit un œil, laissa tomber sa canne. Heureusement, son menton reposa au bord de la table, et sous les branches de ce platane que réchauffait le soleil de la canicule, il se rendormit. Après un silence, Cécile appuya son bras sur mon épaule.

— Jean, murmura-t-elle, vous pouvez me servir.

— Moi ?

— N'êtes-vous pas le fils de M. le Maire ?... Parlez-lui de moi, en plaisantant, expliquez-lui mes angoisses.

— Volontiers.

— M. le Maire tiendra plus à sauver la fille de ses amis qu'à favoriser un étranger qui ne vise qu'à mon petit bien.

J'eus près de mes yeux les yeux bleus de Cécile, ses dents blanches, ses lèvres qui sentaient bon.

— M. le Maire pourrait aussi obliger son architecte à déménager. On invente des prétextes.

— J'essaierai.

— Je vous aimerai toujours, moi.

Comment Cécile m'aimait-elle donc ? Le serment de sa tendresse, qui me flattait en ma vanité de jeune homme, fit que je me jurai de l'aimer, avec un dévouement sans bornes. Nous nous taisions. Le jardin se recueillait autour de nous, dans la lumière.

— Jean, répartit Cécile, papa ne se doute point que je souffre. D'abord, il a peur de maman. Moi, non... Vous êtes étonné que je sois déjà à marier ? Je parie que vous ne le seriez pas davantage, si on parlait de nous marier, vous et moi, ensemble.

Je fus ébloui, incapable de répondre. Mais elle gazouillait d'un rire si alerte que Père Pioch, en s'étirant, se réveilla.

— Alors, bredouillait-il, tu disais que Louis Le Débonnaire ?...

— Pas aujourd'hui. Nous traduisons Tacite.

— Bien, bien... Je crois que j'ai dormi ? Qu'ai-je entendu si près de mon oreille ? Ne mens pas. Cécile jouait avec toi ?... Ah ! la coquine ! Elle remplit son arrosoir avec une indifférence !...

— Papa, c'est une cigale qui est venue, juste au-dessus de toi, chanter sur la branche.

— En effet, elle chante...

Et le brave homme fut rassuré, pendant que Cécile emportait l'arrosoir, dont les gouttes traçaient des arabesques sur le sable de l'allée.

IV

Pour rattraper le temps perdu, Père Pioch m'honora d'une conférence sur la philosophie et la poésie de Tacite.

— On t'a dit, conclut-il, que Tacite est difficile à traduire. Ce n'est pas vrai. Pénètre dans son esprit et dans son cœur avec une

bonne volonté, et tu auras grand plaisir à le lire... Tu es un homme, que diable !

Tiens ! Père Pioch me tenait le même langage que sa fille. Etais-je un homme déjà ?... Je réfléchissais, lorsqu'un cri d'effroi traversa le silence. Cécile nous appelait, du fond du jardin, en se débattant au milieu d'une nuée d'abeilles, qui se vengeaient d'avoir été taquinées dans leurs ruches. Je me précipitai à son secours, pendant que Père Pioch distribuait des coups de bâton à tort et à travers. Cécile, d'ailleurs, avait abrité de son tablier ses mains et son visage. Alors, n'y voyant plus, elle s'embarrassait dans les rosiers.

— Jean ! Jean ! cria-t-elle.

— Me voici. Ne craignez rien.

Les abeilles, furieuses, m'effleuraient de leurs antennes. Je gesticulais de mon mieux, pour les dissiper, tandis que Cécile, comme à colin-maillard, cherchait à me joindre. Ma foi, puisqu'il était si malaisé de la remettre en bon chemin, je la saisis entre mes bras et l'emportai jusqu'à la fontaine. Elle se faisait légère, ses petits pieds touchaient à peine le sol. Je sentais son cœur battre près du mien, sa taille souple frissonner. Dès que je l'eus déposée à l'ombre du platane, elle découvrit son visage, et se mit à rire, en me regardant. Ses parents se tenaient ensemble sur la terrasse, effrayés encore des dangers que nous avions courus.

— Gamine ! gronda mère Pioch. Gamine !...

— Tu ne me le dis pas toujours.

— Tais-toi, tu ne remercies même pas ton camarade.

— Il sait que je lui suis reconnaissante...

Bientôt, nous repartîmes tous les quatre. En chemin, je me trouvai seul à côté de Cécile. Son gai ramage m'enchantait.

— Voulez-vous, Jean, que je vous abrite de mon ombrelle ?

— Merci.

— Ah ! vous êtes un homme. On ne vous oblige pas à faire ce qui ne vous convient pas... Dites, penserez-vous à moi, ce soir ?

— Oui. Je vous promets de parler ce soir même d'Hortala à mon père.

Puis, dans un élan de témérité incroyable, j'ajoutai :

— Ce n'est pas le mariage qui vous déplaît. Si l'on vous présentait un jeune homme de votre condition, moi, par exemple, refuseriez-vous ?

— Non ! répondit-elle.

Elle baissa le front. Cette timidité provoqua la mienne, à tel point que je n'eus pas la force d'insister. Dans les rues, j'étais fier de la conduire, de saluer le monde en même temps qu'elle inclinait la tête. Derrière nous, mère Pioch marchait de son pas de gendarme ; père Pioch frappait en cadence les pavés de son bâton.

Au tournant de la Poissonnerie, nous dûmes nous séparer.

Chez moi, dans le coin de la salle à manger qui m'était réservé,

je me remis au travail tout de suite, afin de dissiper le souci de ce Polonais. Seulement, à peine avais-je feuilleté mon Quicherat, que j'entendis là-haut, dans le cabinet de l'avocat, le pas courroucé de mon père, des clameurs terribles. Il faut vous dire que la moitié des affaires municipales se traitait chez nous. Donc, j'écoutai le bruit de la bataille avec une attention croissante. Et quelle voix je reconnus, lorsque mon père s'arrêta de marcher? La voix aigre ne notre architecte !... Dieu ! Serait-il assez sot pour se faire chasser de la Mairie, sans que nous eussions, Cécile et moi, le moindre effort à tenter ! Monsieur le Maire le morigénait sans ménagement, je vous assure. Hortala s'expliquait, demandait grâce, d'un air pitoyable. Si mon père, qui défendait les deniers de la commune avec plus de passion que les siens propres, le houspillait de tels reproches, c'était sûrement avec raison, et je ne pouvais pas le plaindre.

Enfin, je l'entendis descendre d'un pas chancelant. Son maître, notre maître à tous, le menaçait une dernière fois :

— Un abreuvoir pour vingt chevaux !... Folie ! Gaspillage !... Je ne vous supporterai pas plus longtemps !

— Monsieur, que voulez-vous. Il y a beaucoup de bêtes dans Coulobres.

M. Hortala se lamentait, le pauvre. Je le plaignis, malgré moi.

Le soir, à table, mon père maugréait encore. Je me gardai bien de l'interroger. Mais il s'enquit de l'avancement de mes études. Trop heureux d'avoir d'excellentes nouvelles à communiquer le lendemain à Cécile, je m'empressai de satisfaire mon père, avec une sorte de gratitude.

— Nous sommes allés au jardin, ce tantôt. Oui... Le travail, dans ces conditions, auprès de M. Pioch, est aussi agréable qu'une fête.

Mes parents, à ces mots, m'admirèrent en souriant.

V

Cécile, ainsi que moi, s'était trop tôt grisée d'illusions. Est-ce que toute la ville ne célébrait pas les talents de l'architecte, à propos de l'abreuvoir qu'il construisait sur le Planol ? Le plus ennuyé, après Cécile, c'était mon père. Voilà, en effet, que ses concitoyens répétaient à l'envi, que leurs bêtes au moins pourraient, sans se battre, se désaltérer dans une eau claire et profonde. Mon père, en subtil connaisseur des hommes, se résigna, bientôt même chanta victoire, avec les autres. M. Hortala acquit une autorité plus grande ; et dans l'antique maison de M. Pioch, il sut se faire valoir davantage. On commença, dans les rues, le long des ruisseaux, parmi les commères, à clabauder de son mariage.

De quelle manière sauver Cécile ? Je ne pouvais plus, comme au jardin, la prendre entre mes bras et l'emporter.

Hélas ! le jour de septembre, elle m'attendait, au cabinet de tra-

vail, contre la fenêtre. Dès que j'apparus dans la salle à manger, elle m'appela d'une voix tremblante. Je déposai vite mes cahiers sur la table, et très alarmé, courus à elle. Elle était assise sur l'unique tabouret de cette pièce étroite : je dus me tenir debout.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je.

— Vous ne comprenez pas !... M. Hortala doit me demander en mariage demain.

J'épiais la porte avec angoisse. Je devais avoir pâli, car, à son tour, elle m'interrogea :

— Qu'avez-vous, Jean ?

— Je crains que vos parents ne me surprennent ici.

— Alors, vous ne m'aimez pas, vous que j'étais si heureuse d'avoir retrouvé ? D'abord, ne craignez rien, mes parents préparent les vendanges. N'avez-vous pas entendu le bruit des comportes dans le cellier ?

— Si.

Ma gaucherie de grand écolier, une certaine conscience du mal que je pouvais commettre, augmentaient encore mon embarras et ma faiblesse.

— Je mourrai de ce malheur, voyez-vous, me dit-elle.

Le visage entre les mains, elle pleura. Et moi, le front brûlant, je sentis des larmes me monter aux yeux. Cependant, désireux de la consoler, je m'inclinai jusqu'à toucher ses cheveux, ses joues si douces. Je lui dis, tout bas :

— Quand vos parents vous verront si malheureuse, ils n'insisteront plus... Ils vous aiment bien, comme moi.

— Personne ne m'aime... Non !

Elle fit, dans sa colère, un geste pour me repousser. Puis, aussitôt, elle me chercha, sans relever la tête. Tandis que, de nouveau, j'effleurais de mon front ses cheveux où jouaient des rayons de soleil, Mme Pioch apparut, silencieuse, au seuil de la pièce. A la vue de cette femme, une telle frayeur me saisit, que je demeurai immobile, les yeux grands ouverts. Egalement surprise, Mme Pioch me regardait, dans une épouvante. Que se passa-t-il dans son esprit ? N'osa-t-elle articuler un reproche contre le fils d'un homme puissant ? Je ne sais. Le fait est que, bouleversée peut-être par la désolation de son enfant, elle n'eut la force de parler ni de s'avancer jusqu'à nous. Elle baissa la tête et, de son pas silencieux, s'éloigna.

Chancelant d'émotion, je m'appuyais au bureau ; je craignais d'élever la voix. Père Pioch n'allait-il pas survenir ? Mais Cécile avait compris que le charme était rompu entre nous. Alors, essuyant son visage avec soin, elle se redressa et sortit, lente, sans me regarder, sans me toucher.

— Adieu, Jean ! me salua-t-elle, du seuil.

Moi, dans une effusion plus forte que tous les scrupules, je m'élançai pour la soutenir, pour la consoler et me consoler moi-même...

Elle avait disparu.

Je vous laisse à penser quelle attention j'apportai ensuite à mon devoir. Certainement, Père Pioch ignorait l'inquiétude qui dérangeait sa maison. Car, bien qu'il eût ôté son chapeau et sa perruque, peu à peu il s'endormit. Tout à l'heure, en remuant les tonneaux, l'odeur du vin lui avait troublé la tête; maintenant le ronronnement de ma récitation entretenait son sommeil de sage. J'eus le loisir de songer à Cécile, d'imaginer un solide échafaudage de circonstances. par où elle finirait de trouver sa délivrance.

Elle se délivra, en effet. Seulement, ô mon Dieu, je ne la revis plus.

Le lendemain, Père Pioch, les larmes aux yeux, me pria de remettre à un jour, qu'il espérait prochain, la reprise de mes études. Cécile était alitée. Tant d'émotions avaient lassé son âme vaillante, son corps sensible et innocent.

La semaine suivante, Cécile mourait. Avait-elle, en mourant, pensé à moi ? Ses parents n'ont jamais raconté à qui que ce soit les détails de son heure suprême. Je crois, pourtant, qu'elle devait m'entrevoir dans les songes de l'agonie. Car, depuis, les Pioch m'ont chéri comme leur enfant.

On consacra de magnifiques funérailles à Cécile. Les professeurs du collège portant des draps d'honneur, les demoiselles de son âge portant des couronnes, suivirent son blanc cercueil. Père Pioch marchait avec peine, soutenu par ses voisins le cordonnier et le marchand de légumes. Ce grand Polonais d'Hortala faisait aussi du chagrin à voir, tant il gémissait, pâle, tête nue, furieux d'être contrarié dans sa fortune. Il devait l'aimer, Cécile : je me sentais, malgré moi, enclin à lui pardonner.

Cécile ! Ma douce amie, plus éphémère que les abeilles de ton jardin ! Oui, je bénis la Mort qui t'a délivrée d'un homme détesté. Ne serais-tu pas devenue, auprès de lui, sous son nom, une épouse acariâtre et laide ? La Mort t'a accordé sa grâce en pleine jeunesse, et je te possède toujours auprès de moi, dans la vision de mes vacances d'adolescent si joyeuses. Combien de fois encore, par nos vertes campagnes, l'été, lorsque seul j'écoute le cri-cri strident des cigales mêlé à la rumeur des feuillages et des fontaines, combien de fois me semble-t-il encore percevoir, dans le soleil divin, ta voix hardie et ton rire, sentir sur ma main, sur mes joues, la caresse de tes mains blondes et le regard de tes yeux limpides !...

GEORGES BEAUME.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 mai. — Un numéro presque entièrement consacré à des études rétrospectives, souvenirs historiques ou intimes. Le duc de Broglie retrace le rôle de *M. Buffet* dans la vie parlementaire, depuis son entrée à la Constituante de 1848 jusqu'à sa mort en 1898. L'auteur s'attache à prouver que Buffet fut modéré dans ses résolution tout en sachant mettre de l'énergie au service de ses idées. — Le comte J. Grabinski analyse les récentes publications italiennes relatives à la correspondance diplomatique confidentielle entre le prince Napoléon et Napoléon III au sujet des affaires d'Italie de 1860 à 1864. — Paul Nourrisson jette à son tour sa petite pierre, au reste peu redoutable, dans le jardin de la franc-maçonnerie. Les attaques contre le *Grand Orient de France* sont d'actualité, grâce à Jules Lemaître, Coppée, etc., Nourrisson s'inquiète de ce que dans les documents émanés du Grand Orient la formule : *A la gloire du plus grand architecte de l'Univers*, ait disparu depuis 1877 et il en prend texte pour déclarer que les maçons inclinent de plus en plus vers l'athéisme et le matérialisme.

Grande Revue. — 1er juin. — Paul Stapfer pose cette question : *Qu'est-ce que le public ?* et fait une critique très spirituelle de ce « tout le monde » que l'on appelle le grand juge.

Jamais le public n'accepte sans résistance ce qui heurte ou étonne tant soit peu ses habitudes. Il demande du nouveau, parce qu'il s'ennuie, mais c'est d'abord pour s'en moquer. Plus paresseux au fond que vraiment curieux, il ne veut apprendre que ce qu'il sait, entendre que la musique qui chante dans sa mémoire, voir ce que ses yeux ont cent fois rencontré. Toute surprise lui cause un choc et lui est déplaisante. Toute nouveauté lui parait laide. Le beau, c'est l'ancien; le très beau, c'est l'antique; le laid, c'est tout ce qui est nouveau. *Nihil mihi antiquius est*, disait Cicéron, pour signifier : Rien ne m'est plus cher.

En d'autres termes, le public serait quiconque s'affirme routinier, moutonnier, ennemi de l'originalité, de l'indépendance, de l'accent personnel· Et Stapfer trouve que, dans la littérature, les arts, la mode, il n'en va pas autrement. Mais le problème, il l'avoue, n'est pas aussi simple et ceux qui veulent en donner la solution n'y parviennent que très approximativement, en sorte que l'on en arrive à reconnaître qu'il y a des *vents de siècle* capricieux, en apparence, autant que ceux de l'atmosphère, mais ayant cependant des lois. D'où cette conclusion que « l'homme habile est peut-être celui qui prend le temps, observe les nuages, suit les variations de l'état du ciel, plie au besoin ses toiles et ménage l'avenir. L'art suprême est d'avoir, avec l'esprit d'aujourd'hui, l'esprit de demain et l'esprit d'après-demain. » Théorie d'un charmant ironiste, qui ne peut s'empêcher pourtant de dire :

J'ai consciencieusement exposé les raisons de croire à un esprit public plus puissant que tous les individus et j'en reconnais la force; pourtant je n'arrive pas à concevoir clairement cet esprit. Quand je cherche les éléments dont il se compose, je ne trouve que des ombres, et les philosophes qui me montreront partout, dans l'histoire des grands hommes en tête, un troupeau à la suite, me feront toujours un grand plaisir.

Jules Wogue essaie de présenter la synthèse du *Théâtre de Henry Becque*.

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises*, *américaines*, *d'art* et *espagnoles* dans notre numéro du 1er Juin. — * signifie que l'article a été ou sera analysé dans le corps de la Revue.

L'immense mérite de Becque fut, non d'être un précurseur, non d'orienter la comédie vers des voies nouvelles, mais de la ramener à sa conception ancienne, bourgeoise et classique. Quelque temps il s'est cherché ; sa première manière est hésitante, indécise ; il tâtonne. Mais bientôt, de ce débutant, surgit une forte personnalité dramatique, originale par son archaïsme, qui approprie, au sens le plus aigu des réalités contemporaines, les vieilles méthodes d'analyse du XVIIe siècle.

ERNEST DAUDET commence, d'après des pièces documentaires se rapportant à la période de 1815 à 1821, l'histoire de la *police politique sous la Restauration*. — GABRIEL FERRY raconte le *drame du Pont d'Andert*, c'est-à-dire l'*affaire du notaire Peytel*, dont Balzac se fit le défenseur.

Nouvelle Revue. — Juin. — Le comte A. WODZINSKI fait l'histoire des *Bourbons en Pologne*. Nos lecteurs se rappellent sans doute que la *Revue des Revues* a publié une série de documents inédits très importants sur ce sujet. Le comte Wodzinski reprend les faits et les raconte en s'appuyant principalement sur le récent ouvrage de Kraushaar. — HENRY LAPAUZE donne un joli portrait à la plume de Daniel Lesueur, l'auteur de *Lèvres closes* « le roman le plus nerveux et aussi le plus solidement écrit dans l'œuvre du romancier ». — HECTOR DEPASSE étudie sous un titre un peu énigmatique (l'Enfant du Jeu) la question de *l'origine du travail*.

Revue des Deux Mondes. — 1er juin. — GABRIEL HANOTAUX nous montre, dans la suite de son histoire du grand cardinal, *Richelieu rebelle*. Des pages qui devront leur intérêt plutôt au livre dans lequel elles paraîtront qu'au périodique à qui elles donnent cependant la primeur de la publication. C'est qu'on ne peut juger de la valeur du travail que sur son ensemble. A le lire ainsi par fragments, on constate trop facilement qu'il est fait avant tout avec des fiches de bibliothécaire ou de chercheur. Empruntons à l'ancien un fait divers qui donne à penser :

Un moment d'Epernon avait eu l'idée d'opposer à l'évêque de Luçon un homme à lui, et il croyait l'avoir sous la main dans la personne de l'habitant d'Angoulême chez qui, justement, Marie de Médicis était descendue, Guez de Balzac. Oui Balzac, l'écrivain, Balzac l'épistolier, par qui d'Epernon faisait traduire son gascon en français eut cette singulière fortune de se croire un instant le rival possible de Richelieu. Les hommes de lettres ont de ces belles confiances. La présence de l'évêque de Luçon remit bientôt les choses en place et Balzac fut renvoyé à sa littérature, pour le plus grand profit de la littérature et de la politique.

EMILE OLLIVIER poursuit son *Napoléon III, général en chef*, et soutient, en parlant *des préliminaires de Villafranca*, qu'après la campagne d'Italie l'empereur, dont la pensée avait été jusque là de provoquer une guerre, ne travailla plus qu'à en éviter une nouvelle. « Cette passion pacifique l'engagera dans des négociations malheureuses, le décidera à des abstentions inopportunes, et pour avoir trop voulu et aimé la paix, il sera à l'improviste condamné à une guerre terrible au moment où il n'aura plus l'énergie physique de la conduire. » Suivant Ollivier, ceux qui ont mis aux prises la Prusse et la France sont les fanfarons, aussi bien à Berlin qu'à Paris. Si ces fanfarons avaient été écoutés, les hostilités auraient éclaté quelques années plus tôt. A signaler ce parallèle piquant entre les esprits prudents et les impatients :

Parmi ces derniers, en Prusse, se trouvait ce jeune officier d'origine danoise, Moltke, ce taciturne qu'on avait vu à Compiègne avec le régent, déjà distingué par son application, son mérite, sa dextérité à lever les plans et reconnaître les terrains. A l'entendre, l'armée prussienne était toujours prête : grâce à elle, le roi tenait entre ses mains les destinées de l'Europe. Frédéric le Grand n'avait jamais eu de pareilles troupes ; la mobilisation de 1831, comme celle de 1839, ne lui avait jamais inspiré aucune inquiétude. Mais, dans un coin, un autre jeune officier à peu près du même âge, de race purement prussienne, d'un esprit pénétrant, clair et ferme, Roon, observait, notait les défectuosités des institutions militaires, de son pays. La récente mobilisation l'avait mécontenté au point de s'écrier « qu'étant donnée la constitution actuelle de l'armée, on aurait bien raison

de ne pas vouloir la guerre. » Il signalait au régent avec la passion de l'apostolat, la nécessité de réformes immédiates et il le convainquit... En France les fanfarons satisfaits et routiniers étaient bien plus nombreux, mais l'Empereur n'était pas de ceux-là... En somme des deux côtés, en France et en Prusse, les hommes ayant autorité étaient également convaincus de la nécessité d'une réforme fondamentale des institutions militaires. L'avenir appartiendra à celui qui l'opèrera le plus rapidement et le mieux.

On sait qui des deux prévalut : tandis que Guillaume Ier suivait la voie tracée par Roon, l'état-major français en dépit de Napoléon III, écartait obstinément les plans de Niel, et nos désastres de juillet, août et septembre 1870 furent la première expiation du laissez-faire, laissez-passer. — Dans *un document inédit sur la période napoléonienne*, publié par le COMTE REMACLE, document qui est le rapport fait au comte de Provence (Louis XVIII) par sa police secrète à Paris sur les actes et paroles de Bonaparte, nous trouvons des anecdotes aussi amusantes que curieuses. Signalons ce renseignement bien policier sur les relations intimes du premier consul avec sa femme. Il s'agit des bruits de divorce qui avaient déjà cours avant l'empire. Dans une lettre du 8 novembre 1802, nous lisons :

On prétend que Bonaparte veut former une famille dont il soit véritablement le chef. Mme Bonaparte, la mère, a toujours maltraité sa bru et ne la nomme jamais que Mme Beauharnais ; ceci nous confirmerait que le mariage du Premier consul ne s'est pas fait devant l'Eglise. Cependant on nous avait fait le récit de ce mariage ; on nous avait nommé l'église et pour ainsi dire le prêtre qui l'avait célébré. Que ce mariage se soit fait ou non devant l'église, l'auteur du Concordat n'éprouvera pas de difficultés à s'en affranchir. Il le fera s'il désire avoir lignée. L'âge de Mme Bonaparte l'y forcera ; elle est née au mois d'octobre 1757 et par conséquent elle vient d'avoir 45 ans. On ne peut nier malgré tout que cette femme ne soit très intéressante par sa position. Elle est d'une bonté, d'une douceur inaltérables ; elle ne se soutient auprès de son mari que par une patience que rien ne peut rebuter. Sa vie est le plus dur des esclavages, elle convient elle-même qu'il ne lui est pas permis d'avoir une volonté ; Bonaparte, toujours despote, fait quelquefois lever sa femme à deux heures du matin, la fait coucher à quatre heures du soir, l'envoie au lit quand elle voudrait aller à la comédie, ou au bal quand elle est accablée de sommeil. Nous ne parlerons point ici des querelles de ménage où Bonaparte porte toujours son caractère dur, violent, emporté. On dit pourtant qu'il aime véritablement sa femme.

L'espion du roi est passé maître en fait de reportage occulte. Comme le fameux Solitaire, il voit tout, il sait tout, annote, ramasse et classe nouvelles, bruits, on dit, racontars. Ajoutons qu'il a la plume alerte et spirituelle. Tels de ses croquis rappellent ceux de Carle Vernet et de Dubucourt. Mentionnons cette constatation que si « la masse des citoyens n'aime pas Bonaparte », elle s'accommode à sa tyrannie, comme écrira plus tard Châteaubriand. La haine des républicains pour l'homme de Brumaire est implacable. Ils ne lui pardonnent ni l'envahissement de l'autorité, ni le rétablissement du culte catholique, ni son mépris pour les philosophes. Les royalistes, eux, observent et attendent en silence. Ils guettent la chute de l'usurpateur. Mais, en attendant, ils répandent la légende que ce *Bonaparte est du reste de la race des Bourbons*, et qu'il a pour ancêtre direct le Masque de fer, frère jumeau de Louis XIV. — PHILIPPE BERGER résume ce qui a été réalisé jusqu'ici en ce qui concerne *les fouilles de Carthage*, les découvertes faites par le Père Delattre et les travaux dirigés par M. Paul Gauckler.

Chaque jour amène à la lumière des antiquités qui surpassent en richesse et en intérêt artistique celles que l'on connaissait auparavant, et si Carthage ne nous a encore livré que des tombes, celles-ci paraissent à celui qui sait les interroger des lumières inattendues sur ce que furent la civilisation et l'art puniques, avant que la reine des mers n'eût été renversée par les Romains.

CHARLES BENOIST s'applique à démontrer que *l'Association dans la démocratie* doit être la formule de salut des nations dans l'avenir. Aucune d'elles ne peut la rejeter, l'exclure de sa vie politique. « La démocratie française s'organisera par l'association, — où elle ne sera pas. »

Revue de Paris. — 1er juin. — Récit et itinéraire de *la mission Marchand*, par un anonyme. L'auteur conclut en disant que si cette expédition n'a pas eu pour la France les résultats désirés, cependant,

au point de vue politique, elle a facilité la signature d'un traité qui ajoute à notre sphère d'influence des territoires dont l'utilisation se fera longtemps attendre, sans doute, mais auxquels l'Angleterre avait refusé de renoncer. Au point de vue scientifique, nous lui devrons un important contingent de notions géographiques... Des exploits de la mission Marchand, la France gardera un fier souvenir, mais elle se souviendra aussi que Fachoda fut l'inévitable suite d'une politique sans méthode, irréfléchie, hasardeuse.

Continuation de la correspondance de Barante sur les événements de 1848, *après la revolution de février*. Il y est beaucoup question des élections présidentielles qui se préparent, du suffrage universel qui décidera entre le général Cavaignac, « républicain de coterie », et le prince Louis-Napoléon,— un nouveau Télémaque qui ne sera pas aussi docile que l'élève de Mentor,— du sort de la France qui va se jouer à « pile ou face », de quelques personnages de l'époque qui commencent à être en vue. Donnons ces lignes spirituelles de la duchesse de Sagan sur Dupanloup :

« J'ai toujours senti qu'il lui manquait une certaine appréciation juste des caractères et des situations. Il place les uns trop haut, les autres trop bas ; et il y a des crises du monde, de ses exigences et de ses dangers, de ses complications et de ses pièges qu'il ne devine jamais. Sa pureté, ses exaltations et une situation peut-être trop humble (il n'était pas encore évêque et académicien), l'ont fait toujours rester sur le *seuil* : il ne le dépassera pas (l'avenir démontra un peu le contraire). Et dès lors il ne saurait être complètement utile à une personne qui a été placée au cœur même de l'édifice et *qui a pu s'égarer souvent dans ses nombreux détours.* »

Faguet fait la *nécrologie de Sarcey* et *Becque*, « deux morts qui ne s'aimaient point » et qu'il n'est plus temps de réconcilier. Cueillons cette définition caustique du journaliste :

Le journaliste est un vulgarisateur. Il lui faut des qualités médiocres éminentes dans leur médiocrité. Il ne faut pas qu'il soit un penseur, et il faut qu'à la majorité du public il paraisse plus penseur que ceux qui le sont. Il ne faut pas qu'il soit original, et il faut qu'il ait une marque personnelle parmi ceux qui ne sont pas originaux. Il ne faut pas qu'il soit trop savant, car il ne saurait qu'une chose ; et il faut qu'il sache superficiellement, assez nettement encore, une foule de choses les plus diverses. Et il ne faut pas qu'il soit trop bon écrivain, mais il faut que toutes les qualités moyennes du style, clarté, précision, vivacité et mouvement, il les ait à un degré assez élevé. Francisque Sarcey répondait si exactement à cette définition qu'il faut convenir que même il la dépassait un peu.

Revue Scientifique. — 27 Mai. — F. Le Dantec expose les progrès de la biologie dans l'étude de *la cellule*. L'auteur, après avoir étudié les travaux de Henneguy, Hertwig, Van Beneden, Willson, établit qu'il est prudent de ne pas accorder une importance prépondérante aux phénomènes morphologiques et qu'il convient de tenir compte également des phénomènes purement chimiques qui, dépourvus de figuration directe, peuvent cependant être mis en évidence par leurs résultats. — Lahache traite la question si vitale de l'*eau dans le Sahara*. En signalant la découverte de l'eau potable à profusion dans le sous-sol de la région des dunes, il nous donne l'assurance que l'occupation de l'extrême sud du domaine des Touareg, va ainsi entrer dans une phase nouvelle et définitive. — Quelques pages amusantes de Paul d'Enjoy sur les *pédimanes*, c'est-à-dire ceux qui se servent de leurs pieds en guise de mains.

En Extrême-Orient, il n'est pas rare de surprendre les cuisiniers indigènes décrochant les rôtis avec leurs pieds ou desservant une table de même façon, si leurs mains sont embarrassées et, je dois avouer que la verrerie et la vaisselle ainsi traitées ne courent pas beaucoup plus de risques que lorsqu'elles sont maniées normalement... Les artisans annamites saisissent communément leurs outils avec leurs pieds ; les Laotiens s'en servent pour tirer de l'arc, les Coréens pour tisser, les Chinois pour pêcher à la ligne. Quant aux soldats de la marine japonaise ils montent aux vergues à la façon des singes.

Quinzaine. — 1er Juin. — Les bonnes feuilles d'une monographie d'Eugène Veuillot sur *Louis Veuillot* et ses débuts dans le journalisme en 1831-1832. Elle n'ajoute pas grand'chose à ce qui était généralement connu et se borne, en citant une série d'anecdotes, dont quelques-unes seulement ont le sel attique, à rectifier les erreurs des biographes antérieurs, du polémiste de l'*Univers*. — Paul Souday dans *Un auteur et un critique*, analyse les travaux de Sarcey et ceux de Becque, en s'efforçant de démontrer, contrairement à l'opinion reçue, qu'ils n'étaient point aussi éloignés l'un de l'autre qu'on l'a dit, et qu'en somme, en ce qui concerne l'esthétique du théâtre, ils étaient du même avis.

Becque est absolument d'accord avec Sarcey pour proclamer que l'action, la logique, l'unité d action, sont les lois élémentaires du théâtre, et pour railler les romanciers qui méconnaissent ces lois et prétendent, du haut de leur arrogante ignorance, apprendre leur métier aux auteurs dramatiques.

Cette thèse, toute différente de celles qu'on a lues partout, est appuyée d'exemples. Souday rappelle entre autres que Sarcey, se demandant, à propos de la mort de Pailleron, quelles étaient les pièces de théâtre du XIXe siècle qui avaient chance d'être gardées par la postérité, cite à côté de *Mercadet* de Balzac et du *Monde où l'on s'ennuie* de Pailleron, *la Parisienne* de Becque.

....

Bibliothèque universelle. — Juin. — Le commencement d'une étude fine et pétillante de jolies anecdotes sur *la Réclame*, par Paul Stapfer. Coups de griffe et coups de patte, traits et pointes, flèches bien barbelées dont plusieurs aiguës et touchant juste. En voici une prise au hasard de la citation :

Le sar Peladan (Joséphin, par son baptême) s'est enveloppé glorieusement d'un nom mystérieux et sublime. Gavroche seul peut dire : « le sâr, kèksèkça? » Le sâr est le sâr, et les bourgeois demeurent frappés d'un respect involontaire entretenu par la magie du salon de la Rose + Croix, par les « wagnéries chaldéennes » de ce « fils des étoiles, fiancé de l'au-delà vermeil, » par ses « éthopées, » par ses « hiérophanies, » et par les « monitoires » de ses visiteurs. Il les reçoit en pinçant d'un air distrait les cordes d'une mandoline. Sa barbe fine et blonde est symétriquement divisée, ses cheveux longs, bouclés et soyeux, lui donnent une physionomie de Christ. Il a un page en pourpoint et il est lui-même revêtu d'une robe écarlate, pareille à la simarre d'un doge. S'il avait du talent, quel tremplin serait pour le lancement de ses œuvres une pareille mise en scène, sans qu'il eût même besoin de les écrire en caractères cunéiformes !

Un grand écrivain suisse *Gottfried Keller* par Fr. Dumur et les Bonaparte en Suisse : le *roi Joseph à Prangins* par Eugène de Budé.

Revue Générale. — Juin. — Les *peintres florentins* (Lorenzo Monaco, Fra Angelico et Gozzoli) par Arnold Goffin. — La dernière partie du *Féminisme* par Prosper Sacy et la *crise religieuse en Angleterre* par Austin Richardson.

Réforme Sociale. — Juin. — Première partie d'une étude de René de Kerallain sur la *démocratie* pour laquelle l'auteur a peu de tendresses. Il lui impute l'aggravation de l'alcoolisme, de la dépopulation systématique, de l'immoralité. Quant à la formule trinaire démocratique, liberté, égalité, fraternité, chacun de ses termes lui paraissent autant de faux joyaux, et il n'y voit que sophismes. Ajoutons que M. de Kerallain prend surtout ses arguments dans les articles des collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes* et en particulier dans ceux de MM. de Broglie et Jules Lemaître, ainsi que dans Lecky.

REVUES INDÉPENDANTES

Revue Blanche. — 1er Juin. — Gustave Kahn nous dit pourquoi Henry Becque s'attira les colères des bourgeois, quoiqu'il ne fût qu'un « grand bourgeois » et des universitaires quoiqu'il restât toujours « classique jusqu'au bout des ongles ». La bourgeoisie fut blessée de voir cet auteur « qui n'était pas un novateur » la représenter sur la scène exactement telle qu'elle est avec le terre à terre de ses horizons, avec ses tics, ses passions, et d'une manière si ressemblante qu'elle ne peut pas ne point s'y reconnaître. L'U-

niversité le haïssait parce qu'il était plus classique qu'elle.

L'œuvre de Becque se résume en deux pièces de valeur inégale, (Les *Corbeaux* et la *Parisienne*). Beaumarchais n'en a pas laissé plus en quantité. C'est en peu à lui que Becque fait penser, sauf la gaiété et les paillettes, que Beaumarchais prodigue et dont Becque est forcément avare. Il y a quelques points de contact dans leur conversation, leur irritabilité et leurs buts sociaux.

La troisième série des *lettres de Stendhal au comte Cini*. Quelques-unes de ses lettres sont intéressantes par la physionomie qu'elles nous donnent des petits côtés du temps de Louis-Philippe. Le fameux procès Gisquet y est raconté, d'une plume toute voltairienne.

Le préfet de police est le roi de Paris, le roi d'une ville qui a 52 millions de rente et dont les 90.0009 habitants consomment 10.000 bœufs par mois. Le préfet de police qui a fait emprisonner tous les républicains à l'époque heureusement passée des émeutes, s'appelle Gisquet ; le *Messager*, journal, l'accusa il y a deux mois de faire des cadeaux à ses maîtresses (Mme Foucault et Mlle de Pradel), avec de l'argent appartenant à la ville de Paris, c'est-à-dire en leur donnant le privilège d'établir une espèce de fiacre nommé omnibus. M. Gisquet aurait dû faire la sourde oreille ; au lieu de cela, comme c'est un homme violent, il a attaqué le *Messager* en diffamation ; le procès se juge maintenant, et, pour le malheur de M. Gisquet, il est à la mode. Dès quatre heures du matin, il y a des gens qui gardent les places à la porte de la Cour d'assises, car c'est un jury qui juge ce procès : par conséquent, il n'y a pas moyen de séduire les maîtresses des juges. Depuis trois jours on ne parle d'autre chose à Paris, ce procès fait un effet immense dans la garde nationale et dans la petite propriété qui se scandalise à fond. Nous autres nous savons depuis longtemps ce qu'a fait M. Gisquet et M. de B.. le plus célèbre de ses prédécesseurs. L'importance de cette affaire c'est qu'elle tue la crédulité parmi les petits bourgeois de Paris, d'ordinaire fort bêtes et fort honnêtes qui composent la garde nationale. Désormais, ils vont ajouter foi aux dénonciations des journaux.

Mercure de France. — Juin. — VIRGILE JOSZ évoque *un ancêtre des poètes montmartrois* : *Clavel d'Haurimonts*. Cet ancêtre, qui ne remonte pas très haut, rimait vers 1834. Il aborda tous les genres poétiques: odes, églogues, pastorales, chansons, élégies, chants patriotiques jusqu'à l'épopée. Grâce à Josz, on sait aujourd'hui qu'il a existé : — JULES DE GAULTIER étudie l'*Instinct de connaissance* « de Kant à Nietzsche » en faisant ressortir les analogies du Kantisme avec la philosophie hindoue, et en indiquant comment avec Nietzsche paraît une forme nouvelle de la philosophie métaphysique.

Plume. — 15 Mai. — FÉLIX HAUTFORT a un article intéressant sur *Mérovak*, l'Homme des Cathédrales, « vivant symbole du Rêve en exil », « amusant les simples par ses carillonneries », « croisé traineur de chimère, voyageant avec le clocher de carton et la défroque moyenâgeuse ». « parti pour une Palestine dont le Badaud est le mameluk invincible ».

Revues Allemandes

Deutsche Rundschau. — Juin. — *Cent ans de l'histoire de Bavière*, par RICHARD FESTER, à l'occasion de l'anniversaire au trône ducal de l'électeur Maximilien-Joseph en 1799. On sait que le duché de Bavière fut érigé par lui en royaume le 1er janvier 1806 et entra quelques mois plus tard dans la ligue rhénane. Les Bavarois commémorent le changement politique qui leur a valu leur importance en Allemagne et en Europe. — M. V. BRANDT retrace la situation actuelle de l'*Inde anglaise* en partant de ce point de vue que tout ce qui a été dit jusqu'ici à cet égard, sans en excepter les travaux de sir Charles Dilke, est entaché d'erreurs et que le problème échappe par conséquent à l'appréciation du public européen et même anglais qui n'en a pas les données exactes. Brandt fait remarquer que ce qui contribue en ce moment à fixer l'attention sur l'Inde anglaise bien plus que ne le ferait un discours retentissant d'un membre de la Chambre des Communes ou de la Chambre des Lords, ce sont les ouvrages de Rudyard Kipling et entre autres *One view of the question* (un côté de la question) où il fait magistralement le tableau de l'influence musulmane et *On the city wall* (sur le mur de la cité) où il met en relief l'action de l'éducation occidentale sur l'esprit de l'Orient. = La critique des *Pensées et souvenirs de Bismarck* par MAX LENZ. Nous attendons la fin de ce travail et surtout la partie qui concerne la guerre franco-allemande de 1870-71 pour en indiquer les points qui offrent un intérêt général. — EUG. ZABEL donne une biographie de *Pouchkine*.

Deutsche Revue. — Juin. — PIERRE DE COUBERTIN s'occupe de *la question religieuse aux Etats-Unis et en Europe* et fait remarquer que la France, l'Angleterre, l'Allemagne ont un intérêt direct à suivre de près l'évolution de ce mouvement américaniste provoqué et conduit par Gibbons, Ireland, et le père Hecker.

En France, on se demande si le catholicisme libéral et tolérant, tel qu'on l'entend de l'autre côté de l'Atlantique, pourrait être introduit chez nous et y serait viable et dans ce cas s'il donnerait une solution heureuse de la crise morale que nous traversons. En Angleterre, où la religion est encore l'appui solide du pouvoir, on n'est pas sans appréhension en voyant le peuple américain incliner vers les doctrines catholiques, en opposition avec celles de la réforme religieuse anglo-saxonne. En Allemagne ces mêmes craintes s'éveillent précisément à cause du grand nombre d'Allemands qui émigrent aux Etats-Unis.

Les Américanistes ont, il est vrai, été désapprouvés par Rome, mais leur œuvre gagne du terrain. De Coubertin croit cependant que cette renaissance catholique en Amérique, qui atteint bien près de son apogée en ce moment, entrera bientôt dans le déclin, parce que les protestants en arriveront à resserrer entre eux le lien qui doit cimenter l'union nationale, et que c'est au fond pour avoir inscrit cette unité sur leurs bannières que les américanistes remportent aujourd'hui des succès si marquants. — Lord FARRER recherche quelles devraient être les lois de *l'expansion coloniale* et de *l'extension territoriale* qui entrent maintenant comme des facteurs prépondérants dans l'activité gouvernementale de toutes les grandes puissances européennes. L'éminent économiste voudrait que l'acquisition de toute nouvelle colonie par un Etat européen eût pour objectif d'ouvrir des débouchés de commerce non seulement à cet Etat même, mais encore à tous les autres, en sorte qu'il n'y eût plus d'autre politique coloniale que celle de la « porte ouverte », laissant toute liberté aux communications pacifiques internationales. — A propos d'une « querelle allemande » entre *députés* et *artistes* au sujet d'une esquisse du professeur Franz Shick (le corps de Patrocle dans le combat entre Ménélas et Hector), qui fut vivement critiquée par quelques parlementaires, le Dr MAX NORDAU présente des considérations très justes sur le droit qui appartient à tout le monde sans excepter le Reichstag, de donner son opinion sur une œuvre d'art. Notre éminent collaborateur ne voit dans cette querelle qu'un épisode de la terreur que prétendent exercer les décadents avec leurs nombreux sous-genres, en voulant régenter par la force, le dénigrement, voire l'extermination de leurs contradicteurs, tous ceux qui sont les gardiens du grand public : la presse, les académies, les expositions. Ils en arrivent à exiger que le gouvernement et les législateurs plient le genou devant eux. Notons cette opinion de Nordau que « dans les beaux-arts il n'y a pas de professionnels comme dans les arts techniques et qu'en peinture il n'y a point de canon de la couleur, mais au mieux un instinct personnel et au pis une affaire de mode ».

Le coloris artistique est convention, aucune couleur ne pouvant rendre fidèlement la nature. Tel siècle peint tout en sombre, tel autre en clair. Telle école préfère les accords vigoureux de la couleur ; telle autre, les accents adoucis. Les préraphaélistes imitent la tonalité des fresques et des tapis déteints, Puvis de Chavannes recouvre ses tableaux d'un lait de chaux lunaire et transparent ; Besnard, par contre, tire des feux d'artifice qui font mal aux yeux et il s'inquiète peu de savoir si dans la nature ces tumultes sauvages de coloris sont possibles ou non. Carrière enveloppe ses figures d'épais nuages de fumée. Cottet remet à la mode les tonalités noires et vertes, qui nous ramènent, en passant par Ribot et Prud'hon, jusqu'à Velasquez et Ribéra. Qui a raison? Qui a tort? Tout est ici sensation et subjectivité. Le dessin permet seul un jugement objectif. On peut décider avec certitude si tel dessin est bon, tel autre mauvais. La couleur ne permet pas ce verdict. On n'en peut dire qu'une chose : elle me plait ou me déplait.

Neue Deutsche Rundschau. — FR. OPPENHEIMER voit dans la *nais-*

sance des grandes villes et dans la formation de ces grandes agglomérations sociales et économiques, un des signes caractéristiques de notre siècle, de ses préoccupations et de ses ambitions. Le problème n'est cependant pas exclusivement contemporain. L'antiquité a eu ses vastes cités populaires : Memphis et Thèbes, Babylone et Ninive, Athènes et Alexandrie, Carthage et Rome. Le moyen âge, au contraire, ne les connut que fort peu. Au xve siècle, Francfort-sur-le-Mein ne comptait pas plus de 10.000 âmes; Nuremberg en avouait 20.000, Cologne, 50.000; et c'étaient des centres réputés immenses. Londres, qui a maintenant près de 6 millions d'habitants, n'en possédait en 1377 que 32.000. C'est à partir du xvie siècle que les villes d'Europe commencent à étendre leur périmètre et leur croissance va vite. Londres arrive au demi-million d'âmes en 1688. Ce n'est toutefois qu'à la fin du xviiie siècle qu'on se met à bâtir maisons contre maisons où s'abritent d'étage en étage des gens qui, par milliers, se privent d'air. Aujourd'hui les trois quarts des Anglais et la moitié des Allemands se groupent dans des villes. La conséquence directe de cette concentration est le dépeuplement des campagnes. Est-ce un bien ? L'auteur est loin de le croire. Les grandes villes ont fait hausser le prix des denrées, de tous les objets de consommation en altérant, par l'étroitesse des logements, les conditions hygiéniques de la vie. Mais elles ont eu une influence heureuse sur l'évolution sociale, car elles ont permis le contact des idées, la fusion des intérêts, la coopération des énergies, le syndicat des forces qui concourent à l'amélioration générale du bien-être et de l'existence sous toutes ses formes. — Seidlitz analyse la *correspondance inédite de Nietzsche*. Il s'agit de 23 lettres qui lui furent adressées par le grand philosophe. Nous n'en avons ici malheureusement que des fragments, des passages où se revèle toutefois la causticité du génial écrivain. Voici quelques citations :

... Hier (3 janvier 1878) envoyé par Wagner, *Parsifal* est entré chez nous. Impression de la première lecture : plus de Liszt que de Wagner, l'esprit de la contre-réforme; moi qui suis tant accoutumé à ce qui est grec, à ce qui est universellement humain, je trouve tout cela trop chrétiennement restreint, de la pure fantaisie psychologique: pas de chair, et trop, beaucoup trop de sang. Je n'aime pas les demoiselles hystériques. Il y a là bien des choses supportables à l'œil intérieur, mais qui ne se supporteront pas à la représentation. Le style a l'accent d'une traduction de langue étrangère. Mais les situations et leur enchainement, n'est-ce pas là de la très haute poésie?

....

Ce n'est point un silence orgueilleux qui m'a fermé la bouche devant tout le monde, mais plutôt un silence très timide, le silence d'un souffrant qui a honte de révéler combien il souffre. L'animal se retire dans son trou quand il est malade. Ainsi fait la bête philosophe. Il est si rare maintenant qu'une voix amie vienne à moi. Je suis seul, absolument seul, et dans mon combat implacable et souterrain contre tout ce qui a jusqu'ici été aimé et honoré par les hommes, je me suis devenu à moi-même comme un enfer...

Et ailleurs cette phrase qui renouvelle la revendication du privilège de « premier philosophe du siècle ».

Entre nous soit dit, il n'est pas impossible que je sois le premier philosophe du siècle, même quelque chose de plus, quelque chose de décisif et de fatal entre deux siècles.

Nord und Sud. — Juin. — Franz Ruhl apporte des détails nouveaux sur l'*ordre teutonique* qui joua un rôle si considérable dans l'histoire du moyen âge. L'auteur fait remarquer que jusqu'ici on n'avait guère étudié les chevaliers teutoniques que dans leurs exploits en Allemagne, et qu'il restait à écrire leurs « gestes » en Grèce. C'est l'objet de ce travail basé sur des documents qui avaient passé inaperçus. Rühl nous initie d'une manière attachante aux vicissitudes de cette principauté d'Achaïe, la « Balley Romaniâ », sur laquelle les historiens avaient presque complètement gardé le silence.

Wage. — 28 mai. — Rudolph Lothar donne une biographie anecdotique de « l'oncle Sarcey » et Bourgyllon indique les changements

introduits dans *l'armée et les armements en Suisse*. Les modifications portent principalement sur l'artillerie de campagne et l'adoption des armes (fusils et revolvers) à chargement automatique. L'auteur explique les véritables raisons qui ont motivé la démission d'un certain nombre d'officiers de l'armée suisse, Contrairement à ce qu'avaient dit les journaux à ce sujet, ces démissions n'ont pas été données à cause de dissentiments et de froissements, mais par suite de maladie, d'âge avancé, etc. Somme toute, la situation militaire de la Suisse est satisfaisante et peut répondre aux nécessités de la défense.

Zeit. — 3 Juin. — Une série d'articles littéraires importants. M. Golant a une étude de longue haleine sur *Pouchkine*, « dont les œuvres découvrirent à la Russie la « terra incognita », c'est-à-dire la vie réelle de l'empire des tsars avec ses joies et ses souffrances, ses fautes et ses lacunes », en même temps qu'elles ouvrirent la voie à Gogol, Dostojevski, Tourguenief, Gontscharof, Pissemski et Tolstoï ». — J. Minior fait la critique du *Voiturier Henschel*, la dernière œuvre dramatique de Hauptmann, et Hermann Bahr écrit une page de regrets sur *Emerik Robert*. l'acteur de grand talent qui vient de mourir : « Il fut, dit Bahr, le dernier romantique en Allemagne ; maintenant elle n'en a plus. »

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 16 mai. — G. Carducci étudie la tragédie en Italie au siècle de Dante et met en lumière la grande valeur de l'*Ecerinis* du poète *Albertino Mussato* né à Padoue en 1261 et mort en 1330. Cette œuvre qui, suivant Settembrini, aurait pris rang parmi les compositions immortelles si elle était en italien, n'a sans doute pas été appréciée par les lettrés parce qu'elle est écrite en latin. Ce n'est pas un simple drame mais un hymne de liberté. Les contemporains en faisaient un si grand cas que le poète fut porté en triomphe au Palais de Padoue et couronné de lauriers et de myrthe; le sénat décréta que chaque année à Noel on ferait une lecture solennelle de l'*Ecerinis*. — Les *Fouilles du Forum romain* fournissent à D. Comparetti la matière d'un travail bien documenté sur cette reconstitution de ce qui fut le milieu sacré où vibra l'âme antique de Rome. Ces fouilles, commencées en 1854, puis interrompues et reprises de 1870 à 1874 avec une grande activité poursuivie jusqu'à nos jours, doivent, comme on le sait, leur principale extension au ministère Bacelli. Elles sont maintenant pour ainsi dire achevées et l'on a aujourd'hui sous les yeux toute l'aire de ce *celeberrimus urbis locus* avec les édifices et les monuments qui le couvraient. Comparetti rend exactement compte de la tâche grandiose accomplie, des difficultés qu'elle a rencontrées et surmontées.

1er juin. — Zino Zini nous montre dans l'œuvre sociale de *Tolstoï* cette *littérature évangélique du* XIXe *siècle* dont le maître d'Iassnaia Poliana est le grand ouvrier retrouvant l'âme ardente et simple à la fois de Saint François d'Assise.

« La conscience moderne oscille aujourd'hui entre deux pôles : l'illuminisme chrétien de Tolstoï et la fureur déicide de Niëtzsche. Tolstoï renouvelle la lutte entre l'esprit de l'Ancien Testament et celui du Nouveau, entre l'implacable sévérité des réformateurs et prophètes au verbe tonnant, Isaïe, Jerémie, Ezéchiel, armés contre les superbes du monde de la foudre menaçante et vengeresse de Jéhovah, pendant que de ses lèvres tombent les paroles de miséricorde et de paix annonçant l'ère nouvelle aux humbles, aux exilés de la vie heureuse. »

Deux portraits littéraires bien dessinés, l'un de *Conrad Ferdinand Meyer* par Arturo Farinielli, l'autre de *Paul Heyse* par César de Lollis.

Rassegna nazionale. — 15 mai et 15 juin. — Ernesto Masi commence une étude sur *les journaux*

et l'histoire contemporaine, celle-ci documentée par ceux-là. Il ne s'agit, à vrai dire, que d'une étude sur la presse italienne à une certaine époque de notre siècle et plus particulièrement au cours de la période qui s'écoula depuis la guerre de 1848 jusqu'à la guerre de 1879. Cette période de trente ans fut celle de la grande influence de l'*Opinione*, dont le fondateur, Dina, écrivain et journaliste, seconda si activement la politique de Cavour, à qui il n'épargna point, le cas échéant, les avis sévères et même les blâmes. Après la mort de Cavour, l'*Opinione* se fit le champion des doctrines de cet homme d'Etat en restant l'organe de son parti et de ses traditions. Sous les ministères Minghetti et Ricasoli, le directeur du vaillant journal ne désarma pas un seul instant, ne cessant d'avoir confiance dans son programme et donnant l'exemple de cette force puissante qu'est la presse lorsqu'elle sait rester en toute circonstance le levier des esprits, des idées et des résolutions. — Pompeo Molmenti recherche les sources auxquelles puisent l'art moderne et surtout la poésie italienne pour exprimer le *sentiment de la nature*. L'auteur démontre que sous ce rapport les poètes italiens de nos jours n'ont pas encore exploré comme il conviendrait ce champ fécond d'inspiration. Tout en reconnaissant la valeur de Carducci, de d'Annunzio, Panzacchi, Pascoli, Marradi, il trouve leurs paysages embrumés de fantaisie; Fogazzaro est le seul qui donne à ses compositions de la transparence, mais là aussi il y a cependant à critiquer. Tous ne sont en définitive que les précurseurs du « poète italien futur » et idéal.

Rivista d'Italia. — 15 mai. — G. M. Fiamingo constate qu'il y a en Italie un *réveil de l'initiative industrielle* et montre que celle-ci s'attache à créer des institutions et des moyens d'expansion analogues à tout ce qui a favorisé la suprématie commerciale de l'Angleterre et, tout récemment, a rendu si puissant l'essor de l'Allemagne. On a donc fondé un « Consortium industriel de Milan », une « Union industrielle de Turin » qui se consacrent tous deux au commerce d'exportation. La première de ces associations a déjà établi de nombreuses agences aux Indes, en Chine, au Japon, au Siam, à Batavia. en Australie, en Afrique (Alexandrie, Zanzibar, Tunisie, Tripoli) ; la seconde a fait de même, et c'est à son président M. Martiny qu'on attribue généralement la décision prise par le gouvernement italien d'occuper la baie chinoise de San-Mun. Cette impulsion a été suivie par d'autres entreprises, celle de Turin qui a pour but l'exportation italienne au Transvaal, celle de Milan qui vise l'importation des produits italiens dans l'Amérique du Sud et spécialement dans l'Amazonie. L'auteur conseille de diriger surtout ces efforts d'initiative industrielle vers les débouchés qui ne sont pas encore au pouvoir des Allemands et il signale entre autres le Venezuela, où il y a un champ ouvert à l'activité économique italienne, mais il reste encore immensément à faire sous ce rapport. D'autant plus que ce réveil, loin d'être secondé par l'Etat, s'opère malgré lui, «l'Etat italien ne songeant avec une infatiguable ténacité qu'à travailler, sous formes de nouveaux impôts et de nouveaux drainages de l'épargne publique, à la destruction de la richesse du pays ». — Une série d'articles d'art. J. Fraschetti, *l'exposition du Bernin à Rome*; U. Fleres, *l'exposition artistique internationale de Venise*, et Paoletti, *une nouvelle acquisition de la galerie de Venise*. Il s'agit d'un tableau religieux attribué par les uns à Gentile Bellino ou à son frère Giovanni, par les autres à Cima da Conegliano. Ce tableau, d'une grande importance comme œuvre de l'Ecole italienne du XVIe siècle, a été découvert dans la petite église de Zermen, à quelques lieues de Feltre.

Rivista politica e letteraria — Mai — consacre la plus grande partie de son numéro aux affaires coloniales de l'Italie : 1° à ses aventures en Afrique, racontées dans les *Mémoires du général Baratieri*, dont Antonino di Giorgio fait la critique; 2° à ses velléités d'ingérence en

Chine, dont L. Nocentini retrace les péripéties. Un anonyme *** traite la même question sous un autre point de vue en relevant l'expression de *Chinois d'Europe* qui avait déjà été répétée avant l'affaire de San-Mun. L'auteur ne cache pas son dépit de la situation faite à l'Italie par le concert européen et demande avec ironie si tout ce qui se passe n'est pas le prélude d'une *médialisation de l'Italie* ou même d'une belle et bonne annexion de la péninsule à quelque grand Etat d'Europe. — Le général Mocenni explique le rôle des *attachés militaires auprès des ambassades* et n'y voit qu'un personnel de luxe, dont, abstraction faite d'autres considérations, il voudrait qu'on décrétât la suppression.

....

Deux nouvelles revues italiennes viennent de paraître : l'une *la Ricerca* (Milan) bi-mensuelle et s'occupant spécialement des sciences psychiques et morales ; l'autre, *la Bibliofilia* (Florence), mensuelle et, comme l'indique son titre, destinée à donner des renseignements, surtout iconographiques, sur les livres anciens, manuscrits, autographes, reliures. Souhaitons tout succès à ces nouveaux confrères qui rendront évidemment des services.

Revues Roumaines

Literatura si arta romana. — III, nos 4 et 5. — Aug. Demétriescu analyse d'une façon détaillée les discours parlementaires de *M. T. Mainescu*, l'ancien recteur de l'Université de Bucharest. L'auteur trouve chez l'éminent logicien roumain, une qualité oratoire des plus remarquables : à savoir la possibilité d'être toujours maître de lui-même. Les discours de M. Mainescu, avec leur forme correcte, leur logique serrée, le rangent parmi les meilleurs des orateurs contemporains roumains. — M. G. Adamescu expose dans un premier article l'époque du *Règlement organique* (1828-1848) au point de vue politique et culturale. C'est une époque des plus importantes de l'histoire roumaine, et des plus intéressantes par l'état d'oppression qu'exerça sur le pays la prédominance de l'influence russe. C'est de cette époque que Saint-Marc-Girardin écrit que les souffrances des Roumains sont au-dessus de toutes les descriptions. On n'a jamais vu, une destruction plus féroce des créatures humaines. L'auteur nous présente l'occupation russe, en s'appuyant de beaucoup de documents, sous des couleurs très sombres.

L'état sauvage du Cosaque, qui attelait des hommes à la place des bœufs aux chars et qui leur faisait trainer de lourdes charges à coups de bâtons (Regnault), rappellera aux Roumains la sincérité de la diplomatie russe, et l'histoire roumaine a eu maintes fois depuis l'occasion de la juger.

Une page remarquable sur *le romantisme*, par Radulescu-Mobru. C'est la préface d'un nouveau fascicule de ses *études philosophiques*. L'auteur traite du romantisme allemand de l'époque de Fichte et Kant. Cette période devrait être plus connue, nous dit-il, car la philosophie romantique pourra renforcer l'idéal et la croyance dans cet idéal, croyance qui fait si défaut aujourd'hui et dont l'absence cause tant de souffrances.

La tendance de fuir la banalité de la vie habituelle, détachera peut-être, chez nous aussi, quelques âmes généreuses de la chaine des préoccupations mesquines, dont le peuple roumain est obsédé.

L'auteur déplore l'état actuel des esprits, qui lui paraît des plus triste : la Roumanie est à la merci des bandes de politiciens ; elle est plongée dans l'océan des banalités mesquines. Belles tirades, à la vérité, mais dont on n'a pas à attendre de sérieux effets ; le peuple roumain a besoin de bons exemples. Bien avant ce moraliste, la Roumanie avait entendu des critiques sévères, mais hélas ! tous ces Juvenal ont fini par poser leur candidature à la députation ! — Citons aussi un substantiel article de Petroscu sur l'artiste roumain *Julian*, un des premiers acteurs comiques du « Théâtre National », mort il y a sept ans (1853-1892).

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]



Rire (dessin de Delaw — Paris). — Marianne (la République française) : « Foi de Patrie ! je ne vois qu'un moyen de s'entendre entre Patries : c'est de flanquer dehors les prétendus *patriotes !* (Marianne chasse à coups de balai Maurice Barrès, Q. de Beaurepaire, etc.)

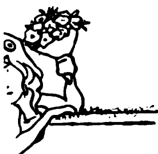


Siècle (dessin d'Ibels — Paris). — La légende du siècle : *Dura lex, sed lex.* — « Pourvu qu'elle ne nous voie pas ! » (Allusion au châtiment annoncé des généraux.)



Neue Glühlichter (Vienne). — L'idéal d'une ville européenne au XXe siècle, d'après le rêve de l'empereur Guillaume : la moitié des habitants se trouvent dans les prisons militaires pour le crime de lèse-majesté...

(1) Les caricatures n'étant publiées qu'à titre documentaire, cette rubrique ne saurait nullement engager la responsabilité de la Revue.





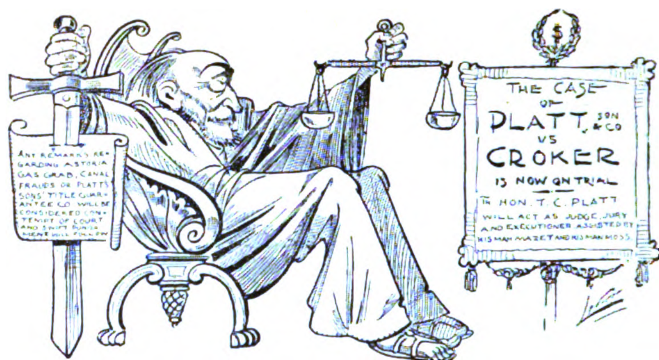
'our voir *Psst!* (dessin de Forain — Paris). — Pour acclamer
:selle, et le héros de Fachoda. — « Appelle papa, qui oublie
son casse-tête... »
ent a soustrait Marchand à l'enthousiasme populaire.)



u ce que font les puissances à La Haye ouvertement et (le



enez garde, Monsieur Drumont, vous allez vous
scur et pauvre écrivain, qui as créé ce mouve-



Chronicle (Chicago). — La justice telle qu'on la pratique à New-York. (Le juge Platt, qui tient le glaive de la justice, n'est que l'esclave du parti de la corruption.)



Westminster Gazette (Londres). — Les ministres anglais sont effrayés à l'instar des pêcheurs des *Mille et une Nuits* devant les mauvais esprits qui se dégagent de leurs ustensiles. (Les nouvelles lois irlandaises donneraient lieu, d'après l'organe conservateur, à l'explosion des sentiments révolutionnaires.)



Punch (Londres). — Rhodes à Chamberlain : « Ah ! si vous vouliez m'abandonner votre petit Kruger ! »



Fair Game (Londres). — Sir Campbell-Bannermann, le nouveau leader des libéraux anglais, s'efforce d'*égaler* le vieux sphinx (Gladstone).

Le Directeur-Gérant : JEAN FINOT

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

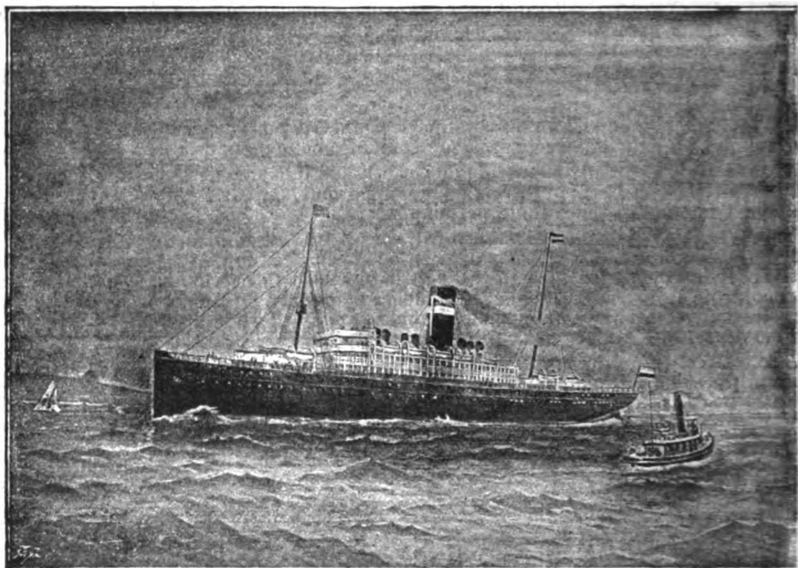
COMPAGNIE HOLLANDO-AMÉRICAINE

PARIS - NEW - YORK

Par Boulogne-sur-Mer

SERVICES HEBDOMADAIRES

8 heures 1/2 en chemin de fer de Paris (Gare du Nord)



PAQUEBOTS-POSTE A DOUBLE HÉLICE
« *Statendam* » 10,500 tonneaux. « *Rotterdam* » 8,300 tonneaux.

PRIX DE PASSAGE DE :

PARIS A NEW-YORK

Première classe : 1er novembre — 15 août, **250 fr.** »
16 août — 31 octobre, **300 fr.** »
Deuxième classe .... **212 fr. 50**

BUREAU DE PARIS : 1, rue Auber (près du Grand-Opéra)
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **NASM**
BUREAU DE BOULOGNE-sur-MER : 36, rue des Ecoles
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **NASM**

Trois nouveaux steamers à double hélice, de 12.600 tonneaux, se trouvent maintenant en construction aux chantiers de MM. HARLAND et WOLFF, à Belfast.

Tous les Bateaux de la Compagnie ont dans leurs Salons
LA REVUE DES REVUES

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour de Paris à

BERNE, *via* Dijon, Pontarlier, Les Verrières, Neuchâtel ou réciproquement. — Prix : 1re cl., 101 fr.; 2e cl., 75 fr.; 3e cl., 50 fr.

INTERLAKEN, *via* Dijon, Pontarlier, Les Verrières, Neuchâtel ou réciproquement. — Prix : 1re cl., 113 fr.; 2e cl., 83 fr.; 3e cl., 56 fr.

ZERMATT (Mont-Rose) *via* Dijon, Pontarlier, Lausanne, sans réciprocité. — Prix : 1re cl., 140 fr.; 2e cl., 108 fr.; 3e cl., 71 fr.

Valables 60 jours avec arrêts facultatifs sur tout le parcours.

Trajet rapide de Paris à Interlaken en 15 heures sans changement de voiture en 1re et 2e classe.

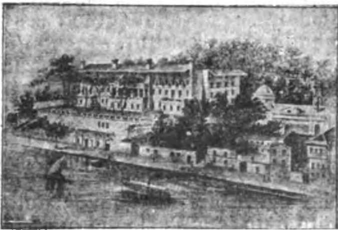
Les billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interlaken sont délivrés du 15 Avril au 15 Octobre. Ceux pour Zermatt, du 15 Mai au 30 Septembre. — Franchise de 30 kilos de bagages sur le parcours P. L. M.

Billets directs de Paris à Royat et à Vichy

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie : Nevers, Clermont-Ferrand.

PRIX : De Paris à Royat : 1re cl., 47 fr. 80; 2e cl., 32 fr. 30; 3e cl., 21 fr. 10. — De Paris à Vichy : 1re cl., 41 fr.; 2e cl., 27 fr. 70; 3e cl., 18 fr. 10.

COMPAGNIE INTERNATIONALE DES GRANDS HOTELS



Thérapia Summer Palace.



Lisbonne.



Pavillon de Bellevue.



Hôtel de la Plage (Ostende.)

Ce que la **Revue des Revues** *a publié dans les numéros des*

15 Avril

Articles de fond : Dans le monde des milliardaires (III. La naissance des milliards, *suite et fin*) (**15 gravures**), par L. de Norvins. — Au pays de misère : les bouges de Paris (**7 gravures**), par Frédéric Loliée. - *Mouvement littéraire en France et à l'étranger* : Entre auteurs et éditeurs en France, par Albert Cim. — Le bicentenaire de la mort de Racine : une visite à Port-Royal des Champs (**7 gravures**), par A. Callet. — *Histoire et démographie* : La vie pittoresque au Japon (**21 gravures**), par G. Saint-Aubin. — *Poésies* : I. Les montagnes ; II. Les étoiles, par Nicolette Hennique. — *Feuilleton de la « Revue des Revues »* : Un petit héros (nouvelle) (*suite et fin*), par Th. Dostoievsky. — *Sciences* : Comment on guérissait l'ivresse dans le bon vieux temps, par le Dr W. Brown. — Le microbe de la grippe (**2 gravures**), par le Dr L. Caze. — *Revue des derniers livres français.* — *Revue dramatique*, par Georges Lefèvre. — *Analyse des « Revues » françaises, allemandes, d'art, néerlandaises, roumaines et tchèques.* — **Caricatures politiques (9 gravures)**.

1er Mai.

Articles de fond : La France à l'étranger : I. Les intérêts français en Suisse, par Georges Renard, professeur à l'Université de Lausanne. — Les martyrs arméniens devant la Conférence de La Haye, par Minas Tchéraz, rédacteur en chef du journal *L'Arménie*. — *Histoire et démographie* : Kosciuszko et les légions polonaises en France (documents inédits) (**3 gravures**), par W. M. Kozlowski. — *Poèmes d'après de vieilles chansons de France* : III. La courte paille ; IV. Le carillon, par Maurice Bouchor. — *Mouvement littéraire en France et à l'étranger* : Un grand exciteur d'âmes : le maître de Balzac et de George Sand (à l'occasion du centenaire de Balzac) (**8 gravures**), par Raoul Deberdt. — Angel Ganivet, par Léo Rouanet. — *Feuilleton de la « Revue des Revues »* : I. Au bord du lac ; II. « Le Cid »... M. Winkelmann ; III. P. A... et T. K..., par Peter Altenberg. — *Sciences et inventions* : Les miracles de la science : médecine et chirurgie (**1 gravure**), par le Dr G. Wallon. — Comment on guérissait l'ivresse dans le bon vieux temps (*suite et fin*), par le Dr W. Brown. — *Analyse des « Revues » françaises, anglaises, américaines, d'art, espagnoles, italiennes, polonaises et russes.* — *Revue des derniers livres anglais.* — **Caricatures politiques (10 gravures)**.

15 Mai.

Articles de fond : La Russie, la Finlande et la Conférence de La Haye, par Anatole Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut. — L'art populaire : son état actuel, ses revendications, son avenir, par Eugène Müntz, membre de l'Institut. — *Questions sociales et politiques* : La guerre, par Jean de Bloch. — Les parents de Balzac (à l'occasion de son centenaire), par le Dr Cabanès. — Le paysan et l'ouvrier dans le roman contemporain français, par Camille Mauclair. — *Revue des derniers livres français.* — *Feuilleton de la « Revue des Revues »* : Le grand Pacifique, par Mme Virginie Demont-Breton. — *Sciences* : La photographie à grandes distances (**5 gravures**), par le Dr L. Caze. — *Histoire et Démographie* : Un drame sous la Commune : la journée du 24 mai 1871 (témoignage inédit du principal auteur) (**7 gravures**), par A. Callet. — Dans l'intimité d'un mandarin chinois, par G. Saint-Aubin. — Catastrophes mystérieuses (documents inédits), par Paul d'Estrée. — *Revue dramatique*, par Georges Lefèvre. — *Analyse des « Revues » françaises et allemandes* — **Caricatures politiques (9 gravures)**.

1er Juin.

Articles de fond : Comment les Parisiens se marient et meurent, par Paul Gabillard. — Catholiques et Protestants en Angleterre (Une crise religieuse), par P. Berger. — La femme et la poupée, par le prince Bojidar Karageorgevitch. — *Beaux Arts* : L.-L. Dhurmer (**11 gravures**), par Henri Frantz. — *Questions sociales* : La justice militaire, par le capitaine Gaston Moch. — *Mouvement littéraire en France et à l'étranger* : Les écrivains russes qui vont au peuple (Vsevolod Garchine) (**1 gravure**), par Véra Starkoff. — *Revue des derniers livres français.* — *Feuilleton de la « Revue des Revues »* : La revanche de la vie, par Ernest Tissot. — *Sciences* : L'avenir du télégraphe sans fil (Marconi et Tesla), par le Dr L. Caze. — *Revue musicale.* — *Analyse des « Revues » françaises, anglaises, américaines, d'art et espagnoles.* — **Caricatures politiques (12 gravures)**.

La plus grande Manufacture de Voitures

LA CARROSSERIE INDUSTRIELLE

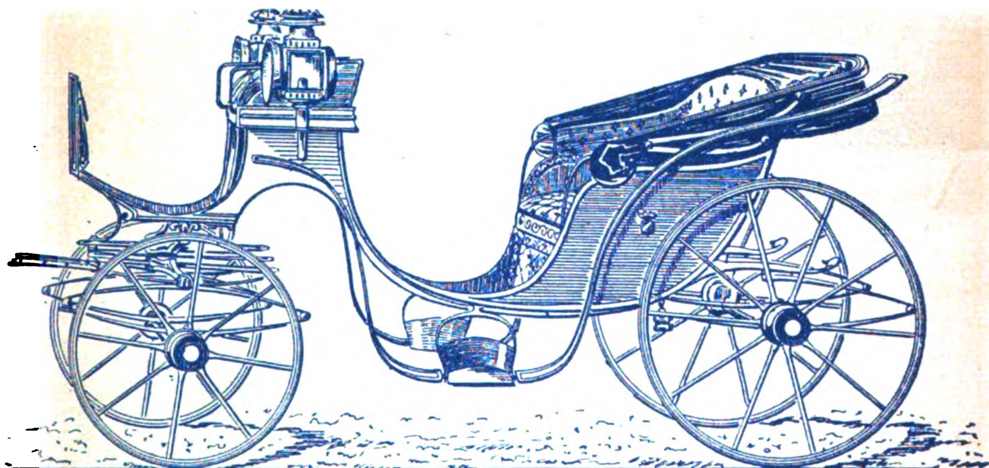
Société Anonyme, Capital 3.000.000

SIÈGE SOCIAL & MAGASINS

228, Faubourg Saint-Martin, 228

PARIS

EXPOSITION PERMANENTE
de 300 Voitures neuves



Exposition Universelle, Paris 1889 : MÉDAILLE D'OR
Exposition Universelle, Bruxelles 1897 : DIPLOME D'HONNEUR

Fabrication Incomparable pour la légèreté, la solidité & l'élégance

PRIX EXCEPTIONNELS

Toutes les pièces composant les Voitures (ressorts, essieux, etc.) sont entièrement fabriquées dans les usines de *La Carrosserie Industrielle*, ce qui permet à cette Société de garantir sur facture la solidité de ses voitures.

Catalogue Gratis et Franco



Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



